This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 840.2

Harvard College Library

FROM THE

BRIGHT LEGACY

One half the income from this Legacy, which was received in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Massachusetts, is to be expended for books for the College Library. The other half of the income is devoted to scholarships in Harvard University for the benefit of descendants of

HENRY BRIGHT, JR.,

who died at Watertown, Massachusetts, in 1686. In the absence of such descendants, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.

MÉMOIRES

DU PRINCE

PIERRE DOLGOROUKOW

MÉMOIRES

DU PRINCE

PIERRE DOLGOROUKOW

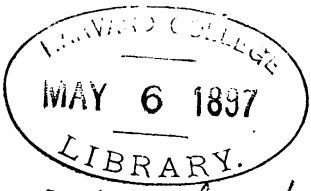
TOME PREMIER

GENÈVE

CHERBULIEZ, 2, Grande Rue. | H. GEORG, 10, Corraterie.

1867

Slaw 840.2



Bright fund.
(2 in 1)

MÉMOIRES

DU

PRINCE PIERRE DOLGOROUKOW

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : Nécessité, pour les Russes, d'enregistrer et de conserver les souvenirs légués par les générations précédentes. — Ma famille.— Les mariages de ce temps-là. — Ma trisaïeule embrasse le catholicisme à l'étranger et retourne en Russie en 1728.— La cour de Russie à cette époque.— Le duc de Liria.— Pierre II. — Comment il était arrivé au trône. — Menchikow. — M-lle Krahmer. — Les comtes Apraxine.—Origine de leur nom et de leur titre.—Les comtes Golovkine.— Le célèbre Ostermann. — Le premier comte Tolstoy. — Les Galitsyne et les Dolgoroukow de cette époque.— La famille impériale.— La vieille czarine Eudoxie, la grande-duchesse Natalie. — Les duchesses de Mecklembourg et de Courlande.— La czarine Prascovie. — La duchesse de Holstein. — Origine de sa mère Catherine I. — Origine des Skavronski, Iefimovski et Hendrikow. — La czarine (depuis impératrice) Élisabeth. — Infortunes de son amant Schoubine. — Le prince Louis de Hesse-Hombourg.

Dans le cours d'une existence d'un demi-siècle, existence assez agitée, j'ai connu bien des hommes appartenant aux positions sociales les plus diverses, depuis les plus élevées jusqu'aux plus modestes, et d'opinions bien différentes, dans toutes les nuances; j'ai vu et surtout j'ai appris bien des choses, et je me propose de parler, avec la franchise la plus complète, et des choses et des hommes. Ce droit inappréciable, le droit de pouvoir dire la vérité, je l'ai acquis au prix de mon émigration volontaire et des mille désagréments à moi suscités dans l'espoir d'en arriver à m'imposer le silence, espoir parfaitement illusoire.....

D'ordinaire, les Mémoires contiennent les souvenirs personnels de l'écrivain; mais j'ai choisi un cadre infiniment plus large, et je dois en expliquer les motifs. Mes souvenirs personnels viendront en leur lieu et place, mais ces Mémoires seront en même temps la chronique intime de la cour de Russie, des principales familles et des personnages historiques les plus importants sous les dix derniers règnes, ceux de Pierre II, Anne, Ivan VI, Élisabeth, Pierre III, Catherine II, Paul, Alexandre Ier, Nicolas et Alexandre II, depuis 1727 jusqu'à nos jours.

Nulle part, peut-être, les souvenirs du passé ne tendent à s'effacer plus vite, que cela a lieu en Russie : il faut se hâter d'en saisir les traits épars, de les réunir et de les livrer à la publicité; autrement, ils s'évanouiraient bientôt. La Russie ayant été lancée plus tard que d'autres pays dans le mouvement général de la civilisation, et lancée avec une immense force d'impulsion; le caractère russe, celui des hautes classes surtout, se trouvant doué, hélas! d'une facilité beaucoup trop grande à s'assimiler les traits distinctifs du caractère des autres nations; il en résulte que la Russie a marché, relativement au temps donné s'entend, bien plus rapidement que les autres pays; chez nous, la différence, et souvent même l'antagonisme, sous le rapport des opinions et sous celui des mœurs, entre une génération et celle qui la suit, entre les pères et leurs fils, est bien plus considérable que dans les autres pays.... Ajoutez-y deux siècles de joug tatare (1236 - 1462), suivis de quatre siècles d'un despotisme, lequel, sauf un court intervalle de six années (1613 - 1619), dure jusqu'à nos jours, en variant son apparence extérieure, mais en laissant indélébile ce pouvoir absolu qui rabaisse les âmes et avilit les caractères, et l'on pourra comprendre pourquoi la Russie offre le spectacle si curieux d'un gouvernement, travaillant à résoudre le problème insoluble de s'assimiler les bienfaits et les avantages de la civilisation européenne, tout en conservant les prérogatives de son despotisme asiatique.....

J'ai connu beaucoup de vieillards; j'ai toujours aimé à les faire causer, à les écouter, à prendre note de leurs récits; les souvenirs de plusieurs d'entre eux remontaient bien loin, et de plus, se trouvaient souvent entés sur les souvenirs d'autres vieillards qu'ils avaient, eux, connus dans le temps, déjà si éloigné, de leur jeunesse. J'ai vécu, et dans le grand monde des capitales et en province; j'ai habité la campagne; j'ai connu l'exil et je suis un proscrit; j'ai causé avec des personnes de toutes les positions sociales, depuis les hommes d'état, qui dirigent les destinées des nations, et jusqu'aux simples cultivateurs. J'ai eu les moyens de connaître, sur la Russie du dix-huitième siècle, des détails complétement inédits et dignes d'être conservés. — Voilà le motif pour lequel ces Mémoires commencent à une époque antérieure de 90 années à la date de ma naissance.....

Je n'irais point placer ici la généalogie de ma famille; il est assez connu qu'elle est fort ancienne et descend de Rurik. — Le prince Grégoire Borissovitch Dolgoroukow, dans les premières années du dix-septième siècle, défendit, pendant seize mois, et sauva le couvent de Saint-Serge près de Moscou, assiégé par quatre vaillants magnats polonais : Sapiéha, Lissowski, Tyszkiewicz et le prince Constantin Wisniowieçki. Après le retour en Russie de Philarète Romanow, celui-ci voulut marier son fils, le czar Michel, à une personne de grande naissance : son choix tomba sur la princesse Marie Dolgoroukow, fille du boyar prince Vladimir Timoféiévitch. Plusieurs autres grandes familles virent ce choix avec jalousie. La jeune czarine fut empoisonnée; elle tomba malade le lendemain même de ses noces, le 20 septembre 1624, et s'éteignit après une agonie de trois mois et demi, le 7 janvier 1625. Alors Philarète prit le parti de remarier le czar à la fille d'un gentilhomme obscur et pauvre, Stréchnew.

Le prince George Alexéiévitch Dolgoroukow fut l'un des adversaires les plus énergiques du patriarche Nikone, lequel voulait pour ainsi dire s'ériger en pape russe, et tendait à amener la prédominance de l'église sur l'état. Néanmoins, le prince George ne donna point dans le schisme (*raskol*), dont l'apparition fut amenée, non par les exorbitantes prétentions politiques de l'ambitieux Nikone, mais par l'acte le plus sage qu'ait accompli ce pontife, c'est-à-dire par la suppression des abus et des altérations qui s'étaient peu à peu glissées dans les rites de l'église et dans les livres ecclésiastiques. Le fils de George, le boyar prince Michel, fut l'un de ceux qui poussèrent le plus ardemment à l'abolition de l'un des usages les plus funestes existants dans l'ancienne Russie, à l'abolition du *méstnitchestvo*, c'est-à-dire de l'usage, ayant force légale, en vertu duquel un homme ne pouvait, même à la guerre, être placé sous les ordres de celui dont le père avait servi sous les ordres de son père; la préséance se trouvait basée sur les livres des états de services des aïeux (*razriadnyia knighi*), ce qui amenait des collisions continuelles et fut la cause de fréquents échecs militaires. Le prince Michel fut l'un des principaux moteurs et témoins de l'autodafé du 12 janvier 1682, où furent brûlés les livres officiels des états de services des aïeux et le *méstnitchestvo* déclaré aboli; nous disons « livres officiels » car il en resta de nombreuses copies, dont plusieurs ont été imprimées depuis à titre de documents historiques. Cet autodafé donna lieu à quelques écrivailleurs européens, qui parlaient de la Russie sans la connaître, d'assurer que l'on avait brûlé les généalogies russes, tandis que pas une seule généalogie n'avait été jetée au feu.

Le prince Jacques Fédorovitch Dolgoroukow, sénateur sous Pierre Ier, se rendit célèbre par le courage avec lequel il ne cessa jamais de dire la vérité à Pierre, et l'on sait que ce devoir n'était guère facile ni aisé à accomplir.

Aujourd'hui, notre famille se divise en dix branches :

La branche aînée descend du prince Ivan, frère aîné de la princesse Catherine, la fiancée de Pierre II; cette branche paraît appelée à s'éteindre; de ses deux représentants actuels, le sénateur prince Dmitri Ivanovitch, ancien ministre en Perse, n'a point de fils, et son frère aîné n'a point d'enfants.

Les deuxième, troisième et quatrième branches sont issues du prince Alexis, frère puiné de la fiancée de Pierre II; à la quatrième branche appartenait l'excellent et regrettable prince Grégoire, mort dans la dernière guerre de Crimée, victime d'un typhus gagné à s'occuper du bien-être des soldats malades dans les hôpitaux.

La cinquième branche descend du plus jeune des frères de la fiancée de Pierre II; à cette branche appartenait le prince Michel, marié à une Ribas, exilé à Perm pour causes *non-politiques*, et transféré de Perm à Verhotourié, où il mourut le 27 avril 1841. — M. Alexandre Hertzen, l'illustre émigré russe, exilé à Perm en 1835 et à Viatka en 1836 et 1837, raconte, dans ses Mémoires si intéressants, qu'à Perm le prince Michel réunit les notables de la ville à un repas où il les régala de viande de chien, de son propre caniche à lui, égorgé exprès à cette occasion.

Mes ennemis s'ingénient à assurer maintenant que ce banquet caninovore aurait été donné à Perm par moi. C'est là un impudent mensonge. J'ai été exilé à Viatka, pour causes politiques, en 1843, six ans après que M. Hertzen eut quitté cette ville; je n'ai jamais été à Perm, et je ne suis mort ni à Verhotourié, ni ailleurs.

Le petit-fils de ce mangeur de chien, appelé Michel tout comme son très-peu respectable aïeul, est marié à une Napolitaine, et occupe un emploi qu'il ferait bien d'abandonner le plus vite possible : l'Almanach officiel de Russie pour 1865-6 *(Adress kalendar, I, 85)*, le désigne à titre d'employé auprès du chef supérieur de la troisième section de la chancellerie impériale, c'est-à-dire tout simplement de la police secrète!

La sixième branche de notre maison, depuis trois siècles de sa séparation avec la souche commune, n'a jamais produit un seul homme d'esprit, et aujourd'hui elle est à la veille de s'éteindre dans la personne du prince Serge Nikititch, un homme de 52 ans, retenu en minorité perpétuelle et sous tutelle pour cause de faiblesse d'intelligence. Cette branche est fort riche : les confiscations qui sont venues, sous le règne d'Anne, atteindre les autres branches, ayant épargné celle-ci, eu égard à sa stupidité héréditaire.

La septième branche est représentée par le prince Alexandre, maître des cérémonies à la cour, cousin issu de germain à mon père. Sa femme, une Boulgakow, morte à Nice l'an dernier, commère, menteuse, haineuse, s'était rendue célèbre par son penchant forcéné pour l'intrigue et par son incommensurable platitude envers les hommes

influents à la cour. Comme elle a laissé un fils ayant étudié la médecine, l'on disait d'elle : « ordinairement les médecins nous donnent des » drogues; ici c'est une *drogue* qui nous a donné un médecin! »

La huitième branche est représentée par moi et mon fils unique, Vladimir.

La neuvième branche a pour représentants le grand-échanson de la cour de Russie, le bon, excellent et si respectable prince Nicolas Vassiliévitch et son fils unique, le prince Dmitri, marié à la comtesse Natalie Orlow-Davydow.

La dixième branche est représentée aujourd'hui par deux frères : l'aîné, Basile, est le chef de la police secrète; le second, Vladimir, est gouverneur-général de Moscou. Pendant la guerre de Crimée, le prince Basile était ministre de la guerre, et le prince Vladimir commissaire-général des vivres. Le prince Basile, de son mariage avec M^lle^ de Saint-Priest, a un fils; le prince Vladimir n'a qu'une seule fille, madame Voïékow.

Mon trisaïeul, le prince Serge Pétrovitch (né en 1697, mort en 1761), était le petit-fils de ce prince Michel qui contribua pour beaucoup à l'abolition du *méstnitchestvo*, et l'arrière-petit-fils de George, l'antagoniste du patriarche Nikone. Il avait quatre frères : Jacques, devenu veuf après un court mariage, et qui menait une existence claustrale; Alexandre, lequel n'eut qu'une fille de son mariage avec la fille d'Alexandre Vassiliévitch Kikine, le favori du czarévitch Alexis, décapité par Pierre I^er^ en 1718; Ivan, mort célibataire, et Vladimir, dont je parlerai plus loin.

Dans l'ancienne Russie, l'on avait l'habitude de marier les jeunes gens au sortir de l'adolescence, pour éviter le péché, disait-on. Il en résultait qu'un mari, arrivé à la force de l'âge, ennuyé d'une femme avec laquelle il vivait depuis une vingtaine d'années, commençait à s'amuser. Les jeunes gens avaient l'apparence de la vertu : les hommes mûrs n'en avaient même point l'apparence. Aussi mon trisaïeul épousa-t-il, à l'âge de 19 ans, la princesse Irène Pétrovna Galitsyne, qui en avait 16; quatre fils et cinq filles naquirent de cette union. Je parlerai plus tard des fils; pour ce qui est des cinq demoiselles, Marie l'aînée épousa le prince Ivan Andréiévitch Viazemski; elle a été la grand'mère du poëte actuel prince Viazemski. Anna ne se maria point; elle fut la première directrice de l'école des demoiselles nobles *(couvent Smolnoy)*, lors de la création de cet établissement par Catherine II, et demoiselle à portrait de l'impératrice. Catherine ne se maria point non plus. Marie la cadette épousa le prince Prozorovski, frère aîné du maréchal de ce nom. Enfin, Anastasie se maria, à quarante ans, avec un veuf qui en avait cinquante, et dont elle n'eut point d'enfants; c'était le prince Paul Nicolaïévitch Stcherbatow, beau-père du maréchal Kamenski et oncle de feue la comtesse Bloudow.

Quatre ans après le mariage de ma trisaïeule, son père à elle, le prince Pierre Alexéiévitch Galitsyne, déjà sexagénaire, convola en troisièmes noces; c'était un fort grand personnage; frère de ce prince Boris qui fut le gouverneur de Pierre Ier; lui-même gouverneur de la vaste province d'Arhangel, cordon bleu, fort riche et lors de la création du sénat en 1711, il fut l'un des huit premiers sénateurs. Devenu veuf pour la deuxième fois, il fut pressé de se remarier par Pierre Ier « pour éviter le péché, » lui disait ce prince, qui se gardait bien de l'éviter pour son propre compte. L'un des collègues du prince Pierre au sénat, le comte Ivan Alexéiévitch Moussine-Pouchkine, lequel était, en réalité, le fils du czar Alexis (et par conséquent aurait été le frère de Pierre Ier, si ce dernier avait été le fils du czar au lieu d'être celui de Tihone Nikititch Stréchnew), avait deux filles : l'aînée, Élisabeth, fut mariée au prince Pierre, de quarante années plus âgé qu'elle. A cette époque, les enfants, les filles surtout, se trouvaient soumis au despotisme paternel le plus épouvantable : la moindre résistance amenait la fustigation et pouvait aboutir au cloître. La comtesse Élisabeth épousa le vieillard qu'on lui imposait; elle donna le jour, l'année suivante, à une fille qui fut depuis la princesse Alexandre Menchikow, grand'mère de l'amiral actuel de ce nom, et un an plus tard, le prince Pierre mourut, laissant une jeune veuve, médiocrement éplorée.

Ma trisaïeule, la princesse Irène, était une femme d'un esprit brillant et d'une imagination vive, beaucoup trop vive. Pendant ses voyages en Europe, elle se lia avec une autre femme d'une imagination également vive et de plus catholique ardente, la princesse d'Auvergne, son aînée de onze années. Marie-Anne, princesse d'Auvergne, était la fille de Philippe-Charles de Ligne, duc souverain d'Aremberg en Allemagne, duc d'Arschot en Belgique, et de Marie-Henriette, fille d'un grand d'Espagne, le marquis de Caretto. Celle-ci, fanatique comme le sont la plupart des Espagnoles, avait inculqué ce fanatisme catholique à sa fille qui épousa le prince d'Auvergne, marquis de Berg-op-Zoom, un cadet de cette grande maison des La Tour-d'Auvergne, ducs souverains de Bouillon, éteinte en 1802*; devenue veuve à 21 ans, elle se remaria à un général français, le marquis de Mézy, mais en conservant son titre de princesse d'Auvergne, comme le font parfois les veuves en Europe, à la grande humiliation, selon nous, de leurs seconds maris. On voit que le fanatisme catholique de Mme d'Auvergne ne l'empêchait

* Il existe encore une branche cadette, mais n'ayant jamais été souveraine. L'unique représentant actuel de cette branche est sexagénaire et sans enfants. Pour ce qui est des soi-disants princes de La Tour d'Auvergne, dont le *très-complaisant* Almanach de Gotha a donné dernièrement la généalogie ou plutôt la mythologie, tout le faubourg Saint-Germain sait bien qu'ils sont des messieurs de La Tour-Saint-Paulet, qu'ils n'ont rien de commun avec l'ancienne maison de La Tour d'Auvergne, et que leur titre de prince est d'une invention aussi récente que fantastique.

point, dans sa poursuite des biens célestes, de tenir fort au titre de princesse sur cette terre de douleurs et de misères. Elle acquit une influence considérable sur l'esprit de la princesse Irène, mit celle-ci en rapport avec des catholiques ardents, et parvint à lui faire embrasser le catholicisme, ce qui fut accompli en Hollande, en 1727, entre les mains de Barchmann, archevêque d'Utrecht. Pour élever ses enfants dans la religion de son choix, la princesse Irène leur donna pour gouverneur l'abbé Jubé, déguisé d'abord en habit mondain, sous le nom de Lacour. Ce Jubé était un homme d'une remarquable intelligence, fort entreprenant, insinuant et énergique à la fois. Fils d'un pauvre blanchisseur de linge au village de Vanvres près de Paris, élevé dans un collége de jésuites, il prit rang d'abord parmi les jansénistes. Curé à Vaugirard, puis à Asnières, il fut en guerre ouverte avec les Jésuites, ses anciens précepteurs, et il poussa le courage jusqu'à faire un affront public à la marquise de Parabère, maîtresse de Philippe le Régent, en refusant de commencer le service divin jusqu'à ce que Mme de Parabère eût quitté l'église, ce qu'elle fut obligée de faire. Le Régent, bon jusqu'à la faiblesse, ne voulut point se mêler de cette affaire, en disant : « Pourquoi, diable, est-elle allée à l'église? Qu'avait-elle à y faire? » Mais après la mort du Régent, les Jésuites poursuivirent Jubé. Obligé de se réfugier en Hollande, sous le nom de Lacour, il fit sa paix avec ses persécuteurs, et une paix si complète, qu'eux, connaissant son énergie et son esprit entreprenant, le choisirent pour missionnaire du catholicisme en Russie. La Sorbonne donna également des instructions à Jubé après lui avoir assuré l'appui très-puissant du prince Basile Loukitch Dolgoroukow, dont nous allons parler ici.

Le prince Basile Loukitch, neveu de ce prince Jacques, si célèbre pour l'inébranlable droiture de son caractère et pour la fermeté si courageuse, l'on peut même dire audacieuse, avec laquelle il faisait entendre des vérités à Pierre Ier, le prince Basile n'avait nullement hérité de la droiture de son oncle; mais il avait énormément d'esprit : c'était un fin diplomate, et nul ne savait mieux conduire une négociation. Dans sa première jeunesse, secrétaire de l'ambassade russe à la cour de Louis XIV, il avait vu Versailles et ses splendeurs qui abritaient tant de bassesses; il était devenu le plus élégant des grands seigneurs russes; il avait pris les usages, le ton, les manières de la cour de France; il en avait pris également la profonde corruption. Pierre Ier, qui se connaissait en hommes, l'avait employé dans les négociations les plus délicates : il fut ministre à Copenhague pendant la guerre du Nord, et il sut y balancer l'influence du terrible Charles XII; il fut ministre en France sous la régence et représenta la Russie avec éclat au sacre de Louis XV; il fut ministre à Varsovie où il eut à débattre la question, si épineuse et si délicate, des dissidens religieux; il fut chargé également des missions les plus intimes à la cour de Cour-

lande. En France, il avait fait la connaissance des jésuites; il avait été frappé de leur profonde et incommensurable habileté; il s'était rapproché d'eux, et leur avait promis de favoriser non-seulement leur rentrée en Russie, mais encore leur propagande, à la condition qu'eux l'aideraient à arriver au pouvoir et à s'y maintenir.....*.

La princesse Irène revint en Russie avec ses enfants et le prétendu Lacour, en 1728, au moment où la famille Dolgoroukow arrivait à obtenir ce pouvoir dont elle a fait, il faut l'avouer, hélas! un si triste usage! Ma trisaïeule avait été précédée en Russie par un diplomate étranger et ultra-catholique, le duc de Liria, ministre d'Espagne.

Le père du duc de Liria était ce célèbre maréchal de Berwick, Jacques de Fitz-James, fils naturel du roi d'Angleterre, Jacques II et d'Arabella Churchill, sœur du célèbre Marlborough. — Créé duc de Barwick (lisez : Berwick) par son père le roi Jacques; il avait dix-sept ans lorsqu'il accompagna ce dernier en exil; il devint maréchal de France et capitaine-général des armées espagnoles. Louis XIV érigea pour lui la terre de Warty en duché-pairie de Fitz-James; Philippe V le fit grand d'Espagne, et érigea pour lui en duché la terre de Liria, dans le royaume de Valence. Il épousa en premières noces Honorée de Burgh, fille du septième comte de Clanricarde, veuve de Patrick Sarsfield, comte de Lucan; il en eut un fils, Jacques, auquel il céda sa grandesse, son duché de Liria, et qui hérita plus tard du titre de duc de Berwick *in partibus;* de son second mariage avec Anna Berkeley, le maréchal eut cinq fils, dont le quatrième, Charles, a été la souche des ducs actuels de Fitz-James en France.

Le duc de Liria, à son arrivée en Russie, avait 32 ans; sa grande fortune lui permettait de tenir un état de maison considérable; le sang royal des Stuarts qui coulait dans ses veines lui donnait une position élevée dans les cours de l'Europe. Son fanatisme pour cette religion catholique à laquelle son grand-père avait sacrifié les trois couronnes britanniques, le poussait à une propagande ardente : son esprit d'intrigue le porta à se lier intimement avec la famille Dolgoroukow, laquelle avait alors le pouvoir en main. Le prétendu Lacour reprit ouvertement son nom d'abbé Jubé, et il fut nommé aumônier de la légation d'Espagne, tout en restant à demeure chez la princesse Irène, à titre de gouverneur de ses enfants.

Pierre II régnait en Russie à cette époque, et encore adolescent, il ne pouvait, vu son âge, gouverner réellement par lui-même. Né le 12 octobre 1715, il était monté sur le trône à l'âge de onze ans et demi, et rarement la nature se montre aussi prodigue sous le rapport

* A ceux qui veulent connaître les relations de la Russie avec le catholicisme romain en général et avec l'ordre des jésuites en particulier, nous ne saurions assez recommander un livre excellent, basé sur les documents les plus authentiques ; c'est *Le catholicisme romain en Russie,* par le comte Dmitri Tolstoy, Paris, 1864.

de l'esprit et des qualités extérieures, qu'elle le fut envers ce prince jeune et brillant. Grand de taille, élancé, élégant, avec de beaux yeux, il était rempli d'esprit, et la rapidité de sa conception intellectuelle dépassait toute idée. Il lui arrivait, à cet âge si jeune, de raisonner sur les affaires d'état avec une lucidité à étonner les vieux ministres, formés à l'école horriblement despotique, mais si puissante intellectuellement, de son terrible grand-père Pierre Ier. Froid et un peu hautain en public, il était gai, causant, bienveillant et aimable dans l'intimité; il avait un bon cœur, mais sa malheureuse étoile le plaça constamment sous des influences funestes : celle de Menchikow d'abord; celle d'Ivan Dolgoroukow ensuite.

Menchikow, fils d'un paysan, de garçon pâtissier devenu mignon de Pierre Ier, élevé par lui au rang de feld-maréchal; en même temps prince du saint-empire, prince russe, duc d'Ijora et possesseur de 90,000 serfs, était incontestablement un homme de génie. Il savait à peine écrire, mais il gagna des batailles, il fut un habile administrateur et un diplomate consommé. Voyant les tendances du fils de Pierre Ier, le czarévitch Alexis, à détruire les réformes de son père et à revenir à l'ancien ordre de choses, Menchikow, le représentant le plus puissant de l'ordre de choses nouveau et le plus intéressé à son maintien, mit tout en œuvre pour perdre Alexis. On sait comment il y réussit. Après la mort de Pierre Ier et l'avénement au trône de Catherine, il semblait que l'intêret le plus évident de Menchikow consistait à assurer la couronne aux filles de Catherine, au détriment du czarévitch Pierre, fils de cet Alexis dont il avait amené la perte. Mais Charles VI, empereur d'Allemagne, lequel, par sa femme, une princesse de Brunswick, était l'oncle du jeune Pierre, voulut procurer la couronne à son neveu, et il amena à bonne fin cette négociation si difficile, grâce à l'habileté de son ministre à Pétersbourg, le comte Amédée de Rabutin*. Il fut convenu que Charles VI garantissait à Menchikow qu'aucune poursuite ne serait exercée contre les ennemis du czarévitch Alexis; il lui faisait cadeau du duché de Kosel en Silésie, s'engageait à obtenir de la diète de l'empire l'admission de Menchikow, comme duc de Kosel, dans le collége des princes souverains du saint-empire avec voix virile, et s'engageait à faire consentir le jeune Pierre à épouser la fille aînée de Menchikow. Mais le plus difficile était encore à faire. Il s'agissait d'obtenir de Catherine Ire un testament qui enlevât la couronne de

* Ce comte de Rabutin, d'une ancienne famille bourguignonne et dont le père était entré au service d'Autriche, mourut à Pétersbourg quatre mois après l'avénement au trône de Pierre II. Il avait exercé une assez grande influence à la cour de Catherine I-re, ce dont il était redevable, en partie à ses talens diplomatiques, et en partie à ce que sa mère était une princesse de Holstein-Wiesenbourg, d'une branche de la maison de Holstein établie en Saxe et en Silésie, et qui s'éteignit avec la mort du duc Léopold de Holstein-Wiesenbourg, cousin-germain du comte de Rabutin.

Russie à ses filles pour la passer au fils d'un prince, pour lequel elle avait été une vraie marâtre et dont elle avait contribué à amener la perte. Menchikow engagea Charles VI à faire remettre trente mille ducats à mademoiselle Krahmer; le testament fut rédigé, et le plus piquant de la chose, c'est qu'il fut signé au nom et sur l'ordre de Catherine, par sa seconde fille Elisabeth! Catherine ne sachant ni lire, ni écrire, faisait toujours signer son nom par la main de l'une de ses filles.

Anna Ivanovna Krahmer a eu une destinée extraordinaire, même à cette cour de Russie si fertile en personnages étranges, et il faut en dire quelques mots. Née en 1694, elle était la fille d'un bourgeois et juge municipal de Narva, lequel, lors de la prise de cette ville par les Russes, fut emmené avec toute sa famille à Kazan. Le gouverneur de Kazan, comte Pierre Apraxine, eut les prémices des faveurs de M^lle^ Anna, et pour faire sa cour à Pierre I^er^, il la lui envoya à Pétersbourg. Le czar, après l'avoir *appréciée* à son tour, la plaça, en qualité de femme de chambre, d'abord auprès de cette malheureuse demoiselle Hamilton à laquelle il fit ensuite trancher la tête, et plus tard auprès de Catherine I^re^. Lorsqu'il fut résolu de mettre à mort son fils Alexis, il chargea le général Adam Weyde de lui administrer un poison et le choix de l'homme n'eut point lieu sans motifs. Adam Weyde, ancien compagnon des débauches de Pierre I^er^, mais un homme de talent, devenu général en chef et cordon bleu, était le fils d'un pharmacien flamand établi à Moscou, et il avait été garçon de pharmacie dans sa jeunesse. Soit que la dose du poison donné ait été insuffisante, soit que la forte nature du malheureux prince ait opposé une vive résistance aux ravages du poison, mais les souffrances de l'agonie devinrent si atroces, que Weyde lui-même fut pris de pitié, et pour mettre fin à ce martyre, il fit trancher la tête au prince d'un coup de hache, ce qui fut approuvé par le czar. Il s'agissait, pour exposer en public le corps de la victime, de coudre la tête au corps, et la Krahmer fut chargée de cette tâche. Pour récompense, elle fut nommée, de femme de chambre qu'elle était, demoiselle d'honneur de la czarine(!!!) dont elle sut gagner la confiance. Catherine I^re^, une fois sur le trône, ayant organisé une cour pour la jeune grande-duchesse Natalie, fille du malheureux Alexis, n'hésita point à placer auprès d'elle, comme dame d'honneur *(hofmeisterina)* la personne qui avait été chargée de coudre la tête de son père au cadavre de ce dernier. Je viens de raconter comment la Krahmer, pour trente mille ducats à elle payés par Charles VI, décida Catherine à faire un testament qui dépouillait ses propres filles : la loi de Pierre I^er^, qui autorisait le souverain régnant à se choisir un successeur à son gré, permettait à Catherine de n'avoir aucun égard aux droits du jeune Pierre, qui, dans un pays civilisé et réellement monarchique, auraient été incontestables. La loi de Pierre I^er^, qui transformait l'empire de Russie en

un carrosse de voyage dont le propriétaire peut disposer à volonté, était complétement asiatique, mais elle existait et avait force légale dans toute son illégalité. La jeune grande-duchesse Natalie mourut le 22 novembre 1728, au grand chagrin de son frère, auquel l'attachait une sincère affection mutuelle; après sa mort, la Krahmer donna une preuve de haute intelligence en se retirant de la cour, d'où son ami Menchikow avait été exilé l'année précédente, et en se plaçant ainsi à l'abri des révolutions qui continuèrent à ébranler cette cour; elle se fixa à Narva, où elle mourut en 1770, à l'âge de 76 ans. Lors du passage de Catherine II par Narva, la Krahmer fut reçue par elle en une audience particulière, dont la longue durée fut remarquée par tout le monde.

Ainsi Menchikow et la Krahmer avaient fait monter sur le trône Pierre II, dont le nom, sous le règne de Catherine, n'était même point mentionné dans les prières des églises (на эктеній); ils l'y avaient fait monter sous la condition d'épouser la princesse Marie, fille aînée de Menchikow, comme si la parole d'un souverain absolu pouvait jamais servir de garantie suffisante! Pierre II, ne pouvant encore se marier à onze ans et demi qu'il avait, Menchikow plaça auprès de lui, pour le surveiller, son fils Alexandre, âgé de treize ans, avec le rang de grand-chambellan et le grade de lieutenant-général, après lui avoir fait conférer, non-seulement le cordon de Saint-André, mais encore celui de Sainte-Catherine, que jamais homme n'obtint, lui excepté. Cela donna lieu, à la cour, à des épigrammes sanglantes, et malheureusement justes. Pierre II avait des goûts asiatiques, et Alexandre Menchikow joua auprès de lui le rôle honteux que son père avait joué auprès de Pierre Ier, ce même rôle auquel le premier duc de Luynes et le premier duc de Saint-Simon furent redevables de la faveur de Louis XIII, de leur dignité de duc et pair et de leurs richesses. La vérité nous oblige à ajouter que le successeur d'Alexandre Menchikow dans la charge de grand-chambellan, le prince Ivan Dolgoroukow, lui succéda également dans ce rôle indigne.

Alexandre Menchikow fils était bête, lourd, ennuyeux, hautain et désagréable. Il se montrait fort vain de son titre de prince des deux empires, tandis que Pierre II, comme tous les Russes de l'ancienne roche, appréciait beaucoup plus la noblesse généalogique*. Le vice-chancelier Ostermann, grand-maître de la cour de l'empereur, ennemi du père Menchikow, qui l'avait outragé en paroles injurieuses, guida de ses avis et de ses conseils l'un des gentilshommes de la chambre de l'empereur, le jeune prince Ivan Aléxéiévitch Dolgoroukow, âgé de 19 ans; celui-ci gagna l'affection de son jeune souverain : les Menchikow furent exilés à Berezow, en Sibérie, et leurs biens confisqués.

* Menchikow le père, lorsqu'il fut créé prince, fit insérer dans son diplôme qu'il descendait d'une famille noble; il paya un petit propriétaire de la Russie-Blanche pour lui léguer par testament "à titre de parent" une petite terre, et pour faire taire les

Le prince Ivan était un beau cavalier, grand, élancé, très-élégant de formes; il avait un esprit vif, très-brillant, mais superficiel et léger : un caractère étourdi et amoureux des plaisirs; et une absence complète de tout sens moral. Il avait passé son enfance à Varsovie, dans la maison de son grand père, le prince Grégoire Dolgoroukow, un diplomate fort habile, qui représenta la Russie avec succès à la cour de cet Auguste II, dont on disait : «quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.» Il avait eu pour gouverneur un homme fort distingué, Fick, mais de la civilisation, il n'avait pris que le vernis extérieur, semblable en cela à toute cette génération née sous Pierre I^er^, et imbue des traditions de platitude et d'immoralité héréditaires à la cour de Russie. En somme, le prince Ivan, malgré son esprit naturel, était un homme parfaitement nul, et de plus dépravé jusqu'à la moëlle des os. Son crédit illimité sur l'esprit de son jeune souverain le rendait, on peut le dire, l'arbitre des destinées de la Russie. Quel usage en a-t-il fait?...

La principale direction des affaires, à l'intérieur comme à l'extérieur, à l'avénement au trône de Pierre II, résidait entre les mains d'un conseil intime suprême, composé de sept membres : le duc de Holstein, gendre de l'impératrice, aïeul de la maison régnante actuelle, un ivrogne dénué de toute intelligence; Menchikow, le grand-amiral comte Apraxine, le chancelier comte Golovkine, le vice-chancelier baron Ostermann, le comte Tolstoy et le prince Dmitri Mihaïlovitch Galitsyne. J'ai parlé de Menchikow; je dirai quelques mots des autres.

La carrière du grand-amiral, comte Fédor Matvéiévitch Apraxine fut assez originale. D'une naissance obscure, il n'avait rien de commun avec une très-ancienne famille Apraxine, issue de Salhomir, un riche et puissant mourza tatare, lequel embrassa le christianisme en 1371, épousa la princesse Anastasie, sœur du fameux Oleg Ivanovitch, alors grand duc régnant de Riazane, reçut de son beau-frère de vastes propriétés, entre autres les magnifiques bourgs de Verhdérew, Venëw et Mihaïlow (ces deux derniers sont aujourd'hui des villes de district) et fut la souche de plusieurs familles*. Le père du grand-amiral s'appelait

héritiers, il leur paya trois ou quatre fois la valeur du legs. Le diplôme princier du saint-empire, délivré en 1705 par l'empereur Léopold, portait le titre de *Fürst* et le diplôme princier russe, délivré en 1707 par Pierre I-er, portait le titre de Принцъ Меншиковъ, Герцогъ Ижорскій, mais le parvenu était si désireux de s'assimiler aux grandes familles russes, qu'au lieu de s'intituler принцъ, il préfera s'appeler князь. S'il avait adopté l'usage, pour les princes nouveaux, de s'appeler принцъ, il n'est point douteux qu'avec le culte asiatique, professé en Russie pour le pouvoir et pour les faveurs de cour, nous autres, anciens *kniaź* russes, nous aurions vu notre vieux titre de kniaz relégué au-dessous de celui de baron.

* Les Apraxine, Hanykow, Krukow, Vérdérevski, Douvanow, Rataiew. Le frère de Salhomir, le mourza Icdoughane, se fit également baptiser et fut la souche des Hitrow. Les véritables Apraxine n'ont aujourd'hui qu'un seul représentant mâle, M. Victor Apraxine, marié à M-lle Pachkow.

Praxine; il mourut de bonne heure, laissant trois fils, Pierre, Fédor, André et une fille, appelée Marthe, remarquable par sa beauté; ces quatre orphelins furent recueillis et protégés par la famille Iazykow, dont l'un des membres, le boyar Ivan Maximovitch Iazykow, jouissait de la faveur spéciale du jeune czar Fédor III, frère aîné de Pierre Ier. Le czar Fédor III étant devenu veuf après une courte union avec Agathe Groucheçki, Iazykow voulut le remarier à une personne qui maintiendrait et consoliderait le crédit de l'homme auquel elle serait redevable de son élévation. Il avait déjà placé auprès du czar, à titre de confesseur, l'un de ses amis et protégés, le moine Hilarion, l'un des hommes les plus remarquables de son temps. Fils de l'un des principaux prêtres de la ville de Nijni, un homme influent et considéré, Hilarion naquit en 1632; il devint moine, et puis abbé du couvent solitaire et fort respecté de Floristchew, situé dans les forêts du district de Gorohow, dans la province actuelle de Vladimir. Ses vertus et son esprit lui acquirent une considération générale, d'autant plus qu'il avait le don, *constaté par des faits,* de prédire l'avenir. Plus tard, dans son vieil âge, devenu métropolitain de Souzdal, il reçut la visite de la czarine Prascovie, née Saltykow, accompagnée de ses trois filles encore enfants, pour l'avenir desquelles elle témoigna de l'inquiétude dans sa conversation avec le prélat : « Ne craignez rien » répondit Hilarion, et montrant la fille puinée, il ajouta : « Anna Ivanovna est destinée à régner en Russie ». Trente ans plus tard, l'impératrice Anne, montée sur le trône, envoya plus d'une fois, *officiellement,* en l'honneur d'Hilarion et de sa prédiction, de riches cadeaux au couvent de Frolistchew et aux divers couvents de la ville de Souzdal.

Les Praxine étaient alliés à la famille d'Hilarion par des liens de parenté; aussi le favori et le confesseur du czar tombèrent-ils d'accord pour marier leur souverain avec Marthe Praxine. Fédor était âgé de 20 ans, mais il avait, comme tous les enfans du premier lit du czar Alexis, les écrouelles depuis sa naissance, il était faible, goutteux et cacochyme. Les médecins s'opposaient vivement à son mariage : le favori et le confesseur passèrent outre. Par une magnifique journée de l'automne de 1681, l'on profita d'un moment d'amélioration apparente dans la santé du czar, pour le conduire à une partie de chasse du côté du village de Strélkow (dans la province actuelle de Moscou; cette terre appartient aujourd'hui aux Obolenski). L'on avait préparé le repas de chasse dans la maison du prêtre de ce village, parent d'Hilarion et des Praxine, et la jeune Marthe, âgée de 17 ans, s'y trouvait. Fédor la voit, en devient épris, et déclare vouloir l'épouser. Les médecins jetèrent les hauts cris : on ne les écouta point; le mariage eut lieu le 14 février 1682 et Hilarion fut élevé directement à la dignité de métropolitain de Souzdal. Le czar avait cru devoir prendre des potions qui produisirent un effet terrible sur sa nature chétive : dans

la nuit même des noces, il tomba malade; ses forces vitales déclinèrent complétement, et après deux mois et demi de langueur, il s'éteignit le 27 avril. Sa veuve, qui avait beaucoup de tact et d'esprit de conduite, sut se créer une position solide à la cour; elle sut traverser, saine et sauve, tous les orages politiques de cette époque si agitée; elle jouit de l'amitié de Pierre Ier, et après la fondation de Pétersbourg, elle vint habiter la nouvelle capitale, où elle eut son palais, au coin de la place de l'amirauté et de la Perspective Nevski (sur cet emplacement se trouve aujourd'hui l'hôtel de la Société libre économique), tout près de l'hôtel de son frère, le grand-amiral (sur l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui le palais d'hiver). Elle mourut le 31 décembre 1715, à l'âge de 51 ans, et Pierre Ier, curieux de connaître la vérité au sujet de ce mariage si court dont la stérilité lui avait valu, à lui, la couronne de Russie, n'hésita point, avec son cynisme habituel, à procéder à l'examen du cadavre : ayant reconnu, de ses yeux, la vertu immaculée de sa défunte belle-sœur, il accorda au grand-amiral la jouissance viagère des immenses propriétés foncières laissées par elle.

A peine le czar Fédor avait-il pris le parti d'épouser Marthe Praxine, que ses trois frères à elle eurent l'ordre de s'appeler Apraxine, et on les inscrivit, dans la généalogie de cette famille, à titre d'enfants d'un homme décédé sans laisser de postérité, Mathieu Vassiliévitch Apraxine, stolnik (c'est-à-dire gentilhomme de la chambre) du czar Alexis, lequel, revenant d'Astrahan à Moscou, accompagné, comme l'on voyageait à cette époque, de quarante serfs à lui tout armés, avait été attaqué, entre Saratow et Penza, par une nombreuse bande de brigands, et massacré le 6 novembre 1668. Il est enterré, ainsi que sa femme, à Moscou, au couvent de Zlatooustow. Le grand-amiral, dans son testament, prescrivit à son frère André et aux descendants de celui-ci le paiement annuel d'une somme de cent roubles à ce couvent, clause qui a cessé d'être observée depuis long-temps.

Ce grand-amiral était un fort brave homme, doué d'un cœur excellent; il avait peu d'esprit, nulle capacité, mais c'était un fin courtisan; marin d'eau douce, il n'entendait rien à l'art naval, mais s'il avait peu de goût pour l'eau, il en avait beaucoup, en revanche, pour le vin; il buvait sec, et le verre en main, il pouvait tenir tête même à Pierre Ier, ce qui n'est pas peu dire! Son frère aîné, Pierre, mort avant lui, avait laissé deux fils, l'un demi-fou, l'autre demi-idiot. L'aîné, Alexandre, âgé déjà de plus de trente ans, se jeta un jour aux pieds de la princesse Anne, fille de Pierre Ier, depuis duchesse de Holstein, tira son épée et la plaçant contre son cœur, lui dit : « Si vous restez sourde à ma passion, je me tue ». — « Vous n'avez qu'à vous tuer, répondit la princesse, il y aura un imbécile de moins en ce monde, et voilà tout, » et elle sortit de la chambre. Apraxine se releva, remit son épée dans le fourreau, et s'en alla tranquillement. De son mariage avec une princesse Kourakine, il

ne laissa qu'une fille, mariée à Alexandre Lvovitch Narychkine, cousin-germain de Pierre Ier, et grande-mère de l'Alexandre Lvovitch si connu pour sa prodigalité en fait d'argent et de calembourgs. Le second fils de Pierre Apraxine, Alexis, un demi-idiot, épousa la princesse Hélène Galitsyne, fille du célèbre maréchal prince Michel. Après la mort du maréchal, lors des persécutions exercées contre sa famille, l'impératrice Anne, pour les humilier, ordonna au comte Alexis Apraxine de remplir l'office de bouffon de cour, ce que ce drôle accepta, et il resta dans cette odieuse position pendant tout le règne d'Anne. Il mourut en 1743, laissant deux fils : l'aîné Pierre, épousa la princesse Anna Borissovna Galitsyne; bientôt ennuyée de son mari, elle soudoya la princesse Boris Kourakine, maîtresse du maréchal comte Pierre Schouvalow, très-puissant à cette époque à la cour de l'impératrice Elisabeth, et obtint, sans que le synode fût consulté le moins du monde, un oukaze déclarant son mariage dissous et elle-même rétablie dans sa position de princesse-demoiselle *(kniajna)*; elle vécut soixante ans dans cette position apocryphe, jusqu'à sa mort, arrivée à Moscou, en 1811. Elle disait à l'une de ses nièces Galitsyne, laquelle avait épousé le comte Armand de Saint-Priest, et battait son mari : « Ma chère Sophie, soyez bien sur vos gardes; les »hommes méritent qu'on les rosse, je le sais, mais enfin il y a limite à »toute patience; votre mari pourrait bien vous planter là, comme j'ai »planté mon mari à moi! » Le second fils du bouffon de cour, le comte Fédor Apraxine, mourut en 1789, et avec lui s'éteignit la branche aînée des comtes soi-disant Apraxine. Alors l'on vit s'engager le procès le plus curieux. Le comte Fédor, se basant sur la loi russe qui permet, à défaut d'enfans, de léguer ses biens héréditaires à un parent éloigné, pourvu qu'il soit de la même souche, avait légué sa fortune, par testament, au général Etienne Apraxine, issu de la véritable branche de cette famille (le grand-père du ci-devant maréchal de la noblesse à Orel). Ses neveux-germains Alexandre et Léon Narychkine, et son cousin issu de germain le comte Pierre Apraxine, avec ses frères, attaquèrent la validité du testament, par la raison que les deux familles n'étaient nullement de la même souche; en présence d'un héritage, la vanité généalogique s'évanouissait, et l'amour de l'or reprenait le haut du pavé. Dans leurs requêtes judiciaires, le comte Pierre Apraxine, (l'aïeul du chef actuel de la famille) et son frère, le comte Alexandre (le bisaïeul du maréchal actuel de la noblesse à Pétersbourg), disaient sans se gêner : qu'ils n'étaient point des Apraxine, et qu'ils ne se considéraient point comme responsables de ce qu'il avait plu au czar Fédor d'ordonner à leur grand-père et à leurs grands-oncles de s'appeler ainsi! Catherine II, en 1791, mit fin à ce procès passablement scabreux par une décision véritablement scandaleuse : elle décida qu'un czar est infaillible; le czar Fédor ayant ordonné que ses beaux-frères fussent des Apraxine, leurs descendants se trouvaient être de vrais Apraxine, et la validité du testament fut reconnue.

Pierre Ier avait conféré le titre de comtes au grand-amiral et à son frère aîné; mais pendant long-temps il refusa d'accorder la même faveur à leur plus jeune frère, André, l'aïeul des comtes Apraxine actuels. Celui-ci était un fort vilain personnage, et dans sa jeunesse, il s'amusait à exercer le métier de brigand sur les grandes routes. Nous lisons dans les Mémoires si curieux de Jéliaboujski que des parents de ce dernier, Basile Jéliaboujski et son fils Simon, furent roués de coups, le 18 août 1696, par André Apraxine et les gens de celui-ci, au village de Fili, près de Moscou. Pierre Ier voulut faire administrer le knout à Apraxine, mais pardonna, grâce à la double intercession de sa sœur, la czarine-douairière Marthe et du favori Lefort. Les gens d'Apraxine furent knoutés, et lui-même dût payer aux Jéliaboujski 737 roubles 50 copeks. Après bien des années, Pierre reprit en faveur André Apraxine; il le nomma grand-échanson et le créa comte en 1722. On dit généralement, mais nous n'avons jamais pu vérifier ce fait, que le titre comtal, contrairement au ridicule usage russe qui transmet les titres à tous les descendants mâles, n'avait été donné à André Apraxine qu'avec le droit de transmission par ordre de primogéniture masculine. Il ne laissa qu'un fils, Fédor, et la clause serait peu à peu tombée en oubli. Nous répétons ce bruit sans le garantir le moins du monde, n'ayant jamais eu l'occasion de voir, ni le diplôme original, ni la copie légalisée qui en doit exister aux archives du sénat.

Le chancelier Gabriel Ivanovitch Golovkine se trouvait redevable, à ses liens de parenté et d'amitié avec les Narychkine, de sa rapide ascension à une haute position sociale. Fils d'un pauvre gentilhomme qui possédait en tout cinq familles de serfs dans le district d'Alexine, il était devenu comte des deux empires d'Allemagne et de Russie et possesseur de vingt-cinq mille paysans. Le nom de Golovkine apparaît pour la première fois aux états-généraux *(zemskoi sobor)* de 1598, lors de l'élection de Godounow au trône de Russie; à ces états-généraux siégeait, sur le banc du clergé, Eustache Golovkine, moine du grand couvent de Saint-Serge. Son neveu, Rodione Dmitriévitch, eut deux fils : Simon, souche de la branche comtale, éteinte en 1846, et Lucas, souche de la branche non-titrée, aujourd'hui existante. Simon épousa Akoulina Ivanovna Raievski, d'une famille de très-pauvres gentilshommes; elle avait une sœur, Pauline, mariée aussi à un gentilhomme très-pauvre, Léonce Léontiew, et de ce mariage naquit, entre autres enfans, une fille, Anne, qui épousa Cyrille Narychkine, et fut la mère de la czarine Natalie, laquelle eut pour parrain son oncle-germain, Ivan Golovkine, fils unique de Simon. L'avénement au trône de Pierre Ier valut à Ivan Golovkine la dignité de boyar, et ouvrit à son fils unique, Gabriel, la carrière qu'il parcourut avec tant de succès, mais de la façon la plus méprisable. C'était un homme de mérite, mais plat et bas courtisan, rampant devant les favoris; avare jusqu'à la lésinerie la plus degoûtante; avide et vénal au plus haut degré. Il fut, de même que le

vice-chancelier baron Schafirow, à la solde de Mazeppa dont tous les deux recevaient des pensions annuelles, et lorsqu'ils furent chargés de procéder à l'enquête sur les renseignements envoyés au czar par Kotchoubey et plusieurs autres, renseignements amenant de la façon la plus évidente et la plus incontestable sur la trace des relations de Mazeppa avec Charles XII et Stanislas Leszczynski, Golovkine et Schafirow donnèrent à cette enquête une tournure telle, que l'hetman fut justifié et les dénonciateurs livrés à Mazeppa, lequel les fit torturer, mettre à mort, et ruina leurs familles en confisquant leurs biens. Un an et demi plus tard, après la bataille de Poltava, Mazeppa, ayant suivi Charles XII à Bendery, apprenant que le gouvernement turc venait d'accorder son extradition, s'empoisonna, mais avant d'avaler le contenu de la funeste fiole, il ouvrit sa cassette, en tira une liasse de papiers et de lettres, et les brûla, disant : «au moins aurais-je été »malheureux moi tout seul, et non d'autres, sur le compte desquels »mes ennemis n'ont aucuns soupçons, et n'oseraient même point en »concevoir; une malheureuse destinée a tout renversé et amené un »triste dénouement.» Cet autodafé sauva Golovkine du dernier supplice et le maintint au faîte du pouvoir. Sa complaisance envers les caprices de Pierre Ier n'avait point de bornes. Iagoujinski, l'un des anciens mignons du czar, devenu l'un de ses favoris les plus influents, ennuyé du caractère morose et hargneux de sa femme avec laquelle il était marié depuis une vingtaine d'années, voulut divorcer, quoiqu'il eut un fils : Pierre Ier, sans hésiter le moins du monde, fit arrêter Mme Iagoujinski, déclara le mariage dissous, fit enfermer la dame dans un couvent, et signifia à Golovkine qu'il eut à marier immédiatement sa fille Anne avec Iagoujinski. Le chancelier obéit sans oser se permettre un seul mot de protestation. Il y avait peu d'hommes aussi peu aimés et plus méprisés que ce chancelier, le premier, en Russie, qui ait porté ce titre; grand, sec, raide, toujours mal habillé, il avait l'air de représenter la statue de l'avarice. Il mourut en 1734, et son fils aîné, Ivan, l'avait précédé de quinze jours au tombeau. Nous parlerons plus loin de ses deux autres fils.

Le vice-chancelier baron, depuis comte, Ostermann, fut l'un des hommes d'état les plus remarquables de son siècle. Fils d'un pasteur luthérien de la petite ville de Bockum en Westphalie, il fit, dans un voyage en Hollande, la connaissance de l'amiral Cruys, norvégien au service russe, et accepta avec d'autant plus d'empressement la proposition faite par celui-ci de l'accompagner en Russie à titre de secrétaire privé, qu'il avait déjà son frère aîné, Jean Ostermann, installé à Moscou à titre de précepteur des jeunes czarines, filles du czar Jean V et nièces de Pierre Ier. Ce dernier, se trouvant un jour sur le vaisseau de Cruys, demanda à l'amiral s'il n'y avait là personne qui fut capable de rédiger quelques lettres; Cruys lui présenta le jeune Oster-

mann; celui-ci rédigea si bien les lettres et fit des réponses si intelligentes aux questions à lui adressées par le czar, que Pierre le fit entrer sur-le-champ dans les bureaux des affaires étrangères. Il fut chargé, plus tard, avec le maréchal Bruce, de négocier avec la Suède la paix de Nistadt; leurs instructions secrètes portaient, qu'en cas de grandes difficultés, ils pouvaient se borner à exiger la cession de l'Ingrie, de la Carélie avec Vyborg, et de l'Esthonie, et ne point insister sur celle de la Livonie. Mais les deux envoyés surent mener la négociation avec une habileté si consommée, qu'ils obtinrent aussi la cession de la Livonie. Le titre de comte pour Bruce, celui de baron pour Ostermann, et des terres magnifiques pour tous les deux, furent la récompense de ce service véritablement éminent. Ils avaient reçu, à leur départ de Pétersbourg, 30,000 ducats pour ces dépenses secrètes dans les négociations où tout contrôle est impossible, et ils restituèrent 9,000 ducats au trésor.

Au retour d'Ostermann de Nistadt, le czar lui dit : «maintenant vous » voilà dans une superbe position à la cour, tant que je vis, moi; mais » une fois que je serais mort, que deviendriez-vous, sans appui, ni liens » de famille en Russie? Je veux vous marier, et vous faire contracter » un grand mariage.» Et il tint parole; malgré la vive répugnance éprouvée par les Russes, à cette époque, de marier leurs filles à des hommes professant un autre culte, il obtint pour le luthérien Ostermann, fils d'un pasteur, la main de Marthe Stréchnew, ayant une très-belle dot, et issue d'une famille alliée à celle des czars : Eudoxie Stréchnew ayant été la seconde femme du czar Michel, et l'aïeule de Pierre Ier. A son lit de mort, l'empereur disait en parlant d'Ostermann : « per- » sonne autour de moi ne connaît, mieux qu'Ostermann, les intérêts et » les besoins de la Russie; il n'a jamais commis une seule bévue en » diplomatie; il est indispensable à la Russie. »

Ostermann, en effet, était doué d'une haute et éminente capacité; c'était l'une des plus fortes têtes de son temps; énergique sous les dehors de la plus grande douceur; égoïste achevé sous les formes de la plus insigne bonhomie; habile à se mettre en avant s'il s'agissait de rendre un service à une personne dont la reconnaissance pouvait lui être utile; encore plus habile à porter à ses ennemis des coups terribles tout en dissimulant sa propre action, agissant par la voie d'autrui, de façon à écarter de soi toute responsabilité. Il était le modèle du *finasseur;* toujours le regard voilé et baissé, les yeux en dessous, jamais il n'envisageait son interlocuteur en face; dans les conférences diplomatiques, s'il voulait éviter de répondre à une question à lui posée, il se trouvait tout-à-coup subitement pris d'un accès de goutte ou de sciatique.—Un jour, Menchikow l'ayant prié de faire le voyage de Mittau pour engager la noblesse du pays à l'élire, lui, Menchikow, duc de Courlande, Ostermann, ne se souciant nullement de se charger de

cette négociation et n'osant point répondre par un refus au favori tout-puissant, se mit au lit, fit baisser les stores et rideaux des fenêtres, se frotta le visage de figues sèches et affirma avoir la jaunisse. Lors de la fameuse nuit où Munich arrêta Bieren et proclama régente la princesse Anne de Brunswick, celle-ci fit immédiatement chercher Ostermann, mais le vice-chancelier se déclara malade d'une violente colique, et ce fut seulement dans la matinée, qu'ayant appris l'adhésion des gardes et du sénat à la régence de la princesse, il se trouva guéri de sa colique et vint à la cour avec cette physionomie radieuse et attendrie, qu'on lui voyait à certains jours solennels. Il était d'une avarice sordide, tout comme le chancelier Golovkine; aussi négligé dans sa tenue, aussi malpropre dans ses vêtements. Madame Ostermann, d'une avarice tout aussi crasse que celle de son mari, se distinguait encore par un caractère capricieux et hargneux. Mais ce qui ajoutait beaucoup à l'influence d'Ostermann, c'était son incorruptible probité : ne reculant, dans les vues de son ambition, devant aucune cruauté, aucune bassesse, aucune infamie, il fut et resta toujours incorruptible sous le rapport pécuniaire.

Un diplomate étranger, parfaitement bien placé, par les anciennes relations de sa famille, pour connaître le vrai de la situation en fait d'hommes et de choses, Jean Le Fort, ministre de Pologne et de Saxe à la cour de Russie, écrivait : « c'est Ostermann qui donne l'impulsion » à la machine de l'état, et il est ici le seul homme non-vénal*. » Travailleur infatigable, et jaloux en même temps de se rendre indispensable, il avait l'habitude de n'initier chacun de ses collaborateurs qu'à telle ou telle branche de la diplomatie, se réservant à soi-même la connaissance exclusive de l'écheveau général des affaires; il poussait cette précaution jusqu'au point de rédiger et déchiffrer lui-même les dépêches chiffrées. Aussi passait-il la plus grande partie de sa journée dans son cabinet, l'été en robe de chambre de soie à fleurs; l'hiver en robe de chambre de velours rouge doublée de fourrures, avec un bonnet de velours noir sur la tête, et par une amère ironie du sort, ce fut dans cette même robe de chambre de velours rouge, revêtu de laquelle il avait dirigé les plus grandes affaires de l'état, qu'il fut amené, le 18 janvier 1742, sur l'échafaud, pour y placer sa tête sur le billot et s'entendre lire sa condamnation à l'exil où il devait finir ses jours si utiles à la Russie.

Le comte Pierre Andréiévitch Tolstoy était issu d'une ancienne famille de Tchernigow, connue dans cette ville depuis l'an 1353, dont la branche aînée vint s'établir à Moscou dans la première moitié du quinzième siècle, et la branche cadette alla à Novgorod, où l'un de ses membres, Akinfi Tolstoy, fut *possadnik* en 1476. La branche aînée se

* Dépêche de Le Fort du 6 février 1730, *Hermann's Geschichte des russischen Staates*, tome IV. Le livre de M. Hermann est sans contredit le plus remarquable qui ait été jamais publié sur la Russie par un étranger.

trouve représentée aujourd'hui par cinq familles : les Tolstoy, les Moltchanow, les Dournow, les Danilow et les Vassiltchikow.— Ces familles végétèrent long-temps dans une médiocre condition de fortune et une assez grande obscurité, dont les Tolstoy furent tirés par l'intelligence et les talents de deux frères, Ivan et Pierre. Tous les deux se trouvaient colonels des strélitz; alliés à la famille Miloslavski, ils furent au nombre des partisans et des confidents les plus intimes de la czarine Sophie, laquelle, on le sait, en voulait non-seulement à la couronne, mais à la vie de Pierre Ier; ils furent tous les deux au nombre des chefs de la sanglante insurrection du 15 mai 1682, qui renversa le parti des Narychkine et coûta la vie à plusieurs des membres de cette famille, ainsi qu'à plusieurs boyars, entre autres au célèbre Matvéiew. Sept ans plus tard, voyant le parti de Pierre Ier gagner du terrain et prendre le dessus, les deux frères firent volte-face complète; ils se lièrent intimement avec Fédor Matvéiévitch Apraxine; ils se joignirent aux partisans du jeune czar, et pendant que Sophie se trouvait enfermée dans un couvent, ses amis mis à mort ou exilés avec confiscation de leurs biens, les strélitz décimés, pendant ce temps les deux Tolstoy obtinrent des emplois importants. Ivan fut conseiller privé et gouverneur de la province d'Azow, où il mourut au bout de quelques années*; Pierre fut ambassadeur à Constantinople, où il rendit à Pierre Ier les services les plus signalés, et lui obtint, entre autres, une extradition bien difficile et ardemment désirée par le czar, celle de Mazeppa, lequel, l'ayant appris, s'empoisonna la veille du jour où il allait être arrêté. — Lorsque le czarévitch Alexis se fut réfugié au château Saint-Elme, à Naples, pays alors appartenant à l'empereur Charles VI, beau-frère du czarévitch, le czar envoya Pierre Tolstoy à la recherche de son fils, dont il ignorait l'asile; mais, pour surveiller l'envoyé lui-même, il lui adjoignit un homme de confiance, son aide-de-camp Roumiantsow. Tolstoy non-seulement découvrit le refuge du prince, mais encore il soudoya sa maîtresse, une vilaine finnoise, qui le décida à retourner en Russie. Tolstoy lui jura, sur la croix, l'octroi d'une amnistie, et le malheureux, une fois en Russie, fut livré à la torture et mis à mort. — Un fauteuil au sénat, le cordon bleu et de vastes terres furent la récompense de cette infamie.

Voyant l'affection du czar pour la fille aînée du prince Cantémir, Marie, Tolstoy dirigea l'intrigue qui, dans un certain moment, n'allait à rien moins qu'à séparer Pierre de Catherine pour lui faire épouser la princesse Marie; mais Catherine soudoya le médecin de la famille Cantémir, le grec Palikala, lequel fit avorter la demoiselle, et de façon à la rendre incapable de jamais accoucher. Le père Cantémir en mourut de chagrin, mais Tolstoy vira de bord, se rapprocha de Catherine, se

* Il a été le trisaïeul du grand-père de M. George Tolstoy, aujonrd'hui adjoint du procureur au Synode.

joignit à Menchikow pour décider le czar à faire couronner Catherine; et fut chargé de diriger la cérémonie du sacre, le jour de laquelle il reçut le titre de comte. Octogénaire, il jouissait encore d'une robuste santé et de la plénitude de ses facultés; c'était un homme d'un esprit immense, d'un caractère actif et infatigable; faux, cauteleux, capable de tout, sans conscience, ni pitié aucune.

Pierre Ier disait de lui : « Tolstoy est très-habile, mais lorsqu'on a affaire » à lui, il faut toujours avoir une grosse pierre dans sa poche (**камень за** » **пазухою**), pour lui casser la tête en cas de besoin! » Un jour, après un dîner copieux, Pierre, faisant la tournée des convives encore assis à table, s'approcha de Tolstoy, et lui mettant sa main sur la tête, dit : « oh! combien » d'esprit il y a dans cette tête; s'il n'y avait point eu là-dedans autant » d'esprit, il y a long-temps que cette tête eût été tranchée! »

Tolstoy avait deux fils, qu'il avait mariés à de riches héritières : l'aîné, Ivan, à une princesse Troïékourow (d'une famille issue de Rurik, éteinte au dix-huitième siècle); le second, Pierre, à la fille de Skoropadski, hetman de la Petite-Russie. Le vieil ambitieux semblait arrivé au terme de ses vœux; il siégeait dans le conseil intime suprême; il nageait dans le luxe. Un moment d'erreur politique, de la part de ce diplomate consommé qui n'en avait jamais commis une seule durant sa longue existence, renversa, à l'âge de 82 ans, tout cet édifice si péniblement élevé au prix de tant d'iniquités et même de crimes, et amena sa ruine complète. Voyant Menchikow travailler à faire monter sur le trône le fils du czarévitch Alexis, Tolstoy, craignant vengeance pour la part si considérable prise par lui à la catastrophe du père, voulut s'opposer au tout-puissant maréchal et lutter contre lui. Quelques jours après l'avénement de Pierre II au trône, en mai 1727, Menchikow fit envoyer Tolstoy avec son fils Ivan au couvent de Solovetsk; fit confisquer, non-seulement la fortune du vieillard, mais encore celle de ses deux belles-filles, et fit défense aux Tolstoy de porter le titre de comtes. Ainsi relégué dans une île de la mer Blanche et ruiné de fond en comble, le vieillard vit mourir sous ses yeux, de chagrin, ce fils aîné, en juin 1728, et ne lui survécut que de huit mois. Ses petits-fils, dépouillés de tout, traînèrent une existence bien dissemblable du faste de leur aïeul. La veuve d'Ivan Tolstoy s'adressa, sous le règne d'Elisabeth, au chancelier comte Bestoujew, pour l'engager à supplier l'impératrice de faire restituer à sa famille celles d'entre les terres confisquées qui n'avaient point été distribuées à d'autres personnages. Bestoujew, l'un des plus grands filous de son époque, lui dit : « je doute que Sa Majesté consente à » vous restituer le tout, mais remettez-moi deux listes : placez sur la » liste N° 1 les plus belles d'entre les terres, et sur la liste N° 2 les plus » médiocres. Si je ne parviens point à obtenir la restitution du tout, au » moins vous rendra-t-on les plus belles d'entre les anciennes terres de » votre famille. » Mme Tolstoy suivit ce conseil, et quel fut son éton-

nement d'apprendre que les terres placées sur la deuxième liste lui étaient restituées, et les terres placées sur la première liste venaient d'être données par l'impératrice au chancelier! Redoutant la vengeance du très-vindicatif Bestoujew, elle se tut pendant toute la durée de la faveur de ce dernier, mais en 1758, le chancelier ayant été à son tour exilé, Mme Tolstoy recourut de nouveau à l'impératrice, sollicita en vain la restitution des terres, mais elle obtint, après bien des démarches, le 26 mai 1760, la restitution du diplôme comtal et le titre de comtes pour ses fils et ses neveux. — Le comte Ivan avait eu cinq fils, cinq filles, seize petits-fils Tolstoy et onze petites-filles Tolstoy; l'on peut juger de la modicité de la part de fortune échue à chacun d'entre eux.

Le comte Pierre, de son mariage avec une Skoropadski, avait eu une fille, Mme Saltykow, mère du maréchal prince Saltykow, et deux fils : Alexandre et Ivan; l'aîné fut le père du respectable comte Pierre Tolstoy, ambassadeur de Russie auprès de Napoléon Ier.

Le prince Dmitri Mihaïlovitch Galitsyne (né en 1665, mort dans les casemates de la forteresse de Schlüsselbourg en 1738), était l'un des hommes les plus remarquables de son temps par sa haute intelligence et par l'énergie de son caractère. A cette époque, la famille Galitsyne n'était point encore aussi nombreuse qu'elle l'est de nos jours; ce grand nom ne se trouvait point encore devenu l'apanage de plus de cent trente individus, et l'on n'avait point encore inventé à Moscou le dicton si connu sur les Galitsyne. Depuis, à la fin du dix-huitième siècle surtout, un grand nombre de princes de cette maison habitèrent dans les rues et ruelles voisines de la Tverskoy, et les mauvais plaisans prétendaient qu'à chaque naissance d'un enfant mâle, le jour du baptême, la princesse doyenne d'âge de la famille, prenant le nouveau-né sur ses bras, lui disait : никогда не забывай, что ты князь Голицынъ; будь глупъ, будь скупъ, живи въ Москвѣ близъ Тверской, а умрешь — такъ въ Донской, c'est-à-dire : « n'oublie jamais » que tu es un prince Galitsyne : sois bête, sois ladre, habite Moscou » dans une maison située près de la Tverskoy, et après ton décès tu » seras inhumé au couvent de Donskoy! »

Le prince Dmitri dont nous parlons ici, avait occupé, sous le règne de Pierre Ier, des postes élevés et les avait occupé avec une grande distinction; il avait été ambassadeur à Constantinople, ensuite gouverneur de Kiew au moment de l'invasion de Charles XII et de la trahison du hetman Mazeppa, et dans ce moment si critique, la fermeté de son attitude et l'énergie des mesures prises par lui, contribuèrent pour beaucoup à l'insuccès complet des vues politiques de l'ambitieux et astucieux Mazeppa. Plus tard, le prince Dmitri avait siégé au sénat et dirigé le collége du commerce. Peu d'hommes pouvaient l'égaler pour la lucidité de son esprit, pour son courage civil et pour sa rare énergie. Comme la plupart des Russes, il n'aimait point les Allemands,

mais il comprenait l'indispensable nécessité d'introduire en Russie la civilisation européenne; il connaissait plusieurs langues; il lisait beaucoup, et dans sa terre d'Arhangelskoïé, il avait formé une bibliothèque composée de plus de 7,000 volumes*. Il avait conservé, dans la vie privée, plusieurs des anciens usages russes, qui commençaient déjà dès-lors à tomber en désuétude; ainsi ses frères plus jeunes que lui, l'un feld-maréchal et l'autre sénateur, ne s'asseyaient en sa présence que sur son invitation formelle; non-seulement ses neveux, mais encore ses nièces, les filles et les belles-filles de ses frères et sœurs, lui baisaient la main. D'un caractère fier, il ne pouvait se faire, pour sa part à lui, aux mœurs d'esclaves au milieu desquelles s'était écoulée sa vie entière; il ne se familiarisa jamais avec l'idée que lui, prince de la race grand'ducale de Lithuanie, fût l'esclave du czar de Russie; il voyait avec une jalousie, facile à comprendre, l'indépendance des magnats polonais et des nobles suédois; il voulut poser des limites au pouvoir suprême; mais ici, malgré son esprit si vaste, l'orgueil de famille l'aveugla et finit par le perdre : au lieu de la liberté, il voulut doter son pays d'une oligarchie, et de l'oligarchie la plus restreinte, c'est-à-dire d'une forme de gouvernement encore pire que le despotisme d'un seul.

De ses trois frères, le prince Pierre, sénateur et lieutenant-colonel des gardes Préobrajenski, était mort en 1722, sans laisser d'enfants de son mariage avec une sœur du maréchal Dolgoroukow; restaient deux Michel : l'un ayant dix ans, l'autre vingt ans de moins que le prince Dmitri†. Le prince Michel l'aîné, l'un des plus brillants capitaines du règne de Pierre Ier, n'avait point une grande portée d'esprit; hors du champ de bataille, c'était même un homme médiocre, mais il

* Lors de la réclusion du prince dans la forteresse de Schlüsselbourg, sous le règne d'Anne, tous ses biens furent confisqués. Arhangelskoïé fut donné au prince Boris Ioussoupow, l'un des plus plats courtisans de Bieren, et appartient aujourd'hui à son arrière-petit-fils.

† La famille Galitsyne compte aujourd'hui treize branches.

La branche aînée est issue du cousin-germain du prince Dmitri, du célèbre prince Basile, ministre de la czarine Sophie.

Les deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième et septième branches sont issues du prince Boris, gouverneur de Pierre I-er, et cousin-germain des deux précédents. La deuxième branche a un seul représentant mâle, héritier du nom et du majorat des Ostermann, et portant le titre de prince Galitsyne, comte Ostermann. La cinquième branche a le titre d'altesse depuis 1841. L'un des membres de la sixième branche a hérité du nom des princes Prozorovski.

Les huitième, neuvième et dixième branches sont issues du prince Ivan, frère du gouverneur de Pierre I-er et cousin-germain du prince Dmitri Mihaïlovitch. Ce dernier fut la souche de la onzième branche, dont les représentants actuels, mariés, l'un à une demoiselle Soumarokow, l'autre à une demoiselle Ladomirski, ont eu un père dont la naissance, suivant la loi russe, était illégitime : sa mère, une Olsoufiew, ayant été la cousine-germaine de son père, et les enfants nés de cette union ont été

était vraiment respectable pour la noblesse de son caractère et l'élévation de ses sentiments. En voici des preuves. Le 29 août 1708, à la suite d'une lutte acharnée et heureuse contre l'avant-garde suédoise conduite ce jour-là par Charles XII en personne (lequel, dit-on, à la fin du combat s'arrachait les cheveux de fureur), le prince Michel vit arriver Pierre Ier; le czar se jeta à son cou; lui conféra, à lui général-major, le cordon de Saint-André, et lui promit de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Le prince Michel demanda et obtint : d'abord la diminution de l'impôt sur le sel, si dur pour les classes pauvres, et ensuite un pardon complet pour l'un de ses ennemis, le prince Anikita Répnine, général fort distingué d'ailleurs, mais traduit à cette époque devant une cour martiale pour quelques fautes de stratégie commises à la bataille de Galovtchine. Il va sans dire que depuis ce jour, Galitsyne et Répnine, bien dignes de s'apprécier mutuellement, devinrent amis intimes.

A la suite de sa brillante campagne en Finlande en 1714, le prince Michel reçut de Pierre Ier une somme d'argent très-considérable; père d'une nombreuse famille, il employa cependant sur-le-champ la moitié de cette somme à faire confectionner des chaussures d'hiver pour les soldats de son corps d'armée. C'était un homme bon, doux, modeste, toujours prêt à rendre service, et par une rare exception à la cour de Pétersbourg à cette époque, ennemi des excès de table. — Aussi, Pierre Ier, qui avait pour lui la plus haute considération, ne le contraignait jamais à boire. Lui, son digne ami Répnine et le maréchal comte Schérémetew furent les seuls parmi tous les grands seigneurs qui eurent le courage, en 1718, de refuser à Pierre Ier de signer l'arrêt de mort du czarévitch Alexis. Le prince Michel fut le seul des trois qui vécut assez pour voir sur le trône le fils d'Alexis, Pierre II, lequel ne tint jamais le moindre compte au prince Michel de sa conduite en 1718, tandis que Catherine Ire, cette persécutrice secrète d'Alexis, une fois montée sur le trône, s'était empressée de conférer le bâton de maréchal au prince Michel, dont elle connaissait la grande et légitime popularité dans l'armée russe.

Le prince Michel le jeune, ainsi appelé jusqu'à la mort de son frère le maréchal, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 45 ans, était également un homme d'un esprit fort ordinaire, mais d'un parfait bon sens et de la

légitimés par un oukaze de Paul I-er en 1796. La douzième branche est issue du maréchal prince Michel Galitsyne : l'un des représentants de cette branche, le prince Augustin, marié à M-lle de La Roche-Aymon, est connu par ses publications historiques; son cousin issu de germain, le musicien George Galitsyne est fort connu par ses extravagances et pour avoir été incarcéré pour dettes à Londres. La treizième branche est issue du grand-amiral prince Michel Galitsyne; elle est la plus riche de toutes à cause d'une alliance avec les Stroganow, et n'a qu'un seul représentant mâle, le jeune prince Serge, dont le père a été ministre à Madrid, et la mère, une Dolgoroukow, est remariée au comte d'Osten-Sacken.

plus haute loyauté. Catherine Ire qui connaissait sa probité et sa droiture, l'avait nommé président du collége de justice; lors de la disgrâce de sa famille sous le règne d'Anne, il fut appelé à un poste inférieur, celui de commissaire-général de la marine, mais au moins ne fut-il point ni exilé, ni dépouillé de ses biens. L'impératrice Élisabeth l'envoya en ambassade à la cour du shah de Perse; à son retour, il fut nommé président du collége de l'amirauté, et promu ensuite au rang de grand-amiral, promotion parfaitement ridicule vis-à-vis d'un marin d'eau douce comme il le fut durant sa vie entière. Son ambassade en Perse restera à jamais immortelle dans les annales de l'horticulture et de la gastronomie russes : il en rapporta l'arbre du pêcher *(persik)*, et l'inaugura en Russie dans sa terre d'Ouskoïé, à 7 verstes de Moscou, sur la route de Kalouga (Ouskoïé a été, au dix-neuvième siècle, la propriété et le lieu de villégiature du respectable comte Pierre Alexandrovitch Tolstoy). A cette époque, les pêches constituaient une telle rareté, que lors des voyages de l'impératrice Élisabeth à Moscou, et lors de l'arrivée de Catherine II pour la cérémonie de son sacre, le vieux grand-amiral arrivait au palais avec deux ou trois corbeilles de pêches, considérées comme un don précieux et une offrande de premier choix.

Il faut aussi mentionner les deux fils du prince Dmitri : Serge et Alexis, héritiers des talents et de l'ambition de leur père. L'aîné, Serge, avait, à cette époque (1728), trente-deux ans; veuf d'une Narychkine et sans enfants, il revenait de Madrid où il avait représenté la Russie avec talent et dignité; c'était un homme fin et rusé, et son père l'avait fait revenir exprès pour travailler à ruiner le crédit du favori Dolgoroukow; dans ce but il l'avait fait nommer chambellan. — Son frère Alexis, plus jeune d'un an, aussi un homme fin et rusé, mais à un degré moindre que son aîné, était marié à la princesse Irène Hilkow, dont la cousine-germaine, de vingt ans plus âgée qu'elle, la princesse Pauline Hilkow, femme du prince Alexis Dolgoroukow, était la mère du favori. Cette alliance n'empêchait point les deux familles de se jalouser, de se détester cordialement et de se tendre des embûches de cour. — Devenu veuf, Alexis Galitsyne, pour consolider sa position en présence de toutes les éventualités, épousa Agrippine Vassilievna Saltykow; son père était le chef de la branche aînée de cette grande maison Saltykow, dont la mère de l'impératrice Anne était issue, et cette alliance avec les Saltykow fut la sauvegarde du prince Alexis lors de la réclusion de son père en 1737; il obtint la restitution d'une partie de la fortune paternelle confisquée, et trois ans après, sous la régence de la princesse de Brunswick, il fut nommé sénateur. La princesse Alexis se trouvait issue d'un premier mariage du général Saltykow avec la princesse Anna Borissovna Dolgoroukow, nièce du célèbre prince Jacques, et tante-germaine du

favori de Pierre II. La seconde femme du général était la princesse Marie Alexéievna Galitsyne, petite-fille du gouverneur de Pierre Ier: ces deux alliances, la dernière surtout, rapprochèrent le général de la czarine Élisabeth, et le portèrent à coopérer au renversement de la maison de Brunswick, malgré leurs liens de parenté, d'ailleurs assez éloignés. La plupart des nominations faites sous la régence furent révoquées; néanmoins Élisabeth non-seulement maintint le prince Alexis Galitsyne au sénat, mais sous son règne il fut encore promu au grade de conseiller privé actuel. Le frère consanguin de la princesse Alexis, Serge Saltykow, ayant été le premier des amants de Catherine II, celle-ci, le jour de son sacre, conféra le cordon bleu au prince Alexis, lequel, de cette façon, et grâce à ses alliances matrimoniales habilement choisies, traversa avec bonheur et succès huit règnes (né en 1697; mort en 1768), à une époque où le Capitole de la faveur de cour se trouvait si rapproché de la roche tarpéienne russe connue sous le nom de Sibérie*.

Après les exils de Tolstoy et de Menchikow, et le départ de Russie du duc de Holstein, le conseil suprême comptait quatre membres seulement. Quatre jours après l'entrée solennelle à Moscou de Pierre II, venu pour s'y faire couronner, deux nouveaux membres furent nom-

* Dans les 42 premières années de l'existence de l'ordre de Saint-André (1699—1741), sur 48 chevaliers sujets russes ou étrangers admis au service de Russie, 20 en furent dépouillés, savoir :

Quatre finirent leurs jours en Sibérie : le célèbre Menchikow, le célèbre Ostermann, le prince Alexis Dolgoroukow et le comte Michel Golovkine.

Mazeppa se réfugia en Turquie, et s'empoisonna à Bendery, apprenant que les Turcs avaient accordé son extradition.

Le prince Dmitri Galitsyne finit ses jours dans les casemates de la forteresse de Schlüsselbourg.

Le premier comte Tolstoy — au couvent de Solovetsk sur la mer Blanche.

Le comte Reinhold de Lœwenwolde — en exil dans la ville de Solikamsk.

Le général Ivan Boutourline — en exil dans ses terres.

Le comte Alexandre Golovkine — à La Haye, après avoir eu la prudence de refuser d'obéir à l'ordre de rappel en Russie, qu'il venait de recevoir.

Bieren avec ses deux fils Pierre et Charles, et le célèbre Münich passèrent vingt années dans l'exil.

Le prince Menchikow fils et le baron Schafirow, après avoir été exilés, le premier en Sibérie, le second à Novgorod, furent rappelés, mais le cordon bleu ne leur fut point restitué.

Le prince Ivan Dolgoroukow, après neuf années d'exil en Sibérie, fut écartelé à Novgorod.

Chambers et de Lambert, lieutenants-généraux au service de Russie, se virent ôter leurs cordons et furent reconduits à la frontière sous escorte.

Enfin, le maréchal Dolgoroukow se vit deux fois dépouillé du cordon, et deux fois il lui fut restitué. Pierre I-er le lui ôta pour l'affaire du czarévitch Alexis, en 1718. Catherine I-re le lui restitua en 1726; le fils d'Alexis, Pierre II, lui conféra, en 1728, le bâton de maréchal; le cordon et le bâton lui furent ôtés par l'impératrice Anne en 1731, et restitués par l'impératrice Elisabeth en 1742.

més : deux Dolgoroukow, Alexis, le père du favori, et Basile Loukitch J'ai déjà parlé de ce dernier.

Le prince Alexis Grigoriévitch Dolgoroukow, fils aîné du célèbre diplomate prince Grégoire Fédorovitch, et neveu de l'illustre prince Jacques, n'avait hérité ni des talents et de l'esprit supérieur de son père, ni de l'éminente loyauté de son vénérable oncle. Esprit borné, têtu, plein de suffisance, vulgaire dans ses manières, plat jusqu'à l'obséquiosité devant les hommes puissants, devenu d'un orgueil sans bornes et intolérable dès le jour où la puissance lui tomba entre les mains; concussionnaire éhonté, il poussait sa petitesse jusqu'à se montrer jaloux de la faveur de son propre fils. Il réunissait en soi tous les vices sans posséder une seule bonne qualité.

Outre le prince Ivan, il avait encore trois fils : Nicolas, âgé de quinze ans; Alexis et Alexandre, encore adolescents; tous les trois devinrent des hommes parfaitement nuls et incapables.

Des trois frères du prince Alexis : Serge, Ivan et Alexandre, les deux derniers étaient des hommes assez nuls, mais Serge avait de l'esprit, beaucoup d'ambition et peu de scrupules; il était, au reste, conseillé et dirigé par son beau-père le vieux baron Schafirow, l'un des hommes les plus intelligents et l'un des intrigants de cour les plus consommés de son époque.

Deux autres membres de la famille Dolgoroukow occupèrent des positions importantes, le maréchal prince Basile et son frère le prince Michel, gouverneur de la Sibérie, appelé à siéger au conseil suprême après la mort du grand-amiral Apraxine, arrivée en novembre 1728.

Ce prince Michel Vladimirovitch, âgé de soixante ans, était un homme borné, sans éducation aucune, vaniteux à l'excès, et son extrême suffisance n'était égalée que par sa complète nullité.

Le prince Basile Vladimirovitch, d'un an plus âgé que son frère, rachetait le manque d'éducation par une certaine dose d'esprit naturel et surtout par une haute probité. Les hommes de l'art lui contestaient tout talent militaire, mais ses ennemis les plus acharnés rendaient justice à son courage assez brillant pour se faire remarquer même dans une armée aussi courageuse que celle de Russie. Il avait commandé la garde du czar à la grande bataille de Poltava, et six mois après, en décembre 1709, il fut appelé par Pierre Ier à tenir sur les fonds de baptême la princesse Élisabeth, depuis impératrice (née, on le sait, de même que sa sœur Anne, avant le mariage de leur père, si toutefois mariage il y a eu, ce qui n'est nullement prouvé).

En 1718, le prince Basile, lieutenant-général et cordon bleu, fut impliqué dans l'affaire du czarévitch Alexis. Ce prince lui ayant fait part de l'intention de son père de le faire enfermer au couvent, lui fit confidence de son projet de fuite à l'étranger. Le prince Basile, qui ne pouvait souffrir ni les Allemands, ni Catherine, ni Menchikow, ré-

pondit au czarévitch : « Vous avez tort de fuir; laissez-vous plutôt » enfermer au couvent; le chapeau de moine *(klabouk)* ne sera donc » point cloué sur votre tête, et le jour où votre père viendrait à mou- » rir, je serais le premier à vous ôter le *klabouk*, et à le remplacer » par la couronne de Russie, dont vous êtes l'héritier légitime. »—Une série de cruelles tortures non-seulement arracha au czarévitch les aveux les plus larges, mais peut-être même, comme le dit la tradition, l'amena-t-elle à signer de soi-disants aveux qu'il n'avait jamais faits; Pierre Ier apprit les paroles du prince Basile; lui ôta son grade, son cordon; confisqua sa fortune et l'envoya en exil à Kazan. Complétement ruiné, il se trouva dans la détresse. Catherine, son ennemie, douée d'une insigne habileté, voulut ménager un homme d'une grande famille et populaire dans l'armée; elle lui envoya, au moment de son départ de Moscou, 200 ducats, et lui fit passer des secours de temps à autre. Le jour où Pierre Ier la fit couronner à Moscou, le 7 mai 1724, elle obtint pour le prince Basile l'autorisation de rentrer au service; mais l'ancien lieutenant-général, âgé de 57 ans, eut seulement le grade de colonel et sa solde pour toute ressource.

A l'enterrement de Pierre, le 6 mars 1725, le prince Basile fut au nombre des colonels qui portèrent le baldaquin au-dessus du cercueil de ce souverain, dont la mort était une bonne fortune pour lui, prince Basile. Il fut avancé comme brigadier; ensuite, le 4 octobre, Catherine lui restitua une partie de ses terres; six jours après, elle l'avança comme général-major; six semaines après, le jour de sa fête à elle, elle lui restitua le grade de lieutenant-général; le 13 février 1726, elle le nomma général en chef et lui restitua le cordon bleu; un mois après, elle lui restitua le reste de ses terres et l'appela au commendement des troupes russes qui occupaient le Daghestan et le littoral sud-ouest de la mer Caspienne enlevé à la Perse.

Le jour du sacre de Pierre II, le 25 février 1728, ce prince envoya le bâton de maréchal à l'ancien ami de son père, ayant tant souffert pour sa cause. Le prince Basile revint à Moscou le 10 juin, et je parlerai plus loin de son influence sur les événements du temps. — Pour achever en deux mots le récit de cette carrière si accidentée et qui peint si bien les mœurs de l'époque et de cette cour, je dirai que le maréchal, à l'avénement d'Anne, avait d'abord été nommé sénateur, mais en décembre 1731, le prince Louis de Hesse-Hombourg fit une dénonciation sur les propos tenus par la maréchale sur le compte de l'impératrice et du favori Bieren : le maréchal fut dépouillé de son bâton, de ses cordons; sa fortune fut confisquée de rechef et il fut envoyé à Ivangorod (Narva). Il y resta jusqu'au 12 novembre 1739; alors il fut envoyé au couvent de Solovetsk sur la mer Blanche, pour y être tenu dans une prison de laquelle il ne lui serait permis de sortir que pour assister aux offices divins. Deux ans après, sa filleule

Élisabeth monta sur le trône de Russie; elle le fit chercher immédiatement; lui restitua sa fortune, ses cordons, son bâton de maréchal, et le nomma, lui vieillard de 75 ans, président du collége de la guerre, c'est-à-dire chef de l'armée. Il mourut à Pétersbourg le 11 février 1746, à l'âge de 79 ans. Ses longs malheurs lui avaient inspiré une telle aversion pour les Allemands qu'il ne pouvait les voir de sang-froid; il poussa cette aversion, fort naturelle d'ailleurs chez lui, jusqu'à l'injustice; ses procédés fort durs envers les Allemands, contraignirent ceux d'entre eux qui avaient le sentiment de leur dignité personnelle, comme Löwendahl, Keith, Manstein, à quitter le service russe et à porter ailleurs leurs incontestables talents *. Pendant qu'il dirigea le collége de la guerre, aucun officier ni aucun général n'osa, dans aucune pétition à lui présentée, faire précéder son nom de famille de la particule *von* (de). Si on lui présentait un papier où la signature se trouvait précédée de cette particule, le vieux maréchal s'écriait : « *kalbasnik!* † » et le papier, tout froissé entre les doigts, allait rouler sur le plancher. Le maréchal Dolgoroukow, je l'ai dit déjà, se distinguait par sa haute probité; il était connu, de plus, pour la droiture de son caractère; nul ne fut moins courtisan; non-seulement il ne mentit jamais, mais il ne savait point déguiser ses impressions; sa véracité et sa franchise étaient proverbiales; il disait la vérité à tout le monde et en toute occasion; ce fut la principale source de ses fréquents malheurs et en même temps son plus beau titre à l'incontestable estime de la postérité. Il ne fut point un aigle par l'esprit, mais, de même que le prince Jacques Dolgoroukow et de même que son neveu à lui, le prince Dolgoroukow de la Crimée, il fut un héros par le cœur.

Puisque j'en suis à l'article de la cour de Pierre II, je parlerai des membres de la famille impériale et des personnages qui, à cette époque, jouaient un rôle dans les affaires ou dans le grand monde de Russie.

En 1728 la famille impériale se composait : de la czarine Eudoxie, née Lapouhine, grand'mère du jeune empereur, la seule femme légitime de Pierre Ier; de la grande-duchesse Natalie, sœur de l'empereur; de trois tantes-germaines de l'empereur : la duchesse de Mecklembourg-Schwérin, la duchesse de Courlande et la czarine Prascovie; enfin, de deux tantes de l'empereur : Anne, duchesse de Holstein, et la czarine Élisabeth, nées, toutes les deux, du concubinage adultérin de Pierre Ier avec Catherine Ire. La duchesse de Holstein, retirée à Kiel, y mourut dans le courant de l'année, après avoir mis au monde un fils, devenu depuis l'empereur Pierre III.

* Löwendahl devint maréchal de France; Keith, devenu maréchal au service du grand Frédéric, fut tué dans la guerre de sept ans, de même que Manstein, devenu général prussien, et auteur de curieux Mémoires.

† C'est-à-dire : mangeur de saucissons, épithète donnée aux Allemands par les Russes.

Les familles qui se trouvaient le plus en vue à cette époque et dont plusieurs exerçaient une influence réelle, outre les Dolgoroukow, les Galitsyne, les Apraxine, les Golovkine et Ostermann desquels j'ai déjà parlé, étaient les princes Romodanovski, Troubetskoy, Kourakine, Répnine, Cantémir, Tcherkaski, Ioussoupow, Ouroussow, Troïékourow, Bariatinski, Prozorowski, Stcherbatow, Shahovskoy, Havanski, Odoïevski, Gagarine, Koltsow-Massalski, Gortchakow, Obolenski, Tufiakine, Viazemski, Lvow, Labanow-Rostovski, Stchépine-Rostovski, Kassatkine-Rostovski, Ouhtomski, Krapotkine, Kozlovski, Bélosselski, Vadbolski, Hilkow, Volkonski, Sibirski, Mestcherski, Nesvitski, Mychetski; ensuite les familles alliées à la maison impériale, les Stréchnew, Miloslavski, Narychkine, Saltykow, Lapouhine, Mamonow; les Matvéïew, auxquels la mère de Pierre Ier était redevable de son mariage et par conséquent les Narychkine de leur élévation; puis de vieilles races historiques, les Schérémétew, Rjevski, Golovine, Boutourline, Pouchkine, Moussine-Pouchkine, Ouchakow, Bestoujew, Matiouchkine, Izmaïlow, Lewachow, Novossiltsow, Stroganow, et à côté d'eux les livoniens Loewenvolde, et le prince Louis de Hesse-Hombourg; celui-ci, par sa naissance, rejeton d'une famille souveraine, mais par sa position simple officier-général, et par son caractère un aventurier et un drôle fieffé.

Il y avait aussi des familles arrivées à une position sociale plus ou moins élevée à la suite de services rendus à Pierre Ier et largement récompensés: les Roumiantsow, Tchernychew, Bruce, Münich, Le Fort, Iagoujinski, Ragouzinski (ne point confondre ces deux noms), Lascy, Balk, Schafirow, Makarow, Tcherkassow, Olsoufiew, Séniavine, Ivanow, Schépelew, Kochélew, Pachkow, Pospélow, Villebois, Santi; enfin trois ecclésiastiques de haut mérite et jouissant d'une grande influence, les archevêques de Novgorod, de Tver et de Rostow, c'étaient Féofane Procopovitch, Féofilakte Lopatinski et George Dachkow.

Menchikow, de Vier et les Tolstoy, qui avaient joué un rôle si considérable à la cour de Pierre Ier, languissaient en exil.

Les annales de l'histoire universelle offrent rarement un exemple d'une existence aussi agitée, d'une destinée aussi lamentablement tragique que celle de la czarine Eudoxie Fédorovna Lapouhine. Née le 30 juin 1672, elle fut mariée, à l'âge de 17 ans, à Pierre Ier, d'un mois plus âgé qu'elle. D'un esprit borné, mais douée d'un cœur bon et enclin à s'attacher, elle s'éprit d'amour pour son époux, et par la régularité de ses mœurs, elle gagna la vive affection de la mère de Pierre Ier. Celui-ci, débauché de toutes façons, à l'européenne comme à l'asiatique, allait passer des journées entières au quartier des Allemands *(Niémietskaïa sloboda)*, entouré d'aventuriers spéculant sur les vices du jeune czar dans l'intérêt de leur carrière politique et de leur fortune; il y passait son temps dans les orgies et nageait dans la crapule la plus vile. Tant que vécut sa mère, la czarine Natalie Narychkine,

il conserva encore un reste d'égards pour sa femme, laquelle lui avait donné deux fils : Alexis, depuis si malheureux, et Alexandre, mort en bas-âge. Mais après la mort de sa mère, Pierre ne garda plus de mesure. Lors de son voyage à l'étranger, il écrivait à son oncle Léon Narychkine et au boyar Tihone Stréchnew pour leur ordonner d'inviter Eudoxie à prendre le voile; mais tous leurs efforts échouèrent. De retour à Moscou, Pierre ne se rendit point auprès de sa femme, mais il courut au quartier des Allemands pour voir sa maîtresse Anna Moëns, et dans l'orgie qui accompagna cette entrevue, Pierre fut pris d'une crise nerveuse si violente qu'il tira son épée contre plusieurs d'entre les convives, et les aurait tués ou mutilés sans la puissante intervention de son mignon Menchikow. Peu de temps après, en 1698, sur le refus positif d'Eudoxie de prendre le voile volontairement, il la fit saisir, conduire au couvent de Pokrovski dans la ville de Souzdal, l'y fit raser et enfermer sous le nom d'Hélène. Il poussa la cruauté et le cynisme jusqu'à ne prendre aucune mesure relativement à l'existence matérielle de l'infortunée. Cette jeune femme de 26 ans, dans la plénitude de la santé, innocente non-seulement de fait, mais même de pensées, se vit arrachée du trône et enfermée dans un cloître pour le reste de ses jours; elle y aurait vécu dans le dénuement le plus absolu de toutes les choses nécessaires, si ses sœurs la princesse Troïékourow et la princesse Kourakine, et ses parents les Lapoukine, n'étaient venus à l'aide de cette malheureuse et innocente victime de la crapule couronnée appuyée sur le despotisme le plus affreux. On l'accusa d'avoir quitté l'habit religieux pour porter, au cloître, le costume mondain; cela aurait été inexcusable de la part d'une religieuse aux vœux volontaires, mais de la part d'Eudoxie, il n'y avait certes pas là l'ombre d'un délit; on l'accusa d'avoir été en liaison avec le général Etienne Glébow et même avec le cousin de celui-ci, Dosifey Glébow, abbé d'un couvent voisin et plus tard évêque de Rostow; il n'y a jamais eu rien de prouvé à cet égard. Lors du procès du czarévitch Alexis, Pierre envoya à Souzdal l'un de ses officiers, Skorniakow-Pissarew, pour amener à Moscou Eudoxie et *tous* les habitants du couvent. L'officier envoyé à Souzdal y fit fouetter plus de cinquante nonnes; quelques-unes jusqu'à mort, et amena à Moscou toute la population du couvent; toutes, y compris Eudoxie, furent soumises aux tortures les plus atroces. Dans la procédure, l'on voit figurer des lettres d'amour soi-disant écrites par Eudoxie à Etienne Glébow; ces lettres sont trop bien tournées pour être sorties de la plume d'une femme aussi peu civilisée que l'était la czarine; de même que la presque totalité des jeunes filles russes au dix-septième siecle, elle savait à peine écrire et toute son éducation se bornait à la lecture des livres religieux. Il est plus que probable que Pierre I^er^ et Menchikow, voulant justifier leurs procédés envers la malheureuse victime, ont eu recours à la torture pour l'obliger à écrire

ces lettres, produites ensuite à charge contre elle. L'attitude d'Etienne Glébow fut celle d'un héros et d'un saint : au milieu des tortures les plus atroces, il persista à nier d'avoir jamais été l'amant de la czarine. Pierre lui ayant donné le choix entre s'accuser coupable avec la vie sauve, ou être empalé, il préféra ce dernier supplice et supporta en véritable héros la plus affreuse des morts : il fut enfoncé sur le pal à trois heures de l'après-midi; c'était au mois de décembre, et par un atroce raffinement de barbarie, pour prolonger son existence et l'empêcher de geler par un froid très-rude, on le couvrit d'une pelisse, on lui fit conserver ses bottes fourrées et son bonnet chaud..... Il ne rendit le dernier soupir qu'à six heures du matin, après avoir passé *quinze heures* sur le pal... Pierre eut l'atrocité de venir sur la place, de s'approcher de lui et de l'exhorter à s'accuser coupable. — « Monstre, lui » répondit Glébow, si je n'ai point voulu mentir pour sauver ma vie » et pour échapper à cet affreux supplice, pourquoi irais-je prendre sur » moi le péché du mensonge maintenant que rien ne peut me sauver, » au moment où je vais paraître en présence du Juge éternel? » et publiquement, en présence de tous, *il cracha au visage de Pierre I.*

La malheureuse Eudoxie fut envoyée, au printemps de 1718, dans un petit couvent de la ville de Ladoga avec défense de mettre le pied hors de sa cellule, excepté pour aller à l'église ouïr l'office divin. Des sentinelles furent placées à sa porte, et tout son service se composait d'une seule personne, une naine, appelée Agathe, aussi petite et difforme de corps qu'elle était grande et noble par le cœur. Agathe, femme respectable et du plus beau caractère, ne voulut point quitter la maîtresse qui, dans les jours de sa grandeur, lui avait témoigné de la bienveillance; elle accepta, de plein gré, une réclusion qui semblait devoir être éternelle. Un petit officier aux gardes, appellé Novokstchënow, avait été chargé de conduire à Ladoga la czarine et sa fidèle Agathe, mais à leur arrivée au couvent, l'on apprit *qu'aucune somme* n'avait été assignée pour l'entretien de l'auguste récluse. Pierre n'y avait même point songé, et Menchikow, dans le ressort de l'administration duquel se trouvait la ville de Ladoga, avait oublié de signer l'ordre à cet égard, rédigé dans ses bureaux et déposé sur sa table; la personne de la femme légitime de son souverain semblait si peu de chose à l'ex-mignon! Pendant trois mois consécutifs, la czarine, privée de toutes relations, même avec ses parents les plus proches, vécut de la charité de l'abbesse et des nonnes du couvent. Deux ou trois ans après elle fut transférée dans la forteresse de Schlüsselbourg, où on lui avait bâti une petite demeure entourée de palissades; elle y fut renfermée avec sa fidèle Agathe; elle passa, dans cette triste solitude, les dernières années du règne de son bourreau et les deux années du règne de l'aventurière qui avait pris sa place sur le trône de Russie. L'avénement de son petit-fils Pierre II mit fin à sa captivité; en 1727 elle fut

élargie; elle vint à Moscou se fixer au couvent de Novodévitchéy où l'on prépara un appartement convenable pour son séjour; l'empereur lui fit cadeau de quinze mille serfs, ainsi que des chevaux et équipages confisqués à son ancien persécuteur Menchikow, et lui organisa une cour, à la tête de laquelle fut placé, en qualité de hofmeister, un grand seigneur, le général-major Ivan Pétrovitch Izmailow, gouverneur de Voronège. La soeur d'Eudoxie, la princesse Troïékourow et sa nièce la princesse Lobanow vinrent habiter avec elle; enfin la vieille et respectable naine Agathe, cette fidèle compagne des longs malheurs de la czarine, devenue déjà pour tout le monde Agafia Ivanovna, se trouva entourée de la considération générale. En février 1728, l'empereur et sa soeur vinrent à Moscou, et pour la première fois de sa vie Eudoxie put embrasser ses petits-enfans; la czarine avait 56 ans, dont 29 s'étaient écoulés dans les cloîtres et les prisons... Mais le sort ne se lassa point de poursuivre cette femme, très-ordinaire par son esprit et encore plus par l'absence complète de toute culture intellectuelle, mais si digne d'intérêt et de sympathie par ses malheurs si longs, si affreux et si complétement immérités. Après avoir échangé sa triste et pénible captivité de Schlüsselbourg contre la position si élevée et si enviée de grand'mère du souverain régnant, et avoir vu succéder, sans transition, l'abondance et le luxe de la cour à la privation des choses les plus nécessaires; après avoir vu les courtisans chamarrés de décorations et de titres venir humblement s'incliner devant elle, que pendant trente années, les ambitieux et les valets titrés de la cour fuyaient avec soin, craignant de prononcer jusqu'à son nom, après avoir joui de cette position pendant une couple d'années, elle vit son petit-fils mourir après une courte maladie.....

L'avénement au trône de sa nièce ne changea rien à sa position matérielle; mais le coeur d'Eudoxie était brisé définitivement; elle survécut à son petit-fils de dix-neuf mois seulement; ce fut le 27 août 1731 qu'elle s'éteignit tranquillement après une vie agitée, et alla paraître devant le juge suprême qui aura à prononcer en dernier ressort entre elle et Pierre Ier.....

La grande-duchesse Natalie, soeur de Pierre II, d'un an plus âgée que lui, et morte à Moscou le 22 novembre 1728 dans la quinzième année de son âge, était un véritable phénomène pour la précocité de l'intelligence, du coeur et de la raison. Sans être belle, ayant les traits un peu gros, mais gracieuse et à bonne tournure, elle était adorée, et, malgré son jeune âge, respectée de tous ceux qui avaient accès auprès d'elle. L'on ne pouvait assez s'étonner de la rectitude de jugement de cette adolescente à peine sortie de l'enfance; elle donnait à son frère, auquel une tendre affection l'unissait, des conseils marqués au coin d'une sagesse digne de la femme la plus expérimentée. Nature délicate, frêle et nerveuse, véritable sensitive, n'ayant point encore ressenti son coeur

battre pour qui que ce fût, elle avait concentré sur la personne de son frère tous les trésors de l'affection la plus pure, au point de se voir froissée par l'amour momentané que ressentit Pierre II pour leur tante Élisabeth, et plus tard, après la brouille avec Élisabeth, par la passion de la chasse qu'on réussit à développer dans le jeune empereur dans le but de l'éloigner des sages avis de la grande-duchesse Natalie et d'Ostermann, et de s'emparer de son esprit.—Le chagrin, ressenti par Natalie, contribua beaucoup à hâter les progrès de la maladie de langueur dont elle portait le germe dans son sein depuis long-temps, et qui la conduisit au tombeau, à l'inexprimable désolation de tous les Russes éclairés et honnêtes.

Après avoir parlé de cette charmante princesse, il est dur de passer aux trois tantes-germaines de Pierre, les duchesses de Mecklembourg et de Courlande et la princesse Prascovia, lesquelles, par leur absence de bonne éducation, la dépravation de leurs moeurs et la malpropreté de leurs personnes, représentaient l'ancienne Russie dans ce qu'elle avait de plus crapuleux et de plus répulsif. Leur prétendu père, le czar Ivan V, frère de la czarine Sophie, était un idiot impotent; mais Sophie, pour enlever la couronne à son frère consanguin Pierre Ier, avait marié Ivan à Prascovia Fédorovna Saltykow, et connaissant l'état de santé du nouvel époux, elle avait placé auprès de lui, en qualité de premier chambellan *(spalnik)*, un gaillard robuste et bien découplé, un gentilhomme de fort bonne maison, Basile Alexéiévitch Iouchkow. Cinq filles vinrent au monde, mais au grand désespoir de Sophie et de ses partisans, il ne naquit point de fils, et la couronne échut légitimement à Pierre Ier. — Sur les cinq princesses, deux moururent en bas-âge; restèrent trois : Catherine, Anna et Prascovia.

La czarine, veuve d'Ivan V, était une personne d'un esprit ordinaire, d'un caractère dur et cruel, ennemie des innovations et des réformes, hostile aux étrangers, mais fine, rusée et cauteleuse; très-préoccupée de ménager sa position, elle s'insinua dans la bienveillance de Pierre Ier, fit bon visage et bon accueil aux étrangers qu'elle détestait, aux réformes qu'elle abhorrait, et se signala surtout par ses calineries, ses châteries et l'on peut dire sa platitude envers Catherine Ire, qu'elle méprisait au double titre : d'étrangère et de paysanne finnoise*. Pour plaire à son terrible beau-frère, elle abandonna son palais d'Izmaïlovo près de Moscou, où elle menait une grande existence à l'ancienne manière

* Il existe une excellente biographie de la czarine Prascovia, par M. Michel Sémevski, un écrivain d'un remarquable talent. Il serait fort à désirer de voir les biographies écrites par M. Sémevski, traduites en français et en anglais. Outre celle dont nous parlons, il y a encore celles-ci : " La czarine Eudoxie, née Lapouhine ; madame Lapouhine, née Balk ; la famille Moëns ; enfin, deux opuscules, également fort intéressants, l'un sur le couvent de Souzdal où fut enfermée la czarine Eudoxie, l'autre sur le chancelier Bestoujew et le maréchal Apraxine.

russe, existence d'un luxe de très-mauvais goût, somptueuse et crasseuse à la fois, mélange de faste et de malpropreté; elle se transporta à Pétersbourg dont le séjour lui répugnait, où toutes ses habitudes se trouvaient froissées et dont le climat malsain était nuisible à sa santé; enfin, pour plaire à son beau-frère, elle consentit à marier ses deux filles aînées à des princes étrangers, à des hérétiques, *bassourmany*, comme l'on disait en Russie au dix-septième siècle.

La fille aînée, Catherine, épousa Charles-Léopold, duc de Mecklembourg-Schwérin, l'un de ces petits tyranneaux du moyen-âge égarés dans le dix-huitième siècle, dont le pouvoir arriva à un degré d'oppression impossible à supporter même pour ces bons Allemands qui ont conservé jusqu'à nos jours la patience, peu enviable, de se laisser traiter en moutons par ces princes qui déclarent régner par la grâce de Dieu et gouvernent pour la plus grande disgrâce de leurs trop fidèles sujets. La noblesse et la bourgeoisie du Mecklembourg s'insurgèrent contre leur tyran; ils portèrent plainte à l'empereur d'Allemagne; Charles VI dût s'en mêler; une régence fut établie, et le duc éloigné du pays. Il mourut en 1747, et ses états passèrent à son frère Charles-Louis, dont le fils, Louis, a été le trisaïeul du grand-duc actuel de Mecklembourg-Schwérin.

Catherine Ivanovna, après quelques années de mariage, ne pouvant, à juste titre, supporter le caractère de son époux, l'abandonna d'autant plus volontiers qu'en Allemagne l'on était choqué de son absence d'éducation, de son mauvais ton, de ses manières communes, de ses moeurs vulgaires. La noblesse allemande lui avait donné le sobriquet de *duchesse sauvage (die wilde Herzogin)*. Elle vint chercher un refuge en Russie avec sa fille Anna, à cette époque encore au berceau, et depuis si malheureuse. La duchesse Catherine avait peu d'esprit, aucune tenue; petite, grosse, mal tournée, vulgaire, toujours riant aux éclats, elle avait bien l'air d'une fille de boutique plutôt que d'une souveraine. Elle n'était ni estimée, ni aimée, et ne jouissait de la moindre influence.

Sa soeur Anna Ivanovna, aussi peu estimée et encore moins aimée qu'elle, ne lui ressemblait pourtant en rien, si ce n'est en égoïsme et en malpropreté. De taille plus élevée que sa soeur, grosse, hommasse, avec un visage aux traits prononcés, durs et lourds, avec un caractère entier, violent, cruel, aimant à boire du vin, à tirer du fusil, elle tenait plus de l'homme que de la femme. A sa naissance, les voeux de sa tante Sophie avaient été sur le point de s'exaucer, et à l'exception de la célèbre princesse Dachkow, nulle femme ne ressembla jamais plus à un homme. — Pierre Ier l'avait mariée, à 17 ans, au duc de Courlande; le mariage avait été célébré à Pétersbourg avec pompe le 31 octobre 1710, et suivi de force banquets à libations copieuses; le duc gagna l'affection de son nouvel oncle par la capacité dont il fit preuve à vider un nombre considérable de bouteilles.

Les nouveaux époux, dans les premiers jours de 1711, quittèrent Pétersbourg pour se rendre dans leurs états, mais à la troisième station, Kipène, le duc tomba malade et mourut dans la nuit du 9 au 10 janvier. — Anna Ivanovna, devenue veuve après dix semaines de mariage, vint se fixer à Mittau, où Pierre Ier lui envoya, pour maréchal de sa cour, pour résident de Russie et pour occuper ses loisirs, Pierre Mihaïlovitch Bestoujew-Rioumine, père du célèbre chancelier. Pierre Bestoujew, né en 1664, achevait son dixième lustre, et Anna se lassa bientôt de lui: elle prit pour gentilhomme de la chambre un petit-fils de palefrenier, Jean-Ernest Bieren.

Lorsqu'arrivait à Mittau un étranger de distinction, la duchesse l'appelait pour la consoler des ennuis du veuvage; parmi ces consolateurs temporaires se trouvèrent le célèbre maréchal de Saxe, venu à Mittau à la recherche infructueuse de la couronne de Courlande, et le prince Basile Loukitch Dolgoroukow, envoyé par la cour de Russie en mission diplomatique. Néanmoins Bieren régnait sur son coeur comme sur son esprit. Pour déguiser un peu son jeu, elle le maria à la fille d'un gentilhomme courlandais, Bénigne-Gottlibe de Treyden, qu'elle savait incapable de mener la vie conjugale, une personne d'une santé chétive et d'une apparence frêle, ce qui ne l'empêcha point de vivre jusqu'à 85 ans. Chaque fois qu'Anna devenait grosse, madame Bieren portait un coussin, et après les couches d'Anna, madame Bieren gardait le lit pendant huit jours, et ensuite la chambre pendant cinq semaines. De cette façon vinrent au monde : en 1724, Pierre Bieren, le dernier duc de Courlande; en 1727, Hedvige-Élisabeth, depuis baronne Alexandre Tcherkassow, et en 1728, Charles, grand-père du prince Calixte Bieren, aujourd'hui standesherr héréditaire et grand-veneur de Prusse. Anna dînait et soupait tous les jours avec Bieren et sa femme; cette dernière avait promis de se soumettre à tout et elle tint parole; le ménage à trois marcha toujours comme sur des roulettes.

Le mauvais caractère d'Anna, sa rudesse, ses impertinences envers sa propre mère, lui avaient valu la malédiction de celle-ci : ce fut seulement à son lit de mort, que sur les instances de toute la famille impériale, la czarine-mère consentit à pardonner à sa fille.

La soeur cadette, Prascovia Ivanovna, faible de santé, chétive, rachitique, scrofuleuse, valétudinaire, avec des yeux toujours larmoyants, constamment mal habillée, d'une malpropreté et d'une saleté repoussantes, d'un esprit étroit et borné, se distinguait par une extrême avarice, ce qui n'était point le cas d'Anna. Celle-ci aimait le faste et la magnificence; faste de mauvais goût, magnificence sauvage, mais enfin elle n'était point ladre; loin de là, elle se trouvait constamment plongée dans les dettes. — Prascovia avait d'autres habitudes, et aurait mérité les éloges d'Harpagon lui-même. Elle était secrétement mariée au lieutenant-général et sénateur Ivan Iliitch Dmitriew-Mamonow l'aîné

(je parlerai plus loin de cette famille ancienne et illustre); elle n'eut point d'enfants.

Quatre mois après l'avénement d'Anna au trône, le 24 mai 1730, Mamonow se trouvait en voiture avec l'impératrice sa belle-soeur; en passant par la rue Pokrovka, il tomba subitement frappé d'un coup d'apoplexie. Anna fit diriger la voiture vers l'église la plus voisine, fit appeler le prêtre et lui ordonna de chanter..... vous croyez sans doute un *De Profundis* pour le repos de l'âme de son beau-frère subitement frappé de mort, et lequel, tout récemment, à son avénement au trône, venait de lui rendre des services signalés?.... Pas le moins du monde : elle lui ordonna de chanter..... un *Te Deum!* pour remercier Dieu de lui avoir conservé la vie à elle!.....

Cette curieuse anecdote m'a été contée par M. Paul Karabanow, dont le grand-père tenait le fait de ce prêtre lui-même.....

Maintenant je vais parler des deux filles de Catherine Ire, mais auparavant il faut dire quelques mots de leur mère.

Catherine, en son véritable nom Marthe, fille d'un paysan livonien, lequel était serf d'un gentilhomme de l'ancienne et illustre famille des Rosen, naquit à Ringen, petit village de Livonie, et nous voyons dans le curieux journal de Berkholz, qu'elle même disait à son gendre le duc de Holstein, être née sujette de son grand-père maternel à lui, le roi Charles XI de Suède. Elle ne sut jamais ni lire, ni écrire, et plus tard, lorsqu'elle fut impératrice, sa fille Élisabeth signait en son nom. — Marthe devint servante dans la maison du pasteur Glück, à Marienbourg; le pasteur et sa famille furent bons pour elle, et Marthe, qui avait un bon coeur, ne l'oublia jamais. Devenue, sous le nom de Catherine, la maîtresse et plus tard la soi-disante femme de Pierre Ier, elle établit Glück à Moscou dans une position aisée et agréable; prit ses trois filles auprès d'elle; les traita comme des soeurs et les maria : Marguerite Ivanovna épousa Rodione Mihaïlovitch Kochélew, d'une bonne famille, qu'elle fit nommer écuyer de la cour; Élisabeth épousa un sieur de Villebois, petit gentilhomme bas-breton, aventurier, contrebandier, hableur, mais un habile intrigant et un fin matois, qui avait pris du service dans la marine russe, était devenu aide-de-camp de Pierre Ier, et mourut vice-amiral de la flotte russe. La troisième des Glück épousa un homme de bonne famille, Dmitri Andréiévitch Schépelew, que Catherine nomma maréchal de la cour; sous le règne d'Élisabeth, il devint grand-maréchal, et sous sa direction fut construit le palais d'hiver, dont une partie a conservé le nom de ce haut fonctionnaire, mort en 1759, trois années avant que le palais fut définitivement achevé et inauguré.

Catherine, peu de jours avant la prise de Marienbourg par les Russes, épousa un dragon suédois, fait prisonnier pendant le siége. — Ce dragon vécut long-temps dans une province éloignée, où il recevait une pension annuelle sous la condition du silence le plus absolu à

l'égard de sa position envers Catherine, à laquelle il survécut d'une vingtaine d'années, puisqu'il mourut seulement sous le règne d'Élisabeth. La pension lui était payée par l'intermédiaire de Mathieu Dmitriévitch Olsoufiew, grand-maître de la cour de Catherine; après la mort de celle-ci et d'Olsoufiew, la pension fut payée par Élisabeth, par l'intermédiaire de Schépelew, dont je viens de parler, qui l'a raconté lui-même à mon trisaïeul, déjà après la mort du dragon.

Faite prisonnière lors de la prise de Marienbourg, Marthe fut amenée au camp russe presque en déshabillé. Un officier, frappé de sa belle physionomie, lui jeta un manteau sur les épaules, et la conduisit vers le général Bauer, fils, comme elle, d'un paysan livonien, et devenu général en chef de cavalerie au service de Russie*. Bauer, après avoir gardé chez lui la belle captive pendant deux ou trois jours, la céda au maréchal comte Schérémétew, lequel, pour faire plaisir au favori Menchikow, en fit cadeau à celui-ci.

Le czar, soupant chez Menchikow, remarqua la belle livonienne, une brune magnifique : elle servait à table, et dès le soir même elle devint la maîtresse inséparable de Pierre Ier. Ce prince, plusieurs années auparavant, avait été en liaison avec Anna Moëns, fille d'un joaillier flamand établi à Moscou, et très-lié avec le célèbre Le Fort. Il avait l'intention d'épouser Anna Moëns, et ce fut la principale cause de son atroce conduite envers sa pure et innocente femme Eudoxie Lapouhine, qu'il relégua au couvent. — Ayant eu la preuve de l'infidélité d'Anna, Pierre l'abandonna et renonça à son idée de mariage; elle épousa, quelques années après, Keyserling, ministre du premier roi de Prusse à la cour de Russie. — Pierre changea souvent de maîtresses en titre, lorsque Menchikow profita de l'heureuse chance à lui offerte par le sort, pour placer auprès du czar une personne qui lui devrait tout à lui, Menchikow, et dont il serait le guide politique. L'on fit embrasser à Marthe la religion grecque, sous le nom de Catherine; et en peu de temps, elle acquit une influence immense sur Pierre Ier. — Ce prince avait été empoisonné, dans sa première jeunesse, par les partisans de sa soeur Sophie; un contre-poison administré à temps l'avait sauvé,

* Le général Bauer, occupant une partie de la Livonie avec sa division, ayant retrouvé son frère qu'il avait perdu de vue depuis long-temps, et qui était meunier, se jeta dans ses bras en présence de tout son état-major, le traita fraternellement, le racheta du servage où il se trouvait, et assura sa position matérielle. Noble conduite et bien différente de celle de Menchikow, lequel se faisait fabriquer une fausse généalogie. Il est vrai que Bauer n'avait jamais joué le rôle de mignon : il fut redevable de son élévation à ses talents, à son courage et à sa probité. Nous ignorons si la descendance du respectable Rodione Hristianovitch Bauer existe encore; il avait laissé deux fils, l'un desquels fut général-major et marié à une Bruce, nièce du maréchal de ce nom.

Il ne faut point le confondre avec Fédor Vilimovitch Bauer, également un homme fort respectable, général au service de Russie sous Catherine II, et dont j'aurai à parler dans ces Mémoires.

mais il lui était resté des traces de cet attentat : d'abord dans un tic du visage qui prenait des proportions effroyables dans les moments de grande colère; ensuite dans de violentes migraines qui duraient deux ou trois jours, et aboutissaient à le mettre à peu près dans une espèce d'état de rage; alors personne n'osait l'approcher. Dès qu'une migraine pareille se déclarait, Catherine le faisait coucher; plaçait sa tête sur ses genoux à elle, caressait la tête, et, faisant du magnétisme sans le savoir, arrivait à l'endormir. Une bonne heure de sommeil le débarrassait de la migraine et de ses suites. Il se réveillait bien portant, et ce fut là précisément ce qui rendait la présence de Catherine absolument indispensable, non-seulement à la santé du czar, mais encore au repos et à la tranquillité de tous ceux qui approchaient le souverain et tremblaient devant les accès de sa furieuse colère.

Catherine avait immensément d'esprit naturel, une profonde connaissance des hommes et l'art de les manier; douée d'un tact exquis, elle donnait d'excellents conseils à Pierre et à ses ministres; dans les moments les plus embarrassants, il ne lui arriva jamais de perdre la tête; aux difficultés les plus complexes, les plus inextricables, elle savait trouver une solution. Elle n'était nullement vindicative ni même rancunière; bien différente en cela de son ami et conseiller Menchikow, si vindicatif et si implacable. Catherine avait l'art de désarmer ses ennemis; elle sut en ramener plusieurs qui devinrent ses partisans dévoués, et jamais elle n'oublia un service rendu. — Le seul de ses ennemis, à la perte duquel elle travailla avec ardeur, quoique sous main, ce fut son malheureux beau-fils, le czarévitch Alexis. Il est vrai qu'elle, douée d'un grand sens et d'une incommensurable finesse, avait compris qu'entre eux deux c'était une lutte à mort. Certes, je ne fais point son apologie, mais je prie mes lecteurs de dire, la main sur le coeur, ce qu'ils auraient fait à sa place à elle, lorsque inévitablement, par la fatalité des circonstances, l'un ou l'autre, Catherine ou Alexis, devait disparaître dans une catastrophe sanglante?.....

Il y a, dans le coeur humain, des abîmes impossibles à sonder..... En présence de ces abîmes, l'histoire s'arrête effrayée : Dieu seul peut les juger avec équité; Lui seul se trouvant placé au-dessus des passions humaines!.....

En 1707, elle accoucha d'une fille appelée Catherine, morte en bas-âge; en 1708, elle mit au monde sa fille Anna, et en décembre 1709, sa fille Élisabeth, depuis impératrice. La présence d'esprit dont elle avait fait preuve dans la funeste campagne du Prouth, en 1711, engagea Pierre Ier à faire annoncer, en février 1712, comme s'il venait d'épouser Catherine, mais il n'existe aucune preuve de ce mariage.— Le chancelier comte Roumiantsow, ce grand admirateur de Pierre Ier (dont il avait le sang dans les veines, son père, le maréchal, ayant été en réalité le fils de Pierre), avait fait faire, pour découvrir la

preuve de la célébration de ce mariage dans une église quelconque, des recherches que lui facilitaient si bien et sa haute position sociale et son immense fortune, mais il avait la bonne foi d'avouer n'être jamais parvenu à découvrir la moindre preuve, la moindre trace de ce mariage. Dans tous les cas, Élisabeth et sa soeur Anna, la trisaïeule de l'empereur Alexandre II, sont nées avant l'époque désignée, pour date du mariage, par les mythologistes officiels de la cour de Russie eux-mêmes; les deux princesses se trouvaient être, non-seulement des enfants illégitimes, mais encore des enfants doublement adultérins, puisque la première femme de leur père et le premier mari de leur mère vivaient encore.

Lorsqu'en janvier 1730 la maison Romanow s'éteignit par la mort de Pierre II, personne ne voulut songer à élever sur le trône ni Élisabeth, ni son neveu le petit duc de Holstein, âgé d'un an et demi à peine, et dont la longue minorité semblait cependant devoir offrir une carrière si propice et si durable à ceux qui voulaient poser des limites au pouvoir souverain : Féofane Procopovitch, archevêque de Novgorod et président du synode, créature de Pierre Ier, ayant prononcé le nom d'Élisabeth, reçut une réponse grossière; on lui cria : не хотимъ этихъ выблядковъ! Il fallut les dix années du despotisme si dur de la cruelle Anna et de son féroce favori Bieren; il fallut, pendant ce laps de temps, toute la morgue et l'insolence des Allemands envers les Russes, pour frayer les voies au trône, à défaut d'autres héritiers, à Élisabeth et à son neveu.

Catherine Ire avait deux frères, Charles et Frédéric, et trois soeurs. Charles, de son village natal de Ringen, avait passé, toujours en qualité de serf (probablement vendu par son maître), au village de Dogaben en Lithuanie, appartenant à un gentilhomme polonais nommé Laurinçki. Mais Frédéric était resté en Livonie, où il se trouvait en qualité de postillon (*iamstchik*) à une station de poste sur la grande route de Pétersbourg à Riga. Catherine n'avait jamais fait la moindre démarche pour découvrir ses frères et soeurs, lesquels seraient probablement restés pour toujours dans l'obscurité la plus profonde, sans un pur hasard ayant amené la découverte de leur existence.

Un voyageur qui se rendait de Pétersbourg à Riga, vit son domestique se prendre de querelle avec un postillon et terrasser ce dernier, lequel, se relevant, s'écria : « Si tu savais qui je suis, tu n'aurais ja» mais osé lever la main sur moi! » — « Qui es tu donc? » — « Je » suis le propre frère de la czarine Catherine Alexéievna! » Ces mots frappèrent le voyageur; arrivé à Riga, il raconta cet épisode au maréchal prince Répnine, gouverneur-général de Livonie et d'Esthonie.— On fit venir le postillon à Riga, et l'on découvrit ainsi les beaux-frères et les belles-soeurs du czar. On racheta du servage Charles et Fréderic et on les expédia à Pétersbourg, ainsi que la femme et les

enfants de Charles qui avait trois fils, Jean, Martin et Antoine, et trois filles, Sophie, Catherine et Anna. On leur donna le nom de Skavronski, pour leur donner un nom de famille présentable : il y avait en Pologne des gentilshommes qui s'appelaient ainsi. Quant à leur nom de famille rural et primitif, je l'ignore et n'ai jamais rencontré personne qui l'ait connu.

Le premier arrivé à Pétersbourg fut Frédéric, que Pierre Ier présenta à sa femme par surprise, à un petit dîner chez Schépelew. Catherine, en apprenant qu'elle se trouvait en présence de son frère, s'évanouit, tant son orgueil en souffrit, et dès qu'elle reprit ses sens, Pierre ordonna à Frédéric d'embrasser sa soeur. — Ils reçurent de superbes terres et un bel hôtel à Pétersbourg, sur le grand quai (le même qui fut occupé si long-temps par le comte Cancrine, et où habite aujourd'hui le général Milioutine, ministre de la guerre), mais ils n'eurent aucun rang à la cour, et toutes les démarches de Schépelew ne purent obtenir aux Skavronski le titre de comtes avant le 5 janvier 1727, c'est-a-dire quatre mois avant la mort de Catherine.

On maria le comte Frédéric Skavronski à une demoiselle Sabourow, d'une ancienne et illustre famille, deux fois alliée au seizième siècle à la maison des anciens czars*; ils n'ont point eu d'enfants.

L'aîné et le plus jeune des fils du comte Charles moururent célibataires; le fils puiné, le comte Martin, devint, sous le règne de sa cousine-germaine l'impératrice Elisabeth, grand-maître de la cour et un grand seigneur des plus huppés : c'était du reste un homme bon, doux, fort obligeant. On le maria avec une Stroganow, et ils eurent un fils, le comte Paul, avec la mort duquel, en 1793, s'éteignit le nom de ces Skavronski de hasard.

Des trois filles de Charles Skavronski, l'aînée, Sophie, épousa le comte Pierre Sapiéha, lequel avait été fiancé avec la fille aînée du célèbre Menchikow avant que celle-ci eut été fiancée avec Pierre II; la seconde, Catherine, épousa le général baron Nicolas Andréiévitch Korff, lequel fut gouverneur de la Prusse pendant la guerre de sept ans, à l'époque où la Prusse, momentanément annexée à la Russie, s'appelait : « Province de Koenigsberg. » La fille cadette de Charles Skavronski, Anna, fut mariée à Michel Vorontsow; sa main servit de récompense pour l'aide, prêté par celui-ci à l'avénement au trône de l'impératrice Élisabeth.

* Salomonie Iourievna Sabourow fut mariée au grand-duc Basile IV, lequel, après vingt ans de mariage stérile, divorça avec elle pour épouser la princesse Hélène Glinski, et la fit enfermer dans ce même couvent, à Souzdal, dans lequel fut cloîtrée la première femme de Pierre I-er. La tradition dit qu'elle se trouvait enceinte au moment de sa claustration et l'on montre même dans ce couvent, à côté de la tombe de la princesse, un tombeau d'enfant que l'on prétend être celui de son fils George, né au couvent et mort à l'âge de sept ans.— Du mariage avec Hélène Glinski naquit Ivan le Terrible, dont le fils aîné, Ivan, tué par son propre père dans un accès de colère, avait été marié à Eudoxie Bogdanovna Sabourow, avec laquelle il divorça pour épouser Prascovia Mihaïlowna Salowoy. La princesse Eudoxie fut également enfermée dans ce même couvent de Souzdal, où elle vécut long-temps et mourut en 1619.

Des trois soeurs de Catherine Ire, dont le véritable nom, on se le rappelle, était Marthe, l'aînée, Catherine, était devenue une fille publique. Pierre Ier la fit enfermer à Réval dans un appartement où elle était bien logée, bien nourrie, avait même le genre de passe-temps le plus à son goût, mais d'où on ne la laissait point sortir. La seconde, Anna, épousa un paysan appelé Michel Iéfimow; leurs quatre fils, Joseph, Ivan, Alexandre et André furent anoblis en 1724, sous le nom de Iéfimowski. Joseph et Alexandre moururent sous le règne d'Anne; Joseph laissa une fille, Élisabeth, qui fut la première femme du maréchal comte Ivan Tchernychew. Ivan et André Iéfimovski furent créés comtes par leur cousine-germaine l'impératrice Élisabeth, en 1742; cette maison est représentée aujourd'hui seulement par l'arrière-petit-fils du comte André, lequel n'a point de postérité mâle. La soeur cadette de Catherine Ire, Christine, fut mariée à Simon-Henri, paysan finnois du village de Kohemou, près de Riga, serf du major Güldenschild. Leurs fils André et Ivan, et leurs filles Agathe, Marie et Marthe, furent anoblis en 1724, sous le nom de Hendrikow.

Agathe épousa le chambellan Grégoire Alexandrovitch Salovoy (l'on écrit ce nom Pétrovo-Solovovo, mais l'usage a prédominé de le prononcer comme je viens de l'écrire), d'une très-ancienne famille de boyars du grand-duché de Riazane, alliée, au seizième siècle, à la maison des anciens czars. Marie devint madame Tchoglokow et ensuite madame Glébow; j'aurais plus tard à parler d'elle. Marthe épousa le chambellan Michel Ivanovitch Safonow. Cette dernière, ayant eu un jour une scène violente avec son mari, en reçut un soufflet. Elle courut en porter plainte à l'impératrice Élisabeth, laquelle ordonna de mettre Safonow aux arrêts pour trois jours, au pain et à l'eau, en disant : « qu'un mari avait » certainement le droit de battre sa femme, mais que personne ne devait » oser se permettre de porter la main sur la cousine-germaine de l'impé» ratrice! »

André et Ivan Hendrikow furent créés comtes par leur cousine-germaine l'impératrice Élisabeth, en 1742; Ivan a été la souche des comtes Hendrikow actuels.

Maintenant je parlerai des deux filles de Catherine Ire, Anna et Élisabeth.

Anna Pétrovna, grande, belle, aux yeux expressifs et voluptueux, était l'une des plus magnifiques brunes de son temps; elle captivait et en imposait à la fois. Son éducation, de même que celle de sa soeur Élisabeth, avait été fort négligée, mais Anna était douée d'un esprit remarquable, d'une grande énergie et d'un tact parfait *. Pierre avait jeté les yeux, pour la marier, sur le duc de Holstein, neveu de Charles XII, dépouillé de presque tous ses états par le roi de Danemarck.

* Leur éducation avait été négligée à tel point, qu'Élisabeth, par exemple, ignorait que l'Angleterre fût une île. Lors de son règne, elle envoya, en qualité de ministre à

Frédéric Ier, quatrième roi de Danemarck, mort en 1533, avait laissé quatre fils; Christian III hérita du Danemarck et fut également la souche des branches d'Augustenbourg et de Glücksbourg; Jean hérita des duchés de Schlesvig et de Holstein, et mourut en 1580 sans laisser de postérité; Frédéric fut prince-évêque de Hildesheim, et le plus jeune, Adolphe, n'eut point d'apanage. Déjà dans sa vieillesse, après la mort de son frère Jean, il partagea le Schlesvig et le Holstein avec son neveu le roi Frédéric II, fils et héritier de Christian III, mais le partage fut accompli de la manière la plus absurde. Chaque district des deux duchés fut partagé en deux portions égales, l'une échut au roi; l'autre au duc et à ses descendants. Il s'en suivit des querelles interminables, et à la fin du dix-septième siècle, l'arrière-petit-fils de Frédéric II, le roi Christian V, enleva à l'arrière-petit-fils d'Adolphe, le duc Christian-Albert, malgré que celui-ci fut marié à sa propre soeur, toutes ses possessions, à l'exception de la ville de Kiel et du territoire environnant. Christian-Albert ne se doutait point alors que sa postérité régnerait un jour sur le plus vaste empire du globe. Il mourut en 1695, laissant deux fils, Frédéric, souche de la maison impériale de Russie, et Christian.

Ce dernier eut quatre fils : l'aîné, Charles-Auguste, prince-évêque de Lubeck, fiancé à la grande-duchesse Élisabeth et mort à Pétersbourg de la petite-vérole; le second, Adolphe-Frédéric, devint roi de Suède en 1751; il fut le bisaïeul du prince Wasa actuel. Le troisième, Frédéric-Auguste, fut prince-évêque de Lubeck; le grand-duc Paul, en 1773, lui céda en toute souveraineté les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst sous le titre de duché d'Oldenbourg; il mourut en 1785, laissant un fils, Pierre-Frédéric-Guillaume. Enfin, le plus jeune, George-Louis, maréchal au service de Russie, contribua, ainsi que nous le raconterons dans la suite de ces Mémoires, à sauver Catherine II de la prison et du divorce; son fils unique, Pierre-Frédéric-Louis, hérita du duché d'Oldenbourg, après la mort de son cousin. Dépouillé par Bonaparte en 1810; rétabli par l'empereur Alexandre Ier en 1813, il a été l'aïeul du grand-duc d'Oldenbourg actuel ainsi que du prince Pierre d'Oldenbourg.

Le fils aîné de Christian-Albert, le duc Frédéric, épousa la princesse Hedwige, soeur de Charles XII, avec lequel il était fort lié; il fut tué en 1702, à la bataille de Clissow, aux côtés même du roi de Suède, laissant un fils âgé de deux ans, auquel les revers et ensuite la mort de son oncle Charles XII semblaient enlever tout espoir d'avenir. Mais

Londres, le comte Pierre Tchernychew, lequel, en réalité, était son frère, puisqu'il était le fils de Pierre I-er. Elle demanda au chancelier Bestoujew comment Tchernychew avait accompli le voyage, et sur la réponse du chancelier que ne supportant point facilement la mer, le comte Pierre souffrit du roulis, elle s'écria : "est-il possible qu'un "homme d'esprit comme lui commette la stupidité de voyager en vaisseau tandis "qu'il ne peut supporter la mer ? Pourquoi n'a-t-il point accompli le voyage jusqu'à "Londres dans sa voiture ?"

le sort qui se joue si bien des prévisions humaines, le destinait à devenir la souche d'une race de puissants souverains. Heureusement pour lui, il avait pour gouverneur un homme d'esprit et de coeur, qui unissait la finesse et l'astuce d'un rusé diplomate à une âme capable d'affection et d'un dévouement à toute épreuve, Henning-Frédéric de Bassewitz, issu de l'une des plus anciennes maisons du Mecklembourg, et qui devint la souche des comtes Bassewitz actuels.

Cet habile diplomate eut une idée admirable : « la lutte avec la » Russie, disait-il, nous a enlevé toute espérance de récupérer les do- » maines du duc; c'est donc à la Russie qu'il faut s'adresser pour sortir » de cette position fâcheuse. » Il amena, en 1721, à Pétersbourg son jeune élève et travailla à arranger son mariage avec l'une des filles de Pierre Ier, visant surtout à la main de l'aînée, dans la chance de faire monter un jour son jeune maître sur le trône de Russie. — Comme naissance, le duc était un bien beau parti pour la fille d'une paysanne finnoise; comme visées d'avenir, il était l'héritier légitime de la couronne de Suède, laquelle aurait dû lui échoir après la mort de son oncle Charles XII, dernier rejeton mâle de la branche de la maison des Deux-Ponts qui avait remplacé, sur le trône de Suède, la maison Wasa après l'abdication de la fameuse reine Christine.

L'espérance de pouvoir placer un jour leur fille sur le trône de Suède, chatouillait fort agréablement l'amour-propre de Pierre Ier et de Catherine, mais un obstacle les arrêtait : le jeune duc ne pouvait avoir d'enfants. Aussi Pierre Ier paraissait-il avoir pris le parti de ne consentir à cette union que le jour, où les états-généraux de Suède auraient assuré au duc la succession à la couronne après sa tante maternelle la reine Ulrique-Éléonore et après le mari de celle-ci, le roi Frédéric, né prince de Hesse-Cassel. Le hasard vint au secours du fidèle et dévoué Bassewitz.

Catherine se trouvait en liaison avec son chambellan Moëns, qui se faisait appeler Moëns de la Croix, fils d'un joaillier flamand établi à Moscou, frère de cette Anna Moëns qui précéda Catherine dans les affections de Pierre Ier et serait devenue, sans nul doute, sa femme et souveraine de Russie, si elle n'avait eu Menchikow pour ennemi. — L'autre soeur d'Anna, appelée Matrëna, et dont Pierre Ier avait eu également les faveurs, mais passagères, avait épousé le général Balk, et venait d'être nommée dame à portrait, le jour du sacre de Catherine. Admise dans l'intimité de cette princesse, elle facilitait les relations des deux amants.

Déjà quelques années auparavant, la petite princesse Élisabeth, dans un moment de bavardage enfantin, avait raconté à son père, en présence de sa mère, « qu'un jour maman se trouvant avec Moëns, avait » été fort effrayée de voir arriver papa à l'improviste. » Pierre n'avait accordé aucune attention à ces paroles d'une enfant, mais plus tard,

soit qu'il eut des indices, soit, d'après la tradition, qu'une délation de Iagoujinski fut venue le mettre sur la voie, il prit ses mesures de façon à acquérir la conviction de l'infidélité de sa compagne.

Moëns fut arrêté par le général Ouchakow, l'homme de confiance de Pierre Ier; on lui fit subir des tortures horribles, au point qu'il en eut un coup d'apoplexie. Le 16 novembre 1724 Moëns, accusé de concussions (ce qui n'était nullement un mensonge), eut la tête tranchée sur la place publique devant le sénat, dont le palais se trouvait à cette époque à Vassili-Ostrow. — Il mourut avec courage; ses domestiques prirent congé de lui en sanglotant; il fit cadeau au pasteur luthérien, qui l'accompagna jusques sur l'échafaud, d'une superbe montre dans l'intérieur de laquelle se trouvait caché un portrait en miniature de l'impératrice, et puis, se tournant vers le bourreau, il lui demanda en grâce de lui trancher la tête d'un seul coup de hache; ce qui eut lieu. Le corps resta exposé sur le lieu du supplice, et Pierre eut la cruauté de conduire Catherine, en traîneau, sur cette place en lui annonçant que c'était le cadavre décapité de Moëns. — La tête du malheureux fut placée dans un bocal rempli d'esprit de vin, et déposée dans une cave du musée impérial (кунсткамера), à côté d'un autre bocal rempli d'esprit de vin où se trouvait la tête de l'une des maîtresses de Pierre, Mlle Hamilton, demoiselle d'honneur de Catherine.

Cette demoiselle Hamilton étant devenue enceinte du fait du czar, fit périr son enfant, et le czar la fit décapiter. Le musée, après la mort de Pierre, ayant été remis à l'académie des sciences, les deux têtes furent oubliées dans la cave pendant plus d'un demi-siècle, et ce fut seulement en 1780, que la célèbre princesse Dachkow, alors *président* de l'académie des sciences, ayant retrouvé ces deux têtes, prit les ordres de Catherine II, et fit enterrer les deux têtes dans la même cave.

Mme Balk, la soeur et la confidente de Moëns, reçut le knout et fut exilée; son fils aîné, Paul, chambellan de l'impératrice, fut envoyé avec le grade de capitaine dans un régiment de ligne, cantonné sur la frontière de Perse; le second fils, Pierre, page de la cour, fut envoyé dans le même régiment avec le grade de sergent; le mari de Mme Balk, qui était général-major et se trouvait absent de Pétersbourg, eut la défense de se présenter à la cour.

Au moment de la prise de Catherine en flagrant délit avec Moëns, Pierre voulut renvoyer Catherine et la renfermer dans un couvent, mais il en fut détourné par les chaleureuses et énergiques remontrances du maréchal prince Anikita Ivanovitch Répnine, auquel il avait fait la confidence de son projet; et dont l'opinion à cet égard fut vivement appuyée par Ostermann et le comte Tolstoy, à la sagesse politique et à l'intelligence éminente desquels le maréchal avait fait appel. Ils lui représentèrent qu'ayant deux filles non-mariées, un pareil scandale

pouvait mettre des entraves à leur établissement, déjà rendu assez difficile par l'humble origine de leur mère (en effet, ce dernier motif avait fait échouer sans retour les négociations entamées pour le mariage d'Élisabeth avec Louis XV). L'empereur eut le bon sens d'écouter ces avis, mais il se décida à presser le mariage de ses filles. Le 24 novembre, jour de la fête de Catherine, la czarine Anna fut fiancée au duc de Holstein, et le 18 décembre, la czarine Élisabeth, qui venait d'accomplir sa 15e année, fut déclarée majeure. Le mariage d'Anna fut retardé par la mort de Pierre Ier, arrivée le 28 janvier : la maladie de ce prince était une complication de la gravelle avec le mal qui tua François Ier de France. Le célèbre Boerhaave, ayant reçu le journal de la maladie de Pierre, s'écria : «oh! qu'il aurait été facile de le sauver!». Mais il n'aimait point à prendre médecine; l'impatience naturelle de son caractère se faisait jour surtout dans les moments de souffrance; Catherine, d'ordinaire si soigneuse pour lui, non-seulement dans ses jours de maladie, mais encore dans ses plus légères indispositions, en était arrivée à désirer la mort de l'homme qui l'avait tirée de la boue pour la faire monter sur le trône. Si Pierre avait continué à vivre, elle courait le risque, une fois leurs filles mariées, d'être reléguée dans un couvent; d'ailleurs, depuis l'épisode de Moëns, sa vie intime était devenue intolérable... Menchikow, son ancien protecteur, resté son ami fidèle et son conseiller le plus écouté, se trouvait également tombé en disgrâce; l'on commençait à parler de sa chute prochaine : aussi tous les deux en étaient-ils arrivés à compter les jours de leur bienfaiteur et à appeler de tous leurs voeux sa mort prochaine. En mai 1724, Pierre avait fait couronner Catherine à Moscou; il avait hautement manifesté l'intention de lui léguer la couronne, mais depuis l'affaire Moëns, il parut avoir changé de projet, et l'on suppose généralement, avec assez de probabilité, qu'il voulait léguer la couronne à sa fille Anna. Pendant sa maladie, Catherine et Menchikow se gardèrent bien de lui parler de la gravité de son état, ni de l'engager à manifester ses dispositions; ils éloignèrent de son lit de mort tout le monde, à l'exception de leurs partisans; quelques heures seulement avant sa mort, Pierre s'aperçut que sa fin était inévitable; il fit chercher la czarine Anna, mais avant qu'elle n'arrivât, il avait perdu l'usage de la parole. Quand elle entra, il lui indiqua l'ardoise constamment placée au chevet de son lit; elle s'empressa de prendre cette ardoise, se disposa à écrire les dernières volontés de son père, mais déjà celui-ci eut à peine la force de balbutier : «je laisse tout à»..... il perdit connaissance, et l'agonie commença... Menchikow avait fait entourer le palais de troupes et de canons, et Catherine monta sur le trône.....

Le mariage du duc de Holstein eut lieu quatre mois plus tard, le 21 mai 1725. Catherine, anxieuse d'avoir des petits-fils, chargea Brühmer, le grand-maréchal de la petite cour de Holstein, de s'occuper

de ce soin*. Par son testament, Catherine accorda à sa fille une pension annuelle de cent mille roubles, et à son gendre la possession viagère de l'île d'Œsel, mais le tout-puissant Menchikow refusa d'exécuter ces clauses du testament et abreuva les jeunes époux de tant de désagréments, les traita avec une telle insolence, qu'ils se décidèrent à retourner dans la petite ville de Kiel, seul débris de leurs états. Après avoir obtenu, et encore à grand'peine, la promesse de les qualifier d'altesses royales, ils quittèrent Pétersbourg le 25 juillet 1727, à peu près six semaines avant la chute de leur persécuteur Menchikow. A Kiel, la duchesse accoucha, le 4 mars 1728 nouveau style, d'un fils de Brühmer, qui fut depuis l'empereur Pierre III, bisaïeul de l'empereur Alexandre II. Deux mois après ses couches, la duchesse mourut, le 15 mai; son mari, un homme complétement nul et un ivrogne fieffé, lui survécut de onze années.

La czarine Élisabeth différait beaucoup de sa soeur, mais elle aussi était d'une beauté admirable. Blonde, tandis qu'Anna était brune, vive et pétillante, tandis que sa soeur était grave et digne; d'une intelligence médiocre, du caractère le plus étourdi et le plus insouciant, tandis que l'autre avait un esprit remarquable et tourné au sérieux, elle n'en était pas moins intimement liée avec sa soeur. Elle avait été fiancée au cousin-germain de son beau-frère, Charles-Auguste de Holstein, prince-évêque de Lubeck; la mort de sa mère, arrivée le 6 mai 1727, fit remettre le mariage à l'automne, mais bientôt le fiancé tomba malade de la petite-vérole et mourut le 20 juin. Pendant la maladie de sa mère, on accourut un jour la chercher en toute hâte; elle se trouvait en tête à tête avec son fiancé; le verrou de la porte était fermé; l'on regarda à travers la serrure et l'on aperçut les jeunes gens dans une conversation intime toute conjugale : il paraît que l'exemple de son beau-frère avait fait apprécier à Élisabeth l'utilité des expériences préalables..... Elle se consola aisément de la mort de son fiancé; elle fit la coquette, publiquement avec le jeune empereur son neveu, Pierre II, et en secret avec Alexandre Borissovitch Boutourline, âgé à cette

* Les Brühmer sont une ancienne maison du pays de Brême dont les diverses branches se sont fixées en Holstein, en Suède et dans les provinces baltiques. Othon-Frédéric de Brühmer, de la branche holsteinoise de cette famille, né en 1690, fut le grand-maréchal de la cour de Holstein, et plus tard le gouverneur du petit duc (son fils, comme le fait est bien connu). Élisabeth, montée sur le trône, envoya chercher son neveu, et le fit amener incognito, afin que la cour de Vienne, favorable à la dynastie de Brunswick récemment détrônée, ne fit saisir en route le jeune prince. Brühmer l'accompagna et en arrivant en Russie, il y trouva le cordon bleu, qu'Élisabeth lui avait conféré le jour de son sacre. Lorsqu'il fut question de marier le grand-duc, Frédéric II arrangea le mariage avec la princesse d'Anhalt-Zerbst, et conféra à Brühmer le titre de comte. En 1746, Brühmer, nanti d'une pension annuelle de dix mille roubles, quitta la Russie pour retourner en Allemagne, où il mourut en 1752, sans laisser d'enfans, et, si nous ne nous trompons, sans avoir été marié.

époque de 34 ans, et l'un des plus beaux hommes de son temps, qui venait d'être veuf de sa femme, fille du maréchal prince Galitsyne. Pierre II s'était sérieusement épris d'Élisabeth, mais le prince Ivan Dolgoroukow, ayant déjà en vue le mariage de sa soeur avec l'empereur, révéla à son souverain la liaison d'Élisabeth avec Boutourline; ce dernier eut l'ordre de quitter la cour et la défense d'y reparaître; promu au rang de général-major, il fut envoyé en Ukraine pour y commander une brigade. L'empereur, furieux contre sa jeune tante, non-seulement cessa de l'aimer, mais encore il ne lui témoigna même plus les égards dûs à la position de la czarine et aux liens si proches de parenté qui les unissaient. Élisabeth prit pour amant un homme moins en vue et bien moins connu que Boutourline, lequel appartenait à la meilleure compagnie par sa naissance comme par ses alliances; ce nouvel amant était un homme obscur, de bonne famille, mais sans fortune et sans relations sociales, Alexis Nikiforovitch Schoubine, soldat aux gardes Séménovski, fils d'un très-pauvre propriétaire du district d'Alexandrow dans la province actuelle de Vladimir. Plus tard, sous le règne d'Anne, Schoubine ayant eu l'imprudence de dire tout haut que l'on aurait agi plus sagement en faisant monter sur le trône Élisabeth au lieu d'Anne, il fut saisi, conduit à la chancellerie secrète, torturé, knouté, enfermé dans un affreux cachot appelé le sac de pierre, où l'on ne pouvait ni se tenir debout, ni s'étendre complétement, et les aliments lui étaient transmis à travers une grille de fer. Après plusieurs mois de cette horrible torture, il fut envoyé en Sibérie sous un nom d'emprunt; marié de force à une femme du Kamtchatka, et remis à l'une de ces peuplades sauvages, dont les relations, avec les Russes, se bornent à la remise, une fois par an, des fourrures qui constituent l'unique impôt par eux payé *(iassak)*. Il passa plusieurs années dans cette triste position. Élisabeth se livra à un violent chagrin; dans les premiers jours de la disparition de son amant, elle eut l'idée de prendre le voile au couvent de l'Assomption dans la ville d'Alexandrow; elle se fit même bâtir une maison à côté de ce couvent, et en même temps l'on a une élégie par elle composée à cette époque. Une fois montée sur le trône, elle donna l'ordre de faire revenir Schoubine, mais il n'était point facile de le retrouver sous le nom d'emprunt à lui imposé; les recherches durèrent plus d'une année; enfin il fut retrouvé; arriva à Pétersbourg avec sa femme kamtchadale, fut promu au grade de général-major; reçut le cordon de Saint-Alexandre, deux mille paysans dans le district d'Alexandrow, et dans la ville même de district la maison qu'Élisabeth s'y était fait bâtir. Il eut la sagesse de ne point rester à la cour; il quitta bientôt le service avec le grade de lieutenant-général, et se retira à la campagne où il acheva, au sein du repos, une existence si agitée pendant une dizaine d'années. Il laissa deux fils, dont l'aîné a eu une assez nombreuse postérité. Après l'exil de Schoubine,

Élisabeth, une fois ses larmes séchées, prit un amant dans une position encore plus modeste : un chantre de la chapelle de la cour, devenu depuis si célèbre sous le nom de comte Razoumovski. J'aurais à en parler plus loin.

Il y avait à cette époque, à la cour de Russie, un prétendant malheureux à la main d'Élisabeth : c'était le prince Louis de Hesse-Hombourg, descendant de ce célèbre landgrave Philippe-le-Magnanime, lequel étant devenu l'ami et l'un des plus chauds partisans de Luther, avait été dépouillé de tous ses états par Charles-Quint, et dont la postérité serait tombée dans les rangs de la noblesse la plus pauvre, si son gendre l'électeur Maurice de Saxe ne lui avait obtenu un pardon, que Philippe fut obligé de solliciter de Charles-Quint publiquement, à genoux. Des quatre fils de Philippe, l'aîné, Guillaume IV dit le Sage, fut la souche de la branche de Cassel, laquelle n'a guère hérité de la moindre parcelle de la sagesse de Guillaume; de lui se trouvent également issues les branches de Philipsthal et de Rothenbourg : le quatrième fils de Philippe, George le Pieux, fut la souche des branches de Darmstadt et de Hombourg. L'arrière-petit-fils de George, Frédéric-Jacques, eut plusieurs fils, deux d'entre lesquels vinrent prendre du service dans les armées de Pierre Ier; le cadet, un garçon très-comme il faut, mourut jeune; le plus âgé, Louis-Guillaume, resta en Russie, où il conquit le mépris général. Sans esprit, sans éducation, d'une âme basse et vile, espion, escroc au jeu, il avait tous les vices sans une seule bonne qualité. De plus, il avait l'art de flairer et de découvrir les drôles. Ainsi, dans l'un de ses voyages en Allemagne, il ramena avec lui un baron de Maltitz, d'une très-ancienne famille de la principauté d'Altenbourg, mais un misérable qui joua, ainsi que nous le raconterons plus loin, le rôle d'agent provocateur dans le drame affreux de mesdames Lapouhine et Bestoujew*. Le prince Louis, après avoir vainement recherché la main d'Élisabeth, épousa la princesse Anastasie Ivanovna Troubetskoy, veuve de l'ancien hospodar de Moldavie, prince Dmitri Cantémir. Elle lui donna sa main par vanité, pour s'allier à la maison de Hesse, et ce fut aussi pour se rendre agréable à cette même maison que Münich et Bieren, sous le règne d'Anne, firent nommer le prince Louis grand-maître de l'artillerie, tandis qu'il était bien loin, non-seulement d'avoir inventé la poudre, mais même d'être capable de s'en servir. Lors du règne si court d'Ivan VI, la princesse-régente Anne et son mari le prince

* Le baron Frédéric de Maltitz, propriétaire de la terre de Seckbach dans le pays de Hanau, ayant dissipé sa fortune, fut introduit, par le prince Louis de Hombourg, en 1741, au service russe comme capitaine et aide-de-camp du prince. Il fut plus tard brigadier et sous-veneur de la cour, *hofjägermeister*. Il mourut en 1766 ; sa veuve, née André, fut gouvernante des demoiselles d'honneur, *hofmeisterina*, sous le règne de Catherine II. Leur fils aîné et leurs deux-petits-fils, dont le moins âgé, le baron Apollon, vit encore, ont occupé des postes diplomatiques.

Antoine-Ulric de Brunswick, gens de peu d'esprit et d'un caractère faible, mais foncièrement honnêtes, loyaux et ennemis des bassesses, témoignèrent au prince Louis un dédain si méprisant, qu'il se rangea du parti d'Élisabeth, et le jour de l'avénement au trône de cette princesse, il reçut une somme de cent mille roubles. Il était si déconsidéré, que ce jour-là même Élisabeth nomma dame à portrait (статсъ-дама), sa femme, la princesse Anastasie. Bestoujew, nommé vice-chancelier quelques semaines après, ayant vécu en Europe et connaissant les usages des cours européennes, expliqua à l'impératrice l'humiliation qu'il y avait pour une princesse de la maison de Hesse, laquelle comptait alors dans son sein sept branches régnantes*, à se trouver dame à portrait, lui rappelant que la femme de Bieren lui-même, nommée dame à portrait le jour du sacre de l'impératrice Anne en 1730, une fois son mari devenu duc de Courlande, cessa de figurer parmi les dames de la cour, et prit rang au-dessus d'elles toutes. Pour réparer une faute d'étiquette, Élisabeth commit une haute inconvenance : le jour de son sacre, elle créa le prince Louis feld-maréchal des armées russes, ce qui indigna tous les militaires, et fit dire au loyal et courageux général Keith, que le prince de Hombourg avait passé sa vie à mériter le bâton, mais jamais celui de maréchal. Surnommé aussi «le maréchal des comédiens» le prince Louis resta à Pétersbourg où il était lié d'amitié avec Lestocq, l'un des plus grands drôles de son temps, et fort protégé par le vieux comte Ouchakow, chef de la police secrète. Mais en 1745, voyant sa femme ennuyée de lui, méprisé de tout le monde, ayant plus d'une fois essuyé les grossièretés les plus fortes de la part du vieux maréchal prince Dolgoroukow, président du collége de la guerre et parrain de l'impératrice, grossièretés bien méritées, puisque sous le règne d'Anne le marechal Dolgoroukow et son frère Michel avaient été exilés et avaient eu leurs biens confisqués à la suite d'une délation faite par le prince Louis; voyant baisser le crédit de Lestocq et le vieux Ouchakow s'incliner vers la tombe, le prince Louis quitta la Russie en 1745 pour se rendre à Hombourg, mais il mourut en route, à Berlin. Sa femme resta en Russie, et lui survécut de dix ans; elle est enterrée au couvent de Nevski, dans l'église de l'Annonciation, où son frère naturel, le célèbre Betski, lui fit ériger un monument, sur lequel il est dit qu'ici repose Anastasie, née princesse Troubetskoy, et le nom de princesse de Hesse ne s'y trouve pas, à tel point la mémoire du prince Louis était méprisée.

* C'étaient : 1) la branche de Cassel, encore régnante ; 2) celle de Philipsthal, 3) celle de Barchfeld, toutes les deux médiatisées par Napoléon en 1806 ; 4) celle de Rheinfels-Rothenbourg, médiatisée en 1806, éteinte en 1834 ; 5) celle de Wanfried, éteinte en 1755 ; 6) celle de Darmstadt, encore régnante, et 7) celle de Hombourg, médiatisée en 1806, de rechef déclarée souveraine en 1815, (sur l'insistance de l'empereur Alexandre I-er, lequel avait pris en affection le prince Philippe de Hombourg), et qui vient de s'éteindre en mars dernier.

CHAPITRE II

SOMMAIRE : Les princes Romodanovski, inquisiteurs de père en fils.— Les princes Troubetskoy ; vicissitudes de cette famille. — L'élection des Romanow au trône de Russie ; abolition du pouvoir absolu et sa restauration.— La noblesse russe vendant sa liberté pour pouvoir posséder des serfs.—Le maréchal prince Nikita Troubetskoy ; ses vices, ses crimes, son agonie. — Les princes Kourakine ; la famille des comtes Panine leur est en partie redevable de son élévation. — Les princes Répnine. — Pour quels motifs l'annexion de la Livonie et de l'Esthonie à la Russie a-t-elle pu s'accomplir avec tant de facilité ; histoire des *priviléges* des provinces baltiques. — Origine des Répninski. — Les princes Cantémir ; liaison de Pierre I-er avec la princesse Marie Cantémir. — Les princes Tcherkaski. — Quelques mots au sujet des princes Pojarski. — Les princes Ioussoupow ; le patriarche et l'oie malencontreuse ; origine des richesses de cette famille. — Les princes Ouroussow, Troïékourow, Bariatinski. — En saluant bas, l'on monte haut. — Les princes Stcherbatow, Shahovskoy, Havanski, Odoïevski, Gagarine ; puissance et catastrophe du prince Mathieu Gagarine. — Les princes Koltsow-Massalski. — Comment de nos jours deux messieurs usurpent le titre de princes. — Les princes Gortchakow. — Les princes Obolenski ; les quarante ont de l'esprit comme quatre. — Les princes Tufiakine ; leur bêtise héréditaire. — Les princes Viazemski, Lvow, Labanow-Rostovski ; un calmouk empêchant l'extinction d'une race antique. — Les princes Kozlovski, Dachkow, Stchépine-Rostovski, Hilkow. — Les princes Bélosselski ; origine de leurs richesses ; Miasnikow et les frères Tverdychew. — Les princes Eletski, Zvénigorodski, Schéhonskoy, Stchétinine, Zassékine, Sontsow, Sontsow-Zassékine, Mortkine, Doulow, Krapotkine, Kassatkine-Rostovski, Vadbolski, Schéleschpanski, Ouhtomski, Goundorow. — Les princes Babitchew, Poutiatine, Druçki, Druçki-Sokolinski, Druçki-Lubeçki, Sviatopolk-Czetvertinski, Sviatopolk-Mirski. — Les princes Volkonski ; leur origine ; leurs longues luttes généalogiques. — Les princes Grousinski, Bagratione, Dadianow, Dadiane-Mingrelski, Sibirski, Bolhovskoy, Mestcherski, Nesvitski, Ténichew, Mychetski ; causes de la ruine de ces derniers.

Dans les premières années du dix-huitième siècle, de toutes les familles princières issues de Rurik, aucune n'égalait celle des princes Romodanovski en puissance ni en position sociale. Rameau cadet de l'une des branches cadettes de la maison de Rurik, celle des princes de Starodoub, ils prirent leur nom, au quinzième siècle, de la terre de Romodanovo (dans la province actuelle de Vladimir), mais jusqu'au dix-septième siècle ils ne jouèrent point de rôle marquant. Ils furent redevables du commencement de leur élévation politique au prince

Grégoire Pétrovitch Romodanovski, un homme fin et rusé. Voyant le czar Boris Godounow très-hostile aux anciennes maisons princières, il capta sa bienveillance en mariant le troisième de ses huit fils à la fille du boyard Mathieu Mihaïlovitch Godounow, parent éloigné du czar (ils étaient cousins au quatrième degré), mais très-bien vu de lui et influent à la cour. Après l'avénement du faux Dmitri, il sut capter sa bienveillance et fut nommé *okolnitchyi* *; après l'avénement de Michel Romanow, il se glissa dans la confiance du jeune souverain et fut nommé boyar en 1616. Après le retour de Pologne du patriarche Philarète, à l'exil et à la ruine duquel il avait applaudi sous le règne de Godounow, il gagna la bienveillance du patriarche, et mourut en 1628, en jouissance d'une influence réelle. Ses huit fils, ses trois neveux, ses six petits-fils et son petit-neveu continuèrent le même jeu à la cour, se poussant en avant; prêts à servir le czar dans tout ce qui leur serait ordonné, et plaçant leur cruauté héréditaire à la disposition du gouvernement; aussi, lors de l'émeute des strélitz, le 15 mai 1682, les insurgés massacrèrent-ils deux Romodanovski qui leur tombèrent sous la main, et exprimèrent leur regret de n'avoir point détruit toute cette famille.

Lors de la création, par le czar Alexis, dans le village de Préobrajenski près de Moscou, d'une inquisition d'état, largement pourvue de cachots souterrains et d'un arsenal complet d'attirails de torture, la direction en fut confiée au plus jeune des neveux de Grégoire, le prince Ivan Ivanovitch Romodanovski, et devint, de fait, héréditaire dans sa famille. Son fils et surtout son petit-fils, le prince Fédor Iouriévitch, se signalèrent par leur implacable dureté et par leur empressement à remplir tous les ordres des czars. Le prince Fédor n'aimait point les innovations européennes, mais fidèle à ses traditions de famille, il torturait sans miséricorde tous ceux qui s'avisaient de faire de l'opposition ou bien avaient simplement le malheur de déplaire au czar-réformateur. Il portait d'habitude l'ancien costume russe, légèrement polonisé, comme c'était l'usage à la cour dans les dernières années du règne du czar Alexis; les mets russes figuraient seuls sur sa table; dans aucune maison l'on ne servait des hydromels meilleurs et plus variés, cette antique boisson favorite des Russes; amateur passionné de la chasse (que Pierre Ier n'aimait guère), il avait un équipage de chasse à la polonaise, pouvant rivaliser, pour le nombre et la beauté, avec ceux des magnats les plus puissants de la Pologne; mais dans la vie publique, c'était un serviteur sans scrupules, prêt à commettre toutes les cruautés possibles. Un jour, pour arrêter, à Moscou, un commencement d'émeute, il fit saisir les deux cents premiers insurgés qui lui tombèrent sous la main, et sans procès, sans enquête,

* La chambre (douma) des boyars se composait : des boyars, d'okolnitchyi et de doumnyié dvoriané (c'est-à-dire gentilshommes ayant siége à la chambre).

sans rechercher le degré de culpabilité de chacun, il fit suspendre tous les deux cents, par les reins, à des crochets de fer cloués à des poteaux élevés sur la place Rouge de Moscou, devant le Kremlin. — Les cachots souterrains de Préobrajenski ne lui suffisaient point; il en avait établi dans sa propre maison : d'un côté se trouvaient, gardées par les soldats, des grilles à barreaux de fer, par où l'on faisait passer la nourriture aux détenus; des trois autres côtés, pour prévenir toute évasion, il y avait un fossé profond, habité par des ours, et la tradition raconte que souvent les condamnés à mort se trouvaient jetés, et quelques-uns même vivants, dans ce fossé, pour servir de pâture aux ours!

Pierre Ier avait donné au prince Fédor les titres de Prince-César et de Majesté Césarienne; dans les grandes cérémonies, il lui faisait rendre les honneurs souverains, placé lui-même parmi les officiers-généraux, afin de parvenir à inculquer à ses sujets l'idée de la prééminence du grade sur la naissance; en voiture, il faisait asseoir Romodanovski au fond, se plaçant lui-même sur le devant. Ainsi que tous, à l'exception des seuls ministres étrangers, Pierre n'entrait jamais en équipage dans la cour de la maison du prince, mais laissait l'équipage à la porte et traversait la cour à pied, quelque temps qu'il fasse; enfin, également à l'exception des ministres étrangers, personne, pas même le czar, ne s'asseyait en présence de Romodanovski sans en avoir reçu l'invitation de sa part. Néanmoins, le *Prince-César* connaissait trop bien son terrain de cour pour se faire illusion sur sa position, et ne négligeait aucun des plus petits moyens pour la consolider. Cet homme d'apparence si terrible, d'un abord si hautain en public, recevant les révérences du czar lui-même avec une simple et légère inclination de tête, envoyait des cadeaux aux favoris et même aux mignons du czar : Menchikow, grand amateur de poisson, en recevait d'exquis, sortant des beaux viviers du prince Fédor, et le *denstchik* Pospélow, un grand ivrogne très-aimé de Pierre Ier, recevait des barils de vins excellents et d'hydromel, aussi vieux que capiteux.— Le prince Fédor mourut septuagénaire, en septembre 1717, quelques mois avant le commencement de la terrible enquête sur l'affaire du czarévitch Alexis, dans laquelle fut impliqué, horriblement torturé et décapité, son propre gendre Abraham Lapouhine, frère de la malheureuse czarine Eudoxie, marié en premières noces à la princesse Théodosie, fille du prince Fédor.

Après la mort de celui-ci, la chancellerie secrète fut placée sous la direction du comte Tolstoy et du général Ouchakow, et transférée à Pétersbourg en 1719; une succursale resta à Moscou dans une maison encore aujourd'hui existante au coin de la Miasnitskaïa et de la place Loubianka. Cette succursale fut placée sous les ordres du fils unique du prince Fédor, le prince Ivan, héritier de la fortune paternelle, com-

posée de vingt mille serfs, et entre autres de la magnifique terre de Kimry sur la Volga, donnée par le czar Alexis au grand-père de Fédor.

Pierre Ier conféra les titres de *Prince-César* et de *Majesté-Césarienne* au prince Ivan, mais ce dernier ressemblait peu à son terrible père. C'était un homme bon, humain et nullement ambitieux; cependant il aimait à boire, et une fois pris de vin, il lui arrivait d'être violent : le Romodanovski reparaissait en lui. Ainsi, un jour, à un grand repas donné à Moscou par lui, le 18 décembre 1722, jour anniversaire de la naissance de la czarine Élisabeth, après force libations et toasts, lui et le célèbre diplomate, sénateur prince Grégoire Fédorovitch Dolgoroukow, se prirent de querelle au sujet du beau-frère de Romodanovski, Basile Saltykow, gendre de Dolgoroukow, et que sa femme avait été obligée de quitter pour échapper à ses mauvais traitemens. La querelle tourna aux injures; des paroles l'on en vint aux voies de fait : Romodanovski, âgé de 50 ans, et Dolgoroukow, qui en avait 66, se précipitèrent l'un sur l'autre, s'accablèrent de coups de poings; se traînèrent mutuellement par les cheveux, et l'on eut toutes les peines du monde à les séparer. Cet épisode peint les moeurs du temps et de la cour de Russie; que Romodanovski, un homme sans éducation et n'ayant jamais voyagé se laissait aller à de pareils excès, cela peut encore se concevoir, sinon s'excuser; mais que dire du prince Grégoire, l'un des meilleurs diplomates de son époque, qui avait résidé pendant dix-sept années à Varsovie et à Dresde, et à l'âge de 66 ans, revêtu du cordon bleu, se livrait au pugilat avec un collègue!.....

A la création de la hiérarchie des quatorze classes, le titre de *prince-césar* n'y avait point trouvé place : la position de Romodanovski à la cour devenait embarrassée, et Catherine Ire lui conféra le grade de conseiller privé actuel. Sa majesté césarienne crut devoir adresser à l'impératrice une lettre de remercimens, pour la faveur qu'elle venait de lui accorder. — Il avait épousé une Saltykow, soeur de la czarine Prascovia, et sa fille unique, la respectable comtesse Michel Golovkine, fut célèbre par ses malheurs, dont je parlerai plus loin.

Nommé, le lendemain de l'avénement au trône de Pierre II, gouverneur-général de Moscou, il conserva ce poste pendant deux années, et s'en démit par aversion pour les Dolgoroukow, dont l'influence, à cette époque, était à son apogée. Il vit monter sur le trône sa nièce l'impératrice Anne et mourut quelques semaines après, le 15 mars 1730; avec lui s'éteignit le nom des Romodanovski. — L'une de ses cousines au cinquième degré avait épousé Ivan Pétrovitch Ladyjenski, d'une très-ancienne famille, dont l'aïeul, venu de Suède s'établir en Russie, en l'an 1375, fut aussi la souche des Adadourow, Kléméntiew, Tcheptchougow et de l'une des familles du nom de Glébow. Le fils né de ce mariage, Nicolas Ivanovitch Ladyjenski, devenu général d'infanterie et

sénateur, obtint de l'empereur Paul, le 8 avril 1798, le droit de prendre le titre de prince Romodanovski; il était marié à une Schafirow, petite-fille du célèbre vice-chancelier de ce nom et soeur du dernier baron Schafirow; ils eurent un fils, Alexandre, marié à sa cousine-germaine Mlle Firow, fille naturelle du frère aîné du dernier baron Schafirow, et qui mangea à peu près toute la fortune à lui laissée par ses parents. L'empereur Paul, en conférant au général Ladyjenski le titre de prince Romodanovski, lui avait accordé en même temps le droit dont se trouvaient investis, sous Pierre Ier, les deux *princes-césars* de cette famille de faire porter à leurs domestiques la livrée de cour, mais les princes Romodanovski actuels n'ont pas même, pauvres gens, de quoi faire confectionner des livrées à leurs serviteurs.....

La famille des princes Troubetskoy avait, à cette époque, une position importante. Issue en ligne directe de l'un des frères aînés du célèbre Iaguellon, Koribout, second fils du grand-duc de Lithuanie, Olguerd, et petit-fils du grand Guédimine, elle avait passé par de nombreuses vicissitudes. Koribout avait eu en apanage les principautés de Troubtchevsk, de Briansk (aujourd'hui villes de district dans la province d'Orel) et de Novgorod-Séversk (aujourd'hui ville de district dans la province de Tchernigow); ses possessions avaient une étendue de deux cents kilomètres. Il fut la souche des princes Troubetskoy, des princes Woronieçki, et des maisons éteintes des princes Wisniowieçki, Zbarajski et Poreçki. Il embrassa la religion d'Orient sous le nom de Dmitri, afin de pouvoir épouser la princesse Lubow de Moscou, soeur du grand-duc Dmitri Donskoy, son puissant voisin, et devenu veuf, par un trait d'habile politique il épousa la princesse Anastasie de Riazane, fille du grand-duc Oleg de Riazane, autre voisin très-puissant et ennemi acharné du souverain de Moscou. Pressé entre la Lithuanie, Moscou et Riazane, il se vit obligé de se placer, en 1379, sous la suzeraineté de son beau-frère de Moscou. Non-seulement il conserva ses états, mais encore il reçut, en possession viagère, la ville de Péréiaslaw-Zaleski (dans la province actuelle de Vladimir), pour avoir aidé son beau-frère à repousser, en 1380, dans les champs de Koulikovo, l'invasion des Tatars conduits par Mamay, et s'être signalé dans le conseil de guerre qui précéda ce combat à nombre si inégal, conseil où il prononça ces magnifiques paroles, adressées à son beau-frère, et conservées par les chroniques du temps : « Si nous sommes » vainqueurs des Tatars, gloire à toi ainsi qu'à nous, et si nous sommes » vaincus, nous périrons tous ensemble. Ne redoutons point leur nombre; » Dieu sera pour le droit contre la force, et il vient au secours de » ceux qu'il lui plait de couvrir de son égide (Да аще одолѣемъ Татаръ, да будетъ слава тебѣ и намъ; аще-ли избіени будемъ отъ нихъ, общею смертію вси купно умремъ; а противу великцей силы ихъ, никтоже не устрашайся : не въ силе бѣ Богъ, но въ правде, и когоже хощетъ милуетъ, тому и помощь дастъ!).

Quelques années après, son frère Iaguellon, devenu grand-duc de Lithuanie, le contraignit à quitter le vasselage de Moscou pour se placer sous la suzeraineté de la Lithuanie. Il périt dans la bataille de Vorskla, où les Lithuaniens furent taillés en pièces par les Tatars, le 12 mai 1399.

Lorsque au quinzième siècle commencèrent en Lithuanie les persécutions du catholicisme romain contre la religion orthodoxe, le prince André Ivanovitch de Troubtchevsk, petit-fils du petit-fils de Koribout, menacé de se voir dépouillé de ses états s'il n'embrassait le catholicisme, refusa de le faire, et se replaça, en 1500, sous la suzeraineté de la Russie. Il vécut encore pendant à peu près un demi-siècle, et fut le *dernier prince apanagé en Russie.* A sa mort, en 1546, son apanage fut réuni aux domaines de l'état; ses enfans et ses neveux reçurent des propriétés privées à titre de simples particuliers. Son arrière-petit-neveu, le prince George Nikititch avait épousé la fille de Michel Saltykow, chef du parti aristocratique en Russie dans les premières années du dix-septième siècle, parti dont le but consistait à faire monter sur le trône de Russie le prince Ladislas de Pologne et d'introduire un gouvernement aristocratique; mais pour arriver au trône de Russie, le prince Ladislas devait embrasser la religion orthodoxe, et il refusa de le faire. Pendant ce temps s'opéra en Russie un sublime soulèvement national, ayant le prince Pojarski à sa tête, et pour guides et chefs principaux le bourgeois Minine et le moine Abraham Palitsyne. L'armée russe investit Moscou et contraignit les Polonais à la retraite. Malgré l'amnistie complète promise par Pojarski, au secours duquel était venu le prince Dmitri Timoféievitch Troubetskoy, amnistie, laquelle, il faut le dire à l'honneur des chefs du mouvement national russe, fut scrupuleusement observée à l'égard de tous ceux qui, comme les princes Mstislavski, Vorotynski et autres, la veille de l'évacuation de Moscou par les Polonais, 27 octobre 1612, quittèrent le Kremlin et vinrent se présenter au camp russe, où ils furent reçus avec cordialité et avec un complet oubli du passé, malgré cette amnistie, Saltykow, ne considérant point sa cause comme perdue, voulut attendre de meilleures chances; il se réfugia en Pologne avec ses enfants, sa fille et son gendre le jeune prince George Troubetskoy. Sur ces entrefaites, les états généraux de Russie se réunirent à Moscou pour l'élection d'une dynastie nouvelle. Parmi les candidats au trône, se trouvait le prince Dmitri Timoféievitch Troubetskoy, cousin-germain de George, mais le jeune Michel Romanow, âgé de 16 ans, fut élu, et voici comment.

L'on avait posé le principe de la limitation du pouvoir des czars, jusques-là absolu, et l'on cherchait un souverain dont le caractère ne fût point assez énergique pour faire craindre des violations de la charte que l'on allait imposer au nouvel élu. Le père de Michel, Philarète Romanow, se trouvait prisonnier en Pologne; s'il avait été en Russie, jamais sa famille n'aurait été élue, tant le caractère dur et violent de

Philarète inspirait d'appréhensions à tous. Mais il était loin; et le boyar Fédor Ivanovich Schérémétew, marié à une princesse Tcherkaski, fille de la soeur de Philarète, produisit une prétendue lettre de son oncle, dans laquelle ce dernier conseillait aux états-généraux de poser des limites au pouvoir souverain. La lettre, plus tard reconnue apocryphe, enfanta un enthousiasme universel, et l'adolescent Michel fut élu, avec d'autant plus d'empressement, que son extrême jeunesse et la faiblesse connue de son caractère bon-enfant (si l'on peut s'exprimer ainsi) donnait l'espoir de pouvoir l'influencer et le guider.

Ainsi la maison Romanow arriva au trône par la même voie qui conduit également aux travaux forcés, c'est-à-dire au moyen d'un *faux*.

Philarète, revenu en Russie après la conclusion de la paix avec la Pologne, en 1619, rétablit le pouvoir absolu par une manoeuvre infernale, mais très-habile.

Le servage avait été établi par Boris Godounow, pour s'appuyer sur la petite noblesse contre les grands propriétaires, hostiles à Boris. Le servage était complétement dans les intérêts de la petite noblesse, par la raison que les paysans, jouissant de temps immémorial du droit de passer, le 26 novembre de chaque année, des terres d'un propriétaire sur les terres d'un autre, préféraient, comme de raison, s'établir sur les terres des hommes riches et puissans, qui étaient plus coulants pour les détails des travaux et dont l'appui, la protection étaient bien plus efficaces que celles des propriétaires pauvres ou peu aisés. — Lors de l'invasion polonaise et des agitations intérieures qui l'accompagnèrent, la loi du servage commença à tomber en désuétude; la circulation des paysans recommença. Aux états-généraux de 1613, la noblesse riche voulait l'abolition du servage; la petite noblesse en demandait au contraire le rétablissement et le maintien rigoureux; l'on ne put s'entendre et on laissa la question en suspens; le servage existant en droit, se trouvait à demi aboli de fait. Philarète, de retour en Russie, proposa à la petite noblesse le rétablissement du servage si elle voulait, de son côté, se prêter à l'abolition de la charte de 1613. Ce marché odieux et ignoble fut conclu et réalisé. La très-grande majorité de la noblesse vendit sa liberté, sa dignité personnelle, ses droits d'homme, pour pouvoir posséder d'autres hommes; pour arriver à avoir des serfs, elle accepta le servage pour elle-même; aussi n'a-t-elle point le moindre droit de se plaindre des vexations, des tortures, des humiliations dégoûtantes qu'on lui fit endurer; de l'opprobre qu'elle subit depuis si long-temps; fouettée et bâtonnée ouvertement et publiquement jusqu'en 1762; fouettée secrètement depuis cette époque, elle n'a point retrouvé la liberté même avec l'abolition du servage en 1861; elle reste encore soumise à l'arbitraire du souverain; en un mot, elle est encore esclave, et ce qu'il y a de plus répulsif que l'esclavage lui-même, c'est de voir, dans le sein de cette noblesse, un nombre assez

considérable d'âmes basses et viles s'applaudir de cet esclavage, se glorifier de leur séjour dans la boue.....

Le patriarche Philarète, en abolissant la charte de 1613, la fit brûler, et ordonna d'en rédiger une nouvelle, où les clauses de limitation du pouvoir souverain n'étaient point consignées. L'original de cette dernière charte se trouve aux archives de Moscou, où les courtisans, avec le directeur des archives, prince Michel Obolenski à leur tête, la font voir aux visiteurs, en leur affirmant que c'est la vraie charte de 1613. Cela n'est point vrai, et la preuve, c'est que dans cette charte, prétendûment rédigée après l'élection de Michel Romanow, laquelle eut lieu le 21 février 1613, l'on voit les signatures, en qualité de *boyars*, du prince Pojarski, du prince Tcherkaski, créés boyars seulement au jour du sacre de Michel; de Boris Saltykow, créé boyar six mois après le sacre; du prince Havanski et du prince Sitski, créés boyars en 1615; enfin, du prince Romodanovski, créé boyar en 1616. L'on n'y voit point figurer les noms des membres des états-généraux morts entre les années 1613 et 1619. Ainsi par exemple, l'on n'y voit point figurer les noms vénérables des deux principaux chefs du sublime soulèvement national de 1611 : Minine, mort en 1616, et le moine Abraham Palitsyne, lequel, ayant refusé de consentir au rétablissement du pouvoir absolu, fut exilé par Philarète au couvent de Solovetsk, sur la mer Blanche, où ce grand citoyen termina ses jours le 13 septembre 1626.

A l'avénement de Michel Romanow au trône, le titre d'autocrate fut ôté du grand sceau de l'état, et n'y fut rétabli qu'en 1624 (voyez Berch, Histoire du czar Michel, t. I, page 145, et le Recueil des Actes officiels, publié aux frais du chancelier Roumiantsow, t. II, N° 70, page 274).

Le baron de Strahlenberg, officier suédois, prisonnier en Russie pendant 12 années à la suite de la bataille de Poltava, et Manstein, qui servit en Russie sous les règnes d'Anne et d'Ivan VI, parlent tous deux, dans leurs ouvrages, de la charte imposée à Michel Romanow. Strahlenberg avait pu encore connaître des vieillards dont les grands-pères avaient siégé aux célèbres états-généraux de 1613... Depuis 1619 jusqu'en 1682, les états-généraux n'ont eu qu'un caractère purement consultatif, et Pierre Ier cessa de les convoquer.

Mais revenons aux Troubetskoy. J'ai dit que le jeune prince George Nikititch avait suivi son beau-père Saltykow en Pologne; il y embrassa le catholicisme romain ainsi que ses deux fils, dont l'aîné, Pierre, épousa une princesse Druçki-Sokolinski, en eut un fils, George, souche de tous les Troubetskoy actuels. Le plus jeune frère de George Nikititch, Alexis, encore adolescent en 1613, était resté en Russie; il joua un rôle important à la cour du czar Alexis, et ce prince lui fit don, en toute propriété, le 17 mars 1660, de la ville de Troubtchevsk, l'ancien domaine de ses aïeux. Le seul des Troubetskoy en Russie à cette

époque, n'ayant ni fils, ni filles, il restitua cette ville au czar à son lit de mort, en 1663. Deux ans après sa mort, son petit-neveu, le prince George Pétrovitch, seul rejeton de cette maison, retourna de Pologne en Russie; embrassa la religion orthodoxe, et épousa la princesse Irène Galitsyne, soeur du grand Galitsyne. De ce mariage naquirent deux fils, Ivan et George. Le prince Ivan devint boyar à 25 ans à cause de sa naissance et de sa position sociale; il fut nommé général parce qu'il était boyar, et au sacre de Pierre II, il fut créé maréchal parce qu'il était le doyen des généraux en chef. Il ne commanda qu'une seule fois une simple division : c'était à la bataille de Narva; fait prisonnier, il passa 18 années en Suède. Il vécut jusqu'en 1750, et mourut âgé de 83 ans, le dernier des boyars, ayant survécu d'un demi-siècle à l'abolition de cette dignité jadis si élevée et si importante, et dont il fut, lui, le très-nul et insignifiant représentant. Sans esprit, sans éducation, sans conversation aucune, fier, hautain, rempli de morgue, avec cela bègue, ce qui le rendait ridicule, il ne jouit d'aucune considération et n'exerçait la moindre influence à la cour par lui-même; c'était par ses neveux, ses nièces et sa fille aînée qu'il comptait pour quelque chose. Veuf d'une princesse Tatew (maison illustre issue de Rurik et éteinte au dix-septième siècle), il se remaria avec Irène Narychkine, cousine issue de germaine de la mère de Pierre Ier; il en eut deux filles : l'une épousa un riche polonais, Dunin-Skrzynski; l'aînée, Anastasie, princesse Cantémir, et en secondes noces princesse de Hesse-Hombourg, était une intrigante fort remuante. Pendant sa captivité en Suède, le prince Ivan lia une intrigue avec une comtesse de Sparre, et en eut un fils, le célèbre Ivan Ivanovitch Betski, dont il sera question dans ces Mémoires.

Son frère, le prince George Iouriévitch, était un homme tout aussi nul et insignifiant. De sa première femme, une riche héritière, une princesse Tcherkaski, dont le père avait embrassé le christianisme au dix-septième siècle, il eut quatre fils : 1° Nikita, dont j'aurais souvent à parler, souche : de la branche aînée, de la seconde branche, à laquelle appartenait Serge Troubetskoy le décembriste, et de la troisième branche, à laquelle appartenait l'ami du célèbre Novikow, le franc-maçon Troubetskoy; 2° Ivan, souche de la quatrième branche, à laquelle appartient le sénateur prince Pierre, marié à la fille du maréchal Wittgenstein; 3° Alexis, souche de la cinquième et de la sixième branches; cette dernière est surnommée « les Troubetskoy de la corde» (канатные Трубецкие), à cause de ce que la grand'mère maternelle des membres actuels de cette branche, une certaine dame Weiss, avait, dans sa jeunesse, fait partie d'une troupe de baladins ambulans, et dansé sur la corde dans les foires publiques; cette branche, de nos jours, est tombée jusqu'à s'allier à un Morny, c'est-à-dire à tout ce qu'il y avait de plus véreux et de plus méprisable; 4° Jacques, mort célibataire. Le prince George eut aussi deux filles, dont les alliances contribuèrent

puissamment à étayer la position de la famille; la princesse Tcherkaski, femme du chancelier de ce nom et la maréchale comtesse Pierre Saltykow. Devenu veuf, le prince George se remaria avec une fille du favori de Pierre Ier, l'amiral Ivan Golovine; il en eut deux fils, dont le plus jeune a été la souche de la septième branche, à laquelle appartient la princesse Nicolas Orlow.

Les deux filles du prince George Troubetskoy avaient, la comtesse Saltykow surtout, de l'esprit d'intrigue, de la finesse; elles portaient haut la tête dans le monde, mais à la cour savaient admirablement s'insinuer dans les bonnes grâces des hommes puissans. Ses fils étaient tous des gens nuls, un seul excepté, l'aîné, Nikita, doué d'une intelligence remarquable, mais l'un des hommes les plus affreux et les plus épouvantables qui aient jamais existés. Il n'y avait pour lui rien de sacré; lâche, cruel, perfide, voleur, il ne recula jamais devant aucune infamie pour augmenter ses richesses et son crédit à la cour. A l'époque dont nous parlons, sa femme, fille du chancelier Golovkine, se trouvait en liaison, au su et au vu de son mari, avec le favori de l'empereur, le prince Ivan Dolgoroukow; celui-ci outrageait Troubetskoy en paroles, en public, dans sa propre maison, et une fois, toujours chez Troubetskoy, le prince Ivan, ayant une pointe de vin dans la tête, voulut jeter le maître de la maison par la fenêtre; il en fut empêché par Etienne Lapouhine. Devenu commissaire-général des vivres à l'armée de Münich, Troubetskoy vola à un tel point, que Münich fut obligé de lui ôter sa place, et plus tard, dans son procès, voyant Troubetskoy parmi ses juges, il dit dans l'un des ses interrogatoires : «je confesse l'un des »mes torts : j'avais dans mon armée un commissaire-général des vivres »que j'aurais dû faire pendre pour vols, et je ne l'ai point fait : c'était »le prince Troubetskoy!» Dans ce même procès politique se trouva impliqué le beau-frère de ce misérable, le comte Michel Golovkine, et Troubetskoy fut l'un des juges les plus sévères; Golovkine, Münich, Ostermann et les autres, condamnés à mort, furent, par commutation de peine, exilés en Sibérie avec confiscation de leurs biens. Un an et demi plus tard, pour tâcher de perdre son ennemi, le chancelier comte Alexis Bestoujew et pour faire la cour au favori Lestocq, Troubetskoy fut l'un des inquisiteurs d'abord, des juges ensuite, dans cette terrible affaire, où, sur la délation d'agens provocateurs et sur une fausse accusation d'une conspiration imaginaire (tout le délit se réduisant à des paroles imprudentes), sa propre belle-soeur, la comtesse Michel Bestoujew, née Golovkine; ce même Etienne Lapouhine qui l'avait sauvé, lui, Troubetskoy, quinze années auparavant, de l'avanie d'être jeté par la fenêtre dans sa propre maison; la femme et le fils aîné de Lapouhine, furent condamnés à être roués après avoir eu les langues arrachées; la roue fut remplacée par l'exil en Sibérie avec confiscation de tous les biens, mais les langues furent impitoyablement arrachées,

et les malheureuses victimes furent knoutées en place publique. Après avoir été le plus plat des valets de Bieren; après avoir obtenu, par son entremise, les hautes fonctions de procureur-général de l'empire, une fois Bieren exilé, il le laissa manquer des choses les plus nécessaires, et pendant tout le règne d'Élisabeth, il s'opposa à son élargissement, qu'Élisabeth était assez disposée à accorder. Un jour, un capitaine Kalatchow présenta à Élisabeth un placet, où il disait que le prince Troubetskoy « n'était point un procureur-général, mais un voleur-général » (не генералъ-прокуроръ, а генералъ-воръ). Kalatchow fut envoyé à la chancellerie secrète; en d'autres termes, livré à Troubetskoy, et l'on n'eut plus de ses nouvelles..... Sa destinée a dû être terrible..... Troubetskoy mourut à Moscou en 1768, à l'âge de 68 ans; ses derniers momens furent affreux; son agonie fit trembler toutes les personnes présentes. Sa belle-soeur la comtesse Michel Golovkine, née princesse Romodanovski, cette admirable et sainte femme, revenue de Sibérie après la mort de son mari, habitait Moscou, mais comme de raison, ils ne se voyaient point. Troubetskoy, à son lit de mort, fit dire à la comtesse qu'il ne pouvait mourir sans lui avoir demandé pardon, et qu'il la suppliait, au nom de Dieu lui-même, de venir le voir. La comtesse arriva. Le moribond, en l'apercevant, se précipita hors du lit, se traîna par terre à ses pieds en vociférant : « je suis un misérable; » je ne mérite pas la miséricorde divine; je suis l'un des prin- » cipaux fauteurs de votre exil, de vos malheurs, des malheurs de » votre belle-soeur Bestoujew; je suis un scélérat; pardonnez-moi; » priez pour moi ». La comtesse lui pardonna, et rentra chez soi sous le poids d'une émotion si vive, qu'elle en eut la fièvre. Je tiens ce fait de Paul Fédorovitch Karabanow, mort en 1851 à la l'âge de 84 ans, et qui, dans sa jeunesse, l'avait entendu raconter par la comtesse Golovkine elle-même, morte nonagénaire en 1791.

La maison des princes Kourakine descend également des grands-ducs de Lithuanie. Patrikey Alexandrovitch, prince souverain de Zvénigorod sur le Dniestr (cette ville n'est plus aujourd'hui qu'une simple bourgade) arrière-petit-fils du grand Guédimine et neveu-germain de Iaguellon, ayant été dépouillé de ses possessions par son oncle-germain Witold, grand-duc de Lithuanie, en 1397, chercha un refuge à Novgorod, où un demi-siècle auparavant, son grand-père Narimount, prince de Pinsk et de Mozyr, avait déjà, dans des circonstances identiques, cherché et trouvé un asile et une grande existence. Onze ans après, en 1408, Patrikey vint à Moscou avec ses deux fils Fédor et George : l'aîné fut la souche des princes Havanski; George épousa la princesse Anne de Moscou, fille du grand-duc Basile II, et fut la souche des Galitsyne et des Kourakine, deux familles ayant constamment joué un grand rôle dans l'histoire, avec cette différence, heureuse pour les Kourakine, qu'ils n'ont jamais été aussi nombreux

que les Galitsyne : ceux-ci forment aujourd'hui un clan de plus de cent trente individus, et les plaisants assurent que sur dix promeneurs rencontrés à la Perspective Nevsky et au grand quai, il y a toujours au moins un prince Galitsyne. A la fin du dix-septième siècle, la famille Kourakine était composée de trois frères, fils du boyar prince Ivan Grigoriévitch : Michel, Boris et Ivan. Ce dernier ne laissa point de postérité; Michel n'eut qu'un fils mort jeune; Boris épousa, à 18 ans, une jeune personne de 17 ans, Xénie Lapouhine, soeur de la première femme de Pierre Ier : elle mourut après quatre ans de mariage, laissant un fils, Alexandre, trisaïeul des Kourakine actuels, et une fille, mariée au maréchal prince Michel Galitsyne. Le prince Boris se remaria à une princesse Ouroussow : il en eut un fils, Serge, mort jeune, et une fille mariée au maréchal comte Boutourline. Le prince Boris était un homme d'esprit, un finaud très-rusé, un habile diplomate; malgré la disgrâce et le sort affreux qui vinrent atteindre sa belle-soeur la czarine Eudoxie, il resta dans les meilleurs termes avec son terrible beau-frère, qui l'investit de la charge, très-importante à cette époque, de lieutenant-colonel de ses gardes. Mais le prince Boris jugea prudent de s'éloigner de la cour; il embrassa la carrière diplomatique, pour laquelle il avait une vocation réelle. Il fut successivement ministre de Russie à Londres, auprès de la reine Anne; à Hanovre, auprès du futur successeur de cette reine, l'électeur George; au congrès de Soissons, enfin à Paris, sous la régence et dans les premières années du règne de Louis XV. Il avait sû s'insinuer dans les bonnes grâces de Catherine Ire qui avait succédé à sa belle-soeur à lui, et Catherine conféra à Kourakine le grade de conseiller privé actuel. Il mourut à l'âge de 50 ans, le 17 octobre 1727, au moment où l'avénement au trône de son petit-neveu Pierre II semblait ouvrir une large carrière à son ambition et à son esprit d'intrigue. Son fils Alexandre Borissovitch lui succéda d'abord dans le poste de Paris, mais bientôt son incapacité provoqua son rappel; il fut nommé chambellan et comme il aimait les bouffonneries et les lazzis, il parvint, par ce moyen, à s'insinuer dans les bonnes grâces des hommes puissans. Nul, incapable, mais un intrigant fieffé, avide, perfide, plat devant les favoris de cour, il avait de plus une réputation d'ivrogne même en ce temps où les excès de table étaient une chose si habituelle. Il rampa devant Bieren, se constitua son amuseur et son bouffon officieux, et obtint de cette façon le rang de grand-écuyer, qu'à force d'intrigues il sut conserver sous le règne d'Élisabeth; il mourut en 1749, à l'âge de 52 ans, laissant plusieurs filles et un fils d'un mariage avec une Panine, mariage auquel la famille Panine se trouve redevable des premières chances de son élévation. L'aïeul de cette famille, Basile Panine, fut tué dans une campagne des troupes russes contre les Tartares de Kazan, en 1530. Plusieurs de ses descendans avaient

servi, avec plus ou moins de distinction, dans diverses carrières, lorsqu'à l'avénement d'Anne au trône, la fille du général Ivan Vassiliévitch Panine, vieux militaire criblé de blessures, épousa l'ivrogne et bouffon Kourakine; cette alliance valut au vieux Panine le grade de lieutenant-général et le titre de sénateur, et à ses deux fils, qui furent plus tard comtes Panine, les chances d'arriver rapidement à des postes où ils ont pu déployer leurs talents.

La maison des princes Répnine, issue de Rurik, avait constamment joué un grand rôle. Au commencement du dix-huitième siècle, cette illustre maison avait pour unique représentant le prince Anikita Ivanovitch, l'un des hommes les plus respectables de son temps, brave militaire, sans talens remarquables, mais du caractère le plus loyal, le plus ferme, le plus droit, disant la vérité à tous, et même à Pierre Ier, ce qui n'était guère facile. Après la conquête de la Livonie et de l'Esthonie, Pierre confia à Répnine l'administration de ces deux provinces, bien persuadé que son exquise loyauté et son équité rigoureuse adouciraient ce que pouvait avoir de pénible, pour les habitans du pays, une conquête accomplie par des troupes à demi-sauvages, qui ravagèrent tout sur leur passage. — L'on attribua généralement à Répnine et au maréchal Schérémétew une mesure d'une incommensurable habileté, et laquelle amena les gentilshommes des provinces baltiques à se soustraire avec empressement à la domination de la Suède civilisée, pour se placer sous le joug de la Russie, en ce temps-là puissance plus qu'à demi-asiatique. Voici de quoi il s'agit.

Le roi Charles XI de Suède, par une des plus grandes bévues qu'un souverain puisse commettre, avait établi pour tous ses états une *commission de réduction*, comme on l'appelait, dans le but de confisquer et faire revenir à l'état tous les domaines dont les propriétaires ne pourraient présenter d'actes de possession en règle, à quelque époque éloignée d'ailleurs que pût remonter cette possession. Cette exigence était bien dure surtout à l'égard des nobles livoniens et esthoniens, dont le pays avait été ravagé par trois siècles de guerres continuelles : dans le sac et le pillage des châteaux bien des documens avaient disparus. La loi de Charles XI était un brigandage légal, ayant pour but de ruiner la noblesse riche, dont l'indépendance froissait ce roi despote, mais le résultat de cette loi inique fut bien autre que ne l'espérait son auteur.

Le fils de Charles XI, Charles XII, ce sabreur inepte, à la colossale incapacité duquel la Russie devrait ériger un monument par reconnaissance, ayant maintenu cette iniquité, il s'en suivit que dès le moment où Pierre Ier, sur les conseils, dit-on, du maréchal Schérémétew qui accomplit la conquête de la Livonie et de l'Esthonie, et du maréchal Répnine qui les gouverna après leur annexion à la Russie, eut déclaré que les nobles, qui lui prêteraient serment de fidélité, seraient remis en possession des domaines à eux enlevés par la commission de ré-

duction, un cri de joie retentit dans ces provinces, et non-seulement les gentilshommes restés dans le pays pendant la guerre s'empressèrent, avec jubilation, de prêter serment, mais encore, à peine la paix de Nistadt eut-elle été signée, que l'on vit arriver de Stockholm ceux qui y avaient cherché un refuge pendant la guerre, ainsi que les officiers qui avaient combattu contre la Russie, et parmi eux les plus grands noms de la Suède : les Rosen, les Stenbock, les Wrangel, les Fersen, les Tiesenhausen, tous s'empressèrent d'envoyer promener la Suède qui avait dépouillé leurs pères, pour se placer sous le sceptre de la Russie qui leur restituait les domaines de leurs aïeux. Là est la clef de la fidélité, avec laquelle les propriétaires des provinces baltiques servaient les souverains de Russie tout en détestant les Russes.

Peu après l'annexion, sous le règne d'Anne, les Allemands s'emparèrent peu à peu des principaux emplois et firent aux Russes l'insigne honneur de vivre et de s'enrichir à leurs frais, tout en les bâtonnant et en les exilant en Sibérie. « Je n'ai jamais été au service de la Russie: » j'ai toujours été au service de l'empereur de Russie » disait un livonien très-intelligent et très-capable, ministre russe à Berlin et à Vienne, le baron Pierre de Meyendorff, le même au sujet duquel feu le comte Bloudow disait à la grande-duchesse Hélène, qui lui vantait les vastes connaissances du baron Pierre : « oui, madame, il est savant, il connaît » tout, excepté pourtant la Russie dont il n'a aucune idée! »

Un officier-général, mort il y a peu d'années, allemand d'origine, Essen, disait : « laissez-moi tenir par la queue, pendant un certain laps » de temps, une chèvre appartenant à l'état, et j'aurai de quoi bien » nourrir un bon cheval à moi. »

Lors de la prise de Riga, en 1710, le maréchal Schérémétew avait promis aux nobles de Livonie et d'Esthonie le maintien de leurs priviléges; la ratification donnée par Pierre Ier portait cette sage réserve : « *en tant qu'ils ne seront point contraires aux lois russes.* » Catherine Ire et Pierre II les confirmèrent avec la même clause de réserve; mais l'impératrice Anne, à son avénement au trône, sous l'influence des Allemands et spécialement de Bieren et des frères Loewenwolde, donna sa confirmation sans réserve aucune. Catherine II, allemande de naissance, mais plus russe que tous les empereurs de Russie, Pierre Ier seul excepté, Catherine, après avoir accordé un statut à la noblesse et un autre aux villes, abolit les priviléges des provinces baltiques, en y introduisant la législation russe. Cette sage mesure fut rapportée par l'empereur Paul, prince à demi-fou, et qui, dans cette circonstance, agit sous l'influence de la gouvernante de ses enfans, la princesse Lieven, allemande de naissance et de sentimens. Depuis, Alexandre I, Nicolas et Alexandre II ont commis la faute politique de jurer le maintien de ces priviléges. Il faut espérer qu'avec le temps Alexandre III évitera cette bévue... Mais revenons aux Répnine.

Pierre Ier, voyant les concussions de Menchikow, et trouvant pourtant nécessaire cet homme à talens si éminens, lui retira l'administration de l'armée, et confia la présidence du collége de la guerre à Répnine, créé maréchal le jour du sacre de Catherine Ire, le 7 mai 1724. Six mois après, Répnine arrêta Pierre au moment où il allait faire enfermer Catherine au couvent après l'affaire Moëns, et cet acte fut d'autant plus beau de sa part à lui, qu'il avait pour ennemis cette princesse et Menchikow. Après la mort de Pierre Ier, on lui retira la présidence du collége de la guerre pour la restituer à Menchikow, et il retourna en qualité de gouverneur-général à Riga, où il mourut le 3 juillet 1726, à l'âge de 58 ans. Il avait épousé, à 17 ans, une princesse Lykow (d'une famille issue de Rurik et éteinte en 1701); veuf après quelques mois de mariage, il épousa en secondes noces, neuf ans après, une princesse Galitsyne (cousine-germaine de ma trisaïeule), veuve de Fédor Kirilovitch Narychkine, oncle maternel de Pierre Ier. Il eut de ce second mariage trois fils : Basile, grand-maître de l'artillerie et père du célèbre maréchal prince Nicolas Répnine; Ivan, père du prince Pierre Répnine, grand-écuyer de Catherine II et, de même que son cousin le maréchal, l'un des principaux francs-maçons de son temps, et George, mort célibataire. La seconde femme du prince Anikita mourut en 1703, après neuf ans de mariage; il avait, lui, 35 ans seulement; devenu amoureux d'une finnoise, il voulut l'épouser; mais Pierre Ier, qui vivait lui-même avec une finnoise (Catherine Ire), ne donna son assentiment à ce mariage qu'à la condition, pour la dame, de ne jamais mettre les pieds à la cour; de ne point porter le titre de princesse Répnine; mais de s'appeler madame Répninski. En un mot, ce fut un mariage morganatique. Les fils issus de cette union, et leurs descendans, furent anoblis sous le nom de Répninski. Cette famille, si nous ne nous trompons, est aujourd'hui à la veille de s'éteindre. Son dernier représentant, le général en chef Étienne Iacovlevitch Répninski, arrière-petit-fils du prince Anikita, à ce que nous croyons savoir n'a point d'enfans.

La lignée mâle des princes Répnine s'est éteinte en 1801, et leur nom a passé à une branche de la famille Volkonski.

La maison des princes Cantémir occupait, à cette époque, une position considérable. Leur aïeul, un tatar fort riche, venu en Moldavie en 1540, s'y était fait baptiser. Constantin Cantémir, et son fils aîné Antiochus, avaient occupé tous les deux le poste de hospodar de Moldavie, ce poste si lucratif, mais si glissant, où le plus souvent on passait par le trône pour arriver à la strangulation par le cordon de soie envoyé de Constantinople. Leur fils et frère, Dmitri Cantémir, fut également nommé hospodar de Moldavie en novembre 1710. Pierre Ier, après avoir abattu la puissance de Charles XII sur les champs de Poltava, revint à son ancienne idée de prédilection de conquérir le rivage septentrional de la mer Noire, et déclara la guerre aux Turcs.

Cette guerre avait été préparée par de longues et habiles négociations avec les hospodars de Valachie et de Moldavie, Constantin Brancovano-Bassaraba et Nicolas Mavrocordato, lesquels se déclaraient prêts à épouser la cause russe, à la condition d'obtenir, chacun, le titre d'hospodar héréditaire de sa province respective sous la suzeraineté de la Russie. Déjà Brancovano avait fait préparer, pour l'armée russe, de grands magasins de vivres et de munitions. La Porte eut vent de ces négociations; elle révoqua Mavrocordato, et le remplaça par Dmitri Cantémir, chargé, au besoin, de faire arrêter Brancovano. Mais à peine Cantémir fut-il arrivé à Iassy, qu'il vira de bord, et conclut avec Pierre Ier un traité identique, aux termes duquel l'hospodarat de Moldavie, sous la suzeraineté de la Russie, lui était promis à titre héréditaire. La campagne s'ouvrit plus tôt qu'on ne s'y attendait; l'armée turque, commandée par le grand-vizir Méhemet-Baltadji, mais en réalité dirigée par des officiers suédois, agit avec vigueur et promptitude; les Turcs traversèrent le Danube, inondèrent la Valachie, envahirent la Moldavie. Brancovano n'eut le temps de prendre aucune mesure; force lui fut de recevoir les Ottomans à bras ouverts, et à leur livrer, comme s'ils avaient été organisés pour eux, les magasins primitivement destinés aux troupes russes. Cantémir n'eut que le temps de se réfugier au camp du czar. L'on connaît l'histoire de cette malheureuse campagne du Prouth, où l'armée russe échappa à une ruine complète, et le czar à la captivité, seulement grâce à l'habileté diplomatique du comte Tolstoy et du vice-chancelier baron Schafirow, ainsi qu'à l'avidité du grand-vizir, gagné par les riches présens à lui envoyés par Catherine. Cantémir, avec sa femme, ses enfans, son jeune neveu Constantin, le fils unique de l'hospodar Antiochus, et plusieurs milliers de Moldaves, trop compromis dans le parti russe pour ne point fuir le joug ottoman, suivit l'armée dans sa retraite et vint se fixer en Russie. Pierre Ier lui accorda, avec le titre de prince russe, de vastes propriétés territoriales à titre héréditaire, et lui conféra, pour sa vie durant, le droit de juridiction, avec celui de vie et de mort, sur les Moldaves émigrés en Russie avec lui. Plus tard, il lui obtint de Charles VI un diplôme de prince du saint-empire. C'était un homme intelligent, à l'esprit cultivé, nourri d'études classiques, fort instruit, auteur d'écrits historiques estimés, avec cela un courtisan délié et un fin intrigant. Sa première femme Cassandre Cantacuzène mourut deux ans après leur émigration en Russie, laissant quatre fils et deux filles, Marie et Smaragde; cette dernière mourut jeune. De ses quatre fils, Mathieu épousa la princesse Agrippine Labanow; Constantin épousa la princesse Anastasie Galitsyne: aucun d'eux n'eut d'enfans; Serge et Antiochus ne furent point mariés : le dernier se fit un nom dans la poésie russe. Devenu veuf, l'ex-hospodar se remaria, à l'âge de 45 ans, à une jeune, belle et séduisante personne de 18 ans, la princesse

Anastasie Troubetskoy, depuis princesse de Hesse-Hombourg. Celle-ci ne l'épousa qu'à la condition qu'il abandonnerait la longue robe flottante de son costume oriental, se raserait la barbe et adopterait l'habit européen. De ce second mariage, il eut deux fils, Pierre et Ivan, morts en bas-âge, et une fille, Catherine-Smaragde, l'une des femmes les plus distinguées de son temps pour son esprit, son caractère et l'influence qu'elle sut exercer autour d'elle; elle épousa le savant et vertueux prince Dmitri Mihaïlovitch Galitsyne, ambassadeur à Paris et à Vienne, le fondateur du magnifique hôpital Galitsyne à Moscou. La lignée directe de l'hospodar prince Dmitri Cantémir s'éteignit avec son fils Serge, en 1780, mais son neveu Constantin, qu'il avait amené enfant en Russie, devint lieutenant-général dans l'armée russe et fut marié trois fois : à une moldave dont j'ignore le nom, à une Golovine et à une Passeck. Il laissa un fils, Dmitri, dont l'existence fut bien triste. Le pauvre homme devint fou; il se croyait empereur de Byzance; relégué à Réval où il se trouvait gardé à vue, il languit pendant de longues années, et mourut en 1820. Avec lui s'éteignit le nom de Cantémir.

La jeune femme de l'ex-hospodar, la Troubetskoy, était, je l'ai dit, belle et séduisante. Elle avait passé son enfance et son adolescence dans un pays civilisé, à Stockholm, où son père, fait prisonnier à la bataille de Narva, se trouva retenu pendant 17 années; elle avait un parfait usage du monde, si rare encore à cette époque chez les dames russes, et elle se trouvait appuyée, de plus, par l'expérience de son mari, chez lequel la civilisation européenne s'alliait à la finesse et à l'astuce asiatique. Elle-même, d'ailleurs, était une intrigante déliée et d'un caractère remuant.

A côté d'elle se trouvait sa belle-fille Marie, du même âge qu'elle, rayonnante de beauté orientale. Pierre Ier s'éprit de Marie Cantémir; une liaison s'en suivit. Tolstoy et Iagoujinski, voyant Menchikow si puissant par l'appui de Catherine, conçurent l'idée, pour augmenter leur propre influence, de marier Pierre avec Marie Cantémir. Mais Ostermann et Menchikow guidèrent Catherine de leurs conseils. Mathieu Olsoufiew, grand-maître de la cour de Catherine, s'arrangea avec le grec Palikala, médecin, à la fois, et de l'impératrice et de la famille Cantémir, et Palikala s'y prit de façon que non-seulement il fit avorter Marie Cantémir, mais encore il la rendit incapable de jamais accoucher. — Ceci eut lieu en 1722 dans la campagne de Perse, où Pierre s'était fait accompagner par toute la famille Cantémir. L'ex-hospodar conçut un si violent chagrin de toute cette affaire, qu'il en tomba malade, et de retour dans sa terre favorite de Dmitrovo (aujourd'hui la ville de Dmitrovsk, dans la province d'Orel), il mourut en août 1723, à l'âge de 50 ans.

Catherine, avec cette admirable habileté à désarmer ses ennemis, qui constituait l'un des traits les plus remarquables de son caractère,

obtint de Pierre, le jour de son sacre à elle, le 7 mai 1724, le cordon bleu pour Iagoujinski, le titre de comte pour Tolstoy; montée sur le trône l'année suivante, elle s'empressa d'accorder une pension viagère à son ancienne rivale, et traita toute la famille Cantémir avec une affectation de bienveillance.

La jeune veuve de l'ex-hospodar se remaria, nous l'avons dit, au prince Louis de Hesse-Hombourg.

Des fils de l'ex-hospodar un seul fut un homme distingué. C'était le prince Antiochus, si connu dans la littérature russe par ses satires, un homme d'une remarquable intelligence et d'une vaste érudition. Je parlerai plus loin de sa conduite en 1730, et des mobiles qui le firent agir. Après avoir en vain recherché la main de la plus riche héritière de Russie, la princesse Barbe Tcherkaski*, il fut ministre de Russie à Londres et à Paris, où il mourut en 1744, à l'âge de 36 ans. Il avait été lié avec le célèbre Montesquieu.

La famille des princes Tcherkaski est issue de la maison des anciens princes souverains de la grande Cabardie, dont l'aïeul Inall vint d'Égypte s'établir en Circassie au quinzième siècle. A l'époque du joug mongol, l'on avait contracté en Russie l'habitude, fort sage et très-politique d'ailleurs, d'assurer de grands établissemens aux Tatars influens qui abandonneraient l'islamisme pour se faire baptiser; de cette façon l'on parvint, peu à peu, à jeter la discorde parmi les Mongols, à les entamer et à les affaiblir. Cet usage survécut de long-temps à la chute du joug tatar et dura jusqu'à la réforme de Pierre Ier; là réside la source des richesses et de la position sociale élevée à laquelle atteignirent, dès le jour de leur baptême, les princes Tcherkaski, Ouroussow et Ioussoupow. Sous le règne de Pierre II, il existait deux branches de la famille Tcherkaski, toutes les deux baptisées au dix-septième siècle; l'aînée se trouvait représentée par trois frères, fils du boyar Michel Aléghoukovitch et de la princesse Eudoxie Ivanovna Pojarski, petite-fille du célèbre prince de ce nom.

Ce prince Michel Aléghoukovitch, baptisé dans sa jeunesse, avait été un fort digne homme. Lors de l'insurrection des strélitz en mai 1682, il avait fait de vains, mais courageux et nobles efforts pour arracher à la mort son ennemi personnel, le célèbre Matvéiew. Des trois fils de Michel, André fut la souche de la branche aînée actuelle, à laquelle appartient le prince Vladimir, ministre de l'intérieur dans le royaume de Pologne; Basile mourut célibataire, et Boris fut la souche de la branche cadette actuelle, à laquelle appartiennent la comtesse Buxhoevden et Mme de

* Bantych-Kamenski, dont la famille était un peu alliée à celle des Cantémir, a prétendu, dans son livre si partial et si banal, *Dictionnaire des hommes célèbres de Russie*, comme si le prince Antiochus avait refusé la main de la princesse Tcherkaski; c'est là une de ces blagues qui fourmillent dans les ouvrages de Bantych, ce mignon du prince Alexandre Nicolaïévitch Galitsyne.

Neidhardt. Le prince André était fort riche; il possédait plus de quarante mille serfs, qui passèrent à son fils unique, Alexandre. Celui-ci, sous le règne d'Anne, s'étant brouillé avec Bieren, fut envoyé en Sibérie et ses biens furent confisqués. L'impératrice Élisabeth le fit revenir, le nomma maréchal de la cour de l'héritier du trône, mais la plus grande partie de ses propriétés ayant été distribuées à d'autres pendant son exil, on ne lui rendit que le reste, peu de chose relativement à la masse confisquée.

Un jour, le prince Vladimir, en me montrant, dans son salon, le portrait de son trisaïeul, ajouta : « il m'est impossible de considérer de » sang-froid ce portrait : quand je songe que nous aurions été si riches » si cet animal-là n'avait point commis la stupidité de se brouiller avec » Bieren!..... »

La branche cadette des Tcherkaski, sous le règne de Pierre II, avait pour unique représentant le prince Alexis, depuis chancelier de l'empire, avec la mort duquel cette branche s'éteignit en novembre 1742. Ce prince Alexis avait eu pour grand-père Ourousskane-Mourza, fils du mourza Koudénète. Ourousskane se fit baptiser sous le nom de prince Jacques Koudénétovich, épousa une princesse Prozorovski, devint boyar et commanda les armées russes. Son fils unique, Michel, épousa une princesse Odoïevski, devint également boyar et se fit nommer à la place très-lucrative de gouverneur de la Sibérie, où il se remplit largement les poches. Il avait eu deux fils : Pierre et Alexis; l'aîné avait été vice-gouverneur de la Sibérie du temps de son père, qu'il précéda dans la tombe de onze années, laissant une fille unique, Marthe, mariée depuis au comte Platon Moussine-Pouchkine. Le prince Michel mourut en 1712, en laissant 80,000 serfs, dont il légua 10,000 à sa petite-fille Marthe, et les 70,000 autres à son fils Alexis. Celui-ci, veuf sans enfans d'Agrippine Narychkine, cousine-germaine de Pierre Ier, épousa la princesse Marie Troubetskoy, soeur du terrible prince Nikita, dont j'ai parlé, et cousine-germaine de la princesse Cantémir. Il occupa honnêtement pendant quelques années le poste de gouverneur de la Sibérie; puis revint à Pétersbourg siéger au sénat, où ses grandes alliances et son immense fortune lui assuraient une influence, que l'extrême médiocrité de son esprit et l'incroyable pusillanimité de son caractère ne l'auraient jamais autrement laissé acquérir. A l'avénement d'Anne au trône, lui et sa belle-soeur la comtesse Pierre Saltykow contribuèrent pour beaucoup à amener la ruine des projets oligarchiques éclos dans ce temps-là; ce service ne fut jamais oublié par l'impératrice, d'autant plus que le prince Alexis, nommé ministre du cabinet, se signala par son obséquiosité envers Bieren. Après la mort d'Anne et la nomination de Bieren comme régent de l'empire, plusieurs officiers aux gardes eurent l'imprudence de venir faire confidence à Tcherkaski de leur projet de déposer le régent, auquel ce grand sei-

gneur-valet courut sur-le-champ révéler le complot. — Peu de jours après, dans la nuit du 8 au 9 novembre 1740, Münich ayant fait arrêter Bieren et transféré la régence à la princesse de Brunswick, mère du jeune empereur Ivan VI, la nouvelle régente fit mander Tcherkaski. Celui-ci fut pris d'un tel accès de frayeur qu'il devint blême, trembla de tous ses membres et fut obligé de changer de linge. Arrivé au palais dans un état de trouble inexprimable, il eut la surprise d'apprendre sa nomination comme chancelier de l'empire. L'on voulait avoir à ce poste un homme qui ne portât point un nom allemand, qui fût un grand seigneur et un homme nul : Tcherkaski réunissait ces trois qualités. Pendant sa courte gestion des affaires étrangères, il fut surtout et spécialement préoccupé des questions de titre et d'étiquette: une nuit, il fit réveiller le chef de sa chancellerie pour s'informer de la formule à employer dans une lettre à adresser au duc de Mecklembourg. Il avait eu, de son second mariage, plusieurs enfans morts en bas-âge; il ne lui restait qu'une seule fille, Barbe, remarquable par sa sottise. Quoiqu'elle fût la plus riche héritière de Russie, son père ne voulait la marier qu'à un homme riche; il refusa plus de vingt partis, entre autres le prince Antiochus Cantémir, un homme d'un mérite réel, et cette sotte, quelques mois après la mort de son père, épousa le comte Pierre Schérémétew, l'homme le plus riche de la Russie, possédant, comme elle, 70,000 serfs, et aussi bête qu'elle.

Sous le règne d'Anne, les dames de la cour, c'est-à-dire les dames à portrait et les demoiselles d'honneur, avaient seules le droit de porter les cheveux coiffés en boucles; ce même droit avait été conféré, exclusivement et par faveur spéciale, à la princesse Barbe Tcherkaski, en récompense des services de son père, lequel alla se jeter aux genoux de l'impératrice pour la remercier de cette grâce à lui accordée.

Il existe de nos jours encore une famille de princes Tcherkaski, d'une autre origine, mais également venue du Caucase. Un mourza circassien, Dévlet-Kizdène, se fit baptiser à la fin du dix-septième siècle sous le nom de prince Alexandre Békovitch-Tcherkaski; il épousa la princesse Marthe Galitsyne, fille de Boris, le gouverneur de Pierre I^er^, et chargé d'une mission à Khiva, il y fut massacré en 1716. Cette famille n'est représentée aujourd'hui que par le prince Simon Tcherkaski et sa soeur la baronne de Bühler.

Les deux branches actuelles des princes Tcherkaski dont j'ai parlé plus haut, sont issues, en lignée féminine, de l'illustre maison Pojarski, éteinte en 1685.

Le prince Dmitri Mihaïlovich Pojarski, lequel avait été appelé, par la volonté nationale, en 1611, à commander les milices levées pour sauver la Russie de l'invasion polonaise, fut, lors des états-généraux de 1613, l'un des candidats au trône de Russie. Dans une brochure publiée par nous à Paris en 1843, et pour laquelle l'empereur Nicolas nous avait

exilé à Viatka, nous avions énoncé l'opinion généralement reçue jusques-là, sur l'ignorance où l'on se trouvait des motifs ayant porté Pojarski à refuser la couronne de Russie. Depuis, le fait a été éclairci : il n'y a point eu, de sa part, refus, mais recherches infructueuses.

Dans les Mémoires de la Société Historique de Moscou (Чтенія Московскаго Общества Исторіи и Древностей), a été imprimé un procès surgi, dans les premières années du règne du czar Michel, entre un prince Pojarski de la branche aînée de cette famille, et un gentilhomme appelé Hilarion Soumine. Ce Soumine affirmait que le prince Dmitri Pojarski, en 1613, avait recherché la couronne, et avait dépensé, en frais d'élection infructueux, plus de 20,000 roubles, somme énorme pour ce temps-là!

Le prince Dmitri Mihaïlovitch Pojarski laissa trois fils : Pierre, Fédor, mort célibataire, et Ivan. Le prince Pierre n'eut point de fils ; il laissa deux filles : l'aînée, Anna, n'eut point d'enfans de ses deux mariages, avec le prince Athanase Répnine, l'oncle du maréchal, et le boyar Ivan Andréiévitch Miloslavski; la seconde, Eudoxie, épousa le boyar Ivan Pétrovitch Schérémétew; leur lignée s'éteignit avec la mort de leur arrière-petit-fils Alexis Pétrovitch, le gendre du célèbre prince Jacques Dolgoroukow; devenue veuve, Mme Schérémétew, née Pojarski, épousa un veuf, le boyar prince George Dolgoroukow, le bisaïeul de mon trisaïeul; elle n'eut point d'enfans de ce mariage.

Le prince Ivan, le plus jeune des fils du célèbre Pojarski, eut deux fils morts célibataires tous les deux, George et Simon, et trois filles : 1° Anna, mariée au prince Vélikoghaghine, d'une famille issue de Rurik, et éteinte en 1722; 2° Agrippine, mariée au prince Dmitri Galitsyne, frère du gouverneur du Pierre Ier; de ce mariage il n'y eut point de lignée mâle, mais deux filles : la princesse Michel Kourakine, dont le fils, Basile, mourut célibataire, et Pauline, laquelle, après un mariage court et stérile avec Fédor Narychkine, oncle de Pierre Ier, épousa le maréchal prince Répnine; leur lignée mâle s'est éteinte en 1801; enfin 3° Eudoxie, mariée au prince Michel Aléghoukovitch Tcherkaski. — La maison des Pojarski s'éteignit avec la mort du prince George Ivanovitch, en 1685.

Les princes Ioussoupow et Ouroussow sont issus du célèbre Édighey, l'un des chefs les plus intelligens et les plus habiles des hordes de Tamerlan. Quand ce dernier devint vieux et moins belliqueux, Édighey alla chercher fortune ailleurs; il entra au service du khan des Tatares du Volga; l'aida à remporter une célèbre victoire sur le grand-duc de Lithuanie Vitold, sur les rives de la Vorskla, en 1399; huit ans plus tard, il assiégea Moscou et brûla le couvent de Saint-Serge; enfin il devint le souverain de la nombreuse et puissante tribu des Tatares Nogaïs, dont l'existence nomade se passait entre le Volga et le Dniépre.

En 1556, Ioussouf-mourza, l'un des descendans d'Édighey, souverain

de la tribu des Nogaïs, fut assassiné par son propre frère Izmael-mourza, lequel s'empara du pouvoir et fit partir pour la Russie les deux jeunes fils de Ioussouf : Il-mourza et Ibrahim-mourza. Le premier fut la souche de la branche aînée, éteinte au dix-huitième siècle, et de la branche aînée actuelle, si connue pour sa richesse; Ibrahim fut la souche de la branche cadette, devenue chrétienne par le baptême de son petit-fils, nommé Ibrahim comme lui, et appelé après son baptême prince Nikita Séiouchéiévitch. Cette branche s'allia aux Miloslavski, mais devenue nombreuse, elle fut amenée, par les partages et l'insouciance, à la pauvreté et à l'obscurité où elle se trouve maintenant.

L'un des petits-fils d'Il-mourza, Abdoull-mourza, se fit baptiser dans les dernières années du règne du czar Alexis; il prit le nom de prince Dmitri Séiouchéiévitch, reçut en propriété plusieurs milliers de serfs, et épousa une princesse Korkodinow, d'une maison issue de Rurik et éteinte dans les premières années du dix-huitième siècle. Il donna un festin auquel il invita le patriarche Joachim et les principaux boyars; c'était un jour maigre. Il leur fit servir une oie farcie, et eut l'insolence d'en offrir un morceau au patriarche. Celui-ci se leva de table avec indignation et s'en alla; les boyars firent de même. Le lendemain matin, Ioussoupow fut mandé au palais, reçut le knout au Kremlin au pied de l'escalier rouge («красное крыльцо), et on lui confisqua la moitié de sa fortune.

Un siècle plus tard, son arrière-petit-fils le prince Nicolas se trouvant un jour chambellan de service auprès de Catherine II, dînait à la table impériale. L'on servit une oie, et à la question à lui adressée par l'impératrice, s'il pouvait découper l'oie, il répondit : « les oies ont » joué un trop grand rôle dans l'histoire de ma famille pour que je » ne sache point m'y prendre avec eux, » et il raconta l'anecdote à l'impératrice. Celle-ci lui fit l'observation que l'on avait été beaucoup trop indulgent à l'égard de son bisaïeul en lui confisquant seulement la moitié de sa fortune : qu'il aurait mérité la confiscation du total, cette fortune lui ayant été donnée précisément pour ne point manger d'oies les jours maigres.

Il existe, dans la branche riche des Ioussoupow, de même que dans celle des Schérémétew, une particularité étrange : quel que fût le nombre de garçons nés d'un mariage, tous meurent à l'exception d'un seul, ce qui transforme la fortune en un majorat involontaire. Ainsi, des trois fils du prince Dmitri, un seul, Grégoire, arriva à l'âge adulte : il ne manquait point d'esprit, il fut un courtisan assidu, mais avec des formes abruptes et demi-sauvages, rappelant l'islamisme si récent de sa famille. Pierre Ier le nomma major aux gardes* et sénateur, et lui fit cadeau de

* Au dix-huitième siècle, le titre de colonel aux gardes appartenait au souverain seul; le titre de major aux gardes constituait une distinction recherchée par les officiers-généraux, et celui de lieutenant-colonel aux gardes se trouvait recherché même par les maréchaux.

plusieurs milliers de serfs, confisqués au prince Koltsow-Massalski. Sous Catherine Ire il fit le plat-pied devant Menchikow; sous Pierre II, devant la famille Dolgoroukow. Le prince Alexis, si brutal dans ses manières, l'apostrophait en public : eh! le tatar! » (эй ты, татаринъ), et Ioussoupow répondait par de profondes révérences. Après l'avénement d'Anne, il fut le premier, comme de raison, à tourner le dos à ceux qu'il avait bassement adulés, et à courir journellement dans l'antichambre de Bieren. Il mourut la même année, à l'âge de 54 ans, ayant eu trois fils, dont l'aîné, Boris, arriva seul à l'âge adulte. Ce prince Boris surpassa encore son père en bassesse. Se trouvant gouverneur-général à Moscou, il écrivait à Bieren des lettres où il lui disait lui baiser les mains, et signait : « votre esclave fidèle. » Il avait une soeur, la princesse Mavra, laquelle, s'étant exprimée un jour d'une manière imprudente sur les relations d'Anne avec Bieren, fut enfermée dans un couvent à Tihvine, sous le nom de Marthe. Ayant tenu encore au couvent quelques propos imprudens, elle y fut fouettée et envoyée en exil en Sibérie. Le prince Boris refusa de lui accorder le moindre secours et la renia complétement. Sous le règne d'Élisabeth, cet homme si méprisable fut directeur du corps des cadets (!!), président du collége du commerce et se signala par ses concussions.

Dans le courant de ces Mémoires, nous aurons à parler de son fils Nicolas et de son petit-fils Boris; tous les deux augmentèrent considérablement la fortune de la famille et la portèrent à un chiffre immense : le prince Nicolas par son mariage avec l'une des nièces du prince Potemkine, et le prince Boris par le noble métier de l'usure; il avait, à cet effet, une agence spéciale à Pétersbourg, et à Moscou il avait pour commissionnaire un industriel très-connu, Gabriël Volkow, lequel me disait un jour : « feu le prince Boris était un vrai commer» çant; avec lui, nous ne laissions rien échapper, depuis les gros coqs » de bruyère jusqu'aux plus petites bécasses, » (покойный князь Борисъ Николаевичъ былъ человѣкъ коммерческій; мы съ нимъ промаховъ не давали; стрѣляли и толстыхъ тетеревей, и мелкую бекасину).

La souche des princes Ouroussow, Ourouss-mourza, était le fils aîné de cet Izmaël qui massacra son frère Ioussouf et envoya ses neveux en Russie. L'un de ses fils, Satyi-mourza, eut plusieurs fils, dont l'un, Kassime-mourza, se fit baptiser à Kazan, en 1615, et prit le nom de prince André Satytch Ouroussow. Son fils Simon et ses quatre petits-fils furent boyars; le troisième d'entre eux, Nikita, épousa une princesse Stcherbatow et fut la souche de tous les Ouroussow actuels. Sous le règne de Pierre II cette famille, parmi les six petits-fils du prince Nikita, comptait deux hommes de mérite et fort considérés : le prince Grégoire Alexéiévitch et son frère le prince Basile; celui-ci était marié à la princesse Pauline Dolgoroukow, soeur de mon trisaïeul; il a été le bisaïeul du prince Ouroussow, aujourd'hui sénateur à Moscou, de

la princesse Léon Radziwill et de feue la princesse Gortchakow. De nos jours, la maison Ouroussow compte plusieurs branches, dont la cadette a pour unique représentant mâle l'un des hommes les plus respectables de la Russie, le prince Serge Nicolaïévitch, secrétaire de l'empire, jurisconsulte savant, homme de coeur et de courage civil, que ses amis appellent « le Malesherbes russe ».

Les princes Troïékourow étaient issus de Rurik, de même que les quatre familles dont nous allons parler ensuite. Ces princes Troïékourow avaient joué un rôle considérable aux seizième et dix-septième siècles, et leur position sociale avait grandi encore par deux alliances avec la maison régnante : le boyar prince Ivan Fédorovitch avait épousé Anna Nikitichna Romanow, tante du czar Michel; son petit-fils, le boyar prince Ivan Borissovitch épousa Anastasie Fédorovna Lapouhine, dont la soeur, Eudoxie, fut la femme si malheureuse de Pierre Ier. De ce mariage naquirent deux fils, Fédor et Ivan, et une fille, Anastasie, mariée à un prince Labanow. Fédor ne laissa qu'une fille, mariée au prince Serge Dolgoroukow, le frère aîné du prince Dolgoroukow de la Crimée (la lignée du prince Serge s'est éteinte de nos jours dans la personne de son arrière-petit-fils). Le prince Ivan eut une fille, mariée au comte Ivan Tolstoy, et un fils, Alexis, avec la mort duquel s'éteignit la maison des princes Troïékourow; il ne laissa qu'une fille, mariée au comte Vladimir Saltykow, souche des comtes Saltykow actuels. La princesse Troiékourow, née Lapouhine, fut impliquée dans l'affaire de son neveu le czarévitch Alexis; Pierre Ier lui fit donner le knout, et l'envoya dans un couvent de la ville de Totma (province actuelle de Vologda), où il la contraignit à prendre le voile sous le nom d'Alexandra. Après l'avénement au trône de son petit-neveu Pierre II, elle fut relevée de ses voeux forcés, à l'époque de l'élargissement de sa soeur la czarine, avec laquelle elle vint habiter et vécut ensemble jusqu'à la mort de celle-ci.

La maison des princes Bariatinski avait pris son nom de la terre de Bariatina, située sur la rivière Klétoma, au district de Méstchovsk, dans la province actuelle de Kalouga. Cette famille joua un rôle assez marquant sous le règne du czar Alexis. Le prince Ivan Fédorovitch, dont le père avait été *okolnitchyi* et l'aïeul fut boyar, agrandit sa position en épousant la fille du chancelier Golovkine. C'était un homme d'esprit, mais un plat courtisan, et il en donna la preuve par son obséquiosité envers Bieren, obséquiosité à laquelle il fut redevable des grades de lieutenant-général et de général en chef, des postes de gouverneur-général, à Moscou d'abord, en Petite-Russie ensuite. Il disait parfois : « saluez bas, et vous monterez haut » (кланяйся низко, подымешься высоко). Nous aurons à parler souvent, dans nos Mémoires, de ses descendans, dont l'un, l'aïeul du maréchal actuel, fut marié à une princesse de Holstein.

La maison des princes Prozorovski avait pris son nom de la terre de Prozorovo, au district de Mologha, dans la province actuelle de Iaroslaw. Cette famille joua un rôle des plus importans au dix-septième siècle. Le prince Pierre Ivanovitch fut le trésorier intime des czars Alexis et Fédor III, ainsi que de Pierre Ier et jouit de leur confiance la plus entière; sa cousine-germaine, la princesse Agrippine Pétrovna, fut la première femme de Basile Saltykow, le frère de la czarine Prascovia. Le prince Pierre n'eut qu'une fille, Anastasie, dame à portrait de Catherine Ire, mariée au prince Ivan Galitsyne, le frère du gouverneur de Pierre Ier. Cette princesse Anastasie avait été traitée par Pierre Ier comme une soeur, mais dans l'affaire du czarévitch Alexis elle fut convaincue d'avoir servi les intérets de ce prince en le tenant régulièrement au courant de ce qui se disait à la grande cour; Pierre Ier la fit fouetter dans la cour de l'hôtel de la haute police, au village de Préobrajenskoié, en présence d'une centaine de personnes. Plus tard, pour regagner la bienveillance de son terrible souverain, elle rechercha et obtint, après la mort de Mme Rjevski, les fonctions de princesse-abbesse (князь-игуменья) dans les mascarades et les orgies bachiques de Pierre Ier, qui alors la reprit complétement en grâce. Elle laissa, à sa mort, une fortune considérable. Elle a été la trisaïeule du prince Galitsyne, marié à la comtesse Baranow. La famille Prozorovski joua un rôle considérable pendant le dix-huitième siècle; aujourd'hui, leur lignée est représentée uniquement par le général prince Alexandre Pétrovitch, célibataire atteint, depuis de longues années, d'aliénation mentale; il a eu un frère célibataire, tué dans la guerre de Turquie en 1829, et deux soeurs : Mme Ouchakow (mère de Mme la comtesse d'Osten-Sacken) et Mme Annenkow. Néanmoins, le nom de Prozorovski n'a point été transmis à ses neveux, mais à son cousin issu de germain, le prince Alexandre Fédorovitch Galitsyne, petit-fils, par sa mère, du maréchal Prozorovski.

La maison des princes Stcherbatow était déjà assez nombreuse à cette époque. Le chef de la maison, le prince Simon Ivanovitch, impliqué, en 1718, dans l'affaire du czarévitch Alexis, avait été convaincu d'avoir adressé à la malheureuse czarine Eudoxie, renfermée au couvent, des lettres, où il la traitait de Majesté, et d'avoir, dans ses conversation avec Lapouhine, le frère de la czarine, appelé de ses voeux la mort de Pierre Ier. Celui-ci fit subir au prince Simon un châtiment atroce : il lui fit donner le knout, couper la langue et arracher les narines, et l'envoya en l'exil à Poustozersk, non-loin de la mer Blanche. Rappelé de l'exil après la mort de son bourreau, le prince Simon vécut jusqu'en 1755, dans l'affreux état de mutilation où l'avait plongé le caprice du tyran. Son frère Alexis a été la souche de la branche aînée des Stcherbatow, représentée aujourd'hui par ses trois arrière-petits-fils, le prince Grégoire, ancien maréchal de la noblesse de

Pétersbourg; le prince Vladimir, gouverneur à Saratow, et le prince Alexandre, maire de Moscou. Le prince Nicolas Pétrovitch, cousin issu de germain du malheureux prince Simon, a été la souche de la branche, aujourd'hui éteinte, à laquelle appartenaient la maréchale Kamenski et la comtesse Bloudow. Sous le règne de Pierre II deux princes Stcherbatow occupaient des positions considérables et jouissaient d'une influence réelle : Ivan Andréiévitch et Michel Iouriévitch. Le premier, marié à une Stréchnew, beau-frère du célèbre Ostermann, fut redevable à l'appui de celui-ci du poste de ministre à Madrid, puis à Constantinople; il fut ensuite appelé à présider le collége de justice et envoyé plus tard comme ambassadeur à Londres. C'était un homme d'un esprit fin et rusé. Après la catastrophe de son beau-frère, il fut rappelé de Londres, mais ensuite il sut se faire nommer sénateur. — Il ne laissa qu'une seule fille, mariée à l'historien Stcherbatow; mais son frère aîné, Fédor, fut la souche de la seconde branche actuelle; il a été le bisaïeul de M^me^ Sverbéiew et du frère de celle-ci, le prince Pierre, marié à M^lle^ Gorstkine.

Le général prince Michel Iouriévitch Stcherbatow fut gouverneur de la province d'Arhangelsk, alors bien plus vaste encore qu'elle ne l'est de nos jours. C'était un homme de mérite et d'une grande probité. — Son fils aîné, Pierre, a été la souche de la troisième branche des princes Stcherbatow, à laquelle appartiennent M^me^ Alexandrow et la comtesse Ouvarow, et de la quatrième branche, dont le représentant, le prince Dmitri, fut marié à sa nièce-germaine, une soeur de M^me^ Alexandrow. Nous ignorons s'il a laissé des fils.

Le second fils du gouverneur d'Arhangelsk, le sénateur prince Michel, écrivit une histoire de Russie et laissa un bien curieux Mémoire sur la Russie du dix-huitième siècle, Mémoire imprimé il y a quelques années par M. Hertzen. Le prince Michel fut la souche de la cinquième branche, éteinte en 1839 avec son fils, Dmitri, dont le fils, le prince Ivan, mort dix ans avant son père, fut l'un des jeunes gens les plus distingués, les plus estimables et les plus infortunés de son temps.

La maison des princes Shahovskoy, issue de Rurik de même que les quatre familles dont nous venons de parler, était déjà fort nombreuse à cette époque. Cette famille avait pris une part active aux troubles qui avaient agité la Russie dans les premières années du dix-septième siècle. Le prince Pierre Mihaïlovitch avait été l'un des principaux appuis du premier faux Dmitri et reçut de lui le chapeau de boyar. Son cousin issu de germain, le prince Grégoire Pétrovitch, fut l'un des principaux appuis du second faux Dmitri. Sous le règne de Pierre II, l'un des membres de cette famille avait acquis une certaine influence : c'était le prince Alexis Ivanovitch, un homme fin, rusé et fort peu scrupuleux; il était redevable de son avancement et de son grade d'officier-général à son mariage avec une Arséniew, parente

éloignée de la première princesse Menchikow. Après l'avénement d'Anne au trône, il fut nommé sénateur; il se constitua le courtisan assidu et fort plat de Bieren, et après l'organisation du régiment des gardes à cheval, il eut la chance, bien peu flatteuse pour sa mémoire, d'inspirer à Bieren assez de confiance pour être nommé lieutenant-colonel de ce régiment, créé, de même que celui d'Izmaïlovski, dans le but non-dissimulé de tenir en échec les deux anciens régiments de la garde, ceux de Préobrajenski et de Sémenovski, où la presque totalité des officiers et même une partie des soldats appartenaient à l'ancienne noblesse russe. — Ensuite le prince Alexis fut général en chef et gouverneur-général de la Petite-Russie.

Son neveu, le prince Jacques Pétrovitch, l'un des hommes les plus estimables de son temps et qui laissa de curieux Mémoires, fut procureur-général de l'empire, et nous aurons à en parler plus d'une fois.

La soeur du prince Alexis fut mariée à l'un des marins russes les plus distingués de cette époque, le commodore Ipate Kalinovitch Mouhanow, souche des nombreux Mouhanow d'aujourd'hui.

De nos jours, la maison Shahovskoy se divise en sept branches. L'aînée est formée par trois frères, dont le puiné, par son mariage, a hérité du nom de Glébow-Stréchnew. La seconde branche est représentée par le prince Alexis Nicolaïévitch, dont la mère fut une Obolenski, nièce et héritière du respectable Paul Fédorovitch Karabanow. La troisième branche est représentée par le prince Alexis Pétrovitch, sa soeur la princesse Galitsyne et leur soeur consanguine la princesse Butera. Le dramaturge prince Alexandre appartenait à la quatrième branche, aujourd'hui représentée par ses neveux. A la cinquième branche appartiennent les fils de feu le général prince Ivan Léontiévitch, ainsi que leurs cousins. A la sixième branche — M^me^ Michel Boutourline, ses frères et cousins. La septième branche est représentée par les deux fils du respectable et malheureux décembriste prince Fédor Pétrovitch: le prince Dmitri, marié à la princesse Natalie Czetvertynski, et le prince Ivan, marié à M^lle^ Catherine Bierzinska.

En parlant plus haut des Troubetskoy, j'ai mentionné l'origine des princes Havanski, l'aînée, par primogéniture, des maisons princières issues de Guédimine, grand-duc de Lithuanie (ce qu'en Europe l'on appelle les Jagellons). Émigrés en Russie dans les premières années du quinzième siècle, ainsi que les aïeux des Galitsyne et des Kourakine, ils s'étaient complétement russifiés. La princesse Euphrosine Andréievna Havanski épousa André, prince apanagé de Volotsk, fils du grand-duc Ivan III et oncle du czar Ivan le terrible.

Le prince Nikita Andréiévitch avait été marié à une soeur du célèbre Pojarski. Son neveu, le prince Ivan Andréiévitch, et le fils aîné de celui-ci, André, avaient pris chaudement parti pour les dissidens religieux contre les réformes de Nikone. Le prince Ivan était le chef

supérieur de la milice des strélitz, très-hostiles aux réformes de Nikone.

A la mort du czar Fédor III, le 27 avril 1682, la couronne ayant été placée sur la tête du jeune Pierre, sous la régence de sa mère Natalie Narychkine, à cause de l'état d'imbécillité d'Ivan, frère consanguin de Pierre, mais frère germain de Fédor, la czarine Sophie, soeur consanguine de Pierre, et soeur germaine d'Ivan et de Fédor, provoqua, le 15 mai, une insurrection de strélitz, à la tête de laquelle se placèrent les Havanski. L'insurrection réussit en plein : Ivan fut associé au règne de Pierre, et la régence, enlevée à Natalie, fut donnée à Sophie. Mais le prince André voulut forcer la main à cette dernière, et l'obliger à l'épouser. Sophie, habile et astucieuse, d'ailleurs guidée par les conseils de ses parens les Miloslavski et des deux frères Tolstoy (voyez page 20), s'y prit avec tant d'adresse et de succès, qu'en septembre de la même année elle fit arrêter André Havanski et son père, et leur fit trancher la tête à tous les deux. On confisqua leurs biens, ce qui diminua de beaucoup la position de la famille : le frère aîné d'André, Pierre, et son frère cadet, Ivan, ne conservèrent que les biens de leurs femmes, mais la famille se releva par ses alliances. Le second fils de Pierre, Basile, épousa une fille du vice-chancelier Schafirow, et le fils d'Ivan, Michel, épousa une fille du prince Boris Galitsyne, le gouverneur de Pierre Ier.

Depuis l'extinction, en 1679, de la grande maison des princes Vorotynski, celle des princes Odoïevski est devenue l'aînée, par primogéniture, de toutes les familles issues de Rurik. Elle a pris son nom de son ancien apanage, la ville d'Odoïew, dans la province actuelle de Toula. La princesse Eudoxie Romanovna Odoïevski épousa Vladimir Andréiévitch, prince apanagé de Staritsa, petit-fils d'Ivan III et cousin-germain du czar Ivan IV le terrible. Pendant tout le cours du seizième et du dix-septième siècles, la maison Odoïevski jouit d'une immense influence. Le prince Nikita Ivanovitch fut marié à Eudoxie Fédorovna Schéréméтew, dont la grand'mère maternelle, la princesse Marthe Nikitichna Tcherkaski (d'une branche des Tcherkaski éteinte en 1642) était une Romanow, la propre tante du czar Michel. — Sous le règne de Pierre II, la maison des Odoïevski se trouvait représentée par le prince Basile Iouriévitch, trisaïeul du prince Odoïevski actuel, et les deux neveux de Basile : Pierre et Ivan, fils de son frère aîné Michel. Pierre ne laissa point de postérité; celle d'Ivan s'éteignit avec son petit-fils Serge, tué à la bataille de Dresde en 1813, et dont la soeur unique légua les 8,000 serfs qui constituaient la fortune de cette branche aînée des Odoïevski à son mari, le comte Octave de Quinsonnas, à cette époque général russe, et depuis pair de France.

Le prince Basile Iouriévitch Odoïevski avait une grande fortune et une position considérable; il était grandement allié : sa soeur était ma-

riée au prince Michel Dolgoroukow, le frère du maréchal; des deux cousines-germaines de son père, l'une avait épousé le célèbre prince Dmitri Galitsyne, frère aîné du maréchal de ce nom; une autre, la princesse Kourakine, avait été la mère du prince Boris, beau-frère de la czarine Eudoxie et grand-oncle du jeune empereur; lui-même était marié à la princesse Marie Alexéievna Lykow, la fille unique et héritière de l'un des deux derniers princes de ce nom*. Par lui-même, le prince Basile était un triste personnage, et sa femme, malgré sa grande naissance et sa fortune si considérable, se distinguait par sa bassesse à la cour.

En 1743, lors de la prétendue conspiration de mesdames Lapouhine et Bestoujew, Mme de Lilienfeldt, fille de la princesse Odoïevski, fut impliquée dans cette affaire. Lorsqu'on vint annoncer à la mère, alors déjà septuagénaire, que sa fille venait d'être conduite à la forteresse, elle avait du monde dans son salon; en entendant la fatale nouvelle, elle se couvrit le visage de ses mains, resta quelque temps dans cette posture, et ensuite elle reprit le fil de la conversation, comme si rien n'était arrivé. — Mme de Lilienfeldt fut envoyée en Sibérie. Quelques mois après, l'impératrice Élisabeth fait un jour chercher la vieille princesse Odoïevski; celle-ci, arrivée au palais, est introduite dans la chambre de toilette de l'impératrice. Élisabeth lui dit : « je sais que » vous avez été l'une des plus grandes élégantes de votre temps, » et là-dessus elle lui demanda des renseignemens sur les toilettes que l'on portait un demi-siècle auparavant. La princesse Odoïevski, après avoir satisfait la curiosité de l'impératrice, se hasarda à implorer la grâce de sa fille. Élisabeth fronça les sourcils, et répondit : « vous savez que » je n'aime pas que l'on me parle des exilés. » Alors la vieille Odoïevski se jeta à genoux en s'écriant : « pardon, madame, pour la bêtise que » je viens de commettre » (виновата, матушка, это я такъ съ дуру).

Son fils unique, le prince Ivan, fut l'un des plus déplorables personnages de son temps : après avoir mangé la fortune de son père, en attendant l'héritage de sa mère (celle-ci mourut en 1752, à l'âge de 80 ans), il trichait aux cartes, et parfois, en faisant la partie du riche et généreux comte Alexis Razoumovski, il empochait les enjeux placés sur la table. Ayant essayé un jour de pratiquer cette même manoeuvre chez le grand-duc (depuis Pierre III), il en reçut un soufflet et fut mis dehors à coups de pieds, ce qui ne l'empêcha point de devenir sénateur, conseiller privé actuel et cordon de Saint-Alexandre. Il avait un orchestre de musiciens, composé de ses propres serfs; il les envoyait jouer de maison en maison, et empochait la recette, et cela, étant déjà sénateur. Il mangea la fortune de sa famille, et ce fut seulement grâce aux dots de leurs femmes que ses fils eurent de quoi

* La maison Lykow, issue de Rurik, s'éteignit en 1701 avec la mort du prince Michel Ivanovitch, oncle-germain de la princesse Odoïevski.

vivre à leur aise; deux d'entre eux contractèrent même de riches mariages*. Aussi, est-ce à son arrière-petit-fils, le prince Odoïevski actuel, que s'adressent indirectement les vers si connus de Pouchkine.

Кзерскій самъ-же твердо вѣдалъ,
Что дѣдъ его, великій мужъ,
Имѣлъ двѣнадцать тысячь душъ.
Изъ нихъ отцу его досталась
Осьмая часть, и та, сполна,
Была давно заложена,
И ежегодно продавалась.....
А самъ онъ жалованьемъ жилъ,
И регистраторомъ служилъ.....

Le fils aîné du prince Ivan, Nicolas, était un loustic, et parfois de fort mauvais goût; son frère Serge, l'aïeul du prince Odoïevski actuel, était la plus grande commère de Moscou; il connaissait toutes les nouvelles, vraies et fausses, et les colportait de maison en maison, revues et augmentées; avec cela il était curieux comme un page. — Un jour les deux frères dînaient chez le maréchal Tchernychew, gouverneur-général de Moscou. Au sortir de table, la maréchale, prenant à part le prince Nicolas, lui dit quelques mots à l'oreille. Le prince Serge s'empressa de lui demander: « que vous a dit la maréchale? » — « Elle » m'a prié de lui apporter le plus gros saucisson qu'il sera possible » de trouver, » répondit le loustic. — A cette époque, on dînait à une heure, à deux heures au plus tard. Le prince Serge se hâta de se jeter dans sa voiture et de parcourir tous les magasins de comestibles. Deux ou trois heures après, il arriva, avec un saucisson d'une grosseur fabuleuse, chez la maréchale, femme d'un caractère hautain et d'une impertinence sans pareille. L'on peut s'imaginer l'accueil reçu par lui!

La maison des princes Gagarine, issue de Rurik de même que les familles dont nous allons parler ensuite, jusqu'aux princes Volkonski inclusivement, n'avait joué aucun rôle marquant avant les premières années du dix-huitième siècle, et aucun Gagarine n'avait, jusques-là, occupé de poste important. Le prince Mathieu Pétrovitch fut pendant (1693-1706) treize années voïévode à Nertchinsk; ensuite il fut nommé président du *prikaze* de Sibérie, qui avait, à Moscou, la haute main sur l'administration de ce vaste pays. L'année suivante, il fut nommé

* Alexandre et Ivan. Le prince Alexandre épousa une Vadkovski, et l'aînée de ses deux filles, mariée à un cousin-germain à elle, fut la mère du spirituel, aimable et infortuné décembriste Odoïevski. Le prince Ivan épousa une Izmaïlow, fort riche, dont la mère avait été une Odoïevski de la branche aînée; ils eurent un fils, tué à la bataille de Brienne, en 1814, et une fille qui épousa le très-ridicule et très-peu estimable comte Lanskoy, ministre de l'intérieur sous le règne actuel. Ce polichinelle de Lanskoy mangea la fortune de sa femme.

gouverneur de la province de Moscou, et en 1712, gouverneur de celle de Sibérie. — Pierre Ier, vu l'absence de routes, la difficulté des communications et du contrôle dans un pays aussi vaste, avait divisé la Russie, en 1708, en neuf provinces (la Petite-Russie exceptée), et avait fixé la somme d'impôts à payer par chaque province, laissant au gouverneur le soin de les répartir et percevoir suivant qu'il le jugerait le plus utile aux intérêts du pays. Les sommes étaient réparties ainsi :

Provinces : de Moscou	1,149,687	roubles.
de Pétersbourg	488,627	—
de Kiew	114,857	—
d'Arhangelsk	374,276	—
de Smolensk	83,039	—
de Voronèje	154,933	—
de Nijni	259,581	—
de Kazan et Astrahan	344,064	—
de Sibérie	222,080	—
Total :	3,191,144	roubles.

A la mort du prince Michel Tcherkaski, en 1712, le czar augmenta de 200,000 roubles la somme des impôts sibériens, et offrit le poste de gouverneur à l'un des hommes les plus riches de la Russie, le mari de l'une de ses maîtresses, Grégoire Dmitriévitch Stroganow. Celui-ci refusa, en prétextant son âge avancé, et se trouvant déjà bien assez riche sans cela. — Le prince Mathieu Gagarine accepta ce poste, non-seulement dans le but de s'enrichir, mais encore avec l'arrière-pensée de profiter des embarras, où se trouvait Pierre Ier à cause de sa guerre avec la Suède et de la haine à lui vouée par les dissidens religieux et les strélitz exilés, pour insurger la Sibérie, la rendre indépendante et s'en déclarer le souverain. Les crimes reprochés au prince Mathieu furent énumérés dans les quinze articles de l'acte d'accusation que je transcris ici en abrégé :

1. D'avoir opprimé la population rurale par ses exactions et par les impôts établis à son propre profit.

2. D'avoir eu l'intention d'insurger la Sibérie et de s'en déclarer le souverain.

3. D'avoir commis des exactions sur les marchands qui faisaient le commerce avec la Chine, en prélevant, sur le transit, un impôt illégal et en s'emparant des plus belles marchandises et des effets les plus précieux, entre autres d'un grand rubis (placé depuis dans la couronne impériale).

4. D'avoir cherché à corrompre les sénateurs et les personnes de l'entourage du czar.

5. D'avoir toujours répondu aux plaintes qu'on lui adressait sur les abus et la dureté des impôts, que lui n'en était point responsable; toute la faute en devant incomber au czar, et que si lui, Gagarine,

avait le pouvoir suprême en main, les habitans de la Sibérie n'auraient qu'à se louer de leur sort.

6. D'avoir permis aux Sibériens, au lieu d'envoyer des recrues à l'armée, de tirer d'autres provinces des remplaçans, mais en se faisant toujours payer très-cher cette faveur.

7. D'avoir encouragé le mécontentement des dissidens religieux et fait courir le bruit, que le czar voulait contraindre ses sujets à un changement de religion, toujours dans le but d'irriter les esprits et de préparer une insurrection.

8. D'avoir caressé les passions du peuple et des dissidens religieux, en ne portant point perruque, en remplaçant l'habit européen par le costume russe, en affichant la plus grande dévotion, et en observant les carêmes (ce que Pierre Ier ne faisait point).

9. D'avoir intrigué de concert avec le métropolitain Filofey Lesczinski, et après l'ordre donné d'envoyer ce métropolitain en exil dans un couvent de Kiew, de lui avoir permis le séjour dans la ville de Tumène, sous le prétexte de la conversion de la tribu des Ostiaks.

10. D'avoir fermé toutes les routes conduisant de Sibérie en Russie, à l'exception de celle qui traverse la ville de Verhotourié, où le voïévode, son ami Trahaniotow, ne laissait passer personne, ni homme ni femme, sans un passeport de Gagarine, et sans une minutieuse visite corporelle, afin de prendre connaissance des lettres et papiers que les voyageurs pourraient avoir sur eux, et s'emparer de tout ce qui pourrait révéler les abus commis en Sibérie ou mettre sur la trace des machinations de Gagarine.

11. D'avoir exilé ceux qui lui faisaient de l'opposition, et de les avoir envoyés dans les endroits éloignés, où plusieurs personnes ont disparu sans que l'on ait de leurs nouvelles.

12. D'avoir augmenté la milice sibérienne plus qu'il n'était nécessaire, et créé des nobles (сынъ боярскій) de son propre chef.

13. D'avoir créé un second régiment de dragons, tandis qu'un seul suffisait.

14. D'avoir augmenté le nombre des troupes régulières, et de les avoir placées sous le commandement d'officiers suédois prisonniers.

15. D'avoir fait faire des canons dans les usines de la Sibérie, et pour avoir des munitions de guerre, d'avoir trompé le czar, en inventant le prétexte d'une expédition en Bouharie pour se procurer de l'or, que l'on y trouverait dans le sable des rivières, et d'avoir ainsi demandé des munitions pour dix mille hommes.

Il n'y a nul doute que Gagarine avait commis immensément d'abus; en peu d'années il en était arrivé à posséder des richesses immenses; les jours maigres, l'on servait à sa table une cinquantaine de plats pour des dizaines de convives, et tous les mets se trouvaient servis sur des plats d'argent; il avait une vaisselle d'argent et de vermeil

pour cinq cents personnes. Les cercles des roues de ses équipages, ainsi que les fers des chevaux étaient en argent; les images qui se trouvaient dans la chambre à coucher, étaient ornés de diamans dont la valeur fut estimée à 130,000 roubles! Il avait marié son fils unique, Alexis, à une fille du vice-chancelier baron Schafirow; et sa fille, au fils aîné du chancelier comte Golovkine : le chancelier et le vice-chancelier, si connus par leur vénalité, qui avaient déjà été à la solde de Mazeppa (voyez page 17), recevaient également une large pension annuelle de Gagarine pour le protéger et le tenir au courant des événemens de cour.

Pierre Ier, ayant eu vent de ce qui se passait en Sibérie, chargea le colonel prince Volkonski, gouverneur d'Arhangelsk, vieux militaire mutilé sur les champs de bataille, de se rendre en Sibérie pour faire une enquête. Catherine, à laquelle Gagarine envoyait souvent de fort riches présens, consentit, sollicitée par Golovkine et Schafirow, à engager Volkonski à fermer les yeux et à tromper le czar, ce qui convenait d'autant mieux au gouverneur d'Arhangelsk que lui-même était un grand concussionnaire. Il en agit ainsi, et bien mal lui en prit.

Lorsque Gagarine demanda des munitions pour dix mille hommes, sous le prétexte d'une expédition en Bouharie, le czar envoya le colonel Buchholz pour commander cette expédition qui échoua, et à son retour, Buchholz mit le czar au courant de la vérité des choses.

A cette époque, Pierre Ier faisait revenir en Russie son fils le czarévitch Alexis; il invita Gagarine à se rendre à Moscou, pour être l'un des juges; le prince Mathieu donna dans le piége; à son arrivée à Moscou il fut arrêté, puis remplacé, et le prince Alexis Tcherkaski nommé à sa place au poste de gouverneur de la Sibérie. — A peine Gagarine avait-il quitté la Sibérie, que l'on y vit arriver, pour s'emparer de ses papiers, de ses richesses et procéder à une enquête sur son administration, l'un des affidés du czar, le colonel George Ivanovitch Pachkow. — Gagarine resta trois ans en prison; il fut sept fois mis à une torture cruelle; il fut knouté d'une manière impitoyable, mais il refusa de s'avouer coupable, et supporta les tortures avec un courage inouï. Son fils, qui voyageait en Europe, et jetait l'or par les fenêtres, eut l'imprudence de rentrer en Russie; arrêté et mis à la torture, il ne sut point en supporter les souffrances, et fit les aveux les plus compromettans pour son père. Il faut dire que les fonctionnaires chinois de la frontière, ayant appris l'arrestation du puissant gouverneur de la Sibérie, écrivirent au czar pour solliciter sa grâce, et les prisonniers suédois, relégués en grand nombre en Sibérie après la bataille de Poltava, se louèrent hautement de sa générosité et de ses procédés à leur égard. Volkonski fut également arrêté : aux reproches du czar pour l'avoir trompé, il répondit qu'il en avait agi ainsi à la demande de la czarine, ne voulant point brouiller l'auguste ménage.—

» Animal, lui dit Pierre, tu ne nous aurais point brouillés : j'aurais » seulement administré à ma femme une bonne correction conjugale! » Elle la recevra, tout de même, et toi, tu seras pendu. » Et il le fit pendre.

Le prince Mathieu fut condamné au même supplice, et pendu à Pétersbourg, le 17 juillet 1721, devant les fenêtres du sénat. Pierre voulait laisser son corps pourrir sur la potence, mais les sénateurs supplièrent de leur éviter ce spectacle, et l'obtinrent au bout de quelques jours. Toute son immense fortune fut confisquée, et son fils condamné à servir comme simple matelot. Sa fille cadette, qui n'était pas mariée et dont les plus grands partis de Russie avaient recherché la main, prit le voile dans un couvent.

Mathieu Gagarine et Volkonski ne furent point les seuls suppliciés de la potence; le même sort atteignit, le 30 octobre 1718, le prince Dmitri Fédorovitch Koltsow-Massalski *, un homme fort riche, auquel le czar avait confié l'administration des salines de Bahmout (dans la province actuelle d'Ekatérinoslaw). Convaincu de concussion, il fut pendu; sa fortune, composée de douze mille serfs, fut confisquée, et les plus belles d'entre ses terres furent données au prince Grégoire Ioussoupow, chargé de l'enquête au sujet de cette affaire.

Quelques jours avant la mort de Pierre Ier, le prince Ivan Pétrovitch, le chef de la famille et neveu-germain du supplicié, sollicita la restitution de celles d'entre les terres qui n'avaient point été distribuées à d'autres personnes. Pierre le promit, mais n'eut point le temps de signer l'oukaze, et la chose en resta là. Ce prince Ivan a été le trisaïeul des deux représentans actuels de la famille : le prince Nicolas, qui n'a point de fils, et le prince Alexandre, lequel n'a point d'enfans de son mariage avec Mlle Hélène Ghika, une femme douée d'une intelligence supérieure, et très-connue dans la littérature sous le pseudonyme de « comtesse Dora d'Istria. »

Tout récemment, deux messieurs Massalski, deux frères, ont usurpé le titre de princes; ce sont : M. Nicolas Massalski, lieutenant-général commandant l'artillerie à Varsovie, et M. Fédor Massalski, général-major dirigeant l'administration des ponts et chaussées à Iaroslaw. — Ces deux frères sont issus d'une famille qui n'a jamais porté, ni eu le droit de porter un titre quelconque. Eux-mêmes ont toujours été appelés messieurs Massalski tout court, mais ne voilà-t-il pas qu'en 1863 leur vient l'idée de se *princiser,* et ils se donnent le suprême ridicule d'une usurpation de titre, non-seulement dans la vie privée, mais encore dans les almanachs officiels du gouvernement russe!...

Les princes Gortchakow ont toujours eu l'heureuse chance d'être peu nombreux. Sous le règne de Pierre II, ils étaient deux en tout :

* Ils portent ce nom pour avoir été souverains de la ville de Massalsk, dans la province actuelle de Kalouga.

Roman Fédorovitch et son frère Ivan. Leur trisaieul, le prince Pierre Ivanovitch, s'était signalé, avec le boyar Schéine, par sa courageuse défense de Smolensk assiégé par les Polonais, défense qui se prolongea durant deux années consécutives, de 1609 à 1611, jusqu'au complet épuisement de munitions de guerre et de vivres. Le prince Roman fut la souche de la branche aînée, éteinte en 1855; le prince Fédor fut la souche des trois autres branches, dont la première s'éteignit avec le prince Basile, exilé en Sibérie pour cause non-politique; la deuxième, devenue aujourd'hui la branche aînée, est représentée par le vice-chancelier, et la cadette a pour représentans actuels le fils et les frères du feu vice-roi de Pologne.

La maison des princes Obolenski, anciens souverains de la ville d'Obolensk (dans la province actuelle de Kalouga), après avoir joué un rôle éminent dans l'histoire de Russie au quinzième et seizième siècles, se livra à un repos qu'elle prolonge jusqu'à nos jours. — Au commencement du dix-huitième siècle, elle était bien loin d'être aussi nombreuse qu'elle l'est devenue actuellement. A Moscou, les mauvais plaisans assurent qu'en allant se promener sur le boulevart de la Tverskoy, sur dix personnes que l'on rencontre, il y a au moins un prince ou une princesse Obolenski, et l'on se rappelle involontairement du mot de Piron sur l'Académie française de son temps : « messieurs » les quarante ont de l'esprit comme quatre. »

Les princes Tufiakine, éteints de nos jours, en 1845, pendant toute la durée de la longue existence de leur famille, s'en sont tenus rigoureusement au principe de ne point mettre au monde de gens d'esprit, et le père du dernier prince de ce nom avait même poussé le principe, dont nous venons de parler, jusqu'à une limite exagérée...

Les princes Viazemski conservèrent la souveraineté de la ville de Viazma (dans la province actuelle de Smolensk) jusqu'en 1494, année où ils en furent dépouillés par le grand-duc de Moscou Ivan III. Deux d'entre eux, Athanase et son frère George jouèrent un rôle influent, mais déplorable et indigne, à la cour du czar Ivan-le-Terrible, aux cruautés et aux actes de férocité duquel ils prirent une large part. Sous les règnes de Pierre Ier et de Pierre II, cette famille était déjà très-nombreuse, mais aucun de ses membres n'occupait encore de position élevée.

La maison des princes Lvow avait joué un rôle important au seizième et dix-septième siècles, surtout le prince Alexis, qui avait occupé les plus hautes fonctions de l'état, et avait reçu du czar Alexis, dont il était l'ami, en jouissance viagère, les villages de pêcheurs sur le Volga, qui forment aujourd'hui la ville si riche de Rybinsk. — La princesse Michel Lvow, née Marie Sakovnine, était la fille d'Alexis Sakovnine, l'ami de la czarine Sophie et l'un des chefs de la conspiration de 1697 contre Pierre Ier, lequel le fit décapiter. La princesse

Michel Lvow était fort liée avec la czarine Marie, soeur consanguine de Pierre Ier, qui ne pouvait souffrir ni son frère ni ses réformes, et tenait le parti du czarévitch Alexis. La princesse Lvow demeurait chez la czarine, et lors de l'arrestation et du supplice du czarévitch, elle fut enveloppée dans cette catastrophe. La czarine fut condamnée à la prison perpétuelle; la princesse Lvow fut enfermée dans un couvent, et sa fortune confisquée.

La maison des princes Labanow-Rostovski, issue (de même que celles des princes Stchépine et des princes Kassatkine) des anciens princes souverains de Rostow de la race de Rurik, avait joué un rôle assez important au dix-septième siecle. A l'avénement au trône de Pierre 1er elle avait pour unique représentant un fort triste personnage, le prince Jacques Ivanovitch, lequel, en 1688, de concert avec un noble, appelé Ivan Andréiévitch Mikouline, accompagnés de leurs serfs armés, arrêtèrent, sur la route qui mène de Moscou au couvent de Saint-Serge, des paysans chargés de conduire une caisse d'argent appartenante à l'état, et enlevèrent la caisse; dans la lutte qui s'ensuivit, deux d'entre les paysans furent blessés à mort. Deux d'entre les domestiques de Labanow furent pendus; les autres knoutés et envoyés en Sibérie; Mikouline eut toute sa fortune confisquée, fut knouté en place publique, et envoyé en Sibérie; Labanow eut une partie de sa fortune confisquée (quatre cents familles de serfs), et reçut le knout dans l'intérieur du palais. La czarine Sophie, qui avait en main les rènes du pouvoir, lui infligea un châtiment moins sévère qu'à Mikouline, par le motif, dit-elle : que « Labanow est si bête; il ne comprend point la portée de ce qu'il » fait ». Cet épisode ne l'empêcha point, devenu veuf, d'épouser une princesse Tcherkaski, soeur du chancelier, et par ce mariage, de devenir le beau-frère du célèbre prince Jacques Dolgoroukow. Ce dernier dînant un jour chez Pierre 1er, où l'on parlait des familles nombreuses, dit : « je ne connais personne qui ait eu plus d'enfans que mon beau- » frère Labanow; ses deux femmes accouchaient presque toujours de » jumeaux; il a eu, de ses deux mariages, vingt-huit enfans : quatorze fils » et quatorze filles. » — « Cela se comprend, dit le czar; ton beau-frère » n'est bon qu'à faire des enfans : il est si bête! »

Des neuf petits-fils de Jacques Labanow, un seul se maria : le prince Ivan Ivanovitch; il épousa l'une des plus belles femmes de son temps, la princesse Catherine Kourakine, fille du grand-écuyer de ce nom. Il ne pouvait avoir d'enfans, mais grâce à l'un de ses intendans, un calmouk baptisé, naquirent cinq princes et deux princesses. Le puiné des princes fut ministre de la justice, et le plus jeune, grand-chambellan; celui-ci a été le père du prince Alexandre, aujourd'hui commodore du yacht-club de Pétersbourg. Lorsque le dernier prince souverain de Rostow, l'oncle du premier prince Labanow fut obligé, par le grand-duc Ivan III, en 1476, d'échanger sa principauté contre des domaines

privés, il y eut, dans l'acte de cession, une clause portant que les descendans des princes de Rostow en lignée mâle, chaque fois qu'il leur arriverait de venir visiter cette ville, y seraient reçus avec les plus grands honneurs et au son des cloches. Aucun d'eux n'avait réclamé cette prérogative depuis trois siècles consécutifs, lorsque tout à coup, sous le règne de Catherine II, le prince Alexandre Ivanovitch Labanow, l'aîné des fils du calmouk, arrivant à Rostow, s'arrêta à la dernière station, et fit sommer le *gorodnitchyi* de le recevoir à la barrière de la ville et au son des cloches. Comme il était le petit-neveu du comte Panine, à cette époque chef des affaires étrangères et tout puissant à la cour, le *gorodnitchyi* n'osa désobéir, et le reçut à la porte de la ville, les cloches sonnant à pleine volée. L'impératrice, ayant appris cela, fut très-mécontente et défendit de répéter cette réception à l'avenir. Ce prince Alexandre était connu par son terrible caractère; dès qu'il était de mauvaise humeur, il se promenait de long en large en fredonnant: « turlututu, chapeau pointu » et dès qu'on entendait le funeste « turlututu » tout le monde dans la maison, domestiques, enfans et femme, commençaient à trembler.....

La maison des princes Kozlovski, laquelle n'avait jamais été riche, avait eu, à la fin du dix-septième siècle, un homme connu pour l'extrême énergie de son caractère, le boyar prince Grégoire Afanassiévitch, souche des princes Kozlovski actuels. Une branche cadette, détachée du rameau commun au dix-septième siècle, s'est éteinte de nos jours, en 1840, dans la personne du prince Pierre Borissovitch, si connu par son esprit et par le charme de sa conversation.

La maison des princes Dachkow, éteinte en 1807, n'avait jamais produit un seul homme distingué à quelque titre que ce fût. Cette maison est redevable de son illustration à une femme, dont j'aurai à parler dans le courant de ces Mémoires, une femme de laquelle l'on peut dire qu'elle a été l'un des hommes les plus remarquables de son temps. Mais les princes Dachkow avaient une fortune considérable, ce qui leur assurait une bonne position dans le monde.

La maison des princes Stchépine-Rostovski n'a jamais joué aucun rôle politique, à l'exception d'un seul de ses membres, le prince Dmitri Alexandrovitch, le décembriste, lequel prit une part énergique au mouvement constitutionnel du 14 décembre 1825, et supporta ensuite, avec courage et dignité, un exil de trente années en Sibérie.

La maison des princes Hilkow, lesquels, jusqu'au seizième siècle, ont porté le nom de princes Riapolovski, a joué, sous ce dernier nom, un grand rôle dans l'histoire de Russie.— Lorsque le grand-duc Basile III, l'aveugle, fut détrôné par son cousin le prince Dmitri Schémiaka, en 1447, le prince Ivan Ivanovitch Riapolovski sauva et cacha, dans sa terre de Boïarovo, les deux fils de Basile, dont l'aîné, qui fut depuis le grand-duc Ivan III, avait à peine deux ans. Cinquante-

deux ans plus tard, ce même Ivan III fit trancher la tête au fils de son sauveur, le vieux boyar prince Simon Ivanovitch. — Au seizième siècle, la maison Riapolovski se divisa en deux branches : la cadette, celle des princes Tatew, s'éteignit en 1672; l'aînée, celle des princes Hilkow, existe de nos jours. Cette famille a pris une part active aux principaux événemens de l'histoire de Russie au seizième et dix-septième siècles. Sous le règne de Pierre II, elle se trouvait représentée par le général prince George Iacovlévitch, par son frère Michel, et leur cousin issu de germain, Basile. Le plus jeune frère de George et de Michel, André, ministre de Russie à Stockholm, lors du commencement de la guerre du Nord, avait été arrêté par ordre de Charles XII, et mourut en Suède après 18 années de captivité, pendant laquelle il écrivit son Histoire de Russie (Ядро Россійской Исторіи). Sa fille unique épousa le prince Alexis Galitsyne (voyez page 25). — Le prince George Iacovlévitch était le grand-père maternel du prince Ivan Dolgoroukow, et mourut quelques mois avant les fiançailles de sa petite-fille avec Pierre II. C'était, ce qui peut s'appeler, mourir à temps; s'il avait vécu, il eut indubitablement été enveloppé dans la terrible catastrophe de son gendre et de ses petits-enfans. Son neveu le prince Basile Mihaïlovitch a été la souche des princes Hilkow actuels.

Les princes Bélosselski, auxquels l'empereur Paul accorda, le 27 février 1799, le droit d'ajouter à leur nom celui de Bélozerski, autorisation renouvelée par Alexandre I, le 2 mars 1823, sont issus des anciens princes souverains de la ville de Bélozersk (dans la province actuelle de Novgorod). Le prince Fédor Romanovitch et son fils le prince Ivan furent tués à la célèbre bataille de Koulikovo, le 8 septembre 1380. De nos jours, à Pétersbourg, dans le magnifique hôtel Bélosselski, l'on voit, dans la galerie des tableaux (appelée à Pétersbourg le *buffet*, vu le grand nombre de croûtes qu'elle contient), un tableau peint par ordre du prince Alexandre, l'aïeul du propriétaire actuel, et représentant un nombre considérable de princes Bélozerski soi-disant tués à la bataille de Koulikovo. Ces nombreuses victimes n'ont existé que dans l'imagination du prince Alexandre : c'est déjà bien assez de voir le père et le fils tués dans la même bataille.

Après la mort de ces deux princes, la principauté de Bélozersk échut à leur neveu et cousin, le prince George Vassiliévitch, à la mort duquel ses trois fils furent contraints, par le grand-duc de Moscou Basile II, à échanger leur principauté contre des domaines privés. — Parmi ces domaines se trouvait la terre de Béloïé-Sélo, au district de Pochéhone (dans la province actuelle de Iaroslaw), d'où vint le nom de Bélosselski. — Les princes de cette famille occupèrent, jusqu'au dix-huitième siècle, une position plus que modeste, et le seul fait saillant de leurs annales fut bien désagréable : le prince Michel Vassiliévitch, chargé, en 1617, de la défense de la ville de Viazma contre les Polo-

nais, prit, à l'approche de l'ennemi, le parti plus prudent qu'honorable de laisser là ses troupes et de s'enfuir à Moscou, où les états-généraux *(douma zemskaia)* lui firent administrer le knout et l'exilèrent en Sibérie.....

Le prince Michel Andréiévitch Bélosselski, veuf d'une demoiselle Boltine, dont il avait eu un fils, André (depuis ministre à Dresde et mort sans postérité en 1779), épousa, à l'avénement au trône de l'impératrice Élisabeth, la comtesse Natalie Tchernychew, laquelle avait déjà trente ans, mais se trouvait être, en réalité, la fille de Pierre Ier, et par conséquent la soeur d'Élisabeth. Ce mariage procura au prince Michel une position considérable à la cour, où les Tchernychew jouèrent un grand rôle. Il eut un fils, Alexandre, qui fut ministre à Dresde et à Turin. Marié à une Tatistchew, nièce, par sa mère, du célèbre et loyal Iéropkine, il en eut un fils, Hippolyte, mort en bas-âge, et trois filles, dont la puinée fut la princesse Zénéide Volkonski, si célèbre par son esprit, et morte à Rome il y a peu d'années. — Devenu veuf et complétement ruiné, il fit un mariage immensément riche, au moyen duquel il assura à sa descendance l'une des plus grandes positions de la Russie. Sa seconde femme fut Anna Grigoriévna Kozitski, fille de l'un des secrétaires d'état les plus intelligens et les plus estimables de Catherine II, et par sa mère, la petite-fille du riche Miasnikow du dix-huitième siècle, dont la carrière mérite d'être racontée.

Un jour, Pierre Ier traversait en bac le Volga, je ne me souviens plus en quel endroit. Ayant l'habitude, dans ses voyages, comme dans ses promenades, de causer avec les hommes du peuple, il lia conversation avec les guides du bac, trois simples paysans, les deux frères Tverdychew et Miasnikow, le mari de leur soeur. Frappé de leurs réponses pleines d'intelligence, le czar, qui devait dîner sur l'autre rive du Volga, les engagea à partager son repas, et en même temps il leur demanda pour quelle raison des hommes d'esprit, comme ils l'étaient, se résignaient à guider un bac, au lieu d'aller chercher fortune, par exemple, dans le pays situé au pied du versant occidental des monts Ourals, où Nikita Démidow, un simple armurier de Toula, avait découvert des mines de fer et de cuivre, et se trouvait être devenu millionnaire. — Ils répondirent que Démidow avait été un riche armurier, possédant déjà un certain capital, tandis qu'eux n'avaient pas le sou. « Eh bien! je vais vous donner 500 roubles, dit le czar; partez pour le » pays de l'Oural; si vous découvrez des mines, elles deviendront » votre propriété, et je vous enverrai de l'argent pour leur exploita- » tion. » — Ils suivirent le conseil du czar; découvrirent des mines et de fer et de cuivre; créèrent huit usines; reçurent des lettres-patentes de noblesse, ce qui leur permit d'acquérir des serfs, et arrivèrent à posséder une fortune immense. — Les deux Tverdychew n'ayant point laissé d'enfans, toute cette fortune échut à leur beau-frère Ivan Fédo-

vitch Miasnikow, lequel, à sa mort, laissa à ses quatre filles : Agrippine, Irène, Daria et Catherine, huit usines et soixante-seize mille serfs !

Agrippine Ivanovna Miasnikow épousa Alexis Dourassow, lequel, de même que ses fils, ses gendres et la plupart de ses cousins, était fort bête, fort mal élevé, et avait le rang de brigadier. Ихъ прозвали : Дурасовщина—семья бригадировъ. L'un des fils d'Alexis Dourassow, Michel, fut le beau-père du sénateur Pissarew, lequel occupa les fonctions de curateur à Moscou, et ensuite de gouverneur-général à Varsovie; un autre, Nicolas, se distinguait, même parmi les Dourassow, par sa sottise et par la vulgarité de ses manières.

Un jour, ma grand'mère, M^me^ Pachkow dînant chez lui à un grand repas, l'on servit une *ouha* (soupe au poisson). — « Mon oncle, quelle » excellente ouha, » lui dit ma grand'mère. — L'oncle répondit : « ma » chère, cette *ouha* est bonne, mais si vous aviez mangé de celle que » l'on m'a servie l'autre jour, en voilà une qui était excellente : celle-ci, » en comparaison de l'autre, n'est que de la m....! »

Des deux filles d'Alexis Dourassow, l'aînée, Catherine, épousa le brigadier Étienne Melgounow; elle a été la mère de la princesse Nicolas Obolenski. La plus jeune, Stéphanie, épousa le brigadier comte Fédor Andréiévitch Tolstoy, depuis sénateur, bibliophile très-connu; elle a été la mère de la comtesse Zakrevski.

Irène Ivanovna Miasnikow épousa Pierre Afanassiévitch Békétow, l'un des fils duquel, Platon, l'ami de Karamzine, fut un savant bibliophile et employa noblement sa grande fortune à protéger les lettres, les sciences et les arts. Il ne laissa point de postérité, non plus que ses frères. De leurs deux soeurs, l'aînée, Hélène, épousa Balachow, le ministre de la police; la plus jeune épousa Serge Serghéievitch Kouchnikow, et de ce mariage naquirent deux filles : l'aînée épousa Nicolas Martémianovitch Sipiaghine, aide-de-camp-général d'Alexandre I; la seconde, Sophie Serghéievna, est mariée à Dmitri Gavrilovitch Bibikow, l'ancien ministre de l'intérieur.

Daria Ivanovna Miasnikow épousa Alexandre Iliitch Pachkow; elle a été l'aïeule de ma mère et des Pachkow actuels.

Ces trois soeurs, de même que leurs parens et leurs oncles Tverdychew, vécurent et moururent dans la foi dissidente *(raskol)* qu'ils professaient en secret, en se conformant, pour l'apparence, aux rites de la religion orthodoxe. Mais la plus jeune des quatre soeurs Miasnikow, Catherine Ivanovna, avait embrassé la foi orthodoxe. Elle avait épousé Grégoire Vassiliévitch Kozitski, un homme fort intelligent, fils d'un prêtre petit-russien, élevé à l'académie ecclésiastique de Kiew, savant helléniste et latiniste. Fort connu avec les Orlow avant l'élévation de ceux-ci, il leur fut redevable du poste de secrétaire d'état et de son admission dans l'intimité de Catherine II, dont il devint aussi le collaborateur dans les travaux littéraires, auxquels l'impératrice consacrait

une partie de ses rares loisirs. Très-intelligent et très-loyal, il jouit de la confiance de Catherine jusqu'au moment où Potemkine devint tout-puissant, et voyant en lui la créature des Orlow, le fit éloigner. Cette disgrâce affecta l'esprit de Kozitski au point de l'amener à une tentative de suicide : il se coupa la gorge, mais on lui porta secours à temps. — Les Orlow lui avaient arrangé ce riche mariage avec Catherine Ivanovna Miasnikow, laquelle lui survécut d'environ un demi-siècle.

Je me souviens, dans mon enfance, de cette arrière-grande-tante octogénaire, à la chapelle de laquelle on me conduisait les dimanches et jours de fêtes. C'était une femme remplie d'esprit et d'un caractère ferme. Le mariage de sa seconde fille avec le prince Bélosselski, dont la maison, où elle habitait, fut l'une des premières de Pétersbourg, l'avait lancée dans le plus grand monde. Sa fille aînée, M^me^ de Laval, ne cessa jamais de tenir également grande maison. M^me^ Kozitski ne parlait aucune langue, excepté le russe, mais grâce à beaucoup d'esprit naturel, elle sut toujours parfaitement tenir sa place au milieu du monde le plus huppé et du corps diplomatique : avec ces derniers elle causait par l'intermédiaire de ses petites-filles.

La princesse Bélosselski, qui était née et avait passé sa vie au sein d'immenses richesses, avait toujours l'air d'une femme de chambre endimanchée et prêtait à rire. M^me^ Kozitski, fille d'un simple paysan, avait une tenue parfaite, et personne ne se serait jamais avisé de s'oublier à son égard. La cousine-germaine du prince Bélosselski, la princesse Voldemar Galitsyne, si connue pour la hauteur de son caractère et son orgueil généalogique, traitait la princesse Bélosselski avec un dédain à peine dissimulé, mais, malgré son orgueil, remplie de finesse et de savoir-faire, elle fut toujours aimable et gracieuse pour M^me^ Kozitski, à laquelle personne ne se serait avisé de manquer.

Pour juger de l'immense fortune laissée par Miasnikow, il faut prendre en considération, qu'en réunissant *ensemble* les revenus du jeune prince Bélosselski actuel, de son cousin M. Alexandre Souhozaneth, de la dot de la soeur de celui-ci, M^me^ Nicolas Bézobrazow, et des dots des soeurs du prince Bélosselski, la princesse Pierre Troubetskoy et la comtesse Paul Schouvalow, l'on n'arriverait qu'à évaluer la *huitième partie* de la fortune Tverdychew-Miasnikow!

Il y a seulement à mentionner, pour mémoire, les quinze maisons princières suivantes : Életski, Zvénigorodski, Stchétinine, Zassékine, Sontsow, Sontsow-Zassékine, Mortkine, Shéhonskoy (ne point confondre avec les Shahovskoy, desquels j'ai déjà parlé), Doulow, Krapotkine, Kassatkine-Rostovski, Vadbolski, Schéleschpanski, Ouhtomski, Goundorow (ces derniers se sont éteints, il y a de cela quelques dizaines d'années). Il n'y a absolument rien à en dire, sinon qu'issues de Rurik, ces familles n'ont jamais, ni joué un rôle dans l'histoire, ni occupé dans le monde aucune position marquante.....

A l'époque où la Russie orientale se trouvait soumise au joug tatar, au quatorzième siècle, Guédimine, grand-duc de Lithuanie, et ses successeurs s'emparèrent de la Russie occidentale où régnaient, dans leurs apanages plus ou moins considérables, des princes issus de Rurik.— Parmi ces derniers, les uns périrent dans les combats et leurs états devinrent la proie des vainqueurs; ainsi, de cette façon, le royaume de Gallicie fut réuni à la Pologne, et la principauté de Volhynie au grand-duché de Lithuanie (qui, au seizième siècle, la céda à la Pologne); d'autres se soumirent volontairement et descendirent du rang de souverains à celui de magnats; ce fut le cas de la puissante maison des princes Zaslavski, de la maison bien plus puissante encore des princes Ostrojski* et des maisons, peu favorisées par les biens de la fortune, des princes Druçki-Lubeçki et Sviatopolk-Mirski. Enfin, plusieurs maisons émigrèrent en Russie, comme les princes Druçki, Babitchew et Poutiatine; la maison des princes Druçki-Sokolinski émigra en Russie au dix-septième siècle, et quant à la maison des princes Sviatopolk-Czetvertinski, elle a jeté des rameaux dans toutes les parties de la Russie.

Les princes Druçki (ou Droutskoy), persécutés en Lithuanie pour leur refus d'embrasser le catholicisme romain, émigrèrent en Russie en 1508; ils y trouvèrent leurs agnats les princes Babitchew et Poutiatine, venus en Russie un siècle auparavant†.

Les princes Sviatopolk-Czetvertinski professèrent la religion grecque jusqu'à la seconde moitié du dix-septième siècle. Le prince Grégoire Zahariévitch Czetvertinski et son cousin-germain le prince Serge

* Les princes Ostrojski, ces puissans défenseurs de la religion grecque dans les provinces occidentales, possédaient 24 villes, 58 bourgs et plus de 2,000 villages; leurs revenus annuels montaient à 1,200,000 zloty d'alors, somme équivalente à une dizaine de millions de francs de monnaie actuelle; ils avaient leurs troupes, avec des nobles pour officiers, et parmi ces troupes, 1,500 gardes du corps, dont plusieurs étaient nobles. Ils avaient, pour maréchal de leur cour, presque toujours un sénateur-castellan, à 20,000 zloty d'appointemens par an, et obligé, dans les grands jours de gala, à se tenir, pendant le dîner, derrière la chaise du prince, une serviette à la main. Cette puissante maison s'éteignit au dix-septième siècle, et les *débris* de leur fortune, transmis par voie d'héritage, créèrent de grandes existences. Parmi leurs héritiers se trouvaient les Sapiéha et les princes Sangouszko. Ces derniers héritèrent également de la fortune des princes Zaslavski.

† Il ne faut point confondre les princes Poutiatine avec la famille Poutiatine, issue de Nikita Poutiatine, *diak* (secrétaire), envoyé en mission par le grand-duc de Moscou Basile IV, en 1510, à Pskow, au moment de l'occupation de cette ville par les troupes grand-ducales et de la chute définitive de la république de Pskow. A cette famille appartient l'amiral comte Poutiatine.

Il y a en Pologne une famille Puçiata, connue depuis le seizième siècle, et dont une branche, établie à Smolensk, devint russe lors du second retour de Smolensk à la Russie au dix-septième siècle et prit le nom de Poutiata. A cette branche appartiennent l'aide-de-camp-général Poutiata et son frère aîné Nicolas Vassiliévitch; ce dernier est un homme bien distingué et fort respectable.

Viatcheslavovitch devinrent moines sous les noms de Guédéon et de Sylvestre. Guédéon fut métropolitain de Kiew à la fin du dix-septième siècle, et Sylvestre fut évêque de Mohilew et de la Russie-Blanche, sous le règne d'Auguste II; tous les deux furent des champions dévoués de la foi orthodoxe. Le neveu du métropolitain de Kiew, le prince George Andréiévitch, avait été fiancé avec la fille de Samoïlovitch, hetman de la Petite-Russie. Lors de l'exil de Samoïlovitch en Sibérie et de la confiscation de la fortune de ce dernier, en 1687, le prince George eut la noblesse d'âme de ne point vouloir renoncer à la main de sa fiancée, jusques-là si riche, et subitement plongée dans la misère; il ne voulut point écouter les avis et les conseils de Mazeppa, ennemi et successeur de Samoïlovitch et le principal auteur de sa perte; il épousa sa fiancée, et poursuivis par Mazeppa, les jeunes époux se cachèrent dans un ravin appelé Doljik, près du village de Dounaïtsy. L'on y fait voir encore le lieu qui leur servit de refuge.

Les Volkonski ont eu une longue lutte à soutenir avant d'arriver à la reconnaissance légale de leur titre princier. Voici l'origine de cette famille. Le prince George de Torousse (dans la province actuelle de Kalouga) était le plus jeune des cinq fils du grand-duc Michel Vsévolodovitch, prince de Tchernigow et ensuite grand-duc de Russie, lequel fut massacré par les Tatars en 1246, et canonisé par l'église russe. Ce prince George eut à Torousse une liaison avec une fille appelée Agathe, dont la mère faisait cuire des pains pour l'église (просвирня); il en eut un fils appelé Ivan, surnommé *la grosse tête,* auquel il donna la terre de Sapryskino, sur les bords de la rivière Volhonka, au district d'Alexine (dans la province actuelle de Toula). Dans cette terre se trouvaient les ruines de l'ancien bourg de Volkona. — Voici en quels termes s'expriment à cet égard les vieux livres généalogiques russes :

"Князь Юрья Михайловичь Торусской и Черниговской взялъ къ себе въ Торусе на постель просвирницыну дочь, девку Агаѳку, и жилъ съ ней многа лета безъ венца, и прижилъ съ ней сына Ивашку, по прозвищу Толстая Голова. Сведали о томъ мать ево, Великая Княгиня Евфросинья и отецъ ево духовной, и послали къ нему гонца съ великимъ запрещеньемъ, чтобъ онъ, Князь Юрья Михайловичь Торусской и Черниговской, помня заповеди Божьи и грехъ свой, тоя девку Агаѳку оставилъ, а прижитому съ ней сыну Ивашке Толстой Голове далъ бы во владенье одну изъ волостей своихъ. И онъ, Князь Юрья Михайловичь Торусской и Черниговской, помня заповеди Божьи и грехъ свой, тоя девку Агаѳку оставилъ, а прижитому съ ней сыну Ивашке Толстой Голове далъ во владенье волость Сапрыскину и городище Волкону, что въ Алексинкомъ уезде, на речке на Волхонке, и по тоя речке почали зватися Волконскіе".

Le fils d'Ivan la grosse tête et ses descendans prirent le nom de Volkonski, mais ne portèrent point le titre de princes jusqu'à la fin du seizième siècle, c'est-à-dire pendant plus de trois cents années. Le czar Boris Godounow, qui jalousait et redoutait les vieilles maisons princières, faisait tout son possible pour leur susciter des concurrens. Étant encore premier ministre de son beau-frère le czar Fédor I, il

prit en affection Grégoire Constantinovitch Volkonski, un homme de fort grand mérite, l'employa avec succès dans les affaires d'état; l'autorisa, ainsi que les autres membres de cette famille, à prendre le titre de princes, et après son avénement au trône, voulant récompenser Grégoire Volkonski pour un traité de paix fort avantageux par lui conclu avec le khan de Crimée, il lui fit don des anciennes possessions de sa famille, sur la rivière Volhonka, possessions qui avaient été réunies depuis long-temps au domaine de l'état. — Le frère de Grégoire, Michel, dit *le boiteux*, se signala par une vaillante défense de la ville de Borovsk contre les Polonais, en 1610, et fut tué dans l'assaut qui précéda la prise de la ville.

Le boyar prince Fédor fut l'un des conseillers les plus écoutés du czar Alexis, et prit une part importante à la rédaction du code des lois (уложение).

Sous le règne de Pierre II, la princesse Agrippine Pétrovna Volkonski, née Bestoujew-Rioumine (la soeur du célèbre chancelier), exerçait à la cour et dans la société une influence très-considérable, dont elle se trouvait redevable à son esprit supérieur et fin, ainsi qu'à son caractère entreprenant. Son père avait été hofmeister et *plus que cela*, auprès de la duchesse Anne de Courlande. Depuis sa brouille avec la duchesse, sa fille la princesse Volkonski avait pris Anne en horreur, et se trouvait devenue son ennemie acharnée. Elle travaillait de tout son pouvoir à desservir les Allemands en général, et elle se trouvait appuyée en ceci par le prince Dmitri Galitsyne. Compromise par quelques lettres imprudentes de son ami George Pachkow, elle et plusieurs de ses amis furent soumis à une enquête confiée à trois d'entre les membres du conseil intime suprême. De ces trois membres, deux: Ostermann et le prince Basile Loukitch Dolgoroukow étaient les ennemis de Galitsyne; le troisième, le chancelier Golovkine, était un trembleur. Une enquête conduite par une commission ainsi composée, faisait prévoir une condamnation. Ostermann, en sa qualité d'allemand, et Basile Loukitch, en sa qualité d'ennemi de Galitsyne, devaient se montrer peu enclins à l'indulgence; aussi la princesse Volkonski, Pachkow et plusieurs autres furent-ils exilés dans des villes éloignées. Anne, une fois montée sur le trône, tira une cruelle vengeance de son ennemie: le mari de celle-ci, le prince Nikita Fédorovitch Volkonski fut condamné à remplir à la cour le rôle officiel de bouffon.....

Il y avait, dans l'ancienne Russie, un livre généalogique officiel, où le grand-duc Ivan III avait fait inscrire les maisons princières issues de Rurik, le premier souverain de Russie en l'an 862, et celles issues de Guédimine, premier grand-duc de Lithuanie en l'an 1315. Le czar Ivan IV le Terrible fit inscrire dans ce même livre plusieurs familles qui avaient donné des boyars au grand-duché de Moscou, et quelques autres familles, pour lesquelles il avait de la bienveillance, mais il

procéda d'une manière arbitraire et fort partiale; non-seulement l'on omit dans ce livre plusieurs d'entre les familles de boyars de Moscou, mais encore on en exclut systématiquement les descendans des boyars de ces deux grands-duchés de Tver et de Riazane, qui avaient long-temps rivalisé en puissance avec le grand-duché de Moscou; l'on en exclut systématiquement les descendans des boyars de cette vaste et puissante république de Novgorod, si long-temps l'objet de la jalousie et de la convoitise de la maison régnante de Moscou, ainsi que les descendans des boyars de l'entreprenante et belliqueuse république de Pskow, laquelle s'intitulait officiellement : *le frère cadet du grand Novgorod.*

Ce livre généalogique fut recopié en **1682**, lors de l'abolition du *méstnitchestvo* (voyez page 3). Surnommé, vu sa reliure en velours rouge, *livre de velours* (бархатная книга), il se trouve aujourd'hui en dépôt au département héraldique du sénat, à Pétersbourg.

Les Volkonski sollicitèrent, en **1682**, leur admission dans ce livre, mais les maisons princières issues de Saint-Michel de Tchernigow en lignée légitime, ayant à leur tête les Dolgoroukow, les Répnine, les Lykow et les Stcherbatow, non-seulement y firent opposition, mais encore contestèrent-ils aux Volkonski le droit de porter le titre de princes. Un procès s'en suivit, qui dura jusqu'en **1688**; le titre princier des Volkonski fut reconnu, mais l'admission au livre de velours leur fut refusée. Les actes de ce procès existent aux archives de Moscou, et j'en possède une copie.

Les maisons des princes Grouzinski et Bagratione viennent des czars de Géorgie, lesquels se prétendaient issus des antiques Bagratides, qui régnèrent en Géorgie dès le neuvième siècle, mais ces prétentions ne sont rien moins qu'authentiques. Le dernier Bagratide, le czar George III, mourut en **1184**; sa fille et héritière, la czarine Tamara, si célèbre, et à juste titre, dans les annales du Caucase, épousa un prince de la tribu des Ossètes, David. Ce David se disait être le descendant d'un membre de la famille régnante de Géorgie, ayant fui dans les montagnes et mort chez les Ossètes; mais où en est la preuve?..... Dans tous les cas, il est indubitable que les princes Grouzinski et Bagratione sont issus de la czarine Tamara-la-grande, morte en **1211**, et de son fils le czar George IV. Ces czars de Géorgie, vexés et par les Turcs, et par les Persans, et par les tribus montagnardes du Caucase, passèrent des siècles à se promener, pour ainsi dire, d'une religion à l'autre, tantôt chrétiens, tantôt musulmans, suivant les circonstances du moment. Il y en eut qui devinrent musulmans jusqu'à deux fois dans le courant de leur vie, avec deux retours au christianisme. Leur dépravation morale n'était égalée que par leur cruauté : dans cette famille les frères tuaient leurs frères, les fils assassinaient leurs parens; quant aux meurtres entre les cousins, c'était passé à l'état de péché

véniel; faire crever les yeux, faire couper le nez, était devenu une affaire d'habitude.

Après la mort du czar Vahtang V, le législateur du pays (ce Solon géorgien n'avait point manqué non plus d'être musulman pendant un certain nombre d'années, sous le nom de Shah-Navaz), sès cinq fils se prirent de querelle entre eux; l'aîné, Artchile, prince d'Imérétie, après s'être fait musulman sous le nom de Shah-Nazar-Khan, voulut chercher un refuge en Russie, et à cette occasion, il revint à la religion chrétienne. Il arriva en Russie en 1683, avec sa femme, ses trois fils et sa fille, reçut de vastes propriétés, et en 1685 vint habiter l'une de ces terres, Vsésviatskoïé, aux portes de Moscou. Après quelques tentatives infructueuses de recouvrer ses états, il se fit sujet russe. — Ses deux plus jeunes fils moururent adolescens; l'aîné, Alexandre, un jeune homme fort intelligent, que Pierre Ier avait pris en grande affection et nommé, à l'âge de 26 ans, grand-maître de l'artillerie russe (il fut le premier à porter ce titre), fut fait prisonnier à la bataille de Narva et mourut en Suède, après une captivité de dix années. — Son père le suivit bientôt dans la tombe. — Ses riches propriétés échurent à sa fille unique, la princesse Daria (en géorgien : Daredjana), et après la mort de celle-ci, en 1740, firent retour à l'état.

Le neveu d'Artchile, le czar Vahtang VI, harcelé à la fois et par les Persans et par la branche cadette de sa famille, chercha un refuge en Russie, avec ses quatre fils, en 1724, suivi d'un nombre considérable de nobles géorgiens. Il reçut d'immenses propriétés, et on lui assigna, pour son séjour et celui de sa suite, aux portes de Moscou, près les étangs de Presnia, une vaste étendue de terrain, aujourd'hui occupé par un quartier de la ville portant encore le nom de Grouziny. Son fils ainé, le czarévitch Bakar, laissa deux fils : Alexandre et Léon; ce dernier a été la souche de la branche aînée des princes Grouzinski, aujourd'hui à la veille de s'éteindre. Cette branche, après avoîr mangé son riche héritage, essaya, au service administratif, de se refaire une existence par des moyens peu avouables

Le fils aîné du czarévitch Bakar, le prince Alexandre, épousa une Menchikow, la petite-fille du célèbre maréchal. Sa lignée mâle s'éteignit avec son fils le prince George, mort nonagénaire en 1852, et dont la fille a porté en dot, au comte Alexandre Pétrovitch Tolstoy, huit mille serfs, constituant le quart de l'héritage du czar Vahtang VI.

Le second fils de ce czar, le czarévitch George, épousa la princesse Marie Dolgoroukow, nièce de mon trisaïeul, fille unique de ce prince Jacques Pétrovitch qui menait une existence monacale. Ils eurent une fille, Anna, mariée au prince Alexis Galitsyne; elle a été la grande-mère de l'aimable et spirituel comte Alexis de Saint-Priest.

En 1757, l'on vit arriver en Russie les neveux de Vahtang VI, les fils du czar Iessey, mais ceux-là ne reçurent guère l'accueil hospita-

lier, offert aux deux branches de leur famille qui les avaient précédé dans l'émigration. — L'aîné des trois frères, le czarévitch Alexandre, occupa un modeste emploi de lieutenant-colonel dans les troupes cantonnées au pied du Caucase. Son second fils, le prince Cyrille Bagratione, commença sa carrière en qualité de sous-officier, sans avoir un sou en poche; il fut сенатскій курьеръ; enfin, sur ses vieux ans, devenu sénateur, il épousa la fille d'un riche marchand. Il a été le grand-père du général Albédinski. — Le neveu du prince Cyrille, le célèbre prince Pierre Ivanovitch Bagratione, blessé à mort à la bataille de Borodino, en 1812, avait reçu de la nature de grands talens militaires et le coup-d'oeil de l'habile capitaine, mais l'éducation lui avait complétement fait défaut : né dans une famille à position de fortune très-gênée; devenu sous-officier à l'âge de quinze ans, il ignorait même l'orthographe*. Son neveu est aujourd'hui gouverneur de Tver.

La branche cadette des czars de Géorgie continua à régner jusqu'à la mort du czar George XIII, décédé le 28 décembre 1800. A cette époque la Géorgie fut annexée à la Russie; les neuf fils et les frères de George XIII devinrent sujets russes, et leurs nombreux descendans portent aujourd'hui le nom de princes Grouzinski. On ne leur donna point de terres; on leur assigna des pensions complétement insuffisantes pour soutenir leur rang; plusieurs d'entre eux végètent dans la misère; d'autres ont refait leur position par des mariages plus ou moins riches.

Les princes Bagratione-Mouhranskî sont un rameau de la maison des czars de Géorgie, détaché de la souche commune au seizième siècle; ils ont pris le nom de leur ancien apanage, Mouhrany.

Il y a encore des princes Bagratione-Iméretinski et des princes Bagratione-Davydow†, issus des anciens czars d'Imérétie. Ces derniers viennent de Mahib-el-Din, fils du prince d'Erzeroum, de la race des Turcs Seldjoukides, marié à la princesse Roussoudane, fille de la czarine de Géorgie Tamara la grande. Leur petit-fils Michel fut la souche des czars d'Imérétie, qui régnèrent dans ce pays jusqu'en 1810. Le dernier czar, Salomon II, s'était placé sous la suzeraineté de la Russie. La

* Le prince George Eristow, mort général en chef au service de Russie, et marié à la fille du dernier czar de Géorgie, se trouvant de passage à Berlin, fut invité à la table du roi Frédéric-Guillaume III. L'on servit un esturgeon, et le roi, pour dire quelque chose à Eristow, lui demanda : "prince, avez-vous, en Géorgie, des "esturgeons?" Eristow s'imagina que le roi lui demandait s'il y avait des sergens, et répondit : "Sire, je l'ai été moi-même pendant une année entière!"

† Il ne faut point confondre cette famille, ni avec les princes Davydow, issus de David, fils naturel du czarévitch géorgien Dmitri, au seizième siècle, ni avec l'ancienne famille russe des Davydow, à laquelle appartenait le célèbre poëte-partisan de 1812. Cette famille est issue du mourza tatare Mintchak, baptisé dans les premières années du quinzième siècle. Le fils aîné de Mintchak fut la souche des Davydow, et le second fils fut la souche des Ouvarow. Le chef actuel de la famille Davydow, le maréchal de la noblesse à Pétersbourg, a hérité du nom et du titre des comtes Orlow du dix-huitième siècle.

guerre ayant éclaté entre les Russes et les Turcs, il entra en négociation avec ces derniers; ses menées furent découvertes; il fut obligé de fuir et l'Imérétie fut annexée à la Russie en 1810. Salomon mourut à Trébisonde; ses petits-fils et ses neveux sont devenus sujets russes; la branche aînée porte le nom de princes Bagratione-Imérétinski; les trois branches cadettes (la cadette des trois est issue de Salomon II) portent le nom de princes Bagratione-Davydow.

Il y a deux familles du nom de Dadiane; toutes les deux ayant régné sur la Mingrélie l'une après l'autre. Vardane Dadiani, majordome de la czarine de Géorgie Tamara la grande, fut nommé par elle gouverneur héréditaire (éristaw) de la Mingrélie dans les premières années du treizième siècle. L'un de ses descendans, Liparite Dadiani, profitant des circonstances difficiles où se trouvaient les czars de Géorgie, se déclara souverain indépendant, au quinzième siècle. A la fin du dix-septième siècle, des troubles vinrent bouleverser la Mingrélie; le souverain et sa famille durent chercher un asile en Russie, où ils devinrent sujets russes sous le nom de princes Dadianow. En Mingrélie, le pouvoir tomba entre les mains d'un gentilhomme aventureux et hardi, Katso-Tchikouani, lequel se déclara Dadiane de Mingrélie et souverain du pays. Le prince Grégoire se plaça sous la suzeraineté de la Russie en 1803; son petit-fils, le prince David Lévanovitch mourut en 1853, laissant le trône de Mingrélie à l'aîné de ses fils, encore enfant, sous la régence de sa veuve, née princesse Tchavtchavadzé.

En 1857, le maréchal prince Bariatinski, vice-roi du Caucase, fit ôter la régence à la princesse, et fit administrer le pays par des fonctionnaires russes. Le jeune prince porte le titre nominal de souverain, mais il n'est nullement certain qu'à sa majorité le gouvernement russe le laisse exercer la réalité du pouvoir. Lui, ses frères et ses oncles portent le nom de princes Dadiane-Mingrelski.

Les princes Sibirski sont issus des anciens souverains de la Sibérie. Lors de la conquête de ce pays et de la bataille définitive qui décida de son sort, les femmes et les trois fils de Koutchoum, le dernier souverain de la Sibérie, furent faits prisonniers et amenés à Moscou, où ils trouvèrent un très-bon accueil : on leur laissa le titre de czarévitchs de Sibérie, avec le droit de préséance, à la cour, sur tous les boyars russes. L'aîné des petits-fils de Koutchoum, Alp-Arslane, reçut du czar Michel Romanow, en possession héréditaire, la ville de Kassimow sur l'Oka, peuplée de musulmans, avec le titre de czarévitch de Kassimow. Sa lignée, baptisée au dix-septième siècle, s'éteignit en 1715.

Les czarévitchs de Sibérie se firent également baptiser à la même époque, et au commencement du dix-huitième siècle cette maison se trouvait représentée par le seul czarévitch Basile Alexéiévitch; lié avec le fils aîné de Pierre Ier, il fut enveloppé dans la catastrophe de

celui-ci. Il fut exilé; sa fortune confisquée; ses trois fils privés de leur rang à la cour, avec la défense de s'intituler « czarévitch » et l'ordre de s'appeler : « princes Sibirski. » Ruinée par la confiscation, cette famille ne s'en est jamais relevée depuis. Le petit-fils du czarévitch Basile, le prince Basile Fédorovitch, se trouvait général d'infanterie sous le règne de Paul, lequel, dans un moment de caprice, l'envoya en exil en Sibérie. Son petit-fils est, de nos jours, l'unique représentant de cette ancienne maison.

La famille des princes Bolhovskoy est fort ancienne; elle régnait déjà, au treizième siècle, dans la ville de Bolohow et plusieurs autres, dans la province actuelle de Podolie*. Cette famille a cessé, depuis long-temps, de jouer un rôle historique.

La famille des princes Mestcherski est une branche de l'ancienne maison des mourza Schirinski, jadis si puissante en Crimée. L'un des Schirinski, Bahmète, fils de Hussein, vint, avec une bande de Tatars s'emparer, en 1298, de la petite ville de Mestchéra, sur l'Oka (aujourd'hui la ville de Kassimow, dans la province actuelle de Riazane). Son fils Béklémich se fit baptiser sous le nom de Michel et devint la souche des princes Mestcherski, lesquels conservèrent leur souveraineté jusqu'à la fin du quinzième siècle.

L'un d'eux, le prince George Fédorovitch, le petit-fils du tatar baptisé, fut au nombre des princes apanagés qui vinrent, avec leurs troupes, aider le grand-duc Dmitri Donskoy à remporter sur les Tatars la fameuse victoire de Koulikovo, en 1380. Dépouillés de leur apanage et tombés au rang de gentilshommes, les princes Mestcherski devinrent nombreux, par conséquent pauvres, peu influens, et aucun d'eux ne marqua dans l'histoire de Russie. Enfin, au dix-huitième siècle, le prince Basile Ivanovitch, le trisaïeul du maréchal actuel de la noblesse de Tver, améliora la position sociale de sa famille en épousant la comtesse Natalie Matvéiew, petite-fille du célèbre boyar de ce nom, et soeur consanguine de la première comtesse Roumiantsow; cette alliance lui procura une riche dot et l'appui des Roumiantsow, qui jouèrent un si grand rôle pendant tout le dix-huitième siècle. — Il utilisa, au profit de la carrière de plusieurs d'entre les membres de la famille Mestcherski, les relations à lui créées par son mariage.

Les princes Nesvitski sont également fort anciens. D'origine purement lithuanienne, ils régnaient dans la ville de Nesvije (dans la province actuelle de Minsk) au douzième siècle, et l'un d'eux, le prince George Nesvitski, fut tué dans la première bataille gagnée par les Tatars sur les Russes, sur les rives de la Kalka, en 1224. Le prince Basile, persécuté pour son refus d'embrasser le catholicisme romain,

* Cette ville de Bolohow n'existe plus de nos jours; il ne faut point la confondre avec la ville de Bolhow, dans la province actuelle d'Orel; celle-ci a été fondée au seizième siècle.

émigra en Russie en 1508, et reçut des terres en indemnité de la perte de sa principauté de Nesvije, confisquée par le gouvernement lithuanien. Depuis, cette famille est tombée dans une position de fortune très-médiocre.

La famille des princes Ténichew se trouve issue des anciens khans d'Astrahan. L'un des membres de cette famille, le prince Iénikey, fils du prince Téniche, entra au service de Russie sous le règne du czar Ivan-le-Terrible, au seizième siècle. Ses descendans se firent baptiser et portent le nom de princes Ténichew.

La famille des princes Mychetski est fort ancienne. L'on ignore son origine, mais elle portait le titre de prince à une époque de l'histoire de Russie, où ce titre n'était reconnu qu'à des familles issues de maisons souveraines. Ainsi, au quinzième siècle, lors de la chute de la république de Novgorod et de la confiscation, par le grand-duc Ivan III, des terres de plusieurs milliers de Novgorodiens, en 1478, nous voyons Ivan III faire don, aux quatre fils du prince Ivan Mychetski, de vastes domaines prélevés sur les propriétés confisquées. Cette famille était fort riche au dix-septième siècle, lorsque les réformes du patriarche Nikone firent éclater les dissidences religieuses.

Le prince Prokofii Iacovlévitch Mychetski, avec son frère Denis, et les enfans de celui-ci, Simon, Ivan et Salomonie, se placèrent à la tête des dissidens religieux *(raskolniki)*, dans le parti desquels le prince Simon Dénissovitch joua un rôle fort considérable et laissa une mémoire vénérée parmi ses coreligionnaires. Sa soeur la princesse Salomonie fut abbesse chez les dissidens, sous le nom « d'abbesse Févronia » et jouit d'une grande considération. Pierre Ier, lors de ses luttes avec les dissidens, confisqua les terres des princes Mychetski, et cette famille tomba dans la plus grande pauvreté, au sein de laquelle elle végète jusqu'à nos jours.

Il y a trente ans de cela, un prince Mychetski était commissaire de police (квартальный надзиратель) à Pétersbourg!

Sous le règne de Paul, le maréchal de la noblesse de Pétersbourg, grand-chambellan comte Stroganow, arrivant dans une ville de district, fut logé dans la maison d'un marchand de l'endroit. Il prenait le thé dans sa chambre, et une femme de service allumait le poêle, lorsqu'il entend la maîtresse de la maison, dans le corridor, dire à haute voix « princesse » (княжна). A cet appel, la femme de service répond : j'y » vais. » — « Comment, s'écrie le comte Stroganow, vous êtes princesse? » — « Oui, répond-elle, je suis une princesse Mychetski. » — « Et vous » servez comme domestique? » — « Je n'ai pas de quoi vivre, et je préfère » gagner mon pain d'une manière honnête, plutôt que d'avoir recours à » Dieu sait quels moyens. » Stroganow vint immédiatement à son secours, et de retour à Pétersbourg, il raconta cet épisode à l'empereur Paul, qui accorda à cette infortunée une petite pension viagère.

CHAPITRE III

SOMMAIRE : Les Stréchnew ; noble conduite de cette famille après son élévation subite. — Les Miloslavski ; un médecin anglais exilé en Sibérie ; vengeance de Pierre I sur un cadavre enterré depuis douze ans ; une princesse aux trois quarts folle. — Les Matvéiew ; origine des Homoutow ; le célèbre boyar Matvéiew ; son fils le comte ; les immunités diplomatiques à Londres en 1708 ; un sénateur faisant pendre un fonctionnaire sur la place publique. — Les Narychkine ; leur origine ; leur rapide fortune ; la catastrophe du 15 mai 1682 ; haute position des Narychkine à la cour de Pierre I ; tentatives infructueuses d'alliances avec des maisons régnantes d'Allemagne ; refus de porter le titre de comtes ; hauteur d'Alexandre Narychkine vis-à-vis de Pierre II ; luxe de cette famille. — Les trois fils du chancelier Golovkine. — Conduite sublime de la comtesse Michel Golovkine. — Les Golovkine restent en Hollande ; leur retour en Russie ; le comte George parlant le russe comme un étranger. — Les Saltykow ; émigration en Pologne de deux branches de cette famille, dont l'une y reste définitivement. — Les deux Basile Fédorovitch ; le comte Simon ; services rendus par lui à l'impératrice Anne. — Deux demoiselles d'honneur battues, fouettées et envoyées à la buanderie de la cour. — Les Lapouhine ; leur grande position à la cour de Pierre II. — La belle M-me Lapouhine et sa liaison avec Reinhold de Loewenwolde. — Le mariage de la czarine Prascovia avec Mamonow ; origine des Mamonow. — Les Schérémétew ; illustration de cette famille ; le maréchal ; son genre de vie ; son testament qui ruina la branche aînée de sa postérité. — Le comte Pierre Schérémétew ; sa bêtise ; son égoïsme ; sa conduite indigne envers sa soeur ; histoire du saumon. — Les Rjevski. — Les Tatistchew. — Origine des princes Dondoukow. — L'historien Tatistchew ; sa fin étrange ; ses travaux historiques. — Les Iéropkine. — Liste des familles issues des *opritchniki* d'Ivan-le-Terrible. — Les Golovine ; leur origine ; le premier comte Golovine ; ses fils ; ses deux cousins-germains. — Férocité de Pierre I à l'égard du vieux Mathieu Golovine. — Destinée bizarre de la famille Aminow. — Les Boutourline ; le général Ivan Boutourline ; le maréchal comte Boutourline ; sa nullité ; le prince-pape Boutourline. — Les orgies de Pierre I. — Le conclave, ou concile étranger à toute tristesse. — Les princesses-abbesses. — Les princes-papes. — Le premier comte Zotow ; son mariage. — Le confesseur Nadarjinski.

J'ai raconté, à la page 3, comment le czar Michel Romanow, après la mort de sa première femme, la princesse Marie Vladimirovna Dolgoroukow, empoisonnée par les familles rivales de la nôtre, s'était décidé, sur l'avis de son père Philarète, à épouser Eudoxie, la fille de Lucien Stépanovitch Stréchnew, un gentilhomme obscur et pauvre, dont la famille avait été anoblie un siècle auparavant, et qui labourait lui-même son champ avec l'aide de quelques serfs qu'il possédait. Ce

mariage eut lieu le 5 février 1626. La famille Stréchnew reçut de vastes propriétés, et le respectable Lucien Stépanovitch, devenu un fort grand seigneur, eut la noblesse d'âme de conserver dans une armoire, sa vie durant, ses modestes habits de cultivateur, afin, disait cet homme excellent, de ne point se laisser dominer par l'orgueil.

La nouvelle czarine avait trois soeurs : l'aînée se trouvait déja mariée à un pauvre gentilhomme appelé Élizare Tchéboukow; des deux autres : l'une, qui était laide et d'une santé chétive, fut mariée à un gentilhomme de bonne maison et riche, Matiouchkine; la plus jeune, fort belle de sa personne, épousa le plus grand seigneur de la Russie, le prince Vorotynski. — La czarine avait aussi un frère, que l'on maria avec une princesse Lykow, et de cette façon, la famille Stréchnew prit rang au sein de la haute noblesse russe.

Le boyar Tihone Nikititch fut l'un des amans de la czarine Natalie Narychkine et le père de Pierre Ier. Lors du procès des strélitz, ces derniers le disaient sans se gêner, et ajoutaient : « voyez tous les enfans » du czar Alexis de son premier mariage; ils sont tous scrofuleux, et » tous couverts de pustules, même la czarine Sophie, la mieux portante de toutes; tandis que les deux enfans de la czarine Narychkine, » Pierre et Natalie, sont forts, vigoureux et florissans de santé. »

Un jour, à la cour, après un repas très-copieux, Pierre Ier dit, en montrant le comte Ivan Moussine-Pouchkine : « celui-là sait au moins » qu'il est le fils de mon père, mais moi, je ne sais pas seulement au » juste de qui je suis le fils ! » et se levant de sa place, il se dirigea vers Stréchnew assis à table : « Tihone Nikititch, dis-moi la vérité : » es-tu mon père? » Stréchnew, tout ahuri, se taisait. Pierre, fortement pris de vin, le saisit au collet, et le secouant, cria : « réponds-moi, ou » je t'étrangle! » — « Sire, répliqua Stréchnew, je ne sais en vérité » que vous dire : je n'étais pas le seul! » Alors Pierre se couvrit le visage avec les mains et sortit de la salle.... Ce Tihone Nikititch était un homme de beaucoup d'esprit, d'un caractère énergique et cruel.

Sous le règne de Pierre II, la famille Stréchnew occupait une position très-élevée. Sa richesse et ses liens de parenté avec la famille impériale se trouvaient encore rehaussés par l'influence du vice-chancelier Ostermann, marié à la soeur aînée des quatre frères qui représentaient alors cette famille, éteinte depuis en lignée mâle le 12 novembre 1802. La cousine-germaine du dernier Stréchnew, veuve du général Glébow, obtint, le 19 avril 1803, pour ses deux fils Pierre et Dmitri l'autorisation de s'appeler « Glébow-Stréchnew. » Le plus jeune mourut célibataire; Pierre laissa un fils, Fédor, mort célibataire il y a quelques années, et dont la nièce, Mlle de Brevern, ayant épousé le prince Michel Shahovskoy, celui-ci a hérité du nom de Glébow-Stréchnew *.

* Il y a en Russie plusieurs familles du nom de Glébow; celle dont il est question ici, est de la même origine que les Ladyjenski. Voyez l'article des princes Romodanovski, page 54.

La famille Miloslavski était une branche de l'ancienne famille lithuanienne des Korsak*, dont un membre, Venceslas, accompagna en Russie la princesse Sophie de Lithuanie, fille du grand-duc Vitold, lorsqu'elle vint épouser le grand-duc de Moscou Basile II, en 1390. Venceslas embrassa la religion grecque; se fixa en Russie, se maria et eut un fils, Fédor, dont les trois fils aînés furent la souche des nombreuses branches de la famille Korsakow, et le plus jeune, Térentiy, ayant eu pour sa part la terre de Miloslavka, légua à ses descendans le nom de Miloslavski.— Le czar Alexis Romanow épousa, le 16 janvier 1648, Marie, fille d'Élie Danilovitch Miloslavski; elle fut la mère des czars Fédor III et Ivan V, ainsi que de la célèbre czarine Sophie.

La nouvelle czarine avait deux soeurs, dont l'une épousa le boyar prince Dmitri Alexéiévitch Dolgoroukow; elle fut la grand'mère du maréchal et c'est d'elle aussi que se trouvent issues les deux branches cadettes de notre maison. L'autre épousa le vieux boyar Boris Ivanovitch Morozow, ancien gouverneur et favori du czar Alexis†.

Les Miloslavski reçurent, comme c'était l'usage, de vastes terres, contractèrent de grandes alliances et jouèrent à la cour un rôle fort important jusqu'au moment où Pierre I^er^, qui les abhorrait, prit le pouvoir en main. L'un des membres de cette famille exerça surtout une grande influence sur l'esprit de Fédor III et de la czarine Sophie; c'était Ivan Mihaïlovitch Miloslavski, un homme d'une intelligence supérieure et d'une énergie de fer. Sous le règne de Fédor, il dirigea à la fois plusieurs branches de l'administration. Après la mort du czar et l'avénement au trône du jeune Pierre sous la régence de la czarine Natalie Narychkine, Ivan Mihaïlovitch et ses deux neveux les Tolstoy, fils de sa sœur (voyez page 20), furent les principaux instigateurs de la terrible insurrection qui éclata le 15 mai 1682, ensanglanta les rues de Moscou pendant trois jours, coûta la vie à plusieurs membres de la famille Narychkine, à plusieurs boyars, entre autres au célèbre Matvéiew, associa l'idiot Ivan V à la couronne du jeune Pierre, et arracha la régence à la mère de celui-ci pour la placer entre les

* Les Korsak, toute prétention mythologique mise à part, sont fort anciens, mais les prétentions sont comiques. La respectable madame Vassiltchikow, dont la mère, madame Arharow, avait été une Korsakow, me faisait voir un jour (en riant comme de raison) une ancienne généalogie des Korsakow, trouvée dans les papiers de sa mère, et débutant par ces mots inimitables : "Sans remonter plus haut, commençons par Hercule."

† A cette époque, les femmes, en Russie, se trouvaient enfermées à l'orientale, et ne voyaient aucun homme, excepté leurs parens et leurs médecins; dans la chambre à coucher, un petit fouet (плеть) se trouvait suspendu au mur pour rappeler aux femmes leur position. Madame Morozow, une jeune et belle brune aux beaux yeux, ennuyée de son vieux mari, se laissa conter fleurette par son médecin, un jeune anglais nommé Barnsley. Morozow fit saisir ce dernier et l'exila en Sibérie, où Barnsley embrassa la religion grecque, se maria et devint la souche de la famille Bournachow.

mains de Sophie*. Miloslavski mourut le 27 juillet 1685, à l'âge de 56 ans. — Douze ans après sa mort, lors d'une nouvelle révolte des strélitz, Pierre Ier, ayant appris, par l'enquête, que le défunt avait été le principal moteur de celle de 1682, et qu'il avait surtout cherché à bien inculquer aux strélitz l'idée que Pierre n'était point le fils du czar Alexis, fit déterrer le cadavre de Miloslavski, le fit placer sur un traîneau attelé de douze porcs et accompagné du bourreau, le fit amener au village de Préobrajenskoïé où se trouvait l'inquisition politique, fit ouvrir le cercueil par la main du bourreau, hacher le cadavre en morceaux, et fit ensuite enterrer ces morceaux sous le sol de la chambre où d'ordinaire avaient lieu les tortures.....

La famille Miloslavski tomba dans une disgrâce complète et disparut de la cour. Néanmoins, la branche aînée, laquelle n'avait pris aucune part aux insurrections des strélitz, conserva sa grande fortune, malgré que l'aîné des deux frères qui représentaient cette branche, Alexandre, fut marié à Sophie Sakovnine, fille d'Alexis Prokofiévitch Sakovnine, l'un des principaux conspirateurs de 1697, et que Pierre Ier fit torturer jusqu'à ce que la mort s'en suivit. — Sous le règne de Pierre II, Alexandre Miloslavski maria son fils unique, Léon, avec une Dolgoroukow, nièce du maréchal, alors si puissant à la cour. La fille aînée d'Alexandre Miloslavski, Marie, avait épousé le prince Serge Galitsyne, l'un des fils du gouverneur de Pierre Ier. Cette princesse Galitsyne avait des manies et des extravagances qui frisaient la folie; ainsi, pour passer une chemise, deux femmes de chambre étaient obligées de tenir la chemise entr'ouverte; la princesse, de la chambre voisine, après avoir fait trois signes de croix sur sa poitrine, s'élançait, et si la tête entrait facilement dans l'ouverture de la chemise, c'était, à ses yeux, un présage de ce qu'il ne lui arriverait aucun malheur dans le courant de la journée, mais si la tête venait à manquer l'ouverture de la chemise, alors la cérémonie était à recommencer et à renouveler jusqu'à une heureuse réussite.

D'après les vieilles superstitions russes, la rencontre d'un prêtre devant porter malheur, la princesse Galitsyne, toute bigote qu'elle était, chaque fois qu'elle rencontrait un prêtre dans la rue, crachait, du côté opposé, par la portière de la voiture, et si on lui en demandait la cause, elle répondait : « отплёвываюсь отъ попа. »

La famille Miloslavski s'est éteinte en 1791.

* La czarine Sophie, qui visait au trône, peu de temps avant sa chute avait fait graver, en Hollande, son portrait avec la couronne de Monomaque sur la tête et l'inscription russe : "Sophie Alexéievna, par la grâce de Dieu, czarine et autocratice de toutes les Russies." Lors de sa chute, l'on s'empressa de détruire ce portrait, dont les exemplaires sont devenus d'une insigne rareté. Il ne m'est arrivé d'en voir que deux dans ma vie : l'un à Pétersbourg chez le prince Alexandre Iacovlévitch Labanow, commodore du yacht-club russe et savant bibliophile; l'autre, chez M. Müller, libraire et bibliophile à Amsterdam.

C'est au célèbre Matvéiew, l'un des hommes les plus remarquables du dix-septième siècle, que les Narychkine sont redevables de leur élévation. Le trisaïeul d'Artamon Serghéiévitch Matvéiew, Cyrille Ivanovitch, avait figuré comme voïévode dans la campagne des Russes contre les Tatars de Kazan en 1544, mais sa descendance resta pauvre et obscure, et le célèbre Matvéiew commença sa carrière en qualité de petit officier des strélitz. Heureusement pour lui, sa mine avenante et les agrémens de sa personne lui procurèrent la chance d'épouser la fille, déjà nullement jeune et plus âgée que lui, d'un étranger fort civilisé, qui avait fait fortune au service russe. Grégoire Hamilton, de l'une des nombreuses familles écossaises de ce nom, était venu chercher fortune en Russie dans les premières années du dix-septième siècle. Il avait une fille, Eudoxie, qui épousa Matvéiew, et deux fils : Pierre et Alexandre. Pour russifier ses enfans, il leur fit embrasser la religion grecque, et leur ordonna de s'appeler « Hamoltow. » Les deux fils de Pierre : Mina et Ivan, pour se russifier encore mieux, se firent appeler « Homoutow, » et le fils unique de Mina, Alexis, fut le trisaïeul du général Homoutow, ataman des Cosaques du Don, mort en 1864*.

Cette alliance avec une famille écossaise, en introduisant Matvéiew dans la société des étrangers qui, de jour en jour, devenaient plus nombreux en Russie, lui inspira le goût de l'étude; lui apprit à ne point tenir sa femme enfermée comme c'était l'usage général en Russie; l'initia à un genre de vie européen, et donna à sa maison un cachet de civilisation auquel il fut redevable, à la fois, et de sa faveur auprès du czar Alexis, et des ennemis, nombreux et acharnés, que son goût pour les usages occidentaux lui suscita parmi les fanatiques du *statu quo*, toujours également absurdes et haineux, à toutes les époques et dans tous les pays.

Le czar Alexis avait pris Matvéiew en affection, l'avait nommé surintendant de ses spectacles et allait parfois souper chez lui en petit comité. Dès le moment où le czar devint veuf de sa première femme Marie Iliinichna Miloslavski, morte le 4 mars 1669, Matvéiew forma le projet de lui faire épouser une jeune personne sans fortune, mais très-belle, que sa femme avait prise dans la maison et traitait comme sa propre fille. Le père de cette jeune personne, Cyrille Narychkine, avait été capitaine dans le regiment de cavalerie (рейтарскій полкъ), commandé par Matvéiew, et le frère de Cyrille, Fédor, était marié à une Homoutow, nièce de la femme de Matvéiew. Ce dernier s'y prit avec beaucoup d'habileté; il sut rendre le czar amoureux de Natalie Narychkine (elle était née en 1651, et avait 22 ans de moins qu'Alexis)

* Il existe en Russie encore une famille du nom de Homoutow, issue de Dmitri Homoutow, propriétaire dans le district de Rouza (province de Moscou), en l'an 1504, et dont le petit-fils, Michel Nikititch, fut tué à la prise de Kazan, le 2 octobre 1552. A cette famille appartenait l'ancien gouverneur de Viatka.

et le mariage eut lieu le 22 janvier 1671. — Seize mois après, naquit Pierre Ier, fils, disait-on généralement dans le temps, du boyar Tihone Nikititch Stréchnew; la czarine Natalie étant connue par la légèreté de sa conduite. Matvéiew acquit un crédit immense. Le célèbre Ordyne-Nastchokine, l'un des hommes les plus éminens de son époque, et qui dirigeait avec un remarquable talent le département des affaires étrangères (посольскій приказъ), fut obligé de se retirer devant le tout-puissant favori, et alla cacher son dépit dans un couvent où il se fit moine. Matvéiew réunit et cumula entre ses mains la direction : des affaires étrangères; celle des départemens (приказы) des strélitz, de la cour, de la Petite-Russie, de Kazan, d'Astrahan et de la monnaie. Homme de mérite et de talens variés, il mena bien les affaires; il avait l'art de manier les hommes, de s'en faire aimer; il déguisait une grande finesse sous un air franc et ouvert, et une forte énergie sous les dehors d'une affabilité douce et cordiale. Sous bien des rapports il était supérieur à son temps. Ainsi, il n'était nullement superstitieux; il ne pouvait souffrir l'ivrognerie, dont l'usage se trouvait alors si répandu; il lisait beaucoup; il possédait une bibliothèque; un cabinet de physique et un petit laboratoire de chimie, ce qui, aux yeux de ses ennemis obscurantistes, le fit passer pour un sorcier ayant des relations avec les démons!

Au lit de mort du czar Alexis, en janvier 1676, Matvéiew travailla ardemment à le décider à léguer la couronne à son jeune fils Pierre, au détriment des deux fils du premier lit, et à confier la régence à la czarine Natalie, ce qui l'aurait rendu lui, Matvéiew, l'arbitre des destinées du pays : Natalie étant une femme d'un esprit borné et complétement incapable de gouverner. Mais il échoua devant l'influence et l'habileté des Miloslavski, d'Ivan Mihaïlovitch surtout, dont j'ai parlé plus haut, influence vivement appuyée et renforcée par celle du patriarche Joachim, ennemi déclaré des innovations et des usages européens, et par conséquent de Matvéiew.

Le fils aîné d'Alexis, Fédor III, monta sur le trône; Matvéiew fut envoyé en exil dans la petite ville septentrionale et éloignée de Poustozersk, et seulement au bout de quatre années il obtint l'autorisation d'habiter la petite ville de Louh, à 500 verstes de Moscou.

En 1682, Fédor mourut, après avoir, trois mois avant son décès, aboli le *méstnitchestvo* (voyez page 3), et avoir, par cette mesure d'ailleurs sage et indispensable, irrité et exaspéré un grand nombre de familles. Ceux d'entre les boyars qui avaient poussé à ce coup d'état, et en première ligne le prince Michel Iouriévitch Dolgoroukow et Ivan Maximovitch Iazykow, devenus l'objet de la haine des partisans des anciens usages, se rangèrent du côté du jeune czarévitch Pierre, et décidèrent Fédor à léguer la couronne à ce frère consanguin, par la cause, très-légitime d'ailleurs, de l'imbécillité reconnue de son frère

germain, Ivan. — Fédor mourut le 27 avril 1682; le jeune Pierre fut proclamé czar; sa mère Natalie fut déclarée régente, et l'on envoya un courier à Matvéiew pour l'inviter à arriver à Moscou en toute hâte. Il arriva le 10 mai, mais le 15 du même mois une insurrection terrible éclata : les strélitz, poussés par la czarine Sophie, les Miloslavski, les Havanski, les Tolstoy, envahirent le Kremlin et le palais des czars, massacrant tous ceux qui leur tombèrent sous la main : Matvéiew, Iazykow, le prince Michel Dolgoroukow, son vieux père le prince George; les deux aînés d'entre les cinq frères de la czarine Natalie Narychkine, furent tués et leurs cadavres hachés, littéralement mis en morceaux.

Un nègre, nommé Ivan, qui avait servi Matvéiew et lui était fort dévoué, ne craignit point de se présenter au milieu de ces strélitz sauvages, ivres de vin et de fureur; malgré les avis à lui donnés sur le danger qu'il courait, il ramassa les morceaux hachés et épars du cadavre de son maître qui avait été bon et affectueux pour lui, et au milieu de coups de fusil qui retentissaient, en présence du sang qui roulait dans les rues, il eut le courage d'aller pieusement inhumer ces restes précieux à côté du tombeau de la femme du défunt, dans la cour de l'église de Saint-Nicolas (Св. Николая что на Столпѣ). Le respectable nègre passa le reste de ses jours dans la maison du fils de Matvéiew, traité comme un ami; quand il mourut, on lui fit des funérailles pompeuses, et on l'inhuma à côté du tombeau de son ancien maître, à la mémoire duquel il avait, au milieu de circonstances si terribles, témoigné une fidélité si dévouée et si courageuse.

Matvéiew laissa un fils, André; celui-ci avait à peine dix-sept ans lors du massacre de son père; on eut toutes les peines du monde à le sauver de la fureur des strélitz insurgés : on le déguisa, ainsi que les trois plus jeunes frères de la czarine Natalie Narychkine, en habits de paysans, et de cette façon l'on parvint à les faire évader de Moscou.

André Matvéiew n'avait point hérité de l'esprit ni des talens de son père, non plus que de son aménité, de sa grâce, de son habileté diplomatique à manier les hommes; il était, lui, tout d'une pièce, mais loyal, honnête et franc. — Aussi Pierre Ier le traitait-il avec beaucoup d'affection. — Il fut ministre de Russie à La Haye, puis à la cour de Louis XIV, et ensuite à Londres, où il lui arriva une aventure inouïe. Le 21 juillet 1708, il se rendait, après dîner, à Sommerset-House, lorsqu'en route trois hommes arrêtèrent son carrosse : deux ouvrirent la portière et se placèrent dans la voiture, le troisième monta sur le siége et arracha les rênes des mains du cocher. Les deux hommes qui s'étaient introduits dans le carrosse se mirent à rosser le ministre et lui déchirèrent ses habits. La foule, accourue à ses cris, obligea le carrosse à s'arrêter; on les fit tous entrer dans une taverne voisine, mais là les hommes, qui avaient exercé cette violence, exhibèrent un

mandat d'arrêt, signé par le shériff, pour une dette de cinquante livres sterlings. L'on jeta Matvéiew dans un fiacre et on le mena à la prison, où il fut incarcéré. — Le corps diplomatique, à l'exception du ministre de Suède (qui fut, dit-on, la cheville ouvrière de ce scandale), prit, comme de raison, fait et cause pour Matvéiew, qui fut élargi immédiatement et quitta l'Angleterre sans prendre congé de la reine Anne; après avoir renvoyé le cadeau d'usage à lui adressé par la reine et refusé d'accepter le yacht, que l'on avait mis à sa disposition pour le voyage. Ce fut seulement le 19 septembre que la reine adressa au czar une lettre d'excuses, et seulement au bout de deux années, le 5 février 1710, c'est-à-dire après que la bataille de Poltava eut décidé la question de la lutte entre la Russie et la Suède, un ambassadeur anglais, lord Whitworth, vint présenter des excuses à Pierre Ier, lequel, préoccupé encore de sa guerre contre la Suède et de ses projets sur la Turquie, ne fit aucune démarche comminatoire, et laissa tomber l'affaire.

Matvéiew fut envoyé, comme ministre, à Vienne, où Charles VI le créa comte du saint-empire. — De retour en Russie, il fut sénateur et présida le collége de la justice; ensuite il fut gouverneur-général de Moscou. Envoyé, l'année qui précéda sa mort, pour inspecter les administrations de diverses villes, et ayant trouvé, dans celle de Péréiaslaw-Zaleski, immensément d'abus, il fit pendre, sur la place publique, le secrétaire du voïévode de cette ville; mais le gouvernement de Pierre II n'était plus féroce comme l'avait été celui de Pierre Ier : Matvéiew fut invité à donner sa démission. Il mourut en 1728, laissant, de sa première femme Anna Stépanovna Anitchkow, une fille, la comtesse Roumiantsow, mère du célèbre maréchal. De sa seconde femme, dont j'ignore le nom de famille, et qui fut hofmeisterine de la duchesse Anne de Courlande, le comte Matvéiew laissa deux filles et un fils, Fédor, avec la mort duquel, en 1734, cette maison s'éteignit. De ces deux filles, l'aînée, Natalie, épousa un prince Mestcherski, et la seconde, Pauline, fut mariée à Ampley Stépanovitch Schépélew, lieutenant-général et lieutenant-colonel aux gardes sous le règne d'Élisabeth.

Il y avait une famille Narychkine d'origine tatare, qui s'était fait baptiser au seizième siècle. Elle était assez riche, et s'éteignit au dix-septième siècle.

Il existe encore de nos jours une famille Iarychkine, dont le premier aïeul, Ivan Iarychkine, fut tué dans la dernière campagne contre les Tatars de Kazan, en 1552. Ses descendans étaient pauvres. L'un d'eux, Polycarpe Borissovitch, reçut une terre du czar Basile Schouiski, et avec son fils Basile et son frère Polyeucte (tous les deux décédés sans postérité), il échangea son nom contre celui de « Narychkine » exemple bientôt suivi par ses quatre cousins-germains, quatre frères,

fils de son oncle Ivan Iarychkine : Polyeucte, Filimone, Thomas et Ivan. Ils ont été la souche des Narychkine actuels*. Ils avaient passé leur enfance au village de Staro-Kirkino, à 20 verstes de la ville de Mihaïlow (dans la province actuelle de Riazane). Polyeucte, tué au siége de Smolensk en 1634, laissa deux fils : Cyrille et Fédor; ce dernier épousa Anna Pétrovna Homoutow, nièce de la femme du célèbre Matvéiew; et Cyrille servit dans le régiment de cavalerie (рейтарскій полкъ), commandé par Matvéiew, qui le fit arriver au grade de capitaine. Cyrille avait épousé Anna, fille d'un pauvre noble du district de Kachira (dans la province actuelle de Toula), Léonce Dmitriévitch Léontiew; il en eut cinq fils : Ivan, Athanase, Léon, souche de la branche aînée des Narychkine; Martémiane et Fédor, et deux filles : Natalie et Eudoxie, morte jeune, le 9 août 1682, sans avoir été mariée. — Les deux fils aînés furent massacrés par les strélitz, le 15 mai 1682; l'un avait 23 ans, l'autre 20 ans; ils ne furent point mariés. Martémiane, de son mariage avec la tante du dernier czarévitch

* Polyeucte, le grand-père de la mère de Pierre I, a été la souche de la branche aînée des Narychkine, aujourd'hui représentée par le jeune Basile Lvovitch Narychkine et par son grand-oncle Emmanuel, (le véritable père de celui-ci était le prince Grégoire Gagarine, auquel il ressemble, non certes pour l'esprit ni l'élégance des manières, mais pour les traits du visage, d'une façon si frappante que le comte Michel Wielhorski, si connu pour ses distractions, lui disait un jour : "bonjour, Gagarine").

Filimone Ivanovitch Narychkine a été la souche de la seconde branche, représentée par deux frères, petits-fils, par leur mère, du célèbre comte Rastaptchine, et leur cousin-germain Alexis Ivanovitch, célibataire. Des deux frères, l'un, Anatole Dmitriévitch, est célibataire; l'aîné, Fédor Dmitriévitch, gendre du respectable grand-échanson prince Dolgoroukow, n'a qu'une fille. A cette branche appartenaient : Simon Grigoriévitch, l'ami du czarévitch Alexis, exilé par Pierre I, et rappelé par Catherine I, qui le nomma hofmeister de la cour de la duchesse Anne de Holstein, et son petit-neveu Alexis Vassiliévitch, sénateur sous le règne de Catherine II.

Thomas Ivanovitch Narychkine fut le grand-père de Cyrille Alexéiévitch, premier commandant de la place de Pétersbourg et ensuite gouverneur de Moscou. De ses deux fils, l'aîné, Simon, fut grand-veneur sous les règnes d'Élisabeth et de Catherine II, et le plus jeune, Pierre, fut la souche des troisième et quatrième branches.

A la troisième branche appartenait l'excellent et respectable décembriste Michel Mihaïlovitch Narychkine. Son neveu, lequel ne lui ressemble guère, est aujourd'hui gouverneur à Kazan.

La quatrième branche est représentée par deux frères, dont l'aîné habite Paris, et le plus jeune habite Moscou, où il est marié à une demoiselle Ouchakow.

Ivan Ivanovitch Narychkine fut la souche des cinquième, sixième et septième branches.

La cinquième branche est représentée par Dmitri Ivanovitch Narychkine, et ses enfans. Sa sœur, ci-devant princesse Ioussoupow, est remariée à M. Chauveau.

La sixième branche n'a qu'un seul représentant : Alexis Ivanovitch, marié à M-lle Hroustchow. La veuve de son neveu, M-lle Knorring, est remariée à M. Alexandre Dumas fils.

Nous ignorons où se trouvent en ce moment les représentans de la septième branche.

de Kassimow (voyez page 98), ne laissa qu'une fille, mariée au prince Basile Galitsyne, frère de ma trisaïeule. Fédor n'eut point d'enfans de son mariage avec une Galitsyne (en secondes noces princesse Répnine).

Les deux filles de Cyrille Narychkine demeuraient chez madame Matvéiéw, et j'ai raconté comment on arrangea le mariage de l'aînée avec le czar Alexis; à peine le mariage eut-il été décidé, que Cyrille fut nommé *stolnik*; seize jours après la noce, il fut avancé comme *doumnoy dvorianine*; le jour de la naissance de Pierre Ier, il fut nommé *okolnitchyi*, et six mois après, le 27 novembre, il fut créé boyar. Il reçut, chaque année, des terres considérables, et à l'époque de la mort du czar Alexis, il possédait 88,000 serfs. Lors de la terrible catastrophe du 15 mai 1682, il fut saisi par les strélitz; le titre de grand-père du petit czar Pierre le sauva de la mort, mais ne put le préserver des outrages; roué de coups, il eut les bras liés, fut placé sur une charrette remplie de fumier et conduit ainsi au couvent de Saint-Cyrille, sur le lac de Béloozéro, où il fut contraint à se faire moine sous le nom de Cyprien. Quelques mois après, il fut élargi, ses voeux forcés furent annulés; il revint à Moscou, et y finit ses jours le 30 avril 1691, à l'âge de 68 ans, après avoir passé, toujours avec une rapidité inouïe, par les extrêmes de la prospérité ainsi que de l'infortune. C'était un homme d'un esprit médiocre, d'un caractère dur, hautain, orgueilleux et généralement peu aimé de tous ceux qui l'approchaient. Son fils Léon joua un grand rôle à la cour de son neveu Pierre Ier; il posséda toute la confiance de celui-ci et mourut en 1705, à l'âge de 41 ans. De sa première femme, dont je ne connais point le nom de famille, il eut deux fils, Alexandre et Ivan, et trois filles : Agrippine, mariée au prince Tcherkaski; Pauline, morte sans avoir été mariée, et Alexandrine, qui épousa le célèbre Volynski. De sa seconde femme, une Saltykow (en secondes noces maréchale comtesse Schérémétew), il eut deux filles : Marie, qui épousa un Galitsyne, cousin-germain de ma trisaïeule, et n'eut point d'enfans, et Anna, mariée au prince Alexis Troubetskoy, souche des cinquième et sixième branches de cette famille, c'est-à-dire des Troubetskoy *de la corde* (voyez page 59).

Le second fils de Léon, Ivan, capitaine de vaisseau, fut un homme très-nul, mais auquel son immense fortune et son titre de grand-oncle de l'empereur Pierre II assuraient une position considérable à la cour et dans le monde; il épousa une Narychkine, fille du premier commandant de la place de Pétersbourg, et laissa une fille, mariée au hetman comte Cyrille Razoumovski, auquel elle porta en dot la moitié de l'immense fortune de la branche aînée des Narychkine. Son frère aîné, Alexandre Lvovitch, était un homme d'esprit, d'énergie, mais du caractère le plus altier et le plus hautain. Il jouissait d'une grande considération auprès de son cousin-germain Pierre Ier, qui l'appelait

familièrement « Lvovitch ». Seul d'entre tous les amis du czarévitch Alexis, il ne fut point arrêté, ni interrogé lors de ce terrible procès; Pierre Ier le nomma, à l'âge de 25 ans, ministre de Russie en Espagne, mais des difficultés surgies entre les deux cours arrêtèrent son départ, lequel n'eut point lieu. Dans les lettres de créance déjà redigées et signées (et dont l'original doit se trouver aux affaires étrangères), Pierre Ier l'appelait « mon cousin le *comte* Narychkine », mais il ne voulut point porter ce titre. A la cour, il se trouvait placé, lui, son frère et ses soeurs, sur un pied de princes et princesses du sang plutôt que sur celui de sujets; ainsi, dans la relation officielle et imprimée des obsèques de Pierre Ier, l'on peut voir les deux soeurs de Narychkine qui n'étaient point encore mariées : Marie (depuis princesse Galitsyne) et Anna (depuis princesse Troubetskoy), figurer dans le cortège, immédiatement après les princesses de la famille impériale, accompagnées, comme elles, de chevaliers d'honneur (ассистенты), et précédant, non-seulement les femmes des plus hauts dignitaires, non-seulement les dames à portrait, mais encore le duc de Holstein et le jeune grand-duc Pierre (depuis l'empereur Pierre II), qui venaient après les deux demoiselles Narychkine. L'orgueil d'Alexandre Lvovitch lui avait à un tel point, comme l'on dit vulgairement, fait monter la moutarde au nez, qu'il s'était mis en tête d'épouser une princesse d'une maison régnante d'Allemagne. Dans ce but, il rechercha une princesse de Hesse-Wanfried; ensuite une autre de la maison d'Anhalt-Coëthen, puis encore une ou deux; toutes l'envoyerent promener, et il se décida à la fin à honorer de son choix une comtesse Apraxine, petite-nièce du grand-amiral. Ayant adressé à Pierre II ses représentations, fort loyales d'ailleurs, sur son genre de vie, sur sa passion effrénée pour la chasse qui l'enlevait à toute occupation sérieuse, il reçut l'ordre de quitter Moscou. Il se retira dans sa terre de Tchaschnikovo. Un jour l'empereur se trouvait dans le voisinage à une partie de chasse; un voisin de Narychkine, un certain Kozlow, l'engagea à aller trouver l'empereur et à lui faire des excuses : « voilà encore! » s'écria Narychkine, « est-ce que par hasard il se serait imaginé être plus que moi; je « suis bien son égal et de plus son grand-oncle; c'est à lui à me « demander pardon! » Kozlow eut l'infamie d'envoyer une délation au sujet de ces paroles, et le fier grand seigneur fut exilé dans ses terres du district de Schatsk, à 500 verstes de Moscou; il y resta jusqu'à l'avénement au trône de l'impératrice Anne. Celle-ci, bien qu'elle n'aimât point la famille Narychkine, tint compte à Alexandre Lvovitch de sa disgrâce sous Pierre II; elle le nomma sénateur, président du collége du commerce et directeur-général des bâtimens impériaux; l'avénement au trône de sa nièce Élisabeth vint encore augmenter la position de Narychkine, lequel mourut en 1745, à l'âge de 51 ans. A une époque d'intrigues de cour, il n'intrigua jamais; à une époque

de bassesses et de platitudes, il se montra orgueilleux et hautain jusqu'à se faire exiler; enfin, excès pour excès, mille fois vaut mieux, vis-à-vis des hommes puissans, l'excès de l'orgueil hautain plutôt que celui d'une platitude basse et vile, ce trait distinctif et déplorable de la plupart d'entre ses contemporainsi, — et j'ajouterais — des nôtres également.

Il y avait, à la cour de Pierre II, un Narychkine très-bien posé : c'était Simon Grigoriévitch, ancien aide-de-camp-général de Pierre Ier. Ami du czarévitch Alexis, il se trouva fortement compromis lors de sa catastrophe; arrêté, interrogé, il fut redevable de son salut au nom qu'il portait, ce nom de Narychkine si cher à Pierre Ier; il fut exilé sans avoir même été dépouillé de sa fortune, faveur complétement exceptionnelle. Catherine Ire, qui témoigna toujours les plus grands égards à la famille Narychkine, le rappela et le nomma hofmeister de la cour de sa fille la duchesse de Holstein. A l'avénement d'Anne au trône, il quitta le service avec le grade de général en chef et se retira de la cour, habitant Moscou en hiver, et ses terres en été. Il avait de l'esprit et de la finesse.

Il y avait encore un Narychkine à la cour, un jeune homme brillant, élégant, le Lovelace du temps, donnant la mode et le ton du jour : c'était Simon Kirilovitch, fort jeune encore, puisqu'il était né en 1710. La grande-duchesse Élisabeth fut séduite par sa bonne mine, son élégance et son aplomb; il devint son amant, mais à peine avait-il accepté, après le renvoi de Boutourline, cet emploi aussi charmant que dangereux, qu'il reçut l'ordre de voyager et partit pour l'étranger, où il resta jusqu'à l'avénement au trône de l'objet de sa passion. Il revint alors en Russie, trouva sa place prise par Razoumovski, eut la prudence de ne point s'en montrer courroucé, et devint l'un des personnages les plus importans de la cour. Après la promotion de Razoumovski au maréchalat, il lui succeda dans les fonctions de grand-veneur et sa maison fut l'une des plus magnifiques de Pétersbourg jusqu'à sa mort, arrivée en 1775. Il étalait un luxe fastueux : le jour du mariage de Pierre III, il arriva à la cour dans un carrosse où les interstices entre les rayons des roues étaient vitrés de glaces : il portait ce jour-là un habit tout brodé en argent, ayant sur le dos une broderie représentant un arbre à rameaux touffus. Il avait, dans sa maison, une salle de spectacle, et Catherine II venait parfois y assister aux représentations. Quelques mois avant la mort de Narychkine, on y donna un ballet, intitulé « Diane et Endymion » : l'on vit paraître sur la scène, non-seulement des chiens, mais encore des cerfs vivans.....

J'ai dit, (page 16) comment le chancelier Golovkine se trouvait redevable, de son élévation, à ses liens de parenté avec les Narychkine. Ce chancelier avait trois fils : Ivan, Alexandre et Michel. Le comte Ivan Golovkine fut un homme assez nul : il avait épousé la fille du

prince Mathieu Gagarine et s'attendait à recueillir, après son beau-père, un héritage immense, mais la catastrophe de Gagarine et la confiscation de ses biens réduisirent à néant ces grandes espérances. Il mourut en janvier 1734, quinze jours avant son père; et son fils Gabriël hérita du tiers de la fortune, fort considérable d'ailleurs, du chancelier son aïeul. Après la disgrâce de la famille Golovkine, sous le règne d'Élisabeth, le comte Gabriël, pour se refaire une position à la cour, épousa la fille unique du maréchal comte Alexandre Schouvalow, chef de la police politique, frère et cousin des deux Schouvalow si puissans à la cour dans ce temps-là.

Le plus jeune des fils du chancelier Golovkine, Michel, qui ne manquait point d'esprit, mais intrigant et d'un caractère remuant, épousa l'une des plus riches héritières de Russie, la fille du dernier prince Romodanovski, Catherine Ivanovna, cousine-germaine, par sa mère, de l'impératrice Anne. C'était une femme d'une haute vertu, d'un caractère ferme, d'une piété éclairée, aimée et respectée de tous. Non-seulement l'impératrice Anne, mais encore Bieren et sa femme, d'ordinaire si hautains et si insolens, lui témoignèrent constamment les plus grands égards. La position du comte et de la comtesse Michel grandit encore en importance après la chute de Bieren et l'avénement, à la régence, de la princesse Anne de Brunswick, dont la comtesse Michel était la tante-germaine et l'amie intime, et le comte Michel le conseiller le plus écouté. Nommé ministre du cabinet et vice-chancelier de l'empire, il poussa vivement la régente à se faire proclamer impératrice, ce qu'elle était sur le point de faire au moment de sa chute. Ceci et encore plus le conseil, plus d'une fois donné en vain, de faire enfermer au couvent la grande-duchesse Élisabeth, furent les causes de la catastrophe qui vint atteindre le vice-chancelier. Dans la nuit même de l'avénement d'Élisabeth au trône, Golovkine fut arrêté dans son lit où il se trouvait pris d'une attaque de goutte, transporté sur un matelas au palais, et de là à la forteresse; soumis à une enquête et deux mois après envoyé en Sibérie. La nouvelle impératrice fit dire à la comtesse qu'elle se souvenait des services, rendus à son père Pierre I^er^ par le père et l'aïeul de la comtesse, les deux derniers princes Romodanovski, et si la comtesse ne voulait point accompagner son époux en Sibérie, elle conserverait toute sa fortune et son rang de dame à portrait. — La vénérable femme répondit : « j'ai aimé mon » mari dans nos temps de prospérité; puis-je l'abandonner quand il est » malheureux? La mort seule peut nous séparer! » Elle partit avec lui, après avoir vu confisquer toute sa fortune, composée de vingt mille serfs. Ils furent envoyés dans la toute petite forteresse (острогъ) de Hermang, où parfois la farine se trouvait en quantité insuffisante, et l'on était obligé, pour cuire le pain, de mêler à la farine du poisson séché et pilé. Ils passèrent treize années dans cet affreux exil. —

A cette époque, les principaux exilés politiques se trouvaient accompagnés d'un officier aux gardes et de plusieurs soldats, chargés de les surveiller et de ne point les perdre de vue. Cette désagréable compagnie aggravait considérablement les souffrances de l'exil; la présence des soldats, gens sans éducation, grossiers et durs, constituait un martyre permanent, et celle de l'officier ne valait guère mieux : l'on choisissait, d'ordinaire, pour ces sortes de missions, des hommes sans éducation, étrangers aux formes du savoir-vivre, qui traitaient les exilés avec toute la dureté d'un barbare vis-à-vis des êtres placés sous sa dépendance, et se vengeaient sur eux de l'ennui éprouvé par eux-mêmes dans un séjour éloigné et sauvage, dans un climat rigoureux. — En novembre 1755, un dimanche, la comtesse Golovkine se rendit à la messe, laissant son mari souffrant et couché au lit. A peine était-elle sortie de la maison, que l'officier, leur surveillant, étrangla le comte, et après la messe vint annoncer à la comtesse que son mari était mort d'un coup d'apoplexie. Il n'y avait aucun recours en justice de possible : il fallut se résigner et se taire. La comtesse écrivit à Pétersbourg pour solliciter l'autorisation de transporter à Moscou le cadavre de son mari, et l'obtint; à cette époque l'on était moins cruel qu'on ne l'est devenu depuis, de nos jours*! Elle accomplit lentement ce triste voyage; arrivée à Moscou, elle fit inhumer les restes de son mari et se trouva dans la misère, elle, la fille et la petite-fille de ces « princes-césars » de ces puissans Romodanovski; toute sa fortune, confisquée, avait été distribuée à d'autres; la superbe terre de Kimry sur le Volga, par exemple, avait été donnée par l'impératrice Élisabeth à son cousin-germain le comte Martin Skavronski, et la comtesse Golovkine dut vivre de secours pécuniaires envoyés par son neveu le comte Gabriël.

Catherine II, arrivée à Moscou, en 1762, pour son sacre, fit inviter la comtesse à venir la voir; l'accueillit avec les plus grands égards, et lui donna des terres en échange de celles qui avaient été confisquées. La comtesse vécut jusqu'en 1791, et mourut nonagénaire. Elle recevait trois fois par semaine : les lundis, mercredis et vendredis; on jouait aux cartes, toujours petit jeu, et l'on servait un souper maigre; jamais de viande ces jours-là. Tout Moscou venait chez elle; le respect universel entourait cette femme vraiment vénérable. — Dans son salon l'on voyait toujours, assise dans un fauteuil, une vieille femme habillée à l'antique mode russe, avec un mouchoir de soie noué autour de la tête : c'était l'ancienne femme de chambre de la comtesse,

* L'on a eu la cruauté et l'indignité de refuser l'autorisation de transporter, de la Sibérie dans l'intérieur de la Russie, non-seulement les corps des décembristes, mais même les corps de leurs femmes mortes en Sibérie, comme par exemple, de la princesse Troubetskoy et de madame Mouraview !... Cette vengeance assouvie sur des cadavres a quelque chose de hideux !

qui, par dévouement pour sa maîtresse, n'avait point voulu se séparer d'elle, l'avait suivie en Sibérie, et avait partagé son horrible exil. La comtesse présentait cette femme, si digne de respect, à toutes les personnes qui venaient chez elle, en disant : « c'est ma meilleure amie; » elle n'a jamais voulu se séparer de moi; elle a partagé tous mes » malheurs. Je la considère comme une soeur. »

L'homme le plus distingué de la famille Golovkine fut le comte Alexandre, fils puiné du chancelier. Il fut l'un des diplomates les plus habiles de son temps; un homme d'une intelligence remarquable et sérieuse, et l'un des Russes les plus civilisés de son époque. Il résida longtemps, en qualité de ministre, à Berlin et plus long-temps encore à La Haye. A Berlin il épousa la nièce du maréchal prussien comte de Dohna-Wartenberg, Catherine-Henriette, fille du général hollandais comte Jean-Frédéric de Dohna, tué à la bataille de Denain. — Il se trouvait en qualité de ministre à La Haye lors de l'exil de son frère le vice-chancelier. Invité à revenir en Russie, il éluda cette invitation; conserva long-temps son poste diplomatique; enfin, ayant reçu l'injonction formelle d'avoir à se rendre à Pétersbourg, il refusa et se déclara émigré. Sa fortune très-considérable fut confisquée; il resta à La Haye et y mourut en novembre 1760, plus que septuagénaire.— Ses quatre fils restèrent en Hollande; ils embrassèrent la religion réformée, qui était celle de leur mère, et entrèrent au service hollandais : l'un d'eux fut aide-de-camp-général du dernier stathouder. Deux d'entre eux, Gabriël et Alexandre, se marièrent en Hollande: Gabriël eut trois fils : Fédor, Pierre et Gabriël, et Alexandre eut un fils, George, le dernier comte Golovkine.

Catherine II, lors de son sacre, et à la prière de la vénérable comtesse Michel Golovkine, fit savoir à cette famille, réfugiée en Hollande, qu'ils pouvaient rentrer en Russie en toute sécurité; que leurs biens leur seraient restitués et qu'il leur serait permis de professer la religion réformée. Les fils du comte Alexandre Gavrilovitch, déjà habitués au séjour de la Hollande, remercièrent respectueusement l'impératrice, mais ils acceptèrent sa proposition pour leurs fils à eux, qui rentrèrent tous en Russie. Le comte Gabriël Gavrilovitch, devenu colonel d'un régiment de chasseurs, fut tué dans la campagne d'Austerlitz; son frère Pierre fut, à la cour d'Alexandre I, grand-maréchal, et ensuite grand-veneur; leur frère aîné, Fédor, chambellan de l'empereur Paul, fut l'un des plus fameux hâbleurs de son temps; il se prétendait être en correspondance politique avec Louis XVIII, se posait pour le principal auteur de la charte de 1814, et ne s'aperçut jamais que tout le monde souriait en l'écoutant. — Leur soeur épousa le comte de Bruges, l'ami et le conseiller du roi Charles X. — Leur cousin-germain, le comte George, aussi passablement hâbleur, fut le type de l'homme du salon du dix-huitième siècle; grand, élancé, il avait, à 90 ans, la tenue d'un

homme de 50 ans; tous les matins il faisait sa promenade à pied à la Perspective Nevski; tous les soirs il allait courir les salons, faisant l'aimable avec les dames et aux petites attentions pour tous les hommes influens à la cour. Rentré en Russie à l'âge de 14 ans, il n'avait jamais su apprendre la langue russe. Sous le règne de l'empereur Paul, il était sénateur, et dans le département du sénat où il siégeait, un procès ayant été décidé d'une façon injuste, tous les sénateurs de ce département reçurent une réprimande du souverain, « à l'exception, était-» il dit dans l'ordre impérial, du conseiller privé comte Golovkine, par » la raison qu'il ne connaît point la langue russe, mais qu'on ait à lui » signifier de l'apprendre le plus vite possible! »

Le comte George ne se conforma point à l'ordre de son souverain. Plusieurs années après, nommé ambassadeur en Chine, il rencontra au palais d'hiver le respectable général Fédor Pétrovitch Ouvarow, qui parlait très-mal le français, et dit à Golovkine : « Mon comte, vous » allez en Kitay? » — Golovkine lui répliqua : « да, генералъ, я ѣду въ Шину, » et disait, cinq minutes après, à quelqu'un : « pourquoi » Ouvarow parle-t-il le français? Il ne faut jamais s'exprimer dans » une langue que l'on connaît mal! » Il mourut en janvier 1846, à l'âge de 96 ans, et fut le dernier comte Golovkine de la lignée masculine. Quelques mois avant sa mort, il avait créé un grand majorat transmissible aux descendans de sa fille unique la princesse Saltykow, majorat possédé aujourd'hui par le fils de celle-ci, qui s'appelle prince Saltykow-Golovkine.

La maison Saltykow est l'une des plus illustres de la Russie. Elle est issue d'un prussien appelé Michel Prouchanine, qui vint s'établir à Novgorod dans les premières années du treizième siècle, et fut inhumé dans l'église de Saint-Michel, située rue de Prusse. Son fils Téréntiy Mihailovitch fut boyar à la cour du grand-duc Alexandre Nevski, et se signala lors de la victoire remportée par ce prince sur les Suédois, le 15 juillet 1240. Il fut la souche des Saltykow, des Shéine, des Toutchkow, des Tchoglokow et de deux autres familles illustres, mais aujourd'hui éteintes : les Morozow, si célèbres dans l'histoire de Russie, et l'un desquels, le boyar Léon Morozow, fut tué à la bataille de Koulikovo en 1380, et les Schéstow (à cette famille appartenait la mère du czar Michel Romanow). Les Saltykow jouèrent, à toutes les époques, un grand rôle dans l'histoire de Russie. Dans les premières années du dix-septième siècle, alors que les princes et boyars russes, humiliés par l'esclavage hideux auquel ils se trouvaient assujettis, voyant avec envie et jalousie la fière indépendance des magnats polonais, essayèrent d'introduire en Russie un gouvernement aristocratique, l'un des principaux chefs de ce parti était Michel Glébovitch Saltykow, dit *le borgne* (кривый). Après le triomphe du parti national russe et la retraite des Polonais, Michel Glébovitch émigra en Pologne, et reçut, du roi

Sigismond, des terres dans le palatinat de Smolensk, où il mourut bientôt.

Lors du retour définitif de Smolensk à la Russie, en 1654, les petits-fils de l'émigré, qui avaient continué à professer la religion grecque, redevinrent sujets russes. Par un singulier jeu du sort, la fille de l'un d'eux épousa le czar Ivan V, et fut la mère de l'impératrice Anne; et un autre d'entre les petits-fils de Michel Glébovitch devint le trisaïeul du maréchal prince Saltykow*. — Aujourd'hui, cette famille se divise en six branches. L'aînée, représentée uniquement par M. Serge Saltykow, marié à Mlle Bézobrazow, est issue d'un frère de ce célèbre Serge Vassiliévitch Saltykow, qui fut le premier amant de Catherine II et le père de l'enfant mort-né, auquel l'impératrice Élisabeth, suivant les uns, les Schouvalow (à l'insu de l'impératrice), suivant les autres, firent substituer en toute hâte le premier enfant que l'on pût trouver sous la main : le sort favorisa le fils d'un paysan finnois du village de Kotly, né la veille à Pétersbourg, et ce marmot finnois devint l'empereur Paul†.

La seconde et la troisième branches sont issues de Michel Alexéiévitch Saltykow, président du collége patrimonial (вотчинная коллегія) sous le règne d'Anne; il fut marié à la princesse Anastasie Dolgoroukow, l'une des soeurs de mon trisaïeul. Son fils aîné, Michel, sénateur et président du même collége que son père, marié à la fille cadette du vice-chancelier Schafirow, eut cinq fils, dont l'aîné a été la souche de la seconde branche, à laquelle appartient Mme Baratynski, veuve, en premières noces, du poëte Delwig. Le cinquième fils, Pierre, souche de la troisième branche, ne fut point marié, mais ses fils naturels : Michel et André, et sa fille naturelle, Marie (depuis Mme Naoumow), après avoir porté d'abord le nom de Borissow, furent légitimés par un oukaze d'Alexandre I, le 9 mai 1801, et prirent le nom de Saltykow.

Les Soltyk de Pologne forment la quatrième, et les comtes Saltykow la cinquième branches. La sixième est celle des princes Saltykow, descendans de Michel *le borgne*.

Sous le règne de Pierre II, la famille Saltykow occupait une position éminente, et plusieurs d'entre ses membres exerçaient une influence considérable. Basile Fédorovitch, oncle maternel des duchesses de Mecklembourg et de Courlande, et beau-frère du dernier Romodanovski,

* Michel Glébovitch avait un cousin issu de germain, Nikita Efimovitch, dont le fils, Ivan, se rangea sous la bannière politique de son oncle; il émigra en Pologne en 1611, avec ses trois fils : Ivan, Vladimir et Basile, qui, tous les trois, embrassèrent le catholicisme. Vladimir, qui se fit appeler Ferdinand, épousa une Lubomirski et devint palatin de Tchernigow; Basile fut la souche de la famille polonaise des Soltyk.

† J'ai connu bien des vieillards qui, dans leur jeunesse, avaient servi dans les gardes sous le règne de Catherine II. Ils racontaient que les officiers aux gardes n'appelaient point le grand-duc Paul autrement que : *le Finnois* (чухонецъ).

était un homme d'un caractère violent, dur et cruel; très-orgueilleux de ses alliances ainsi que de la haute position qu'elles lui procuraient; altier et insolent avec tout le monde, et dans sa maison, un vrai tyran domestique. — Marié en premières noces à une Prozorovski, il l'avait rendue fort malheureuse; mais ce fut bien autre chose encore, lorsque devenu veuf, il se remaria avec une Dolgoroukow.— Il battait celle-ci jusqu'au sang; il l'enfermait sous clef, au pain et à l'eau, pendant des journées entières. Enfin, elle se décida à l'abandonner, et il fallut toute la puissance de la famille de cette malheureuse femme pour la mettre à l'abri du martyre conjugal. Sous le règne de Pierre II, elle respira librement, en sa qualité de tante du jeune favori prince Ivan, mais à l'avénement d'Anne au trône, son époux, oncle de la nouvelle souveraine, obtint l'ordre de la faire enfermer dans un couvent. — L'impératrice Anne, quelques semaines après son avénement, nomma son oncle gouverneur-général de Moscou et lui conféra le titre de comte. Il mourut la même année, sans être respecté de personne, pas même de ses nièces, qu'il fatiguait de ses exigences, de son caractère inquiet et turbulent. Il ne laissa point d'enfans.

Un autre Basile Fédorovitch Saltykow, chef de la branche aînée, un homme de 50 ans, général-major, propriétaire d'une fortune considérable, était un homme souple et ambitieux. — Veuf, en premières noces, d'une Dolgoroukow, tante-germaine du favori, il en avait deux fils, dont l'un fut la souche de la branche aînée, et une fille qui épousa le prince Alexis Galitsyne. Lui-même avait épousé, en secondes noces, une Galitsyne, dont il eut trois filles et deux fils (l'aîné, Serge, fut le premier amant de Catherine II).— Après l'avénement d'Anne au trône, il fit la cour à Bieren et devint grand-maître de la police à Pétersbourg. Après la chute de Bieren, la régente le nomma général en chef, mais voyant la faiblesse et le laisser-aller du gouvernement de cette princesse, sollicité d'ailleurs de se rallier à Élisabeth par les souvenirs de famille de sa femme, petite-fille du gouverneur de Pierre Ier, et très-liée avec Élisabeth, il se rangea dans le parti de celle-ci, mais après son avénement au trône, mécontent de ne point avoir acquis à la cour l'influence qu'il rêvait, il se retira à Moscou où il passa les dernières années de sa vie et mourut octogénaire.

Simon Andréiévitch Saltykow, lieutenant-général, sénateur et major aux gardes Sémenovski, était un homme d'esprit, fin, rusé, insinuant et égoïste au plus haut degré; il avait su acquérir de l'influence au sénat, et une grande popularité parmi les gardes, dans lesquelles un grand nombre de sous-officiers et de soldats appartenaient à la noblesse, et même à la plus ancienne. A cette époque, où le nombre des régimens et par conséquent des officiers était assez limité, l'on voyait des gentilshommes possédant deux ou trois cents serfs commencer leur carrière sous l'uniforme de soldats aux gardes, et briguer avec ardeur

les galons de sergent. La noblesse russe, sans en excepter les cordons bleus ni les dames à portrait, se trouvant soumise aux châtimens corporels, il valait mieux servir à Pétersbourg, qu'en province; l'on était moins exposé aux coups de bâton : la présence de nombreux étrangers adoucissant un peu les moeurs.

Un jour, sous le règne d'Anne, Schépélew (marié à une comtesse Matvéiew), ayant appris que l'un des jeunes soldats de sa compagnie, un homme riche, le prince Serge Vassiliévitch Gagarine*, possédait une superbe tabatière, se la fit apporter soi-disant pour l'examiner, et la garda. Quelques jours après, Gagarine vint réclamer la tabatière.— Schépélew refusa de la rendre, et sur l'observation du jeune homme que la tabatière était sa propriété et qu'il y tenait, l'officier s'écria : « Comment, tu oses manquer de respect à ton chef! » et sonnant le soldat placé en planton dans son antichambre, il lui dit, en montrant Gagarine : « qu'on lui applique cinquante coups de bâton! ». Heureusement, le beau-frère de Schépélew, le comte Roumiantsow, se trouvait présent; il calma son beau-frère, en lui rappelant que cette aventure pouvait parvenir aux oreilles des membres du corps diplomatique et produire un très-fâcheux effet.—Le dos de Gagarine fut sauvé; il fut privé de sa tabatière, et il s'estima heureux d'en être quitte à ce prix-là.

La chance d'être moins maltraité à Pétersbourg en général, à la cour en particulier, engageait des nobles à entrer dans la domesticité la plus humble à la cour. Ainsi, le grand-père du prince Tchernychew fut chauffeur des poêles (истопникъ); Charles de Sievers, depuis grand-maréchal et comte, commença sa carrière en qualité de laquais à la cour; le père du maréchal Kamenski, qui était, lui, d'une très-ancienne famille, fut *moundschenk*... Mais revenons à Simon Saltykow.

Lors de l'avénement au trône d'Anne, sa parente fort éloignée (au sixième degré), il fut, avec Ostermann, Iagoujinski et le chancelier Golovkine, l'un des chefs du parti qui ne voulait d'aucune concession, d'aucune limitation du pouvoir impérial, qui entendait maintenir et maintint l'absolutisme dans sa forme la plus illimitée, dans son horreur et son infamie les plus abjectes. Anne le récompensa largement. Le grade de général en chef, le titre de grand-maître de la cour, et dix mille serfs furent le prix de ses services.

En quittant Moscou, en janvier 1732, pour aller réinstaller sa résidence à Pétersbourg, Anne voulut confier l'administration de l'ancienne capitale, foyer de l'opposition, à des mains sûres et fermes. Après la mort de son oncle Basile Saltykow, elle avait confié le poste de gou-

* Il fut depuis, sous le règne de Catherine II, écuyer de la cour et conseiller privé actuel. Il a été l'aïeul du président actuel du comité des ministres et le bisaïeul du maréchal de la noblesse de Moscou, ainsi que du vice-président de l'académie des beaux-arts.

verneur-général de Moscou au comte Grégoire Tchernychew, homme médiocre et d'un caractère faible, ce qui convenait à Bieren pendant le séjour de la cour, mais une fois la cour et les gardes loin de Moscou, Tchernychew était insuffisant; il fallait un homme plus énergique : Simon Saltykow fut nommé à ce poste et créé comte le jour même. Il administra Moscou pendant plus de trois années, mais Bieren ne le trouva point assez coulant, ni assez humble, et le fit remplacer par le prince Bariatinski, le même qui disait : « saluez bas, et vous monterez » haut. » Le comte Simon mourut septuagénaire quelques mois après l'avénement d'Élisabeth au trône*.

Il y avait, à cette époque, encore un Saltykow bien posé dans le monde, Alexis Pétrovitch, cousin issu de germain des duchesses de Courlande et de Mecklembourg. Il était fort riche par sa femme, une Stroganow; il avait trois fils, dont l'aîné a été le père du premier prince Saltykow, et deux filles, Anna et Sophie; cette dernière, mariée plus tard à Tatistchew, fut la mère du premier comte de ce nom. — Les deux soeurs furent demoiselles d'honneur de l'impératrice Anne. — Comme telles, elles demeuraient au palais et passaient la journée avec les autres demoiselles d'honneur, dans une pièce contiguë au cabinet de l'impératrice. Parfois, celle-ci, ouvrant la porte, criait, de sa voix dure et masculine : » allons, filles, chantez! » (ну, дѣвки, пойте!), et il fallait chanter jusqu'à ce que l'impératrice trouvât que c'en était assez. — Un jour Anne remarqua le silence des deux demoiselles Saltykow, et leur demanda pourquoi elles avaient cessé de prendre part aux chants de leurs compagnes?— L'une répondit qu'elles étaient fatiguées, et l'autre ajouta qu'elles avaient bien assez chanté. — Anne, très-méchante de sa nature, entra en fureur, les souffleta, donna l'ordre de les fouetter et de les envoyer travailler à la buanderie de la cour (на прачешный дворъ) Elles y passèrent une semaine, au bout de laquelle elles furent réinstallées au palais dans leur position de demoiselles d'honneur, mais avec l'observation que si elles n'avaient point été des Saltykow, c'est-à-dire d'une famille alliée à celle de l'impératrice, leur séjour à la buanderie aurait pu se prolonger pendant des années entières.

* Il laissa deux fils : Pierre, depuis maréchal, vainqueur par hasard de Frédéric II; sa lignée mâle s'éteignit en 1813, et Vladimir. Celui-ci, de son mariage avec la fille du dernier prince Troïékourow, eut quatre fils : Pierre, Alexis, dont le petit-fils, le comte Léon, marié à une Galitsyne, acquit de nos jours, ainsi que sa femme, une si triste célébrité; Serge et Nicolas; celui-ci n'eut que deux filles, dont l'aînée fut la femme du premier comte Gouriew. L'empereur Paul, le 27 octobre 1800, légitima le fils naturel du comte-Pierre Vladimirovitch, Serge, et ses trois filles naturelles, jusques-là appelés "Kargopolski". Cette légitimation, est-il dit dans l'oukaze, a lieu avec le consentement préalable du comte Alexis Vladimirovitch. Alexandre I, le 11 mai 1801, légitima le fils naturel du comte Serge Vladimirovitch, Grégoire, et ses deux filles naturelles, jusques-là appelés "Jerdéiévski".

Leur neveu, le maréchal prince Saltykow, en racontant cette anecdote, soixante ans plus tard, à ma grand'mère, ajoutait : « de nos jours, » l'on ne fouette plus les demoiselles d'honneur; on ne les envoie plus » travailler à la buanderie, et malgré cela, il y en a qui ne sont point » contentes et se permettent de bouder! Concevez-vous à quel point la » jeunesse actuelle est gâtée? (**избалована**). »

Les liens de parenté des Lapouhine avec l'empereur Pierre II donnaient aux membres de cette famille une position considérable et influente. Les Lapouhine sont issus de Rédégha, prince de la tribu des Kassoghes, et souverain de Tmoutarakane, vaincu, en 1022, par le prince russe Mstislaw, fils du grand-duc Saint-Vladimir, et tué dans le combat. Mstislaw s'empara de Tmoutarakane, fit prisonniers les deux fils de Rédégha, les fit baptiser, et donna au plus jeune sa fille en mariage.

L'un de leurs descendans fut la souche des Glébow, et l'un des Glébow fut la souche des Laptew et des Lapouhine*.

En 1689, Eudoxie Fédorovna Lapouhine épousa Pierre 1^er^, et cette alliance si inespérée, si brillante fit le malheur de la jeune femme à laquelle tout semblait promettre un avenir de grandeur et de prospérité. Les outrages, les humiliations, un divorce immérité, vingt années de prison dans un cloître; la fustigation à la chancellerie secrète en 1718, suivie de neuf années de cachot, telle fut la destinée vraiment tragique et affreuse de cette femme infortunée... Son frère, après avoir été soumis aux tortures les plus atroces, fut décapité le 9 décembre 1718. De sa première femme, fille et soeur des deux princes-césars Romodanovski, il avait laissé deux fils : Fédor et Basile. Ce dernier, devenu général en chef, périt glorieusement dans la guerre de sept ans, à la bataille de Gross-Iaegernsdorf, sans avoir eu d'enfans de son mariage avec une fille du célèbre comte Iagoujinski. — Fédor épousa une fille du maréchal comte Schérémétew; il en eut sept filles, dont la troisième, mariée à Fédor Matvéiévitch Tolstoy, remplit un rôle peu honorable à la cour de Catherine II, ainsi que j'aurai l'occasion de le dire en son lieu et place.

L'un des cousins-germains de la czarine, mais de vingt années plus jeune qu'elle, Étienne Vassiliévitch Lapouhine, avait épousé l'une des plus belles femmes de son temps, Natalie Fédorovna Balk, nièce du célèbre Moëns. Il était chambellan de l'empereur Pierre II, et fort bien vu de ce prince; ce fut lui qui sauva le prince Nikita Troubetskoy de l'avanie d'être jeté par la fenêtre, dans sa propre maison, par le favori de l'empereur, le prince Ivan Dolgoroukow. Pour ce qui en était de sa propre femme, Lapouhine en avait pris son parti et lui

* De cette même famille Glébow se trouvent issus les Astafiew, les Kakochkine, les Koltovskoy, les Loupandine, les Obédow, les Ouchakow, les Tchévkine et les Tériaïew.

laissait toute liberté de s'amuser; elle avait pour amant public le comte Reinhold de Loewenwolde, agent secret, en Russie, de la duchesse de Courlande, et ce fut à son amant qu'elle se trouva redevable de se voir comprise dans le nombre des quatre dames à portrait, appelées à cette dignité le jour du sacre de l'impératrice Anne, mais son affection pour Loewenwolde devint aussi, indirectement, la cause de l'épouvantable catastrophe qui l'atteignit elle, son mari et son fils aîné, sous le règne d'Élisabeth, et dont il sera fait mention plus loin. La liaison entre les deux amans était publique à un tel point, que lors de la naissance du second fils de Mme Lapouhine, Abraham, ceux qui venaient faire leur compliment au mari recevaient cette réponse : « allez féliciter » Loewenwolde, cela ne me regarde point! »

La soeur cadette des duchesses de Mecklembourg et de Courlande, la czarine Prascovia (voyez page 36), était mariée au lieutenant-général et sénateur Dmitriew-Mamonow. Cette famille est issue de Rurik par les princes de Smolensk, l'un desquels, dépouillé de son apanage, entra au service des grands-ducs de Moscou, et cessa de porter le titre de prince, le tenant pour incompatible avec sa position nouvelle de simple particulier. Il fut la souche des Mamonow, éteints au seizième siècle, et des Dmitriew, mais ce dernier nom se trouvant porté en Russie par plusieurs familles d'origines diverses, les Dmitriew issus de Rurik obtinrent de Pierre Ier l'autorisation de s'appeler « Dmitriew-Mamonow », autorisation accordée, par un oukaze de l'année 1690, aux trois fils de Michel Mihaïlovitch Dmitriew, Basile, Élie et Athanase. Ce dernier fut le bisaïeul du comte Mamonow, l'amant de Catherine II. Élie laissa trois fils, qui portaient le nom d'Ivan tous les trois. Ivan le puiné n'eut point d'enfans; Ivan le cadet fut le trisaïeul de M. Mamonow, artiste-peintre fort distingué; Ivan l'aîné fut marié deux fois; de sa première femme, dont j'ignore le nom de famille, il eut une seule fille, la baronne Pospélow; devenu veuf, il épousa, en mariage secret, la czarine Prascovia, et n'eut point d'enfans de cette alliance. Il mourut à l'âge de 49 ans, peu après l'avénement au trône de sa belle-soeur (voyez l'anecdote page 37), et sa femme lui survécut de peu.

La famille Schérémétew est l'une des plus illustres de la Russie et l'une des plus célèbres dans les annales russes; elle a constamment, et dans tous les siècles, occupé une grande position. Elle est issue d'un Prussien, un personnage important, appartenant, suivant la tradition, à l'une de ces familles qui, dans la Prusse alors païenne, exerçaient à la fois et la souveraineté et le pontificat héréditaire. Le fils de cet émigré, André Ivanovitch Kabyla, fut boyar à Moscou, et lors du mariage du grand-duc Simon-le-Fier avec la fille du grand-duc de Tver, en 1347, Kabyla fut nommé ambassadeur extraordinaire, chargé d'amener à Moscou la fiancée de son souverain.* Il fut le trisaïeul d'André

* Du boyar Kabyla sont issus également les Babarykine, les Kalytchew, les

Constantinovitch, qui le premier porta le nom de Schérémétew, au quinzième siècle, et dont les descendans jouèrent un rôle considérable dans l'histoire de Russie. J'ai raconté, à la page 57 de ces Mémoires, la part si importante prise par l'un d'eux à l'élection au trône de la maison Romanow. Boris Pétrovitch (né en 1652, mort en 1719) boyar sous la régence de la czarine Sophie, homme intelligent et comprenant l'indispensable nécessité, pour la Russie, d'adopter la civilisation européenne, se jeta avec ardeur dans le parti de Pierre Ier; il adopta toutes ses innovations; à l'âge de 45 ans et revêtu de la dignité de boyar, il alla étudier en Europe; il se fit recevoir chevalier de Malte (par exception, puisqu'il était marié et déjà grand-père). De retour en Russie, il fut nommé général de cavalerie; le premier il remporta une victoire sur les Suédois près d'Errestfer et fut nommé maréchal. Quelques années après, en 1706, les strélitz exilés à Astrahan et les dissidens religieux, plus irrités encore que tous les autres Russes contre les réformes de Pierre Ier, se soulevèrent; une insurrection formidable éclata; le czar envoya sur les lieux le maréchal Schérémétew, qui écrasa ce mouvement, et reçut en récompense le titre de comte (il fut le premier comte *russe*; les deux hommes qui avaient porté ce titre, en Russie, avant lui : Golovine et Menchikow, avaient été comtes du saint-empire). Il commanda l'armée à la bataille de Poltava, et quoique le succès si rapide et si brillant de cette journée, où tout l'avenir de la Russie était en jeu, fut dû principalement à une charge de cavalerie exécutée par Menchikow de sa propre initiative, néanmoins les habiles mesures prises par Schérémétew contribuèrent au gain de cette bataille, laquelle, en brisant la puissance de la Suède, plaça définitivement la Russie au rang des états européens. Il reçut en récompense la magnifique terre de Iouhotsk (Юхотская волость), peuplée de douze mille serfs. L'année suivante il acheva la conquête de la Livonie et fit capituler Riga; Pierre Ier lui fit don des clefs de cette ville, pour être conservées dans sa famille. Il fut l'un des trois qui refusèrent de prendre part au procès du czarévitch Alexis, et il

Konovnitsyne, les Ladyghine, les Népluiew; de lui descendaient aussi les Romanow-Iouriew, élevés au trône de Russie en 1613, éteints avec la mort de Pierre II, en 1730, et la branche collatérale de ceux-ci, les Iakovlew-Zahariine, éteints en 1573 avec la mort de Basile Pétrovitch Iakovlew-Zahariine, cousin issu de germain de la czarine Anastasie Romanow, première femme du czar Ivan-le-Terrible. Le boyar Kabyla avait trois frères, dont l'un, Fédor, fut la souche des Motovilow et des Grabéjew; un autre, Cyrille, fut la souche des Troussow.

Le maréchal Schérémétew fut la souche de la branche aînée actuelle, celle des comtes Schérémétew; il avait quatre frères, dont l'un, Fédor, fut la souche des seconde, troisième et quatrième branches actuelles, et un autre, Basile, fut la souche de la branche cadette, représentée aujourd'hui par Basile Pétrovitch Schérémétew, dont la soeur est mariée à M. Bibikow. A la seconde branche appartient l'aide-de-camp de l'empereur; la troisième est représentée par les deux fils de feu le ministre des domaines de la couronne; à la quatrième appartient le gendre du comte Mouraview,

mourut l'année suivante, d'hydropisie, à l'âge de 67 ans. C'était un homme de haute taille, beau de sa personne, avec des traits réguliers, un regard agréable, un son de voix doux, des manières engageantes, affable avec tout le monde, sauf de très-rares momens de mauvaise humeur. — D'une bravoure admirable, il s'exposait beaucoup au feu. Dans la campagne du Prouth, il lui arriva un jour, à lui maréchal, de courir au secours d'un simple soldat assailli par trois Turcs, et de sauver le soldat. Parfois, parcourant les rues de Moscou en carrosse doré à six chevaux, entouré d'heyduques et de coureurs, et apercevant quelque brave officier ayant servi sous ses ordres, et cheminant à pied, il faisait arrêter son carrosse, en descendait et allait donner la main à son vieux compagnon d'armes; aussi jouissait-il d'une immense popularité dans l'armée, et à sa mort, les militaires s'écriaient : « nous » avons perdu notre père! » Cette affabilité du grand seigneur de race antique, tranchait surtout avec l'orgueil du maréchal Menchikow, ex-paysan, ex-mignon, hautain et insolent envers tous.

Schérémétew faisait immensément de bien; il donnait beaucoup aux pauvres; il fut toujours accessible aux malheureux; à sa table, même les jours ordinaires, il n'y avait jamais moins de cinquante couverts; chacun, même les inconnus, pouvait venir s'y asseoir. Ce fut lui, par son exemple, qui introduisit en Russie l'usage, si répandu au dix-huitième siècle parmi les gens riches, de tenir table ouverte, usage, au reste, semi-barbare, puisqu'il rendait impossible toute société agréable et toute conversation un peu intime.

A l'heure du dîner, c'est-à-dire entre midi et une heure, entrait dans la maison qui voulait, pourvu qu'il fût revêtu d'un habit à l'européenne. Les hommes de rang et de naissance se rendaient au salon; les autres attendaient dans la salle à manger. Au moment fixé, les portes de celle-ci s'ouvraient; l'on voyait arriver les convives de distinction avec le maître de la maison; celui-ci, sans s'approcher d'aucun des convives inconnus, les saluait en masse d'une légère inclination de tête, à laquelle eux répondaient par de profondes révérences, et les invitait à s'asseoir à table (милости просимъ, господа, чѣмъ Богъ послалъ). Après le dîner, l'on se rendait au salon pour y prendre le café : parmi les convives inconnus, les uns, qui avaient le plus d'aplomb, entraient au salon et s'y tenaient debout; les plus courageux s'asseyaient sur le bout d'une chaise auprès de la porte, et la plupart des inconnus n'entraient même point au salon : après avoir sollicité et obtenu au buffet une tasse de café, ils s'en retournaient chez eux.

Cela dura jusqu'au règne de Catherine II; alors les inconnus ne furent plus admis qu'à la table des grands seigneurs habitués aux usages du demi-siècle précédent, mais chez les autres, tout homme une fois présenté dans la maison pouvait venir dîner le jour qu'il lui plairait, et aussi souvent que fantaisie lui en prendrait. Je me sou-

viens encore, dans ma jeunesse, avoir vu, dans plusieurs maisons de la vieille roche, cet usage établi et non-seulement maintenu, mais encore les maîtres de la maison ne pouvaient s'empêcher de témoigner un peu de mauvaise humeur à l'égard de ceux qui, pour venir dîner, attendaient une invitation spéciale. Mon arrière-grand-oncle, le respectable prince George Vladimirovitch Dolgoroukow, mort nonagénaire en 1830, avait conservé, jusqu'à la fin de sa vie, l'habitude de faire hisser un pavillon sur le toit de sa maison, rue Grande-Nikitskaïa, chaque jour qu'il dînait chez soi. L'exhibition de ce pavillon équivalait à une invitation à dîner, adressée à toutes les personnes ayant accès dans sa société.

Le maréchal Schérémétew savait, à peu de momens exceptés, se poser parfaitement bien vis-à-vis de tout le monde, et même de Pierre Ier, qui le traitait avec les plus grands égards, et à ses dîners, d'ordinaire si bachiques, ne contraignait jamais le maréchal à boire.

Par une exception rare en Russie à cette époque, il n'y eut jamais une orgie chez le maréchal; aucun de ses convives ne se serait permis un excès de boisson à la table de cet homme, qui savait se faire respecter par tous. C'était un homme d'esprit, de finesse et doué d'un très-bon coeur, courtisan avec dignité, et fin sans être intrigant. Il passait pour un général capable.

Mais l'on a beau faire, l'on ne saurait s'empêcher de payer parfois un tribut au milieu, dans lequel on a passé sa jeunesse. En 1713 ou à peu près, le maréchal commandait l'armée russe en Pologne et en Poméranie; le czar et Catherine s'y trouvaient également. Schépélew, maréchal de la cour de la czarine, et le médecin Lestocq, deux chasseurs passionnés, avaient enlevé de force la belle meute d'un gentilhomme polonais, et quelques jours après ils firent voler le chien de chasse favori du maréchal. La malheureuse étoile du gentilhomme polonais dépouillé voulut qu'il vienne porter plainte au maréchal le jour, où celui-ci avait appris l'escamotage de son lévrier de prédilection; dans sa mauvaise humeur, Schérémétew prit la plainte pour une ironie à sa propre adresse, et fit chasser à coups de bâton le gentilhomme dépouillé... Ce jour-là, le sauvage de sa première jeunesse faisait sa réapparition sous les habits européens du maréchal : le passage de l'Asie en Europe ne s'effectue point en quelques années; il faut pour cela deux ou trois générations.....

Le maréchal Schérémétew fut marié deux fois. — De sa première femme, une Tchirikow*, qu'il avait épousée à l'âge de 18 ans, il eut deux filles et un fils, Michel, un homme éminemment distingué et comme militaire et dans la diplomatie; il épousa Eudoxie Narychkine,

* L'une des plus anciennes familles de Russie, aujourd'hui complétement tombée dans l'oubli. Pierre Tchirikow fut l'un des voïévodes à la célèbre bataille de Koulikovo, en 1380.

une cousine issue de germaine à la mère de Pierre Ier; il en eut trois filles et un fils, Alexis, également marié à une Narychkine, et un grand imbécile (sa descendance s'est éteinte en 1847). — Le comte Michel mourut en septembre 1714, à l'âge de 42 ans.

Devenu veuf, le maréchal Schérémétew, déjà sexagénaire, épousa une Saltykow, veuve de Léon Narychkine, l'oncle de Pierre Ier, une femme de 35 ans, belle, d'un esprit fin et rusé; une intrigante accomplie. Il en eut trois filles, dont l'aînée fut la princesse Natalie Borissovna Dolgoroukow, si célèbre par ses hautes vertus et ses épouvantables malheurs, et deux fils : Pierre, l'aïeul du comte Schérémétew actuel, et Serge, lequel n'eut point d'enfans de son mariage avec l'une des quatorze filles du prince Jacques Labanow dont j'ai parlé.

Pierre Ier voulait établir des majorats en Russie, mais au lieu de procéder d'une manière régulière, c'est-à-dire en érigeant en majorats les biens distribués par lui-même et en poussant ses courtisans à en créer dans leurs familles, mais en les y poussant par la voie des conseils et des récompenses, il agit, suivant son habitude ordinaire, par la violence. En mars 1714, il déclara majorats toutes les fortunes privées, et non-seulement il prohiba les partages, mais il alla jusqu'à casser ceux opérés depuis le 1er janvier.—En même temps, caressant l'idée de laisser la couronne de Russie, non à son héritier légitime Alexis, mais au premier fils qui lui naîtrait de Catherine, il voulut abolir le droit de primogéniture dans la famille impériale, et ne pouvant l'introduire dans les familles de ses sujets, où il n'avait jamais existé, au moment même où il l'abolissait dans la sienne propre, au sein de laquelle ce droit constituait un principe fondamental, il publia la loi la plus atroce et la plus hideuse qu'il soit possible d'imaginer. Aux termes de cette loi, il était prescrit aux pères de famille de laisser tous leurs biens-fonds à un seul de leurs fils ou petits-fils, et il leur était permis de choisir celui de tous qu'il leur plairait d'instituer pour leur héritier, sans avoir le moindre égard au droit de primogéniture. A défaut de postérité mâle, le même principe s'appliquait aux filles et petites-filles. Cette loi atroce jeta le germe de la discorde dans la plupart des familles russes, engendra des crimes, des empoisonnemens, des assassinats, et contribua puissamment à relâcher les liens de famille, jadis, en Russie, si solides et si vénérés; ce fut la loi la plus immorale qu'il soit possible d'imaginer; la plus dissolvante pour le repos des familles, que l'esprit humain ait pu inventer. Aussi fut-elle abolie au bout de seize années, à la sollicitation générale de la noblesse, mais les suites de son passage à travers la société russe restèrent ineffaçables.

Le maréchal Schérémétew, au moment de sa mort, avait un petit-fils du premier lit, âgé de 25 ans, et d'une intelligence au-dessous du médiocre, et deux fils du second lit, âgés, l'un de six ans, l'autre de

quatre; il était impossible de prévoir que tous les deux deviendraient des imbéciles. Obligé de léguer toute sa fortune, composée de soixante-dix mille serfs, à un seul héritier, et influencé par sa femme, d'un quart de siècle plus jeune que lui, adroite, insinuante et vivement soutenue par son fils du premier lit à elle, Alexandre Narychkine, dont j'ai déjà parlé, cousin-germain de Pierre Ier et fort bien vu de ce prince, le maréchal institua pour héritier l'aîné de ses fils du deuxième lit, Pierre, ce qui réduisit à la misère la branche aînée de la postérité du maréchal, issue du comte Michel. Cette branche, je l'ai dit, s'est éteinte de nos jours.

Le comte Pierre Borissovitch Schérémétew n'avait hérité ni du mérite, ni de la finesse de son père, ni de sa bonté de coeur: il était sot jusqu'à l'ineptie, orgueilleux, vain, égoïste, et malgré son immense richesse, d'une avidité crasseuse. Il cherchait, pour se marier, une riche héritière, et il épousa la princesse Barbe Tcherkaski, laquelle possédait la même fortune que lui, 70,000 serfs, et avait aussi peu d'esprit que lui. Il laissa dans la misère son neveu, le fils de son frère aîné. Lors des fiançailles de sa soeur Natalie avec le prince Ivan Dolgoroukow, à cette époque favori impérial, le comte Pierre, si rampant devant son futur beau-frère, promit à sa soeur une dot considérable en argent, mais la chute du crédit de cour de la famille Dolgoroukow ayant eu lieu avant le mariage, il viola sa parole, et ne voulut point assister à la noce. Lors du départ de sa soeur pour l'exil, il se borna à lui envoyer 1,000 roubles, et ne voulut plus entendre parler d'elle. Après l'avénement d'Élisabeth au trône, sa soeur, veuve, avec ses deux fils enfans, arriva à Pétersbourg; il lui offrit, il est vrai, un appartement dans sa maison, mais ne lui assura aucune fortune et la laissa dans la misère, tandis que lui-même nageait dans le luxe.

Lestocq, à cette époque si influent à la cour d'Élisabeth, se faisait fort d'obtenir, pour la princesse Natalie, la restitution d'une partie de la fortune confisquée, en 1730, à son beau-père, à la condition que le comte Schérémétew lui fît cadeau d'une magnifique pendule placée dans l'un de ses salons, pendule estimée à 7,000 roubles (environ 50,000 francs de monnaie actuelle). Le drôle refusa de se séparer de sa pendule pour assurer l'avenir de sa soeur et de ses neveux!!!

Un jour, après avoir dîné chez une autre de ses soeurs, madame Lapouhine, il disait, le soir, à l'un de ses intimes : « je ne comprends » point, en vérité, comment s'y prend ma soeur Véra pour tenir une » aussi grande maison? » — « Mme Lapouhine est fort riche, » repondit l'interlocuteur. — « Pas le moins du monde, s'écria le comte Pierre, » elle est à peine à son aise! » — « Que possède-t-elle? » — Douze » mille serfs, et voilà tout! »

Le comte Pierre fut grand-chambellan d'Élisabeth et de Catherine II; sous le règne de celle-ci, il quitta Pétersbourg et se retira à Moscou,

où il tint une maison somptueuse. Il donnait de grands dîners et des fêtes magnifiques, l'hiver dans sa maison rue Vzdvijenka; en été soit à Kouskovo, ancienne maison de campagne de son père le maréchal, soit à Ostankino, ancienne maison de campagne des Tcherkaski. Un jour, à l'un de ses grands dîners, se trouvait le célèbre et spirituel métropolitain Platon, lequel n'aimait point Schérémétew. L'on servit un grand saumon; le comte Pierre demanda au maître d'hôtel, qui apportait le plat : "какая это рыба?"—"Лосось, в. с."—"Надобно говорить лососина" — и обращаясь къ митрополиту, сказалъ : "Ваше высокопреосвященство, вы человѣкъ ученый, объясните намъ, какая разница между лосось и лососина?"—Платонъ отвѣчалъ : "Точно такая-же, в. с., какъ между дуракъ и дурачина!"

Le comte Pierre eut deux filles, dont l'aînée, Anna, fiancée au célèbre comte Nikita Ivanovitch Panine, de 26 années plus âgé qu'elle, mourut de la petite-vérole avant le mariage, et l'autre, Barbe, épousa le comte Alexis Razoumovski. Le comte Pierre eut aussi trois fils, dont les deux aînés moururent enfans, et le troisième, Nicolas, hérita de l'immense fortune de ses parens. Il sera question de lui plus loin.

Les familles des Rjevski, des Tatistchew, des Iéropkine sont issues, de même que celle des Mamonow, des princes de Smolensk de la maison de Rurik; leurs aïeux, une fois dépouillés des apanages où ils régnaient, avaient cessé de porter le titre de princes, le tenant pour incompatible avec leur nouvelle position de simples particuliers. Telle avait été l'opinion du fils et des descendans de Fédor Fédorovitch, prince souverain de la ville de Rjew (dans la province actuelle de Tver), depouillé de ses états en 1316 par son puissant voisin, le grand-duc de Tver, Michel Iaroslavitch. Au seizième et dix-septième siècles cette famille se trouvait dans une position de fortune médiocre, voisine de la pauvreté; elle en fut tirée par Ivan Ivanovitch Rjevski, l'un des chefs militaires les plus distingués de son temps, qui se signala dans les guerres contre les Polonais et les Turcs, devint *okolnitchyi*, et reçut en don, du czar Alexis, de fort belles terres. Il périt dans une bataille contre les Turcs, en 1678, laissant trois fils,* qui se rallièrent au parti de Pierre Ier, malgré que le plus jeune d'entre eux eut épousé une Sakovnine, d'une famille toute dévouée à la czarine Sophie et fort hostile à Pierre Ier. Ce Rjevski, qui portait, comme son père, le nom d'Ivan, eut une fille, Eudoxie, à peine au sortir de l'adolescence devenue la maîtresse de Pierre Ier, lequel la maria à Tchernychew; à ce triste mariage les comtes Tchernychew furent redevables de leur élévation et de leur fortune. La mère Rjevski, Daria Gavrilovna, née Sakovnine, remplissait, aux orgies et aux mascarades de Pierre Ier, le rôle cyniquement bouffon de *princesse-abbesse* (князь-игуменья).

* L'aîné des trois a été le trisaïeul de madame Svistounow.

La famille Tatistchew avait joué un rôle assez marquant aux seizième et dix-septième siècles, et sa position s'accrut encore par son alliance avec les Saltykow : la belle-mère de la czarine Praseovia, femme du czar Ivan V, était une Tatistchew de la branche aînée*; sous le règne de Pierre II, Basile Nikititch Tatistchew exerçait une influence assez considérable, grâce à son esprit distingué et à ses vastes connaissances. Élevé à l'étranger, il avait rapporté en Russie les moeurs et les usages de l'Europe; son érudition était des plus variées: la minéralogie, la chimie, l'histoire, la législation, le droit public avaient été l'objet de ses études approfondies. Pierre Ier, qui savait discerner les hommes, lui confia la mission de diriger les mines et les usines de l'Oural, et l'envoya ensuite en Suède pour y étudier encore cette branche de l'administration. J'aurais à parler plus loin de la part prise par Tatistchew aux événemens de 1730. Sous le règne d'Anne, il fut nommé conseiller privé, grand-maître des mines (Оберъ-Бергмейстеръ); il fut chargé derechef de l'administration des mines de l'Oural et en même temps de la rédaction d'un code de lois relatif à cette partie. Sous la régence de la princesse de Brunswick, il fut nommé gouverneur d'Astrahan, et maintenu dans ce poste par l'impératrice Élisabeth. Mais en 1744, il fut accusé de concussions par le khan des Calmouks, Dondouk-Dachi†, lequel se plaignait d'avoir été rançonné par Tatistchew. C'était

* A cette branche appartenait celui, qui fut ambassadeur à Vienne.

† Les Calmouks du Volga s'étaient placés sous la souveraineté de la Russie à l'époque du règne de Pierre I. Leur khan Aïouka-Taïdtchi, dont le bisaïeul avait déjà gouverné cette tribu, se signala par son dévouement à Pierre I. Lors de l'invasion de Charles XII, il marcha avec 36,000 calmouks pour venir prêter secours au czar, mais il arriva deux jours après la bataille de Poltava. Il mourut en 1724, à l'âge de 78 ans, laissant pour successeur son fils aîné Dondouk-Tsyrène. A la mort de celui-ci, en 1735, le pouvoir passa entre les mains de son neveu Dondouk-Ombo, petit-fils d'Aïouka, lequel mourut en 1741; et vu le bas-âge de ses enfans, l'on proclama khan son cousin-germain Dondouk-Dachi. La veuve d'Ombo, la khanesse Djanne, une circassienne originaire de la Cabardie, arriva à Pétersbourg où elle fut baptisée sous le nom de princesse Véra Dondoukow, et ses quatre fils furent baptisés sous les noms de Pierre, Alexis, Jonas et Philippe. Les princes Pierre et Philippe moururent jeunes. En 1762, après la mort du khan Oubouchi, fils de Dachi, Catherine II nomma khan le prince Alexis. A sa mort à lui, en 1781, le khanat, composé de 1816 familles, ou *charrettes* (kibitka, suivant le terme officiel), fut administré par des officiers russes, et le prince Jonas Dondoukow reçut la terre de Romanovskoïé, peuplée de trois mille serfs, au district d'Orcha, dans la province de Mohilew. De son mariage avec une Korsakow, le prince Jonas n'eut qu'une fille, Véra, mariée au colonel Nikita Ivanovitch Korsakow, auquel Alexandre I, par un oukaze du 15 juillet 1802, transmit le nom de prince Dondoukow. Celui-ci n'eut également qu'une seule fille, Marie, qui épousa aussi un Korsakow, Michel Alexandrovitch, créé prince Dondoukow par un oukaze du 10 septembre 1820. Il fut vice-président de l'académie des sciences et à lui se rapportent les vers si connus de Pouchkine :

"Въ Академіи наукъ
Предсѣдаетъ князь Дундукъ, и т. д."

pour la deuxième fois que l'on voyait surgir cette accusation à son égard; déjà le célèbre Nikita Démidow, en 1722, avait porté une plainte identique, et Pierre Ier, qui avait besoin des services de tous les deux pour le développement des mines en Russie, à juste titre considéré par lui d'une nécessité indispensable, avait étouffé l'affaire, après avoir, à ce que dit la tradition, bâtonné Tatistchew de sa main, dans son cabinet. L'impératrice Élisabeth renvoya du service le fonctionnaire inculpé, et le fit conduire, sous escorte, à sa terre de Boldino, dans le district de Kline, où il eut l'ordre de vivre sous la surveillance d'une escouade de soldats.

L'enquête traîna; la branche aînée des Tatistchew intervint; l'un d'eux, Serge (l'aïeul de l'ambassadeur), était marié à Pauline Vorontsow, soeur du vice-chancelier, lequel, lui, était marié à une cousine-germaine de l'impératrice, une Skavronski. L'on graissa la patte au vice-chancelier, l'un des hommes les plus vénals de la Russie, et en juillet 1750, l'on envoya de Pétersbourg à Tatistchew un brevet de justification complète, un ordre de mise en liberté et le cordon de Saint-Alexandre. Ce message lui parvint la veille de sa mort.

Se voyant vieux et se sentant décliner vers la tombe, l'exilé, auprès duquel se trouvait son petit-fils Rostislaw, âgé alors de sept ans, fit chercher son fils unique Evgraphe et sa belle-fille. Le 14 juillet, veille de sa mort, il se rendit, à cheval, à l'église paroissiale, située à une distance de trois verstes; il ouït la messe; ensuite, accompagné du prêtre, il visita le cimetière, désigna la place de sa sépulture, ordonna de creuser la fosse immédiatement et invita le prêtre à venir le lendemain pour le confesser, lui donner la communion et lui administrer l'extrême-onction. Ensuite il se trouva hors d'état de remonter à cheval, et retourna en cabriolet à la maison, où il trouva un courrier de Pétersbourg arrivé avec un rescrit de l'impératrice et avec le cordon de Saint-Alexandre. Il écrivit à l'impératrice une lettre de remercîment, lui disant qu'il se sentait mourir, et par le même courrier, il lui renvoya la décoration et le cordon. — Le soir, son cuisinier français vint prendre ses ordres pour les repas du lendemain; il lui répondit : « je ne suis plus de ce monde » et montrant sa belle-fille, il ajouta : « voici la maîtresse de la maison; demandez-lui ses ordres. » Le lendemain matin arriva le prêtre; le vieillard se confessa, communia; ensuite il s'entretint avec son fils, sa belle-fille et son petit-fils; leur donna ses dernières instructions; prit congé de ses serviteurs, et pria le prêtre de procéder immédiatement à la cérémonie de l'extrême-onction, durant laquelle il rendit le dernier soupir. Alors son valet de chambre déclara que le cercueil était prêt depuis long-temps; que l'un des serfs du défunt, menuisier de son métier, l'avait confectionné avec l'aide de son maître lui-même.

Pierre Ier, d'après le conseil du célèbre maréchal Bruce, avait chargé

Tatistchew de rédiger une géographie de la Russie; celui-ci comprit la nécessité d'éclaircir aussi l'histoire du pays; il se mit à l'oeuvre avec une ardeur infatigable, mais la besogne n'était guère facile; à cette époque, l'histoire se trouvait assimilée aux secrets d'état; les archives n'étaient point accessibles; l'on rencontrait mille embarras pour arriver à se procurer les matériaux historiques; écrire l'histoire était considéré comme un acte d'audace, car il s'agissait de porter des jugemens sur les faits et gestes des souverains, que la multitude ignorante avait la naïveté de considérer comme les « oints » du Seigneur. Néanmoins, Tatistchew, doué d'une remarquable intelligence et d'une énergie peu commune, lutta courageusement contre toutes ces difficultés. De son vivant, il fit paraître seulement son grand Atlas, mais après sa mort, l'académicien Müller publia les trois premiers volumes de son Histoire de Russie et ses Observations sur l'ancien code russe d'Ivan IV *(Soudebnik)*; plus tard, l'on vit paraître, en 1784, le quatrième volume de l'Histoire de Russie; en 1793, le Dictionnaire historique, géographique, politique et civil de la Russie, amené jusqu'à la lettre L; enfin, de nos jours déjà, M. Pagodine retrouva, et la Société Historique de Moscou publia le manuscrit du cinquième volume de l'Histoire de Russie. Les écrits de Tatistchew furent souvent attaqués au point de vue de la véracité, surtout par Schloezer, mais les recherches plus récentes, faites par les écrivains du dix-neuvième siècle, ont à peu près complétement rétabli sa réputation au point de vue de la véracité historique. Il ne faut pas oublier, que les ouvrages laissés par lui n'ont pu être publiés que sur des copies n'ayant point reçu la dernière touche de sa plume, par conséquent probablement incomplètes, peut-être même s'y serait-il glissé des erreurs qui auraient parfaitement pu être corrigées et rectifiées par lui, et qui sait? l'avaient même peut-être été dans les manuscrits originaux, laissés par lui à son fils, et ayant péri dans un incendie qui consuma la maison de celui-ci. — Ensuite, il ne faut point oublier non plus, que Tatistchew avait reçu communication de vieilles chroniques manuscrites dont l'existence même, de nos jours, est douteuse, ou au moins leur lieu de dépôt actuel reste parfaitement ignoré : ainsi il avait eu l'occasion de consulter les vieilles chroniques manuscrites, existantes alors dans les bibliothèques de Volynski, de Iéropkine, de Hroustchow. — Après le supplice de ces trois personnages, en 1740, leurs propriétés furent confisquées et distribuées à droite et à gauche; le sort de ces manuscrits est resté complétement inconnu. Quoi qu'il en soit, et malgré les vices de Tatistchew, vices généralement répandus en Russie, non-seulement à cette époque, mais encore de nos jours, où l'opinion publique se montre fort indulgente pour la moisson des pots-de-vin, moisson largement pratiquée par les hommes de la position la plus élevée, il est impossible cependant de ne point rendre justice à l'amour de cet homme pour l'étude,

pour les sciences, surtout pour l'histoire et la géographie de son pays natal; c'étaient là, à cette époque, des terrains vierges, parfois même assez dangereux à cultiver. Tatistchew s'y employa, et sinon toujours avec succès, au moins avec une ardeur sans égale, une patience ferme et un courage incontestable.

La famille Iéropkine, parmi ses membres très-nombreux, comptait, à cette époque, deux hommes qui avaient une bonne position dans le monde. Le général-major Dmitri Fédorovitch, commandant de place à Moscou, était marié à une Skouratow, de cette famille historique si tristement célèbre sous le règne d'Ivan-le-Terrible*; leur fils Pierre Dmitriévitch fut l'un des hommes les plus respectables de la Russie, et il en sera question plus loin.

Un autre Iéropkine, Pierre Mihaïlovitch, intendant de la cour et l'un des hommes les plus éclairés de son temps, se trouvait destiné par le sort à périr, dix ans plus tard, dans la terrible catastrophe de Volynski.

Les Golovine occupaient une position élevée dans le monde russe de cette époque. Il existe en Russie deux familles de ce nom. L'une, établie de nos jours dans la province de Koursk, descend d'un Kirey Golovine dont le nom se trouve dans les livres des états de service sous le règne d'Ivan-le-Terrible, au seizième siècle. — L'autre famille, celle dont nous parlons ici, est d'origine grecque. Lors de la destruction, par les Tatares, des anciennes colonies grecques établies en

* Dans les papiers à moi légués par le respectable Paul Fédorovitch Karabanow, se trouve une liste curieuse des familles issues des gardes du corps *(opritchniki)* d'Ivan-le-Terrible; je place ici cette liste à titre de document historique, et je saisis cette occasion pour m'expliquer, une fois pour toutes, au sujet des faits contenus dans ces Mémoires. J'ai la ferme et inaltérable conviction que les mauvaises actions, commises par les aïeux et les parens, ne sauraient entamer en rien l'honorabilité de leurs enfans et descendans; les actions glorieuses, les talens, les vertus rejaillissent sur la postérité; les crimes et les méfaits restent toujours personnels. Parmi les familles issues des *opritchniki*, plusieurs ont racheté, par des services rendus à leur pays, les forfaits de leurs aïeux, et trois de ces familles ont même fourni à la cause libérale russe des martyrs dont le nom ne cessera jamais d'être vénéré (Ryléiew, Radistchew, Ivachew). Voici cette liste :

Alalykine	Glotow	Lyzlow	Poustochkine	Tchapline
Aléiew	Gnévachew	Mertvaho	Radistchew	Timachew
Béghitchew	Golovatchew	Norow	Riabinine	Touloubiew
Behtéiew	Jéltouhine	Olsoufiew	Roukine	Toutolmine
Berdiaïew	Jiharew	Opotchinine	Roussinow	Tsvilénew
Bitiagovski	Ivachew	Panioutine	Ryléiew	Vérestchaghine
Blahovo	Izvékow	Pantéléiew	Schamchew	Verhovskoy
Bobynine	Kamynine	Pliouskow	Skolkow	Vétchéslow
Dédénew	Katénine	Pohvisnew	Skouratow	Vitovtow
Dédëvchine	Koloudarow	Postelnikow	Sviiazew	Zilow
Dirine	Krivtsow	Potapow	Svistchow	Zviaghine.
Fofanow	Loujine			

Crimée, l'on vit arriver en Russie, en l'an 1391, un émigré de cette nation, un homme fort riche, apportant avec soi de grands capitaux. Il s'entendait beaucoup en commerce, en industrie, ainsi que dans le maniement de l'argent; aussi ses descendans furent-ils appelés, pendant les quinzième et seizième siècles, à occuper le poste fort important et fort considéré de trésoriers des grands-ducs de Moscou. A la fin du dix-septième siècle, la branche cadette des Golovine jouait un grand rôle : l'un de ses membres, Fédor Alexéiévitch (né en 1650, mort en 1706), gouverneur de la Sibérie, conclut avec les Chinois un traité fort désavantageux, mais il sut se poser en victime des circonstances politiques; fort riche d'ailleurs pour avoir beaucoup volé en Sibérie, il acheta plusieurs d'entre les hommes influens de la cour, et au lieu de disgrâce, il obtint la direction des affaires étrangères (посольскій приказъ). Il fit la cour au favori Le Fort, et après la mort de celui-ci, il fut appelé à lui succéder dans la charge de grand-amiral, quoiqu'il n'eut jamais été marin, pas plus que son prédécesseur.

Après la mort de Le Fort, Menchikow acquit un grand empire sur l'esprit du czar, et Golovine, malgré l'orgueil de race si développé en Russie à cette époque-là s'empressa, lui grand seigneur et par sa naissance et par sa position, de marier son frère Alexis avec une soeur de Menchikow, une simple paysanne. Aussi, lors de la création de l'ordre de Saint-André, en 1699, en fut-il le premier chevalier.

Les moeurs de Golovine égalaient, en dépravation, celles de Pierre Ier; il avait, parmi ses mignons, un adolescent qui devint depuis le célèbre comte Iagoujinski; il le présenta au czar, le plaça auprès du souverain, et s'appuya également du crédit de ce jeune homme. Le premier en Russie, il fut nommé feld-maréchal en 1700, et deux ans plus tard, Pierre, en obtenant de l'empereur Léopold Ier, pour son favori Menchikow, le titre de comte du saint-empire, pour ne point blesser Golovine, devenu le premier personnage officiel du pays, demanda et obtint pour lui le même titre. Il avait marié son fils aîné, Ivan, à une fille du maréchal Schérémétew, de neuf années plus âgée que son époux, et ce qu'il y a de tristement piquant, c'est que l'un des fils issus de ce mariage, le comte Fédor (la souche des comtes Golovine actuels, s'ils existent encore, ce dont je ne suis point sûr) épousa plus tard, sous le règne d'Anne, une fille de ce même Iagoujinski, ancien mignon de son grand-père, devenu l'un des personnages les plus importans de la cour de Russie!

Le maréchal et grand-amiral comte Golovine était un homme d'un esprit fort ordinaire, sans nulle capacité, mais, ainsi que cela se voit souvent dans les cours absolutistes, remplaçant le manque d'esprit par une grande finesse, et n'en poursuivant que plus heureusement sa carrière. L'absence de mérite ne le faisait redouter par personne; nul ne craignait de se voir éclipsé par lui, tandis que sa finesse, son expé-

rience en fait d'intrigues et l'art inné de s'insinuer dans la bienveillance des hommes influens, lui applanissaient les difficultés de sa marche politique, et lui faisaient éviter les embarras, si fréquemment suscités au mérite dans les pays où l'opinion publique est muette, et le pouvoir concentré entre les mains d'un seul homme. La cour de Russie n'a jamais cessé d'offrir des exemples frappans des succès de la finesse, appuyée sur l'absence de mérite et parfois même sur une complète nullité.....

Le maréchal Golovine eut encore deux fils : Alexandre et Nicolas. Le comte Alexandre épousa une fille du vice-chancelier Schafirow; devenu veuf, il se remaria à une Tatistchew, et mourut bientôt après, en 1731, à l'âge de 37 ans. — Sa lignée mâle s'est éteinte avec son petit-fils, décédé en 1820, lequel mangea la grande fortune de son aïeul, et ne laissa rien à ses filles, la comtesse Léon Potoçki et la comtesse Frédro. La comtesse Léon jouit, au reste, d'une fortune immense, grâce à l'avarice crasse de feu son mari, qui augmenta ainsi l'héritage considérable à lui laissé par son père le comte Séverin Potoçki, aussi un Harpagon, arrivé de Pologne en Russie sans un sou vaillant, qui achetait des procès véreux, et les gagnait grâce à sa position de sénateur et de membre du conseil de l'empire.

La veuve du comte Alexandre Golovine se remaria avec le prince Serge Bariatinski; elle a été la bisaïeule du maréchal Bariatinski.

Le comte Nicolas, fils cadet du maréchal Golovine, fut amiral et vice-président du collége de l'amirauté sous le règne d'Anne. C'était un homme méprisable, un plat valet de Bieren et un concussionnaire éhonté. Il fut de ceux qui, voyant la faiblesse du gouvernement de la régente, se rallièrent à la czarine Élisabeth, et travaillèrent à disposer les esprits en faveur de son avénement au trône. Le comte Nicolas, fort lié avec le célèbre Ouchakow, le chef de la police secrète, fut nommé, par l'impératrice Élisabeth, ministre de la conférence (конференцъ-министръ), poste élevé, qui avait remplacé celui de ministre du cabinet existant sous le règne d'Anne et sous la régence. En 1743, lors de la guerre avec la Suède, il commit, malgré sa finesse, une faute énorme : se trouvant le seul, en ce moment, investi du grade d'amiral en chef, il eut la maladresse de solliciter le commandement de la flotte; il l'obtint, et se signala par de telles preuves d'incapacité, même d'ignorance en fait d'art naval, qu'il reçut l'ordre de donner sa démission du service. Il mourut en 1745, à l'âge de 50 ans, et sa fortune très-considérable échut à sa fille unique, mariée depuis au prince Pierre-Auguste de Holstein, général au service russe. — La fille unique et héritière de la princesse de Holstein porta cette fortune en dot au prince Ivan Bariatinski, l'aïeul du maréchal actuel.

Le comte Nicolas Golovine eut plusieurs enfans d'une maîtresse d'origine suédoise et les autorisa à porter son nom; ils se fixèrent en

Danemarck, où l'un d'eux, Pierre-Gustave Golovine, fut officier-général dans l'armée danoise.

Le maréchal comte Golovine avait eu, parmi ses cousins-germains, Artamon Mihaïlovitch Golovine et le frère de celui-ci, Ivan, qui jouèrent à la cour un rôle considérable. Artamon, nommé général d'infanterie, fut fait prisonnier à la bataille de Narva, et passa 18 années en captivité; ce fut seulement en 1718 que lui et le prince Ivan Troubetskoy furent échangés contre le maréchal suédois comte Renschild. Il mourut à Pétersbourg en 1720, à l'âge de 53 ans, et sa lignée mâle s'éteignit avec son fils.

Son frère Ivan Mihaïlovitch, aide-de-camp (деньщикъ) de Pierre Ier, jouit de l'affection inaltérable de ce prince et la mérita par sa probité, la sûreté de son caractère et l'empressement qu'il mettait à obliger les gens. Il n'avait nulle connaissance dans l'art naval et ne sut jamais en acquérir, mais, en sa qualité de compagnon inséparable du czar, il le suivit à Saardam, et partout; Pierre Ier appelait, en plaisantant, les bâtiments de la marine russe : « les enfans d'Ivan Mihaïlovitch, » et il avait promis, au bouffon de cour Lacosta, de lui payer une somme de 100,000 roubles si jamais il oubliait, à dîner, de porter un toast à la prospérité des enfans d'Ivan Mihaïlovitch. Aussi, les aides-de-camp de service avaient-ils pour devoir, sous peine de châtiment exemplaire et terrible, de rappeler toujours ce toast au czar, à son dîner.

Golovine, siégeant au sénat, y fut le digne émule du prince Jacques Dolgoroukow; de même que celui-ci, il ne cessa jamais de faire entendre la vérité au terrible czar; de même qu'au prince Jacques, il lui arriva de s'opposer à la mise à exécution d'oukazes qu'il trouvait nuisibles, de faire revenir Pierre Ier sur ses déterminations, et d'obtenir de lui le retrait d'oukazes déjà signés et envoyés au sénat. — Toujours gai, de bonne humeur, bon enfant jusqu'à l'âge de la vieillesse, unissant une finesse incontestable à une grande droiture de caractère, bon, obligeant, il employait sa faveur de cour et son intimité avec le czar à rendre une foule de services à droite et à gauche; aussi sut-il se créer un nombre immense d'amis. — Catherine Ire, peu après son avénement au trône, le nomma commissaire-général des vivres de la flotte, poste auquel sa parfaite probité le rendait admirablement apte; l'impératrice Anne, à laquelle il avait souvent rendu des services de cour, lui accorda les entrées particulières, le nomma général en chef, et le vieillard ayant mis de l'amour-propre à vouloir échanger ce titre contre celui d'amiral, elle lui accorda ce qu'il considérait comme une faveur, en disant : « est-il possible de refuser quoi que ce » soit à notre bon Ivan Mihaïlovitch? » — Il mourut septuagénaire, en 1738, laissant deux fils, avec la mort desquels s'éteignit sa lignée mâle; l'aîné des deux, Alexandre, fut amiral de la flotte russe sous les règnes d'Élisabeth et de Catherine II.

L'excellent et loyal aide-de-camp de Pierre Ier avait eu aussi trois filles, dont l'aînée, Eudoxie, mariée à Alexandre Pétrovitch Pouchkine, a été la bisaïeule de notre célèbre poëte; la puinée épousa le prince Constantin Cantémir, et la plus jeune — le prince George Troubetskoy.

Mais si la branche cadette de la famille Golovine prospéra sous le règne de Pierre Ier, il n'en fut pas de même de la branche aînée, malgré ses alliances avec les familles si puissantes des Saltykow et des Lapouhine; cette dernière alliance fut même peut-être l'une des causes de la fin déplorable du père de mesdames Saltykow et Lapouhine, Mathieu Alexéiévitch Golovine*. Il était déjà octogénaire en janvier 1725, lorsque Pierre Ier, couché sur son lit de mort, et ne se doutant nullement du danger où se trouvaient ses jours, danger que Catherine et Menchikow lui laissaient ignorer, rédigea le programme d'une mascarade, destinée à fêter sa future convalescence. Il ordonna à Mathieu Golovine de se costumer en diable. Le vieillard, élevé dans les usages assez bigots de la vieille Russie, refusa de le faire. Pierre Ier, l'ayant appris, eut la férocité de faire saisir le malheureux octogénaire, de le faire deshabiller *complétement* depuis les pieds jusqu'à la ceinture, de lui faire lier bras et jambes; de le faire asseoir en cet état sur la glace de la Néva, et de le faire tenir dans cette posture pendant une heure entière avec des cornes de diable en carton appliquées sur la tête. L'infortuné gagna une fièvre chaude et mourut le 30 janvier, deux jours après le décès de son auguste bourreau.....

La famille Boutourline est l'une des plus illustres de la Russie. Elle est issue de Radcha, qui vint d'Allemagne se fixer à Novgorod, au douzième siècle. Son arrière-petit-fils Gabriël Alexitch fut l'un des boyars d'Alexandre Nevski; il se signala lors de la fameuse victoire, remportée par ce prince sur les Suédois, aux rives mêmes de la Néva, le 15 juillet 1240, et le second fils de Gabriël, Akinfii, fut l'un des principaux boyars du grand-duc de Moscou Ivan Kalita. Il a été la souche des Aminow†, des Boutourline, des Kamenski, des Miatlew, des Zamytski, et son frère aîné fut la souche des Pouchkine, des Moussine-Pouchkine, des Bobristchew-Pouchkine, des Schaférikow-Pouchkine, des Kologrivow, des Povodow et des Rojnow.

* Sa fille aînée avait épousé Nicolas Pétrovitch Saltykow, cousin issu de germain de l'impératrice Anne et grand-oncle du premier prince Saltykow, et la plus jeune se trouvait mariée à Alexandre Pétrovitch Lapouhine, cousin-germain de la malheureuse femme de Pierre I.

† La destinée de cette famille fut singulière. Appelée jadis Aminew, elle s'éteignit en Russie au dix-septième siècle, mais une branche émigrée de Russie en Suède, se divisa en plusieurs rameaux, dont l'un redevint russe par l'annexion de la Finlande en 1809. Fédor Grigoriévitch Aminew, dont la mère avait été une princesse Galitsyne, se trouvant en qualité de voïévode à Ivangorod (Narva) en 1611, se rangea dans le parti qui voulait faire monter sur le trône de Russie un prince de la maison royale de Suède; après l'élection des Romanow au trône, Fédor Aminew émigra en Suède

Les Boutourline, au seizième et au dix-septième siècles, occupèrent les plus hautes fonctions de l'état et jouèrent un grand rôle. Sous le règne de Pierre Ier, l'un d'eux, Ivan Ivanovitch, avait possédé la confiance la plus intime de ce prince; général en chef, lieutenant-colonel des gardes Préobrajenski, et très-influent sur l'esprit de la garde, il avait coopéré avec énergie à l'avénement au trône de Catherine Ire. Deux ans plus tard, son opposition au projet de Menchikow de faire monter sur le trône Pierre II, lui valut l'exil. Dépouillé de son grade, de ses places, du cordon bleu que Catherine lui avait conféré, des belles terres dont Pierre Ier lui avait fait don, même de celles qu'il avait reçues pour la grande journée de Poltava où il avait commandé le régiment Préobrajenski; il fut relégué dans une terre dont il avait hérité de son père; il y resta exilé, non-seulement sous le règne de Pierre II, mais encore sous celui d'Anne, laquelle ne pouvait le souffrir et lui gardait rancune pour des propos blessans, mais justes, tenus par le loyal et véridique Boutourline sur le compte de cette femme cruelle et méprisable. Il mourut dans son exil rural, en 1738, à l'âge de 77 ans. C'était un homme d'énergie, d'un caractère de fer, d'une austère probité, droit dans ses actions et véridique dans ses paroles.

Un jour Pierre Ier lui demandant ce qu'il pourrait faire pour ses fils, reçut cette réponse : « Rien, Sire; ils n'ont qu'à servir et à travailler » eux-mêmes à mériter vos bontés! » — La postérité mâle de cet homme si respectable s'éteignit avec ses petits-fils.

avec ses trois fils et ses quatre gendres : Opalëw, Kalitine, Roubtsow et Pérésvétow-Moratt; les deux premiers devinrent la souche des familles suédoises von Apollof et von Kalitine.

Des trois fils de Fédor Aminew, naturalisé en Suède, en 1618, sous le nom d'Aminow, le plus jeune, Michel, n'eut point de postérité mâle; le puiné, Étienne, marié à une princesse Poutiatine, devint la souche de la branche cadette des Aminow, restée en Suède. L'aîné des fils de Fédor, Esaü, eut quatre fils : *a*) Ivan, souche de la branche aînée des Aminow, restée en Suède; *b*) Grégoire, souche de la deuxième branche, établie en Finlande; *c*) Adolphe, officier dans l'armée suédoise, ainsi que ses trois frères, suivit en Italie la reine Christine après l'abdication de cette princesse; il y resta, épousa la fille d'un gentilhomme italien nommé Fasaloni, et l'on dit que sa descendance existe encore en Italie; enfin *d*) Zaharie, commandant suédois de la forteresse de Vyborg, fut la souche de la troisième branche, restée en Suède.

Deux d'entre les Aminow de la deuxième branche, établie en Finlande, Gustave, gouverneur de la province de Savolax, et son frère Jean-Frédéric, vice-chancelier de l'université d'Abo, furent créés barons par le roi de Suède Gustave-Adolphe IV, en octobre 1808, c'est-à-dire au moment où l'armée russe accomplissait la conquête de la Finlande. L'empereur Alexandre I jugea, comme de raison, de son devoir de remplir la promesse faite par l'ancien souverain du pays, et fit délivrer aux deux frères le diplôme de leur nouveau titre. Quelques années plus tard, il conféra au baron Jean-Frédéric le titre de comte par primogéniture. C'est-là l'unique exemple, en Finlande comme en Russie, d'un titre transmissible par ordre de primogéniture, et non point étendu à tous les descendans mâles, suivant l'usage stupide, suivi à cet égard en Russie, de même qu'en Suède et en Allemagne.

J'ai parlé (page 47), d'Alexandre Borissovitch Boutourline, l'amant de la czarine Élisabeth, cousin issu de germain du précédent. Son père avait eu, l'un des premiers, le rang de capitaine aux gardes; ceci le rapprocha de Pierre Ier, et lors de sa mort, en 1708, il obtint pour son fils unique, âgé de 14 ans, la place d'aide-de-camp (деньщикъ) du czar, lequel accorda cette nomination avec d'autant plus de bonne volonté, que le jeune homme était très-beau de sa personne. Complétement dénué d'intelligence, mais intrigant et rusé comme le sont souvent les imbéciles, avec cela fort rampant, il se glissa dans la confiance de Pierre Ier et de Catherine I; il remplit souvent des missions qui exigeaient plus de dévouement que de loyauté, et il obtint parmi ses camarades la réputation d'espion du czar et de Catherine. Celle-ci, une fois montée sur le trône, maria Boutourline avec l'une des filles du célèbre maréchal prince Michel Galitsyne, et les dota richement. Devenu bientôt veuf, il fut l'amant de la czarine Élisabeth. Pierre II, furieux, l'envoya commander une brigade en Petite-Russie. Après l'avénement d'Anne au trône, il épousa une Kourakine, soeur de ce grand-écuyer, le courtisan et le plat valet de Bieren, dont j'ai parlé à la page 62. Néanmoins, pendant tout le règne d'Anne, il fut tenu dans l'éloignement de la cour; la protection de son beau-frère Kourakine lui obtint la place importante de gouverneur de Smolensk, mais il ne cessait de soupirer après Pétersbourg et après la cour. Enfin, sous la régence de la princesse de Brunswick, son beau-frère lui obtint, avec le grade de lieutenant-général, la place si importante de commissaire-général des vivres de l'armée. — L'impératrice Élisabeth, après son avénement au trône, nomma général en chef et appela au poste de gouverneur-général de Moscou son ancien amant, mais celui-ci voulait vivre à la cour; au bout de deux années il quitta cette place, vint à Pétersbourg; se fit nommer lieutenant-colonel aux gardes; ensuite ministre de la conférence; alliant la finesse à la nullité, il devait réussir à la cour de Russie. — Au moment où la guerre de sept ans allait éclater, le commandement de l'armée se trouvait destiné au général Apraxine; on le créa maréchal. Boutourline et le procureur-général prince Nikita Troubetskoy vinrent pleurer chez l'impératrice, en lui exprimant leur amère douleur d'avoir, à ce qui leur semblait être, démérité de ses bontés, puisqu'ils voyaient la promotion au maréchalat d'un général moins ancien de grade qu'ils ne l'étaient, eux. — Élisabeth, pour les consoler, les nomma maréchaux tous les deux, et dans l'intention de faire plaisir à son époux morganatique, le grand-veneur comte Alexis Razoumovski, elle le créa également maréchal. Mais Razoumovski, plus loyal que ses collègues, dit à sa femme : « Lise, tu peux me nommer » maréchal si cela te plaît, mais tu ne parviendras jamais à faire de » moi, même un simple colonel, que l'on puisse prendre au sérieux! »

En 1760, le chancelier Vorontsow obtint de l'empereur d'Allemagne

le titre de comte du saint-empire pour ses deux frères. Boutourline vint derechef pleurnicher en présence de l'impératrice au sujet de son dévouement méconnu, et il fut créé comte russe. En automne de la même année, il poussa l'outrecuidance jusqu'à solliciter le commandement en chef de l'armée russe qui combattait contre Frédéric II; il l'obtint, et le jour où il prenait congé du jeune grand-duc Paul, âgé de six ans, et rempli d'esprit, l'enfant, après l'avoir quitté, dit à son entourage : « le » maréchal Saltykow était parti dans l'intention de faire la paix, et il » n'a point su s'y prendre, mais le maréchal Boutourline, lui, ne saura » faire ni la paix, ni la guerre! » — Effectivement, il fit preuve d'une telle incapacité, que le maréchal Laudon, commandant l'armée d'Autriche, alliée à la Russie, disait : « c'est une rude besogne que de faire » la guerre au roi de Prusse : il a pour se défendre, et son génie, et » l'ineptie du maréchal Boutourline! »

Pierre III, monté sur le trône, s'empressa de faire la paix avec Frédéric II, et nomma Boutourline gouverneur-général de Moscou. — Catherine lui accorda une démission qu'il n'avait jamais sollicitée, mais fidèle à son système d'envelopper la disgrâce de formes bienveillantes, elle envoya une épée garnie de diamans à ce militaire qui n'avait jamais su en faire aucun usage, et une lettre-patente (грамота), où se trouvaient énumérés, avec éloges, les soi-disans services par lui rendus à l'état, par lui, qui n'en avait jamais rendu un seul! — Il aurait été curieux de pouvoir lire cette lettre-patente, vrai modèle de blague officielle! Le maréchal Boutourline, dont la brillante carrière est une preuve de plus de ce que peuvent, en Russie, l'intrigue et la finesse unies à la nullité la plus complète, mourut en 1767, à l'âge de 73 ans, laissant une fortune très-considérable. Il avait eu, de son second mariage, deux filles et un fils, souche des comtes Boutourline actuels.

L'oncle du maréchal, Pierre Ivanovitch, fut créé boyar dans les dernières années du dix-huitième siècle par Pierre Ier, lequel l'avait pris en affection à cause du penchant de Boutourline pour l'ivrognerie et de sa capacité à boire énormément de vin. Pierre Ier avait, on le sait, organisé une corporation entière, composée des plus grands ivrognes de son pays; dans cette réunion l'on voyait siéger ensemble : le czar, des princes, des boyars, un ecclésiastique (le prêtre Nadarjinski, confesseur du czar), des bourgeois et même des domestiques. Cette assemblée, qui, pour le public, portait le titre de « conclave » et dont le nom véritable était « le concile étranger à toute tristesse » (безпечальный соборъ), se réunissait à des jours fixés par le czar, et se livrait à des orgies bachiques, lesquelles se prolongeaient parfois durant trois fois 24 heures, en séance permanente de jour et de nuit. Ceux qui tombaient ivres sur le plancher avaient le droit de dormir pendant une couple d'heures; ensuite on leur versait un ou deux seaux d'eau sur la tête et ils étaient tenus de recommencer à boire. A Noël, toute

cette bande odieuse, costumée en cardinaux, en prélats et en abbés catholiques, en chinois, en turcs, en démons, etc., parcourait la ville dans des traîneaux burlesquement ornés, entrait dans les maisons des gens riches pour leur souhaiter la bonne fête (Христа славить); le maître de la maison était tenu d'offrir du vin aux principaux membres de la bande, et de l'eau-de-vie russe aux autres. Il y avait parfois des mascarades auxquelles prenait part également une troupe de dames, composée de personnes appartenantes à la noblesse. La directrice de cette troupe avait le titre de « princesse-abbesse » (князь-игуменья); cette fonction fut long-temps remplie par Daria Gavrilovna Rjevski, née Sakovnine, et après sa mort, par la princesse Anastasie Pétrovna Galitsyne, née princesse Prozorovski. Dans la bande masculine les principaux ivrognes portaient les titres de métropolitains et d'archevêques, et avaient reçu, chacun, un nom spécial; la plupart de ces noms seraient impossibles à citer, vu leur indécence inouïe. Le chef de la bande masculine portait le titre de « prince-pape » (князь-папа). Cette fonction fut long-temps remplie par l'ancien précepteur du czar, Zotow, et après sa mort, en 1717, par Pierre Ivanovitch Boutourline, lequel fut obligé d'épouser la veuve de Zotow.

Il faut parler ici de Zotow et du confesseur Nadarjinski.

Nikita Moïsséiévitch Zotow appartenait à une famille de très-petite noblesse; son trisaïeul, marmiton à la cuisine du czar Ivan-le-Terrible, avait servi en qualité d'aide-cuisinier à la cour du petit czarévitch Dmitri, massacré à Ouglitch en 1591, et il avait été anobli. Nikita Zotow occupait le modeste emploi de *diak* à la commission des requêtes (челобитный приказъ), lorsqu'il fut question en 1677 d'appeler auprès du petit czarévitch Pierre, âgé pour lors de cinq ans, un homme qui lui apprit à lire et écrire en russe, et les quatre règles de l'arithmétique. Le boyar Fédor Prokofiévitch Sakovnine recommanda Zotow, et celui-ci fut placé auprès de l'enfant en qualité de précepteur. Plus tard, il devint le complaisant de son élève, son compagnon de débauches et d'ivrognerie, et gagna son affection. Le jour où l'on fêta à Pétersbourg la nouvelle de la capitulation de Riga, le 8 juillet 1710, la journée fut célébrée par un banquet colossal, où le vin coula à flots. Vers la fin du banquet, Zotow, à demi-ivre, s'approcha du czar, lequel se trouvait déjà dans un état d'ivresse complète, et lui mettant la main sur l'épaule, dit : « voilà par quels hauts faits ton règne se trouve » signalé; c'est pourtant moi qui t'ai appris à lire et écrire; tu devrais » me récompenser d'une manière signalée ». Pierre, ivre, lui dit en le frappant sur le ventre, « quelle récompense veux-tu, pape? » — « Je veux » être comte et conseiller privé » — répliqua Zotow. Le czar se fit apporter une plume, un encrier et du papier, et écrivit séance tenante :

"По прошенію и за службу Микитѣ Моисеевичу Зотову дается наданіе : "Графъ", также Ближняго Совѣтника чинъ, и Ближней Канцеляріи Генералъ-Президентъ. Петръ".

Et dans l'ivresse, il oublia de mettre la date. Mais Zotow, ivre à moitié seulement, écrivit sur la même feuille de papier :

"Благодарственъ за Вашу Государскую премногую милость; вышеписанною Царскаго Величества милостію, написанною Его Государскою Собственною рукою, я Микита Зотовъ пожалованъ въ Санктъ-питербурхе, при полученіи ведомости о взятіи города Риги, Іюля во 8 день 1710 года".

Et il remit le papier au chancelier Golovkine, pour la rédaction d'un diplôme comtal, lequel lui fut cependant délivré seulement trois ans plus tard, en 1713, et repris par ordre du czar, après la mort de ce comte, créé d'une si singulière façon.

Devenu veuf et déjà octogénaire, le comte « prince-pape » reçut du czar, en 1714, l'ordre de se remarier et d'épouser Anna Iéréméievna Pachkow, dont le cousin-germain, George Ivanovitch Pachkow (voyez page 83) était l'un des officiers de confiance, ou pour s'exprimer avec une franchise complète, l'un des espions les plus affidés du czar*. Voici la description de cette étrange cérémonie nuptiale.

Le 16 janvier 1715, au signal de trois coups de canon tirés de la forteresse, les hommes invités à la noce se réunirent à la maison du chancelier Golovkine, et les dames à celle de la « princesse-abbesse », Mme Rjevski. Le nombre des invités se montait à quatre cents, et un prêtre nonagénaire, appelé exprès, pour cette cérémonie, de Moscou, où il était archi-prêtre de la cathédrale de Saint-Michel au Kremlin, attendait les fiancés à la cathédrale de Saint-Pierre, à la forteresse. Le cortége se mit en marche dans l'ordre suivant :

a) le maréchal de la cérémonie, le vieux boyar prince Pierre Ivanovitch Prozorovski, en habit tout brodé d'or, en traîneau à quatre chevaux;

b) le fiancé, en habit de cardinal, en traîneau à quatre chevaux;

c) le vieux boyar prince Fédor Iouriévitch Romodanovski, le « prince-césar » dans un traîneau attelé de quatre ours enchaînés, conduits à la main, et hurlant d'une manière effroyable, par la raison qu'on les agaçait pendant toute la route;

Ensuite venait le cortége des hommes à pied, dans l'ordre suivant :

d) le maréchal prince Menchikow, le grand-amiral comte Apraxine, le grand-maître de l'artillerie Bruce, le général en chef Adam Weyde et le ministre de Pologne et de Saxe comte de Fitzthum-Eckstaedt, tous les cinq en costumes de bourgmestres de la ville de Hambourg;

e) le czar, le lieutenant-général Ivan Ivanovitch Boutourline, le général-major prince George Troubetskoy et le constructeur de vaisseau Skliaiew, tous les quatre en costumes de matelots, portant des tambours sur lesquels ils battaient bruyamment;

* Elie Ivanovitch Pachkow, bisaïeul de ma mère, fut le cousin-germain de ce George Pachkow et de la comtesse Zotow.

f) le vieux boyar Tihone Nikititch Stréchnew, en costume de matelot, jouant bruyamment du cor.

Ensuite venaient des hommes en costumes : de Chinois, avec des sifflets à la main; de Vénitiens, avec des flûtes à la main; de heyduques, armés de grands bâtons; d'archevêques catholiques-romains, avec des cornes de cerfs sur la tête; de Turcs, portant des assiettes; d'ouvriers-mineurs, avec des guitares à la main; de bergers allemands, avec des cornemuses à la main; d'assesseurs de collége, portant des rossignols en cages; d'Américains-sauvages, avec des fourches en bois; d'Hongrois, portant des poëles à frire; de Polonais, le violon à la main; de Kalmouks, la guitare russe (балалайка) à la main; de paysans norvégiens; de pasteurs luthériens avec de petites flûtes(гудокъ) à la main; de pêcheurs de baleine, armés de piques; de pilotes avec des sifflets de chasse à la main; d'Arméniens et de Japonais avec des flûtes à la main; de postillons prussiens tenant des cors à la main; de chasseurs avec des cors de chasse. Ensuite venaient des hommes en costumes : de Macédoniens, de moines bernardins, de Toungouzes, de Lapons, de bûcherons turcs, de sauvages du Honduras, de pêcheurs; de dissidens russes *(raskolniki)*; ceux-ci portaient des cors de chasse, des cloches, des clochettes, des sonnettes, des cornemuses, etc., faisant un tintamarre effroyable. Le cortége masculin se trouvait clos par des assesseurs de collége et des hommes en habit vénitien portant des urnes à la main, entre lesquels marchaient les sept témoins d'honneur du mariage (маєра), tous les sept choisis parmi des octogénaires.

Puis venait le cortége des dames : la czarine Catherine avec huit des dames de sa cour, en costumes de paysannes frisonnes; les czarines Marthe Apraxine, Prascovia Saltykow et Natalie, la soeur de Pierre I^er^, en costume polonais; les trois filles de la czarine Prascovia, en costume espagnol, et puis toutes les dames invitées, dans les costumes des divers pays de l'Europe et de l'Asie.

Au sortir de l'église, l'on se rendit, dans le même ordre de procession, à la maison des nouveaux époux, où l'on prit place à table : des vieillards octogénaires, dont plusieurs pouvaient à peine se tenir sur leurs jambes, circulaient autour des tables et versaient le vin aux convives. Une fois les dames parties, l'orgie commença et dura pendant des heures entières.

De tout le corps diplomatique, un seul membre consentit à prendre part à cette fête, où les deux religions luthérienne et catholique-romaine se trouvaient parodiées d'une manière inconvenante : c'était le comte de Fitzthum, luthérien lui-même, représentant d'un souverain catholique, le roi-électeur Auguste II. Des deux pays dont les intérêts et la dignité se trouvaient confiés aux soins de M. de Fitzthum, l'un, la Pologne, était catholique; l'autre, la Saxe, était luthérien!..... Mais Auguste II ne pouvait se passer de l'appui de Pierre I^er^ pour tenir en échec les partisans de son adversaire Stanislas Leszczynski.....

Zotow mourut deux ans après son second mariage, resté stérile, mais il avait eu, d'un premier lit, trois fils, auxquels, après la mort de leur père, le czar fit retirer le diplôme comtal, et leur fit défense de porter le titre de comtes. Des trois frères, un seul, l'aîné, Basile, eut un fils, Nikita, lequel laissa également un seul fils, Ivan. Celui-ci fut marié deux fois, et il eut un fils de chaque mariage. Son second fils, Nicolas, tourna la tête à la princesse Hélène Kourakine, fille de ce prince Alexis Kourakine, qui fut ministre de l'intérieur, et nièce de l'ambassadeur de Russie à Vienne et à Paris.

La famille Kourakine, à cette époque riche et puissante en cour, ne voulut point d'abord entendre parler d'une alliance avec les Zotow, mais les jeunes gens s'y prirent de façon à rendre le mariage indispensable..... Alors les Kourakine, forcés dans leurs retranchemens, sollicitèrent et obtinrent d'Alexandre I, le 21 juin 1803, la restitution, à Nicolas Zotow, du titre de comte si étrangement conféré à son trisaïeul par Pierre Ier. — Enfin, le 12 juillet 1804, Alexandre Zotow, le frère aîné du jeune séducteur, reçut également l'autorisation impériale de s'intituler comte; il fut l'aïeul des comtes Zotow actuels. Son frère n'eut que deux filles, dont l'aînée est aujourd'hui la veuve de l'un des plus grands misérables de la cour moderne de Russie, du prince Tchernychew, ministre de la guerre sous le dernier règne.

La veuve du premier comte Zotow avait, je l'ai dit, épousé son successeur dans les dégoûtantes fonctions de « prince-pape, » Pierre Ivanovitch Boutourline; elle n'eut également point d'enfans de ce second mariage.

Pour ce qui en est du confesseur de Pierre Ier, Timofey Vassiliévich Nadarjinski, ce fut un fin et rusé courtisan. Ses fonctions de confesseur auprès d'un prince aussi athée que l'était Pierre Ier constituaient une sinécure complète, mais sa qualité de compagnon des orgies du czar lui donnait assez d'occupation et lui valut une fortune immense. — Le czar, pendant son séjour à Paris, ayant entendu dire qu'un abbé, secrétaire du cardinal Dubois, était connu pour le plus intrépide buveur de France, dit : « il faut le faire lutter avec Nadar» jinski » (надобно его спустить съ Надаржинскимъ). L'abbé fut invité à souper chez le czar; l'on but énormément, et l'abbé roula sous la table, pendant que Nadarjinski, tout rouge et se tenant à peine sur sa chaise, mais radieux, se versait encore une rasade. Pierre sauta au cou de Nadarjinski et lui cria : « mon ami, tu as soutenu l'honneur » de la Russie! » — Ce pseudo-confesseur reçut du czar, à plusieurs reprises, de belles propriétés, et laissa une fortune immense; il avait eu en don, entre autres, en Ukraine, la magnifique terre de Trosténetz, laquelle, par des mariages, a passé aux Korsakow, et appartient aujourd'hui aux Galitsyne.

CHAPITRE IV

SOMMAIRE : Les Sakovnine ; leur origine livonienne ; leur dévouement aux principes des dissidens religieux russes, ainsi qu'à la czarine Sophie ; leur supplice et leur ruine sous Pierre I.— Ancienneté et illustration historique des Pouchkine ; leur supplice et leur exil sous Pierre I pour les mêmes causes que les Sakovnine.— Les Moussine-Pouchkine ; la cause de l'élévation de cette famille long-temps restée obscure ; le premier comte Moussine-Pouchkine ; son fils le comte Platon.—Les Volynski ; leur illustration ; Artémius Volynski ; son caractère si peu estimable. —Les Ouchakow ; le comte Ouchakow, un vrai monstre ; sa carrière, sa cruauté. —Les Bestoujew ; une branche de cette famille ajoutant à son nom celui de Rioumine ; le comte Pierre ; son fils le chancelier ; le fils de celui-ci ; le comte Michel, frère aîné du chancelier.—Les Matiouchkine ; leurs liens de parenté avec la famille impériale ; Athanase, l'ami du czar Alexis ; son fils Michel, l'ami de Pierre I.—Les Izmailow.—Les Lévachow ; le premier général de ce nom ; origine des comtes Lévachow.—Les Novossiltsow ; madame Stroganow, née Novossiltsow, maîtresse et compagne des orgies de Pierre I ; son frère Basile. – Les Stroganow ; noble origine de l'immense richesse de cette famille ; les priviléges exclusifs dont ils ont joui jusqu'à l'époque de Pierre I.—De quelle façon les Stroganow deviennent barons.— Les Loewenwolde ; le baron Jean-Gerhard ; ses trois fils : les comtes Frédéric, Reinhold et Charles-Gustave ; vicissitudes de la destinée de Reinhold.— Les comtes Roumiantsow ; origine première de leur élévation ; liaison de Pierre I avec la comtesse Roumiantsow ; son mariage ; son mari.—Les comtes Tchernychew ; origine première de leur élévation ; la comtesse et sa liaison avec Pierre I ; le comte Pierre ; l'illustre et respectable maréchal comte Zahar ; l'aimable et excellent comte Ivan, marin d'eau douce et maréchal d'eau salée. – Les comtes Bruce ; le célèbre maréchal, ami et confident politique de Pierre I, réputé sorcier dans le peuple russe ; son frère Robert Bruce et le fils de celui-ci, le comte Alexandre ; mariage de ce dernier avec la fiancée de Pierre II. — Le comte et la comtesse Jacques Bruce et leur fille unique.

Les familles des Sakovnine et des Pouchkine, qui avaient joué un rôle si important au dix-septième siècle, ayant épousé la cause de la czarine Sophie contre Pierre Ier, avaient été persécutées par celui-ci, dont la vengeance atteignait souvent, et parfois même venait à dépasser les limites de la férocité.

Les Sakovnine sont d'origine allemande : un chevalier livonien de très-ancienne famille, Jean d'Uxküll, fait prisonnier dans un combat, s'éprit d'une Russe ; pour l'épouser, il jeta aux orties sa croix de che-

valier, son voeu de continence et le catholicisme lui-même; il embrassa la religion grecque et se fit naturaliser russe.— De ce mariage naquit un fils, Basile, devenu la souche des Sakovnine, et l'un des descendans duquel, *l'okolnitchyi* Prokofiy Fédorovitch, fort influent à la cour, mourut en 1662, laissant deux fils, Fédor et Alexis, et deux filles, Théodosie, veuve du vieux boyar Gleb Ivanovitch Morozow, et Eudoxie, mariée au boyar prince Pierre Sémënovitch Ouroussow. Toutes les deux embrassèrent la cause des dissidens religieux avec une ardeur extrême et un zèle fanatique; elles se placèrent au nombre des amies intimes et des partisans fervens du célèbre dissident le père Avakoume, et périrent victimes de leur fanatisme; après avoir vu confisquer toute leur fortune, elles finirent leurs jours dans des cachots, dans la ville de Borovsk. Leurs frères, également dévoués à la cause des dissidens, agirent avec plus de prudence, et Fédor Sakovnine mourut tranquille dans son lit, après avoir obtenu du czar Fédor III le rang d'*okolnitchyi*, et de la régente Sophie celui de boyar. — Son frère Alexis, *okolnitchyi* sous la régence de Sophie, après de longues années de prudence, finit par y apporter moins de réserve, et le paya cher. Il entra dans une conspiration tramée par Ivan Élisséiévich Tsykler, un esprit ambitieux, inquiet et fourbe, lequel avait tour à tour trahi tous les partis; son ambition extravagante et son avidité ne se trouvant jamais assez rassasiées.

Colonel des strélitz et partisan de la czarine Sophie, Tsykler fut l'un des moteurs de la sanglante insurrection du 15 mai 1682; Sophie, devenue régente, le nomma *doumnoy dvorianine*, et lui confia le poste si important de trésorier de la couronne. Mais en 1689, voyant chanceler la puissance de cette princesse, Tsykler se hâta de l'abandonner et de se ranger du parti de Pierre 1^er^. Celui-ci, par une défiance bien légitime vis-à-vis d'un pareil individu, lui ôta le poste de trésorier pour y appeler un homme de confiance, l'*okolnitchyi* Michel Timoféiévitch Lihatchow. Alors Tsykler, furieux, trama une nouvelle conspiration en faveur de Sophie; il voulait s'appuyer sur les dissidens religieux, ennemis acharnés de Pierre I^er^, et il s'adjoignit Alexis Sakovnine. Celui-ci fit de vains efforts pour attirer dans le complot son gendre Alexandre Miloslavski, mais Tsykler y affilia le sien, Fédor Pouchkine, fils unique du vieux et riche boyar Mathieu Stépanovitch Pouchkine, l'un des vieillards les plus dévoués à la cause des dissidens religieux. Le complot fut découvert; les conjurés soumis aux tortures les plus atroces, dans lesquelles Sakovnine expira; Tsykler et Fédor Pouchkine eurent, le 3 mars 1697, les bras et les jambes coupés, ensuite on leur trancha la tête; on en agit de même avec le cadavre de Sakovnine. Les membres coupés furent exposés en place publique sur des piques, et les têtes sur des poteaux bâtis en briques.

Le vieux Mathieu Pouchkine et son petit-fils, Fédor, furent envoyés en Sibérie; on leur confisqua leur fortune, de même qu'aux trois fils de Sakovnine.

J'ai parlé, à la page 136, de l'origine de la très-ancienne famille des Pouchkine; ils jouèrent un rôle important aux seizième et dix-septième siècles*. — Ivan Ivanovitch Pouchkine fut le négociateur du dernier traité conclu entre la Russie et la ligue des villes anséatiques d'Allemagne, en 1514; il fut le trisaïeul du boyar Mathieu dont je viens de parler. Son petit-neveu, Eustache Mihaïlovitch, fut envoyé par Ivan-le-Terrible en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Pologne Étienne Batory, et ensuite il fut chargé de négocier avec le célèbre légat Antoine Possevin; son frère Ivan fut grand-veneur (ловчій московскаго пути) auprès du czar Ivan-le-Terrible. Gabriël Grigoriévitch, le grand-père du boyar Mathieu, se rangea dans le parti aristocratique ayant pour but l'introduction, en Russie, d'une forme de gouvernement analogue à celle qui existait en Pologne. Nommé, par le faux Dmitri, grand-veneur, grand-fauconnier (сокольничій) et *doumnoy dvorianine*, il fut assez fin et assez rusé pour conserver ces deux dernières fonctions, et sous le règne de Schouiski et sous celui de Michel Romanow, jusqu'à sa mort, arrivée en 1638. La tradition raconte qu'il contribua, par son influence aux états-généraux de 1613, à l'élection de Michel Romanow, et ceci, joint à sa finesse de cour, expliquerait comment il sut se maintenir à travers tant d'événemens et de bouleversemens. Il fut le principal auteur de la fortune considérable possédée par sa branche, fortune qui sombra, nous l'avons vu, par la confiscation des biens de son petit-fils, en 1697. La branche qui, de nos jours, a donné à la Russie le plus national et le plus sympathique de nos poëtes, n'avait jamais été immensément riche, mais elle jouissait d'une belle fortune. Le grand-père du poëte, Léon Alexandrovitch, lequel, en 1762, pour avoir hésité à prêter serment à Catherine II insurgée contre son mari, avait été arrêté et détenu pendant quelque temps, possédait trois mille serfs, qu'après sa mort se partagèrent ses cinq fils. — Pour ce qui en est de la branche aînée, sa fortune, qui était belle, s'est fondue, comme la plupart des fortunes, à force de partages.

Au moment même où venait à s'éclipser la brillante étoile politique des Pouchkine, se levait celle de la branche des Moussine-Pouchkine. Depuis la séparation de leur rameau avec la souche commune, pen-

* Il y a, de nos jours, trois branches de la famille Pouchkine. L'aînée, issue d'Eustache, ambassadeur auprès du roi Batory, est représentée par Ivan Alexéiévitch Pouchkine, propriétaire au district de Vénëw, province de Toula; la deuxième branche s'est éteinte avec le petit-fils du boyar Mathieu Stépanovitch, exilé en Sibérie avec son grand-père; la deuxième branche actuelle, ainsi que la troisième, sont issues du plus jeune frère de celui qui négocia le traité avec les villes anséatiques; à la seconde branche actuelle appartenait le célèbre poëte; à la troisième branche appartenait la grand' mère maternelle du poëte, M-me Gannibal, née Marie Alexéiévna Pouchkine.

dant deux siècles consécutifs, ils étaient restés dans une position fort modeste jusqu'au jour où l'un d'eux, Alexis Bogdanovitch, chambellan (комнатный стольникъ) du czar Alexis, eut l'idée, bien plus lucrative qu'elle n'était honorable, de favoriser les amours de sa femme avec le czar Alexis, grand amateur du beau-sexe et appelé à payer cher sa vie de plaisirs, puisqu'on le vit mourir épuisé à l'âge de 47 ans*. De cette liaison naquit un fils, Ivan, que le czar Alexis, dans ses momens de gaieté, appelait : *mon fils Pouchkine* (moy syn Pouchkine). C'était un homme d'esprit et de mérite, mais d'une telle bassesse de caractère, d'une telle platitude de cour, qu'un jour il se mit, en présence de Pierre Ier, à déprécier le czar Alexis, pour rehausser le mérite des réformes de Pierre. Celui-ci le saisit par le bras et lui dit : « en dépréciant mon père, tu me causes bien plus de chagrin que » si tu m'avais déprécié, moi. Et tu le sais bien : moins que tout autre » tu as le droit d'attaquer mon père! » Là dessus Pierre lui fit faire un demi-tour, et lui appliqua une volée de coups de canne; la bastonnade finie, Pouchkine baisa la main qui l'avait étrillé, en disant : « pardon, Sire (виноватъ, Государь).

Pierre Ier, ayant retiré au clergé la gestion de ses vastes domaines, en forma une administration spéciale, appelée d'abord *monastyrskoy prikaz*, et ensuite collége de l'économie, et en confia la direction à ce frère qu'il reconnaissait publiquement pour tel.

Pouchkine, courtisan assidu, accompagnait le czar non-seulement dans ses voyages, mais encore à la guerre. Ainsi, sans être militaire, il fut présent à la bataille de Poltava, et le lendemain il reçut l'autorisation de remplacer son titre de boyar par celui de conseiller privé. L'année suivante, il sollicita et obtint le titre de comte (jusques-là conféré par Pierre Ier seulement au maréchal Schérémétew et au chancelier Golovkine). Le grand-amiral Apraxine, ayant appris la collation de ce titre à Pouchkine, se présenta chez le czar, pleura de chagrin, et fut également créé comte. Lors de l'organisation du sénat, Pouchkine fut porté en tête de la liste des huit premiers sénateurs. Il mourut en 1729. Il avait été marié à une riche héritière, une Savëlow, d'une famille de bonne noblesse et petite-nièce du patriarche Joachim; il eut deux filles, dont une seule fut mariée (voyez page 6), et quatre fils : Platon, un autre qui se noya en se baignant dans la Moskva, Apollon, mort célibataire, et Épafrodite. — Celui-ci laissa deux fils, dont l'aîné mourut jeune, et le second, Apollon, de son mariage avec une soeur du maréchal Kamenski, eut un fils, Apollon, l'un des plus savans naturalistes de son temps, lequel, immédiatement après l'annexion de la Géorgie à la Russie, organisa, à ses propres frais, une expédition scientifique au Caucase, où il mourut, noble victime de son zèle pour la science; il finit ses jours à Tiflis, le 18 avril 1805, à l'âge de 45 ans.

* Né le 10 mars 1629, il mourut le 28 janvier 1676.

Le fils aîné du premier comte Moussine-Pouchkine, Platon, avait achevé ses études en Hollande et à Paris. Pierre Ier l'avait envoyé à l'étranger muni de la lettre d'introduction suivante, adressée au beau-frère du czar, l'ambassadeur prince Boris Kourakine :

"Посылаемъ мы къ вамъ, для обученія политическихъ дѣлъ, племянника Нашего Платона, котораго вамъ, яко свойственнику, какъ свойственника рекомендую.— Петръ".

C'est-à-dire : Nous vous envoyons, pour lui faire étudier les sciences politiques, Notre neveu Platon, et à titre de parent, je vous le recommande à vous, Notre parent. — Pierre.

On le destinait à épouser une riche héritière, la seconde fille du prince Mathieu Gagarine, mais après la catastrophe de celui-ci et la ruine de sa famille, il ne fut plus question de cette alliance. — L'on maria le comte Platon avec une autre riche héritière, la princesse Marthe Tcherkaski, nièce du chancelier de ce nom. Le comte Platon était un homme de talent et d'esprit, il avait reçu une brillante éducation; il était bien de sa personne, élégant, de bonne tournure, et fut l'un des mangeurs de coeurs de son époque. — Il avait un caractère entreprenant et hardi, fier de sa haute position de cour, audacieux; il était assez tranchant dans ses propos, avec cela hautain et parfois assez dédaigneux, même vis-à-vis des hommes influens à la cour; ces deux derniers traits de son caractère furent les principales causes qui aboutirent à le faire envelopper dans la terrible catastrophe de Volynski, en 1740. J'aurai à parler plus loin de cette funeste époque de sa vie.

Avec la mort de son petit-fils, en 1836, s'éteignit cette première branche des comtes Moussine-Pouchkine. La branche comtale actuelle est issue de celui qui fut procureur du synode sous Catherine II et sous Paul; un homme fort érudit; l'un des premiers bibliophiles, mais l'un des personnages les moins estimables de son temps.

La famille Volynski, par son origine, ses alliances et sa fortune, joua un grand rôle jusqu'au moment de la catastrophe qui vint l'atteindre sous le règne d'Anne. — Cette famille était issue de Dmitri Mihailovitch Bobrokow, d'une maison alliée à celle des anciens princes régnans de Volhynie, de la race de Rurik. Ce Bobrokow, qui prit le nom de « Volynski » et le légua à ses descendans, vint de Volhynie se fixer à Moscou sous le règne du grand-duc Dmitri Donskoy, lequel lui donna en mariage sa soeur Anne. — Volynski-Bobrokow était un habile capitaine; il décida de la victoire le jour de la fameuse bataille de Koulikovo (8 septembre 1380), victoire aussi importante pour la Russie que le fut plus tard celle de Poltava, puisqu'il y allait de l'existence même de l'état*. Ses descendans, je l'ai dit, occupèrent les plus hautes positions à la cour et dans l'administration.

* Du mariage de Volynski avec la princesse Anne de Moscou naquirent deux fils, tous les deux boyars de leur cousin-germain le grand-duc de Moscou Basile II.

En 1728, le plus marquant d'entre eux était Artémius Pétrovitch Volynski, marié à Alexandrine Narychkine, cousine-germaine de Pierre I et grand'tante de l'empereur Pierre II. C'était un homme d'un esprit éminent, très-capable et versé dans les affaires, mais doué d'un malheureux caractère qui le portait à se brouiller avec tout le monde et à se créer une masse d'ennemis dangereux; un homme hautain, orgueilleux de sa naissance et de sa position sociale; avec cela dur, cruel, vindicatif, rapace et concussionnaire. Né en 1689, il reçut, malgré la position brillante où se trouvait sa famille, une éducation fort négligée, puisqu'on ne lui apprit aucune langue étrangère, et cela à l'époque même où les réformes de Pierre I[er] créaient en Russie un système d'éducation jusques-là inconnu, sauf des exceptions rarissimes. Plus tard, déjà dans son âge mûr, Volynski, possédé du désir de s'instruire et de l'amour de la lecture, se faisait traduire, pour son propre usage, les ouvrages de divers écrivains, trouvés dans sa bibliothèque lors de la confiscation de sa fortune. Pierre I[er] le nomma, à l'âge de 26 ans, ministre en Perse; lui confia ensuite le poste de gouverneur de Kazan et d'Astrahan. — Dans ces importantes fonctions, Volynski fit preuve d'une tyrannie inouïe, et se signala par des concussions, pour le moment recouvertes d'un voile épais par sa haute position de cour, qui interdisait toute plainte, mais écloses au grand jour quinze ans plus tard, lors de la catastrophe de leur auteur.

Après le départ de Pétersbourg du duc et de la duchesse de Holstein, Volynski fut envoyé auprès d'eux, à Kiel, en qualité de ministre de Russie : choix singulier à l'égard d'un homme ne parlant aucune langue étrangère, choix pouvant s'expliquer seulement par les liens de parenté et l'intimité personnelle de M[me] Volynski avec la duchesse de

Le plus jeune, David, fut la souche des Voronoy-Volynski, éteints à la fin du seizième siècle.

L'aîné, Boris, eut six fils, dont quatre furent la souche des diverses branches de cette famille.

La branche aînée, à laquelle appartenait Artémius, celui dont il est question plus haut, s'éteignit sous le règne d'Élisabeth, dans la personne de Pierre, fils unique d'Artémius. — A cette branche appartenait la femme de Simon, premier comte Saltykow.

La deuxième branche s'éteignit également au dix-huitième siècle. La fille du dernier représentant de cette branche épousa le célèbre prince Dolgoroukow de la Crimée, l'aïeul du grand-échanson actuel.

La troisième branche s'éteignit au dix-septième siècle. La cousine-germaine du dernier représentant de cette branche épousa un boyar Schéréméiew, et fut la mère du premier comte de ce nom, le célèbre maréchal.

La quatrième branche et avec elle le nom de Volynski s'éteignirent en 1837, dans la personne du vieux Michel Mihaïlovitch Volynski, le seul ami désintéressé qu'ait jamais eu le comte Araktchéiew, duquel il ne sollicita jamais rien durant la toute-puissance de celui-ci, et auquel, après sa disgrâce, il témoigna une affection sincère, au point que lui, Volynski, sexagénaire et possesseur d'une grande fortune, accompagna le ministre disgracié lors du voyage de ce dernier à l'étranger.

Holstein.— Après l'avénement d'Anne au trône, l'ambition de Volynski le porta à retourner à Pétersbourg, où l'attendait une position élevée et influente, destinée à aboutir à une catastrophe terrible, dont j'aurai à parler.

Le général André Ivanovitch Ouchakow, l'un des favoris de Pierre I, avait été obligé de quitter à peu près la scène politique, mais il y remonta, sous le règne d'Anne, pour le malheur des hommes appelés à avoir maille à partir avec l'inquisition politique. Ce monstre, qui laissa une trace de sang dans l'histoire de Russie, était né en 1670, et quoique issu de l'une des plus anciennes familles russes (voyez page 122), lui et ses quatre frères, restés orphelins dans l'arrondissement de Béjetsk, commune de Mégrine (Мегринскій погость, Бѣжецкой пятины) dans la province actuelle de Novgorod, se trouvaient confiés aux soins de l'unique serf de feu leur père, un paysan appelé Onuphre, généralement connu, dans le village, sous le nom d'Anoha. Ce brave et estimable Anoha était aux petits soins pour ces cinq orphelins. Il leur avait fait confectionner un seul costume un peu soigné (ses moyens ne lui permettant point d'en faire davantage); les dimanches et jours de fêtes, celui d'entre les cinq dont le réveil avait été le plus matinal, endossait le costume pour se rendre à la messe; en cas de disputes entre les prétendans, l'excellent Anoha intervenait pour décider la question. Les jeunes gens prenaient part aux jeux du village; ils accompagnaient les filles des paysans dans les forêts voisines à la récolte de champignons et de noisettes, et André, le futur comte Ouchakow, le plus grand et le plus robuste des cinq, lorsqu'il s'agissait de traverser un filet d'eau sur un terrain marécageux, prenait d'ordinaire les filles sur ses bras pour leur éviter de se mouiller les pieds. Sa force et son agilité lui valurent dans le village le sobriquet de дѣтина, et ce sobriquet, plus tard, dans les jours de sa faveur de cour, lui fut conservé par Pierre I, à la connaissance duquel il était parvenu.

Ouchakow mena cette existence rurale et primitive jusqu'à l'âge de vingt et quelques années, lorsqu'on vit paraître l'oukaze de Pierre I, prescrivant à tous les nobles, sans exception, parmi ceux qui n'étaient point au service, d'avoir à arriver à Moscou pour s'y placer à la disposition du czar, et cela, sous peine des châtimens les plus terribles à l'égard des réfractaires.

L'excellent Anoha fit atteler deux charrettes ouvertes, à un cheval chacune, s'y plaça avec ses cinq jeunes gens, et arriva ainsi à Moscou, où tous les cinq furent enrôlés parmi les soldats.

André Ivanovitch, bel homme, grand et robuste comme je l'ai dit, fut placé dans le premier régiment des gardes, celui de Préobrajenski. Il se hâta d'apprendre à lire et à écrire, et il se mit à la disposition de ses chefs pour exercer le métier d'espion. — Avancé comme sous-officier, il se fit remarquer du czar, devint officier, et fut sans cesse

chargé, par le souverain lui-même, de toutes sortes de missions dans la carrière par lui adoptée. — Ayant bien compris le caractère de Pierre Ier, désireux d'avancer, d'arriver au pouvoir, il se montra incorruptible relativement à l'argent et de cette façon il gagna la confiance la plus absolue du czar. Devenu capitaine aux gardes, c'est-à-dire colonel de la ligne, enrichi par le don de plusieurs terres, il obtint, par l'intercession du czar lui-même, la main d'une veuve riche et bien posée dans la société, Mme Apraxine, née Kakochkine (elle était la mère du maréchal Apraxine, lequel fut redevable à son beau-père Ouchakow de sa carrière, ainsi que de la plus grande partie de son immense fortune).

Après la mort du vieux Romodanovski, la chancellerie secrète ayant été transférée à Pétersbourg, fut confiée à la direction du vieux comte Tolstoy et d'Ouchakow. — Le premier ne s'en occupait guère, mais Ouchakow y était toujours présent, à tous les interrogatoires, à toutes les tortures. En sa présence l'on disloquait les membres aux malheureux; on les suspendait au plafond par les mains; on leur attachait de gros boulets de fer aux pieds, ou bien, après avoir lié les pieds, l'on y attachait une poutre, et dans cette posture, on leur appliquait le knout jusqu'à faire jaillir le sang. Parfois, dans les interrogatoires prolongés, il disait un mot à l'un des serviteurs : celui-ci sortait pour quelques instants, et rentrait avec la закуска, c'est-à-dire deux grands plateaux chargés, l'un de salaisons et de viandes froides, l'autre de verres grands et petits, et de carafons remplis d'eaux-de-vies de diverses espèces.— La torture était interrompue; pendant que le patient, replacé à terre, gémissait sous le poids des souffrances atroces produites par l'état de ses membres disloqués et par les plaies saignantes de son dos, pendant ce temps Ouchakow déjeunait, honorant parfois les principaux fonctionnaires d'un morceau de viande ou de salaison et d'un verre d'eau-de-vie; parfois il donnait aussi un verre d'eau-de-vie aux valets-bourreaux de la chancellerie, en leur disant : « vous avez travaillé; maintenant rafraîchissez-vous » (вы поработали; теперь освѣжитесь). Le déjeuner fini, l'on remportait les plateaux, — et la torture recommençait.....

Pierre Ier nomma successivement Ouchakow major aux gardes, général-major et sénateur; Catherine I l'avança comme lieutenant-général, mais ayant pris place dans la cabale de cour formée par le vieux comte Tolstoy, Ivan Boutourline, le comte de Vier et plusieurs autres pour éloigner de la succession au trône le jeune Pierre II, et faire exiler le nouveau protecteur de ce prince, Menchikow, il fut, le jour de l'avénement de Pierre II, envoyé lui-même en exil dans l'une de ses terres. Rappelé dans la capitale après la chute de Menchikow, il ne put cependant parvenir à se faire employer sous le règne de Pierre II, vu ses antécédens dans le procès du père de ce prince, le

czarévitch Alexis. Aussi, à l'avénement d'Anne, s'empressa-t-il de se précipiter dans l'antichambre de Bieren, qui le connaissait, et, sous tous les rapports, était parfaitement digne de l'apprécier. Il fut immédiatement nommé chef de la chancellerie secrète, sénateur, général en chef et lieutenant-colonel aux gardes. — Les portraits de Pierre Ier, dont l'un ornait son salon, et l'autre sa chambre à coucher, disparurent et furent remplacés par ceux du père de l'impératrice Anne, Ivan V, le czar idiot. — Pendant toute la durée du terrible régime de Bieren, de la *Bironovstchina,* comme l'appelle la tradition nationale russe, pendant toute cette époque de cruautés, d'exactions, d'exils, de sang, ce misérable Ouchakow fut le grand-bourreau de l'empire, et certes, si la mémoire de Bieren est restée odieuse, exécrée et méprisée, celle d'Ouchakow doit l'être doublement. Le petit-fils du palefrenier courlandais n'était point russe d'origine; il torturait une nation à lui étrangère, au sein de laquelle l'on avait froissé son amour-propre en lui refusant un emploi à la cour de Pierre Ier, mais il ne saurait y avoir d'expressions assez fortes pour flétrir dignement la conduite hideuse, tenue à l'égard de ses compatriotes par ce monstre d'Ouchakow, russe de pur sang!

Le jour de la chute de Bieren, la nouvelle régente, la princesse Anne de Brunswick, accueillit Ouchakow avec la plus grande bienveillance, le conserva dans ses fonctions et lui conféra le cordon bleu, ainsi qu'à ses deux amis intimes, le grand-écuyer prince Alexandre Kourakine et l'amiral comte Nicolas Golovine.

Mais Ouchakow, voyant l'étourderie et l'incapacité de la régente, jugeant fragile la base de ce régime, se rangea, secrétement, parmi les partisans d'Élisabeth. — Celle-ci, montée sur le trône, après avoir cassé toutes les nominations et promotions faites sous la régence, conserva le cordon bleu à Ouchakow, ainsi qu'à ses deux acolytes Kourakine et Golovine, et nomma les deux derniers ministres de la conférence.

Dans la matinée de l'avénement d'Élisabeth au trône, un changement s'opéra dans la maison du vieux bourreau : les portraits d'Ivan V furent envoyés en exil au grenier, et ceux de Pierre I, tirés de l'armoire où ils avaient subi une captivité de onze années, reparurent à leurs anciennes places.

Élisabeth, sous le prétexte du grand âge d'Ouchakow, mais en réalité pour le surveiller, lui adjoignit un homme qui devint son successeur: le comte Alexandre Schouvalow, bien moins intelligent que lui, mais tout aussi dur et méchant, et indissolublement rallié, par tous ses intérêts personnels et de famille, à la cause d'Élisabeth. Pour dorer la pilule à Ouchakow, il fut créé comte. Il mourut en 1747, à l'âge de 77 ans, après avoir débuté par vingt années d'espionnage, et avoir ensuite pendant trente ans (sauf le court intervalle du règne de Pierre II),

torturé, exilé, ruiné et mutilé des dizaines de milliers de ses compatriotes, appartenant à deux générations successives. Avec la même cruauté, avec le même sang-froid, il knoutait et disloquait les membres, sous le règne d'Anne et sous la régence de la princesse de Brunswick, aux partisans d'Élisabeth, et sous le règne d'Élisabeth, aux partisans de la régence.....

Toujours sérieux, calme et froid, d'ordinaire très-silencieux, surtout dans les dernières années de sa vie, le comte Ouchakow savait être d'une amabilité charmante quand il le jugeait nécessaire à ses vues; sceptique sous le règne de l'athée Pierre Ier; bigot sous celui de la cagote Élisabeth, il avait l'art, en causant, de faire parler les autres, de provoquer les indiscrétions; nul ne savait mieux garder ses propres secrets, et en même temps soutirer plus habilement ceux d'autrui.

Il ne laissa qu'une fille, mariée au comte Pierre Tchernychew; elle a été la mère de la princesse Voldemar Galitsyne, dont la dureté de coeur et l'égoïsme épouvantable rappelaient bien le sang Ouchakow coulant dans ses veines.

Le fils de la princesse Voldemar, l'excellent et chevaleresque prince Dmitri Vladimirovitch Galitsyne, en me parlant un jour du comte Ouchakow, me disait : « Mon bisaïeul fut un homme terrible; je suis » charmé de ne l'avoir point connu, et encore plus charmé de n'avoir » point passé par ses interrogatoires! »

La famille Bestoujew est connue depuis la première moitié du quinzième siècle. L'un d'eux, Athanase Vassiliévitch, fut au nombre des nobles moscovites, auxquels le grand-duc Ivan III, lors de la conquête de Novgorod et de la confiscation des propriétés de plusieurs milliers de Novgorodiens, en 1478, fit don de terres prélevées sur les biens confisqués; il fut la souche de la branche novgorodienne de cette famille, à laquelle appartenaient les célèbres décembristes Bestoujew. Cette branche devint nombreuse et tomba dans la pauvreté, tandis qu'une autre branche, devenue fort riche, voulut, par orgueil et vanité, s'isoler des branches pauvres de sa maison : elle se donna le ridicule de solliciter l'autorisation de s'appeler « Bestoujew-Rioumine » et l'obtint de Pierre I, en 1701. A cette dernière branche, riche et orgueilleuse, appartenait Pierre Mihaïlovitch (le père du célèbre chancelier); il occupait les fonctions de voïévode à Simbirsk lorsque Pierre I, ayant eu l'occasion de faire sa connaissance, et lui ayant reconnu des talens diplomatiques, l'envoya en mission à Berlin et à Vienne. Après le veuvage de la duchesse de Courlande, il fut nommé, en 1712, grand-maître de sa cour. Il était beau de sa personne, fin et rusé. Pierre Ier supposait qu'il pourrait exercer une influence complète sur sa nièce, et servir à celle-ci de conseiller et de guide dans un pays étranger. Mais Bestoujew avait déjà 48 ans et la duchesse en avait seulement 19; elle voulut se donner un consolateur et un con-

seiller plus jeune; elle rapprocha de sa personne Bieren, à peu près du même âge qu'elle, et que Bestoujew avait fait nommer gentilhomme de cour (hof-yunker) de la duchesse, sans prévoir qu'il se créait en lui un rival dangereux. Bieren tâcha de brouiller son bienfaiteur et sa maîtresse, et il y réussit. Une hostilité ouverte se déclara entre eux, hostilité encore attisée par le caractère fier et entreprenant de la princesse Volkonski, fille de Bestoujew. Il fut éloigné de la cour sous le règne de Pierre II, et après l'avénement d'Anne, il fut exilé dans ses terres. — Enfin, son second fils, le futur chancelier, s'étant rapproché de Bieren et s'étant insinué dans la confiance de celui-ci, obtint pour son père, en 1737, l'autorisation de venir à Moscou et d'habiter où il voulait, Pétersbourg excepté. — Le jour du sacre d'Élisabeth, il fut créé comte, ainsi que ses deux fils, et mourut l'année suivante, en 1743.

De ses deux fils, tous les deux remarquables par leur intelligence et leur talens, et tous les deux élevés à Berlin, le plus connu fut le second, Alexis, né en 1693. Après avoir été, à l'âge de 20 ans, secrétaire de la légation russe au congrès d'Utrecht, il obtint, de Pierre I, l'autorisation d'entrer au service de l'électeur George de Hanovre, comme gentilhomme de la chambre, et après l'avénement de l'électeur au trône d'Angleterre, Bestoujew, âgé de 21 ans, fut envoyé en mission à Pétersbourg pour annoncer cet avénement. — Trois ans après, le czar le rappela au service de Russie, et l'envoya, en qualité de ministre, à Copenhague. — Après l'avénement d'Anne au trône, sa famille se trouvant mal en cour, il fut transféré à un poste inférieur, celui de ministre à Hambourg et auprès des princes du cercle de la Basse-Saxe, poste occupé jusques-là par son beau-père, Bötticher, lequel venait de mourir. Bestoujew fit une course à Kiel, où résidait le duc de Holstein avec son fils enfant (depuis l'empereur Pierre III); il profita de l'ineptie et de l'ivresse du duc pour obtenir l'entrée des archives d'état du Holstein; il y vola l'original du testament de Catherine I, par lequel cette princesse appelait sa fille, la duchesse de Holstein, et les descendans de celle-ci, à hériter de la couronne de Russie en cas d'extinction de la lignée de Pierre II, et muni de cette pièce, il accourut à Pétersbourg où il fut admirablement accueilli. — L'impératrice Anne s'imaginait, par l'autodafé de ce chiffon de papier, détruire tout l'avenir du petit prince de Holstein, et ne se doutait nullement que la tante de cet enfant, Élisabeth, arriverait au trône, non en vertu d'un morceau de papier, mais par le moyen d'un soulèvement des gardes. — Le grade de conseiller privé, le cordon de Saint-Alexandre, de belles terres, la faveur de cumuler les deux postes de ministre à Copenhague et à Hambourg, et le rappel de son père septuagénaire de l'exil où celui-ci se trouvait confiné à la campagne, telles furent les récompenses du vol, commis dans les archives de Kiel, et que les évé-

nemens futurs rendirent si inutile. Pendant son séjour à Pétersbourg, il fit le plat-pied devant Bieren, gagna la confiance de celui-ci, et jeta de cette manière les bases de sa future carrière politique, appelée à laisser dans l'histoire de la Russie des souvenirs si peu honorables.

Il sera plus d'une fois question de lui dans ces Mémoires; ici je dirai seulement quelques mots de son fils unique, André. — Il maria celui-ci, sous le règne d'Élisabeth, avec Eudoxie, fille du cosaque Daniël Razoumovski, frère aîné du mari morganatique de l'impératrice (Daniël était décédé avant l'élévation de sa famille). Devenu veuf, le comte André se laissa aller à une existence de débauche, d'ivrognerie et de dettes, qui scandalisait et affligeait vivement son père. Ce dernier espérait le faire revenir à de meilleurs sentimens au moyen d'un nouveau mariage, par un bon choix, qui offrirait toutes les garanties possibles de bonheur domestique. Il choisit la princesse Anna Pétrovna Dolgoroukow, soeur de mon grand-père, une jeune personne de 22 ans, c'est-à-dire de 20 ans moins âgée que le comte André. — Ma grande-tante n'avait guère envie de ce mariage, mais elle céda, comme le font souvent les jeunes personnes, aux exhortations de sa tante, la princesse Anna Serghéievna Dolgoroukow, directrice de l'institut des demoiselles nobles à Smolnoy, dans la maison de laquelle elle a été élevée. On lui représenta que le comte Bestoujew était l'un des plus grands partis de la Russie : elle céda, et pendant cette courte union, elle endura toutes les souffrances possibles, morales et physiques, sans en excepter les mauvais traitemens. — Un an après leur mariage, en juillet 1765, une nuit, à Kamennoy-Ostrow, ma grand'tante, rossée par son époux, sauta par la fenêtre, et recouverte seulement d'un peignoir, chaussée de pantouffles de lit, elle s'enfuit en ville, où elle trouva un asile chez une amie de sa famille, M^me^ Laptew (la mère de ma grande-mère paternelle).

Lorsque le vieux comte Alexis adressa de vifs reproches à son fils, le comte André, toujours ivre suivant son habitude, se montra si insolent envers son père, que celui-ci demanda et obtint de Catherine II la réclusion de son fils au couvent de Svirski (dans la province actuelle d'Olonetz). — Quelques mois après, l'ex-chancelier mourut, le 10 avril 1766, après avoir déshérité son fils, et légué sa fortune à ses deux neveux, les princes Michel et Alexis Volkonski (dont l'aîné fut ensuite ambassadeur en Pologne et gouverneur-général de Moscou).

Le comte André mourut au couvent en 1768, et avec sa mort s'éteignit la branche comtale des Bestoujew.

Ma grand'tante se remaria au comte Chrétien de Wittgenstein, et fut parfaitement heureuse avec son second époux.

Le chancelier Bestoujew était doué d'une intelligence vaste, prompte, lucide; pour ce qui est de son caractère, aucune parole humaine ne saurait en exprimer la perversité; il n'y avait rien de sacré pour lui,

et j'aurai encore à revenir plus d'une fois sur ce sujet. C'était un négociateur de première force, habile connaisseur du coeur humain, entendant à merveille l'art de manier les hommes, ainsi que celui de les duper. Il était doué d'une grande présence d'esprit.

Un jour, sous le règne de la bigote Élisabeth, des prêtres de Pétersbourg vinrent lui demander de faire ôter aux luthériens l'église de Pierre-et-Paul, et de les obliger à en bâtir une nouvelle hors des barrières de la ville. L'un des prêtres affirmait avoir eu, en rêve, une vision de la Sainte-Vierge qui lui avait ordonné de venir solliciter le chancelier à ce sujet. Bestoujew lui demanda : « Quel jour avez-vous eu ce rêve? » — « Il y a cinq jours, » répondit le prêtre. — « Je le » sais, » répliqua le chancelier; « j'ai eu, moi aussi, il y a deux jours, » en rêve, une vision de la Sainte-Vierge; elle m'a raconté vous avoir » apparu, et vous avoir parlé, mais elle m'a dit aussi avoir changé » d'idée, de façon que je ne puis accueillir votre demande : vous com- » prenez que je suis trop bon chrétien pour me permettre de jamais » désobéir à la Sainte-Vierge! «

— L'impératrice Élisabeth exigeait l'observation scrupuleuse des carêmes et des jours de jeûne. Le chancelier, qui ne se souciait nullement de se priver de viande, envoya mille roubles au patriarche de Constantinople et en obtint une dispense sans réserve aucune.

La femme du chancelier, nommée par Élisabeth *hofmeisterina* de sa cour, suivit son mari en exil, et y mourut six mois avant son rappel. C'était une femme dissolue et dépravée, cynique dans ses propos et par-là souvent fort embarrassante pour son mari, obligé, à titre de chancelier, de faire les honneurs de Pétersbourg au corps diplomatique. Lors du mariage du vice-chancelier comte Michel Vorontsow avec la comtesse Anna Skavronski, tout Pétersbourg jasait de ce que le nouvel époux, déçu, la nuit de ses noces, de trouver sa femme autre qu'il ne s'attendait à la recevoir, était allé se plaindre à l'impératrice, laquelle chercha à le consoler. — La comtesse Bestoujew s'en allait disant : « quel imbécile! s'imaginait-il que cette jeune fille devait s'imposer des » privations pour le plaisir de son futur mari? — Il faut avouer, » ajoutait-elle, que les hommes sont bien exigeans de tenir à de pareilles » vétilles! »

Le frère aîné du chancelier Bestoujew, le comte Michel, né en 1688, avait été envoyé par Pierre Ier, en qualité de ministre de Russie, auprès du roi d'Angleterre George I. Son début diplomatique n'eut guère de succès; ses talens incontestables ne pouvaient empêcher l'Angleterre de suivre sa ligne de politique naturelle et de conclure un traité d'alliance avec la Suède. Bestoujew fut rappelé, mais peu de temps après la signature de la paix entre la Russie et la Suède, il fut envoyé comme ministre à Stockholm, poste éminemment délicat et épineux, puisque la Russie venait de faire descendre la Suède, si redoutée

d'une partie de l'Europe pendant un siècle à peu près, au rang des puissances du second ordre*. — Sous le règne de Catherine I, il fut envoyé comme ministre auprès de la cour de Pologne et de Saxe, et après l'avénement de l'impératrice Anne, en 1730, il fut transféré comme ministre à Berlin. Dans ce dernier poste, il parvint, par son habileté diplomatique, à obtenir du sauvage roi Frédéric-Guillaume I l'élargissement et le pardon du prince royal (depuis le célèbre Frédéric II), enfermé dans la forteresse du Custrin pour le punir d'un projet de départ clandestin pour l'étranger.

Le baron de Mardefeldt, ministre de Prusse en Russie, déclara, dans une note officielle, par ordre de son roi, que le prince royal se trou-

* Pour donner une idée de la valeur de l'argent à cette époque, il faut dire que le traitement annuel du ministre de Russie à Stockholm était de 3,300 roubles.

Mazeppa, lors de son passage au camp suédois, avait emporté avec soi deux petits tonneaux remplis d'or, qu'il légua, en mourant, à son neveu de prédilection, André Voïnarovski, fils de sa soeur, un jeune homme qu'il avait fait élever en Allemagne et qui était son héritier désigné. Charles XII, à Bendéry, emprunta à Mazeppa 240,000 thalers allemands, avec promesse de les payer à Voïnarovski, promesse ignoblement violée. Après la mort de Mazeppa, son neveu, plus épris de plaisirs que d'ambition, refusa le poste de hetman auquel voulaient l'élire ses compagnons d'émigration; il distribua quelques centaines de ducats pour amener l'élection du secrétaire de son oncle, Orlik; donna à celui-ci 3,000 ducats pour frais d'installation et partit lui-même, avec sa femme, pour l'Allemagne, où il se faisait appeler comte et menait grand train. Il eut l'imprudence de venir à Hambourg en 1716, dans un moment où les troupes russes, alliées aux Prussiens et aux Danois, occupaient la Poméranie et le Mecklembourg. — Le ministre de Russie à Hambourg, Bötticher, se permit de faire arrêter Voïnarovski dans la rue. Le sénat de Hambourg, poussé et soutenu par les ministres d'Angleterre et de France, réclama et obtint sa mise en liberté, mais Bötticher, le digne beau-père d'Alexis Bestoujew, un fin et rusé coquin, sut persuader à Voïnarovski de rentrer volontairement en Russie, lui garantissant, au nom du czar, une amnistie complète. L'étourdi donna dans le piége; il partit pour Pétersbourg, de façon à y arriver le 23 novembre au soir, veille de la fête de Catherine. Le lendemain, 24, il vint se jeter aux pieds du czar, lequel, après lui avoir dit qu'il avait mérité d'avoir la tête tranchée, lui annonça que, par égard pour la fête de ce jour-là, il lui faisait grâce... de la vie. Il fut sur-le-champ arrêté et envoyé en exil éternel au fin fond de la Sibérie, à Iakoutsk, où il vécut pendant un quart de siècle dans les privations et la misère. — Müller, lors de son séjour à Iakoutsk en 1736, y trouva Voïnarovski tombé dans la sauvagerie et la mélancolie, ayant complétement perdu l'habitude de la société et des usages européens.

Ce ne fut point là le seul exemple du manque de foi de Pierre I; il avait juré à son fils Alexis de lui accorder une amnistie, et juré par le nom de Dieu et par écrit : l'on sait ce qu'il en advint (ce dernier fait est cité même par l'historien Oustrialow, ce modèle de platitude et de bassesse si bien surnommé *Danilevski en frac*).

La femme de Voïnarovski proposa à Pierre I, par l'intermédiaire de Michel Bestoujew, de faire abandon au gouvernement russe de la moitié de la somme, due par la Suède à son mari et si déloyalement retenue par le gouvernement suédois, si on voulait mettre son mari en liberté et le laisser retourner en Allemagne; elle promettait à Michel Bestoujew 10,000 ducats de Hollande si sa demande était accueillie. — Michel Bestoujew se donna toutes les peines imaginables pour y réussir, mais Pierre I ne voulut point en entendre parler.

vait redevable de son élargissement à l'intervention de l'impératrice de Russie.

Peu après, le comte Michel fut envoyé, derechef, comme ministre à Stockholm, où il se souilla par la part prise par lui à l'assassinat du major Zinkler, massacré en Silésie par les agens russes, le 28 juin 1739, dans le but de s'emparer des dépêches que lui avait confiées le ministre de Suède à Constantinople pour le cabinet suédois* Le peuple de Stockholm, indigné et en même temps soudoyé par l'argent de la légation française, brisa les vitres de la maison occupée par Bestoujew. Quelques mois après, la Suède déclara à la Russie une guerre qui se prolongea pendant trois années, et coûta encore à la Suède la perte de plusieurs villes. Au moment de la déclaration de guerre, le cabinet de Stockholm fit arrêter le ministre de Russie et le fit garder par huit sous-officiers des gardes suédoises, jusqu'au jour où l'on apprit que le ministre de Suède en Russie, Éric de Nolcken, avait traversé tranquillement la frontière russe.

Chargé d'une négociation auprès du roi d'Angleterre George II, qui se trouvait pour le moment en Hanovre, Bestoujew s'y rendit, et la chute de son frère Alexis, qui coïncida avec celle de Bieren, n'ébranla en rien sa position, grâce à la mansuétude de la nouvelle régente, la princesse de Brunswick. Après l'avénement d'Élisabeth, son frère étant rentré en faveur, ayant été appelé au poste de vice-chancelier, il arriva à Pétersbourg et fut nommé grand-maréchal de la cour. — Cette place se trouvait convoitée par Dmitri Andréiévitch Schépélew; celui-ci, étant marié à l'une des filles de ce pasteur Glück dans la maison duquel Catherine Ire avait été servante, avait joui de la bienveillance la plus cordiale de cette princesse et de Pierre Ier, jouissait de celle d'Élisabeth et exerçait les fonctions de maréchal de la cour déjà depuis une trentaine d'années. — Michel Bestoujew, redoutant de s'en faire un ennemi, spécula sur l'ambition de Schépélew. — Le jour du sacre de l'impératrice, il lui céda la place de grand-maréchal; obtint de belles terres, le cordon bleu, et pour son père, le titre de comte. A la même époque, il épousa la veuve du comte Iagoujinski, née comtesse Anna Golovkine, l'une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables de son temps. Quelques propos imprudens firent impliquer la malheureuse comtesse, l'année suivante, dans l'affaire de Mme Lapouhine, et dès ce moment, Lestocq et le prince Nikita Troubetskoy s'ingénièrent à donner à cette affaire (dont j'aurai à parler plus loin), et qui reposait sur de simples propos de mécontens de cour, les pro-

* Cet odieux assassinat fut préparé par Bieren, le vice-chancelier Ostermann et Michel Bestoujew. Les deux meurtriers : Kutler, silésien, sujet autrichien et capitaine dans l'armée russe, et Lévitski, lieutenant et sujet russe, furent envoyés en Sibérie dans l'espérance d'étouffer cette affaire. Ils furent mis en liberté sous le règne d'Élisabeth, après l'exil d'Ostermann.

portions du complot le plus vaste et le plus dangereux. L'on espérait, en impliquant la comtesse Michel Bestoujew, arriver à impliquer son mari, et en même temps, le frère de celui-ci, le vice-chancelier : là était le but réel de Troubetskoy et de Lestocq. Le comte Michel fut arrêté dans sa propre maison, et gardé à vue par des soldats pendant trois mois consécutifs, mais il avait été assez habile et assez prudent pour ne point donner lieu à aucune preuve contre soi, même en fait de propos tenus, et il fut mis en liberté. Il n'en fut pas de même de sa malheureuse femme. Celle-ci, dont tout le délit réel, ainsi que celui de la belle M^me^ Lapouhine, du mari et du fils aîné de cette dernière, consistait en quelques paroles peu respectueuses à l'encontre de l'impératrice, et en quelques regrets inoffensifs au sujet de la déplorable destinée de la maison de Brunswick, partagea le sort des Lapouhine : knoutée en place publique, elle eut la langue coupée et fut envoyée à Iakoutsk, où elle mourut en exil.

Le comte Michel, nommé ministre de Russie à Berlin, et peu de temps après transféré à Dresde en la même qualité, non-seulement eut l'infamie de renier sa malheureuse femme, de ne point solliciter l'autorisation de lui faire parvenir le moindre secours, mais encore, vieillard sexagénaire, il épousa, en mars 1749, M^me^ de Haugwitz, veuve du grand-échanson de la cour de Saxe. Ce mariage, conclu sans l'autorisation de l'impératrice Élisabeth, fut vivement blâmé par celle-ci; mais le crédit de son frère le chancelier lui servit d'égide, et il fut transféré à Vienne en qualité de ministre. — En 1752, il reçut l'ordre de rentrer en Russie. En passant par Dresde, il s'arrangea de manière à se déclarer malade, et *cette maladie se prolongea pendant trois années consécutives.* — Enfin, son frère le chancelier ayant préparé le terrain pour son retour à Pétersbourg, il y revint : il y fut parfaitement accueilli; il y passa un hiver, et partit pour Paris, en 1756, en qualité d'ambassadeur, pour y mettre la dernière main à une alliance et à une guerre contre ce même Frédéric II, à l'élargissement duquel de sa triste prison de Custrin il avait contribué un quart de siècle auparavant.

Deux ans après, son frère le chancelier fut exilé, mais on laissa le comte Michel tranquille, bien persuadé qu'il n'obéirait point à l'ordre de rappel en Russie si on lui en envoyait un. Il mourut à Paris, en 1760, à l'âge de 72 ans, sans avoir eu d'enfans de ses deux mariages, laissant la réputation d'un homme de fort grand mérite, qui n'égalait point peut-être son frère en talens d'homme d'état, mais pouvait marcher à côté de lui sous le rapport de la perversité ainsi que de la fourberie, ce qui n'est pas peu dire.

La famille des Matiouchkine se trouvait alliée à la maison impériale par le mariage d'Ivan Pavlovitch Matiouchkine avec Fédossia Loukianovna Stréchnew, belle-soeur du czar Michel Romanow. Le trisaïeul

d'Ivan, Fédor Iacovlévitch Matiouchkine, propriétaire novgorodien, avait hérité de son père à lui, Jacques Séménovitch, des terres qui lui furent ôtées en l'an 1500, après la conquête de la république de Novgorod par le grand-duc Ivan III. Ce prince donna en échange, à Fédor et à ses trois fils, des propriétés dans le district de Iaroslaw.

De son mariage avec la belle-soeur du czar Michel, Ivan Matiouchkine eut trois fils, dont le puiné, Athanase, fut un ami intime de son cousin-germain le czar Alexis. Ce prince, passionné pour la chasse, avait nommé Matiouchkine grand-veneur (ловчій московскаго пути). Lié avec le célèbre Matvéiew, il contribua beaucoup à le rapprocher du czar, l'aida à arranger le mariage de celui-ci avec Natalie Narychkine, et se brouilla par conséquent avec les Miloslavski, ainsi qu'avec la czarine Sophie. Après la mort d'Alexis, en janvier 1676, Matiouchkine fut envoyé, en qualité de voïévode, dans la ville éloignée et septentrionale de Holmogory, ce qui était un exil déguisé; il y tomba malade quelques jours après son arrivée, et mourut le 4 mai. — Il avait été marié deux fois. De son premier lit il avait eu un fils, Ivan, lequel ne partagea point l'exil de son père, et plus tard, sous la régence de Sophie, fut même nommé *okolnitchyi*. Il ne laissa point de postérité. Du second lit, naquit, déjà posthume, un fils appelé Michel. La disgrâce d'Athanase Matiouchkine, contre l'usage du temps, n'entraîna ni celle de son vieux père, ni celle de son frère Pierre, tous les deux nommés *okolnitchyi* le jour du sacre de Fédor III, et Pierre Matiouchkine reçut même plus tard, sous la régence de Sophie, le titre de boyar.

Le fils posthume d'Athanase, Michel, fut le compagnon des jeux d'enfance de Pierre Ier, qui le prit en grande affection. Devenu lieutenant-général et major aux gardes, il se fit aimer et estimer de tout le monde pour sa probité et sa droiture. Sa conduite à la cour ne cessa jamais d'être honorable et digne. Il disait toujours la vérité à Pierre Ier, lequel ne mit jamais en doute son dévouement, en ayant eu des preuves réelles. Pendant les dernières années du règne de ce prince et sous celui de Catherine I, il commanda les troupes russes dans les provinces conquises sur la Perse. Catherine Ire le nomma général en chef. Sous le règne de Pierre II, il fut rappelé à la cour et nommé lieutenant-colonel des gardes. Après l'avénement d'Anne, la dignité de son attitude à l'égard de Bieren lui valut le poste de gouverneur de Kiew, exil déguisé pour un personnage de son importance; mais ses liens de parenté avec la famille impériale, la grande considération dont il jouissait, l'affection générale qu'inspirait son caractère ouvert, franc, toujours gai et de bonne humeur, lui firent obtenir, après quelques mois de séjour à Kiew, la faveur, à cette époque fort recherchée, de prendre sa démission. Il vint se fixer à Moscou, où il mourut en 1737, laissant deux fils, dont l'aîné, Michel, mourut célibataire, et le second,

Dmitri, marié à la princesse Anna Gagarine, l'amie de Catherine II, et la petite-fille du célèbre prince Mathieu Gagarine, fut le grand-père maternel des comtes Michel et Mathieu Wielhorski.

Il existe en Russie deux familles du nom d'Izmaïlow : l'une originaire du grand-duché de Tver; l'autre, dont il va être question ici, originaire du grand-duché de Riazane*, après l'annexion duquel au grand-duché de Moscou elle vint se fixer dans cette ville, et joua un rôle important dans l'histoire de Russie. Sous le règne de Pierre II, la famille Izmaïlow occupait une belle position sociale; il y avait deux d'entre ses membres qui jouissaient d'une influence réelle à la cour et dans la société : c'étaient Ivan Pétrovitch, grand-maître de la cour de l'aïeule de l'empereur, la vieille czarine Eudoxie, et son neveu Léon Vassiliévitch, général-major et major aux gardes, ancien ambassadeur en Chine sous le règne de Pierre Ier. Ce Léon Izmaïlow fut le père de celui qui tint une conduite si indigne, en 1762, à l'égard de son bienfaiteur Pierre III.

La famille Lévachow est d'origine allemande. Un gentilhomme livonien de la famille Dolen (aujourd'hui éteinte dans les provinces baltiques), vint se fixer à Tver au quatorzième siècle. J'ignore quelles circonstances le portèrent à cette émigration et à un changement de culte. Il embrassa le rit grec, et fut boyar à Tver, sous le nom de Basile Ivanovitch Doll. De lui sont issus les Lévachow, les Svétchine et les Iahontow. Sous le règne de Pierre II, l'un des Lévachow, le lieutenant-général Basile Iacovlévitch, occupait une position élevée, et ce qui était bien plus rare en ce temps-là pour un homme de cette position, il jouissait de la réputation méritée d'un homme parfaitement honnête. Il en donnait, à cette même époque, une preuve nouvelle. — Appelé, à la suite du départ pour Moscou du maréchal prince Dolgoroukow et du général Matiouchkine, à gouverner les provinces conquises sur la Perse, il faisait, suivant en cela l'exemple de Dolgoroukow et de Matiouchkine, des économies considérables au profit du trésor de l'état, ce qui indignait les concussionnaires de la cour.

Le vieux chancelier Golovkine, toujours calme et froid, se laissait

* Les Izmaïlow de Riazane sont issus d'Ivan Ivanovitch Schaïne, lequel vint de Tchernigow se fixer à Riazane dans les dernières années du quatorzième siècle; il eut deux fils, dont le plus jeune, Procope, fut la souche des Izmaïlow, et de l'aîné, Constantin, se trouvent issus les Nazariew, les Dénissiew et l'une des deux familles du nom de Boulgakow.

L'autre famille des Boulgakow est issue d'Élizar Boulgakow, tué dans la guerre des Russes contre les Tatars de Kazan, en l'an 1487, et de son neveu Ivan Ivanovitch, propriétaire dans le district de Kachine, en l'an 1503.

Les Izmaïlow de Tver sont issus d'un lithuanien, nommé Marc Démidovicz. Fait prisonnier dans un combat, au quatorzième siècle, il se maria et se fixa à Tver, où il devint la souche, outre les Izmaïlow, des Kindérew, des Korobow, des Paltinine et des Soumine.

emporter par sa mauvaise humeur et disait : « l'on a déjà rappelé de » la frontière de Perse deux imbéciles; il faut rappeler le troisième. »

Dans les idées du vieux chancelier, ainsi que dans celles de la plupart des courtisans russes passés et présens, un homme probe ne pouvait être un homme d'esprit. Mais Pierre II, et après lui l'impératrice Anne, ne se rangèrent point de l'avis de Golovkine; ils maintinrent Lévachow au poste difficile et pénible qu'il occupa avec tant de distinction et de loyauté, jusqu'au moment où le gouvernement d'Anne commit la faute de restituer, au shah de Perse, les provinces conquises par Pierre Ier.

Étranger à toute ambition, ainsi qu'aux petitesses de l'amour-propre, le brave et excellent Lévachow resta, en fait de récompenses et de dons de terres, en arrière de tous ses collègues, ce qui s'explique par son éloignement pour les intrigues de cour et les bassesses. Il occupa des emplois élevés, mais ne fut jamais un courtisan. Devenu général en chef dans un âge avancé, il mourut dans le poste de gouverneur-général de Moscou, à l'âge de 84 ans, le 7 avril 1751, dans la nuit du samedi-saint au dimanche de Pâques, au moment même où les cloches de Moscou sonnaient pour les matines de la grande fête du jour, et le respect général accompagna son cercueil dans la tombe. Il fut l'aïeul du grand-veneur Lévachow, et le bisaïeul du premier comte de ce nom : ni l'un, ni l'autre ne lui ressemblaient guère*.

* Le grand-veneur Basile Ivanovitch Lévachow (né en 1740, mort en 1804) ne fut jamais marié, mais il eut plusieurs enfans naturels qui portèrent d'abord le nom de Kartachow, et plus tard furent légitimés sous celui de Lévachow. Il eut à la fois deux maîtresses : l'une, Akoulina Sémenovna, fille d'un matelot, se trouvait à l'école théâtrale à Pétersbourg, en qualité d'élève destinée au théâtre; elle plut à Lévachow, et le directeur des théâtres, Basile Ilitch Bibikow (le frère du célèbre Bibikow du règne de Catherine II) lui permit de quitter l'école et d'aller s'installer chez son amant. — L'autre maîtresse du grand-veneur, nommée Matrëna, avait été ramassée par lui dans une maison de tolérance. De cette dernière il eut un fils, Constantin, mort de blessures reçues à la guerre, et une fille, Anna, mariée à Nicolas Fédorovitch Matiounine. Pour ce qui en fut d'Akoulina, il en eut deux filles : Marie, morte sans avoir été mariée, et Alexandrine. Celle-ci épousa Simon Nicolaïévitch Ozérow, auquel le crédit de son beau-frère le comte Lévachow procura une place de sénateur. — Le grand-veneur eut aussi d'Akoulina deux fils, tous les deux appelés Basile, et dont l'aîné devint le comte Lévachow. Ils portèrent tous, ainsi que je l'ai dit, le nom de Kartachow; un oukaze de l'empereur Paul, du 5 août 1798, leur conféra les droits de la noblesse héréditaire avec le nom de Lévachow. Un autre oukaze du 14 décembre 1799 les institua héritiers des biens acquis par leur père. Un oukaze d'Alexandre I, du 23 février 1804, quelques jours après la mort de leur père, les déclara aptes à recueillir tous les héritages de famille qui pourraient leur échoir.

Akoulina Sémenovna vécut jusqu'à un âge avancé; elle habitait l'une des terres de son fils le comte Lévachow. Lors du premier mariage de celui-ci, de mauvais plaisans envoyèrent à tout Pétersbourg des lettres d'annonce, où il était écrit que : " la demoiselle Akoulina Sémenovna avait l'honneur de faire part du mariage de son " fils l'aide-de-camp-général Lévachow avec mademoiselle Catherine Miatlew."

La famille Novossiltsow, par ses intrigues de cour, par la liaison de Mme Stroganow, née Novossiltsow, avec Pierre I, et par l'influence de la richesse des Stroganow, en était arrivée à jouer un rôle fort peu honorable, mais brillant. Elle est issue de George Szalyi, lithuanien, venu en Russie au quatorzième siècle. Il eut deux fils : Pierre, devenu la souche des Schépélew, et Jacques, celle des Novossiltsow. Ce Jacques Iouriévitch fut *okolnitchyi* à la cour du prince de Kolomna, Vladimir Andréiévitch-le-Brave (cousin-germain du grand-duc Dmitri Dunskoy), et lors de la fondation de Serpouhow par ce prince, en l'an 1372, il fut chargé de la construction des remparts et des édifices publics de cette ville.

Marie Iacovlévna Novossiltsow avait épousé, dans les dernières années du dix-septième siècle, Grégoire Dmitriévitch Stroganow; elle fut l'une des maîtresses de Pierre I et l'une des compagnes de ses orgies; elle buvait sec, et sa nièce, élevée dans sa maison, Daria Alexéievna Novossiltsow, née en 1709, par conséquent âgée seulement de 15 ans lors de la mort de Pierre I, racontait avec dégoût, dans sa vieillesse, qu'elle fut plus d'une fois obligée, non-seulement de goûter, mais de boire dans un verre d'eau-de-vie que lui présentait Pierre I, croyant se livrer à une aimable plaisanterie. Cette demoiselle épousa un vieillard, de trente années plus âgé qu'elle, et par un singulier jeu de la destinée, ce vieillard, Pierre Alexéiévitch Sakovnine, était le fils de celui qui conspira contre Pierre I, et mourut victime des atroces tortures qu'on lui fit subir. — M. Karabanow m'a raconté avoir entendu, dans sa jeunesse, ce récit de la bouche même de la vieille Sakovnine, décédée en 1793, à l'âge de 84 ans.

Mme Stroganow avait cinq frères Novossiltsow, dont le plus jeune, Basile Iacovlévitch, était l'un des hommes les plus intelligens et les plus fourbes de son temps. Il profita de la liaison de sa soeur avec Pierre Ier pour faire une belle carrière et devint sénateur; il fut l'un des plus plats courtisans de Bieren, et c'est beaucoup dire, eu égard à l'incommensurable bassesse, de laquelle les seigneurs de la cour de Russie firent preuve vis-à-vis du petit-fils du palefrenier courlandais. Bieren le fit nommer président du collége du commerce, et Novossiltsow se laissa aller jusqu'à exercer, dans la société de Pétersbourg, le métier d'espion au profit de son ignoble protecteur. Le jour de la chute de Bieren, il fut du très-petit nombre de personnes arrêtées et traduites devant la commission d'enquête appelée à juger le duc de Courlande et ses adhérens intimes. La mansuétude de la princesse-régente le sauva de la Sibérie; il fut seulement exilé à la campagne*.

* Il existe encore une famille du nom de Novossiltsow, d'une toute autre origine. Ivan Novossiltsow, bourgeois de Mtsensk, sous le règne d'Élisabeth, commit avec plusieurs complices, un vol avec effraction aux environs de la ville d'Orel. Ils furent jugés, reçurent le knout, et ses complices furent envoyés en Sibérie, tandis que

L'origine de l'immense fortune des Stroganow est aussi noble qu'elle est patriotique, et cette famille, dont la noblesse *légale* ne remonte qu'à Pierre I, formait, bien avant ce temps, sous le titre d'*iménitytié lioudi*, une véritable *caste à part dans l'état*. Les Stroganow, encore marchands, se trouvaient investis de droits souverains que ne possédaient plus, depuis plusieurs générations, les familles princières issues de Rurik. Ils avaient leurs propres forteresses, leurs propres troupes, leurs propres tribunaux et le droit, dans les conflits avec les voïévodes des districts environnans, d'être jugés uniquement par la chambre des boyars elle-même *(douma boïarskaia)*.

L'ancêtre de cette famille, Lucas Spiridonovitch Stroganow, marchand novgorodien, vint se fixer, en 1498, dans la ville de Solvytchégodsk (dans la province actuelle de Vologda); il y établit le centre d'un grand commerce. Son petit-fils, Anika Fédorovitch* fonda, en 1515, une exploitation de sel sur la rivière Vytchegda et acquit une fortune immense; il employait seize mille ouvriers; il avait fait venir un médecin étranger; il avait établi une pharmacie, chose sans exemple en ce temps-là, dans ce pays éloigné! Ses fils et petits-fils colonisèrent la contrée qui s'étend jusqu'aux pieds des monts Ourals; ils y bâtirent de grands villages entourés de remparts de terre, et devinrent les posses-

Novossiltsow, encore jeune et robuste, fut enrôlé comme soldat. Il arriva, je ne sais comment, à obtenir le grade d'officier, lequel, en Russie, jusqu'en 1845, conférait la noblesse héréditaire. Voilà donc le voleur anobli. Son fils Pierre, un homme fort intelligent, devint, sous le règne de Catherine II, membre du collége de la guerre et grand-maître des vivres de l'armée. L'impératrice, plus d'une fois mise en garde contre les concussions de Novossiltsow, disait : "je sais qu'il soigne beaucoup ses "propres intérêts, mais il soigne également ceux de l'armée; il est intelligent et "actif; il faut vivre soi-même tout en laissant vivre les autres (**жить и жить давай другимъ**)." Il fut marié à une femme d'un esprit remarquable, Catherine Alexandrovna Torsoukow, dont le frère, Ardalion Torsoukow, avait épousé la nièce et fille adoptive de cette fameuse Marie Savichna Pérékousihine, qui fut la femme de chambre de confiance de Catherine II, et se trouvait chargée d'introduire les amans de l'impératrice le premier soir de leur entrée en fonctions, après les avoir mis au fait des us et coutumes de la vie intime de Catherine. Le crédit de la Pérékousihine fut d'un grand appui à Novossiltsow : le fils du voleur knouté finit par devenir sénateur. Il eut trois fils, dont le puiné, Alexandre, mourut célibataire; l'aîné, Nicolas, devint sénateur; il épousa une personne de grande famille, mais pauvre, la comtesse Catherine Ivanovna Apraxine; il en eut trois fils et deux filles, dont l'une, madame Emmanuel Narychkine, laide, méchante, commère, à prétentions incroyables, faisait absolument l'effet d'une cuisinière ayant envie de se poser en grande dame, et n'arrivant pas même à ressembler à une femme de chambre de bonne maison. Le plus jeune des trois petits-fils du voleur knouté, Pierre Pétrovitch, qui fut vice-gouverneur à Moscou et gouverneur à Riazane, épousa, en premières noces, la fille naturelle et légitimée du sénateur Paul Mansourow; il en eut un fils et une fille; celle-ci fut mariée au prince Nicolas Viazemski, l'un des hommes les plus bêtes de la Russie. Pierre Pétrovitch Novossiltsow a épousé, en secondes noces, mademoiselle Timachew-Behring.

* Anika Stroganow eut quatre frères; la descendance de deux d'entre eux existe encore, dit-on, parmi les populations rurales de la Russie septentrionale.

seurs d'une vaste étendue de pays. — Souvent inquiétés par les invasions des peuplades sauvages de la Sibérie, ils prirent à leur solde une bande nombreuse de cosaques, livrée jusques-là au métier de brigands le long du cours du Volga, et conduite par le célèbre Iermak; ils leur proposèrent d'aller châtier les peuplades sibériennes, et de conquérir, pour le czar de Russie, la contrée sur le versant oriental des monts Ourals, leur faisant entrevoir en perspective, non-seulement une amnistie pleine et entière pour leurs anciens brigandages, mais encore des récompenses et des richesses. Iermak et ses aventureux compagnons acceptèrent la proposition à eux faite par les Stroganow; ceux-ci leur fournirent 500 fusils, 3 canons, 15,000 livres de poudre et 15,000 livres de plomb; de plus, une masse de vivres. Les cosaques accomplirent, en peu de temps, la conquête de la Sibérie occidentale, et les Stroganow firent hommage de ce pays au czar Ivan-le-Terrible, lequel leur accorda les priviléges énumérés plus haut, avec le droit de posséder, en propriété héréditaire, en-deçà comme au-delà des monts Ourals, toutes les terres qu'ils arriveraient à coloniser.

Pendant la lutte pour l'indépendance nationale contre les Polonais, dans les premières années du dix-septième siècle, les Stroganow firent d'immenses sacrifices pour concourir au salut de la patrie; ils levèrent des troupes à leur frais; ils dépensèrent énormément d'argent et conquirent la considération générale.

Après l'avénement au trône de Michel Romanow, ce prince et les états-généraux *(douma zemskaïa)* qui gouvernaient de concert avec le czar, décernèrent aux Stroganow, avec le titre pour eux spécialement créé d'*iménityié lioudi*, un diplôme où se trouvaient énumérés les grands services rendus à l'état par cette illustre maison.

Le célèbre Anika Stroganow avait laissé trois fils, dont l'aîné et le plus jeune furent la souche de deux branches; chacune des deux se trouvait représentée, à la fin du dix-septième siècle, par un seul rejeton mâle. Celui de la branche aînée, Daniël Ivanovitch, avait deux filles; l'aînée était mariée à Serge Miloslavski (dont la lignée s'éteignit en 1791), et l'autre avait épousé le boyar prince Pierre Ouroussow, veuf de cette malheureuse Eudoxie Sakovnine, à laquelle son attachement au culte des dissidens avait valu la palme du martyre et une fin déplorable dans les prisons de la ville de Borovsk, en 1675. Le représentant de la branche cadette des Stroganow, Grégoire Dmitriévitch, avait une soeur, mariée au prince André Galitsyne (cousin-germain du célèbre ministre de la czarine Sophie et du gouverneur de Pierre I), et deux cousines-germaines, dont l'une avait épousé Michel Timoféiévitch Lihatchew, l'un des favoris de Fédor III et de Pierre I, et l'autre, mariée à un Saltykow, fut l'aïeule du maréchal prince Saltykow.

Grégoire Dmitriévitch Stroganow avait été marié à une princesse

Vassa Ivanovna Mestcherski; il n'avait point d'enfans et, dit-on, ne pouvait en avoir. La famille Stroganow se trouvait à la veille de son extinction, lorsque Pierre I, qui commençait à mettre en oeuvre ses réformes, et avait manifesté l'intention de supprimer les immenses priviléges dont jouissaient les Stroganow, proposa à Grégoire Dmitriévitch, devenu veuf, d'épouser l'une de ses maîtresses, Marie Iacovlévna Novossiltsow. Stroganow accepta, dans l'espérance, dit-on, d'assurer le maintien des priviléges en question, et il fut complétement déçu.

Mme Stroganow, continuant sa liaison avec le czar, mit au monde trois fils : Alexandre, en 1698; Nicolas, en 1706, et Serge, en 1707.

Pierre Ier supprima les priviléges des Stroganow, et promit en échange de leur conférer le titre de barons. — Grégoire Dmitriévitch mourut avant la mise à exécution de cette promesse, accomplie à la suite d'une requête présentée par l'aîné des trois frères, seulement au moment du départ de l'empereur pour la campagne de Perse, le 6 mars 1722.

Le baron Alexandre Stroganow laissa deux filles, qui se partagèrent son immense fortune; l'aînée épousa le prince Michel Galitsyne, fils du grand-amiral de ce nom; elle a été la bisaïeule du jeune et riche prince Serge Galitsyne (dont le père fut ministre de Russie à Madrid); la plus jeune épousa le prince Boris Shahovskoy. Leur fille unique, Élisabeth, après un court mariage avec le prince Louis-Marie d'Arenberg (grand-oncle du duc actuel de ce nom), mariage conclu sans l'autorisation de Catherine II et que l'impératrice refusa de reconnaître, en le déclarant nul et non avenu, épousa, de force, un prince Shahovskoy, et, dégoûtée de son mari, s'empoisonna, laissant, de cette seconde union, une fille, la princesse actuelle de Butera, dont l'immense fortune est échue à ses deux fils du premier mariage, les comtes André et Paul Schouvalow.

Le baron Nicolas Stroganow a été le bisaïeul des comtes Serge et Alexandre Stroganow d'aujourd'hui.

Le baron Serge Stroganow, le plus jeune des trois fils de Pierre I, épousa une Narychkine, fille de Cyrille, le premier commandant de place à Pétersbourg; il en eut un fils, Alexandre, fondateur de l'immense majorat Stroganow. Celui-ci épousa la comtesse Anna Vorontsow, fille unique du premier chancelier de ce nom, et par sa mère, qui était une Skavronski, nièce-germaine de l'impératrice Élisabeth. Cette alliance permit à Stroganow d'acheter à Vienne, en 1761, le titre de comte du saint-empire, que l'empereur d'Allemagne, François de Lorraine, lui vendit à un prix exorbitant (ce brave empereur aimait l'argent à un tel point, que lors de la guerre entre sa femme l'impératrice Marie-Thérèse et Frédéric II de Prusse, lui, l'époux de Marie-Thérèse, faisait des fournitures de foin au camp prussien)!

Le comte Alexandre Stroganow n'eut point d'enfans de sa première femme la Vorontsow, l'une des dames les plus dissolues de son temps,

et dont on avait dit qu'elle était la femme de tout le monde, son mari excepté. — Ayant eu le bonheur de la perdre en 1769, il se remaria bientôt à une princesse Troubetskoy, dont il eut un fils, le comte Paul, l'ami d'Alexandre I. — Le fils unique du comte Paul, Alexandre, fut tué, à l'âge de 19 ans, à la bataille de Craonne, et le grand majorat Stroganow échut à sa soeur, mariée au comte Serge Stroganow.

J'aurai souvent à parler de cette famille dans mes Mémoires; ici je dirai seulement que sous le règne de Pierre II, les trois Stroganow, fils de Pierre Ier, possédaient, chacun, plus de 40,000 serfs; le puiné, le baron Nicolas, passait la plus grande partie de l'année dans ses terres, où, malgré sa jeunesse, il s'occupait sérieusement de l'administration des vastes propriétés de sa famille; l'aîné et le plus jeune, les barons Alexandre et Serge, habitaient Moscou, où ils tenaient un grand état de maison. Le baron Serge, encore célibataire, se trouvait devenu le point de mire des mamans, ayant des filles à établir.

De toutes les anciennes familles des provinces baltiques, aucune, lors de l'annexion de ces provinces à la Russie, n'avait témoigné plus d'empressement à se jeter dans les bras du gouvernement russe, que ne l'avait fait la famille des barons de Loewenwolde, originaire du pays de Lunebourg, et fixée, depuis le treizième siècle, en Livonie, où Jean de Loewenwolde avait reçu des terres de l'évêque de Derpt, Bernard II, en 1299. Jean-Gerhard, baron de Loewenwolde, dépouillé, au dix-septième siècle, de ses propriétés par la commission de réduction que le gouvernement suédois avait commis la faute d'établir (voyez page 63), entra au service de Saxe et devint conseiller intime de guerre *(geheime kriegsrath)* du roi de Pologne, l'électeur de Saxe. — Après la bataille de Poltava, voyant la rapide ascension de la puissance de la Russie, il entra au service russe; nommé conseiller privé et plénipotentiaire du czar dans les provinces baltiques, il négocia avec la noblesse de ce pays au profit des intérêts de la Russie. Ses négociations furent couronnées d'un plein succès, et Pierre I, enchanté de son agent, le nomma grand-maître de la cour de la princesse de Brunswick, qui venait d'épouser le czarévitch Alexis, à cette époque héritier du trône. Le baron, de son mariage avec Madeleine-Élisabeth de Löwen, eut une fille, mariée à Behrend-Frédéric de Schlippenbach, et trois fils : Frédéric-Casimir, Gustave-Reinhold et Charles-Gustave.

L'aîné, Frédéric-Casimir, fut aide-de-camp-général de Pierre I, lequel l'envoya, en 1718, en mission à Vienne pour obtenir le rappel, de Russie, du ministre-résident autrichien de Pleyer, que le czar avait pris en antipathie, parce que Pleyer blâmait assez hautement son manque de foi et de parole à l'égard du czarévitch Alexis, beau-frère de l'empereur Charles VI, ainsi que l'assassinat de ce prince et les hideuses cruautés exercées envers ses partisans. — L'impératrice Anne nomma le comte Frédéric-Casimir conseiller privé et ministre de Rus-

sie en Pologne, mais en 1734 il entra au service d'Autriche comme général-major et mourut dans le rang de général de la cavalerie autrichienne, sans avoir été marié.

Son frère Reinhold, malgré l'émigration de leur père en Saxe, entra au service suédois, et se trouvant officier d'infanterie, il fut fait prisonnier à la bataille de Poltava. D'abord relégué, à l'instar de la plupart de ses compagnons d'infortune, dans une ville éloignée, il fut bientôt, après l'admission de son père au service de Russie, appelé à Pétersbourg et nommé chambellan. Très-beau de sa personne, insinuant, fin comme de l'ambre, passionné pour les plaisirs, et d'une âme aussi noire que sa figure était belle, il eut de grands succès auprès des femmes; joueur, dépensier et passionné pour le luxe, sans avoir un sou en poche, il se faisait entretenir par ses maîtresses, et au jeu, il filait la carte. Pour se procurer cependant une certaine somme de revenu assuré, ainsi que l'appui de quelques grandes familles du pays, il accepta le poste d'agent secret, à la cour de Russie, de la duchesse Anne de Courlande, poste que son talent pour l'intrigue et son intimité avec plusieurs dames de la cour le rendaient parfaitement apte à occuper. Il se trouva par-là admis dans l'intimité des familles alliées à la duchesse de Courlande, c'est-à-dire des Saltykow, des Romodanovski, des Golovkine, etc. Il mena avec beaucoup d'habileté l'intrigue qui aboutit à l'exil, hors des capitales, des ennemis de la duchesse de Courlande : de la princesse Volkonski, de Tcherkassow, de Nélédinski, de Fédor Talyzine, de Pachkow et d'Isaac Véssélovski*.

Catherine Ire, après son avénement au trône, prit à la fois deux amans: Reinhold de Loewenwolde et le comte Pierre Sapiéha; aucun des deux n'était jaloux et ils vivaient entre eux dans un parfait accord, exploitant leur position à qui mieux mieux. Le père de Pierre, le comte Jean Sapiéha, après avoir mangé tous ses biens en Pologne†, était venu chercher fortune en Russie; il profita de la liaison de son fils avec l'impératrice pour obtenir du prince Menchikow, si immensément riche, la promesse de donner en mariage, à ce fils, sa fille aînée,

* George Nélédinski-Méletski, d'une très-ancienne famille d'origine lithuanienne, établie en Russie depuis le quinzième siècle, était sénateur à cette époque. — Son fils Alexandre épousa l'une des filles du grand-écuyer prince Kourakine, et son petit-fils George (le père de madame Samarine), secrétaire d'état de l'empereur Paul, fut très-connu par ses vers, son brillant esprit et le charme de sa conversation.

Le fils de Talyzine, Alexandre, épousa plus tard une fille du maréchal Apraxine; il fut l'aïeul de Talyzine qui a été marié à une comtesse Zoubow.

† La famille des Sapiéha est issue de Punigaïlo Sapiéha, castellan de Troki au quatorzième siècle, qui mourut païen. Son fils Sunigaïlo, castellan de Troki comme son père, se fit baptiser dans la religion grecque, que ses descendans abandonnèrent au seizième siècle pour passer au catholicisme, ce qui leur valut le titre de comtes du saint-empire. Une branche des Sapiéha reçut, en 1633, le titre de princes du saint-empire et s'éteignit bientôt. Une autre, celle qui a produit les deux rameaux de cette maison existants aujourd'hui, reçut le titre de princes du saint-empire en 1700.

Marie, et lorsqu'il fut question des fiançailles de cette dernière avec l'héritier du trône (depuis l'empereur Pierre II), le rusé vieillard obtint en indemnité, pour son fils, la main de la nièce de l'impératrice, la comtesse Sophie Skavronski, largement dotée de belles terres, et (ce qui dépassait les limites de l'inconvenance), il obtint pour soi-même le rang de feld-maréchal russe.

Après la mort de Catherine, les Sapiéha, père et fils, retournèrent en Pologne. Le comte Pierre, de son mariage avec la Skavronski, eut un seul fils, mort en bas-âge; devenu veuf, il épousa une Sulkowski; fut nommé palatin de Smolensk, et mourut en 1770.

Reinhold de Loewenwolde fut nommé, par Catherine, grand-maître de sa cour; il obtint, pour lui et ses deux frères, le titre de comtes, et, but principal de ses voeux, il reçut, à plusieurs reprises, de belles terres et des sommes d'argent considérables. — L'avénement, en 1730, de la duchesse de Courlande au trône de Russie, servit beaucoup ses intérêts. Il se fit nommer grand-maréchal de la cour; cette cour, sous le règne d'Anne, était fastueuse et d'un luxe asiatique, où régnait un désordre complet; le comte Reinhold se remplit largement les poches. Pendant toute l'époque d'Anne et sous la régence, il nagea dans le luxe et les plaisirs; il jouait un jeu effréné; il était en liaison avec la plus belle femme de la cour, M^me^ Lapouhine; nul ne le surpassait pour la magnificence de ses habits, ni pour la richesse de ses carrosses et de ses attelages..... Mais le réveil fut terrible..... Dans la nuit de l'avénement d'Élisabeth au trône, le 24 novembre 1741, le comte Reinhold fut arrêté, conduit au palais, envoyé à la forteresse, jugé et condamné à l'exil perpétuel. Sa fortune fut confisquée.

Le respectable prince Jacques Shahovskoy, auquel échut la triste et pénible mission d'expédier en exil, le 19 janvier 1742, les personnages proscrits par la nouvelle cour, raconte ainsi, dans ses Mémoires, son entrevue avec Loewenwolde dans la prison où il se trouvait détenu :

« Je vis un inconnu se précipiter à mes pieds, embrasser mes genoux » et avec un air humble et frappé de terreur, me parler d'une voix » si basse que ses paroles étaient inintelligibles; sa barbe blanche et » hérissée, la pâleur de son visage, ses joues creuses, ses vêtemens » malpropres et usés, me firent croire que je me trouvais en présence » d'un ouvrier, jeté en prison. « Veuillez m'indiquer, dis-je à l'officier » de service, où se trouve le ci-devant comte de Loewenwolde? » — « Il est devant vous, » fut la réponse de l'officier. — Alors vinrent se » représenter instantanément à mon imagination la longue et brillante » existence de cour de ce grand seigneur; les faveurs dont il avait » été comblé; la confiance des souverains dont il avait joui; son ma- » gnifique hôtel, où on le voyait, revêtu des insignes du premier ordre » de l'empire, briller par l'élégance de ses habits, étonner la ville par » son luxe — et faisant la comparaison entre cette splendeur si récente

» encore et l'état de malheur affreux dans lequel je le voyais plongé en » ce moment-là, je fus saisi d'un sentiment de pitié inexprimable, et je » me dis à moi-même : » voilà pourtant le sort qui, peut-être, m'attend, » moi aussi ! » (Mémoires du prince Jacques Shahovskoy).

Comme toutes les âmes basses, Loewenwolde ne sut, ni supporter le malheur avec dignité, ni trouver en soi assez de courage pour se délivrer d'une existence devenue odieuse. A Solikamsk (à 1566 verstes de Moscou, dans la province actuelle de Perm), où il fut relégué, après avoir été dépouillé de tout ce qu'il possédait, et réduit à la misère, il tomba dans une profonde mélancolie et se signala par son servilisme. Nul n'était plus humble envers les petites autorités locales de ce lieu éloigné et sauvage. Quant à son genre de vie, il consistait à passer des heures entières assis sur un banc de bois devant la porte de la maison qu'il habitait, plongé dans le recueillement, ayant l'air de ne rien voir de ce qui se passait autour de lui; de temps en temps seulement il se distrayait à jouer avec quelque enfant venant à passer par la rue. Cet homme qui avait si long-temps nagé dans le luxe, aurait manqué des premières nécessités de la vie, si les plus grands propriétaires de ce pays-là, les Stroganow, ne s'étaient noblement chargés de fournir aux besoins de l'existence, dans le malheur et dans l'exil, de cet homme dont ils avaient souvent fait la partie de jeu pendant ses jours de prospérité brillante et d'insigne faveur de cour, faveur dont ils avaient plus d'une fois sollicité l'intervention.

Loewenwolde passa seize années dans ce triste exil; le chancelier Bestoujew, son ennemi, mettant obstacle à son rappel; enfin, en 1758, le chancelier fut exilé lui-même. Les Stroganow intercédèrent pour leur ancien protecteur, devenu leur protégé; un courrier fut expédié pour lui porter son amnistie; ce courrier arriva à Solikamsk le 23 juillet: il ne trouva plus qu'un cadavre..... le comte Reinhold était mort la veille.....

Le plus jeune des trois comtes Loewenwolde, Charles-Gustave, avait été employé par la duchesse de Courlande à différentes missions. Il habitait, pendant la plus grande partie de l'année, les provinces baltiques et servit d'intermédiaire, le plus souvent, pour la correspondance politique entre la duchesse, établie à Mittau, et son frère Reinhold, fixé en Russie. Lui-même avait le grade de lieutenant-colonel au service russe et en même temps il exerçait en Livonie les fonctions de landrath. Il s'était lié avec Bieren, le favori de la duchesse, et après l'avénement de celle-ci au trône de Russie, il se hâta d'accourir à Moscou; nommé aide-de-camp-général de la nouvelle souveraine avec le grade de lieutenant-général, ce fut lui qui obtint la ratification des priviléges de la noblesse des provinces baltiques avec l'omission de la clause de réserve si sage, introduite par Pierre I^er^ : « en tant qu'ils

» ne seront point contraires aux lois russes. » Il donna également l'idée d'augmenter la garde impériale par la création de deux nouveaux régimens, ceux d'Izmaïlovski et de la garde à cheval, destinés à faire contrepoids aux deux anciens régimens; il fut chargé de l'organisation de ces régiments nouveaux; il y fit entrer, comme officiers, une masse d'Allemands et quelques russes, de ceux, dont son frère Reinhold et Simon Saltykow lui avaient garanti l'humble bassesse et la soumission à tout prix. Peu après, il fut nommé général en chef, ministre du cabinet et grand-écuyer. Ce dernier poste lui était nécessaire pour se rapprocher encore davantage de Bieren et de l'impératrice. Bieren, passionné pour les chevaux, passait une grande partie de ses matinées aux écuries de la cour, où il donnait souvent des audiences; et l'impératrice, passionnée pour Bieren, venait souvent aux écuries pour deux ou trois heures entières.

Le comte Charles-Gustave fut chargé de parcourir l'Allemagne pour y trouver un époux à la nièce de l'impératrice, la princesse Anne de Mecklembourg, l'héritière désignée du trône de Russie, et pour le malheur du prince Antoine-Ulric de Brunswick, neveu de l'empereur d'Allemagne, le choix de Loewenwolde se fixa sur lui. — Le comte Charles-Gustave mourut en 1735, et sa mort fut une grande perte pour son ami Bieren. Fort intelligent, doué d'un esprit juste, d'un coup d'oeil sûr, politique habile, fin courtisan, et, ce qui était le plus important pour Bieren, d'un caractère bien différent du sien, Loewenwolde, toujours calme et modéré, ne cessa de donner des conseils habiles et prudens. Il ne cessa de mettre obstacle, autant que possible, aux persécutions et aux cruautés qui vinrent déshonorer le règne d'Anne et flétrir, à juste titre, la mémoire de cette créature odieuse et, plus encore, celle de son hideux favori. L'époque terrible, dont les annales russes ont conservé le souvenir sanglant, stigmatisée par le peuple russe du surnom de *bironovstchina*, ne commença à se développer qu'après la mort du sage et prudent grand-écuyer. Il ne laissa point d'enfans de son mariage avec Charlotte de Rosen, laquelle lui survécut de près d'un demi-siècle, et mourut en 1782*.

Alexandre Ivanovitch, premier comte Roumiantsow, fils d'un pauvre propriétaire de Kostroma, dont le trisaïeul avait été anobli sous le règne de Godounow, était né en 1680, et entra, à l'âge de 23 ans, dans les gardes Préobrajenski en qualité de simple soldat. Il devint

* Elle était d'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, établie dans les provinces baltiques depuis les premières années du treizième siècle. Le père de la comtesse de Loewenwolde, Othon de Rosen, colonel suédois, grièvement blessé à la bataille de Poltava et fait prisonnier, mourut à Moscou de ses blessures. Il était le neveu du comte Conrad de Rosen, maréchal au service de Jacques II d'Angleterre, et plus tard maréchal de France au service de Louis XIV, souche des marquis de Rosen. — La fille du dernier marquis de ce nom a été la mère du respectable duc de Broglie.

l'un des mignons de Pierre I, fut nommé aide-de-camp du czar (*denstchik);* se trouva chargé, plus d'une fois, de ces missions auxquelles les hommes ayant l'habitude d'appeler un chat — un chat, donnent le nom d'espionnage, et en 1717, il avait le rang, alors fort recherché, de capitaine aux gardes.

Le czarévitch Alexis ayant pris la fuite, il s'agissait de découvrir le lieu de sa retraite et de le décider à commettre la sottise colossale de revenir en Russie. Le czar confia cette mission à l'un des hommes les plus rusés et les plus habiles de l'époque, le vieux Tolstoy, mais connaissant le caractère perfide de son messager, il lui adjoignit Roumiantsow, sur lequel, à tort ou à raison, il croyait pouvoir compter. La réussite de cette négociation valut à Roumiantsow le rang de major aux gardes, le poste d'aide-de-camp-général et de belles terres.

Pierre I^er^, qui avait l'habitude d'avoir plusieurs maîtresses à la fois, avait lié intrigue avec la fille aînée du comte Matvéiew, Marie, une personne belle, spirituelle, aimable, charmante, mais d'une conduite plus que légère. Ayant appris une infidélité de la demoiselle, le czar, à une soirée donnée au palais de Catherinenhof, la fit monter au grenier, où une poignée de verges était préparée, la fouetta et lui annonça qu'il la marierait à un homme, lequel la tiendrait sous un joug sévère et ne lui permettrait d'avoir d'autre amant que lui, le czar. Le lendemain, Pierre, accompagné de Roumiantsow, arriva chez le comte Matvéiew, et lui présenta son futur gendre. Le comte, riche et fier, se récria. Le czar le mit au fait de la conduite dissolue de sa fille. « Je la tuerai, » s'écria Matvéiew. — « Ce sont des bêtises, » dit » Pierre, il n'y a aucune raison de la tuer; d'ailleurs, je l'ai déjà » fouettée hier, et puisque tu n'as point su la surveiller, je la marierai » à Roumiantsow, lequel, je t'en réponds, saura la tenir d'une main » ferme. Il n'est point d'une grande naissance, il est vrai, mais tu sais » bien qu'il dépend de moi de l'élever au niveau des plus grands » seigneurs. » — L'on n'avait guère l'habitude de désobéir à Pierre I : Matvéiew se soumit; le mariage eut lieu; le czar dota richement la nouvelle épouse et continua sa liaison avec elle. — De cette liaison naquit une fille, Catherine Roumiantsow, mariée à Nicolas Mihaïlovitch Léontiew, plus tard général en chef sous le règne de Catherine II; et au moment de la mort de Pierre I, M^me^ Roumiantsow se trouvait enceinte, de son fait à lui; elle accoucha, peu de temps après, d'un fils qui fut le célèbre maréchal Roumiantsow. Elle eut ensuite, de son mari, deux filles, dont l'aînée, Pauline, l'amie de Catherine II, épousa le comte Jacques Bruce*, et la plus jeune, Daria, fut mariée deux

* Catherine II fut intimement liée avec la comtesse Bruce jusqu'au moment où elle la surprit, dans sa propre chambre de toilette à elle, en flagrant délit avec le favori du jour, Korsakow. Ce dernier fut renvoyé de la cour, et la comtesse Bruce reçut l'ordre de voyager. L'amitié se changea en une aversion peu dissimulée.

fois : au comte de Waldstein et ensuite au prince George Nikitich Troubetskoy.

Pierre Ier se fit accompagner par Roumiantsow dans sa campagne en Perse, après laquelle il l'envoya comme ministre de Russie à Constantinople. Il était question de préparer une rupture entre la Russie et la Porte, et de ne faire éclater cette rupture qu'au moment désigné par le czar : celui-ci voulait non-seulement prendre sa revanche de la malheureuse campagne du Prouth, mais encore soumettre à sa domination le rivage septentrional de la mer Noire et les bouches du Danube ; projet dont l'exécution fut empêchée par la mort de ce prince, aussi grand par son génie qu'il le fut par ses vices, et aussi extraordinaire dans ses projets que dans ses fureurs. Il avait fait un bon choix dans la personne de Roumiantsow, lequel, sans être le moins du monde un homme d'état, avait beaucoup d'esprit, une grande finesse de cour et une réelle habileté diplomatique. — Sous le règne d'Anne, il fut d'abord nommé lieutenant-colonel aux gardes; ensuite exilé à la campagne pour son refus de se charger de l'administration des revenus de l'état, tâche bien difficile et bien épineuse en présence des concussions inouïes de Bieren : Roumiantsow, ne voulant ni briser son avenir politique sous le régime qui pourrait succéder à celui d'alors, ni se brouiller avec le tout-puissant favori, avait donné sa prétendue incapacité pour prétexte de son refus; il dut passer trois années à la campagne, dans la province de Kazan, sous la garde d'une escouade de soldats. Enfin, en 1735, il fut gracié et nommé gouverneur de Kazan; ensuite appelé à l'armée de Munich, nommé général en chef, gouverneur de Kiew et de la Petite-Russie. Sous la régence, il se rallia au parti de la grande-duchesse Élisabeth, auquel le rattachaient les traditions de famille de sa femme, les antécédens de sa jeunesse et les souvenirs de son âge mûr à lui. Après l'avénement d'Élisabeth au trône, il négocia avec les Suédois la paix d'Abo, obtint pour la Russie la cession de plusieurs villes, avec les forteresses de Neuschlott, Vilmanstrand et Frédrikshamn, et fut créé comte. Il mourut en 1749, septuagénaire. — Causeur agréable, doué d'une mémoire admirable; affable et prévenant avec tout le monde, fort insinuant auprès de ceux dont il avait besoin; gai de caractère, bon vivant, il aimait à boire, et une fois la pointe de vin en tête, il devenait souvent hargneux et querelleur. En somme, il eut tous les vices et les défauts, nécessaires à un homme pour faire une brillante carrière dans un état despotique, mais il y joignait une bonté de coeur appelée souvent à désarmer ses rivaux et à diminuer le nombre de ses ennemis.

Sa femme lui survécut de 40 années; elle mourut en 1788, nonagénaire, et je ne puis m'empêcher de citer ici son portrait tracé dans les Mémoires si curieux de Ségur, lequel l'avait connue dans les dernières années de sa vie:

« Son corps paralysé marquait seul sa vieillesse; sa tête était pleine de vie; son esprit, de gaîté; son imagination, de jeunesse; comme elle avait beaucoup de mémoire, sa conversation était aussi attrayante et instructive qu'une histoire bien écrite. Elle avait vu poser la première pierre de Pétersbourg; ainsi, ces mots : *vieille comme les rues*, n'auraient point été pour elle une locution exagérée.

» Elle avait assisté, en France, au dîner de Louis XIV, et elle me dépeignait sa figure, ses manières, sa physionomie et l'habillement de M^me^ de Maintenon, comme si elle venait de les voir la veille. Elle me donnait des détails curieux sur la vie du fameux duc de Marlborough qu'elle avait visité dans son camp.

» Un autre jour, elle me retraçait le tableau fidèle de la reine Anne d'Angleterre, qui l'avait comblée de faveurs*; enfin, elle se plaisait dans ses récits à me faire entendre que Pierre-le-Grand avait été amoureux d'elle, et me laissait même douter si elle avait été rebelle à ses voeux. » (Mémoires du comte de Ségur, tome II).

Grégoire Pétrovitch, premier comte Tchernychew, fut redevable, comme Roumiantsow, de ses grades, de ses richesses et de son titre, à la spéculation faite par lui d'épouser l'une des maîtresses de Pierre I. Il descendait d'un gentilhomme polonais, Jean Czernieçki, lequel vint se fixer en Russie dans les premières années du seizième siècle, et reçut en don, du grand-duc Basile IV, la terre de Konobéevo. N'ayant point d'enfans, il fit venir de Pologne et adopta son neveu Élie Czernieçki, lequel arriva en Russie en l'an 1534; embrassa la religion grecque et prit le nom de Tchernychew. Sa lignée se divisa en deux branches; à l'aînée appartenait le méprisable et odieux ministre de la guerre, créé comte et prince par l'empereur Nicolas; à la branche cadette appartenait Grégoire Pétrovitch, né en 1670. Son père, colonel des troupes régulières sous la régence de la czarine Sophie, mourut en 1689, laissant dans la misère son fils, lequel commença sa carrière comme simple soldat. Il devint aide-de-camp *(denstchik)* de Pierre 1^er^, fut appelé à commander le régiment d'infanterie de Tobolsk, fut nommé colonel à l'assaut de Narva, et brigadier le soir de la bataille de Poltava. — Il avait 40 ans lorsque le czar lui proposa d'épouser l'une de ses maîtresses, une jeune personne de 17 ans, belle, spirituelle, d'une ancienne famille, mais dissolue et cynique au plus haut point, et de l'épouser avec la clause de laisser le czar continuer sa liaison avec la dame. C'était Eudoxie Ivanovna Rjevski. Tchernychew accepta; il se maria, fut nommé général-major et reçut quatre mille serfs. —

* La comtesse Roumiantsow, née le 4 avril 1698; morte le 4 mai 1788 (ces dates m'ont été données par M. Karabanow, lequel, dans sa jeunesse, avait été présenté dans sa maison), avait, par conséquent, cinq ans lors de la fondation de la ville de Pétersbourg en 1703, et dix ans en 1708, lorsque son père, le comte Matvéiew, avait quitté Londres de la façon décrite à la page 108 de nos Mémoires.

Successivement l'on vit naître quatre filles et trois fils, Pierre, Grégoire et Zahar (le quatrième, Ivan, le grand-père de l'excellent et malheureux décembriste comte Tchernychew, naquit dix mois après la mort de Pierre I, et nous ignorons son origine). A la naissance de chaque enfant, arrivait un don de terres. — L'on sait que Pierre Ier mourut de la complication d'une gravelle avec le mal qui emporta François Ier de France; Mme Tchernychew était la coupable. Le czar fit chercher le mari, lui raconta ce qui en était, et lui dit : « va fouetter Eudoxie » (ступай, высѣки Авдотью) et Tchernychew alla fouetter sa femme.

Quatre mois après la mort de Pierre I, le jour du mariage de la duchesse de Holstein, Catherine I nomma Mme Tchernychew dame à portrait, avança son mari comme lieutenant-général, et l'appela, peu de temps après, au poste de gouverneur de Voronèje. Sous le règne de Pierre II, il était gouverneur de la Livonie. Après l'avénement d'Anne au trône, il fut nommé général en chef, sénateur, et devint un plat courtisan de Bieren. Sous la régence, il se rallia au parti d'Élisabeth; le jour du sacre de celle-ci, il obtint le titre de comte, fort brigué par lui, et dont il fut redevable à l'intervention du comte Ouchakow, dont la fille unique se trouvait mariée à l'aîné de ses fils. Il mourut en 1745. Cet homme si vil à la cour et dans la vie privée, était l'un des militaires les plus braves de son temps sur les champs de bataille (ce qui d'ailleurs se rencontre fréquemment dans les annales de tous les pays); il ne manquait point d'esprit; il était sévère dans le service; hautain envers ses inférieurs; dur envers les hommes placés sous sa dépendance; humble et bas vis-à-vis des puissans de la cour, avec cela faux, menteur, perfide et d'une avarice crasse. — Dans le procès de Volynski, en 1740, appelé à être l'un de ses juges, il se montra si dur envers les accusés, que Volynski lui dit : « Dieu te punira dans ta postérité. » La malédiction se réalisa : 86 ans plus tard, en 1826, son arrière-petit-fils, le dernier rejeton de sa lignée mâle, l'excellent comte Zahar, fut envoyé en Sibérie, et après son rappel de l'exil mourut sans laisser d'enfans.

Sa femme, la trop célèbre maîtresse de Pierre Ier, lui survécut de peu; elle mourut en 1747.

Leur second fils, le comte Grégoire, ne fut point marié; c'était un homme insignifiant. — L'aîné, le comte Pierre, le père de la princesse Voldemar Galitsyne, fut successivement ministre de Russie à Copenhague, à Berlin, à Londres et à Paris; c'était un homme d'esprit et de talent, mais d'un orgueil démésuré, d'une vanité outrecuidante et d'une hauteur insoutenable; il ne se fit guère aimer. — Bien différent, de caractère, était son frère le célèbre maréchal comte Zahar, qui ressemblait beaucoup à Pierre Ier, non de taille, vu qu'il était petit, mais par les traits du visage; il avait même le tic du terrible empereur leur père.

Le maréchal comte Zahar était un homme d'un grand mérite, du caractère le plus respectable et le plus sympathique. J'aurai à parler encore de lui dans le cours de ces Mémoires.

Le plus jeune des quatre fils de la première comtesse Tchernychew, Ivan Grigoriévitch, le grand-père du décembriste, était un homme du monde, un homme de salon dans l'acception la plus aimable de ce mot; dans sa jeunesse, il avait voyagé en Europe; il avait résidé, comme secrétaire de légation de son frère aîné, dans les principales cours européennes. Esprit léger et superficiel, mais très-bien cultivé; il avait beaucoup lu, il avait connu les hommes les plus distingués de son temps et vécu dans leur société; il était un causeur charmant. Avec cela bon, loyal, honnête dans sa vie privée comme dans sa vie politique, hospitalier, affable, gracieux avec tout le monde; il avait l'une des premières maisons de Pétersbourg, l'une des mieux montées, des mieux tenues, des plus fréquentées et des plus agréables. Il se trouvait parfaitement secondé par sa femme, une Isléniew, une personne de très-ancienne famille, avenante et aimable, qu'il avait épousée après être resté veuf d'un mariage stérile avec une Iéfimovski, cousine-germaine de l'impératrice Élisabeth. L'on ne saurait comprendre pour quelle cause Catherine II, d'ailleurs si habile à choisir et à trier les hommes, au lieu d'appeler le comte Ivan à une fonction nulle sous le rapport politique et administratif, par exemple à une grande charge de cour, lui avait confié la présidence du collége de l'amirauté, c'est-à-dire la direction de toute la marine de l'empire. Si elle ne voulait point appeler à ce poste des étrangers, comme Knowles, Elphinstone, Greig, elle aurait pu le confier à des Russes pur sang, comme l'étaient les amiraux : Spiridow, Poustchine, Alexis Séniavine, Basile Tchitchagow (le père du ministre d'Alexandre I). En y appelant Tchernychew, qui n'avait jamais servi dans la marine, elle avait nommé à la seconde place du collége Ivan Loginovitch Golénistchew-Koutouzow, un marin, et l'avait chargé, pour ainsi dire, d'être le menin et le tuteur du comte Ivan. L'impératrice racontait elle-même, en riant, qu'ayant reçu, la nuit, le courrier du comte Alexis Orlow qui lui annonçait la fameuse victoire navale de Tchesmé, elle fit chercher le comte Ivan Tchernychew. Celui-ci, dans les bureaux duquel s'étaient produits des désordres et des abus, s'imagina qu'on le faisait venir pour le sermonner au sujet de ces abus, et en entrant dans le cabinet de l'impératrice, avec la figure toute bouleversée, il s'écria : « je vous jure, Madame, » que je n'y suis pour rien! » Catherine se mit à rire, et lui dit qu'en effet il n'y était pour rien, car il s'agissait d'une brillante victoire remportée par la flotte russe.

Le comte Ivan mourut quelques mois après l'avénement au trône de Paul, lequel lui avait conféré le grade de maréchal. Ceci fit dire que le comte Ivan était à la fois *un marin d'eau douce et un maréchal d'eau salée.*

Le maréchal comte Zahar avait créé, en 1774, un majorat considérable, et n'ayant point d'enfans, il l'avait déclaré transmissible dans la lignée de son frère le comte Ivan. Le fils unique de celui-ci, le comte Grégoire, n'ayant eu qu'un fils exilé en Sibérie, le majorat, après la mort du comte Grégoire, en 1831, fut transmis au mari de l'aînée de ses filles, Krouglikow, dont les deux fils portent aujourd'hui le nom de comtes Tchernychew-Krouglikow. Ce majorat donna lieu de la part du ministre de la guerre prince Tchernychew, à un procès injuste et odieux, dont il sera question dans ces Mémoires.

A l'époque du protectorat de Cromwell, William Bruce émigra d'Ecosse en Russie et fit, en qualité d'officier des troupes régulières, la guerre contre les Polonais. Nommé par le czar Alexis colonel d'un régiment d'infanterie cantonné à Pskow, il s'y maria, et il eut deux fils, Robert, né en 1668, et Jacques, né en 1670. Sous le règne de Fédor III, William fut nommé général et mourut en 1680.

Son second fils, Jacques, l'un des hommes les plus éminens de son temps, voyagea avec Pierre Ier, et fut ensuite appelé à diriger l'artillerie russe après la bataille de Narva, où le grand-maître de l'artillerie, prince d'Imérétie, avait été fait prisonnier par les Suédois. Après la mort de ce prince, décédé en Suède après une captivité décennale, Bruce, qui avait commandé l'artillerie à la grande journée de Poltava et à la prise de Riga, fut nommé grand-maître de l'artillerie russe. Il fut chargé, par Pierre Ier, de l'organisation des écoles de la navigation, de l'artillerie et du génie militaire, ainsi que de la correspondance politique et scientifique avec Leibnitz; il fut nommé président du collége des manufactures et de celui des mines, au moment de leur création; il négocia, de concert avec le célèbre Ostermann, la paix de Nystadt, et reçut le titre de comte. Intimement lié avec Pierre Ier, confident de tous ses plans politiques et de ses projets de réforme; conseiller constamment consulté par le czar, souvent écouté, toujours estimé et traité avec les plus grands égards, le comte Bruce rendit à la Russie les services les plus signalés et jouit d'une immense influence à la cour, sans jamais se laisser aller à devenir ce que l'on appelle un courtisan, se montrant constamment soucieux de sa dignité personnelle, et l'ayant su conserver inaltérable et intacte au milieu de cette cour si agitée, à demi-sauvage, remplie d'intrigues et pullulante de bassesses. Après la mort de Pierre Ier, il vit son crédit s'éclipser; ne voulant point ramper devant le tout-puissant Menchikow; blessé dans son légitime orgueil pour n'avoir point été compris dans le nombre des membres du conseil intime suprême lors de la création de celui-ci, il sollicita l'autorisation de quitter le service, autorisation considérée en ce temps-là comme une faveur insigne; il l'obtint, en 1726, avec le rang honoraire de maréchal, et se retira à sa campagne de Glinki, à 42 verstes de Moscou. Il y passa les neuf dernières années de sa

vie dans la retraite la plus studieuse, et mourut le 19 avril 1735, après avoir légué à l'académie des sciences de Pétersbourg sa bibliothèque, son musée d'histoire naturelle, son cabinet de physique, d'astronomie et de médailles. Il n'eut point d'enfans de son mariage avec Marguerite de Manteuffel, et il institua son unique neveu, Alexandre Bruce, héritier de sa fortune, fruit des dons de Pierre I, fortune considérable, mais bien moindre qu'elle ne l'eût été si le respectable maréchal, qui avait occupé, pendant de longues années, des places si lucratives, ne s'était distingué, à l'encontre de la plupart de ses collègues et contemporains de cour, par la probité la plus sévère et la loyauté la plus exquise.

Les vastes connaissances du maréchal en histoire naturelle, en chimie, en physique, en astronomie, faisaient l'objet de l'admiration de Pierre I et des hommes civilisés de l'époque, et le sujet d'étonnement des masses ignorantes. Malgré ses talens si éminens, il lui arriva cependant, ainsi que cela a lieu avec la plupart des hommes distingués, de payer un tribut aux erreurs de son temps; ses études astronomiques furent mêlées d'occupations astrologiques, et son célèbre calendrier, publié par lui en 1711, constitue la preuve évidente des chimères qui traversèrent cette intelligence d'ailleurs si vaste et si élevée. Aussi le peuple le considérait-il comme un sorcier; voyant, dans son appartement de la tour de Souharew à Moscou, la lumière briller dans son cabinet de travail pendant les heures de la nuit, l'imagination populaire créa toute une série de légendes jusqu'à ce jour transmises de génération en génération, et remarquables par leur absurdité. Il faut ajouter que dans ses voyages en Europe, il avait été affilié à la franc-maçonnerie, et une tradition, assez digne de foi, raconte qu'il y affilia Pierre I, mais ce prince ne permit point la création de loges maçonniques, fondées plus tard en Russie par le général Keith, ainsi que nous le raconterons plus loin.

Mais si, dans les traditions des masses populaires en Russie, le nom de Bruce est devenu le synonyme de celui de sorcier, en revanche, aux yeux des hommes éclairés, des hommes versés dans l'histoire de notre pays, le nom respecté du maréchal Bruce est le symbole de l'intelligence vaste unie à la plus austère probité, et de talens éminens alliés à l'honneur.

Le frère aîné du maréchal, Robert Bruce (appelé en Russie Roman Vilimovitch), fut aussi, comme son frère, l'un des compagnons des jeux d'enfance de Pierre I[er]; il fut nommé capitaine aux gardes Préobrajenski lors de la création de la garde russe en 1695; ensuite il fut colonel d'un régiment d'infanterie, et plus tard commandant de place à Pétersbourg, où il bâtit la forteresse de Pierre-et-Paul, dans laquelle il fut inhumé (à côté de la cathédrale, vis-à-vis le maître-autel). — Il mourut dans le grade de lieutenant-général, en 1720, et Pierre I[er], qui l'aimait et l'estimait, lui fit faire des obsèques magni-

fiques. Sans être doué de talens éminens, comme l'était son frère, il fut un homme de mérite : instruit, capable, bon militaire, brave soldat, savant ingénieur et ce qui vaut bien mieux, loyal et probe. — Lui et son frère furent du petit nombre des étrangers qui servirent la Russie avec zèle et fidélité, sans considérer notre pays comme une vache à lait, bonne seulement à traire*.

Le général Robert Bruce laissa une fille, qui épousa le général-major Bauer, fils du brave et loyal général Bauer du temps de Pierre I (voyez la note au bas de la page 38), et un fils, Alexandre, un homme nul et insignifiant. Celui-ci épousa, en 1728, fort jeune encore, une Dolgoroukow, nièce du maréchal, plus âgée que lui de plusieurs années, et dont il eut un fils, Jacques. — Son oncle le maréchal Bruce voulait lui transmettre son titre de comte; il en avait obtenu l'autorisation de l'empereur, mais Pierre II mourut avant la signature de l'oukaze. L'impératrice Anne, mécontente de son alliance avec la famille, par elle abhorrée, des Dolgoroukow, refusa de signer l'oukaze, et le titre s'éteignit avec la mort du maréchal, en 1735. Ce fut seulement en 1740, lors des fêtes données pour célébrer la conclusion de la paix avec la Turquie, que les maréchaux Münich et Lascy, anciens amis de son oncle, obtinrent à Alexandre Bruce le titre de comte. Il devint veuf en juillet 1745, et il eut la faiblesse de consentir à épouser, *après quelques semaines seulement de veuvage*, la princesse Catherine Dolgoroukow, l'ancienne fiancée de Pierre II. — L'impératrice Élisabeth tenait beaucoup à marier cette dame. Quinze années auparavant, elle avait été titrée *princesse-fiancée* et *altesse impériale*, et malgré le retrait officiel de ces titres, le public, et même le peuple, continuaient à ne point la désigner autrement, ce qui irritait Élisabeth. D'un autre côté, le caractère altier et violent de la princesse Catherine et la dépravation connue de sa conduite, rendaient son établissement fort difficile. Le comte Bruce commit la bassesse de l'épouser, dans des vues d'ambition, mais le sort en disposa autrement : la comtesse, à la suite d'un voyage à Novgorod pour y saluer les tombes de son frère et de ses oncles, exécutés six années auparavant, prit froid, tomba malade et mourut à la fin de la même année 1745.

Le comte Bruce se remaria encore; sa troisième femme, Natalie Fédorovna Kalytchow, avait une vingtaine d'années de moins que lui (née en 1730, morte en 1777). Il se retira du service en 1751, et mourut l'année suivante.

Son fils unique, Jacques, le dernier comte Bruce (né en 1732, mort en 1791), était d'une nullité complète, mais un honnête homme;

* Un neveu-germain de Robert Bruce, Pierre-Henri Bruce, avait été officier au service de Russie et aide-de-camp du général Adam Weyde. Il retourna ensuite en Écosse, où il mourut en 1757, laissant après soi des Mémoires publiés à Londres, en 1782.

vif et raide dans ses formes, mais obligeant et bon. Comte Bruce et riche, il se trouvait être un grand parti, aussi la spirituelle et rusée comtesse Roumiantsow, l'ancienne maîtresse de Pierre I, le maria-t-elle avec sa fille Pauline, de trois années plus âgée que lui. Il ne pouvait avoir d'enfans, mais la comtesse Pauline était de l'école de madame sa mère et ne se refusa aucune jouissance. — Intimement liée avec Catherine II, confidente de cette princesse, elle eut aussi une série d'amans, mais ce fut seulement plus de 25 ans après son mariage, après un quart de siècle de plaisirs, qu'elle eut, grâce à Ivan Nicolaïévitch Korsakow, une fille, appelée Catherine, héritière du nom et de la fortune des comtes Bruce. La comtesse Pauline profita de son crédit à la cour pour faire de son mari un sénateur, un général en chef, un lieutenant-colonel des gardes Séménovski, un gouverneur-général de Novgorod et de Tver. — Après que l'impératrice, entrant un jour, à l'improviste, dans sa chambre de toilette, y eût surpris la comtesse Bruce en flagrant délit avec Korsakow, alors favori en titre, les deux amies se brouillèrent et devinrent ennemies; mais Catherine, toujours observatrice scrupuleuse des formes et des apparences, conféra au comte Bruce, quelque temps après, le cordon bleu, et même, après la mort, arrivée à une année de distance, des gouverneurs-généraux de Pétersbourg et de Moscou, les maréchaux prince Alexandre Galitsyné et comte Zahar Tchernychew, elle confia à Bruce, simultanément, le poste de gouverneur-général dans les deux capitales, étant parfaitement sûre de sa probité pécuniaire, et le sachant trop nul pour être politiquement dangereux. — Mais cette mesure froissa les habitans de Moscou, et Catherine, toujours soucieuse de ménager l'opinion publique, remplaça Bruce à Moscou par le célèbre Iéropkine, en conservant au premier son poste de Pétersbourg, d'autant plus qu'elle avait formé le projet de marier un jour son favori, le comte Mamonow, avec la jeune Catherine Bruce, malgré la différence d'âge de vingt années existante entre eux. Ce projet fut mis à néant par la liaison, et ensuite par le mariage de Mamonow avec la princesse Daria Stcherbatow.

Un jour, à Moscou, le comte Bruce donnait un grand dîner officiel; il avait à sa droite le célèbre métropolitain Platon, et il se mit à dénigrer son prédécesseur, le maréchal Tchernychew. «Votre Excellence »se trompe, dit le métropolitain; nous avons, en Russie, bien peu »d'hommes de la trempe des maréchaux Tchernychew et Roumiantsow. »On a beau jeter les yeux autour de soi; l'on n'aperçoit partout que »des Bruce et des Platon! »

Le comte survécut à sa femme de trois années, et laissa la jeune Catherine Bruce confiée aux soins de sa cousine-germaine à lui, la maréchale comtesse Moussine-Pouchkine, née Dolgoroukow. Cette maréchale avait un fils unique, Basile, un homme nul, mais héritier d'une superbe fortune; pour accroître celle-ci, la maréchale maria ce fils

avec la comtesse Catherine Bruce, et obtint de l'empereur Paul la transmission, à son fils, du nom de Bruce.

Le comte Basile, grâce au crédit de cour de son père le maréchal, et grâce à la terreur, inspirée à tous par sa mère la maréchale, une vraie mégère du grand monde, obtint, à l'âge de 25 ans, le grade de conseiller privé et le poste de ministre à Naples. Sa nullité s'y déploya dans tout son éclat; ses dépêches impatientaient l'empereur Paul. Il y avait surtout une escadre anglaise, au sujet de laquelle il annonçait tantôt qu'elle s'était mise en route, tantôt qu'elle ne s'était point mise en route. L'empereur, si facile à se fâcher, entra en colère, et dit à Rastaptchine, président des affaires étrangères : « écrivez-lui de » partir lui-même; qu'il s'en aille; je n'ai pas besoin des services d'un » pareil imbécile. »

Le mariage de la comtesse Catherine Bruce fut malheureux; unie, contre son gré, à un homme qu'elle n'aimait ni ne respectait; victime de sa grande fortune, malheureuse pour avoir reçu, en naissant, cette richesse qui forme le but de la poursuite de la plupart des mortels, elle ne se soumit point tranquillement à son sort : elle avait dans ses veines le sang de sa mère et celui de son aïeule, la première comtesse Roumiantsow. Elle n'eut point d'enfans; elle se mit à s'amuser, abandonna son époux et partit pour l'étranger.— Lors de son mariage, elle avait, à l'instigation et sous l'influence de sa mégère de belle-mère, signé un acte en vertu duquel elle instituait son mari héritier de toute sa fortune à elle, composée de treize mille serfs.

Après son départ pour l'Italie, le comte Basile fit mettre le séquestre sur toute sa fortune; mais lors de l'un des voyages d'Alexandre I à l'étranger, la comtesse Bruce vint publiquement se jeter aux pieds de l'empereur, et ce prince, si gracieux envers les dames, ordonna la levée du séquestre et la restitution de la fortune à la comtesse. Elle mourut bientôt après, et un procès s'engagea entre le comte et les héritiers désignés par le testament de la défunte. J'ignore les détails de cette affaire, mais je me souviens parfaitement, dans mon enfance, en 1829 et en 1830, du bruit fait par ce procès, dans la société de Pétersbourg, où l'on blâmait énergiquement l'avidité du comte Basile, lequel, fort riche par lui-même, n'avait point d'enfans, était séxagénaire et hydropique. Je me souviens également avoir vu l'un des héritiers désignés par la comtesse, venu à Pétersbourg pour y mener ce procès, un vénitien, le jeune comte Gritti.

Le comte Basile, pour influencer ses juges, était rentré au service abandonné par lui depuis plus d'un quart de siècle; il avait payé le chef de la police politique d'alors, le comte Benkendorff, et il s'était fait nommer grand-échanson de la cour impériale. Il mourut en 1836, en partie d'hydropisie, en partie par sa propre bêtise : au lieu de faire chercher un pédicure, il se fit extraire un cor par son valet de chambre,

dont la maladresse occasionna une plaie au pied, et la plaie amena la gangrène. Avec sa mort s'éteignirent, et le titre de comte Bruce, et la branche aînée des comtes Moussine-Pouchkine.

Il existe encore des Bruce en Russie. Lors de mon entrée à l'école des pages, en 1828, parmi les officiers-surveillans il y en avait un du nom de Bruce, un homme parfaitement bien élevé, bon et aimable; il quitta bientôt l'école des pages, et depuis ce temps je l'ai complétement perdu de vue.

CHAPITRE V

SOMMAIRE : Le premier comte Iagoujinski; origine de son élévation; ses vices odieux et ses grandes qualités. — Affreuse destinée de sa veuve. — Sottise de sa belle-fille. — Les comtes Ragouzinski; leur origine. — Le vice-chancelier baron Schafirow; vicissitudes de son existence. — Les Vessélovski; leurs vicissitudes. — Le maréchal Münich; ses grands talens, ses vices, les services importans rendus par lui à la Russie. — Son fils le comte Jean-Ernest. — Le baron de Münich, frère du maréchal. — Le maréchal Lascy. — La famille Balk. — Les Balk-Polew. — Les Glück.— Les Schépélew; Dmitri Andréiévitch, grand-maréchal de la cour; il protége sa famille; les comtes Schouvalow sont redevables aux Schépélew du commencement de leur élévation et de leurs richesses. — Les Kochélew. — Les Villebois; l'amiral-aventurier; son fils le grand-maître de l'artillerie. — Les Léontiew, redevables de leur fortune à leur parenté avec les Narychkine et les Golovkine. — Les Olsoufiew, *opritchniki* d'origine; le crédit de cour et les concussions de Mathieu Olsoufiew. — Les Séniavine. — Les Ivanow; le fils d'un concussionnaire dépouillé par un autre concussionnaire.— Makarow. — Le premier baron Tcherkassow; son courage civil. — Le baron Pospélow. — Les barons Soloview; leur immense fortune; la façon odieuse dont on amena leur ruine.

Le comte Paul Ivanovitch Iagoujinski fut l'un des hommes les plus remarquables de son temps; il fut redevable, à des vices odieux, de l'origine première de son élévation, mais plus tard il la justifia par de grands talens, une fidélité à toute épreuve, une probité pécuniaire incorruptible, et le courage civil de dire la vérité à tous, sans en excepter le terrible souverain, son bienfaiteur.

Son père, Jean Iagoujinski, lithuanien du culte luthérien, vint à Moscou en 1687; il exerça les fonctions de maître d'orgue à l'église luthérienne de Moscou, et de maître à l'école établie sous le patronage de cette église. Plus tard, le crédit de son fils le fit admettre dans l'armée russe avec le grade d'officier, et en 1713 il obtint sa démission avec le rang de major.

Il eut deux fils : l'aîné, un homme insignifiant, servit dans l'armée russe avec le grade de colonel et mourut en 1722.

Le second fils du maître d'orgue et d'école, Paul Iagoujinski, né en 1683, avait quatre ans lors de l'arrivée de sa famille en Russie. — Très-beau de sa personne et de sa figure, bien tourné, élégant de manières, il devint le mignon du maréchal comte Golovine, et celui-ci le plaça, en 1701, en la même qualité auprès de Pierre I, dans l'espoir fondé d'avoir, auprès du czar, un homme dévoué à lui, Golovine, et capable en même temps de contrebalancer l'influence d'un autre mignon fort intelligent aussi, le célèbre Menchikow, dont la puissance de cour commençait à faire ombrage aux grands seigneurs.

Iagoujinski s'insinua vite dans la confiance du czar, d'autant plus qu'il n'était ni ne fut jamais vénal ni concussionnaire, deux vices abhorrés par Pierre I, et dont Menchikow, d'ailleurs un homme de génie, se trouvait possédé au plus haut degré. Quelques semaines après son admission dans le nombre des *denstchiks* du czar, celui-ci dit à son nouveau serviteur : « Veux-tu recevoir un riche cadeau? » — « Je » le crois bien, » répondit le jeune homme. — Va de ma part deman- » der des nouvelles de la santé du vieux boyar prince André Ivano- » vich Galitsyne* mais fais bien attention à ne point entrer en équipage » dans la cour de sa maison; laisse ton cabriolet dans la rue, traverse » la cour à pied et la tête découverte; ne t'assieds point lorsqu'il » t'engagera à t'asseoir; dis-lui que tu crois devoir rester debout en » présence d'un aussi haut personnage; et je te réponds que tu ne me » reviendras point avec les mains vides. » — Iagoujinski se conforma ponctuellement à ces instructions. A son refus de s'asseoir, le vieux prince lui dit, que c'était admirablement bien à un jeune homme de respecter à ce point les vieillards de grande race; il ajouta, suivant l'usage répandu parmi les vieillards de toutes les époques : « la jeunesse » a dégénéré, et vous, mon cher ami, vous êtes une rare et brillante » exception! » Ensuite, il se fit apporter une bourse remplie de ducats sur un plateau d'argent et l'offrit à Iagoujinski, en lui renouvelant l'invitation de s'asseoir. Sur son nouveau refus, il se fit apporter encore une coupe en vermeil, la lui remit également et le congédia avec les complimens les plus pompeux.

Le czar maria son jeune favori avec une personne de grande naissance, Anna Fédorovna Hitrovo, petite-fille d'Alexandre Sévastianovitch Hitrovo, *okolnitchyi* sous le règne de Fédor III. Iagoujinski embrassa la religion grecque pour conclure ce mariage, qui fut très-malheureux, grâce au caractère désagréable, hargneux, jaloux et fantasque de la dame. Aussi, en 1722, il divorça avec elle, ou plutôt Pierre Ier fit enfermer Mme Iagoujinski dans un couvent, et sans aucune formalité de

* Il mourut la même année. — Bantych-Kamenski assure que cette anecdote se rapporte au boyar prince Ivan Borissovitch Répnine, le père du maréchal. C'est une erreur : le prince Ivan Répnine était mort le 5 juin 1697, quatre ans avant l'admission de Iagoujinski à la cour de Pierre I.

divorce, sans recourir au synode, il maria son favori, l'année suivante, avec la comtesse Anna Golovkine, fille du chancelier de ce nom.

Iagoujinski jouit de la confiance entière de Pierre I; véridique, probe et courageux, il fut très-utile à son souverain auquel il fit constamment entendre le langage de la vérité, sans jamais le tromper. Ayant reçu un jour l'ordre de rédiger un oukaze, en vertu duquel tout homme, qui aurait concussionné, ne fût-ce que la petite somme nécessaire pour acheter une corde, devait être pendu, — il dit au czar : « V. M. veut » donc devenir un souverain sans sujets? » — « Comment cela? » demanda Pierre, et reçut pour réponse : « au service de V. M. tout le » monde vole! » (у тебя на службѣ, государь, всѣ воруютъ!). Le czar partit d'un éclat de rire, et il ne fut plus question de l'oukaze.

En janvier 1722, Pierre créa au sénat la charge si importante de procureur-général de l'empire, et en investit Iagoujinski, en présentant lequel aux sénateurs, il dit : « c'est mon oeil : par lui je serai au courant de tout ce qui se passera au sénat. » — Pierre se trouvait alors à la veille de partir pour sa campagne de Perse, et il était bien aise de laisser sur les lieux un homme sûr et dévoué. Avec cela, Iagoujinski était bon et obligeant; il rendait beaucoup de services, et grâce à son franc-parler avec le czar, il évita à bien des gens la disgrâce, l'exil et peut-être la ruine. Aimable dans le monde, beau danseur, élégant, il animait les réunions de la cour, mais en même temps il avait, à l'instar de la plupart de ses contemporains, la passion de la boisson, et dans ses momens d'ivresse, il devenait furibond. Sa probité lui avait valu la haine de Menchikow, et sa droiture, sa véracité lui avaient attiré celle d'Ostermann; aussi la guerre de cour que lui faisaient ces deux hommes, le porta à désirer le remplacement de Catherine par la princesse Marie Cantémir, et peut-être les événemens eussent-ils pris une autre direction s'il avait accompagné le czar dans la campagne de Perse, pendant laquelle Marie Cantémir vit échouer ses intrigues (voyez page 67). — Catherine, voulant ramener à elle un homme si puissant et si influent, obtint, le jour de son sacre, le cordon bleu pour cet ennemi si dangereux, ce qui n'empêcha point Iagoujinski, six mois plus tard, de mettre son bienfaiteur sur la voie de l'intrigue de l'impératrice avec Moëns. — Malgré cela, Catherine I, montée sur le trône, comprit M^me^ Iagoujinski dans le nombre des quatre dames à portrait nommées le jour du mariage de la duchesse de Holstein (les trois autres étaient : la baronne Ostermann, la princesse Tcherkaski, née Troubetskoy, et M^me^ Tchernychew, née Rjevski).

Un jour, sous le règne de Catherine, Iagoujinski dinant chez le duc de Holstein avec Menchikow, et à demi-ivre, dit des insolences à Menchikow; celui-ci l'ayant menacé de le faire mettre aux arrêts, Iagoujinski courut chez l'impératrice demander justice contre le maréchal. Catherine lui ayant observé qu'il se trouvait dans un état inconvenant

et non-présentable, il entra en fureur : arracha son habit, sa veste, sa cravate, les jeta par terre, et tirant son épée, en présenta la garde à l'impératrice, en criant : « tranchez donc de vos mains la tête au fidèle » serviteur de l'empereur votre époux et votre bienfaiteur ! » On le fit sortir de force; il se jeta dans sa voiture et au lieu de retourner chez lui, il se fit conduire à la cathédrale de la forteresse; il se jeta sur la tombe de Pierre I, arracha le drap qui recouvrait le sépulcre, et grattant celui-ci avec ses ongles, il cria : « sortez donc de la tombe, » ô mon maître, pour me venger ! Voyez comme on règne après vous » en Russie ! Ceux, à qui vous vouliez faire trancher la tête, tiennent » les rênes du gouvernement, et ceux que vous aimiez et qui vous ont » servi avec fidélité, subissent des avanies et des persécutions ! »

Sous un autre souverain, Iagoujinski aurait chèrement expié cette scène inouïe, et Menchikow réclama son exil en Sibérie, mais Catherine avait le coeur bon. Le chancelier Golovkine vint solliciter le pardon de son gendre, et le duc de Holstein s'interposa également. Iagoujinski lui avait rendu plusieurs services sous le règne de Pierre I, et d'ailleurs le duc, ivrogne fieffé, aimait ce gai et aimable compagnon de table, plein d'entrain, de vivacité, et buvant sec. L'intervention du duc de Holstein fut efficace : Catherine affectionnait beaucoup son gendre, fière qu'elle était de voir sa fille mariée au petit-fils de ce même Charles XI de Suède, dont elle, simple paysanne, était née la sujette ! Iagoujinski fut éloigné honorablement; il fut envoyé à Grodno, où se réunit, en 1726, la diète polonaise, avec la mission de s'opposer à l'élévation au trône de Courlande du maréchal de Saxe, fils naturel du roi-électeur Auguste II. — Ce voyage le plaça en relations plus intimes avec Anne, duchesse douairière de Courlande. — Six semaines après la chute de Menchikow, il fut avancé comme général en chef, et l'année suivante, le jour du sacre de Pierre II, il fut nommé grand-écuyer *.

* D'après la liste des rangs publiée par Pierre I, en 1722, de toutes les charges de cour, le grand-maréchal seul avait le rang de la 2-e classe; le grand-écuyer était de la 3-e classe; le grand-chambellan et le grand-maître de la cour de l'empereur — de la 4-e; le grand-maître de la cour de l'impératrice, le grand-échanson, le maître de la cour de l'empereur et le secrétaire du cabinet impérial — de la 5-e; le grand-veneur, le maréchal de la cour, l'écuyer de la cour, le premier médecin et les chambellans — de la 6-e; le maître de la cour de l'impératrice et les médecins de cour — de la 7-e; l'intendant de la cour — de la 8-e; le veneur, le maître des cérémonies, le chef de la cuisine *(ober-kuchenmeister)* et les gentilshommes de la chambre — de la 9-e classe. Il y avait encore des gentilshommes de cour *(hof-yunker)* de la 12-e classe.

Pour les dames, le rang à la cour était réglé ainsi par l'ordonnance de 1722 :

La dame d'honneur *(ober-hofmeisterina)* de l'impératrice précédait les femmes des maréchaux.

Les dames à portrait *(statss-damy)* et les ober-hofmeisteriny des grandes-duchesses précédaient les femmes des généraux en chef.

Au moment de la mort de ce prince, en janvier 1730, Iagoujinski, l'un des représentans les plus éminens du parti des hommes nouveaux, s'éleva avec énergie contre la limitation du pouvoir impérial, désirée par la vieille noblesse russe; il envoya clandestinement à Mittau son aide-de-camp, avec un message, où il conseillait à la duchesse Anne d'accepter le trône à quelques conditions que ce soit, sauf à les violer ensuite. Son messager ayant été découvert et arrêté, Iagoujinski fut jeté en prison. Les Dolgoroukow et les Galitsyne voulaient lui faire trancher la tête, et il fut redevable de son salut seulement à l'intervention de son beau-père le chancelier Golovkine. Aussi, après le rétablissement du pouvoir absolu momentanément suspendu, son étoile de cour brilla d'un éclat inusité en ce temps-là : seul de tous les courtisans, il ne s'inclinait point devant Bieren. Il fut rétabli dans les fonctions de procureur-général du sénat, dont il avait dû se démettre après l'inconvenante scène à la cour de Catherine I, citée plus haut, et le 19 janvier 1731, il fut créé comte. Mais en novembre 1731, à un souper, où il s'était grisé, suivant son habitude, il agonisa Bieren d'injures et voulut le percer de son épée. Pour tout autre, un épisode de ce genre aurait abouti à la Sibérie, si ce n'est à l'échafaud, mais l'impératrice, en souvenir des services rendus par lui à son avénement au trône, et dans l'espérance de ceux qu'il pourrait lui rendre un jour dans certaines éventualités, lui adressa une mercuriale de vive

Les demoiselles à portrait précédaient les femmes des généraux-majors et les demoiselles d'honneur, celles des brigadiers.

Enfin, les fils des princes, comtes et barons russes avaient le droit d'entrée à la cour, si même ils ne se trouvaient point au service. Cette clause fut supprimée par l'impératrice Anne, à la demande de Bieren.

Lors du sacre d'Anne, en 1730, Bieren ayant été nommé grand-chambellan, toutes les grandes charges de cour furent investies du rang de la 2-e classe, et toutes les charges de cour — du rang de la 3-e classe.

L'impératrice Élisabeth, le jour de son sacre, nomma une demoiselle à portrait, la première qui eut portée ce titre, la princesse Barbe Tcherkaski, depuis comtesse Schérémétew, et lui donna rang avec les dames à portrait. Le même jour, elle plaça les chambellans dans la 4-e classe, et les gentilshommes de la chambre — dans la 5-e; priviléges qui furent ôtés aux uns et aux autres par Alexandre I, en 1809.

Sous le règne de Pierre I il n'y avait, en fait de grandes charges de cour, qu'un grand-maître impérial, Basile Olsouflew, bisaïeul du premier comte de ce nom; un grand-maître de la cour de l'impératrice, Mathieu Olsouflew, frère aîné du précédent, et un grand-échanson, le comte André Apraxine. — Il y avait, en fait de secondes charges, un maréchal de la cour, Schépélew, et un écuyer de la cour, Kochélew; tous les deux mariés à des filles de ce pasteur Glück, dans la maison duquel Catherine I avait été servante.

Les membres de la famille impériale, hommes et femmes, avaient, chacun, un grand-maître de leur cour.

Le titre de grand-chambellan fut conféré, pour la première fois, en 1726, au prince Alexandre Menchikow fils; celui de grand-écuyer, en 1728 — à Iagoujinski; celui de grand-maréchal de la cour, en 1730 — au comte Reinhold de Loewenwolde; celui de grand-veneur, en 1736 — au célèbre Volynski.

voix, lui retira les fonctions de procureur-général et l'envoya, en qualité de ministre, à Berlin, en le remplaçant, dans la charge de grand-écuyer, par le comte Charles-Gustave de Loewenwolde, l'ami de Bieren. Après la mort de Loewenwolde, en 1735, il fut rappelé, fut nommé derechef grand-écuyer, fut nommé lieutenant-colonel de la garde à cheval et élevé au poste important de ministre du cabinet. — Mais sa santé se trouvait ébranlée par les excès de plaisirs et les orgies fréquentes; il mourut à Pétersbourg, le 6 avril 1736, à l'âge de 53 ans, et fut inhumé au couvent de Nevski, dans l'église de l'Annonciation, le long du mur extérieur, et les pieds dirigés vers sa tombe fut placée, 64 ans plus tard, celle du célèbre Souvorow.

Ici, il faut raconter une anecdote, pouvant donner une idée, et du cynisme du haut clergé russe, et de l'inconvenante indifférence de plusieurs d'entre les grandes familles russes pour les tombes de leurs aïeux.

Dans cette même église de l'Annonciation sont inhumés mes deux oncles, les frères de mon père. Il va sans dire que je visitais leurs tombes et faisais chanter des *De profundis*. Pendant plusieurs années, l'accès de Pétersbourg me fut interdit par l'empereur Nicolas; pendant ce temps, la belle-fille de Iagoujinski mourut; son nom s'éteignit, et à la même époque, l'on éleva au poste de métropolitain de Pétersbourg, en 1843, un prélat, nommé Antoine, qui administra le diocèse jusqu'à sa mort, arrivée en novembre 1848. — Cet Antoine ne se distinguait nullement par son ascétisme; il avait le goût du luxe, de la dépense et de la bonne chère.

En mai 1849, ayant obtenu l'autorisation de venir passer quelques jours à Pétersbourg, je me rendis à l'église de l'Annonciation. Quel ne fut point mon étonnement de ne plus retrouver la plaque tumulaire de Iagoujinski sur le mur, au pied duquel se trouvait sa tombe (celle de Souvorow se trouvait placée les pieds dirigés vers la sienne). — J'en exprimais ma stupéfaction au prêtre qui vint chanter le *De profundis* pour mes oncles. Le prêtre voulut d'abord nier l'existence de la tombe, et à ma réponse, que j'étais un ancien visiteur de ce couvent, il me demanda : « êtes-vous l'un des parens de Iagoujinski? » A ma réponse négative, il me dit : « il y avait une vieille femme qui envoyait de » l'argent au couvent pour les *De profundis;* elle est morte; les héri- » tiers n'envoient plus le sou; il nous est pourtant impossible de con- » server les tombes qui ne rapportent rien au couvent. Au reste, cette » mesure *(rasporiajénié)* a été prise par ordre de Son Éminence. »

Pour donner une idée du degré d'audace et de cynisme de cette profanation d'une tombe, accomplie par l'ordre du métropolitain Antoine, il faut ajouter que de toutes les églises existantes au couvent de Nevski, celle de l'Annonciation est la seule où l'on ne puisse *acheter* une sépulture à prix d'argent, la seule où l'inhumation ait lieu *uni-*

quement en vertu d'un ordre impérial *. Au moment où la profanation de la tombe du comte Iagoujinski fut accomplie, il y avait à Pétersbourg, dans des positions élevées, deux d'entre les arrière-petits-fils de celui dont on violait le tombeau : le prince Paul Gagarine, membre du conseil de l'empire (le président actuel du comité des ministres), et le prince Serge Gagarine, grand-maître de la cour impériale (mort en 1852). Le fils de ce dernier est aujourd'hui aide-de-camp du grand-duc Michel; l'un des neveux est maréchal de noblesse à Moscou; la nièce est mariée au prince Menchikow; enfin, le prince Grégoire Gagarine, vice-président de l'académie des beaux-arts, est également un descendant de Iagoujinski.

La veuve du comte Iagoujinski, née comtesse Anna Golovkine, était l'une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables de son temps. Laide de visage, marquée de la petite-vérole, elle était grande, d'une taille élancée, fort élégante et fort gracieuse dans ses manières; elle avait l'air grande dame de la tête aux pieds. L'exil de son frère le comte Michel Golovkine, qu'elle aimait tendrement ainsi que sa vertueuse femme, lui brisa le coeur; dans l'espérance de pouvoir être utile à son frère et à sa belle-soeur, elle épousa, en 1742, le comte Michel Bestoujew-Rioumine, frère aîné du chancelier, et lui-même un habile intrigant de cour. Ce mariage fut la source de ses épouvantables malheurs. L'année suivante, elle fut impliquée dans la soi-disante conspiration de M^me^ Lapouhine, dont les torts, de même que ceux de la malheureuse comtesse Bestoujew, se bornaient à quelques propos imprudens au sujet de l'impératrice et à quelques regrets à l'égard de la déplorable destinée de la maison de Brunswick en Russie, précipitée du trône dans les cachots. Les ennemis du chancelier Bestoujew espéraient, en impliquant sa belle-soeur dans le prétendu complot, arriver à y impliquer le chancelier lui-même. C'était là le but, entre autres, du principal inquisiteur dans cette affaire, le procureur-général, l'infâme prince Nikita Iouriévitch Troubetskoy, le beau-frère de la comtesse (sa première femme avait été une comtesse Golovkine). La malheureuse comtesse Bestoujew fut knoutée en place publique, eut la langue coupée et fut envoyée à Iakoutsk en Sibérie, à 8,000 verstes de Moscou. Elle y mourut en odeur de sainteté, complétement abandonnée par son mari, lequel n'attendit même point sa mort pour se remarier.

Le comte Iagoujinski avait eu, de son premier mariage avec Anna Fédorovna Hitrovo, un fils, mort jeune, et trois filles : Natalie, mariée au comte Fédor Golovine, petit-fils du maréchal de ce nom, protecteur de Iagoujinski, et l'auteur de sa fortune; Catherine, mariée au général

* Dans l'église de l'Annonciation, outre le célèbre Souvorow et mes deux oncles, sont inhumés également : le comte Panine, l'illustre ministre de Catherine II; la maréchale princesse de Hesse-Hombourg, née princesse Troubetskoy, et plusieurs princesses des maisons ci-devant régnantes de Géorgie et d'Imérétie.

Basile Lapouhine, oncle-germain de l'empereur Pierre II, tué à la bataille de Gross-Iaegernsdorff, et Pauline, mariée au prince Serge Gagarine (voyez l'anecdote page 119).— De son second mariage, assez illégal, avec la comtesse Golovkine, il eut un fils, Serge, et deux filles : Marie (née en 1732, morte en 1755), mariée au comte André Iéfimovski, cousin-germain de l'impératrice Élisabeth, laquelle, malgré cette alliance, ne voulut jamais permettre à la mère de sa cousine de sortir de son affreux exil à Iakoutsk, et Anna, laquelle épousa le comte Pierre Fédorovitch Apraxine, l'un des hommes les plus spirituels et les plus aimables, mais aussi les plus dissolus de son temps. Il enleva, en 1775, la comtesse Élisabeth Razoumovski, et l'épousa du vivant de sa femme. Catherine II, qui avait horreur du scandale public et tenait beaucoup d'ailleurs à ménager le père de la donzelle, le maréchal-hetman Razoumovski, fit dire à la comtesse Anna qu'elle avait le choix : entre l'exil de son mari aux travaux forcés en Sibérie ou sa propre retraite au couvent. — La comtesse, âgée de 42 ans, ennuyée du monde en général, de son fou de mari en particulier, choisit cette dernière issue; elle entra au couvent de Saint-Fédor, à Kiew; elle y prit le voile sous le nom d'Augusta, et y vécut pendant un quart de siècle. Devenue abbesse de ce couvent en 1787, elle y mourut en 1801.

Le comte Serge Iagoujinski ne manquait point d'esprit; il aimait les beaux-arts; il habita l'Italie et en rapporta des dessins soi-disans de Raphaël, lesquels, plus tard, donnèrent lieu à une polémique si animée entre le comte Serge Grigoriévitch Stroganow et le professeur Schevyrew. Mais le bon sens fit complétement défaut au comte Serge Iagoujinski pendant sa vie entière; ses manies dépensières touchaient à la folie, et il mangea la plus grande partie de l'immense fortune de son père, fruit des larges et magnifiques dons de Pierre I et de l'impératrice Anne. — Il mourut en 1806, à l'âge de 75 ans, sans laisser d'enfans de ses deux mariages. Il avait épousé, jeune encore, Anastasie Schouvalow, soeur du célèbre favori d'Élisabeth, Ivan Schouvalow, lequel, malgré tout son crédit, ne parvint jamais à obtenir le rappel de l'exil de la mère de son beau-frère.— Sa seconde femme fut Barbe Nicolaïevna Saltykow, tante-germaine du maréchal prince Saltykow. Elle lui survécut de long-temps; elle habitait sa terre de Saforino, située entre Moscou et le couvent de Saint-Serge, et y mourut en novembre 1843, à l'âge de 94 ans. Elle était d'une sottise pommée, et on l'accuse d'avoir détruit les papiers laissés par son beau-père, papiers si intéressans pour l'histoire de Russie.

Le célèbre Pouchkine, lorsqu'il songea à écrire l'histoire de Pierre I, voulut se faire introduire chez la vieille belle-fille de l'un des amis les plus intimes du czar; elle refusa de le recevoir, disant qu'elle n'avait point l'habitude de faire sa société de rimailleurs et d'écrivail-

leurs (рюмачи и писаришки), comme s'exprimait la vieille sotte. On lui représenta que Pouchkine appartenait à l'une des plus anciennes familles de la noblesse russe; à cela elle répondit qu'elle l'aurait reçu s'il ne s'était point mêlé d'écrire, et ajouta : « il imprimera ce que je » pourrais lui raconter ou lui communiquer, et Dieu sait ce qui peut » en arriver. Ma pauvre belle-mère est morte en Sibérie, à Iakoutsk, » avec la langue coupée et après avoir reçu le knout : je veux, moi, » mourir tranquille dans mon lit, à Saforino. »

Sava Loukitch Vladislavitch, plus tard comte Ragouzinski, était le fils d'un marchand, natif de Raguse, qui exerçait le commerce à Constantinople. Sava hérita du commerce paternel et devint en même temps l'agent secret des ambassadeurs de Russie en Turquie : le prince Dmitri Mihaïlovitch Galitsyne, Emeliane Ignatiévitch Oukraintsow et le premier comte Tolstoy. Il fit en 1702 son premier voyage en Russie; il présenta à Pierre Ier des lettres de recommandation de ses ambassadeurs, portant témoignage des services signalés rendus par lui; le czar causa avec Sava, acquit la conviction de se trouver en présence d'un homme fort intelligent et très-capable, et lui accorda, pour une période décennale, le privilége d'exercer le commerce sans payer aucun droit. Vladislavitch vint alors se fixer en Russie, tout en faisant de fréquens voyages en Turquie, où, sous le prétexte d'affaires commerciales, il fut l'instrument le plus actif des négociations occultes de Pierre Ier avec les hospodars de Moldavie et de Valachie, (voyez page 66), ainsi qu'avec les populations de Serbie et du Monténégro, lesquelles se seraient levées en masse, sans l'échec si rapide et si malencontreux de la campagne du Prouth. Le czar lui fit don, en 1708, d'une maison à Moscou; en 1710, il lui conféra les droits de la noblesse russe sous le nom de Vladislavitch-Ragouzinski et le rang de conseiller de cour; il lui fit cadeau des belles terres confisquées à l'un des neveux de Mazeppa, Lomikovski. Vladislavitch acheta, des magistrats de la république de Raguse, sa ville natale, le titre de comte pour lui et pour son neveu Efime Ivanovitch, et devenu fort riche, il cessa de s'occuper de commerce. Chargé par Pierre Ier d'une mission à Rome, il fut ensuite envoyé par Catherine I, en 1725, comme ambassadeur en Chine. Dans cette dernière mission il courut de grands dangers personnels; fit preuve d'une remarquable présence d'esprit et d'une courageuse fermeté; il retourna à Moscou sous le règne de Pierre II, reçut le rang de conseiller privé, fort rare à cette époque, et le cordon de Saint-Alexandre, mais il ne fut plus employé activement jusqu'à sa mort, arrivée en 1738. Son neveu, le comte Efime, fut chambellan des impératrices Anne et Élisabeth, et mourut dans le grade de lieutenant-général en 1749. Avec sa mort, si nous ne nous trompons, s'éteignit la famille des comtes Ragouzinski.

Le grand-père du vice-chancelier Schafirow était un israélite

lithuanien, Schafir, connu sous le sobriquet de *Schaïouschka* et commissionnaire (факторъ) de plusieurs propriétaires nobles de la province de Smolensk. Lors de la conquête de Smolensk par le czar Alexis, Schaïouschka se fit baptiser sous le nom de Schafirow. Il avait un fils, Paul, et une fille, auxquels il donna une très-bonne éducation : la fille épousa Vessélovski, un autre israélite baptisé; elle fut la grand'mère des Vessélovski si connus du temps de Pierre I. Paul Schafirow, qui connaissait la langue allemande, et, tout naturellement, la langue polonaise, entra, à Moscou, au service du département des affaires étrangères (посольскій приказъ) en qualité de translateur. Il avait deux fils, auxquels il donna une excellente éducation : le plus jeune, Michel, fut un homme nul; la protection de son frère lui procura plus tard les fonctions de conseiller au collége du contrôle (ревизіонъ-коллегія), et après l'abolition de celui-ci, au collége des mines (берг-коллегія). Mais l'aîné, Pierre Pavlovitch Schafirow, était doué d'une intelligence supérieure, d'une grande finesse et d'une parfaite habileté pour les négociations diplomatiques. Encore tout jeune homme en 1691 et destiné au commerce par son père, il se trouvait placé, en qualité de commis, dans le magasin d'un riche marchand de Moscou, Ievréinow, lorsque Pierre I, ayant visité ce magasin, lia, suivant son habitude, conversation avec les commis, fut frappé des réponses intelligentes de Schafirow, et s'apercevant qu'il connaissait le polonais, l'allemand, le français, le hollandais et le latin, il le fit entrer aux affaires étrangères en qualité de translateur. Il accompagna le czar dans son voyage à travers l'Europe; fut employé à la correspondance diplomatique, resta auprès de la personne de Pierre I, et fut nommé, en 1704, au poste important de secrétaire privé du czar. Deux ans après, le comte Golovine étant mort, la direction des affaires étrangères fut confiée au comte Golovkine, avec Schafirow pour adjoint. Parmi les jeunes secrétaires des affaires étrangères, se trouvait Ostermann, plus tard le successeur de tous les deux. Après la bataille de Poltava, le czar créa les places de chancelier et de vice-chancelier; il appela Golovkine à la première, Schafirow à la seconde de ces fonctions, et l'année suivante, il lui donna le titre de baron, pour la première fois conféré en Russie. Le nouveau baron accompagna le czar dans la campagne du Prouth, négocia l'armistice et le traité de paix qui sauvèrent l'armée russe, et fut envoyé à Constantinople, avec le comte Michel Schérémétew, fils aîné du maréchal, à titre d'ôtages. Enfermé aux Sept-Tours, il employa les loisirs de la captivité à l'étude de la langue italienne. De retour en Russie, il reçut des terres considérables, mais en même temps il se livrait à des concussions de tous genres. De même que son chef, le chancelier Golovkine, il fut à la solde de Mazeppa et du prince Mathieu Gagarine; il contribua à jeter le voile sur les préparatifs, hostiles à la Russie, de Mazeppa, préparatifs dénoncés par les ennemis

du rusé hetman; il contribua à couvrir, tant qu'il fut en son pouvoir, les exactions de Gagarine en Sibérie, et en même temps ses intrigues pour détacher la Sibérie de la Russie et l'ériger en royaume indépendant. En un mot, le vice-chancelier mettait, à trahir le czar son bienfaiteur au profit de l'accroissement de sa propre fortune, autant de zèle et de finesse qu'il en apportait, d'un autre côté, à le servir ostensiblement.

Mais la rapidité de l'élévation de Schafirow, le poids de son crédit de cour, celui de son influence politique, l'importance de la position sociale à lui procurée par son rang de vice-chancelier, par les égards obligés, les attentions prévenantes que lui témoignaient les représentans de toutes les cours européennes, son immense fortune, ses alliances avec les plus grandes familles de la Russie*, inspiraient de vives jalousies, de profondes rancunes, et lui créaient des ennemis dangereux, devenus encore plus acharnés à sa perte par suite de ses imprudences de langue. Tenant un grand et magnifique état de maison, prodigue dans ses dépenses, il ne se gênait nullement pour tourner en ridicule la parcimonie, souvent crapuleuse, de son chef le chancelier Golovkine, dont il convoitait la place, sans même trop dissimuler ses vues. Il attaquait vivement les concussions de Menchikow, quoique lui-même se donnât large carrière à cet égard. Enfin il avait, parmi les principaux employés des affaires étrangères, un ennemi bien dangereux dans la personne de l'intelligent, rusé et habile Ostermann, visant à renverser Schafirow pour prendre sa place.

Pendant la campagne de Pierre Ier en Perse, les ennemis du vice-chancelier parvinrent à lui préparer sa chute. Le premier procureur du sénat, Grégoire Skorniakow-Pissarew, ce même drôle qui, envoyé en 1718 de Moscou au couvent de Souzdal pour y arrêter la czarine Eudoxie, y avait fait fouetter plus de cinquante nonnes, et en avait même fait mourir plusieurs sous les verges, avait un frère, Etienne, colonel chargé de l'arpentage dans les provinces. Le baron Schafirow, ayant appris que ce colonel, lors de la délimitation des terrains de la ville de Potchëp, donnée à Menchikow par le czar après la bataille de Poltava, s'était signalé par ses concussions et avait annexé aux propriétés de Menchikow des terrains, dont les voisins se trouvaient possesseurs légitimes, le dénonça à Pierre I, lequel, de sa main, appliqua au prince-maréchal une rude bastonnade, et fit traduire le colonel devant un tribunal.

* Des cinq filles de Schafirow, l'aînée, Marthe, était mariée au prince Serge Dolgoroukow, l'oncle de la fiancée de Pierre II; la seconde, Natalie, au comte Alexandre Golovine; la troisième avait épousé le prince Alexis Gagarine, fils unique du célèbre prince Mathieu; la quatrième avait épousé le prince Basile Havanski, et la plus jeune — Michel Saltykow. Le fils unique du vice-chancelier, le baron Esaü, avait épousé Eudoxie Andréiévna Izmaïlow. Ce baron Esaü était démésurément gros; l'on avait mis en doute pour lui la possibilité de se marier, et le jour de sa noce, Pierre I, d'ordinaire tellement cynique, se surpassa lui-même.....

Le frère du vice-chancelier, Michel Schafirow, ayant eu un congé de six mois qu'il était venu passer à Moscou, désira ne point avoir de retenue sur ses appointemens pendant ce laps de temps. Le vice-chancelier sollicita du sénat un oukaze à cet effet : le premier-procureur, par rancune, y mit opposition : de là surgit une querelle; des expressions insultantes furent échangées : le vice-chancelier et le premier-procureur, en plein sénat, se traitèrent mutuellement de *voleurs*, injure d'autant plus blessante, qu'elle était vraie à l'égard de tous les deux; enfin le maréchal prince Menchikow, ayant voulu prendre parti pour le premier-procureur, reçut du vice-chancelier, pour son compte, la même épithète (tout aussi méritée). En un mot, le scandale fut épouvantable. Golovkine au sénat, et Ostermann dans les entretiens privés, attisèrent le feu; l'on envoya au czar des rapports; on lui écrivit, ainsi qu'à sa femme, des lettres qui brûlaient le papier..... Pierre I, à son retour, fit arrêter Schafirow, et le fit traduire devant une commission d'enquête dont l'arrêt le condamna à mort. Le 15 février 1723, recouvert d'une pelisse dechirée, il fut amené, dans un mauvais traîneau, sur la place Rouge près du Kremlin de Moscou, (la cour se trouvait pour le moment dans la vieille capitale). Au milieu de cette place (*na lobnom miesté*), était dressé un échafaud : l'on y fit monter le vice-chancelier; on lui fit la lecture de son arrêt, ensuite on lui ôta sa pelisse et sa perruque; on lui fit placer la tête sur un billot; le bourreau donna, sur le bout du billot, un coup du revers de la hache; ensuite Makarow, le successeur de Schafirow, depuis 17 ans, dans les fonctions de secrétaire privé, lut la commutation de la sentence en un exil perpétuel en Sibérie. Cependant, au lieu d'être conduit en Sibérie, il le fut à Novgorod, où il vécut sous la garde des soldats préposés à cet effet. — Dépouillé de sa place de vice-chancelier, de son cordon bleu, de son titre de baron, du rang de conseiller privé actuel à lui conféré l'année précédente, il le fut également de sa fortune, composée de quinze mille serfs et d'immenses capitaux placés dans diverses entreprises industrielles en Russie. — Malgré son habileté, il n'avait point suivi l'exemple de son ennemi Menchikow, lequel avait sauvé ses descendans d'une ruine complète et leur avait même procuré une belle fortune, en plaçant de grands capitaux aux banques d'Amsterdam et de Londres.

Tout ce que possédait Schafirow fut confisqué; il se trouva plongé dans la misère et il y resta pendant deux années. — A la mort de Pierre I, Basséwitz, le conseiller du duc de Holstein, et ancien ami de Schafirow, voulant aussi tenir un peu en échec le nouveau vice-chancelier Ostermann par la présence d'un rival à redouter, engagea le duc à obtenir de l'impératrice l'amnistie et le rappel de l'exilé.

Neuf jours après la mort de l'empereur, le 6 février 1725, Schafirow fut rétabli dans le titre de baron et obtint le retrait de l'escouade pré-

posée à sa garde. A la fin de mars, il fut rappelé à Pétersbourg; il eut une audience de l'impératrice, reçut l'accueil le plus gracieux; mais on ne lui restitua qu'une bien minime partie de sa fortune. Le 14 juillet, il fut nommé président du collége du commerce avec le grade de conseiller d'état actuel, bien inférieur à celui dont il avait été investi auparavant.

Sous le règne de Pierre II, dont Ostermann avait été le gouverneur, une lutte très-vive s'engagea entre lui et Schafirow, fortement appuyé par les Dolgoroukow, si puissans à cette époque. Il fallut beaucoup d'efforts à Ostermann pour se maintenir à son poste, et il est probable que son rival aurait fini par triompher, mais la mort de Pierre II et l'avénement d'Anne au trône portèrent au pinacle le crédit d'Ostermann. Celui-ci, pour éloigner son rival, le fit envoyer sur les rives de la mer Caspienne pour négocier un traité avec la Perse. Après la signature de ce traité, en 1732, Schafirow retourna à Pétersbourg, fut nommé conseiller privé et sénateur, mais ce fut seulement en 1734 qu'il se vit restituer son ancien grade de conseiller privé actuel.

En 1737, Ostermann sut l'éloigner derechef, en le faisant partir pour Niemirow, où les négociations de paix avec la Turquie se prolongèrent pendant dix mois, et n'aboutirent à rien.

Le baron Schafirow mourut à Pétersbourg, le 1 mars 1739, presque septuagénaire, et laissa une très-modique fortune à son fils unique, Ésaü. Celui-ci mourut en 1756, laissant cinq filles* et trois fils : Pierre, Paul et Basile; un seul des trois fut marié, le baron Paul, lequel n'eut point d'enfans de sa femme, la princesse Élisabeth Alexéievna Krapotkine, morte dans un âge avancé, en 1820.

Le baron Pierre laissa une fille naturelle, appelée Firova, mariée à son cousin-germain le prince Alexandre Romodanovski-Ladyjenski.

L'alliance des Vessélovski avec les Schafirow les amena à jouer un rôle politique. Les Vessélovski étaient des israélites de Smolensk, qui se firent baptiser; ils rendirent des services à l'armée russe lors de la reprise de Smolensk par les Russes en 1654; furent anoblis par le czar Alexis, et prirent les armoiries appelées *Ogonczyk*, qui sont celles de l'ancienne famille polonaise des Wiesiolowski†.

* L'aînée, Marthe, fut la première femme du conseiller privé actuel Alexandre Grigoriévitch Salovoy; la seconde, Natalie, fut mariée au célèbre général Passeck, l'un des assassins de Pierre III. Les trois filles cadettes, Anna, Catherine et Marie, n'étaient point mariées au moment de la mort de leur père. L'impératrice Élisabeth les nomma demoiselles d'honneur et leur donna un appartement au palais. Elles étaient laides et pauvres. Pour les marier, Catherine II gratifia chacune d'entre elles d'une dot de 24,000 roubles. Anna épousa un homme fort riche, dont elle n'eut point d'enfans; c'était Pierre Mihaïlovitch Vlassow, capitaine aux gardes. Catherine fut mariée au prince Michel Volkonski; leur petit-fils a épousé une princesse Paskévitch. Marie fut mariée à Ladyjenski, créé prince Romodanovski sous le règne de l'empereur Paul.

† La famille Wiesiolowski a pris son nom de la terre de Wiesiolowo, située dans le palatinat de Lenczyça. L'un d'eux, Pierre, *obozny koronny*, vint se fixer, au seizième

L'un d'eux épousa la fille de l'israélite baptisé Schafir, une tante du vice-chancelier baron Schafirow, et en eut un fils, Paul Vessélovski, marié deux fois. De sa première femme, Marie Nicolaïevna Arszénewski*, il eut trois fils : Abraham, Isaac et Fédor; de sa seconde femme, dont le nom m'est inconnu, il eut deux filles : madame Dournovo et madame Stchépotiew.

Abraham Pavlovitch (né en 1685) fut admis, par son oncle-germain le baron Schafirow, au département des affaires étrangères *(possolskoy prikaze)*, et envoyé, en 1709, à Copenhague pour y annoncer l'immense nouvelle de la victoire de Poltava. — En 1715 il fut nommé ministre-résident de Russie à Vienne, poste d'autant plus important, que l'empereur Charles VI et le malheureux czarévitch Alexis étaient beaux-frères, ayant épousé deux soeurs, deux princesses de la branche aînée de Brunswick-Wolfenbüttel†. — Après le procès et le supplice d'Alexis, Charles VI, dans un mécontentement bien légitime contre Pierre I, conclut avec l'Angleterre, en 1719, un traité hostile à la Russie, et fit envoyer à Vessélovski ses passeports, avec l'injonction, peu diplomatique et fort inconvenante, d'avoir à partir en huit jours.

Le czar, attribuant à tort à son représentant un échec dont lui-même était la cause indirecte, l'envoya dans un poste inférieur en le nommant chargé d'affaires à Cassel. Sur ces entrefaites, l'on découvrit, dans les papiers des personnes arrêtées pour l'affaire du czarévitch, des

siècle, en Lithuanie, où son fils Pierre, maréchal de la cour, épousa une Lubomirski, et en eut deux fils : Nicolas, castellan de Samogitie, et Christophe, grand-maréchal de Lithuanie, marié à Alexandrine Sobieska. Leur cousin issu de germain, Jean, fut castellan d'Elbing.

* Fédor Arszénevski, bourgeois lithuanien, rendit des services à l'armée russe lors de la reprise de Smolensk par les Russes en 1654. Son fils, Nicolas, entra au service russe, dans les troupes régulières, devint lieutenant-colonel et fut anobli. De ses arrière-petits-fils, Ésaü Zaharovitch fut gouverneur de Smolensk sous le règne d'Élisabeth, et Jacques Stépanovitch, sous le règne de Catherine II, fut lieutenant-général et gouverneur de Nijni. De leurs enfans, Pierre Issaïévitch fut gouverneur de Smolensk sous le règne de Catherine II; Marie Iacovlevna épousa un Tatistchew, et fut la mère de l'ambassadeur de ce nom; Nicolas Iacovlévitch épousa une Galitsyne et fut gouverneur d'Astrahan sous le règne de Paul. Des deux frères de ce dernier, Élie fut président du collége des manufactures et sénateur; et Pierre, gouverneur de Moscou, obtint d'Alexandre I, le 10 juillet 1801, un oukaze de légitimation pour son fils naturel Élie Gorodetski.

† Cette branche s'éteignit en 1735. Les trois nièces du dernier duc épousèrent : l'aînée — l'empereur Charles VI; la puinée — le czarévitch Alexis, et la plus jeune — Ferdinand-Albert, duc de Brunswick-Bevern, lequel hérita du duché de Wolfenbüttel, et fonda la deuxième branche de ce nom. Le malheureux Antoine-Ulric, le père d'Ivan VI, était le second des six fils de Ferdinand-Albert; l'aîné des six a été le père du duc de Brunswick battu à Valmy en 1792 et mortellement blessé à Iéna en 1806, grand-père des ducs actuels. Le plus jeune des cinq frères d'Antoine-Ulric a été ce duc Ferdinand (né en 1721, mort en 1792), si connu par ses lumières, sa bienfaisance et ses vertus, le grand-maître de la franc-maçonnerie allemande.

indices mettant sur la voie des ménagemens et des égards témoignés par Vessélovski au czarévitch, pendant que celui-ci cherchait et trouvait un refuge mystérieux à Naples, à cette époque province autrichienne, — égards et ménagemens bien naturels vis-à-vis de l'héritier d'une couronne dont Vessélovski était le représentant à Vienne.

Pierre lui fit intimer l'ordre d'avoir à revenir en Russie sur-le-champ. Plus intelligent et plus prudent que le czarévitch, il refusa. Pierre exigea son extradition; elle fut refusée par le landgrave régnant de Hesse-Cassel, dont la belle-fille, Ulrique-Éléonore, venait de monter sur le trône de Suède, et dont le fils allait être proclamé roi de Suède. Le landgrave offrit à Vessélovski un asile dans ses états, mais le diplomate spirituel et habile connaissait la valeur des promesses de souverains : il préféra chercher un asile sûr dans une république. Il vint à Genève, où il se maria et se fixa définitivement.

Sous le règne de Pierre II, le fils de ce prince pour la cause duquel il s'était vu obligé d'émigrer, et sous celui d'Élisabeth, lors du rappel de ses deux frères à la cour, Abraham Pavlovitch aurait parfaitement été à même, comme l'a fait son frère Fédor, de retourner en Russie en toute sécurité, mais il ne le voulut point; peut-être (par un sentiment que nous sommes, plus que tout autre, à même de pouvoir comprendre et apprécier), lui était-il impossible, après avoir vécu dans un pays libre, de se résigner à retourner dans sa patrie, placée sous un régime despotique. Quoi qu'il en fût, Abraham Vessélovski passa soixante années à Genève; il mourut en 1781, à l'âge de 96 ans, ayant eu, de son mariage avec Marianne Fabri, quatre filles dont l'aînée, Catherine, épousa un Genevois, Philibert Cramer, membre du conseil et trésorier-général à Genève; la seconde, Rénée, épousa un pasteur anglais, John Simpkinson, et la troisième, Marie, fut également mariée à un Anglais, nommé Clisson.

Le frère puiné d'Abraham Vessélovski, Isaac Pavlovitch, également un homme de mérite (tous les trois frères le furent incontestablement), fut très-lié avec le prince Menchikow dont il était considéré comme l'un des principaux agens. La protection de Menchikow le préserva de toutes poursuites lors de l'émigration de ses frères, émigration ayant vivement irrité Pierre I.

Après la chute de Menchikow, Isaac Pavlovitch, très-lié avec la princesse Agrippine Volkonski et les amis politiques de celle-ci, hostiles à la duchesse de Courlande et aux soeurs de cette dernière, fut compromis, par ses lettres, dans l'affaire de la princesse Volkonski, et renvoyé des deux capitales, avec la défense d'y remettre les pieds. — Il fut rappelé par l'impératrice Élisabeth; fut chargé d'enseigner la langue russe au jeune duc de Holstein, depuis Pierre III; il devint membre du collége des affaires étrangères, conseiller privé et cordon de Saint-Alexandre, et mourut en 1754.

Fédor Pavlovitch, le plus jeune des trois frères Vessélovski, entra dans la diplomatie, presque adolescent, en 1707, et occupa successivement le poste de secrétaire de légation auprès de diverses cours. En 1717, il fut nommé ministre-résident en Angleterre, et il obtint l'autorisation de faire construire à Londres l'église grecque aujourd'hui existante dans la Cité. En 1719, le cabinet de Saint-James signa un traité d'alliance avec l'Autriche, rappela son ministre de Pétersbourg, envoya dans la Baltique l'amiral Norris avec une escadre, et en janvier suivant conclut avec la Suède un traité hostile à la Russie.

Pierre Ier remplaça Vessélovski par Michel Bestoujew-Rioumine, et fit intimer à Fédor Pavlovitch l'ordre de se rendre à Copenhague pour y occuper le poste de secrétaire de légation, fonctions inférieures à celles dont il avait été investi jusques-là. Il ne se mit point en route. Bestoujew reçut du czar l'ordre sauvage de le faire partir sur-le-champ; sinon, d'exiger son extradition. Le gouvernement anglais refusa l'extradition, comme l'on devait bien s'y attendre, et Vessélovski, de son côté, était trop raisonnable pour aller se précipiter dans la gueule du loup. Il resta en Angleterre jusqu'à l'avénement au trône de l'impératrice Élisabeth; il retourna en Russie en 1743, fut nommé major et envoyé auprès du prince régnant d'Anhalt-Zerbst avec la lettre de demande en mariage de sa fille (depuis Catherine II) pour le grand-duc héréditaire de Russie. Au retour, il fut nommé maître des cérémonies de la cour. Il se trouvait dans d'excellens rapports avec le célèbre favori d'Élisabeth, Ivan Schouvalow; celui-ci le fit nommer, en 1760, curateur de l'université de Moscou, avec le rang de général-major, et lui fit conférer, l'an suivant, le cordon de Saint-Alexandre.

Après l'avénement de Catherine II au trône, Vessélovski, plus que septuagénaire, voulut finir ses jours dans le calme et le repos; il obtint sa démission avec le rang de conseiller privé.

Sous le règne de Pierre II, le célèbre Münich était gouverneur-général de Pétersbourg depuis le moment où la cour avait transporté sa résidence à Moscou, et la carrière militaire et politique de cet homme illustre est trop connue pour que j'aille en parler avec de trop grands détails. Son père, Antoine-Günther Münich (né en 1650, mort en 1721), oldenbourgeois d'origine, fut un habile ingénieur civil; il était directeur des digues et de la navigation dans les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, à cette époque provinces danoises; il fut anobli par le roi de Danemarck Chrétien V, en 1686. Il laissa trois fils : Jean-Rodolphe, lequel succéda à son père dans ses fonctions de directeur des digues; Burchard-Christophe, le célèbre maréchal, né en 1683, et Chrétien-Guillaume.

Le maréchal Münich reçut, dans la maison paternelle, une éducation forte et soignée; il hérita de son père une inclination prononcée pour les mathématiques, l'art hydraulique et la science des constructions,

mais il avait en même temps une véritable passion pour le militaire, et à l'âge de 18 ans il entra au service de Hesse-Darmstadt. Son père le rappela bientôt; le maria à une fort jolie personne, Christine-Lucrèce de Witzleben, et le fit nommer au poste d'ingénieur civil en chef de la principauté d'Ost-Frise, mais le jeune homme n'y tint pas longtemps; il planta là et son poste et sa femme, et s'engagea, avec le grade de major, au service de Hesse-Cassel, dans le contingent hessois placé sous les ordres du célèbre prince Eugène de Savoie. Fait prisonnier par les Français à la bataille de Denain, et interné à Cambrai, il y reçut de Fénélon l'accueil le plus aimable et vécut dans son intimité jusqu'à la paix d'Utrecht. — De retour à Cassel, il chercha un théâtre plus vaste, plus propice à son immense ambition. Il entra au service saxon d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe; il y fit la connaissance de l'ambassadeur de Russie à Varsovie, le prince Grégoire Fédorovitch Dolgoroukow, frère du célèbre prince Jacques et grand-père de la fiancée de Pierre II. Le prince Grégoire le décida à prendre du service en Russie, mais la négociation engagée pour faire entrer au service russe cet homme, appelé à exercer une influence si considérable sur les destinées de notre pays, pensa échouer au dernier moment; le prince Grégoire avait fait espérer à Münich, général-major saxon, son admission en Russie comme lieutenant-général; le czar ne voulait l'admettre qu'avec son grade actuel. L'ambitieux Münich fut sur le point de refuser, mais il suivit le conseil du prince Grégoire, lequel lui disait : « croyez-moi, acceptez; je suis vieux; je connais les » hommes, je connais mon pays; vous ferez en Russie une carrière » immense! » — Münich alla prendre congé de son vieux père, qui se trouvait sur le lit de mort, et après avoir fermé les yeux au vieillard, il arriva en Russie en 1721.— Pierre Ier le chargea de l'exécution du canal de Ladoga, et fut si enchanté de ses travaux et de ses talens, qu'il l'avança (1722) comme lieutenant-général, et dit à l'impératrice (1724) : « les travaux de mon Münich m'ont rendu la santé, » le conduisit au sénat, et le présentant aux sénateurs leur dit : « il achèvera » bientôt le percement du canal de Ladoga; je n'ai encore jamais eu » à mon service un étranger qui sache, à ce point, entreprendre de » grandes choses et y travailler avec autant d'habileté; coopérez-lui en » tout et faites droit à toutes ses réclamations. »

La mort de Pierre Ier jeta les rênes du pouvoir, sous le règne nominal de Catherine I, entre les mains de Menchikow, qui ne pouvait souffrir Münich; en revanche, celui-ci était fort lié avec Ostermann, plus tard son ennemi irréconciliable. La protection d'Ostermann lui obtint le grade de général en chef, et sous le règne de Pierre II, la protection de la famille Dolgoroukow, à laquelle Münich se trouvait redevable de son admission au service de Russie, lui remplaça largement celle d'Ostermann, dont le crédit fut à peu près nul à la cour de

Pierre II. Lorsque ce prince partit de Pétersbourg dans les premiers jours de février 1728 pour aller se faire sacrer à Moscou, il confia à Münich le poste de gouverneur-général de Pétersbourg, poste d'autant plus important, que le jeune empereur était décidé à ne plus retourner dans cette ville et à fixer sa résidence à Moscou.

Le jour du sacre de Pierre II, Münich fut créé comte, et l'an suivant, après la mort du général Günther, il fut nommé grand-maître de l'artillerie*.— Après l'avénement d'Anne au trône, Ostermann, remonté au pinacle du crédit de cour, appela l'attention de Bieren sur les talens de Münich; il fut, après la mort du maréchal prince Michel Galitsyne, nommé président du collége de la guerre, et peu après, il fut nommé feld-maréchal et ministre du cabinet. — Flatteur assidu de Bieren, il vit son crédit augmenter de jour en jour; Ostermann en prit de l'ombrage, et devint son ennemi. — J'aurai encore plus d'une fois à parler de Münich dans ces Mémoires; ici je dirai quelques mots au sujet de son caractère, beaucoup trop exalté dans ses biographies devenues de véritables panégyriques.

Le caractère de Münich était comme un Janus à deux faces : vis-à-vis de ceux dont il n'avait nul besoin, il était hautain, arrogant, insolent; vis-à-vis de ses subordonnés — et en ce temps-là, en Russie, le sort, non-seulement des subordonnés, mais encore de leurs familles, se trouvait à la merci absolue des caprices de leurs chefs — vis-à-vis de ses subordonnés il était cruel, tyran implacable et ne tenant nul compte ni de la vie, ni de l'honneur des individus. Cet homme, élevé en Europe, ayant passé deux années consécutives à Cambrai dans l'intimité du doux et tendre Fénélon, n'était nullement avare du sang de ses soldats; il les sacrifiait sans hésiter, et il se laissait aller, vis-à-vis des officiers, aux violences les plus indignes. Ainsi, dans ses campagnes contre les Turcs, il lui arriva, après avoir dégradé des colonels, de les faire charger de chaînes et de les faire conduire, en cet état, à côté de leurs anciens régimens.

Un lieutenant-général, Artémius Grigoriévitch Zagriajski, fut dégradé par lui et obligé de servir comme simple dragon pendant une campagne entière, pour s'être laissé surprendre par l'ennemi. — Mais le petit-fils de ce général, Nicolas Alexandrovitch Zagriajski, grand-échanson de l'empereur Paul (le mari de M^me^ Zagriajski dont parle Ségur dans ses Mémoires), racontait un jour à mon grand-père, que la cause réelle de l'affront fait à son aïeul consistait dans des propos sur le compte du maréchal, propos tenus par lui à souper quelques jours auparavant et transmis immédiatement à Münich, lequel avait l'habitude de remplir son camp d'espions, et dont le caractère vindicatif n'oubliait jamais le plus léger manque d'égards.

* Il avait été créé baron, ainsi que son frère Chrétien-Guillaume, en 1726, par le prince régnant d'Ost-Frise.

Mais bien différent était le maréchal Münich vis-à-vis de ceux dont il pouvait avoir besoin. A son arrivée en Russie, il fit assidûment la cour au maréchal Bruce, ainsi qu'à Ostermann; il essaya de la faire à Menchikow, mais celui-ci ne lui pardonna jamais d'avoir été choisi pour remplacer, dans la direction de la construction du canal de Ladoga, le général-major Pissarew, créature de Menchikow, et d'avoir été obligé de démolir et faire recommencer à nouveau plusieurs des travaux accomplis par Pissarew, dont l'incapacité était notoire.

Sous le règne de Pierre II, Münich fut le très-humble serviteur de la famille Dolgoroukow, comme plus tard, sous celui d'Anne, il fut le courtisan empressé de Bieren, à l'élévation duquel à la régence il contribua puissamment, par crainte de sa vengeance si Bieren arrivait à la régence malgré son opposition, et s'il le renversa au bout de trois semaines, ce fut par rancune de ne point avoir obtenu le crédit auquel il aspirait. Après avoir placé la régence entre les mains de la princesse de Brunswick, déçu dans son espoir d'être le maître de la Russie, il offrit sa démission en se flattant qu'on n'oserait l'agréer, et une fois la démission acceptée, il entra en pourparlers avec Frédéric II pour se rendre en Prusse et y prendre du service. Il avait reçu en don de ce prince le comté de Wartenberg en Silésie; il avait obtenu de l'empereur Charles VII un diplôme de comte du saint-empire; il faisait ses préparatifs de départ; un appartement au château royal de Koenigsberg lui était préparé; à Pétersbourg l'on travaillait déjà à l'arrangement de ses équipages de voyage, lorsqu'Élisabeth monta sur le trône, et Münich, au lieu de prendre la route de Prusse, fut obligé de parcourir celle de la Sibérie, et d'y languir dans un exil de vingt ans. De Sibérie, il écrivait, à l'impératrice Élisabeth et au grand-duc héréditaire, pour se faire rappeler à Pétersbourg, des lettres plates, dans lesquelles il se prosternait à leurs pieds et se répandait en supplications telles, qu'une vieille femme aurait pu les écrire. Il espérait sans doute que ces lettres ne verraient jamais le jour; en effet, elles restèrent ignorées de ses biographes, et récemment seulement, retrouvées dans les archives, elles viennent d'être livrées à la publicité (elles se trouvent imprimées dans le *Rousskoy Arhiv* de 1865, pag. 1421—1433).

Ce même homme, qui se posait en césar et en tyran vis-à-vis de ses troupes et de ses inférieurs en général, devenait, dans le cabinet de Bieren, un courtisan insinuant et flatteur, courtisan plat, au point do vouloir marier son fils unique avec la soeur de M^me^ Bieren, plus âgée que lui, malade et rachitique. Lors de l'achèvement du canal de Ladoga, il fit ériger, à l'embouchure du canal, une très-haute pyramide, sur les quatre faces de laquelle se trouvent, en russe et en latin, les flagorneries les plus ridicules pour l'impératrice Anne.

En général, ce qui prédominait dans le caractère du maréchal Münich, avec la passion du pouvoir et de l'argent, lequel constitue également

une puissance, c'était de *paraître*, de poser en héros, en grand homme, et pour y arriver, il ne recula jamais ni devant les cruautés, ni devant les intrigues, ni même devant les bassesses cachées et voilées, pourvu seulement qu'elles restent voilées. Il ne tenait compte que de l'apparence : tous les moyens lui étaient bons, mais il voulait *poser!* Ainsi, condamné à mort en 1742, il se présenta sur l'échafaud sous l'apparence d'un héros; il éblouit jusqu'à ses ennemis, mais du fond de son exil il écrivait des lettres pleines d'humilité et de flagorneries.

Sa vanité n'avait point de bornes. Faisant graver un jour son portrait, et ayant reçu une épreuve, il la renvoya au graveur avec ces mots écrits en allemand : « Celui qui ressemblera à Münich sera véri- « tablement grand; il sera un héros, l'ami des hommes, un politique » consommé et un chrétien irréprochable. » — Sur la façade de sa maison, il avait fait représenter des Turcs enchaînés, et lors de l'arrivée à Pétersbourg, en 1740, d'un ambassadeur de Turquie, il l'aborda au palais en lui demandant s'il avait entendu parler du maréchal Münich? — « Oui, » répondit le Turc avec un malaise évident. — « Voulez-vous faire sa connaissance? « — « Non, non, » s'écria l'ambassadeur, et s'adressant à son interprète, il ajouta : « Dites donc à cet » homme de me laisser tranquille; ne serait-ce point là Münich lui- » même? * ».

Revenu à Pétersbourg après vingt ans d'exil en Sibérie, il se montra, pendant le peu d'années qu'il vécut encore, moins violent qu'il ne l'avait été sous le règne d'Anne : le régime de Catherine II ne se prêtait plus à ces sauvageries. Néanmoins, l'ancien Münich reparaissait parfois. — Ainsi, chargé par l'impératrice de la direction des travaux au Port-Baltique (Rogerwick, à 47 verstes de Réval), où se trouvaient employés plusieurs milliers de forçats, il entra un jour en colère contre les autorités de Réval, qui avaient oublié de le complimenter à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, et il envoya à Réval plusieurs centaines de forçats pour être logés chez les bourgeois de la ville. L'affaire fit un bruit épouvantable; Catherine fut obligée de s'en mêler, et avec le tact exquis dont elle se trouvait douée, elle sut calmer l'extravagant maréchal sans froisser en rien son amour-propre si follement irascible.

* L'un des serviteurs de cet ambassadeur turc ayant eu une rixe dans la rue, la police lui fit donner la verge. L'ambassadeur voulut exiger d'abord que le grand-maître de police fût pendu devant les fenêtres de l'ambassade. On calma le serviteur fustigé en lui payant une somme d'argent; il se désista de sa plainte. Alors l'ambassadeur lui fit donner 500 coups de bâton sur la plante des pieds.

Un autre d'entre les serviteurs de l'ambassadeur avait attiré chez lui une jeune finnoise et l'avait violée. Sa mère porta plainte. Alors l'ambassadeur s'écria : "Com- "ment! un croyant s'est souillé avec une chienne de chrétienne; il faut le mettre "dans la position de ne pouvoir plus commettre à l'avenir cet insigne péché," et il fit transformer le pauvre homme en eunuque.

Il avait une telle passion pour *poser* et se flagorner soi-même, que se trouvant sur son lit de mort, il ordonna à son secrétaire Fritsch de lui apporter l'acte d'accusation dressé contre lui en janvier 1742, se le fit lire en présence de sa famille et de ses amis, l'écouta en souriant, et la lecture finie, il dit : « tout cela ne sont que des men-» songes; la justice divine n'aura rien à me reprocher; je meurs » tranquille. »

Les biographes ont souvent parlé de l'*intégrité* du maréchal Münich; il aurait été bien plus juste de parler de son *habileté* : il régla constamment sa conduite, sous ce rapport, suivant le caractère des personnes dont sa position politique se trouvait dépendre. Sous Pierre I, qui avait les concussions en horreur, Münich, chargé du percement très-lucratif du canal de Ladoga, se signala par son incorruptible probité. Sous le règne d'Anne, en d'autres termes, sous le régime d'un concussionnaire éhonté comme l'était Bieren, ce même Münich, président du collége de la guerre, profita de sa place pour augmenter considérablement sa fortune, et la preuve en est, qu'outre les belles terres à lui octroyées par Pierre I, Pierre II et surtout par l'impératrice Anne, il en acheta encore de fort considérables, malgré qu'il était arrivé en Russie avec une fortune des plus médiocres. Au moment de son exil, outre Wartenberg en Silésie, à lui donné par Frédéric II *, il possédait en Russie seulement, en biens-fonds, un revenu annuel de 90,000 roubles, environ 600,000 francs de monnaie actuelle.

Dans sa famille, dans sa maison, Münich était un vrai tyran domestique; tout le monde devait obéir à ses caprices sans se permettre le plus léger murmure; sa femme, ses enfans, ses commensaux, ses visiteurs même, à moins que leur rang ou bien leur position sociale n'obligent l'âpre maréchal à des ménagemens particuliers. — Ainsi, il avait la passion, à ses repas, de mettre du sucre dans tous les plats, même dans la choucroûte; il offrait du sucre à ses convives, et il entrait en colère si on le refusait.

Après son retour de l'exil, mon grand-père, encore tout jeune homme, dînait un jour chez le vieux maréchal. Celui-ci lui ayant offert du sucre, et mon grand-père l'ayant remercié, Münich, s'adressant au convive assis à sa droite, le général en chef Nicolas Mihaïlovitch Léontiew, le

* Le comté de Wartenberg est l'une des seigneuries d'état (standes-herrschaft) de la Silésie, c'est-à-dire donnant à son possesseur une voix virile aux états provinciaux. L'empereur Charles VI avait fait cadeau de Wartenberg à Bieren. Au moment de l'exil de Bieren, Frédéric II fit la conquête de la Silésie; il confisqua Wartenberg et en fit don à Münich. Dix-huit mois après, lors de l'exil de Münich, Frédéric II reprit Wartenberg et en perçut les revenus pendant vingt années à son propre profit. En 1762, Bieren et Münich revinrent tous deux de l'exil, et Bieren, en sa qualité de propriétaire plus ancien, se vit restituer Wartenberg, qu'il légua à son plus jeune fils, Charles, dont le petit-fils, pair héréditaire de Prusse, possède aujourd'hui cette propriété.

beau-frère du maréchal Roumiantsow, lui dit : « Les jeunes gens d'au-» jourd'hui ont des goûts différens des nôtres, » et saupoudrant de sucre un morceau de veau placé sur l'assiette de Léontiew, le maréchal ajouta : « nous autres vieillards, nous avons bon goût, nous aimons » la bonne chère; n'est-il pas vrai, général? » — « Votre excellence a » raison, » répondit Léontiew en dissimulant un sourire dont Münich ne s'apercevait point, mais qui pensa de faire éclater de rire mon grand-père.

Il lui arriva plus d'une fois d'entrer en colère contre ses secrétaires, s'ils oubliaient une virgule ou bien s'il leur arrivait de plier une lettre autrement que le maréchal n'avait l'habitude de le faire.

Mais tous les défauts du caractère de Münich ne doivent point faire oublier les services éminens par lui rendus à la Russie, et le plus insigne de tous, incontestablement, fut de l'avoir délivrée de ce monstre de Bieren! — Münich fut le créateur du corps des cadets, institution, pour son époque, fort utile; bien des hommes distingués du dix-huitième siècle ayant fait leurs études dans cet établissement. Il fit égaliser les appointemens des officiers d'origine russe avec ceux des officiers d'origine étrangère; les premiers, jusques-là, se trouvaient réduits à la demi-solde. Il fut le véritable créateur du canal de Ladoga, indispensable à l'approvisionnement de Pétersbourg; il donna une meilleure organisation à l'armée; il aurait étendu les limites de la Russie jusqu'au Danube, si l'Autriche, notre alliée d'alors, n'avait conclu une paix séparée, contrairement aux engagemens pris par elle; enfin, il fut constamment victorieux, et, malgré notre profonde aversion pour la guerre, nous trouvons parfaitement juste le propos de Catherine II : « là, où les coups sont *inévitables,* il vaut mieux en » donner qu'en recevoir. »

Le maréchal Münich, devenu veuf, en 1727, de sa première femme, qui lui avait laissé un fils et trois filles, se remaria avec une Maltzahn, veuve Saltykow, laquelle partagea son long exil. Il n'eut point d'enfans de ce second mariage.

Le comte Jean-Ernest Münich, fils unique du maréchal, était un homme nul. Il avait 13 ans lors de l'arrivée en Russie de son père, qui le laissa à Riga pour y continuer ses études, et deux ans après lui donna le choix entre la carrière militaire et celle de la diplomatie. Le jeune homme ayant opté pour cette dernière, fut envoyé à Genève, où il se trouva confié aux soins du savant pasteur Ézéchiel Gallatin; il apprit plusieurs langues, mais témoigna une aversion insurmontable pour les mathématiques, cette science favorite de son père. A l'âge de 20 ans il entra dans la diplomatie, et trois ans après, il fut nommé chargé d'affaires à Paris, mais son incapacité notoire, d'ailleurs bien mise en évidence par le vice-chancelier Ostermann, devenu l'ennemi de son père, provoqua son rappel. Alors le maréchal, par une ambi-

tion dénaturée, voulut forcer son fils à épouser la soeur de la comtesse Bieren, Mlle de Treyden, plus âgée que le jeune homme, malade et rachitique. — Le comte Jean-Ernest, par obéissance, vint faire à Mlle de Treyden une déclaration d'amour, lui promettant de la bien soigner dans ses maladies, et — ainsi qu'il le racontait lui-même à ses amis — il fut ravi de bonheur en recevant un refus net et positif. Nommé chambellan, il épousa, quelques années plus tard, la baronne Anna-Dorothée de Mengden, dont la soeur, Julie, était l'amie intime et la confidente de la princesse Anne de Brunswick. Ce mariage lui valut le cordon de Saint-Alexandre, et le jour de l'avénement d'Anne à la régence, le grade de lieutenant-général et la place de hofmeister du petit empereur. Ce mariage fut également très-utile à son père. — Lorsque celui-ci, sous la régence, eut donné sa démission, les ennemis du maréchal : Ostermann, Michel Golovkine, Reinhold Loewenwolde, supplièrent la régente de l'envoyer en Sibérie, ou au moins de l'interner dans une ville éloignée; le crédit de la famille Mengden sauva le maréchal.

Le jour de l'avénement d'Élisabeth au trône, le comte Jean-Ernest Münich fut arrêté avec son père, mais lui et sa femme ne furent exilés qu'à Vologda, où une pension annuelle de 1200 roubles fut allouée pour leur entretien; l'immense fortune du maréchal ayant été confisquée. Il passa, de même que son père, vingt années dans l'exil; en fut rappelé également par Pierre III, et mourut octogénaire en 1788.

De nos jours, la famille des comtes Münich a deux représentans : le comte François-Frédéric (petit-fils de Jean-Ernest), ancien officier russe, aujourd'hui grand-maréchal de la cour grand-ducale d'Oldenbourg, octogénaire, n'ayant point de postérité mâle, et son neveu le comte Christophe, célibataire.

Le plus jeune des deux frères du maréchal, le baron Chrétien-Guillaume, conseiller privé actuel de la petite cour du prince d'Ost-Frise, fut appelé en Russie par son frère le maréchal, lequel, l'ayant perdu de vue depuis long-temps, ne le connaissait guère, et par son crédit, le fit admettre au service russe avec le même titre qu'il avait à la cour microscopique d'Ost-Frise*. C'était un homme plus que nul, vaniteux, d'une âme basse, au point d'être jaloux de son frère le maréchal et d'intriguer contre lui; avec cela ridicule au possible par ses prétentions de séducteur et par le vermillon dont il assaisonnait largement ses joues; l'on disait de cet homme, toujours fardé, qu'il était la plus mauvaise peinture de la maison Münich. Il ne pouvait passer devant une glace sans s'arrêter pour s'y mirer et s'admirer, et il donnait des heures entières à sa toilette. Il se posa en amoureux de la

* La maison d'Ost-Frise s'éteignit au dix-huitième siècle ; sa principauté échut à la Prusse; fut annexée à la Hollande après le traité de Tilsit, ensuite à la France, et depuis le congrès de Vienne, elle fait partie du royaume de Hanovre.

grande-duchesse Élisabeth, laquelle riait de lui et le tournait en ridicule. Après l'avénement d'Élisabeth au trône, le baron Münich ayant applaudi à l'exil de son frère le maréchal, reçut toutes les récompenses dont l'infamie de sa conduite le rendait digne aux yeux des courtisans de Pétersbourg : dans le courant de l'année 1742, il fut nommé : grand-maître de la cour de l'impératrice (25 avril); chevalier de Saint-Alexandre (29 juin) et de Saint-André (18 décembre). C'était un fort méchant homme; se piquant d'orthodoxie luthérienne, il persécutait les Frères-Moraves et les faisait jeter en prison, où plusieurs d'entre eux sont morts. Il conserva ses fonctions de cour à peu près pendant tout le règne d'Élisabeth; en 1760 seulement elle voulut appeler à la charge de grand-maître de sa cour son cousin-germain, le comte Martin Skavronski, et le septuagénaire Münich reçut l'invitation de présenter sa démission. Deux ans après, ce drôle eut le chagrin de voir revenir de l'exil son frère le maréchal; il lui survécut de six mois, et mourut octogénaire en avril 1768, laissant un fils, ancien colonel au service russe, mort sans avoir eu de postérité, et deux filles. — Toutes les deux épousèrent successivement le comte Harald-Gustave d'Igelström, chambellan polonais, frère de celui qui fut ambassadeur de Catherine II à Varsovie, et l'aïeul des comtes Igelström actuels.

Le baron Münich, si vaniteux, si rempli d'amour-propre, ayant appris un jour qu'un billet du docteur Abraham Boerhaave, où il se trouvait tourné en ridicule, circulait à Pétersbourg, en tomba sérieusement malade de chagrin. — L'impératrice lui envoya, pour le guérir, Abraham Boerhaave lui-même, qui lui rendit la santé*.

Le maréchal comte Pierre Lascy était d'origine irlandaise; né dans le comté de Limerick en 1678, il suivit, encore enfant, son père émigré pour la cause des Stuarts; il fit ses premières armes dans les rangs français sous les ordres du maréchal Catinat, et en 1700 il fut admis au service russe sur la recommandation du maréchal duc de Croy. Il servit avec une grande distinction, et à la mort de Pierre I, il était lieutenant-général. Catherine l'avança comme général en chef; sous le règne d'Anne, Münich, qui connaissait ses talens militaires,

* Les deux neveux du célèbre Boerhaave (né en 1668; mort en 1738), celui auquel un mandarin chinois adressa un jour une lettre avec cette suscription : à Monsieur Boerhaave, médecin célèbre, en Europe," les deux fils de sa soeur madame Caau, héritèrent de son nom, et vinrent tous les deux s'établir en Russie. L'aîné, Hermann (né en 1705; mort en 1753), arriva en Russie sous la régence, et après l'exil de Lestocq il le remplaça en qualité de premier médecin de l'impératrice. — Le plus jeune, Abraham (né en 1715; mort en 1758), fut un savant professeur d'anatomie et de physiologie et un médecin célèbre; il vint se fixer en Russie sous le règne d'Élisabeth; il eut une nombreuse clientèle, et se trouvant atteint d'une surdité incurable, il se faisait accompagner, dans ses visites, par le chirurgien Mouth, très-habile à converser avec lui au moyen de signes.

son énergie à la guerre, ainsi que la souplesse de son caractère à la cour et dans la vie privée, lui fit donner le commandement d'une armée, à la tête de laquelle Lascy se signala fort; gagna le bâton de maréchal, le titre de comte, et à la conclusion de la paix avec la Turquie, il fut nommé gouverneur-général des provinces baltiques. — Excellent général, brave soldat, il se distinguait par son énergie à la guerre. — Ainsi, dans la campagne de Crimée, plusieurs généraux étant venus lui représenter les risques auxquels la hardiesse de ses manœuvres exposait l'armée, il fit appeler deux cents dragons pour escorter et faire reconduire aux frontières de Russie ces généraux, qui eurent toutes les peines du monde à obtenir de lui leur pardon. — Mais à la cour, ce n'était plus le même homme; le brave militaire devenait pusillanime; tout le faisait trembler, et les hommes influens n'avaient point de courtisan plus assidu. — Lorsqu'il avait à expédier, de l'armée, un courrier porteur d'une bonne nouvelle, il avait bien soin de choisir : sous le règne d'Anne, un protégé de Bieren ou un allemand, parent de M^me^ Bieren; sous le règne d'Élisabeth, tantôt un neveu de Lestocq, tantôt un Bestoujew, parent du chancelier. — Au moment où il prenait congé d'Élisabeth pour se rendre à l'armée, en 1742, elle le bénit avec une image russe dont elle lui fit cadeau; le vieux maréchal faisait porter cette image après soi, et l'avait toujours dans sa chambre ou dans sa tente.

Au reste, il était poli avec tout le monde, avait d'excellentes manières, beaucoup de prévenance et d'aménité; c'était un homme tout à fait comme il faut. — Il se trouvait à Pétersbourg dans la fameuse nuit de l'avénement d'Élisabeth au trône, lors de l'arrestation des principaux chefs du parti allemand. L'on hésita d'abord sur la façon de procéder à l'égard du maréchal Lascy, mais Lestocq, le connaissant bien, se rendit à son hôtel accompagné d'une escouade de soldats armés, avec l'alternative de l'inviter à se rendre au palais s'il ne témoignait point de mécontentement contre la nouvelle révolution, ou bien, dans le cas contraire, de l'arrêter sur le champ. Réveillé en sursaut, et apprenant que la révolution était un fait accompli, Lascy sauta au cou de Lestocq en l'accablant de félicitations; il s'habilla, fit atteler son carrosse et accourut au palais, où il prêta serment à la nouvelle impératrice, fut confirmé par elle dans ses fonctions de gouverneur-général des provinces baltiques et de commandant en chef de l'armée d'opérations contre les Suédois. Le lendemain, le ministre d'Angleterre, Finch, hostile au régime qui venait de s'établir, rencontrant Lascy, lui demanda : « et vous, monsieur le maréchal, au service » de qui êtes-vous donc? »—« Au service du sceptre et de la couronne » de Russie » — répondit Lascy, et tourna le dos à Finch. Il mourut à Riga, en 1751*.

* Sa descendance s'est éteinte. L'un de ses fils fut général-major au service de

La famille Balk était une branche de l'ancienne maison livonienne des Balcken, l'un desquels, Nicolas, entra au service de Russie avec le grade de capitaine des troupes régulières en 1653, devint colonel, fut admis à donner sa démission, et mourut à Moscou en 1695, laissant deux fils, Fédor et Nicolas; ce dernier fut colonel dans l'armée de Pierre I, et mourut en 1704. L'aîné, Fédor Nicolaïevitch, épousa Matrëna Ivanovna Moëns, soeur de cette Anna Moëns dont Pierre Ier fut amoureux et qu'il aurait épousée, si Menchikow ne les avait brouillés; soeur aussi du chambellan Moëns, amant de Catherine, torturé et décapité en novembre 1724. Mme Balk, une femme rusée et intrigante, s'était glissée dans la faveur et l'intimité de celle qui avait remplacé sa soeur; le jour du sacre de Catherine, elle avait obtenu le rang de dame à portrait de l'impératrice; elle était la confidente et l'entremetteuse de la liaison de celle-ci avec son frère Moëns; aussi l'empereur lui fit-il donner le knout, et l'envoya en exil; ses deux fils furent également exilés : l'aîné, Paul, âgé de 35 ans, nommé chambellan six mois auparavant, le jour du sacre de Catherine, fut envoyé avec le grade de capitaine dans un régiment de ligne cantonné sur la frontière de Perse; le plus jeune, Pierre, âgé de 12 ans, page de la cour, fut envoyé dans le même régiment avec le grade de sergent. Mais on laissa tranquille le mari de Mme Balk, qui était général-major et vice-gouverneur de Riga; seulement on lui fit intimer la défense de se présenter à la cour; on laissa également tranquille sa fille Mme Lapouhine, si célèbre par sa beauté, sa coquetterie et plus tard, par ses malheurs. Catherine I, montée sur le trône, s'empressa de rappeler à la cour Mme Balk et ses deux fils; sous le règne de Pierre II, leur alliance avec les Lapouhine, parens de ce prince, valut au père Balk le grade de lieutenant-général et le cordon de Saint-Alexandre, et à son fils aîné, ce même cordon. Fédor Nicolaïevitch Balk mourut en 1739, plus que septuagénaire; son plus jeune fils Pierre, lieutenant-général sous le règne d'Élisabeth, mourut en 1762, sans avoir eu d'enfans de son mariage avec une Schérémétew; l'aîné, Paul, lieutenant-général sous la régence de la princesse de Brunswick, mourut en 1743. — Il avait été marié deux fois : sa première femme, Marie Fédorovna, était la fille de Fédor Mihaïlovich Polew, d'une ancienne et illustre famille issue des princes de Smolensk de la race de Rurik. Pierre Ier autorisa Paul Balk à hériter du nom de son beau-père et à s'appeler Balk-Polew*.

Russie; un autre (Joseph-François-Maurice, né à Pétersbourg en 1725; mort à Vienne en 1801), entra au service d'Autriche, devint maréchal, commanda les armées autrichiennes; dirigea le conseil aulique de guerre, et jouit d'un grand crédit à la cour de Marie-Thérèse, des deux empereurs ses fils, et de son petit-fils François II.

* Sa seconde femme fut la princesse Anna Dmitriévna Poréçki, d'une famille issue des grands-ducs de Lithuanie, et éteinte au dix-huitième siècle. De son premier ma-

Les Schépélew et les Kochélew, issus de familles très-anciennes, étaient tombés dans la pauvreté et l'obscurité, dont ils arrivèrent à sortir grâce à leur alliance avec la famille Glück, alliance devenue également la source de la fortune des Villebois.

Ernest Glück, né en 1652 à Vettin dans le pays de Magdebourg, après de brillantes études aux universités de Wittenberg et de Leipzig, vint chercher fortune en Livonie, où il devint pasteur à Marienbourg et traduisit la Bible en langue lette. Il avait fait plusieurs fois le voyage de Pskow, s'y était lié avec quelques moines du couvent de Pétcherski, avait appris le russe, et avait même traduit la Bible en langue russe; par malheur, le manuscrit de cette traduction périt dans l'incendie de la maison de Glück, lors du bombardement de Marienbourg par nos troupes. Le 6 août 1702, Marienbourg fut pris : Glück et sa famille furent emmenés prisonniers en Russie, où la fortune les attendait. Marthe, la servante des Glück, devenue, sous le nom de Catherine, la maîtresse de Pierre I, et reconnaissante envers la famille de ses anciens maîtres qui avaient été excellens pour elle, non-seulement leur obtint leur mise en liberté, mais encore une pension de 3,000 roubles (c'était, en ce temps-là, des appointemens de ministre plénipotentiaire), et pour le savant pasteur, l'autorisation de fonder à Moscou, dans la maison de Narychkine, une école où les plus grandes familles de Russie s'empressèrent de placer leurs enfans. Glück mourut en 1706, laissant un fils et trois filles, que Catherine traita comme des soeurs. L'aînée fut mariée à Schépélew; la seconde, Marguerite Ivanovna, épousa Kochélew, et en 1716, Pierre I, par un oukaze signé pendant son séjour à Copenhague, fit don à la veuve de Glück des terres d'Aïou et de Kurrista, près de Derpt en Livonie, avec droit de transmission de ces terres à sa plus jeune fille Élisabeth, depuis mariée à Villebois.

Le fils de Glück, resté enfant après la mort de son père, reçut l'éducation la plus soignée, et sous le règne d'Élisabeth, il devint vice-président du collége de justice des provinces baltiques. C'était un excellent homme, savant, loyal, obligeant, mais d'une originalité incroyable. Toujours grave, froid, ne souriant jamais, constamment distrait, il marchait dans les rues la tête levée, sans rien voir autour de soi; il

riage, le général Balk-Polew eut un fils, Fédor, et trois filles : Natalie, mariée à un prince Stcherbatow; Matrëna, qui épousa Serge Saltykow, le célèbre amant de Catherine II, et Marie, mariée au grand-veneur Simon Narychkine, ce grand seigneur élégant et fastueux, dont j'ai parlé plus haut.

Fédor Pavlovitch Balk-Polew, chambellan de Catherine II, épousa Prascovia Serghéievna Schérémétew, et en eut un fils unique, avec la mort duquel s'éteignit la famille Balk-Polew : c'était Pierre Fédorovitch, conseiller privé et ministre de Russie aux États-Unis; il mourut à Pétersbourg, le 23 juillet 1849, ayant eu de sa femme, une Saltykow, morte à l'étranger en 1841, deux filles, dont l'une fut mariée à Ivan Pétrovitch Miatlew, et l'autre, Sophie, est aujourd'hui la veuve du prince André Mihaïlovitch Galitsyne.

lui arrivait de cogner les passans, et parfois de recevoir des apostrophes peu agréables; il lui arrivait d'entrer, par distraction, dans une maison étrangère, et de s'y croire chez soi; à dîner, il lui arrivait de mettre de la moutarde dans le potage, et ainsi de suite. Tout le monde riait de cet excellent homme, tout en l'estimant sincèrement.

La famille Schépélew est fort ancienne : elle est de la même origine que les Novossiltsow (voyez page 163), mais elle était tombée dans la pauvreté, à l'exception d'une seule branche, dont l'un des membres, Aggey Alexéiévitch, était *okolnitchyi* et général des troupes régulières sous les règnes d'Alexis, Fédor III et Pierre I. Il fut le premier d'entre les Russes à porter le titre de général.

J'ai dit plus haut la raison qui engageait les nobles pauvres, jusqu'au moment de l'abolition des châtimens corporels pour la noblesse, en 1762, à préférer le service de cour, même dans les emplois les plus humbles, aux places de fonctionnaires en province.

Dmitri Andréiévitch Schépélew (fils d'André Pétrovitch, *stolnik* de Pierre I) entra dans les écuries de la cour, en qualité de palefrenier; plus tard, dans les jours de sa vieillesse, devenu grand-maréchal et cordon bleu, il racontait qu'il lui arriva plus d'une fois d'être chargé de graisser les roues des équipages. — Il devint chef des équipages à l'écurie de la cour *(wagenmeister)*, et son mariage avec M^lle^ Glück lui ouvrit une belle carrière. Il fut nommé maréchal de la cour, conserva cette place durant cinq règnes, et le jour du sacre d'Élisabeth, il fut nommé grand-maréchal. Il fut chargé par cette princesse de la construction du nouveau palais (le palais d'hiver actuel); il mourut en 1759, trois années avant l'achèvement de l'édifice, dont une aile a conservé son nom. C'était un homme sans éducation aucune, rude, grossier, insupportable dans les relations journalières, mais rangé, économe, probe : cette dernière qualité lui valut la faveur de Pierre I^er^ et la confiance des chefs de l'état durant six règnes consécutifs. Il protégea et poussa les personnes de sa famille : il fit faire un brillant mariage à Ampley Stépanovitch Schépélew (dont le père, Étienne Nikititch, avait été *stolnik* de Pierre I), en lui faisant épouser une comtesse Matvéiew, soeur consanguine de la première comtesse Roumiantsow; il plaça auprès de la duchesse de Holstein, en qualité de femme de chambre, Mavra Iégorovna Schépélew (dont le père, George Iliitch, avait été le petit-fils du général Aggey Schépélew). Après la mort de la duchesse de Holstein, M^lle^ Mavra devint la femme de chambre de la soeur de feue sa maîtresse, la grande-duchesse Élisabeth; gagna la confiance intime de celle-ci, et après l'avénement d'Élisabeth au trône, Mavra, fort laide de visage et passablement dégoûtante pour les détails physiques de sa personne, mais remplie d'intelligence et douée d'un esprit d'intrigue à nul autre pareil, fut recherchée et épousée par un jeune ambitieux.

Ce jeune homme de 30 ans, de trois années moins âgé que Mavra, beau de sa personne, l'épousa pour dominer l'esprit de l'impératrice et y réussit en plein : c'était Pierre Ivanovitch Schouvalow, depuis maréchal et ministre tout-puissant, souche des comtes Schouvalow actuels, redevables à Mavra Iégorovna de leur élévation et de leurs richesses.

Les Kochélew sont issus d'un lithuanien, Arthur Kochelski, venu à Pskow au commencement du seizième siècle. Plus tard, en l'an 1550, les fils et petits-fils d'Arthur se virent enlever leurs terres patrimoniales et reçurent d'autres en échange, dans les districts plus rapprochés de Moscou. L'un d'eux, Maxime Grigoriévitch Kochélew, fut tué à l'assaut, le jour de la prise de Kazan, en 1552. — Cette famille était tombée dans la pauvreté dont elle fut tirée par Rodione Mihaïlovitch Kochélew, lequel, devenu veuf de sa première femme, épousa Marguerite Glück. Il devint lieutenant-général et écuyer de la cour, et mourut en 1749 *.

François Guillemotte de Villebois, était un « gentilhomme bas-breton, « contrebandier de son métier, » ainsi qu'il le dit lui-même, avec un remarquable cynisme, dans ses Mémoires, dont l'original se trouve déposé à la bibliothèque publique de Paris, Mémoires remplis de blagues et de mensonges, et dont il ne faut prendre lecture qu'avec la réserve la plus scrupuleuse †. — Il entra au service russe en qualité de mousse de vaisseau en 1694; il était encore fort jeune; il resta long-temps dans les rangs inférieurs, et fut avancé au grade de lieutenant de vaisseau seulement en 1716, après 22 années de service; en 1718, il épousa Élisabeth Glück, ce qui le rapprocha du czar, et lui valut le poste d'aide-de-camp de ce prince. — Mme de Villebois fut

* De sa première femme, dont j'ignore le nom de famille, il avait eu une fille, C r ne, mariée à Basile Andréiévitch Rimski-Korsakow. Elle fut la grand'mère de M-me Arharow.

De son mariage avec M-lle Glück, il eut plusieurs enfans. L'un de ses fils, Ivan, fut conseiller privé et gouverneur de Voronèje. Le neveu de celui-ci, Rodione Alexandrovitch, grand-maître de la cour d'Alexandre I, fut l'un des principaux francs-maçons russes. De ses deux soeurs, l'une, Marguerite Alexandrovna, épousa Apollon Andréiévitch Volkow, et fut la grand'mère de Léon Nicolaïévitch Volkow, membre de la chambre provinciale (губернская управа) de Toula ; l'autre, Daria Alexandrovna, épousa le grand-maître des cérémonies Valoujéw; elle a été la grand'mère du ministre actuel de l'intérieur.

† Il y a dans ses Mémoires bien des faits erronés, ainsi, par exemple, la rencontre des Menchikow et des Dolgoroukow en Sibérie. Mais la blague la plus *superlative*, est celle de la brutalité soi-disant commise par Villebois dans la chambre à coucher de Catherine et des paroles soi-disant prononcées par le czar : "il faut pourtant punir cet animal-là". Il est bien certain que Pierre I n'eut jamais éprouvé la moindre hésitation, non-seulement à punir, mais à faire décapiter et peut-être même empaler celui qui se serait permis de se porter à un pareil acte de brutalité sur la personne de Catherine !

nommée dame à portrait le jour du sacre de Catherine, et mourut la même année, laissant un fils. Son mari se remaria bientôt à une demoiselle de Koskull, et eut un fils, Alexandre.

Après l'avénement d'Élisabeth au trône, le vieux Villebois, adjoint au commandant du port de Cronstadt avec le grade de commodore, et veuf pour la deuxième fois, pour faire sa cour à l'impératrice embrassa la religion grecque, changea son nom de François en celui de Nikita; se fit appeler Nikita Pétrovitch, fut promu contre-amiral et nommé commandant en chef à Cronstadt. — Son fils du premier lit embrassa également la religion grecque, mais celui du second lit, Alexandre, encore adolescent, ne voulut point se prêter à un changement de religion. — En 1746, le vieux Villebois obtint l'autorisation de se retirer du service avec le grade de vice-amiral et le cordon de St-Alexandre. Il mourut en Livonie, en 1760, plus qu'octogénaire. C'était un aventurier dans toute la force du terme; courageux, fanfaron, hableur, n'ayant ni foi, ni loi.

Son fils aîné, qui avait embrassé la religion grecque, épousa la fille du pasteur luthérien de Moscou; il eut seize enfans de ce mariage: les fils professaient la religion du père; les filles, celle de leur mère.

Le second fils de l'amiral-aventurier, Alexandre de Villebois, fut l'un des hommes les plus distingués de son temps; Pierre III l'avait pris en affection particulière pour son refus de renoncer au culte luthérien et d'embrasser la religion grecque, que Pierre III ne pouvait souffrir : la protection du grand-duc lui fit faire une rapide carrière, parfaitement justifiée d'ailleurs par les talens de Villebois. Après son avénement au trône, Pierre III le nomma grand-maître de l'artillerie et lui conféra le cordon bleu. Catherine II, qui réservait cette place pour son favori Orlow, abreuva Villebois de petits désagrémens qui le décidèrent à se retirer du service en 1765. — Deux ans plus tard, il reparut momentanément à la cour, cette fois-là à titre de député des provinces baltiques aux états-généraux, convoqués par l'impératrice pour la rédaction d'un code de lois. Défenseur acharné des priviléges de la noblesse des provinces baltiques et de l'autonomie de ces provinces, il se brouilla encore plus avec Catherine, et retourna en Livonie, où il mourut en 1781, laissant, de son mariage avec une baronne de Budberg, un fils, Étienne, marié à une Krudener.

La famille Léontiew se trouvait redevable de sa fortune à ses liens de parenté avec les Narychkine et les Golovkine. Le père de Michel Ivanovitch Léontiew était un cousin-germain de la czarine Natalie (mère de Pierre I), il se trouvait aussi allié au chancelier Golovkine*. —

* Léonce Dmitriévitch Léontiew, l'un des nobles les plus pauvres de son temps, bisaïeul de Michel Ivanovitch, avait épousé Prascovia Ivanovna Raïevski, dont la soeur, Akoulina, fut la grand'mère du chancelier Golovkine. La fille de Léonce, Anna, épousa Cyrille Narychkine et fut la mère de la czarine Natalie.

Jeune encore, il épousa une nièce de la maréchale Menchikow, et de cette façon il se créa, à la cour, des appuis bien puissans en vue de toutes les éventualités. A la mort de Pierre, il était brigadier; Catherine l'avança comme général-major; Pierre II lui conféra le cordon de Saint-Alexandre. Il fut l'un des trois députés chargés de porter à la duchesse de Courlande la nouvelle de son élection au trône et des conditions quasi-constitutionnelles à elle imposées. Il échappa aux désagrémens que ce message était de nature à lui attirer après le rétablissement du pouvoir absolu; il y échappa, grâce à sa finesse, à son savoir-faire, aidés et soutenus par l'appui de la famille Golovkine, alliée à la nouvelle impératrice, ainsi que par le crédit de Iagoujinski et celui de Nikita Troubetskoy, gendres du chancelier. Il courtisa Bieren, il fit les campagnes de Turquie sous les ordres de Münich, et à la mort d'Anne, il se trouvait lieutenant-général et gouverneur de Kiew. La régente le nomma gouverneur de la Petite-Russie et général en chef. — Sous le règne d'Élisabeth, ses liens de parenté avec les Narychkine lui furent aussi utiles que l'avaient été, sous le règne d'Anne, ceux qui l'unissaient aux Golovkine. — Ceux-là venaient de tomber en disgrâce, et Léontiew, en vrai et digne courtisan russe, s'empressa de tourner le dos à ses parens disgraciés, dont il avait, si peu de temps auparavant, recherché et obtenu l'appui si fructueux. Il mourut en 1753, après avoir marié son fils Nicolas à une comtesse Roumiantsow, soeur du célèbre maréchal.

Michel Ivanovitch Léontiew était le vrai type du courtisan russe : hautain, raide, insolent envers ses inférieurs; dur et méchant jusqu'à la tyrannie avec ses subordonnés; rusé à la cour; insinuant et aimable à l'égard de tous ceux qui pouvaient lui être utiles; plat et vil vis à-vis des hommes puissans; ne reculant devant aucune bassesse, ni aucune infamie là où il y avait quelque chose à gagner. De nos jours encore, allez à Pétersbourg, voyez les salons du grand monde russe, vous serez frappé du nombre d'hommes pareils, qu'il vous arrivera d'y rencontrer.....

Les Olsoufiew sont issus d'un Michel Ivanovitch Olsoufiew, *opritchnik* d'Ivan-le-Terrible, nommé par lui *doumnoy dvorianine*. C'était, du reste, un courageux militaire; il se signala à la bataille de Malodi, où le prince Michel Vorotynski, en 1572, tailla en pièces les hordes du khan de Crimée, et sauva Moscou de cette nouvelle invasion des Tatars. Ses descendans restèrent plongés dans l'obscurité la plus complète jusqu'au règne de Pierre I, auprès duquel Mathieu Dmitriévitch Olsoufiew et son frère Basile * commencèrent leur service en qualité de simples domestiques. Mathieu, un insinuant et rusé courtisan, se

* Basile a été le bisaïeul du premier comte Olsoufiew. Voici une petite anecdote de ce dernier. En 1852 il me demanda si je pouvais lui donner des détails biographiques sur les personnes qui, au dix-huitième siècle, avaient eu, à la cour de Russie, le titre

glissa dans la confiance de Catherine, et devenu grand-maître de sa cour, il fit appeler son frère Basile aux mêmes fonctions auprès du czar. — Basile Olsoufiew, veuf d'un premier mariage, avait ensuite épousé une suédoise, Ève Hollender. Elle accoucha d'un fils : Pierre Ier consentit à en être le parrain, et dit à ce sujet : « La première Ève » se trouvant issue de la côte d'Adam, pour cette fois-ci c'est Adam » qui doit provenir d'Ève. » Le nouveau-né fut baptisé sous le nom d'Adam; il devint plus tard secrétaire d'état de Catherine II, et fut le grand-père du premier comte Olsoufiew.

Mathieu Dmitriévitch Olsoufiew fut chargé, par Pierre I, de l'administration des haras de la couronne; c'était un concussionnaire effronté, et Catherine, à laquelle il avait donné des preuves d'un dévouement signalé, eut plus d'une fois à le protéger contre le courroux du czar. Lui, de son côté, fut le principal négociateur de la fameuse intrigue qui, par le moyen du médecin Palikala, fit avorter la princesse Marie Cantémir, et en brisant toutes chances de mariage entre celle-ci et Pierre I, sauva Catherine d'un danger imminent. Catherine, le jour de son sacre, fit nommer dame à portrait la jeune femme d'Olsoufiew *; montée sur le trône, elle prit pour amant Reinhold de Loewenwolde et le nomma grand-maître de sa cour à la place d'Olsoufiew, auquel, pour dorer la pilule, elle conféra le cordon de Saint-Alexandre. Il se retira du service, alla se fixer à Moscou, et y mourut en 1753, dans un âge avancé.

La famille Séniavine, à laquelle son alliance avec les Olsoufiew avait été fort utile sous le règne de Pierre I et de Catherine I, et dont le nom se trouve si honorablement lié à l'histoire de la marine russe, est une branche de l'illustre maison polonaise des Sieniawski, laquelle était, elle-même, une branche de l'antique maison Granowski †.

de dames à portrait. Je jetai quelques notes sur le papier et les lui remis. Il alla les porter à la grande-duchesse héréditaire (l'impératrice actuelle), en les faisant passer pour le fruit de ses recherches historiques à lui. Le plaisant de la chose, c'est qu'il me raconta lui-même cet escamotage, en ajoutant : "je craignais que ces notes ne "vous attirent un désagrément quelconque ; j'ai déclaré les avoir rédigées, moi, et je "n'ai même point prononcé votre nom".— Madame la comtesse Sophie Borch doit se souvenir de cette anecdote, que je lui racontai dans le temps.

* Anna Ivanovna, née Séniavine; elle était sa troisième femme. Il n'avait point eu d'enfans de son premier mariage avec une Véliaminow; il eut deux fils de sa seconde femme, une Dannenstjerna, et de la Séniavine, quatre fils et trois filles ; ces neuf enfans se partagèrent sa riche succession.

† Les Granowski sont connus dès le treizième siècle. L'un d'eux, Raphaël, épousa, au quinzième siècle, l'héritière de la magnifique terre de Sieniawa, dont il prit le nom et le transmit à ses descendans. La famille Sieniawski joua un grand rôle dans l'histoire et s'éteignit en Pologne en 1726, avec la mort d'Adam-Nicolas, castellan de Cracovie, palatin de Belz, grand-hetman de la couronne en Pologne, marié à la princesse Élisabeth Lubomirska. Leur fille unique, Sophie, épousa d'abord Stanislas Dënhoff, palatin de Ploçk et hetman de Lithuanie, et se remaria ensuite avec le

Akime Ivanovitch Séniavine, riche propriétaire du district de Borovsk, laissa sept fils, dont plusieurs occupèrent des fonctions élevées dans la marine et l'armée sous le règne de Pierre I. Ce prince affectionnait particulièrement, et à juste titre, le plus jeune des sept, Naoume Akimovitch, dont le nom se trouve lié au premier succès remporté par un vaisseau russe sur un vaisseau suédois. Il fut plus tard vice-amiral; commanda la flottille russe sur la mer Noire lors des campagnes de Münich contre les Turcs, mourut de la peste, et fut inhumé, dans le fort d'Oust-Samara, *dans une mosquée.*

Trois d'entre ses frères jouirent également de la bienveillance de Pierre I : le général-major Ouliane Akimovitch; le brigadier Ivan l'aîné, et le contre-amiral Ivan le jeune, père de M^me^ Olsoufiew*.

Avtamon Ivanovitch Ivanow, fils d'un prêtre de Moscou, débuta dans les modestes fonctions de scribe. Rempli d'intelligence et de talens, mais concussionnaire avide, il fit une belle carrière et gagna une grande fortune; il devint secrétaire d'état *(doumnoy diak)* et chef du département des propriétés foncières *(poméstnoy prikaze)*, où il s'enrichit largement, mais tout en agissant de façon à ne donner aucune

prince Auguste-Alexandre Czartoryski, palatin de Russie, auquel elle apporta en dot l'immense fortune des Sieniawski, fortune en grande partie engloutie dans la confiscation, en 1831, par l'empereur Nicolas, des biens de leur petit-fils, le célèbre et respectable prince Adam Czartoryski.

Une branche de la famille Sieniawski existe en Russie sous le nom de Séniavine, adopté par l'un des membres de cette maison, propriétaire à Smolensk, lors de la première reprise de Smolensk par la Russie, en 1508. Il embrassa, en janvier 1525, la religion grecque, et reçut en récompense, dans la province de Smolensk, les terres de Bérézouiévo et Hohoulenkovo, et dans la province actuelle de Kalouga, au district de Borovsk, les terres de Fatovo, Iourovo, Antonovo et Borisso-Mahovo.

* Celui-ci eut encore une fille, mariée au sénateur Pierre Mihaïlovitch Schipow, et un fils, le vice-amiral Nicolas Ivanovitch Séniavine, commandant du port de Cronstadt.

Le vice-amiral Naoume Akimovitch, de son mariage avec Léonille Fédorovna Iazykow, laissa trois fils et deux filles : l'aînée, Théodosie, épousa Mathieu Rjevski; la plus jeune, Eudoxie, épousa Nicolas Ivanovitch Zinoview et fut la mère de la princesse Grégoire Orlow; des trois fils, l'aîné, Serge, lieutenant-général sous le règne de Catherine II, épousa une Galitsyne; le puîné, Jacques, fut un idiot; le plus jeune, Alexis, amiral et un homme fort distingué, eut un fils, Grégoire (père d'Ivan et de Léon Séniavine), et quatre filles, dont trois furent mariées : Catherine épousa le comte Simon Vorontsow; elle fut la mère du maréchal de ce nom et de lady Pembroke; Anastasie épousa le sénateur Basile Ivanovitch Nélidow, et fut la mère de la comtesse Adlerberg; Marie épousa le grand-chambellan Alexandre Lvovitch Narychkine.

L'un des frères du vice-amiral Naoume Akimovitch, Fédor, fut le grand-père du respectable amiral Dmitri Nicolaïévitch Séniavine, qui commanda la flotte russe dans la Méditerranée sous le règne d'Alexandre I; se fit connaître par son mérite, son austère probité et ses opinions libérales; ces dernières lui valurent une longue persécution de la part d'Araktchéiew et du ministre de la marine, le marquis de Traversay.

prise aux reproches de Pierre I, très-sévère sur cet article, et dont il sut conserver inaltérablement la bienveillance la plus signalée. Il laissa, à sa mort, seize mille serfs et des capitaux considérables. C'était à l'époque de l'existence, en Russie, des majorats forcés (cette loi, publiée en 1714, fut révoquée en 1730; voyez page 126).

Ivanow avait épousé une personne de très-bonne famille, Catherine, fille de George Savitch Skripitsyne : ils eurent deux fils, Nicolas et Basile. Il laissa à l'aîné sa fortune foncière, et à Basile ses capitaux.

En 1724, Mathieu Olsoufiew, grand-maître de la cour et directeur des haras, sollicita de Nicolas Avtamonovitch Ivanow le prêt d'une somme d'argent. Ivanow, sachant qu'Olsoufiew avait l'habitude (d'ailleurs si banale en Russie, même de nos jours), d'emprunter sans payer ses dettes, refusa; et Olsoufiew lui dit : « mon cher, vous vous en » repentirez amèrement. » Il expliqua à Pierre Ier que les plus belles propriétés d'Ivanow se trouvaient admirablement aptes à l'établissement de haras, et qu'il serait bon, dans un but d'intérêt public, de les affecter à cette destination, en indemnisant Ivanow par l'octroi en don d'autres propriétés de valeur égale.— L'empereur ordonna à Olsoufiew de présenter à sa signature deux oukazes : l'un pour placer sous l'administration de la direction des haras douze mille serfs, appartenant à Ivanow, et l'autre pour lui accorder un nombre pareil, choisi parmi les paysans de la couronne. — Olsoufiew rédigea le premier oukaze, en négligeant de rédiger l'autre, et il le présenta à la signature de Pierre, couché sur son lit de mort. L'empereur le signa et Ivanow perdit les trois quarts de sa fortune.

Après l'avénement de Catherine I, Menchikow se trouvant tout-puissant, le dépouillé alla lui porter plainte; le grossier parvenu s'écria : « de quoi viens-tu te plaindre? Ton père était un *popovitch* (fils de » prêtre); il n'a fait que voler sa vie durant; tu es encore plus riche » que tu n'aurais mérité de l'être! » — « Si même mon père avait volé, » répondit l'autre, il n'aurait fait que suivre le courant général, ainsi » que votre altesse le sait bien! » Menchikow, si concussionnaire lui-même, entra en fureur : « Veux-tu que je te fasse knouter jusqu'à » mort? » s'écria-t-il en s'avançant, les poings fermés, vers Ivanow, lequel s'enfuit à toutes jambes, heureux d'en être quitte à ce prix-là.

Nicolas Avtamonovitch, de son mariage avec Anna Ivanovna Davydow laissa cinq filles, dont la puînée, Daria, mariée à Gleb Alexéiévitch Saltykow (oncle du maréchal-prince de ce nom), se rendit odieusement célèbre par ses horribles cruautés envers ses serfs, cruautés dont il sera parlé dans ces Mémoires, et qui ont reçu de Catherine II un châtiment sévère, mais juste et mérité. Le souvenir de ce monstre est resté dans la tradition populaire russe sous l'épithète de la *méchante Saltykow (zlaïa Saltytchiha)* *.

* Les deux soeurs aînées de la méchante Saltykow, Fédora et Tatiana, épousèrent :

Alexis Vassiliévitch Makarow avait remplacé, en 1706, le célèbre Schafirow dans le poste si important de secrétaire privé du cabinet du czar. Fils d'un très-pauvre gentilhomme de Vologda et scribe dans la chancellerie du voïévode de cette ville, il fut chargé, lors d'un séjour de Pierre Ier à Vologda, de la rédaction d'un papier destiné à être placé sous les yeux du czar et appelant des explications verbales. Ses réponses portaient un cachet d'intelligence et de droiture dont Pierre I se trouva frappé; il fit entrer Makarow à sa propre chancellerie et le jeune homme ayant gagné également la confiance de Catherine I, devint l'un des hommes les plus puissans de la cour. Fin, rusé, insinuant, mais intègre, il possédait la confiance du czar, et ce dernier n'avait guère de secrets pour lui. Il contribua beaucoup à l'avénement de Catherine I, qui le nomma conseiller privé et lui fit don de superbes terres. Mis à l'écart sous le règne de Pierre II, il fut nommé, par l'impératrice Anne, chef de l'administration des revenus de l'état *(présidente kammer-colleghii)* place délicate, épineuse, vis-à-vis d'un concussionnaire éhonté et ministre tout-puissant comme l'était Bieren, place dont personne ne voulait, et pour le refus d'accepter laquelle, le comte Roumiantsow, père du maréchal, avait subi un exil de trois années à la campagne. Après deux années de gérance de cette administration, Makarow, en 1736, se mit au lit, joua le mourant, et obtint sa démission. Il se retira à Moscou, et il y mourut en 1750, dans un âge très-avancé. Il avait été marié deux fois, et sa fille du second lit épousa le prince Michel Volkonski, ambassadeur en Pologne et gouverneur-général de Moscou, l'un des neveux et héritiers du chancelier, Bestoujew.

Makarow, dans son poste de secrétaire privé du cabinet de Pierre I, avait pour adjoint Ivan Antonovitch Tcherkassow, fils d'un domestique de la cour, placé à la chancellerie du czar, en qualité de scribe, par Schafirow, en 1705, à l'âge de 15 ans. Son intelligence, sa probité, sa droiture et un courage civil admirable lui tinrent lieu de l'éducation et de l'instruction qui lui faisaient complétement défaut. Il était véridique et courageux au point de tenir tête à Menchikow lui-même, auquel il alla jusqu'à dire un jour, irrité par les airs orgueilleux et méprisans du mignon devenu maréchal : « si le czar savait tout ce » que tu te permets de faire, tu n'aurais point osé prendre des airs » orgueilleux, ni te montrer si insolent à l'égard des gens honnêtes! » Menchikow alla porter plainte à son souverain, et Tcherkassow, interpellé par celui-ci, lui remit une note des méfaits et concussions du maréchal. Celui-ci voyant à qui il avait affaire, devint d'une amabilité affectueuse vis-à-vis du courageux jeune homme.

Pendant la campagne de Perse, l'empereur laissa en Russie Makarow

celle-ci un Mouraview, et Fédora—Athanase Sémenovitch Joukow, lieutenant-général et sénateur sous le règne d'Élisabeth. Les deux plus jeunes furent mariées : Agrippine avec Ivan Nikiforovitch Tutchew, et Marthe avec Basile Ivanovitch Izmaïlow.

à titre d'homme de confiance, et Tcherkassow fut appelé à accompagner son souverain, en remplissant, par intérim, ces fonctions de secrétaire privé, si importantes sous un régime absolu en général, et spécialement sous un prince aussi omnipotent et travailleur aussi infatigable que l'était Pierre I, constamment en défiance vis-à-vis des grands personnages de sa cour, et en défiance bien légitime, faut-il ajouter. — Sous le règne de Catherine I, Tcherkassow fut éclipsé par Makarow, et sous le règne de Pierre II, il se trouva compromis dans l'affaire de la princesse Agrippine Volkonski et de ses amis. Tcherkassow, très-dévoué à la postérité de Pierre I, était éminemment hostile aux duchesses de Mecklembourg et de Courlande, ce qui le fit exiler sous le règne d'Anne. Interné à Kazan, ensuite transféré à Astrahan, il ne se doutait guère que son fils puîné se trouvait destiné à épouser un jour la fille de son persécuteur Bieren. — L'impératrice Élisabeth, montée sur le trône, fit revenir de l'exil le vieil et fidèle serviteur de son père; elle le rétablit dans le poste de secrétaire du cabinet impérial; elle le nomma baron, sénateur, conseiller privé actuel, chevalier de Saint-Alexandre, et le traita sur un pied d'ami. — Il eut toujours libre accès chez l'impératrice et ne cessa jamais de se montrer franc et véridique.

Cette bigote Élisabeth ayant appris que beaucoup de monde, parmi la jeunesse surtout, n'observaient guère les jeûnes et les jours maigres, fit rédiger, signa et envoya au sénat un oukaze, portant que tout serf, dénonçant son maître pour avoir mangé gras un jour maigre, serait affranchi immédiatement. — La terreur se répandit dans Pétersbourg; les plus grands seigneurs se montraient ahuris, ne sachant que faire. Tcherkassow souffrait de la goutte; néanmoins, il se fit porter dans un fauteuil au palais, et il obtint le retrait de l'oukaze.

Pierre Ier avait eu, parmi ses aides-de-camp *(denstchik)*, le fils d'un bourgeois de Moscou, nommé Basile Pétrovitch Pospélow. C'était un beau garçon, grand, fort, robuste, sans éducation, sans esprit, mais doué d'un excellent coeur. Sa capacité à boire énormément de vin avait attiré sur lui l'attention de son illustre maître; sa fidélité, sa discrétion, sa probité, sa haine pour les commérages lui avaient valu la faveur du czar. L'intimité où les *denstchiks* vivaient avec Pierre I, les plaçait à même de rendre mille petits services; et parfois même des services importans, non-seulement aux plus grands seigneurs, mais encore à des membres de la famille impériale. — Le brave et honnête ivrogne Pospélow était le *denstchik* de confiance du czar, ainsi que nous le voyons par l'intéressant journal de Berkholz, et ne refusa jamais à personne l'appui de son crédit. Après la mort de son maître, Catherine, à laquelle il avait également rendu des services, lui demanda, vu la suppression des fonctions de *denstchik*, à quelle place honorifique aurait-il désiré être nommé; il demanda à devenir gentil-

homme de la chambre, ce qui lui allait comme des gants à un chat: il l'obtint. — Sous le règne de Pierre II, fantaisie lui prit de devenir baron; il obtint ce titre par l'appui des Dolgoroukow, auxquels il avait rendu des services à la cour de Pierre I, ainsi qu'à la duchesse de Courlande; celle-ci, montée sur le trône, le nomma écuyer de la cour et conseiller privé.

Le beau-frère de l'impératrice, Mamonow (voyez page 122), avait eu, d'un premier mariage avec je ne sais plus qui, une fille, Anastasie Ivanovna, devenue déjà une demoiselle plus que mûre, et dont la laideur surpassait encore la maturité; on la maria avec le baron Pospélow. Celui-ci mourut en 1747, sans avoir eu d'enfans.

Les barons Soloview, trois frères, étaient du nombre de ces hommes qui, par leur mérite, leur énergie, leur probité, savent faire une belle carrière et s'assurer une position dans le monde, tout en gagnant l'estime des honnêtes gens.

Joseph Alexéiévitch Soloview, fils d'un très-petit marchand de la ville d'Arhangelsk, devint maître d'hôtel du prince Menchikow, dans la maison duquel, on le sait, Pierre Ier venait souvent dîner et souper. Le czar lia conversation avec Soloview, s'aperçut avoir affaire à un homme fort intelligent, sachant parler le hollandais; il le nomma directeur de la douane à Arhangelsk, et l'engagea bientôt à fonder une maison de banque et de commerce en Hollande, en lui avançant les capitaux nécessaires. Soloview s'y prit avec tant d'habileté et de probité à la fois, que sa maison acquit promptement un grand crédit sur les places de l'Europe. — Le chancelier Golovkine, le vice-chancelier Schafirow et Menchikow lui-même, l'ancien protecteur de Soloview, mécontens de ce que celui-ci ne leur donnait point des pots-de-vins aussi considérables qu'ils l'auraient désiré, le calomnièrent auprès du czar, en l'accusant, faussement, d'avoir fait entrer en Russie, en contrebande, une masse de marchandises, avec la connivence de son frère Dmitri, lequel lui avait succédé dans le poste de directeur de la douane à Arhangelsk, marchandises, ajoutèrent-ils, mises en circulation par leur plus jeune frère, Athanase Soloview, chef d'une grande maison de commerce à Pétersbourg. Pierre Ier fit arrêter Joseph Soloview, en 1717; le malheureux, amené à Pétersbourg, fut livré aux tortures de la chancellerie secrète; on lui disloqua bras et jambes; en même temps l'on confisqua son immense fortune; ses propriétés mobilières seules, vendues à l'encan, produisirent une somme d'un million de roubles (plus de six millions de francs en monnaie actuelle).

La fausseté de l'accusation fut reconnue. Pierre Ier vint faire une visite à Soloview et lui demander pardon, mais la ruine du malheureux se trouvait consommée irrévocablement; une insignifiante place d'assesseur au collége du commerce ne pouvait lui servir d'indemnité, non plus que le titre de baron, promis, par Pierre I, à lui et à ses

deux frères. L'empereur mourut avant d'en avoir signé le diplôme, délivré par Catherine I, mais seulement à la suite de deux années de sollicitations (1 janvier 1727), et après que l'impératrice eut achevé de ridiculiser ce titre en Russie, en le conférant, quelques semaines auparavant, le jour de sa fête, à son nain favori, Lucas Tchétihine.

Vingt ans plus tard, le baron Joseph Soloview, déjà septuagénaire, partit pour la Hollande, dans le but d'y réclamer des créances fort considérables et non-liquidées encore, mais il mourut en route.

Catherine II fit payer à la famille 40,000 roubles, misérable indemnité pour l'immense fortune, confisquée à cette estimable famille, d'une façon si révoltante et si odieuse.

CHAPITRE VI

SOMMAIRE : Le hetman Apostoll, sa famille. — Les Mouraview-Apostoll. — Les Grouchetski ; leur alliance avec la famille des czars. — Causes de leur disgrâce et de la prospérité des Apraxine. — Les Pachkow ; double origine de leur fortune, due, en partie à de loyales occupations industrielles, et en partie à l'espionnage. — Le *village du sang*. — Le sort tragique de ses propriétaires. — La famille Poltavtsow. — Les Démidow ; origine honorable de leur immense fortune ; opinion de Pierre I au sujet du fondateur de cette famille. — Trois autres familles de Toula élevées et enrichies par des travaux industriels aussi probes qu'honorables : les Batachow, les Louginine, les Massalow. — Étrangers au service de la Russie. — Keith ; ses grands talens et ses vertus éminentes. — Il introduit la franc-maçonnerie en Russie. — Un coup d'oeil sur la renaissance de la franc-maçonnerie au dix-huitième siècle. — Départ de Keith pour la Prusse. — Le général Henning ; sa probité et sa droiture. — Le comte de Weisbach. — Le général de Günther. — Les frères de Brigny. — Gannibal, le nègre de Pierre I ; son existence agitée ; ses talens ; ses qualités ; son caractère fougueux. — Les fils de Gannibal. — Origine des comtes de Vier. — Le premier comte Santi et son existence orageuse. — Le métropolitain Étienne Iavorski. — L'archevêque Théodose Ianovski. — Le célèbre archevêque Féofane Procopovitch. — Luttes pour le patriarcat. — Intrigues des jésuites. — L'évêque Léon Iourlow ; son existence agitée. — Les archevêques George Dachkow et Féofilakte Lopatinski ; les malheurs de celui-ci.

Sous le règne de Pierre II, les Petits-Russiens avaient obtenu la restauration de la dignité si importante de hetman, à laquelle Pierre I, après l'insurrection de Mazeppa, avait fait élever le faible et insignifiant Skoropadski, et après la mort de celui ci, en 1722, il avait laissé le hetmanat vacant. L'élection eut lieu en 1727, et le choix tomba sur Daniël Pavlovitch Apostoll, colonel du régiment de Mirgorod, âgé de 68 ans.

La Petite-Russie se trouvait divisée en districts; la milice de chaque district formait un régiment, ayant à sa tête un colonel électif, à la fois chef militaire, administrateur civil et juge dans son district, comme les chefs d'escadrons *(essaoull)* et les centeniers *(sotnik)* l'étaient dans leurs cantons respectifs, sous la haute main du colonel. Toutes ces fonctions étaient électives, et les colonels, à leur tour, élisaient et le hetman, chef de l'état sous la suzeraineté de la Russie, et les di-

gnitaires d'état *(ghénéralnaïa starchina)*, avec le conseil et l'avis desquels le hetman administrait le pays *.

Le père du nouveau hetman, Paul Apostoll, valaque d'une famille distinguée et dont la mère était une Catardji, d'une ancienne famille moldave, ayant été persécuté par les Turcs, vint se fixer en Petite-Russie du temps de l'immortel Bogdane Chmielnicki. Il fut élu colonel du régiment de Mirgorod et mourut en 1668. Il était si populaire dans son district, que les cosaques du régiment, par une dérogation aux usages, dérogation *unique* dans l'histoire de la Petite-Russie, élurent et proclamèrent colonel son fils Daniël Apostoll, un enfant âgé pour lors de neuf ans seulement (il était né le 4 décembre 1658) et appelèrent au poste de colonel *par intérim (nakaznoy polkovnik)* le cosaque Ivan Doubiagha, jusqu'à l'époque de la majorité du colonel-enfant.

Devenu majeur, Apostoll fut placé à la tête de ce régiment de Mirgorod, qu'il gouverna pendant un demi-siècle. Brave et intrépide à la guerre, bon, probe et intègre dans la vie privée, paresseux et indolent en temps de paix comme un vrai Petit-Russien, il était, en politique, d'une ruse et d'une finesse qui s'arrêtaient aux limites de la fourberie, et d'une prudence timorée, aboutissante à celles de la pusillanimité. Lorsque Mazeppa se mit à conspirer, entra en relation avec Charles XII et Stanislas Lesczynski, Apostoll, fin comme il l'était, ne pouvait ne point avoir vent de cette intrigue : sa fille aînée se trouvant mariée au fils d'Ivan Lomikovski, grand-maître de l'artillerie petite-russienne, marié lui-même à une soeur de Mazeppa. Kotchoubey, Iskra et plusieurs autres portèrent les intrigues du hetman à la connaissance de Pierre I : Apostoll les approuva, les conseilla dans cette démarche, mais se garda bien de signer leur lettre au czar.

J'ai raconté de quelle façon le chancelier Golovkine et le vice-chancelier Schafirow, tous les deux à la solde de Mazeppa, chargés de l'enquête dans cette affaire, le justifièrent et livrèrent à sa vengeance les fidèles sujets de la Russie. M^me^ Lomikovski s'entremit auprès de l'oncle de son époux et obtint la grâce de son père à elle.

Le vieux Mazeppa, dans une lettre au czar, s'exprimait ainsi :

« Apostoll est d'origine valaque; c'est le fils d'un homme qui a » rendu de grands services au pays; c'est un brave guerrier, le doyen » de nos colonels, un homme de grande naissance, aimé et honoré dans » tous nos régimens. — Ses filles sont mariées aux fils de l'oboznyi

* Ces dignitaires d'état portaient les titres suivans :

Ghénéralnyi oboznyi, ou grand-maître de l'artillerie,
id. *soudiia*, ou grand-juge,
id. *podskarbii*, ou grand-trésorier,
id. *pissar*, ou secrétaire d'état,
id. *essaoul*, id. *horounjii*, id. *bountchoujnii* } officiers-généraux, chargés du commandement des troupes en temps de guerre, et conseillers du hetman en temps de paix.

» Lomikovski, du grand-juge Tchouikévitch et du colonel du régiment » de Prilouki*. Le colonel du régiment de Loubny est son oncle; celui » du régiment de Néjine est son beau-frère†; tous nos autres colonels » et les hommes les plus considérables du pays lui sont unis par les » liens de la parenté ou ceux de l'affection »

Ceci avait lieu en juin 1708; en octobre Mazeppa jetait le masque, et se présentait au camp de Charles XII, suivi de plusieurs régimens, parmi lesquels se trouvaient ceux de Mirgorod et de Prilouki, conduits par Apostoll et Galagane!!! Les amis de ces deux colonels s'empressèrent de leur écrire pour les engager à revenir, le czar ayant promis amnistie. Tous les deux s'aperçurent bien vite de la faiblesse des forces suédoises, de l'invincible aversion des Petits-Russiens pour la suzeraineté polonaise, par laquelle Mazeppa voulait remplacer la suzeraineté russe; ils revinrent au camp russe; se précipitèrent aux pieds de Pierre I, furent graciés et marchèrent au combat contre les Suédois et leurs alliés.

Lorsque, en 1727, le maréchal prince Michel Galitsyne, commandant les troupes russes dans le midi de l'empire, conseilla au gouvernement de rétablir la dignité de hetman, en faisant tomber le choix sur un homme dont la faiblesse de caractère ne pourrait inspirer le moindre ombrage, l'on envoya dans ce pays, en mission extraordinaire, le sénateur Fédor Vassiliévitch Naoumow, un homme fin et rusé; il convoqua les dignitaires d'état et les colonels, tous si désireux de voir le rétablissement du hetmanat, et leur en fit la promesse, à la double condition, pour eux, d'élire Apostoll, et pour celui-ci, d'envoyer à la cour, à titre d'ôtage, son fils Pierre. Cela eut lieu, et le vieux Apostoll, élevé au hetmanat, se montra d'une nullité complète; il passait son temps à la chasse, à tenir table ouverte et à se promener dans les vastes jardins de sa terre de Sorotchintsy, où il mourut le 17 janvier 1734.

Il avait trois fils : Ivan, Pierre et Paul, et quatre filles; la plus jeune, Pauline, épousa Michel Ivanovitch Skoropadski, fils du hetman de ce nom. Ivan Apostoll mourut jeune, laissant un fils, Paul, mort célibataire en 1742. Le plus jeune des trois fils du hetman, Paul Danilovitch fut élu, lors de l'élévation de son père au hetmanat, colonel du régiment de Mirgorod, poste devenu ainsi héréditaire, de fait, dans la famille Apostoll. Il servit, avec ce régiment, sous les ordres de Münich, et fut tué dans la campagne de Crimée, en 1736, sans laisser d'enfans de son mariage avec une Engelhardt.

Le fils puîné du hetman, Pierre Danilovitch, l'aïeul maternel de mon aïeul à moi, avait reçu, de même que ses deux frères, une excellente éducation; il parlait six langues : le russe, le polonais, le latin, l'alle-

* Grégoire Ignatiévitch Galagane.

† Jacques Jourahovski, le frère de madame Apostoll.

mand, le français et l'italien. Il avait été pris en ôtage à la cour lors de l'élection de son père au hetmanat, mais trois ans après, à l'avénement d'Anne au trône, lorsqu'on eut acquis la conviction bien arrêtée de la soumission absolue de son vieux père aux volontés de la cour, il obtint l'autorisation de retourner en Petite-Russie. Il y fut élu colonel du régiment de Loubny, et occupa ce poste pendant plusieurs années. Lors de l'annexion définitive du pays à la Russie, et de la troisième et dernière suppression du hetmanat par Catherine II, en 1764, mon vieux trisaïeul fut nommé brigadier. — Il avait eu, de son mariage avec une Khrapoviçki, un fils, Daniël, et deux filles; l'aînée épousa le général-major Mathieu Artamonovitch Mouraview l'aîné*, et la plus jeune, Sophie Pétrovna, épousa le prince Pierre Serghéiévitch Dolgoroukow; elle a été ma bisaïeule.

Daniël Pétrovitch Apostoll, petit-fils du hetman et frère de ma bisaïeule, occupa l'un des postes d'officier-général dans les troupes petites-russiennes *(ghénéralnyi horounjii)*, et après l'annexion définitive du pays à la Russie, en 1764, il fut nommé brigadier. — Il laissa un seul fils, Michel, qui ne fut point marié, et obtint d'Alexandre I un oukaze transmettant le nom d'Apostoll à son cousin-germain Ivan Matvéiévitch Mouraview. Celui-ci fut ministre de Russie à Hambourg et à Madrid, habita Florence pendant une vingtaine d'années, et revint ensuite se fixer à Moscou, où il mourut le 12 mai 1851, à l'âge de 89 ans. — C'était un homme d'esprit, fort versé dans les littératures anciennes; faisant des vers grecs, mais les affaires pratiques de ce monde furent constamment du grec pour lui; il mangea la plus grande partie de la fortune si considérable à lui léguée par son cousin Michel Apostoll.

Ivan Matvéiévitch était un homme charmant dans un salon, causeur agréable, doué d'une mémoire prodigieuse; impossible d'être plus aimable; avec cela, d'une bonté et d'une loyauté parfaites. — De sa première femme, Anna Séménovna Tchernévitcheva, il eut deux filles, M^me^ Bibikow et M^me^ Kapnist, et trois fils, Mathieu, Serge, Hippolyte; les noms de tous les trois resteront à jamais chers aux amis de la liberté russe, tous les trois ayant pris une part active à ce complot décembriste qui se trouvait destiné à doter la Russie de la liberté civile et politique, et dont nous aurons à parler longuement dans nos Mémoires, avec l'affection et le respect dûs à ces nobles décembristes

* On l'appelait l'aîné, pour le distinguer d'un frère plus jeune, également nommé Mathieu. Celui-ci fut le grand-père de la comtesse Cancrine et du décembriste Artamon Mouraview, mort au village de la Petite-Razvodnaïa près d'Irkoutsk, le 4 novembre 1846. Les deux Mathieu Mouraview avaient un frère aîné, Nikita Artamonovitch, sénateur, aïeul des décembristes Nikita et Alexandre Mouraview, dont l'aîné, l'un des hommes les plus distingués de son temps, mourut au village d'Ourikovskoïé près d'Irkoutsk, le 28 avril 1843, et Alexandre mourut à Tobolsk en 1852.

(exception faite de ceux qui depuis ont faibli et failli; il s'est trouvé, même parmi eux, quelques drôles de cette espèce).

L'aîné des trois Mouraview-Apostoll, Mathieu Ivanovitch, aujourd'hui un vieillard vénérable et vénéré, après trente années d'exil en Sibérie, habite la ville de Tver; Serge fut pendu par ordre de l'empereur Nicolas, le 13 juillet 1826, et Hippolyte fut tué dans le combat d'Oustinovka, le 9 janvier 1826. — Leur père, devenu veuf en 1810, se remaria, deux ans plus tard, à Prascovia Vassilievna Grouchetski, laquelle, devenue veuve et déjà septuagénaire, prit le voile dans un couvent de Novgorod, où elle est morte il y quelques années. De ce second mariage, Ivan Matvéiévitch eut un fils, Basile, le propriétaire actuel de Sprotchintsy, marié à Mlle Gourko, et deux filles, dont l'aînée, Eudoxie, mariée au prince Havanski, est morte en couches en 1850, et la seconde se trouve mariée à un étranger.

Je viens de prononcer le nom des Grouchetski. Cette famille, éteinte en 1839, s'était alliée à la maison impériale : le czar Fédor III, qui ne pouvait avoir d'enfans, avait épousé, le 18 juillet 1680, Agafia Sémenovna Grouchetski; elle devint enceinte du fait de l'un des courtisans, et accoucha, le 11 juillet 1681, d'un fils, nommé Élie, devenu l'héritier présomptif de la couronne. Trois jours après ses couches, la czarine mourut, et le 21 du même mois, mourut le petit Élie. En janvier suivant, Fédor épousa Marthe Apraxine, mais celle-ci conserva précieusement sa virginité au milieu de toutes les embûches de cour tendues à une femme jeune, belle et robuste. Aussi Pierre Ier témoigna-t-il les plus grands égards à sa belle-soeur Marthe, et une insigne bienveillance aux Apraxine, frères de la czarine, tandis que vindicatif comme il l'était, il ne pardonna jamais aux Grouchetski *la faute d'orthographe* (ainsi que le disait une femme de beaucoup d'esprit, feue la marquise de Villereau, née comtesse Apraxine) commise par la czarine Agafia, et grâce à laquelle « faute d'orthographe » la couronne de Russie avait pensé lui échapper, à lui. Cette czarine n'avait point eu de frères, mais une soeur aînée, mariée à un gentilhomme de bonne maison, Zybine, et déjà veuve au moment du mariage de sa soeur. La czarine Agafia avait des oncles et des cousins, auxquels Pierre Ier témoigna constamment une aversion signalée, et cette disgrâce de cour empêcha les Grouchetski d'arriver à la même position sociale élevée, que les autres familles alliées à la maison impériale*.

* Karp Evstafiévitch Grouchetski, gentilhomme lithuanien, vint s'établir en Russie sous le règne de Fédor I (1584 - 1598). Son petit-fils, Fédor Iliitch, eut plusieurs fils, et la czarine Agafia Sémenovna était la fille de l'un d'eux. Un cousin-germain de la czarine, Michel Fokitch, fut marié trois fois : à une princesse Volkonski; une Voieïkow, et avec Anna Vassilievna Izmaïlow. De ce dernier mariage il eut deux filles, mariées, l'une à un prince Gagarine, l'autre à un Mamonow, et deux fils : Basile, général-

La famille Pachkow se trouve redevable, du commencement de sa fortune, aux faveurs de Pierre I, acquises, je dois le dire à mon profond regret, par l'espionnage. Plus tard, cette fortune a été, il est vrai, considérablement accrue, quadruplée par un mariage accompagné d'une dot immense, fruit d'énergiques et nobles travaux industriels.

Au seizième siècle, sous le règne d'Ivan-le-Terrible, un lithuanien, nommé Grégoire Paszkowski, vint s'établir en Russie, où ses descendans portent le nom de Pachkow. Son petit-fils Philippe Ivanovitch, surnommé *istoma*, joua un rôle dans les troubles qui agitèrent la Russie dans les premières années du dix-septième siècle; son fils Athanase Philippovitch, voïévode à Iénisséisk, fut chargé de la construction de la ville de Nertchinsk; c'était un homme d'une cruauté, d'une férocité sans pareilles; serviteur zélé du gouvernement, il persécuta avec acharnement les dissidens religieux; le célèbre Avakoume eut, entre autres, beaucoup à se plaindre de ses mauvais traitemens. Il était en même temps un concussionnaire effrené. Il laissa sept fils, dont l'aîné, Jérémie, fut le père de la comtesse Zotow; Léon fut le père de Théophanie, abbesse du couvent de Saint-Alexis à Moscou au dix-huitième siècle; Ivan l'aîné fut le père de George, dont je vais parler, et Ivan le jeune fut le grand-père d'Alexandre Iliitch, souche des Pachkow actuels.

George Ivanovitch Pachkow, un homme intelligent et capable, mais un drôle de la dernière espèce, colonel sous le règne de Pierre I, fut employé par ce prince à toutes sortes de missions de confiance, y compris celles de l'espionnage. Il fut chargé par le czar de se rendre en Sibérie, pour y faire une enquête sur l'administration du prince Mathieu Gagarine et découvrir les papiers, cachés par celui-ci, à tout événement, chez des hommes sûrs. Cette mission ayant été remplie avec une grande dextérité et un succès complet, Gagarine ayant été pendu et ses biens confisqués, Pierre Ier fit don à Pachkow de plusieurs

major, mort célibataire, et Vladimir (né en 1710, mort en 1754), commissaire-général des guerres sous le règne d'Élisabeth, marié à Anna Alexandrovna Miloslavski, petite-fille, par sa mère, du malheureux Alexis Sakovuine, martyrisé par Pierre I. De ce mariage naquirent : une fille, Catherine, mariée à Alexandre Ivanovitch Levachow (l'oncle du premier comte de ce nom), et deux fils : Michel, mort célibataire, et Basile, conseiller privé actuel et sénateur; il mourut septuagénaire, en 1813, après avoir survécu à son fils unique, et avec sa mort s'éteignit cette branche de la famille Grouchetski. Il avait été marié à une fille du prince Dolgoroukow de la Crimée; il en avait eu un fils, Basile, lieutenant-général, mort en 1804, à l'âge de 37 ans, et trois filles : Anastasie, qui fut la première femme de Jacques Lanskoy, frère du favori de Catherine II, et mourut jeune; Anna, mariée à Nicolas Alexandrovitch Tchirikow, et madame Mouraview-Apostoll.

Un autre cousin-germain de la czarine Grouchetski avait eu un petit-fils, Serge Ivanovitch, lequel, de son mariage avec Anna Matvéievna Voieïkow, laissa une fille, Marie, qui épousa Michel Latchinow, et un fils, Vladimir, sénateur, mort en 1839, à l'âge de 77 ans, sans avoir eu d'enfans de son mariage avec Anastasie Alexandrovna Okounew. Avec lui s'éteignit la famille Grouchetski.

milliers de serfs ayant appartenu au prince Mathieu, et le principal village de cette propriété (dans la province actuelle de Tambow), appelé Gagarino, porte dans le pays le nom de *village du sang (selo krovi)*, en souvenir de la fin tragique du prince Mathieu. Cette propriété, suivant la tradition populaire, se trouve destinée à porter malheur à tous ceux qui la possèdent, et il faut ajouter que cette croyance, depuis plusieurs générations, se trouve avoir reçu son accomplissement le plus exact et le plus déplorable.

George Ivanovitch Pachkow, sous le règne de Pierre II, se trouvait membre du collége de la guerre avec le rang de brigadier, lorsqu'il fut compromis par sa correspondance politique avec la princesse Agrippine Volkonski, dont il partageait l'aversion pour les duchesses de Courlande et de Mecklembourg, et les intrigues fortement nouées dans le but de nuire à ces deux filles du czar Ivan V. Il fut exilé dans ses terres, et l'on pense bien qu'Anne, montée sur le trône, ne le tira point de cet exil. — Son fils unique et héritier, Pierre, n'ayant point d'enfans de sa femme Fédossia Ivanovna (fille d'Ivan Afanassiévitch Schipow, lieutenant-général sous le règne d'Élisabeth), légua, par testament, toute sa fortune à son cousin issu de germain, Alexandre Iliitch Pachkow, mon bisaïeul maternel.

Ce Pierre Iégorovitch bâtit à Moscou le superbe hôtel Pachkow, aujourd'hui occupé par le musée et la bibliothèque publiques. Lors de la construction de ce magnifique hôtel, il se trouvait déjà perclus de jambes, et se faisait conduire dans un fauteuil à roulettes; néanmoins il songeait à se remarier et avait même trouvé une fiancée, une jeune personne très-connue, il est vrai, par son incroyable avidité et son peu de scrupules en matière d'argent : c'était la princesse Barbe Nicolaïevna Dolgoroukow, morte en 1849, à l'âge de 85 ans; elle était la nièce de la fiancée de Pierre II*.

Alexandre Iliitch Pachkow, dans sa jeunesse pauvre officier de ligne et sans aucune éducation, devint immensément riche par son mariage avec Daria Ivanovna Miasnikow, fille et nièce de ces paysans intelligens et loyaux, ayant acquis, par un travail probe et heureux, une

* Lors des guerres d'Alexandre I contre Napoléon I, l'on avait besoin de soldats. Le doux et libéral Alexandre I, d'après le conseil du comte Araktcheiew, avait rendu une ordonnance portant que tout propriétaire, fournissant à l'armée une recrue prise parmi ses serfs, aurait droit à une indemnité de plusieurs centaines de roubles. — La princesse Barbe Nicolaïevna achetait des terres avec des serfs; vendait tous les hommes valides au gouvernement pour servir de recrues, et ensuite elle revendait au premier venu les terres avec les serfs non-valides. — Elle fut imitée par Catherine Pavlovna Boutourline, née Lotarew, ainsi que par la comtesse Irène Ivanovna Vorontsow, née Izmaïlow. Cette traite des blancs, jointe encore à une usure effrenée, furent la source des immenses fortunes aujourd'hui possédées par le fils de la première, le général Nicolas Alexandrovitch Boutourline, et le petit-fils de la seconde, le comte Vorontsow-Dachkow, aide-de-camp de l'empereur.

fortune fabuleuse (voyez page 89). — Daria Ivanovna avait apporté à son mari, en dot, une usine de fer, une autre de cuivre, et dix-neuf mille serfs, le quart de l'héritage paternel, divisé entre quatre soeurs.

Pendant le temps de la reconstruction, à Moscou, du théâtre public dévoré par un incendie, Alexandre Iliitch avait mis, à la disposition de la troupe des acteurs et de celle du ballet, une partie de son immense hôtel (l'université actuelle). Pour en agir ainsi, il avait dû soutenir une lutte fort vive contre sa femme : celle-ci, professant en secret le culte des dissidens, considérait le théâtre comme un amusement satanique. Son mari lui fit entrevoir la chance d'être récompensé, pour sa munificence, par la croix de Saint-Vladimir de 3me classe, que le gouverneur-général de Moscou avait promis de lui faire obtenir. Daria Ivanovna, placée ainsi entre la crainte du diable et le désir d'une croix pour son époux, céda à ce dernier sentiment : le démon eut un pied de nez; les acteurs obtinrent leur salle, et Pachkow sa croix, récompense aujourd'hui prodiguée à toute la canaille bureaucratique, mais sous le règne de Catherine II fort appréciée et recherchée même par des officiers-généraux *.

Alexandre Iliitch s'était réservé une loge d'avant-scène; il y venait en robe de chambre, avec la croix à son cou; grand amateur d'hydromel, dont il réunissait le meilleur dans ses caves, il s'en faisait apporter dans sa loge. Si le jeu d'un acteur ou celui d'une actrice captait son suffrage, il leur envoyait en présent une bouteille d'hydromel; mais si une danseuse exécutait un pas dont la hardiesse vienne à froisser ses préjugés étroits et raides de Russe de la vieille roche, alors il crachait hors de sa loge en s'écriant : « oh! l'effrontée! *(o! bezstydnitsa!)*.

Daria Ivanovna n'allait point au théâtre; elle passait le temps du spectacle dans ses appartemens, entourée d'une collection de *prijivalki*, c'est-à-dire de femmes recueillies dans la maison par charité, suivant l'usage adopté en Russie, au dix-huitième siècle, par les gens riches. Ces *prijivalki* étaient logées, nourries, assez mal vêtues, très-bien grondées; elles avaient le devoir de porter à la connaissance des maîtres de la maison tous les commérages en circulation dans la ville, ou, si cela se passait à la campagne, dans le district; en cas de disette de commérages, elles ne se faisaient guère faute d'en inventer, et des mieux imaginés!

Alexandre Iliitch et Daria Ivanovna eurent deux filles : Mme Arséniew et Mme Renkévitch, et trois fils : Ivan, mon aïeul maternel et la souche de la branche aînée des Pachkow; Basile, souche de la branche cadette, et Alexis.

* Et néanmoins le nombre de ceux-ci était incomparablement inférieur au chiffre des officiers-généraux actuels. L'on dit aujourd'hui dans le peuple : что генералъ безъ звѣзды — корова безъ п.....

Ivan Alexandrovitch possédait deux qualités fort belles et que l'on ne saurait assez louer : celle du désintéressement et celle de la munificence la plus large envers ses amis, ses parens et ceux de sa femme, qui était Eudoxie Nicolaïévna Iafimovitch, d'une famille de Smolensk, de petite noblesse et pauvre. Lors de la mort de Mme Arséniew, décédée sans enfans, son mari se trouvait appelé, par la loi, à hériter de la septième part de sa fortune; le reste devait être partagé entre les trois frères de la défunte; Ivan Alexandrovitch fit don, de sa part, à son beau-frère Arséniew. Celui-ci épousa ensuite une Bibikow, la soeur de l'ancien ministre de l'intérieur, et il faut dire, à l'honneur de M. Arséniew et de ses trois fils du second lit, qu'ils n'ont jamais oublié ce noble procédé.

Ivan Alexandrovitch avait reçu l'éducation la plus négligée. Sévère d'aspect, au regard dur, à la parole rude, femme, enfans et serviteurs, tout le monde dans la maison tremblait devant lui. Indépendant par caractère et par fortune, il se retira de bonne heure du régiment des gardes, où il avait servi en qualité d'officier, et vint se fixer à Moscou. Il eut neuf enfans, sans compter les marmots décédés au berceau. Sa femme, d'une santé délicate, (ce qui ne l'empêcha point de mourir septuagénaire), se trouvait enceinte tous les ans. Ivan Alexandrovitch, de son côté, était doué d'une complexion à ne pouvoir imiter saint Antoine, fut-ce même pour 48 heures. Il avait, comme dans toutes les maisons riches de la vieille Russie, un nombre immense de serviteurs *(dvorovyié)*, ayant femmes et filles, lesquelles, chez lui, se trouvaient obligées, à tour de rôle, de comparaître le soir devant leur maître; si l'une d'elles se montrait récalcitrante, le valet de chambre la saisissait par les cheveux et la trainait dans l'appartement de monsieur..... Le jour où l'âge obligea Ivan Alexandrovitch à devenir vertueux malgré lui, il tomba dans une espèce de semi-idiotisme, et mourut au bout de quelques années, en 1828, presque septuagénaire.

Son frère, Basile Alexandrovitch Pachkow, était d'une bêtise à nulle autre pareille, mais il arriva à devenir grand-maréchal du palais, ensuite grand-veneur et membre du conseil de l'empire, grâce à l'esprit d'intrigue et à l'outrecuidance effrontée de sa femme, la comtesse Catherine Alexandrovna Tolstoy, soeur du loyal et respectable comte Pierre Tolstoy, ambassadeur de Russie auprès de Napoléon I.— Hommasse d'aspect, outrecuidante, insinuante avec ceux qui pouvaient lui être utiles, grossière avec tous les autres; il y a d'elle bien des anecdotes que j'aurai à mentionner plus loin dans ces Mémoires. Je me bornerai ici à narrer deux faits.

Le prince Vassiltchikow, marié en premières noces à une comtesse Pratassow, partait, en 1814, pour l'étranger, avec sa femme, déjà condamnée par les médecins. Il vint, avant son départ, faire une visite à Mme Pachkow, et dit à celle-ci, en parlant de sa fille aînée : « made-

» moiselle Tatiana est bien belle; je suis persuadé que vous êtes » assaillie de demandes en mariage. » Mme Pachkow lui répondit, en le tutoyant suivant l'usage russe de la vieille roche : « mon cher, j'at- » tendrai que tu deviennes veuf, et alors je te la donnerai en mariage! » Quelques mois après, Mme Vassiltchikow mourut, et son mari, après deux années de veuvage, épousait Mlle Tatiana Pachkow.

Mme Pachkow avait obtenu, en 1830, le cordon bleu pour son mari, malgré que pendant trois années consécutives, la santé valétudinaire de ce dernier lui eut permis seulement de fort rares apparitions au conseil de l'empire, dont il était l'un des membres les plus nuls et les plus ridicules. Ce cordon bleu fit crier au scandale même à la cour servile de l'empereur Nicolas. Au palais, le jour de Pâques, l'on causait de cette promotion si inattendue dans un groupe, où se trouvait le prince Menchikow, ministre de la marine. — « Cette nomination ne doit point » vous étonner, messieurs, dit le prince; elle a été sollicitée par le » ministère de la marine. » — « Comment? s'écria-t-on, mais Pachkow » n'a jamais été marin! » — « Vous oubliez, messieurs, continua le » prince Menchikow, que depuis voilà trois ans il passe son temps sur » son *soudno* » (en russe, le mot *soudno* sert à désigner, à la fois et un bâtiment de navigation, et un certain meuble, aujourd'hui avantageusement remplacé par les water-closets).

Le plus jeune des trois frères, Alexis Alexandrovitch Pachkow, était un fort vilain drôle; du vivant de son père, il s'était lié avec l'intendant de celui-ci; il en avait fait son compagnon de table, et avec son aide, il commettait des escroqueries au détriment de son père; de plus, voulant semer la zizanie dans la famille, il était parvenu à irriter le vieillard contre son frère Basile, de la manière la plus injuste, et à l'irriter à un tel point, que le vieillard avait maudit son fils puîné.

Basile Alexandrovitch, qui habitait Pétersbourg, accourut à Moscou, exposa la vérité à son père; une explication franche et respectueuse s'ensuivit, et le vieillard, non-seulement retira sur-le-champ sa malédiction, mais encore, en présence de toute la famille, il se jeta aux pieds de son fils Basile pour lui demander pardon.

Alexis Pachkow, lors de la mort de son père, s'empressa, aidé de son ami l'intendant, de s'emparer de la riche argenterie paternelle et d'un grand nombre d'objets de prix; ses deux frères, pour éviter un scandale public, lui abandonnèrent tout ce qu'il avait volé. Lors du partage de la fortune, l'usine de fer échut au fils aîné; l'usine de cuivre, au puîné, et la grande terre de Tambow, *le village du sang*, à Alexis Pachkow. Il alla s'y établir, et donna libre cours à ses passions violentes, sauvages et désordonnées. Il avait un équipage de chasse et une meute nombreuse. Le jour où il se fâchait contre un voisin pauvre ou peu fortuné, il lui infligeait le châtiment d'arriver chez lui avec ses chiens, ses chevaux, ses nombreux piqueurs et va-

lets de chasse, et le pauvre diable se voyait obligé de nourrir toute cette horde d'hommes et de bêtes pendant un, deux ou trois jours, suivant le bon plaisir de Pachkow. En cas de refus, il y avait dévastation immédiate de la propriété du pauvre voisin, et aucun tribunal n'aurait osé accueillir la moindre plainte contre un homme aussi riche, aussi méchant, aussi outrecuidant. Il faisait fouetter ses domestiques, ainsi qu'il s'exprimait lui-même, *à une pipe*, ou *à deux pipes (na troubkou, na dvé troubki)*, c'est-à-dire que l'on fouettait le malheureux pendant que le barbare, là présent, assis dans un fauteuil, achevait de fumer une pipe, dans le premier cas, et deux pipes dans le deuxième cas. — Aussi les serfs de Pachkow mirent-ils le feu, une nuit, à sa maison, dans l'espérance de le faire périr dans les flammes; il y échappa, mais l'une de ses filles n'eut point le temps de se sauver et fut consumée vivante. Voyez, disaient les habitans du pays d'alentour, la malédiction attachée à la possession du *village du sang*.....

Son fils unique, Fédor Alexéiévitch, était un excellent jeune homme : bon, loyal, aimé et estimé de tous. — Il épousa une jeune personne d'une bonne famille, Véra Ivanovna Anitchkow, vertueuse et douce comme un ange; ils avaient deux charmans enfans : un garçon et une fille. Tout à coup Fédor Pachkow tombe malade; un mal incompréhensible se déclare; les médecins n'y comprennent rien; leur science reste impuissante; l'excellent jeune homme meurt, et la douleur de sa jeune femme fut si poignante, qu'en une seule nuit ses cheveux blanchirent... Peu de temps après, moururent les deux enfans.....

Alexis Alexandrovitch avait encore deux filles, outre la victime de l'incendie. L'une, Élisabeth, épousa le général-major Étienne Stépanovitch Andréievski, commandant du régiment des lanciers de la garde; son mari fut frappé d'aliénation mentale et mourut fou. Leur fille épousa Alexandre Gerstenzweig. A peine ce mariage avait-il été conclu, que le père de l'époux, le vieux général Daniël Gerstenzweig, chef d'un corps d'armée au midi de la Russie, ayant été désavoué par l'empereur Nicolas pour avoir fait entrer, dans les provinces danubiennes, les troupes russes en vertu d'ordres précédemment reçus de l'empereur lui-même, crut voir, bien à tort, sa loyauté personnelle compromise par ce désaveu, désaveu purement politique, et se brûla la cervelle dans l'été de 1848. Treize ans après, son fils Alexandre, le mari de M^lle^ Andréievski, se trouvant à Varsovie en qualité de gouverneur-général, se tira plusieurs coups de pistolet à la suite, dit-on, d'un duel à l'américaine avec le vice-roi de Pologne, comte Charles de Lambert, et expira, au bout de quelques jours, dans des souffrances atroces...*

L'autre fille d'Alexis Pachkow, Daria, était fort belle, et se trouva

* On appelle "duel à l'américaine" lorsque les deux adversaires, au lieu de se rendre en champ-clos, tirent au sort pour décider lequel des deux se brûlera la cervelle.

recherchée en mariage par un petit propriétaire du voisinage, Nicolas Pétrovitch Poltavtsow, un butor grossier, bête et répulsif. Cette famille est issue d'un certain Ignace Poltavtsow, valet de chambre d'Élisabeth, sous le règne de laquelle il fut nommé huissier de chambre à la cour et anobli. — Pachkow, quoique n'étant nullement un Montmorency lui-même, se montra fort blessé de cette demande en mariage. Non-seulement il répondit par un refus, mais encore il fit interdire à Poltavtsow l'accès de sa maison, le menaçant, s'il osait enfreindre cette défense, de le faire saisir, conduire à l'écurie et étriller à coups de fouets. Quelque temps après, Pachkow, se trouvant à la chasse, rencontra Poltavtsow, chassant également, accompagné de deux chiens magnifiques. Il lui envoya l'un de ses piqueurs pour négocier l'achat de ces chiens; l'autre répondit : « je ne vendrais ces chiens à aucun » prix, mais le jour de mon mariage, je les offrirais en cadeau à mon » beau-père. » — Un an après, les deux chiens faisaient partie de la meute de Pachkow, et Mlle Daria était devenue madame Poltavtsow. Elle eut, de son butor légitime, deux fils et toute une couvée de filles. L'aîné des fils promettait de réussir : il mourut; le second, Serge, resté vivant, est un crétin, placé sous tutelle pour cause d'idiotisme.

Plusieurs des filles de Mme Poltavtsow sont mortes; l'une se trouve atteinte d'aliénation mentale; les autres sont mariées : Olga avec M. Skobélew; Élisabeth, avec le comte Nicolas Baranow; Catherine, avec le comte Alexandre Adlerberg, l'ami intime de l'empereur, et la plus jeune, avec M. Nicolas Jérébtsow*. — Depuis leur alliance avec les familles des Adlerberg et des Baranow, si influentes à la cour, ces dames, dont la position primitive, dans le monde, était des plus humbles et des moins enviables, se trouvent prises d'une vanité incommensurable : elles auraient bien voulu jouer le rôle de grandes dames, mais l'éducation, l'élégance et la distinction des manières leur faisant défaut, elles en sont réduites à faire parade d'un orgueil et d'une morgue des plus ridicules, et grâce auxquelles elles se trouvent devenues la fable des deux capitales de la Russie.....

La fortune colossale des Démidow provient d'une source éminemment honorable, et son éclat se trouve encore rehaussé par le digne et noble usage que plusieurs d'entre les membres de cette famille, véritablement illustre, ont fait des immenses revenus à eux départis par le sort.

Démid Grigoriévitch Antoufévew, paysan de la couronne et maréchal-ferrant au village de Pavchino, dans le district d'Alexine (province de

* Il ne faut point le confondre avec un autre M. Nicolas Jérébtsow, auteur d'un livre fort banal, intitulé : *Histoire de la civilisation en Russie.* Celui-ci, se trouvant l'un des rédacteurs d'un mauvais petit journal publié à Paris en 1860, la *Gazette du Nord*, y faisait insérer des articles, où un certain Bertrand Bopp (pseudonyme) écrivait que M. Jérébtsow unissait le style de Tacite à la profondeur de M. Guizot.

Toula), au dix-septième siècle, vint s'établir à Toula avec ses frères, dont les descendans, les Antoufeew, existent encore dans la bourgeoisie de cette ville. Démid avait un fils, Nikita, né à Toula, en 1656, et dont la femme, Eudoxie, était la fille d'un armurier d'armes à feu *(samopalnik)* de Toula, nommé Fédote.

En l'an 1679, le père et le fils, Démid et Nikita, se firent agréger au corps des armuriers de cette ville, et acquirent une grande réputation de savoir-faire et de probité. Le vieux Démid mourut en 1690, laissant à son fils un établissement parfaitement bien monté, avec de nombreux ouvriers et un capital assez rond.

Pierre I^er^ vint à Toula en 1694, et dans sa suite se trouvait le jeune Schafirow (depuis vice-chancelier), chasseur passionné et excellent tireur. Il voulut donner à raccommoder un pistolet de Kuchenreiter, et sur le conseil des habitans de la ville, il le confia à Nikita Antoufeew. Celui-ci, au bout de quelque temps, rapporta à Schafirow son pistolet, accompagné d'un autre semblable, en l'invitant à vouloir bien décider si le sien n'était point aussi excellent que celui de Kuchenreiter.

Cette anecdote fit connaître Nikita Antoufeew au czar, lequel, se rendant à Voronèje au moment de la guerre avec les Turcs, en 1696, s'arrêta à Toula, pour y faire une commande d'armes aux ouvriers de cette ville. Nikita se présenta avec beaucoup d'autres armuriers. Pierre I, voyant cet homme grand et robuste, dit : « il ferait bien » bonne figure parmi mes grenadiers de Préobrajenski. » Nikita se jeta à ses pieds, en le suppliant de ne point l'enlever à sa vieille mère, dont il était le fils unique. « Ne crains rien, dit le czar; confectionne-» moi seulement trois cents hallebardes, d'après le modèle que voici, » et apporte-les moi à Voronèje. » — « Sire, je les ferai meilleures que ne » l'est ce modèle, » répliqua Nikita, et il tint parole. Le czar le paya au-dessus du prix convenu, et lui fit cadeau d'une coupe en argent.

En revenant à Moscou, le czar s'arrêta à Toula, alla déjeuner chez Nikita, et apercevant sur la table du vin du Rhin, il lui en fit des reproches, disant qu'il ne seyait guère à un ouvrier de boire du vin du Rhin; qu'il fallait s'en tenir à l'eau-de-vie russe. — « Sire, répondit » Nikita, je ne bois ni vin, ni eau-de-vie, mais j'ai voulu régaler con-» venablement mon souverain. » — « Dans ta maison, dit le czar, je » veux boire du vin russe » (c'est-à-dire de l'eau-de-vie de grain); « fais m'en servir; « *rouskova vina, nacheva rouskova prostiaka,* » telles furent les paroles textuelles de Pierre I. Il accorda à l'intelligent ouvrier le droit de construire, près de Toula, une usine avec des machines hydrauliques, et lui fit don de plusieurs centaines d'arpens de terre.

En 1696, l'on découvrit une mine de fer sur la rivière Néviia (province actuelle de Perm), et l'on y entreprit la construction d'une usine, appelée Néviianskaia.

Nikita, au commencement de la guerre avec la Suède, s'étant en-

gagé à fournir des fusils à un prix inférieur à celui des autres armuriers, et ses fusils étant les meilleurs de tous, fut invité, dans un voyage fait par lui à Moscou, en février 1702, à se présenter au palais; il y vint avec son fils Akinfiy, tous les deux en habits de paysan, et fut admis, avec son fils, à dîner avec le czar. Pendant le repas, il sollicita et obtint le don de l'usine Néviianskaïa, à la charge, par lui, d'y confectionner des armes et des munitions de guerre à des prix convenus d'avance et avantageux pour le trésor de l'état. Il obtint également le don, en propriété, des mines de fer et de cuivre, dont la découverte pourrait être opérée par lui dans ce pays de l'Oural, avec la clause, en cas de découverte de mines d'argent, d'en réserver l'exploitation à l'état. — Le czar lui accorda aussi de vastes terres avec des serfs; lui octroya, le 21 octobre 1707, les droits de la noblesse personnelle, sous le nom de *Démidow*, et l'investit de la noblesse héréditaire, le 21 septembre 1720. Lui-même y tenait si peu, qu'il mourut sans s'être fait délivrer le diplôme nobiliaire, signé plus tard par Catherine I au profit de ses enfans, le 24 mars 1726.

Il fit la découverte de plusieurs mines, et fonda les magnifiques usines : de Schouralinsk, en 1716; de Vyngorsk et de Verhnétagilsk, en 1718, et de Nijnétagilsk, en 1725*. Il fonda également dans la province actuelle de Kalouga, près de l'ancien emplacement de la ville antique de Luboutsk, l'immense usine de Doughensk (aujourd'hui la propriété de M. Lavrow, négociant).

* L'usine de Nijnitagilsk appartient actuellement, en indivis, à M. Paul Démidow et à son oncle M. Anatole Démidow (le mari de la princesse Mathilde). Cette usine donnait annuellement, de nos jours, jusqu'à 25 pouds (près de 400 kilos) d'or, et de 60 à 100 pouds de platine.

Les trois autres usines ci-dessus dénommées, ainsi que celle de Néviiansk, n'appartiennent plus à la famille Démidow. L'aîné des petits-fils de leur fondateur, Prokofiy Akinfiévitch, mécontent de ses fils à lui, vendit ces quatre usines à Iakovlew, dont la fortune a été également si rapide et si prodigieuse.

Sava Iakovlew, né dans la ville d'Ostachkow, province de Tver, avait une pêcherie sur le lac Séliger et un vaste commerce de poissons. Il était le fournisseur du prince Potemkine, grand gastronome de son temps. Il gagna la bienveillance du prince en lui envoyant des poissons magnifiques; il obtint, de sa protection, des fermages d'eaux-de-vie et des fournitures de vivres pour l'armée; s'enrichit énormément, fut anobli, acquit de Prokofiy Démidow les quatre usines dont je viens de parler, et acheta au comte Simon Vorontsow la magnifique usine de Verhnéissetsk, fondée par l'état en 1726, et donnée par l'impératrice Élisabeth, en 1755, au père du comte Simon, ce comte Roman Vorontsow si connu par sa bassesse et ses concussions, lui ayant valu, de ses contemporains, le sobriquet de *Romane— bolchoy-karmane* (c'est-à-dire Roman à la poche large).

Le fils et le petit-fils de Sava Iakovlew, Ivan et Alexis, par leur sordide avarice, accrurent considérablement l'héritage de leur père et aïeul. L'arrière-petit-fils actuel de Sava, Ivan Alexéiévitch Iakovlew, avait, il y a une dizaine d'années, un revenu annuel d'environ 80 pouds (1,280 kilos) d'or, 15,000 pouds (240,000 kilos) de cuivre et plus d'un demi-million de pouds de fer.— Il possédait treize usines, 650,000 arpens

Démidow alla se fixer à Néviiansk, et il fut habilement aidé, dans ses travaux et ses découvertes, par son fils aîné Akinfiy et son intendant, un homme fort intelligent, Simon Batachow, ex-armurier de Toula, dont la famille est aussi devenue immensément riche; il eut beaucoup à se louer du savant et loyal directeur des mines de l'Oural, le général Henning, qui le protégea contre les concussions de Basile Tatistchew.

Un jour, le grand-amiral Apraxine disait à Pierre I, qu'il aurait été heureux pour l'empereur d'avoir une ou deux douzaines d'hommes pareils à Démidow. — « Je me serais estimé heureux d'en avoir une » demi-douzaine, » répondit l'empereur.

Pendant sa campagne de Perse, il envoya à Démidow son portrait, et lui écrivit une lettre toute cordiale et affectueuse, en l'engageant à employer tous ses efforts pour tâcher de découvrir des mines d'argent.

En général, Pierre I éprouvait une vive sympathie personnelle pour son *Démidytch*, comme il l'appelait; le caractère gai et jovial de celui-ci, son vaste esprit naturel, sa probité, sa profonde connaissance du coeur humain, enfin, son tour d'esprit satirique et mordant plaisaient fort au czar.

Démidow, se sentant vieux, remit ses affaires à son fils aîné, et revint mourir dans sa ville natale, Toula, où il décéda le 17 novembre 1725, à l'âge de 68 ans, et fut enterré près de la vieille église de Saint-Nicolas, située derrière la grande église élevée depuis par ses descendans. Ce qui fait peu d'honneur à ceux-ci, c'est de ne plus voir, de nos jours, la moindre trace de la sépulture de cet homme énergique et respectable, le fondateur de l'immense fortune, et par conséquent de la brillante position sociale de leur famille.

Démidow laissait trois fils : Akinfiy, Grégoire et Nikita; la descendance de ce dernier s'éteignit, en 1833, avec la mort de son arrière-petit-fils, le général Nicolas Ivanovitch Démidow, personnage ridicule et méprisable, auquel l'empereur Nicolas, tout en se moquant lui-même de cet individu, avait confié la direction supérieure de l'école des pages et des corps de cadets!!!

Grégoire Nikititch a été le père du fondateur du lycée de Iaroslaw, et le trisaïeul de la comtesse Armfelt, ainsi que du jeune Démidow institué, il y quelques mois, héritier du nom et du titre de son grand-oncle le prince Lapouhine (frère de son aïeule). Grégoire Nikititch eut aussi une fille, mariée à un noble de Toula, nommé Danilow.

(700,000 hectares) de terre, et de plus, un capital de près de *deux cents millions de francs*. Il n'est point marié; il a une fille unique, mariée au prince Dmitri Saltykow, et sa soeur, la comtesse douairière de Stenbock-Fermor, a trois fils et trois filles, héritiers de l'immense fortune foncière de leur oncle.

Il ne faut point confondre ces Iakovlew avec une autre famille de ce nom, appartenante à l'ancienne noblesse russe.

Akinfy Nikititch (né en 1678, mort en 1745), fonda encore, de 1725 à 1730, six usines. Il avait hérité de l'esprit entreprenant et du caractère énergique de son père, mais non de sa droiture, ni de son intégrité. Dans les mines de Kolyvane, par lui découvertes en 1725, il y avait de l'argent qu'il exploita sous le nom de cuivre; au moyen de pots-de-vin largement distribués aux employés des mines, il parvint à soustraire ce fait à la connaissance du savant et probe Henning, et augmenta considérablement sa fortune. — Après plusieurs années d'exploitation illicite, il signala au trésor l'existence de cette mine d'argent, à titre de découverte nouvelle.

Il fut marié deux fois à des filles de marchands de Toula; de sa première femme, Eudoxie Tarassievna Karabkow, il eut deux fils : Prokofiy, si célèbre par ses extravagances, et Grégoire; de sa seconde femme, Euphémie Ivanovna Paltsow, il eut une fille, Euphémie, mariée à un marchand de Toula, nommé Artukow, et un fils, Nikita, l'aïeul de M. Anatole Démidow.

Nous aurons encore, dans le cours de ces Mémoires, à parler plus d'une fois des Démidow du dix-huitième siècle et de ceux de nos jours. Ici, à propos de cette famille aujourd'hui placée, à juste titre, parmi les plus notables de la Russie, nous citerons plusieurs autres familles de Toula, dont la fortune, sans atteindre les proportions colossales de la richesse des Démidow, prend sa source dans une origine tout aussi honorable, et se trouve être le fruit de travaux industriels persévérans et probes, couronnés d'un légitime succès. Ce sont les Batachow, les Louginine, les Massalow.

Ivan Timoféiévich Batachow, armurier, après avoir été ouvrier à la fabrique d'armes de Démidow, fonda lui-même, avec l'aide d'un capital à lui accordé par Pierre I, une usine de fer à Lipetsk, en 1700, et une autre près de Toula, en 1716. — Son fils Rodione, anobli par l'impératrice Élisabeth en 1742, fonda, de 1740 à 1759, six usines en différentes provinces, entre autres l'immense usine de Goussevsk, sur la petite rivière de Gousse, près de l'Oka (province actuelle de Vladimir). Ses deux fils, Ivan et André, se donnèrent l'insigne ridicule de se faire fabriquer une fausse généalogie, en se faisant remonter à un certain Ivan Andréiévitch Batachow, dernier rejeton d'une famille éteinte sous le règne du czar Michel. Ils offrirent un pot-de-vin au gouverneur-général de Toula, Michel Krétchetnikow, si connu par ses concussions; celui-ci leur obtint de Catherine II, en 1783, un diplôme, où cette mythologie se trouvait consignée, et quelques années plus tard, ils admirent leurs cousins : Alexandre, Abraham et Prokofiy Batachow à se ridiculiser par cette même mythologie*.

* Il ne faut point confondre cette famille avec les Balachow, issus de Kouzma Balachow, l'un de ces soldats du régiment de Préobrajenski dont l'insurrection aida Élisabeth, en 1741, à renverser la maison de Brunswick et à monter sur le trône de

Maxime Perfiliévitch Massalow, armurier de Toula, construisit, en 1728, l'usine de Mychinsk, sur l'Oka au district de Torousse (province de Kalouga)*, et l'an suivant, l'usine de Doubensk, possédée par ses descendans (district d'Oddoïew, province de Toula). Massalow fut anobli par l'impératrice Élisabeth†, et construisit encore plusieurs usines.

Hilarion Louginine, également armurier à Toula, bâtit, en 1749, une grande fabrique de toile au village de Pokrovski-Aléchno, à 25 verstes de Toula, sur la route de Kalouga. En 1751, il acquit des Massalow une usine bâtie par eux dans la province actuelle d'Orenbourg.—Les descendans de Louginine, anoblis par Catherine II, sont aujourd'hui au nombre des plus riches d'entre les propriétaires nobles de la province de Kostroma*.

Parmi les étrangers au service de Russie, sous le règne de Pierre II, outre ceux dont j'ai déjà parlé, il faut citer encore les généraux : Keith, Henning, Weisbach, Günther, les deux frères de Brigny, enfin le nègre Gannibal. Les comtés de Vier et Santi languissaient en exil.

James Keith, le fondateur de la franc-maçonnerie en Russie, l'un des hommes les plus distingués et les plus respectables de son temps, naquit en 1696, dans le comté de Kincardine en Écosse. Il avait eu pour père Guillaume, lord Keith, comte-maréchal héréditaire du royaume d'Écosse, et pour grand-père maternel, lord Perth, chancelier du roi Jacques II. Ainsi, jacobite de père et de mère, il se jeta, en 1716, dans le parti du prétendant, lorsque celui-ci débarqua en Écosse sous le nom de Jacques III. Le jeune Keith fut blessé à la bataille de Shériffmuir, et après l'échec du prétendant, obligé de fuir sur le continent†.

Russie. Il fut anobli avec tous ses complices. Son petit-fils, ministre de la police sous le règne d'Alexandre I, se rendit célèbre par sa finesse, son esprit d'intrigue et ses concussions.

* Cette usine fut vendue par les descendans de Massalow, en 1808, à Alexandre Tchesmenski, fils naturel du comte Alexis Orlow; elle appartint ensuite à sa veuve, remariée à un monsieur Bibarsow, qui s'intitulait prince.

† Il existe encore une autre famille du nom de Massalow, d'origine tatare.

* La femme de l'amiral prince Menchikow, née comtesse Pratassow, avait eu pour mère une Louginine, mariée, sous le règne de Catherine II, à Alexandre Stépanovitch Pratassow, l'un des frères de l'amie de l'impératrice, Anna Stépanovna. C'était une petite-fille ou une arrière-petite-fille d'Hilarion Louginine.

† Il avait un frère aîné, de onze années plus âgé que lui, George Keith, si connu au dix-huitième siècle sous le nom de *milord-maréchal*. Celui-ci avait aussi pris part au soulèvement, occasionné par l'expédition du prétendant Jacques III; il fut également proscrit et obligé de fuir. — Après avoir passé quelques années au service d'Espagne, il vint, après l'avénement de Frédéric II au trône de Prusse, se fixer près de Potsdam, où il se lia avec le roi d'une étroite amitié, et obtint par son intervention, du roi d'Angleterre George II, une amnistie complète pour lui et pour son frère James, ce qui permit à George Keith de faire des voyages dans son pays natal. Il fut, pendant quelque temps, gouverneur de Neuchâtel, où il protégea Jean-Jacques Rousseau contre ses persécuteurs. Il mourut octogénaire, près de Potsdam, dans une maison que Frédéric II lui avait fait bâtir.

Réfugié en France, il se lia avec le célèbre Maupertuis et fut reçu membre de l'académie des sciences de Paris, à l'âge de 21 ans; il voyagea en plusieurs pays de l'Europe; se lia, à Madrid, avec le duc de Liria, et par son intervention, il obtint le commandement d'un régiment irlandais au service d'Espagne. Mais sa qualité de protestant ne lui permettait point, dans cette fanatique et ignare Espagne, d'arriver au rang de général. — Le duc de Liria, nommé ambassadeur à Pétersbourg, en 1728, obtint par le crédit du jeune prince Ivan Dolgoroukow, l'admission de Keith au service de Russie, à titre de général-major. Il servit avec éclat dans l'armée de Münich, monta le premier sur la brèche à la prise d'Otchakow, et à la mort de l'impératrice Anne, il était général en chef, aimé et respecté de tous : ayant accompli une belle carrière sans s'abaisser, ni ramper devant Bieren, fait extraordinaire et phénoménal en ce temps-là.

Pour apprécier sa présence d'esprit, il faut raconter les anecdotes suivantes. En 1742, après l'avénement d'Élisabeth au trône, et pendant la guerre contre les Suédois, Keith commandait, sous les ordres du maréchal Lascy, un corps d'armée dont faisaient partie plusieurs bataillons et escadrons de la garde impériale, fort irrités contre les Allemands et les étrangers, par suite du souvenir, encore tout récent, de la tyrannie de Bieren dont ceux-là avaient été les soutiens et l'appui.

Pendant que l'armée campait sous Vyborg, les Suédois envoyèrent un bas-officier et un tambour avec des lettres pour le maréchal Lascy. Le baron George de Lieven, lieutenant-colonel de la garde à cheval, et de service au camp ce jour-là, se trouvait aux avant-postes au moment de l'arrivée des deux Suédois : il prit ces lettres et les porta lui-même au maréchal. Les soldats et les sous-officiers des régimens Préobrajenski et Sémenovski se mirent à crier, que les étrangers vendaient la Russie et correspondaient avec l'ennemi. Quatre cents d'entre eux s'ameutèrent, se portèrent à la chancellerie de Lieven, saisirent les deux Suédois et l'aide-de-camp du général, un gentilhomme livonien, et les maltraitèrent grossièrement, en criant qu'il fallait tuer tous les officiers étrangers. Ceux-ci se cachèrent; les officiers-généraux russes perdirent la tête; mais Keith accourut, suivi d'un petit groupe d'officiers; il se précipita avec intrépidité au milieu des mutins; leur en imposa par son énergie; calma l'insurrection et fit arrêter les principaux rebelles.

Lors de l'envoi, par l'impératrice Anne, en 1735, du maréchal Lascy sur le Rhin avec un corps auxiliaire de dix mille hommes au secours de l'Autriche, Keith, lieutenant-général, commandait en second ces troupes. — L'empereur d'Allemagne n'avait point encore reconnu le titre impérial de la cour de Russie, et le commissaire autrichien, feld-maréchal-lieutenant baron Haslinger, ayant, dans un discours adressé aux officiers russes, affecté de donner à l'impératrice Anne

seulement le titre de czarine, Keith, dans sa réponse, affecta de n'appeler Charles VI qu'archiduc d'Autriche. Haslinger en fit son rapport à Vienne, et l'empereur d'Allemagne se décida à reconnaître le titre impérial de Russie. — La cour de Vienne, si orgueilleuse, n'oublia jamais le procédé de Keith, et lui témoigna constamment une malveillance insigne.

Keith était franc-maçon à son arrivée en Russie; il y trouva un compatriote et un frère en maçonnerie : le savant et respectable maréchal Bruce, dont l'appui, l'influence, les conseils, la vieille expérience et la profonde connaissance des hommes et des choses en Russie, furent éminemment utiles au jeune Écossais. — Keith affilia bien des personnes à la maçonnerie, mais le règne d'Anne, le régime de Bieren n'étaient guère propices à l'institution régulière d'une loge; aussi il s'abstint d'en organiser une jusqu'à l'époque de la régence de la princesse de Brunswick, si pleine de bonté et de mansuétude. Ce fut en 1741 que la grande loge d'Angleterre, en séance solennelle, déféra à Keith le titre et les pleins-pouvoirs de grand-maître provincial de la franc-maçonnerie en Russie.

Le bigot et intrigant duc de Liria ne se doutait guère qu'en introduisant Keith en Russie, il ouvrait l'accès de notre pays à cette franc-maçonnerie si détestée par les cagots, les obscurantistes et tous les amis des vieux abus.

La franc-maçonnerie est d'origine antique; ses commencemens se perdent dans la nuit des temps et l'on retrouve les emblèmes maçonniques dans les ornemens des plus belles d'entre les cathédrales du moyen-âge. Les guerres de religion, dont les papes et leurs sectateurs furent les principaux fauteurs, et qui vinrent ensanglanter les seizième et dix-septième siècles, étaient tout ce qu'il pouvait y avoir de plus contraire et de plus répulsif à la maçonnerie, dont le but a toujours été d'arriver à l'établissement de la paix, de la concorde et de la fraternité entre les hommes, de la charité, de l'indulgence mutuelle pour les défauts inhérens à l'humanité (en tant que ces défauts ne se transforment point en vices foulant aux pieds l'honneur et la vertu), enfin tous ces principes d'amélioration morale de l'humanité, dont la source première et intarissable réside dans les maximes prêchées par notre divin Sauveur pendant son séjour sur cette terre, dans les évangiles à nous transmis par ses disciples, dans les écrits à nous légués par les pères de l'église. La maçonnerie, à la suite des guerres de religion, commençait à tomber en désuétude. Dans les premières années du dix-huitième siècle, l'Écosse seule en avait encore conservé l'organisation régulière. Il y avait des francs-maçons en bien des pays; mais il n'existait qu'une seule loge fonctionnant régulièrement, celle d'Hérédom, à Kilwinning en Écosse, loge dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, et que des hommes fort instruits affirment avoir été fondée par

le roi d'Écosse Robert Bruce, au douzième siècle (cette loge se transporta à Édinbourg en 1744, et se fondit, en 1807, dans la grande loge écossaise de Saint-Jean).

La révocation de l'édit de Nantes et les odieuses persécutions dont elle fut accompagnée, affligèrent les coeurs de tous les hommes de bien en Europe, et en ce moment même la glorieuse et admirable révolution anglaise de 1688 venait, par le contraste, faire apprécier les bienfaits immenses de la liberté civile et politique. Un quart de siècle après 1688, l'avénement de la maison allemande de Hanovre au trône britannique amenait en Angleterre un nombre considérable d'Allemands; plusieurs d'entre eux, réunis à des Anglais, des Écossais, des Irlandais protestans, réorganisèrent la franc-maçonnerie sur des bases plus larges, plus appropriées à l'esprit du temps, en lui imprimant une impulsion plus forte encore vers les sentimens de tolérance universelle, de charité et de fraternité, buts de cette grande institution. La première séance de la grande loge d'Angleterre eut lieu le 24 juin 1717, et celle de la grande loge d'Irlande, en 1722.

En 1725, lord Derwentwater, le chevalier Maskelyne et M. d'Héguelly introduisirent le rit maçonnique écossais en France. Le suprême conseil de ce rit fut fondé le 7 mars 1729, et en 1756 il se déclara indépendant de la maçonnerie anglaise. Parmi les principaux propagateurs de ce rit, il faut compter le grand-chancelier de ce suprême conseil écossais de France, un catholique, mais un catholique éclairé et tolérant, un disciple de Fénélon, le célèbre et respectable chevalier Ramsay*.

Le 30 avril 1733, le vicomte Montague, grand-maître de la maçonnerie anglaise, nomma Henry Price grand-maître provincial de la maçonnerie dans l'Amérique du nord, et la grande loge de Saint-Jean à Boston fut ouverte le 30 juillet de la même année. Une autre loge, celle de Saint-André, fut fondée à Boston en 1752, en vertu de lettres d'institution délivrées par Charles Douglas, grand-maître de la maçonnerie écossaise.

* André-Michel Ramsay, né à Ayr en Écosse, le 9 janvier 1686, mort en France, à Saint-Germain en Laye, le 6 mai 1743, fut d'abord incrédule, et se trouva converti par Fénélon, en 1709, au catholicisme, mais au catholicisme raisonnable, tel que le comprenait et le pratiquait cet éminent prélat. Après avoir été le gouverneur des enfans du duc de Bouillon, petit-neveu du maréchal de Turenne, Ramsay fut appelé, en 1724, à Rome, pour y être le gouverneur des enfans du prétendant Jacques III (depuis Charles-Édouard et le cardinal d'York, les derniers rejetons de la maison royale des Stuarts). Mais son esprit éclairé, sa tolérance, son aversion pour la bigoterie le firent chasser de Rome; il obtint un sauf-conduit pour rentrer en Écosse; demeura chez le duc d'Argyle; fut reçu, en 1730, docteur à l'université d'Oxford; son titre de catholique semblait un obstacle infranchissable, mais le principal du collége de Sainte-Marie, King, fit cesser toute opposition en s'écriant: "je vous présente "un élève de Fénélon; ce seul titre répond à tout!" Peu après, il retourna en France pour s'y fixer définitivement et contribua beaucoup à la propagation de la franc-maçonnerie.

En 1735, furent ouvertes : en Hollande, la loge de l'Union royale, à La Haye, et en Sénégambie, la loge de Saint-Jean, à Bathurst.

En 1736, eut lieu l'ouverture : en Écosse, de la grande loge écossaise de Saint-Jean, à Édinbourg; en Allemagne, de la grande loge de Hambourg, et d'une loge au Cap de la Bonne-Espérance.

En 1741, Keith organisa la maçonnerie en Russie, et la même année vit l'ouverture de deux loges en Allemagne : la grande loge de Saxe, à Dresde, et la loge du Soleil, à Bayreuth*.

La probité de Keith ne lui permettait point de glaner dans le champ des concussions, champ si largement exploité par la plupart des officiers-généraux de cette époque. Ses revenus étaient modiques. Le chancelier Bestoujew, qui ne pouvait le souffrir, mettait obstacle, par ses intrigues, aux dons de terres que les services de ce général auraient rendu si légitimes. Le vieux maréchal Dolgoroukow, président du collége de la guerre, parrain de l'impératrice, abhorrait les étrangers, sans exception. — Keith sollicita pour son frère aîné, milord maréchal, l'admission au service de Russie, avec une position convenable à un homme de ce rang; il reçut un refus sec et dur; il apprit que l'impératrice Élisabeth avait dit : « à quoi diable ce maréchal nous sera-t-il bon? » *(na koy tchortt nam étott maréchal?)*, et il accepta les offres du roi de Prusse. Il entra au service prussien avec le grade de général d'infanterie, fut bientôt nommé gouverneur de Berlin, et promu au rang de maréchal. Il fut emporté par un boulet à la bataille de Hochkirchen, en 1758, et sa mort causa des regrets universels.

* Voici, pour autant qu'il nous a été possible de nous renseigner à cet égard à des sources authentiques, les dates de l'introduction de la maçonnerie dans plusieurs pays:

1744. Prusse : la grande loge des Trois Globes, Suprême Orient intérieur, à Berlin; dans cette même ville furent fondées : en 1753, la grande loge nationale d'Allemagne, rit Zinnendorf, et en 1765, la grande loge Royale York de l'Amitié.

1753. Suède : la grande loge de Suède, à Stockholm.

1761. Rit Français en France. Ce rit fut fondé par le franc-maçon Lacorne; il cessa ses travaux en 1767, et se réorganisa, en 1772, en Grand-Orient de France; l'installation en eut lieu le 24 décembre, et le 5 mars 1773 le Grand-Orient de France élut pour grand-maître le duc d'Orléans, si connu depuis sous le nom de Philippe-Égalité, et pour adjoint du grand-maître, le duc de Luxembourg (Anne-Charles-Sigismond de Montmorency, duc de Luxembourg et de Châtillon sur Loing, le même qui présida la noblesse aux états-généraux de 1789).

1762. Francfort-sur-Mein : la grande loge de l'Union éclectique.

1773. Le rit des Philalèthes ou Chercheurs de la vérité, généralement désigné sous le nom de *Rit Martiniste*, parce qu'il professait la doctrine de Saint-Martin. Cette loge fut fondée par Savalette de Logis et Court de Gébelin.

1786. Danemarck : la grande loge de Komos, à Elseneur.

1789. Nouvelle-Grenade : le Suprême Conseil du Grand-Orient, à Carthagène.

1789. Louisiane : la loge de la Louisiane, à la Nouvelle-Orléans.

1791. Suisse : la grande loge du Suprême Directoire Helvétique Romand, à Lausanne.

1792. Canada : la grande loge du Bas-Canada, à Québec et à Montréal.

Milord-maréchal écrivait à Mme Geoffrin : « Mon frère m'a laissé un » noble héritage : après avoir mis toute la Bohême à contribution, à la » tête d'une grande armée, je n'ai trouvé que soixante-dix ducats dans » sa bourse. »

Après le départ de Russie du respectable Keith, la franc-maçonnerie russe trouva bientôt un protecteur dans un jeune homme, dont le crédit de cour dura jusqu'à la mort d'Élisabeth, un jeune homme, qui sut, par ses qualités, par les éminens services rendus à la cause de la civilisation, relever et même ennoblir le poste, peu flatteur en soi-même, d'amant d'une impératrice, belle encore, il est vrai, mais de 18 ans plus âgée que lui. Ce jeune homme, le célèbre Ivan Ivanovitch Schouvalow, le fondateur de l'université de Moscou, l'ami de Lomonossow, par son amour pour l'humanité, pour le bien de ses semblables, pour la civilisation, ainsi que par son admirable désintéressement, fut bien digne de figurer aux premiers rangs de la franc-maçonnerie dont il fut, en Russie, le protecteur si éclairé.

Je parlerai de lui à l'époque du règne d'Élisabeth, et pour ce qui en est de la franc-maçonnerie russe, j'y reviendrai sous le règne de Catherine II, alors que cette noble institution atteignit l'apogée de son développement en Russie.

1801. Guyane anglaise : la grande loge de Saint-Jean, à Strabock.
1803. Hesse-Darmstadt : la grande loge de la Concorde, à Darmstadt.
1805. Portugal : le Grand-Orient Lusitanien, à Lisbonne.
— Porto-Rico : le Grand-Orient de Porto-Rico.
1807. Egypte : la grande loge du Caire.
— Jamaïque : le Grand-Orient de Kingston.
1809. Iles-Marquises : la grande loge de San-Pedro.
1810. Indoustan : la grande loge du Bengale, à Agrah.
1811. Guyane hollandaise : la grande loge de Saint-Jean, à Paramaribo.
1816. Fondation du Rit Oriental de Memphis, à Paris, transporté à Londres en 1852.
1817. Belgique : le Grand-Conseil de Belgique, à Bruxelles; se transforme, en 1832, en Grand-Orient Belge.
1821. Guinée supérieure : la grande loge de Saint-Jean, à Sierra-Leone.
1823. Iles-Canaries : la grande loge de Saint-Jean, à Ténériffe.
1825. Pérou : la grande loge de Saint-Jean, à Lima.
— Bolivie : la grande loge Chapitrale de Bolivie, et la grande loge de Saint-Jean, toutes les deux à La Plata.
1827. Terre-Neuve : la loge de Saint-Jean, à Saint-John.
1831. Guyane française : la grande loge de Saint-Jean, à Cayenne.
1835. Uruguay : la grande loge de Saint-Jean, à Montevideo.
1839. Paraguay : la grande loge de Saint-Jean, à l'Assomption.
— Guatemala : la grande loge de Saint-Jean, à Caracas.
— Australie : la loge de Saint-Jean, à Sydney.
1841. Ile de Cuba : le Grand-Orient de la Havane.
1842. Ile de Diémen : la grande loge de Hobart-Town.
1843. Ile de Haïti : le Grand-Orient de Saint-Domingue.
1845. République Argentine : la grande loge de Buenos-Ayres.
1848. Espagne : la grande loge des Disciples de Pythagore, à Madrid.

L'un des plus respectables parmi les étrangers au service de Russie fut George Henning, originaire d'Utrecht en Hollande, présenté et recommandé à Pierre I, lors de son premier voyage dans ce pays, par van Witsen, bourgmestre d'Amsterdam. Henning fut un savant chimiste et métallurgiste, un homme d'un caractère probe et droit, d'une loyauté à toute épreuve : aussi fit-il en Russie une carrière bien moins belle que des intrigans experts dans les roueries de cour. Il fonda, en 1722, la ville de Catherinenbourg, dont il fut l'administrateur; il fonda plusieurs usines pour l'état; il protégea celles des particuliers, toujours avec une probité parfaite; il couvrit le célèbre Démidow de son égide contre les vexations, et, pour trancher le mot, contre les concussions de Basile Tatistchew. Il occupa long-temps le poste de chef de l'administration des mines dans le pays de l'Oural; il entretint, avec Pierre I, une correspondance remarquable par sa franchise et sa véracité; il fut promu lieutenant-général le jour du sacre de Pierre II; reçut de l'impératrice Anne le cordon de Saint-Alexandre, mais sous le règne d'Élisabeth, son origine étrangère lui valut la froideur de la cour. Il mourut en 1750, plus que septuagénaire, sans avoir été apprécié par le gouvernement à sa juste valeur, mais emportant dans la tombe l'estime de tous les honnêtes gens.

L'on ne saurait en dire autant du comte Weisbach. — Jean-Bernard de Weisbach, gentilhomme d'une famille établie dans le royaume de Bohême et officier autrichien, prit du service en Russie en 1707. Sans talens, sans capacité, rempli d'orgueil et d'outrecuidance, se croyant le premier général de l'univers, avide d'argent, d'une avarice sordide, il fit sa carrière en se constituant l'espion de Menchikow d'abord, de Bieren plus tard. A l'armée, sa bravoure elle-même était révoquée en doute. Après l'avénement de Catherine I au trône, Menchikow, sachant que le maréchal prince Michel Galitsyne, commandant les troupes en Petite-Russie et aux environs de Kiew, se trouvait sous l'influence de son frère aîné le prince Dmitri, hostile à Catherine et partisan d'une monarchie limitée, nomma Weisbach commandant en second des troupes placées sous les ordres du maréchal, dans le but de surveiller et espionner celui-ci, en même temps qu'il fit conférer à Weisbach le grade de général en chef. — Bieren employa Weisbach dans le même sens; lui fit octroyer le cordon bleu et lui obtint, de l'empereur Charles VI, le titre de comte du royaume de Bohême. Il mourut en 1735, sans avoir eu d'enfans, et sa mort ne suscita aucun regret.

Jean de Günther, grand-maître de l'artillerie sous le règne de Pierre II, allemand admis au service de Russie sous Pierre I, fut promu à ce poste important sous le règne de Catherine, après que le célèbre Bruce eut pris sa démission du service.

Günther était un artilleur fort instruit; un homme de mérite, probe, d'un caractère sûr, par conséquent fort aimé de ses amis, mais orgueil-

leux, hautain, méchant et très-vindicatif à l'endroit de ses ennemis. Il mourut en février 1729.

Il y avait encore, parmi les étrangers, deux frères, aimés et estimés de tous, ne se mêlant point d'intrigues de cour, braves au combat, loyaux dans la vie privée : c'étaient MM. André et Adrien de Brigny, d'une très-ancienne famille française, admis au service russe sous Pierre I. André se trouvait, sous le règne d'Anne, lieutenant-général, et Adrien, général-major. — Après l'avénement d'Élisabeth, la disgrâce, venant envelopper la plupart des étrangers, n'atteignit point les frères de Brigny, qui s'étaient fait généralement aimer : Adrien fut promu lieutenant-général, et les deux frères reçurent le cordon de Saint-Alexandre.

En parlant des étrangers établis en Russie à cette époque, il serait injuste de passer sous silence Ganniball, l'excellent et loyal nègre de Pierre I, devenu plus tard l'un des officiers-généraux russes les plus instruits. Il racontait lui-même, dans sa vieillesse, ses souvenirs d'enfance; le plus jeune des vingt fils de son père, il en était le favori, et se rappelait avoir vu ses dix-neuf frères amenés à leur pére les mains liées derrière le dos, tandis que lui seul, libre et tranquille, se reposait à l'ombre des palmiers, à côté de la fontaine, dans la cour de la maison paternelle; il se rappelait, le jour de son enlèvement du pays natal, avoir vu sa soeur bien-aimée, appelée Lagane, se jeter à la nage et, pendant un certain temps, suivre ainsi le vaisseau qui emportait au loin et à jamais son frère chéri. Il s'appelait Ibrahim, né en 1696*, enlevé de son pays en 1703, amené à Constantinople, il fut acheté par le comte Tolstoy, ambassadeur de Russie, et envoyé par lui, avec deux autres petits négrillons, en présent à Pierre I, en 1705. Deux ans après, en 1707, pendant le séjour du czar à Vilna, le petit Ibrahim fut baptisé : le czar lui servit de parrain, et la reine de Pologne, électrice de Saxe (Christine-Éberhardine de Brandebourg-Bayreuth) — de marraine. Il fut appelé Pierre Pétrovitch Ganniball, mais il regretta si vivement son nom d'Ibrahim, qu'il reçut bientôt l'autorisation de s'appeler Abraham Pétrovitch. — D'abord garçon domestique, il couchait à côté de la porte de la chambre du czar, envers lequel son dévouement et sa fidélité ne se démentirent jamais.

Pierre Ier dinait à midi, parfois même à onze heures; il avait l'habitude, fort usitée en ce temps, de se reposer après son dîner, et ne pouvait souffrir d'être troublé dans sa méridienne. — Un jour que le czar passait sa journée sur un vaisseau, et se reposait après son repas, plusieurs personnes, entre autres le chirurgien Lestocq, plus tard si célèbre, firent du bruit sur le pont; entendant arriver le czar, ils furent

* Les dates relatives à la biographie de Ganniball m'ont été données par M. Karabanow, qui les tenait du fils aîné du célèbre général nègre.

pris de frayeur, se sauvèrent et se cachèrent; le jeune nègre, qui n'avait fait le moindre bruit, resta seul sur le pont. Pierre Ier arriva furieux, sa grosse canne à la main, avec laquelle il asséna une rude volée au pauvre Ganniball. Ayant appris la non-culpabilité du jeune homme, il lui dit : « je te tiendrai cette correction en à-compte pour le » cas de ton premier délit futur. »

Ayant remarqué l'intelligence vive et déliée de son nègre, et spécialement sa passion pour les mathématiques, le czar lui fit faire de bonnes études, et l'envoya, en 1716, à Paris pour y compléter son instruction et faire ses débuts d'ingénieur. Ganniball, admis au service de France, fit la campagne de 1720 contre les Espagnols, reçut une blessure à la tête, fut nommé lieutenant, suivit les cours de l'école d'ingénieurs, et en 1723 il quitta le service de France avec le grade de capitaine. De retour à Pétersbourg, très-bien accueilli par le czar, il fut nommé lieutenant dans la compagnie des bombardiers des gardes Préobrajenski, rang correspondant à celui de major en second dans les troupes de ligne. Il se maria et il épousa la fille d'un négociant grec, une fort belle personne. Elle accoucha d'une fille, blonde, sans aucun des symptômes de la race nègre. Ganniball, doué d'une jalousie violente, obligea sa femme à prendre le voile dans le couvent de Tihvine; il fit donner une bonne éducation à la petite Polyxène, la maria, la dota, mais ne voulut jamais la voir.

Après l'avénement de Catherine au trône, Ganniball fut chargé de donner des leçons de mathématiques au jeune grand-duc (depuis Pierre II). Après l'avénement au trône de celui-ci, en 1727, Menchikow, qui n'aimait guère le nègre si loyal et d'un caractère si emporté, le chargea d'aller en Sibérie reconstruire la ville de Sélenginsk sur un emplacement nouveau. C'était un exil déguisé. Ganniball, ennuyé de son séjour dans un pays sauvage, partit, en 1729, sans en avoir obtenu la permission, pour Moscou où se trouvait la cour, comptant sur la protection du prince Basile Loukitch Dolgoroukow, qu'il avait connu en France, et avec lequel, dans le temps, il avait fait le voyage de Paris en Russie. Il fut arrêté et envoyé à Tomsk pour y être détenu sous bonne garde, avec une pension alimentaire de dix roubles par mois. Il écrivit au prince Basile, et par l'intercession de ce dernier, il obtint son élargissement et sa nomination comme major dans la garnison de Tobolsk. Après l'avénement d'Anne au trône, il obtint, par l'intercession de Münich, qu'il avait connu à la cour de Pierre I, et auquel il se trouvait rattaché par une similitude de goûts pour la science du génie militaire, sa translation dans le corps de cette arme, mais pour y être employé en Sibérie. L'année suivante, ennuyé de son séjour dans ce pays éloigné, il n'y tint plus, et sans aucune permission il se mit en route pour Pétersbourg. Plus heureux qu'il ne l'avait été deux années auparavant, il arriva à sa destination, et se présenta devant Münich.

La cour se trouvait encore à Moscou. Münich cumulait les fonctions de gouverneur-général de Pétersbourg et celles de président du collége de la guerre; il accueillit Gannibal à merveille, et après l'avoir bien sermonné sur son imprudence, l'engagea à chercher refuge et asile à la campagne, à s'y faire oublier, pendant que lui, Münich, trouverait moyen de masquer son équipée et de lui obtenir sa démission du service. Ce fut seulement deux ans après, en 1733, que le crédit de Münich obtint cette démission si impatiemment attendue par le fougueux nègre. Pendant son séjour à la campagne, dans une profonde et studieuse retraite, il se mit à écrire les Mémoires de sa vie, en français, mais un jour, entendant résonner la clochette d'un équipage de voyage, il s'imagina qu'on arrivait pour le saisir et l'emmener, et il jeta au feu son manuscrit.

Après avoir obtenu sa démission, Gannibal se fixa dans une terre qu'il possédait en Esthonie, et il y épousa Christine-Régine de Sahaesberg, dont il eut cinq fils, tous mulâtres, dont le type africain constatait l'irrécusable légitimité.

En 1740, après la chute de Bieren, Münich fit nommer Gannibal lieutenant-colonel de l'artillerie dans la garnison de Réval. — Un an après, Élisabeth montait sur le trône, et l'ancien serviteur de son père lui adressait une lettre, où il lui répétait les paroles du bon larron à Jésus-Christ : « ne m'oubliez point dans votre royaume. » Cette lettre eut un plein succès; le 18 janvier 1742, le lieutenant-colonel Gannibal fut promu au rang de général-major et nommé premier commandant de la place de Réval. Dix ans après, il fut transféré derechef dans le corps des ingénieurs; promu lieutenant-général (25 décembre 1755), nommé directeur-général du génie militaire; promu général en chef (23 octobre 1759) et reçut, l'an suivant, le cordon de St-Alexandre.

Sous le règne de Pierre III, il donna sa démission du service, se retira à la campagne, et y mourut en 1781, dans la 86me année de son âge.

Abraham Gannibal a fourni la preuve la plus éclatante de l'injustice de l'odieux préjugé, infligeant à la race nègre une réputation d'infériorité sous le rapport intellectuel et moral. Il avait immensément d'esprit, une prodigieuse facilité pour l'étude, une rare capacité pour les mathématiques et les diverses branches des connaissances humaines, auxquelles les mathématiques servent de science-mère. Il était également doué d'un caractère noble et élevé et d'une incorruptible probité. Ses défauts consistaient en une violence de caractère poussée à ses dernières limites, en une jalousie effrenée et une avarice sordide.

Il avait eu, de son second mariage, cinq fils : Ivan, Pierre, Janvier-Joseph, Isaac et Jacques; les deux derniers moururent jeunes. Pierre Avramovitch, au contraire, vécut long-temps : né en 1740, il vivait encore en 1824. Avec sa mort, s'éteignit la famille Gannibal.

Janvier, plus connu sous le nom de Joseph Avramovitch, avait été baptisé sous le nom de Janvier, mais celui-ci se prononçant en russe *Ianouarii*, sa mère, allemande de naissance et d'éducation, parlant mal le russe, le trouva d'une prononciation par trop difficile et déclara vouloir appeler ce fils : *Joseph*. Ce fut un grand mauvais sujet. Marié à une femme très-estimable, Marie Alexéievna Pouchkine; en ayant eu une fille, Nadine (qui fut plus tard la mère du célèbre poëte Pouchkine), il voulut se remarier du vivant de sa femme, et il accomplit cette illégalité, au moyen d'un *faux* certificat du décès de son épouse. L'impératrice Catherine fit déclarer ce second mariage nul et non-avenu, mais à la sollicitation du frère aîné du coupable, dont je vais parler tout-à-l'heure, elle borna le châtiment du faussaire-bigame à un exil à la campagne, où il mourut en 1806, d'une mort à la François I, malgré ses 64 ans.

Le fils aîné du général nègre, Ivan Avramovitch, fut un homme de mérite, un homme bien distingué et tout à fait respectable. Lieutenant-général dans l'artillerie de la marine, il se signala, dans la campagne de Morée de 1770, par la prise de la ville de Navarin, et par sa conduite au fameux combat de Tchesmé; plus tard, il commanda la flotte russe dans la mer Noire, et fut chargé par le prince Potemkine, en 1779, de la construction de la ville de Kherson. — Lors de l'acte de bigamie, accompli par son frère, il se montra admirable d'affection et de tendresse envers sa belle-soeur et sa nièce; toutes les deux trouvèrent dans sa maison un asile aussi affectueux qu'honorable; il soigna l'éducation de sa nièce, la dota et la maria à Serge Lvovitch Pouchkine. Il mourut en 1801, à l'âge de 66 ans.

Sous le règne de Pierre II, les comtes de Vier et Santi languissaient en exil, en Sibérie.

Le premier comte de Vier était issu d'une famille d'israélites portugais réfugiés, nommés di Vier, établis en Hollande. Son père s'était fait baptiser sous le nom d'Emmanuel, et le fils, baptisé sous celui d'Antoine, se trouvait, encore enfant, en qualité de mousse sur un vaisseau, où Pierre I^er^ l'aperçut et le prit à son service. D'abord page et mignon, ensuite aide-de-camp *(denstchik)* du czar, il devint son aide-de-camp-général et grand-maître de police à Pétersbourg. Exact et zélé au service, d'une intelligence médiocre, il n'avait aucun principe de morale; avec cela agréable, insinuant, d'un caractère gai, il fut toujours le bien-venu à la cour. Il vint demander à Menchikow la main de sa soeur Anna; l'orgueilleux maréchal, oubliant que son origine à lui ne surpassait nullement celle de de Vier ni en illustration, ni en respectabilité, se montra si blessé, si courroucé de cette demande, qu'il appela ses gens, fit saisir le jeune homme, lui fit lier pieds et mains, fit apporter des verges et lui administra une verte fustigation. Le fustigé alla porter plainte au souverain : le czar se fâcha

et ordonna de conclure le mariage. — Menchikow et de Vier, quoique beaux-frères, devinrent ennemis mortels.

Sous le règne de Catherine I, de Vier fut promu lieutenant-général, créé comte, et malgré la toute-puissance de Menchikow, il jouit d'une faveur signalée.

J'ai raconté (page 9) de quelle façon Menchikow, gagné par l'empereur Charles VI, séduit par la double perspective de placer sa fille sur le trône de Russie et de se voir lui-même admis au collége des princes souverains du saint-empire, travaillait à décider Catherine à léguer la couronne au jeune grand-duc Pierre. — De Vier, par haine pour son beau-frère qui continuait à le traiter avec un dédain méprisant, se joignit à ceux qui, ayant pris une part plus ou moins active à la catastrophe du czarévitch Alexis, le père du jeune grand-duc, redoutaient une réaction de cour et les vengeances des exilés de 1718, spécialement celle de la vieille czarine Eudoxie Lapouhine, victime d'un martyre si long et si immérité, et aïeule du jeune prince. Ceux qui redoutaient le plus l'avénement de Pierre II étaient les deux chefs de la chancellerie secrète : le vieux comte Tolstoy, dont les conseils et les intrigues avaient décidé le retour en Russie du malheureux czarévitch, retour devenu la source de sa fin déplorable, et le général Ouchakow; ensuite le procureur du sénat Grégoire Skorniakow-Pissarew, ancienne créature de Menchikow, ce même drôle qui, en 1718, envoyé au couvent de Souzdal pour y arrêter la czarine Eudoxie et l'amener à Moscou, avait fait fouetter plus de cinquante nonnes de ce couvent, et en avait fait expirer plusieurs sous les verges. A eux se joignirent deux grands seigneurs froissés par les façons hautaines et insolentes du maréchal, dont l'insolence et la hauteur se trouvaient véritablement dignes d'un parvenu comme il l'était : le vieux général Ivan Boutourline et Alexandre Narychkine; ceux-ci tâchaient d'indisposer le jeune grand-duc contre Menchikow et se servaient à cet effet du crédit naissant de l'un des gentilshommes de cour *(kof-yunker)* du grand-duc, le prince Ivan Dolgoroukow, un jeune homme de 18 ans à peine.

Ils profitèrent d'un voyage de Menchikow à Mittau, où il s'était rendu dans le but de travailler à son élection comme duc de Courlande, et ils décidèrent l'impératrice à signer un ordre d'arrestation du maréchal, lui représentant, que son ambition désordonnée à la recherche du trône de Courlande pouvait entraîner la Russie dans une guerre avec la Pologne; lui affirmant comme si l'indignation populaire était montée contre Menchikow au point de faire courir de sérieux dangers à l'impératrice et à ses deux filles. Le duc de Holstein obtint la révocation de cet ordre d'arrestation. Ce prince, par bonté de coeur, avait l'habitude de solliciter pour tout le monde, et son absence complète d'esprit ne lui permettait, ni de bien juger une situation poli-

tique, ni même de comprendre toute la portée de ses actes. — Des écrivains ont prétendu qu'il avait suivi, en ceci, les avis de son ministre et principal conseiller comte Bassewitz. Peut-être ce dernier, après la victoire de Menchikow sur ses ennemis, s'était-il attribué, aux yeux du vainqueur tout-puissant, le privilége d'un service d'une portée aussi immense, mais il nous est impossible de croire que Bassewitz, si intelligent, si habile, si sincèrement dévoué au duc de Holstein, ait pu lui donner un conseil aussi maladroit et aussi funeste. — L'ordre d'arrestation révoqué, Menchikow revint à Pétersbourg plus puissant que jamais.

Pendant la dernière maladie de Catherine, de Vier tint la conduite la plus inconvenante et la plus imprudente. Au palais même, il disait à haute voix, et à des personnes de l'entourage de l'impératrice : « qu'il » n'y avait nulle raison de verser des larmes. » Assis dans un salon du palais, causant et riant avec les personnes qui s'y trouvaient, il vit entrer la duchesse de Holstein les larmes aux yeux, et sans se lever de sa place, il eut l'audace de lui dire en riant : « pourquoi vous » livrer à l'affliction? Prenez un verre de vin pour vous réconforter. » Il dit au jeune grand-duc : « allons faire un tour de promenade en » calèche : bientôt vous serez libre. » — Il ne voulut point se lever de sa chaise en présence de la grande-duchesse Élisabeth; enfin, s'approchant de Sophie Skavronski, la nièce de l'impératrice, il voulut la faire valser, lui disant : « cessez donc de pleurer : allons danser! » — Évidemment, le grand-maître de police était ivre ce jour-là.

Arrêté par ordre de Menchikow, de Vier fut mis à la torture; la douleur lui arracha des aveux, qui amenèrent l'arrestation de ses amis politiques du moment, et immédiatement après le décès de l'impératrice, Narychkine, Ouchakow et Boutourline furent exilés à la campagne; Ivan Dolgoroukow fut épargné sur l'intercession larmoyante du jeune empereur; le comte Tolstoy et son fils aîné furent exilés au couvent de Solovetsk sur la mer Blanche, après avoir été dépouillés de leurs titres et biens; de Vier et Pissarew furent knoutés en place publique, leur fortune fut confisquée et ils furent exilés en Sibérie; de Vier, dépouillé de son titre de comte, fut envoyé à Ohotsk. Sous le règne d'Anne, il fut chargé de l'administration d'Ohotsk, mais il n'obtint une amnistie complète qu'après l'avénement d'Élisabeth au trône. Alors il fut rappelé à Pétersbourg, fut rétabli dans son grade de lieutenant-général et dans son titre de comte; se vit restituer celles d'entre ses terres qui n'avaient point été octroyées à d'autres, et fut promu, peu après, au rang de général en chef. Il mourut en 1745.

Son fils unique, le comte Pierre de Vier, se trouvait, au moment de la catastrophe paternelle, page de la chambre à la cour de la duchesse Anne de Holstein, qu'il accompagna à Kiel après son départ de Russie. Après la mort de la duchesse, de Vier servit, en

qualité d'officier, dans l'artillerie holsteinoise; il fut nommé, en 1735, gentilhomme de la chambre du duc, mais il préféra retourner en Russie, en 1736. Sous le règne d'Élisabeth, il devint lieutenant-général, et jouit de l'affection de l'ivrogne et demi-idiot grand-duc héréditaire (Pierre III), lequel, après son avénement au trône, lui conféra le grade de général en chef et le cordon bleu. C'était un homme nul, adonné à la boisson, d'un caractère plat. Il laissa deux fils, Antoine et Michel, devenus des brigands célèbres dans les annales du midi de la Russie, et j'emploie ici l'expression de « brigands » nullement au figuré! J'aurais à narrer plus loin les brigandages des deux frères, comtes de Vier.

François de Santi, gentilhomme piémontais, un véritable aventurier, compromis à Paris dans la conspiration de Cellamare, avait trouvé un asile à la petite cour de Hesse-Hombourg. Il y avait fait la connaissance de ce mauvais drôle de prince Louis de Hesse-Hombourg, général russe, dont j'ai parlé plus haut; grâce à sa protection, il avait été admis au service de Russie, et nommé héraut d'armes auprès du sénat. Il fut chargé de composer des armoiries pour les familles nobles; il en profita pour se donner à soi-même le titre de comte, long-temps porté irrégulièrement par ses descendans, et légalisé enfin par l'empereur Paul en 1800. Il connaissait plusieurs langues, il était fort intrigant et il se lia intimement avec le premier comte Tolstoy, grâce auquel il obtint, après l'avénement de Catherine au trône, la place de maître des cérémonies à la cour, mais aussi cette amitié avec Tolstoy fut la cause de son long et dur exil. Après l'arrestation de Tolstoy et son envoi au couvent de Solovetsk, Santi fut également arrêté, et envoyé à Iakoutsk en Sibérie, où dans les premiers temps de son séjour, il fut chargé de chaînes aux pieds et aux mains. Il fut ensuite transféré à Verholensk, et en 1734, le vice-gouverneur d'Irkoutsk, Sytine, permit au malheureux de venir habiter Irkoutsk, libre et tranquille; il y épousa la fille d'un ancien fonctionnaire de cette ville *(podiatchiy spripisiou)*, nommé Tatarinow. Au bout de quelques mois, arriva l'ordre de Bieren d'envoyer l'infortuné Santi au petit hameau *(zimovié)* d'Oustviléisk, à 3,500 verstes au-delà d'Irkoutsk, pour y être détenu sous la garde de soldats commandés par un sous-officier, et d'y être détenu isolé de tous, sans plumes, ni encre, ni papier. Il passa plusieurs années, sous ce climat rigoureux, dans une maison non-chauffée, où il n'y avait même point de poële, souffrant du froid, chargé de chaînes; manquant souvent de pain, et nourri alors de farine délayée dans de l'eau froide : l'absence de poële mettant obstacle à la cuisson du pain. Élisabeth, après son avénement au trône, le fit revenir de cet affreux exil, le nomma grand-maître des cérémonies avec le rang de conseiller privé et lui fit cadeau d'une belle terre en Livonie. Le vieillard payait les domestiques de la cour pour lui redire

les propos, que l'impératrice et les principaux personnages de son entourage pourraient tenir sur son compte à lui; un jour, Élisabeth, à dîner, répéta cette phrase française si connue et si banale : « santé n'est » pas sans *t*, mais maladie est sans *t* ». Le domestique payé par Santi, ignorant la langue française, prit le mot de maladie pour le mot russe *molodoy* (le jeune), et alla faire son rapport au vieillard, lui racontant que S. M. avait dit à table : « Santi n'est plus un Santi, mais voilà, le » jeune Santi! » Le vieillard s'écria : « si je suis, moi, un homme fini, » au moins mon fils a-t-il la chance de faire une belle carrière! »

Devenu vieux et complétement infirme, Santi obtint, en 1757, le cordon de Saint-Alexandre, et deux mois après, l'autorisation de se retirer du service avec le rang de conseiller privé actuel. Il mourut bientôt, laissant deux fils et quatre filles. L'un de ses petits-fils a long-temps résidé, à Weimar, en qualité de chargé d'affaires de Russie.

Sous le règne de Pierre II, le haut clergé russe comptait dans son sein, à défaut de pères de l'église éminens par leurs vertus, plusieurs princes de l'église remarquables par leur intelligence et dévorés d'ambition. C'étaient : Féofane Procopovitch, archevêque de Novgorod et président du synode; Féofilakte Lopatinski, archevêque de Tver; George Dachkow, archevêque de Rostow.

Pierre I, après la mort, en 1699, d'Adrien, dernier patriarche de Russie, avait laissé cette dignité vacante et avait appelé à l'intérim des fonctions de patriarche *(blustitél patriarchaho prestola)* un prélat dont il connaissait la soumission et l'obéissance à ses volontés, Étienne Iavorski, élevé par lui à la dignité de métropolitain de Riazane. Rencontrant dans le clergé une violente opposition à ses réformes, opposition parfaitement digne de mépris, puisqu'elle prenait sa source dans des calculs d'intérêt personnel, et dans le désir de continuer l'exploitation fort lucrative de la superstition si répandue à cette époque, Pierre Ier ne s'arrêta devant aucun moyen pour briser cette opposition. Si jamais le terrible czar a mérité, sur un point quelconque, l'absolution la plus complète de la part de la postérité, ce fut dans la conduite si dure, mais si éminemment intelligente, tenue par lui envers ce clergé, qui lui-même avait été si dur et si cruel dans les temps de son pouvoir; ainsi, au dix-septième siècle encore, le clergé russe faisait arracher les narines aux fumeurs de tabac, et ainsi de suite..... Si Pierre n'avait point brisé, à quelque prix que ce fût, l'opposition du clergé, nous aurions été en ce moment une nation asiatique.....

Pour tenir sous sa main ce clergé, qu'il avait écrasé au point de ne plus permettre aux moines d'avoir, dans leurs cellules, ni plumes, ni encre, ni papier, en les obligeant, s'ils avaient des lettres à envoyer, à les écrire dans le réfectoire du couvent, pour ainsi dire sous les yeux du public, pour tenir le clergé dans les liens de cet assujettissement si complet, il fallait à Pierre Ier un homme soumis et obéissant : il

l'avait trouvé dans la personne d'Étienne Iavorski, né à Lvow (Lemberg) et dont les parens étaient venus se fixer à Néjine, en Petite-Russie. Iavorski, un homme fort intelligent et très-instruit, avait fait ses études à Kiew et voyagé en Pologne; sans avoir précisément des sympathies prononcées pour le catholicisme romain, il n'éprouvait point pour lui la même hostilité qu'à l'égard de la religion luthérienne, contre laquelle se trouve spécialement dirigé le plus célèbre d'entre ses ouvrages : « La pierre de la religion orthodoxe » *(kamène véry pravoslavnoy)*. Il ambitionna la dignité de patriarche, mais Pierre était trop habile pour commettre une faute pareille. Après la conclusion de la paix avec la Suède, en 1721, Pierre I, plus libre dans ses mouvemens à l'intérieur du pays, profita du moment solennel de cette paix si brillante pour procéder définitivement à l'abolition officielle de la dignité de patriarche, vacante depuis 22 années et pour la remplacer par l'institution d'un synode dont les membres, amovibles et révocables à volonté, ne peuvent d'ailleurs prendre aucune décision sans le contre-seing approbatif du procureur du synode, c'est-à-dire d'un fonctionnaire laïc révocable à volonté. Cette mesure si grave était indispensable à l'époque où elle fut prise, et sans elle il aurait été impossible de continuer à marcher dans la voie des réformes et de la civilisation. Mais depuis, l'organisation du synode a fait son temps, et comme toutes les institutions, jadis utiles, mais arrivées à se survivre, elle ne saurait être que nuisible. De nos jours, le besoin de liberté se fait sentir partout, et le clergé russe, lié et foulé aux pieds par le pouvoir temporel de nos empereurs, se trouve redevable, à cette organisation du synode, et de sa position humiliante, avilie, et des vices, qu'une position humiliante tend à faire germer et à développer. De nos jours, la liberté complète rendue à l'église russe, mais alliée à une tolérance absolue et illimitée pour tous les autres cultes sans exception, pourra seule relever notre clergé si déchu et le placer dans une position digne et respectable.

Lors de la création du synode en 1721, Iavorski en fut nommé le président; il mourut l'année suivante, à l'âge de 64 ans, et il eut pour successeur, dans la présidence du synode, Théodose Ianovski, alors archevêque de Novgorod. C'était un prélat fort peu estimable, avide et simoniaque, sans tenue ni dignité personnelle, insolent et grossier lorsqu'il pouvait se le permettre, mais ne reculant devant aucune platitude, aucune bassesse en vue de ses intérêts matériels. Pierre I^er^ avait fait sa connaissance lorsqu'il était archimandrite de l'antique couvent de Houtynskoy à Novgorod et il l'avait transféré, en la même qualité, à Pétersbourg, dans le couvent nouvellement fondé d'Alexandre-Nevski. Ianovski avait pris une part active aux orgies du czar; il avait figuré dans le conclave (voyez page 140); cette basse et vile conduite lui avait valu la dignité d'archevêque de Novgorod, de vice-président du synode lors de la création de celui-ci, et après la mort

de Iavorski, la présidence du synode. Il avait dévalisé plusieurs d'entre les églises de son diocèse, enlevé les diamans qui ornaient les images et les vêtemens pontificaux. Il avait pris une part active à l'avénement de Catherine I, et il se croyait tout permis. Trois mois après la mort de Pierre I, il voulait traverser en voiture un pont sur le petit canal à côté du palais, dans un moment où le passage de ce pont se trouvait interdit à tous les équipages, vu la proximité de la chambre à coucher de l'impératrice qui dormait, et ne voulait point être troublée dans son sommeil; le factionnaire placé à côté du pont, observant la consigne donnée, ne voulut point laisser passer l'équipage du prélat : celui-ci, furieux, sortit de sa voiture, leva sa crosse épiscopale sur le fonctionnaire, et traita de « brebis galeuse » le capitaine aux gardes Brédihine, de service ce jour-là, accouru au bruit de ce scandale. Quelques jours après, à la cathédrale de la forteresse, après un solennel service funèbre en mémoire de l'empereur, le grand-maître de la cour de l'impératrice, Mathieu Olsoufiew s'étant approché de Ianovski pour l'inviter, ainsi que les autres prélats, à dîner chez l'impératrice, reçut la réponse, très-grossièrement formulée, qu'il n'acceptait point et ne remettrait plus les pieds au palais. Le lendemain il fut arrêté, jugé, dégradé de son rang épiscopal et il finit ses jours, en qualité de simple moine, dans un couvent éloigné *(Nicolskoy Korelskoy Arhangelskoy monastyre)*, enfermé dans une cellule et gardé à vue par des soldats préposés à cet effet*. Il eut pour successeur, dans la chaire archiépiscopale de Novgorod et dans la présidence du synode, le célèbre Féofane Procopovitch, celui de tous les ecclésiastiques russes de son temps qui brilla le plus par sa haute intelligence, et en même temps se signala par l'absence la plus complète des vertus apostoliques, et même celle des sentimens chrétiens.

Féofane Procopovitch, fils d'un bourgeois de Kiew, naquit dans cette ville en 1681, étudia dans une école grecque-unie; acheva son éducation à Rome; de retour dans son pays, il embrassa la religion grecque; devint moine et professeur de poésie à l'académie ecclésiastique de Kiew. Il fut présenté à Pierre I^er^ en 1706, à la suite d'un sermon prononcé par lui en présence du czar, lors d'un séjour de ce dernier à Kiew. Pierre, frappé de son intelligence, le prit avec soi, en 1711, lors de son départ pour la campagne du Prouth. Il s'agissait de soulever les sujets slaves du Sultan, au nom de la similitude de religion entre eux et les Russes; le czar comptait beaucoup sur l'intelligence, l'activité et l'énergie de Féofane. Après l'échec de la campagne, Pierre nomma Féofane recteur de l'académie ecclésiastique de Kiew et professeur de

* Ce couvent, aujourd'hui tombant en ruines, avait été fondé, en 1471, par la célèbre Marthe Borétski, veuve du *possadnik* novgorodien Isaac Borétski, en souvenir de deux de ses fils, qui s'étaient noyés pendant qu'ils faisaient une tournée dans les immenses propriétés de leur famille.

théologie. — Pendant ce temps le czar songeait à donner une nouvelle organisation au clergé russe; il méditait l'institution du synode; il trouvait Iavorski trop vieux et surtout un peu enclin aux tendances catholiques; il avait observé, dans ses conversations avec Féofane, l'aversion profonde pour le catholicisme que ce dernier avait rapportée de son séjour à Rome, où il avait été à même d'en voir de près les vices, les mensonges, l'hypocrisie, les simonies dégoûtantes et l'idolâtrie de la personne papale, idolâtrie si complétement opposée aux premières notions de la vraie religion chrétienne; il savait que l'esprit éminent et sérieux de Féofane, esprit d'examen, de critique, d'investigation, le portait aux tendances luthériennes. Pierre Ier n'avait aucun sentiment religieux; sur son lit de mort, en recevant la sainte communion, à ce moment solennel, où l'homme se voit en présence de l'éternité s'il possède la foi, du néant s'il est incrédule, à ce moment suprême Pierre répétait : « mon Dieu! venez au secours de mon incrédulité » *(Gospodi! pomoghi moémou néviériiu!)*. Ce qu'il voulait dans un prélat, c'était l'intelligence nécessaire pour dominer les âmes et gouverner les esprits, et l'absence de toute tentative pour arracher le clergé au joug qu'il lui avait imposé, joug indispensable à cette époque de réformes et de transformation en Russie. Sous ce rapport, les tendances luthériennes lui convenaient à merveille, et Féofane était son homme, Féofane si intelligent, si énergique, avec cela si habile et dans toute la force de l'âge. — En 1716, il le nomma évêque de Pskow et de Narva, et le prit pour principal collaborateur dans ses réformes ecclésiastiques. Au moment de la création du synode, en 1721, il en fut nommé membre avec le titre d'archevêque, au grand désespoir de Iavorski, qu'une haine mutuelle et ardente séparait du rusé prélat. Après la mort de Iavorski, nommé vice-président du synode, il contribua pour beaucoup, par son esprit entreprenant et son habileté, à l'avénement de Catherine au trône. Trois mois après, lors de l'exil de Théodose Ianovski, il le remplaça et dans le poste d'archevêque de Novgorod et dans la présidence du synode.

Rarement il fut donné à un homme de posséder une intelligence aussi vaste, un savoir aussi varié, aussi encyclopédique. Il écrivait avec la même facilité des livres de théologie, d'histoire, de politique, des sermons, des oraisons funèbres; il faisait des vers dans ses momens de loisir; il unissait les talens d'un homme d'état à une ambition démesurée, et les capacités d'un habile administrateur à l'esprit d'intrigue le plus fin, le plus délié. Mais son caractère moral se trouvait au-dessous de toute critique : envieux, méchant, sans foi ni loi, perfide et cruel en même temps, il fut capable de toutes les noirceurs; il ne recula jamais devant aucune scélératesse.

Sous le règne de Pierre II, il eut bien de la peine à empêcher le rétablissement de la dignité patriarcale, recherchée à la fois par l'arche-

vêque Dachkow, soutenu par le favori Ivan Dolgoroukow et son père; par l'archevêque Lopatinski, soutenu par les Galitsyne; dignité à laquelle Basile Loukitch Dolgoroukow, appuyé par le duc de Liria, voulait élever le prince Jacques Pétrovitch Dolgoroukow (qu'il ne faut point confondre avec le célèbre et respectable sénateur prince Jacques Fédorovitch, mort en 1720). — Le prince Jacques Pétrovitch, frère de mon trisaïeul, était, sauf le respect que je dois à sa mémoire, une espèce de demi-idiot. Devenu veuf dans un âge jeune*, il s'était plongé dans l'ascétisme et dans une existence monacale.

J'ai parlé (page 6) de la conversion de ma trisaïeule au catholicisme et du fanatisme de néophyte dont elle se trouvait prise; j'ai raconté (page 8) comment le prince Basile Loukitch Dolgoroukow, lequel, lui, ne croyait ni à Dieu, ni au diable, avait conclu un pacte avec les jésuites, en vertu duquel pacte il s'engageait à procurer aux catholiques, en Russie, toutes sortes de droits et de priviléges, et les pères de l'ordre de Jésus s'engageaient à le pousser, par leurs intrigues, au poste de premier ministre, et à l'y soutenir par leur influence.

L'on aurait engagé le prince Jacques Pétrovitch à se faire moine, ce qui n'eut souffert la moindre difficulté de sa part; une fois devenu moine, on l'aurait élevé au patriarcat, et l'extrême étroitesse de son intelligence aurait permis de le dominer et de le faire manoeuvrer comme une marionnette. Le duc de Liria, très-expert en fait d'intrigues, appuyait beaucoup celle-ci, dont la cheville ouvrière était l'abbé Jubé, à la fois aumônier de l'ambassade espagnole en Russie et gouverneur des fils de ma trisaïeule, dans la maison de laquelle il habitait.

Féofane Procopovitch, voyant la chaire patriarcale assiégée ainsi de trois côtés à la fois, se servit, pour en défendre l'accès, du moyen le plus habile et en même temps le plus simple : celui de mettre les concurrens aux prises entre eux, et de les paralyser les uns par les autres. Grâce à ce manége, conduit avec toute l'habileté dont il se trouvait doué, et son habileté, je l'ai dit, était immense, il parvint, pendant la durée du règne de Pierre II, à empêcher le rétablissement du patriarcat. Si Pierre II avait vécu et s'il avait épousé la princesse Catherine Dolgoroukow, il est assez probable que l'archevêque Dachkow aurait fini par triompher et serait arrivé à ceindre la mitre patriarcale, mais la mort prématurée du jeune empereur donna la victoire à Féofane.

Dans les diverses combinaisons surgies parmi les différens partis, après la mort de Pierre II, pour limiter le pouvoir impérial, aucune place n'était faite au clergé, dans aucune de ces combinaisons. Féofane en profita pour instiguer le clergé en faveur du rétablissement de l'ab-

* Il avait eu une seule fille, Marie, qui épousa le czarévitch George de Géorgie, fils du czar Vahtang V. Elle eut une seule fille, Anna, mariée au prince Alexis Galitsyne, et aïeule du comte Alexis de Saint-Priest.

solutisme. Ces intrigues lui valurent la faveur de l'impératrice Anne; ses tendances luthériennes lui attirèrent la bienveillance intime de Bieren, des Loewenwolde, Mengden, Korff, Albrecht et autres Allemands affamés, empressés à se précipiter sur la Russie, pour traire cette vache immense..... Le crédit de Féofane devint plus puissant que jamais, et il donna libre cours à ses haines, à ses rancunes, à ses vengeances implacables et cruelles.....

Léon Iourlow, évêque de Voronèje, fut dégradé du rang épiscopal, *knouté* et envoyé comme simple moine dans le couvent de la Croix à Arhangelsk; le crime du malheureux consistait en ce que le courrier du synode, expédié à Voronèje pour annoncer l'avénement d'Anne, étant arrivé un ou deux jours après le courrier du sénat expédié au gouverneur de la province (Féofane, président du synode, avait *combiné et arrangé ce retard)*, il fut impossible à l'évêque, *et cela aux termes de la loi,* de chanter le *Te Deum* au moment où le gouverneur lui en avait fait la demande*.

Varlaame Vanatovitch, archevêque de Kiew, ancien aumônier de la flotte russe sous Pierre I, sur la simple accusation de n'avoir point officié lui-même un *Te Deum* le jour de la fête de l'un des membres de la famille impériale, fut dégradé du rang épiscopal et exilé, à titre de simple moine, au couvent de Saint-Cyrille, à Bélozersk.

Tous les deux, Iourlow et Vanatovitch, restèrent en exil jusqu'à l'avénement au trône de l'impératrice Élisabeth, en 1741. — Elle leur restitua la dignité épiscopale, mais l'un et l'autre refusèrent les diocèses qu'on leur offrait. Iourlow se retira au couvent de Znamenskoy à Moscou, où il mourut en 1755, et Vanatovitch, à celui de Tihvine, qu'il avait administré jadis avec le rang d'archimandrite (1719 à 1722); il y finit ses jours dans une profonde retraite (схимонахомъ) en 1751.

* L'existence de ce prélat fut des plus agitées et des plus extraordinaires. Laurent Iourlow, d'une famille de bonne noblesse, se trouvait page de la czarine Marthe Apraxine. — Un jour, la czarine, Pierre I et plusieurs seigneurs de la cour se trouvaient, à Moscou, à un grand festin chez le marchand hollandais Hope, très-aimé du czar. Hope avait l'habitude, lorsqu'il lui arrivait de recevoir le czar dans sa maison, de lui offrir du vin dans une superbe et élégante coupe d'argent, spécialement destinée à cet usage, et appelée *la coupe du czar*. Ce jour-là, pendant le festin, la coupe disparut, et Iourlow également. Pierre I se douta de la chose, et dit à sa belle-sœur de faire envoyer au palais, le lendemain matin, son page Iourlow. La czarine, de retour à la maison, transmit cet ordre au page, qui se jeta à ses pieds, et avoua le vol commis par lui. "Malheureux! qu'as-tu fait! dit l'excellente czarine. "Le czar te fera knouter, et te fera matelot, ou au moins soldat à vie!" — Elle lui donna quelques ducats, et l'engagea à chercher son salut dans la fuite. Il se sauva à Vologda, se fit moine sous le nom de Léon, et après plusieurs années d'une existence des plus exemplaires, il avoua sa véritable origine. Il fut nommé archimandrite du couvent de Goritskoy, dans la ville de Péréiaslaw-Zaleski (à 130 verstes de Moscou), et en 1727 il fut élevé à la dignité d'évêque de Voronèje.

En même temps Ignace Smola, évêque de Kalomna, prélat d'une rigide pureté de mœurs, que l'on avait été obligé, en 1727, de faire sortir à peu près par force du couvent de Nilow, où il s'était retiré, de son plein gré, pour se livrer à la contemplation religieuse, en 1722, après avoir occupé, pendant trois années, le poste éminent de métropolitain de Kroutitsy *(Kroutitskoy, Sarskoy i Podonskoy)*, Ignace Smola, rien que pour avoir refusé de trouver l'évêque Iourlow coupable de dégradation et du knout pour s'en être tenu à la lettre de la loi, fut également dégradé de son rang épiscopal et exilé, comme simple moine, au couvent de Sviiajsk à Kazan. L'archevêque Dachkow finit également ses jours comme simple moine, et la destinée de Lopatinski fut affreuse.

Arrivé au but de ses voeux, de son ambition, maître absolu du clergé russe courbé à ses pieds, après avoir exilé, emprisonné, martyrisé ses ennemis, Féofane mourut à Pétersbourg, le 8 septembre 1736, à l'âge de 55 ans. Sa fin fut agitée et pénible : l'aspect de l'éternité le terrifiait. Sur son lit de mort, portant la main à son front, il s'écria : « oh! ma tête, ma tête, après avoir largement bu à la coupe de l'intelligence, où iras-tu te reposer? *(o golova, golova, razouma oupivsia, gdé préklonichsia?)*

Mais tous les vices de Féofane, ses crimes eux-mêmes, ne pourront jamais effacer ses titres à la reconnaissance éternelle de la Russie, pour les immenses services, par lui rendus à la cause de la civilisation dans notre pays. L'intelligence, les sciences, les lettres trouvèrent en lui le protecteur le plus zélé, le plus actif, le plus énergique. — Non-seulement il protégea Antiochus Cantémir contre les rancunes du clergé, blessé par les vers satiriques du jeune Grec, mais encore il leva les obstacles qui s'opposaient à la continuation des études de Lomonossow; il se fit le protecteur de cette haute intelligence destinée à devenir l'une de nos gloires nationales les plus grandes et les plus belles, destinée à devenir le Pierre I de la science et de la littérature en Russie. — Sans Féofane, la Russie n'aurait peut-être jamais eu Lomonossow, et ceci seul constitue déjà un titre ineffaçable à la reconnaissance de la postérité.

Pendant qu'il occupait le poste d'archevêque de Pskow, Féofane avait pris, dans cette ville, pour maîtresse, la femme de l'un des chauffeurs de poëles *(istopnik)* du palais épiscopal; il en eut un fils auquel il donna le nom de Grégoire Nicolaïévitch Téplow; ce fils devint l'un des hommes les plus intelligens, les plus instruits et les plus fourbes de son temps. Il fut le gouverneur du maréchal-hetman Razoumovski et sénateur sous le règne de Catherine II.

George Dachkow*, archevêque de Rostow et de Iaroslaw, issu d'une

* Il ne faut point confondre cette famille avec les princes Dachkow, issus de Rurik, éteints en 1807, et dont le nom a été transmis à la branche cadette des Vorontsow.

famille de bonne noblesse, avait commencé par le métier des armes, et jeune encore, il s'était signalé, par sa bravoure, au siége d'Azow, sous les ordres du boyar Schéine*. — J'ignore la cause ayant amené ce vaillant militaire à entrer dans un couvent, et cela à une époque, où le clergé, brisé sous la main énergique de Pierre I, voyait déchoir et sa position et son influence. Nous ne saurions attribuer la grave détermination prise par Dachkow à des tendances d'ascétisme ou de mysticisme, à des élans vers le ciel : l'ardeur déployée par lui dans la poursuite de la dignité de patriarche, les moyens tout mondains auxquels il eut recours en cette occasion, nous interdisent toute possibilité de placer ce prince de l'église parmi les pères de l'église. — Anciennement lié avec la famille Dolgoroukow, il se trouvait appuyé par le favori, prince Ivan, et par le père du favori, le prince Alexis. Il faisait tout son possible pour capter leur bienveillance; le père et le fils, à l'instar de la plupart des hommes de l'époque, étaient des concussionnaires éhontés; il leur envoyait des cadeaux fréquens et de haut prix; l'on parla surtout beaucoup, dans ce temps, de deux magnifiques attelages de six chevaux chacun, à eux envoyés par lui. La mort de Pierre II vint mettre à néant toutes les espérances de Dachkow, qui finit ses jours dans un couvent comme simple moine, et dans la retraite la plus profonde (схимонахъ).

Fédor Lopatinski, en religion Féofilakte, originaire de Volhynie, étudia dans les écoles grecques-unies, et acheva ses études à l'académie ecclésiastique de Kiew. Il avait quitté le rit-uni pour la religion orthodoxe, mais il conserva dans son coeur, sa vie durant, un vieux levain catholique destiné à devenir plus tard la cause de ses atroces souffrances. Après avoir rempli, pendant quatorze années, les fonctions de recteur à l'académie ecclésiastique de Moscou, il fut nommé, en

La famille dont il est question ici, est issue du mourza tatar Dachek, lequel se fit baptiser, sous le nom de Daniël Dachkow, dans les premières années du seizième siècle, et l'un de ses arrière-petits-fils, Jacques Avksentiévitch, se signala pendant l'admirable défense du couvent Saint-Serge, assiégé par les Polonais de 1608 à 1610. Dmitri Vassiliévitch Dachkow, ministre de la justice sous l'empereur Nicolas, et l'un des hommes les plus distingués de son temps, offrit le phénomène — véritable phénomène — d'un ministre sachant conserver l'indépendance de son caractère dans une cour célèbre par sa bassesse et sa servilité abjecte et hideuse. Son neveu-germain est aujourd'hui ministre de Russie à Stockholm.

* Alexis Séménovitch Schéine, boyar et général d'infanterie, fut l'un des meilleurs généraux de Pierre I. Issu d'une très-ancienne famille et fort riche, il mourut en 1700, sans laisser de postérité. Il avait un frère, Basile, perclus et retiré à la campagne. Ayant appris la mort du général, Basile Schéine partit pour Moscou, dans le but de recueillir l'héritage fraternel, mais en route, il mourut à Serpouhow, laissant un fils enfant, nommé Ivan. Lorsque cet Ivan parvint à l'âge de la majorité, il ne restait plus de traces de l'héritage de son oncle, et les descendans d'Ivan Schéine vivent, de nos jours, dans une position des plus médiocres, dans le district de Novossil, province de Toula.

1723, archevêque de Tver et de Kachine et membre du synode, à la vice-présidence duquel il fut élevé deux ans plus tard. C'était un prélat fort intelligent, savant, ambitieux, mondain, élégant, aimant la société, la causerie, la bonne chère; grand amateur de musique, ayant chez soi un orchestre excellent, orchestre dont on parla beaucoup trop, en racontant qu'il arriva à l'archevêque de donner des soirées dansantes et même de prendre part aux danses.

Sans vouloir affirmer en rien cette tradition restée à l'état de simple écho, il faut dire que sous le règne de Pierre Ier les distractions musicales, et même chorégraphiques, d'un prélat ne pouvaient lui nuire aux yeux du czar, pourvu que son obéissance à la volonté souveraine fût immuable et complète. — Mais le public en jugeait autrement et avec sévérité. Féofilakte, élevé en Pologne, en avait rapporté des tendances aristocratiques, grâce auxquelles il se rapprocha et se lia intimement avec le célèbre prince Dmitri Mihaïlovitch Galitsyne, le chef du parti aristocratique en Russie. Ce dernier goûtait beaucoup la personne, la conversation et les lumières de Féofilakte, tout en lui reprochant amicalement ses tendances mondaines, surtout sa passion pour la musique et son orchestre. Ennemi décidé du luthéranisme, il devint l'antagoniste le plus marquant de l'archevêque Féofane, lequel, appuyé sur le crédit tout-puissant des luthériens Bieren et Loewenwolde, dénonça les tendances de Féofilakte comme opposées à l'absolutisme du pouvoir impérial (la véracité du fait dénoncé ne rachète en rien l'infamie de la délation).

En août 1732, il fut arrêté dans son diocèse, amené sous escorte à Pétersbourg, détenu et interrogé à la chancellerie secrète. La modération relative de Charles-Gustave de Loewenwolde obtint son élargissement, mais en 1735, à peine Loewenwolde fut-il mort, que Féofilakte, de nouveau arrêté à Tver, amené sous escorte à Pétersbourg, fut jugé par le synode, sous la présidence de son ennemi acharné, Féofane; il fut dégradé du rang épiscopal; exclu du clergé, et sous le nom du laïc Fédor, envoyé à la chancellerie secrète, où le serviteur zélé de Bieren, Ouchakow, le fit fustiger et torturer sans merci. Il passa trois années dans un cachot obscur; en 1738, il fut frappé d'apoplexie, et le seul soulagement que Bieren ait bien voulu lui accorder, fut la translation dans une caserne de la forteresse de Pétersbourg, où sa captivité fut seulement un peu moins dure. Il y languit encore pendant deux années. Après la chute de Bieren, en novembre 1740, la régente le fit élargir et rétablir dans sa dignité d'archevêque; il pouvait déjà à peine marcher et parler, et mourut le 6 mai 1741.

CHAPITRE VII

SOMMAIRE : La Russie après la mort de Pierre I. — Le joug terrible qui pesait sur toutes les classes de la société. — La classe rurale. — Le brigandage dans les provinces. — Les dissidens religieux; causes de la puissance de leur propagande. — Le clergé orthodoxe; son ignorance; ses richesses d'alors, sa position d'esclave. — La noblesse au service. — La noblesse en province. — Les nobles, chefs de brigands : Iorjinski, Schenschine, les Dérévitski; le prince Kozlovski. — La dame Dourow à cheval à la tête des brigands. — La dame Bazilevski, dite Baziliha. — Histoire odieuse de deux frères brigands, les deux comtes de Vier. — Histoire tragique de Voropanow. — Le comte Hendrikow faisant raser et brûler un village. — Un gentilhomme en plaçant un autre dans un sac et le jetant à la rivière. — Les faussaires d'assignats. — La noblesse à Moscou. — La noblesse de cour à Pétersbourg.

Depuis la mort de Pierre I, l'immense activité qui avait présidé à la marche des affaires, activité souvent fébrile, mais toujours intelligente, avait disparu complétement : en 1728 la Russie semblait endormie; à la cour seule se produisait la lutte acharnée des partis.

Quelques grands et odieux qu'aient été les vices de Pierre I, un vrai tigre dans ses momens d'irritation, et pour lequel rien n'était sacré hors le but qu'il s'était proposé, but colossal d'ailleurs, celui d'introduire et d'implanter la civilisation en Russie — l'histoire impartiale doit lui pardonner ses vices eu égard à l'oeuvre accomplie par son génie : sans Pierre I nous aurions été des barbares, des asiatiques, et rien de plus.....

Pierre était mort dans la force de l'âge (52 ans 8 mois), au moment même où, après en avoir fini avec la Suède, il réunissait toutes ses forces pour s'élancer sur la Turquie. S'il avait vécu encore pendant une quinzaine d'années, il est probable que la capitale de l'empire de Russie eut été transportée sur les rives du Bosphore; ceci aurait changé tout l'avenir de notre pays, et aurait facilité le travail intérieur et politique, en nous épargnant le dur métier de traîner à nos pieds ce malheureux boulet de la Pologne, qui alourdit la marche de la Russie, et se dresse, comme un mur, entre nous et le progrès, entre nous et le développement politique. Néanmoins, les réformes du premier empereur russe avaient été si profondes, si radicales, elles avaient

poussé dans le sol des racines si vivaces, qu'elles ne pouvaient plus être détruites : la réaction pouvait seulement en entraver le développement, le paralyser même pour un certain temps, mais voilà tout.

La puissance de ces réformes s'était fait sentir à toutes les castes de la société : toutes avaient vu s'appesantir sur elles un joug plus lourd qu'auparavant, et l'on peut dire que les Russes ont chèrement acheté leur civilisation : les générations passées ont bien souffert pour la prospérité des générations à venir.

La position des paysans était affreuse. — Lors de l'introduction du servage de la classe rurale par Godounow, et de son affermissement par le patriarche Philarète Romanow, l'on n'avait point confondu encore les serfs, attachés à la glèbe et déclarés inséparables d'elle, avec les esclaves domestiques *(holopy)*, c'est-à-dire les prisonniers de guerre ou les pauvres diables devenus, pour cause de dettes, ou volontairement, faute de pain, esclaves à temps, ou à vie, ou héréditaires, et que l'esclavage *(kabala)* transformait en objets, appartenant à leur maître, objets pouvant être vendus et distribués à volonté.

Le code du czar Alexis *(oulojénié)* maintenait la différence considérable existante entre ces deux castes de malheureux, mais Pierre I, voulant transformer l'impôt foncier en capitation et instituer la conscription militaire, fit opérer, en 1722, le premier recensement général en Russie, dans les listes duquel serfs et esclaves se trouvèrent confondus ensemble, et les serfs devinrent esclaves : leurs maîtres commencèrent à les vendre pièce à pièce. — Ce trafic de chair humaine fut légitimé sous le régime de Bieren : le sénat ayant reçu l'ordre de faire prélever, sur les prix des ventes humaines, l'impôt fixé sur les ventes de toutes les autres propriétés.

Ce que souffraient les paysans et les gens du service *(dvorovyié)* était inimaginable; l'on peut croire si des nobles, exposés eux-mêmes tous les jours à être fouettés, knoutés, avoir la langue ou les oreilles coupées, les narines arrachées, se faisaient faute d'aucun genre de tyrannie envers les hommes placés sous leur dépendance absolue. Le sens moral n'existait point, et les mauvais exemples venaient de si haut!

Pierre I, après avoir rossé injustement son nègre fidèle et dévoué, lui promettait de lui en tenir compte pour son premier délit. Un autre jour, parcourant la ville de Pétersbourg en cabriolet avec le grand-maître de police, son aide-de-camp-général de Vier, et mécontent de l'état dans lequel se trouvaient les rues de la ville, il descendit de son cabriolet, et en pleine rue, il administra au général une volée de coups de canne; ensuite, remontant en équipage, il fit derechef asseoir de Vier à ses côtés et continua tranquillement sa route.....

Après cela, le moyen de s'étonner des violences commises par de simples particuliers!.....

Le major Danilow raconte, dans ses Mémoires, avoir connu, en pro-

vince, une veuve d'une famille noble, dont le plat favori consistait en un *stchi* au mouton : elle en mangeait tous les jours, et tous les jours elle se mettait en colère contre sa cuisinière : à peine le *stchi* était-il servi sur la table, que les domestiques, sur l'ordre de la dame, amenaient la cuisinière : on étendait la malheureuse par terre, et on la fouettait pendant que madame mangeait son *stchi*. Ceci, d'après le témoignage de Danilow, se renouvelait tous les jours.....

La patience dans la souffrance, ce que l'antiquité appelait le stoïcisme, est dans le caractère russe, et s'y trouve à un degré beaucoup trop développé pour la dignité nationale : le Russe est capable de souffrir énormément, de souffrir sans plaintes ni murmures, mais aussi, par une réaction bien naturelle et toute légitime, ayant une fois pris le mors aux dents, il devient difficile, non-seulement à dompter, mais même à arrêter. Ne pouvant légalement rien posséder, n'étant jamais sûrs de conserver et encore moins de pouvoir transmettre à leurs enfans le fruit de leur travail, les serfs en étaient arrivés à prendre le travail lui-même en aversion. — Les souffrances engendrées par le servage exerçaient, sur les hommes du peuple, une influence diverse, suivant le caractère de chacun : les natures faibles, apathiques, si fréquentes chez les nations slaves, se laissaient aller à la paresse, au découragement, à la boisson, et noyaient leurs chagrins dans l'eau-de-vie; les hommes à nature énergique s'insurgeaient contre un ordre de choses qui les écrasait; ils prenaient la fuite : les uns allaient simplement vagabonder et voler par-ci, par-là; d'autres cherchaient un refuge chez les sectaires religieux, dans les forêts sombres, dans les steppes éloignées et vastes; ils trouvaient, chez les sectaires, asile, nourriture et abri contre la police, d'ailleurs fort difficile à exercer dans un pays aussi étendu et aussi peu peuplé. Enfin, les plus énergiques d'entre eux déclaraient la guerre à cette société qui leur refusait, au soleil, une place libre et tolérable : armés de fusils, de haches, de poignards, ils se réunissaient en bandes de brigands, choisissant de préférence les fleuves : le Volga, l'Oka, le Don, le Dnièpre, les parcourant en bateaux, descendant à terre pour piller, ne reculant, dans ce but, ni devant le meurtre, ni devant l'incendie. Ils circulaient par bandes de plusieurs dizaines d'hommes; ils envahissaient les propriétés seigneuriales, ils torturaient les gens : ils leur brûlaient la plante des pieds avec un fer rougi pour leur arracher l'indication du lieu de dépôt de leurs objets précieux; en cas de résistance à main armée, ils liaient leurs prisonniers, pieds et mains, avec des cordes, à des poteaux; ils les arrosaient d'eau-de-vie de la tête aux pieds et mettaient le feu à leurs vêtemens par le bas; les malheureux périssaient dans des souffrances atroces.....

Il y avait, sur l'Oka, un brigand fameux par son audace et ses cruautés, George Rostchine, généralement connu sous le nom de *Iégorka*,

nom faisant trembler les plus intrépides.— Ces brigands sur le Volga, l'Oka, le Don, le Dniépre circulaient dans des bateaux armés. En rencontrant des bateaux de marchands ou de voyageurs, ils les abordaient et criaient : *saryn na kitchkou!* A ce cri sinistre, tous ceux qui se trouvaient sur les bateaux abordés devaient se coucher à plat ventre et rester dans cette position pendant tout le temps, employé par les brigands à dévaliser le bateau. Celui qui aurait eu l'imprudence de lever la tête était indubitablement certain de l'avoir fracassée.

L'empereur Paul supprima le brigandage sur les fleuves d'une façon assez caractéristique : il ordonna que tout bateau, qui se laisserait, non-seulement visiter, mais vaincre par les brigands, serait confisqué; les nobles, qui s'y trouveraient, seraient dégradés de la noblesse, et les personnes non-nobles seraient knoutées et envoyées en Sibérie..... Le brigandage disparut en très-peu d'années, et le cri sinistre : *saryn na kitchkou* a passé à l'état de tradition historique.

Mais aussi, les nobles qui étaient bons et humains envers leurs serfs, pouvaient compter sur leur dévouement le plus absolu. J'ai cité l'histoire du nègre de Matvéiew, allant, au péril de ses jours, ramasser et inhumer les restes épars de son maître, et celle de la femme de chambre de la comtesse Golovkine, accompagnant sa maîtresse en Sibérie et partageant avec elle un dur exil de quatorze années. Mais à côté de ces faits connus, combien de dévouemens touchans restés ignorés!... Dans bien des familles russes l'on voyait, chez les serfs domestiques surtout *(dvorovyié)* un attachement héréditaire à leurs maîtres, si ceux-là étaient bons et humains; les nourrices, les bonnes d'enfans surtout, étaient considérées comme faisant partie de la famille : le titre de frère ou de soeur de lait se trouvait estimé à l'instar de la parenté la plus proche. Les vieux serviteurs, quand ils étaient attachés à leurs maîtres, avaient leur franc-parler avec ceux-ci; ils se réjouissaient de leurs joies; ils s'affligeaient de leurs malheurs; ils avaient souvent, bien plus que leurs maîtres, l'orgueil du nom de la famille au service de laquelle eux et leurs pères avaient vécu; ils étaient parfois ultra-conservateurs et hostiles à tout progrès*.

Je viens de prononcer le nom des sectaires.— Cette classe si nombreuse des habitans du pays a dû l'origine de sa position aux dissidences religieuses, mais elle s'est maintenue, elle s'est accrue grâce au

* Je me souviens que feue ma bonne, l'excellente Prascovia Alexéievna, me disait un jour : "mon cher prince Pierre, tu ne te conduis point comme un gentilhomme doit le faire; tu cours la poste faisant deux cents verstes par jour; c'est inconvenant, mon cher ami; c'est bon pour un *feld-yeger* (courrier de cabinet) ou pour un officier parvenu allant rejoindre son régiment, mais toi, tu aurais dû voyager comme on le faisait jadis, avec tes propres chevaux, faisant dans la matinée vingt ou trente verstes, s'arrêtant pour dîner, et faire reposer les chevaux; ensuite encore vingt à trente verstes, et s'arrêtant le soir pour coucher. Voilà comment doivent voyager les gentilshommes."

servage. A part la divergence, avec l'église établie, sur une catégorie de points plus ou moins importans, mais accessibles seulement à un petit nombre d'intelligences, la grande force du *raskol* consistait en cet état d'hostilité ouverte, où il se trouvait placé vis-à-vis d'un gouvernement brutal et d'autorités concussionnaires. Tout homme s'insurgeant, pour quelque raison que ce fût, contre cet ordre de choses, devenait son ennemi, et tout ennemi de l'ordre de choses existant était un allié naturel des sectaires : il trouvait chez eux asile, nourriture et protection. Un homme voulant échapper à la conscription, un serf fuyant la cruauté de son maître, un individu ayant commis un vol, un meurtre même, trouvaient refuge chez les sectaires à la seule condition de ne point enfreindre, extérieurement du moins, les prescriptions de leur rit. Comme toutes les castes persécutées, comme tous les hommes condamnés à une lutte de tous les instans, ils avaient vu se développer dans leur sein le courage civil, l'empire sur soi-même, l'esprit pratique; ils avaient compris que l'argent est une force, une garantie de la liberté, et cette conviction les avait rendus laborieux, économes, rangés et sobres.

Pour pouvoir, au besoin, discuter avec les orthodoxes et les éblouir de citations, le sectaire devait, de toute nécessité, apprendre à lire et écrire, ce qui lui constituait déjà une grande supériorité sur la masse plongée dans l'ignorance. Tandis que le malheureux serf, ne pouvant rien posséder, ne se souciait de rien acquérir et dépensait en boisson les quelques pauvres sous, formant son petit avoir, le sectaire, lui, travaillait, faisait commerce, accumulait, devenait riche, influent, soudoyait les fonctionnaires toujours avides, et jouissait d'une position quasi-indépendante, pour autant que le mot d'indépendance peut s'appliquer à une existence dans un état despotique, où l'esclavage descend de haut en bas, et le pouvoir souverain se trouve limité uniquement par l'assassinat.

Que l'on se représente, à côté de ces sectaires, un clergé plongé dans l'ignorance, dont un grand nombre de membres, dans les campagnes surtout, ne savaient ni lire, ni écrire, disaient la messe de mémoire, embrouillant les prières et faisant des coqs-à-l'âne, un clergé superstitieux, adonné à la boisson, et l'on peut s'imaginer, s'il pouvait combattre les sectaires au moyen d'armes spirituelles, sans recourir au bras séculier. L'ignorance et la superstition du clergé se trouvaient portées au point de rencontrer des prêtres de grandes villes, des prêtres riches, bien posés dans la société moyenne de l'époque, vous racontant sérieusement : que le véritable Pierre I était mort à l'étranger lors de son premier voyage, en 1697; que l'antéchrist ayant pris l'apparence du czar décédé, était revenu en Russie régner sous son nom; que le maréchal Bruce recevait toutes les nuits la visite du diable et soupait avec lui; que ce même maréchal ne pouvait causer

avec un moine d'une vie exemplaire sans que des flammes bleues ne s'échappent de sa bouche.....

Aussi Pierre I fut-il obligé, à peu d'exceptions près, de prendre ses prélats et les abbés des principaux couvens parmi les élèves de l'académie ecclésiastique de Kiew, en majeure partie Petits-Russiens d'origine, et un grand service rendu à la Russie par l'archevêque Féofane Procopovitch, fut le soin, apporté par lui, à l'éducation des jeunes gens destinés à entrer dans le clergé. — Mais était-il possible d'espérer trouver des vertus, de l'indépendance, même de la simple dignité personnelle dans ce clergé soumis à l'arbitraire absolu des prélats, courbés, eux, sous l'arbitraire absolu du gouvernement? L'abbé faisait fustiger ses moines; l'évêque faisait fustiger ses abbés et ses prêtres; le gouvernement dégradait et exilait l'évêque, après l'avoir fait torturer et knouter. Le clergé russe était devenu un bataillon en robes longues.

Le clergé possédait des propriétés immenses, le clergé régulier surtout, ou le *clergé noir* (appelé ainsi en Russie à cause de la couleur de ses vêtemens). Le clergé possédait plus de neuf cent mille serfs, dont la dixième partie (92,450 serfs, suivant le récès de 1742), appartenaient au célèbre couvent de Saint-Serge près de Moscou. De ce grand couvent relevaient encore, spirituellement et temporellement, quatorze autres couvens, possédant, à eux quatorze, 12,500 serfs. Si l'on compte avec cela toutes les pêcheries, tous les moulins, les vastes prairies, les forêts immenses appartenant au clergé, l'on arrivera à un chiffre énorme. Les prêtres et les moines vivaient grassement, dans la surabondance des biens de ce monde : les abbés des couvens, les prélats surtout, nageaient dans le luxe. — L'éloquent prédicateur Gédéon Krinovski, archimandrite du couvent de Saint-Serge et plus tard évêque de Pskow, portait à ses souliers des boucles en diamans.

L'administration des biens ecclésiastiques, retirée au clergé par Pierre I, lui avait été restituée après la mort de ce prince, et resta entre ses mains, sauf le règne de Pierre III, en 1762, jusqu'à l'annexion définitive de ces biens au domaine de l'état sous Catherine II, en 1764.

L'on pouvait dire aux ecclésiastiques de ce temps-là, au moment de leur élévation à la prélature ou au poste d'abbé, ce que disait Philippe-le-Régent à sa fille devenant abbesse : « vous allez prononcer le » voeu de pauvreté, et vous serez riche; vous allez prononcer le voeu » d'obéissance, et vous commanderez; enfin, vous allez prononcez le voeu » de chasteté, et pour celui-là, vous en ferez ce qu'il vous plaira! »

Mais les moeurs du clergé étaient sauvages. Dans un pays où les princes, les comtes, les cordons bleus et les dames à portrait se trouvaient exposés à être fustigés et knoutés, les ecclésiastiques subissaient aussi la loi commune. Sans parler de la chancellerie secrète et de ses tortures, un simple délit exposait prêtres et moines, suivant le caprice

de l'évêque ou de l'archimandrite, aux traitemens les plus humilians. Souvent un prêtre, après avoir dit la messe et accompli les saints mystères, était conduit à l'écurie de la maison épiscopale et fustigé.— Des prélats remarquables par leur intelligence, par leur érudition, se montraient souvent les plus durs, et faisaient fustiger, sans miséricorde, moines et prêtres. Tels furent, par exemple, Ambroise Zertis-Kamenski, archevêque de Moscou, et Arsène Maçeiewicz, métropolitain de Rostow.

Aussi cette position humiliante et abjecte du clergé aboutissait-elle à une démoralisation profonde. Un jour, sous le règne de Catherine II, une bande de brigands fut cernée par les troupes et saisie en son complet. Sur 86 brigands il y avait *trois prêtres, un diacre, trois desservants d'église (pritchëtniki)*, quatre déserteurs, *dix odnodvortsy* (anciens nobles ruinés) et soixante-cinq serfs ayant fui leurs maîtres.

Les livres d'état civil *(métritcheskiia knighi)* ont été introduits en Russie seulement par Catherine II, et jusques-là, rien de plus facile que la bigamie et même la trigamie. Il y avait des prêtres qui mariaient les premiers venus, tout comme aurait pu le faire le forgeron de Gretna-Green, et cela pour quelques roubles et deux ou trois *védros* d'eau-de-vie, ou d'hydromel, ou de bière.

Un jour, un couple vint trouver un prêtre connu par son ivrognerie et par l'habitude de placer un *védro* d'eau-de-vie à côté de l'autel, et lui demanda de procéder à leur mariage. Le prêtre le voulait bien, mais le marguillier d'honneur *(tserkovnyi starosta)*, personnage influent dans le village, avait la sage précaution d'emporter chez soi les clefs de l'église, et de l'ouvrir au prêtre seulement pour le temps du service divin. Ne pouvant se procurer les clefs de l'église, le prêtre, peu attaché au spirituel, mais beaucoup aux spiritueux, s'avisa du stratagème suivant : il conduisit le couple amoureux vers l'église, le plaça devant le portail, et leur demanda s'ils avaient bien l'intention de s'épouser. Sur leur réponse affirmative, il leur opéra l'échange des bagues nuptiales, et leur montrant la serrure cadenassée de l'église, leur dit : « que votre affection mutuelle soit forte, indissoluble comme » l'est ce cadenas, » leur ordonna de s'agenouiller, de faire le signe de la croix, de baiser le cadenas, et s'écria ensuite : « au nom du Père, » du Fils et du Saint-Esprit, je vous déclare unis en légitime mariage; » vivez heureux et unis; multipliez-vous; toi, la femme, tu dois obéis- » sance complète à ton mari; toi, le mari, si ta femme venait à te » désobéir, tu dois la châtier. Maintenant je vous fais mon compliment » sur la célébration de votre noce. Allons souper. »

La bourgeoisie, dans le sens que l'on donne à ce mot en Europe, n'existait point en Russie. La classe des marchands, exploitée, rançonnée à droite et à gauche, gémissant sous le poids de l'autorité dure, et qui pis est, capricieuse et sans principe aucun, d'employés concussionnaires sans pudeur, la classe des marchands ne songeait qu'à s'en-

richir le plus vite possible, et à lancer ensuite ses fils dans le service pour les faire arriver à la noblesse, devenue si facile à acquérir. Les marchands ne jouissaient d'aucune indépendance, d'aucuns égards; la concussion seule constituait leur garantie contre l'arbitraire illimité des fonctionnaires; aussi s'empressaient-ils de gagner, le plus vite possible, le plus d'argent par tous les moyens possibles. Désireux de faire arriver leurs fils à la noblesse, ne se souciant nullement de fonder, comme c'était souvent le cas en Europe, de grandes maisons commerciales se transmettant de génération en génération; ils ne tenaient nullement à leur crédit commercial; ne couraient qu'après le gain, et à vrai dire, il leur était impossible d'en agir autrement. Dans un ordre de choses où de haut en bas règne l'esclavage, de bas en haut le mensonge, et la friponnerie à tous les degrés de l'échelle, la très-grande majorité d'entre les marchands ne peuvent être que des fripons.

Si les marchands étaient pillés, le clergé opprimé, les sectaires persécutés, la classe rurale foulée aux pieds, la position de la noblesse, à son tour, était humiliante au point de paraître abjecte aux yeux des gens civilisés et des hommes de coeur.

Le joug mongol avait laissé des traces profondes; il avait complétement modifié, bouleversé, non-seulement toute l'organisation politique et sociale de la Russie, mais encore la vie privée de nos aïeux.

Avant l'époque du joug mongol, avant le treizième siècle, les châtimens corporels étaient inconnus; l'on ignorait jusqu'au nom tatar de *knout;* avant le treizième siècle la claustration des femmes était inconnue; elles circulaient librement et faisaient aux visiteurs les honneurs de la maison conjugale ou paternelle; enfin, jusqu'au treizième siècle, il y avait eu égalité parfaite et absence de castes. A l'exception des princes apanagés, presque tous issus de Rurik*, aucun titre, aucune fonction n'était héréditaire; point de caste noble; une aristocratie mobile, où chacun pouvait arriver à prendre place soit temporairement, soit viagèrement, au moyen de ses talens, de ses richesses, de ses liens de parenté, de ses liaisons personnelles. Il y avait, dans toutes les provinces, des familles où les hautes dignités, celles de boyar, de *voïévode*, de *possadnik* se trouvaient devenues à peu près héréditaires, non de droit, mais de fait, mais ces familles ne jouissaient d'aucun privilége exclusif, ne formaient point de caste spéciale; les membres de ces familles se trouvaient redevables de leur haute position personnelle à

* Il y avait, par-ci, par-là, quelques princes apanagés d'origine indigène, comme en Permie les princes Vélikopermski, éteints au seizième siècle; dans les forêts de Vetlouga il y avait des princes Vetloujski, éteints au quinzième siècle; dans le midi de la Russie il y avait les princes Bolhovskoy, et dans la Russie-Blanche quelques familles princières, entre autres les princes Nésvitski et les princes Loukomski. Il y avait aussi les princes Mychetski.

leurs talens, à leurs richesses, souvent à un concours de circonstances propices.

Le joug mongol, en introduisant l'esclavage, fit comprendre aux chefs de l'état la nécessité d'instituer, au sein de cet esclavage, une hiérarchie d'oppression. Le grand-duc Ivan III, continuant avec talent et cruauté l'oeuvre de l'unification de la Russie, oeuvre entreprise et habilement conduite par ses aïeux, les très-fourbes, mais très-intelligens princes de Moscou, Ivan III organisa, dans la seconde moitié du quinzième siècle, la classe des *hommes de service (sloujilyié liouди)*, auxquels il donna des terres, avec l'obligation d'être toujours prêts à servir et, en cas de guerre, d'amener avec eux un certain nombre de combattans, calculé suivant l'étendue de leurs terres.

Cette caste d'esclaves privilégiés, investis du droit d'opprimer et de rosser les autres classes de la population, à la condition de se laisser elle-même humblement opprimer, fustiger, knouter et mutiler par les czars, est devenue la souche de la noblesse russe.

Les descendans des princes apanagés, dépouillés de leurs apanages et privés de toute position officielle, avaient cependant conservé encore un certain prestige de race que le czar Ivan IV fit tomber en lambeaux. Ce prince, tyran atroce, mais un homme fort intelligent dans les momens où il ne se laissait point aveugler par sa cruauté et sa lâcheté personnelle, fit rédiger un livre généalogique où l'on inscrivit, à côté des maisons issues de Rurik et de Guédimine, les familles de plusieurs d'entre les boyars de Moscou et quelques autres maisons protégées par le czar. En les fusionnant ainsi, en établissant l'ordre de préséance parmi eux, non en vertu de la naissance, mais d'après les fonctions occupées par leurs pères et aïeux, il arriva à un double résultat : celui de faire évanouir le prestige, dont se trouvaient encore entourés les descendans des princes apanagés, et celui de créer, au sein de la caste des esclaves privilégiés, un noyau de familles d'esclaves plus privilégiés encore, non vis-à-vis du czar — tout le monde, en Russie, se trouvant égal devant ses caprices et son bâton — mais vis-à-vis de leurs autres compatriotes. Nous ne pouvons donner à ce noyau d'esclaves privilégiés le nom d'aristocratie, dont les premiers symptômes consistent dans l'indépendance personnelle. Des hommes condamnés à servir leur vie durant, knoutés à l'écurie, fustigés publiquement, ne sauraient être appelés aristocrates.

J'ai dit, page 3, comment le czar Fédor III avait sagement aboli, en janvier 1682, la différence existante, depuis Ivan IV, entre les deux catégories de la noblesse dont l'une se trouvait inscrite au livre généalogique officiel, et l'autre n'y figurait point*. Cette sage mesure de Fédor avait considérablement facilité, à son frère Pierre, sa grande

* Ce livre généalogique, appelé : *Livre de velours (Barhatnaïa kniga)*, se trouve déposé aujourd'hui au département héraldique du sénat.

oeuvre de réformes, mais ceci ne suffisait point encore.— Pierre avait besoin de la coopération des étrangers : comme tous les hommes de génie, il avait l'art de distinguer et de choisir les hommes; il avait besoin d'assurer à ses collaborateurs étrangers ou élevés par lui, grâce à leur mérite, d'une existence humble à des positions hautes et importantes, il avait besoin de leur assurer une position solide, convenable à leur nouveau rang, et correspondante aux services par eux rendus à la Russie. Il se décida, sur les conseils de Leibnitz et du maréchal Bruce, à créer une hiérarchie sociale basée sur le grade, et il profita de la paix conclue avec la Suède, en 1721, pour promulguer, l'année suivante, son fameux *tableau des rangs (tabell o' rangah)*, divisé en 14 classes. Cette institution, si utile à une époque où la majorité de la noblesse se trouvait vivement opposée à toute réforme, professait de la haine pour les étrangers et du mépris pour les hommes redevables de leur élévation à leurs talens seuls, cette institution s'est depuis survécue à elle-même. Aujourd'hui, les 14 classes sont devenues nuisibles, et rien de plus. Pierre, en les créant, avait réservé au souverain le droit d'avancer les hommes capables sans les faire passer par toute la filière des rangs; cette sage précaution a été abolie depuis, et de nos jours, les 14 classes, en arrêtant la marche des hommes de mérite, en favorisant l'avancement de la nullité patiente et celle des concussionnaires persévérans, en sont arrivés à devenir une véritable serre-chaude de niais et de fripons.

Dans la première moitié du dix-huitième siècle, tous les nobles russes se trouvaient au service, à l'exception des vieillards infirmes, des enfans et d'un bien, bien petit nombre d'hommes assez heureux pour avoir obtenu leur démission; encore, cette démission ne se trouvait-elle accordée, le plus souvent, que sous la forme d'un long congé, successivement renouvelé.

Pierre I, pour obliger les nobles à servir, avait eu recours aux moyens les plus cruels qu'ait pu lui suggérer son caractère si violent. Il avait déclaré confiscable la fortune de tout noble convaincu d'avoir refusé de servir; il avait érigé la délation en devoir; pour l'encourager, il avait promis aux délateurs le don de la fortune confisquée de celui qu'ils auraient dénoncé, et si un serf dénonçait son maître, il était affranchi sur-le-champ.

Il est aisé de comprendre à quel point l'immoralité et l'infamie, érigées par le souverain en devoir de sujet fidèle, à quel point ces principes de corruption et d'abjection, émanant du trône lui-même, devaient démoraliser et pervertir la nation jusqu'à la moëlle des os...

Au service, les nobles russes de ce temps-là recherchaient et postulaient surtout les places dans la garde impériale, les fonctions à la cour, même les plus humbles, et les fonctions civiles dans les deux capitales; ils y étaient moins exposés aux vexations et aux mauvais

traitemens. — Dans l'armée et en province, ils se trouvaient souvent placés sous les ordres d'un paysan, parfois même d'un ancien serf de leur famille, arrivé au grade d'officier, par conséquent à la noblesse héréditaire*; ce chef avait le droit de les punir, de les faire fustiger, et il le faisait souvent. Au reste, les nobles qui servaient dans l'armée, et que leurs familles accompagnaient dans leurs quartiers d'hiver, accomplissant souvent ainsi de longs et fatigans voyages, commençaient à comprendre la nécessité de donner une éducation à leurs enfans; cette conviction était surtout répandue parmi les nobles faisant partie des régimens cantonnés dans les provinces baltiques, dans la Finlande russe, à Smolensk, à Kiew, et surtout parmi ceux qui, lors des longues guerres de Pierre I, avaient hiverné en Pologne et dans le nord de l'Allemagne. Il n'était point facile, au reste, à cette époque, de donner une bonne éducation à ses enfans, et c'est ce qui élève si haut, dans l'histoire, le service rendu par Münich, créateur du corps des cadets. — Dans les provinces, les propriétaires, pour enseigner à leurs enfans à lire, écrire et les quatre premières règles de l'arithmétique, se trouvaient obligés d'avoir recours aux diacres, aux sous-diacres, aux marguilliers. Il était si difficile, même dans les villes, d'avoir des maîtres, ceux-là étaient si rares, que nous voyons, dans les Mémoires du major Danilow, les fonctions de maître des mathématiques dans une école à Pétersbourg même, sous le règne d'Anne, confiées à un sous-officier d'une famille noble, nommé Alabouchew, condamné, *pour un assassinat*, aux travaux forcés de la Sibérie, mais retenu à Pétersbourg pour y enseigner les mathématiques.....

Les nobles, qui habitaient la province, y menaient, à un nombre minime d'exceptions près, l'existence la plus abrutissante. La chasse pendant l'automne et l'hiver; des libations d'eau-de-vie pendant les quatre saisons de l'année, point de livres, point de journaux; il n'y en avait qu'un seul en Russie : la Gazette russe de Pétersbourg, fondée par Pierre I, en 1703, paraissant deux fois par semaine, assez lue dans les capitales et les principales villes, mais encore peu répandue en province. L'ignorance était poussée à un degré extrême.

Dans les dernières années du règne de l'impératrice Anne, une vieille dame de province, d'une ancienne famille, possédant trois cents serfs, demandait à mon bisaïeul s'il était vrai qu'à la table de l'empereur d'Allemagne on servait tous les jours des saucissons *(kolbassy)* et lui affirmait que le sultan de Turquie et le *czar* de France professaient la même religion *infidèle (bassourmanskaïa véra)*.

* D'après le tableau des rangs de 1722, la noblesse héréditaire se trouvait attachée au premier rang d'officier dans le service militaire et au grade de la 8-e classe dans le service civil. Ceci dura jusqu'en 1845; alors l'empereur Nicolas transporta ce droit au rang de major dans l'armée et de la 5-e classe au service civil. Sous le règne actuel, ce droit a été transporté au rang de colonel dans l'armée et de la 4-e classe au service civil.

Les maisons à la campagne, à cette époque, sauf celles situées aux portes des capitales, dont les propriétaires, gens riches, avaient voyagé, se ressemblaient toutes entre elles, et ne différaient guère que par le plus ou moins d'étendue. C'étaient des maisons de bois, à un rez-de-chaussée, coupées au milieu, à travers toute la maison, par un très-large corridor *(séni)*, d'un côté duquel se trouvaient les chambres de maîtres, et de l'autre : la cuisine, le garde-manger, une chambre de dépôt pour toutes sortes d'effets *(kladovaïa)* et les chambres des serviteurs les plus intimes. Chez les gens aisés, les dimensions de la maison permettaient d'avoir, pour l'été, des chambres spéciales, sans poëles; l'on fermait ces chambres en automne pour les rouvrir au printemps. Dans chaque chambre il y avait une image, et parfois une collection d'images dans une armoire vitrée, placée dans un coin ou suspendue au mur, suivant sa dimension. Les murs, en poutres placées les unes sur les autres, n'étaient couverts de papiers que chez les gens riches. L'ameublement consistait en bancs de bois, que l'on recouvrait d'un tapis pour les visiteurs de distinction; les chaises étaient rares: les fauteuils formaient un objet de luxe. La table était abondante, vu le bon marché de la viande, du poisson, des légumes, mais elle était détestable, non-seulement en province, mais encore dans les capitales, à un bien petit nombre près de maisons de gens riches et civilisés.

Le plus ou moins de richesse se faisait voir et admirer dans les habits, dans les chevaux, dans les équipages et leurs attelages, dans la vaisselle surtout, enfin dans le nombre de domestiques *(dvorovyié)*.

Toute la nombreuse valetaille des propriétaires mangeait copieusement : les provisions étant à bon marché et les *dvorovyié* ayant leurs potagers, leur propre volaille, leur propre bétail. La plupart portaient des peaux de moutons; les serviteurs de la maison étaient habillés de mauvais gros drap; ils avaient les coudes troués et les habits rapiécés; ils marchaient nu-pieds, servaient ainsi à table, et les jours de grandes fêtes seulement, ou bien lors de l'arrivée de quelque visiteur de distinction, les hommes de service mettaient des bottes, et les femmes de chambre des souliers.

Une valetaille nombreuse, en ce temps-là, à la campagne, ne constituait point seulement un objet de luxe : elle était encore fort utile. Sans parler déjà de l'impossibilité, dans un pays mal peuplé et avec une industrie urbaine à l'état d'enfance, de se procurer les mille nécessités de la vie autrement qu'en les faisant confectionner chez soi, à la maison; une domesticité nombreuse était encore indispensable pour la défense du propriétaire et de sa famille contre les brigands, si nombreux à cette époque. Ces brigands étaient d'autant plus redoutables, que les chefs occultes de ces bandes, ceux qui les dirigeaient mystérieusement, se faisaient les recéleurs des objets pillés, profitaient du trafic de ces objets et protégeaient les brigands, étaient souvent des

hommes de naissance, des hommes titrés, bien alliés. Encore sous le règne de Catherine II, dans plusieurs provinces, les bandes de brigands avaient des chefs occultes de la catégorie de ceux dont je viens de parler. Ainsi, dans le district de Tchern (province de Toula) il y avait deux gentilshommes chefs des brigands et connus à ce titre : Iorjenski et Grégoire Alexéiévitch Schenschine; ce dernier appartenant à une très-bonne famille*; dans les districts de Karatchow et de Novo-Oskoll (province de Koursk), les brigands avaient à leur tête la famille Dérévitski, propriétaire du village de Pady, village plus tard démoli et rasé par *arrêt de tribunal;* dans le midi de la Russie, deux comtes de Vier, les deux petits-fils du premier comte de ce nom, se trouvaient être les chefs occultes des brigands; dans la province de Kostroma, cette fonction peu honorable se trouvait occupée par un prince Kozlovski, lequel, par sa mère, une Saltykow, avait des alliances superbes †.

Les femmes elles-mêmes se mêlaient de brigandage. Dans le district de Poutivl (province de Koursk), une dame de bonne famille, propriétaire de plus de mille serfs, une veuve, Marthe Dourow, suivie de ses trois fils, montait à cheval, et à la tête d'une bande armée, se livrait au pillage. La brave femme appelait ceci : *aller à la chasse.* Mais cette chasse tourna mal pour elle; elle finit par être arrêtée et exilée en Sibérie.

En Petite-Russie, une femme, sinon de bonne famille, au moins riche, madame Bazilevski, connue sous le sobriquet de *Baziliha*, était la protectrice, la recéleuse et la *bonne amie* d'un brigand célèbre, appelé Garkousza. — Après avoir amassé dans ses caves et ses greniers une masse d'objets de prix volés et pillés par Garkousza, elle le vendit, lui, à la police; aida celle-ci à s'emparer du brigand, lequel fut jugé, knouté, marqué et envoyé aux travaux forcés. La Baziliha garda tout ce qui avait été déposé chez elle, et mourut, laissant une fortune immense, dont elle légua la plus grande partie à son second fils, au détriment des enfans de l'aîné, qui l'avait précédée dans la tombe.

Ce fils aîné, Ivan Andréiévitch Bazilevski, était un homme fort estimable, marié à une Ozérow (la soeur des ministres de Russie à

* Schenschine, mort il y a un demi-siècle dans un âge avancé, a laissé deux filles naturelles, qui vivaient encore en 1859, lors de mon émigration; elles étaient mariées à deux petits propriétaires du voisinage, MM. Boukolow et Troubnikow; ce dernier est un fort honnête homme.

† Il était le neveu de la comtesse Serge Iagoujinski; le cousin issu de germain du maréchal prince Saltykow; le cousin-germain de la princesse Jacques Labanow (la mère du commodore actuel du yacht-club russe) et de la princesse André Dolgoroukow (la mère du grand-chambellan et du gouverneur-général de Moscou). Ce prince Kozlovski mourut tranquillement dans son lit, en 1812, traité avec beaucoup d'égards par les autorités locales. Il était marié à une Karabanow, tante de mon vieil et respectable ami Paul Fédorovitch Karabanow.

Munich et à Berne); il était fils légitime, et sa mère ne pouvait le souffrir; en revanche elle adorait son second fils, Pierre, qui était, dit-on, l'enfant de Garkousza.

Ce Pierre Bazilevski épousa une Gresser, douce et excellente femme, nièce, par sa mère, du maréchal prince Volkonski, ministre de la cour impériale sous le règne de Nicolas. — Cette alliance valut la clef de chambellan à Pierre Bazilevski, lequel, en 1849, fut cruellement fustigé, à la campagne, par ses serfs, outrés de sa dureté et de sa barbarie à leur égard. Ceci lui valut le sobriquet de Bazilevski *le roué* (puisqu'il avait été roué de coups). A cette époque de terreur blanche en Russie, entre 1848 et 1855, l'on n'accordait que difficilement des passeports pour l'étranger; l'on en refusait surtout aux hommes intelligens, éclairés, amis de la liberté; l'on s'empressa d'en accorder un au *roué*, qui alla produire à Paris sa personne de chambellan impérial russe, fustigé par ses serfs.

Les faits et gestes des deux comtes de Vier méritent d'être racontés. Ils étaient les principaux chefs de brigands dans les provinces actuelles de Voronèje et de Harkow.

L'aîné, le comte Antoine, avait hérité de son père la magnifique terre de Pogrometz sur la rivière Oskoll, dans le district de Valouiiki; il avait acheté une terre à l'une de ses voisines; l'avait amenée à signer le contrat de vente, à lui livrer la terre, et affirmait n'avoir point l'argent nécessaire au paiement. La dame étant venue le voir pour réclamer la somme due, il lui proposa de lui céder sa magnifique vaisselle plate. Elle accepta, dîna chez le comte, fit emballer la vaisselle et se mit en route. C'était le soir, par une sombre et froide nuit d'hiver; elle avait, pour retourner chez elle, à traverser l'Oskoll pris par les glaces. Les gens envoyés par de Vier l'y attendaient au passage : ils arrêtèrent sa voiture et voulurent la jeter à l'eau, elle et ses gens, pour reprendre la vaisselle. En ce moment vint à passer un équipage à quatre chevaux : un propriétaire malade avait envoyé en ville chercher un médecin, et celui-ci se rendait à sa destination. La dame fut sauvée, elle porta plainte, et un procès criminel s'engagea. Croirait-on que les nobles du district de Valouiiki, officiellement interrogés au sujet de la conduite et de la réputation du comte Antoine de Vier, commirent l'infamie, *tous, sans une seule exception,* d'en porter le meilleur témoignage! Les uns agirent ainsi par lâcheté; les autres, en vertu de ce préjugé odieux, si nuisible à la civilisation et au progrès, et de nos jours encore non-déraciné en Russie, de soustraire à la publicité toute infamie commise par un homme de qualité! Le procès suivit cependant son cours : le comte, convaincu de tentative de meurtre et de vol, fut exilé en Sibérie, et la noblesse si ignoble du district de Valouiiki fut privée, pour un certain nombre d'années, des droits électifs conférés à la noblesse russe.

Le frère du comte Antoine, le comte Michel, souche des comtes de Vier actuels, trouva moyen d'éclipser jusqu'à son frère lui-même. Il habitait une terre située sur les rives du Don; de sa maison l'on avait entrée dans de vastes souterrains, où se trouvaient des appartemens de réception, une cuisine, des chambres à coucher et des prisons avec chaînes et colliers de fer. Dans les rives escarpées du Don se trouvaient creusées de vastes cavernes, où l'on plaçait les chevaux volés, et la nuit, l'on menait ces chevaux s'abreuver dans le Don.

Ennuyé de sa femme, qui lui avait donné deux fils, ce monstre la fit jeter dans l'un de ces cachots souterrains, où l'infortunée, enchaînée à un collier de fer, gémit pendant sept années consécutives, jusqu'à sa mort. En la jetant dans ce cachot, il la déclara morte; lui fit faire des obsèques magnifiques, et fit enterrer des bûches dans un cercueil. — Il se remaria, et il eut un fils, Michel, qui épousa depuis sa cousine-germaine, Sophie Héraskow, nièce du poëte de ce nom (la mère de Sophie Héraskow était une comtesse de Vier, la sœur des deux misérables dont je viens de parler) *.

Par une coïncidence remarquable, la carrière de brigand du vieux Michel de Vier vint se briser, de même que celle de son frère aîné, contre le vol d'une vaisselle plate. — Dînant, un jour, chez un riche propriétaire, à une centaine de verstes de chez lui, il fut émerveillé par la magnifique vaisselle plate de l'amphitryon, et il résolut de s'en emparer. Il paya le maître d'hôtel, serf de ce propriétaire, lui promettant non-seulement un abri sûr, mais encore une lettre d'affranchissement que le comte de Vier s'engagea à lui délivrer, comme s'il avait été son serf à lui. Le maître d'hôtel vola la vaisselle et l'apporta au comte, chez lequel il s'installa. Celui-ci, pour se délivrer d'un témoin compromettant, lui donna, l'hiver suivant, une commission à accomplir dans la ville voisine, et prescrivit au cocher, qui le conduisait, de le tuer et de le jeter dans le Don, sous la glace. Le corps fut retrouvé, et dans la poche de l'habit l'on saisit la lettre autographe de de Vier, engageant le maître d'hôtel à voler la vaisselle; lui promettant asile et affranchissement. Un procès criminel s'engagea : il y allait, pour le

* De ce mariage naquit un fils, le comte Vladimir, marié à M-lle Tsyzyrew.

Un cousin-germain du comte Vladimir, le comte Nicolas Alexandrovitch, le petit-fils de la dame enfermée dans un souterrain pendant sept années, fut marié à une Sabourow. — J'ai connu sa veuve qui demeurait, à titre de dame de compagnie, chez la vieille princesse Volkonski, née Melgounow (la tante du maréchal Volkonski). — Cette comtesse de Vier était hommasse, masculine, d'une laideur hideuse, ce qui prêtait, sur son nom, à des jeux de mots de fort mauvais goût, impossibles à répéter. Elle était vulgaire, commune, mais remplie d'esprit et fort amusante lorsqu'elle laissait aller sa langue. Elle passait pour être la pourvoyeuse du maréchal Volkonski, un vieillard crapuleux dans ses mœurs. — La fille de cette comtesse de Vier épousa le général Bartholomey, et fut l'aïeule maternelle du baron Vladimir Frédéricks, secrétaire de l'ambassade de Russie à Londres.

comte, d'un exil en Sibérie. Alors il fit annoncer sa mort; il fit faire, pour soi-même, de fausses obsèques, comme il en avait agi pour sa première femme, et il vécut tranquille, pendant plusieurs années, sous l'égide de la protection des autorités locales, soudoyées par lui, jusqu'à sa mort naturelle.

Dans le district de Poutivl (province de Koursk), il y avait une bande de brigands dirigée par les Voropanow, d'une famille d'ancienne noblesse.— Le père et ses trois fils aînés conduisaient la bande, et se faisaient parfois accompagner du plus jeune des fils, un garçon de 12 à 13 ans. Ils furent saisis; le père et les trois fils aînés furent envoyés en Sibérie, et le plus jeune, vu son âge, exonéré de la Sibérie, mais condamné à être fouetté à l'époque de sa majorité. — Une vingtaine d'années s'écoulèrent : l'adolescent devint un homme fait; il avait voyagé, vécu à Pétersbourg, et l'affaire se trouvait tombée en oubli. Il eut non-seulement l'imprudence de retourner dans le district de Poutivl, mais encore l'audace de briguer les fonctions de maréchal de la noblesse et de froisser, par ses propos, l'un de ses concurrens à cette place. Ce dernier présenta au tribunal une dénonciation et une requête, exigeant l'accomplissement de l'arrêt prononcé jadis et non encore mis à exécution, en d'autres termes, exigeant que le tribunal fît fouetter M. Voropanow.— Le tribunal fut obligé de citer celui-ci à comparaître pour subir l'arrêt... Voropanow se fit sauter la cervelle...

Voici deux anecdotes pour donner une idée de la vie de campagne en Russie au dix-huitième siècle.

Le comte Hendrikow, cousin-germain de l'impératrice Élisabeth, se trouvait à la chasse avec une nombreuse suite de piqueurs. En passant par un village, ses chiens mirent en pièces quelques moutons appartenant aux paysans; ceux-ci, justement irrités, tuèrent deux ou trois chiens. Le comte donna l'ordre de mettre le feu aux quatre coins du village, le brûla tout entier, et le lendemain il envoya plusieurs centaines de ses serfs pour raser les ruines fumantes et labourer le sol même, sur lequel le village avait été situé. Une plainte fut portée au voïévode, qui n'osa point agir contre le comte, et fit passer la plainte au gouverneur de la province : celui-ci l'envoya à Pétersbourg, au procureur-général de l'empire. — Hendrikow se rendit lui-même à Pétersbourg et se présenta devant l'impératrice, laquelle se borna à lui dire *de ne plus se livrer à des farces (èy! Henrih, né schali!)*. La brave impératrice appelait cela « une farce ». Il ne fut plus question de l'affaire.

A l'époque où mon aïeul était gouverneur de Kalouga, en 1793, il y avait dans cette ville deux gentilshommes, qui ne se saluaient point et évitaient de se rencontrer. Mon aïeul ayant demandé à l'un d'eux la cause de cette brouille, reçut pour réponse : « *l'affaire n'a rien » d'extraordinaire, mais elle est pourtant fort désagréable (délo byva-*

» *loié, no vsë-taki otchène népriiatnoïé).* Mon père, continua cet homme, » était assez pauvre, et son voisin de campagne, le père de mon en- » nemi était riche. Un jour, sous le règne de feue l'impératrice Élisa- » beth, mon père, allant à la chasse, accompagné d'un chien, vit venir son » voisin, suivi d'une meute et accompagné de plusieurs piqueurs. — » L'autre lui cria : fais-moi place, animal (*postoronisse, skatina*). Mon » père lui rappelle qu'il est noble, tout comme lui. — Ah! tu oses me » répondre, s'écria l'autre, et vite, il fait saisir mon père, et le fait » fustiger à coups de fouets de chasse (*arapniki*). — Mon père porta » plainte au voïévode du district. — En ce temps-là, ces fonctionnaires » réunissaient entre leurs mains et le pouvoir judiciaire, et le pouvoir » administratif. — Le voïévode de notre district était l'ami du voisin » riche, et recevait de lui de fréquens cadeaux. — Le voisin, ayant » appris que plainte avait été portée contre lui, fit saisir mon père, se » le fit amener; lui fit lier bras et jambes; le fit placer dans un sac; fit » lier le sac avec des cordes, et le fit jeter à la rivière. Moi, à cette » époque, j'étais un enfant; le scélérat mourut avant que je n'arrive à » l'adolescence. Et voilà pourquoi nous sommes brouillés, son fils et » moi. »

Et ce n'était point là un cas isolé.....

Avec l'introduction d'assignats en Russie, une nouvelle branche de friponnerie s'ouvrit à l'activité des propriétaires campagnards, et fut largement exploitée par eux.

L'un des plus célèbres parmi les faussaires fut Michel Alexéiévitch Poudhkine, un homme de grande famille et très-civilisé; il fut exilé à Tobolsk en Sibérie, où il mourut. Il fut accompagné dans cet exil par sa femme, Natalie Avramovna, née princesse Volkonski, l'une des personnes les plus respectables et les plus respectées de son temps.

Il paraît que de nos jours, et surtout dans les dernières années, la fabrication des faux assignats a pris en Russie un développement inouï; il s'est même trouvé des hommes ingénieux pour élever cette infamie au rang d'une arme politique contre le gouvernement : il faut avouer que, dans tous les cas, c'est là une arme bien lucrative.

Le genre de vie des nobles à Moscou, en hiver, dans ses environs en été (*v podmoskovnyh*), portait un cachet moins sauvage, moins asiatique que celui de la noblesse de province, mais, au fond, sauf plus de luxe et moins de rudesse, il y avait une similitude frappante. La plupart des rues de Moscou n'étaient point pavées; dans plusieurs d'entre elles le sol se trouvait couvert de poutres posées transversalement, faisant horriblement caboter les équipages, et par les fentes entre les poutres, exposant les chevaux et les piétons à se casser les pieds. Les lanternes étaient rares; les rues restaient sombres, et la prudence, aussi bien que la vanité, engageaient les nobles à entretenir une nombreuse domesticité. Tout propriétaire un peu aisé avait une

maison entourée d'une vaste cour, d'un verger, d'un potager; avec de nombreux bâtimens en bois pour y loger ses serviteurs (*dvornia*), et un bain russe; il avait des heyduques (*verschniki*) pour accompagner son équipage dans ses sorties à la ville, si son rang était élevé; sinon, dans ses courses à la campagne. Outre les cuisiniers et marmitons, il avait encore, parmi ses serfs domestiques, son boulanger, son pâtissier, son faiseur d'hydromel (*médovar*), chargé de lui préparer l'hydromel ordinaire, l'hydromel au tilleul (*lipetz*), l'hydromel aux framboises, l'hydromel aux cerises. Il avait son brasseur de bière (*pivovar*) et son faiseur de *kvas* (*kvasnik*), ce dernier chargé de lui préparer, outre le kvas ordinaire, le kvas aux pommes et celui au cassis (*kvas smorodinnyi*). De plus, il avait encore, parmi ses serfs, un ou plusieurs serruriers, menuisiers, charpentiers, selliers, ferblantiers, charrons, maréchaux-ferrants, tonneliers, etc. Il y avait, dans chaque maison, une buanderie avec plusieurs blanchisseuses; une étable à vaches avec des vachères; un volailler et un poulailler avec des femmes préposées à cet effet; une femme chargée de la fabrication des eaux-de-vie à fruits (*nalivki*); enfin, un pigeonnier pour l'amusement de la famille.

Le peuple russe, de nos jours encore, ne mange point de pigeons; il y a un demi-siècle, un plat de pigeons aurait passé pour toute une profession d'hérésie : l'Esprit-Saint se trouvant représenté, sur les images, sous l'aspect d'une colombe. Les pigeons sont incontestablement les êtres les plus heureux de l'empire de Russie; ils circulent librement, se trouvent partout bien accueillis, nourris et choyés; les anciens Russes avaient pour eux une affection réelle et passaient au pigeonnier des heures entières.

Dans les maisons des grands seigneurs, il y avait même, au milieu des vastes cours de leurs habitations, une église spéciale pour eux et leur domesticité. Plusieurs d'entre ces églises sont aujourd'hui devenues paroissiales.

Ces nobles avaient, chacun, à une distance plus ou moins grande, mais généralement peu éloignée de Moscou, une terre qui leur fournissait des moutons, du bois de chauffage, du poisson, du gruau sarrazin, du seigle pour le pain et le kvas, de l'avoine et du foin pour les chevaux. Chez les gens un peu riches, il y avait, à Moscou même, dans les vastes cours de leurs maisons, des étangs poissonneux et des viviers magnifiques. Il y a encore une vingtaine d'années de cela, le vieux général Frolow louait, à Moscou, une maison à laquelle attenait un vaste jardin avec des étangs; dans le contrat de loyer il était dit que le général avait la jouissance du jardin, mais sans le droit de pêche, ni celui de la fenaison (*béz pokosow i bez rybnoï lovli*).

A l'intérieur, les maisons étaient meublées avec une grande diversité, depuis les meubles dorés des grands seigneurs jusqu'aux chaises ordinaires et aux bancs de bois recouverts de tapis qui se voyaient

chez les gens moins fortunés. Il y avait dans les maisons un certain nombre de nobles pauvres des deux sexes, logés, nourris, assez mal vêtus et parfois traités sans trop de façons; ils portaient officiellement le nom de *connaissances (znakomtsy, znakomki)*, mais dans le public ils avaient le sobriquet de *prijivaltsy, prijivalki;* c'étaient les exemplaires vivants d'une gazette non-imprimée : ils colportaient les commérages, faisaient circuler les nouvelles, et souvent ils en inventaient.

Dans les grands repas et les jours de fêtes, l'on voyait apparaître, chez les nobles riches, des choeurs de musiciens, composés de leurs propres serfs; l'on aimait de préférence la musique à cors *(rogovaïa mouzyka)* et les choeurs de chanteurs *(pesselniki)*. Rarement y avait-il une fête sans la présence de ces derniers.

On avait la passion d'avoir des nains et des naines, des kalmouks baptisés des deux sexes, ainsi que des bouffons *(schouty)*, lesquels, sous le masque de la bêtise, avaient souvent bien plus d'esprit que leurs maîtres et les visiteurs de ceux-ci, et disaient parfois des vérités piquantes. Il arrivait que le sel peu attique des fous de la maison leur attirait des soufflets ou des coups de cannes, mais ces malheureux n'y regardaient point de si près; pour ce qui en est des expressions dures et blessantes, il existait en Russie un proverbe non-encore complétement oublié de nos jours : « l'injure ne reste point suspendue au col de l'habit *(brane na vorotou né visniet)*.

En été et en automne, les nobles se transportaient de Moscou à leurs maisons de campagne; l'automne était la saison des chasses dans les forêts vastes et giboyeuses qui entouraient alors l'ancienne capitale, l'entouraient à une étendue immense et dont il reste à peine des traces de nos jours. Les chasses étaient suivies de repas tournant facilement à l'orgie, et la gaieté bruyante *(razgoul)* arrivait parfois à des limites inimaginables.....

A Pétersbourg, il y avait plus de luxe, plus de dépense qu'à Moscou, mais l'existence y était moins large; les maisons n'étaient point entourées de ces cours si vastes, se rencontrant à chaque pas dans l'ancienne capitale; en revanche, les domestiques étaient moins mal habillés; les attelages étaient plus beaux. Les impératrices Anne et Élisabeth aimaient le luxe, et en donnaient l'exemple; Catherine II, sans l'aimer pour elle-même, le trouvait nécessaire pour l'éclat de la cour, pour en imposer à une nation encore semi-asiatique. Il y avait, dans l'existence des nobles de cour, des grands seigneurs de Pétersbourg, deux faces non-seulement différentes, mais encore complétement opposées entre elles : l'une tournée vers l'Europe, destinée au corps diplomatique, aux étrangers de passage; l'autre, pour la vie privée, pour les compatriotes.

Mon aïeul vint un jour faire une visite à la maréchale Galitsyne, à sa campagne sur la route de Péterhoff; elle s'écria : « Ah! mon cher « prince, que je suis heureuse de vous voir : il pleut; impossible de

» se promener; mon mari est absent; je m'ennuyais à périr; je ne » savais plus que devenir; j'étais déjà au moment de faire donner la » verge à mes kalmouks. » — Cette princesse Galitsyne était l'une des plus grandes dames de la cour; son mari était feld-maréchal, gouverneur-général de Pétersbourg; elle-même était une princesse Gagarine, petite-fille de ce prince Mathieu qui pensa devenir souverain de la Sibérie; elle était dame à portrait de Catherine II et soeur de l'amie intime de l'impératrice, la comtesse Matiouchkine; sa maison était le rendez-vous de la meilleure société.....

L'excellent et respectable grand-échanson prince Nicolas Vassiliévitch Dolgoroukow m'a raconté, que dans sa première jeunesse, invité à dîner chez la maréchale Saltykow, née Dolgoroukow (née en 1737, morte en 1812; la femme du gouverneur d'Alexandre I et du grand-duc Constantin), en se mettant à table, il s'aperçut que tous les domestiques avaient les cheveux coupés tout ras : la vieille et méchante maréchale s'etait mise en colère contre ses serviteurs, et leur avait fait couper ainsi les cheveux à tous. Ceci avait lieu dans les premières années de notre siècle : ainsi il est aisé de se représenter ce qui se passait 60 ou 80 ans avant cette époque.

Dans les dernières années du règne de Pierre I, après la construction du palais de Péterhoff, l'on avait rédigé un réglement pour les courtisans invités à venir y faire un séjour : l'on trouve, dans ce réglement, la défense de se coucher sur le lit sans s'être préalablement débotté.

La garde impériale était remplie de nobles. Le régiment de Préobrajenski comptait quatre mille hommes et plus de cent-vingt officiers; le régiment de Sémënovski, trois mille hommes et près d'une centaine d'officiers. Après l'avénement d'Anne au trône, furent organisés : le régiment d'Izmaïlovski composé de trois mille hommes, et celui de la garde à cheval. Un grand nombre de soldats et parmi les sous-officiers tous, à peu d'exceptions près, étaient nobles; ils avaient leurs serfs, et un état de maison proportionné à la fortune de chacun; la plupart des sous-officiers avaient leur équipage : plusieurs d'entre eux, appartenant à de grandes familles, allaient dans le monde, aux bals et aux fêtes; les officiers étaient tenus d'avoir un équipage à quatre chevaux; un officier de la garde ne pouvait, sans déroger, faire ses visites à pied; les fiacres de place publique étaient inconnus; les étrangers et les arrivans de province pouvaient seuls rouler en voiture de remise, et encore à quatre chevaux; tout ce qui avait rang de brigadier était tenu d'aller à six chevaux, sous peine d'inconvenance et de déconsidération.

Un jour, sous le règne d'Élisabeth, le sénateur prince Odoïevski, celui qui trichait et volait aux cartes et fut battu pour ses escroqueries, rentra chez lui tout effaré et bouleversé. « Imaginez-vous, dit-il » aux visiteurs qui se trouvaient chez sa femme, ce que je viens de

» voir : mon collégue au sénat, Joukow, en voiture de remise, et à » quatre chevaux, au lieu de six! Quel oubli de sa dignité! Quelle » inconvenance! Où allons-nous? La démoralisation gagne toutes les » classes de la société! »

Plusieurs d'entre les officiers et la plupart des sous-officiers aux gardes se faisaient donner des congés, constamment renouvelés, et vivaient à Moscou ou en province, sous prétexte de maladie. Ces congés étaient presque toujours achetés : les gens riches, s'ils n'avaient point d'argent comptant, donnaient un cadeau : une, deux, trois, quatre familles de serfs, battant ainsi monnaie avec la chair humaine, procédés bien naturels sous un état de choses, où la noblesse elle-même, sans en excepter les hommes des plus grandes familles, les plus riches, les plus haut placés, se trouvait fustigée et knoutée au gré du caprice, non-seulement du souverain, mais encore de tous ceux qui tenaient en mains les rênes du pouvoir.

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE : L'exil de Menchikow; sa grande existence à Pétersbourg; les infamies commises par lui au pouvoir; son admirable courage dans le malheur; sa mort chrétienne. — Rappel de ses enfans; mariage de sa fille avec le frère de Bieren. — Les fils et les petits-fils de Menchikow. — Le parti allemand. — Le parti russe. — Les aspirations constitutionnelles à la mode suédoise. — Ce qu'était la constitution suédoise de cette époque. — Erreur du parti russe, voulant la liberté pour la noblesse avec le maintien du peuple sous le joug du servage. — Influence des Dolgoroukow et leur égoïsme. — Genre de vie de Pierre II à Moscou. — Ses fiançailles avec la princesse Catherine Dolgoroukow. — Tristesse du jeune empereur. — Les Dolgoroukow perdent la tête de joie et d'orgueil. — Maladie de l'empereur, d'abord bénigne, puis incurable. — Tristesse du peuple; anxiété de la noblesse. — Folles visées des Dolgoroukow; ils ne veulent point écouter les sages conseils du vieux maréchal. — Ils confectionnent un testament impérial, et commettent un faux. — Mort de Pierre II.

Pierre II fit son entrée solennelle à Moscou le 4 février 1728; trois semaines après, le 25, eut lieu la cérémonie du sacre impérial, et un mois après le sacre, le sort de Menchikow et de sa famille fut définitivement décidé.

Le 24 mars, une lettre anonyme, adressée à l'empereur, fut ramassée à la porte Spasski, au Kremlin. Dans cette lettre l'on reprochait vivement à l'empereur l'exil de Menchikow dans sa ville de Ranenbourg, à 337 verstes de Moscou (aujourd'hui ville de district de la province de Riazane); on lui conseillait de restituer à l'illustre exilé les rênes du gouvernement, et l'on critiquait la conduite et les actes du souverain. Il est impossible de croire que Menchikow, si intelligent et si rusé, ait pu commettre la faute insigne de faire écrire une lettre aussi maladroite; était-ce une faute commise par des amis privés de tact et ignorant le terrain de la cour, ou bien était-ce une machination atroce de la part des ennemis du généralissime disgracié, l'on n'a jamais pu arriver à éclaircir ce fait. Toujours est-il que les Dolgoroukow, redoutant l'esprit de Menchikow, et ne le trouvant point suffisamment éloigné de Moscou, profitèrent de cet épisode pour lui porter

le dernier coup et le plus rude de tous : ils firent confisquer son immense fortune*, et le firent envoyer en exil à 3,352 verstes de Moscou, à Bérëzow en Sibérie, où il mourut l'an suivant.

Le prince Alexis Dolgoroukow et son fils Ivan, alors à l'apogée de la faveur, ne se doutaient guère que deux années plus tard ils iraient remplacer Menchikow à Bérëzow, le premier pour y mourir après quatre ans d'exil, et le second, pour y passer huit années, au bout desquelles on le ferait revenir pour le torturer et l'écarteler.....

La lettre anonyme fut reconnue pour être de la main du confesseur de la vieille czarine Eudoxie, ce qui serait de nature à faire croire à l'action des ennemis de Menchikow, dont le calcul, à cette occasion, se trouva juste. Pour ce qui en est du confesseur, abandonné par ceux qui l'avaient fait agir, il fut knouté et envoyé en Sibérie.

A la cour de Pierre I, Menchikow avait une position spéciale, et pour ainsi dire hors de ligne du rang des simples sujets. Prince et duc d'Ijora, lui et sa femme avaient le pas immédiatement après les membres de la famille impériale; ils jouissaient de priviléges et distinctions inaccessibles aux simples particuliers, comme par exemple celles d'avoir des gentilshommes de cour *(hof-younker)* et des pages de familles nobles.

La princesse Daria Mihaïlowna, née Arséniew, d'une famille d'ancienne noblesse† était une personne assez insignifiante, mais bonne et douce; en revanche, sa soeur Barbe, vieille fille non-mariée, petite, bossue, contrefaite, remplie d'esprit, méchante comme la peste, exerçait, sur son beau-frère, une influence considérable et très-funeste à la famille, en lui attirant de nombreux ennemis par sa hauteur, son ton aigre, tranchant et ses implacables vengeances. Cette vieille fille fut la mauvaise fée de la famille. — Lors des fiançailles de sa nièce avec l'empereur, nommée dame d'honneur *(ober-hofmeistérina)*, elle se

* Cette fortune consistait en 90,000 serfs, les villes d'Oranienbaum, Tambourg, Koporié, Ranenbourg, Potchëp, Batourine; 4,000,000 de roubles (plus de 25,000,000 de francs en monnaie actuelle) saisis chez lui dans des tonneaux remplis d'or; des capitaux pour une somme de 9,000,000 de roubles (environ 60,000,000 de francs de monnaie actuelle) déposés aux banques de Londres et d'Amsterdam; des diamants et objets enrichis de diamants pour la valeur de plus de 1,000,000 de roubles; 45 livres (près de 20 kilos) d'or en lingots; de la vaisselle d'or et des objets d'or pour le poids de 80 livres (25 kilos); trois services en vaisselle d'argent à 24 douzaines d'assiettes chacun; l'un de ces services avait été confectionné à Londres, un autre à Hambourg, le troisième à Augsbourg; il venait d'en commander un quatrième à Paris, pour lequel il avait déjà payé des arrhes; enfin, un mobilier d'une magnificence telle, que peu de souverains en Europe en possédaient un pareil à cette époque.

† Ils sont issus d'un mourza tatar, Oslare, lequel se fit baptiser sous le nom de Procope, en l'an 1389; il épousa Marie Zotovna Jitow, fille d'un gentilhomme de la chambre *(stolnik)* du grand-duc Dmitri Donskoy. De ce Procope sont issus les Arséniew, les Somow, les Rtistchew; l'une des familles du nom de Jdanow et l'une d'entre les nombreuses familles du nom de Pavlow.

faisait baiser la main par les dames de la cour!!!. Après la chute de son beau-frère, elle fut exilée au couvent de l'Assomption dans la ville d'Alexandrow, à 164 verstes de Moscou, et contrainte d'y prendre le voile; elle y finit ses jours.

Menchikow menait une existence de souverain à Vassili-Ostrow, dans son immense maison (aujourd'hui le premier gymnase militaire) au-delà de laquelle s'étendait un vaste jardin, avec des serres, des volières et un enclos pour bêtes à chasse. A cette époque, il n'y avait point de ponts sur la Néva; pour se rendre de ce côté de l'eau, Menchikow traversait la rivière dans un grand bateau doré, à douze et parfois à vingt-quatre rameurs; les bancs de bateau se trouvaient tendus de velours vert. De ce côté de la Néva l'attendait une voiture dorée en forme d'éventail, à roues basses; sur l'impériale du carrosse se voyait une grande et haute couronne princière; la voiture était attelée de six chevaux aux harnais de velours couleur amaranthe avec ornemens d'or ou d'argent. En avant marchaient les heyduques; ils étaient suivis par deux pages à cheval, en habits de velours bleu à galons d'or; deux gentilshommes de la cour du prince caracolaient aux portières de la voiture, et six dragons à cheval fermaient la marche.

Pierre II ne se souciait nullement d'épouser la princesse Marie Menchikow, laquelle, de son côté, ne pouvait souffrir son fiancé. L'on raconte que le jeune empereur s'était mis, un jour, aux genoux de sa soeur, la grande-duchesse Natalie, pour la supplier de faire opposition à ce mariage. — Menchikow espérait pouvoir forcer la main au jeune prince, et en attendant, la fumée de la vanité avait à un tel point aveuglé le généralissime, qu'il hésitait à accorder sa seconde fille, Alexandrine, au prince héréditaire d'Anhalt-Dessau, par la raison que la mère de ce prince était la fille d'un pharmacien : le fils de paysan, l'ex-pâtissier, l'ex-mignon redoutait de se mésallier...*

Lors de son exil à Ranenbourg, en septembre 1727, Menchikow commit la grande imprudence de quitter Pétersbourg avec une pompe,

* Le prince d'Anhalt-Dessau, alors régnant, Léopold (né en 1679, mort en 1747) l'un des plus célèbres d'entre les maréchaux prussiens, et malgré ses manières brusques, l'un des plus populaires dans l'armée prussienne comme il le fut aussi parmi ses propres sujets, avait succédé à son père à l'âge de 14 ans. Seul rejeton de la branche de Dessau, il épousa, à l'âge de 19 ans, en mariage morganatique, Anna-Louise Fösen, fille d'un pharmacien de la ville de Dessau, de deux années plus âgée que lui; il en eut, en 1699, un fils appelé Guillaume-Gustave, et en 1700, un autre nommé Léopold-Maximilien. — Le 29 décembre 1701, l'empereur d'Allemagne Léopold I créa Anna-Louise Fösen princesse du saint-empire; le mariage fut déclaré, et les deux fils reconnus princes. Ils eurent ensuite encore trois autres fils et quatre filles. Ce fut pour le prince Guillaume-Gustave que l'on rechercha la main de la princesse Alexandrine Menchikow. — Sa descendance s'est éteinte; le duc régnant d'Anhalt est l'arrière-petit-fils du prince Léopold-Maximilien.

un éclat qui éblouirent le peuple, irritèrent ses ennemis et blessèrent l'empereur; il partit en plein jour, traversant la ville dans un carrosse magnifique, suivi d'une file de carrosses, d'équipages de tous genres, de chevaux de selle superbes, et d'une suite de cent vingt-sept serviteurs. — On fit partir après lui un courrier, pour lui retirer ses décorations, confisquer ses équipages et l'obliger à continuer sa route dans de simples charrettes couvertes *(kibitka)*; ce courrier le rejoignit à Tvér, et l'ex-généralissime traversa Moscou d'une façon bien différente de son départ de Pétersbourg, si solennel et si pompeux.

Au mois de décembre, le conseiller d'état actuel Ivan Pléstchéiew, ami de la famille Dolgoroukow, fut envoyé à Ranenbourg pour faire subir à Menchikow un interrogatoire, formulé dans les questions suivantes :

1° Quel était le texte littéral de sa correspondance avec le sénateur suédois Dücker, auquel il avait donné l'assurance, pour la Suède, de n'avoir rien à redouter, l'armée se trouvant placée sous ses ordres, et au cas de la maladie grave de l'impératrice, il sollicitait, au besoin, l'aide de la Suède. De quel aide parlait-il? Qui avait écrit ces lettres? Où se trouvaient les brouillons de ces lettres, ainsi que les originaux de celles, à lui adressées par Dücker?

2° Comme il avait l'habitude de tenir l'ambassadeur suédois à Pétersbourg, baron de Cëderkreutz, au courant des affaires secrètes d'état, quelles communications lui avait-il adressées à cet égard?

3° Consent-il à avouer avoir reçu de l'argent de la Suède, et entre autres 5,000 ducats pour la lettre ci-dessus citée, adressée à Dücker? Par l'intermédiaire de qui cet argent lui avait-il été remis?

4° Comment avait-il osé frustrer la duchesse de Holstein d'une somme de 80,000 roubles sur 300,000, qu'elle avait eu à toucher du trésor avant son départ de Russie? — Il s'était emparé de cette somme, en faisant signer à la duchesse un reçu de 240,000 roubles, tandis qu'elle n'avait reçu, en réalité, que 220,000 roubles.

5° L'empereur ayant fait cadeau à sa tante la duchesse de Holstein de la créance du trésor sur le négociant anglais Marssey, Menchikow obligea la duchesse à lui en céder la moitié, et le baron Stambken, ministre holsteinois à Pétersbourg, avait produit un reçu de 2,000 ducats, signé, au nom de Menchikow, par son aide-de-camp le baron de Lieven?

Cette enquête traîna pendant tout l'hiver, et à la fin de mars, la lettre anonyme dont j'ai parlé vint achever la perte du prince-duc.

Après lui avoir confisqué tout ce qu'il possédait, on le fit partir pour Bérëzow, avec sa femme, son fils et ses deux filles; on lui permit d'emmener avec soi dix serviteurs des deux sexes, et on lui assigna, pour son entretien, celui de sa famille et de ses gens, 5 roubles (environ 32 francs de monnaie actuelle) par jour. Il fit preuve d'un

courage imperturbable et d'une admirable présence d'esprit, mais il n'en fut point de même de sa femme : à force de verser des larmes, elle perdit la vue, tomba malade en route et mourut au village d'Ouslone, à 12 verstes de Kazan, sur le Volga; elle n'avait pas 45 ans, et au cimetière de ce village l'on montre la tombe modeste de cette femme, qui avait passé sa vie au sein d'un luxe oriental. La famille exilée continua sa route.

Villebois, dont les Mémoires sont un triple extrait de blagues, raconte comment Menchikow rencontra en chemin des officiers qui ignoraient sa chute; comment à Tobolsk on lui jeta de la boue; enfin, comment, après sa mort, ses enfans, à Bérëzow, eurent une conversation avec les Dolgoroukow exilés. Tout cela ne sont que des mensonges.

La chute de Menchikow, arrivée l'année précédente, ne pouvait aucunement être ignorée nulle part en Russie : elle équivalait, par son importance, à un changement de règne; le généralissime ayant été, depuis la mort de Pierre I, le véritable souverain de l'empire. — Les exilés de distinction envoyés en Sibérie se trouvaient, à cette époque, toujours accompagnés d'un officier et d'une escouade de soldats, ne permettant à personne de s'approcher d'eux et encore moins de leur adresser la parole; personne n'aurait été assez osé pour enfreindre cet usage, dont la violation pouvait conduire au knout et à une prison de plusieurs années. Enfin, les enfans de Menchikow ont quitté Bérëzow avant l'arrivée des Dolgoroukow. La nouvelle de la mort de Menchikow parvint à Moscou peu après l'avénement d'Anne au trône, en mars 1730. Le prince Alexis Shahovskoy, marié à une Arséniew, parente éloignée de feue la princesse Menchikow, obtint sur-le-champ le rappel de ses enfans, tandis que les Dolgoroukow, exilés à la campagne en avril, en Sibérie au mois de juin, n'arrivèrent à Bérëzow qu'en automne.

Menchikow, dans son malheur, fit preuve, je l'ai dit, d'une force d'âme immense et véritablement digne d'admiration. — Lorsqu'il donnait, l'année précédente, après les fiançailles de sa fille avec l'empereur, l'ordre d'insérer dans l'almanach officiel pour 1728, parmi les membres de la famille impériale de Russie, son nom à lui, ceux de sa femme, de son fils et de ses deux filles, il ne se doutait, certes, point, que cette année 1728 le verrait exilé au fin fond de la Sibérie, à Bérëzow, où l'hiver dure sept mois de l'année, le froid atteint 40° Réaumur, avec un vent du nord très-vif; en été la terre dégèle seulement à la profondeur de trois quarts d'archine (54 centimètres); en novembre et décembre l'aube du jour se lève à dix heures du matin, et à trois heures de l'après-midi il fait nuit; mais en revanche, au mois de juin, le soleil disparaît de l'horizon pour moins de deux heures; l'été dure moins de trois semaines; au printemps et en automne règnent d'épais brouillards, émanation des vastes marais dont Bérëzow se trouve entouré..... Là cet homme si dépravé dans les jours de sa prospérité

inouïe et fabuleuse, perdu de vices, orgueilleux, cruel, concussionnaire, sans foi ni loi, se transforma subitement en un modèle de patience, de douceur, de calme, de résignation; après avoir vécu comme un scélérat, il finit par une mort telle que le meilleur des chrétiens pourrait en désirer une pareille.—Avec l'aide des quelques serviteurs dont il se trouvait accompagné, il se bâtit, maniant lui-même la hache, une petite maison en bois, sur la rive escarpée de la Sosva; il bâtit également une église (détruite par un incendie en 1765); pendant le service divin, il remplissait l'office de sous-diacre et celui de marguillier, et après la messe, il improvisait parfois un sermon. Il dictait à ses enfans les souvenirs de sa vie; malheureusement, l'on ignore ce qu'est devenu ce manuscrit véritablement précieux. Le rude climat du nord raffermit sa santé, jusques-là assez délicate; il était maigre et frileux; dans son exil il prit de l'embonpoint et s'aguerrit au froid.

Sa fille aînée, Marie, l'ex-fiancée impériale, tomba malade en 1729; il n'y avait point de médecin à Bérëzow, et Menchikow la vit mourir dans ses bras, à l'âge de 18 ans. Il l'ensevelit de ses propres mains, après avoir lui-même creusé la tombe de la pauvre jeune fille. Il lui survécut de peu : une inflammation se déclara; à Bérëzow il n'y avait, non-seulement point de chirurgien, mais pas même de barbier; personne ne put le saigner, il mourut le 22 octobre 1729, à l'âge de 56 ans, et fut enterré près de l'église par lui bâtie, à une vingtaine de mètres du bord de la rivière. Là repose cet homme véritablement phénoménal, qui fut grand par ses talens, odieux par ses vices dans les jours de sa prospérité; grand et sympathique par son courage et sa résignation dans le malheur, qui sort incontestablement de la ligne des hommes ordinaires, et auquel il fut donné d'apparaître dans les annales de notre pays comme un éclatant météore, tantôt utile, tantôt malfaisant, mais toujours lumineux...

Après la réception à Moscou de la nouvelle de la mort de Menchikow, le prince Alexis Shahovskoy, le mari de l'une des parentes éloignées de sa femme, lieutenant-colonel de la garde à cheval et l'un des courtisans les plus assidus de Bieren, obtint de celui-ci le rappel des enfans de l'illustre exilé, Alexandre et Alexandrine. — Le prince Shahovskoy s'y prit habilement. Les banques de Londres et d'Amsterdam, auxquelles le gouvernement russe avait réclamé les immenses capitaux déposés par le maréchal, avaient refusé de les restituer autrement qu'à ses héritiers légitimes. — Avec les procédés du temps, il n'y a nul doute que, sans l'intervention de Shahovskoy, l'on aurait eu recours à la torture pour obliger le jeune Menchikow à faire les démarches légales nécessaires pour retirer ses capitaux de Londres et d'Amsterdam. Shahovskoy persuada à Bieren de profiter de l'occasion pour marier son frère Gustave à la jeune Menchikow et s'emparer des immenses capitaux du jeune homme. C'est ce qui eut lieu.

Alexandre Menchikow, âgé de 17 ans, fut rétabli dans ses titres de prince des deux empires de Russie et d'Allemagne et d'altesse, mais celui de duc d'Ijora ne lui fut point restitué; des 90,000 serfs possédés par son père, on lui rendit près de 2,000 serfs, c'est-à-dire la cinquantième partie; il n'obtint rien des capitaux ni des immenses richesses mobilières de son père; et il fut nommé enseigne aux gardes Préobrajenski, après avoir été auparavant, à l'âge de 13 ans, lieutenant-général, grand-chambellan, chevalier de Saint-André et de l'Aigle-Noir de Prusse. Il fut obligé de placer à la disposition du gouvernement les 9,000,000 de roubles déposés par son père aux banques de Londres et d'Amsterdam : 8,000,000 furent en partie confisqués par l'état, en partie volés par le favori Bieren, et le neuvième million fut donné à Gustave Bieren qui épousa la princesse Alexandrine Menchikow, celle-là même dont le maréchal prussien, prince régnant d'Anhalt-Dessau, avait recherché la main pour son fils aîné. Cette pauvre jeune femme fut très-malheureuse dans son mariage; elle mourut le 13 octobre 1736, à l'âge de 24 ans, sans laisser d'enfans.

Le prince Alexandre Menchikow devint plus tard général en chef, major aux gardes et cordon de Saint-Alexandre. C'était un homme parfaitement nul, frisant la bêtise; rempli de morgue dans son adolescence, aux jours de la toute-puissance de son père, il était devenu, à son retour de la Sibérie, poli et prévenant envers tous. Il épousa une Galitsyne, soeur consanguine de ma trisaïeule, et mourut en 1764, à l'âge de 50 ans, laissant deux filles et deux fils, dont l'aîné, Pierre, n'eut point de postérité mâle*. Le plus jeune, le prince Serge, dans sa jeunesse aide-de-camp de Catherine II, et plus tard sénateur, mourut en 1815, à l'âge de 68 ans, laissant, de son mariage avec une Galitsyne, deux fils et une fille, la princesse André Gagarine. Le fils aîné du prince Serge, l'amiral prince Alexandre, ancien ministre de la marine et commandant l'armée russe dans la guerre de Crimée, a eu pour véritable père le célèbre comte Armfelt (l'ami de Gustave III et le père du ministre secrétaire d'état de Finlande). Le prince Serge Menchikow avait hérité de la nullité de son père, et malheureusement, des goûts dépravés de son célèbre aïeul; il était d'autant moins excusable, qu'il se trouvait marié à l'une des plus belles femmes de la Russie.

Sous le règne de Pierre II, il y avait à la cour de Russie deux partis, sans compter celui de la famille Dolgoroukow, que nous ne

* Le prince Pierre Menchikow laissa de son mariage avec une Dolgoroukow (soeur consanguine du ministre de la justice et nièce de ce même prince Ivan, qui avait été l'un des principaux auteurs de l'exil et de la ruine de la famille Menchikow) deux filles, madame Néïelow et madame Kochélëw. Les deux soeurs du prince Pierre épousèrent : l'aînée, le czarévitch Alexandre Bakarovitch de Géorgie, petit-fils du czar Vahtang ; la plus jeune, Étienne Stépanovitch Zinoview, ministre de Russie à Madrid sous le règne de Catherine II.

pouvons appeler du nom de parti : c'était une coterie, et voilà tout. Le devoir, souvent bien pénible, de l'impartiale vérité, nous oblige à dire que sous le règne de Pierre II les Dolgoroukow ne représentaient aucun parti, aucune tendance autre que celle des vues les plus personnelles, les plus égoïstes, ayant pour but, uniquement et exclusivement, d'abattre toute influence de cour pouvant rivaliser avec la leur, de s'enrichir, de jouir de la vie et de ses plaisirs, sans le moindre respect ni des droits, ni de la dignité d'autrui. Le seul mérite qu'ils aient eu, ce fut de n'avoir point été cruels; à l'exception de la terrible catastrophe de Menchikow, avec lequel c'était, pour eux, une lutte à mort, les divers exils du règne de Pierre II furent remarquables par leur mansuétude et aucune fortune ne fut confisquée, celle de Menchikow exceptée. Il faut ajouter que les cruautés, les mesures violentes répugnaient au caractère de Pierre II et encore plus à celui de sa soeur, la jeune grande-duchesse Natalie, laquelle, si elle eut vécu, aurait pu devenir l'ange-gardien de la Russie. En 1729, le jeune empereur, en vertu d'une promesse faite à son adorable soeur au lit de mort de celle-ci, abolit la terrible chancellerie secrète de Préobrajenski, créée par son bisaïeul le czar Alexis, et que la féroce impératrice Anne se hâta de rétablir immédiatement après son avénement au trône.

Les réformes de Pierre I avaient été si radicales, si vivaces, et au milieu d'une masse de souffrances individuelles, avaient déjà produit pour l'état des résultats si importans, des résultats dont l'évidente utilité éclatait d'une façon si incontestable aux yeux des hommes les plus prévenus contre ces réformes, que parmi les classes supérieures (les seules appelées, en ce temps-là, à exercer une influence sur la marche des affaires), il ne pouvait plus être nullement question d'un retour aux moeurs, us et lois antérieures à l'époque du terrible, mais si intelligent réformateur. Autant aurait valu essayer de remettre aux lisières un garçon de dix ans. Personne ne pouvait songer à ressusciter un passé définitivement mort, mais la divergence, et une divergence radicale, portait sur la marche à suivre dans les réformes.

Le parti nouveau, appelé aussi parti allemand, voulait continuer à marcher dans la voie tracée par Pierre I : maintenir l'absolutisme dans toute sa plénitude, faire une guerre incessante, impitoyable aux vieux usages du pays, aux traditions nationales, à tout ce qui rappelait l'ordre de choses antérieur à Pierre I. Ce parti avait raison en affirmant que les usages et les traditions russes, à la fin du dix-septième siècle, étaient un mélange de la barbarie mongole avec la pourriture byzantine; qu'il fallait régénérer la Russie par la civilisation européenne, et la régénérer à quelque prix que ce fût. Ce parti ne se trompait nullement en ajoutant que l'organisation politique de la Russie, au dix-septième siècle, était pourrie à un tel point que nous n'étions point de force à faire la guerre aux Turcs, et deux fois nous avions, fort heureusement

et grâce à Dieu, été sauvés par le fanatisme, le manque de tact et l'ineptie politique du clergé catholique et des magnats polonais : ils avaient empêché le prince Ladislas de Pologne de ceindre la couronne de Monomaque en s'opposant à son changement de religion, et un demi-siècle plus tard, ils nous avaient sauvés encore une fois en obligeant, par leurs persécutions religieuses et aristocratiques, les Petits-Russiens à se jeter dans les bras de la Russie. Aux objections, adressées aux hommes du parti allemand, sur les difficultés à conduire la nation, surtout la classe élevée, mise en contact avec la civilisation européenne, au moyen des procédés asiatiques de Pierre I, ces hommes répondaient que les élémens mongols et byzantins se trouvaient trop fortement enracinés en Russie pour avoir rien à redouter à cet égard; que des individus se laissant, malgré leurs richesses et leur position sociale, paisiblement dépouiller, exiler, fustiger, knouter, mutiler, ne ressemblaient en rien à la noblesse européenne; qu'il n'y avait point de joug dont la pesanteur put leur paraître insupportable..... L'histoire, les événemens postérieurs, ont, hélas, trois fois hélas, donné raison aux hommes de ce parti.....

Le parti russe, appelé à tort le parti *vieux*-russe, lui-même s'imaginant l'être d'ailleurs, comprenait aussi le danger et l'impossibilité de rétablir le passé dans son entier, dans toute sa vétusté; il voulait développer la civilisation en Russie sans renoncer aux moeurs de la vie privée, et en accordant, à cet égard, une seule concession, d'ailleurs la plus importante de toutes, puisqu'elle était, à elle seule, toute une révolution sociale : il ne prétendait point rétablir l'usage tout asiatique de la claustration des femmes, usage introduit en Russie sous le joug mongol et brisé par Pierre I. Le parti russe voulait se servir des étrangers; il en comprenait l'inévitable urgence, mais il ne voulait s'en servir qu'avec discernement, et sans laisser les étrangers arriver aux postes élevés de l'état, à moins de les voir embrasser la religion grecque et épouser des demoiselles russes, ainsi que cela avait eu lieu jusqu'à l'époque de Pierre I. Enfin, la grande majorité du parti russe, lasse du joug écrasant des czars, voyant avec une jalousie insigne, et bien légitime, l'indépendance, poussée même à l'excès, des gentilshommes polonais, ainsi que la constitution tout récemment établie en Suède après la mort de Charles XII, voulait poser des limites au pouvoir impérial.

L'influence exercée par l'exemple des institutions suédoises, sur la conduite de la noblesse russe en 1730, m'engage à dire ici quelques mots au sujet de ces institutions. En Suède, le parlement se trouvait composé, jusqu'à l'année 1865, de quatre chambres : 1° la chambre du clergé, où l'archevêque d'Upsal et les divers évêques siégeaient de droit, et les autres ecclésiastiques par élection; 2° la chambre de la noblesse, où siégeaient de droit tous les chefs des familles nobles sans

exception, divisés en trois sections, votant chacune séparément : *a*) la section des comtes et des barons; *b*) la section de la noblesse ancienne et *c*) celle de la nouvelle noblesse; 3° la chambre des bourgeois; 4° la chambre des paysans; toutes les deux composées par élection. Enfin, un sénat viager de seize membres était le conseil du roi pendant les vacances du parlement.

Les rois Charles XI et Charles XII avaient cessé de convoquer ce dernier, s'étaient arrogés le pouvoir absolu le plus despotique, et avaient reduit le sénat à n'être plus qu'un bureau d'enregistrement. A la mort de Charles XII, les généraux proclamèrent reine de Suède sa soeur, Ulrique-Éléonore, mariée au prince Frédéric de Hesse-Cassel. Mais le sénat annula cette élection, convoqua le parlement, et de concert avec lui, élut cette même princesse Ulrique-Éléonore, mais à la charge, par elle, de régner aux conditions suivantes : 1° le pouvoir législatif, le droit d'établir les impôts, déclarer la guerre et conclure la paix sera exercé en commun, par le roi et le parlement; 2° la majorité du souverain sera fixée à 18 ans; 3° le souverain gouverne le pays avec l'intervention du sénat; 4° les principaux fonctionnaires civils sont nommés par le sénat, à la majorité des voix; 5° les sujets du souverain, y compris l'armée et la flotte, prêtent serment de fidélité au souverain et à l'état.

Cette constitution subsista en Suède jusqu'en 1772; elle fut renversée par Gustave III, et le pouvoir absolu, rétabli, dura jusqu'en 1809, date de l'établissement, en Suède, de la monarchie constitutionnelle. — En Russie, les nobles les plus riches, les plus élevés en position sociale, visaient directement à l'établissement d'une constitution semblable à celle de la Suède, mais la grande majorité de la noblesse se montrait bien plus modeste dans ses aspirations : elle voulait l'exemption des châtimens corporels, l'abolition de la confiscation, celle du service forcé et de ne pouvoir être ni exilée, ni condamnée autrement, qu'en vertu d'un jugement régulier.

Rien de plus légitime que ces aspirations, si la noblesse les avait formulées, non pour elle seule, mais pour tous ses compatriotes; au lieu de cela, elle voulait le maintien du servage, oubliant qu'en Suède, de même qu'en Angleterre, la liberté politique n'avait jeté des racines inextinguibles qu'à cause de l'absence du servage; ignorant en même temps qu'une noblesse libre, investie de priviléges politiques, refusant ces priviléges aux autres classes de la société, foulant aux pieds la classe rurale réduite en servage, marche inévitablement à un abîme, où elle entraîne le pays avec elle — c'est ce qui est arrivé en Pologne.

Cette prétention du parti russe à investir la noblesse de droits politiques exclusifs, en maintenant, en même temps, la classe rurale sous le joug du servage, prétention aussi illogique et absurde qu'elle était déloyale, inhumaine et barbare, mit obstacle à l'affranchissement

de la noblesse russe, laquelle, pour avoir voulu, jusqu'à une époque toute récente, maintenir en servage ses compatriotes, continue à patauger sous le joug d'un esclavage humiliant et vil.... Le dernier des pauvres d'un pays libre, de la Suisse, de l'Italie, de la Belgique, da la Hollande, de l'Angleterre est incontestablement plus libre, plus sûr de sa dignité personnelle, de sa dignité d'homme qu'un gentilhomme russe, qu'un prince issu de Rurik et millionnaire; l'autre est libre; ceux-ci ne sont que des esclaves privilégiés, pouvant être emprisonnés, exilés et fustigés à volonté.

Le parti allemand se composait de toute la noblesse des provinces baltiques, et de tous les étrangers au service de la Russie, parmi lesquels les plus influens étaient : le vice-chancelier baron Ostermann, le maréchal comte Bruce, le grand-maître de l'artillerie comte Münich et le grand-écuyer Iagoujinski. A ce parti se joignaient tous ceux d'entre les Russes que des services rendus à Pierre I, ou le hasard, avaient fait arriver à des positions plus ou moins élevées, et qui ne pouvaient espérer, ni personnellement, ni par leurs traditions de famille, d'occuper, dans le parti russe, une place aussi avantageuse que celle, aujourd'hui occupée par eux. Parmi ces hommes « nouveaux » ainsi qu'on les désignait, le plus éminent, par son mérite, son habileté et son énergie, était incontestablement l'archevêque de Novgorod, Féofane Procopovitch, président du synode, le confident et le principal collaborateur de Pierre I dans ses réformes ecclésiastiques. Il y avait ensuite toute la famille des Golovkine, les généraux Roumiantsow, Tchernychew et plusieurs autres.

Le parti russe se composait de toute la noblesse, sauf, sous le règne de Pierre II, de la famille Dolgoroukow, laquelle, accaparant le pouvoir, ne songeant nullement au bien de l'état, préoccupée de ses calculs personnels, s'était placée dans un isolement complet.

L'homme le plus éminent, le chef reconnu et incontesté du parti russe était le vieux prince Dmitri Mihaïlovitch Galitsyne, frère aîné du maréchal prince Michel. Le prince Dmitri, aussi respectable que son frère, avait sur lui l'avantage d'être doué d'une vaste intelligence, d'une immense énergie et d'une fermeté imperturbable.

Il y avait encore, dans le parti russe, un homme d'une haute intelligence et d'une immense habileté, le baron Schafirow, l'ex-vice-chancelier. Par son origine étrangère, par son extraction si modeste, par sa coopération si importante aux réformes de Pierre I, sa place se trouvait marquée aux premiers rangs du parti des hommes nouveaux, mais il avait été poussé dans le parti russe par la haine mutuelle régnante entre lui et Ostermann, son ancien secrétaire, devenu son supérieur, et qu'il visait, à son tour, à renverser et à remplacer. Sa grande expérience politique, sa profonde connaissance des hommes pouvaient être fort utiles à ses nouveaux amis. Allié, par sa belle-fille,

aux Izmaïlow; par ses gendres, aux Dolgoroukow, aux Saltykow, aux Havanski, aux Gagarine, il vivait dans l'intimité de la vieille noblesse; rusé et insinuant, il avait trouvé le moyen, lui, l'ancien ministre et favori de Pierre I, de gagner la confiance et la bienveillance de la vieille czarine Eudoxie, cette victime du terrible czar..... Schafirow donna souvent aux Dolgoroukow des conseils sages et prudens, qui, malheureusement, ne furent point écoutés..... Si Pierre II avait vécu, nul doute que le vieux baron eût évincé Ostermann, et repris son ancien poste de vice-chancelier.....

Le genre de vie, adopté à Moscou par le jeune empereur, ou plutôt celui que les Dolgoroukow lui avaient fait adopter, était de nature, non-seulement à l'enlever à toute occupation sérieuse, mais encore à ébranler sa santé. — Le jeune homme avait du goût pour la chasse: l'on en profita pour le porter à des courses, ou plutôt à des voyages de chasse qui se prolongeaient, parfois, pendant des semaines entières. Les vastes forêts entourant, à cette époque, Moscou, et se prolongeant au loin, attiraient les chasseurs; l'on exploita à double titre la passion du jeune prince pour cet amusement: d'abord, on le décida à fixer sa résidence à Moscou, à renoncer à tout retour à Pétersbourg, au grand désespoir du parti des Allemands et des hommes nouveaux, lesquels se sentaient mal à l'aise dans la vieille capitale, centre de la vieille Russie; ensuite, en poussant l'empereur à des absences continuelles de Moscou pour aller à la chasse, on l'enlevait aux autres influences de cour, et en l'entourant constamment, en ne le perdant point de vue, on arrivait à exercer sur lui une influence absolue. Ce système était poussé si loin, que l'on s'arrangeait de manière à empêcher tout entretien en tête-à-tête entre l'empereur et sa vieille grand'mère Eudoxie, à laquelle il témoignait beaucoup de respect et qu'il comblait de caresses; il y avait toujours, au moins, un témoin de leurs conversations.

Ostermann disait, les larmes aux yeux: « l'on agit avec l'empereur, »comme si l'on voulait détruire sa santé et le faire mourir! » Ostermann était connu pour un homme pouvant pleurer à volonté, mais dans le cas dont il s'agit ici, le vice-chancelier avait complétement raison, et son propos était celui d'un ministre fidèle et éclairé.

Dans le courant de l'hiver de 1728 à 1729, l'empereur, à peine levé, montait journellement en traîneau, accompagné du favori et du père de celui-ci, et partait pour le château d'Izmaïlovo, près de Moscou, où il passait la journée entouré des Dolgoroukow et de leurs amis, entendant leurs lamentations sur la nécessité, venue à la suite des réformes de Pierre I, de souffrir la présence des étrangers et des Allemands dans les hautes fonctions de l'état. Le jeune souverain se trouvait devenu ainsi la proie exclusive d'une coterie égoïste et avide, l'isolant de ses meilleurs conseillers, l'exploitant en vue d'intérêts personnels. Il avait pris en affection l'un de ses chambellans, le fils aîné

du prince Dmitri Galitsyne, Serge, un jeune homme de 32 ans, parfaitement élevé et fort distingué.— Pour éloigner ce concurrent dangereux, on envoya le prince Serge à Berlin en qualité de ministre, et pour lui dorer la pilule, on le nomma conseiller privé, rang aujourd'hui prodigué à toutes sortes de paltoquets et complétement déchu, mais à cette époque fort apprécié et recherché.

Je trouve, dans les papiers de mon aïeul, une note indiquant les courses de chasse de Pierre dans le courant des années 1728 et 1729, avec l'observation que les chasses de moins de quatre jours n'y sont point indiquées, vu la difficulté de les enregistrer, tant elles étaient fréquentes :

En 1728, du 7 au 19 mai — 12 jours.
du 21 mai au 14 juin — 24 jours.
du 30 juin au 10 juillet — 10 jours.
du 7 septembre au 3 octobre — 26 jours.
du 14 octobre au 7 novembre — 24 jours (cette chasse se serait encore prolongée s'il n'avait reçu la nouvelle de la maladie grave de sa soeur Natalie, laquelle mourut le 22 novembre).

En 1729, du 1 au 23 mars — 22 jours.
du 20 au 24 avril — 4 jours.
du 5 juillet au 29 août — 55 jours.
du 31 août au 4 septembre — 4 jours.
du 8 septembre au 9 novembre — 62 jours.

Ainsi, de février 1728 à novembre 1729, dans le courant de 21 mois, 243 jours, c'est-à-dire huit mois de grandes chasses, sans compter les petites chasses de un, deux ou trois jours! — L'on comprend qu'il ne s'agissait plus ni d'études, ni de travail avec les ministres : les membres du corps diplomatique ne voyaient presque jamais l'empereur et s'en plaignaient avec aigreur; le seul duc de Liria, rusé intrigant, faisant platement la cour aux Dolgoroukow, parvenait, de temps en temps, à voir l'empereur, invisible à peu près pour tout ce qui ne faisait point partie de la société intime des Dolgoroukow.

Pierre II s'était épris d'une telle passion pour la chasse, que l'un de ses plaisirs consistait, non-seulement à voir manger ses chiens, mais encore à préparer lui-même leur nourriture, et c'était un jeune homme de quatorze ans, rempli d'esprit et d'une intelligence fort au-dessus de son âge!

Dans le sein de la famille Dolgoroukow se produisaient des mésintelligences sérieuses.

Le vieux maréchal prince Basile Vladimirovitch, un homme fort arriéré dans ses idées, mais du caractère le plus droit et le plus loyal, intimement lié avec la vieille czarine Eudoxie, pour la cause du fils de laquelle il avait tant souffert, aurait voulu voir le jeune empereur se laisser conseiller et diriger par sa grand'mère, ou, en d'autres termes, par le baron Schafirow : la vieille czarine ayant fort peu d'esprit et ne comprenant rien aux affaires.

Le prince Basile Loukitch, un homme si intelligent, mais si peu sûr, cultivait, lui, soigneusement l'amitié de son cousin le prince Alexis et de son neveu le prince Ivan : connaissant l'incapacité politique de tous les deux, il espérait arriver à les dominer et à réaliser ses rêves d'ambition. Il ne redoutait, en réalité, que le frère du prince Alexis, le prince Serge, d'autant plus que celui-ci se trouvait conseillé par son beau-père Schafirow; aussi avait-il organisé, avec l'aide du duc de Liria et des jésuites, tout un vaste réseau d'intrigues souterraines, parmi lesquelles l'une des plus graves consistait à vouloir rétablir le patriarcat, en élevant à cette dignité le prince Jacques Pétrovitch Dolgoroukow (le frère de mon trisaïeul), un imbécile que l'on espérait pouvoir mener et diriger à volonté.

Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, de plus incroyable, c'était de voir le prince Alexis Dolgoroukow pousser la bêtise jusqu'à être jaloux du crédit de son propre fils, le prince Ivan! Le père et le fils étaient fort mal ensemble depuis le commencement de la grande intimité du dernier avec l'empereur. Le prince Ivan n'accompagnait pas toujours son souverain à la chasse; il lui arrivait de rester à Moscou et il profitait de ce temps pour se livrer à l'existence la plus désordonnée et la plus odieuse. La nuit, entouré d'une troupe de mauvais sujets armés, il courait à cheval les rues de la capitale; il entrait de force dans les maisons; il déshonorait les femmes et les filles, et personne n'osait opposer de résistance, ni porter plainte contre le favori de l'empereur! Pendant ce temps, son père, lequel ne lui reprochait point son odieuse conduite et ne trouvait même rien à redire à ces *exploits (molodétchéstvo)*, comme il s'exprimait, mais jalousait le crédit de son fils, tâchait d'attirer la faveur impériale sur son second fils, Nicolas, âgé de quinze ans, d'une nullité qui touchait à la bêtise, et fort aimé par son père.

Le prince Ivan s'oubliait à un point inimaginable. Parmi ses maîtresses, se trouvait la princesse Nikita Troubetskoy, fille du chancelier Golovkine. Un jour, ayant une pointe de vin dans la tête, se trouvant chez la Troubetskoy, il se prit de dispute avec son mari (plus que complaisant d'ailleurs) et il aurait jeté le prince Nikita par la fenêtre, si Étienne Lapouhine ne l'en avait empêché!

La mort de la grande-duchesse Natalie (22 novembre 1728), soeur de l'empereur et si aimée de son frère, en faisant tomber le dernier obstacle qui pouvait faire ombrage au crédit des Dolgoroukow, suggéra aux princes Alexis et Ivan l'idée de marier l'empereur avec leur fille et soeur, la princesse Catherine. Elle avait dix-huit ans; par conséquent elle était de quatre années plus âgée que l'empereur*. Elle était

* Pierre II était né le 12 octobre 1715, quelques jours avant la mort de sa mère, la princesse Charlotte-Sophie de Brunswick-Wolfenbuttel. L'on a inventé un roman sur le compte de cette dernière : l'on a raconté qu'elle s'était sauvée et une étran-

grande, belle, élancée, d'une taille svelte, avec de magnifiques cheveux bruns, et des yeux expressifs, pleins de volupté. — Elle ne manquait point d'esprit, mais elle était fière, orgueilleuse, hautaine, insolente, dure, d'un caractère entier, énergique, méchant, et plus tard, à Bérézow, son inconduite contribua pour beaucoup aux malheurs de sa famille. Elle aimait le comte de Millésimo, secrétaire de l'ambassade autrichienne à Pétersbourg, et parent de l'ambassadeur comte Wratislaw*; il était question de leur mariage, mais, pour son malheur, son père et son frère formèrent d'autres visées.

Pendant la dernière grande chasse à laquelle assista Pierre II, chasse dont la durée atteignit deux mois le rendez-vous central des invités était à Gorenki, terre appartenante au prince Alexis Dolgoroukow; la famille de celui-ci s'y trouvait; les dames accompagnaient souvent l'empereur à la chasse, et dans l'une de ces parties, au mois de septembre, à la suite d'un copieux repas, l'on s'arrangea de manière à laisser la princesse Catherine et le jeune empereur en tête-à-tête... Pierre II agit en homme d'honneur; il se décida à épouser la jeune personne à laquelle il avait enlevé ce qu'il n'était plus en son pouvoir de lui restituer†. Le projet de mariage s'ébruita : l'on en parlait à Moscou; le public était mécontent; les ennemis des Dolgoroukow terrifiés; enfin, le 9 novembre, l'empereur revint à Moscou. Le 19, il

gère aurait été inhumée à sa place; il s'est trouvé, plus tard, une aventurière pour usurper, dans un demi-jour mystérieux, le nom de cette princesse. — Tout ce roman n'est qu'une blague. Elle n'avait nul besoin de se sauver pour échapper à son mari qui la tourmentait, la brutalisait et lui rendait l'existence insupportable : elle n'aurait eu qu'à s'adresser à Pierre I, dont elle possédait l'affection et l'estime; à sa première demande il aurait fait enfermer le czarévitch dans un couvent. Pierre I aimait beaucoup sa belle-fille; il pleura sa mort, et malgré son titre de luthérienne, il la fit inhumer (par une exception unique en Russie), dans la cathédrale de Pierre-et-Paul, à la forteresse de Pétersbourg. Plus tard, lors de la reconstruction de cette cathédrale, les tombes de la princesse Charlotte et de son mari furent encloses dans les piliers de l'édifice, et ne sont plus visibles de nos jours.

* Les Millésimo, établis en Bohême, et éteints en 1852, étaient une branche de l'antique maison italienne del Caretto, marquis souverains de Savone, de Finale et autres lieux au quatorzième siècle, créés comtes de Millésimo et du saint-empire en 1440.

† Le Fort, ministre de Pologne et de Saxe à Pétersbourg, écrivait à sa cour le 17/6 avril 1730 :

"La chaste promise du défunt czar est heureusement accouchée, mercredi passé, d'une fille, digne production d'un chevalier-garde, nommé Mictérow."

Le Fort avait été induit en erreur par les partisans de l'impératrice Anne. La princesse Catherine n'avait point "heureusement accouché," Elle avait fait une fausse couche, et mis au monde un enfant mort-né, âgé d'environ six mois. Cet enfant était celui de Pierre II, et aucun chevalier-garde n'y avait contribué. La princesse Catherine, non par vertu, mais par fierté et orgueil, n'aurait point accueilli, à cette époque de sa vie, les hommages d'un Mictérow. D'ailleurs, son père et son frère savaient fort bien à quoi ils se seraient exposés, si l'empereur, en épousant leur fille et soeur, se serait aperçu avoir eu un prédécesseur.

manda au palais les officiers-généraux et les fonctionnaires civils des quatre premières classes, ce que l'on appelait alors *ghénéralitett,* et leur annonça son intention d'épouser la princesse Catherine Dolgoroukow. Deux jours après, le grand-maître des cérémonies, baron d'Habichstahl, fut envoyé chez les chefs de missions étrangères pour leur annoncer cette nouvelle, et le lendemain, le corps diplomatique vint porter ses félicitations à l'empereur ainsi qu'à sa fiancée. Le comte de Millésimo ne s'y trouvait point sous le prétexte d'indisposition, et quinze jours après (le 6 décembre), l'ambassadeur d'Autriche comte Wratislaw le fit partir pour Vienne, en courrier.

Le 24 novembre, jour de la Sainte-Catherine, fête de la fiancée, toute la cour, le corps diplomatique et la société de Moscou allèrent lui porter leurs félicitations au palais Golovine, assigné pour sa résidence et celle de sa famille.

Le 30 novembre eurent lieu les fiançailles solennelles, au palais Le Fort, habité par l'empereur.

Un oukaze prescrivit de donner à la jeune personne les titres de Fiancée impériale *(Gosoudarynia Néviesta)* et d'altesse impériale. — On lui nomma des demoiselles d'honneur.

Les Dolgoroukow connaissaient parfaitement le fâcheux effet produit par ce projet de mariage; ils n'ignoraient point le mécontentement des nobles, l'irritation générale existante contre eux, et à tout événement ils prirent des précautions militaires pour la solennelle journée des fiançailles, le 30 novembre 1729. Ce jour-là l'on fit venir au palais Le Fort un bataillon de Préobrajenski, douze cents hommes, avec fusils chargés et gibernes garnies de balles, et l'on fit entrer la compagnie des grenadiers de ce bataillon, au nombre de cent cinquante hommes, en partie dans la vaste salle où la cérémonie devait avoir lieu, en partie dans les pièces contiguës. Le prince Ivan avait pris toutes ces mesures sans en dire même un mot au doyen des lieutenans-colonels du régiment Préobrajenski, le vieux maréchal Dolgoroukow, dont grand fut l'étonnement de voir le palais rempli ainsi de soldats de son régiment. Le prince Ivan en avait donné l'ordre (sans avoir le moindre droit d'en agir ainsi) au plus jeune des lieutenans-colonels de Préobrajenski, le lieutenant-général et sénateur prince Grégoire Ioussoupow, et ce plat courtisan, lequel permettait au père du prince Ivan de l'interpeller en public : *eh! le Tatare! (ey! ty, Tatarine!)*, s'était obséquieusement empressé d'exécuter l'ordre si illégal du jeune favori.

Dans l'après-dînée, à trois heures, la cour, les officiers-généraux et le corps diplomatique se réunirent dans la salle du palais Le Fort. Au milieu de cette salle se trouvait étendu un immense et magnifique tapis de Perse, sur lequel était placée une table recouverte d'un drap en pourpre d'or. Au milieu de cette table l'on voyait un plat d'or avec une croix, et deux assiettes d'or, avec les bagues nuptiales, enrichies de magnifiques diamans.

La fiancée arriva, du palais Golovine au palais Le Fort, avec le cortége suivant; tous les carrosses étaient à six chevaux :

Deux carrosses occupés par les chambellans.

Un carrosse occupé par le grand-chambellan (prince Ivan Dolgoroukow).

Quatre coureurs, à pied.

Deux huissiers de la chambre, à cheval.

L'écuyer de la cour (Kochélew), à cheval.

Quatre grenadiers aux gardes, à cheval.

Quatre postillons impériaux.

Le carrosse, où se trouvait assise, au fond, la fiancée, ayant sur le devant sa mère et ses deux soeurs, Anna, âgée de 19 ans, et Hélène, âgée de 14 ans*. Le carrosse était entouré de heyduques à pied, de pages et de pages de la chambre à cheval.

Plusieurs carrosses avec les dames de la famille de la fiancée.

Plusieurs carrosses où se trouvaient les demoiselles d'honneur de la fiancée et les quatre dames à portrait : la baronne Ostermann, née Stréchnew, madame Iagoujinski, née comtesse Golovkine; la princesse Tcherkaski, née princesse Troubetskoy, et madame Tchernychew, née Rjevski.

Au moment où le carrosse de la fiancée, ayant sur l'impériale une grande couronne, roula sous la porte d'entrée de la cour du palais, la couronne heurta le poteau transversal de la porte d'entrée, tomba sur le pavé et se brisa en morceaux. Le peuple amassé en foule autour de cette porte, cria : « mauvais présage; ce mariage n'aura point lieu! »

La garde du palais porta les armes à la fiancée, laquelle, à la descente de l'équipage, fut reçue par le maréchal de la cour Schépélew et le grand-maître des cérémonies baron d'Habichstahl. A son entrée dans la salle, elle fut reçue par la czarine grand'mère de l'empereur, par la grande-duchesse Élisabeth, la duchesse de Mecklembourg, la czarine Prascovia et la petite princesse Anne de Mecklembourg (depuis la régente princesse de Brunswick). — La fiancée et la czarine grand'mère prirent place sur des fauteuils; les quatre autres princesses de la famille impériale sur des chaises; la mère de la fiancée, ses soeurs, tantes, cousines, arrière-cousines, ses demoiselles d'honneur et les quatre dames à portrait se placèrent derrière le fauteuil de la fiancée, et se tinrent debout pendant toute la cérémonie, ainsi que toutes les autres personnes présentes, y compris les hommes et les dames du corps diplomatique, sans en excepter même les trois ambassadeurs†.

* La princesse Anna mourut en 1758, sans avoir été mariée; la princesse Hélène, au retour de l'exil, épousa le prince George Iouriévitch Dolgoroukow, neveu du maréchal. Elle vécut à Moscou, où elle mourut en 1799, à l'âge de 84 ans, 70 ans après les fiançailles de sa soeur.

† Le comte Wratislaw, ambassadeur de l'empereur d'Allemagne; le duc de Liria, ambassadeur d'Espagne, et le baron de Westphalen, ambassadeur de Danemarck.

Le corps diplomatique se trouva placé vis-à-vis des dames, à droite du fauteuil destiné à l'empereur; à gauche de ce fauteuil se tenaient les maréchaux Galitsyne, Troubetskoy et Bruce; les membres du conseil suprême : prince Dmitri Galitsyne, princes Basile et Michel Dolgoroukow, les conseillers privés actuels comte Moussine-Pouchkine et prince Romodanovski; le général Matiouchkine; le grand-écuyer Iagoujinski; les huit sénateurs*; tous les Dolgoroukow présens à Moscou, et plus loin tous les officiers-généraux présens à Moscou.

A côté de la table, placée au milieu de la salle, se tenait le président du synode, Féofane Procopovitch, entouré de prélats et d'archimandrites. Il avait célébré, deux ans et demi auparavant, les fiançailles de Pierre II avec la princesse Marie Menchikow, dont on venait seulement d'apprendre la mort à Bérëzow.

Il est aisé de se figurer les sentimens, les émotions qui devaient régner dans l'âme de la czarine Eudoxie! Elle avait 57 ans; après 29 années de cloître, de prison, de malheurs, elle se trouvait à la cour, à la première place, ayant le pas sur tout le monde, mais condamnée à voir, tout près d'elle, la grande-duchesse Élisabeth, la fille de la prostituée qui avait pris sa place à elle, Élisabeth, ce souvenir vivant de ses infortunes, des horribles souffrances que Pierre I lui avait fait endurer! Élevée dans les vieilles idées, dans l'aversion pour les étrangers et les usages européens, elle en voyait le triomphe en Russie et se trouvait obligée d'accepter les faits accomplis!

L'empereur, averti par le grand-chambellan, arriva accompagné du maréchal Dolgoroukow, du prince Alexis, du chancelier Golovkine et du vice-chancelier Ostermann. Il prit place dans le fauteuil à lui destiné, vis-à-vis de sa fiancée, et après être resté ainsi quelques instans, il vint, avec la fiancée, se placer sous un dais admirablement riche, tenu par six généraux-majors : le prince Bariatinski†, de Wenedigher, Bibikow*, Izmaïlow†, Keith et Iéropkine, commandant de place à

* Lieutenans-généraux : Ivan Mamonow, prince Grégoire Ioussoupow, Simon Saltykow; les conseillers privés : prince Michel Galitsyne le jeune, Fédor Naoumow et prince Alexis Tcherkaski; les conseillers d'état actuels : Ivan Boutourline et Basile Novossiltsow.

† Gendre du chancelier Golovkine, et trisaïeul du maréchal Bariatinski.

* Ivan Ivanovitch, président du collége du contrôle, l'un des hommes les plus intelligens et les plus rusés de son temps. Il fut, sous le règne d'Anne, président de l'administration des revenus (*kammer-kolléghia*), et sous celui d'Élisabeth, lieutenant-général, sénateur et gouverneur de la Patite-Russie. Il était marié à Agrippine Avtamonovna Ivanow, fille du secrétaire d'état de Pierre I (voyez page 216). La famille Bibikow, fort illustre dans l'histoire de Russie, est issue de Dmitri Jidimirovitch, boyar dans le grand-duché de Tver au quatorzième siècle, un mourza tatar baptisé.

† Léon Vassiliévitch, ancien ambassadeur en Chine, oncle de cet Izmaïlow qui trahit son ami Pierre III, et aïeul du général Izmaïlow si tristement célèbre par ses extravagances, ainsi que par ses cruautés envers ses serfs et ses voisins pauvres.

Moscou*. L'archevêque Féofane dit les prières d'usage, et procéda à la bénédiction des bagues nuptiales; ensuite, l'empereur et sa fiancée, après avoir embrassé la czarine grand'mère, lui avoir baisé la main et reçu sa bénédiction, se firent baiser la main par tout le monde sans exception. La grande-duchesse Élisabeth, la duchesse de Mecklembourg, sa fille et la czarine Prascovia, obligées de faire bonne mine à mauvais jeu, vinrent, le dépit dans le coeur, baiser respectueusement la main de la princesse Catherine, laquelle conserva, pendant toute la durée de la cérémonie, un air de hauteur et de dédain, aussi inconvenant qu'il était impolitique, le tout mêlé d'une apparence de lassitude et de fatigue. Pendant le baise-main on tira des salves de coups de canon; ensuite eut lieu un feu d'artifice; puis le bal commença; il ne dura guère longtemps; la fiancée se sentit trop fatiguée et demanda à se retirer; pour cette même cause il n'y eut point de souper solennel; chacun put aller se placer et manger aux nombreuses tables dressées et servies.

La fiancée fut reconduite au palais Golovine avec le même cortége et le même cérémonial qu'à son arrivée, seulement, à son départ, les tambours de la garde du palais battirent aux champs, et le grand-écuyer Iagoujinski accompagna, à cheval, celle qui paraissait destinée à devenir sa souveraine.

Le mariage fut fixé à sept semaines de là, au 19 janvier 1730.

Le jeune empereur paraissait triste et abattu; toute belle que fut sa fiancée, il ne l'aimait point, n'avait nul désir de se marier, et malgré son âge si jeune de quatorze ans, il agissait comme aurait pu le faire un homme d'un âge mûr, décidé à réparer, par le don de sa main, un moment d'entraînement sous l'empire duquel il avait ravi à une jeune personne ce qu'il n'était plus en son pouvoir de lui restituer...

La conduite de Pierre II à l'égard de sa fiancée ne saurait être assez louée et admirée, et cela d'autant plus que la princesse Catherine ne le méritait guère... L'empereur lui parlait peu, semblait indifférent pour elle, mais la traitait avec les plus grands égards. Il arriva au jeune souverain, pendant les cinq semaines écoulées entre ses fiançailles et sa dernière maladie, de se laisser aller à dire qu'il avait le pressentiment d'une fin prochaine, et que d'ailleurs il ne tenait point à la vie... Et ces propos échappaient à un adolescent de quatorze ans, bien supérieur à son âge et par l'intelligence et par la santé, fort, robuste, avec cela le maître absolu du plus vaste des états de l'Europe... Terrible et effrayant revers de la médaille des grandeurs humaines...

Le peuple aimait Pierre II, connaissant son bon coeur; se plaisait à admirer sa prestance belle et noble, produisant toujours tant d'effet sur les masses ignorantes. Le peuple aimait en lui le dernier représentant

* Le père de ce célèbre Iéropkiné, qui fut gouverneur-général à Moscou sous le règne de Catherine II.

mâle de la dynastie régnante sur la Russie depuis plus d'un siècle; il aimait en lui le souverain connu par son aversion à l'égard de ce Pétersbourg abhorré de la nation russe, et par son affection pour *notre mère Moscou aux blanches murailles (nacha matouchka Moskva biélokamennaïa)*, ainsi que le peuple appelle cette vieille capitale si chère au coeur de tout véritable et bon Russe. Ignorant des intrigues de cour, ne connaissant point le caractère de la princesse Catherine, ni celui des membres de sa famille, le peuple se réjouissait sincèrement de voir son souverain, l'unique rejeton de la lignée de ses czars, son *éclatant soleil (krasnoïé solnychko)*, sobriquet donné par le peuple à Pierre II, épouser une Russe, une orthodoxe, et fixer sa résidence à Moscou.....

Mais il en était autrement dans le sein de la noblesse. Contente de voir la résidence du souverain transportée à Moscou, elle était littéralement ahurie par la nouvelle du prochain mariage de l'empereur avec la princesse Catherine. — L'égoïsme des Dolgoroukow faisait craindre pour l'avenir d'un gouvernement dirigé par eux; leur arrogance inouïe irritait et exaspérait la noblesse, et d'autant plus, qu'il fallait refouler au fond des coeurs ces sentimens amers et cuisans, et faire bonne mine à mauvais jeu.....

Dans la famille Dolgoroukow régnait une joie, une jubilation qu'ils ne se donnaient point la peine de dissimuler. Le prince Alexis avait reçu de l'empereur douze mille familles de serfs *(12,000 krestianskih dvorow)*, c'est-à-dire environ 40,000 serfs. L'ambassadeur d'Allemagne, comte Wratislaw, désireux de conserver à son souverain l'alliance de la Russie, s'était chargé d'obtenir, pour le prince Alexis, avec un diplôme de duc et prince du saint-empire, le duché de Kozel en Silésie, promis à Menchikow aux jours de la toute-puissance de celui-ci. La joie se manifestait avec plus ou moins d'arrogance, suivant le plus ou moins de capacité intellectuelle de chacun des membres de la famille; comme il arrive toujours en pareil cas, les moins intelligens se montraient les plus arrogans : le prince Alexis, toujours si bête, se laissait baiser la main par les gentishommes venant lui faire visite...

La catastrophe approchait à grands pas...

Le mardi 6 janvier 1730, jour de l'Épiphanie, à la cérémonie habituelle de la bénédiction des eaux, les deux régimens des gardes, ceux de Préobrajenski et de Séménovski, se trouvaient rangés en parade sur la glace de la Moskva, sous le commandement du maréchal Dolgoroukow. La princesse-fiancée vint assister à cette cérémonie; elle arriva dans un traîneau doré attelé à six chevaux; l'empereur se tenait debout derrière son traîneau *(na zapiatkah)*. Ils étaient accompagnés d'une suite nombreuse de dames en traîneaux, d'officiers-généraux à cheval et de l'escadron des chevaliers-gardes au grand complet. — L'empereur monta à cheval et alla se placer à la tête du régiment Préobrajenski. — La cérémonie et la parade durèrent long-temps; le froid était vif et un vent aigu du nord souffla pendant tout ce temps.

La veille, Pierre II avait nommé le prince Ivan major aux gardes Préobrajenski; ce fut la dernière faveur par lui accordée à son favori.

De retour au palais, le jeune empereur se plaignit d'un violent mal de tête. Le lendemain, mercredi matin, la petite-vérole se déclara, assez bénigne d'abord.

Le jeudi 15 janvier une note fut adressée au corps diplomatique, et des dépêches expédiées à tous les ministres russes à l'étranger pour annoncer l'heureuse éruption de la petite-vérole et déclarer l'empereur hors de danger; mais dans cette même journée le jeune souverain ayant commis l'insigne imprudence d'ouvrir le vasistas de la fenêtre pour humer l'air froid et vif de janvier, la petite-vérole rentra, et il n'y eut plus aucun espoir de sauver l'empereur. Le peuple était consterné; la noblesse préoccupée, inquiète des chances de l'avenir; les Dolgoroukow étaient terrifiés.....

Dans l'après-midi du samedi 17 janvier, le prince Alexis, son fils Ivan, les deux frères d'Alexis, Serge et Ivan, et Basile Loukitch, se trouvaient réunis, au palais Golovine, au rez-de-chaussée, dans la chambre à coucher du prince Alexis; préoccupés, soucieux, ils causaient entre eux de la maladie de l'empereur, de sa fin inévitable et des éventualités de l'avenir.

» Qui faudrait-il élever au trône? » dit le prince Alexis.

« A qui pensez-vous? » demanda Basile Loukitch.

« Il faudrait, répondit Alexis, rédiger un testament, en vertu duquel » l'empereur... *lui* léguerait la couronne, à *elle*, » ajouta-t-il en désignant du doigt le bel étage du palais, occupé par sa fille la princesse Catherine.

« La nation ne voudra point ajouter foi à un testament pareil, reprit » le prince Basile; c'est là une entreprise bien dangereuse et pouvant » mal tourner. »

« Moins dangereuse que vous ne le pensez! » s'écria le prince Serge.

Alors le prince Basile, redoutant de se compromettre par son opposition aux vues de ses cousins, dit : « Il est vrai que j'ai à vous faire » part d'une lettre, à moi adressée par l'ambassadeur de Danemarck*. » Il m'écrit : l'on parle de l'état désespéré où se trouve l'empereur. Si » l'on venait à le perdre, qui monterait sur le trône? L'avénement de » la princesse Élisabeth serait fort désagréable à sa majesté Danoise†. » Vous auriez dû faire monter sur le trône la fiancée de l'empereur, » votre nièce. Après la mort de Pierre I, Menchikow et Tolstoy ont » bien fait monter sur le trône l'impératrice Catherine. »

* C'était un baron de Westphalen, homme d'esprit, érudit, mais d'une crasse avarice. Il s'isolait de ses collègues et de la société russe pour économiser sur ses frais de représentation, et par cet isolement il arrivait à être assez mal au courant des choses.

† La cour de Danemarck redoutait, avec raison, qu'en cas de l'avénement d'Élisabeth au trône, le beau-frère de cette princesse, le duc de Holstein ne se trouvât en position de reprendre les états de ses aïeux, à lui enlevés par le Danemarck.

Cette lettre joua l'effet de la goutte d'eau faisant déborder le vase : les Dolgoroukow se décidèrent à rédiger un faux testament, et si l'on ne parvenait point à le légaliser en obtenant la signature de l'empereur, à le faire signer par le jeune prince Ivan, sachant imiter assez bien la signature de son souverain. L'on invita le prince Basile à rédiger un testament dans le sens voulu, mais l'habile diplomate était beaucoup trop fin et trop rusé pour vouloir écrire de sa main un acte aussi compromettant; il prétexta sa mauvaise écriture illisible, et le testament fut écrit sur-le-champ, à deux exemplaires identiques, sous sa dictée et celle du prince Alexis, par le frère de celui-ci, le prince Serge.

Pendant que cette coupable conférence avait lieu chez le prince Alexis, l'on y vit arriver le vieux et loyal maréchal Dolgoroukow, accompagné de son frère Michel. Ils trouvèrent leurs cousins occupés à la confection d'un faux.

« Que faites-vous là? s'écria le maréchal, vous voulez une chose » impossible! La princesse Catherine ne peut monter sur le trône; elle » n'est point la femme de l'empereur! »

« Elle n'est point sa femme, dit le prince Alexis, mais elle est sa » fiancée, et cela suffit. D'ailleurs, ajouta-t-il avec une suffisance qui » prouvait bien son ineptie, vous êtes lieutenant-colonel du régiment » Préobrajenski, mon fils en est le major; à vous deux vous pou- » vez entraîner ce régiment; nous pourrons travailler aussi le régi- » ment Séménovski; nous inviterons Golovkine et le prince Dmitri » Galitsyne à être avec nous, et s'ils s'y refusent, nous les ferons » tuer. »

Le vieux maréchal, indigné, s'écria : « vous radotez comme des en- » fans (*tchto vy rébiatchiié vrété*) : comment voulez-vous faire une chose » pareille? Comment puis-je entraîner mon régiment à un acte de ce » genre? Mais si je lui en touchais un mot, non-seulement je serais » agonisé d'injures, mais encore assommé sur place! Où avez-vous vu » que des choses pareilles puissent se passer : une fiancée monter sur » le trône? Mais personne ne voudra lui prêter serment de fidélité : » non-seulement le public, mais encore nous, les membres de la famille, » nous nous y refuserons! »

« Comment cela? » s'écria le prince Alexis, pâle et blême.

« Oui, continua le maréchal; je vous dis la vérité : je préfère vous » la dire en ce moment, plutôt que de vous induire en erreur. Je n'ai » point l'habitude de mentir, ni de tromper les gens, et encore moins » mes parens! » Sur ces mots, il se leva et s'en alla, suivi de son frère.

Les sages paroles du vieux et loyal maréchal n'exercèrent le moindre effet sur ces imprudens. Le prince Basile Loukitch et le prince Serge, hommes d'esprit, comprenaient le danger du jeu terrible joué par eux,

mais aveuglés par l'ambition, par la soif du pouvoir, ils couraient à l'abîme de gaieté de coeur.

La seule chance, et encore assez incertaine, pour les Dolgoroukow de faire monter la princesse Catherine sur le trône, aurait résidée dans une entente à l'amiable avec la noblesse, dans une large constitution offerte à la noblesse entière. Cette chance, la seule existante, fut repoussée par eux : ils voulurent s'emparer du pouvoir absolu, illimité; ils eurent pour lots la Sibérie et l'échafaud, et leur catastrophe, les terribles malheurs venant s'appesantir sur eux, ne leur ont valu la moindre commisération, la moindre sympathie : châtiment terrible, mais bien légitime d'un essai d'usurpation, provoqué par l'égoïsme et l'avidité, par des vues exclusivement personnelles!

Le prince Ivan fils signa au bas de l'un des deux exemplaires le nom impérial, *Pierre,* commettant ainsi un faux incontestable. Il partit pour le palais Le Fort, emportant avec soi les deux exemplaires, dans le but de faire signer l'un d'eux à l'empereur, et dans le cas où il en serait empêché, de produire l'autre exemplaire, signé en faux.

Il échoua complétement dans son projet de faire signer le testament par l'empereur. Dans la soirée du samedi et pendant la nuit, Ostermann ne quitta point la chambre du malade; dans la journée du dimanche l'empereur perdit connaissance : la mort approchait à grands pas, et le lundi, 19 janvier 1730 (vieux style), le jour même désigné pour la célébration de sa noce, Pierre II rendit le dernier soupir à une heure et demie du matin, en présence d'Ostermann et du prince Ivan. — Il était âgé de quatorze ans et trois mois; son règne avait duré deux ans et huit mois. Avec lui s'éteignit la dynastie Romanow, après cent-dix-sept années de règne.

CHAPITRE IX

SOMMAIRE : Agitation au palais après la mort de Pierre II. — Le conseil intime suprême. — Le prince Dmitri Galitsyne parvient à faire décider l'élection de la duchesse de Courlande et la limitation du pouvoir impérial. — Réunion du *ghénéralitett*. — Liste de ces fonctionnaires en 1730 (tirée des papiers de M. Karabanow). — Les membres du conseil suprême rédigent un projet oligarchique, et l'envoient à la duchesse. — Irritation générale et fort légitime. — Les divers partis; négociations entre eux. — Projet Saltykow-Tatistchew. — Retour de Léontiew à Moscou. — Les *suprêmiers* se croient sûrs de la victoire. — Leur refus d'accepter le projet Tatistchew et même un autre, bien plus modéré encore. — Indignation générale. — Les *suprêmiers* offrent des concessions insuffisantes. — Arrivée de l'impératrice à Moscou. — Elle est tenue en charte privée par le prince Basile Loukitch Dolgoroukow; néanmoins, ses partisans trouvent le moyen de correspondre avec elle. — Mesures prises par la noblesse. — Journée du 25 février; péripéties successives et dénouement complétement inattendu. — Restauration du pouvoir absolu.

Pierre II avait rendu le dernier soupir à une heure et demie du matin, le lundi 19 janvier vieux style. Plusieurs d'entre les principaux personnages avaient passé toute la nuit au palais; d'autres y avaient eu des messagers tout prêts à leur porter la grande nouvelle. Vers cinq heures du matin il y avait déjà beaucoup de monde au palais.

Le prince Ivan avait commencé par produire le faux testament de Pierre II, et avait rencontré une opposition universelle. — Le conseil intime suprême se retira dans une chambre pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire dans la situation des choses.

Ce conseil intime suprême se composait de six membres, généralement appelés *suprêmiers (verhovniki)*; c'étaient : le chancelier Golovkine, le vice-chancelier Ostermann, le prince Dmitri Galitsyne et trois Dolgoroukow : Basile Loukitch, Alexis, le père du favori, et Michel, frère du maréchal. Ostermann resta auprès du cadavre impérial, en fit faire la toilette en sa présence, le fit placer dans un cercueil et exposer dans l'une des salles du palais, pendant que Golovkine, Galitsyne et Basile Loukitch Dolgoroukow se réunissaient en séance (Alexis et Michel Dolgoroukow ne se trouvant point au palais). Ils invitèrent le

vieux maréchal Dolgoroukow, qui avait passé la nuit au palais, à venir prendre séance au conseil suprême, et envoyèrent la même invitation au maréchal Galitsyne, lequel avait passé la nuit à son hôtel. Ces deux maréchaux étaient lieutenants-colonels : Dolgoroukow du premier régiment des gardes, celui de Préobrajenski; Galitsyne, du deuxième régiment des gardes, celui de Séménovski, et le concours de tous les deux était indispensable au gouvernement nouveau.

Les suprêmiers firent chercher Ostermann, lequel vint pour un instant; avec sa finesse habituelle, il leur déclara qu'à titre d'étranger, il ne croyait point devoir prendre part à une discussion où l'on allait disposer de la couronne de Russie, et qu'il se rangerait de l'avis de la majorité; ceci dit, il s'en alla pour retourner à ses occupations auprès du cadavre impérial.

Les suprêmiers se trouvaient placés autour d'une grande table, sous la présidence du vieux chancelier, tremblant et craignant de prendre un parti quelconque. Basile Stépanow, secrétaire du conseil, tenait la plume pour le protocole. — Je vais transcrire cette mémorable séance d'après une note trouvée dans les papiers de mon aïeul, et rédigée par lui sur les renseignemens à lui transmis par le prince Dolgoroukow de la Crimée, neveu du maréchal.

Le chancelier toussait et arguait d'une extinction de voix; le prince Dmitri Galitsyne prit la parole : « La lignée mâle de la famille impé» riale, disait-il, vient de s'éteindre; avec elle s'éteint la descendance » légitime de l'empereur Pierre I. Il n'y a point à penser aux bâtards de » Pierre *(nétchéko doumatt ô Pétrovskih vybliadkah)*. Le testament de » Catherine ne saurait avoir aucune valeur pour nous; cette fille tirée » de la boue *(dievka, iz griazi vytastchennaïa)* n'avait aucun droit de » s'asseoir sur le trône, et encore moins celui de disposer de la cou» ronne de Russie. Le testament du feu empereur, dont je viens d'en» tendre parler, est faux.....»

Le prince Basile Loukitch voulut l'interrompre, mais le maréchal Dolgoroukow lui imposant silence d'un geste vif, s'écria avec un ton d'énergie et de conviction : « oui, ce testament est faux; d'ailleurs, » personne n'a le droit de monter sur le trône, lorsqu'il existe encore » des princesses *(jenskiié tchlény)* de la famille impériale. Ce qu'il y » aurait de plus juste et de plus sage, serait d'élire la czarine Eudoxie » Fédorovna « (le maréchal était un ami intime de cette princesse, pour la cause du fils de laquelle il avait tant souffert).

Galitsyne reprit : « Je rends toute justice aux vertus de la czarine» douairière, mais elle n'est qu'une veuve de souverain; il y a des » filles de czar, les trois filles du czar Ivan. L'élection de l'aînée, Cathe» rine Ivanovna, entraînerait des embarras; elle-même est une bonne » personne, mais son mari, le duc de Mecklembourg, est méchant et » fou. Mais il y a Anna Ivanovna, la duchesse de Courlande, c'est une

» femme d'esprit; elle est d'un caractère difficile, il est vrai, mais » en Courlande l'on ne se plaint point d'elle. »

« Vous avez raison, » dit Basile Loukitch, lequel, lors de sa mission diplomatique à Mittau, s'étant trouvé être pendant plusieurs semaines l'amant de la duchesse, se flattait de le redevenir, de reprendre son ascendant sur elle et de la dominer. « Seulement, continua Galitsyne, » quel que soit votre choix, nous devons rendre le gouvernement plus » doux (*sebé poléhtchite*). » — « Comment cela? » demanda le chancelier. — « Le rendre plus doux, en nous donnant plus de liberté » (*tak, polehtchite, schtoby voli sebé pribavit*), répondit Galitsyne. — « Nous commencerons » par nous donner la liberté, mais nous ne saurons point la conserver » (*hot i zatchnëm éto, no né ouderjim*), dit Basile Loukitch. — « Non, nous » le saurons » (*nieprawda, ouderjim*), s'écria Galitsyne. — L'on décida d'élire la duchesse de Courlande, en posant des limites au pouvoir impérial, et l'on sortit de la chambre pour se rendre dans la grande salle du palais, y annoncer cette immense nouvelle aux personnes qui s'y trouvaient réunies. La grande majorité approuva avec enthousiasme le projet de limiter le pouvoir impérial; les étrangers et les Allemands froncèrent les sourcils : l'archevêque de Novgorod, le célèbre Féofane, ayant rappelé aux suprêmiers l'existence du testament de Catherine I au profit du petit prince de Holstein et de sa tante Élisabeth, reçut du prince Dmitri Galitsyne cette dure réponse : « nous ne voulons point de » ces bâtards » (*né hotim étih vybliadkov*).

L'on invita les personnes présentes à se réunir au palais vers neuf heures du matin, et la même invitation fut adressée, par envoi d'exprès, à tout le *ghénéralitet* présent à Moscou ce jour-là, c'est-à-dire, à toutes les personnes ayant rang de la quatrième classe au moins. De nos jours ces rangs, devenus ridicules, sont tombés dans la boue; mais en 1730, et encore longtemps après, ils avaient conservé toute la considération et la grande importance que Pierre I avait tenu à leur attribuer, afin de pouvoir s'en servir comme d'une arme, pour arriver à briser l'influence de la vieille noblesse, hostile en majorité aux réformes du terrible empereur, réformes durement accomplies, mais si nécessaires et si utiles. Aussi, je crois devoir placer ici une liste du *ghénéralitet* de 1730, trouvée dans les papiers de M. Karabanow, avec cette annotation de sa main : *plusieurs d'entre eux se trouvaient retenus, par leurs fonctions, loin de Moscou, mais tous ceux qui se trouvaient dans la vieille capitale ont pris une part, plus ou moins considérable, aux pourparlers et aux intrigues de 1730. L'annonce du mariage de l'empereur pour le 19 janvier avait attiré, dans la capitale, une grande affluence de nobles riches et haut placés.*

En parcourant cette liste, il est aisé de se convaincre de la portée immense de la réforme sociale, opérée par la main rude, mais si intelligente, de Pierre I : les noms des hommes nouveaux, des Allemands,

des étrangers forment une partie considérable de cette liste. L'élément livonien et étranger occupe un cinquième des hauts grades civils, un tiers dans l'armée et les deux tiers dans la flotte. Il faut avouer que personne en Russie, quarante années auparavant, n'aurait pu prévoir l'avénement aux fonctions élevées de l'état d'un personnel aussi international, et cela seul prouve la profondeur des racines poussées, dans le sol du pays, par les réformes de Pierre I.

Chancelier de l'empire : comte Gabriel Ivanovitch Golovkine, président du collége des affaires étrangères, membre du conseil intime suprême.

Maréchaux en activité de service : prince Michel Mihaïlovitch Galitsyne l'aîné; prince Basile Vladimirovitch Dolgoroukow; prince Ivan Iouriévitch Troubetskoy.

Maréchaux retirés du service : Jean Sapiéha, polonais (il était retourné en Pologne); comte Jacques Vilimovitch Bruce, d'une famille écossaise proscrite pour la cause jacobite.

Généraux en chef : Jean-Bernard de Weisbach, depuis comte, d'une famille originaire de la Bohême; Hermann-Jean de Bohn, allemand; Pierre Pétrovitch Lascy, gouverneur-général des provinces baltiques, depuis maréchal et comte, irlandais proscrit pour la cause jacobite; Michel Afanassiévitch Matiouchkine, neveu-germain du czar Alexis; comte de Münich, oldenbourgeois, grand-maître de l'artillerie, directeur-général des fortifications et des voies fluviales, gouverneur-général de Pétersbourg, vice-président du collége de la guerre, qu'il présidait *par interim*, depuis maréchal; Daniel Pavlovitch Apostoll, hetman de la Petite-Russie; Iagoujinski, grand-écuyer, depuis comte, d'origine polonaise; prince Ivan Alexéiévitch Dolgoroukow, grand-chambellan.

Général en chef dégradé de son rang et exilé à la campagne : Ivan Ivanovitch Boutourline.

Amiraux : Pierre Ivanovitch de Sievers, vice-président et président *par interim* du collége de l'amirauté, ancien officier de la marine danoise, d'une famille du Holstein; Thomas Gordon, écossais, d'une famille proscrite pour la cause jacobite, neveu de ce général Patrick Gordon qui avait vaincu et détruit les strélitz.

Conseillers privés actuels : comte Ivan Alexéiévitch Moussine-Pouchkine; prince Basile Loukitch Dolgoroukow, prince Dmitri Mihaïlovitch Galitsyne; le baron, depuis comte, André Ivanovitch Ostermann, westphalien, vice-chancelier, vice-président du collége des affaires étrangères, grand-maître de la cour et, de même que les deux précédens, membre du conseil intime suprême; prince Ivan Fédorovitch Romodanovski; comte Alexandre Gavrilovitch Golovkine, ministre à La Haye, et encore deux princes Dolgoroukow, tous les deux membres du conseil intime suprême : Alexis Grigoriévitch et Michel Vladimirovitch.

Lieutenans-généraux : Grégoire Pétrovitch Tchernychew, depuis comte; Ivan Mihaïlovitch Golovine; Fédor Gavrilovitch Tchékine; Staff, allemand; Ivan Iacovlévitch Dupré, français; Michel Iacovlévitch Volkow; Guillaume Vilimovitch van Delden, hollandais; Ivan Iliitch Dmitriew-Mamonow, sénateur; André Ivanovitch Ouchakow, depuis comte; prince Grégoire Dmitriévitch Ioussoupow, sénateur; Simon Andréiévitch Saltykow, sénateur, depuis comte; prince George Iouriévitch Troubetskoy; Ivan Mihaïlovitch Liharew; Basile Iacovlévitch Levachow; Fédor Nicolaïévitch Balk; Christophe Urbanowicz, polonais; de Coulon, français; Alexandre Ivanovitch Roumiantsow, depuis comte; baron de Schwerin, mecklembourgeois; Pierre Bogdanovitch Le Fort, suisse, neveu du célèbre favori de Pierre I et cousin-germain du ministre de Saxe et de Pologne en Russie; Guillaume Henning, hollandais; Vladimir Pétrovitch Schérémétew; Simon Grigoriévitch Narychkine; comte Othon-Gustave de Douglas, suédois, d'une famille d'origine écossaise *; prince Simon Fédorovitch Mestcherski et le czarévitch de Géorgie Bakar, fils aîné du czar Vahtang.

Lieutenant-général retiré du service : Gabriel Sémënovitch Kropotow.

Lieutenans - généraux dégradés de leur rang : comte Antoine Emmanouilovitch de Vier, exilé en Sibérie par Menchikow, en mai 1727; Alexis Iacovlévitch Volkow, exilé à la campagne, en septembre 1727, après la chute de Menchikow dont il fut l'ami †.

Vice-amiraux : Daniël Wilster, anglais proscrit pour la cause jacobite; Naoume Akimovitch Séniavine; Mathieu Izmaïlovitch Zmaïévitch, illyrien, originaire de Cattaro*.

Conseillers privés (par ordre alphabétique) : comte de Bassewitz, premier ministre du duc de Holstein; Pierre Mihaïlovitch Bestoujew-Rioumine, depuis comte; deux frères, princes Dolgoroukow : Serge et Ivan Grigoriévitch; deux princes Galitsyne : Michel Mihaïlovitch le jeune, sénateur, et son neveu Serge Dmitriévitch, ministre à Berlin; comte Ivan Gavrilovitch Golovkine; Alexis Vassiliévitch Makarow; Fédor Vassiliévitch Naoumow, sénateur; Ivan Nikiforovitch Pléstchéiew; Alexis Lvovitch Pléstchéiew, gouverneur de Moscou; Raçki, polonais,

* Il avait pris du service en Russie après la paix de Nystadt; plus tard, en 1740, se trouvant général en chef et gouverneur d'Esthonie, il fut expulsé de Russie à la suite de lettres perlustrées à la poste.

† Ils furent rappelés et rétablis dans leur grade : Volkow par l'impératrice Anne; de Vier par l'impératrice Élisabeth.

* Promu au rang d'amiral en 1727, il avait été, l'an suivant, dégradé au rang de vice-amiral et privé du cordon de Saint-Alexandre, à la suite d'un mémoire un peu vif, présenté au jeune empereur sur l'abandon incroyable dans lequel on laissait végéter la flotte russe depuis la mort de Pierre I. Cet excellent marin, passionné pour son art, et dont la véracité, la franchise se trouvaient fort mal goûtées à la cour, mourut en 1735 dans le grade de vice-amiral et dans la pauvreté, sans que justice lui ait été rendue!

ministre de Russie à Mittau ; comte Sava Loukitch Vladislavitch-Ragouzinski, illyrien ; Dmitri Andréiévitch Schépélew, maréchal de la cour ; Basile Pétrovitch Stépanow, secrétaire du conseil intime suprême, et à ce titre, un personnage de grande importance ; prince Alexis Mihaïlovitch Tcherkaski, sénateur.

Conseiller privé dégradé de son rang et exilé à la campagne après la chute de son beau-frère Menchikow : Basile Mihaïlovitch Arséniew*.

Généraux-majors (par ordre alphabétique) : Simon Alaberdéiew ; comte André Matvéiévitch Apraxine, grand-échanson ; Basile Stépanovitch Araktchéiew ; Ivan Ivanovitch Bahmétew ; prince Ivan Fédorovitch Bariatinski ; baron Bauer, livonien ; Ivan Ivanovitch Bibikow ; président du collége du contrôle (*révizione-kolleghia*) ; Alexandre Borissovitch Boutourline, depuis maréchal et comte ; les deux frères de Brigny, français ; Ivan Ivanovitch de Campenhausen, livonien, depuis baron ; Clappier de Collongue, français ; prince Serge Mihaïlovitch Dolgoroukow, neveu du maréchal ; deux Grékow, Maxime et Etienne ; prince Louis de Hesse-Hombourg ; Charles Hochmuth, allemands tous les deux ; Michel Hroustchow ; baron van Huyssen, hollandais ; Adrien Nikiforovitch Iélaghine, *hofmeister* ; Dmitri Fédorovitch Iéropkine, premier commandant de place (*ober-kommendante*) à Moscou ; Étienne Loukitch Ignatiew ; trois Izmaïlow : Ivan Pétrovitch, *hofmeister* de la czarine douairière ; son neveu Léon Vassiliévitch, ancien ambassadeur en Chine, et le frère aîné de celui-ci, Pierre ; Jacques Vilimovitch Keith, écossais proscrit pour la cause jacobite ; Rodione Mihaïlovitch Kochélew, écuyer de la cour ; Basile Ivanovitch Kortchmine (auquel Vassili-Ostrow est redevable de son nom) ; Étienne Vassiliévitch Lapouhine ; Michel Ivanovitch Léontiew ; comte Frédéric de Loewenwolde, livonien ; baron de Luberas, livonien d'une famille d'origine écossaise ; deux frères, princes Ouroussow : Grégoire et Basile Alexéiévitch ; Ivan Vassiliévitch Panine le père des deux premiers comtes de ce nom ; André Vassiliévitch Panine, frère du précédent ; Porochine, Alexis Ivanovitch Potemkine ; deux Saltykow : Basile Fédorovitch, le père du premier amant de Catherine II, et Pierre Séménovitch, depuis maréchal et comte ; Basile Pétrovitch Schérémétew ; Ivan Maximovitch Schouvalow, père des deux premiers comtes de ce nom ; Ouliane Akimovitch Séniavine, directeur des bâtimens de la couronne ; prince Alexis Ivanovitch Shahovskoy ; Léonce Iacovlévitch Soïmonow ; Simon Ivanovitch Soukine ; Ulrich Olofovitch de Sparreuter, suédois ; Charles-Louis Spiegel, allemand ; prince Michel Iouriévitch Stcherbatow ; Fédor Ivanovitch Stoffeln, allemand ; Alexis Ivanovitch Tarakanow ; Étienne Loukitch Véliaminow, prince Basile Viazemski ; Pierre Loukitch Voiéïkow ; Artémius Pétrovitch Volynski, ministre à Kiel (auprès du duc de Holstein) ; de Wenedigher, alle-

* Il fut rappelé de l'exil par l'impératrice Anne.

mand; Wetterany, hongrois; André de Witz, belge; Artémius Grigoriévitch Zagriajski et Basile Nikititch Zotow.

Généraux-majors dégradés de leur rang : Grégoire Grigoriévitch Skorniakow-Pissarew, exilé en Sibérie, en mai 1727, par Menchikow, dont il avait été si longtemps l'agent; George Ivanovitch Famintsyne, exilé à la campagne, en septembre 1727, après la chute de Menchikow dont il fut l'ami*.

Contre-amiraux : lord Duffus, pair écossais proscrit pour la cause jacobite; Pierre Pétrovitch Brédahl, norvégien; comte Nicolas Fédorovitch Golovine, ministre à Stockholm.

Contre-amiral exilé à la campagne : Alexandre Lvovitch Narychkine.

Conseillers d'état actuels (par ordre alphabétique) : Paul Fédorovitch Balk-Polew; Alexis Pétrovitch Baskakow; les deux frères Bestoujew-Rioumine, depuis comtes : Michel Pétrovitch, ministre à Varsovie et à Dresde, et Alexis, ministre à Copenhague, depuis chancelier; Alexis Iouriévitch Bibikow; les deux frères Blumentrost (dont le père, allemand d'origine, avait été le médecin des czars Alexis et Fédor, de la czarine Sophie et de Pierre I) : Jean-Gottlieb, *arhiater* (c'est à-dire premier médecin de la cour et président du collége de médecine) et Laurent, médecin de la cour et président de l'académie des sciences de Pétersbourg; Bötticher, allemand, ministre de Russie à Hambourg; Ivan Ivanovitch Boutourline, sénateur†; Alexandre Brédihine; Alexis Dachkow; Basile Afanassiévitch Dmitriew-Mamonow; Fick, allemand, président du collége de la justice; prince Alexis Dmitriévitch Galitsyne; comte Michel Gavrilovitch Golovkine; baron d'Habichstahl, grand-maître des cérémonies, ancien ministre de Mecklembourg-Schwérin en Russie, allemand, d'une famille d'origine suisse; Iergolski; Elie Issaïévitch Issaïéw; Ivan Koltovskoy; prince Alexandre Borissovitch Kourakine, ministre à Paris; Ivan Ivanovitch Kropotow; Louis Lanczinski, polonais, ministre de Russie à Vienne; comte Reinhold de Loewenwolde, livonien; comte Platon Ivanovitch Moussine-Pouchkine; Basile Iacovlévitch Novossiltsow, sénateur; Charles de Prinzenstjerna, vice-président et président *par intérim* du collége des revenus (*kammer-kolleghia*), suédois*, Michel Alexéiévitch Saltykow, baron Pierre Pavlovitch Schafirow; Ivan Pétrovitch Schérémétew; Serge Sékiotow; Michel Andréïévitch Souhotine, président du collége des propriétés foncières (*vottchinnaïa kol-*

* Ils furent rappelés et rétablis dans leur grade : Famintsyne par l'impératrice Anne, et Pissarew par l'impératrice Élisabeth.

† Beau-frère du maréchal Galitsyne par la première femme de celui-ci : il ne faut point le confondre avec son homonyme et cousin issu de germain, le vieux général Boutourline.

* Prinzenstjerna, officier suédois, prisonnier à la bataille de Poltava, s'était fait naturaliser russe : il gagna et mérita en plein la confiance de Pierre I dont il fut l'un des principaux collaborateurs lors de l'organisation des colléges administratifs; c'était un homme de mérite, un administrateur habile et d'une probité parfaite.

leghia); prince Ivan Andréiévitch Stcherbatow, ministre à Madrid; baron Alexandre Grigoriévitch Stroganow; Ivan Antonovitch Tcherkassow, depuis baron; Pierre Véliaminow-Zernow; Mathieu Fédorovitch Voiéïkow, procureur au sénat et maître-général des requêtes (*ghénérall-rékétmeister*); Alexis Zybine.

Conseiller d'état actuel retiré du service : Mathieu Dmitriévitch Olsoufiew.

Conseiller d'état actuel exilé à la campagne : George Nélédinski, ancien sénateur.

Pierre I, dans les vingt dernières années de son règne, s'était abstenu de nommer des métropolitains; ses deux premiers successeurs avaient suivi cet exemple, et la dignité de métropolitain se trouvait vacante. Le synode était composé de six membres : l'archevêque de Novgorod, Féofane Procopovitch, président; l'archevêque de Tver, Féofilakte Lopatinski, vice-président; l'archevêque de Rostow, George Dachkow; les évêques de Kolomna et de Vologda, Ignace Smola et Athanase Condoidi (ce dernier, grec d'origine, était venu en Russie avec le prince Cantémir); enfin, l'archimandrite Raphaël Zaborovski, depuis métropolitain de Kiew. Il y avait, de plus, à Moscou, au moment de la mort de Pierre II, outre l'évêque de Krontitsa, Léonide, administrateur du diocèse de Moscou, plusieurs prélats arrivés de leurs diocèses pour assister au mariage de l'empereur : Sylvestre, archevêque de Kazan, les évêques : de Riazane, Gabriël Boujinski et de Péréiaslaw, Joachim Stroukow.

Après ces renseignemens, tirés des papiers de M. Karabanow, je reprends mon récit.

A neuf heures, tout le ghénéralitet, le haut clergé, la cour et tout ce qu'il y avait à Moscou de gens de grandes familles se trouvaient réunis au palais Le Fort. Le respectable prince Dmitri Galitsyne les harangua avec son éloquence mâle et digne; leur annonça la décision prise par le conseil suprême d'élire la duchesse de Courlande, à des conditions de nature à limiter considérablement le pouvoir impérial. Les Allemands, les étrangers surtout ne goûtaient guère ce système, mais force leur fut de se taire en présence des acclamations enthousiastes poussées par la grande majorité des Russes. Parmi nos compatriotes, il n'y avait, pour le pouvoir absolu, qu'un petit nombre de familles alliées à la duchesse de Courlande : les Saltykow, les Troubetskoy, les Golovkine, le vieux prince Romodanovski; tous les autres Russes étaient dévorés par la soif de la liberté, et l'on ne pouvait encore s'imaginer que les membres du conseil suprême fussent assez aveugles, assez imprudens et assez impudens pour oser essayer de vouloir remplacer le pouvoir absolu d'un seul par un pouvoir encore plus odieux, encore plus intolérable, celui de deux familles (les Dolgoroukow et les Galitsyne). Il y avait à ce moment, sur les huit mem-

bres du conseil suprême (y compris les deux maréchaux invités à siéger dans la nuit du décès de l'empereur), quatre princes Dolgoroukow et deux princes Galitsyne.

Le conseil intime se retira pour siéger, et rédigea le fameux acte constitutionnel dont l'original n'existe plus, ou du moins on en ignore l'existence. Plusieurs textes ont été imprimés; je placerai ici en note ces différentes versions*.

Dmitri Galitsyne proposa de faire porter ces conditions à la duchesse, qui se trouvait à Mittau, par une députation composée d'un membre du conseil, d'un sénateur et d'un général. Le maréchal Dolgoroukow ayant dit qu'il serait convenable d'y adjoindre un archevêque, par égard pour le clergé, Galitsyne, qui n'aimait point les prêtres et ne pouvait souffrir les moines, s'écria avec une grande vivacité : « Non, » le clergé ne mérite aucuns égards! Le clergé s'est déshonoré en » prêtant son assistance à l'avénement au trône de Catherine, cette fille

* *A.* Texte envoyé à sa cour par Magnan, chargé d'affaires de France :

1. Que l'impératrice ne se remariera jamais, ni à un Russe, ni à aucun étranger.

2. Qu'elle ne pourra, ni de son vivant, ni à l'article de sa mort, nommer aucun pour son successeur; cette autorité d'élire un successeur devant demeurer au pouvoir du conseil suprême.

3. Qu'elle ne tâchera jamais d'entrer au conseil, ni n'accordera aucune grâce, de quelque nature qu'elle puisse être, ni à qui que ce soit, et qu'elle ne pourra conférer de rang au-dessus de celui de colonel.

4. Que lorsque la nécessité requerra la présence de l'impératrice au conseil, elle n'y aura que deux voix, qu'on lui donne en considération de la dignité suprême et pour décider lorsque les opinions dans le conseil seront différentes ou égales.

5. Qu'elle ne pourra jamais changer les membres du conseil, ni en élire de nouveaux pour les places vacantes.

6. Qu'elle ne pourra jamais rechercher les comptes ni les autres affaires qui se font dans le conseil, et que quand elle viendra à les savoir, elle ne pourra les annuler, empêcher, ni rompre.

7. Elle n'aura autre chose à faire, qu'à confirmer ce que le conseil lui présentera.

Note de l'auteur de ces Mémoires. — Ces conditions se trouvaient rédigées sous une forme trop grossière pour être ainsi présentées à la duchesse. Aussi Magnan, dans une dépêche postérieure, envoie-t-il à sa cour les conditions portées à la duchesse et signées par elle (voyez plus loin la note suivante *B*). Ces dernières conditions, celles de la note *B*, sont, je dois le dire, parfaitement et absolument identiques avec celles, verbalement racontées à mon aïeul, un demi-siècle plus tard, par le prince Basile Mihaïlovitch Dolgoroukow de la Crimée, neveu du maréchal Dolgoroukow, et consignées sur le papier par mon aïeul. Le père et l'oncle du prince de la Crimée siégeaient tous les deux au conseil suprême.

B. Voici ces conditions :

1. L'impératrice consultera le conseil suprême sur toutes les affaires du gouvernement.

2. Elle ne fera ni la guerre, ni la paix sans le consentement de ce conseil.

3. Elle n'établira aucun impôt sans le consentement de ce conseil.

4. Elle ne conférera aucune charge considérable sans le consentement de ce conseil (dans le texte de mon aïeul, les mots " charge considérable " sont remplacés par ceux-ci : " ni rang, ni fonction des cinq premières classes. "

» publique (*étou poublitchnouiou dévkou*)*.» Il proposa de choisir le prince Basile Loukitch Dolgoroukow, *intimement* connu avec la duchesse, et le sénateur prince Michel Galitsyne, son plus jeune frère. Alors le chancelier Golovkine proposa aussi son parent, le général Léontiew, et ceci fut accepté. On rédigea également, séance tenante, une instruction pour les trois députés; l'original, ni les copies de cette instruction n'existent plus, mais il est pertinemment avéré que l'on y insistait spécialement sur ce que la duchesse n'amenât point en Russie son chambellan Bieren (connu de tous pour être son amant). Cette députation se mit en route le soir même, lundi 19 janvier.

5. Elle ne fera condamner, ni exécuter aucun noble sans jugement préalable.

6. Les biens d'aucun gentilhomme ne pourront être confisqués sans un arrêt du tribunal.

7. Aucune propriété appartenante aux domaines de la couronne ne pourra être donnée sans le consentement du conseil suprême.

8. Sans le consentement du même conseil, l'impératrice ne pourra ni se marier, ni se choisir un successeur.

C. Voici les renseignemens envoyés à sa cour, le 19 février (2 mars), par Le Fort, ministre du roi de Pologne, électeur de Saxe.

1. Comme l'article 8 de la note *B*.

2. Le conseil intime suprême se composera de huit membres.

3. Comme l'article 2 de la note *B*.

4. L'impératrice ne pourra donner à personne, ni indigène, ni étranger, aucune place au-dessus du rang de colonel, pas même à la cour.

5. Elle ne pourra, sans l'autorisation du conseil suprême, ni puiser dans le trésor de l'état, ni distribuer les propriétés faisant partie des domaines de la couronne.

6. L'armée et la garde seront placées sous les ordres du conseil suprême.

7. Comme les articles 5 et 6 de la note *B*.

8. Comme dans l'article 3 de la note *B*.

D. Le chargé d'affaires britannique, Rondeau, envoyait à sa cour, le 22 janvier (2 février), les renseignemens suivans, en disant : que c'était là le plan sur lequel on travaillait :

1. L'impératrice aura une somme fixe pour les dépenses de sa maison, et n'aura d'autre commandement à exercer que sur la garde de service à son palais.

2. Le conseil suprême se composera de douze membres; il réglera toutes les affaires importantes : la guerre, la paix, les alliances diplomatiques. Un trésorier gérera les recettes et dépenses, sous la direction du conseil suprême.

3. Il y aura un sénat de trente-six membres, qui examinera les affaires avant de les soumettre au conseil suprême.

4. Il y aura une assemblée de deux cents personnes de la petite noblesse pour maintenir les droits de cette classe.

5. Il y aura une assemblée de nobles et de marchands pour veiller à ce que le peuple ne soit point opprimé.

E. Dans les Mémoires de Manstein, témoin contemporain de ces événemens, se trouve un texte absolument identique à celui de la note *B*, sauf l'article 4 de la note *B*, qui ne se trouve point dans le texte de Manstein.

* Je me souviens qu'en 1845, en parcourant, à Moscou, la promenade populaire de la fête de Pâques (на качелях подъ Новинскимъ), j'entrai dans une baraque de bois où un paysan, sur les traits duquel se lisait une grande intelligence, faisait voir des gravures de foire (лубочныя картины). En montrant le portrait de Pierre I, il dit: вотъ

Comme de raison, il ne pouvait plus être question du faux testament de Pierre II. Le prince Alexis avait retiré les deux exemplaires des mains de son fils et les avait jetés au feu.

Lorsqu'on apprit les conditions oligarchiques tracées par le conseil suprême, lequel se réservait tout le pouvoir dans l'état, et le droit de nommer lui-même ses membres, la colère la plus vive éclata parmi toutes les classes de la société. « Comment! » s'écriait-on avec l'indignation, il faut l'avouer, la plus légitime et la plus digne de considération et de sympathie, « comment! le despotisme d'un seul sera ainsi » remplacé par le despotisme de deux familles! Mais c'est impossible! » C'est intolérable! Le despotisme d'un seul est moins affreux! » — Et ils avaient parfaitement raison.

L'attente du mariage de Pierre II, celle des fêtes qui devaient l'accompagner, enfin la curiosité bien naturelle de voir de près cette nouvelle cour, avaient attiré à Moscou, en janvier 1730, une masse de hauts fonctionnaires et de nobles d'anciennes familles; Moscou regorgeait de monde, et l'agitation la plus vive s'y manifesta. Le parti du pouvoir absolu était peu nombreux parmi les Russes, mais à lui se ralliaient tous les Allemands, tous les étrangers, et sous l'influence de l'archevêque Féofane, le clergé, à l'exception des archevêques Lopatinski et Dachkow, amis intimes, le premier, du prince Dmitri Galitsyne, et le second, de la branche de la famille Dolgoroukow à laquelle appartenait la fiancée du défunt empereur.

Le clergé, traité avec dédain par le conseil suprême, s'était posé carrément en hostilité contre lui. Des messagers furent clandestinement expédiés de Moscou à Mittau par l'archevêque Féofane, par le comte Reinhold Loewenwolde, par Simon Saltykow, par Iagoujinski. — Le messager de ce dernier, Pierre Spiridonovitch Soumarokow, officier aux gardes (plus tard grand-écuyer d'Élisabeth et de Catherine II), fut assez imprudent pour se faire voir dans les rues de Mittau. Le prince Basile Loukitch, ayant appris sa présence, l'y fit arrêter, s'empara de la lettre à lui confiée, et fit charger Soumarokow de fers.

Tous ces messages, expédiés à la duchesse, se résumaient dans le conseil de souscrire, pour le moment, aux exigences du conseil suprême, sauf, une fois arrivée à Moscou, d'amener un changement pour lequel on lui promettait aide et appui. Tous lui conseillaient de hâter son arrivée à Moscou.

государь императоръ Петръ Великій, который, съ помощію заморской науки, сдѣлалъ четыре важныя штуки : изъ бота сдѣлалъ флотъ; изъ грязи сдѣлалъ князя; на болотѣ построилъ столицу, а изъ б.... сдѣлалъ императрицу.

C'est-à-dire: voici l'empereur Pierre-le-Grand, lequel, grâce à la science européenne par lui acquise, accomplit quatre oeuvres importantes : d'un canot il tira une flotte; de la boue il tira un prince (allusion à Menchikow); il bâtit une capitale dans un marais, et il transforma une p.... en une impératrice.

Les Saltykow, les Troubetskoy, les Golovkine, voyant l'inc de la noblesse contre le conseil suprême et en même temps s désir d'arriver à limiter le pouvoir impérial, entrèrent en négoci..ion avec la noblesse. Cette tâche de conciliation, de rapprochement, d'entente, fut dévolue à un homme fort intelligent et fort capable, mais sans principes, ni morale aucune, malgré les belles phrases par lui inscrites dans son testament à son fils : Basile Nikititch Tatistchew (voyez pages 129 - 131). Il avait sollicité, peu de mois auparavant, le rang de conseiller d'état actuel et la dignité de sénateur; il s'était adressé, pour cela, au favori Dolgoroukow et au père de celui-ci; ils l'avaient refusé, et assez brutalement; ils détestaient en lui, non les vices dont eux-mêmes se trouvaient encore plus largement doués, mais l'homme civilisé, l'homme savant et studieux; c'était l'Asie abhorrant l'Europe. Tatistchew était devenu un ennemi juré du conseil suprême et il s'était rapproché des Saltykow, auxquels l'unissaient des liens de parenté, assez éloignés, il est vrai.

Le parti absolutiste, voyant les opinions constitutionnelles prédominer parmi la noblesse, la noblesse riche et aisée surtout, se résigna à des concessions graves, espérant profiter, plus tard, des circonstances pour retirer ces concessions et investir la nouvelle souveraine d'un pouvoir illimité. Dans le parti absolutiste s'étaient rangés, l'un par calcul personnel, l'autre par rancune personnelle, deux jeunes gens actifs et énergiques, qui jouèrent, tous les deux, un rôle important dans cette crise mémorable : le prince Antiochus Cantémir et le comte Matvéiew.

Le premier, né en 1708, était le plus jeune des quatre fils de l'ex-hospodar de Moldavie prince Dmitri Cantémir, de son premier mariage avec une Cantacuzène. L'ex-hospodar mourut en 1723, lors de l'existence, en Russie, de la loi des majorats forcés avec abolition du droit de primogéniture (1714 — 1730). Obligé, par cette loi, de léguer toute sa fortune, composée de plus de dix mille serfs, à un seul de ses fils, à son choix; ne pouvant souffrir l'aîné, Mathieu, aimant peu le troisième, Serge *, il inséra dans son testament les lignes suivantes : *Je supplie S. M. I. de vouloir bien instituer pour mon héritier, mon fils aîné Mathieu mis à part, celui de mes trois autres fils qu'il plaira à S. M. I. de choisir. Je reconnais mon fils Constantin pour le meilleur des trois, et Antiochus pour supérieur encore sous le rapport de l'intelligence et des études.* — En même temps il légua la jouissance viagère de sa fortune à sa veuve, née princesse Troubetskoy, ce qu'il n'avait aucun

* Le prince Mathieu mourut en 1771, sans avoir eu d'enfans de son mariage avec la princesse Agrippine Labanow, fille de ce Jacques Labanow si bête (voyez p. 86). Le prince Serge, retiré du service avec le rang de brigadier, mourut célibataire en 1780, et avec sa mort s'éteignit la descendance de l'hospodar Dmitri Cantémir. Ses terres échurent à la couronne, faute d'héritiers *(vymorotchnoïé imênié)* et la plus belle de ces terres, dans la province d'Orel, fut donnée, par l'empereur Paul, en 1797, au chancelier Bezborodko.

droit de faire. — Après sa mort, un procès s'engagea entre sa veuve, (fortement appuyée par les Troubetskoy et les Narychkine; ceux-ci parens de sa mère), Constantin et Antiochus Cantémir, chacun des trois voulant s'emparer de ce riche héritage.

Sous le règne de Pierre II, le prince Constantin épousa la princesse Anastasie Galitsyne, dans le but d'obtenir le puissant appui de son père Dmitri Galitsyne, membre du conseil suprême. En effet, il gagna son procès, et reçut l'héritage*. Antiochus, furieux, réduit à une maigre pension de cadet de famille et au rang modeste de lieutenant aux gardes, rempli d'intelligence et d'ambition, sentant sa propre valeur, se jeta dans les rangs des ennemis les plus ardens du conseil suprême. Il agissait avec d'autant plus d'énergie, qu'il voulait capter la bienveillance de la princesse Alexis Tcherkaski, née Troubetskoy, dont la fille unique, Barbe, héritière d'une fortune de soixante-dix mille serfs, était recherchée par lui en mariage.

Le comte Fédor Andréiévitch Matvéiew n'avait pas vingt-cinq ans. Petit-fils de l'illustre ministre et ami du czar Alexis, héritier d'une fortune considérable, il avait de l'esprit, une bouillante vivacité de caractère, un besoin incessant d'agir et de se remuer. Il avait passé son enfance à l'étranger; il avait eu un gouverneur étranger, et il se trouvait imbu d'idées plus civilisées que la plupart des jeunes gens russes ses contemporains. Ainsi il fut le premier en Russie à envoyer un cartel. Nous savons parfaitement tout ce qu'il y a à dire contre le duel : néanmoins, les ennemis les plus décidés de cet usage consentiront à avouer qu'un duel est toujours préférable à l'un de ces pugilats, dont les vieilles annales russes nous offrent de fréquens et honteux exemples, tel, par exemple, le pugilat, par nous cité, ayant eu lieu à Moscou, en 1722, entre le *prince-césar*, Ivan Fédorovitch Romodanovski, et le sénateur, conseiller privé actuel prince Grégoire Fédorovitch Dolgoroukow, ancien ambassadeur en Pologne. Si le duel n'est point chrétien, au moins est-ce un usage civilisé.

En juin 1729, le comte Matvéiew et l'ambassadeur d'Espagne, duc de Liria, à un dîner copieux, se prirent de querelle et des propos aigres furent échangés; Matvéiew envoya un cartel à Liria; l'ambassadeur porta plainte au chancelier; celui-ci déféra l'affaire au conseil suprême; le conseil fit mettre Matvéiew aux arrêts et l'obligea à faire des excuses à l'ambassadeur. — Le conseil ne pouvait agir autrement, mais le grand-chambellan, prince Ivan Dolgoroukow, ami de Liria, commit l'inconvenance de faire dire au jeune comte qu'il aurait mérité de recevoir le knout! Matvéiew devint l'ennemi juré des Dolgoroukow.....

* Le prince Constantin Cantémir mourut en 1747, après une année de veuvage, et sans laisser d'enfans.

Simon Saltykow chargea Basile Tatistchew de la rédaction d'un Mémoire. Dans ce Mémoire, après un examen des diverses formes de gouvernement, un coup-d'oeil sur les événemens en Russie depuis deux siècles, et des argumens, plus faibles les uns que les autres, contre la limitation du pouvoir impérial, argumens parmi lesquels se trouvait omis le seul valable et sérieux, celui de l'existence du servage de la classe rurale, l'auteur arrive à établir la nécessité, pour la Russie, du maintien du pouvoir absolu. C'était là l'idée des Saltykow et de leurs amis, et un bouclier pour l'avenir dans l'intérêt personnel de Tatistchew, afin qu'en cas de rétablissement du pouvoir absolu il n'en fut point considéré comme l'ennemi et l'adversaire. — Mais immédiatement après, arrive, dans ce Mémoire, une proposition formulée en dix articles, visant directement à limiter le pouvoir impérial, à détruire le conseil suprême existant et placer les rênes du gouvernement entre les mains de la noblesse. Voici le résumé exact de ces dix articles :

1. Il sera établi, pour aider S. M. à gouverner la Russie, un sénat viager de vingt-et-un membres. Les huit membres actuels du conseil intime suprême seront tous admis à en faire partie.

2. Pour l'administration intérieure, pour l'établissement des impôts et pour déclarer la guerre il y aura un conseil, composé de cent membres viagers, qui se réuniront trois fois par an, et dans l'intervalle de leurs sessions le tiers des membres de ce conseil siégera en permanence.

3. Les vacances au sénat et au conseil, ainsi que celles de présidens et de vice-présidens dans les divers colléges, de gouverneurs et de vice-gouverneurs dans les diverses provinces, seront remplies par élection, dans une séance générale réunie du sénat, du conseil et des présidens des divers colléges. Les nominations aux principaux commandemens militaires auront lieu, à l'élection, dans une séance générale réunie du sénat, du conseil et des officiers-généraux.

Dans ces assemblées, chacun écrira, sur un bulletin, le nom de son candidat, et il sera loisible à l'assemblée, soit de soumettre à S. M. les noms des trois candidats ayant obtenu le plus grand nombre de voix, ou bien d'élire soi-même l'un de ces trois candidats, en soumettant ce choix à l'approbation impériale. *De cette façon*, est-il dit dans le Mémoire, *il sera possible de pouvoir appeler à toutes les fonctions des hommes de mérite, sans égard à la naissance, grâce à laquelle l'on a vu l'élévation d'un si grand nombre d'hommes incapables.* *

* Voici les propres termes : Черезъ сей способъ можно во всѣхъ правленіяхъ людей достойныхъ имѣть, не смотря на высокородство, въ которыхъ много негодныхъ въ чины происходитъ.

Ces paroles prouvent, à quel point les réformes de Pierre I avaient, heureusement pour la Russie, poussé déjà des racines profondes, vivaces et inextinguibles.

4. Les projets de lois devront être élaborés dans les divers colléges et envoyés au sénat, où ils seront examinés, comparés et discutés, et sur leurs bases sera élaborée la loi définitive.

5. Ni au sénat, ni au conseil, ni dans les divers colléges ne pourront siéger à la fois : ni un père et son fils, ni un beau-père et son gendre, ni deux frères, ni un oncle et son neveu. Ne pourront, non plus, siéger au sénat, à l'avenir, deux personnes de la même famille.

6. Le chef de la chancellerie secrète sera nommé par S. M., mais il sera assisté de deux gentilshommes, élus tous les mois par le sénat. Il sera nommé, de plus, un gentilhomme de bonne maison pour veiller à ce que, lors des arrestations, les propriétés des inculpés ne soient point pillées.

7. On prendra les dispositions suivantes : *a)* des écoles seront créées pour la noblesse; *b)* aucun noble ne sera enrôlé au service avant l'âge de dix-huit ans, et ne sera tenu de servir plus de vingt années; *c)* aucun noble ne sera tenu de servir comme matelot, ni d'exercer au service un métier quelconque *; *d)* un livre généalogique sera rédigé, dans lequel seront inscrites toutes les familles dont la noblesse est antérieure au règne de l'empereur Pierre I; *e)* dans un autre livre seront inscrits ceux ayant obtenu la noblesse sous les trois derniers règnes, et possédant des lettres-patentes, soit d'anoblissement, soit d'octroi de terres peuplées de serfs.

8. Il sera procédé à l'inventaire des biens du clergé; le clergé des campagnes sera placé dans une position de fortune plus aisée, et pour ce qui en est des prélats et des couvens fort riches, le trop-plein de leurs richesses sera appliqué aux besoins de l'état et aux établissemens de charité.

9. On avisera à alléger les charges pesant sur les marchands, et à veiller avec soin au développement de la prospérité des manufactures et du commerce.

10. La loi des majorats forcés devra être abolie, et il en sera rédigé une nouvelle, relativement aux droits d'héritage, sur les bases du code du czar Alexis (*oulojénié*).

Ce Mémoire fut signé par Simon Saltykow, ensuite par l'auteur lui-même, Tatistchew, et soumis à l'approbation de la noblesse. Il fut signé par les sénateurs prince Ioussoupow, prince Tcherkaski et Novossiltsow; les lieutenans-généraux Tchernychew et Ouchakow; les conseillers privés comte Ivan Golovkine, Ivan Plestchéiew et Makarow; le maréchal de la cour Schépélew; le grand-échanson comte André Apraxine; le *hofmeister* Iélaghine; l'écuyer de la cour Kochélew; les généraux-majors Alaberdéiéw, prince Bariatinski, Bibikow, les deux Grékow, Lapouhine, Pierre Izmaïlow, prince Shahovskoy, Soukine, Tarakanow, Véliaminow, prince Viazemski, Pierre Voiéïkow; les conseillers d'état

* Ceci retrace la position, à laquelle se trouvait réduite la noblesse russe.

actuels Baskakow, Dachkow, comte Michel Golovkine, Koltovskoy, Kropotow, comte Platon Moussine-Pouchkine, Mathieu Olsoufiew, Sékiotow, Souhotine, Véliaminow-Zernow et Zybine, le gentilhomme de la chambre prince Nikita Troubetskoy, 51 officiers aux gardes, 156 officiers de ligne, parmi lesquels plusieurs brigadiers et colonels; enfin, 42 chevaliers-gardes, c'est-à-dire les deux tiers de l'escadron*.

Pendant que l'on était occupé à rédiger ce Mémoire, ensuite à recueillir les signatures, le conseil suprême se croyait sûr de sa victoire. Le 2 février, Léontiew était de retour de Mittau; il apportait la nouvelle de l'acceptation, par la duchesse, des conditions à elle imposées. En même temps, il ramenait, chargé de fers, l'officier aux gardes Soumarokow, envoyé par Iagoujinski en mission auprès de la duchesse; les trois envoyés du conseil suprême, ayant appris l'arrivée clandestine de Soumarokow à Mittau, l'avaient fait arrêter sur-le-champ, mettre aux fers, et avaient chargé Léontiew de le conduire à Moscou en cet état.

Le conseil suprême se réunit dans la salle du palais où il tenait ses délibérations, invita les membres du *ghéneralitet* à s'y rendre, et leur communiqua l'acceptation, par la duchesse, des conditions imposées. Le prince Dmitri Galitsyne, interpellant Iagoujinski, lui demanda s'il n'avait rien à dire contre ces conditions. « Rien, » répliqua le grand-écuyer d'une voix assez émue et d'un air embarrassé. Le prince Dmitri, se retournant vers le secrétaire d'état Stépanow, lui dit: « in» vitez le général à passer dans la pièce voisine pour s'expliquer avec vous. » A peine Iagoujinski fut-il entré dans cette pièce voisine que le maréchal Dolgoroukow s'y rendit, l'interpella avec colère, lui fit ôter son cordon bleu et son épée, et le fit conduire en prison. A l'instant la nouvelle de cette arrestation se répandit dans la salle où tout le monde se trouvait réuni; le chancelier Golovkine, beau-père du grand-écuyer, devint encore plus pâle que de coutume; il fut pris d'un tremblement nerveux; il se leva, et, sans mot dire, sortit de la salle et retourna à la maison. Mais, dans la soirée, lui, sa fille, ses fils, ses gendres, vinrent supplier le prince Dmitri Galitsyne en faveur du prisonnier, auquel le conseil suprême avait déjà manifesté l'intention de faire trancher la tête le lendemain; ils obtinrent pour lui la vie sauve, mais on leur refusa son élargissement : Iagoujinski resta en prison, de même que Soumarokow †.

* L'escadron des chevaliers-gardes, au nombre de soixante soldats, tous nobles ayant le rang d'officier de ligne, avait été organisé par Pierre I en 1724, pour la cérémonie du sacre de Catherine. Le souverain était capitaine de cet escadron. — Au moment de la mort de Pierre II, le rang de lieutenant-capitaine des chevaliers-gardes se trouvait occupé par un général en chef, le grand-écuyer Iagoujinski, et celui de lieutenant par un lieutenant-général, le sénateur Mamonow, le mari de la czarine Prascovia.

† Pierre Spiridonovitch Soumarokow devint grand-écuyer sous le règne d'Élisabeth. Deux ans après l'avénement de Catherine au trône, il se brouilla avec les Orlow,

Le conseil suprême, en laissant la vie sauve à Iagoujinski, voulut faire un acte de pouvoir souverain pour en imposer à la multitude : il promut Léontiew au grade de lieutenant-général *.

Le projet Tatistchew-Saltykow, dont j'ai parlé, fut présenté au conseil suprême deux jours après le retour de Léontiew. Les suprêmiers le repoussèrent carrément par une déclaration courte et abrupte, déclarant sans façon que les membres du conseil suprême aviseraient seuls à délibérer, décider, légiférer et gouverner. Cette réponse fut soi-disant rédigée par le jeune comte Fédor Apraxine, et portait en première ligne sa signature; cet Apraxine, un plat-pied et un fort mauvais drôle, neveu de feu le grand-amiral, était le fils unique du grand-échanson comte André Apraxine, lequel, digne père de ce fils, après avoir signé le projet Tatistchew-Saltykow, avait engagé son fils à se faire le courtisan des suprêmiers, afin de fournir aux Apraxine le moyen de surnager dans la bourrasque, quel qu'en fut le dénouement. La réponse fut signée par tous les membres du conseil suprême, Ostermann seul excepté; l'habile diplomate avait excipé de sa qualité d'étranger pour ne point intervenir, officiellement, dans cette crise si délicate, où se trouvaient en jeu les intérêts du pays, dont les indigènes seuls pouvaient être les juges, ajoutait le rusé compère. Il s'était enfermé dans son cabinet sous prétexte de maladie; et pour ne rien signer ni écrire, il s'était enveloppé de flanelle la main droite, sous le prétexte d'une violente attaque de goutte. Le chancelier Golovkine, dont deux fils et deux gendres figuraient parmi les signataires du projet Tatistchew, signa la réponse hautaine du conseil suprême, afin d'avoir, lui aussi, un pied dans les deux camps. L'on obtint, par intimidation, la signa-

quitta le service et se retira à Moscou, où il mourut octogénaire, en 1780. Il appartenait à une famille dont les aïeux avaient servi à titre de voïévodes dans les armées d'Ivan-le-Terrible. L'un des membres de cette famille, Ivan Bogdanovitch (l'arrière-grand-oncle du poëte Alexandre Pétrovitch Soumarokow) avait sauvé, à la chasse, la vie au czar Alexis, renversé par un ours, et avait été admis dans l'intimité du czar. Après la célèbre insurrection des strélitz, en mai 1682, la czarine Sophie avait proposé à Soumarokow le don de mille familles de serfs et la dignité de boyar s'il consentait à venir déposer qu'Ivan Narychkine, le frère de la czarine Natalie, massacré pendant l'insurrection, l'aurait engagé à assassiner, à la chasse, le czar Fédor III. — Soumarokow refusa de se souiller par une fausse délation : Sophie le fit mettre à la torture, que cet homme vénérable supporta avec un courage héroïque. Près d'expirer, il répondit à un prêtre qui l'exhortait à faire la déposition demandée : "je n'ai point "voulu mentir lorsqu'il y allait du choix entre la richesse et le rang, d'un côté, et la "vengeance de la czarine, de l'autre ! Irais-je me souiller par un mensonge et une "calomnie maintenant que me voilà au bord de la tombe ? Va, misérable, dire à ta "czarine que je vais paraître devant le tribunal de ce Dieu tout-puissant, juge impar-"tial et équitable à l'égard de tous, de ceux qui portent couronne comme de ceux qui "portent besace."

* L'impératrice Anne, après avoir repris le pouvoir absolu, refusa de ratifier cette nomination, et Léontiew, malgré la puissante protection des Golovkine, ne fut rétabli dans ce grade qu'au bout de deux années et demie (le 21 d'août 1732).

ture de plusieurs personnes peu courageuses, ou bien occupant des fonctions qui les plaçaient dans la dépendance du conseil suprême, ou se trouvant alliés à des membres de ce dernier. Ainsi l'on y voit les signatures : du maréchal Troubetskoy, du vieux comte Ivan Moussine-Pouchkine (dont le fils, Platon, avait signé le projet Tatistchew), du général Matiouchkine, allié à la famille impériale; du sénateur prince Michel Galitsyne le jeune, frère du maréchal et du prince Dmitri, du sénateur Mamonow, beau-frère de la nouvelle impératrice; du sénateur Naoumow, un fin et rusé intrigant; des princes Serge et Ivan Dolgoroukow, frères du prince Alexis; du vieux baron Schafirow, allié aux Dolgoroukow; du prince Alexis Galitsyne, fils du prince Dmitri; des généraux-majors Léon Izmaïlow et Alexandre Boutourline, tous les deux gendres du maréchal Galitsyne; du gouverneur de Moscou Alexis Pléstchéiew; du premier commandant de place à Moscou, Iéropkine; du secrétaire du conseil suprême, Stépanow; du ministre de Russie à Varsovie Michel Bestoujew-Rioumine, pour le moment en congé à Moscou. L'on obtint, par voie d'intimidation, la signature de 37 officiers des gardes ou de la ligne, de 14 chevaliers-gardes, de 21 gentilshommes de petite noblesse, enfin, ce qui dépasse les limites du comique, l'on y voit figurer le nom du conseiller d'état actuel Ivan Koltovskoy, lequel, après avoir apposé sa signature au projet Tatistchew, eut l'incroyable bassesse de se donner un démenti à soi-même, en signant également la réponse du conseil suprême!!!

Cette réponse provoqua une vive indignation dans le public; un nouveau projet fut présenté au conseil suprême par quinze membres du *ghénéralitet,* sollicitant au moins : 1° que le nombre des membres du conseil fut porté à douze, avec défense d'y nommer, à l'avenir, deux personnes de la même famille; 2° que les places vacantes au conseil fussent remplies : *a)* soit au moyen de l'élection, par le *ghénéralitet,* sur une triple liste de candidats présentée par le conseil suprême; *b)* soit par le conseil suprême sur une triple liste de candidats présentée par le *ghénéralitet.* Cette demande, d'ailleurs si modérée, fut également repoussée.

Alors l'indignation monta à son comble. Le conseil suprême vit l'impérieuse nécessité de faire des concessions, mais dominé, aveuglé par la fatale idée de créer un régime oligarchique au profit des Galitsyne et des Dolgoroukow, il proposa des concessions insuffisantes. Ces messieurs consentaient, il est vrai, à porter à douze le nombre des membres du conseil, mais ils fixèrent à deux celui de chaque famille pouvant être appelés à y siéger; enfin, ils accordaient la nomination, par l'impératrice, aux places vacantes dans le sein du conseil, mais à la condition que le choix de la souveraine pourrait se porter exclusivement sur *les candidats présentés par le conseil lui-même,* prétention exorbitante et complétement inadmissible! Ils promettaient, dans les affaires

graves, de prendre l'avis du sénat, du *ghénéralitet* et des grandes familles, et s'il s'agissait d'une grave question relative au clergé, de prendre l'avis des prélats (cette dernière mesure se trouvait dictée par l'aspect de l'opposition énergique, faite aux actes du conseil par le clergé, avec l'archevêque Féofane à sa tête). Mais en parlant d'affaires *graves*, ils ne spécifiaient rien, et par conséquent ils ne prenaient, en réalité, aucun engagement positif.

Des concessions plus sérieuses se trouvaient proposées à la noblesse et aux Allemands. Ils promettaient, tout en conservant les priviléges reconnus par Pierre I aux provinces baltiques, d'accorder aux nobles de ces provinces, en Russie, les mêmes droits qu'à la noblesse russe, et ces droits, ils les faisaient consister dans les clauses suivantes, fort importantes, il faut l'avouer, à cette époque d'esclavage général, esclavage illimité et brutal :

a) Les nobles ne seraient point astreints à servir comme soldats, ni comme matelots;

b) Des écoles militaires seraient créées pour les nobles; après y avoir étudié, ils seraient admis, dans l'armée de ligne, avec le premier grade d'officier, et dans la flotte avec le grade de sous-officier noble *(garde-marine)*.

c) La confiscation serait supprimée; les biens des condamnés et des exilés feraient retour à leurs héritiers légitimes;

d) Les sénateurs, présidens et membres des divers colléges et des principales chancelleries seraient élus par la noblesse;

e) La classe des marchands serait protégée, les droits à prélever sur le commerce seraient diminués et les monopoles supprimés;

f) La résidence impériale serait irrévocablement établie à Moscou;

g) Le conseil promettait d'alléger la position des serfs; mais, par un trait bien caractéristique et de nature à peindre l'époque, il déclarait qu'aucun serf ne serait jamais appelé à aucune fonction.

Il manquait à ces concessions la garantie la plus importante : celle de les voir mises en pratique. Il ne s'agissait de rien moins que de transporter le pouvoir absolu, des mains d'un souverain, entre les mains de douze souverains, sous la prédominence de deux familles, c'est-à-dire de remplacer le despotisme par l'oligarchie. La noblesse ne pouvait, ni ne voulait, ni ne devait accorder son consentement à une transformation pareille.

La nouvelle impératrice avait quitté Mittau le 29 janvier; elle avait pris sa route par Riga, Pskow, Novgorod et Tver, reçue partout en souveraine, au son des cloches, avec honneurs et baise-main, mais surveillée de près par le prince Basile Loukitch Dolgoroukow. Celui-ci ne la quittait point et faisait dresser son lit dans la chambre voisine de celle de l'impératrice. Elle avait avec elle les enfans de Bieren (qui étaient les siens); mais Bieren lui-même était resté à Mittau : le conseil su-

prême ayant posé pour clause spéciale la non-admission en Russie de cet amant reconnu. Lors de la première réception des trois députés par la duchesse, dans la soirée du 25 janvier, Bieren se trouvait seul dans le cabinet de sa maîtresse, où l'audience avait lieu; Basile Loukitch, d'une voix impérieuse, lui intima l'ordre de sortir de la chambre, et Bieren n'obéissant point, il le mit dehors par les épaules. Lui et toute la famille Dolgoroukow expièrent cher cette insulte.....

L'impératrice arriva le mardi 10 février à Vsésviatskoïé, près de Moscou, où ses deux sœurs étaient venues à sa rencontre. Elle y demeura cinq jours, dans la maison de campagne de la princesse d'Imérétie, fille du czar Artchile. Le lendemain, 11, eurent lieu les obsèques de Pierre II, et le dimanche 15, l'impératrice fit son entrée solennelle à Moscou. En tête du cortége se trouvaient à cheval sept vieillards : le maréchal Dolgoroukow et son frère; le maréchal Galitsyne et son frère Dmitri; le chancelier Golovkine, le prince Alexis Dolgoroukow et le czar Vahtang de Géorgie. Ensuite venaient, à cheval, une centaine de membres des premières familles, ayant à leur tête le général-major prince Alexis Shahovskoy; puis les chevaliers-gardes, ayant à leur tête leur lieutenant, le sénateur Mamonow, beau-frère de l'impératrice. Ensuite venait le carrosse impérial, à huit chevaux; à la portière de droite galopaient le prince Basile Loukitch et le général Léontiew; à la portière de gauche, le sénateur prince Michel Galitsyne et le général-major Schouvalow. Tout le long du chemin, depuis Vsésviatskoïé, à travers la rue Tverskoy, et jusqu'à la chapelle de Notre-Dame-de-Géorgie, se trouvaient rangés huit régimens d'infanterie *, et depuis cette chapelle, sur la place Rouge et au Kremlin, jusqu'à la cathédrale de l'Assomption, les deux régimens des gardes. Les prêtres et les diacres de toutes les paroisses et les abbés de tous les couvens de Moscou attendaient l'impératrice sous la voûte de la chapelle de Notre-Dame-de-Géorgie; pour y faciliter le passage, l'on avait élargi provisoirement cette voûte, et l'image, placée à côté, resta pendant plusieurs jours exposée à la neige, ce qui irrita beaucoup la population de Moscou †. A la cathédrale de l'Assomption, l'impératrice fut reçue par le haut clergé et par tous ceux auxquels leur âge, leurs infirmités ou le manque d'habitude n'avaient point permis de figurer à cheval dans le cortége. Deux personnages seulement se trouvaient absens : le grand-écuyer Iagoujinski, détenu en prison par ordre du conseil suprême, et le vice-chan-

* Ceux de Koporié, de Vyborg, de Voronèje, de Viatka, de Sibérie, de Boutyrsk et les deux régimens de Moscou.

† Le mur, où se trouve cette voûte, fut bâti dans la dernière année du règne du grand-duc Basile IV (1534). L'image de Notre-Dame-de-Géorgie, si vénérée en Russie, fut apportée de Géorgie sous le règne du czar Alexis, en 1648. La chapelle, où elle se trouve placée, a été reconstruite à deux reprises : en 1680 et après le grand incendie de Moscou en 1737.

celier baron Ostermann, se tenant enfermé chez soi sous prétexte de goutte et de sciatique, pour voir et laisser venir les événemens.

L'impératrice s'établit au palais sous la surveillance du prince Basile Loukitch, surveillance incessante, pénible et blessante au plus haut degré: il s'était logé dans les chambres contiguës aux siennes, et personne ne pouvait arriver jusqu'à elle à l'insu du prince. C'était là, évidemment, une situation forcée, impossible à faire durer.

On ne pouvait, pourtant, interdire aux soeurs de l'impératrice, ni à ses dames à portrait, l'accès auprès de sa personne. Plusieurs dames de l'intimité impériale servaient, à la souveraine demi-captive, d'intermédiaires pour les communications avec l'extérieur; c'étaient: la duchesse de Mecklembourg et la czarine Prascovia, la première surtout; les quatre dames à portrait: la baronne Ostermann, la princesse Tcherkaski, Mme Tchernychew, Mme Iagoujinski, dont le mari se trouvait en prison; plusieurs dames de haut parage: la comtesse Michel Golovkine, cousine-germaine de l'impératrice; la belle Mme Lapouhine, par le canal de laquelle arrivaient les conseils de Reinhold Loewenwolde; enfin, l'une des plus actives de cette troupe huppée, Mme Pierre Saltykow, âgée de 22 ans, née princesse Troubetskoy, belle-fille de Simon Saltykow, soeur de la princesse Tcherkaski et filleule de la mère de l'impératrice. On avait recours aux moyens les plus divers. Ainsi, l'archevêque Féofane ayant fait hommage à l'impératrice d'une pendule, Mme Saltykow la prévint qu'elle trouverait, dans le creux du support de la pendule, tout un plan d'action, convenu entre l'archevêque et le vice-chancelier. Plusieurs fois par jour l'on apportait à l'impératrice le petit Charles Bieren, âgé de seize mois, et l'on plaçait, dans les vêtemens de l'enfant, la correspondance avec les amis politiques.

Il n'y avait point de temps à perdre: le vendredi 20 février, les *suprêmiers* avaient fait prêter, par tout le monde, serment de fidélité *à l'impératrice et à la patrie.* Le prince Dmitri Galitsyne avait même proposé de faire prêter serment *à l'impératrice et au conseil intime suprême,* mais ses collègues n'osèrent se porter à un acte aussi grave.

L'obstination aveugle des Galitsyne et des Dolgoroukow décida la noblesse à s'adresser à l'impératrice pour la solliciter de convoquer une réunion de nobles, où l'on discuterait la forme de gouvernement à établir. Les Saltykow, les Troubetskoy, les Golovkine, Bariatinski, Antiochus Cantémir, en un mot, tous ceux qui espéraient gagner personnellement à la restauration du pouvoir absolu, se joignirent aux hommes du parti constitutionnel, dans l'espérance de faire échouer le plan de ceux-ci et d'aboutir à leurs propres fins, ainsi qu'il arriva en effet. Dans les journées du 23 et du 24 février, de nombreuses réunions eurent lieu chez le prince Alexis Tcherkaski, dans sa maison rue Nikolskaïa (au Kitay-Gorod, aujourd'hui appartenante au comte Schérémétew), et chez le prince Ivan Bariatinski, dans sa maison rue Mias-

nitskaïa. Cette dernière réunion députa, dans la soirée du mardi 24 février, Tatistchew vers la réunion-Tcherkaski, où l'on tomba d'accord sur les termes d'une requête à présenter à l'impératrice. Dans cette requête, après avoir pris acte de l'obstination du conseil suprême à ne vouloir tenir le moindre compte des voeux de l'opinion publique, l'on suppliait l'impératrice de vouloir bien convoquer une assemblée, composée de deux membres de chaque famille noble, de confier à cette assemblée l'examen des divers projets de constitution présentés dans les cinq dernières semaines, et de la charger d'élaborer un statut d'organisation générale pour la Russie. La rédaction du texte de la requête fut confiée à Antiochus Cantémir; ensuite, Tatistchew courut à la réunion Bariatinski, où les personnes présentes, au nombre de 74, apposèrent leurs signatures, et se rendirent en corps à la réunion-Tcherkaski, où tous les nobles présens, au nombre de 93, signèrent également. Antiochus Cantémir, les comtes Matvéiew et Fédor Apraxine (quelques jours auparavant l'agent en titre du conseil suprême), passèrent la nuit à courir la ville et recueillir des signatures; avant l'aube du jour la requête se trouvait signée par 58 officiers aux gardes et 37 chevaliers-gardes. En même temps, l'on fit savoir aux nobles de se rendre individuellement au palais dès 8 heures du matin; l'impératrice était tenue au courant de tout ce qui se passait et se préparait. Les princes Tcherkaski et Bariatinski, avertis de l'intention des oligarques de les faire arrêter, ne passèrent point le reste de la nuit chez eux; ils allèrent demander asile : Tcherkaski au prince Alexis Shahovskoy, et Bariatinski au comte Platon Moussine-Pouchkine.

Dès huit heures du matin, le mercredi 25 février, les nobles commencèrent à arriver au palais, où la garde se trouvait montée ce jour-là par le régiment Séménovski, dont Simon Saltykow était le major, et au sein duquel il jouissait d'une grande popularité. La réunion comptait environ huit cents personnes, y compris les officiers aux gardes, venus en masse. Tcherkaski arriva à dix heures, accompagné de son beau-frère Nikita Troubetskoy, de Bariatinski et des deux comtes Golovkine, beaux-frères de celui-ci, du vieux maréchal Troubetskoy (l'oncle de la princesse Tcherkaski), de Shahovskoy, Tatistchew et Antiochus Cantémir. Le palais était déjà rempli de monde, et il devenait impossible aux oligarques de faire opérer des arrestations. L'impératrice fit inviter les oligarques, réunis en ce moment en conseil, à se rendre auprès d'elle; accompagnée d'eux et de sa soeur la duchesse de Mecklembourg, elle se présenta devant la noblesse. Le maréchal Troubetskoy marchait en tête de celle-ci, porteur de la requête; mais comme il était bègue, la lecture en fut faite par Tatistchew. Les oligarques furent stupéfaits; le prince Basile Loukitch Dolgoroukow proposa à l'impératrice de se retirer dans son cabinet pour en délibérer. Alors un bruit général s'éleva dans la salle; la duchesse

de Mecklembourg, faisant preuve ce jour-là d'une présence d'esprit à elle guère habituelle, présenta à l'impératrice une plume en lui disant : « ma soeur, il ne s'agit point de délibérer, mais d'accepter. » Anne signa son consentement par la formule habituelle : *byt po sémou;* ensuite, élevant sa voix forte et masculine, elle proclama n'être point en sûreté, et déféra le commandement du palais et des troupes qui s'y trouvaient à Simon Saltykow, le déclarant lieutenant-colonel des gardes Séménovski, et donnant aux militaires l'ordre de n'obéir qu'à lui seul. Le maréchal Dolgoroukow et le prince Dmitri Galitsyne voulurent prendre la parole, mais il s'éleva, parmi la noblesse, un tumulte général; l'on entendit retentir le cri : *nous jetterons par les fenêtres ceux qui désobéiraient à S. M.*

Alors, suivant le plan convenu d'avance, l'impératrice retint à dîner les membres du conseil suprême. Les nobles, qui allaient se retirer, furent invités, par les meneurs de l'affaire, à ne point quitter le palais, mais à se réunir dans la grande salle. — Là, le parti Saltykow exposa les embarras et les difficultés qu'il y aurait de procéder à un long examen des différens projets constitutionnels; plusieurs généraux et officiers aux gardes, gagnés d'avance par Simon Saltykow, criaient à la nécessité d'en finir sur-le-champ. L'on décida de rédiger, séance tenante, une nouvelle requête pour prier l'impératrice :

1° D'abolir le conseil suprême;

2° De créer un sénat composé de 21 membres;

3° De reprendre le pouvoir absolu;

4° Mais d'accorder à la noblesse le droit d'élire : *a)* les sénateurs; *b)* les gouverneurs de provinces; *c)* les présidens des divers colléges.

5° Enfin, d'avoir en vue la diminution des impôts.

Après son dîner, l'impératrice donna derechef audience à la noblesse, et Antiochus Cantémir lui fit lecture de la requête nouvelle.

Anne donna l'ordre de se faire apporter le papier où se trouvaient consignées les conditions oligarchiques, revêtues de sa signature à Mittau. Ce papier fut immédiatement apporté par le premier secrétaire du sénat, le conseiller d'état Maslow, remis à Tcherkaski et par celui-ci à l'impératrice. Anne, se retournant vers Dolgoroukow, lui dit de sa grosse voix sévère : *prince Basile Loukitch, tu m'as donc trompé!* et déchira le papier. Des vivats retentirent dans la salle. — L'impératrice ordonna au général Tchernychew d'aller chercher Iagoujinski dans sa prison et de l'amener immédiatement; elle lui fit le meilleur accueil; le remercia pour son zèle, le rétablit dans le rang de grand-écuyer et lui restitua le cordon bleu*.

L'impératrice, après avoir écouté la lecture de la nouvelle requête,

* Le 1 octobre suivant il fut rétabli dans la charge de procureur-général de l'empire, laquelle lui avait été ôtée en 1726, après sa fameuse scène au tombeau de Pierre I.

avait déclaré reprendre le pouvoir absolu, et voilà tout : elle n'avait pris le moindre engagement. Le parti Saltykow, allié aux Allemands, avait conduit sa barque avec une grande habileté; la journée avait commencé par un mouvement énergique du parti nobiliaire et constitutionnel contre le conseil suprême; ce dernier une fois renversé, le parti constitutionnel, se croyant sûr de la victoire, se l'était vu escroquer par les absolutistes. La journée avait commencé par un mouvement contre l'oligarchie et semblait devoir se terminer par l'établissement d'une constitution au profit de la noblesse; au lieu de cela, elle offrit, pour résultat définitif, la restauration du pouvoir absolu et l'esclavage de la noblesse plus fortement rivé que jamais... Ce fut une véritable journée des dupes.....

Le prince Dmitri Galitsyne, en sortant du palais, avait dit à ses collègues, tous ahuris : *le banquet était prêt, mais les convives n'ont point voulu s'y présenter; je vois que ma tête aura à répondre de tout ce qui vient de se passer, mais je suis vieux, moi, je n'ai plus long-temps à vivre, et ceux qui me survivront seront plus à plaindre que moi!*

Dans la soirée de ce jour, une immense aurore boréale vint éclairer l'horizon, et le peuple superstitieux se disait : « il faut s'attendre à » de grands malheurs. » — Le hasard vérifia la prédiction : un régime décennal de sang et d'oppression venait d'être inauguré, ce régime dont les annales russes ont conservé le hideux souvenir sous le nom de *bironovstchina*.

Dans la même soirée, un courrier fut expédié à Mittau, pour inviter Bieren à arriver en toute hâte. Neuf jours après, le misérable était déjà à Moscou.

Le lendemain du jour de la restauration du pouvoir absolu, Ostermann se trouva guéri comme par l'influence d'une baguette magique; ses jambes, que la goutte empêchait de se mouvoir, marchaient vite et allégrement; sa main, que la goutte empêchait de tenir la plume, serrait fortement celles des nouveaux favoris du jour : c'était une résurrection complète.

Ostermann, Charles-Gustave de Loewenwolde et Bieren devinrent ce que l'on appela les chefs du parti allemand, et pour écraser plus facilement la noblesse russe, ils s'y prirent avec habileté, semant la division entre elle. Les premières victimes furent : l'ancien favori de Pierre II, son père, ses frères, ses oncles; ensuite le prince Basile Loukitch; plus tard, le maréchal Dolgoroukow; enfin, après l'exil des Dolgoroukow, vint le tour de la persécution contre les Galitsyne, envers lesquels, dans les premiers momens du nouveau règne, le parti allemand se montra caressant et même flatteur, dans le but d'enlever leur appui aux Dolgoroukow, et d'écraser les deux familles, successivement, l'une après l'autre.

Ce système, plein d'habileté, se produisit dans la nomination des membres du nouveau sénat (2 mars) et dans l'organisation de la nouvelle cour (6 mars).

Les 21 sénateurs nommés étaient : le chancelier comte Golovkine; les maréchaux princes Galitsyne, Dolgoroukow et Troubetskoy; les conseillers privés actuels prince Basile Loukitch Dolgoroukow, prince Dmitri Galitsyne, baron Ostermann et prince Romodanovski (l'oncle de l'impératrice); le grand-écuyer Iagoujinski*, le prince Alexis Tcherkaski**; les lieutenans-généraux Tchernychew, Mamonow, Ouchakow, prince Ioussoupow, Simon Saltykow et prince George Troubetskoy; les généraux-majors prince Bariatinski, Soukine et prince Grégoire Ouroussow; les conseillers d'état actuels Basile Novossiltsow et comte Michel Golovkine. Sur le refus de Saltykow, il fut remplacé par le général-major prince Shahovskoy; et le prince Romodanovski, décédé le 16 du même mois, fut remplacé par le général-major Tarakanow.

L'organisation de la nouvelle cour donna encore une preuve éclatante du soin, apporté par les Allemands à ménager et caresser, pour le moment, la famille Galitsyne. La maréchale, femme du prince Michel, née princesse Tatiana Kourakine, fut nommée dame d'honneur (*ober-hofmeistérina*); outre les anciennes quatre dames à portrait (*statss-damy*), il y en eut quatre nouvelles de nommées : Mme Bieren, la comtesse Michel Golovkine, Mme Pierre Saltykow et la belle Mme Lapouhine. L'amant de cette dernière, le comte Reinhold de Loewenwolde, fut nommé grand-maréchal du palais; Simon Saltykow fut grand-maître de la cour avec le rang de général en chef***. Il y eut six chambellans : Balk-Polew, Étienne Lapouhine, le prince Alexandre Kourakine, beau-frère du maréchal Galitsyne, Pierre Saltykow, fils de Simon, le prince Alexis Galitsyne, fils du prince Dmitri, et Bieren****, et quatre gentilshommes de la chambre : le prince Boris Ioussoupow, Basile Strechnew, le beau-frère d'Ostermann, et deux Courlandais : le baron Jean-Albert Korff et von-der-Brincken. L'oncle maternel de l'impératrice, Basile Saltykow, fut nommé gouverneur-général de Moscou, conseiller privé actuel, cordon bleu et comte (il mourut le 7 octobre de la même année). Le maréchal prince Galitsyne fut nommé président du collége de la guerre; il mourut en décembre de la même année, et sa mort fut le signal du commencement de la disgrâce des Galitsyne.

* On lui fit la promesse du titre de comte, et il le reçut le 19 janvier suivant.

** Promu la veille au rang de conseiller privé actuel, il reçut le cordon bleu le 22 du même mois.

*** On lui fit la promesse du cordon bleu et du titre de comte : il reçut le cordon le 30 du même mois, et le titre de comte le 19 janvier 1732, le jour de sa nomination comme gouverneur-général de Moscou.

**** Il reçut le même jour le cordon de St-Alexandre; puis, le 23 avril, le poste de grand-chambellan avec le rang de conseiller privé actuel; en juin, le titre de comte du saint-empire, le portrait de l'empereur d'Allemagne entouré de diamans valant 12,000 écus; et de l'impératrice, la ville de Wenden en Livonie, avec des terres donnant un revenu annuel de 60,000 roubles (près de 400,000 francs de monnaie actuelle). Le 1 octobre il reçut le cordon de Saint-André.

Le 28 avril eut lieu la cérémonie du sacre impérial, signalée par de nombreuses distributions de faveurs à tous ceux qui avaient lutté contre le conseil suprême*. Pour consoler la noblesse de son échec, l'on abolit, à sa grande satisfaction, la loi des majorats forcés.

Ainsi échoua la tentative constitutionnelle de 1730.....

Il faut avouer, que ni les oligarques (ainsi que l'on appelait alors les Dolgoroukow et les Galitsyne), ni la noblesse elle-même ne firent preuve, ni de tact politique, ni de ces vues larges qui dénotent les hommes d'état. Pour limiter le pouvoir impérial d'une façon sérieuse et durable, pour faire pousser à une constitution des racines vivaces dans le sol, il fallait de toute nécessité que cette constitution n'investît point de priviléges politiques la seule caste nobiliaire et qu'elle vienne améliorer la position de toutes les classes de la nation. Il fallait décréter l'émancipation des serfs; créer une chambre des communes composée, à l'instar des états-généraux de 1613, de représentans de toutes les classes; en même temps organiser une chambre haute, soit héréditaire, à l'instar de la pairie anglaise, soit viagère, à l'exemple du sénat de Suède, et comme de raison, n'apporter la moindre différence entre les indigènes russes et les habitans des provinces nouvellement annexées de Livonie et d'Esthonie. Le clergé se trouvant possesseur, à cette époque, d'immenses propriétés foncières et jouissant, par consé-

* La liste des faveurs distribuées le jour du sacre d'Anne se trouve dans les papiers de M. Karabanow : je place ici les noms de ces hommes, qui tous, les uns sciemment, les autres sans le savoir, ont contribué à placer la Russie sous le joug de Bieren :

Au maréchal Galitsyne — quatre mille serfs;

Au maréchal Troubetskoy — le cordon de Saint-André;

Au vice-chancelier baron Ostermann — le titre de comte et des terres en Livonie de la valeur de 100,000 roubles (plus de 600,000 francs de monnaie actuelle);

Aux lieutenans-généraux Tchernychew, Golovine, Mamonow, Ouchakow et prince Ioussoupow — le rang de général en chef (le 3 du même mois Ouchakow avait déjà été nommé lieutenant-colonel des gardes Sémënovski et chef de la chancellerie secrète, dont Bieren s'était hâté de provoquer le rétablissement);

Au lieutenant-général prince George Troubetskoy, au grand-échanson comte André Apraxine et au conseiller privé comte Ivan Golovkine — le rang de conseiller privé actuel;

Aux généraux-majors prince Bariatinski, Hochmuth et prince de Hesse-Hombourg — le rang de lieutenant-général;

Aux sénateurs Novossiltsow et comte Michel Golovkine — le rang de conseiller privé;

Aux sénateurs, généraux-majors Soukine et Tarakanow — le cordon de Saint-Alexandre;

Au prince Nikita Troubetskoy — le rang de général-major;

A Basile Tatistchew — le rang de conseiller d'état actuel et mille serfs (il postula une place de sénateur, et fut très-vexé de ne point l'obtenir);

Au prince Antiochus Cantémir, conjointement avec ses frères Mathieu et Serge, et avec sa soeur Marie (l'ancienne maîtresse de Pierre I) — quatre mille serfs;

Au comte Platon Moussine-Pouchkine — le poste de gouverneur de Smolensk.

quent, d'une influence considérable, il y avait, soit à lui retirer sur-le-champ toutes ses propriétés, soit, si la chose se serait trouvée difficile à réaliser, à lui assurer, dans le nouvel ordre des choses, une position correspondante à son importance, à l'influence temporelle par lui exercée. Au lieu de cela, les oligarques, de même que la noblesse, semblèrent prendre à tâche d'irriter et de froisser tout le monde. Et pourtant, avec de l'habileté, il aurait été facile de transformer la Russie en un pays constitutionnel, à tel point le despotisme inspirait horreur et dégoût. Les hommes n'ont point su se placer à la hauteur des circonstances.

CHAPITRE X

SOMMAIRE : Exil du prince Basile Loukitch, du prince Alexis Dolgoroukow, de ses fils et frères; confiscation de leurs biens. — Mariage du jeune prince Ivan. — La princesse Natalie Borissovna. — Son enfance ; son mariage ; bassesse de ses parens, qui l'abandonnent complétement. — Les courtisans russes de cette époque, de même que ceux d'aujourd'hui, se distinguent par une bassesse mongole doublée de lâcheté byzantine.

Souvenirs du mariage et du départ pour l'exil de la princesse Natalie Borissovna Dolgoroukow, écrits par elle-même, traduits du russe.

Le parti allemand guidé par Bieren et Charles-Gustave de Loewenwolde avait, je l'ai dit, formé le projet très-habile de brouiller entre eux les Dolgoroukow et les Galitsyne, afin de les écraser successivement. Le 6 mars, le jour même de l'organisation de la nouvelle cour, au sein de laquelle les Galitsyne obtinrent une position si considérable, ce jour-là même les lieutenans-généraux Ouchakow et prince Ioussoupow reçurent l'ordre de rechercher et reprendre les objets de prix, chevaux, chiens de chasse, etc., appartenant à la cour, dont s'étaient emparés le prince Alexis et son fils Ivan aux jours de leur toute-puissance. Ils avaient, il est vrai, mis la main sur les magnifiques diamans confisqués à Menchikow, sur plusieurs autres appartenant à la couronne, sur une partie de la vaisselle de la cour; ils avaient fait passer dans leurs écuries les plus beaux d'entre les chevaux et les meilleurs d'entre les chiens de chasse de la cour impériale. C'était là, incontestablement, une infamie, mais leur prédécesseur dans la toute-puissance, Menchikow, n'avait fait que cela sa vie durant, et sur une large échelle; Bieren, qui venait d'hériter de leur influence, poussa la concussion et le pillage à un degré inouï avant comme après lui. Ce n'était, certes, ni à Bieren, ni aux courtisans russes à jeter la pierre aux princes Alexis et Ivan : ceux-ci étaient coupables devant la loi, et, qui pis est, devant l'honneur, mais les lois, en Russie, ne sont jamais observées par les grands, et l'honneur, pour la presque totalité des courtisans russes, a toujours été un mot vide de sens.

Le choix des deux commissaires était significatif. Ouchakow, privé par Menchikow de la dignité, importante à cette époque, de major aux gardes Préobrajenski, en avait désiré la restitution; les Dolgoroukow s'y étaient opposés, sous le prétexte de la part prise par lui à la catastrophe du czarévitch Alexis, mais en réalité parce qu'ils redoutaient son intelligence et son fin esprit d'intrigues. Ioussoupow avait été le plus plat d'entre les courtisans des Dolgoroukow aux jours de leur toute-puissance; il venait de se constituer le valet de Bieren, et il tenait à se faire pardonner par lui ses anciennes platitudes, en accablant ceux qui en avaient été les objets : c'était un homme qui, pour gagner de l'argent et du crédit à la cour, aurait torturé son propre père...

On savait que la jeune princesse Catherine Dolgoroukow se trouvait enceinte du fait de Pierre II; l'on attendait ses couches pour procéder, ensuite, à des mesures de rigueur contre la famille. Enfin, le mercredi 1 avril, elle mit au monde une fille mort-née, et une semaine après l'orage éclata. Le 8 avril le prince Basile Loukitch fut nommé gouverneur de la Sibérie; le prince Michel, frère du maréchal, fut nommé gouverneur d'Astrahan; le prince Ivan, frère d'Alexis et de Serge, fut nommé voïévode à Vologda, et deux amis de la famille Dolgoroukow furent également éloignés : Ivan Volynski fut envoyé à Nijni en qualité de vice-gouverneur, et Iéropkine, premier commandant de place à Moscou, reçut l'ordre de rejoindre les troupes cantonnées sur les frontières de la Perse. Le lendemain, 9 avril, le prince Alexandre, autre frère d'Alexis et de Serge, fut nommé voïévode de la petite ville d'Alatyr, à 617 verstes de Moscou, et les princes Alexis et Serge furent exilés dans leurs terres les plus éloignées : le prince Alexis, notamment, reçut l'ordre de se rendre dans sa terre de Nikolskoïé (dans la province actuelle de Penza).

Le 14 avril, le prince Basile Loukitch fut exilé également dans une terre éloignée; un manifeste spécial, violent et outrageant, fut publié contre la famille Dolgoroukow, et le 8 mai, le prince Michel, lequel ne se pressait point de se rendre à son nouveau poste, fut exilé dans sa terre, au district de Borovsk.

Le prince Alexis, avec sa famille, était parti pour sa terre de Penza; il voyageait, suivant l'usage du temps, à petites journées, avec ses propres chevaux, accompagné d'une centaine de serviteurs, et suivi d'une meute de chiens de chasse; il s'était arrêté, pour se reposer et pour chasser, dans l'une des terres de sa femme, située à peu près à mi-chemin, non loin de Kassimow. Ce repos de quelques semaines était d'autant plus indispensable, que la princesse Catherine ayant fait une fausse couche douze jours avant leur départ, sa santé exigeait des ménagemens. Mais Bieren représenta à l'impératrice ce séjour provisoire comme une désobéissance formelle à ses ordres, et le 12 juin parut un nouvel oukaze. Le prince Alexis, avec sa famille, était exilé

à Bérézow pour y être tenu en prison, dans la captivité la plus étroite. Ses frères, les princes Serge et Ivan, étaient exilés avec leurs familles, le premier à Ranenbourg, le second à Poustozersk*; le prince Basile Loukitch fut envoyé au couvent de Solovetsk sur la mer Blanche; le plus jeune des frères du prince Alexis, Alexandre, fut envoyé sur la flottille de la mer Caspienne pour y servir en qualité de simple lieutenant de marine; leur soeur, Mme Saltykow, mariée à l'oncle maternel de l'impératrice, mais séparée de son époux, qui la battait et la martyrisait, fut enfermée dans un couvent, dans la ville de Nijni, avec assignation de 50 copécs par jour pour son entretien.

Le 15 juillet, nouvel oukaze. — Les biens et propriétés du prince Alexis, de ses fils, de ses frères Ivan et Serge, et du prince Basile Loukitch, furent confisquées**. L'on assigna, à eux et à chacun des membres de leurs familles un rouble par jour pour leur entretien, et un rouble par jour pour les serviteurs de chaque famille. Leurs propriétés furent réunies au domaine de l'état, sauf quatre terres situées près de Moscou et annexées au domaine privé impérial: c'étaient les terres de Gorenki***, Volynskoïé et Hatougne, appartenantes au prince Alexis, et Nekludovo, propriété de Basile Loukitch.

* Le petit fort *(ostrog)* de Poustozersk avait servi d'exil à deux hommes célèbres dans les annales de la Russie : Artamon Matvéiew et le prince Basile Galitsyne, deux adversaires politiques. Il est situé sur la rivière Pétchora, non loin de son embouchure dans la mer Glaciale, à 1,980 verstes d'Arhangelsk, lequel se trouve lui-même à 1,104 verstes de Pétersbourg.

** Le prince Basile Loukitch s'attendait si peu à cette confiscation, qu'en route pour Solovetsk il avait rédigé à Arhangelsk, le 23 juillet, un testament par lequel : 1) il léguait toute sa fortune foncière à son neveu le prince Jacques Alexandrovitch; 2) affranchissait tous ses serfs domestiques *(dvorovyié)*, et 3) prescrivait à son neveu d'organiser un hospice pour l'entretien de dix vieillards infirmes.

Le couvent de Solovetsk, qui allait lui servir de lieu d'exil pendant neuf années consécutives, est l'un des plus célèbres dans l'histoire de la Russie. Fondé au quinzième siècle, possédant de vastes propriétés foncières, des usines, des briqueteries, des pêcheries magnifiques, des salines, vendant annuellement jusqu'à 130,000 pouds (plus de 2 millions de kilos) de sel; ayant réuni entre eux, au moyen de canaux creusés à ses frais, cinquante-deux d'entre les lacs du nord de la Russie; il avait fait des sacrifices immenses chaque fois que l'invasion extérieure mettait la patrie en danger; sous ce rapport, il ne le cédait qu'au couvent de Saint-Serge près de Moscou, encore plus riche que lui. Au dix-septième siècle, le couvent de Solovetsk devint le centre de l'opposition contre les réformes religieuses, et soutint, contre les troupes du czar, un siége en règle d'environ neuf années. Lors de sa prise, en 1677, l'on y trouva un trésor de 29,000 roubles, somme immense pour l'époque, et dans ses greniers, une réserve de 9,600 tchetvert (20,000 hectolitres) de seigle. Lors de la guerre de Pierre I avec la Suède, ce couvent fit transporter, à ses frais, des rives de la mer Baltique sur le lac Ladoga, à travers les lacs et les canaux, deux yachts avec canons, qui contribuèrent à la prise de Schlüsselbourg. En 1812, quoique bien déchu de son ancienne opulence, ce couvent offrit un don national de 5,000 roubles et deux pouds d'argenterie.

*** Gorenki fut donné par l'impératrice Élisabeth au comte Razoumovski, et plus tard vendu, par les Razoumovski, à Nicolas Apollonovitch Volkow. J'ignore le nom du propriétaire actuel.

L'intervention du vieux baron Schafirow obtint pour son gendre le prince Serge Dolgoroukow, le 9 novembre de la même année, la restitution de l'une de ses terres, celle de Zamotrino.

Le jour même où se décidait la destinée des Dolgoroukow, mercredi 8 avril, le prince Ivan, l'ancien favori de Pierre II, épousait, à Gorenki, la comtesse Natalie Borissovna Schérémétew, le modèle de toutes les vertus, une véritable sainte.

Natalie Borissovna était née, le 17 janvier 1714, du second mariage du célèbre maréchal comte Boris Pétrovitch Schérémétew, alors sexagénaire, avec Anna Pétrovna Saltykow (veuve, en premières noces, de Léon Narychkine, oncle maternel de Pierre I). Elle avait cinq ans lors de la mort de son père, et fut élevée par sa mère, qu'elle perdit à l'âge de 14 ans. Elle resta orpheline dans la maison de son frère le comte Pierre, d'un an plus âgé qu'elle, mais ne lui ressemblant ni intellectuellement, ni moralement. Le comte Pierre était un sot, gonflé de vanité, n'ayant ni coeur, ni principes, capable de toutes les hassesses. La jeune Natalie, au contraire, belle, séduisante, douée d'une âme tendre et aimante, remplie d'esprit, était bien le type de la beauté physique et morale. Elle avait 15 ans lorsque sa main fut recherchée par l'homme tout-puissant à cette époque, le grand-chambellan prince Ivan Dolgoroukow, âgé de 21 ans et beau de sa personne. Elle s'éprit de lui, et fut heureuse d'accéder aux conseils de ses frères, de ses soeurs, de tous ses parens, lesquels, par ambition, désiraient vivement ce mariage, destiné à rendre la comtesse Natalie la belle-soeur de la future impératrice de Russie. — Les fiançailles eurent lieu à l'hôtel Schérémétew (rue Vzdvijenka), le mercredi 24 décembre 1729, en grande pompe, en présence de l'empereur, de la cour et de la société de Moscou. Toute la famille Schérémétew, tous leurs parens, leurs amis étaient aux pieds de la fiancée, lui prodiguant encens et flatteries, se réclamant d'avance, pour l'avenir, de sa protection et de ses bontés.....

Le 19 janvier Pierre II descendit dans la tombe; le crédit du prince Ivan s'éteignit et bientôt éclata la disgrâce des Dolgoroukow. — Alors toute la famille de la comtesse Natalie se mit à la persécuter afin de la décider à rompre ce mariage : la noble et courageuse jeune fille resta ferme et inébranlable. Ses frères, ses soeurs, ses beaux-frères, tous ses parens (à l'exception de deux veuves âgées, faisant partie de sa parenté éloignée) refusèrent d'assister à la noce. Le surlendemain du mariage, les Dolgoroukow reçurent un ordre d'exil; personne ne voulut aller prendre congé de la jeune femme; son frère le comte Pierre, si immensément riche, eut l'infamie de garder pour soi la dot promise à sa soeur, et il lui envoya..... mille roubles.

Il n'y eut que l'ancienne gouvernante de la princesse Natalie, une étrangère, et une femme de chambre attachée à son service depuis l'enfance, qui l'accompagnèrent dans son voyage jusqu'au moment où la force les en sépara. Ces deux personnes, si nobles, non par la

généalogie, mais, ce qui vaut bien mieux, par le cœur et les sentimens, tinrent une conduite admirable. Leur attitude, leurs procédés furent un soufflet véritable, et parfaitement légitime, appliqué aux parens et alliés de la princesse Natalie, à ces *vrais courtisans russes*, c'est-à-dire les véritables types de la bassesse et de la lâcheté.....

Une pareille bassesse, une pareille lâcheté auraient été impossibles en Europe, dans un pays civilisé : elles sont naturelles en Russie! Quatre siècles de despotisme, succédant à deux siècles de joug mongol, formant un total de six cents années d'un esclavage humiliant et abject, ont laissé une empreinte flamboyante de lâcheté et de bassesse sur le caractère d'une partie de la noblesse russe, mais spécialement sur le caractère de la très-grande majorité de la fraction de la noblesse, vivant à la cour, ou gravitant autour de la cour, qu'elle exploite sans pudeur, ni vergogne. Ces gens-là, parce qu'ils sont riches, décorés, pour la plupart titrés, s'imaginent être des aristocrates, oubliant que le premier symptôme distinctif d'un aristocrate, c'est l'indépendance de son caractère et de ses allures, alliées à la dignité des manières et de la conduite. Ces gens-là ne sont que des *valétocrates*, rampans là où ils peuvent gagner quelque chose, et s'empressant de tourner le dos aux personnes disgraciées par la cour.....

Les Russes sont doués, en général, d'un brillant courage militaire; sur le champ de bataille ils font preuve d'une valeur admirable, mais le courage civil leur fait défaut : peu de nations, dans la vie publique et privée, sont aussi plates, aussi lâches, aussi rampantes devant le pouvoir, aussi tremblantes de se compromettre par leurs relations avec les personnes ayant encouru la disgrâce du gouvernement. Les Russes aiment à faire preuve d'enthousiasme et de dévouement, à la condition que ce dévouement, cet enthousiasme ne les brouilleront point avec le pouvoir, et si, par hasard, l'expression de ces sentimens est de nature, dans les circonstances du moment, à leur rapporter des avantages quelconques, alors ce dévouement, cet enthousiasme arrivent aux proportions d'un véritable délire! Alors vivats, banquets, toasts, fêtes, adresses surtout (il n'en coûte qu'une signature : c'est si vite fait, et point de dépense), rien n'est omis dès que la veine de leur bassesse se trouve piquée par la tarentule du calcul personnel..... Les exceptions sont d'autant plus honorables qu'elles sont rares, et parmi la *valétocratie* pétersbourgeoise elles sont même rarissimes.....

Je puis également citer, pour ma part à moi, des faits assez curieux, et je crois de mon devoir de le faire.

Arrivé en Suisse en mai 1865, j'appris qu'à Vevey résidait en ce moment une personne avec laquelle je m'étais trouvé en intimes relations d'amitié (la nièce d'un général célèbre, mort il y a cinq ans). J'allai lui faire visite, et il parvint à ma connaissance qu'après mon départ elle aurait dit : *Mon Dieu! si l'on apprend, à la cour, que Pierre*

Dolgoroukow est venu me voir, cela me fera du tort! Propos et sentimens plus dignes, en vérité, d'une fille d'auberge que d'une demoiselle d'honneur de la cour de Russie!

Le prince Pierre Troubetskoy, marié à la princesse Bélosselski, s'était trouvé avec moi en relations fort intimes, en Russie comme après mon émigration. Dans l'automne de 1865 il vient à Genève, et il évite de me voir, par la raison que, postulant la place de maréchal de la noblesse du district de Pétersbourg, il redoutait le refus du gouvernement de confirmer son élection!

Pendant mon séjour à Interlaken en 1865, arrive le prince Nicolas Dolgoroukow, marié à une princesse Lvow (il est l'un des fils du feu ministre de la justice). Maître des cérémonies à la cour de Russie, il évita soigneusement de me voir et de me rencontrer, même à la promenade.

En mai 1865, je passai quelques jours à Bade-Baden, et j'allai voir M. Ivan Tourghénew, le romancier, que je ne trouvai point à la maison. J'avais été avec lui, en Russie comme après mon émigration, dans les meilleurs termes. Il ne me rendit point visite et évita soigneusement de me rencontrer à la promenade. Le courage civil de M. Ivan Tourghénew se trouve, au reste, complétement au niveau de son courage physique. Voyageant un jour sur un bateau à vapeur qui vint à prendre feu, il courait éperdu sur le pont, criant à tout venant: *au nom de Dieu, laissez-moi me sauver, je suis le fils unique d'une vieille mère!* Il avait un frère aîné!....

A Interlaken, en 1865, arrive M. Alexandre Golovnine, à cette époque ministre de l'instruction publique en Russie. Nous nous étions beaucoup connus, et nos entretiens avaient porté souvent sur des sujets *bien intéressans*, en Russie comme à Paris, où il était venu me voir à deux reprises en 1861. Mais depuis, il avait été mis en possession d'un portefeuille ministériel, et arrivé à Interlaken, il évita de me voir. Je le rencontrai sur la promenade du Hoeheweg, et m'approchai en lui adressant un bonjour. Il eut l'air de ne point me reconnaître. Je lui dis : *Vous ne me reconnaissez point? Je suis Pierre Dolgoroukow.* Alors le Golovnine, ôtant son chapeau, me dit : *nous ne sommes plus connus.* Je lui répliquai : *ah! drôle que tu es! (ah! ty! padletz!).* Il continua tranquillement sa promenade, et deux jours après il quittait Interlaken.

Voilà cinq faits de bassesse mongole, doublée de lâcheté byzantine! C'est de la bassesse véritablement russe!

Si les princes Troubetskoy et Nicolas Dolgoroukow, MM. Tourghénew et Golovnine me faisaient un procès, je les préviens d'avance que je livrerais à la publicité toutes les conversations que nous avons eu ensemble, *sans en rien taire.*

En janvier de cette année, j'adressai à la Société historique de Moscou une lettre où je lui proposai de lui envoyer des documens et notes historiques, dont je possède d'assez curieuses, ainsi que le savent bien les principaux membres de cette Société. Ma lettre ne pouvait s'égarer, ayant été expédiée *chargée* (ce qu'en Angleterre l'on appelle *registered*). Je n'ai pas reçu un mot de réponse. Le gouvernement russe aurait-il eu recours à la mesure *asiatique* d'interdire à la Société historique de Moscou de répondre à ma lettre, ou bien cette Société elle-même aurait-elle donné une preuve de bassesse mongole doublée de lâcheté byzantine? Je l'ignore, et j'aurais été charmé de pouvoir éclaircir ce fait.....

Mais voici qui dépasse toutes les bornes.

Le sort m'a affligé d'une cousine-germaine douée d'une sottise pommée et d'une incroyable vulgarité de manières : la comtesse, veuve Alexandre Panine, née Aline Tolstoy, fille d'une soeur de mon père. Cette cousine-germaine, pour faire la cour à des personnages influens, a porté un *faux témoignage*, a faussement et *mensongèrement* déclaré avoir reçu, à Moscou, ma visite, à une époque où, au su de tous, je me trouvais à trois cents verstes de là, à ma terre de Toula, voyant les propriétaires des environs et recevant la visite des officiers d'un régiment qui revenait de la guerre de Crimée. Ma cousine-germaine n'a point été la seule à commettre cette *infamie :* son gendre, le prince Nicolas Mestcherski (petit-fils, par sa mère, de l'historien Karamzine), a également porté *le même faux témoignage!*

Voilà les résultats, pour la noblesse russe de cour, de six siècles d'un esclavage humiliant et abject.....

Je reviens maintenant à la princesse Natalie Borissovna Dolgoroukow, née comtesse Schérémétew. Dans sa vieillesse, en 1770, un an avant sa mort, retirée depuis treize années au couvent de Saint-Froll, à Kiew, elle jeta sur le papier, pour son fils aîné et sa belle-fille *, les souvenirs de ses fiançailles, de son mariage et de son départ pour l'exil. Je traduis ici ce récit ingénu et touchant †.

* La princesse Anna Nicolaïevna, née baronne Stroganow, tante du respectable comte Stroganow qui fut ambassadeur à Constantinople et mourut presque nonagénaire en 1857. Elle était la seconde femme du prince Michel Ivanovitch Dolgoroukow, lequel n'avait point eu d'enfans de son premier mariage avec la princesse Anna Mihaïlovna Galitsyne.

† J'ai placé, au bas du récit, quelques petites notes explicatives pour les lecteurs étrangers.

SOUVENIRS

DE

la princesse Natalie Borissovna Dolgoroukow

NÉE COMTESSE SCHÉRÉMÉTEW

« Après votre départ, je restai dans l'isolement, la tristesse me gagna, et des pensées d'inquiétude vinrent assaillir mon imagination; il me semblait déjà incliner vers la tombe. Je ne savais comment m'y prendre pour me distraire de ces pensées, lorsqu'il me revint en souvenance vous avoir promis de vous laisser un journal, où se trouverait consigné comment j'ai vécu, et tout ce qui m'est arrivé de mémorable ma vie durant. Quelque malheureuse qu'ait été mon existence, même jusqu'à ce jour, je tiens à vous faire plaisir et à satisfaire votre désir ou votre curiosité, si Dieu et la faiblesse de ma santé me permettent d'achever ce manuscrit. Je ferai mon possible pour me rappeler de toutes les circonstances de ma vie.

» Le bonheur n'est nullement l'apanage constant des personnes de grande famille; le plus souvent les gens de naissance illustre sont malheureux, et les personnes nées dans une condition humble s'élèvent, s'enrichissent et jouent un rôle important. Telle est la volonté divine. Lorsque je vins au monde, tous les amis et les connaissances de mon père célébrèrent ma naissance, voyant mes parens se réjouir et rendre grâces à Dieu. Mon père et ma mère voyaient en moi la future consolation de leur vieillesse, et d'après les idées mondaines, il semblait que rien ne devait me faire défaut dans l'avenir. Vous savez ce qu'étaient mes parens; vous connaissez la position que ma famille occupait et occupe jusqu'à ce jour; mes frères et soeurs vivent dans l'abondance des biens de ce monde, recherchés par tous, nageant dans le luxe. L'on ne pouvait prévoir que les événemens me feraient arriver à ma position actuelle. Pourquoi n'aurais-je point été aussi heureuse que mes soeurs? J'y comptais d'autant plus que j'étais l'aînée, la favorite de ma mère, et mon éducation avait été la plus soignée de toutes. L'on se disait généralement que la fille d'un aussi grand seigneur, grâce à sa haute position, à son immense fortune, sans parler déjà de ses qualités personnelles, verrait venir à elle les plus grands

partis de Russie; les combinaisons humaines me promettaient la plus large dose des félicités terrestres, mais les arrêts de Dieu ne sont nullement toujours d'accord avec le jugement des hommes. Il lui a plu de m'imposer une destinée impossible à prévoir, ni par les autres, ni par moi-même.

» J'étais fort encline à la gaieté; j'avais cinq ans lors de la mort de mon père*, mais je grandis dans la somptueuse maison de ma mère. Elle s'occupait beaucoup de mon éducation, me faisait scrupuleusement étudier, et apportait tous les soins à me donner de bonnes qualités. Je lui étais bien chère; elle se flattait de pouvoir jouir de mes succès; elle s'imaginait, qu'arrivée à l'âge de raison, je serais pour elle une compagne sûre et dans la joie et dans les chagrins; elle m'élevait comme il convenait à une personne de qualité, et m'adorait plus que je ne le méritais. Mais tout cet édifice de mon bonheur croula avec la mort de ma mère; j'avais quatorze ans lorsque je vins à la perdre**, et ce fut le commencement de mes malheurs. J'avais beau pleurer, il me paraissait toujours que je n'étais point assez affligée. Mais ni mes pleurs, ni mes sanglots ne pouvaient plus me rendre ma mère; je restai dans la maison de mon frère aîné, devenu le chef de la famille***. Mon existence subit une transformation complète; impossible à énumérer tous les chagrins qu'il me fut donné d'essuyer. Force me fut de les dévorer en silence. Malgré mon espoir d'être heureuse dans un prochain avenir, mes yeux laissaient souvent couler des larmes; ma jeunesse m'inspirait courage; je me disais : mon temps viendra, je m'amuserai; j'ignorais que les espérances sont souvent déçues, et que l'Être suprême me réservait une existence pleine de malheurs.

» Privée, par la mort de ma mère, de la société que je voyais journellement dans sa maison, je fus prise d'un accès d'orgueil : je ne voulus point sortir, même pour la promenade, crainte de laisser arriver à mon oreille une expression malsonnante; l'on observait, dans ce temps-là, une grande réserve relativement à la dignité personnelle. Ainsi, je me condamnai moi-même à une réclusion à-peu-près absolue; à cette époque, les usages du monde différaient de ceux d'aujourd'hui : l'on observait d'un oeil sévère les faits et gestes des jeunes personnes, surtout de celles appartenant à de grandes familles, et l'on n'avait point encore contracté l'habitude de courir de maison en maison. J'écris ici comme j'aurais causé avec vous, et je vous raconte tous mes souvenirs. Vous voyez que ma jeunesse ne fut point gaie et que mon coeur resta étranger aux plaisirs. J'imposai à mes élans juvéniles le frein de la raison; je me consolai en pensant que viendrait un jour pour moi l'époque des plaisirs; en attendant, je tâchai de contracter l'ha-

* Le 7 février 1719.

** Le 22 juillet 1728.

*** Le comte Pierre Schérémétew, né en 1713; il était d'un an plus âgé que sa soeur.

bitude de m'ennuyer. Ainsi s'écoula plus d'une année depuis la mort de ma mère — je passai mon temps dans l'ennui. D'ordinaire, les épouseurs affluent là où se trouve un riche parti; l'heure vint de faire mon entrée dans cette existence mondaine, qui souriait si fort à mon imagination. Je reçus beaucoup de propositions de mariage, mais je laisse cela, et je vous raconterai ce qui eut lieu. Mes fiançailles produisirent un effet immense; je paraissai être la personne la plus heureuse du monde, mon fiancé étant l'homme le plus influent de l'empire. A toutes les qualités dont la nature l'avait doué, il joignait un rang élevé à la cour et dans l'armée, et j'avoue que j'étais heureuse de son amour pour moi. Je le payai de retour; je l'aimai beaucoup, quoique ne l'ayant point connu avant nos fiançailles *; mais son amour franc et sincère m'avait gagné le coeur. Il est vrai que tout cela brillait par son éclat; de tous côtés j'entendai s'écrier : *ah! qu'elle est heureuse!* Cette exclamation répétée flattait mes oreilles, et je ne prévoyai point devoir être trahie et abandonnée par le bonheur. Il semble que j'ai entrevu de loin ce bonheur donné par Dieu, et entrevu seulement pour pouvoir m'en faire une idée; ma jeunesse ne me permettait point de me laisser aller à de profondes réflexions, et je me réjouissai de me trouver en présence d'une félicité pareille. Rien ne me faisait défaut : mon bien-aimé était là sous mes yeux; les liens formés par l'amour se trouvaient rendus indissolubles jusqu'à la mort; ajoutez à cela naissance, illustration, richesse, hommages de respect témoignés de tous côtés, chacun recherchant ma bienveillance, se recommandant à ma protection, et vous pouvez juger si une donzelle de quinze ans, comme je l'étais, pouvait un instant mettre en doute de voir les sphères célestes s'entr'ouvrir devant elle.

» En attendant; l'on procédait aux préparatifs de nos fiançailles, et il faut avouer que rarement il fut donné de voir la réunion d'une compagnie aussi illustre : toute la famille impériale, le corps diplomatique, les grands seigneurs du pays, le *ghénéralitet*, en un mot, il y avait à l'hôtel de mon frère autant de monde qu'il en pouvait contenir : pas un appartement qu'il ne fût plein. Les fiançailles eurent lieu dans la grande salle, célébrées par un archevêque et deux archimandrites; après la cérémonie, tous les parens du fiancé me comblèrent de cadeaux de la plus insigne richesse : c'étaient des boucles d'oreilles en diamans, des montres, des pendules, des tabatières, des toilettes en argent et en vermeil, et toutes sortes d'objets de prix; mes mains ne suffisaient point à accepter tout ce que l'on me donnait; mes amies durent me prêter leur aide dans cette collecte. La bague nuptiale de mon fiancé était du prix de douze mille roubles †, et la mienne du prix de

* Précisément à cause de cela; une connaissance plus intime du caractère du prince Ivan aurait fait reculer la comtesse Natalie.

† Environ 75,000 francs de monnaie actuelle.

six mille roubles. Mon frère fit cadeau à mon fiancé d'une vaisselle d'argent pesant six pouds *, ainsi que de vieilles coupes de vermeil, à couvercles *(koubki)* et sans couvercles *(fliajki)*.

» Ma jeunesse me faisait croire que ma position était solide pour toujours; j'ignorais alors qu'en ce monde rien n'est solide, mais tout est passager et fragile. Les fiançailles avaient lieu à sept heures du soir; l'hôtel était entouré de tonneaux de goudron allumé; une foule de peuple se pressait autour des carrosses qui arrivaient ou partaient; la rue se trouvait remplie, et l'on entendait, dans la foule, ces mots : *c'est la fille de feu notre père qui va se marier †; elle épouse un très-grand seigneur; elle sera le soutien de sa famille, et fera arriver ses frères à une position semblable à celle que leur père a occupée.* Vous savez bien que mon père était le premier des feld-maréchaux de son temps, et adoré par le peuple, qui a gardé le souvenir de sa mémoire. Je ne parlerai point des fêtes données à l'occasion de mes fiançailles; ma position actuelle, le caractère monacal dont je suis revêtue, m'imposent le silence à cet égard; je dirai en deux mots que rien de ce que l'imagination pouvait inventer ne fut oublié à cette occasion, mais mon bonheur ne fut guère durable : il se prolongea du 24 décembre au 18 janvier.

» Alors s'évanouirent toutes mes espérances de bonheur; je subis le sort de Nathan, fils du roi David; pour avoir goûté du miel, je faillis mourir; j'expiai vingt-six jours de bonheur par quarante années de malheurs; deux ans pour chaque journée; il me reste encore six jours à expier; qui peut connaître l'avenir? peut-être mon existence infortunée est-elle encore appelée à se prolonger?

» Maintenant, ma narration va prendre une autre tournure : en rassemblant mes souvenirs sur tout ce que j'ai éprouvé après ces jours d'un bonheur qui me paraissait inébranlable, je sens mon intelligence vaciller. Je n'avais pas un seul ami pour me prévenir de ne marcher qu'avec précaution dans une voie aussi glissante. Mon Dieu! quel terrible orage éclata : les malheurs vinrent de tous côtés fondre sur moi. Donnez-moi, Seigneur, la force nécessaire pour pouvoir décrire ces malheurs, pour les porter à la connaissance de ceux qui désirent les connaître, et à la consolation des affligés, afin que le souvenir de mes infortunes allége le poids de celles dont ils souffrent, eux. J'ai aussi souffert, j'ai traîné ma vie dans le malheur, j'ai passé par les persécutions, l'exil, la misère, la séparation avec mon bien-aimé, enfin par tout ce que l'imagination peut se représenter. Je ne tire point gloire de ma patience dans ces épreuves, mais je rends grâces à la

* Un quintal.

† Le maréchal comte Schérémétew avait été célèbre pour sa bienfaisance et sa munificence; sa mémoire était adorée par le peuple de Moscou, par les soldats et par ses serfs.

miséricorde divine de m'avoir donné la force de supporter tout ce que j'ai enduré et continue à endurer; l'aide de Dieu peut seul placer un être humain à même de supporter de pareils coups du sort. Prenez en considération ma position dans mon enfance et mon adolescence, et comparez-la à celle où je me trouve aujourd'hui!

» Tel fut le commencement des malheurs incroyables qui vinrent m'atteindre. L'empereur mourut, et la couronne passa sur la tête d'une personne qui ne pouvait guère s'y attendre. Il paraît qu'il avait plu à Dieu de punir notre nation pour ses péchés en nous enlevant un aussi excellent souverain; aussi fut-ce une lamentation générale dans le peuple. Mes parens et alliés se réunirent, tous affligés, pleurant et ne sachant comment m'annoncer cette nouvelle; j'avais l'habitude de me lever tard, à neuf heures passées; à mon lever, j'aperçus les yeux de tous mouillés de larmes, que l'on ne parvenait point à me cacher. Je connaissai la maladie de l'empereur; je la savais grave, mais j'avais grand espoir en Dieu qu'il ne nous rendrait point orphelins; il paraît que nous avions mérité de le devenir. L'on fut bien obligé de m'annoncer cette nouvelle; à peine était-elle parvenue à mes oreilles, je m'évanouis, et revenue à moi-même, je ne cessais de répéter : *ah! je suis perdue, je suis perdue!* C'étaient les seules paroles que l'on m'entendît prononcer. L'on avait beau vouloir me consoler, mes larmes coulaient sans s'arrêter, et les consolations prodiguées restaient en pure perte. Je connaissais l'usage suivant lequel, après la mort d'un souverain, la perte des favoris est inévitable *; qu'avais-je donc à attendre? Il est vrai que je ne prévoyais point toute l'étendue de mes malheurs: quoique mon fiancé ait joui de l'affection de son souverain, se trouvât revêtu d'emplois importans et fût appelé au maniement des affaires d'état; mais la loyauté reconnue de ses procédés m'inspirait une lueur d'espoir. Connaissant son innocence, sachant qu'il n'avait jamais pris part à aucune affaire digne de blâme †; il me semblait qu'il était impossible, sans jugement préalable, d'accuser un homme, de le poursuivre, lui enlever sa position, le dépouiller de sa fortune; plus tard, il me fut donné d'apprendre que le bon droit ne saurait servir de garantie contre le malheur.

» Je pleurais, j'étais inconsolable. Mes parens et mes amis s'imaginèrent avoir trouvé un moyen de consolation en me disant : qu'à mon âge il était inutile de s'affliger à ce point; que, si mon fiancé se trouvait menacé de tomber dans le malheur, je pourrais retirer la parole à lui donnée; qu'il se présenterait d'autres partis tout aussi brillans, à la seule exception de ne point avoir un rang aussi élevé à la cour. Il est vrai qu'en ce même temps ma main avait été recherchée par un

* Ces mots peignent l'époque.

† On voit que la comtesse Natalie nourrissait de grandes illusions sur le compte du prince Ivan.

homme dont je n'avais point voulu; mais les prétentions duquel se trouvaient appuyées par ma famille. Ces propos produisirent sur moi une impression si pénible, que je ne savais y faire de réponse. Songez vous-même : était-il bon, consciencieux et honnête de lui promettre avec plaisir ma main quand il était puissant, et de la lui refuser au jour de son malheur? Je ne pouvais consentir à suivre des conseils aussi déloyaux, et je pris la ferme résolution, après avoir donné mon coeur à cet homme, de vivre et de mourir avec lui, sans que personne d'autre puisse avoir la moindre prétention à être aimé de moi. Je n'avais point l'habitude d'aimer aujourd'hui l'un, demain un autre; maintenant, c'est la mode du jour; mais moi j'ai prouvé à l'univers entier la constance de mes affections. Dans tous nos malheurs je restai la fidèle compagne de mon mari, et, je puis le dire aujourd'hui, jamais, au milieu de toutes les catastrophes qui sont venues nous atteindre, je n'ai regretté de l'avoir épousé, et n'ai offensé Dieu par une plainte folle. Dieu m'en est témoin : j'ai tout supporté par amour pour mon mari, et, autant qu'il me fût possible, je soutins son courage à lui. Ma famille en pensait autrement, et me donnait, par pitié pour moi, des conseils tout différens.

» Le soir, mon fiancé vint me voir : il se plaignait de son malheur; il me parla de la mort de notre souverain si regretté, et comment ce prince, tant qu'il conserva sa connaissance, lui faisait ses adieux à lui. Tout en causant, nous versions des larmes tous les deux, et nous nous fîmes serment l'un à l'autre, que la mort seule pourrait nous séparer; j'étais prête à le suivre à travers tous les abîmes terrestres!

» D'heure en heure, les événemens prenaient une tournure plus fâcheuse pour nous. Qu'étaient devenus nos flatteurs, nos amis? Tous s'étaient cachés : les parens les plus proches se conduisaient comme s'ils avaient été les plus éloignés. Pour faire leur cour aux favoris nouveaux, tous nous délaissèrent; tous me craignaient, évitant de me rencontrer et redoutaient ma présence. Un homme destiné à une grandeur momentanée, et ensuite à de longs malheurs, aurait été bien plus heureux de ne jamais venir au monde : tous l'évitent et personne ne voudrait lui adresser la parole.

» L'une des princesses de la famille impériale * fut élue au trône, et pendant ce temps l'on faisait les préparatifs des obsèques de l'empereur décédé. Ce jour de malheur vint enfin; le funèbre cortége passa devant notre maison †; j'étais à la fenêtre, à contempler cette lugubre céré-

* Anna Ivanovna, duchesse douairière de Courlande.

† Pierre II, décédé au palais Le Fort, fut inhumé au Kremlin, dans la cathédrale de l'Archange-Michel, antique sépulture des grands-ducs de Moscou et des czars de Russie. Ce dernier rejeton de la dynastie Romanow est le seul *empereur* de Russie dont les cendres reposent à Moscou. Le cortége funèbre passa par la rue Vadvijenka, où se trouve l'hôtel Schérémétew dans lequel habitait la comtesse Natalie. Cet hôtel appartient aujourd'hui à son petit-neveu, le comte Dmitri Schérémétew.

monie. Mon Dieu! je ne sais, en vérité, comment il me fut possible de survivre à ce spectacle! Le clergé marchait en avant; des archevêques, des archimandrites, des ecclésiastiques de tout rang; ensuite, comme toujours dans les obsèques de hauts personnages, on portait les armoiries des diverses provinces de l'empire, les divers ordres dont l'empereur était décoré; mon fiancé marchait aussi en avant du cercueil, tenant entre ses mains un coussin sur lequel se trouvait l'une des décorations de feu notre souverain; il était accompagné de deux assistans. Mon coeur se brisait à sa vue; il portait un long manteau de deuil; son chapeau se trouvait recouvert d'un crêpe tombant jusqu'à terre; ses cheveux épars flottaient au gré du vent; il était pâle comme un mort. En passant devant la fenêtre où je me trouvais, il me jeta un regard; ses yeux, baignés de larmes, semblaient me dire : *qui enterrons-nous? qui est-ce que j'accompagne pour la dernière fois?* J'éprouvais une défaillance : je tombai sur la fenêtre, et il me fut impossible de rester à ma place. Apparut le char funèbre, et je m'évanouis complétement; ayant repris mes sens, je me retirai en sanglotant et en me disant à moi-même : quel trésor la terre va engloutir, un trésor que le soleil lui-même paraissait étonné d'éclairer en ce monde! Il unissait l'intelligence à une mâle beauté, une bonté innée, un amour sincère pour ses sujets. O mon Dieu! accordez-moi la force nécessaire pour pouvoir supporter ce malheur, la perte de cet excellent souverain. Seigneur tout-puissant, rien ne Vous est impossible : si Vous pouviez le ressusciter pour un moment, lui ouvrir les yeux et lui faire voir son fidèle serviteur marchant devant son cercueil, privé de tout espoir de consolation, ni d'allégement à son affliction.

» Un grand nombre de gentilshommes de bonne famille marchaient à la suite du cercueil; il me semblait voir le ciel et les élémens verser des larmes—mais je suis certaine que, parmi ces gentilshommes, plus d'un se réjouissait au fond du coeur, dans l'espoir d'obtenir les grâces de la nouvelle impératrice.

» Quelques jours après les obsèques eut lieu l'entrée solennelle de la nouvelle souveraine, au son des cloches et au bruit des salves du canon *. Je voulus aller voir cette cérémonie; je me rendis au palais, où, d'une chambre écartée, je vis défiler le cortége; mon fiancé, en sa qualité de major aux gardes, se trouvait à cheval devant son régiment; ce fut sa dernière apparition en public, à lui. Vous pouvez vous faire une idée des sentimens qui agitaient mon âme; depuis, je n'ai plus revu l'impératrice. En revenant à la maison, il me fallut passer entre les régimens des gardes. Je pressais le cocher d'aller plus vite, j'étais toute confuse, et je perdis la tête. Parmi les officiers et les

* Les obsèques de Pierre II eurent lieu le mercredi 11 février (23 jours après sa mort), et l'entrée à Moscou de l'impératrice Anne eut lieu le dimanche 15 février 1730 (j'indique toutes les dates en vieux style).

soldats, les uns criaient : *c'est la fiancée du prince Ivan, qui a été comme un père pour nous!* d'autres accouraient vers mon carrosse, me disant : *nous avons perdu notre souverain bien-aimé*, mais aussi plusieurs criaient : *votre temps est passé, une nouvelle époque va commencer.* Obligée d'endurer tous ces propos, je fus heureuse de revenir chez moi et d'échapper à cet enfer.

» A peine l'impératrice eut-elle repris en mains le pouvoir absolu *, commencèrent les persécutions contre notre famille. L'impératrice elle-même nous portait moins de haine que son favori et inséparable compagnon**; celui-ci aurait voulu nous exterminer tous, sans que trace en restât; il nous en voulait surtout de ce qu'au moment de l'élection de l'impératrice, l'on avait stipulé, par une clause spéciale, que ce favori, chambellan de la duchesse, ne serait jamais admis en Russie, mais resterait à l'étranger, et ne pourrait être appelé à aucunes fonctions. A peine fut-il arrivé, qu'il reprit son empire sur elle, se fit nommer à de hautes fonctions, commença à nous persécuter, et il eut recours à tous les moyens possibles pour exterminer notre race. Il avait dit publiquement : *je détruirai jusqu'aux maisons par eux habitées!* Ce n'étaient point là de vains propos : il tint parole, et une fois son crédit de cour devenu tout-puissant, il ne pouvait plus nous regarder avec calme. Il nous redoutait; il connaissait l'origine de notre famille; il savait que nous étions princes par droit de naissance, et non en vertu d'un diplôme; que nos aïeux avaient régné il y a plusieurs siècles; avaient ensuite servi la patrie avec une haute distinction, avaient versé leur sang pour leur pays; avaient occupé les plus hautes fonctions, et joué un grand rôle tant dans les affaires intérieures que dans les relations avec les puissances étrangères. Quant à lui, sorti de la boue, il était arrivé à une position telle, que la couronne seule lui faisait défaut. Il faisait tout ce qui lui plaisait; déjà on le traitait d'altesse sérénissime et on lui baisait la main.....

» Orgueilleuse comme je l'étais alors, je ne pouvais croire que cet homme parvienne à réaliser son intention d'écraser les grandes races de la Russie. Cependant il y parvint; il renversa encore une autre famille tout aussi illustre que la nôtre***: il la ruina et l'exila. Tout s'incline devant lui. Mais je laisse ce sujet, voulant parler de mes propres malheurs, et non de la bassesse, des vices d'autrui.

» Le favori ne savait d'abord comment s'y prendre pour nous faire exiler. En premier lieu, il commença par faire venir nos anciens amis, il les reçut d'une façon aimable, et les interrogea sur notre genre de vie, nos habitudes aux jours de notre pouvoir; leur demandant si nous avions offensé quelqu'un, ou bien commis des concussions. Personne

* Le 25 février, dix jours après son entrée solennelle à Moscou.

** Jean-Ernest Bieren, depuis duc de Courlande.

*** Les princes Galitsyne.

ne répondit mot *. Mécontent de cela, il fit publier un oukaze pour autoriser chacun à porter plainte à l'impératrice elle-même contre les vexations qu'il aurait eu à subir, et ceci encore ne servit à rien.

» Pendant ce temps m'arrivaient de tous les côtés les nouvelles les plus alarmantes; il était question de voir notre famille exilée, dépouillée de ses rangs et décorations. L'on peut se représenter la position d'une jeune fille de seize ans, sans appui, sans conseils, obligée pourtant de veiller à son honneur, de remplir ses devoirs et de ne point violer sa parole. Mon immense affection pour mon fiancé avait éloigné de mon coeur tout sentiment de crainte; mais grâce à l'éducation pleine de délicatesse que j'avais reçue et à ma nature frêle, il m'arrivait parfois de me plonger dans un chagrin si vif, que je croyais sentir se pétrifier tous les membres de mon corps. Oh! la vilaine époque! Je doute que le temps de la venue de l'antéchrist fût pire; il me semblait que le soleil ne m'éclairait plus. Aujourd'hui encore, le sang bouillonne dans mes veines en songeant à ce misérable, qui nous a exilés, torturés, ruinés, au point que, jusqu'à cette heure, nous ne pouvons récupérer notre ancienne position; pour ce qui en est de moi, mes pertes sont irréparables; je ne suis plus de ce monde!.....

» Je restai dans ce triste état jusqu'au mois d'avril. Ma seule consolation consistait à voir mon fiancé: il arrivait; nous pleurions ensemble pendant des heures entières, et puis il retournait à la maison **. Nos entrevues n'avaient guère l'apparence de celles de deux fiancés. En attendant, j'avais un tas de désagrémens de famille; il fallait en finir et nous marier. L'on avait beau remettre la noce de jour en jour; en présence de mon inébranlable volonté, force leur fut de lever leur opposition. Mon frère aîné était malade de la petite vérole ***, et le plus jeune, qui m'aimait beaucoup, habitait une autre maison, à cause de la maladie de l'aîné; tous mes proches parens refusèrent d'assister à ma noce; les plus éloignés, à plus forte raison, ne voulaient plus me voir; ma grand'mère maternelle venait de mourir ****; je restai orpheline et sans appui; c'était Dieu qui me mariait.

* Hélas! La princesse Natalie est dans une erreur complète.

** Il est singulier que le prince Ivan et sa fiancée n'aient point eu l'idée de fuir à l'étranger.

*** Ceci n'est point exact. La princesse Natalie, dans son angélique bonté, est trop indulgente pour ses deux frères, lesquels se sont constamment conduits à son égard comme des misérables. Il est connu, par les traditions de famille, que l'aîné, le comte Pierre, relevait déjà de sa maladie, et que sa convalescence se trouvait achevée au point de lui permettre d'aller faire le valet dans l'antichambre de Bieren. Pour ce qui est du plus jeune, le comte Serge, qui ne demeurait point dans la maison depuis plus de deux mois, rien, sa bassesse et son infamie exceptées, ne pouvait l'empêcher d'aller assister au mariage de sa soeur, mariage célébré à la campagne.

**** Marie Ivanovna Saltykow mourut le 23 février 1730, à l'âge de 72 ans. Elle était la fille du boyar prince Ivan Sémënovitch Prozorovski, massacré à Astrahan lors de la prise de cette ville par Stenko Razine, et la soeur du boyar prince Pierre, trésorier de confiance de Fédor III et de Pierre I.

» Impossible à décrire le désordre qui régnait autour de moi. Le jour de la noce se trouvant fixé, personne ne veut m'accompagner, aucun de mes parens ne veut me voir. Dieu eut la bonté d'inspirer à deux vieilles dames de ma parenté éloignée de vouloir bien m'accompagner, sinon j'aurais dû faire seule, avec ma femme de chambre, le trajet des quinze verstes qui séparaient de Moscou la campagne, résidence habituelle, dans l'été, de la famille de mon mari, et où ils se trouvaient pour le moment *. C'était un beau et agréable séjour, un vaste château bâti en briques, avec une chapelle; de vastes étangs, des serres. Mon beau-père s'y était établi depuis la mort de l'empereur. Leur famille était nombreuse; outre son père et sa mère, mon mari avait trois frères et trois soeurs; jeune et nouvelle venue dans la maison, mon devoir était de me mettre en frais pour leur plaire à tous : repoussant tout sentiment de crainte, je m'en remis à la volonté divine et me livrai au courant de ma destinée.

» Au moment où je pris congé de mon frère et de tous les habitans de la maison, chaque barbare se serait montré ému à l'aspect de mes sanglots : je croyais voir pleurer les murs du manoir paternel; mon frère et tous les assistans pleuraient également. Quelle différence entre mes fiançailles et ma noce! Au moment des fiançailles tous s'écriaient : *ah! qu'elle est heureuse!* Aujourd'hui l'on se sépare de moi en versant des larmes, à tel point je leur paraissais digne de pitié. Quel changement, mon Dieu! Mon existence n'a cessé d'être errante depuis le moment où j'ai quitté le toit paternel.

» Mon arrivée dans la maison des parens de mon mari ressemblait à la venue d'une esclave amenée de force; j'avais tant pleuré que mes yeux étaient rouges et enflés. Songez-y vous-même : un mariage conclu dans des circonstances ordinaires exige de sérieuses réflexions, à plus forte raison dans la position où je me trouvais. Mon cortége nuptial se composait d'une seule voiture, où j'étais assise avec deux veuves, tandis que mon fiancé avait réuni ses oncles et tantes; mon entrée dans la maison fut celle d'une pauvre orpheline; tel fut le sort par moi enduré. Notre cérémonie nuptiale, triste et larmoyante, fut célébrée dans la chapelle du château; mes deux parentes me quittèrent ensuite pour retourner chez elles. Le surlendemain, je me préparai à aller faire visite aux oncles et tantes de mon mari et me recommander à leurs bontés; la campagne où nous nous trouvions était si près de Moscou, que l'on pouvait se rendre en ville dans l'après-dinée et revenir coucher à la maison.

» Au moment où nous allions monter en voiture pour faire nos visites, l'on m'annonça l'arrivée d'un secrétaire du sénat, que mon beau-père fut obligé de recevoir. La mission de ce secrétaire consistait à faire part à mon beau-père d'un oukaze de l'impératrice, lui prescri-

* Gorenki.

vant de se rendre dans une terre éloignée, et d'y habiter sans oser en sortir. Oh! la vilaine impression que cela me fit! Moi, je pris sur moi-même de ne point pleurer; je disais à mon beau-père et à mon mari : « il est impossible d'exiler des innocens, et sans jugement préa- » lable. » J'ajoutais : « allez vous-même chez l'impératrice : présentez- » lui votre justification. » Mon beau-père me jeta un regard où se peignait l'étonnement à lui inspiré par ma hardiesse juvénile. Néanmoins je ne voulus point manquer à l'accomplissement des formalités qui suivent une noce; j'engageai mon mari à nous rendre chez l'un de ses oncles, dont la première parole fut : « avez-vous eu la visite du se- » crétaire du sénat? Il a été chez moi, et m'a signifié l'ordre impé- » rial de me rendre dans une terre éloignée pour y habiter sans en » sortir. » Sur ces entrefaites arrivèrent les autres oncles; il y eut une réunion de famille; je vis que le mal devenait irréparable; ce furent là mes dragées de noce. Nous eûmes hâte de rentrer chacun chez soi, et depuis ce jour nous ne nous sommes plus revus; il n'y eut même point d'adieux; l'on ne nous en laissa point le temps. De retour à la maison, je trouvai tout le monde occupé de préparatifs de voyage; ordre avait été donné de nous mettre en route et de quitter les environs de Moscou avant trois jours : force nous fut de nous soumettre à notre destinée.

» Songez à ce que je devais éprouver en voyant tous s'agiter, pleurer, faire leurs paquets — je m'agitais aussi. Ne sachant où j'allais, où j'étais destinée à vivre, je ne faisais que pleurer. J'étais habituée à verser des larmes; mais l'existence dans une nouvelle famille m'effrayait, je dois l'avouer. Oh! que c'était pénible d'être conduite si loin, de ne voir personne des siens! Mais par amour pour mon mari j'étais prête à tout endurer; je me mis aussi à faire mes paquets. J'étais jeune, je n'avais jamais voyagé; j'ignorais ce dont on peut avoir besoin en route; étrangère aux événemens du jour, je ne prévoyais point la destinée qui nous attendait; notre âge réuni à nous deux, mon mari et moi, formait trente-sept années en tout; il avait, lui, passé son enfance à l'étranger; il avait vécu à la cour; il me laissa libre d'emballer ce qui me plaisait, et il n'y avait là personne pour me donner un bon conseil. Je croyais n'avoir guère besoin de beaucoup de choses : je m'imaginais que bientôt l'on nous ferait revenir de notre exil; je voyais mon beau-père, mes belles-soeurs emballer tous leurs diamans, tous leurs bijoux, et en remplir les poches de leurs habits de voyage pour autant que celles-ci pouvaient contenir d'objets de valeur. Je ne songeais, moi, à rien de pareil; je ne quittai point mon mari d'un seul instant, et j'emballai si peu de chose, que tout ce que j'avais d'objets de prix, en or et en argent, je les envoyai en dépôt chez mon frère. Je vais vous raconter à quel point je fus bête : non-seulement je n'emportai avec moi aucun de mes diamans, mais encore je renvoyai mes

dentelles, mes robes de soie, mes bas de soie, dont j'avais par douzaines, me disant à moi-même : que ferais-je de tout cela à la campagne? Je renvoyai également toutes nos superbes pelisses, les miennes et celles de mon mari; je lui laissai seulement une simple fourrure de voyage *(touloup)*, et je gardai pour moi une pelisse et une robe noire, la robe du deuil que je portais pour l'empereur. Mon frère m'envoya mille roubles; j'en gardai quatre cents et lui renvoyai le reste, en songeant : « où irai-je donc dépenser tant d'argent; nous allons voyager » à frais communs; mon mari n'est point séparé de biens avec ses pa» rens. » Plus tard, j'appréciai ma bêtise; mais il n'y avait plus à revenir là-dessus. Je ne gardai, pour ma consolation, qu'une tabatière en or, parce qu'elle m'avait été donnée par feu l'empereur.

» Nous nous mîmes en route. Mon mari et moi étions accompagnés de dix de nos serviteurs; il avait emmené aussi cinq de ses meilleurs chevaux de selle. J'appris, en route seulement, que nous voyagions à nos propres frais, et non à frais communs avec la famille; nous nous dirigions vers une contrée à moi inconnue, au mois d'avril, au moment même de la débâcle des rivières, au printemps, lorsque les prairies se trouvent sous l'eau, et les ruisseaux débordent de manière à former de véritables lacs; nous avions devant nous un trajet de huit cents verstes!

» Personne de mes parens ne vint prendre congé de moi : était-ce crainte? était-ce mauvaise volonté? Que Dieu les juge! Ma gouvernante, étrangère de naissance, qui avait soigné mon enfance, et ma vieille femme de chambre, voulurent m'accompagner; je fus heureuse de les avoir avec moi! Quoique bien affligée, je tâchais de cacher mon affliction pour ne point accroître encore celle de mon bien-aimé mari, dont l'âme se trouvait navrée par la pensée d'être devenu la cause de mes malheurs! Je n'avais point partagé les joies de leur famille aux jours de leur prospérité, et je partageais leurs infortunes; nouvelle venue dans la maison, je devais me rendre agréable à chacun, et je comptais sur mon bon caractère.

» A chaque couchée il fallait faire acheter du foin et de l'avoine pour nos chevaux; pendant que mon mari allait veiller à la nourriture des chevaux, je l'accompagnais; je ne savais, d'ennui, que devenir. Et vraiment, ces chevaux méritaient d'être soignés ainsi; jamais, ni avant, ni après, je n'en ai vu d'aussi beaux; je les aurais dessinés si j'avais été peintre.

» A quatre-vingt-dix verstes de Moscou, nous nous arrêtâmes dans une ville pour dîner; tout-à-coup nous voyons arriver un capitaine aux gardes; il nous annonce l'ordre d'enlever les décorations dont se trouvaient revêtus mon beau-père et mon mari. Il paraît qu'à Moscou l'on avait eu honte de commettre ce pillage, et l'on s'était réservé de le faire en route. Dieu! quelle justice impériale! Les décorations furent

restituées avec empressement; nous supposions que nos ennemis seraient satisfaits de cet exploit et de notre exil; mais ils avaient encore de bien autres projets.

» Nous continuâmes notre voyage par des chemins affreux, impraticables; personne ne connaissait la route; nos chevaux étaient grands et lourds; nos cochers n'étaient habitués qu'à les guider en ville; la nuit vint nous surprendre; nous fûmes obligés de coucher en plein champ, sans savoir si nous ne nous étions point égarés; nous avions passé la journée à faire le tour de ruisseaux débordés. Force fut de s'arrêter et de dresser des tentes. La nôtre, à mon mari et à moi, fut placée le plus loin de toutes; l'on s'occupa d'abord de dresser celle du beau-père; puis celles des belles-soeurs, ensuite celles des beaux-frères, et nous, nous étions traités en étrangers : on nous réservait la dernière place. Il nous arriva parfois de coucher dans un marais; le matin, le lit était humide et les souliers remplis d'eau. Je me souviens à quel point, ce jour-là, nous fûmes incommodés par l'odeur de l'ail sauvage, seule production du marais où nous nous trouvions; nous fûmes tous pris d'un mal de tête; pendant le souper, au lieu de manger, nous regardions la lune, et nous allâmes nous coucher. Le matin, à la lumière du jour, nous fûmes stupéfaits de voir où nous nous trouvions : nous étions au milieu d'un marais, loin de toute route, et je ne saurais comprendre comment nous ne nous sommes point embourbés complétement; nous eûmes de la peine à retrouver notre chemin.

» La chasse servait de distraction. Mon beau-père était un chasseur passionné. Dès qu'on se trouvait dans un endroit propice à cet exercice, nos messieurs montaient à cheval, lançaient leurs chiens; c'était là leur unique ressource contre l'ennui. Alors je restais seule; je me laissai aller et je pleurais à volonté.

» Un jour, mon mari faisait la route à cheval, et moi je pleurais. Il se faisait tard, la nuit allait venir; je vois tout-à-coup accourir deux hommes à cheval vers la voiture où je me trouvai. Quel ne fut point mon étonnement de voir mon mari, accompagné de son plus jeune frère tout trempé d'eau de la tête aux pieds. Mon mari me dit : « il m'a » sauvé la vie..... » Vous pouvez juger de mon effroi : j'ignorai le danger couru par mon mari. Après nous avoir quittés, ils chevauchaient tout en causant, et ils finirent par s'égarer; voyant qu'il se faisait tard, ils voulurent, au grand trot de leurs chevaux, regagner le temps perdu, et arrivèrent au bord d'un ruisseau, en apparence peu profond. Mon mari voulut le traverser à cheval, et se serait indubitablement noyé; il était vêtu d'une fourrure, et montait un cheval peu agile; son frère l'en empêcha, lui disant : « je suis plus légèrement vêtu que toi; mon cheval est bon; laisse-moi aller en avant, et tu passeras ensuite. » Ces mots prononcés, il fit entrer son coursier dans l'eau; mais à peine les deux pieds de devant y furent-ils que bête et cavalier roulèrent dans

le ruisseau, dont la profondeur était considérable. Le chapeau de mon beau-frère tomba à l'eau, lui-même fit le plongeon, et dut son salut à ce qu'il avait saisi, avec ses mains, la crinière du cheval. Heureusement, un domestique les suivait à une certaine distance; il accourut, ôta son habit, se précipita à l'eau; il nageait admirablement; il saisit mon beau-frère par les cheveux et le ramena sur le rivage. Dieu le sauva ainsi; quant au cheval, qui était fort, il trouva également le moyen de gagner le rivage. Toute effrayée, je pleurai, je tremblai; je déclarai que je ne laisserai plus mon mari monter à cheval; nous hâtâmes notre course vers le village où nous devions coucher; j'y fis reposer mon mari et lui fis prendre des boissons chaudes.

» Quelques jours après, nous vînmes coucher dans un petit village situé sur les bords d'une large rivière. A peine avait-on dressé nos tentes, que les paysans vinrent se jeter à nos pieds, et nous supplièrent, en pleurant, de les protéger contre les brigands, qui leur avaient envoyé une lettre anonyme pour leur annoncer qu'ils viendraient les tuer et brûler leur village. « Venez à notre secours, disaient-ils, vous êtes armés; vous avez des fusils; sauvez-nous la vie, car nous n'avons pour toute arme que des haches. Il y a énormément de brigands ici aux environs; ces jours derniers, un village voisin a été brûlé, et ses habitans ont dû fuir! » Mon Dieu! de quelle terreur je fus prise; j'ai la crainte des voleurs; je suppliai de ne point coucher dans ce village et de continuer notre route; l'on ne voulut point m'écouter; on passa la nuit avec les fusils chargés, à couler des balles, à se préparer au combat. Pourtant l'on échappa à ce malheur; peut-être aussi les brigands, venus en bateau par la rivière *, ayant vu un cortége aussi nombreux que le nôtre, craignirent de hasarder une attaque. Je ne saurai exprimer ce que j'éprouvai pendant cette nuit, et je ne sais, en vérité, comment j'ai eu la force de vivre jusqu'à l'aube matinale. Enfin, grâce à Dieu, nous continuâmes tranquillement notre route, et après trois semaines de voyage, nous arrivâmes dans une de nos terres, située à peu près à mi-chemin de celle, dans laquelle nous devions nous rendre en exil †.

» Une fois dans cette terre, nous nous y arrêtâmes pour quelque temps, afin de prendre un peu de repos, nous et nos chevaux; j'étais bien aise de me trouver chez moi. Mon petit trésor ayant bien diminué, j'avais au moins la perspective, pendant quelque temps, de ne point être obligée de nourrir nos chevaux à mes frais; mais ce temps fut court: nous n'avions point passé trois semaines entières dans cette terre qu'un sort affreux vint nous atteindre.

* Sans doute l'Oka.

† Cette terre appartenait à la belle-mère de la princesse Natalie, la princesse Alexis Dolgoroukow, née Pauline Hilkow, fille du prince George Iouriévitch Hilkow, et de sa seconde femme la princesse Domna Vassiliévna Kassimovski, de la branche ainée de la maison des princes Sibirski et tante du dernier czarévitch de Kassimow; (voyez page 98). Cette terre est située non loin de la ville de Kassimow.

» Il y avait là une maison seigneuriale dont les fenêtres donnaient sur la grande route. Un jour, assise à la fenêtre dans l'après-dînée, je vis des nuages de poussière sur la route; des équipages arrivaient, des hommes accouraient. Bientôt l'on vit se diriger vers la maison : des chariots découverts *(téléga)* à deux chevaux, suivis d'une calèche; toute la famille courut aux fenêtres; l'on vit assis, dans la calèche, un officier aux gardes, et dans les chariots des soldats, au nombre de vingt-quatre. J'entrevis alors toute l'étendue de notre infortune : la rage de nos ennemis n'était point satisfaite et ne faisait que s'accroître.

» Je tombai évanouie sur une chaise, et en revenant à moi je vis la chambre pleine de soldats. Je ne me souviens plus de ce qu'ils disaient à mon beau-père; mais je me rappelle que je saisis mon mari entre mes bras et ne voulais point le quitter, craignant de me le voir enlever. Dans toute la maison l'on n'entendait retentir que des sanglots; ma plume se refuse à décrire tout cela. Je ne savais à qui m'adresser pour me faire expliquer ce qui se passait; la maison était vaste et remplie de monde; tous les serviteurs couraient, pleuraient, s'agitaient, se précipitaient vers leurs maîtres, déclarant ne point vouloir s'en séparer; les femmes, aux nerfs plus faibles que les hommes, se lamentaient par-dessus tout. C'était effrayant à voir : un spectacle pareil aurait pu attendrir le coeur d'un barbare. L'on ne voulut point nous permettre, à mon mari et à moi, de rentrer chez nous. Nous n'étions point logés, nous deux, dans la grande maison : nous occupions une *izba* de paysan, et nous avions été obligés de faire notre chambre à coucher d'un hangar à foin *. L'on avait placé à toutes les portes des factionnaires armés de fusils à baïonnettes; je n'avais, de ma vie, rien vu, ni entendu de pareil. L'officier donna l'ordre de faire atteler les voitures; l'on allait nous emmener; où? nous l'ignorions! Je ne pouvais, de frayeur, me tenir sur mes jambes!

» Jugez un peu de ma position : mon unique consolation était de voir mon mari à côté de moi, et tous, me voyant en cet état, m'affirmaient qu'on ne me séparerait point de lui. J'aurai voulu interroger l'officier lui-même, mais il n'ouvrait point la bouche et paraissait inabordable; il entrait dans la pièce où je me trouvai, me regardait en haussant les épaules, poussait un soupir et s'en allait; moi, je n'osai point lui adresser la parole. Il se faisait tard : l'officier nous donna l'ordre de monter en voiture et de nous mettre en route. Je revins à moi-même; je demandai l'autorisation de me rendre chez moi pour emballer mes effets. J'allai, suivie de deux soldats, et accompagnée de mon mari, pour me rendre au hangar nous servant d'appartement. Je voulais causer avec mon mari et apprendre de lui quelque chose; mais les soldats ne

* On ne saurait assez flétrir la conduite indigne du prince Alexis et de sa famille envers la princesse Natalie, cet ange ayant tout sacrifié à son affection pour leur fils aîné. L'abnégation sublime de cette femme héroïque ne fut jamais appréciée, ni par sa famille, ni même par celle de son mari.

nous quittaient point des yeux; jugez de la terrible position où nous nous trouvions? Ensuite, ma mémoire me fait défaut; une fois les préparatifs de voyage terminés, l'on monta dans les carrosses et l'on se mit en route. Les soldats accompagnaient les équipages, mais au moins pouvais-je causer avec mon mari. Il me dit avoir appris de l'officier qu'il y avait ordre de nous conduire dans une ville des plus éloignées, pour y être détenus en étroite captivité; mais l'officier n'avait point précisé le lieu d'exil. Néanmoins, mon beau-père parvint à attendrir cet officier, et apprit de lui que nous étions destinés à nous trouver relégués dans une prison *(ostrog)*, éloignée de la capitale de quatre mille verstes *, pour y être tenus en captivité étroite, sans voir personne, ne pouvant sortir de la prison que pour nous rendre à l'église; défense de correspondre avec qui que ce fût; défense de nous donner plumes, encre ni papier. Voilà les belles nouvelles par nous apprises. J'avais quittées la maison paternelle et ma famille; j'étais maintenant privée de toutes relations avec eux; je ne pouvais plus avoir de leurs nouvelles, ni de mon plus jeune frère, qui m'aimait beaucoup, ni de mes petites soeurs! Oh! mon Dieu, à quel chagrin je fus en proie! tout mon sang bouillonnait. Je croyais ne plus jamais revoir personne des miens; je pensais mener une vie errante; personne ne pouvait venir au secours de mon infortune lorsque ma famille elle-même se trouvera dans l'ignorance du lieu de mon séjour, et que je serai empêchée, moi, de correspondre avec eux; dans quelque degré de misère que je me trouve plongée, nul ne pourra me tendre une main secourable; peut-être viendra-t-on leur affirmer que je ne suis plus, que je suis morte; ils verseront des larmes tout en disant : « il valait mieux pour elle mourir plutôt que de vivre au milieu de souffrances pareilles! Je me sentis défaillir, je ne pouvais prononcer un mot, et je versai des larmes.

» Mon mari fut très-effrayé et regretta fort de m'avoir dit la vérité; il redoutait de me voir expirer de douleur; son amour sincère pour moi m'engagea à prendre sur moi-même et à dissimuler l'étendue de mon chagrin; j'essuyai mes larmes, et je fus encore obligée de le consoler, afin de ne point le voir se plonger dans le désespoir; il était, lui, plus cher à mon coeur que l'univers entier. Voilà où j'en avais été amenée par mon amour pour lui; j'avais tout abandonné : les honneurs, la richesse, ma propre famille; je partageai ses souffrances et sa destinée errante; j'y étais portée par mon amour si pur, un amour dont je n'ai à rougir ni devant Dieu, ni devant les hommes, car mon mari seul possédait mon coeur tout entier; il me semblait qu'il était né pour moi et moi pour lui; il me paraissait impossible de nous voir vivre l'un sans l'autre. Je n'ai jamais cessé de penser ainsi; je ne regrette nullement d'avoir

* Bérézow se trouve à 8,352 verstes de Moscou, et à 4,029 verstes de Pétersbourg. Il contient une population de 1,462 habitans (recensement de l'an 1858).

passé ma vie comme je l'ai fait, et je rends grâces à Dieu de m'avoir fait connaître un homme dont l'amour méritait le sacrifice de mon existence entière, ainsi que d'accepter la vie errante à moi échue en partage, et les malheurs que je fus obligée d'endurer, malheurs sans exemple, je puis le dire! Vous en lirez le récit, si la faiblesse de ma santé me permet de l'écrire.

» L'on nous amena dans une ville située sur une grande rivière *. J'étais toute en larmes; mon beau-père fut frappé de terreur en voyant l'état où je me trouvai, mais il nous était impossible de causer à coeur ouvert, l'officier et le sous-officier étaient là présens; l'on nous avait tous logés ensemble, et à toutes les portes se trouvaient des factionnaires armés de baïonnettes. Nous habitâmes ce lieu pendant une semaine entière, pendant que l'on était à préparer la grande barque destinée à nous conduire en exil. J'étais terrifiée, mais force me fut de me taire. Ma gouvernante, à laquelle ma mère m'avait confiée sur son lit de mort, n'avait point voulu se séparer de moi; elle m'avait suivie à la campagne dans l'espérance de laisser passer la bourrasque; mais nos prévisions furent déçues : elle fut obligée de me quitter. Étrangère, et n'ayant nullement l'habitude de ces cruautés que l'on se permet d'exercer en Russie, il lui fut impossible de les supporter; néanmoins elle allait chaque jour au bateau de malheur destiné à nous conduire; elle y arrangeait tout; elle en drapait les murs, afin que l'humidité y pénètrât le moins possible, et de m'éviter de gagner un refroidissement; elle fit dresser un pavillon sur le pont du bateau, elle arrangea la cabine destinée à mon mari et à moi, et tout cela elle le faisait en versant des larmes.

» Arriva enfin le jour néfaste de notre départ. L'on nous laissa emmener avec nous dix serviteurs, et de plus une femme de chambre pour chacune de nous. Je voulais emmener ma femme de chambre, à laquelle j'étais si habituée; mes belles-soeurs s'y opposèrent : elles emmenèrent celles auxquelles elles étaient habituées, et à moi, l'on m'en donna une nouvelle, ayant été en apprentissage chez les blanchisseuses et ne sachant que laver le linge. Ma femme de chambre pleurait et ne voulait point me quitter; je fus obligée de l'engager à se soumettre à notre destinée. Je fis mes paquets; je me mettais en route sans avoir une bonne servante et sans un sou d'argent; ma gouvernante me remit tout ce qu'elle avait dans sa bourse : une soixantaine de roubles; ce fut là mon trésor de voyage. Je ne me souviens plus si nous nous rendîmes à pied ou en équipage, de la maison où nous étions logés, au bateau; la distance était peu considérable; j'y pris congé de ma gouvernante et de mon ancienne femme de chambre, qui avaient obtenu

* Kassimow sur l'Oka. La famille exilée fut conduite, de Kassimow en bateau par l'Oka, le Volga et la Kama, jusqu'à Perm; de là à Tobolsk en équipage, et de Tobolsk, derechef en bateau, par l'Irtysch, l'Ob et la Sosva jusqu'à Bérézow.

l'autorisation de me reconduire jusqu'au bateau. J'entrai dans notre cabine, je vis qu'elle avait été arrangée avec le plus grand soin, pour autant que le permettait l'exiguité des ressources; je remerciai mon ancienne gouvernante pour l'éducation qu'elle m'avait donnée, pour l'affection qu'elle me témoignait; à l'idée que nous nous voyions pour la dernière fois, nous nous jetâmes au cou l'une de l'autre, nous étreignant dans un embrassement si fort, que l'on pût difficilement nous séparer. Je m'évanouis et me réveillai dans ma cabine, couchée sur mon lit, mon mari devant moi, tenant ma main, et me faisant respirer des sels; je sautai du lit, je courus sur le pont, espérant revoir encore une fois ma gouvernante et ma femme de chambre; mais nous étions déjà loin du lieu de notre départ! En prenant congé des miens, j'avais perdu une perle fine superbe que je portais en bracelet; je l'avais laissée tomber à l'eau. Mais il s'agissait bien de perles fines : je perdais le bonheur de mon existence, je perdais tout et restai isolée par amour pour mon mari.

» Notre navigation dura toute la nuit. Le lendemain, on vit se lever un vent épouvantable; un orage éclata accompagné de tonnerre et d'éclairs. L'orage fait toujours bien plus de bruit sur eau que sur terre; dès mon enfance je craignai le tonnerre; ici, la violence du vent faisait tournoyer le bateau; à chaque coup de tonnerre l'on voyait les hommes s'affaisser; la plus jeune de mes belles-soeurs était fort craintive, elle ne faisait que pleurer et pousser des cris; je pensais voir arriver la fin du monde; nous fûmes obligés d'aborder le rivage et nous n'avons point fermé l'oeil de toute la nuit. A l'aube du jour, le temps se remit au beau, nous continuâmes notre navigation, et ce voyage dura trois semaines.

» Lorsqu'il faisait beau temps, je restai assise à la fenêtre de ma cabine, occupée tantôt à verser des larmes, tantôt à laver mes mouchoirs, vu la proximité de l'eau. Parfois j'achetai un esturgeon, je l'attachai avec une ficelle, et je lui faisais accompagner le bateau à la nage, afin de ne point être la seule captive et de faire partager à l'esturgeon ma triste destinée. Lorsqu'il y avait grand vent et que le bateau éprouvait du roulis, je me trouvai prise de maux de tête et de maux de coeur; l'on me faisait alors monter sur le pont, on m'y arrangeait un lit, et je restai étendue, recouverte d'une pelisse, jusqu'au moment où le roulis venait à cesser. Le vent est bien plus sensible sur eau que sur terre. Parfois mon mari venait s'asseoir à côté de moi. Le beau temps une fois revenu, je me sentais bien; seulement il m'était impossible de manger sans avoir mal au coeur.

» Un jour, un ouragan vint à éclater, et personne sur le bateau ne connaissait la carte de la rivière, ignorant les récifs de même que les endroits profonds et les lieux d'abordage sûrs. Nos bateliers étaient de simples laboureurs, qui voyageaient à la grâce de Dieu et du vent; le

jour tombait, la nuit approchait, l'on ne sut point, à cause du vent, s'amarrer au rivage; on jeta l'ancre au milieu de la rivière; l'ancre ne put tenir et le bateau alla à la dérive. Mon compagnon d'infortune ne me laissa point monter sur le pont, il craignait de me voir écrasée au milieu de ce brouhaha : passagers et bateliers couraient sur le pont, les uns pompant l'eau qui envahissait le bâtiment, les autres tâchant de jeter solidement l'ancre, tous travaillant. Tout-à-coup le bateau se trouva porté dans une petite baie de la rivière; tous les efforts furent vains; j'entendis retentir un grand bruit; j'allai voir ce qui en était : notre bâtiment se trouvait complétement encaissé entre les deux rivages. Je demandai où nous étions? Nul ne pouvait me le dire, nul ne le savait; sur l'un des rivages il y avait un petit bois de jeunes bouleaux clairsemés; ce rivage, cédant sous la pression du bateau, croula dans l'eau et à son tour soulevait le bâtiment en le laissant retomber ensuite. Nous nous crûmes perdus; déjà l'officier, le sous-officier et les soldats songeaient à s'emparer des canots et à se sauver, en nous abandonnant à notre perte. Enfin, le mouvement des vagues enleva la terre, nous nous vîmes dans le voisinage d'un lac, et nous échappâmes sains et saufs aux périls que nous avions courus. Le vent se calma, nous reprîmes le courant du fleuve; mais cette aventure aquatique causa un grand préjudice à ma santé; néanmoins je supportai tout, sachant que je ne me trouvais point au bout de mes infortunes. Je prévoyais encore de grands malheurs; je m'y préparai, et Dieu me donna la force de les endurer.

» Nous arrivâmes à l'endroit à partir duquel nous devions faire route en équipage *. J'étais contente en me croyant débarrassée des ennuis du voyage; je me trompai; il me fut donné d'apprendre que rien de bon ne m'attendait, et le repos m'était refusé par le sort. Quelle route! Trois cents verstes en traversée de montagnes; il y en avait, de ces montagnes, qui offraient cinq verstes à gravir et autant à redescendre; les chemins remplis de pierres et de cailloux, et si étroits qu'un équipage à un cheval pouvait seul y passer; des deux côtés, des ravins remplis d'arbres, et si on allait à deux chevaux de front, l'on courait risque de rouler dans l'un des ravins. Je n'avais jamais vu de montagnes de cette hauteur; arrivé au sommet, l'on apercevait des ravins d'une profondeur immense, remplis de chênes et de pins d'une épaisseur comme je n'en avais jamais vus. Le voyage sur cette route de pierres pensa me faire mourir; cent fois je sollicitai halte et repos. Personne n'avait pitié de moi : l'officier et le sous-officier ne songeaient

* La ville actuelle de Perm, à cette époque-là appelée l'usine de cuivre de Iagojihinski. Cette usine fut donnée par l'impératrice Élisabeth au chancelier Michel Vorontsow; passa, après sa mort, à son frère le comte Roman; fut érigée en ville de district en 1781, et lors de l'organisation de la province de Perm, en 1797, déclarée chef-lieu provincial sous le nom de Perm.

qu'à achever le voyage le plus vite possible, pour pouvoir retourner chez eux. Nous étions en route du matin au soir; nulle habitation; seulement, de quarante verstes en quarante verstes, de petites maisonnettes où les voyageurs pouvaient trouver abri et laisser reposer leurs chevaux. Un jour, il n'avait fait que pleuvoir; les *kibitka* dans lesquelles nous voyagions étaient petites et mal couvertes, la pluie perçait partout; nous étions trempés jusqu'aux os. En arrivant au relais, au moment où nous mettions pied à terre, l'eau ruisselait de nos vêtemens, et nous ne pouvions même arriver à nous sécher. La cabane du relais étant petite et notre famille étant nombreuse, chacun voulait se mettre à l'aise de préférence aux autres *. Ma malheureuse étoile me réservait une nouvelle épreuve. J'avais l'habitude de me tenir fort droite; pour m'y habituer, dans mon enfance j'avais reçu des tapes plus d'une fois; j'étais de grande taille; en entrant dans la cabane d'abri, dont la porte était basse, j'oubliai de m'incliner, je donnai de la tête contre la porte et tombai évanouie. Mon mari fut saisi de frayeur, il me crut tuée raide; mais ma jeunesse me sauva. Ma pauvre belle-mère gagna ce jour-là un tel refroidissement qu'elle en tomba malade et mourut au bout de deux mois. Je ne saurais dire ce que j'endurai pendant ce voyage en fait de misères et d'inquiétudes; si, au moins, j'avais été seule et n'avais point vu souffrir mon mari, comme c'était le cas, et souffrir, lui étant innocent!

» Je ne me souviens plus du nombre de semaines que nous avons mis à faire ce voyage; nous arrivâmes enfin à la ville †, chef-lieu de la province dans laquelle se trouvait située la prison à nous destinée. L'on nous annonça le départ de l'officier aux gardes qui nous avait amenés, et notre voyage par eau, en bateau, jusqu'à notre prison, sous la garde d'un officier de la garnison locale et de vingt-quatre soldats. Nous vécûmes une semaine entière dans cette ville pendant qu'on radoubait le bâtiment destiné à nous conduire, et notre officier nous remit à l'autre, comme on le fait en Russie avec les prisonniers politiques. Ce fut touchant à attendrir un coeur de pierre: l'officier aux gardes pleurait en nous quittant, et nous disait : « c'est maintenant que vous allez souffrir; ces hommes-là n'ont aucun usage du monde : ils se permettront de vous traiter comme si vous étiez des gens indignes d'égards. Ne vous attendez point, de leur part, à la moindre condescendance...» Et nous versâmes aussi des larmes en prenant congé de lui, tout comme s'il s'était agi, en vérité, de l'un de nos parens. Nous avions eu le temps, au milieu de nos malheurs, de nous habituer à cet homme; il nous avait connus aux jours de notre prospérité, et il aurait eu conscience de se montrer dur à notre égard.

* Touchante union de famille! Il faut avouer que la malheureuse princesse Natalie était tombée dans un véritable enfer.

† Tobolsk, à cette époque chef-lieu de toute la Sibérie.

» Une fois le bateau radoubé et mis à flot, notre nouvel officier nous y conduisit en cortége; une foule de soldats, le fusil à la main, nous suivaient comme si nous avions été des brigands; je marchais les yeux baissés, sans rien voir autour de moi; une foule de monde remplissait la rue par laquelle on nous conduisait. Arrivés à l'embarcadère, je vis avec effroi la différence entre ce bateau-là et celui sur lequel nous avions voyagé; l'on nous avait donné, par négligence, le plus mauvais d'entre tous les bateaux, une carcasse pouvant chavirer du jour au lendemain; nous étions des détenus *(arréstanty)*, l'on ne nous désignait point autrement; aucune appellation ne pouvait être pire!..... Nous étions traités en conséquence! Les planches du bateau étaient disjointes, des trous partout; au premier coup de vent les planches grinçaient; le bateau était noir et sale; les ouvriers y avaient fait du feu pour leur cuisine, et l'on ne s'était point donné la peine de le nettoyer ni laver; en un mot, personne n'aurait voulu voyager sur un aussi vilain bâtiment. Il était déjà hors de service, destiné à être fendu en bûches pour bois de chauffage; pour ne point nous garder à long séjour dans le chef-lieu de province, l'on s'était hâté de nous assigner ce bateau; peut-être même y avait-il eu des ordres secrets donnés pour nous faire périr. Néanmoins, Dieu ne voulut point notre mort : nous arrivâmes sains et saufs au lieu de notre détention.

» Nous fûmes obligés d'obéir à l'officier qui nous menait et qui nous commandait; nous cherchâmes tous les moyens de l'amadouer : impossible! Avec un homme d'esprit, les souffrances sont moins pénibles; mais celui-là était si bête! Né simple paysan, parvenu au rang de capitaine, il s'imaginait être un fort grand personnage, et voyant en nous des criminels d'état, il croyait de son devoir de se montrer dur à notre égard; il lui paraissait au-dessous de sa dignité de nous adresser la parole; mais cet orgueil ne l'empêchait point de venir manger notre dîner! Imaginez-vous la bêtise de cet homme : il nous arrivait en chemise, un manteau de soldat jeté sur ses épaules, les pieds nus en pantoufles, et s'asseyait ainsi à notre table! J'étais jeune et moqueuse : je ne pouvais m'empêcher de rire à l'aspect de cette drôle de figure; voyant cela, il me dit en riant : « tu as de la chance que mes livres » aient brûlé, sinon j'aurais causé avec toi. » Je voulus engager l'entretien : il garda le silence. Voilà le chef qui nous était imposé; il aurait eu beau veiller et vouloir nous empêcher de fuir, il y aurait échoué si telle avait été notre intention. Et pourquoi redoutaient-ils de nous voir échapper? Nous étions empêchés de fuir par la conviction de notre innocence, et, il faut l'avouer aussi, par la raison que notre famille était nombreuse. Et ce fut, surveillés par cet imbécile d'officier, que nous naviguâmes pendant un mois entier pour arriver au lieu de notre détention. »

CHAPITRE XI

SOMMAIRE : Les Dolgoroukow à Bérëzow. — Leur dure captivité. — L'excellent Bobrovski. — Mort de la princesse Alexis. — Méchanceté de son mari et sa mort. — Exil du maréchal, de son frère et de ses neveux. — Supplice de Stolétow; emprisonnement de Iélaghine; exil du prince Bélosselski. — Réclusion et mort du prince Dmitri Galitzyne. — Exil du prince Alexandre Tcherkaski. — Exil de mon trisaïeul et de sa femme ; expulsion de l'abbé Jubé et départ du duc de Liria. — Audience de ma trisaïeule chez l'impératrice Anne; soufflet et injures. — Rappel du prince Serge. — Machinations des ennemis de la famille Dolgoroukow. — Existence de la famille exilée à Bérëzow. — Embûches à eux tendues. — Arrestation du prince Ivan et de trente personnes avec lui. — Exils et supplices. — Les Dolgoroukow sont amenés à Novgorod. — Leur procès. — Supplices et exils. — Rappel de l'exil. — Le maréchal et son frère. — La princesse Natalie. — Ses fils. — La princesse Catherine, l'ex-fiancée impériale. — Sa dure prison et le caractère altier dont elle y fait preuve. — Son mariage ; sa mort. — Le prince Nicolas. — Le prince Alexis; circonstances de son troisième mariage. — Le prince Alexandre; la *vendetta* de famille. — Ma trisaïeule; sa ruine par le clergé catholique; sa pseudo-abjuration.— Mon trisaïeul.— Mon bisaïeul; il est ruiné par sa tante.— Les frères de mon bisaïeul; le prince Alexandre.—Anecdote qui se rattache à sa mort. — Le prince Vladimir Serghéiévitch, ministre à Berlin. — Le prince Vladimir Pétrovitch, gouverneur des provinces baltiques.

Le prince Alexis Dolgoroukow et sa famille étaient donc arrivés au lieu de leur dur exil. Après avoir, lui et son fils Ivan, abusé d'une manière inouïe de leur crédit illimité sur l'esprit de Pierre II; après avoir voulu, au moment de la mort du jeune souverain, accaparer le pouvoir absolu, ils se trouvaient sur les rives de la mer Glaciale, plongés dans la captivité la plus étroite et la plus affreuse.

A Bérëzow, ils avaient été logés dans le bâtiment de la prison *(ostrog)* de cette petite ville, situé à 20 sagènes (environ 43 mètres) de l'église actuelle de la Nativité de la Sainte Vierge. Ils occupaient, au milieu de l'enceinte de ce bâtiment, une maison de bois à un seul rez-de-chaussée, à peine meublée. La princesse Natalie et son mari, toujours plus mal logés que les autres membres de la famille, eurent pour asile un hangar, séparé à l'intérieur par une cloison, et dans lequel hangar on construisit à la hâte deux poëles. Au milieu de la cour de

la prison se trouvait un bassin, où, pendant l'été si fugitif de cette contrée, nageaient des oies et des canards, devenus une distraction pour les malheureux prisonniers, surtout pour les filles du prince Alexis, dont le passe-temps consistait à nourrir ces canards et ces oies.

La surveillance de la famille exilée avait été confiée à un officier spécialement envoyé dans ce but, le major Simon Pétrow. Les fonctions de voïévode (chef de la ville et du district) se trouvaient occupées en ce moment par un nommé Bobrovski, un homme bon et excellent, lequel fit son possible pour alléger le sort des captifs, et par son influence obtint de Pétrow de fermer les yeux sur les infractions, commises aux ordres si tyranniques envoyés de la capitale relativement à la famille Dolgoroukow. Il y avait défense de les laisser sortir de la prison, excepté pour se rendre à l'église, et encore sous la garde de soldats armés; les jeunes personnes elles-mêmes allaient à l'église escortées de soldats, le fusil à la main! Il était défendu de les laisser communiquer avec personne et de leur donner plumes, encre et papier. Bobrovski et Pétrow accordèrent les adoucissemens en leur pouvoir, c'est-à-dire permirent aux exilés de se promener dans la ville, de recevoir des visites, et même, au prince Ivan surtout, de visiter parfois certains d'entre les fonctionnaires de la petite ville. Ces deux hommes, bons et respectables, payèrent cher leur généreuse conduite : tous les deux furent exilés plus tard.

La petite-fille de cet excellent et respectable Bobrovski épousa un Hitrow, un homme fort à son aise, et de ce mariage naquit une fille, Séraphine, héritière d'une fortune de mille serfs. Séraphine Hitrow épousa, dans les premières années du dix-neuvième siècle, le comte André Iéfimovski, dont la mère était une Dolgoroukow, petite-fille du prince Ivan et de la princesse Natalie. Le fils du respectable Bobrovski, lui-même déjà un vieillard septuagénaire, arriva de Sibérie à Moscou pour faire la connaissance du mari de sa petite-fille et de tous les descendans de ces Dolgoroukow auxquels, aux jours de leur malheur, son père avait témoigné tant de sympathies et de bontés. L'entrevue fut des plus touchantes; le prince Ivan, petit-fils d'Ivan et de Natalie, raconte ainsi, dans ses Mémoires, la visite à lui faite par le vieux Bobrovski à Vladimir, où le prince se trouvait en qualité de gouverneur de la province. « Je versai des larmes de joie et d'amertume à la fois, à » l'aspect de ce respectable vieillard; je l'écoutai avec avidité, et sans » laisser échapper une seule de ses paroles, me raconter le passé, l'exil » de mon aïeul, les services à lui rendus par le père du narrateur. » Lui, me voyant pour la première fois, versait des larmes au souvenir » des malheurs de notre famille, et moi je l'interrogeai en sanglotant » et ne pouvais assez me rassasier de ses récits! » Les Dolgoroukow et les Iéfimovski supplièrent en vain le vieux Bobrovski de rester avec eux, de passer à Moscou le reste de ses jours; il ne voulut point quitter

la contrée où s'était écoulée sa longue existence, contrée triste et froide, mais chère à son coeur de Sibérien. Il retourna en Sibérie.

La princesse Alexis arriva à Bérézow toute malade et mourut au bout de quelques semaines; elle fut inhumée près de l'église de la Nativité de la Sainte Vierge, et sur sa tombe fut érigée une chapelle de bois, détruite par un incendie en 1764. Le prince Alexis, dans l'exil et dans le malheur, était devenu plus désagréable que jamais et rendait la vie dure à ses enfans, surtout à Ivan et à Catherine, qu'il accusait de ne s'y être point pris assez à temps pour faire signer à Pierre II des dispositions testamentaires, lesquelles, proclamées du vivant du souverain, auraient été plus difficiles à casser; Ivan et Catherine furent plus d'une fois battus par leur père. Enfin, celui-ci mourut en 1734 et fut inhumé à côté de sa femme.

Le maréchal Dolgoroukow et son frère Michel avaient été un peu ménagés d'abord par le gouvernement; le maréchal avait même été appelé à siéger au sénat. Le prince Michel avait été nommé, le 8 avril 1730, gouverneur d'Astrahan, et comme il ne se pressait nullement de partir pour cet exil déguisé, il avait été purement et simplement exilé dans une terre par lui possédée au district de Borovsk (dans la province actuelle de Kalouga). Mais le 28 novembre de la même année, l'intercession du maréchal avait obtenu la nomination du prince Michel comme gouverneur de Kazan. La position du vieux maréchal était difficile et délicate, surtout pour un homme comme lui, toujours franc, droit, et ne sachant taire la vérité. L'impératrice ne l'aimait guère, Bieren l'abhorrait, les courtisans l'évitaient avec un soin qui était déjà de mauvais augure, et de tous côtés l'on travaillait à sa perte. J'ai déjà parlé du prince Louis de Hesse-Hombourg, général au service de Russie, l'un des plus mauvais drôles de son temps, un espion reconnu. Ce prince de Hesse dénonça, en décembre 1731, la maréchale Dolgoroukow pour avoir, en présence de plusieurs personnes, tenu sur le compte de l'impératrice des propos outrageans; il n'en fallait pas plus. Sur-le-champ on fit arrêter le maréchal et sa femme, ainsi que les personnes accusées d'avoir ouï les propos : c'étaient le neveu du maréchal, prince George Iouriévitch Dolgoroukow, capitaine aux gardes; le prince Alexis Bariatinski et George Stolétow, tous les deux officiers aux gardes. Ces trois derniers furent mis à la torture; le sénat et le *ghénéralitet* furent convoqués pour juger les accusés, et avec une bassesse digne de juges russes, ils prononcèrent un arrêt de mort contre tous. L'impératrice commua l'arrêt : le maréchal et sa femme furent condamnés à la confiscation de leurs biens et à une réclusion perpétuelle dans la forteresse de Schlüsselbourg; néanmoins, on leur permit de vivre à Ivangorod (près de Narva), sous la garde d'une escouade de soldats. Les trois autres furent condamnés à la confiscation des biens et aux travaux forcés à perpétuité, en Sibérie : le prince George à

Kouznetsk, Bariatinski à Ohotsk, Stolétow à Nertchinsk *. Le prince Michel fut révoqué de son poste à Kazan et derechef exilé à la campagne. Il avait trois fils : Serge, âgé de 36 ans; Alexandre, de 17, et Basile (plus tard le conquérant de la Crimée), de 9 ans. Le prince Serge, qui était général-major, fut renvoyé du service et exilé à la campagne; Alexandre fut enrôlé comme simple soldat, avec défense d'avancement, et Basile eut la défense d'étudier quoi que ce soit, avec la perspective de se voir, à l'âge de 15 ans, enrôlé sous la giberne pour sa vie durant. Il devint soldat; mais au siége d'Otchakow il se distingua à un tel point que le maréchal Münich, témoin de sa vaillance, et ignorant son nom, l'avança sur place comme officier. Ayant appris que c'était un Dolgoroukow, auquel l'avancement était interdit, le maréchal s'écria : *Münich ne ment point; je lui ai annoncé son rang d'officier, et il restera officier.* La défense d'étudier avait empêché le prince de la Crimée d'acquérir des connaissances : il était illettré au point de pouvoir à peine signer son nom. Plus tard, devenu gouverneur-général de Moscou, où il fut adoré des habitans, il lui arrivait, en indiquant son opinion sur les papiers soumis à sa signature, de commettre les erreurs d'orthographe les plus excentriques. Son chef de chancellerie, Basile Stépanovitch Popow, lui disait alors : « Votre Excellence a commis une erreur en écrivant tel mot, » et le prince jetait avec humeur sa plume par terre, en s'écriant : « *mais vous ne savez pas seulement me faire tailler les plumes!* »

Le pauvre Stolétow, exilé à Nertchinsk, y laissa échapper un jour, à table et sous l'influence de la boisson, le récit de quelques paroles échangées par lui à Pétersbourg avec son beau-frère, le *mundschenk* de la cour, Serge Nestérow, le *hofmeister* de la cour impériale, Adrien Iélaghine, et le prince Michel Bélosselski; il n'en fallut point davantage pour faire ramener Stolétow, en 1736, à Pétersbourg, où il fut remis entre les mains de la chancellerie secrète, horriblement torturé et enfin décapité, le 12 juin 1736; sa soeur Marthe Néstérow fut condamnée à être fouettée sans miséricorde *(néstchadno)*, et exilée à Orenbourg avec son mari. Iélaghine fut condamné à la prison et Bélosselski exilé à Orenbourg. Les deux derniers furent rappelés par l'impératrice Élisabeth; elle rétablit Iélaghine dans ses fonctions de hofmeister, lui conféra le rang de lieutenant-général et le cordon de Saint-Alexandre. Quant à Bélosselski, devenu veuf de sa première femme, une demoiselle Boltine, il épousa, pour se créer une position en cour, la comtesse Natalie Tchernychew, en réalité fille de Pierre I, et par conséquent la soeur de l'impératrice Élisabeth.

Le prince Dmitri Galitsyne, le principal chef et le meneur du parti

* Le prince George fut rappelé de l'exil par l'impératrice Élisabeth qui le nomma général-major. Il épousa la princesse Hélène Dolgoroukow, soeur de la fiancée de Pierre II, et mourut en 1747. Sa veuve lui survécut d'un demi-siècle.

oligarchique, avait d'abord été ménagé par Bieren et les Allemands. Nommé sénateur, il venait rarement siéger au sénat, et lors du transport définitif de la capitale à Pétersbourg, en janvier 1732, il resta à Moscou. Il passait la plus grande partie de l'année à sa terre d'Arhangelskoïé, près de Moscou (aujourd'hui la propriété du prince Ioussoupow); il y avait réuni une magnifique bibliothèque de plus de sept mille volumes, et il se tenait prudemment éloigné de la cour. Mais Bieren voulait à tout prix se débarrasser de cet homme entreprenant et énergique. J'ai raconté, page 316, comment le prince Constantin Cantémir, gendre de Galitsyne, avait été mis en possession de l'héritage paternel; on poussa Antiochus Cantémir à reprendre cette vieille affaire, à porter plainte à l'impératrice, et, en 1737, le vieux prince Dmitri fut enfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg, où il mourut en avril de l'année suivante. Son second fils, Alexis, échappa à l'exil grâce à son alliance avec les Saltykow, et l'aîné, Serge, que le nouveau gouvernement avait d'abord maintenu dans son poste de ministre à Berlin, fut ensuite envoyé comme gouverneur à Kazan, où il fut tué par la foudre le 1 juillet 1738, peu de temps après la mort de son père. Le prince Dmitri supporta son malheur avec cette fermeté, ce courage stoïque dont sa vie porte l'indélébile et respectable empreinte; les erreurs politiques de cet homme, ses tendances oligarchiques ne sauraient diminuer le sentiment d'admiration inspiré par cette imposante figure historique, fière et hautaine au milieu d'un océan de bassesses, et si énergique dans la poursuite de cette indépendance personnelle dont la plupart de ses contemporains russes, de ses égaux par le rang et la naissance, non-seulement n'appréciaient point la valeur, mais ne savaient même comprendre l'indispensable nécessité, habitués qu'ils étaient à barboter dans cet esclavage si abject, esclavage hérité par eux de leurs pères et légué à leurs descendans, lesquels y barbotent jusqu'à ce jour.

Un autre grand seigneur exilé et ruiné, fut le prince Alexandre Tcherkaski. Il occupait, en 1734, le poste de gouverneur de la province de Smolensk, poste non-seulement administratif, mais encore politique et fort important, vu les relations journalières avec les provinces voisines appartenantes encore, à cette époque, à la Pologne. Il est certain qu'un grand seigneur comme Tcherkaski, avec sa fortune immense (il possédait quarante mille serfs), devait avoir le coeur serré par l'obligation de porter l'épouvantable joug du despotisme russe, et cela en présence du voisinage de ces magnats polonais si indépendans, si puissans, si fiers de leur position sociale et de leur immense influence. Les réflexions les plus amères, les plus poignantes venaient l'assaillir tout naturellement à l'inévitable comparaison entre la position respective des noblesses polonaise et russe: l'une si libre, la seconde si abjectement esclave! D'un autre côté, son immense fortune en faisait un point de mire pour les courtisans provocateurs d'exils et de confiscations,

dans l'espérance de tirer profit de ces dernières. Le gouvernement russe, sous le règne d'Anne, déployait une férocité épouvantable à poursuivre la rentrée des arrérages d'impôts; sommé, en sa qualité de gouverneur de province, de prêter la main à ces atrocités, Tcherkaski le faisait avec une visible répugnance; il eut l'imprudence de s'exprimer librement sur les mauvaises influences de l'entourage impérial, et de laisser échapper ce propos : *il aurait mille fois mieux valu élire au trône le petit prince de Holstein, sous la régence de la grande-duchesse Élisabeth.* Il n'en fallut pas davantage pour inventer toute une accusation d'un complot, ayant pour but l'avénement du petit prince de Holstein au trône de Russie. Lors de l'arrestation de Tcherkaski, l'on trouva chez lui des lettres de plusieurs magnats polonais de ses amis, lesquels, dans ces lettres toutes privées et confidentielles, déploraient la triste position, en Russie, d'un aussi grand seigneur, exposé à subir toutes les avanies et les ignominies possibles, et ne ménageaient nullement Bieren. Ceci acheva la perte du malheureux : il fut torturé, exilé en Sibérie et sa fortune confisquée. Après l'avénement au trône d'Élisabeth, il fut rappelé, nommé maréchal de la cour avec le rang de lieutenant-général et chevalier de Saint-Alexandre, indemnités fort insuffisantes pour un homme de cette position sociale, après les immenses pertes par lui subies : on ne lui restitua qu'une faible partie de sa fortune, celles d'entre ses terres qui n'avaient point été distribuées à d'autres, et pour ces dernières il ne reçut la moindre indemnité, preuve qu'il n'y avait point eu de complot réel, autrement l'indemnité aurait été plus large. Il mourut en 1749, sans avoir exercé aucune influence à la cour.

Mon trisaïeul, le prince Serge Pétrovitch, n'avait joué aucun rôle important : aussi se borna-t-on à l'exiler à la campagne avec sa femme.

Avant leur départ de Moscou, l'impératrice Anne fit chercher ma trisaïeule pour lui reprocher sa conversion au catholicisme. Elle la reçut dans la chambre de ses demoiselles d'honneur, voisine du cabinet impérial. Lorsque ma trisaïeule, selon l'étiquette, se baissait pour baiser la main de l'impératrice, celle-ci lui appliqua un vigoureux soufflet, l'agonisa d'injures comme un cocher aurait pu le faire, et termina cette audience par les mots : *hors d'ici, drôlesse (pochla vone, merzavka).*

L'abbe Jubé fut expulsé de Russie, ainsi que la femme de chambre de ma trisaïeule, une nommée Behr, catholique fanatique. Le duc de Liria, se voyant dans une fausse position, sollicita son rappel et partit dans l'hiver qui suivit l'avénement d'Anne au trône.

Mais la famille Dolgoroukow n'était point au bout de ses malheurs. Ainsi qu'il arrive souvent en ce monde, un événement heureux devint la cause première d'une catastrophe épouvantable.

L'habile et rusé baron Schafirow avait obtenu, de Bieren, le rappel

de son gendre le prince Serge Dolgoroukow, exilé à la campagne : il fut même question de l'appeler à un poste diplomatique. Ostermann, ennemi de Schafirow, redoutant de voir ce dernier reprendre de l'influence; Ouchakow, ennemi des Dolgoroukow, craignant leur vengeance, enfin Volynski, rapidement devenu un personnage fort important, et ne se souciant nullement de voir la réapparition, à l'horizon de la cour, d'astres jadis si puissans, se liguèrent ensemble pour convaincre Bieren du danger qu'il y aurait pour lui de laisser reparaître sur la scène une famille, des malheurs de laquelle il avait été l'auteur; on lui démontrait l'utilité, pour lui, d'écraser complétement les Dolgoroukow. Le chef de la chancellerie secrète, Ouchakow, se chargea de lui en fournir le prétexte.

Après la mort de ses parens, le prince Ivan, à Bérëzow, était devenu le chef de la famille, mais sa conduite ne pouvait inspirer aucun sentiment de considération, ni aux siens, ni aux étrangers. — Le malheur épure les coeurs nobles, relève les âmes fortement trempées, mais il exerce une influence dissolvante sur les âmes vulgaires; il les rabaisse encore plus, et au lieu de les améliorer, il les corrompt encore davantage. Le prince Ivan, négligeant son angélique femme, s'était adonné à la boisson; il passait ses journées à se griser en compagnie de quelques petits employés, de prêtres et de bourgeois de la petite ville où s'écoulait son exil. Sa femme, par la trop grande douceur de son caractère, se trouvait incapable d'en imposer aux soeurs de son mari, des filles impérieuses et capricieuses au plus haut dégré. — Les trois frères du prince Ivan étaient des imbéciles, incapables d'apprécier leur adorable belle-soeur, dont l'existence était devenue un véritable martyre. Moralement isolée au sein de cette famille à laquelle elle avait tout sacrifié, contrariée, turlupinée par ses belles-soeurs, délaissée par son mari, elle ne trouvait de consolations qu'auprès du berceau de ses enfans; elle avait deux fils, Michel et Dmitri; le gouvernement lui avait refusé même l'autorisation de prendre une nourrice; parmi les cinq servantes ayant accompagné la famille exilée, aucune des cinq ne se trouvait apte à remplir les fonctions de nourrice; la santé de la princesse Natalie elle-même laissant beaucoup à désirer, elle fut obligée de partager ce doux devoir maternel avec une vache! Les enfans étaient allaités, tantôt par la mère, tantôt par du lait de vache.

La princesse Catherine, l'ex-fiancée impériale, menait à Bérëzow une conduite dissolue : elle avait contracté une liaison avec un lieutenant de garnison, nommé Ovtsyne. Elle était tombée si bas, que parmi les prétendans à ses faveurs se trouvait un certain Joseph Tichine, petit employé *(podiiatchyi)* à la douane de Tobolsk, appelé souvent à Bérëzow par les fonctions et devoirs de sa place. Un jour, Tichine, pris de vin, ayant exprimé ses vues à la princesse Catherine avec trop de sans-façon, Ovtsyne, aidé par un officier appelé Jacques Lihatchew et

un habitant de la ville, Ignace Kachpérow, rouèrent de coups Tichine, lequel jura de se venger.

Sur ses entrefaites, Ouchakow avait envoyé à Tobolsk l'un de ses parens, capitaine aux gardes, pour tendre des embûches aux exilés. Ce capitaine aux gardes engagea Tichine à présenter une délation portant : 1° Que le prince Ivan lui avait parlé de l'impératrice dans les termes les plus outrageans. 2° Qu'il avait chez soi une gravure représentant le sacre de Pierre II. 3° Que le prince Nicolas avait chez soi un livre, imprimé à Kiew, et relatif aux fiançailles de sa soeur avec feu l'empereur. 4° Que le voïévode Bobrovski et le major Pétrow permettaient à la famille exilée de recevoir des visites, et au prince Ivan d'aller chez les habitans de la ville faire bombance et médire de l'impératrice. 5° Que le clergé de la ville venait sans cesse dîner et souper chez la famille exilée.

Le capitaine aux gardes (lequel, si je ne me trompe, portait aussi le nom d'Ouchakow), après avoir reçu cette délation, vint en personne à Bérëzow, en mai 1738, soi-disant à titre d'envoyé, par le gouvernement, pour tous les adoucissemens possibles à apporter à la position des exilés; il venait les voir, mangeait avec eux, se promenait avec eux dans la ville. Ensuite il partit, et immédiatement après son départ, sur l'ordre donné par lui, le prince Ivan fut séparé des siens et jeté dans un étroit cachot, où on lui donnait les alimens les plus grossiers, et en quantité suffisante seulement pour ne point mourir de faim. La princesse Natalie obtint de l'excellent major Pétrow l'autorisation d'aller, la nuit, voir son mari à travers la petite fenêtre de sa prison et lui porter des alimens.

En septembre, par une nuit sombre et pluvieuse, un bateau vint s'amarrer au rivage de la Sosva : des soldats en descendirent, et procédèrent à l'arrestation de trente et une personnes. On les conduisit au bateau, on les mit aux fers, et avant l'aube du jour le bateau faisait voile pour Tobolsk. Parmi les trente et un prisonniers se trouvaient le prince Ivan, Bobrovski, Pétrow, Ovtsyne, Lihatchew, Kachpérow; cinq prêtres : Fédor Pétrovitch Kouznetsow, confesseur du prince Ivan, Élie Prohorow et les trois frères Vassiliew, André, Timothée et Artémius; enfin le diacre Fédor Kakoouline. Arrivés à Tobolsk, ces malheureux furent amenés devant leur juge, et ce juge se trouva être..... le capitaine aux gardes, venu à Bérëzow quatre mois auparavant. — Accusés d'avoir frayé avec les exilés, d'avoir mangé et bu avec eux, ils furent condamnés : Lihatchew et Kachpérow, après avoir été fouettés, furent envoyés en exil à Orenbourg; Bobrovski fut envoyé à Orenbourg pour y être enrôlé comme simple soldat sa vie durant; Pétrow et Ovtsyne furent envoyés aux travaux forcés. Le métropolitain de Sibérie, Antoine Stahovski, eut le noble courage d'intercéder pour les cinq prêtres et le diacre, mais il ne put les sauver : tous les

cinq furent envoyés aux travaux forcés à Ohotsk, les frères Vassiliew, Prohorow et le diacre après avoir été fouettés, et Kouznetsow (pour n'avoir point révélé les confessions du prince Ivan), après avoir été knouté et avoir eu les narines arrachées.

Le prince Ivan fut jeté à Tobolsk dans une prison, où il se trouvait attaché au mur par une chaîne, ayant les pieds et les mains chargés de fers; on ne le laissait point dormir, enfin, on l'amena à tomber dans un tel état d'excitation nerveuse, qu'il se mit à parler de son passé, et, habilement interrogé, il raconta la scène de la confection du faux testament impérial, à Moscou, en janvier 1730. Ce fut un prétexte pour Bieren de donner l'ordre de faire conduire le malheureux à Novgorod, où l'on amena également, de Bérëzow, ses frères et soeurs, et du couvent de Solovetsk, le prince Basile Loukitch. Les oncles du prince Ivan, Serge et Ivan, furent également amenés à Novgorod, où une commission d'enquête fut chargée de les interroger et de les faire parler au moyen de tortures.

C'était en 1739 : la Russie entière — sauf quelques centaines d'Allemands admis à l'exploiter — se trouvait dégoûtée du régime-Bieren; la grande-duchesse Élisabeth et son neveu le petit prince de Holstein, auxquels, en 1730, personne ne songeait et dont on ne parlait qu'avec dédain, se présentaient à l'imagination des nobles russes comme l'une des éventualités les plus sérieuses de l'avenir; la grande-duchesse, par son affabilité, sa bienveillance envers les officiers et les soldats des gardes, s'était déjà rallié un grand nombre de partisans. Bieren et les Allemands commençaient à redouter vivement cette princesse, et dans chaque procès politique, dans toute explosion publique de mécontentement ils croyaient voir la main des amis d'Élisabeth. Il en fut de même cette fois-ci, dans l'affaire Dolgoroukow, et bien à tort : ni les exilés de Bérëzow, ni même l'habile et intrigant captif de Solovetsk n'avaient eu aucune espèce de relations avec les partisans de la *césarevna*, ainsi que l'on appelait Élisabeth dans le temps. Par malheur pour la famille Dolgoroukow, le seul personnage, à Pétersbourg, qui intercédât pour elle, le vieux baron Schafirow, venait de mourir (1 mars 1739). Il avait, à son lit de mort, recommandé son gendre, le prince Serge, et ses petits-fils, à la clémence et aux bontés de cette impératrice Anne qui ne connut jamais ni bonté, ni clémence. Cette recommandation avait encore aiguillonné la haine des ennemis de la famille.

Les interrogatoires eurent lieu avec une dureté, dégénérant souvent en une véritable férocité : les tortures y jouèrent un grand rôle. L'on trouva le moyen de griser le frère cadet du prince Ivan, Alexandre, et de le faire ainsi parler d'une manière très-compromettante pour sa famille. Revenu à lui, dans un accès de désespoir, il saisit un couteau et s'ouvrit le ventre. L'on s'aperçut à temps de cette tentative de suicide :

on lui recousut la plaie; on lui administra les soins nécessaires et on lui sauva la vie.

L'arrêt impérial condamna le prince Ivan à être écartelé; ses oncles les princes Serge et Ivan, et le prince Basile Loukitch, à être décapités; le maréchal Dolgoroukow et son frère Michel à être enfermés, l'un au couvent de Solovetsk, l'autre à la forteresse de Schlüsselbourg, avec confiscation de leurs biens. Parmi les frères du prince Ivan, Nicolas, âgé de 26 ans, fut condamné à avoir le bout de la langue coupé et à être envoyé aux travaux forcés à Ohotsk; Alexis, âgé de 23 ans, à être envoyé au Kamtchatka, pour y servir comme matelot sa vie durant; Alexandre, âgé de 21 ans, fut envoyé aux travaux forcés au Kamtchatka; tous les trois frères reçurent le knout, et leurs trois soeurs furent enfermées dans des couvens. De leurs cousins-germains, les quatre fils du prince Serge, les deux aînés, Nicolas et Pierre, furent enrôlés comme simples soldats; les deux plus jeunes, Grégoire et Basile, furent placés en apprentissage de métiers; le petit Basile fut placé chez un maréchal-ferrant, avec défense de lui enseigner à lire et écrire.

Les supplices eurent lieu le 8 novembre 1739. A une verste environ de la ville de Novgorod s'étend un vaste terrain marécageux, pour arriver auquel on traverse un ravin à lit de ruisseau desséché, appelé le ruisseau de Fédor *(Fédorovskoy routchey)*; sur ce terrain marécageux se trouve le cimetière des pauvres *(skoudelnitchiié kladbistché)*. A un quart de verste de ce cimetière fut dressé un échafaud. L'on commença par donner le knout aux trois frères du prince Ivan; l'on coupa au prince Nicolas le bout de sa langue; ensuite l'on décapita le prince Ivan l'oncle; puis le prince Serge; ensuite le prince Basile Loukitch. Vint le tour d'Ivan le neveu, condamné à être écartelé. Il fit preuve, en ce moment suprême et terrible, d'une admirable fermeté; il vit arriver la mort, et quelle mort! avec un courage véritablement russe. Pendant que le bourreau l'attachait à la fatale planche, il priait Dieu; au moment où le bourreau lui trancha la main droite, il dit: *Je te remercie, oh! mon Dieu;* au moment où on lui trancha la jambe gauche, il dit: *de m'avoir accordé*, et après qu'on lui eut tranché la main gauche, il dit: *d'apprendre à te connaître,* et il s'évanouit. Le bourreau acheva le supplice en lui tranchant la jambe droite, et ensuite la tête. Le petit-fils de la victime, le prince Ivan Mihaïlovitch, écrit dans ses Mémoires inédits : « Une fin aussi inattendue, aussi terrible, aussi pleine de souffrances rachetait tous les péchés de sa jeunesse, et son sang, en arrosant ce sol novgorodien, cet antique berceau de la liberté russe, doit réconcilier sa mémoire avec tous les ennemis de notre famille. » Le petit-fils de la victime a raison en affirmant que tant de souffrances, couronnées par une mort pareille, rachètent bien tous les péchés de la jeunesse, mais l'histoire impartiale ne doit rien taire, et tout en flétrissant

les cruels et infâmes bourreaux du prince Ivan : Bieren, Ouchakow et compagnie, elle ne saurait non plus arracher de ses annales les tristes feuillets du règne de Pierre II.....

L'on creusa immédiatement deux fosses au cimetière des pauvres, et dans chacune de ces fosses l'on plaça un cercueil ; dans chaque cercueil se trouvaient jetés deux cadavres. Après l'avénement d'Élisabeth au trône, le prince Nicolas, frère et neveu des suppliciés, et le prince Michel, fils aîné du malheureux Ivan, bâtirent, près de ce cimetière, une église au nom de Saint-Nicolas ; ils firent transporter et inhumer, dans l'église même, les deux cercueils. Ils se trouvent à gauche de l'entrée, à droite du maître-autel ; au lieu de pierres tumulaires, ils sont recouverts de briques blanchies à la chaux ; aucune inscription, ni noms, ni dates. J'ai visité, en 1849, cette église solitaire, et je me suis incliné, avec une vive et douloureuse émotion, devant ces deux tombes, témoins muets, mais si éloquens, de la vanité de l'ambition et de l'instabilité des grandeurs de ce monde.....

Je parlerai ici de la destinée de ceux des membres de la famille qui avaient survécu à cet horrible supplice. J'ai déjà parlé du maréchal (page 29). Rappelé de son exil, ainsi que tous les Dolgoroukow, par l'impératrice Élisabeth, le maréchal vécut dans les dernières années de sa vie à Pétersbourg, entouré d'égards et de respects. Son frère Michel fut nommé sénateur ; il lui survécut et mourut en 1750, à l'âge de 82 ans.

La veuve du prince Ivan, l'angélique princesse Natalie, resta à Bérëzow où elle fut détenue jusqu'à l'avénement d'Élisabeth au trône. Elle arriva alors à Pétersbourg avec ses deux fils, et vécut dans la maison de son frère, le comte Pierre Schérémétew, lequel, ayant hérité de leur père une fortune de soixante-dix mille serfs, ne voulut donner à ses soeurs qu'une terre de cinq cents serfs à chacune. Le gouvernement restitua aux enfans de la princesse Natalie la terre de Tsarévstchina à Penza, peuplée de 1,200 serfs, et la terre de Volynskoïé près de Moscou ; chacun de ses trois beaux-frères reçut environ 1,500 serfs. Parmi les immenses propriétés confisquées à cette branche de la famille Dolgoroukow, il y en avait encore de bien considérables non-distribuées à d'autres, et faisant partie des domaines de l'état : il s'agissait de 16,000 serfs. La princesse Natalie, pour en obtenir la restitution, eut recours au comte Lestocq, si puissant pendant les premières années du règne d'Élisabeth. Lestocq se faisait fort de faire signer à l'impératrice un oukaze à cet effet, mais il exigeait le don préalable d'une magnifique pendule du prix de 7,000 roubles (environ 50,000 fr. en monnaie actuelle), appartenante au comte Pierre Schérémétew. Celui-ci, un vrai misérable, ne voulut point se séparer de sa pendule pour améliorer l'avenir de sa soeur et de ses neveux, et Lestocq refusa d'intervenir.

L'ainé des fils de la princesse Natalie, Michel, après un mariage

court et stérile avec une Galitsyne, épousa, après une année de veuvage, une Stroganow, et en même temps le second fils de la princesse, Dmitri, achevait ses études et allait entrer dans le monde. C'était en 1757 : la princesse Natalie accomplit le voeu formé par elle depuis longtemps : elle se retira à Kiew et prit le voile sous le nom de *Nectarie*, au couvent de Saint-Froll. La veille du jour où elle allait prononcer ses voeux, elle se rendit sur la rive escarpée du Dniepre, elle ôta de son doigt la bague nuptiale, et après l'avoir baisée en sanglotant, elle la jeta dans le fleuve. Elle finit ses jours dans ce couvent le 3 juillet 1771 ; après 57 ans d'une existence véritablement digne d'une sainte. Elle est inhumée dans la cathédrale du grand couvent *(Lavra)* de Kiew.

Deux ans avant sa mort, l'illustre martyre avait fermé les yeux à son second fils, Dmitri, âgé de 31 ans, et qui habitait Kiew depuis plusieurs années, après s'être survécu à lui-même. Une passion malheureuse avait amené chez lui un ramollissement du cerveau.

La princesse Catherine, l'ex-fiancée impériale, avait été conduite, en novembre 1739, au couvent de la Résurrection à Goritsy, sur le lac de Béloozéro, (généralement connu sous le nom de couvent de Goritskoy), situé au district de Kirilow (province actuelle de Novgorod), dans une contrée boisée et sauvage. Ce couvent avait plus d'une fois servi de prison d'état. Fondé au seizième siècle, par la princesse Euphrosine, veuve du prince André Ivanovitch de Staritsa, oncle d'Ivan-le-Terrible, il avait servi de prison et de tombe à sa fondatrice elle-même, que son terrible neveu y avait fait enfermer, après avoir empoisonné son cousin-germain le prince Vladimir, le fils de la malheureuse Euphrosine. Ensuite ce couvent avait servi de prison à la belle-fille d'Ivan-le-Terrible, Prascovie Mihaïlovna Salovoy, femme de ce czarévitch Ivan que son père tua dans un accès de colère. Dans les premières années du dix-septième siècle, après la chute de la dynastie Godounow, la czarine Xénie Godounow fut enfermée dans le couvent de Goritskoy.

La réclusion de la princesse Catherine fut des plus rigoureuses : il était défendu de la laisser sortir de sa chambre. Au fond du couvent se trouve une arrière-cour pour les écuries et les greniers ; à l'entrée de cette arrière-cour l'on voyait une petite maison, ou plutôt une cabane en bois, avec de petites ouvertures dans les murs tenant lieu de fenêtres ; la porte était verrouillée et fermée à cadenas. Cette cabane servit de prison à la fiancée de Pierre II, mais ni la rigueur de cette détention, ni la dépendance si absolue où elle se trouvait placée vis-à-vis de l'abbesse ne parvinrent à briser, ni même à faire plier ce caractère altier et hautain. L'abbesse était la fille d'un serf, et la princesse Catherine la traitait avec un dédain inouï. Un jour, à la suite d'une scène très-vive, l'abbesse voulut la frapper avec le rosaire qu'elle tenait à la main ; la princesse Catherine fit un pas en arrière, releva orgueilleusement la tête, et en lui montrant du doigt la porte, lui dit : *Ton devoir*

est de respecter la lumière jusque dans les ténèbres: n'oublie point que je suis, moi, une princesse, et toi, tu n'es qu'une esclave! (Ty dolyna ouvajate svét i vo tmé: né zabyvay, chto ia kniajna, a ty holopka). L'abbesse fut tellement stupéfaite, qu'elle sortit de la chambre sans mot dire. Une autre fois, le gouverneur de la province, faisant sa tournée, visita le couvent, où il fut accueilli avec les plus grands honneurs. L'abbesse l'amena dans la prison de la princesse Catherine; celle-ci, à l'aspect du haut fonctionnaire, resta assise. Interpellée, pourquoi ne se levait-elle point, elle tourna le dos sans répondre. Pour la punir, l'on recouvrit d'une planche la petite ouverture donnant le jour à sa chambre, et elle fut condamnée à rester dans l'obscurité. Cette dure captivité se prolongea pendant deux années, jusqu'à l'avénement d'Élisabeth au trône. Alors arriva de Pétersbourg un équipage pour reconduire la princesse Catherine dans la capitale. L'abbesse et les nonnes vinrent se prosterner à ses pieds pour solliciter sa protection; elle quitta avec solennité le lieu de sa prison, et plus d'une fois elle y envoya ensuite des présens et de l'argent.

L'impératrice Élisabeth tenait beaucoup à marier l'ex-fiancée impériale, à laquelle, jadis, le jour de ses fiançailles, elle avait dû venir baiser la main, mais il n'était guère facile de trouver un établissement pour une personne que tout le monde savait être dissolue, d'un caractère impérieux, et laquelle, en même temps, avait trop d'orgueil pour épouser le premier venu. Enfin, en 1745, après trois années de vains efforts, le comte Alexandre Bruce, à peine devenu veuf de sa première femme, aussi une Dolgoroukow, nièce du maréchal, consentit à épouser la princesse Catherine. Après le mariage, les nouveaux époux allèrent à Novgorod saluer les tombes du frère aîné et des oncles de la comtesse. Celle-ci prit froid dans ce voyage; de retour à Pétersbourg, elle tomba malade et mourut bientôt. Sur son lit de mort, elle se fit apporter toutes ses robes et les fit jeter au feu, afin que personne ne puisse les porter après elle: sa hauteur et son extrême orgueil ne la quittèrent point même à ce moment suprême!

Son frère le prince Nicolas, qui avait eu le bout de la langue coupé, obtint de l'impératrice Élisabeth le rang de brigadier et l'autorisation de vivre hors du service. Il se fixa à Moscou; épousa une Galitsyne, une demoiselle d'un âge plus que mûr, et devenu veuf après quelques années de mariage, il épousa en secondes noces une Brédihine, dont le père avait été voïévode à Novgorod en 1739, au moment du supplice de la famille Dolgoroukow. La petite Brédihine, alors âgée de six ans, avait assisté au triste spectacle de ce supplice, et certes, elle ne se doutait nullement que le jeune homme, auquel, en sa présence, l'on venait d'administrer le knout et de couper le bout de la langue, se trouvait destiné à devenir son mari dix-sept ans plus tard. De ce second mariage naquit, entre autres, cette princesse Barbe Dolgoroukow qui faisait

la traite des blancs (voyez page 227). J'ai connu, dans ma jeunesse, le fils du prince Nicolas de son second lit, le prince Alexandre, mort à Moscou en 1844 à l'âge de 86 ans; il était d'une bêtise frisant l'idiotisme; il avait épousé une demoiselle de Litsyne, fille naturelle de ce prince Alexandre Galitsyne qui fut vice-chancelier et grand-chambellan sous le règne de Catherine II.

Le troisième frère de la princesse Catherine, le prince Alexis, envoyé au Kamtchatka pour être enrôlé comme simple matelot, y avait contracté des habitudes d'ivrognerie crapuleuse. De retour de l'exil, devenu officier de marine, il épousa une princesse Mychetski, et il en eut un fils, Grégoire, mort en 1812 sans avoir été marié, un homme fort distingué et fort respectable, l'un des principaux francs-maçons russes de son temps. Devenu veuf, le prince Alexis se remaria avec une veuve Pléstchéiew; il en eut un fils, Ivan, et une fille, la princesse Pierre Menchikow. Devenu veuf pour la seconde fois, il prit pour maîtresse la femme d'un matelot, dont il eut quatre fils, Paul, Jacques, Alexis et André; après la mort du mari-matelot, le prince Alexis épousa sa maîtresse; les quatre garçons assistèrent au mariage de leur mère; lorsque le prêtre, suivant le rit, conduisit les nouveaux époux trois fois autour du lutrin placé au milieu de l'église, et sur lequel se trouve déposée la croix, les quatre garçons suivaient leur mère, à la robe de laquelle on les avait rattachés par des rubans roses; cela constituait jadis en Russie une légitimation et s'appelait *privéntchivate*. L'un de ces garçons, Alexis, fut plus tard ministre de la justice sous le règne de l'empereur Nicolas.

Le plus jeune des frères de la fiancée impériale, le prince Alexandre Dolgoroukow, au retour de l'exil, épousa une Matiouchkine, dont le père, Cyrille Pétrovitch, était un cousin issu de germain de Pierre I et l'oncle germain du comte Matiouchkine. Ce fut l'un des petits-fils du prince Alexandre qui, à Perm, fit servir à ses convives, à dîner, son chien rôti (voyez page 4). J'ai raconté plus haut comment les inquisiteurs de Bieren avaient arraché au prince Alexandre, sous l'influence des fumées de vin, les dépositions les plus compromettantes pour sa famille. Au retour de l'exil, ses frères et soeurs ne voulurent jamais le voir; ses enfans n'étaient point désignés autrement, dans le langage de famille, que sous le nom de *branche maudite*, et ceci dura jusqu'au moment où son fils aîné, Alexandre, obtint la bienveillance de l'empereur Paul qui le nomma sénateur et conseiller privé actuel. La bienveillance impériale, en Russie, passe avant tout : elle fit évanouir cette *vendetta*.

J'ai déjà dit que la soeur aînée de la princesse Catherine, Anna, ne se maria point, et la plus jeune, Hélène, épousa le prince George Iouriévitch Dolgoroukow, rappelé de Sibérie, où il avait été envoyé par Bieren aux travaux forcés dans la ville de Kouznetsk. Le prince George mourut en 1747; la princesse Hélène lui survécut d'un demi-siècle;

elle mourut en 1799, dans la 84e année de son âge. Elle habitait Moscou, où elle vivait assez retirée; dans sa maison régnait une étiquette solennelle et minutieuse qui éloigna d'elle beaucoup de monde; dans son salon, l'on voyait les portraits de sa soeur Catherine et de Pierre II, avec des couronnes impériales placées au-dessus des cadres; en général, la princesse Hélène était connue par son excessive fierté et un orgueil poussé jusqu'au ridicule.

Les quatre cousins-germains de la fiancée impériale, les fils du malheureux prince Serge, décapité à Novgorod, furent également rappelés par l'impératrice Élisabeth et nommés officiers aux gardes. L'un d'eux, le prince Pierre, devint un officier-général fort distingué. Il fut tué à la prise, par nos troupes, de la ville de Hotine en Bessarabie, en 1769, et se trouve inhumé dans la cathédrale du grand couvent (*lavra*) de Kiew. Il laissa une fille naturelle, Anna Pétrovna Roukow, laquelle épousa le prince Alexis Léontiévitch Shahovskoy.

Mon trisaïeul et sa femme avaient été exilés à la campagne; n'ayant joué aucun rôle important, ils avaient échappé à la confiscation, mais si Bieren ne les avait point dépouillés, les amis de ma trisaïeule, les jésuites et les abbés, y avaient suppléé; les pieux personnages, *ad majorem Dei gloriam*, avaient littéralement dévalisé la princesse Irène. De ses quatre fils, le second et le troisième, Nicolas et Alexandre, se trouvaient vis-à-vis de rien; l'aîné, Vladimir, et le plus jeune, Pierre, mon bisaïeul, avaient une fortune personnelle, léguée à chacun d'eux par leurs marraines; le prince Pierre possédait quatre mille serfs, à lui légués par sa marraine la czarine Prascovia, veuve du czar Ivan V et mère de l'impératrice Anne. Il va sans dire que sous le règne de celle-ci l'on ne toucha point à une fortune prenant sa source dans la munificence de la mère de l'impératrice, mais mon bisaïeul était destiné à se voir ruiné par une autre voie. Il avait épousé, à l'âge de 19 ans, Sophie Pétrovna Apostoll, petite-fille du hetman petit-russien de ce nom, une jeune personne d'une éducation fort distinguée, son père lui-même en ayant reçu une très-remarquable pour son temps (voyez page 223). Mais le ménage ne resta point uni; mon bisaïeul faisait de fréquentes et longues absences, laissant sa femme dans la maison de son beau-père; pendant l'une de ces absences, il commit l'insigne folie de donner à l'une de ses tantes, la princesse Eudoxie Pétrovna, une vieille fille dominée par la passion du jeu, une procuration pour l'administration de ses biens, au lieu de donner cette procuration à sa femme. Dans cet acte, il inséra, suivant l'absurde usage si souvent usité en Russie, la clause d'autorisation pour engager et vendre les biens. La vilaine princesse Eudoxie, ayant fait des pertes considérables au jeu, vendit les biens de son trop confiant neveu, et le réduisit à la misère. Force fut alors à mon bisaïeul de continuer son service dans l'armée, et de vivre de ses appointemens, de colonel d'abord, de brigadier ensuite, enfin de général-major, jusqu'à

sa mort, arrivée en 1773, à l'âge de 52 ans. Sa femme continua à résider en Petite-Russie chez son père. Je parlerai plus loin de leurs enfans.

Ici je reviens à ma trisaïeule, la catholique princesse Irène.

Sous le règne d'Élisabeth, elle et son mari revinrent à Pétersbourg, et se trouvaient, grâce aux jésuites et aux abbés, dans le dénuement le plus absolu. L'impératrice Élisabeth, fort bigote, exigea de la princesse Irène une abjuration positive de la religion catholique. N'osant désobéir à l'impératrice, ma trisaïeule profita de ce que le prêtre, chargé de recevoir son abjuration, ignorait le latin; elle lui persuada que l'acte ne serait valable que pour autant qu'il serait prononcé en cette langue; elle prononça, la figure rayonnante, un discours en latin, dans lequel elle abjura solennellement, positivement et irrévocablement..... la religion luthérienne (qu'elle n'avait jamais professée), et l'impératrice disait à tout venant : *je vois qu'Irène Dolgoroukow m'est bien dévouée; elle s'est empressée d'abjurer le papisme et de revenir à l'orthodoxie!*

L'obligation de pratiquer extérieurement notre religion pesait beaucoup à la princesse Irène; elle sollicita l'autorisation de faire un voyage à l'étranger. Mais déjà l'histoire de la fausse abjuration commençait à transpirer; on lui refusa un passeport; et elle se trouvait surveillée à Moscou où elle avait fixé son séjour. Alors elle se mit à réunir ses dernières ressources dans le but de s'enfuir par Smolensk et la Pologne pour se rendre à Rome; elle allait se mettre en route lorsqu'elle tomba malade et mourut le 28 novembre 1751, dans la 52e année de son âge. Elle est inhumée, à Moscou, dans le couvent de Bohoïavlenskoy.

Son mari, mon trisaïeul le prince Serge Pétrovitch, lui survécut de dix années. Il fut, après la mort de sa femme, ministre à Constantinople et président du collége du commerce, postes fort lucratifs, dans lesquelles il se signala par son intégrité.

Des frères de mon bisaïeul, les princes Nicolas et Alexandre furent des hommes médiocres, mais l'aîné, le prince Vladimir Serghéiévitch, avait beaucoup d'esprit, d'instruction, un mérite sérieux; c'était un habile diplomate, mais en même temps un homme respectable, un homme de coeur et d'honneur, ayant toujours su garder et conserver sa dignité, ce qui n'était guère facile en Russie à cette époque. Après avoir fait d'excellentes études, il était entré dans le corps du génie militaire, mais la dignité de sa conduite lui avait valu l'aversion du tout-puissant comte Pierre Schouvalow. Blessé de ne point voir le prince Vladimir se ranger parmi ses courtisans, il lui refusait tout avancement, et au moment de l'avénement de Catherine II au trône, mon arrière-grand-oncle, déjà âgé pour lors de 45 ans, avait seulement le rang de lieutenant-colonel. Catherine était douée d'un coup d'oeil d'aigle pour discerner les hommes et les apprécier à leur juste valeur. La paix entre la Russie et la Prusse se trouvait signée; il s'agissait d'envoyer un ministre à

Berlin, à la cour de Frédéric II, poste éminent et brillant, mais fort difficile : l'habileté et l'astuce de Frédéric égalaient son génie. L'impératrice appela à ce poste le célèbre prince Nicolas Répnine, l'un des hommes les plus remarquables de son temps, mais peu de mois après, elle confia à Répnine une mission encore plus importante : celle de ministre à Varsovie. L'ambassadeur russe en Pologne, le comte Keyserlingk, devenu vieux, infirme et n'ayant d'ailleurs jamais brillé par l'énergie, se trouvait, malgré son grand esprit, insuffisant en présence de l'éventualité prochaine de la mort du vieux roi Auguste III, dont la couronne était convoitée par Catherine pour son ancien amant Poniatowski. Le prince Répnine, intelligent, rusé, énergique et souple à la fois, fut envoyé à Varsovie; le prince Vladimir Serghéiévitch fut avancé comme colonel et nommé ministre auprès de Frédéric II. Il occupa ce poste important pendant vingt-cinq années consécutives, jusqu'après la mort du célèbre roi, qui lui témoigna toujours estime et bienveillance.

Je vais narrer ici une anecdote fort connue dans son temps, et je la transcris sans l'accompagner d'aucun commentaire. La bigoterie catholique de ma trisaïeule la princesse Irène, les extravagances commises par elle dans ce sens, avaient eu le résultat ordinaire produit, par des exagérations, sur l'esprit des membres de la famille, témoins rapprochés et intimes de tout ce qui a lieu. Les fils de la bigote princesse Irène, les élèves de l'abbé Jubé étaient, à l'exception du seul prince Alexandre, complétement incrédules. Le prince Vladimir, la veille de son départ de Pétersbourg pour Berlin, soupait avec le prince Alexandre, lequel faisait ses préparatifs de voyage pour Madrid, où il allait se rendre en qualité de chargé d'affaires de Russie. Les deux frères se donnèrent parole à ce que le premier d'entr'eux venant à mourir, viendrait avertir l'autre de ce qu'il en est au-delà de la tombe. Plusieurs années après, mon aïeul, attaché à la légation de Russie à Berlin, vit un matin son oncle singulièrement affecté, triste et préoccupé. Il lui demanda s'il n'était point indisposé, et reçut pour réponse, que la nuit, étant éveillé, il avait vu apparaître l'ombre de son frère, et avait entendu ces paroles : *mon frère, il faut avoir de la foi (brate, vér)*. Plus tard, la poste de Madrid apporta la nouvelle que le prince Alexandre y était décédé après une courte maladie, et décédé dans la nuit même de la vision ! J'ai connu des personnes qui avaient entendu raconter ce fait au prince Vladimir lui-même*.

Après la mort de Frédéric II, le prince Vladimir, ne se trouvant guère en bons termes avec le nouveau roi Frédéric-Guillaume II, sollicita son rappel, d'autant plus que devenu septuagénaire, il aspirait au repos. Il vint se fixer à Moscou, et il y finit ses jours en 1803, à l'âge de 86 ans. Il avait adopté les enfans de son frère Nicolas, mort en 1781 :

* Ma grand'mère, ma tante Korsakow, le comte Pierre Tolstoy, enfin le vieux Mouraview-Apostoll, le père des décembristes.

Serge et Pauline. Celle-ci fut recherchée en mariage par un officier aux gardes dont le prince Vladimir ne voulut point entendre parler, ne le considérant point comme un parti sortable pour sa nièce; cet officier aux gardes devint plus tard le célèbre comte Rastaptchine. La princesse Pauline épousa un Latchinow, et devenue veuve, elle se remaria avec Jacques Lanskoy*. Je parlerai plus loin du prince Serge, marié à une comtesse Vassiliew, et connu sous le sobriquet de *calembourg*, vu qu'il abusa toute sa vie de ce genre d'esprit, à la longue si fatigant pour les auditeurs. Le prince Vladimir lui légua sa fortune et sa bibliothèque, dans laquelle se trouvait un journal manuscrit de sa vie. Ce journal est aujourd'hui entre les mains du fils du prince Serge, le prince Alexandre; celui-ci, un plat courtisan et borné comme une toupie, n'a jamais voulu communiquer à personne ce manuscrit, dont l'importance historique ne pourrait être mise en doute : le prince Vladimir ayant beaucoup vu dans sa vie; ayant été à même, par sa position et son esprit, de bien juger les hommes et les choses.

Le plus jeune des frères de mon trisaïeul, le prince Vladimir Pétrovitch, était un homme d'esprit. Fort jeune encore, il avait épousé une princesse Hilkow, unique rejeton de la branche cadette de cette famille, et à ce titre, une riche héritière. Sous le règne d'Élisabeth, il fut gouverneur de Riga, et après la mort du vieux maréchal Lascy, gouverneur de Livonie et d'Esthonie. Il mourut à Riga en 1761, à l'âge de 54 ans. Il avait eu deux fils, Basile et George, deux hommes fort distingués, dont je parlerai par la suite, et quatre filles †.

* Frère du favori de Catherine II. De son premier mariage avec Latchinow elle eut deux fils, dont l'un a été marié à une comtesse Tolstoy. De son mariage avec Jacques Lanskoy elle eut un fils, beau comme un Adonis, tué en duel au moment où il allait épouser la belle princesse Sophie Ouroussow (aujourd'hui la princesse Léon Radziwill), et deux filles : madame Kaïssarow, qui habite Paris, et la comtesse Constantin Suchtelen, qui habite Naples.

† 1) Catherine, mariée à l'amiral Ivan Iacovlévitch Barsch, dont le père, danois d'origine, était entré dans la flotte russe sous le règne de Pierre I, et mourut vice-amiral en 1755; 2) Pauline, mariée à Ivan Ivanovitch Mélissino, d'origine grecque, un homme fort distingué, curateur de l'université de Moscou pendant un quart de siècle (1771—1795); 3) Alexandrine, mariée au prince Jacques Kozlovski (un cousin-germain du Kozlovski, chef de brigands à Kostroma (voyez page 272); enfin, 4) Natalie, mariée au maréchal prince Saltykow, et dont j'aurai à parler par la suite.

CHAPITRE XII

SOMMAIRE : L'impératrice Anne; son caractère, ses habitudes; son genre de vie. — *L'istopnik* Milutine. — Les six bouffons de cour : Balakirew, Lacosta, Pedrillo, le prince Nikita Volkonski, le prince Michel Galitsyne, le comte Alexis Apraxine. — Mariage de Pedrillo avec une chèvre. — Cruelle destinée de Galitsyne; son mariage avec une femme sauvage. — La maison de glace sur la Néva. — La position de ces malheureux bouffons de cour. — La princesse Anne de Brunswick, nièce de l'impératrice. — Son mari le prince Antoine-Ulric. — Bieren, sa naissance, sa carrière, son mariage. — De quelle façon il est élu duc de Courlande. — Sottise et hauteur de sa femme. — Mauvaise éducation de ses enfans, qui sont les enfans de l'impératrice Anne. — Sa lettre au maréchal duc de Biron et réponse de celui-ci. — Le caractère de Bieren, sa rapacité, les adulations dont il est entouré. — Les frères de Bieren. — Son fils aîné; le troisième mariage de celui-ci. — La descendance de Bieren.

L'impératrice Anne était d'une taille au-dessus de la moyenne, forte, grasse, hommasse dans son maintien, ses allures, ses propos et ses goûts; ainsi elle avait la voix masculine et dure; elle aimait l'exercice du cheval, la chasse, et en été, à Péterhoff, elle avait toujours, dans sa chambre, des fusils chargés : elle se mettait à la fenêtre, et tirait aux moineaux, aux pies, aux hirondelles. Dans la cour du palais d'hiver (situé sur l'emplacement du palais actuel; l'ancienne maison du grand-amiral comte Apraxine, léguée par lui à Pierre II, et fort agrandie par l'impératrice Anne, qui l'habitait en hiver), elle avait fait arranger non-seulement un tir, mais encore une espèce de manége pour la chasse, dans lequel on lui amenait des bêtes sauvages..... Ainsi, la *Gazette de Saint-Pétersbourg* du 14 mars 1737 annonce que « l'avant-veille, S. M. I., notre très-gracieuse souveraine, a daigné » s'amuser à donner la chasse à une femelle de sanglier (*dikaïa svi-* » *nïia*), qu'elle a bien voulu tuer de ses propres mains. » — Le 25 juillet suivant, le même journal annonce, que la semaine dernière avait eu lieu, sous les yeux de l'impératrice, un concours pour le tir aux oiseaux; les prix consistaient en bagues d'or, ornées de diamans. — Le 27 avril 1738, le même journal annonce que l'impératrice avait tué de ses mains un sanglier et un jeune cerf. — Le 8 août 1740,

deux mois avant la mort de l'impératrice, le même journal annonce que pendant le séjour de S. M. à Péterhoff (c'est-à-dire en trois mois), il avait été tué aux chasses impériales : 9 cerfs, 16 chevreuils, 4 sangliers, un loup, 374 lièvres, 68 canards sauvages, 16 grands oiseaux de mer, etc.

L'impératrice poussait la passion de la chasse au point de contraindre sa nièce, la douce et flegmatique princesse Anne, à y prendre part dès l'adolescence; ainsi en 1737, lorsque cette jeune princesse se trouvait encore dans sa dix-neuvième année, la *Gazette de St-Pétersbourg* imprime, dans son N° du 21 février : « S. M. I., notre très-gracieuse » souveraine daigne s'amuser à peu près tous les jours, pendant une » heure avant son dîner, dans son palais d'hiver, à la chasse au loup » ou bien à celle de l'ours. Avant-hier S. M. I. s'est donnée le plaisir » de se faire amener un cerf douze cors, que S. A. la princesse Anne » a tué ensuite d'une balle de fusil. »

Des oukazes de l'impératrice prohibaient, *sous les peines les plus sévères*, à tous les particuliers sans exception, et pendant toute l'année : 1° la chasse aux environs de Pétersbourg et de Péterhoff; 2° la chasse aux lièvres à cent verstes de distance, et 3° la chasse aux perdreaux gris à deux cents verstes de distance de Pétersbourg et de Péterhoff. L'expression : « les peines les plus sévères » sous le règne de la « très-» gracieuse » impératrice Anne, équivalait à celle d'être knouté et se voir les narines arrachées.

Altière, méchante, cruelle, l'impératrice Anne s'était attirée l'aversion et même la malédiction de sa mère, laquelle lui avait pardonné seulement sur son lit de mort, grâce aux instances de Pierre I et de Catherine. Elle se levait entre sept et huit heures du matin; sa toilette de propreté ne durait guère longtemps; impossible d'être plus sale qu'elle ne l'était, mais elle avait la passion du luxe, et après avoir pris le café, elle examinait ses étoffes et ses bijoux. A neuf heures venait l'un des ministres, ou le secrétaire du cabinet; elle signait des papiers, le plus souvent sans les lire, et se rendait au manége de Bieren, où elle avait une chambre, spécialement à elle destinée; dans ce manége, elle montait à cheval, examinait les chevaux, donnait des audiences. Ensuite elle s'amusait à tirer aux animaux ou bien aux oiseaux; à midi elle rentrait au palais, et se mettait à table avec la famille Bieren; les jours de gala elle dînait en public, sous un dais, avec sa nièce la princesse Anne, et la grande-duchesse Élisabeth, mais dans les dernières années de sa vie, elle avait cessé de dîner en public. Dans ses appartemens intérieurs, elle portait d'ordinaire une longue robe de chambre à l'orientale, couleur bleu-claire ou vert tendre, et sur la tête, au lieu de bonnet, un mouchoir rouge noué comme le font les femmes de la petite bourgeoisie en Russie. Après son dîner, elle se couchait pour se reposer sur son lit, avec Bieren à côté d'elle; madame Bieren et les enfans

se retiraient chez eux. Après une heure environ de sieste, elle se levait, ouvrait la porte de la chambre voisine, dans laquelle se trouvaient assises ses demoiselles d'honneur, travaillant à l'aiguille, et leur criait : « allons, filles, chantez ! » *(Nou, dévki, poyté !)* et les demoiselles d'honneur devaient chanter jusqu'au moment où l'impératrice leur criait : assez ! (Voyez, à la page 120, l'anecdote relative aux deux demoiselles Saltykow). Dans la soirée, il y avait souvent des réceptions à la cour, ce que l'on appelait alors *courtag;* l'on y jouait un jeu effréné au pharaon et au quinze; des sommes de dix et quinze mille ducats passaient de main en main dans une seule soirée. L'impératrice tenait elle-même une banque de pharaon; les personnes qu'elle invitait à pointer pouvaient seules le faire; elle faisait payer sur-le-champ ce qu'elle perdait et ne réclamait jamais l'argent de son gain, aussi la faveur d'être admis à pointer à la banque impériale était-elle ardemment recherchée et vivement jalousée.

Malpropre dans sa personne et dans son intérieur, elle avait une passion effrenée pour le luxe, d'autant plus que Bieren adorait le luxe, et les goûts, comme les antipathies de ce misérable faisaient loi pour l'impératrice : elle aimait ce qu'il aimait, elle détestait ce qu'il détestait; elle était gaie lorsque lui se montrait gai; elle tombait dans la tristesse lorsque Bieren devenait triste. Le favori aimait les couleurs voyantes; aussi les habits noirs étaient-ils proscrits de la cour. Arriver à la cour revêtu d'un habit de couleur sombre, c'était s'exposer à recevoir un fort mauvais accueil; aussi tout le monde portait-il des vêtemens de couleurs voyantes; l'on n'apercevait que le bleu clair, le vert pâle, le jaune, le rose. Des vieillards, comme le prince Alexis Tcherkaski et le vice-chancelier Ostermann, arrivaient au palais en habit couleur rose tendre; le vice-chancelier, avare et peu soigné dans ses vêtemens, avait des habits d'une médiocre propreté, et pour faire sa cour à l'impératrice, il prenait part, lors des bals, à la danse, ou plutôt à la promenade au son de la musique, appelée la polonaise; il se traînait avec effort et douleur sur ses jambes goutteuses, mais toujours le sourire à la bouche et le visage épanoui.

Il y avait souvent spectacle à la cour; l'on y jouait des comédies allemandes et italiennes; l'impératrice aimait surtout celles où l'on se donne des coups de bâton; alors elle riait, de sa grosse voix, à gorge déployée. Elle fut cependant la première à introduire l'opéra italien en Russie : ceci eut lieu en 1736.

Personne n'osait arriver jusqu'à l'impératrice sans en avoir obtenu l'autorisation de Bieren; malheur à l'audacieux qui eût essayé de le faire à l'insu du favori. Tous les hommes du service de la cour, depuis le grand-maréchal du palais, comte Reinhold de Loewenwolde, et jusqu'aux derniers chauffeurs de poëles, étaient des créatures de Bieren; il les plaçait et les changeait à volonté. Le chauffeur des poëles des

appartemens intimes *(komnatnoy istopnik)* était l'une des créatures les plus dévouées du favori; il entrait, pour allumer les poëles, dans la chambre à coucher de l'impératrice pendant qu'elle et Bieren dormaient encore; ensuite, il y rentrait pour soigner le feu; alors l'impératrice et Bieren venaient de se lever. Il fut d'usage, à la cour de Russie, et cela jusqu'à l'avénement au trône de Catherine II, que tout serviteur de la cour, entrant dans la chambre, fût-ce pour apporter un verre d'eau, devait baiser la main de l'impératrice. Mais l'*istopnik*, vu ses fonctions auprès des poëles, était trop malpropre pour être admis au baise-main; trouvant l'impératrice levée, il se prosternait, lui baisait le pied, et accomplissait ensuite la même cérémonie à l'égard des pieds de Bieren. Cet *istopnik* fut anobli le 3 mars 1740, et reçut des armoiries parlantes : trois couvre-poëles *(viiouchki)* d'argent, entourant un chevron d'or en champ d'azur. Il s'appelait Alexis Milutine; de ses arrière-petits-fils, l'un est aujourd'hui ministre de la guerre, et un autre ministre secrétaire d'état du royaume de Pologne.

La veille des grandes fêtes, le *ghénéralilet*, les personnes de la cour et les officiers aux gardes venaient féliciter l'impératrice; ils lui baisaient la main, et elle présentait à chacun d'eux un verre de vin. Le 19 janvier, jour anniversaire de l'avénement de l'impératrice au trône, était consacré aux libations; plus on buvait et plus on témoignait de sa joie, par conséquent l'on se montrait sujet fidèle. Nul ne faisait preuve, ce jour-là, d'un dévouement plus ardent à sa souveraine que le grand-écuyer prince Alexandre Kourakine, l'un des premiers ivrognes de son temps *.

L'impératrice Anne aimait les bouffons; elle en avait six, dont deux avaient encore rempli ce métier à la cour de Pierre I : Balakirew, un homme d'une bonne famille, et Lacosta, un israélite portugais baptisé, auquel Pierre I avait, par plaisanterie, fait cadeau d'un îlot inhabité sur la mer Baltique avec le titre de « czar des Samoyèdes. » Les autres quatre bouffons étaient : le prince Michel Alexéiévitch Galitsyne, son gendre le comte Alexis Pétrovitch Apraxine, le prince Nikita Fédorovitch Volkonski, enfin, un italien nommé Pedrillo, venu à Pétersbourg en qualité de violon d'orchestre théâtral, mais ayant jugé plus lucratif de se constituer bouffon de la cour. Il gagna, à remplir ce métier pendant neuf années consécutives, une petite fortune assez ronde, et après la

* Ce fait me rappelle qu'il y a une trentaine d'années de cela, le prince Boris Ioussoupow, si connu par sa mauvaise éducation et par son talent pour l'usure, s'était, à un grand dîner au club anglais de Pétersbourg, grisé au point qu'on le retrouva ensuite sans connaissance dans l'endroit *le plus écarté* du club. L'empereur Nicolas, rencontrant Ioussoupow, deux jours après, sur le grand quai, lui dit d'une voix sévère : "vous vous êtes grisé au club; c'est inconvenant." — Ioussoupow répondit : 'Sire, l'on m'avait proposé de boire à la santé de V. M., et dans ce but je suis prêt à vider un tonneau de vin." — L'empereur sourit gracieusement et passa son chemin.

mort de l'impératrice Anne, lors de la suppression des bouffons par la régente duchesse de Brunswick, Pedrillo se retira en Italie, où il vécut fort à son aise. Lui et Lacosta étaient les bouffons favoris de l'impératrice; elle avait institué pour eux une décoration spéciale, appelée l'ordre de San-Benedetto; ce n'était, ni plus ni moins, que la croix en miniature d'Alexandre Nevski suspendue à la boutonnière à un ruban rouge (le ruban de la couleur de cet ordre), ce qui devait médiocrement flatter les généraux et les dignitaires décorés de l'ordre d'Alexandre Nevski.

Un jour, Bieren dit à Pedrillo : « est-il vrai que tu es marié avec une chèvre? » — « Monseigneur, non-seulement je suis marié, mais encore ma femme est enceinte, et j'espère que l'on me donnera assez d'argent pour pouvoir bien élever mes enfans ? » Quelques jours après, il vient annoncer à Bieren que sa femme la chèvre est accouchée, et il sollicite que suivant l'ancien usage russe, l'on vienne faire une visite à l'accouchée et lui présenter un cadeau d'un ou de plusieurs ducats, suivant la fortune de chacun. L'on dressa, sur le théâtre de la cour, un lit, où l'on coucha Pedrillo avec la chèvre attachée à ses côtés; l'impératrice, la cour, les officiers aux gardes vinrent chacun saluer la chèvre et lui faire un présent. Cette ignoble bouffonnerie rapporta à Pedrillo plus de 10,000 roubles (environ 65,000 francs de monnaie actuelle).

Le prince Nikita Fédorovitch Volkonski était un homme d'une cinquantaine d'années, beau-frère d'Alexis et de Michel Bestoujew-Rioumine; il avait été condamné à remplir l'office de bouffon par une vengeance personnelle de l'impératrice; celle-ci avait voulu le punir de la guerre acharnée faite, par la femme de Volkonski, à elle et à ses soeurs, c'est-à-dire aux trois filles du czar Ivan V. Le prince Nikita avait deux fils déjà officiers; l'aîné des deux, Michel, un homme fort distingué, fut plus tard, sous le règne de Catherine II, ambassadeur en Pologne et gouverneur-général de Moscou. (Le prince Michel a été le beau-père du maréchal prince Prozorovski et le grand-père maternel de la princesse Théodore Galitsyne).

Pour se bien faire une idée de la bassesse de la noblesse russe et de tout ce qu'elle est prête à endurer, il faut se représenter que les beaux-frères de Volkonski, Michel et Alexis Bestoujew, occupaient les postes diplomatiques les plus élevés, et dans la dernière année du règne d'Anne, Alexis Bestoujew fut appelé, à Pétersbourg, aux fonctions les plus éminentes de ce temps : celles de ministre du cabinet, tandis que son beau-frère se trouvait contraint de remplir à cette même cour le rôle de bouffon, conspué et maltraité par chacun !

Le bouffon prince Michel Galitsyne était le petit-fils de ce célèbre prince Basile Galitsyne, le premier ministre et l'amant de la czarine Sophie, exilé par Pierre I au fin fond du nord de la Russie, où il mourut

après 24 années de l'exil le plus dur. Avec lui avait été exilé son fils aîné Alexis, marié à une Kvachnine; celui-ci tomba dans une mélancolie profonde, et précéda son père dans la tombe. Le prince Michel était né l'année même de la terrible catastrophe venant atteindre son père et son illustre aïeul, en 1689; devenu adolescent, il avait été enrôlé comme simple soldat, et à l'âge de 40 ans passés, il occupait le rang fort modeste de major dans un régiment de ligne. Il avait épousé une demoiselle Hvostow, dont il eut un fils, Nicolas, plus tard marié et décédé sans laisser d'enfans, et une fille, Hélène, qui épousa le comte Alexis Apraxine. Devenu veuf, le prince Michel avait voyagé; en Italie il avait épousé une personne du pays, et sous son influence, il avait embrassé le catholicisme. Cette personne étant d'une naissance fort ordinaire, il n'avait osé déclarer ce mariage, craignant les reproches de sa parenté, composée de gens riches et haut placés dans la société russe. Revenu en Russie avec sa femme, il l'avait logée à Moscou, au quartier allemand *(niémétskaïa sloboda)*, et ce fut seulement en 1736 qu'à la cour l'on apprit son mariage et le lieu de séjour de sa femme. Depuis la mort du maréchal Galitsyne, Bieren et les Allemands avaient commencé leurs persécutions contre cette famille si haut placée en Russie, et ils furent enchantés de lui infliger un sanglant affront. Le prince Michel Alexéiévitch fut condamné à remplir, à la cour, l'office de bouffon; le courage lui manqua de se soustraire, par la mort, à ce rôle abject. Sa femme fut arrêtée à Moscou, conduite à Pétersbourg, et remise entre les mains de la chancellerie secrète; j'ignore ce qu'elle devint, mais le mariage fut cassé et déclaré non-avenu. Dans la dernière année du règne d'Anne, l'impératrice ordonna de marier ce malheureux Galitsyne avec une kamtchadale, ou quelque chose d'approchant; cette femme, âgée de 30 ans, laide et sale, s'appelait Eudoxie Ivanovna; elle n'avait pas même de nom de famille; on lui donna celui de Boujéninova (en l'honneur de la *boujénina*, l'un des mets favoris de l'impératrice). Le mariage fut célébré en février 1740, au milieu de la réunion de représentans d'un grand nombre de peuplades sauvages, convoqués exprès à cette occasion; les nouveaux mariés furent conduits à l'église dans une cage placée sur le dos d'un éléphant. Les invités les suivaient dans des traîneaux attelés de boeufs, de chiens, de rennes, de boucs et de porcs; il y eut un grand festin dans le vaste manége de Bieren; puis un bal où chaque nation dansa les danses de son pays au son de sa musique nationale: ce fut un vacarme et un tintamarre à nul autre pareils. Ensuite les nouveaux mariés furent contraints de passer la première nuit de leurs noces enfermés à clef dans une maison de glace, construite sur la Néva. Le 24 novembre suivant, Eudoxie Ivanovna mit au monde un fils, appelé André, la souche de la branche aînée actuelle des princes Galitsyne.

L'infortuné prince Michel avait reçu, à la cour, le sobriquet de

kvasnik, et voici à quelle occasion : un jour, l'impératrice ayant demandé un verre de *kvas*, en but la moitié, et versa l'autre sur la tête du malheureux. Les courtisans, comme de raison, trouvèrent cette infâmie d'un comique délicieux et charmant, et Galitsyne fut salué du sobriquet de *kvasnik*, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Après l'avénement de la duchesse de Brunswick à la régence, en novembre 1740, le malheureux Galitsyne obtint l'autorisation de se retirer à Moscou. Sa femme sauvage y mourut en 1742, après avoir donné le jour à un second fils, nommé Alexis (mort célibataire). Le prince Michel se remaria une quatrième fois : il épousa encore une Hvostow, dont il eut trois filles, et mourut en 1775, à l'âge de 86 ans.

Le comte Alexis Apraxine avait été enrôlé parmi les bouffons de cour pour le punir d'avoir secrètement embrassé le catholicisme sous l'influence de son beau-père Michel Galitsyne. Il était le neveu du grand-amiral et du grand-échanson comtes Apraxine. Le fils du grand-échanson et le cousin-germain du bouffon, le comte Fédor, le trisaïeul des comtes Apraxine actuels, le même qui avait joué un rôle si honteux en 1730, supportait tranquillement cet affront infligé à sa famille et remplissait platement ses fonctions de chambellan sans sourciller. A la même époque faisait son apparition sur la scène politique Étienne Apraxine, depuis maréchal, l'unique représentant des *véritables* Apraxine. Il avait été élevé dans la maison du comte Pierre, le père du malheureux bouffon, et il ne prêta jamais à ce dernier l'appui de son crédit, crédit pourtant bien influent, puisque la mère d'Étienne Apraxine se trouvait remariée au comte Ouchakow, chef de la chancellerie secrète, et l'un des plus puissans personnages de l'époque. Mais en Russie, pays de platitude et de bassesse, la disgrâce de cour brise, à peu d'exceptions près, et les liens de famille et ceux de la reconnaissance; sous ce rapport, comme sous bien d'autres, la Russie est encore l'Asie, et ne cessera de l'être que le jour où se lèvera pour elle l'aurore bienfaisante d'un régime constitutionnel.....

Les dimanches, lorsque l'impératrice Anne et sa cour, après avoir ouï la messe au pied de l'autel de ce Dieu de bonté et d'égalité qui proclame les hommes frères entre eux, leur prescrit l'amour mutuel et ordonne aux puissans la bienveillance envers les faibles, — traversaient les salles du palais pour rentrer dans les appartemens intérieurs, les malheureux bouffons étaient obligés de se trouver dans l'une des salles sur le passage du cortége. Ils devaient rester accroupis par terre, dans la position de poules pondant des oeufs, et crier *coucouricou*. Les courtisans s'amusaient à leur tracer sur le visage, avec un morceau de charbon, des moustaches, des favoris, etc. Ils devaient supporter tout cela! Dans le cortége se trouvaient des parens de Volkonski, de Galitsyne, d'Apraxine; ces misérables, voyant prodiguer à leurs parens outrages et insultes, ne se doutaient même point que la honte, la flétrissure en retombaient sur les noms qu'ils portaient.

L'un des grands plaisirs de la sauvage impératrice et de son odieux favori consistait à faire ranger cinq d'entre les bouffons contre le mur et à ordonner au sixième de leur appliquer à chacun un croc-en-jambe pour les faire tomber à terre sur le dos; d'autres fois on leur ordonnait de se battre entre eux : ils s'assénaient des coups violens, se frappaient au visage jusqu'au sang; l'impératrice et Bieren riaient à gorge déployée. Les malheureux bouffons se prêtaient à tout, obéissaient sans murmurer. Un jour, Balakirew se sentant indisposé et souffrant, ne voulut point se prêter à la plaisanterie des crocs-en-jambe; Bieren et l'impératrice entrèrent en fureur et donnèrent l'ordre de le faire fouetter sans miséricorde *(néstchadno);* le malheureux, à la suite de cette fustigation, resta couché deux jours entiers sans pouvoir ni se lever, ni se retourner dans son lit.....

L'impératrice Anne avait une telle passion pour les bouffonneries et un tel mauvais goût en général, qu'ayant appris l'existence d'une pièce de vers semi-érotique, semi-bouffonne, composée par ce Trédiakovski, si célèbre pour ses mauvais vers, elle le fit venir pour en entendre la lecture. L'imbécile Trédiakovski le raconte ainsi dans l'une de ses lettres : *j'ai eu le bonheur de lire ces vers à l'impératrice, près de la cheminée, me tenant à genoux devant S. M. I., et après la fin de la lecture, j'ai eu la faveur de recevoir un gracieux soufflet de la propre main de S. M. I.**.

L'impératrice Anne avait adopté sa nièce, la fille unique de sa soeur aînée la duchesse de Mecklembourg. Cette jeune princesse, née le 18 décembre 1718, avait été baptisée sous les noms d'Élisabeth-Catherine-Christine; elle avait quelques mois lorsque sa mère fut obligée de quitter son mari† et vint en Russie, où sa fille embrassa la religion grecque et prit le nom d'Anne. C'était une blonde à figure peu expressive, ayant l'air toujours ennuyée et fatiguée, avec une assez belle taille, assez gracieuse, nullement dénuée d'esprit, mais ayant une profonde aversion pour toute occupation, pour tout sujet sérieux, aimant à passer son temps sans se gêner, en déshabillé, avec cela sensuelle et lascive malgré sa nonchalance. L'impératrice lui chercha un fiancé parmi les princes allemands, et l'on peut croire que les candidats ne firent point défaut : il y a toujours en Allemagne un troupeau de princes de maisons souveraines, les uns plus affamés que les autres, et avant la médiatisation de 1806, ce troupeau était trois ou quatre fois plus

* Имѣлъ счастіе читать Государынѣ Императрицѣ, у камеля, стоя на колѣняхъ передъ Ея Императорскимъ Величествомъ, и по окончаніи онаго чтенія, удостоился получить, изъ собственныхъ Ея Императорскаго Величества рукъ, Всемилостивѣйшую оплеушину.

† Charles-Léopold, duc de Mecklembourg-Schwerin, l'un des plus odieux tyrans qui aient jamais régnés ; chassé de son pays par ses sujets, il fut interdit par la diète de l'empire. Il avait déjà été marié en premières noces avec une princesse de Nassau-Dietz, dont il s'était séparé après deux années de mariage. Son frère, le duc Chrétien-Louis, a été la souche de la maison grand-ducale de Mecklembourg-Schwerin.

nombreux que de nos jours. Le comte Charles-Gustave de Loewenwolde fut envoyé en Allemagne expressément à la recherche d'un mari pour la nièce de l'impératrice; il fallait, une fois le choix fixé, faire venir le jeune homme en Russie; sinon lui faire apprendre la langue russe (ce que les Allemands jugeaient inutile), au moins le mettre à même de comprendre l'idiôme du pays sur lequel sa femme et ses futurs enfans se trouvaient appelés à régner. Il fallait un jeune homme qui ne fût point par trop désagréable à sa future compagne, et eût assez de facilité de caractère pour échanger, sans trop de regret, les moeurs européennes contre les moeurs semi-asiatiques de Pétersbourg; il fallait un homme appartenant, par sa naissance, à une maison souveraine, capable de faire beaucoup d'enfans et incapable de gouverner; sa vocation spéciale et exclusive devant consister à assurer la succession du trône de Russie au moyen d'une postérité nombreuse. La cour de Vienne paya largement Loewenwolde pour faire pencher la balance en faveur du prince Antoine-Ulric de Brunswick-Bevern, né le 17/28 août 1714 *, neveu, par sa mère, de l'impératrice d'Allemagne, femme de Charles VI. Le prince Antoine-Ulric était un excellent garçon, et rien de plus; il avait un très-bon coeur, point d'esprit et nulle énergie : c'était ce qu'il fallait. Son oncle et sa tante, ainsi que toute sa famille, croyaient faire merveille en faisant tomber le choix sur ce jeune homme : ils ne se doutaient guère qu'ils l'envoyaient à sa perte et le condamnaient à finir ses jours en prison après trente-cinq années de captivité. On le fit venir en Russie, et pour le faire connaître un peu aux gens du pays, ainsi que pour le mettre en contact avec l'armée, on l'envoya servir sous les ordres de Münich, qui faisait la guerre aux Turcs. Bieren traversa tant qu'il put ce projet de mariage : il s'était mis en tête de faire épouser à la princesse Anne son fils Pierre, de cinq ans plus jeune qu'elle, et de faire monter ainsi sa postérité sur le trône de Russie. L'influence de Bieren sur l'impératrice était si puissante que l'on ne saurait répondre du succès possible de ses machinations, si elles n'avaient été traversées par Ostermann, qui s'était constitué le protecteur et le conseiller d'Antoine-Ulric, et par la comtesse Michel Golovkine, laquelle aimait beaucoup la princesse Anne. La comtesse Golovkine surtout contribua considérablement à faire échouer les audacieuses visées de Bieren. Les enfans de celui-ci étaient, je l'ai dit déjà, les enfans de l'impératrice; ainsi, Pierre Bieren se trouvait être, en réalité, le cousin-germain de la princesse Anne; le mariage entre cousins-germains, même de nos jours en Russie, n'est point encore permis à tout le monde; il faut, pour cela, ou une autorisation spéciale du synode, comme ce fut le cas pour la grande-duchesse Catherine Pavlovna, deux fois mariée à des princes, ses cousins-germains

* L'arrière-grand-oncle du duc de Brunswick actuel.

à elle, et de plus cousins-germains entre eux *, ou bien une tolérance spéciale du souverain, comme c'est le cas, de nos jours, pour les enfans du prince Nicolas Ioussoupow et du baron Modeste Korff **. Mais à l'époque dont nous parlons, le mariage entre cousins-germains paraissait une monstruosité en Russie, et la comtesse Michel Golovkine sut mener avec un tact exquis cette manoeuvre si délicate et si épineuse. Elle contribua également à décider la princesse Anne à épouser Antoine-Ulric. La jeune princesse éprouvait de l'éloignement pour ce prince; la comtesse Golovkine lui fit comprendre que ses tergiversations amenaient des délais favorables aux chances du succès des intrigues de Bieren, et qu'en définitive, une fois tout sentiment d'inclination personnelle étranger à son mariage, il n'y avait point à hésiter entre un prince de Brunswick, d'antique race souveraine, allié aux plus grandes maisons régnantes de l'Europe, et un Bieren, devenu prince héréditaire de Courlande, il est vrai, mais un arrière-petit-fils de palefrenier! Le comte Ostermann, toujours si plat valet de Bieren, agit pourtant en cette occasion à l'encontre du tout-puissant favori. La princesse Anne ne dissimulait nullement son éloignement pour les deux partis qui s'offraient à elle, et disait aux personnes de son entourage : *il est bien singulier que la nièce et la fille adoptive de la puissante autocratice de toutes les Russies ne puisse seulement se marier d'après le choix de son coeur* ***. Pendant qu'elle était la fiancée du prince Antoine-Ulric, la jeune personne disait à Volynski, celui d'entre les ministres du cabinet avec lequel elle se trouvait dans les meilleures relations, et qui s'informait pourquoi S. A. était si triste? *Vous autres maudits ministres,*

* La duchesse d'Oldenbourg, mère du premier mari de la grande-duchesse Catherine, était une princesse de Würtemberg, soeur de l'impératrice Marie Fédorovna. Le roi Guillaume de Würtemberg, second mari de la grande-duchesse Catherine, était le fils d'un frère de l'impératrice Marie Fédorovna et de la duchesse d'Oldenbourg.

** Le prince Nicolas Ioussoupow — dont le père, le prince Boris, était le fils du second mariage de mademoiselle Tatiana Engelhardt — a épousé la comtesse Tatiana Ribeaupierre, dont la mère est la fille du premier mariage de mademoiselle Engelhardt avec Michel Potemkine, et par conséquent la soeur utérine du père de son gendre. Le baron Modeste Korff et sa femme, née baronne Olga Korff, sont cousins-germains et de père et de mère. Leurs pères à tous les deux, deux frères, avaient épousé deux soeurs, les demoiselles Smirnow. Le baron Modeste est aujourd'hui président du département de législation au conseil de l'empire : peut-être a-t-il été appelé à cette place pour le récompenser d'avoir doublement violé les lois du pays en épousant une personne qui est sa cousine-germaine et de père et de mère. De plus, le frère de la baronne Modeste Korff, le baron Nicolas Korff, est marié à sa cousine-germaine la baronne Élisabeth Korff, soeur du baron Modeste, c'est-à-dire que deux hommes doublement cousins-germains, ont épousé, chacun, la soeur de l'autre! Nous doutons qu'il fût possible de rencontrer un second exemple d'un pareil chassez-croisé matrimonial ?

*** M. Karabanow, dans sa jeunesse, avait entendu raconter ces détails par la comtesse Golovkine, retirée à Moscou, où elle mourut nonagénaire en 1791.

vous avez amené les choses au point que je vais épouser un homme, dont je ne voulais pas : vous agissez toujours par calcul. Volynski répondit, que ni lui, ni le prince Tcherkaski n'avaient été consultés à cet égard, et que selon toute probabilité, Ostermann avait mené toute cette affaire, et demanda à son tour : quel grief S. A. peut avoir contre le prince? *Il est tellement paquet (méchok); il a peur de chacun; il est bête.* Volynski répliqua : « si le prince a quelques imperfections, en revanche V. A. a » été richement douée par Dieu; vous aurez assez de sagesse pour » diriger votre époux; l'honneur et la dignité de V. A. exigent de ne » point témoigner, ni faire voir aux autres le mécontentement que vous » pouvez éprouver. Plus le prince est doux de caractère, plus il sera » soumis et obéissant à vos conseils; cela vaut mille fois mieux que » d'épouser le prince Pierre Bieren, lequel est encore pire que son père, » puisqu'il a encore moins d'esprit et il est tout aussi méchant. D'ail- » leurs le prince de Brunswick est un prince véritable; un homme de » naissance *(tchélovek rodovityi)*, le neveu de l'empereur d'Allemagne; » son frère est marié à la fille du roi de Prusse; son oncle est le beau- » frère de notre impératrice*. »

La princesse Anne se soumit à épouser l'homme que lui indiquait la volonté de sa tante et mère adoptive; mais, malgré sa bonté naturelle, elle fut la moins affectueuse et même la moins aimable des épouses. Elle passa toute la première nuit de ses noces à se promener dans le jardin du palais d'été†. Il fallut de sévères admonestations de l'impératrice, si altière et si rude, pour amener la jeune princesse de Brunswick à l'accomplissement de ses devoirs conjugaux; les demoiselles d'honneur impériales qui se trouvaient dans la chambre voisine du cabinet de l'impératrice, virent, à travers la porte entr'ouverte, celle-ci souffleter sa nièce.

Maintenant, je parlerai de Bieren et de sa funeste toute-puissance sur les affaires de la Russie.

Jean-Ernest Bieren, qui se faisait appeler Biron, né le 12 novembre 1690, avait eu pour grand-père un palefrenier du duc de Courlande, Jacques III. Le fils de ce palefrenier avait commencé son service aux

* Le frère aîné d'Antoine-Ulric, Charles, duc de Brunswick, était marié à la princesse Philippine-Charlotte, fille du roi Frédéric-Guillaume I de Prusse, et soeur de Frédéric II. L'oncle du prince Antoine-Ulric, le prince Ernest-Ferdinand de Brunswick-Bevern, était marié à la princesse Éléonore-Charlotte de Courlande, soeur de l'avant-dernier duc de Courlande de la maison Kettler, Frédéric-Guillaume (le mari de l'impératrice Anne).

† Le palais d'été, construit en bois sous Pierre I, fut encore une fois reconstruit en bois par la régente, laquelle n'eut point le temps de l'achever, ce qui eut lieu sous le règne d'Élisabeth. Il se trouvait sur la Fontanka, sur l'emplacement actuel de l'académie des ingénieurs (ancien château Michel). Le jardin d'été s'étendait bien plus loin qu'aujourd'hui : il entourait le palais d'été, et occupait l'espace où se trouve aujourd'hui le jardin du palais Michel.

écuries du fils du duc Jacques, le prince Alexandre; il l'accompagna en Hongrie, et après la mort du prince, en 1686, de retour en Courlande, fut nommé capitaine des chasses ducales *(jaegershauptmann)*. Il avait concussionné et s'était passablement rempli les poches, ce qui lui permit de faire l'acquisition de la terre de Kalenzeem. Il laissa trois fils : Charles, Jean-Ernest et Gustave.

Jean-Ernest Bieren avait été envoyé par son père à l'université de Koenigsberg : au lieu d'étudier, il faisait le vaurien. Ayant triché au jeu, il fut rossé par ses camarades et obligé de fuir. Il revint en Courlande; entra, à titre de majordome, chez l'un des riches propriétaires du pays; ensuite, en 1714, il se rendit à Pétersbourg pour y solliciter une place de gentilhomme de la chambre à la cour de la princesse héréditaire, femme du czarévitch Alexis. Ayant essuyé un refus brutal, il en conçut, pour la Russie et les Russes, une haine sans pareille, et qu'il lui fut donné, plus tard, d'assouvir de la façon la plus atroce. De retour à Mittau, il se constitua le flatteur de Pierre Mihaïlovitch Bestoujew-Rioumine, grand-maître de la cour de la duchesse douairière Anna Ivanovna; bien découplé et fortement bâti, il sut attirer l'attention de la duchesse elle-même, et, en 1718, admis à sa cour avec le rang de gentilhomme de la chambre, il devint son amant. Sa nomination comme gentilhomme de la chambre blessa vivement les deux Courlandais déjà investis de ces fonctions : Keyserlingk et Vietinghoff; ils se récrièrent hautement de se voir associer le petit-fils d'un palefrenier, et, ce qui pis est, un homme rossé pour escroqueries. Keyserlingk donna sa démission.

Le premier acte de la vie de cour de Bieren fut d'intriguer contre son bienfaiteur Bestoujew : il le brouilla avec la duchesse, sur l'esprit de laquelle le nouveau favori avait acquis, dès le premier moment, un empire extraordinaire. La duchesse envoya le baron Korff à Pétersbourg porter plainte à son oncle Pierre I contre Bestoujew, et confia à Bieren, avec le titre de secrétaire et le rang de chambellan, l'administration de sa cour et de ses affaires privées. Lorsqu'elle vint à Moscou, en 1724, pour assister au sacre de l'impératrice, Bieren l'accompagnait, et ce fut lui encore qui se trouva chargé, en 1725, de la mission d'aller complimenter l'impératrice Catherine sur son avénement au trône.

Chargé, un jour, par la duchesse, de se rendre à Koenigsberg pour faire des emplettes, il y passa son temps à boire et à jouer. Ayant fait du bruit dans les rues, il se trouva mêlé à une rixe avec les soldats, fut empoigné, rossé et, les habits en lambeaux, conduit à la prison de la ville, où on l'écroua. Il dut payer une forte somme (aux frais de la duchesse) pour obtenir sa liberté et échapper à un procès. Un cri d'indignation s'éleva contre lui en Courlande; mais la duchesse, aveuglée par la passion, fit la sourde oreille aux plaintes lé-

gitimes de tous les honnêtes gens réclamant le renvoi de Bieren, et signalant sa présence à la cour comme une honte et une flétrissure pour toute la noblesse courlandaise.

Anne pressa Bieren de se marier, afin de donner une position aux enfans qu'elle aurait de lui. Il demanda la main de l'une des demoiselles d'honneur de la duchesse, Bénigne Gottlibe, fille de Guillaume de Trotta de Treyden, d'une famille d'origine hessoise établie dans les provinces baltiques depuis le quinzième siècle. C'était une personne de 20 ans, laide, sotte, vulgaire dans ses manières, d'une santé rachitique (ce qui ne l'empêcha point de vivre jusqu'à l'âge de 85 ans), et complétement incapable de mener la vie conjugale. Cette dernière considération contribua surtout à fixer le choix de la duchesse. Le père Treyden ne voulait point entendre parler de cette union; le mariage eut lieu (en 1723) sans son consentement, et les nouveaux mariés eurent bien de la peine à obtenir ensuite leur pardon de sa part.

Dès le premier jour, le couple Bieren et la duchesse menèrent une existence à trois, qui dura dix-sept années, jusqu'à la mort d'Anne. Ils dînaient et soupaient ensemble, et les devoirs conjugaux de M^me^ Bieren consistaient à porter un coussin sur le ventre à chaque grossesse de la duchesse. Celle-ci accoucha, en 1724, d'un fils nommé Pierre, qui fut le dernier duc de Courlande (l'aïeul maternel du duc de Valençay actuel); en 1727, d'une fille nommée Hedwige-Élisabeth (depuis la baronne Alexandre Tcherkassow), et en 1728, d'un second fils appelé Charles, l'aïeul du prince Bieren actuel.

Une fois marié, Bieren voulut se faire admettre dans le sein de la noblesse courlandaise, se faire *immatriculariser*, comme l'on dit dans les provinces baltiques; mais ses démarches, non-seulement échouèrent, mais furent encore rejetées avec mépris, surtout après l'épisode de la rixe dans les rues de Koenigsberg. Il eut beau être appuyé par la duchesse, ainsi que par un personnage fort important, le maréchal du pays *(landmarschall)*, le baron de Brackel, un fort mauvais drôle, — ses sollicitations furent rejetées. Enfin, après l'avénement d'Anne au trône de Russie, et l'octroi à Bieren, par l'empereur Charles VI, d'un diplôme de comte du saint-empire, la noblesse courlandaise, à la suite des démarches de Brackel et de quelques familles, dont plusieurs membres, admis au service de Russie, se constituaient les courtisans de Bieren, envoya à ce dernier une patente d'immatriculation dans une boîte de vermeil. Les intrigues et la platitude de Brackel, à cette occasion, lui valurent, de la part de l'impératrice, le cordon de Saint-André, et peu après, l'admission au service de Russie avec le rang de conseiller privé actuel et de forts émolumens.

En 1737 s'éteignit la branche de la maison Kettler, qui régnait sur la Courlande depuis l'érection de ce pays en duché vassal de la Po-

logne, en 1562. Pour les princes besogneux et affamés, si nombreux en Allemagne, où véritablement ils pullulaient, le petit trône de Courlande constituait un véritable paradis, aussi les prétendans y étaient-ils nombreux, et d'ailleurs chaque grande puissance avait le sien. L'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste III, voulait y placer son frère naturel, le célèbre comte Maurice de Saxe, maréchal au service de France, et il fut appuyé par la cour de Versailles. L'empereur Charles VI aurait eu envie d'y mettre l'un des princes de Brunswick-Bevern, neveux de sa femme, et ce choix se trouvait également appuyé par l'Angleterre, où régnait la branche cadette de la maison de Brunswick; enfin, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume I, postulait la couronne de Courlande soit pour son neveu le margrave de Brandebourg-Schwedt, soit pour l'un des margraves de la branche cadette de la maison de Brandebourg, celle de Bayreuth. Mais Bieren trancha la question au moyen des troupes russes, qui entrèrent en Courlande et occupèrent Mittau; le commandement de ces troupes se trouvait confié au beau-frère de Bieren, le général-major Auguste de Bismark, prussien d'origine, appartenant à une famille d'Allemagne très-ancienne, mais très-nombreuse, et par conséquent fort pauvre. Il avait cherché fortune dans un mariage avec une soeur de M^me^ Bieren, et grâce à la protection de son beau-frère, il fut admis au service de Russie, où il devint général en chef.

La noblesse courlandaise se réunit à Mittau pour procéder à l'élection d'une dynastie nouvelle. Les troupes russes occupèrent la ville et le pays; l'on avait préparé un assez grand nombre de *kibitki* (charrettes couvertes). Les agens russes disaient aux nobles courlandais que l'impératrice désirait fort l'élection de son grand-chambellan, son excellence le *comte de Biron;* au reste, chaque gentilhomme avait le droit imprescriptible de voter suivant sa conscience; seulement, ceux qui voteraient contre l'élection du comte seraient placés dans les *kibitki* et conduits en Sibérie. Ce système électoral, plus ou moins franchement imité de nos jours en certains pays, obtint un succès prodigieux : la noblesse courlandaise, avec cette insigne *prudence* politique (pour s'exprimer poliment) si particulière aux habitans des provinces baltiques, élut pour son souverain l'homme qu'elle avait refusé pendant bien des années d'agréer pour confrère, l'escroc rossé à Koenigsberg! Les Courlandais, qui avaient fait une si vive opposition au dernier Kettler, le duc Ferdinand, qui l'avaient contraint à quitter le pays et à vivre à Dantzig, où il termina ses jours, firent preuve d'une obéissance passive, rampante même, envers le petit-fils du palefrenier qui tenait les voyages en Sibérie à sa disposition. Bieren les traitait avec une grossièreté inouïe : non-seulement il se faisait baiser la main par eux, mais encore, dans ses momens d'emportemens si fréquens, il les agonisait d'injures, et des plus grossières; le mot de *verflugter*

dumm paraissait presque anodin parmi les autres expressions et épithètes dont son Altesse se servait à l'égard de ses fidèles sujets. Mme Bieren se montrait encore plus fière et plus hautaine que son mari; sotte et vulgaire, elle donnait ses audiences sur une espèce de trône, assise dans un fauteuil doré placé sur une estrade, sous un baldaquin surmonté d'une couronne ducale; elle présentait aux hommes et aux dames ses deux mains à baiser, et se fâchait si l'on n'en baisait qu'une seule!

Les enfans de Bieren étaient parfaitement mal élevés, et tout jeunes qu'ils étaient, ils se signalaient par leur hauteur, leur grossièreté et la vulgarité de leurs manières. Le maître d'hôtel de Bieren, un nommé Kirsch, s'étant un jour plaint à la nouvelle duchesse de ce que ces gamins l'outrageaient et l'injuriaient, fut envoyé à la maison de force, où il se trouva revêtu d'un sale habit tout en haillons, et contraint à travailler avec les malfaiteurs. Ces vilains gamins furent décorés par l'impératrice de l'ordre de Saint-André, l'aîné, Pierre, à l'âge de seize ans, avec le rang de lieutenant-colonel à la garde à cheval, et le plus jeune, Charles, à l'âge de douze ans. Un de leurs grands plaisirs consistait à verser du vin sur les habits des courtisans et à se glisser derrière eux pour arracher leurs perruques. Un jour, le petit Charles, âgé de neuf ans, parcourait les salles du palais avec une verge à la main, frappant sur les jambes des courtisans. Il voulut frapper ainsi le grand-maréchal comte Reinhold de Loewenwolde, lequel sauta sur un pied pour esquiver le coup; ensuite, le vilain gamin alla frapper les jambes du général en chef prince Ivan Fédorovitch Bariatinski. En ce moment, l'on vit entrer le père Bieren; Bariatinski, d'ailleurs son courtisan très-assidu, lui porta plainte sur la conduite de son fils, disant qu'après cela il serait impossible de venir à la cour. Les yeux de Bieren s'allumèrent de colère; il toisa le prince de la tête aux pieds, et d'une voix hautaine et méprisante, lui dit : *si vous êtes mécontent, vous n'avez qu'à demander votre démission; je vous promets qu'elle vous sera accordée!* Et il passa son chemin. Bariatinski ne donna point sa démission, et l'affaire en resta là.

Les petits Bieren avaient pour gouverneur un nommé Schwartz; celui-ci ne savait que faire avec ces détestables petits vauriens. Un jour, le petit Charles, en se promenant dans les jardins du palais, se mit à manger énormément de fraises; le gouverneur lui ayant ordonné de cesser, le gamin lui montra un pied de nez et continua à se bourrer de fraises. Le lendemain, il se trouva indisposé; l'impératrice, qui adorait cet enfant, accable le gouverneur d'injures, et sans vouloir écouter ses explications, le fait traîner à la maison de force, et ordonne de l'obliger à balayer les rues. Bieren fit reconduire ce malheureux à la frontière, en lui donnant mille roubles pour toute indemnité.

La fille de Bieren avait à peine dix ans, que déjà le père et l'im-

pératrice songeaient à lui préparer un établissement, en la plaçant sur l'un des petits trônes d'Allemagne ; ils ne se doutaient guère que cette enfant se trouvait destinée à épouser l'un des fils de ce Tcherkassow qu'ils tenaient dans l'exil. Ils avaient jeté leur dévolu sur le prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, lequel fut depuis le landgrave Louis IX ; mais ce jeune prince, non plus que son père, depuis le landgrave Louis VIII, et son aïeul le landgrave Louis VII, qui vivait encore, ne se laissèrent séduire par l'appât d'une riche dot, et préférèrent avec dignité arranger un mariage avec une princesse Palatine, fille du prince Christian des Deux-Ponts, plutôt que de s'allier, pour de l'argent, avec un duc-escroc, petit-fils de palefrenier *. La promesse d'obtenir la main de la fille de Bieren fut ardemment recherchée par le duc de Saxe-Meinungen ; mais comme il était connu pour un fort mauvais sujet et criblé de dettes, il essuya un refus. Un jour, l'impératrice Anne reçut une lettre du duc de Holstein, qu'elle ne pouvait souffrir. Ce prince, le gendre de Pierre I, écrivait se trouver dans la débine d'argent la plus complète ; il sollicitait un cadeau de cent mille roubles, et proposait de convenir d'un projet de mariage entre la petite Bieren et son fils à lui (depuis l'empereur Pierre III). L'impératrice, après avoir donné cette lettre à lire à Bieren, la reprit en disant : *cet ivrogne s'imagine, par cette proposition, obtenir de moi cette somme d'argent!* et jetant la lettre dans la cheminée, elle ajouta : *voilà le cas que je fais de lui et de sa famille.* Mais Bieren n'était nullement de cet avis : devenu régent, il reprit ce projet ; mais la rapidité de sa chute ne lui laissa le temps de faire aucune démarche à cet égard.

Cette fille de Bieren était laide, d'assez petite taille et bossue, mais elle avait beaucoup d'esprit, des yeux expressifs à force d'être très-intelligens ; elle était fine, rusée, insinuante et intrigante au plus haut degré. Lors du long exil de son père à Iaroslaw, ennuyée de cette vie d'exil en province, se trouvant mal à l'aise entre deux personnes d'un aussi mauvais caractère que l'étaient son père et sa mère, elle voulut s'échapper et prendre son vol vers la capitale. Fort rusée, ainsi que je l'ai dit, elle eut recours à un moyen très-habile. Connaissant la bigoterie de l'impératrice Élisabeth, elle se sauva un jour de la maison et se réfugia chez la femme du voïevode de Iaroslaw, M^me^ Bobristchew-Pouchkine, en lui affirmant que ses parens, ayant appris son dessein d'embrasser la religion grecque, y mettaient obstacle et la persécutaient de toutes façons. M^me^ Bobristchew-Pouchkine l'emmena à Pétersbourg

* De ce mariage avec une princesse Palatine naquirent : la grande-duchesse Natalie, première femme de l'empereur Paul ; le premier grand-duc de Hesse, l'aïeul du grand-duc actuel ; la grande-duchesse Louise de Weimar, l'amie de Goëthe, la reine de Prusse, aïeule du roi régnant, et la princesse de Bade, belle-mère de l'empereur Alexandre I.

et la conduisit chez la comtesse Pierre Schouvalow, dame à portrait et confidente de l'impératrice, à laquelle la princesse de Courlande fut présentée. L'impératrice, enchantée de ce désir de conversion, lui fit abjurer le luthéranisme dans la chapelle de la cour, fut sa marraine, et lui donna un logement au palais parmi ceux des demoiselles d'honneur. La spirituelle bossue voulut tourner la tête au grand-duc, depuis Pierre III, auquel, jadis, son père s'était flatté de pouvoir la marier; elle réussit dans ses coquetteries pour un certain temps, mais ensuite elle fut supplantée par la comtesse Élisabeth Vorontsow. Après plusieurs années de séjour et d'intrigues à la cour, voyant décliner la santé de l'impératrice, laquelle avait beaucoup de bontés pour elle; craignant, à la suite d'un changement de règne, de voir ses parens la réclamer et la faire revenir chez eux, elle chercha à se marier, et y travailla de toutes ses forces. Dans la position d'exilée où se trouvait sa famille, il n'y avait plus à songer aux princes allemands de maisons souveraines; à Pétersbourg même, aucun des grands partis ne se souciait nullement de devenir le gendre de Bieren; force fut donc à sa fille de se rabattre sur un parti fort ordinaire, le baron Alexandre Ivanovitch Tcherkassow, qu'elle épousa en 1759 (elle était âgée, pour lors, de trente-deux ans). Tcherkassow était le fils aîné du secrétaire de Pierre I (voyez page 217), et petit-fils d'un laquais de la cour; mais la princesse de Courlande étant elle-même l'arrière-petite-fille d'un palefrenier, ne pouvait y regarder de si près. Le baron Alexandre Tcherkassow était, au reste, un homme parfaitement bien élevé, instruit, d'un esprit très-fin, un aimable causeur et fort agréable dans un salon. Plus tard, sous le règne de Catherine II, devenu président du collége de médecine et conseiller privé actuel, il fit partie de la société intime et journalière de l'impératrice, qui appréciait beaucoup son esprit et sa conversation. Ils eurent un fils dont la lignée mâle s'éteignit en 1844, et une fille, M^me^ de Palmenbach *.

Devenu duc de Courlande, Bieren se donna le ridicule d'écrire au duc de Biron, pair et maréchal de France, chef de la maison de Gontaut, pour lui demander un certificat portant qu'un membre de la famille Biron avait jadis émigré en Allemagne, et que le duc de Courlande se trouvait descendre de lui. Le maréchal répondit : « Dans les archi» ves, ni dans les souvenirs de notre famille, il n'est nullement question » de l'émigration d'un Gontaut-Biron; mais si un souverain étranger » se déclare issu de notre maison, c'est un honneur qu'il fait à toute » la noblesse de France. » En même temps venait de mourir le gendre du maréchal, le marquis de Bonac, l'un des diplomates les plus capables de son époque. Pendant son séjour à Constantinople en qualité

* Le baron Alexandre Tcherkassow avait deux frères : l'un, Ivan, n'eut point d'enfans de son mariage avec une Bélosselski, grande-tante du prince actuel de ce nom ; l'autre, Pierre, fut l'aïeul des barons Tcherkassow actuels.

d'ambassadeur de France, il avait eu l'occasion d'être choisi pour médiateur entre Pierre I et la Porte-Ottomane, et avait reçu de Pierre I le cordon de Saint-André. Le maréchal pria Bieren de solliciter de l'impératrice la transmission de ce cordon à son petit-fils, le fils aîné du défunt Bonac. Bieren ne crut pouvoir rien refuser à *son cousin le maréchal duc de Biron*, et tout-puissant sur l'esprit d'Anne, il obtint d'elle de commettre la sottise d'autoriser le jeune marquis de Bonac, âgé de dix-huit ans, à porter le cordon de Saint-André *.

Ce maréchal duc de Biron ayant appris qu'un pharmacien d'une petite ville de Lorraine avait usurpé le nom de Biron, se mit à rire aux éclats. Une dame de la cour lui demanda s'il ne comptait point faire poursuivre en justice le pharmacien? « Dieu m'en préserve, ma» dame, répondit le maréchal. Il est fort plaisant, qu'à la même époque, » dans le nord de l'Europe un aventurier devenu souverain, et en Lor» raine un pauvre diable vendant des drogues, se soient avisés de » s'affubler de mon nom? Cela me fait croire qu'ils n'en ont point trouvé » de plus beau, et j'en suis très-flatté. »

Bieren, sans être grand, était d'une taille fort au-dessus de la moyenne; dans sa jeunesse il avait été élancé et gracieux, plus tard, en prenant de l'embonpoint, il conserva cependant une certaine grâce dans ses façons et sa manière d'être, de marcher, de se retourner. Il avait des yeux superbes, un regard perçant, mais charmant vis-à-vis des personnes auprès desquelles il voulait s'insinuer. Ce même regard, une fois dirigé sur ceux qui dépendaient de l'homme, devenait dur et désagréable, et dans les momens de colère, d'emportement, ce regard flamboyait et semblait vouloir dévorer les gens. Il en était de même du son de la voix : elle était sonore, mais charmante et l'on peut dire musicale pour ceux vis-à-vis desquels il tenait à être gracieux; sèche et raide vis-à-vis des autres, cette voix, dans les momens d'emportemens, atteignait un diapason effrayant, et ses éclats retentissaient au loin. En général, il y avait, dans cet individu si étrange et si complexe, trois hommes : le Bieren insinuant, le Bieren maître et dominateur, et le Bieren en courroux; le premier était charmant, le second dur et insupportable, le troisième faisait trembler.....

Il n'avait guère beaucoup d'esprit, mais doué d'une immense finesse, très-habile à s'insinuer, consommé en l'art d'intrigues, il savait parfaitement plaire à ceux qu'il ne pouvait terrifier. Son éducation avait été fort négligée, mais une heureuse mémoire lui permettait de se rappeler de ce qu'il avait lu; il est d'ailleurs si aisé, aux souverains et aux ministres, de ne point être pris pour des ignorans : ils peuvent toujours donner à la conversation l'impulsion qui leur convient. Bieren avait la passion des chevaux : il passait des heures entières dans son

* L'une des filles de ce maréchal duc de Biron, une soeur de la marquise de Bonac, fut mariée au comte de Bonneval, le célèbre rénégat Ahmet-Pacha.

manége, et lorsque dans une conversation avec un diplomate étranger ou un grand personnage il se trouvait embarrassé de répondre à une question à lui adressée, il se mettait à parler des chevaux.

Un ministre de l'empereur d'Allemagne à la cour de Russie, le comte Ostein, lequel avait eu plusieurs démêlés avec le favori, avait essuyé des rudesses de sa part et ne pouvait le souffrir, disait : *lorsque le comte Bieren parle des chevaux ou avec les chevaux, il parle comme un homme, mais dès qu'il se met à causer avec les hommes, il parle comme un cheval.*

Sa dureté, sa cruauté n'étaient égalées que par son extrême avidité; il aimait le luxe, et disposant à son gré de la caisse d'état en Russie, il lui était facile de satisfaire ce goût. Mais sa cruauté, le mépris de l'humanité inné en lui, le portèrent à avoir recours, pour satisfaire son avidité, aux moyens les plus durs, les plus affreux. La nation russe fut littéralement pillée par lui. Son homme de confiance, l'israélite Lippmann, qu'il avait fait nommer banquier de la cour, vendait ouvertement, au profit de Bieren, les places et les grâces, et faisait également de l'usure de compte à demi avec lui. M^me^ Bieren, laide et repoussante, faisait des dépenses folles pour sa toilette; elle avait des diamans pour plus de deux millions de roubles (plus de douze millions de francs), des robes pour la valeur de quatre cent mille roubles (deux millions et demi de francs), et après la nomination de son mari à la régence de l'empire, elle se commanda une robe de satin cramoisi, garnie de perles pour la valeur de cent mille roubles. En même temps, les gens de la maison étaient mal payés et horriblement mal nourris. *Les domestiques ne sont point des hommes*, disait ce petit-fils de palefrenier.

L'on ne saurait se faire une idée de la façon insolente et grossière dont Bieren traitait les sujets russes, ainsi que ses sujets à lui, les Courlandais. Un jour, ayant fait un voyage à Mittau, il trouva, entre Pétersbourg et Narva, la route mauvaise et les ponts délabrés. De retour à Pétersbourg, le sénat russe étant venu en corps lui présenter ses hommages, le drôle adressa aux sénateurs un tas d'injures, et finit par s'écrier : *si une autre fois je trouve ces ponts aussi délabrés, je vous ferai placer dessus, vous, les sénateurs, au lieu de planches.* Les sénateurs saluèrent respectueusement, et gardèrent le silence. Les hommes des plus grandes familles, revêtus des emplois les plus élevés, comme les généraux en chef prince Bariatinski et prince Shahovskoy, le procureur-général de l'empire prince Nikita Troubetskoy, baisaient la main de Bieren. Le gouverneur-général de Moscou, en lui écrivant, finissait ainsi sa lettre :

"En baisant avec un profond respect les mains de Votre Altesse,
j'ai l'honneur d'être,
de Votre Altesse,
le fidèle esclave *(vernyi rab)*,
Conseiller Privé Prince Boris Ioussoupow*."

* Ioussoupow obtint, par Bieren, le don de plusieurs terres, entre autres d'Arhan-

Au reste, les étrangers, quand ils avaient besoin de l'appui de la cour de Russie, n'épargnaient point non plus les flagorneries. Le second roi de Prusse, ce terrible despote, le père de Frédéric II, adressait à Bieren, le 24 mai 1733, une lettre autographe commençant ainsi :

"Hochwohlgeborner, besonders lieber Herr,
Ober-Cammerherr Graf von Biron.

et se terminant ainsi :

".... mit ganz besonderer Estime und Consideration sey
Des Herrn Ober-Cammerherrn
Sehr wohl affectionirter Freund,
FRIEDRICH-WILHELM*."

Bieren avait, je l'ai dit déjà, deux frères. L'aîné, Charles, entra au service de Russie, sous le règne de Pierre I, comme simple soldat, devint officier, et fait prisonnier par les Suédois, prit du service en Suède, d'où il passa dans l'armée polonaise. Ensuite, grâce à la protection de la duchesse de Courlande, il fut réadmis au service russe avec le rang de lieutenant-colonel. Après l'avénement de la duchesse au trône de Russie, il avança rapidement. Au moment de l'avénement de son frère à la régence, Charles Bieren était général en chef et commandait les troupes à Moscou. Il n'était point lâche, comme son frère Jean-Ernest, que d'ailleurs il n'aimait point, et sur le compte duquel, dans ses fréquens momens d'ivresse, il tenait des propos qui auraient conduit tout autre en Sibérie. C'était un soldat d'une bravoure remarquable, mais un homme sans éducation, grossier, brutal, un vrai butor; avec cela porté à l'ivrognerie, à la lubricité, et au milieu de ses excès de boissons et de mauvais lieux, il devenait querelleur, il se rendait insupportable. Il avait eu tant de rixes dans sa vie, il avait été si souvent rossé et roué de coups qu'il en était tout défiguré et repoussant à voir. Lors de l'arrestation de son frère à Pétersbourg, un courrier fut dépêché à Moscou pour le faire arrêter lui aussi, ce qui eut lieu au moment où il allait donner un grand dîner, les convives commençant déjà à se réunir. Il fut envoyé en Sibérie, d'où l'impératrice Élisabeth le fit revenir, et lui accorda la permission de se retirer dans une terre qu'il avait acquise en Courlande. Il y mourut bientôt, sans avoir jamais été marié.

Le plus jeune des trois frères Bieren, Gustave, ne ressemblait guère à ses deux aînés : il n'avait nullement la dureté, la cruauté de Jean-Ernest, et il n'était point un butor comme Charles; d'un caractère doux, obligeant, il aimait beaucoup les femmes. D'abord officier au

gelskoïé, près de Moscou, confisquée au prince Dmitri Galitsyne. Son arrière-petit-fils, en se promenant sous les ombrages d'Arhangelskoïé, ne devrait point oublier de quelle façon a été acquise une bonne partie de l'immense fortune de sa famille!

* Cette lettre du roi de Prusse, ainsi que celles d'Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, et plusieurs autres, se trouvent imprimées dans le premier volume des Mémoires de la Société historique de Moscou pour 1862.

service de Saxe, il vint en Russie après l'avénement d'Anne au trône, et fut nommé major du nouveau régiment des gardes, celui d'Izmaïlovski. On le maria avec la princesse Alexandrine Menchikow, mais la conduite volage de Gustave Bieren et sa passion pour les femmes rendirent ce mariage malheureux. Il devint veuf en 1736, sans avoir eu d'enfans, et à la fin du règne d'Anne, parvenu au rang de général en chef et de lieutenant-colonel des gardes Izmaïlovski, il allait se remarier et épouser la baronne Jacobine Mengden. Arrêté lors de l'arrestation de son frère, le 8 novembre 1740, il fut envoyé en Sibérie, d'où l'impératrice Élisabeth le fit revenir. Il mourut bientôt après.

Les deux fils de Bieren, Pierre et Charles, furent tous deux des hommes nuls, mal élevés et ivrognes. Après avoir partagé l'exil de leur père pendant vingt années, ils le suivirent en Courlande lorsque Catherine II le réinstalla, en 1763, dans la possession de ce duché*.

Le vieux Bieren, pour mieux assurer le règne de son fils, l'appela à gouverner le duché de son vivant, le 14 novembre 1769, sous le prétexte qu'arrivé à l'âge de 79 ans, il devait se recueillir dans les dernières années de sa vie, avant d'aller rendre compte à Dieu des belles actions par lui commises en ce monde. Trois ans après, le 28 décembre 1772, le vieux misérable mourut, et le prince Pierre prit le titre de duc de Courlande, dont il exerçait les fonctions depuis trois années.

Après le troisième partage de la Pologne, la Courlande se trouva enclavée dans les limites de la Russie, et son existence autonome devenait une impossibilité, surtout sous une dynastie de chenapans comme l'étaient les Bieren, hués et conspués par la noblesse courlandaise depuis qu'ils n'avaient plus le pouvoir d'envoyer leurs sujets en Sibérie. — A peine le troisième partage de la Pologne avait-il été signé, que l'impératrice Catherine fit inviter le duc Pierre à lui faire le plaisir de venir passer à Pétersbourg le carnaval de 1795. Le duc arriva : pendant qu'il mangeait des *bliny*, et, suivant son louable usage, se gorgeait de vin de Champagne, de Tokay, et même, dans l'intimité de ses aides-de-camp, d'eau-de-vie, l'impératrice avait donné l'ordre au gouverneur de Riga, le comte Pahlen (depuis si célèbre pour avoir *supprimé* l'empereur Paul†) de faire savoir aux Courlandais qu'ils aient

* Après l'exil de Bieren en Sibérie, le roi de Pologne, Auguste III, avait placé, sur le trône de Courlande, son fils le prince Charles de Saxe. Les Courlandais luthériens n'aimaient point ce prince catholique et se chamaillaient avec lui. Pierre III, qui avait fait revenir Bieren de Sibérie, mais sans songer à le rétablir sur le trône de Courlande, voulut remplacer Charles de Saxe par le duc George de Holstein, oncle de l'empereur. Mais après la chute de Pierre III, Catherine II fit monter sur le trône de Courlande la famille Bieren, dépourvue d'alliances et plus facile à renverser, comme la suite le prouva.

† Le mot *supprimer un empereur* n'est point de moi ; il est d'un homme qui a occupé en Russie les fonctions les plus élevées, le prince Tchernychew, ministre de la guerre, président du conseil de l'empire et du comité des ministres.

à solliciter l'annexion à la Russie; sinon, l'annexion aurait lieu sans eux et malgré eux. Une distribution habilement organisée de pensions, grades, cordons et croix, amena le résultat espéré : un matin que le duc Pierre venait de se dégriser après son souper de la veille, il apprit l'arrivée d'une députation de ses fidèles sujets, venant demander à l'impératrice d'annexer la Courlande à la Russie. L'on expliqua au duc que la colère ne pouvant mener à rien et pouvant même lui faire du tort, le plus sage parti à prendre était celui d'abdiquer et de renoncer à régner sur un pays qui ne voulait point de lui et l'envoyait promener. Il abdiqua le 28 mars 1795, en déclarant se réserver, à lui et à ses descendans, tous les droits honorifiques dûs aux souverains. Cette clause produisit, dans le public, un accès de rire homérique et, comme de raison, tomba instantanément en désuétude.

Le duc Pierre avait épousé la princesse Charlotte-Louise de Waldeck, qu'il battait et dont il fut abandonné; il divorça et se remaria avec la princesse Eudoxie Ioussoupow, fille de celui qui se disait le *fidèle esclave* de son père. Ayant repris, avec celle-ci, ces mêmes exercices de gymnastique conjugale, il en fut également abandonné. Il divorça, et se remaria, en troisièmes noces, le 6 novembre 1779, âgé déjà de 55 ans, à une jeune personne de dix-huit ans, Anna-Charlotte-Dorothée de Medem*, fille d'un chambellan du roi de Pologne. Voici comment ce mariage eut lieu.

Le duc faisait un petit doigt de cour à Mlle de Medem, et la famille de celle-ci, sachant que leur souverain avait hérité, de son père, l'absence du courage, compta là-dessus. Le duc donnait un grand bal; ceci avait lieu en été. Mme de Medem mère, une Manteuffel en son nom, invita toutes les dames Medem, Manteuffel et leurs parentes, à venir assister à la toilette de Mlle Dorothée : en présence de ce congrès

L'aimable et respectable duchesse de Vicence, la veuve du célèbre Caulaincourt, me racontait que dans son salon, en 1814, Tchernychew criait beaucoup contre le sang versé par la république française; la duchesse lui dit : *mais, général, vous avez eu aussi du sang versé en Russie; vous avez eu vos révolutions de palais.* Le général répliqua : "*madame la duchesse, c'est tout autre chose; la nation russe n'aime point à verser le sang; seulement, lorsqu'il se trouve qu'un souverain rend le pays malheureux, on le "supprime" et voilà tout! L'on ne saurait appeler cela une révolution!*"

Ce même prince Tchernychew, l'un des plus grands misérables et des plus audacieux concussionnaires de son temps, appelé à être l'un des juges des décembristes de 1825, se montra, à leur égard, d'une férocité révoltante.

* La famille des Medem, originaire du pays de Brunswick, vint s'établir en Courlande au treizième siècle. Conrad de Medem fut grand-maître de l'ordre des chevaliers porte-glaives de 1269 à 1272; ce fut lui qui fonda la ville de Mittau. Jean-Frédéric de Medem, comte du saint-empire en novembre 1779, eut deux filles, madame de Recke et la duchesse de Courlande, et trois fils, dont les deux plus jeunes furent la souche des deux branches comtales de la maison de Medem. Le plus jeune fut marié à l'une des filles du célèbre comte Pahlen; leur fils aîné, le comte Paul, fut chargé d'affaires de Russie à Paris et ministre à Vienne, et le troisième, le comte Alexandre, fut ministre de Russie en Perse et au Brésil.

de famille féminin, l'on revêtit la jeune personne, sous la robe de bal, d'un costume en toile qui allait depuis la ceinture jusqu'aux genoux; ce costume fut cousu avec soin et sur les coutures les dames réunies appliquèrent des cachets avec leurs armoiries. Ensuite, l'on se rendit au bal. Mlle Dorothée, suivant la leçon qu'on lui avait faite, redoubla de coquetterie avec le duc, et l'attira dans l'un des pavillons du jardin. Le tout se borna à une simple conversation, mais à peine y étaient-ils depuis quelques minutes que les portes du pavillon s'ouvrirent, et un groupe nombreux d'hommes, le père de Dorothée, tous les Medem, les Manteuffel, etc., firent invasion dans le pavillon, et en apercevant le tête à tête, ils se mirent à remercier le duc pour l'honneur qu'il voulait bien faire à leur parente de l'épouser. De retour à la maison, les dames Medem, Manteuffel et compagnie vinrent vérifier leurs cachets : tous furent trouvés intacts, ainsi que la couture du vêtement décrit plus haut. Grande joie de famille! Le mariage fut déclaré sur-le-champ et célébré en automne. — L'on posa au duc deux conditions : d'abord de ne point maltraiter sa troisième femme, ainsi qu'il en avait agi à l'égard de ses deux premières épouses, lui annonçant carrément que s'il maltraitait la duchesse, il aurait affaire à tous les Medem, les Manteuffel et leurs parens. Le duc se le tint pour dit et accepta également la seconde clause : celle d'acheter à Vienne, pour le père Medem, un diplôme de comte du saint-empire, ce qui eut lieu sur-le-champ. De son côté, le duc posa une condition, débattue pendant plusieurs jours, mais que l'on se décida à accepter : c'était de ne point empêcher Son Altesse de boire autant qu'il lui plairait de le faire...

Ce mariage avec Mlle de Medem rendit la position de Pierre Bieren, en Courlande, un peu moins difficile qu'elle ne l'avait été jusque-là. Les nobles courlandais se mirent à le traiter avec bien moins de dédain qu'auparavant; ces messieurs disaient sans se gêner : *le duc est une canaille, mais la duchesse est une des nôtres!*

De ce mariage naquirent six enfans : un fils, Pierre, mort en bas âge, de même que l'une des filles, Charlotte; les quatre autres filles étaient :

1° Catherine, mariée au prince Louis de Rohan, avec lequel elle divorça; elle se remaria au prince Basile Troubetskoy, avec lequel elle divorça également *; elle épousa en troisièmes noces un comte de Schulenbourg. Lors du congrès de Vienne, elle arrivait aux bals suivie de son troisième mari; y rencontrait ses deux premiers époux et causait amicalement avec eux. C'était une femme hautaine, violente, ridiculement fière; avec cela dissolue au-delà de toute expression.

2° Marie; elle épousa le prince régnant de Hohenzollern-Hechingen, et fut la mère du prince actuel, le dernier de cette branche, l'aînée de la maison de Hohenzollern.

* Le prince Basile Troubetskoy se remaria ensuite à mademoiselle Weiss, fille d'une danseuse de corde (voyez page 59).

3° Jeanne, la seule qui vit encore, âgée de 83 ans; elle est la veuve d'un grand seigneur napolitain, François Pignatelli-Belmonte, duc d'Acerenza.

4° Dorothée, duchesse de Talleyrand, plus connue sous le nom de duchesse de Dino, qu'elle porta longtemps.

Le duc Pierre Bieren, comprenant l'instabilité de sa position de souverain en Courlande, employa les capitaux laissés par son père et ses propres économies, à l'achat de terres en Allemagne; il acquit, entre autres, en 1786, de la maison Lobkowitz, la magnifique seigneurie de Sagan en Silésie, l'une des seigneuries d'état *(standesherrschaft)* de cette province. Elle passa à sa fille aînée, la femme aux trois maris vivans, et à la mort de la princesse Catherine, décédée sans enfans, elle fut léguée par elle à sa soeur cadette, la duchesse de Talleyrand *.

Après son abdication forcée, le duc alla s'établir en Allemagne, où il mourut en 1800, à l'âge de 76 ans.

Le second fils du fameux Bieren, le prince Charles, un ivrogne comme son frère aîné, avait reçu de son père la seigneurie de Wartenberg, en Silésie, donnée au père par l'empereur Charles VI. Il épousa la princesse Apolline Poninska, fille d'un riche gentilhomme polonais de très-bonne maison, lequel, devenu sujet autrichien après le premier partage de la Pologne, avait acheté à Vienne, en 1774, un diplôme de prince du saint-empire.

Le prince Charles Bieren mourut en 1801, à l'âge de 73 ans, laissant trois fils et trois filles : Apolline, Catherine et Louise; les deux dernières ont été mariées toutes les deux, successivement, au comte Michel Wielhorski. Après l'abdication de leur oncle, ces princes et princesses de Courlande furent amenés à Pétersbourg, et, dans les premières années, traités en semi-souverains; ils avaient un chambellan attaché à leurs personnes. Ensuite, les jeunes gens furent placés comme officiers dans les gardes, et après la mort de leur oncle et de leur père, l'on cessa de se gêner avec eux : les princesses furent nommées demoiselles d'honneur de la cour impériale, et l'un des princes reçut la clef de chambellan de l'empereur Alexandre I, ce qui le mit en fureur... L'un de ses collègues, un chambellan, ayant eu la malencontreuse idée de le complimenter sur la *faveur* impériale dont il venait d'être l'objet, reçut pour réponse, en présence de toute la cour, ces mots : ***Monsieur, il est permis d'être bête, mais il n'est point permis d'être insolent!***

Peu après, les Bieren quittèrent la Russie et allèrent se fixer en Prusse, où le puîné d'entre eux, Gustave-Calixte, a été le père du prince Bieren actuel.

* Sagan avait été érigé en duché par l'empereur Ferdinand III, en 1646, pour Wenceslas-Joseph, prince régnant de Lobkowitz (le véritable nom de cette famille est Zdenko : elle est d'origine tchèque). Lors de la vente de Sagan aux Bieren, l'empereur Joseph II transporta le titre ducal de la famille Lobkowitz sur la seigneurie de Raudnitz en Bohême. En 1845, le roi de Prusse Fréderic-Guillaume IV érigea Sagan en duché pour la duchesse de Talleyrand, dont le petit-fils, M. Bozon de Périgord, est aujourd'hui duc de Sagan.

CHAPITRE XIII

SOMMAIRE : État épouvantable de la Russie sous le régime de Bieren. — La rentrée des arrérages d'impôts. — La Russie mise au pillage. — Les *exécutions*. — Les férocités administratives. — Exils, brigandages, émigration en Lithuanie. — Espionnage. — Terreur générale. — Le poële et l'aigle à deux têtes. — Exil d'un numismate. — Supplices; des hommes noyés et enterrés vivans. — Flagorneries de cour. — Cruautés envers les classes inférieures. — Le comte Douglas. — Familles allemandes influentes à Pétersbourg. — Les Mengden. — Les Keyserlingk; le comte Charles-Hermann. — Les Korff; les barons Jean-Albert, Jean-Nicolas et George-Fromhold. — Les Lieven; le château de Cremonen; le baron George-Reinhold. — Les Brevern. — Le comte de Balmaine. — Le comte Loewendahl. — Le comte Browne. — Le baron de Schoënberg. — Le comte Fermor. — Le baron de Lübberas. — Le prince Basile Répnine. — Le maréchal Apraxine. — Volynski et ses amis : le comte Platon Moussine-Pouchkine, Soïmonow, Iéropkine, Hroustchow, Eichler et de La Suda. — Népluiew, l'ennemi de Volynski.

La position intérieure de la Russie était affreuse sous le régime Bieren : à la cour et dans les deux capitales l'on tremblait au seul nom de ce tyran; dans les provinces, les habitans étaient ruinés, la classe rurale surtout; l'espionnage se trouvait porté à un degré de développement jusques-là inouï; nul, en Russie, en se couchant le soir, n'était certain de se réveiller le matin tranquillement.....

Les revenus de l'état atteignaient à peine, à cette époque, quinze millions de roubles (à peu près cent millions de francs en monnaie actuelle), et la somme des impôts arriérés se montait, au moment de l'avénement d'Anne au trône, à sept millions de roubles. Bieren, pour piller la Russie plus aisément, fit signer à cette odieuse impératrice un oukaze qui créait un bureau pour la rentrée des arrérages *(doïmotchnyi prikaze)*, avec pleine liberté d'agir, et en même temps une trésorerie secrète où les sommes ainsi recueillies se trouvaient déposées, trésorerie placée à la disposition exclusive de l'impératrice seule, c'est-à-dire de Bieren. Ordre fut donné d'acquitter sur-le-champ tous les arrérages d'impôts. Les paysans riches d'un village étaient déclarés solidaires des paysans pauvres; les propriétaires déclarés solidaires de leurs serfs; dans les villages appartenant à l'état, la solidarité pesa

sur les chefs *(gholova)* et les anciens *(starosta)*; dans les villes, sur l'administration municipale *(ghorodovoy maghistrate)* et sur les bourgmestres qui les présidaient à cette époque; enfin, chaque voïévode fut rendu responsable de la rentrée des arrérages dans la ville et le district par lui administrés. Des escouades de soldats, conduits par un officier, se trouvaient chargées de se rendre dans les villes et les villages pour y procéder à ce que l'on appelait *une exécution*. Cette exécution consistait en ce que les hommes les plus riches ou les plus aisés de la localité voyaient leurs effets, leurs meubles, leur bétail, leurs chevaux saisis et vendus à l'encan (d'ordinaire à des prix fabuleusement bas). Si la somme des arrérages dus par la ville ou le village n'était point acquittée intégralement, ces mêmes hommes se voyaient saisis, chargés de fers, jetés en prison, et tous les matins conduits, ce que l'on appelait *na pravéje*, c'est-à-dire amenés sur la place située devant le tribunal de la localité. Là, pieds nus jusqu'aux genoux (même en hiver, sur la neige, par un froid rigoureux), ils étaient frappés de verges sur les mollets de leurs jambes jusqu'à ce que le sang en jaillisse..... Les propriétaires nobles étaient chargés de fers, jetés dans la prison de la ville du district, où on les tenait au pain et à l'eau jusqu'à l'acquittement des arrérages. Si la rentrée de ceux-ci éprouvait encore des difficultés malgré les moyens atroces ci-dessus énumérés, alors l'on voyait arriver de Pétersbourg, dans la ville du district, un officier aux gardes investi de pleins-pouvoirs; cet officier avait le droit d'emprisonner, de faire charger de chaînes et de faire fouetter tous les employés du district, sans exception, y compris le voïévode lui-même. Ces missions d'officiers aux gardes se dénouaient ordinairement par des concussions effrénées, surtout si l'officier était un Allemand : ceux-là se montraient les plus avides et les plus inexorables de tous *. Des milliers de paysans, après avoir subi les châtimens les plus durs, se trouvaient envoyés en Sibérie, dont la population s'accrut considérablement depuis cette époque.

Ces missions d'officiers aux gardes étaient fort lucratives; aussi Lippmann, le banquier de la cour et de Bieren, en trafiquait, et vendait le droit d'aller rançonner tel et tel district.

La fuite des paysans pour échapper à leurs maîtres était fort habituelle en Russie: même sous le règne le plus doux de cette époque, celui de Pierre II †, nous voyons les propriétaires des districts de Penza,

* Le général-major Albrecht, l'un des espions de Bieren, ayant donné, un jour, l'ordre d'administrer trois cents coups de verges à un sous-officier, issu d'une famille noble, disait : *s'il avait été un allemand, je lui aurais fait donner cent coups, mais c'est un russe : les dos des Russes sont faits pour tout supporter.*

† Manstein, venu pour chercher fortune en Russie, mais un homme loyal et honnête, dit dans ses Mémoires : "Les anciens Russes avaient trouvé en Pierre II un prince tel qu'ils le souhaitaient, puisqu'il avait quitté Pétersbourg et les avait ramenés à Moscou; toute la Russie nomme encore à présent ce règne, l'époque la plus

Simbirsk, Arzamas, Alatyr, Saransk et autres, porter plainte à l'empereur, en 1728, de ce que, dans les propriétés ci-devant au prince Menchikow, au district de Samara, et dans les propriétés des Narychkine au district de Penza, vivaient des milliers de fugitifs ayant fui leurs seigneurs, et ces gens là, disait la requête, circulent en bandes munies d'armes à feu; pillent et brûlent les villages, torturent et massacrent les propriétaires et les paysans. L'on peut juger à quel point l'usage de s'enfuir, vagabonder et brigander se développa sous le joug atroce du régime-Bieren?

Aussi, à la première nouvelle qu'une escouade de soldats se dirigeait vers un village pour y opérer *une exécution*, les habitans riches et aisés du village se hâtaient-ils de s'enfuir dans les forêts, emmenant avec eux leurs chevaux, leur bétail, emportant tout ce qu'ils pouvaient prendre avec eux. Parfois, des villages entiers s'enfuyaient et ne revenaient plus. Après la chute du régime de Bieren il y avait, dans le seul district de Péréiaslaw-Zaleski, *soixante-huit villages complétement abandonnés: les habitans en avaient disparu!* Les champs, dans ces villages abandonnés, restant en jachère permanente, des famines éclataient sur les divers points de l'empire. Le brigandage se développait sur une immense échelle; pour avoir aux voyageurs, entre Pétersbourg et Moscou, d'être pillés, l'on plaça sur la route, entre ces deux capitales, des escouades de soldats et de dragons; à Pétersbourg, des patrouilles circulaient la nuit dans les rues; aux environs de Moscou, en 1734, une bande de brigands eut l'audace d'envoyer au gouverneur-général, comte Simon Saltykow, une lettre pour exiger le paiement d'une somme d'argent, avec menaces de pillage, incendie et massacres en cas de refus. En 1739, l'on décapita, à Moscou, un chef de brigands, et sa tête fut exposée sur un poteau; ce misérable appartenait à une très-bonne famille d'origine tatare; il s'appelait le prince Liboutiew; interrogé par le gouverneur-général de Moscou, prince Boris Ioussoupow, très-grand concussionnaire, et aussi un prince d'origine tatare, il lui répondit : *la différence entre toi et moi, c'est que je fais le brigand sur les grands chemins, et toi, tu le fais au service de S. M. I.*

heureuse qu'elle ait eu depuis un siècle. L'empire était en paix avec tous ses voisins; l'on ne forçait personne de servir dans les troupes, chacun pouvait jouir tranquillement de son bien, et même l'augmenter. A l'exception de quelques grands qui étaient jaloux de la puissance des Dolgorouk0w, tout le reste de la nation se trouvait content. La joie régnait sur tous les visages; le trésor se remplissait, et la ville de Moscou commençait à se relever de l'état de décadence où Pierre I l'avait réduite par le goût qu'il avait pour Pétersbourg. Il n'y avait que l'armée et la marine qui dépérissaient, et qui auraient été entièrement ruinées, si ce règne avait duré encore quelques années sur le même pied."

Manstein, habitant la capitale, voyait les choses trop en beau, et ignorait les souffrances des serfs dans les provinces. Néanmoins, le règne de Pierre II fut incontestablement le plus doux de tous ceux du dix-huitième siècle en Russie, celui de Catherine II excepté.

En Petite-Russie, le brigandage fit surgir un imposteur. En 1738, un nommé Minitski, ouvrier à la journée dans le régiment des cosaques de Péréiaslaw, se proclama être le czarévitch Alexis, fils de Pierre I, et se plaça à la tête d'une bande. Des troupes furent envoyées contre lui : il fut fait prisonnier et empalé vivant *.

Dans les provinces limitrophes de la Lithuanie, le peuple, les dissidens religieux surtout, passaient la frontière et émigraient par masses; en dix années, environ deux cent cinquante mille hommes émigrèrent en Lithuanie et en Pologne. Lorsque les troupes russes, après avoir pris Dantzig et installé Auguste III de Saxe sur le trône de Pologne, revenaient en Russie, elles eurent ordre de saisir et de ramener de force tous les émigrés qui leur tomberaient sous la main; des milliers d'infortunés furent ramenés ainsi, knoutés et envoyés en Sibérie. En 1735, les dissidens religieux russes établis sur la rivière Vétka, furent ramenés en Russie par des troupes qui envahirent à cet effet le territoire lithuanien. La diète polonaise, à l'aspect d'une pareille violation du droit des gens, entra dans une colère bien légitime; mais des magnats, gagnés par des pensions et des cordons russes, trouvèrent le moyen d'étouffer cette grosse affaire internationale †. Mais l'émigration ne fit qu'augmenter, et après l'avénement au trône de l'impératrice Élisabeth, une amnistie fut publiée, invitant les émigrés à revenir, avec promesse de ne point les replacer sous le joug de leurs anciens propriétaires, mais de les autoriser à s'établir dans les steppes du midi de la Russie en qualité de paysans des domaines de la couronne. La plupart des émigrés profitèrent de cette amnistie et retournèrent en Russie.

Et tous ces millions extorqués, arrachés au peuple russe par l'oppression et par la torture, allaient s'engouffrer dans la *trésorerie secrète*, c'est-à-dire entre les mains de Bieren! Le trésor de l'état était vide, tandis que le pays se trouvait ruiné. Dans la dernière année du règne de l'impératrice Anne l'on ne savait où puiser l'argent pour les dépenses, excessives, il est vrai, de la cour impériale, et l'on fut obligé d'établir de nouveaux impôts afin d'arriver à pourvoir à l'entretien de l'armée.

* Dans les derniers temps du règne de Pierre I deux imposteurs avaient déjà usurpé le nom du malheureux czarévitch Alexis : dans la ville de Potchëp, un soldat nommé Alexandre Sélimow, et dans celle d'Astrahan, un paysan sibérien nommé Eustache Artémiew; tous les deux avaient été pris et exécutés.

† Voici les noms de ces magnats : Alexandre-Joseph Sulkowski et le comte Frédéric-Guillaume de Brühl, ministres du cabinet du roi de Pologne, électeur de Saxe; son ambassadeur à Pétersbourg Antoine Potoçki, palatin de Belz et le cousin-germain de celui-ci, Ignace Potoçki, échanson de Pologne *(czasnik koronny)*; le comte Jean-Adolf de Brühl, grand-écuyer d'Auguste III, et le comte George de Flemming, trésorier *(podskarby)* de Lithuanie. Aux quatre premiers Bieren fit conférer le cordon de Saint-André, et aux deux derniers celui de Saint-Alexandre. Les deux Potoçki, par leur grand'mère, Éléonore Saltykow, étaient les cousins issus de germain de l'impératrice Anne.

L'impératrice, aveuglée par sa passion pour son infâme favori, ne voyait rien que par ses yeux, et accessible uniquement à ceux que Bieren laissait approcher de sa personne, elle ignorait complétement l'état affreux dans lequel l'empire se trouvait plongé : elle croyait voir en son favori le plus sage des conseillers et l'appui le plus solide de son trône !

Pour maintenir entre ses mains ce pouvoir illimité, inique, et dont il abusait si affreusement, Bieren avait recours à l'espionnage. Ses agens se trouvaient répandus partout, et il n'y avait point d'homme en Russie qui ne tremblât devant la perspective du courroux de Bieren. Dans les provinces, un seul mot de blâme à l'égard du gouvernement suffisait pour être arrêté, mis à la torture, ou même envoyé à Pétersbourg et livré à la chancellerie secrète, ce qui était la pire destinée pouvant atteindre un homme..... Pour rançonner les gens riches, les marchands surtout, l'on avait recours au moyen suivant. La police payait des agens, hommes et femmes, qu'elle faisait arrêter sous prétexte d'avoir médit de l'impératrice ou de Bieren; on les conduisait sous escorte à travers les rues, ils indiquaient pour complices les propriétaires des maisons ou des boutiques situées sur leur passage; ces prétendus complices étaient arrêtés et obligés de se racheter pour une somme plus ou moins forte, suivant le degré de la fortune de chacun, sinon ils passaient par la torture. Ces individus dénonciateurs, ainsi conduits par la police à travers les rues, avaient reçu du peuple l'épithète de *langues (iazyk)*, et dès que l'on entendait retentir le cri sinistre : *l'on amène une langue*, les gens, hommes et femmes, fuyaient à toutes jambes; les portes des maisons et des boutiques se fermaient à clef et à verroux; les rues devenaient désertes! Dans les grands dîners, même dans les réunions de famille, malheur au maître de la maison si l'on ne portait point de toast à l'impératrice.....

Le système de la délation fut exploité comme il ne l'avait jamais été. Un major conduisant un bataillon, s'arrêta pour dîner et coucher chez un riche petit-russien, propriétaire d'un magnifique troupeau; il pria son hôte de lui faire cadeau d'un boeuf et d'une couple de vaches. L'autre ayant refusé, le major présenta la dénonciation suivante : « ce propriétaire, écrivait-il, possède dans son salon un grand poële sur lequel se trouve représentés des aigles à deux têtes; ce sont les armoiries de l'empire, par conséquent celles de notre grande et très-gracieuse souveraine, l'impératrice Anna Ivanovna; avoir ces armoiries sur un poële, c'est témoigner le désir de les faire brûler; ainsi, il y a outrage direct et positif, et insulte criminelle à la majesté de notre grande et très-gracieuse souveraine! » La dénonciation suivit son cours, et le propriétaire, pour échapper à l'affreuse perspective de se voir traité en criminel de lèse-majesté, dut payer fort cher les administrateurs locaux, ce qui lui coûta cinquante ou soixante fois le prix des trois animaux convoités par l'ignoble major.

Un médecin grec fort instruit, Michel Schenda von der Bech, connu dans le monde savant par ses écrits publiés sous le pseudonyme de *Cristodemus,* ancien médecin de l'hospodar de Valachie, prince Mavrocordato, et de l'empereur Charles VI, directeur des hôpitaux militaires en Russie, vivait à Riga, où il possédait une magnifique collection de monnaies et de médailles. Bieren, encore chambellan de la duchesse de Courlande, voulut acheter les plus belles pièces de cette collection; Schenda refusa de les vendre. Après l'avénement d'Anne au trône, Bieren renouvela ses démarches; ayant essuyé un nouveau refus, il fit enlever cette collection, s'en empara et envoya Schenda en Sibérie sous un nom d'emprunt, avec l'ordre de le tenir en prison sans lui permettre de communiquer avec personne. Après la chute de Bieren, l'on voulut faire revenir le malheureux; mais il en fut pour lui comme pour plusieurs autres envoyés en Sibérie sous de faux noms : il y eut impossibilité de le retrouver. Un épisode tragique fit rendre Schenda à la liberté. L'officier commandant la prison où il se trouvait détenu, l'ayant roué de coups, Schenda saisit un couteau et coupa le nez à cet officier. Là-dessus procès; l'on demande au captif son nom : il le proclame. Grande rumeur : voilà l'homme que, sur des ordres venus de Pétersbourg, l'on cherchait en vain! Un rapport fut envoyé à Pétersbourg, et l'ordre arriva de mettre Schenda en liberté. Ceci se passait déjà sous le règne d'Élisabeth, et l'officier brutal en fut pour son nez coupé.

Bieren, dans ses momens de gaieté, aimait à plaisanter; mais ses plaisanteries étaient généralement du plus mauvais goût, barbares et éminemment désagréables à ceux à qui elles s'adressaient. Ainsi, un jour qu'il était de bonne humeur, ayant appris, par la perlustration des lettres, qu'un Courlandais, un baron Sacken, avait écrit à l'un de ses amis en exprimant son étonnement de ce que le duc se permettait d'envoyer en Sibérie, sans jugement, des gentilshommes courlandais, il donna ses ordres : Sacken fut saisi et apprit qu'on allait le conduire en Sibérie. On lui banda les yeux, on le plaça dans une *kibitka* couverte, et l'on se mit en route. L'on voyagea pendant trois semaines; Sacken avait toujours les yeux bandés; enfin, un matin, en se réveillant, il sentit son véhicule immobile sur place : il appela, personne ne répondit. Il ôta son bandeau; point de gardien, point de postillon, point de chevaux; en jetant les yeux autour de soi, il s'aperçut se trouver à deux pas de sa maison. Il se hâta d'y courir, et il prit connaissance d'une lettre envoyée par le secrétaire du duc. Cette lettre lui annonçait que si, à l'avenir, il exprimait son étonnement sur l'envoi sans jugement de Courlandais en Sibérie, il y serait expédié lui-même pour leur tenir compagnie. Mais la femme de Sacken avait été tellement saisie et impressionnée par l'arrestation et l'exil de son mari, qu'elle en était tombée malade et mourut au bout de quelques mois. Tel fut le dénoûement de cette aimable plaisanterie bierénienne.

Lors de la célébration de la paix avec la Turquie, en février 1740 après le feu d'artifice, l'on s'amusa à lancer, dans les flots de peuple, accourus pour assister à ce spectacle, des fusées; l'on peut s'imaginer l'effroi des gens du peuple, dont plusieurs reçurent de très-fortes brûlures, et quelques-uns moururent à la suite de cette plaisanterie véritablement infernale. Dans la description officielle de cette fête (voyez le *Supplément à la Gazette de Saint-Pétersbourg, année* 1740), on lit : « une frayeur aveugle s'empara de la foule; on la vit s'agiter et prendre » la fuite, *ce qui servit à la joie et à l'amusement des hauts person* » *nages de la cour de S. M. I., témoins de cette fête.* »

L'on ne saurait se faire une idée du profond mépris avec lequel les Allemands, sous le règne d'Anne, traitaient les Russes. Il n'y avait pas jusqu'à la nièce de l'impératrice, la princesse Anne de Brunswick, qui, malgré sa grande douceur naturelle, mais sous l'influence de la mauvaise éducation par elle reçue et d'un manque absolu de tact — ne témoignât le mépris le plus impolitique pour la nation sur laquelle ses descendans semblaient cependant être appelés à régner. Entrant un jour dans le salon d'attente, et n'y trouvant point le chambellan de service, comte Fédor Andréiévitch Apraxine, lequel avait tardé à venir, la princesse Anne s'écria devant tout le monde : *oh! ces cochons russes!* L'on conçoit aisément à quel point de pareils procédés devaient accroître le nombre des partisans de la grande-duchesse Élisabeth, russe par ses sentimens et ses affections.

Les personnes accusées ou dénoncées se rachetaient souvent, toujours à haut prix; mais tout le monde ne parvenait point à se racheter : les uns faute d'argent, les autres pour cause d'inimitiés personnelles dans les sphères influentes de l'administration. Alors l'on subissait un sort affreux, ceux surtout qui avaient eu l'imprudence de parler de l'influence illimitée de Bieren sur l'impératrice. A Pétersbourg, ces malheureux, après avoir eu la langue coupée et les narines arrachées, étaient envoyés en Sibérie; d'autres étaient cousus dans un sac rempli de pierres et jetés à l'eau; en province, on les enterrait vivans jusqu'aux épaules; il y en avait qui vivaient trois, quatre, cinq jours dans cette horrible position, demandant à grands cris de l'eau qu'on leur refusait, et lorsqu'il venait à pleuvoir, ouvrant la bouche pour attraper quelques gouttes de pluie.....

Volynski, ministre du cabinet, écrivait à son ami le sénateur prince Grégoire Ouroussow : *nous autres Russes, nous pouvons nous passer de pain : nous nous mangeons entre nous; c'est là notre façon de nous rassasier.*

Jamais la flagornerie, la bassesse, ne s'exercent autant que sous les règnes tyranniques. Nous en avons vu des exemples sous le règne de l'empereur Nicolas; nos pères en ont vu sous le règne de l'empereur Paul. Mais la tyrannie de l'époque de l'impératrice Anne laissa bien loin derrière soi non-seulement celle de Nicolas, mais même celle de

Paul. Elle était d'autant plus en évidence, d'autant plus affreuse à supporter pour la Russie, qu'elle écrasait toutes les classes de la société, sans exception aucune, depuis les hommes les plus éclairés jusqu'au laboureur illettré, tandis que la tyrannie de Paul et celle de Nicolas pesaient exclusivement sur la classe civilisée, et plus on était civilisé, plus on ressentait le poids de ce joug sauvage. Eh bien! en ce temps d'horreurs et d'atrocités, il se trouvait des hommes pour flagorner cette odieuse impératrice Anne. Le jour du sixième anniversaire de son sacre, le 28 avril 1736, son maître de chapelle, le Napolitain Francesco Araja, fit exécuter devant elle une cantate intitulée : *la dispute de l'amour et du zèle*, où il y avait des vers dont voici la traduction littérale : « Entre le souverain et les sujets il doit exister réciproquement amour et zèle. Où pourrait-on trouver plus de zèle que chez toi, auguste souveraine, et un amour plus ardent que chez ton peuple invincible? Depuis le grand et bienheureux jour de l'avénement d'Anna au trône, que d'actions étonnantes n'a-t-elle point accomplies?..... Grâce à elle, nous voyons les Allemands, les Gaulois, les Bretons et les Belges jouir de la tranquillité..... Joie et honneur de tes sujets, tu nous laisses dans l'incertitude pour décider si les bienfaits que tu répands sur eux sont encore égalés par leur zèle si ardent pour toi?..... Quoi! Et rien de plus? Mais c'est qu'il est difficile d'énumérer toute la gloire d'Anne, comme il est impossible de faire le compte des étoiles.... Mon audace a manqué faire naufrage dans l'océan de ses vertus! Le soleil n'a nul besoin d'éloges : Anna est de même! »

Et les courtisans, témoins de cette représentation, s'extasiaient jusqu'aux larmes, en se disant entre eux : *comme il a bien su comprendre l'impératrice; comme il a admirablement décrit son caractère et son règne!*

Le clergé, humilié et écrasé, se trouvait prosterné aux pieds du gouvernement. Les prélats, effrayés par les exils dont j'ai parlé aux pages 256—257, terrifiés par l'exemple des épouvantables malheurs de l'archevêque Lopatinski (voyez page 259), flagornaient l'impératrice et Bieren, et prononçaient des sermons respirant la platitude la plus abjecte. Parmi ces prélats flagorneurs se distinguait Ambroise Yuschkiewicz, lequel, plus tard, sous le règne d'Élisabeth, en chaire, en pleine chapelle de cour, fit une sortie des plus virulentes contre ces Allemands par lui encensés sous le règne d'Anne*.

* L'ignorance profonde, où se trouvait plongé le clergé russe à cette époque, obligeait le gouvernement à choisir les prélats parmi les Petits-Russiens, et même parmi les sujets polonais orthodoxes. Ambroise Yuschkewicz était moine-prêtre au couvent orthodoxe du Saint-Esprit à Vilna; appelé en Russie en 1734, il fut nommé abbé du couvent de Simonovsk à Moscou; sacré dix-huit mois après comme évêque de Vologda et de Béloozéro et ensuite nommé membre du synode. Fin, rusé, insinuant et plat, après avoir flagorné Bieren d'abord, la régente ensuite, il trouva le moyen, après l'avénement d'Élisabeth au trône, de se faire nommer archevêque de Novgorod et de Saint-Pétersbourg. Il mourut en 1745.

Le jour de la célébration de la paix avec la Turquie, le 14 février 1740, l'un des ministres du cabinet, le prince Alexis Tcherkaski, en présence de toute la cour et du corps diplomatique, adressa à cette sauvage impératrice, au nom de la Russie entière, disait-il, un discours où l'on lit entre autres : « ..... Dieu Éternel, source de tous les bienfaits, » nous t'adressons du fond de nos coeurs louanges et remercimens; » et te glorifions pour toutes les grandes vertus dont il t'a plu de douer » et d'orner ton Anna, par toi ointe, notre très-gracieuse impératrice » et très-grande souveraine, et nous te supplions de nous la conserver » jusqu'à la vieillesse la plus reculée..... afin que nous puissions mar- » cher sur les traces de cette grande impératrice dans l'observance de » tes commandemens. »

L'observance des commandemens de Dieu se produisait en ce que l'on ruinait les gens, on les exilait en Sibérie, l'on coupait les langues, on arrachait les narines, on jetait les gens à l'eau et on les enterrait vivans..... Pendant que la Russie gémissait sous ce joug affreux, les courtisans ne songeaient qu'à se remplir les poches et à déployer ce luxe si cher à Bieren. Pour subvenir aux frais de ce luxe, ils se précipitaient dans l'antichambre du tout-puissant duc de Courlande pour mendier les bribes d'un trésor à peu près vide déjà, et se garantir, par sa protection, le droit d'exercer les concussions les plus odieuses. Le luxe de la cour constituait un véritable outrage à la misère générale; pour se faire une idée de ce luxe, il faut se rappeler les paroles d'un contemporain, Manstein, affirmant qu'un homme de la cour dépensant pour sa toilette de deux à trois mille roubles (de douze à dix-huit mille francs) par an, pouvait à peine ne point rester en arrière des autres. Lors de la confiscation de la fortune de Volynski, l'on trouva dans sa garde-robe vingt-cinq habits à la française et vingt-sept vestes habillées (ce que l'on appelle aujourd'hui des gilets) en brocard, en velours, en soie, brodées d'or et d'argent, avec des boutons de diamans à plusieurs d'entre les habits.

L'on peut se représenter si les nobles, maltraités et torturés par le gouvernement, dont ils n'étaient que les humbles esclaves, se faisaient faute de maltraiter et torturer les serfs, qui étaient leurs esclaves à eux!

Le général en chef Michel Ivanovitch Léontiew, dont j'ai parlé déjà (page 213), ce cousin issu de germain de Pierre I, mécontent de son dîner, faisait venir ses cuisiniers en sa présence. Il en avait deux : un Français et un Russe. Le Français en était quitte pour une verte réprimande, mais le malheureux Russe ne s'en tirait point, lui, à si bon marché : après avoir été fouetté en présence du général, il était contraint à avaler un morceau de pain énormément saupoudré de sel et de poivre, ensuite du hareng sans pain et deux grands verres d'eau-de-vie russe; puis on l'enfermait sous clef pour vingt-quatre heures sans lui donner à boire pendant tout ce temps. Aux officiers étrangers

témoins de ces barbaries, Léontiew disait : « je ne puis en agir ainsi » avec mon cuisinier français : il me planterait une balle de pistolet » dans la tête; mais avec les Russes, il faut procéder de cette façon; » c'est la seule manière de les gouverner. Mon père me l'a enseigné, et » je trouve qu'il a eu parfaitement raison de le faire! » Son père était tout ce qu'il y avait de plus russe, et en même temps un cousin-germain de la czarine Natalie Kirilovna Narychkine (voyez page 213).

Des étrangers élevés dans des pays où les moeurs étaient bien différentes, une fois en Russie, se laissaient également aller à la barbarie. J'ai déjà parlé de la cruauté du maréchal Münich à l'égard des soldats et des officiers placés sous ses ordres; le prince Louis de Hesse-Hombourg faisait fouetter, en sa présence, ses domestiques et les serfs de sa femme; mais celui de tous les étrangers qui se surpassa en férocité, au point d'égaler Bieren lui-même, fut le comte Othon-Gustave de Douglas, ancien officier suédois, devenu général en chef russe et gouverneur de l'Esthonie. Ce monstre, après avoir cruellement fait fouetter les gens en sa présence, leur faisait placer sur la peau écorchée du dos, quelques grains de poudre à canon; l'on approchait une bougie allumée, la poudre prenait feu, et l'on peut s'imaginer les souffrances du malheureux torturé! Le monstre de Douglas riait en écoutant les cris de douleur de ses victimes; le misérable appelait cela *faire un feu d'artifice sur le dos*!*

Si des hommes haut placés, vivant à la cour, dans la société du corps diplomatique et des étrangers de distinction, se laissaient aller à commettre de pareilles horreurs, que devaient donc se permettre, au fin fond des provinces, de petits officiers sans éducation, sans usage du monde, ou bien de petits propriétaires campagnards abrutis par l'existence toute bestiale que l'on menait en province, en Russie, à cette époque, et même longtemps après? La plupart de nos compatriotes s'imaginaient, en ce temps-là, que tous les péchés, toutes les cruautés, toutes les infamies possibles pouvaient se racheter par l'observance des jeûnes de carêmes, des jeûnes du mercredi et du vendredi, ainsi que par l'installation, devant les images des saints, de bougies d'un poids plus ou moins lourd.....

Les souffrances du peuple russe étaient inimaginables : la langue humaine ne possède point d'expressions suffisantes pour en dépeindre toute l'intensité et l'affreuse variété.....

* Ce monstre fut renvoyé de Russie en 1740, à la suite de quelques lettres écrites par lui à ses amis en Suède et perlustrées à la poste. Son bisaïeul, Robert Douglas, d'origine écossaise, avait émigré en Suède; il devint l'un des officiers-généraux de l'armée du grand Gustave-Adolphe et fut créé comte par la reine Christine, en 1654. L'une des branches de sa descendance, établie dans les provinces baltiques, s'y est éteinte de nos jours, et la fille du dernier comte Douglas de cette branche a été la mère des comtes Igelström actuels. Une autre branche existe en Suède et possède également des propriétés dans le grand-duché de Bade.

Pendant toutes les dix années du règne sauvage d'Anne, il n'y eut que deux mesures gouvernementales dignes d'approbation : la création, par les soins du maréchal Münich, d'un corps de cadets, ce qui, en ce temps-là constituait un véritable service rendu à la civilisation, et ensuite l'abrogation, sur les représentations du comte Charles de Loewenwolde, d'un ancien usage russe, jusques-là observé partout, la ville seule de Pétersbourg exceptée. Cet usage consistait en ce que toute nourrice de la religion orthodoxe, ayant nourri un enfant baptisé dans un autre rit, ou même un enfant dont le père professait une autre religion, se trouvait obligée, une fois son nourrisson sevré, de faire une pénitence publique dans l'église. Jusqu'au règne d'Anne il était fort difficile, en Russie, à un étranger, de trouver une nourrice pour ses enfans; les femmes du peuple s'y refusaient le plus souvent, et l'on s'adressait alors à des propriétaires qui, moyennant argent, obligeaient les femmes de leurs serfs à se placer en qualité de nourrices dans les maisons des étrangers.

Sous le règne d'Anne, plusieurs familles allemandes, protégées par Bieren, jouèrent un rôle important à la cour. Outre les Loewenwolde, dont j'ai déjà parlé, c'étaient les Mengden, les Keyserlingk, les Korff, les Lieven, les Brevern.

La famille Mengden est originaire de Westphalie, et la branche restée en Allemagne a reçu de Charles VI, en 1723, le titre de barons du saint-empire. Jean-Osthoff de Mengden vint en Livonie, où il fut grand-maître de l'ordre des chevaliers porte-glaives, de 1451 à 1475. Son neveu, Engelbrecht, vint également se fixer en Livonie, où il acheta, en 1490, la terre d'Altenwoga, et fut la souche de tous les Mengden des provinces baltiques. La veuve de l'un d'eux, Ernest de Mengden, faite prisonnière et amenée en Russie lors de la guerre du czar Alexis contre les Polonais, épousa Ivan Ivanovitch Baklanovski, *doumnoy dvorianine*. Elle embrassa la religion grecque sous le nom de Marie Vassiliévna, et la fit embrasser à son fils du premier mariage, lequel devint *stolnik* de la cour de Russie sous le nom d'Alexis Aristovitch Mengden; il fut la souche de la branche établie dans les provinces de Iaroslaw et de Toula.

Othon de Mengden, landrath livonien et colonel suédois, fut créé, par la reine Christine de Suède, en 1653, baron Mengden d'Altenwoga. Deux de ses petits-fils, deux frères, Magnus-Gustave, *landmarschall* de Livonie, et Jean-Albert, landrath de Livonie, très-liés avec la famille Loewenwolde, laissèrent plusieurs fils, qui se constituèrent les plats valets de Bieren, surtout le second fils de Jean-Albert, le baron Charles-Louis, lequel, pour mieux s'appuyer en cour, fit venir à Pétersbourg ses quatre cousines-germaines, filles du baron Magnus-Gustave : Dorothée, depuis la comtesse Münich, Julie, Jacobine, laquelle devait épouser Gustave Bieren, mariage rompu par la chute de la famille Bieren, et Aurore, depuis comtesse Lestocq. C'étaient quatre fief-

fées intrigantes, surtout Julie, qui sut s'insinuer dans la confiance la plus intime de la nièce de l'impératrice, la princesse Anne de Brunswick, et acquit sur cette jeune femme une influence énorme. Le baron Charles-Louis, un habile et rusé intrigant, reçut, à l'âge de 34 ans, le poste fort lucratif de président du collége du commerce; il était conseiller privé et cordon de Saint-Alexandre; mais l'an suivant, à l'avénement d'Élisabeth au trône, il fut exilé en Sibérie, au petit fort *(ostrog)* de Kalymsk, où il mourut après dix-huit ans de détention. Il avait été marié à une Wildemann, fille d'un général prussien et nièce, par sa mère, du maréchal Münich; leur fils unique mourut célibataire. Le frère aîné de l'exilé, le baron Jean-Henri de Mengden, lieutenant-général russe, eut un fils, Ernest-Burchard, gouverneur de Livonie, qui acheta à Vienne, en 1779, le titre de comte du saint-empire, et fut la souche des comtes Mengden actuels *.

Les Keyserlingk sont également originaires de la Westphalie, d'où Albert de Keyserlingk vint s'établir en Livonie, au quinzième siècle. Il eut deux petits-fils : Jean et Henri; ce dernier fut la souche de la branche cadette, non-titrée. L'aîné, Jean, fut la souche : de la branche aînée, créés barons prussiens en 1844; de la seconde branche, créés comtes prussiens en 1744, et dont le chef, à titre de propriétaire de la seigneurie de Rautenbourg, dans la Prusse orientale, est membre héréditaire de la chambre des seigneurs du royaume de Prusse depuis 1847; enfin, de la troisième branche, créés comtes prussiens en 1777.

Hermann-Charles de Keyserlingk, né en 1696, s'était constitué, encore à Mittau, le courtisan de Bieren. Il fut admis au service de Russie, et nommé, en 1733, ministre à Varsovie; c'était un homme fin, rusé, très-insinuant et fort intrigant; il fit constamment preuve d'une grande habileté dans les négociations diplomatiques. Lors de l'élection de Bieren comme duc de Courlande, il fallait nécessairement, vu le vasselage politique officiel de la Courlande envers la Pologne, obtenir le consentement de la diète polonaise. Keyserlingk s'en chargea; des pensions et des cordons donnés à quelques magnats (voyez la note au bas de la page 404), et cent mille ducats prêtés à Auguste III, pour trois années, par le gouvernement russe, amenèrent un résultat heureux, lequel valut à Keyserlingk le rang de conseiller privé. Après la chute de Bieren, Münich chargea Keyserlingk d'obtenir du vicaire du saint-empire, l'électeur de Saxe, des diplômes de comtes du saint-empire pour lui et pour le maréchal Lascy, déjà comtes russes depuis plusieurs années; Key-

* Un autre frère de Charles-Louis, George-Albrecht, a été la souche de la branche cadette des barons Mengden, dont la branche aînée est issue du baron Jean-Gustave, frère consanguin des quatre demoiselles Mengden de la cour de l'impératrice Anne. Le frère germain de ces quatre demoiselles, Ernest-Reinhold, avait aussi acheté à Vienne, en 1774, un diplôme de comte du saint-empire, mais ce titre s'éteignit avec lui, en 1798; son fils unique l'ayant précédé dans la tombe sans laisser d'enfans.

Serlingk les obtint, et ne s'oubliant point lui-même, se fit donner également un diplôme de comte du saint-empire ; mais la régente, la princesse de Brunswick, mécontente de la lenteur mise par ce diplomate à amener l'élection, au trône de Courlande, de son beau-frère à elle, le prince Louis-Ernest de Brunswick, refusa de reconnaître son titre comtal. Le fin et rusé Keyserlingk, connaissant la profonde incapacité de la régente et de son mari, leur faiblesse, leur étourderie, et la haine des Russes pour les Allemands, ne croyait point à la stabilité du régime inauguré en Russie; il se tenait immobile et inactif. Les événemens vinrent justifier ses prévisions; aussi, à l'avénement d'Élisabeth au trône, sa position et son influence grandirent beaucoup : l'ancien agent, le conseiller, le plat courtisan de Bieren devint le plus humble serviteur et le favori des Russes qui entouraient Élisabeth. Il obtint la reconnaissance de son titre comtal; pour rapprocher les cours de Pétersbourg et de Vienne, hostiles entre elles depuis le renversement du petit empereur Ivan VI (neveu-germain de Marie-Thérèse), il donna le conseil de coopérer au choix, comme empereur d'Allemagne, du duc François de Lorraine, l'époux de Marie-Thérèse; il se fit envoyer dans ce but à Francfort-sur-Mein où siégeait la diète élective, et il contribua considérablement à l'élection de l'empereur François I. En échange, il obtint des diplômes de comtes du saint-empire pour Alexis Razoumovski, le mari morganatique de l'impératrice Élisabeth, pour son médecin et favori Lestocq, pour le vice-chancelier Michel Vorontsow, et, ce qui était bien plus important pour la cour de Pétersbourg, il obtint la reconnaissance, par l'empereur et l'empire d'Allemagne, du titre impérial de Russie, déjà reconnu, depuis une dizaine d'années, par la maison d'Autriche, mais seulement en sa qualité de souveraine de Hongrie et de Bohême. Ceci lui valut le rang de conseiller privé actuel et les remercîmens de l'impératrice, transmis par le chancelier Bestoujew, *pour avoir obtenu la reconnaissance du titre impérial sans avoir eu l'air de la solliciter.* Il fut ensuite ministre à Berlin, ambassadeur à Vienne, où il mena les négociations relatives à l'alliance des deux cours pour la guerre de sept ans; enfin, ambassadeur à Varsovie, où il mourut en 1764. Sa descendance directe s'éteignit en 1791, avec la mort de son fils unique. Son frère consanguin, Dietrich, conseiller privé actuel au service de l'électeur de Saxe, ensuite chancelier de Courlande, fut créé comte prussien en 1786; il eut quatre fils, tous décédés sans laisser de postérité. Un autre Dietrich de Keyserlingk, cousin-germain des comtes Dietrich et Charles-Hermann, fut intimement lié avec Frédéric II, qui dédia à sa mémoire, sous le nom de Césarion, plusieurs de ses poésies.

La famille Korff est également originaire de Westphalie, où elle était connue dès le treizième siècle, et un diplôme, délivré par l'empereur Léopold I à Matthias Korff, en 1692, confère le titre de barons du saint-empire à tous les membres de cette famille. Nicolas Korff vint, au

quinzième siècle, s'établir en Courlande, et reçut, en 1483, de Bernard Borch, grand-maître de l'ordre des chevaliers porte-glaives, la terre de Préékuln, érigée en majorat et possédée par la famille jusqu'à nos jours *.

Le baron Jean-Albert Korff, courtisan assidu de Bieren, entra au service de Russie en qualité de chambellan, présida pendant plusieurs années l'académie des sciences de Pétersbourg, et en 1740 embrassa la carrière diplomatique, pour laquelle il avait une vocation réelle. Depuis lors, pendant vingt-six années consécutives, sauf deux ans passés en qualité de ministre à Stockholm, il représenta constamment la Russie à la cour de Copenhague, poste important à cette époque, où le Danemarck était encore l'une des premières puissances du second ordre, et un poste fort délicat pour un ministre de Russie, vu que les rois de Danemarck avaient dépouillé de toutes leurs possessions les ducs de Holstein, que le hasard des événemens plaçait sur le trône de Russie. Pour se maintenir si longtemps dans ce poste, il fallait beaucoup d'esprit et de finesse, et ni la finesse, ni l'esprit ne faisaient défaut au baron Jean-Albert. Il mourut à Copenhague en 1766, à l'âge de 70 ans, laissant une magnifique bibliothèque de trente-six mille volumes, achetée, deux ans auparavant, par Catherine II pour le grand-duc Paul, pour le prix de cinquante mille roubles, avec le droit, pour Korff, de jouissance viagère de toute sa bibliothèque.

Deux autres barons Korff, deux frères, débutaient à cette époque au service de Russie, où ils ont laissé tous les deux les souvenirs les plus honorables. Jean-Nicolas (en russe : Nicolas Andréiévitch), après avoir été marié à une veuve Bodisco, dont il eut un fils, mort jeune, se remaria avec la comtesse Catherine Skavronski, cousine-germaine de l'impératrice Élisabeth; il n'eut point d'enfans de cette seconde union, laquelle lui ouvrit une vaste carrière. Il devint général en chef, cordon bleu, et pendant l'annexion temporaire de la Prusse orientale à la Russie, lors de la guerre de sept ans, il fut gouverneur-général de *la province de Koenigsberg*, ainsi que l'on appelait alors la Prusse orientale. C'était un homme loyal, probe, intègre, fort obligeant et d'un excellent coeur, malgré son extrême vivacité et les emportemens furibonds auxquels il se livrait, surtout lorsqu'il se trouvait avoir une pointe de vin en tête, ce qui lui arrivait souvent. Très-aimé de Pierre III, ce grand amateur de la bouteille, il rendit à la noblesse russe un service immense, pour lequel elle devrait lui ériger une statue : ce fut lui qui décida Pierre III à exonérer la noblesse de châtimens corporels, et à permettre aux nobles de pouvoir quitter le service à volonté.

* Le baron Nicolas Korff, possesseur actuel du majorat de Préékuln et chef de la famille, est marié à une Essakow, cousine-germaine de M. d'Oubril, ministre de Russie à Berlin, et de l'excellent et regrettable Alexandre Richter, ministre de Russie à Bruxelles.

Il mourut en 1766, à l'âge de 56 ans, aimé et estimé de tout le monde*.

Son frère, aussi loyal et aussi bon que lui, le baron George-Fromhold (en russe : Grégoire Ivanovitch, tandis que son frère s'appelait Andréiévitch), officier à la garde à cheval, fut préposé à la surveillance de l'ex-empereur Ivan VI, et se signala par son humanité, sa courtoisie envers cette malheureuse famille de Brunswick, peu habituée à trouver, parmi les gardiens de sa captivité, des hommes bons et humains. Devenu lieutenant-général et major de la garde à cheval, il mourut en 1758, laissant trois fils, dont le puîné, Alexis, marié à une Narychkine, a été le père du baron Nicolas Korff, marié à une Ladyjenski.

Parmi les Allemands introduits au service russe par Bieren, se trouvaient plusieurs Lieven. Cette famille, qui, depuis, a fait une si grande fortune en Russie, est fort ancienne, et tire son origine de l'un des chefs indigènes de ces tribus lettes, que les chevaliers porte-glaives réduisirent en un si dur esclavage. Ce chef indigène, nommé Caupo, se fit baptiser lors de l'invasion des chevaliers porte-glaives, en 1186, et fut anobli sous le nom de Lieven. Il fut envoyé, en 1202, par le prince-évêque de Riga, Albert Buxhoevden, en ambassade auprès du pape Célestin III, à Avignon. Il mourut en 1216, dans son château de Kubbesel, aujourd'hui appelé Cremonen; ce château, après avoir appartenu à diverses familles, fut racheté par le prince Jean Lieven, et appartient aujourd'hui à son fils, le prince Paul, ancien maréchal de la noblesse de Livonie. Les Lieven furent créés barons suédois par la reine Christine en 1653†. L'un des membres de cette famille servit dans l'armée russe sous le règne de Pierre I et fut aide-de-camp du prince Menchikow; mais ce fut après l'avénement d'Anne au trône que plusieurs d'entre les Lieven entrèrent au service de Russie; le plus connu parmi eux fut le baron George-Reinhold (en russe : George Grigoriévitch), lequel prit une part considérable à l'organisation de la garde à cheval, et contribua fort à remplir d'Allemands les régimens russes, ceux des gardes surtout. C'était un homme habile, fin et souple, ami des

* L'on raconte que Korff gagna à l'empereur les priviléges de la noblesse dans une partie de billard, mais le fait n'est point certain. L'oukaze fut rédigé par le secrétaire d'état Volkow, que Pierre III, allant passer la soirée et la nuit chez la comtesse Élisabeth Vorontsow, enferma sous clef dans une chambre en lui donnant, pour lui tenir compagnie, son chien favori. Volkow fut largement payé par Korff et par tous les grands seigneurs.

† Le baron Hans-Henri de Lieven, général d'infanterie au service de Suède et seigneur du royaume *(reichsrath)*, fut créé comte par la reine Ulrique-Éléonore en 1719. Son fils unique, aussi appelé Hans-Henri, maréchal de l'armée suédoise et seigneur du royaume, mourut en 1781, et avec lui s'éteignirent les comtes suédois de Lieven. — Le baron George-Thaddée-Joseph acheta à Vienne, en 1789, un diplôme de comte du saint-empire; son fils unique mourut en 1849 sans laisser de postérité mâle.

Loewenwolde et courtisan assidu de Bieren; il sut se maintenir en cour sous le règne d'Élisabeth; il devint général en chef et lieutenant-colonel de la garde à cheval, et mourut en 1763, à l'âge de 67 ans. C'était un médiocre militaire, dénué de talens stratégiques, et se croyant cependant le plus grand capitaine de l'Europe; hésitant et craintif à la guerre, il fut le Mentor du maréchal Apraxine dans celle de sept ans, et il aura dans l'histoire une grande part de responsabilité aux fautes et bévues de ce pitoyable maréchal.

Charles de Brevern, membre du collége des affaires étrangères, était l'un des plus modérés et des plus raisonnables parmi les Allemands au service de la Russie. Son aïeul, Jean Brever, d'origine silésienne, fut surintendant du culte luthérien à Riga, où il mourut en 1700, à l'âge de 84 ans, après avoir obtenu du roi de Suède Charles XI, le 5 octobre 1694, des lettres-patentes d'anoblissement sous le nom de *Brevern*, pour son fils unique, Hermann. Ce dernier, un homme de mérite et un administrateur fort probe, se trouvait vice-président du tribunal *(hofgericht)* de Riga lors de l'annexion de la Livonie à la Russie, et ensuite, au moment de la création, à Pétersbourg, des divers colléges administratifs, en 1717, il fut appelé, par Pierre I, à la place fort importante de vice-président du collége de la justice, avec le rang peu prodigué et fort recherché alors, de conseiller d'état actuel. Il mourut en 1722, à l'âge de 59 ans, et sa veuve, Catherine de Reutern, se remaria à de Bohn, un Allemand devenu général en chef russe.

Hermann de Brevern eut six fils, dont les deux plus jeunes ont été la souche des deux branches aujourd'hui existantes de cette maison *. Son quatrième fils, Charles, dont il est question ici, était un homme de mérite, de finesse et de probité; Ostermann le protégeait et l'appréciait beaucoup. Appuyé par Ostermann et par la famille Keyserlingk, à laquelle il était allié, il sut traverser habilement les orages de cette époque si agitée, tout en conservant une bonne réputation. Caractère souple, obligeant, prévenant envers tous, fort intègre, il sut se maintenir

* A la branche aînée appartient le général de Brevern marié à la soeur du dernier Glébow-Stréchnew, et dont la fille, en épousant le prince Michel Shahovskoy, lui a apporté en dot les noms de son oncle maternel et une partie de la fortune considérable des Stréchnew.

A la branche cadette appartient le comte Brevern-de La Gardie. Son père, un officier de marine, veuf de Sophie Benckendorff, cousine-germaine du premier comte de ce nom, et dont il avait eu plusieurs enfans, se remaria à la comtesse Marie de La Gardie, dont il eut également plusieurs enfans. La maison de la Gardie, originaire de France, de la province de Languedoc, avait émigré en Suède pour cause de religion au seizième siècle. Devenus barons suédois en 1571, et comtes suédois par création du grand Gustave-Adolphe en 1615, les de La Gardie se sont divisés en deux branches: l'une existe en Suède; l'autre, établie en Livonie, s'est éteinte de nos jours, et son dernier représentant a obtenu de l'empereur Nicolas, en 1852, l'autorisation de transmettre son nom et son titre à l'aîné des fils de sa soeur, le général Alexandre de Brevern.

sous tous les régimes. Conseiller d'état actuel et cordon d'Alexandre-Nevski sous l'impératrice Anne, la régente, princesse de Brunswick, lui conféra le rang de conseiller privé, lequel lui fut confirmé par l'impératrice Élisabeth. J'ignore complétement les causes déterminantes du suicide par lequel il termina ses jours, le 3 janvier 1744, à l'âge de 39 ans. Il fut marié à une Keyserlingk, cousine-germaine du comte Charles-Hermann; il n'eut point d'enfans.

Ce fut sous le règne d'Anne que la famille Balmaine vint s'établir en Russie. Ils appartiennent à la famille écossaise des Ramsay; l'un d'eux, propriétaire de la terre de Balmaine, avait été créé baronnet Ramsay of Balmaine par Charles I, en 1625 *. L'un de ses arrière-petits-fils suivit la cause des Stuarts; il émigra en France, servit dans l'armée française; ensuite il passa en Turquie, servit dans l'armée ottomane, et sur le conseil de son chef et ami Ahmet-Pacha, comte de Bonneval, il prit du service en Russie avec le rang de major, en s'intitulant, de son propre chef et sans y avoir le moindre droit, *comte de Balmaine*. Devenu colonel du régiment de Vilmanstrand, il fut tué dans la campagne contre les Suédois, en 1741. Il s'était marié en Russie et laissait un fils au berceau, qui devint lieutenant-général et se fit toujours appeler comte de Balmaine. Plus tard, cette possession de titre fut légalisée par un oukaze de l'empereur Nicolas, en 1845.

Sous le règne d'Anne, au milieu d'une masse de canaille allemande et étrangère, venant envahir les places et les grades dans l'armée russe, l'on vit entrer au service de Russie trois hommes respectables : les généraux Loëwendahl et Browne, et un savant saxon, le baron de Schoënberg.

Voldemar de Güldenloewe, baron, et plus tard comte de Loëwendahl, petit-fils d'un bâtard de la maison royale de Danemarck †, fut condamné, par la modicité de ses ressources matérielles, à porter ses

* La branche des Ramsay of Balmaine s'est éteinte en Écosse en 1806, et la terre de Balmaine passa au neveu du dernier baronnet, sir Alexandre Burnet. La famille Ramsay est très-nombreuse; deux de ses branches possèdent la pairie : l'une sous le titre de comtes de Dalhousie; l'autre, sous celui de barons Panmure.

L'une des branches de la famille Ramsay émigra au seizième siècle en France, d'où elle passa en Suède; l'un des rameaux de cette branche vint s'établir en Finlande en 1633. A ce rameau appartient le général Edouard Andréiévitch Ramsay, créé baron finlandais en 1856.

† Ulric-Fréderic de Güldenloewe, fils naturel du roi de Danemark Frédéric III, feld-maréchal danois et vice-roi de Norvége, eut de son mariage avec Sophie d'Uhren une fille, Charlotte-Amélie, et un fils, Voldemar, créé baron danois sous le nom de Loewendahl, entré ensuite au service de Saxe, où il fut grand-maréchal de la cour et ministre du cabinet du roi-électeur Auguste II. De sa première femme, une Brockdorff, il eut deux fils et deux filles, et de sa seconde femme, une Rantzow, il eut une fille.

Charlotte-Amélie de Güldenloewe, la fille du maréchal vice-roi de Norvége, épousa son cousin-germain Chrétien de Güldenloewe, comte de Danesklold-Samsoë, fils naturel du roi de Danemarck Chrétien V, et de Sophie-Amélie Moth, comtesse de

services de pays en pays; mais il n'eut jamais, dans son caractère ni dans sa conduite, rien de commun avec les condottieri du moyen-âge. Dans les nombreux pays où il servit, il sut partout conserver sa dignité et se bien poser, même en Russie vis-à-vis de Bieren. Né en 1700, précoce de corps et de santé, fort et robuste, le jeune Loewendahl s'engagea comme soldat, à l'âge de treize ans, dans l'armée saxonne; à quatorze ans il était officier. Il passa au service danois; mais n'ayant eu lieu d'être content de l'accueil reçu par lui à Copenhague, il entra au service d'Autriche, et en 1721 il retourna à celui de Saxe. Le comte Keyserlingk, ministre de Russie à Dresde et à Varsovie, l'engagea à se rendre en Russie, où il le recommanda vivement et lui ménagea un excellent accueil. Admis au service russe en 1736, avec le rang de général-major, il se distingua fort pendant la guerre de Münich contre les Turcs, et en 1740 il était général en chef, avec une excellente réputation militaire et personnelle. Après l'avénement d'Élisabeth au trône, sa position changea : le nouveau président du collége de la guerre, le vieux maréchal Dolgoroukow, haïssait les Allemands et les étrangers, des persécutions desquels il avait tant souffert sous le règne d'Anne; de plus, Loëwendahl s'était mis en dissentiment, pendant la guerre contre la Suède, qui avait lieu en ce moment, avec le maréchal Lascy, commandant en chef. Élisabeth, après son avénement au trône, avait supprimé les doubles paies; Loewendahl perdit les appointemens de 2,500 roubles, qu'il touchait en qualité de colonel du régiment des cuirassiers de Münich, et se trouva réduit à ceux de général en chef, 4,000 roubles. Honnête et intègre, il n'avait jamais concussionné, et 4,000 roubles étaient insuffisans pour procurer une existence convenable à un homme de son rang; il sollicita des terres, il eut un refus; il sollicita le cordon bleu, nouveau refus; alors il accepta la proposition de son ami, le maréchal de Saxe, d'entrer au service de France, et le 1er septembre 1743, le général en chef russe, créé pendant ce temps comte du saint-empire par l'électeur de Saxe *, devint lieutenant-général français. Qu'Élisabeth regrettât l'éloignement d'un homme aussi capable, cela se concevrait; mais elle eut la petitesse de s'irriter surtout de cette diminution de grade, et l'éducation de S. M. n'ayant guère été soignée, elle s'écria dans sa colère : *ah! le maudit chien danois!* Loewendahl fut parfaitement accueilli et dignement apprécié en France, où il contribua beaucoup au gain de la bataille de

Samsoë. De ce mariage naquit une seule fille, mariée à Chrétien-Auguste, duc de Holstein-Sonderbourg, le trisaïeul du duc d'Augustenbourg, ce prétendant malheureux à la possession du Schleswig-Holstein. Le comte de Daneskiold-Samsoë se remaria ensuite deux fois, et il eut une postérité mâle de sa troisième femme, une Ahlefeldt.

* Dans l'intervalle qui s'écoulait entre la mort d'un empereur d'Allemagne et l'élection de son successeur, le vicaire de l'empire avait le droit de conférer des titres honorifiques. Le vicariat alternait entre les électeurs de Saxe et de Bavière.

Fontenoy, et se signala surtout par la prise de Berg-op-Zoom, qui lui valut le bâton de maréchal de France. Il mourut à Paris en 1755, laissant des enfans de ses deux mariages. Sa première femme avait été une Prussienne, une baronne de Schmettau; j'ignore le nom de la seconde. Sa descendance s'est éteinte.

George Browne, d'origine irlandaise *, né en Irlande en 1704, fit des études fort distinguées à Limerick; mais en sa qualité de catholique, condamné, par les lois anglaises de ce temps, à une espèce d'ilotisme politique, il émigra et prit, en 1725, du service dans la petite armée de l'électeur palatin. Fort protégé par le duc de Liria, il entra, en 1730, au service de Russie comme capitaine; il se signala beaucoup à la guerre contre les Turcs, et fut grièvement blessé à la prise d'Azow en 1736. Devenu colonel, il fut envoyé, en 1738, par Münich, en courrier à l'armée autrichienne; il prit part à la bataille de Krotsk, fut fait prisonnier par les Turcs, fut vendu, puis revendu, puis encore une fois revendu et amené à Constantinople, où on l'exposa au bazar des esclaves. L'ambassadeur de France, le marquis de Villeneuve, le racheta, le rendit à la liberté et lui procura les moyens de gagner secrètement la frontière russe. Browne avait eu l'occasion et l'habileté de se procurer, à Constantinople, des copies de plusieurs ordonnances secrètes, expédiées par le divan, et relatives à la guerre contre la Russie. Il apporta ces copies à Pétersbourg, et fut récompensé par le rang de général-major. Sous le règne d'Élisabeth, il épousa une fille du maréchal Lascy.

Lors de l'arrivée en Russie de la jeune princesse d'Anhalt-Zerbst, depuis Catherine II, le général-major Browne fut chargé, ainsi que plusieurs autres, de se rendre à la rencontre de la jeune princesse et de sa mère. Celle-ci, qui était aussi une femme d'esprit, voyant les manières franches et ouvertes de Browne, le prit à part et lui dit : « ma fille est jeune et inexpérimentée; ni elle, ni moi nous ne con» naissons le terrain sur lequel nous allons marcher; soyez notre ami; » donnez-nous *verbalement* des renseignemens sûrs sur les hommes de » la cour et du gouvernement, dans ce pays qui ne ressemble à aucun » autre. » Browne le fit avec toute la franchise de son caractère et toute la sûreté d'un jugement sain, mûri par une grande expérience des hommes et des choses. Ces renseignemens furent éminemment utiles; ils évitèrent bien des bévues et des faux pas à la princesse d'Anhalt et à la jeune Catherine, laquelle comprit, dès ce jour, à quel point pouvaient lui être utiles le dévouement et les services d'un homme comme Browne, doué à la fois d'une intelligence remarquable, d'une énergie de fer et d'une droiture à toute épreuve.

* La famille Browne est ancienne et très-nombreuse; quatre de ses branches possèdent la pairie : les marquis de Sligo, les comtes de Kenmare, les barons de Kilmaine et d'Oranmore.

Dans la guerre de sept ans, devenu général en chef, Browne reçut, à la bataille de Zorndorf, cinq blessures, dont l'une sur le crâne, ce qui l'obligea à porter, le reste de ses jours, une plaque en argent sur la tête, recouvrant sa plaie. Pierre III le nomma gouverneur-général des provinces baltiques, et lorsqu'il se fut décidé à faire la guerre au Danemarck pour récupérer le Holstein, dont la possession était non-seulement inutile à la Russie, mais pouvait encore l'entraîner à se trouver mêlée aux complications intérieures de l'Allemagne, il voulut nommer Browne commandant en chef de l'armée destinée à agir contre le Danemarck. Il le fit venir dans son cabinet et lui remit le bâton de feld-maréchal. Le loyal et véridique Browne, après avoir remercié l'empereur, lui exposa franchement et sans déguisement aucun, son opinion au sujet de cette guerre : lui faisant voir combien elle était inutile, impopulaire en Russie, et finit par engager l'empereur à se rendre à Moscou pour s'y faire couronner. Pierre III entra en colère, lui arracha des mains le bâton de maréchal qu'il venait de lui donner, lui déclara qu'il ne serait jamais maréchal et le chassa de son cabinet. Les événemens justifièrent les prévisions de l'intelligent et loyal général.

Pendant tout le règne de Catherine II, Browne administra les provinces baltiques jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente années consécutives. Jouissant en plein de la considération, l'on peut dire du respect de l'impératrice et de sa confiance illimitée, il rendit les plus grands services à la Russie et à l'humanité. Sous son administration et par son influence furent jetées les premières bases de l'amélioration de l'état des serfs livoniens et esthoniens; Browne, aidé par le baron Schoultz d'Ascheraden et quelques autres gentilshommes respectables, eut à soutenir, dans ce but, une lutte longue, vive et acharnée contre les égoïstes et aveugles défenseurs de l'immobilité; il y déploya toute son énergie, toute son intelligence, et sa mémoire mérite les bénédictions de la classe rurale des provinces baltiques. Sa droiture, son équité, son esprit de justice le faisaient respecter de tous; accessible à chacun, également juste et équitable envers le pauvre comme envers le riche, envers les malheureux de la rue comme envers les puissans de la cour, jamais Browne ne broncha dans la voie de l'honneur. Lors de l'abolition, par Catherine, de l'organisation particulière des provinces baltiques, et de l'introduction dans ces provinces des lois russes, Browne déploya une immense énergie pour la mise à exécution de cette mesure, avec laquelle il sympathisait, et dont il comprenait la nécessité pour la Russie*.

* Cette sage et grande mesure de Catherine fut révoquée par ce fou de Paul, qui rétablit l'ancienne organisation. Paul, dans cette occasion, fut surtout guidé par les avis de la gouvernante de ses enfans, la princesse Lieven, une femme de beaucoup d'esprit et d'énergie, mais une concussionnaire effrénée. La princesse Lieven, en cette occasion, fut largement payée par les Allemands, et en ce même temps elle le fut plus largement encore par les Polonais pour le rétablissement du statut lithuanien, que Catherine avait remplacé par les lois russes.

Comme tous les hommes à bon cœur et à caractère droit, Browne était doué d'une grande vivacité, qui dégénérait parfois en emportemens; Catherine le savait, et elle avait la précaution de ne jamais recevoir son vieil ami en tête-à-tête; il y avait toujours quelqu'un de présent. L'énergie de Browne faisait parfois plier l'impératrice : ayant un jour reçu, du sénat, un oukaze contenant une espèce de réprimande, il se rendit à Pétersbourg, se présenta devant Catherine, et tenant à la main l'oukaze en question, lui dit : *si mes services ne vous agréent point, annoncez-le moi, je me retirerai; mais si mes services vous agréent, alors défendez à vos scribes (podiiatchiié) de m'insulter.* — *Qui sont ces scribes?* demanda l'impératrice. *Vos sénateurs*, répondit Browne en lui montrant le papier. Catherine donna au sénat l'ordre de ne plus envoyer au comte Browne aucun oukaze, sans l'avoir soumis préalablement à l'approbation de l'impératrice.

C'est à Browne que les princes Lieven sont redevables de leur élévation. Catherine s'était adressée à lui pour trouver une gouvernante pour ses petits-enfans; il lui recommanda M^me^ Charlotte de Lieven, née de Posse, veuve d'un général-major, mais si pauvre, que lorsque Browne vint lui faire sa première visite, il trouva les fils de M^me^ Lieven, encore enfans (dont l'un fut plus tard ministre de l'instruction publique, et un autre ambassadeur à Londres), courant dans les chambres pieds nus; on ne leur faisait mettre des bas et des souliers que pour sortir de la maison.

Browne passa les dernières années de sa vie sans pouvoir bouger d'un fauteuil, qui lui servait également de lit pour la nuit; mais toujours recevant du monde, donnant des audiences, écoutant la lecture des papiers et faisant marcher les affaires. Il mourut à Riga en 1792, à l'âge de 88 ans, après avoir été créé comte du saint-empire par Joseph II, en 1779. Il laissa deux fils et une fille, Éléonore, mariée au comte Michel Borch, lieutenant-général et *vélikyi oboznyi* de Lithuanie; elle a été la mère des comtes Charles, Alexandre et Joseph Borch. Des deux fils du comte Browne, l'aîné, général d'artillerie au service d'Autriche, mourut deux ans après son père; le plus jeune servit dans l'armée russe; ni l'un ni l'autre n'ont laissé de postérité.

Le baron de Schoënberg, d'une ancienne famille de la Thuringe, dont deux branches se sont illustrées, sous le nom de Schomberg, dans les annales de France et d'Angleterre *, était un savant minéralogiste; il avait servi dans l'administration des mines de l'électorat de Saxe, et fut recommandé à la cour de Russie par notre ministre à Dresde, le

* Gaspard de Schoënberg, colonel-général de la cavalerie allemande au service de France, ou des *bandes noires*, comme on les appelait, naturalisé français sous le nom de Schomberg, rendit à Henri IV les services les plus signalés : il dissuada Henri III de léguer la couronne à l'un des princes de Lorraine, neveux de la reine sa femme, et plus tard il contribua à décider Henri IV à faire une profession de foi catholique, ce

comte Keyserlingk. On l'invita à venir en Russie avec d'autant plus d'empressement, qu'il jouissait d'une grande réputation d'intégrité, et on l'associa, dans l'administration des mines, à Basile Nikititch Tatistchew, un homme fort intelligent, fort instruit, mais assez porté aux concussions. Tout en restant étranger aux prévarications et en n'acceptant point de pots-de-vin, Schoënberg ne négligea nullement ses intérêts; l'on avait commencé, en 1735, à exploiter les mines de Goroblahodatsk; l'exploitation marchait mal, Schoënberg proposa à Bieren de lui faire accorder ces mines en propriété personnelle, sous l'obligation de payer à la couronne une forte redevance, et c'est ce qui eut lieu en 1739. Schoënberg venait souvent à Pétersbourg et y passait des mois entiers; la cause en était dans sa liaison avec Alida Müller, la seconde épouse du célèbre Lestocq. C'était une femme d'un esprit médiocre, sans éducation ni culture aucunes, avec cela malpropre et sale dans sa tenue et sa personne, mais elle avait séduit le savant baron, et l'amour, on le sait, a toujours été aveugle. Après l'avénement d'Élisabeth au trône, Lestocq acquit un crédit immense : il en profita pour calomnier Schoënberg en le représentant comme un concussionnaire des deniers de l'état, ce que plus tard Lestocq lui-même avoua être faux et n'avoir jamais eu lieu. Le 25 juin 1742, le baron fut emprisonné, on lui ôta le rang de conseiller privé à lui conféré par l'impératrice Anne, le cordon d'Alexandre-Nevski conféré par la régente, enfin sa magnifique usine de Goroblahodatsk et tous ses biens furent confisqués. Sa femme courut à Dresde, où, heureusement pour eux, un de leurs parens, le comte Jean-Frédéric de Schoënberg, était ministre de l'électeur de Saxe, en ce moment-là vicaire du saint-empire. L'impératrice Élisabeth voulait obtenir des diplômes de comtes du saint-empire pour Alexis Razoumovski, Lestocq et Michel Vorontsow. Ces trois diplômes furent délivrés en 1744, et le 15 juillet de la même année, sous le prétexte de la célébration, ce jour-là, de la paix conclue avec la Suède, Schoënberg fut élargi après deux années de captivité; on lui restitua son rang et son cordon, mais non son usine; il se hâta de retourner en Allemagne et ne remit plus les pieds en Russie.

qui lui ouvrit la route du trône. Son fils aîné, le comte Henri de Schomberg, fut maréchal de France, ainsi que le fils de celui-ci, Charles, duc d'Halluin et pair de France, avec la mort duquel s'éteignit cette branche, en 1656.

Une autre branche fournit à la France l'un de ses maréchaux les plus distingués, Frédéric-Armand de Schoënberg, naturalisé français sous le nom de comte de Schomberg. Lors de l'odieuse révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, le maréchal refusa d'abandonner le culte protestant, dédaignant l'offre faite par le roi de belles terres et d'un titre de duc et pair. Il entra au service de Hollande, accompagna Guillaume d'Orange en Angleterre, fut créé pair britannique sous le titre de duc de Telford, et fut tué à la bataille de la Boyne, le 11 juillet 1690, à l'âge de 72 ans. Cette bataille par lui gagnée, où les troupes jacobites furent taillées en pièces, replaça l'Irlande sous le joug de l'Angleterre.

Guillaume (en Russie Vilime Vilimovitch) Fermor appartenait à une ancienne famille anglaise, dont une branche possède la pairie britannique sous le titre de comtes de Pomfret. Guillaume Fermor naquit en 1704, à Pskow, où son père, émigré d'Angleterre pour la cause jacobite, servait comme officier dans un régiment russe. Protégé par le maréchal Bruce, il fut recommandé par lui à Münich, et lors des campagnes de ce dernier contre les Turcs, il occupa, dans l'armée de Münich, les fonctions de quartier-maître-général. Plus tard, sous le règne d'Élisabeth, devenu général en chef et créé comte du saint-empire, il commanda, en 1758, l'armée russe contre Frédéric II, et gagna, sur ce grand capitaine, la bataille de Zorndorff. On l'accusa de n'avoir point profité de sa victoire; l'on fit même courir le bruit de trahison à prix d'argent; c'était une calomnie : Fermor n'était point un homme à se vendre, et la lutte contre le génie militaire de Frédéric II n'était guère aisée; c'était déjà bien assez d'avoir gagné une bataille contre lui. Le commandement en chef de l'armée fut donné au comte Pierre Saltykow; Fermor consentit à servir sous les ordres de ce général, bien moins capable que lui, et l'aida, en 1759, à gagner sur Frédéric II la bataille de Kunersdorff. Pierre III, qui n'aimait point le comte Fermor, le congédia du service; mais Catherine II l'y rappela, sur les conseils du vieux Münich, et le nomma gouverneur de Smolensk. Il mourut en 1771, laissant un fils, mort célibataire, et une fille, Sarah, mariée au comte Pontus Stenbock. Leur fils, le comte Jean-Magnus, obtint de l'empereur Alexandre I, en 1825, l'autorisation de joindre à son nom celui de Fermor *.

Le comte Guillaume Fermor, le vainqueur de Zorndorff, était un homme de taille élevée, maigre, pâle, grave, froid, aux formes solennelles, fort digne dans ses relations avec les hommes puissans, ne s'abaissant jamais jusqu'à la flatterie, si commune dans les cours absolutistes. Avec ses subordonnés il fut toujours poli, contrairement à l'usage de la très-grande majorité des officiers-généraux de l'armée russe; sec dans ses paroles, froid de maintien, observateur rigide de la discipline, il ne s'oublia jamais, cependant, envers les officiers placés sous ses ordres. D'une exactitude admirable et toute ponctuelle dans les détails de l'administration militaire, en temps de guerre comme en

* La famille suédoise des Stenbock est très-ancienne: ils sont issus d'un certain Ions, qui était seigneur (*reichsrath*) du royaume de Suède en 1205. Catherine Stenbock fut la troisième femme du célèbre roi Gustave Vasa. Le père de la reine Catherine fut créé baron en 1561, le jour de l'introduction des titres en Suède, et ses arrière-petits-fils furent créés comtes par la reine Christine en 1651.

Le comte Jean-Magnus Stenbock-Fermor a laissé plusieurs fils. L'un d'eux, le comte Jacques, a été marié à une riche héritière, la comtesse Essen, dont il a joint le nom au sien ; c'est lui qui a fait construire, à la Perspective Nevski, le passage Stenbock. Un autre, le comte Alexandre, a été marié à une personne encore plus riche, mademoiselle Iakovlew. (Voyez la note au bas de la page 234.)

temps de paix, il se distinguait, les jours de combat, par un courage accompagné de présence d'esprit et d'un sang-froid imperturbable. Il resta toujours probe, et les accusations de ses nombreux ennemis ne furent que des calomnies.

Jean-Louis de Lübberas, qui se faisait appeler baron, était originaire d'une famille écossaise émigrée pour la cause des Stuarts à l'époque de Cromwell, et établie en Livonie. Il entra au service de Russie sous Pierre I, et sous le règne d'Anne il devint lieutenant-général dans le corps des ingénieurs sous les ordres et par la protection du maréchal Münich, ce qui ne l'empêcha point, après l'avénement d'Élisabeth, de vilipender de toutes ses forces Münich, arrêté et exilé. Le jour de l'inauguration, à Cronstadt, le 30 juillet 1752, de plusieurs travaux commencés par Münich et achevés par Lübberas, celui-ci, en recevant le cordon de Saint-André des mains de l'impératrice Élisabeth, eut l'infamie de lui dire, en présence de toute la cour, que ces travaux auraient pu être achevés depuis longtemps, sans la jalousie de Münich et les *persécutions* dont il avait été l'objet de sa part (il oublia seulement d'ajouter que ces *persécutions* de l'impératrice Anne, dont il avait été redevable à la protection et aux recommandations du maréchal Münich, consistaient dans le grade de lieutenant-général, le cordon d'Alexandre-Nevski, de beaux appointemens et le don de plus de mille serfs). Ce plat courtisan, qui avait tout ce qu'il faut pour réussir à la cour de Russie, mourut la même année 1752; j'ignore s'il a laissé une postérité.

L'impératrice Anne avait, dans les dernières années de sa vie, pour médecin un homme fort estimable, investi de sa pleine confiance, et que Bieren, par calcul, ménageait beaucoup : c'était Jean-Bernard Fischer, né à Lubeck en 1685. Médecin à Riga, il fut appelé à Pétersbourg en 1736, et nommé *arhiater,* c'est-à-dire premier médecin de la cour et président du collége de médecine. L'empereur Charles VI lui envoya un diplôme de noblesse du saint-empire *(ritterstand).* Après l'avénement d'Élisabeth, il dut céder ses fonctions à Lestocq, et se retira à Hinterbergen, en Livonie, où il passa le reste de ses jours. Il y mourut en 1772. Les deux autres médecins de l'impératrice Anne, Leistenius et le Portugais Antonio Ribeiro Sanchez, étaient des créatures de Bieren.

Le beau-frère de celui-ci, Ludolf-Auguste de Bismark, sans jouer aucun rôle politique, avait, grâce à ces liens de parenté, une certaine importance de cour. Né dans la Marche de Brandebourg, en 1683, issu d'une très-ancienne famille, mais dénué d'esprit et d'éducation, ivrogne, brutal et cruel, un jour, à Magdebourg, dans un moment d'ivrognerie, s'étant emporté contre son valet de chambre, il lui passa l'épée à travers le corps..... Le malheureux tomba et expira. Le second roi de Prusse, alors régnant, le père de Frédéric II, se borna à faire dé-

tenir Bismark pendant assez longtemps dans une forteresse, et à ne point lui donner le commandement d'un régiment, quoiqu'il fût le doyen des colonels. Il vint chercher fortune en Russie; veuf depuis 1719 d'un premier mariage, grand de taille, bien découplé, robuste, il captiva l'affection de la belle-soeur de Bieren, la très-laide, maladive, rachitique et repoussante M^lle^ de Treyden, la même qui avait refusé d'épouser le fils du maréchal Münich (voyez page 205), et devint son époux. Admis au service russe avec le rang de général-major, il était général en chef dans la dernière année du règne d'Anne. Lors de l'arrestation de son beau-frère, il fut également arrêté et mis en jugement. Comme symptôme caractéristique de ce temps-là, il faut dire que Bismark, général en chef des armées de Russie, alléguait, pour excuse valable, son ignorance complète de la langue russe! Dans une lettre justificative écrite du fond de sa prison, il disait : *mir die russische Sprache ganz unbekannt, und meine Frau zum Dolmetscher dienen müssen.* Cette excuse ne fut point agréée par la régente, qui l'envoya à Tobolsk; il fut rappelé par l'impératrice Élisabeth, et mourut bientôt après, sans avoir eu d'enfans.

Le véritable factotum de Bieren était un israélite nommé Lippmann, qu'il avait fait nommer banquier de la cour, et ensuite avait fait créer pour lui la place de « grand-commissionnaire de la cour » *(ober-hofkommissar)*. Bieren le consultait sur toutes les affaires; Lippmann assistait souvent au travail de Bieren avec les ministres du cabinet, les secrétaires du cabinet et les présidens des colléges, donnant son opinion sur les affaires et courtisé par tous. Les hommes les plus haut placés ménageaient et flattaient ce drôle, lequel, plus d'une fois, fit envoyer des gens en Sibérie, parce que tel était son bon plaisir. Il trafiquait de son crédit, il vendait les places, et il n'y eut sorte d'infamies qu'il n'ait commises, de concert avec son ami et associé, un autre israélite nommé Bielenbach. Lors de l'arrestation de Bieren, Lippmann se hâta de dénoncer à la régente tous les placemens de capitaux faits par le duc de Courlande, ainsi que bien des choses intimes sur ses projets et vues politiques. Cette infamie lui valut la conservation, pendant l'année que dura la régence, de son rang de grand-commissionnaire de la cour.

Je m'aperçois qu'en parlant, à la feuille précédente, du baron Jean-Albert Korff (page 414), j'ai omis, par mégarde, plusieurs détails. La feuille précédente se trouvant déjà imprimée, je vais narrer ici ces détails. Ce baron Korff avait été envoyé secrètement par Bieren, en janvier 1730, à Moscou, immédiatement après l'arrivée à Mittau de la députation chargée d'offrir à Anne la couronne, à des conditions de pouvoir très-limitées; il était chargé de porter à Reinhold Loewenwolde des instructions verbales, et de préparer, de concert avec lui, les voies à la restauration du pouvoir absolu. Il entra en relations in-

times avec les Golovkine, les Saltykow et Romodanovski, et sa mission eut un plein succès. Ceci était de nature à lui valoir la reconnaissance de l'impératrice Anne; mais le tout se borna à une clef de chambellan. Korff s'était fait tort à lui-même par ses prétentions aux faveurs *intimes* de sa souveraine. Il était bien de sa personne, élégant, gracieux, fort aimable; mais il échoua complétement, malgré son esprit fin et insinuant, et son caractère fort remuant. L'impératrice se trouvait complétement sous le charme de Bieren; ce dernier, ignorant, mal élevé, brutal, sauvage, convenait beaucoup mieux à Anne, une femme sauvage, brutale, mal élevée et ignorante, que n'aurait pu le faire l'intelligent, élégant et savant Korff. D'ailleurs, Korff était un esprit fort; il ne dissimulait nullement ses opinions athéistes, et l'impératrice unissait, à la dépravation et à la cruauté les plus insignes, un fond de superstition et de bigoterie incroyables. Bieren sut habilement jouer de cette corde contre son compétiteur. Korff, pour se remettre dans les bonnes grâces de son heureux rival, travailla beaucoup à l'élection de celui-ci comme duc de Courlande, en 1737. Quelques mois auparavant il avait eu un duel avec le baron Charles-Louis de Mengden. (Voyez page 411.) Tous les deux recherchaient en mariage l'une des demoiselles d'honneur de l'impératrice, Mlle de Wildemann, fille d'un général prussien, et nièce, par sa mère, du maréchal Münich. La demoiselle donna la préférence à Mengden, de dix ans plus jeune que Korff; les deux concurrens convinrent de se battre; le duel étant, à cette époque, inconnu en Russie, ils firent un voyage en Courlande, dans l'automne de 1736, et le combat eut lieu près de Mitau.

Korff occupa, de 1733 à 1740, le poste de président de l'académie des sciences de Pétersbourg, dans lequel il avait remplacé le célèbre Ostermann, successeur, dans ce poste, de Laurent Blumentrost. Après le départ de Korff pour Copenhague, la présidence de l'académie fut donnée à Charles de Brevern, remplacé, en 1745, par un jeune homme de dix-sept ans, le comte Cyrille Razoumovski.

Sous le règne d'Anne, apparaissent sur la scène politique deux Russes, appelés tous les deux à jouer plus tard un rôle considérable à la cour d'Élisabeth : le prince Basile Répnine et le maréchal Apraxine.

Le prince Basile Anikititch Répnine, fils et père des deux maréchaux de ce nom, avait hérité de la loyauté du caractère de son père, et sans être doué d'aussi éminens talens que le fut son fils, il ne manquait point d'esprit, et il se distinguait par ce désintéressement, si fabuleusement rare à la cour de Russie, et héréditaire dans la famille des princes Répnine. Il avait reçu l'éducation la plus soignée; il parlait plusieurs langues et possédait des connaissances solides en artillerie et dans l'art de l'ingénieur. Vif de caractère, se laissant souvent aller à des emportemens, il était cependant généralement aimé pour son bon

coeur et l'aménité de ses formes. Il servit avec distinction dans l'armée de Münich contre les Turcs pendant les trois premières campagnes; ensuite, pris d'un mal de pied fort grave qui l'empêchait de monter à cheval, il dut retourner à Pétersbourg. Dans la dernière année du règne de l'impératrice Anne, il fut nommé, à son vif chagrin, membre de la commission d'enquête dans l'affaire Volynski; il ne se souciait nullement de tremper les mains dans ce hideux procès, et en même temps il n'y avait aucun moyen d'oser se refuser à siéger, sans encourir l'exil, et peut-être la torture. Il songeait déjà (ainsi que le racontait un demi-siècle plus tard son fils, le célèbre maréchal prince Nicolas Répnine, à mon oncle Korsakow) à avoir recours au procédé du célèbre Ostermann dans les cas difficiles, c'est-à-dire à se frotter le visage de figues sèches et à se proclamer malade de la jaunisse, lorsqu'au bout d'une dizaine de jours la commission fut dissoute et l'enquête confiée exclusivement à deux de ses membres : Ouchakow et Népluiew. Deux mois après, un tribunal de sénateurs et de dignitaires fut organisé pour prononcer un arrêt contre Volynski et ses amis; Répnine fit jouer les figues sèches, et par cet innocent stratagème, il échappa à la cruelle alternative, soit d'encourir le supplice peut-être, soit de charger sa conscience par un acquiescement à un arrêt aussi injuste qu'il fut barbare et atroce.

Sous le règne d'Élisabeth, Répnine fut très-bien en cour; il remplaça le prince Louis de Hesse-Hombourg, après la mort de ce drôle, dans la charge de grand-maître de l'artillerie, fut nommé grand-maître de la cour du grand-duc héréditaire et directeur du corps des cadets. En 1748, le gouvernement russe envoya en Franconie un corps auxiliaire de trente-sept mille hommes, au secours de l'Autriche contre la France, et Répnine en fut nommé le commandant en chef, avec la promesse d'un bâton de maréchal à son retour. Le cabinet de Versailles, qui avait à sa solde le vice-chancelier comte Michel Vorontsow, voulut ralentir la marche des troupes russes, et dans ce but il proposa à Répnine, par l'intermédiaire de Vorontsow, cent mille ducats; le prince Basile repoussa cette offre avec mépris et pressa sa marche. Il mourut la même année d'un coup d'apoplexie, au camp près Culmbach, le 21 juillet 1748, à l'âge de 53 ans, et sa mort fut l'objet de regrets universels.

Étienne Fédorovitch Apraxine, unique rejeton de la *véritable* famille Apraxine (voyez page 12), était né en 1702; ayant perdu son père dans l'enfance, il fut élevé dans la maison du comte Pierre Apraxine, le frère aîné du grand-amiral; les comtes Apraxine le traitaient en parent et en cousin, désireux de faire oublier de quelle façon ils avaient usurpé le nom de cette famille. La mère du jeune homme, Hélène Léontiévna Kokochkine, ayant épousé en secondes noces le comte Ouchakow, lequel, pendant tout le règne de l'impératrice Anne, fut le chef

de la terrible chancellerie secrète et si puissant en cour; la protection de son beau-père aida fort Étienne Apraxine à parcourir rapidement une carrière de rangs et d'avancemens : à l'âge de 32 ans il se trouvait investi du titre de major aux gardes, fort recherché à cette époque. Lors de la guerre contre les Turcs, Münich, désireux de plaire au puissant chef de la chancellerie secrète, prit Apraxine pour général de service dans son armée (ce que l'on appelle en France un aide-major-général), et malgré son peu de capacité, unie à une grande paresse, il le conserva dans ce poste important pendant les quatre années de la guerre, en le faisant toujours passer, dans ses lettres à l'impératrice, pour un officier-général très-capable. Après la conclusion de la paix avec les Turcs, Apraxine fut appelé au commandement des troupes russes sur le littoral de la mer Caspienne, et envoyé en Perse en ambassade extraordinaire. Après la chute de Bieren et l'avénement de la princesse de Brunswick à la régence de l'empire, la nouvelle régente, pour cajoler le vieux Ouchakow, fit don à Apraxine de magnifiques terres, aujourd'hui possédées par son arrière-petit-fils, M. Victor Apraxine (le dernier rejeton de cette famille). L'impératrice Élisabeth, après son avénement au trône, ayant annulé en bloc toutes les donations et promotions accordées sous la régence, en ratifia cependant plusieurs par des oukazes spéciaux, et dans le même but, toujours celui de récompenser et ménager le vieux Ouchakow, elle confirma son beau-fils dans la possession des magnifiques propriétés qu'il tenait de la munificence de la régente. Plus loin, lorsqu'il sera question du règne d'Élisabeth, je parlerai du maréchal Apraxine et de sa famille. C'était un homme rusé, bas et plat, un intrigant sans pudeur ni vergogne, un courtisan fort assidu auprès des hommes influens; malgré sa médiocrité, il fit une brillante carrière : il devint président du collége de la guerre sans posséder aucuns talens administratifs; il devint maréchal et commanda en chef l'armée sans posséder aucuns talens militaires; la seule fois qu'il commanda en chef, il se signala par l'absence complète du coup d'oeil et du tact militaires, ainsi que par une indécision, une hésitation permanentes bien voisines de la lâcheté. La seule bataille rangée où il commanda en chef, celle de Gross-Iaegernsdorff, en 1757, et qui se termina par une éclatante victoire de nos troupes, se trouvait perdue vers le milieu de la journée; notre armée commençait à reculer, une partie de l'artillerie et tous les bagages étaient exposés à tomber au pouvoir des Prussiens, lorsque le comte Roumiantsow (le célèbre maréchal, à cette époque général-major et commandant une division), de sa propre initiative, exécuta un mouvement énergique et habile, enfonça le centre de l'armée prussienne, et la journée se termina par la victoire de nos troupes, victoire dont le maréchal Apraxine ne sut même point profiter, ni tirer parti. Apraxine était d'une bassesse de caractère, d'une perfidie et d'une méchanceté à nulles autres égales : c'était le

digne beau-fils du comte Ouchakow, dont il fut l'élève politique, et le digne ami du cauteleux et perfide chancelier Bestoujew. Concussionner et voler dans les administrations à lui confiées, trahir ses amis, les desservir en cour, les mener à leur perte, tricher aux cartes, lui étaient choses familières. Grand, énormément gros, robuste, il avait l'air d'un colosse, et pourtant il était lâche; ainsi, déjà investi de la dignité de maréchal, ayant, à la suite d'un dîner copieux, triché aux cartes, et répondu par une parole de menace à des expressions injurieuses proférées par le hetman comte Cyrille Razoumovski, celui-ci se leva, lui flanqua un soufflet; ensuite, l'ayant saisi par le collet, lui administra une volée de coups de poing et de coups de pied, et Apraxine n'osa demander raison à ce beau-frère de l'impératrice Élisabeth. Indolent et paresseux pour les affaires, passionné pour le luxe, il menait un grand train de maison; toujours richement vêtu, couvert de diamans, il avait plusieurs centaines d'habits. Il tenait table ouverte, et lors de son séjour à l'armée, il avait plus de cinq cents chevaux pour conduire ses bagages. Fier et hautain avec ses inférieurs, rempli de morgue à l'égard de ses subordonnés, il ne reculait devant aucune infamie pour soutenir et augmenter son crédit de cour. Il n'hésita point, pour gagner la bienveillance et l'appui du comte Pierre Schouvalow, à se faire, en sa faveur, le porteur de ses paroles d'amour auprès de sa propre fille, la princesse Hélène Stépanovna Kourakine; il arrangea et protégea cette liaison, spéculant ainsi sur le déshonneur de sa propre fille! *

L'un des épisodes les plus caractéristiques de la triste et hideuse époque dont je parle en ce moment, fut le procès de Volynski, dans lequel, ainsi que dans une photographie, se fait voir l'exact tableau de la cour et de la société de Pétersbourg sous le règne de l'impératrice Anne. Dans ce procès furent également, je ne dis point jugés, mais condamnés, le comte Platon Moussine-Pouchkine, Soïmonow, Iéropkine, Hroustchow, Eichler et de La Suda. J'ai déjà parlé de Moussine-Pouchkine (voyez page 148) et de Iéropkine (pages 128 et 132). Ce dernier, intendant de la cour et architecte fort instruit, avait, de même que le comte Moussine-Pouchkine, fait ses études à l'étranger, il avait visité la France et habité l'Italie; il possédait une belle bibliothèque, chose rare parmi nos compatriotes à cette époque. Le comte Moussine-Pouchkine, avec ses belles alliances, sa fortune très-considérable, était l'un des personnages importans de la cour. Un instant assez mal vu

* Hélène Apraxine était la femme du prince Boris Alexandrovitch Kourakine, le fils unique du grand-écuyer ivrogne de l'impératrice Anne, de celui dont le médecin de la cour, le portugais Sanchez, disait que pour contraindre le grand-écuyer à boire de l'eau, il faudrait l'envoyer dans un pays où il n'y eût ni vin, ni bière, ni hydromel, ni eau-de-vie.

La princesse Hélène fut la mère de Kourakine, ambassadeur de Russie auprès de Napoléon I, et la bisaïeule des princes Alexis et Alexandre Kourakine, mariés, le premier à la princesse Julie Galitsyne, et le second à la comtesse Marie Gouriew.

par l'impératrice Anne, à cause d'une liaison passagère entre lui et la grande-duchesse Élisabeth, il était remonté en crédit par l'appui de Volynski et du prince Alexis Tcherkaski, dont il avait épousé la nièce; nommé conseiller privé, il avait été appelé à présider le collége du commerce et à siéger au sénat. Il professait, de même que Volynski, une aversion profonde pour les Allemands; malgré qu'il eut achevé ses études à Paris et commencé sa carrière dans la diplomatie, il n'aimait point l'admission des étrangers au service de la Russie; dans le collége du commerce par lui présidé, ainsi que dans la vaste administration ressortissante de ce collége, il éloigna beaucoup d'Allemands et les remplaça par des indigènes, ce qui lui valut la haine des Bieren et de toute la clique allemande, si puissante à la cour. Ce fut la source de sa perte et la véritable cause de la terrible catastrophe qui vint l'atteindre.

Fédor Ivanovitch Soïmonow, l'un des Russes les plus instruits et les plus respectables de son temps, appartenait à une famille noble connue dès le seizième siècle. Son grand-père, Athanase Soïmonow, avait été marié à Anna Sémënovna Golovkine, ce qui rendait le père de Fédor Soïmonow cousin-germain du chancelier comte Golovkine et cousin issu de germain de la czarine Natalie, mère de Pierre I. Ces liens de parenté auraient pu procurer à Soïmonow une carrière rapide, d'autant plus qu'il avait fait d'excellentes études et s'était voué à la marine, profession peu courue à cette époque. Encore dans les petits grades, il était connu pour être un habile marin et un officier fort instruit; la carte de la mer Caspienne, par lui rédigée, fut envoyée en don par Pierre I, en 1721, à l'académie des sciences de Paris, dont l'empereur était membre associé. Mais son caractère droit, franc, loyal, complétement étranger à toutes intrigues, lui faisait grand tort à la cour et lui créait de nombreux ennemis; à la fin de la campagne de Perse de 1722, où il s'était brillamment distingué, Soïmonow, ce parent du chancelier et de l'empereur lui-même, âgé pour lors de quarante ans déjà, n'était encore que lieutenant-capitaine de vaisseau. Il commanda la flottille russe au moment du siége et de la prise de Dantzig par le maréchal Münich, et lors de la guerre avec les Turcs, il décida le khan des Calmouks, Dondouk-Ombo, à venir rejoindre l'armée russe avec vingt mille hommes. A la suite de cela il fut nommé, en 1738, général-major et premier procureur au sénat. Son aversion pour les Allemands l'avait rapproché de Volynski, lequel, ayant pour ennemi acharné l'amiral comte Nicolas Golovine, président du collége de l'amirauté, fit nommer, en 1739, Soïmonow commissaire-général de la flotte, ce qui lui donnait le droit de siéger au collége de l'amirauté. Volynski comptait bien sur la probité de Soïmonow et l'absence complète, chez lui, de tout esprit de courtisanerie, pour mettre au grand jour toutes les prévarications et concussions du comte Golovine. Cette

nomination fut la véritable cause des malheurs qui vinrent accabler le respectable Soïmonow.

André Fédorovitch Hroustchow, issu d'une bonne famille connue dès le seizième siècle, avait reçu une excellente éducation; il avait achevé ses études à l'étranger, de même que Iéropkine, et, de même que lui, il possédait une fort belle bibliothèque. Il avait une jolie fortune, et sa femme, Anna Alexandrovna Koltovskoy, lui avait apporté une belle dot. Lui et Iéropkine s'étaient liés avec Volynski et associés aux plans de celui-ci dans des vues d'ambition; voyant rapidement grandir l'influence de Volynski, ils espéraient, sous l'égide de sa protection, se faire avancer dans la carrière des rangs et des places.

Il en était de même d'Eichler et de La Suda. Le premier, Allemand, le second d'origine française, ne se trouvaient point contens de la position à eux faite dans le parti allemand : ils espéraient, en se ralliant aux indigènes, trouver les chances d'un plus bel avenir personnel. Jean de La Suda possédait une vaste instruction; d'abord translateur au collége des affaires étrangères, il y était devenu secrétaire; mécontent de son chef, le vice-chancelier Ostermann; trouvant que l'on ne rendait point assez de justice à ses talens et à ses services, il avait prêté l'oreille aux avis et aux insinuations de Volynski, ennemi juré d'Ostermann. Volynski espérait, par le canal de La Suda, en arriver à se mettre au fait de tout ce qui se passait aux affaires étrangères; mais Ostermann, bien autrement fin et prudent que ne l'était son ennemi, avait l'habitude de s'entourer du secret le plus absolu, au point que lui-même, le plus souvent seul, et rarement avec Charles de Brevern, chiffrait les dépêches qu'il envoyait et déchiffrait celles qu'il recevait.

Jean Eichler, originaire des provinces baltiques, fils d'un domestique, avait commencé sa carrière par être lui-même domestique et joueur de flûte chez le grand-chambellan prince Ivan Dolgoroukow, auprès duquel il remplissait également un métier bien infâme, impossible à préciser autrement. D'une ruse et d'une finesse immenses, insinuant, habile, cauteleux, Eichler acquit une grande influence sur l'esprit de son maître, et lors du crédit tout-puissant de celui-ci à la cour de Pierre II, le domestique joueur de flûte obtint un rang au service et des lettres-patentes de noblesse; il devint une espèce de personnage; les gens les plus haut placés lui faisaient des politesses et avaient souvent recours à son intervention auprès du prince Ivan; des princes et des comtes échangeaient avec lui des poignées de mains, l'invitaient à dîner et à souper; la noblesse moyenne et les employés le saluaient profondément. Lors de l'exil des Dolgoroukow, il eut l'habileté d'échapper à toute poursuite; protégé par sa qualité d'Allemand, il s'empressa (cela va sans dire de la part d'un être pareil) par oublier et renier complétement son ancien protecteur; il se précipita dans les antichambres de Bieren, des Loewenwolde, etc.; grâce à leur protection, il avança de

grade en grade, et dans la dernière année du règne de l'impératrice Anne, l'ancien joueur de flûte, le mignon du grand-chambellan de Pierre II, occupait les fonctions éminentes de secrétaire privé de l'impératrice en son cabinet ministériel, travaillait journellement avec l'impératrice, avait toujours accès chez elle et chez Bieren, et se trouvait exercer une influence directe et fort considérable sur toutes les affaires intérieures de l'empire, lesquelles venaient aboutir, en dernier ressort, à ce cabinet privé dont il était le secrétaire. Voyant la lutte acharnée engagée, dans le sein de ce cabinet, entre Volynski et Ostermann, Eichler voulut jouer double jeu en ménageant l'un et l'autre; il informait chacun d'eux de ce qui se disait par l'impératrice ou dans l'entourage de celle-ci; mais la bourrasque venant à éclater fut si forte, que son double jeu fut dévisagé, et il se trouva enveloppé dans la catastrophe de Volynski. En résumé, Eichler était l'un des intrigans les plus fieffés, mais les plus rusés que l'on puisse voir, et un drôle de la dernière espèce dans toute la force du terme. Singulier jeu de la destinée, introduisant un être pareil dans la société intime de deux hommes aussi loyaux et aussi dignes d'estime que l'étaient Platon Moussine-Pouchkine et Fédor Soïmonow! Mais à cette époque surtout, il était important, pour la sûreté personnelle des hommes de la cour, de se trouver rapidement informés de ce qui se disait dans l'entourage intime et journalier du souverain, et, sous ce rapport, Eichler formait, pour leur coterie, une acquisition inappréciable.

J'ai déjà parlé d'Artémius Pétrovitch Volynski (page 149), cet homme doué de talens remarquables, mais d'un caractère bouillant, envieux, hautain, dur, cruel, vindicatif et concussionnaire. Sa naissance distinguée et son mariage avec une Narychkine, cousine-germaine de Pierre I, lui ouvraient largement les portes d'une belle carrière politique. Mais à la page 149 j'ai commis une erreur que je m'empresse de relever ici: celle d'avoir dit que Volynski est resté à Kiel en qualité de ministre de Russie auprès du duc de Holstein, jusqu'à l'avénement d'Anne au trône. Volynski, après la mort de la duchesse de Holstein, avait quitté son poste diplomatique, où l'ignorance de toute langue étrangère le plaçait d'ailleurs dans une position très-fausse, et il avait repris ses fonctions de gouverneur de la province de Kazan, où il se signala par ses exactions et sa cruauté, comme il l'avait déjà fait, sous le règne de Pierre I, dans le poste de gouverneur de la province d'Astrahan.

La haine de Volynski pour les Allemands, et surtout pour le plus puissant de leurs représentans en Russie, Bieren, les tortures auxquelles celui-ci le fit livrer, la mort cruelle à laquelle il le fit condamner, avaient longtemps entouré le nom de Volynski d'une auréole de patriotisme et de martyre pour la cause nationale; l'histoire de Russie n'a commencée à être bien connue que de nos jours, et en général la critique historique, on peut le dire, est une création du

dix-neuvième siècle. La mémoire de Volynski avait passé à l'état de légende : les écrivains l'avaient glorifiée, les poëtes l'avaient chantée; un romancier fort connu, l'un des hommes les plus estimables de la Russie, M. Lajetchnikow, avait fait de lui le héros de son roman : *La maison de glace.* Mais ce qui avait surtout contribué à populariser le nom de Volynski, c'était la pièce de vers adressée à sa mémoire par un homme, dont le souvenir vivra éternellement dans les annales russes comme le type de l'honneur, du patriotisme plein d'abnégation, de la vertu civique dans son expression la plus sublime, l'un des martyrs les plus sympathiques de la grande cause de la liberté en Russie — Conrad Ryléiew, pendu par ordre de l'empereur Nicolas, en 1826 *.

Dans ces dernières quarante années, bien des documens, cachés dans les archives de l'état et dans celles de diverses familles, ont paru au grand jour; les détails de la carrière de Volynski et son procès ont été livrés à la publicité, et le masque de l'homme est tombé; sa lutte contre Bieren est aujourd'hui appréciée à sa juste valeur : c'est celle de deux ambitieux fourbes et cruels, dont l'un extermine l'autre.

Mais, je le répète, le procès de Volynski offre la peinture la plus fidèle des moeurs et usages de son temps.

Encore à l'époque où il administrait la province d'Astrahan, ayant appris l'existence, dans l'un des couvens de cette ville, d'un riche vêtement sacerdotal brodé de perles magnifiques, orné de pierres précieuses, offert à ce couvent par Ivan-le-Terrible, et estimé à plus de cent mille roubles (plus de 600,000 francs), Volynski fait venir l'abbé de ce couvent, et le prie de vouloir bien faire porter chez lui ce riche vêtement, afin, dit-il, d'en prendre le dessin. L'abbé *(nastoïatél)* n'osa le refuser au gouverneur, marié à la cousine-germaine de l'empereur, et remit à l'un des serviteurs-serfs de Volynski ce vêtement, lequel, peu de temps après, fut rapporté au couvent. Deux ou trois jours à peine écoulés, ce même serviteur se présente chez l'abbé, lui dit qu'il y a eu erreur commise dans le dessin, et le sollicite de leur donner le vêtement pour quelques jours encore. On le lui remet, il l'emporte, et plus de nouvelles du vêtement. L'abbé, au bout de quelques semaines, se rend chez le gouverneur pour réclamer le vêtement; Volynski joue l'étonnement, fait venir le serviteur, l'interroge; celui-ci nie avoir remis le pied au couvent après que le vêtement eut été rapporté, et déclare

* Сыны отечества! Въ слезахъ
Ко храму древнему Самсона!
Тамъ за оградой, при вратахъ,
Почіетъ прахъ врага Бирона!
Отецъ семейства! Приведи,
Къ могилѣ мученика, сына;
Да закипитъ въ его груди
Святая ревность гражданина!
Любовью къ родинѣ дыша,
Да все для ней онъ переноситъ,
И благородная душа
Пусть личность всякую отброситъ!
Пусть будетъ чести образцомъ;
За страждущихъ — желѣзной грудью,
И вѣчно заклятымъ врагомъ
Постыдному неправосудію.

(Полное собраніе сочиненій К. Ѳ. Рылѣева, стр. 182, Лейпцигъ, 1861).

ne rien comprendre à tout cela. Ici commence une scène qui est bien la peinture fidèle des moeurs de ce temps. Volynski fait apporter des verges et fouetter, en sa présence et celle de l'abbé, le serviteur, qui crie et jure, par le saint nom de Dieu, n'avoir pris le vêtement, ni ne l'avoir même demandé à l'abbé. Alors Volynski, se tournant vers celui-ci, lui dit : *c'est donc vous qui avez volé, et vous calomniez les autres!* L'abbé, ahuri d'étonnement, peut à peine, sous le poids de sa stupéfaction, balbutier quelques mots; Volynski le fait charger de chaînes et le fait jeter en prison comme coupable de vol-sacrilége! Le malheureux gémit en prison pendant plus de quinze ans, jusqu'au moment où, après le supplice de Volynski et la confiscation de ses biens, l'on retrouva, dans sa maison de Moscou, le vêtement sacerdotal, dépouillé de ses perles et de ses pierres précieuses!

Ayant appris, à Astrahan, qu'un marchand de cette ville, contre lequel, je ne sais plus pourquoi, il avait déjà une dent, avait tenu des propos de blâme sur le compte de M^me^ Volynski, il fit inviter à dîner ce marchand, lequel s'empressa de se rendre à cette invitation, ne pouvant contenir l'explosion de sa jubilation pour l'honneur insigne que son excellence, d'ordinaire si fière et si hautaine, daignait lui témoigner. A peine avait-on pris place à table, que l'on voit entrer deux heyduques armés de bâtons ferrés, qui commencent à rouer de coups le dos du marchand. Celui-ci saute de sa place et veut s'enfuir; mais il se trouve saisi aux épaules par deux laquais vigoureux qui le tiennent, pendant qu'à chaque arrivée d'un plat nouveau, les deux heyduques administrent la bastonnade au malheureux marchand. Pendant ce temps, Volynski mangeait sans se presser, causant de choses et d'autres. Ce singulier repas achevé, on conduit l'infortuné sur l'escalier, on lui arrache tous ses vêtemens, on le réduit au costume d'Adam au paradis, ensuite on lui attache aux épaules, aux mains, aux pieds, des morceaux de viande crue, et l'on fait venir des chiens de chasse ayant jeûné depuis la matinée. Le repas des chiens fini, les heyduques, ou plutôt les bourreaux, frottent de sel le corps du marchand depuis la tête jusqu'aux pieds, le traînent dans la rue et le jettent dans la neige.

Des soldats de police, auxquels, à Kazan comme à Astrahan, il était arrivé de passer devant la maison du gouverneur sans avoir ôté leur bonnet, étaient saisis par son ordre et cruellement fustigés avec des fouets à plusieurs lanières *(kochka)*. Plus tard, lorsqu'il dirigeait les écuries de la cour, il lui arriva de condamner plusieurs de ses subordonnés à marcher, pendant des heures entières, sur les rayons d'une roue posée horizontalement par terre, et s'il leur arrivait de mettre le pied, non sur un rayon, mais par terre, alors un homme, préposé exprès dans ce but, leur assénait des coups de bâton.

Un jour, un jeune prince Mestcherski, enseigne de vaisseau, insulté par Volynski, qui lui adressa des injures de cocher, ayant répondu à

ce sauvage qu'il eût à se modérer vis-à-vis d'un homme tout aussi bon gentilhomme que lui, Volynski s'écria : *je vais te faire voir comment tu es mon égal!* Il le fit saisir, lui fit lier les mains, lui fit donner des coups de bâton, le fit attacher par les jambes, dans la posture d'un homme à cheval, sur l'une de ces grandes et larges poutres, placées horizontalement et assez haut, sur lesquelles on liait les gens pour les fustiger; il lui fit barbouiller le visage avec de la suie, et fit attacher à chacun de ses deux pieds une lourde boule en fer, ainsi qu'un chien, que l'on excitait à coups de fouet. Le neveu de ce prince Mestcherski racontait à M. Karabanow, que ces chiens avaient enlevé des morceaux de chair aux jambes de son malheureux oncle.....

A Kazan, il se brouilla avec l'archevêque Sylvestre et se mit à vexer le clergé, à le persécuter. Un jour, il entra dans une telle colère contre Joseph Soudovikow, secrétaire de l'administration ecclésiastique de Kazan, qu'il saisit une épée, voulut le tuer, et Soudovikow ayant pris la fuite à toutes jambes, Volynski le poursuivit, l'épée à la main, à travers toutes les chambres de l'hôtel du gouverneur, jusqu'au pied de l'escalier. Il faisait fouetter les serviteurs de l'archevêque, même les employés de son administration; il s'emparait des vêtemens sacerdotaux dont la richesse le tentait; il faisait travailler pour lui, par force et sans la moindre rémunération, pendant des mois entiers, les serfs des domaines ecclésiastiques; il s'emparait des bâtimens appartenant à l'archevêché, et dans l'un de ces bâtimens il logea ses chiens de chasse; il s'amusait à chasser, avec une meute nombreuse, sur les terres des domaines ecclésiastiques pendant que les blés étaient encore sur pied; il enleva au clergé deux terres dont il fit cadeau à l'un des gentilshommes du pays, André Pissemski, etc., etc.

Tant que vécut Pierre II, le petit-neveu-germain de M^me^ Volynski, l'archevêque de Kazan n'osa porter plainte, et ne s'y décida qu'après l'avénement d'Anne au trône. Volynski courut à Moscou, offrit à Bieren une somme très-ronde, et les plaintes du prélat restèrent vaines. En même temps surgit une nouvelle affaire. Un oukaze du sénat avait défendu d'employer, à la construction des bâtimens à voiles, les musulmans, sujets russes, habitant la province de Kazan; Volynski avait retenu cet oukaze chez lui pendant la durée de trois mois; il avait fait promettre, pendant ce temps, aux musulmans, de leur éviter ce travail s'ils voulaient lui faire don d'une somme d'argent, et avait prélevé ainsi plusieurs milliers de roubles, outre une collecte spéciale faite parmi eux dans le but de graisser la patte au secrétaire de Volynski, aux employés de sa chancellerie et même à ses domestiques.

L'affaire éclata; le grand-écuyer Iagoujinski, rétabli dans ses fonctions de procureur-général du sénat, ne pouvait souffrir Volynski, en premier lieu, parce que Iagoujinski, sous le rapport de la probité pécuniaire, était toujours resté pur; ensuite, par la raison que Volynski

si fier de sa naissance et de sa généalogie, s'était souvent exprimé en termes dédaigneux sur le compte du grand-écuyer, lequel était fils d'un maître d'école et avait débuté sous les auspices du maréchal Golovine et de Pierre I, d'une façon bien crapuleuse (voyez page 184). Volynski fut mandé à Moscou, mis aux arrêts, et une enquête sévère fut ordonnée. Il eut encore recours au tout-puissant Bieren, lui offrit une somme très-forte, adressa, d'après ses conseils, une lettre à l'impératrice, dans laquelle, avouant une partie de ses concussions, il se jetait à ses pieds en implorant son pardon. Bieren décida l'impératrice à pardonner! Les arrêts de Volynski furent levés et l'enquête mise à néant. Iagoujinski, voyant bien à quel homme il avait affaire, dit à l'impératrice et répéta hautement, que Volynski était un scélérat, et que la Russie aurait même gagné à dépenser trente mille ducats pour se débarrasser d'un homme pareil : allusion évidente aux larges cadeaux, offerts par Volynski à Bieren.

Pour achever de peindre cet homme, il faut ajouter que dans sa nombreuse domesticité il y avait deux de ses fils naturels et reconnus pour tels : Némtchinow et Kourotchkine. Leur père les avait fait inscrire comme *ses serfs*, les tenait et les traitait comme serfs!

Volynski, pour se pousser en avant, se mit à faire assidûment la cour, non-seulement à Bieren, mais encore à Charles-Gustave de Loewenwolde. Ces deux chefs du parti allemand étaient contens de voir un Russe pur-sang, un homme de rang, de naissance et bien allié faire des courbettes devant eux : ils en avaient beaucoup de pareils, du reste, autour d'eux, mais celui-ci était doué, non-seulement d'une remarquable intelligence, mais encore d'une aptitude réelle pour les affaires, et de plus, n'ayant ni conscience, ni vergogne, il était prêt à accomplir tout ce qui pourrait servir à l'accroissement de son crédit de cour. Pour gagner la bienveillance de Charles Loewenwolde et de son frère Reinhold, il faisait leur partie au pharaon, au quinze, et s'arrangeait presque toujours de façon à perdre. Charles de Loewenwolde aimait à gagner parce qu'il était fort avare et thésaurisait beaucoup; Reinhold, fort prodigue au contraire, gros joueur, dépensier et toujours endetté, aimait à gagner pour alimenter son jeu et ses dépenses. Pour plaire à Bieren, passionné pour les chevaux, passant des heures entières au manége, Volynski se posa en grand amateur de la race chevaline; il s'y entendait du reste fort bien, et peu de temps après son arrestation à Moscou, il fut nommé aide-de-camp-général de l'impératrice et adjoint au grand-écuyer comte Charles de Loewenwolde dans l'administration des écuries de la cour et des haras de l'état. Pour se rapprocher de l'impératrice qui aimait beaucoup la chasse et le tir, il se fit confier également l'administration des chasses de la cour. Après la mort de Charles de Loewenwolde, il fut appelé à la direction en chef des écuries de la cour et des haras, et nommé grand-

veneur. Le titre de grand-écuyer fut conféré au prince Alexandre Kourakine, cet ivrogne célèbre, ne sachant que boire et faire le bouffon; les écuries de la cour se trouvant dirigées par le nouveau grand-veneur, Kourakine prit celui-ci en aversion, devint son ennemi juré, et se mit à le poursuivre de quolibets. Il s'en allait, par exemple, racontant tout haut qu'à la façon dont Volynski, assis, plaçait l'une de ses jambes sur l'autre et d'après les plis de son front, lui, Kourakine, pouvait deviner d'avance, si cet homme allait mentir, ou calomnier, ou voler. Il tenait ces propos en présence du corps diplomatique et même à la table impériale; le grand-écuyer de l'empire, le prince issu des grands-ducs de Lithuanie s'était constitué, volontairement, le bouffon officieux de l'impératrice et de Bieren.....

Néanmoins, les attaques de Kourakine n'empêchaient point Volynski de s'introduire toujours plus intimement dans la confiance de Bieren. Le comte Iagoujinski, la veille de sa mort, disait : *je vois bien que Volynski, à force d'intrigues et de bassesses, finira par arriver à être ministre; mais vous verrez qu'après une couple d'années passées au ministère, l'on sera obligé de le faire pendre* *.

En 1737, Volynski fut envoyé, avec le vieux baron Schafirow et Népluiew, au congrès de Niemirow, où les plénipotentiaires russes, autrichiens et turcs s'étaient réunis pour débattre les conditions de la paix, et les débattre sur un sol neutre (la Podolie faisant alors partie du royaume de Pologne), dans le château du plus riche d'entre les magnats de la grande famille polonaise des Potoçki. Je viens de prononcer le nom de Népluiew, et je parlerai ici de cet homme, qui joua ensuite un rôle considérable et fut l'un des juges-bourreaux de Volynski.

Ivan Ivanovitch Népluiew, né en 1693, appartenait à une très-ancienne famille de la même origine que les Romanow et les Schérémétew. Il avait vingt-deux ans, et il venait de se marier lorsque mourut sa mère, née princesse Mychetski; elle avait mangé toute sa fortune

* Le cabinet impérial, dont les membres portaient le titre de ministres, fut créé par l'impératrice Anne au commencement de 1731, et composé d'abord du chancelier comte Golovkine, du vice-chancelier comte Ostermann et du prince Alexis Tcherkaski, auxquels, peu de semaines après, l'on adjoignit le grand-maître d'artillerie comte Münich (depuis maréchal). Golovkine mourut en 1734, et fut remplacé, dans le poste de ministre, par le grand-écuyer comte Charles de Loewenwolde. Celui-ci mourut l'année suivante, et fut remplacé par le grand-écuyer comte Iagoujinski, mort un an après. Deux ans après la mort de Iagoujinski, Volynski fut nommé ministre, et comme Iagoujinski l'avait prévu, il resta à ce poste pendant deux années seulement (du 3 avril 1738 au 12 avril 1740). Il fut remplacé par Alexis Bestoujew-Rioumine, lequel, en novembre de la même année, le jour de l'arrestation de Bieren, fut également arrêté et conduit à la forteresse. Ce même jour, le comte Michel Golovkine fut nommé ministre du cabinet. A l'avénement d'Élisabeth au trône, le cabinet fut supprimé et remplacé par une conférence ministérielle.

et celle de son mari, et ne laissait à son fils qu'une toute petite terre. Népluiew, sur les conseils du grand-amiral comte Apraxine et du général Grégoire Tchernychew, anciens amis de son père, se décida à entrer à l'école, à étudier, à chercher carrière et fortune. Après avoir commencé ses études à l'école de Novgorod, il passa à celle de Narva, se fit recevoir à l'école de navigation de Pétersbourg, fut envoyé pour servir, en qualité de volontaire, dans la flotte vénitienne, ensuite dans la flotte espagnole, et revint à Pétersbourg en 1720. Pierre I, avec son coup d'oeil d'aigle, reconnut vite qu'un marin assez médiocre pouvait être cependant un excellent diplomate, et l'employa dans l'un des postes les plus importans, en le nommant, en 1721, chargé d'affaires de Russie à Constantinople. Ayant reçu, quelques années après, le titre de ministre plénipotentiaire, Népluiew représenta la Russie à Constantinople, avec talent et habileté, jusqu'au moment où la guerre vint à éclater, en 1735; alors il fut nommé conseiller privé et membre du collége des affaires étrangères. La diplomatie russe était dirigée par Ostermann; Népluiew, toujours attentif à flairer d'où le vent soufflait et à s'incliner devant le pouvoir, se constitua le flatteur et le commensal journalier du fin et rusé vice-chancelier. En même temps, pour se créer de nouveaux appuis en cour, il épousa, en secondes noces, Anna Panine, belle-soeur du grand-écuyer prince Kourakine, le favori et le bouffon de Bieren. Lorsque le congrès de Niemirow eut été décidé, Münich, ennemi d'Ostermann, demanda que Schafirow y fût envoyé comme plénipotentiaire; Bieren, qui se défiait de Münich, y fit également envoyer Volynski, à cette époque son homme-lige; Ostermann, sachant que Schafirow était son ennemi juré, et prévoyant que Volynski allait également le devenir bientôt, leur fit adjoindre son ami et protégé Népluiew. Le congrès de Niemirow échoua à la suite des intrigues et de la pression exercée sur la Porte-Ottomane par l'ambassadeur de France à Constantinople, marquis de Villeneuve. Népluiew, après avoir administré pendant quelques mois la province de Kiew, revint à Pétersbourg, où il fut l'un des juges de Volynski. Pour le récompenser de son zèle dans cette hideuse et atroce affaire, Ostermann, après l'avénement de la princesse de Brunswick, lui fit conférer le cordon d'Alexandre-Nevski et de magnifiques propriétés en Petite-Russie, d'un revenu annuel de plus de trente mille roubles (environ deux cent mille francs en monnaie actuelle). En même temps, en décembre 1740, il fut nommé gouverneur de la Petite-Russie. Un an après, la roue de la fortune vint à tourner : la famille de Brunswick et Ostermann furent jetés dans les cachots; le gouverneur de la Petite-Russie fut arrêté, on lui ôta son cordon, on le priva des propriétés récemment à lui octroyées, et on le conduisit, chargé de chaînes, à Pétersbourg, où il fut écroué à la forteresse. Mais il avait été trop fin et trop prudent pour se laisser aller, sous les régimes précédens, à la moindre dé-

marche hostile à la grande-duchesse Élisabeth; après quelques semaines de captivité, il fut élargi et mandé au palais, où l'impératrice Élisabeth le décora, de ses mains, du cordon d'Alexandre-Nevski. Népluiew, qui avait, comme son ami et patron Ostermann, le don de verser des larmes à volonté, tomba à genoux en sanglotant de bonheur, disait-il, de voir enfin la fille de son bienfaiteur occuper ce trône, *lui revenant de droit*, ajoutait cet homme, qui avait servi les régimes précédens avec une platitude poussée jusqu'à la férocité. Mais ces larmes furent versées en pure perte : les terres petites-russiennes ne lui furent point restituées, et au lieu d'une place au sénat, par lui briguée, il fut nommé gouverneur d'Orenbourg, ce qui était un exil déguisé. Il partit pour ce pays éloigné; il y déploya de véritables talens administratifs, ayant immortalisé son nom dans cette contrée; ce fut lui, entre autres, qui établit la ville d'Orenbourg sur l'emplacement par elle occupé aujourd'hui *.

En 1751, il vint à Pétersbourg pour y soumettre à la conférence ministérielle son projet de commerce avec l'Inde par Khiva et Boukhara. Le projet fut reconnu impraticable; mais Népluiew, lequel s'était largement rempli les poches à Orenbourg, fit de riches présens au chancelier Bestoujew, au vice-chancelier Michel Vorontsow, à Pierre Schouvalow, et obtint le rang de conseiller privé actuel. Ses efforts pour se faire nommer ministre de la conférence échouèrent cependant; il dut retourner à Orenbourg, et ce fut seulement neuf ans après, en 1760, qu'il obtint ce poste si recherché par lui, avec un siége au sénat. Catherine II, en se rendant à Moscou pour la cérémonie du sacre, conféra à Népluiew le cordon bleu et lui confia, pour le temps de son absence, le gouvernement de la ville et province de Pétersbourg, poste d'une haute importance dans ce moment-là : la position de Catherine sur le trône n'ayant été rien moins que solide dans les douze premières années de son règne. Enfin, deux ans plus tard, la cécité obligea Népluiew à quitter le service; mais il eut encore le talent, en présentant sa démission, d'obtenir de magnifiques terres en Petite-Russie, et une somme de vingt mille roubles pour le soi-disant paiement de dettes fictives. Il mourut octogénaire en 1773. C'était un homme de beaucoup d'esprit, doué de talens administratifs; un fin et habile diplomate sous un air de rude franchise; rusé, insinuant, habile à passer d'un camp dans l'autre, un plat courtisan, sans pudeur ni vergogne, capable de commettre toutes sortes de bassesses et de cruautés pour en arriver à ses fins. Les divers régimes sous lesquels il vécut, finirent toujours par lui témoigner une faveur signalée; tous trouvèrent en lui un serviteur plein de zèle et en même

* La ville d'Orenbourg avait été fondée par Kirilow, en 1735, sur la rivière d'Ore (Орь), transportée par Basile Tatistchew, en 1740, à 18 verstes de là, et enfin établie par Népluiew sur son emplacement actuel.

temps d'intelligence, pour exécuter tout ce qu'on lui ordonnait, et une absence complète de conscience ne lui permettant de s'arrêter devant rien, ni d'hésiter en aucune occasion pour remplir les ordres reçus. Ces hommes-là sont bien commodes pour les gouvernemens absolus, et ne manquent jamais de faire une belle carrière sous un régime de despotisme, dont le résultat inévitable, et en tous lieux, consiste à abaisser les âmes et à avilir les caractères.

En parlant de Népluiew, il ne faut point oublier l'un de ses prédécesseurs dans l'administration des provinces de l'Oural, le fondateur de la ville d'Orenbourg, Ivan Kirilovitch Kirilow, lequel venait de mourir, en 1738, de phtisie, à Samara. Cet homme remarquable et respectable était le fils d'un simple paysan; il devint l'un des Russes de son temps les plus versés en mathématiques, en mécanique, en histoire, en métallurgie et dans la science financière, enfin l'un des représentans les plus éminens de l'intelligence innée du peuple russe. Son mérite et son incorruptible probité lui valurent, sous le règne de Pierre I, la place de secrétaire au sénat. Plus tard, il devint premier secrétaire *(ober-sekréter)* et conseiller d'état. Passionné pour la géographie, ayant lui-même rédigé plusieurs cartes fort appréciées, il écrivit un mémoire pour démontrer l'utilité d'envoyer le célèbre Behring en une nouvelle expédition au Kamtchatka. Ce mémoire, traduit en allemand par l'académicien Müller, fut présenté à Bieren, et l'expédition fut décidée.

Ce navigateur Behring, dont je viens de parler, était un homme fort distingué sous tous les rapports, courageux, énergique, intelligent, et avec tout cela d'une modestie rare. Danois d'origine, né en 1680, à Horsens, dans le Jutland, il entra en 1704 au service de Russie. Sa première expédition, accomplie de 1725 à 1730, amena, entre autres, la découverte du détroit qui porte son nom, et sa seconde expédition lui coûta la vie. Il mourut de maladie et d'épuisement, le 8 décembre 1741, dans l'île d'Avatcha, laquelle porte aujourd'hui son nom *.

* L'un de ses arrière-petits-fils, Alexandre Pétrovitch Behring, dont la mère avait été une Timachew, sollicita, l'on ne saurait trop dire pour quelle raison, l'autorisation de joindre à son nom celui, fort peu illustre, des Timachew, ce qui lui fut accordé par Alexandre I.

CHAPITRE XIV

SOMMAIRE : Volynski devient ministre du cabinet. — Sa lutte avec Ostermann ; ses imprudences. — Sa lettre à l'impératrice et ses propos sur le compte de Bieren. — L'affaire de Trédiakovski. — Mise de Volynski aux arrêts dans sa maison. — Son procès. — Sa translation à la forteresse. — Horribles tortures auxquelles lui et ses co-accusés se trouvent soumis. — Inanité des charges de l'accusation de lèse-majesté et cruauté épouvantable des juges. — Partialité de l'impératrice. — Composition du tribunal. — Il prononce une sentence atroce. — L'impératrice hésite ; Bieren l'emporte. — Arrêt terrible. — Supplice de Volynski, Iéropkine et Hroustchow. — Belles et magnifiques paroles tracées par Catherine II sur le dossier de l'affaire Volynski. — Destinée des enfans de Volynski ; destinée de Moussine-Pouchkine, d'Eichler, de La Suda et de Soïmonow.

Le congrès de Niemirow ayant échoué, nos plénipotentiaires revinrent à Pétersbourg, et Volynski fut nommé ministre du cabinet, au grand mécontentement d'Ostermann. Celui-ci ayant fait à Bieren quelques objections avec ce ton humble et cet air si profondément dévoué, dont le vice-chancelier avait l'habitude de ne jamais se départir dans ses relations avec les favoris de la cour, le duc de Courlande, lequel, à cette époque, croyait voir dans le nouveau ministre par lui nommé un homme tout dévoué à sa personne, répondit à Ostermann : *mon cher comte, Volynski m'est redevable de n'avoir point été pendu lorsque la cour habitait encore Moscou ; je sais tout ce qu'on peut dire à son sujet ; je connais ses défauts, je connais ses vices ; mais que voulez-vous y faire? Où trouver, parmi ces Russes, un homme qui vaille mieux que lui et soit plus capable! Tous ces Russes ne sont bons à rien ; il n'y a point de choix possible parmi eux ; il faut les prendre tels qu'ils sont!*

Telle était l'intime conviction de ce misérable Bieren, escroc et tyran à la fois, et l'on peut comprendre maintenant la haine si légitime et si méritée, à lui vouée par toute la nation russe.

Plus Volynski s'élevait en rang et en crédit, plus sa position de cour devenait glissante et difficile. De ses trois collègues au ministère du cabinet impérial, l'un, le maréchal Münich, se trouvait absent de Pétersbourg, faisant la guerre aux Turcs ; un autre, le prince Alexis Tcherkaski, esprit médiocre, caractère timide jusqu'à la lâcheté, était un homme complétement nul, et d'ailleurs redevable à cette nullité même,

ainsi qu'à son immense fortune, de la haute position politique à laquelle on l'avait, pour ainsi dire, hissé. Mais le plus actif et le plus remuant parmi les ministres du cabinet, sous une apparence de tranquille candeur et malgré ses fréquentes attaques de goutte, le vice-chancelier Ostermann se trouvait tout naturellement devenu un ennemi de Volynski. Depuis trois ans qu'était mort Charles de Loewenwolde, avec l'absence à peu près permanente de Münich, avec la nullité et la poltronnerie de Tcherkaski, enfin avec l'état maladif et nerveux de Iagoujinski pendant l'espace de temps si court où ce dernier fut appelé à siéger au cabinet, Ostermann était devenu à peu près le maître absolu des affaires; il s'agissait seulement, pour lui, de se maintenir en bons termes avec Bieren, et personne n'égalait le cauteleux vice-chancelier dans l'art de se ménager des relations utiles. Voici que maintenant surgissait un collègue, se posant dès le premier moment en concurrent, et voilant les visées de son ambition personnelle ainsi que son aversion pour Ostermann, du prétexte, si puissamment populaire à cette époque, de patriotisme national irrité contre les Allemands. La lutte entre les nouveaux collègues ne tarda point à s'engager, mais elle était fort inégale. Volynski, vif, pétulant, emporté, souvent fort intempérant dans ses propos, et se laissant parfois aller jusqu'à oublier les règles de la prudence la plus vulgaire, se trouvait sans cesse joué sous jambe par le vice-chancelier, toujours calme, mesuré, prudent, pesant toutes ses paroles, ne se laissant jamais aller jusqu'à un moment de vivacité; Ostermann savait à merveille, dans la discussion, et sans jamais se départir soi-même de cet air de bonhomie candide à lui particulier, irriter Volynski, le mettre hors de lui, l'amener à laisser échapper des paroles imprudentes ou à commettre des fautes politiques. Volynski, désireux d'arriver à obtenir la plus haute influence dans l'état, tantôt faisait des avances aux Russes, se posait en ennemi des Allemands, tantôt se livrait à des actes de hauteur, de dureté, de cruauté dignes de Bieren lui-même; enfin, il ménageait beaucoup la nièce de l'impératrice, la princesse Anne, dans l'espérance, sous son règne ou sa régence, de jouer le premier rôle dans l'état, et pendant ce temps Ostermann, fortement appuyé par Bieren, dominait, par l'intermédiaire de celui-ci, l'esprit de l'impératrice, dont la passion pour Bieren et l'aveuglement à l'égard de cet homme étaient incurables.

L'impératrice Anne témoignait, au reste, à Volynski, une grande bienveillance; non-seulement elle appréciait son talent pour exposer et présenter les affaires, le soin et l'habileté qu'il apportait à lui plaire et à prévenir ses désirs, mais encore elle se sentait attirée vers lui par une grande similitude de caractère. Tous les deux étaient des natures sauvages, abruptes, égoïstes, sans coeur ni entrailles, sans foi ni loi, méprisant l'humanité, voyant dans les hommes des instrumens créés pour servir à la satisfaction de leur ambition et de leurs plaisirs. L'impé-

ratrice disait de son nouveau ministre : *impossible de trouver un meilleur rapporteur d'affaires (dokladtchik).*

Pour peindre Volynski, il faut dire un mot de son début dans son nouveau poste. La première fois qu'il vint y siéger, le secrétaire du cabinet, Iakovlew, lui présenta, suivant l'usage, à signer la formule du serment, dans laquelle, en ce temps, il était dit que la violation du serment entraîne la peine capitale. Volynski s'écria : « comment? L'im» pératrice m'accorde gracieusement le rang de ministre, et toi, tu » m'accordes le droit au billot et à la hache? » Il se mit à persécuter Iakovlew, et n'eut ni paix, ni trêve qu'il ne l'eût fait destituer et exiler à Vyborg!

Parmi les prétendans à la place obtenue par Volynski, se trouvait l'amiral comte Nicolas Golovine, plus ancien de rang que le nouveau ministre. Il tint des propos blessans sur celui-ci, lequel, l'ayant appris, informa l'impératrice des concussions de Golovine dans l'administration du collége de l'amirauté par lui présidé. L'impératrice chargea Volynski de faire une enquête à huis-clos; il fut avéré que l'amiral avait pris 25,000 roubles dans la caisse de l'amirauté, et s'était fait donner, par un étranger, un pot-de-vin de 7,000 roubles, sans parler d'autres prévarications plus difficiles à prouver; mais Golovine, connaissant le terrain sur lequel l'on marchait à Pétersbourg, fit un large cadeau à Bieren, et conserva sa place; l'affaire tomba à l'eau, seulement l'amiral devint, comme on peut bien le penser, un ennemi juré du nouveau ministre.

La lutte entre Ostermann et Volynski allait en s'aggravant; celui-ci disait à ses amis : « je ne sais que faire, en vérité! J'ai deux collè» gues, dont l'un ne fait que se taire (Tcherkaski) et l'autre ne parle » que pour tromper! » (Ostermann). Pendant ce temps, chargé par l'impératrice de lui présenter un travail sur les réformes nécessaires à opérer, il s'occupait de la rédaction d'un volumineux mémoire à ce sujet; il réunissait souvent ses amis, leur faisait lecture de fragments de son travail, l'on causait, l'on discutait, l'on parlait des hommes et des choses du jour. Dans le travail qu'il rédigeait, Volynski s'élevait avec force contre les abus et les concussions, lui, ayant passé sa vie entière à concussionner, à abuser de son pouvoir de la façon la plus criante, la plus dure, parfois la plus barbare!!!.... Pour ne point être dérangés par des importuns, l'on se réunissait vers les huit heures du soir, l'on se mettait à table, et après le souper on lisait et l'on discutait jusqu'à onze heures environ. Ces réunions amicales et fort anodines furent représentées comme des conciliabules nocturnes de conspirateurs acharnés. Volynski s'y laissait aller souvent à des propos d'une franchise exagérée; un jour qu'il fut question des Commentaires de Juste Lipse sur Tacite et du portrait de Messaline, il dit : *ce n'est point aujourd'hui le moment de parler de ce livre*, et une autre fois, en causant des

circonstances propices qui semblaient le pousser, lui, au faîte du pouvoir, il s'écria, en accompagnant ces paroles de gestes : *lorsque le bonheur vous arrive, il faut se hâter de l'aspirer par la bouche et de le saisir des deux mains.* Parlant un jour de la différence de position entre la noblesse russe et la noblesse polonaise, il disait, en laissant échapper un profond soupir : « les magnats polonais sont heureux, ils sont indé» pendans, ils sont puissans; le roi lui-même n'oserait rien faire à un » *schliachtiç*, et nous autres Russes, nous sommes obligés de tout » craindre et de tout redouter sans cesse! »

En somme, il fallut une grande fourberie inquisitoriale pour transformer, en conspiration et en crime d'état, ces conversations intimes, amicales, frondeuses il est vrai, mais ne dépassant nullement les limites d'une anodine opposition de salon. Un acte plus coupable, si toutefois il est réellement prouvé, fut l'envoi, au nouveau secrétaire du cabinet, Eichler, d'une lettre anonyme contenant de violentes accusations contre Ostermann. L'on fit publier la promesse d'une récompense honnête à celui qui se déclarerait l'auteur de cette lettre; comme de raison, personne ne se présenta; plus tard, lors du procès, l'on affirma que les auteurs de la lettre étaient Eichler lui-même et Volynski; mais les accusations élevées, dans ce procès, contre tous les accusés, sont si exagérées et si fallacieuses que l'on ne saurait les accepter à moins de preuves évidentes et irrécusables *.

* Sous le règne de Catherine I, l'on ramassa, près de la cathédrale d'Isaac, une lettre anonyme fort blessante pour l'impératrice. Un oukaze du 21 avril 1726 contenait les clauses suivantes :

1) A celui qui découvrirait l'auteur de la lettre, deux mille roubles et un rang ;

2) Cet oukaze devait être lu dans toutes les églises ;

3) *Il était sévèrement défendu de parler, dans les réunions privées, et même en famille* (!!!) *du contenu de cette lettre ;*

4) Si, dans les six semaines, les coupables n'étaient point découverts, ils seraient publiquement anathématisés dans les églises (!!!).

Bien plus tard encore, sous le règne de Paul, l'on s'y prenait d'une façon bien autre. Lorsque ce prince donna l'ordre d'achever en briques la construction de la nouvelle cathédrale d'Isaac, commencée en marbre par Catherine II (et détruite sous Alexandre I), l'on attacha à la porte de la cathédrale ce distique :

Двухъ царствъ вотъ памятникъ приличный
Низъ мраморный — а верхъ кирпичный!

(c'est-à-dire : voici le digne modèle de deux règnes : l'un de marbre, l'autre en briques).

Paul, furieux de ce que l'on ne trouvait point le coupable, dit au procureur-général prince Lapouhine et au favori Koutaïssow : *je n'ai donc plus de sujets fidèles!* Lapouhine et Koutaïssow, effrayés, payèrent un pauvre diable pour qu'il s'avouât l'auteur du distique, lui promettant qu'il ne lui en arriverait rien. Le malheureux crut à leur promesse ; il fut envoyé en Sibérie, et ces deux monstres, Lapouhine et Koutaïssow, pour éviter toute indiscrétion, *lui firent couper la langue et les deux oreilles*, de façon que l'infortuné ne pouvait ni parler lui-même, ni entendre parler les autres. Il communiquait avec les hommes par l'intermédiaire d'une ardoise constamment suspendue à son cou : sur cette ardoise l'on écrivait ce que l'on avait à lui dire, et le malheureux y traçait sa réponse !

Dans l'été de 1739, trois fonctionnaires des écuries impériales, les deux Kischkell, père et fils, et un nommé Ludewig, mis à la retraite par Volynski et instigués par le prince Kourakine, présentèrent à l'impératrice une plainte contre le grand-veneur, l'accusant en même temps de prévarications dans l'administration des haras. L'impératrice fit demander des explications à son grand-veneur, lequel lui adressa une lettre où, après avoir longuement parlé de ses services, de son dévouement, de sa pauvreté (!!!), de la haine à lui vouée par beaucoup de monde, il disait que des flatteurs dénués de toute conscience, des hommes portés au mal et complétement inutiles, vivaient mieux et plus à leur aise que lui, l'esclave si fidèle et si dévoué de S. M. I. A cette lettre il ajouta, dans un long post-scriptum, des réflexions sur la perfidie des hommes de cour, sur les calomniateurs, qui ne se décidaient point à accuser ouvertement, mais procédaient par insinuations, par demi-mots, à paroles voilées, en se grimant le visage pour avoir l'air inquiets et effrayés, cherchant à indisposer les souverains contre leurs fidèles sujets; il disait que les individus habitués à procéder par ces voies *diaboliques* étaient de *véritables fripons.*

Avant d'envoyer à l'impératrice cette lettre qui décida de son sort, Volynski en donna connaissance à plusieurs personnes, entre autres à son collègue Tcherkaski, lequel lui dit à ce sujet : *c'est écrit d'une façon tranchée; si Ostermann l'apprend, il s'y reconnaîtra sur-le-champ.* Volynski fit traduire cette lettre en allemand par l'académicien Adadourow *, et présenta cette traduction à Bieren, auquel, comme de raison, elle ne pouvait qu'inspirer un sentiment d'irritation. Cette lettre fut également communiquée par l'auteur à Schoenberg, à Lestocq ; tous, après l'avoir lue, s'écriaient : « c'est le portrait d'Ostermann. »

Plusieurs mois s'écoulèrent encore sans entamer en rien, en apparence, la haute position de cour du grand-veneur. Il prit une part active à la catastrophe des Dolgoroukow, ne se doutant nullement que huit mois après il monterait, lui aussi, sur l'échafaud. Pendant ce temps, Ostermann, Kourakine, Golovine, tâchaient de monter Bieren contre lui; à eux se joignit le puissant chef de la police secrète, Ouchakow, blessé par les airs hautains du grand-veneur. Ostermann, lequel avait considérablement contribué à faire échouer le mariage de Pierre Bieren avec la nièce de l'impératrice, et à marier celle-ci avec le prince de Brunswick, représentait au duc de Courlande que le véritable auteur de ce dernier mariage était Volynski, lequel s'insinuait dans la confiance de la princesse Anne, et lui faisait passer, par le canal de Barbe Dmitriew, l'une des femmes de chambre de la princesse, des avis et

* Basile Evdokimovitch Adadourow, le même qui fut chargé, après l'arrivée de Catherine II en Russie, de lui enseigner le russe. Sous le règne de cette princesse il devint sénateur, conseiller privé actuel et curateur de l'université de Moscou, où il mourut en 1780, à l'âge de 71 ans.

des conseils hostiles au duc de Courlande et à sa famille. L'on apprit aussi que Volynski avait écrit au prince Grégoire Ouroussow : « que » les temps étaient plus mauvais que jamais; que la vie de cour offrait » dix fois plus de dangers qu'auparavant; que Bieren était devenu en» core plus emporté de caractère; qu'il était impossible de parvenir à » se rendre agréable à cet homme, devenu soupçonneux à l'égard de » tous, et instigué par Ostermann *. »

Lors de la guerre avec les Turcs, les troupes russes avaient souvent traversé le territoire polonais et ils y avaient commis des dégâts. La Pologne exigeait une indemnité pour les personnes ayant souffert du passage des troupes; le cabinet russe admettait l'indemnité en principe, mais trouvait exagéré, et avec raison, le chiffre de la somme réclamée. Bieren, vassal de la Pologne en sa qualité de duc de Courlande, tenant beaucoup à ménager le roi Auguste III en présence de la santé déclinante de l'impératrice et des éventualités de l'avenir, soutenait, sous main, les exigences polonaises et le chiffre de la somme réclamée. Volynski, dans une séance du cabinet, se prononça avec énergie contre le chiffre de la somme; Ostermann ayant, suivant son habitude, prononcé, de son air doux et patelin, de sa voix confite, quelques paroles de nature à jeter l'huile sur le feu, le pétulant grand-veneur se laissa emporter, et dans une vive sortie, s'écria : *je ne suis point, moi, un vassal de la Pologne!*

Ces paroles funestes produisirent l'effet de la goutte d'eau faisant déborder le vase. Ne pouvant s'en servir pour un prétexte de déclaration d'hostilités, Bieren s'appuya sur un fait de violence exercé par le grand-veneur sur la personne d'un académicien, violence hideuse à nos yeux à nous, hommes du dix-neuvième siècle, mais si ordinaire et si habituelle au temps dont nous parlons, que l'on n'y avait fait nulle attention durant six semaines consécutives.

Lors du mariage du malheureux bouffon Galitsyne, en février 1740, Volynski, lequel, pour complaire à l'impératrice, s'était chargé de tous les arrangemens relatifs à cette fête hideuse, voulut faire composer, pour la circonstance, une pièce de vers. Il envoya chercher, dans ce but, l'académicien Trédiakovski, professeur de poésie et d'éloquence, le moins éloquent des écrivains et le plus mauvais faiseur de vers, pouvant rivaliser, sous ce rapport, avec le comte Hvostow lui-même.

Né à Astrahan en 1703, Basile Kirilovitch Trédiakovski, rempli de

* Le prince Grégoire Ouroussow, nommé sénateur à l'avénement d'Anne au trône, et promu lieutenant-général en 1734, avait été, je ne sais pour quelle cause, en mai 1737, exclu du sénat et dégradé au rang de colonel. Les lettres à lui adressées étaient soigneusement perlustrées à la poste. Le jour de la célébration de la paix avec les Turcs, en février 1740, Volynski, encore ministre à cette époque, obtint la réintégration d'Ouroussow dans le grade de lieutenant-général, mais il ne fut réadmis au sénat que sous le règne d'Élisabeth.

vanité et d'amour-propre, racontait plaisamment la visite de Pierre I à l'école où il avait commencé ses études. « Le czar, disait-il, était un » grand homme, il lui suffisait de jeter les yeux sur quelqu'un pour » en reconnaître et apprécier la valeur, et pourtant, à mon égard, il » s'est complétement trompé! Il s'approcha de moi, releva mes cheveux » de sa main, me fixa attentivement dans le blanc des yeux, et dit : il » travaillera toute sa vie durant et ne réussira en rien! » Trédiakovski voyagea en Europe aux frais du prince Boris Kourakine, étudia à l'université de Paris et revint en Russie aussi sot qu'il en était parti. Il composa une masse de vers, les uns plus pitoyables que les autres; il écrivit sur les antiquités russes; il traduisit deux fois l'Histoire ancienne et romaine de Rollin, en 26 volumes (le manuscrit de sa traduction ayant brûlé, il eut la patience de recommencer, de retraduire de nouveau cet ouvrage); enfin, il traduisit même des ouvrages militaires, et mourut en 1769, laissant la réputation du plus laborieux et du plus incapable d'entre les écrivains russes.

Trédiakovski était le commensal journalier et le plastron habituel du grand-écuyer Kourakine et du comte Nicolas Golovine, et, à ce titre, Volynski ne l'aimait guère.

Lundi 4 février, Volynski fit dire à Trédiakovski de se rendre immédiatement à la commission organisée pour préparer la fête, laquelle siégeait dans la maison de l'éléphant, ainsi appelée parce qu'elle avait été bâtie, en 1736, sur la Fontanka (à peu près sur l'emplacement actuel de l'hôtel Panine), pour y loger l'éléphant envoyé à l'impératrice par le shah de Perse. L'un des élèves du corps des cadets, Krenitsyne, chargé d'aller quérir Trédiakovski, se brouilla avec lui chemin faisant, et une fois de retour, porta plainte à Volynski contre le professeur. Alors le grand-veneur ordonna à Krenitsyne de souffleter le professeur en présence de plusieurs personnes, et une fois ceci accompli, Trédiakovski reçut le canevas de la pièce de vers à composer, avec l'ordre de *la rimer* pour le jour de la noce, fixé au surlendemain mercredi 6 février.

Le professeur souffleté se rendit, le lendemain matin, chez Bieren, comme il l'écrit dans sa requête, pour « se jeter aux pieds de son al- » tesse sérénissime et porter plainte contre son excellence. » Mais le sort lui refusa la faveur de « se jeter aux pieds de son altesse sérénis- » sime. » Au moment où il se trouvait dans l'un des salons d'attente, arriva Volynski; apercevant le professeur, il s'approcha de lui et demanda : « que fais-tu ici? » Trédiakovski, effrayé, se trouva interdit au point de ne pouvoir prononcer une seule parole; le grand-veneur, après l'avoir souffleté, le prit par le collet, le mena, ou plutôt le jeta dans l'antichambre, et donna l'ordre de le faire conduire à la maison de l'éléphant pour y être détenu aux arrêts. Peu de temps après, Volynski arriva lui-même à cette maison, fit amener Trédiakovski en sa

présence, lui fit ôter son épée, lui fit arracher ses habits, le fit étendre par terre et lui fit appliquer sur le dos soixante-dix coups de bâton. Après l'avoir fait relever, il lui demanda pourquoi il s'était présenté chez le duc de Courlande. Le malheureux pouvait à peine balbutier; on le recoucha par terre, on lui asséna encore sur le dos trente coups de bâton, et il fut enfermé sous clef pour apprendre par coeur les vers drôlatiques à réciter le lendemain. Il passa ainsi, sous clef, la nuit et la matinée du mercredi 6 février. Dans l'après-midi, costumé, la figure recouverte d'un masque, l'infortuné, conduit par deux soldats au manége, où avait lieu le repas de noce, fut contraint d'y réciter ses vers drôlatiques, bien peu compatibles avec la triste position où il se trouvait. Une fois les vers récités, on le ramena à sa prison, où il passa la nuit. Le lendemain, jeudi, à dix heures du matin, Volynski le fait venir et lui annonce qu'avant de le mettre en liberté, il va encore le faire bâtonner. L'infortuné éclate en sanglots, se précipite aux pieds de son bourreau et demande grâce. Mais l'autre, sans se laisser toucher, le fait étendre par terre, lui fait encore asséner dix coups de bâton, l'oblige ensuite de se prosterner devant lui, et finalement le laisse aller. Trédiakovski porta plainte à l'académie, dont il était le secrétaire; le médecin Duvernois, délégué par l'académie, constata que le dos du malheureux se trouvait roué de coups, au point de voir la peau tomber en lambeaux, et l'oeil gauche, poché, était tout bleu. L'affaire, pour le moment, en resta là : elle rentrait si bien dans les moeurs du temps; Volynski riait et disait, en parlant des académiciens, ainsi que des protecteurs de Trédiakovski, le prince Kourakine et le comte Golovine : *ils n'ont qu'à se fâcher contre moi, mais je me suis donné la jouissance d'agir comme il m'a plu de le faire* *.

Il se trompait fort, et ne prévoyait nullement l'orage suspendu sur sa tête; il le prévoyait si peu que, devenu veuf depuis plusieurs années, âgé de cinquante et un ans, il faisait une proposition de mariage à une jeune personne de vingt et quelques années, la comtesse Marie Ivanovna Golovkine, petite-fille, par son père, du chancelier de ce nom, et par sa mère, du célèbre prince Mathieu Gagarine. Elle était la nièce du comte Michel Golovkine, fort bien vu en cour, ainsi que sa femme; Volynski comptait beaucoup sur cette alliance; il n'avait point été refusé, mais ajourné; on lui avait demandé du temps pour réfléchir †.

* Пусть на меня сердятся, а я натѣшился, и свое взялъ.

† La comtesse Marie Golovkine épousa plus tard un grand seigneur de plusieurs années plus jeune qu'elle, le prince Pierre Ivanovitch Répnine, cousin-germain du maréchal prince Nicolas Répnine. Le prince Pierre, de même que son cousin, fut l'un des principaux francs-maçons russes de son temps, et jouit de la considération de Catherine II, à la cour de laquelle il fut grand-écuyer. Devenu veuf en 1770, sans avoir d'enfans, il prit une maîtresse dont il eut un fils, Ivan Pétrovitch Pnine (né en 1773, mort en 1805), assez connu dans la littérature russe, et un homme des plus estimables.

Néanmoins, les parens et les amis du grand-veneur lui faisaient parfois parvenir des avis utiles. Le vieux comte Simon Saltykow, marié à une Volynski, l'une de ses parentes éloignées *, lui écrivait : « il me » revient de tous les côtés que personne ne prononce votre nom avec » éloge; on raconte que, dès qu'il vous arrive de vous mettre en colère, » vous faites rosser les gens et vous les rossez de vos propres mains. » Qu'y a-t-il de bon en cela? Vous finirez par exaspérer tout le monde » contre vous. »

Après la séance du cabinet où le grand-veneur s'était écrié qu'il n'était point, lui, un vassal de la Pologne, le jour même Bieren déclara à l'impératrice qu'elle eût à choisir entre lui et Volynski, et à faire juger et condamner l'un des deux, ajoutant : *ou lui, ou moi. L'un de nous deux doit périr!* Le lendemain il présenta à l'impératrice une requête, dans laquelle, après avoir parlé de ses services (!!) et de son dévouement, après avoir exprimé à quel point il était affecté de voir attaquer, par le grand-veneur, les personnes de cet entourage impérial dont lui, le duc de Courlande, faisait partie, il ajoutait, avec une effronterie sans pareille : « depuis que je me trouve en Russie, je n'ai » témoigné de mécontentement à qui que ce fût, je n'ai porté de plainte » contre personne; mais, au contraire, je puis me vanter surtout de » me voir devenu l'objet de l'amitié et de l'affection générales (!!), de » même que je porte au fond de ma conscience la conviction de n'a- » voir jamais donné, à personne, la moindre cause légitime pour se » poser en hostilité à mon égard. » Plus loin, recourant à la flatterie la plus grossière et la plus vulgaire, capable d'agir seulement sur une femme à demi-sauvage, comme l'était l'impératrice Anne, Bieren dit, en parlant des conseils donnés par le grand-veneur dans sa lettre : « de » pareils conseils auraient été de mise à l'égard de souverains en bas- » âge ou à l'intelligence peu développée, et non vis-à-vis d'une aussi » grande impératrice, pleine d'esprit et de sagesse, dont l'univers en- » tier admire et exalte les grandes qualités et les vertus, sans parler » déjà de l'audace d'un sujet, osant se permettre de vouloir ternir et » mettre en suspicion les personnages, que sa souveraine autocratice a » daigné elle-même choisir et honorer de sa confiance. » Ensuite il se plaint des actes de brutalité, commis par Volynski sur la personne de Trédiakovski dans ses appartemens à lui, duc régnant de Courlande, de l'affront ainsi causé à sa dignité de souverain, et rappelle à l'impératrice que l'honneur de la couronne de Courlande doit être d'autant plus respecté, que la couronne de ce duché a reposé jadis sur la tête

* Jacques Séménovitch Volynski, le père de la première comtesse Saltykow, était un cousin issu de germain au père du grand-veneur, et le propre frère de Basile Volynski, lequel, dans les derniers mois du règne de Fédor III, fut chef des affaires étrangères et grand-garde-des-sceaux (начальникъ посольскаго приказа и царственной большой печати оберегатель).

de l'époux de S. M. I. Il termine en disant que le grand-veneur cherche à mettre en suspicion les autres, et par conséquent ne doit point en vouloir, si l'on procède à une enquête dans les diverses branches de l'administration par lui dirigées.

En même temps, Ostermann, auquel l'impératrice avait fait transmettre la lettre de Volynski et intimer l'ordre de présenter ses observations, adressa à la souveraine une lettre où il disait ne point pouvoir comprendre la cause de la haine, à lui vouée par le grand-veneur; que s'il avait souvent différé d'opinion avec lui, c'était par la raison que tout homme pouvait errer dans ses appréciations et ses jugemens; lui, le vice-chancelier, n'avait au coeur ni haine pour personne, ni tendance aux prévarications; mais une fois que le grand-veneur avait connaissance d'individus se conduisant d'une façon aussi hideuse, il était tenu de les désigner, non par des allusions, mais par leurs propres noms, et de citer les preuves à l'appui de ses assertions.

Cependant l'impératrice hésitait encore. Dans la matinée du vendredi-saint, 4 avril 1740, Bieren se jeta à ses pieds pour obtenir l'ordre de faire procéder à une enquête. Anne fondit en larmes; le duc de Courlande, ne recevant point de réponse affirmative, se releva, se redressa de sa hauteur et annonça vouloir quitter la Russie immédiatement..... Anne n'y tint point..... Le même jour, le général Ouchakow vint signifier au grand-veneur la défense de se présenter à la cour.

Volynski, si hautain et si outrecuidant dans ses jours de prospérité, fut saisi d'une terreur inexprimable. Il courut chez Bieren, et ne fut point reçu; de là il courut chez Münich, dont il connaissait l'inimitié pour Ostermann; mais il trouva également la porte fermée pour lui. La semaine de Pâques, la plus solennelle des fêtes en Russie, fut, cette année-là, pour le grand-veneur et sa famille, une semaine de morne tristesse, de cruelle attente, d'angoisses mortelles. Le petit nombre d'amis qui osaient se présenter pour visiter et consoler le ministre disgracié étaient eux-mêmes frappés de terreur et en proie aux angoisses; à l'un d'eux, de La Suda, le grand-veneur disait : *je vois que Dieu veut me punir de mes anciens péchés; cette affaire n'en est que le prétexte.*

Les ennemis du grand-veneur, et ils étaient nombreux, s'agitaient et travaillaient avec ardeur à sa perte. Le grand-écuyer Kourakine, en petit cercle, chez l'impératrice, après avoir porté Anne aux nues et l'avoir déclarée la digne héritière de Pierre I, ajouta : « sur un seul » point V. M. I. est restée en arrière de son immortel oncle. » — « Sur » quel point? » demanda Anne, prenant ces plates flagorneries pour de l'argent comptant. Kourakine répondit : « l'empereur Pierre-le-Grand a » trouvé Volynski marchant dans une si vilaine voie, qu'il lui avait » passé la corde au cou; mais il n'a point eu le temps de le faire » pendre. Depuis, cet homme est devenu encore pire, et si V. M. I. ne » donnez point l'ordre de lui serrer cette corde et de le faire hisser

» sur un gibet, alors vous n'aurez point achevé l'oeuvre de votre im-» mortel oncle. » Tous les assistans partirent d'un éclat de rire; Bieren riait à se tenir les côtes, et l'impératrice partagea l'hilarité générale. Le grand-veneur était perdu.....

On porta à la connaissance de l'impératrice, qu'en 1737 le maître d'hôtel du grand-veneur avait puisé 500 roubles dans la caisse du comptoir des écuries de la cour. Le secrétaire de ce comptoir, Mouromtsow, ayant été interrogé, déclara qu'il avait opéré la remise de cette somme sur l'ordre de son chef, le grand-veneur. Le jour même, le samedi de la semaine de Pâques, 12 avril, le général Ouchakow arriva chez Volynski accompagné du sous-lieutenant aux gardes Kakovinski et d'une escouade de soldats, et lui signifia les arrêts forcés à subir avec toute la rigueur possible, sous la garde et la surveillance de l'officier et de son escouade. Le grand-veneur, son fils adolescent, ses deux filles, une nièce élevée chez lui, furent mis aux arrêts dans leurs chambres respectives; non-seulement il fut défendu d'ôter les doubles croisées des fenêtres, mais encore les vasistas eux-mêmes furent encloués; le grand-veneur fut relégué dans son cabinet, dont les portes furent encloués, une seule exceptée, auprès de laquelle étaient placés, jour et nuit, deux factionnaires armés; on ne le laissait sortir de son cabine *sous aucun prétexte.* Il sollicita l'autorisation de faire venir journellement un prêtre, un médecin et des pauvres pour leur faire l'aumône. On n'autorisa que la visite du médecin, le Portugais Sanchez, et seulement en présence de Kakovinski *.

Le lendemain fut nommée une commission d'enquête, composée de neuf membres; l'on eut soin de n'y faire entrer aucun Allemand, pour en imposer au public par une apparence d'impartialité. C'étaient : les généraux en chef Tchernychew, Ouchakow, Roumiantsow; les lieutenant-généraux : prince Nikita Troubetskoy (récemment nommé procureur-général de l'empire et l'un des commensaux de Volynski), Michel Hroustchow et prince Basile Répnine, les conseillers privés Basile Novossiltsow et Ivan Népluiew, et le général-major Pierre Schipow. A l'exception du seul Répnine (voyez page 426), les huit autres étaient de plats valets de cour, rampant devant Bieren et capables de toutes les bassesses.

La commission d'enquête ouvrit ses séances le mardi 15 avril, et le jour même elle fit arrêter le secrétaire du grand-veneur, Basile Gladkow, son aide-de-camp Ivan Rodionow et son maître d'hôtel Basile Koubanetz; le lendemain, elle fit arrêter Iéropkine et Hroustchow, et le 20 avril, l'assesseur du comptoir de la cour Smirnow; l'on envoya aussi un courrier à Nijni pour y arrêter le vice-gouverneur Ivan Volynski, frère de l'accusé, et l'amener à Pétersbourg.

* Ce Kakovinski eut un fils, Nicolas Nikititch, commandant de place à Moscou sous le règne de Catherine II. La fille de ce dernier, Anastasie Nicolaïévna, mariée à Nikita Pétrovitch Hitrovo, a été l'aïeule maternelle du prince Serge Ouroussow et de madame Maltsow.

La commission tenait ses séances tous les jours, depuis sept heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, sauf une demi-heure pour laisser le temps de faire servir à déjeuner à ses membres; mais pendant ces sept heures consécutives l'on ne donnait rien à manger à l'accusé, dans le but d'affaiblir ses forces. Les séances avaient lieu au palais italien (bâti sous Pierre I sur la Fontanka, là où se trouvent maintenant les bâtimens de l'institut de Sainte-Catherine; le nom du palais lui venait de son architecture et de son aménagement intérieur, tous les deux dans le style italien). Volynski avait complétement perdu courage; il était terrifié au point de se jeter à genoux lors des interrogatoires, et de se prosterner par terre devant les membres de la commission. De tous côtés surgissaient les preuves des concussions de l'accusé, mais ce genre de crime était bien commun en Russie*! Bieren voulait obtenir ou inventer des preuves saillantes du crime de lèse-majesté. A cet effet, sur les avis d'Ostermann, il soudoya le maître d'hôtel de l'accusé, Koubanetz. C'était un tatar du Kouban; fait prisonnier dans l'enfance, amené à Astrahan, baptisé, il avait été employé à titre de commis chez un marchand de cette ville, nommé Klémentiew, et placé ensuite comme scribe à la chancellerie du gouverneur de la province. Volynski, en occupant ce poste, avait porté son attention sur ce jeune homme intelligent et fourbe; il en avait fait son maître d'hôtel, son homme de confiance, son bras droit dans les concussions et les prévarications; c'était par l'intermédiaire de Koubanetz qu'il recevait et extorquait l'argent et les cadeaux; il n'avait point de secrets pour cet homme; en sa présence, pour ainsi dire, il pensait tout haut. Une fois vendu par Koubanetz, le grand-veneur était perdu : il tombait à la discrétion de ses ennemis. Le coup était bien calculé, et porta terriblement juste.

Volynski avait déjà avoué, dans ses interrogatoires, que les insinuations contenues dans sa lettre à l'impératrice avaient en vue le grand-écuyer prince Kourakine, l'amiral comte Nicolas Golovine, et surtout, de préférence, le vice-chancelier comte Ostermann; il dit de ce dernier, en pleine séance : *Ostermann ne parle jamais franchement à personne, pas même à sa femme.* Népluiew s'écria alors d'une voix rude : *il n'est pas convenable de parler ici des relations du comte Ostermann avec sa femme.* Volynski se reconnaissait coupable d'emportement et de violence à l'égard de Trédiakovski : il sollicitait l'indulgence de l'impératrice et celle du duc de Courlande.....

On accusait également le grand-veneur d'avoir cherché à indisposer l'impératrice contre Bieren par l'intermédiaire de la princesse Agrippine Stcherbatow. Celle-ci, une princesse Prozorovski en son nom (la soeur du maréchal, mais de beaucoup plus âgée que lui), était la belle-

* Entre autres, il se trouvait accusé d'avoir concussionné jusqu'à 700,000 roubles dans l'administration des haras de l'état, composés de 15,000 chevaux.

soeur du prince Stcherbatow, le diplomate, la femme de son frère aîné, le prince Fédor Andréiévitch (la souche de la seconde branche actuelle de cette famille, voyez page 76). Admise dans l'intimité de l'impératrice, elle y jouait un rôle de bouffonne, faisant rire Anne par ses lazzis et son talent de contrefaire les gens. Ayant appris l'arrestation de Volynski, elle fut saisie d'une frayeur atroce; elle courut se jeter aux pieds de Bieren et lui embrasser les genoux. Elle fut sauvée par l'intercession d'Ostermann, beau-frère de son beau-frère à elle.

Après les délations de Koubanetz, l'affaire du grand-veneur prit une autre tournure. Cet homme nomma toutes les personnes qui venaient le soir chez son maître assister aux entretiens politiques, à la lecture des projets de réforme dont la rédaction lui avait été confiée par l'impératrice, enfin à la lecture des commentaires de Juste Lipse sur Tacite, ce livre qui joua un si grand rôle dans cette affaire. Placé entre les promesses de récompenses et les menaces de tortures, le maître d'hôtel raconta les propos que Volynski avait tenu en sa présence; comment il s'applaudissait de l'échec essuyé par Bieren dans son projet favori de faire épouser, à son fils aîné, la nièce de l'impératrice; comment, enfin, il déclarait impossible de parler hautement du caractère de Messaline, afin de ne point avoir l'air de paraître faire allusion à l'impératrice Anne.

A la suite de ces dénonciations de Koubanetz, Volynski et ses co-accusés furent transférés dans les prisons de l'amirauté, dans la nuit du 24 au 25 avril, Volynski se trouvant escorté par vingt-quatre soldats de Préobrajenski, armés de fusils chargés..... La commission d'enquête fut déclarée dissoute et remplacée par une nouvelle, composée de deux membres seulement: Ouchakow, l'ennemi de Volynski, et Népluiew, la créature d'Ostermann, cet ennemi juré du grand-veneur. Deux jours après, celui-ci et ses co-accusés furent incarcérés à la forteresse de Pierre et Paul. Le 30 avril, Soïmonow y fut également incarcéré. En même temps, André Iakovlew fut rappelé de son exil à Vyborg, rétabli dans ses fonctions de secrétaire du cabinet impérial, et lui, l'ennemi de Volynski, persécuté par ce dernier, il fut chargé du soin de procéder à l'examen des papiers et de la correspondance saisis chez le grand-veneur, ainsi qu'à l'inventaire de ses meubles, effets, livres, bijoux, etc.

De nouvelles accusations surgissaient tous les jours, les unes plus absurdes que les autres; l'on imputait à crime au grand-veneur d'avoir outragé la majesté souveraine en se permettant de donner l'épithète de *tyran* à Ivan-le-Terrible; on l'accusait de projets d'usurpation du trône de Russie, et l'on basait l'accusation sur un arbre généalogique de sa famille, trouvé chez lui, dans lequel il aurait fait peindre, avec des couronnes princières sur la tête, son aïeul Dmitri Mihaïlovitch Volynski et la femme de celui-ci, la princesse Anne de Moscou, soeur du grand-duc Dmitri Donskoy!!!

Le grand-veneur fut mis à la torture le 22 mai; ce jour-là même Eichler fut incarcéré à la forteresse, et de La Suda subit ce même sort cinq jours après. Les tortures devinrent à peu près quotidiennes; elles étaient atroces, et leur violence fut telle que, dès le premier jour de la torture, Volynski avait perdu l'usage de la main droite : il ne se trouvait plus en état de pouvoir signer ses dépositions et les aveux que la souffrance lui arrachait.....

Le 30 mai, les deux inquisiteurs, Ouchakow et Népluiew, se rendirent chez le comte Platon Moussine-Pouchkine, indisposé et gardant la chambre; ils avaient reçu l'ordre de lui faire subir un interrogatoire. Le comte, un homme riche, haut placé par ses alliances, ses relations, ses fonctions de sénateur et de président du collége de commerce, se distinguait, je l'ai dit, par son aversion profonde pour les Allemands et une franchise de langage, nullement usuelle à la cour de Russie. La position élevée du comte avait donné lieu, jusque-là, à des ménagemens de la part des inquisiteurs; mais, dans cet interrogatoire, il exprima franchement sa désapprobation au sujet de l'influence prédominante des Allemands et des rapports trop intimes de Bieren avec l'impératrice. Invité à raconter ce qui se passait chez Volynski, il répondit *qu'un Pouchkine n'était point un délateur!* Les deux inquisiteurs s'empressèrent de faire leur rapport à l'impératrice au sujet de ces paroles; le lendemain même l'infortuné comte fut conduit à la forteresse; sa femme et ses enfans furent mis aux arrêts dans leur maison et des sentinelles furent placées aux portes.

Koubanetz, instigué par les ennemis du grand-veneur, fit encore une nouvelle délation : il affirma que son maître aurait souvent consulté l'almanach pour y voir l'âge du jeune duc de Holstein. C'était verser de l'huile sur le feu; ordre fut donné de redoubler de rigueur dans les tortures, auxquelles l'on soumettait les malheureux accusés.

Le 19 juin, un tribunal fut chargé de juger le grand-veneur et ses co-accusés. Ce tribunal devait se composer des sénateurs et de quinze personnes, nominalement désignées par l'impératrice (c'est-à-dire par Bieren et Ostermann). Le sénat comptait alors douze membres (nous imprimons en lettres italiques les noms des neuf sénateurs qui siégèrent dans ce tribunal de sang) : les généraux en chef *Tchernychew* et *Ouchakow;* le conseiller privé actuel comte Michel Golovkine; les conseillers privés Basile *Novossiltsow*, Alexandre *Narychkine* (le beau-frère de Volynski), et comte Platon Moussine-Pouchkine; le lieutenant-général Michel *Hroustchow*, les généraux-majors : Alexis Tarakanow, Ivan *Bahmétew*, Nikita *Roumiantsow* (l'oncle du maréchal), Michel *Filozofow* et Pierre *Schipow.*

Tarakanow, pour son bonheur, se trouvait absent; le comte Michel Golovkine, fort sujet aux attaques de goutte, en avait prétexté une pour

ne point siéger dans ce tribunal de sang; il s'était retiré à Ropcha, une terre de sa femme, à 36 verstes de Pétersbourg *.

Les quinze personnages désignés pour siéger dans cet odieux tribunal étaient : le maréchal prince Ivan Troubetskoy, le prince Alexis Tcherkaski (par sa première femme il était le beau-frère de Volynski, et, de plus, la comtesse Platon Moussine-Pouchkine était sa propre nièce), le procureur-général prince Nikita Troubetskoy, neveu du maréchal; les conseillers privés Fédor Naoumow et Ivan Népluiew; le lieutenant-général Étienne Ignatiew; le général-major Pierre Izmaïlow, tous les deux membres du collége de la guerre; le contre-amiral Zahar Michoukow, membre du collége de l'amirauté; Job Mikouline, lequel venait de remplacer l'infortuné Soïmonow dans les fonctions de commissaire-général de la flotte; trois majors aux gardes : Nicolas Stréchnew, beau-frère d'Ostermann, le prince Pierre Tcherkáski, jusque-là l'ami de Volynski, empressé de tourner le dos à celui-ci au jour de son désastre, et Dmitri Tchentsow; le vice-président du collége de la justice, prince Ivan Troïbetskoy, frère du procureur-général et neveu du maréchal †; Pierre Kvachnine-Samarine, conseiller au collége de la justice, et le brigadier Ivan Ounkovski, maître de police à Pétersbourg.

La composition de ce tribunal offre la preuve évidente à quel point les notions les plus simples, les plus élémentaires de justice, d'équité, enfin d'humanité et de convenances sociales, se trouvaient être complétement étrangères au gouvernement! L'on voit figurer, dans ce tribunal, le vieux maréchal Troubetskoy avec deux neveux, tandis qu'un troisième était le beau-frère du principal accusé; l'on y voit encore deux beaux-frères de ce dernier; ensuite deux de ses amis, Novossiltsow et Pierre Tcherkaski, tous les deux arrêtés, interrogés, mis en liberté et siégeant maintenant parmi les juges! L'on y voyait également un beau-frère d'Ostermann, la haine pour lequel avait été l'un des griefs de l'accusation. Enfin, Ouchakow et Népluiew, qui avaient, à eux deux, mené l'enquête, interrogé et torturé les accusés, siégeaient également parmi les juges!

Mais voici un fait pouvant peindre toute la partialité de l'impératrice et la façon de procéder sous ce régime. Les princes Alexis Tcherkaski et Nikita Troubetskoy avaient été convaincus d'avoir assisté aux

* Ropcha avait appartenu à la famille Hastfer. Lors de la conquête de l'Ingrie, Pierre I fit don de Ropcha au *prince-César*, Ivan Romodanovski. Elle passa à sa fille, la comtesse Michel Golovkine, et fut confisquée, en 1742, par ordre de l'impératrice Élisabeth, laquelle ne se doutait guère que, vingt ans plus tard, l'on y étranglerait son neveu Pierre III. Catherine II commit un manque de convenance (ce qui lui arrivait rarement) en donnant Ropcha au prince Orlow, frère de l'assassin de son mari. Après la mort du prince Orlow, Ropcha fut achetée par l'arménien Lazarew, lequel la vendit ensuite à l'empereur Paul.

† Le prince Alexis Troubetskoy, frère du procureur-général et du prince Ivan, était marié à Anna Narychkine, sœur de feu madame Volynski.

réunions, aux lectures, et pris part aux conversations qui avaient eu lieu chez Volynski. Troubetskoy ne fut interrogé qu'une seule fois; Tcherkaski ne le fut point du tout; tous les deux furent mandés chez l'impératrice, laquelle, après leur avoir adressé plusieurs questions, et en souvenance des services rendus par eux lors de la restauration du pouvoir absolu en 1730, donna l'ordre de les laisser complétement libres, tranquilles, de ne leur faire subir aucun interrogatoire, et cela au moment même où leurs co-accusés passaient par l'épreuve des tortures les plus atroces! Bien plus, tous les deux furent appelés à siéger, à titre de juges, pour prononcer sur le sort de leurs co-accusés!

Ce prince Nikita Troubetskoy était fortement appuyé en cour. Ses intrigues de 1730 pour en arriver à la restauration du pouvoir absolu, unies à la protection de son beau-père, le chancelier Golovkine, et de sa belle-soeur, la comtesse Michel Golovkine, à l'exil en Sibérie de laquelle il contribua plus tard d'une façon si décidée (voyez pages 60 et 61), lui valurent le grade de général-major, le rang de major aux gardes et celui de sous-lieutenant aux chevaliers-gardes. Devenu veuf en 1735, il se remaria quelques mois après. Il épousa une veuve, Anna Danilovna Héraskow, née princesse Droutskoy, la maîtresse du maréchal Münich, et il l'épousa pour avoir l'appui de Münich! Lors de la guerre avec les Turcs, le maréchal fit nommer le prince Nikita commissaire-général des guerres avec le rang de lieutenant-général, fonctions où le prince Nikita se signala par les vols les plus odieux. Le maréchal, qui était président du collége de la guerre, le fit nommer président *par interim* pendant que lui-même se trouvait à l'armée, et lui obtint, le jour de la célébration de la paix, le cordon d'Alexandre-Nevski. Bieren fit nommer Troubetskoy gouverneur de la Sibérie; alors Münich, âgé de 57 ans, mais encore vert et robuste, ne voulant point se séparer de sa maîtresse, obtint la révocation de cette nomination et fit appeler le prince Nikita aux fonctions si importantes de procureur-général de l'empire! Dès que cette dernière nomination eut été publiée, le prince Antiochus Cantémir, ministre de Russie à Paris, lequel, dans ses poésies, tonnait contre les abus et chantait la vertu, mais qui était un plat-pied de première force (témoin toutes les bassesses faites par lui pour engager le maréchal duc de Biron à reconnaître Bieren pour un agnat de sa maison), Cantémir, suivant son système de basse flagornerie, s'empressa d'adresser à Troubetskoy une louangeuse épître en vers.

Au moment où ses amis, Volynski et autres, gémissaient dans les tortures, le nouveau procureur-général, par l'appui de Münich, obtenait encore le rang de conseiller privé actuel.

Pendant ce temps, pour en imposer au public, et surtout au corps diplomatique, Bieren, Ostermann et les Allemands en général, faisaient courir le bruit de la découverte d'une vaste conspiration, dont Volynski

aurait été le chef. La terreur planait sur Pétersbourg; l'on osait à peine, en se rencontrant, même dans les salons, faire une vague allusion au procès, objet des préoccupations générales du public.

Le vendredi 20 juin, le tribunal de sang tint sa seule et unique séance. Les fonctions de secrétaire étaient remplies par un parent de l'un des accusés, Hroustchow, assesseur à la terrible chancellerie secrète. Le procureur-général, prince Nikita Troubetskoy, proposa, contre ses anciens co-accusés, une sentence épouvantable : il proposa de condamner de La Suda à être décapité; Eichler — roué; Moussine-Pouchkine, Soïmonow, Iéropkine et Hroustchow — écartelés; Volynski — *empalé vivant*, après avoir eu préalablement la langue coupée; enfin, les enfans de Volynski (si complétement innocens en cette affaire) — à être exilés en Sibérie pour leur vie durant, et la confiscation en masse de tous les biens des accusés, ainsi que de ceux appartenant à leurs familles.

Le tribunal, *à l'unanimité*, prononça cette sentence atroce..... Il y avait là des parens, des amis des accusés, il y avait deux des beaux-frères de Volynski; mais la terreur qui planait sur la société russe était si intense, que non-seulement pas une voix ne s'éleva, mais personne n'osa même témoigner la moindre hésitation! Cette séance rappela les plus mauvais jours du bas-empire à Byzance et du joug mongol en Russie. Alexandre Narychkine, le beau-frère de Volynski, le même qui, sous le règne plein de mansuétude de Pierre II, avait fait preuve de tant d'indépendance et d'une dignité poussée jusqu'à l'orgueil le plus hautain — vota avec les autres! Son petit-fils racontait, un demi-siècle plus tard, à mon aïeul, que son grand-père, en sortant de la séance, après être monté en voiture, s'évanouit : on le ramena à la maison sans connaissance; on fut obligé de le saigner ce jour-là et le jour suivant; la nuit il eut le délire, pendant lequel il répétait : *je suis un scélérat (izverghe) : j'ai condamné des innocens; j'ai condamné mon frère!* Dix-huit mois plus tard, après l'avénement d'Élisabeth au trône, l'on demandait au sénateur Pierre Mihaïlovitch Schipow s'il avait éprouvé un sentiment bien amer en adhérant à l'arrêt du 20 juin 1740. « Certainement, répondit ce véritable sénateur russe, cela m'a causé beaucoup de chagrin; je savais bien que tous ces gens-là étaient innocens; mais que voulez-vous? Il vaut mieux faire écarteler et empaler les autres plutôt que de s'exposer à l'être soi-même! »

Ce propos donne la clef du caractère de bien des gens parmi la noblesse russe!

Bieren, pour compromettre dans ses intérêts le plus grand nombre possible de Russes haut placés, fit communiquer cet arrêt à quatre personnages retenus, par leurs fonctions de cour, à Péterhoff, auprès de l'impératrice, en les faisant inviter à donner leur opinion à cet égard. C'étaient : le grand-écuyer prince Kourakine, le maréchal de la cour Schépélew, l'aide-de-camp-général de service Basile Saltykow et le

chambellan de service Étienne Lapouhine ; tous les quatre donnèrent leur adhésion à cet arrêt : Kourakine avec jubilation, les trois autres avec un sentiment de répugnance qu'ils prenaient bien soin de dissimuler.....

L'impératrice ne voulait point signer l'arrêt de mort ; il y eut deux jours de lutte et des scènes d'une grande vivacité entre elle et son favori. Anne, si dure de coeur, alla pourtant, en cette occasion, jusqu'à verser des larmes ; Bieren la menaça de s'éloigner : elle céda ; l'arrêt fut quelque peu modifié, mais pourtant sa teneur resta atroce. Cet arrêt, signé par Anne le 23 juin, condamna :

Volynski à être décapité, après avoir eu préalablement la langue et la main droite coupées, et ses biens confisqués ;

Ses deux filles à être enfermées dans des couvens, en Sibérie ;

Son fils, à être envoyé en Sibérie pour y être détenu, jusqu'à l'âge de quinze ans, sans pouvoir communiquer avec personne, et une fois arrivé à ses quinze ans, à être inscrit comme soldat pour sa vie durant ;

Le comte Moussine-Pouchkine à avoir la langue coupée et à être envoyé au couvent de Solovetsk, sur la mer Blanche, pour y être tenu dans la détention la plus rigoureuse et nourri comme un simple moine ; la fortune par lui acquise et celle acquise par son père devant être confisquées, de façon que ses enfans de ses deux mariages hériteraient seulement de la fortune de leur bisaïeul, ainsi que de celles de leurs mères ;

Iéropkine et Hroustchow à être décapités et leurs biens confisqués, sauf quarante serfs laissés à chacun des enfans de Hroustchow, lesquels conservaient leurs droits à l'héritage de leur mère * ;

Soïmonow et Eichler à être knoutés sur l'échafaud en place publique et envoyés aux travaux forcés en Sibérie ; la fortune de Soïmonow devant être confisquée, à l'exception de quarante serfs à laisser à chacun de ses enfans, qui conservaient leurs droits à l'héritage de leur mère (elle était une Otiaiew, d'une très-ancienne famille) ;

De La Suda à être fouetté sur l'échafaud en place publique et exilé au Kamchatka.

Le jour même, lundi 23 juin, cet arrêt barbare fut signifié aux condamnés, et l'exécution en fut fixée à vendredi. Volynski se montra triste et abattu, préoccupé surtout de la malheureuse destinée de ses enfans. Le prêtre de la cathédrale de la forteresse, qu'il n'avait jamais vu jusque-là, s'étant présenté pour lui offrir des consolations religieuses, il poussa à son aspect un cri d'étonnement, et lui dit l'avoir vu en

* Quelques jours après, les terres de Iéropkine furent restituées à son frère Alexis ; mais la confiscation fut maintenue pour sa maison, son mobilier et sa belle bibliothèque. Celle-ci, de même que celle de Hroustchow, fut triée en deux : les livres furent donnés à l'académie des sciences, et les manuscrits au collége des affaires étrangères.

rêve, pendant son sommeil de la nuit précédente, le trouvant d'une ressemblance frappante avec l'homme par lui aperçu en rêve!

La journée du jeudi fut employée à dresser l'échafaud, non loin de la forteresse *(na Sytnom rynké)*, et vendredi 27 juin, à 7 heures du matin, les deux juges-bourreaux, Ouchakow et Népluiew, arrivèrent à la forteresse. Volynski achevait d'ouïr la messe et allait communier; les deux juges se rendirent dans la prison de Moussine-Pouchkine, lui firent donner lecture de l'arrêt et ensuite couper la langue en leur présence. Cette mutilation accomplie, ils se rendirent dans la prison de Volynski, et lui firent couper la langue. Il s'agissait de le mener à l'échafaud, mais le sang lui coulait de la bouche en abondance. Les deux juges-bourreaux lui firent mettre une espèce de muselière tenant le menton, rattachée sur le haut de la tête, et lui fermant hermétiquement la bouche, de façon que le sang lui coulait dans la gorge et lui coupait la respiration. Dans cet état, à demi-évanoui, soutenu sous les bras par deux valets du bourreau, il fut conduit, ou plutôt traîné à l'échafaud, qu'entourait une foule de peuple. Après lecture donnée de la sentence, Volynski eut la main droite coupée, puis la tête tranchée; Iéropkine et Hroutschow furent décapités; Soïmonow et Eichler furent cruellement knoutés, et de La Suda horriblement fouetté. Les trois cadavres restèrent exposés sur l'échafaud pendant une heure environ, ensuite on les chargea sur une charrette, on les emmena à l'église de Saint-Samson, l'on y dit les prières des morts, et les trois cadavres furent ensevelis dans la même fosse, que l'on recouvrit d'une pierre tumulaire. Sur cette pierre fut placée ensuite une petite colonne de granit sur un piédestal, surmontée d'une petite urne en marbre blanc. Ce monument existe encore; il menace ruine, et les descendans de Volynski, des gens riches d'ailleurs, ne s'en occupent nullement : aucun d'eux ne s'est donné la peine de faire placer un monument solide sur la tombe de leur aïeul, et depuis près d'un siècle aucun d'eux ne l'a seulement visitée * !!!.....

Catherine II se fit présenter, en 1765, le dossier du procès Volynski; après l'avoir lu, elle écrivit ces belles et sages paroles, annexées depuis à ce dossier et portant témoignage du profond esprit politique de cette femme :

« Je conseille et je prescris à mon fils et à tous mes descendans de prendre lecture du procès Volynski d'un bout à l'autre, afin qu'ils puissent se mettre en garde contre un cas de procédure aussi illégale. L'impératrice Anne avait donné à Volynski, ministre de son cabinet, l'ordre de rédiger un projet de réformes intérieures, projet qu'il ré-

* La lignée masculine de Volynski s'est éteinte avec la mort de son fils; sa seconde fille, Anna, comtesse Hendrikow, n'a point eu d'enfans, mais l'aînée, Marie, comtesse Vorontsow, a été la bisaïeule du comte Vorontsow-Dachkow et de la princesse Paskévitch, et la trisaïeule du comte Boutourline, fixé en Italie.

digea et lui présenta; il lui seyait de tirer de ce manuscrit ce qu'il y avait là d'utile et à laisser le reste. Au contraire, les ennemis de Volynski, auxquels son projet déplaisait, en tirèrent, par les cheveux, pour ainsi dire, une accusation de haute trahison et d'aspiration à usurper le pouvoir impérial, ce qui n'est nullement prouvé. L'on y voit, de plus, le peu de foi que l'on peut ajouter aux paroles prononcées dans les tortures, puisqu'auparavant tous ces malheureux affirmaient l'innocence de Volynski, et une fois mis à la torture, ils déclarèrent tout ce qu'il plût à leurs ennemis de leur suggérer. L'on ne saurait assez s'étonner que le genre humain ait pu ajouter plus de foi à des paroles, proférées dans un accès de fièvre chaude, qu'à celles prononcées dans un moment de sang-froid. Tout homme soumis à la torture se trouve en proie, à ce moment-là, à un accès de fièvre chaude. Je le demande à tout homme raisonnable, est-il permis, en bonne conscience, de croire aux paroles prononcées dans la torture, et d'y ajouter foi? Volynski, orgueilleux et audacieux dans ses procédés, ne fut cependant nullement un traître; au contraire, il fut un bon et zélé patriote *, formant des voeux ardens pour l'accomplissement, en son pays, de réformes utiles. Ainsi, innocent, il fut livré au dernier supplice. Et s'il avait même réellement tenu, sur le compte de l'impératrice Anne, les propos consignés au procès, elle, qui était une souveraine vertueuse**, avait l'occasion de faire voir combien peu lui importaient ces bagatelles, qui ne pouvaient rien diminuer de sa majesté et rien enlever à ses qualités personnelles. Tout souverain se trouve avoir à sa disposition un nombre incalculable de moyens de tenir en respect ses sujets par la voie de la douceur. Si Volynski avait vécu de mon temps, si j'avais remarqué en lui à la fois des talens d'homme d'état et un certain manque de respect à mon égard, j'aurais tâché, par toutes sortes de moyens non-blessans pour lui, de le ramener dans le droit chemin, et si j'avais remarqué en lui peu de capacité, je lui aurais dit, ou fait comprendre, sans l'offenser toutefois : « soyez heureux et content; vous ne m'êtes » point nécessaire. » C'est toujours la faute au souverain si les sujets sont mécontens de lui***. Appliquez-vous ce principe à vous-mêmes, et si l'un de vous, mes très-chers descendans, venait à lire ces lignes avec dédain, il serait plus aisé de former, à son égard, des voeux plutôt que des espérances, de le voir heureux en ce monde, en Russie surtout. » Signé : *Catherine.*

Les terres et maisons confisquées furent distribuées à plusieurs per-

* Nous ne sommes nullement de cet avis.

** L'impératrice Anne était bien, sous tous les rapports, l'opposé complet de la vertu, mais Catherine II, en parlant ainsi de sa tante-germaine, se montrait une nièce respectueuse jusqu'à la blague inclusivement.

*** Paroles dignes d'être gravées en lettres d'or dans le cabinet de tous les souverains.

sonnes; la maison de Volynski, sur la Moïka (près de l'hôtel Demuth), fut donnée au baron Charles-Louis de Mengden, qui remplaça le malheureux comte Pouchkine dans la présidence du collége du commerce; une autre maison, située sur le quai anglais actuel, fut donnée à Basile Stréchnew, le beau-frère d'Ostermann; enfin, sa maison de campagne, sur la Fontanka, près du pont d'Obouhow, fut destinée à loger la vénerie impériale, et porte jusqu'à ce jour le nom de son ancien propriétaire. L'une des villas du comte Pouchkine, située entre Stréina et Péterhoff, fut donnée au maréchal Münich; une autre, dans le district de Koporié, à Gustave Bieren. Mais ce qu'il y eut de plus fort, ce fut la requête présentée à l'impératrice par l'un des amis et des co-accusés de ces malheureux, le procureur-général prince Nikita Troubetskoy : ce misérable sollicita — et obtint — le don d'un magnifique hôtel sur la Moïka, confisqué à son ami le comte Moussine-Pouchkine!!!

Trédiakovski, si cruellement maltraité par Volynski, obtint, sur les biens confisqués de celui-ci, une somme double de ses appointemens comme secrétaire de l'académie : la somme de 720 roubles.

Plusieurs personnes impliquées dans le procès Volynski se trouvaient encore détenues; une commission spéciale fut nommée pour décider de leur sort, et pour comble de scandale, la présidence de cette commission fut déférée au prince Nikita Troubetskoy *. Voici les décisions prises :

Pierre Mouromtsow, secrétaire à l'administration des écuries de la cour, fut cruellement fouetté le 7 juillet, et ensuite élargi.

Basile Gladkow, secrétaire de Volynski, fut détenu, les fers aux pieds, jusqu'au 21 novembre; ce jour-là, la régente lui fit ôter les fers, et le 2 décembre elle le fit élargir.

Pierre Bohdanow et Basile Désiatow, assesseurs à l'administration des écuries de la cour, furent élargis, par ordre de la régente, le 21 novembre.

Ivan Rodionow, aide-de-camp de Volynski, fut détenu, les fers aux pieds, jusqu'au 21 novembre; ce jour-là on lui ôta les fers; le 13 décembre il fut gracié et envoyé à l'armée, à l'état-major du général Keith.

Bohdane Rodionow, le père du précédent, convaincu d'avoir plus d'une fois transmis à Volynski des renseignemens de la part d'Eichler, fut fouetté le 7 juillet et exilé à la campagne avec sa femme et ses plus jeunes enfans; deux de ses fils, âgés, l'un de 19 ans, l'autre de 18 ans, furent envoyés comme soldats dans des garnisons éloignées. La régente amnistia, le 2 janvier 1741, toute la famille Rodionow.

Smirnow, assesseur au comptoir de la cour, accusé d'avoir raconté

* Les autres membres de cette commission étaient : le conseiller privé Fédor Naoumow, le sénateur et général-major Ivan Bahmétew, Ivan Maslow, conseiller au collége du contrôle, et Ivan Divow, conseiller au collége de la guerre.

que Bieren s'était mis à genoux devant l'impératrice pour la supplier de sévir contre Volynski, fut fouetté le 7 juillet et chassé du service. Une ordonnance de la régente, en date du 30 décembre, le déclara innocent.

Blanck, l'un des architectes en sous-ordre à la cour, accusé d'avoir raconté à Smirnow l'épisode de la génuflexion de Bieren devant l'impératrice, déclara tenir ce fait de l'employé Arnander. Celui-ci, confronté avec Blanck, prouva ne lui avoir rien dit. Alors Blanck dénonça le sous-jardinier Sourmine. Ce dernier reçut la verge, et Blanck, le 7 juillet, après avoir été cruellement fouetté, fut envoyé en exil en Sibérie, à Tobolsk, avec toute sa famille. En route, sa femme mourut près de Kazan. Il fut rappelé et amnistié par la régente le 9 février 1741.

Ivan Volynski, frère du supplicié, accusé d'avoir été le confident de son frère et d'avoir lui-même commis des prévarications, et le moine Gérasime, l'économe de l'hôtel archiépiscopal à Pétersbourg, accusé d'avoir fourni gratuitement, à feu Volynski, du foin pour ses chevaux, furent détenus jusqu'au 2 décembre, jour où la régente les fit élargir. Le foin avait bien été fourni par ordre de l'archevêque, à titre de pot-de-vin; mais l'archevêque, avec une fourberie et une lâcheté tout-à-fait russes, telles qu'un régime despotique est seul capable de les engendrer, avait rejeté la faute sur son économe, l'accusant d'avoir agi de sa propre initiative.....

Trois jours après le supplice de Volynski, lundi 30 juin, à 11 heures du soir, l'on fit partir pour la Sibérie son fils et ses deux filles, séparément, chacun dans une calèche, accompagnés d'un sous-officier aux gardes, et les demoiselles ayant chacune avec elle une servante, destinée à rester auprès d'elle en Sibérie. Du riche et magnifique hôtel paternel, on leur permit à peine d'emporter avec soi un peu de linge et quelques vieux habits, le tout en quantité complétement insuffisante. Il est curieux d'en voir l'inventaire, placé ici au bas de la page *.

* L'on permit à Marie Volynski de prendre avec soi : un matelas, 2 coussins, une vieille couverture, 12 chemises, 5 mouchoirs de poche en coton, 6 fichus, 3 essuie-mains, 2 paires de bas en coton, une paire de souliers, une vieille pelisse en peau de renard doublée de satin, un peignoir et une jupe.

Anna Volynski eut la permission d'emporter avec soi : un matelas, 2 coussins, une vieille couverture d'été (pour la Sibérie!), 7 fichus, 4 mouchoirs de poche en coton, 12 chemises, 3 essuiemains, 2 paires de bas en coton, un peignoir, une légère demi-pelisse, une vieille pelisse en peau de renard, doublée de satin noir, un vieux capuchon en velours noir, une jupe et une paire de souliers.

Le jeune Pierre Volynski eut la permission de prendre avec soi : un matelas, 3 coussins, 3 essuiemains, 3 serviettes, 12 chemises, 4 paires de bas, une paire de souliers, une vieille couverture, deux vieux pantalons en drap, un habit usé avec une veste identique, couleur fumée, une vieille veste en velours noir, un vieux casaquin de satin, doublé d'une vieille peau de renard et une vieille pelisse en peau de renard. Telle était la garde-robe accordée à ces malheureux, nés et élevés au sein du luxe!!!

Marie Volynski, amenée à Eniseisk le 3 novembre, fut contrainte d'y prendre le voile le lendemain même, au couvent de la Nativité de la Sainte-Vierge, sous le nom de Marianne. Pour ce qui en fut de sa sœur Anna, on lui avait désigné pour lieu d'exil la petite ville de Iakoutsk, et on l'y conduisait, lorsqu'un courrier la rejoignit en route : le gouvernement ayant appris du synode qu'il n'existait point, à Iakoutsk, de couvent de femmes, prescrivait de conduire la jeune captive à Irkoutsk. (Le gouvernement avait tant d'ordre dans son administration, qu'il ignorait les lieux d'existence des couvens de femmes!) Anna Volynski fut amenée à Irkoutsk dans la matinée du 26 novembre, et forcée de prendre le voile le jour même, sous le nom « d'Anissia » dans le couvent de Znamenskoy.

Le jeune Pierre Volynski fut amené à Sélenghinsk le 12 janvier 1741, et remis au commandant de la forteresse, le brigadier Buchholz. On lui assigna, pour sa nourriture, dix copeks par jour!!

La régente, princesse de Brunswick, par un oukaze du 31 janvier 1741, déclara nuls et non-avenus les voeux forcés prononcés par les deux filles de Volynski, ordonna leur mise en liberté immédiate, ainsi que celle de leur frère, et leur prescrivit de vivre, les demoiselles jusqu'à leur mariage, et le fils jusqu'à son entrée au service, à Moscou, dans la maison de leur oncle maternel, Alexandre Lvovitch Narychkine. Partis des lieux de leur exil, ils se réunirent à Tobolsk en juillet, et continuèrent ensemble leur voyage jusqu'à Moscou, où ils arrivèrent en septembre, deux mois avant la chute de la maison de Brunswick et l'avénement au trône de leur cousine issue de germaine, l'impératrice Élisabeth. Pierre Volynski mourut jeune, mais ses deux soeurs occupèrent des positions élevées dans la société de leur temps. Anna Volynski, immédiatement après l'avénement d'Élisabeth au trône, épousa André Simonovitch Hendrikow, cousin-germain de l'impératrice (voyez page 42). Le jour du sacre d'Élisabeth, les Hendrikow furent créés comtes et la comtesse André Hendrikow fut nommée dame à portrait; elle n'eut point d'enfans. Marie Volynski épousa Ivan Hilarionovitch Vorontsow, frère cadet du chancelier (lequel obtint, pour ses deux frères, en 1760, le titre de comtes du saint-empire); elle a été la bisaïeule du comte Hilarion Vorontsow-Dachkow et de la princesse Paskévitch actuelle.

Le traître Koubanetz, le maître d'hôtel de Volynski, avait été mis en liberté le 9 juin 1740, avec l'ordre, pourtant, de ne point quitter Pétersbourg et de ne sortir qu'accompagné d'un soldat chargé de le surveiller; cette surveillance fut levée le 2 décembre, et le 18 février suivant il obtint l'autorisation de résider où il voudrait.

Le malheureux comte Moussine-Pouchkine, après avoir eu la langue coupée, fut envoyé au couvent de Solovetsk, sur la mer Blanche, et au sein de cet exil si dur, sous ce climat si rigoureux, l'on mit le

comble à ses souffrances en l'enfermant dans un cachot véritablement affreux. Que l'on se représente un mur épais situé à quatre sagènes (environ 8 ½ mètres) d'un lac; dans ce mur deux cachots, chacun de deux sagènes de long (environ 4 ½ mètres), non chauffés, sombres, sans poële, par conséquent d'une atmosphère glaciale pendant l'hiver si long et si rigoureux sous cette latitude; sans fenêtres, ni lucarnes, ni lampes, par conséquent complétement sombres, même à l'heure de midi; deux fois par jour le gardien de la prison y entrait avec une lumière : le matin pour apporter au captif les pauvres alimens de moine et balayer la chambre; dans le courant de la journée, pour apporter encore une fois des alimens tout aussi pauvres; le gardien, en s'en allant, emportait la lumière, et le captif restait plongé dans l'obscurité. Le cachot était fermé par deux portes, chacune à cadenas et à verroux de fer. A la porte, extérieurement, dans une chambre, se tenait un factionnaire armé, se réchauffant auprès d'un poële dont la chaleur ne pouvait pénétrer dans le cachot; le captif était obligé d'y rester, même en été, vêtu d'une pelisse, et en hiver de deux pelisses, les pieds dans des bottes fourrées! Dans l'un de ces cachots, un Petit-Russien appelé Patoka avait gémi pendant quatorze années consécutives; il y avait eu pour successeur un prince Mestcherski, que l'on fit passer dans une autre prison pour écrouer le malheureux Moussine-Pouchkine dans cet affreux cachot. Il y arriva à la fin de juillet, crachant le sang, et quelques semaines après, Bieren envoya à Solovetsk le sous-lieutenant aux gardes Vyndomski, pour le questionner au sujet de paiemens à faire à divers de ses créanciers. C'est dans cette affreuse prison que se trouva plongé le malheureux mutilé, né et élevé au sein du luxe, habitué à toutes les aises de la vie!!! Le 28 octobre, Bieren, devenu régent, sur les instances du prince Alexis Tcherkaski (l'oncle de la femme du malheureux) et de la grande-duchesse Élisabeth, sa cousine-germaine (voyez page 147) et ancienne maîtresse, accorda à l'infortuné comte l'autorisation de vivre dans l'une des terres de sa femme; il se fixa non loin de Simbirsk. L'impératrice Élisabeth, par un oukaze du 25 juillet 1742, le déclara innocent et ordonna de le considérer comme démissionnaire du service.

Eichler fut envoyé aux travaux forcés à Jigansk, à mille verstes plus loin que Iakoutsk, c'est-à-dire à plus de dix mille verstes de Pétersbourg. La régente, par un oukaze du 30 décembre, l'autorisa à quitter son exil et à vivre dans les terres de sa femme *.

* La seconde femme d'Eichler, Anna Loghinovna Stcherbatchew, d'une famille d'ancienne noblesse, était la veuve de Nikita Vassiliévitch Zotow, petit-fils du comte Zotow le *prince-pape*, et fut l'aïeule des deux Zotow auxquels l'empereur Alexandre I restitua le titre de comte conféré à leur trisaïeul par Pierre I. Les belles-filles d'Eichler, les demoiselles Zotow, épousèrent, l'une le prince Jacques Vassiliévitch Hilkow (elle fut l'aïeule des princes Hilkow actuels); l'autre, le prince Alexis Vassiliévitch Havanski (elle a été la mère du sénateur prince Basile Havanski, mort à Moscou en 1830).

De La Suda fut envoyé aux travaux forcés au Kamtchatka; la régente, par un oukaze du 8 avril 1741, le fit mettre en liberté et lui fit donner une place à Moscou; le 10 décembre suivant, l'impératrice Élisabeth lui accorda l'autorisation d'habiter Pétersbourg.

Soïmonow, lors de sa terrible catastrophe, se trouvait âgé de 58 ans, mais le sort le destinait à une existence séculaire. Il fut envoyé aux travaux forcés à Ohotsk; mais, le 8 avril 1741, un oukaze de la régente l'autorisa à aller habiter l'une des terres de sa femme *. Soïmonow, n'ayant aucun goût pour l'existence à la campagne et la vie rurale, disposant alors de ressources matérielles fort médiocres, ne se pressa point de quitter la Sibérie; l'impératrice Élisabeth, après son avénement au trône, l'autorisa, par un oukaze du 10 décembre 1741, à vivre où il lui plairait : il se fixa à Irkoutsk. Robuste, plein de santé et de forces, malgré toutes les vicissitudes par lui traversées, il accomplit, à l'âge de soixante et onze ans, un voyage scientifique en Sibérie, levant des plans, mesurant la profondeur des rivières, donnant des conseils aux administrateurs du pays. En 1757, le gouverneur de la Sibérie, l'amiral Basile Aléxéiévitch Miatlew, après s'être bien rempli les poches durant sa longue administration, voulut revenir à Moscou pour y jouir du fruit de ses concussions; Soïmonow fut appelé à le remplacer avec le rang de conseiller privé. Il gouverna la Sibérie pendant six années avec une sagesse, une équité et un désintéressement admirables. Malgré son âge avancé, il était d'une activité fabuleuse; toujours levé à quatre heures du matin; travaillant, sauf les heures de repas et une demi-heure de sieste après dîner, jusqu'à dix heures du soir, accomplissant annuellement des tournées de plusieurs milliers de verstes; voulant tout voir par lui-même, il laissa un souvenir cher aux Sibériens. Catherine II l'appela, en 1763, à siéger au sénat, et trois ans plus tard lui accorda sa démission avec le rang de conseiller privé actuel. Il mourut en 1780, à l'âge de 98 ans. L'on dit qu'il avait laissé

* Dans les Mémoires de la Société Historique de Moscou on lit un récit de M. Abramow, racontant comment on eut toutes les peines du monde à retrouver Soïmonow parmi les forçats travaillant à Ohotsk, et comment on lui cousut, au nez, de la peau fraîche pour remplacer les narines qui lui avaient été arrachées. Il est fâcheux de trouver de pareilles fables dans les Mémoires d'une Société, dont les publications se distinguent par leur exactitude consciencieuse, portent le cachet d'une érudition remarquable, et constituent un service essentiel rendu à l'histoire de Russie. Les Mémoires de la Société Historique de Moscou rachètent cette erreur par une masse de documens curieux et importans.

Soïmonow n'avait jamais eu les narines arrachées, et l'on n'eut aucune peine à le retrouver à Ohotsk, où il se trouvait sous son propre nom, condamné, il est vrai, aux travaux forcés, mais nullement astreint au travail et passant son temps avec deux autres exilés, le comte de Vier et Skorniakow-Pissarew; de Vier remplissait même les fonctions de commandant de la ville. Mon aïeul, âgé d'une trentaine d'années, avait beaucoup connu Soïmonow, déjà nonagénaire, à Moscou, où ce respectable vieillard passait la plus grande partie de l'année dans les derniers temps de sa vie.

en manuscrit une Histoire de Pierre I; il serait bien à désirer de voir la publication d'un ouvrage sur une époque aussi importante de nos annales, ouvrage écrit par un contemporain, et un contemporain aussi loyal, aussi véridique.

Soïmonow laissa plusieurs enfans. Son fils aîné, Michel, également un homme de mérite et de loyauté, mourut en 1804, après avoir dirigé, sous les règnes de Paul et d'Alexandre I, l'administration des mines et l'hôtel des monnaies. L'un des neveux du vénérable Fédor Ivanovitch, Pierre Alexandrovitch Soïmonow, secrétaire d'état de Catherine II, fut le père de la célèbre madame Svétchine et de la respectable princesse Grégoire Gagarine, et l'oncle de l'excellent et aimable Alexandre Nicolaïévitch Soïmonow, mort, il y a quelques années, à Moscou, où il avait un salon si hospitalier et si agréable.

CHAPITRE XV

SOMMAIRE : Rondeau, ministre d'Angleterre, et sa femme. — Madame Iouchkow, première femme de chambre de l'impératrice. — Finch, le successeur de Rondeau. — Le marquis de Botta, ministre d'Autriche. — De Suhm, ministre de Saxe. — Le comte Charles-Maurice de Lynar. — Un condottieri du moyen-âge. — Le comte Roch de Lynar, frère de Charles-Maurice. — Le marquis de La Chétardie. — La grande-duchesse Élisabeth, son caractère, ses moeurs, son genre de vie. — Le comte Lestocq. — Origine des Razoumovski, des Daragane, des Zakrevski petits-russiens. — Noble conduite des deux frères, maréchaux comtes Razoumovski. — Les Tarakanow. — Origine des comtes et princes Orlow. — Grande existence du comte Cyrille Razoumqvski. — Ses descendans. — Origine des Pérovski. — Origine des comtes Vorontsow et leurs ridicules prétentions généalogiques. — Origine des comtes Schouvalow. — Les Doubianski. — Origine des comtes Sievers. — Lialine. — Vojtchinski. — Tourtchaninow, fils naturel de l'impératrice Élisabeth. — Une dame à laquelle on attribuait la même origine.

Avant de parler de la mort de l'impératrice Anne et des deux régences, celle de Bieren et celle de la princesse de Brunswick, je vais dire quelques mots de plusieurs diplomates étrangers, ayant exercé une influence plus ou moins considérable à la cour de Russie en ce temps-là : les ministres d'Angleterre Rondeau et Finch, le ministre d'Autriche marquis de Botta, les ministres de Saxe Suhm et comte de Lynar, et le ministre de France marquis de La Chétardie, ainsi que des principaux personnages de la petite cour de la grande-duchesse Élisabeth : Lestocq, Razoumovski, les Vorontsow, les Schouvalow, etc.

Rondeau, fils d'un protestant français émigré en Angleterre, et devenu baronnet anglais, était un aventurier ; il se trouvait redevable de sa carrière spécialement à sa femme, l'une des plus fieffées intrigantes de son temps. Lady Rondeau profitait de la position diplomatique de son époux pour exercer la contrebande sur une large échelle ; afin de s'y livrer avec plus de facilité, elle y avait associé Bieren et le banquier Lippmann. Pour se faufiler plus aisément dans l'intimité de l'impératrice, elle allait prendre le café et souper chez la première femme de chambre de celle-ci, Anna Fédorovna Iouchkow. Cette dernière, dont j'ignore le nom de naissance, avait commencé, dans son enfance, par être, au

palais, une petite fille de service, courant pieds nus et ne mettant des souliers que les dimanches et jours de fêtes *; elle avait capté l'affection d'Anne, laquelle l'avait prise pour première femme de chambre *(kammer-frau)*, et l'avait mariée au lieutenant-colonel Iouchkow, parent de ce Basile Aléxéiévitch Iouchkow, premier chambellan *(spalnik)* du czar Ivan V, et le véritable père de l'impératrice Anne et de ses soeurs (voyez page 34), placé à ce poste par la czarine Sophie, dans l'espérance, déçue par le sort, qu'il en naîtrait un fils pouvant enlever à Pierre I ses droits à la couronne. La dame Iouchkow jouissait de la pleine confiance de l'impératrice et de la bienveillance de Bieren, sans laquelle elle n'aurait point conservé sa place; elle avait un caractère gai, amusant, et se livrait à ces bouffonneries de gros sel, ces farces de mauvais goût si appréciées par cette sauvage impératrice. En même temps elle savait admirablement couper et tailler les ongles des pieds; elle les coupait et taillait non-seulement à l'impératrice, mais aussi à Bieren, à sa femme, à ses enfans. M. Karabanow se souvenait avoir entendu raconter au maréchal comte Zahar Tchernychew que, lorsqu'on voulait faire l'éloge d'un pédicure, l'on disait : *Anna Fédorovna elle-même n'aurait su mieux faire.*

C'était chez cette dame Iouchkow que lady Rondeau allait prendre le café et souper, lui apportant de superbes cadeaux, fruits de la contrebande. Rondeau mourut dans la dernière année du règne d'Anne, et il eut pour successeur un homme qui ne lui ressemblait guère, Finch, un personnage fort estimable.

William Finch, second fils du deuxième comte de Nottingham †, était un homme d'esprit et de bonne compagnie. Diplomate fin et rusé, assez insinuant, il sut pourtant conserver toujours la dignité du gentleman. Il avait pendant assez longtemps représenté la Grande-Bretagne à la cour de Suède, et par ses étroites relations avec le parti des *bonnets*, il avait suivi une politique identique à celle des ministres de Russie à Stockholm. Il y avait dans ce pays deux partis opposés : l'un, prudent et sage, bien convaincu qu'en politique il faut toujours porter ses regards sur l'avenir et imposer silence aux regrets d'un passé irrévocablement évanoui, voulait l'alliance russe, pour utiliser cette alliance aux dépens du Danemarck et des puissances du Nord de l'Allemagne; l'autre parti, vif et plein de pétulance, ne pouvant oublier les traditions de Charles XII, si funestes à la Suède, incapable de se résigner à la déchéance politique de leur pays depuis la paix de Nystadt, demandait

* Дѣвочка на побѣгушкахъ въ дѣвичьей.

† L'aïeul de William Finch, le premier comte de Nottingham, chancelier d'Angleterre sous le règne de Charles II, était le petit-fils d'Élisabeth Heneage, veuve de sir Moyle Finch, créée par Charles I comtesse de Winchelsea. Aujourd'hui, les deux pairies comtales de Winchelsea et de Nottingham se trouvent réunies dans la personne d'un arrière-petit-neveu de William Finch.

à grands cris la guerre contre la Russie. Un jour, la comtesse de La Gardie, causant avec deux hommes appartenant chacun à l'un de ces partis opposés, dit au champion de l'alliance russe : *vous et vos amis, vous êtes de véritables bonnets de nuit!* Le champion de la guerre contre la Russie s'écria : *et nous, nous sommes des chapeaux!* Les noms restèrent; le parti de l'alliance russo-anglaise fut surnommé *le parti des bonnets*, et celui de l'alliance française *le parti des chapeaux*.

Cette intimité avec la légation russe à Stockholm valut à Finch un excellent accueil à Pétersbourg. Sous la régence de la princesse de Brunswick, il fut l'un des amis politiques les plus dévoués de cette princesse et de son époux; mais aussi, à l'avénement d'Élisabeth au trône, sa position devint embarrassée et fausse. Mal vu par la nouvelle cour à cause de son intimité avec les hommes du régime tombé, il demanda bientôt son rappel et l'obtint. De retour en Angleterre, il fut membre du parlement et vice-grand-chambellan du roi George II.

Antonietto, marquis de Botta d'Adorno, ministre de la cour de Vienne, né à Pavie en 1688, entra de bonne heure au service militaire autrichien et se signala sous le commandement du célèbre prince Eugène, lequel faisait l'éloge de ses talens militaires. A Pétersbourg sa position était difficile. Tant que Bieren courait à la recherche du trône de Courlande, il ménageait beaucoup le cabinet autrichien; mais une fois arrivé à son but, non-seulement il cessa d'avoir besoin de cet appui, mais encore le projet formé par lui de marier son fils aîné avec la nièce de l'impératrice, son projet chéri, l'objet de tous ses rêves, le plaçait en hostilité flagrante avec la cour de Vienne, laquelle rechercha et obtint la main de cette princesse pour le prince de Brunswick, neveu de l'impératrice d'Allemagne et cousin-germain de Marie-Thérèse. Il ne fallut point, au général marquis de Botta, une médiocre dose d'esprit, de tact et de finesse, pour conduire sa barque au milieu de ces écueils jusqu'au moment de l'élévation de la princesse de Brunswick à la régence, événement qui plaça Botta dans une haute position à la cour de Pétersbourg. C'était un homme d'excellentes manières, spirituel, agréable et un fin observateur.

La cour de Dresde avait eu pour représentant en Russie, de 1736 à 1740, un gentilhomme poméranien de fort bonne maison, de Suhm, un homme de mérite, de talent, avec cela doué de qualités personnelles fort estimables, et qui avait su parfaitement se poser à Pétersbourg. Il était connu et fort apprécié de Frédéric II, lequel, monté sur le trône, voulut l'attirer à son service. Suhm y consentit; il quitta, dans ce but, son poste et la Russie; mais il mourut en route, à Varsovie, le 8 novembre 1740.

Charles-Maurice, comte de Lynar, prédécesseur et successeur de Suhm, était issu d'une famille italienne établie en Allemagne depuis le seizième siècle. Ses ancêtres, les Guerino, possédaient, près de Faënza,

le château de Linari, et ils en prirent le nom. Roch Guerino de Linari, plus tard comte de Lynar, mérite une mention particulière. Ce fut l'un des types les plus saillans de ces condottieri du moyen-âge, chevauchant à travers l'Europe, flamberge au vent, et allant trafiquer, au plus offrant, de leur courage incontestable et de leur conscience, aussi incontestablement étrangère à toute espèce de scrupules. Né en 1525, il entra, à l'âge de 14 ans, dans les troupes du duc Alphonse de Ferrare; il passa au service de Charles-Quint, l'accompagna dans son expédition d'Afrique, entra au service d'Alexandre Medici, grand-duc de Toscane; passa à celui de France, et, à l'âge de 27 ans, il était lieutenant-général dans les troupes françaises. En 1560 il embrassa la religion luthérienne, et quatre ans plus tard il épousa une luthérienne, Anne de Montat, veuve d'un sieur de Barbé. A l'origine des persécutions contre le protestantisme en France, Roch de Lynar entra, en 1567, au service du duc Casimir, comte palatin; en 1569, muni d'une pension de 300 thalers de la cour palatine, il entra au service de l'électeur de Saxe. En 1577, muni encore d'une pension de 500 thalers de la cour saxonne, il entra au service du prince d'Anhalt, et l'an suivant, avec une pension de 300 thalers de la cour d'Anhalt, il entra au service de l'électeur de Brandebourg. Aux termes du contrat passé par lui avec la cour de Berlin, il avait un traitement annuel de mille thalers, de plus cent thalers par an pour s'acheter du sucre, des épices et du poisson frais, et une quantité annuelle de provisions assez curieuse à énumérer, savoir : une barrique de vin rouge, 3 barriques de vin blanc, 2 barriques de vin du Rhin, 250 tonneaux de bière (!!!), 2 wispel (26 hectolitres) de froment, 12 wispel (160 hectolitres) de seigle, 6 boeufs gras, 50 moutons gras, 25 chevreuils, 20 agneaux, 30 veaux, 2 tonneaux de harengs, 2 tonneaux de poisson fumé *(Stockfisch)*, 100 douzaines de poissons salés, 8 quintaux *(centner)* de brochets, 8 quintaux de carpes, 4 tonneaux de beurre, 6 tonneaux de fromage, 4 scheffel (environ 2 ½ hectolitres) de gruau d'avoine, 2 scheffel de gruau de millet, 8 scheffel de gruau sarrazin, 8 scheffel de pois, 6 tonneaux de sel, 90 oies, 480 poules, 8 quintaux de suif, 50 wispel (plus de 650 hectolitres) d'avoine, et autant qu'il lui plairait en foin, paille et bois de chauffage. En 1580, il fut nommé grand-maître de l'artillerie brandebourgeoise, et ses appointemens furent portés à 4,000 thalers.

Cet illustre condottieri, dans la maison duquel l'on consommait annuellement deux cent cinquante tonneaux de bière, était l'un des hommes les plus forts et les plus robustes de son temps. Devenu veuf à l'âge de soixante ans, en 1585, il se remaria, trois années plus tard, à Marguerite de Terniow, et mourut en 1596. Son fils, le comte Jean-Casimir, grand-chambellan de l'électeur de Brandebourg, et gouverneur de la principauté de Bayreuth, acheta, dans la Basse-Lusace, l'une des seigneuries d'état *(Standesherrschaft)* de cette province, Lübbenau, au-

jourd'hui possédée par la branche aînée de sa descendance. Son arrière-petit-fils, le comte Frédéric-Casimir, eut deux fils, Charles-Maurice et Roch-Frédéric.

Le comte Charles-Maurice de Lynar, né en 1702, avait épousé une fille du général saxon comte Joachim-Frédéric de Flemming, et devint veuf, sans enfans, en mars 1730, après seize mois de mariage. La protection de la famille Flemming, puissante à la cour de Dresde, lui valut, en 1734, le poste de ministre à Pétersbourg. Il était beau de sa personne, bien tourné, élégant; sans être précisément un homme de mérite, il ne manquait nullement d'esprit; avec cela il possédait un aplomb poussé jusqu'à la suffisance, le tout couronné par une grande fatuité. Il tourna la tête à la nièce de l'impératrice, la jeune princesse de Mecklembourg, âgée pour lors de 16 ans seulement, et Bieren, qui convoitait la main de cette princesse pour son fils aîné, chargea Keyserlingk, ministre de Russie à Dresde et sa créature, d'obtenir le rappel de Lynar. L'on remplaça celui-ci par de Suhm. Après la démission de Suhm, en 1740, démission bientôt suivie de la chute de Bieren, Lynar fut appelé à remplacer son ancien successeur. Il devint l'amant, à peu près publiquemet affiché, de la princesse Anne, mariée au prince de Brunswick et devenue régente de l'empire; il reçut en don, de sa maîtresse, de fortes sommes d'argent et une partie des magnifiques diamans confisqués à M^me^ Bieren. Il consentit à se laisser fiancer avec la confidente de sa maîtresse, la baronne Julie de Mengden, et à entrer au service de Russie avec le rang de grand-chambellan. Nommé chevalier de Saint-André, il se rendit en Allemagne pour y mettre ordre à ses affaires et revenir en Russie pour s'y fixer et se marier. Heureusement pour lui, son séjour en Allemagne se prolongea de plusieurs semaines au-delà de son attente, et cet hasard si propice lui fit éviter l'exil en Sibérie, où il aurait indubitablement été envoyé, s'il s'était trouvé à Pétersbourg au moment de la chute de la famille de Brunswick. Il était en route pour revenir en Russie lorsqu'il apprit la révolution du 25 novembre et l'avénement d'Élisabeth au trône; il va sans dire qu'il rebroussa chemin. Il mena, pendant le reste de ses jours, une fort grande existence, grâce aux libéralités de son ancienne maîtresse, et en mourant, en 1768, il légua la majeure partie de ses capitaux au plus jeune de ses neveux, lequel, grâce à cet héritage, acheta des propriétés considérables et devint prince de Lynar.

Le comte Roch-Frédéric de Lynar, frère cadet de Charles-Maurice, était un homme de mérite et de talent, fort instruit, un écrivain distingué et un savant théologien, ce qui ne l'empêcha point d'unir l'amour du beau sexe à la fatuité la plus achevée et la plus ridicule. Entré au service danois, il fut ministre du Danemarck à Stockholm, puis gouverneur du Holstein, et ensuite ministre du Danemarck en

Russie, à la cour de l'impératrice Élisabeth. Catherine II, dans ses Mémoires, trace de lui le portrait suivant :

« Le comte Lynar joignait, à ce qu'on disait, à beaucoup de connaissances autant de capacité. Son extérieur était celui du fat le plus complet. Il était grand et bien fait, blond tirant sur le roux, le teint blanc comme une femme. On disait qu'il avait un si grand soin de sa peau, qu'il ne dormait jamais autrement qu'après avoir couvert son visage et ses mains avec de la pommade, et qu'il mettait des gants et un masque de nuit. Il se vantait d'avoir dix-huit enfans, et prétendait que les nourrices de ses enfans il les avait toujours mises en état de le devenir. Le comte Lynar, si blanc, portait l'ordre blanc du Danemarck, et n'avait d'autres habits que de couleurs extrêmement claires, comme, par exemple, bleu céleste, abricot, lilas, couleur de chair, etc... Le grand-chancelier comte Bestoujew et sa femme regardaient chez eux le comte Lynar comme l'enfant de la maison, et il y était beaucoup fêté; mais cela ne mit pas sa faveur à l'abri du ridicule. »

Il est certain que Bestoujew, ayant été ministre de Russie en Danemarck, devait connaître Lynar depuis Copenhague.

Après avoir quitté son poste de Pétersbourg, Lynar fut gouverneur du pays d'Oldenbourg. Après la mort de son frère, en 1768, il hérita de Lübbenau, et s'y fixa avec sa femme, née comtesse de Reuss. Il y mourut en 1781, à l'âge de 73 ans. L'un de ses fils a été la souche de la branche aînée des comtes de Lynar, dont le chef est membre héréditaire de la chambre des seigneurs de Prusse; un autre, le comte Henri-Casimir-Gottlieb, renonça, jeune encore, à sa haute position sociale, se retira du monde, entra chez les frères moraves et se voua à l'éducation des enfans. Le plus jeune des fils de Roch-Frédéric, le comte Maurice-Louis-Ernest, héritier de la majeure partie des capitaux de son oncle, acheta, dans la Basse-Lusace, la seigneurie de Drehna, l'une des seigneuries d'état de cette province, acheta ensuite, en Bohême, la seigneurie de Brandeis, et fut créé prince autrichien en 1806. Il a été le père du prince actuel de Lynar, membre héréditaire de la chambre des seigneurs de Prusse.

Joachim-Jacques Trotti, marquis de La Chétardie, était issu d'une famille italienne établie en France depuis le seizième siècle. Sa naissance avait porté un cachet d'originalité. Sa mère, M^lle^ de Montalet, d'une famille du Languedoc, ancienne, mais complétement pauvre, avait été élevée à Saint-Cyr, et M^me^ de Maintenon l'aimait beaucoup. Le vieux marquis de La Chétardie, ayant une belle fortune, s'éprit de M^lle^ de Montalet et lui fit l'offre de sa main. M^me^ de Maintenon arrangea ce mariage, lequel eut lieu en janvier 1705. Le marquis n'étant point bien sûr de ses forces, jugea à propos, dans la matinée du jour de ses noces, de prendre certaines poudres qu'il espérait devoir lui être utiles. Mais soit qu'il en ait exagéré la dose, soit qu'il y ait eu erreur de la part

du pharmacien, toujours en fût-il que, dans la nuit des noces, au moment même où le vieux marquis venait..... d'achever sa *première conversation intime* avec sa jeune femme, il expira sur place. L'on peut se représenter la terreur de la jeune femme : elle poussa des cris déchirans; l'on accourut, et l'on trouva à côté d'elle le cadavre de son époux..... Mme de Maintenon fit venir le lendemain sa jeune protégée, voulant se convaincre, de ses propres yeux, si Mlle de Montalet était bien réellement devenue marquise de la Chétardie. En ayant acquis la conviction indubitable, elle la logea chez soi, et la tint, pour ainsi dire, en charte privée jusqu'au moment où, le 3 octobre suivant, la jeune veuve accoucha d'un garçon, qui fut le célèbre marquis de la Chétardie. Elle se remaria ensuite à un comte de Manestarol.

Parmi les amis intimes de Mme de Manestarol se trouvait Fleury, évêque de Fréjus, plus tard cardinal, premier ministre, duc et pair. Arrivé au pouvoir en 1726, Fleury envoya l'année suivante le jeune La Chétardie, qui accomplissait seulement sa vingt-deuxième année, à Londres, en qualité de chargé d'affaires de France; il le nomma ensuite ministre en Hollande, et, en 1731, ministre à Berlin.

La Chétardie était bien de sa personne, gracieux, vif, causant, au langage élégant et spirituel, aimable, fat au possible, et se croyant irrésistible vis-à-vis des femmes. Il avait de l'esprit de salon appuyé sur une suffisance sans pareille; avec cela, rien de sérieux dans le caractère; mais il était intrigant, insinuant, ne reculant devant aucun moyen, et ainsi que l'écrivait l'un de ses contemporains : *employant le vrai et le faux, le vert et le sec.* A Berlin, sa conversation vive, enjouée, aimable, lui valut les bonnes grâces du prince royal, depuis Frédéric II, lequel écrivait un jour à son égard : *le marquis viendra ici la semaine prochaine : c'est du bonbon pour nous.* Lors de la guerre pour le trône de Pologne, la France soutenant le parti du beau-père du roi Louis XV, Stanislas Leszczinski, contre Auguste III de Saxe, appuyé par les cabinets de Vienne et de Pétersbourg, La Chétardie manoeuvra et négocia avec une incontestable habileté. Il contribua beaucoup, pour sa part, à préparer le traité de Vienne du 3 octobre 1735, lequel, profitant de la future et très-prochaine extinction de la maison régnante des Medici, conféra l'héritage de la Toscane au duc de Lorraine, gendre de l'empereur d'Allemagne; la possession de la Lorraine au roi Leszczinski, avec transmission, après lui, au mari de sa fille unique, le roi de France, et reconnut Auguste III comme roi de Pologne. La Chétardie et ceux qui préparèrent ce traité, se trouvèrent avoir rendu service à tout le monde, ce qui constitue l'idéal de la diplomatie; aussi le marquis fut-il placé, par l'opinion publique, au nombre des diplomates distingués de son temps.

Les relations officielles de la France avec la Russie se trouvaient rompues depuis des années. Après le voyage de Pierre I en France,

malgré qu'il y eût laissé un ambassadeur, son beau-frère, le prince Boris Kourakine; malgré qu'il eût envoyé, au sacre de Louis XV, un ambassadeur extraordinaire, le prince Basile Loukitch Dolgoroukow, avances s'expliquant par l'ardent désir, par lui éprouvé, de marier sa fille Élisabeth à Louis XV, le cabinet de Versailles n'eut à Pétersbourg, pendant plusieurs années, qu'un consul, Villardeau. Sur la fin du règne de Pierre I arriva un chargé d'affaires, de Campredon, bientôt remplacé, en la même qualité, par Magnan, lequel eut pour successeur de l'Estang. Après la mort du prince Boris Kourakine, son fils Alexandre fut nommé ministre, et bientôt remplacé, comme chargé d'affaires, par le jeune comte de Münich. Après le rappel de Münich, les relations diplomatiques furent rompues; le cardinal Fleury, premier ministre, entretenait à Pétersbourg un agent occulte, de Lally. Sur ces entrefaites, Bieren devint duc de Courlande; son amour-propre le portait à se faire reconnaître comme agnat par les Biron de France, et un calcul bien plus sérieux l'engageait, en vue de l'éventualité de la mort de l'impératrice et d'un changement en Russie, à rechercher l'appui de la cour de Versailles..... On fit le premier pas en nommant ministre à la cour de France le prince Antiochus Cantémir, jusque-là ministre à Londres. Le cabinet de Versailles se décida à envoyer un ministre à Pétersbourg; le choix tomba d'abord sur le comte de Vaulgrennand, ministre à Madrid; mais celui-ci ayant élevé de grandes exigences pécuniaires au sujet de son traitement ministériel, La Chétardie fut nommé.

Ostermann, connaissant l'esprit d'intrigue de La Chétardie, s'opposait à ce choix; on dirait qu'un pressentiment secret avertissait le vice-chancelier que ce diplomate serait l'un des artisans de sa perte à lui; mais l'opposition d'Ostermann échoua devant l'approbation de Bieren. Je parlerai plus loin du rôle joué par La Chétardie en Russie, rôle dont l'importance, d'ailleurs, a été fort exagérée par les blagues du vantard marquis et la grande ignorance où se trouve l'Europe à l'égard de l'histoire de Russie; ici, je dirai seulement un mot du luxe déployé par lui dans cette mission. Outre un secrétaire de légation et un secrétaire particulier du ministre, il y avait douze attachés à la légation, huit ecclésiastiques et une domesticité de cinquante individus, non-compris cinq cuisiniers et un chef des cuisines, le célèbre Barrideau, réputé plus habile encore que le fameux Duval lui-même, le chef des cuisines du prince royal de Prusse (depuis Frédéric II). Le marquis fit venir de France cent mille bouteilles de vin, dont 16,800 de vin de champagne (jusqu'au règne de Catherine II, les toasts aux dîners de cour et dans les grandes maisons étaient toujours portés avec du vin de Hongrie; c'était avec du vin de Hongrie, de Bourgogne, de Madère et du vin du Rhin que se grisaient l'impératrice Élisabeth et Pierre III, mais Catherine II, qui n'aimait guère le vin, fit porter les toasts, aux dîners de cour, avec du champagne, et la société suivit son exemple).

Ainsi que je l'ai dit plus haut, à mesure que le régime-Bieren pesait sur la Russie de son joug écrasant et ignoble, l'opinion publique, et cela dans toutes les classes, se tournait vers Élisabeth et son neveu, le petit duc de Holstein, d'abord si dédaigné et repoussé à cause de l'illégitimité, doublement adultérine, de la naissance d'Élisabeth et de la mère du jeune duc. Élisabeth était superbe de sa personne : grande, avec une taille bien prise, des cheveux blonds, des yeux bleus couronnés de sourcils bruns, un regard voluptueux et languissant, offrant l'image de son caractère, où la volupté se trouvait alliée à l'indolence; un teint blanc magnifique; des épaules superbes, des mains potelées que tout le monde admirait, à l'exception, probablement, de ses femmes de chambre et de ses demoiselles d'honneur, qui voyaient parfois cette belle main potelée, dans un moment de mauvaise humeur, saisir un soulier et leur en appliquer des soufflets sur le visage. Elle montait bien à cheval, et le costume d'amazone lui allait à ravir; elle aimait assez la chasse au chevreuil et au lièvre; elle aimait, en été, à naviguer en bateau; en hiver, à se placer dans un traîneau attelé à trois chevaux de front et à se faire conduire avec la rapidité du vent. L'été, il lui arrivait de faire étendre, sous un arbre touffu, un tapis recouvert de schalls; elle s'y couchait et s'endormait; l'une de ses demoiselles d'honneur tenait à la main un éventail pour chasser les mouches; les autres, assises sur l'herbe à une certaine distance, gardaient un silence religieux; une parole proférée pouvait réveiller l'indolente sultane, et alors, gare aux joues : le soulier se trouvant à portée de la main. Elle aimait, en hiver, les amusemens nationaux : les jeux usités dans les veillées de village *(possidélki)*, les chants et les jeux de Noël *(podblioudnyia pésni; sviatochnyia igry)*; en été, sur le gazon de ses jardins, elle faisait danser la ronde *(horovod)* à ses demoiselles d'honneur et à ses femmes de chambre; elle prenait part souvent à leurs danses et à leurs chants; pendant le carnaval, elle mangeait deux douzaines de *bliny*, comme s'il s'était agi d'un petit pâté; en général, elle aimait les plats russes, le *stchi*, la *boujénina*, les grands pâtés au poisson *(koulébiaka)*, le gruau sarrazin; plus tard, après son mariage avec Razoumovski, elle prit en goût la cuisine petite-russienne, si grasse et si nutritive; dès sa jeunesse elle buvait sec, et une fois sur le trône, elle devint ivrogne.

Dans les dernières années de son règne, elle se grisait comme un dragon. Il arrivait qu'un jour de bal et de soirée à la cour, S. M. était ivre au point de ne pouvoir se tenir sur ses jambes; alors on avait recours au moyen suivant : l'on plaçait un fauteuil, et à une certaine distance, de 40 à 60 pas au moins, se trouvait rangé, en cercle, le corps diplomatique. L'on annonçait que S. M., à cause d'un mal aux jambes, ne pouvait marcher sans secours; ensuite l'on voyait arriver l'impératrice, ivre-morte, soutenue par sa cousine-germaine et dame

d'honneur *(ober-hofmeisterina)* la comtesse Vorontsow, née comtesse Skavronski, et par sa dame d'atours *(hofmeisterina)*, la femme de son oncle-germain, M^me^ Narychkine, née comtesse Apraxine, suivie de ses dames à portrait, du chancelier, du vice-chancelier, des maréchaux, des grandes charges de la cour et du favori Ivan Schouvalow. L'on conduisait l'impératrice à son fauteuil et on l'y faisait asseoir. Le chancelier, après avoir eu l'air de prendre les ordres de S. M., allait, en son nom, débiter des gracieusetés aux membres du corps diplomatique, et revenait lui rapporter les réponses, auxquelles, parfois, elle répliquait par de gros mots que le chancelier avait bien soin de n'avoir point l'air d'entendre. Dans son ivresse, il lui arrivait de dire : *vas demander à un tel, pourquoi, l'imbécile, a-t-il aujourd'hui une mine si triste?* Le chancelier, après avoir profondément salué l'impératrice, se dirigeait vers le diplomate désigné, et lui disait : *S. M. I. me charge de vous demander des nouvelles de la santé du roi, et de vous exprimer toute l'amitié qu'elle porte à votre auguste maître.* Le diplomate se confondait en remercîmens et en belles phrases. Au bout de deux ou trois quarts d'heures, l'on annonçait que les souffrances de S. M. redoublaient, et on l'emmenait avec la même cérémonie.

Douée d'un esprit médiocre, elle n'avait nullement hérité du tact exquis de sa mère, à laquelle une intelligence remarquable tenait lieu de l'éducation, lui ayant fait défaut. Élisabeth avait mal étudié, et ne prenant jamais un livre en main, elle oublia le peu qu'elle avait appris. Tant qu'elle gardait le silence, elle en imposait par sa beauté, sa grâce, son port de reine; dès qu'elle ouvrait la bouche, apparaissait la femme vulgaire et commune. Elle n'avait aucune idée de la vie élégante. Dans les premiers mois de son avénement au trône, La Chétardie, qui la connaissait bien, arrivait parfois dans la cour du palais en son carrosse à six chevaux, et, sans sortir de voiture, il faisait en carrosse le tour de la cour, trois, quatre, cinq fois, etc., jusqu'au moment où Élisabeth, ouvrant le vasistas, lui adressait, avec un signe de la main, un gracieux sourire; le marquis, sans sortir de carrosse, la tête hors la portière, se confondait en profonds saluts; l'impératrice disait alors : *voilà bien la vraie galanterie française! Comme ils sont aimables, ces Français!* Je tiens cette anecdote du vieux comte Armand de Saint-Priest, dont le père, dans sa jeunesse, l'avait entendu conter par La Chétardie lui-même.

Élisabeth avait la passion de la toilette; elle y dépensait des sommes folles. Étant encore grande-duchesse, elle se trouvait constamment plongée dans les dettes, ce qui la plaçait dans la position bien désagréable de se voir obligée de faire la cour à Bieren pour obtenir de sa cousine, l'impératrice Anne, des sommes d'argent plus ou moins considérables, Bieren se trouvant être le dispensateur absolu de toutes les grâces ainsi que de toutes les persécutions. Une fois montée sur le trône,

Élisabeth donna libre cours à ses goûts dispendieux : *à partir de son avénement, jamais elle ne mit deux fois la même robe.* Lors d'un incendie au palais, elle eut *quatre mille robes de brûlées.* Les dames de la cour avaient défense de jamais porter une toilette identique à celle de l'impératrice ce jour-là; aussi, pour éviter les désagrémens, elles avaient bien soin de toujours mettre des robes pareilles à celles, que l'impératrice avait portées dans le courant des dernières semaines, certaines alors de ne point être prises en faute. Quelques mois après l'avénement d'Élisabeth au trône, la belle M^me^ Lapouhine, dame à portrait *(statss-dama)*, qu'Élisabeth ne pouvait souffrir et jalousait fortement pour sa beauté, arriva à un bal de la cour vêtue d'une robe absolument identique à celle de l'impératrice, et, comme elle, avec une rose dans les cheveux. Élisabeth se fit apporter une paire de ciseaux, appela M^me^ Lapouhine, la fit mettre à genoux, lui coupa la rose et lui appliqua plusieurs soufflets, le tout en présence de la cour et du corps diplomatique. Quelques instans après, M^me^ Lapouhine s'évanouit; l'impératrice demanda ce qui était arrivé; ayant appris que sa rivale de beauté s'était trouvée mal, elle dit : *la sotte n'a que ce qu'elle mérite (nichto iey, douré!).*

Un outrage pareil fut commis par Élisabeth à l'égard d'une jeune personne, dont le père avait cependant pris une part active à l'avénement de l'impératrice au trône. Anna Vassiliévna Saltykow, depuis la princesse Mathieu Gagarine, soeur de Serge Saltykow, le premier amant de Catherine II, était demoiselle d'honneur. Étourdie, polissonne, fantasque et capricieuse à l'excès, elle avait fini par ennuyer l'impératrice. Un jour elle arrive au bal avec une coiffure absolument identique à celle de l'impératrice, coiffure appelée *à la coque.* Élisabeth se fit apporter des ciseaux, fit mettre la demoiselle à genoux, lui coupa une partie de ses cheveux et lui appliqua un soufflet. La société de ce temps-là se montrait si peu émue de faits pareils, que l'un des frères de la jeune personne, Alexandre, ayant pris chaudement, dans les salons, le parti de sa soeur, reçut le sobriquet de *Saltykow à la coque,* et ce sobriquet lui resta.....

Fort peu soigneuse dans le choix de son entourage, admettant dans son intimité nocturne, et parfois même dans son intimité diurne, des hommes de la basse classe, grossiers et rustres, elle était, je l'ai dit, vulgaire et commune dans ses propos. Son chirurgien Lestocq, ayant l'habitude de jurer dans son intimité, lui avait fait contracter cette vilaine habitude; devenue impératrice, elle jurait comme un cocher.

Après son avénement au trône, en présence de la facilité avec laquelle le régime existant, la régence de la princesse de Brunswick, avait été renversé en une seule nuit, Élisabeth, fort poltronne de sa nature, redoutait une nouvelle révolution nocturne; aussi, à partir de ce temps-là, ne pouvait-elle s'endormir avant l'aube du jour. Pendant

toute la nuit, couchée dans son lit, elle se trouvait entourée d'une demi-douzaine de femmes, lesquelles, à tour de rôle, lui grattaient doucement la plante des pieds et surtout celle des talons, ce qu'elle aimait fort, et causaient entre soi à demi-voix toute voilée. L'admission parmi ces gratteuses de pieds et de talons se trouvait fort recherchée et briguée; elles avaient le moyen, en débitant toutes sortes de commérages, de servir leurs amis et desservir leurs ennemis; ces commérages donnèrent naissance à bien des fortunes et brisèrent bien des existences; aussi ces veilleuses de nuit étaient-elles largement payées par les plus grands seigneurs. L'une d'elles surtout, une certaine M^me^ Golovine, était si méchante langue et tapait si vertement sur le prochain, que l'impératrice elle-même l'avait gratifiée du sobriquet de *la femme qui tape (hlop-baba)*. Cette dame Golovine, grâce à ces commérages nocturnes, gagna injustement un procès fort considérable.

Élisabeth avait, parmi ses *istopniks* (chauffeurs de poëles), un certain Basile Ivanovitch Tchoulkow, un homme probe et sûr. Une fois sur le trône, ayant adopté l'usage de ces veillées au lit, elle nomma Tchoulkow chambellan et lui ordonna d'être son gardien. Tous les soirs il arrivait avec un matelas et deux coussins, les posait par terre au pied du lit impérial et s'y couchait tout habillé pour y passer la nuit. Entendant les veilleuses médire injustement, par calcul, de telle ou telle personne, il les arrêtait en leur disant, dans son langage rustique : *que radotez-vous là? Vous mentez! Ce n'est pas honnête!* Nommé lieutenant-général, (sans avoir jamais été militaire), devenu chevalier d'Alexandre-Nevski, il épousa une princesse Mestcherski, mais il continua à passer la nuit sur un matelas, au pied du lit impérial.

A une certaine heure, vers l'aube du jour, les veilleuses, gratteuses de pieds et de talons, se retiraient. Alors arrivait Razoumovski, et dans les années suivantes, Ivan Schouvalow; parfois, au lieu d'eux, pour plaire à Élisabeth, qui aimait la variété, l'on faisait venir, tantôt un simple serviteur pris dans la domesticité du palais, tantôt un soldat aux gardes, et le nouveau venu partageait la couche impériale pendant que le lieutenant-général Tchoulkow dormait par terre sur un matelas. Après avoir passé au lit de onze à quatorze heures, l'impératrice se levait, parfois au coup de midi; il arrivait qu'elle trouvait Tchoulkow endormi, alors, en riant, elle lui arrachait les coussins de dessous la tête, ou bien elle se mettait à le chatouiller sous les épaules, et lui, se soulevant, tapait familièrement sur l'épaule de l'impératrice, en lui disant : *oh! mon cher cygne blanc*!*

* Sous le règne de Pierre III, ce Tchoulkow obtint sa démission du service avec le rang de général en chef, et se retira dans les terres à lui données par Élisabeth. Il y mourut en 1775, sans laisser de postérité.

Il existe dans la province de Toula une famille Tchoulkow, dont l'origine remonte au règne du czar Michel Romanow.

Sous le règne d'Anne, la langue allemande prédominait à la cour : pour les diplomates accrédités à Pétersbourg, la connaissance de cette langue était indispensable, autrement ils se voyaient dans l'impossibilité d'établir des relations intimes avec le tout-puissant Bieren, et ne pouvaient même causer avec lui autrement qu'au moyen d'un interprète. Pour les diplomates, c'était là un inconvénient réel et sérieux; aussi La Chétardie s'en plaignait-il beaucoup : le marquis, en vrai Français, pendant ses huit années de résidence à la cour de Berlin, ne s'était point donné la peine d'apprendre l'allemand. A la cour d'Élisabeth, au contraire, l'usage de la langue française fut introduit par Lestocq, et plus tard établi définitivement par l'influence d'Ivan Schouvalow, et cela d'autant plus aisément que l'usage de la langue française se répandait dans l'Europe entière, tandis que la langue allemande rappelait aux Russes l'odieux souvenir du régime tyrannique et pillard de Bieren.

Mais un legs du règne d'Anne, fort apprécié par Élisabeth, ce fut l'opéra italien, pour lequel on se montrait large et généreux à Pétersbourg. Une chanteuse, invitée, sous le règne d'Élisabeth, à accepter un engagement, exigea douze mille roubles d'appointemens annuels; à l'objection à elle faite que c'était là le traitement d'un feld-maréchal en Russie, elle répondit : *en ce cas, faites chanter vos maréchaux!*

Élisabeth n'avait point de coeur, ni aucun sentiment d'humanité. Au moment où elle allait commencer l'insurrection à laquelle la dynastie régnante est redevable du trône, elle se jeta à genoux devant l'image de la Sainte-Vierge, et jura de ne jamais signer un arrêt de mort; mais elle ne se fit nullement faute de prodiguer les sentences de knout, de langues coupées, de narines arrachées; ce fut sous son règne que la peine de la marque au visage fut régulièrement introduite dans les lois. Elle était dure, vindicative, cruelle, et considérait ses sujets comme un troupeau dont Dieu lui avait remis la libre et entière disposition. Sa dureté et sa dépravation s'alliaient à une bigoterie incroyable : elle croyait qu'en faisant maigre les jours de jeûne et en assistant aux offices divins, tous ses péchés lui seraient pardonnés. Avec cela, impossible d'être plus superstitieuse qu'elle ne l'était : la déclaration de guerre à Frédéric II fut retardée de plusieurs mois, parce qu'au moment où le chancelier Bestoujew lui présenta la déclaration à signer, ayant tracé la première lettre de son nom, E, elle vit une mouche arriver dessus et faire un pâté d'encre. *C'est un mauvais présage,* s'écria-t-elle, *il faut attendre;* elle déchira le papier, et la guerre fut remise de quelques mois.

Elle avait été, ainsi que je l'ai dit au commencement de ce volume, fiancée, en 1727, au prince Charles-Auguste de Holstein, né en novembre 1706, prince-évêque de Lubeck *, cousin-germain du duc de

* Lubeck était, depuis le traité de Westphalie, un évêché protestant. Le prince Charles-Auguste eut pour successeur, dans l'évêché de Lubeck, son frère Frédéric-Adolphe, depuis roi de Suède, le bisaïeul du prince Wasa actuel.

Holstein, le beau-frère d'Élisabeth, et arrière-grand-oncle du grand-duc actuel d'Oldenbourg, ainsi que du prince Pierre d'Oldenbourg. Ce prince, dont le mariage était fixé à l'automne, mourut le 20 juin de la petite-vérole. Élisabeth fut ensuite recherchée par le prince Charles-Guillaume-Frédéric de Brandebourg, margrave régnant d'Anspach *, qui épousa depuis une soeur de Frédéric II. Elle le refusa, nourrissant l'espoir de se voir épouser par son neveu Pierre II. J'ai dit comment ce mariage, conseillé par Ostermann, fut traversé par les intrigues du prince Ivan Dolgoroukow; le prétexte de la rupture fut la liaison d'Élisabeth avec Alexandre Boutourline, et ensuite avec Simon Narychkine. Elle prit alors pour amant Schoubine, mais après l'avénement d'Anne au trône, Lestocq, s'étant brouillé avec Schoubine, assura Bieren que ce dernier avait tenu des propos outrageans sur son compte à lui, Bieren, et l'infortuné fut envoyé en Sibérie dans le plus dur des exils (voyez page 48). Élisabeth, après avoir pleuré à sanglots cet amant fort peu intéressant au reste, après avoir même, elle, si peu lettrée, composé une élégie, après avoir voulu prendre le voile au couvent de la ville d'Alexandrovsk, ville natale de Schoubine, se consola si bien qu'elle se mit à passer de bras en bras. Elle prit, pour principal amant, Razoumovski, dont l'obscurité d'origine et de position échappait même aux cancans de ville et de cour; mais, pour varier, elle en eut aussi d'autres, ayant, du reste, bien soin, pour échapper aux commérages trop publics, de choisir ces individus soit parmi des hommes d'une position sociale des plus infimes, comme l'étaient à cette époque Pierre Schouvalow, Roman et Michel Vorontsow, soit même parmi la domesticité de sa cour, comme Charles Sievers, Lialine, Nikita Vojtchinski.

L'impératrice Anne, d'après les conseils d'Ostermann, avait voulu, dans les dernières années de sa vie, marier Élisabeth au prince Emmanuel de Portugal. Ce prince, né en 1697, petit-fils du premier roi de Portugal de la maison de Bragance, et oncle du roi alors régnant, Pierre III **, avait fait le tour du monde et couru l'univers entier à la recherche d'une riche fiancée; mais, partout et en tous lieux, il avait, comme disent les Petits-Russiens, *obtenu des citrouilles* ***. Après l'avénement d'Anne au trône, le prince Emmanuel s'était hâté d'accourir à Moscou et de rechercher la main de l'impératrice; mais il avait été refusé. Élisabeth ne voulut point non plus de lui.

Sous Pierre II, et durant les deux premières années du règne d'Anne, la cour habita Moscou. Élisabeth passait la plus grande partie de

* La maison d'Anspach, ainsi que celle de Bayreuth, étaient des branches cadettes de la maison électorale de Brandebourg. La branche de Bayreuth s'éteignit en 1769, et celle d'Anspach en 1792.

** Le roi Pierre III fut le trisaïeul du roi régnant de Portugal.

*** Jadis, en Petite-Russie, lorsqu'une demande en mariage était refusée, l'on envoyait au prétendant une citrouille pour se régaler (*na lakomstvo*). De là le dicton cité plus haut.

l'année dans sa campagne de Pokrovskoé, laquelle aujourd'hui fait partie de la ville de Moscou (arrondissement Le Fort). A cette époque, Pokrovskoé était une campagne où le czar Michel Romanow avait fait bâtir un palais en bois, avait planté un jardin et deux vergers, et avait fait élever deux églises, l'une en l'honneur de la Sainte-Vierge, en souvenir de ce que Moscou, en 1619, avait heureusement repoussé l'assaut du roi Ladislas de Pologne et de Sagaidachnyi, hetman des cosaques, et l'autre au nom de Sainte-Irène, en souvenir de la naissance de sa fille, la czarine Irène, depuis marraine de Pierre I, l'une des femmes russes les plus distinguées de son temps. A Pokrovskoé, Élisabeth se livrait à sa voluptueuse indolence, entourée de ses parens les Skavronski, les Iéfimovski, les Hendrikow, de Lestocq et d'une cour, sinon bien choisie, au moins très-portée vers les jeux de l'amour et du hasard. A cette époque, et en général avant son avénement au trône, elle ne se grisait point encore, et son existence se trouvait partagée entre la volupté et les amusemens de la vie de campagne à l'ancienne mode russe.

En janvier 1732, la cour quitta Moscou pour se transporter à Pétersbourg; force fut à Élisabeth de la suivre. Elle obtint de l'impératrice Anne de faire bâtir, aux frais du trésor, dans son cher Pokrovskoé, à la place de la maison de bois, un château en briques avec un bain russe construit en bois, et une galerie de bois servant de communication entre le château et la grande église.

A Pétersbourg, Élisabeth avait son propre palais, où elle passait les hivers jusqu'au moment de son avénement au trône. Ce palais se trouvait situé sur l'emplacement actuel du couvent de Smolnoy. La construction de ce couvent fut commencée sous le règne d'Élisabeth, sous la direction du comte italien Rastrelli, l'un des plus célèbres architectes du dix-huitième siècle, le même qui bâtit le palais d'hiver et l'hôtel Stroganow à Pétersbourg. Au moment de la guerre de sept ans, le manque d'argent fit suspendre les travaux de bâtisse du couvent de Smolnoy, lesquels furent repris et achevés déjà sous le règne de Nicolas.

En été, Élisabeth habitait Czarskoé-sélo, qu'elle avait hérité de sa mère. Il y avait jadis, sur cet emplacement, une maison de campagne appelée Saari (ce qui, en finnois, veut dire : monticule). Pierre I, en 1708, fit don de cet endroit à sa maîtresse Catherine, depuis impératrice; elle y fit bâtir une église et une maison de campagne, appelée d'abord Sarskoé-sélo, et ensuite, à partir de 1725, Czarskoé-sélo. En 1724, Catherine remplaça sa maison de campagne en bois par un palais bâti en briques, lequel fut considérablement agrandi et embelli sous le règne d'Élisabeth et sous la direction de Rastrelli.

Sous le règne d'Anne, Élisabeth venait rarement à Péterhoff, où l'impératrice passait ses étés, et qui fut la création et la résidence favorite de Pierre I. Malgré le culte voué par Élisabeth à la mémoire

de son père, elle préférait ses tranquilles ombrages de Czarskoé-sélo, et n'aimait guère à paraître à la cour de sa cousine, si dure et si méchante. Élisabeth était beaucoup trop indolente, trop amoureuse de ses aises, trop préoccupée de ses robes et de ses coiffures pour se mêler de politique. En 1730, après la mort de Pierre II, Lestocq eut beau insister auprès d'elle et la supplier de se rendre au conseil intime suprême pour y réclamer la couronne, elle n'en voulut rien faire. En ceci, le hasard la servit à bien; son temps n'était point encore venu; toute démarche de sa part aurait échoué et l'aurait infailliblement exposée aux soupçons, même aux persécutions d'Anne et de Bieren. Sa position, pendant les dix années du règne de sa cousine, fut délicate et difficile: traitée à la cour avec juste autant d'égards qu'il en fallait pour ne point avoir l'air de lui manquer; objet de la défiance de la cour, surveillée dans toutes ses démarches et même dans sa vie privée, elle eut besoin, pour diriger sa barque à travers ces écueils, de toute la finesse de Lestocq, ainsi que de celle de sa femme de chambre *(kammer-joungféra)* favorite, Mavra Iégorovna Schépélew, depuis comtesse Pierre Schouvalow.

A mesure que le régime-Bieren devenait toujours plus dur et plus odieux aux Russes, les soldats aux gardes, surtout dans les deux anciens régimens, ceux de Préobrajenski et de Séménovski (où la majeure partie des soldats appartenaient à la noblesse russe, écrasée à cette époque par les Allemands, et les abhorrant du plus profond de son coeur), commençaient à éprouver une vive sympathie pour Élisabeth, russe dans ses sentimens et par son genre de vie. Lestocq et Mavra Schépélew poussaient beaucoup la grande-duchesse à cultiver cette popularité. Lorsqu'une femme de soldat aux gardes accouchait, Élisabeth acceptait d'être la marraine de l'enfant nouveau-né; lorsqu'un soldat aux gardes venait à se marier, elle acceptait d'être la mère d'honneur. Dans ces occasions, elle était gracieuse et familière avec les soldats, avec les sous-officiers surtout, et gagnait leurs coeurs.

En attendant, Bieren, horriblement vexé d'avoir vu échouer le projet, objet de ses rêves, de faire épouser à son fils aîné la nièce de l'impératrice, de cinq ans plus jeune que Pierre Bieren, commençait à former d'autres rêves; il caressait l'espoir soit de marier son fils avec Élisabeth; soit, si la grande-duchesse, de quatorze ans plus âgée que le jeune adolescent, s'y refusait, de marier alors sa fille bossue, âgée de treize ans, au neveu d'Élisabeth, le duc de Holstein, d'un an plus jeune que la petite Bieren. Ces rêves du duc de Courlande avaient pour résultat, dans la dernière année du règne d'Anne, de faire délivrer à Élisabeth, de la part du trésor impérial, des sommes d'argent qui, ensuite, employées en partie à des cadeaux aux parens de ses nombreux filleuls, venaient tout naturellement accroître la propagande, exercée au profit de la grande-duchesse au sein de la garde impériale.

L'homme le plus influent de la petite cour d'Élisabeth était alors son chirurgien, un aventurier d'origine française et un drôle de la dernière espèce. Son père, un Champenois se prétendant gentilhomme, nommé L'Estocq L'Helvêque, abandonna la France après la révocation de l'édit de Nantes, et vint se fixer en Allemagne, à Zelle, où il fut barbier d'abord, chirurgien ensuite à la cour de George-Guillaume, dernier duc de Brunswick-Zelle (né en 1624, mort en 1705 *). Ce fut à Zelle que vint au monde, le 29 avril 1692, Jean-Hermann Lestocq, dont il est question ici. Après avoir fait des études en chirurgie et y avoir acquis des connaissances sérieuses, il vint, en 1713, chercher fortune à Pétersbourg, où Pierre I le nomma chirurgien de sa cour.

Lestocq était un homme d'infiniment d'esprit, d'une grande faconde de paroles, fin, rusé, insinuant, intrigant au plus haut degré, d'un aplomb imperturbable, blaguant de façon à en remontrer à une demi-douzaine de Gascons, mentant comme un arracheur de dents; avec cela gai, plaisant, bouffon, contrefaisant les gens à merveille, le compagnon de table le plus amusant que l'on puisse voir, aimant la bonne chère, passionné pour le vin, disant de soi-même qu'il buvait comme un moine cordelier et répétant souvent la chanson :

Boire à la capucine,
C'est boire pauvrement!
Boire à la célestine,
C'est boire largement!
Boire à la jacobine,
C'est chopin à chopine.
Mais boire en cordelier,
C'est vider le cellier!

Le goût de Lestocq pour la bouteille devait le faire apprécier par un grand nombre de ses contemporains, et non point en Russie seulement. A cette époque, l'on buvait beaucoup en Allemagne. Ainsi, chez le roi de Prusse Frédéric-Guillaume I l'on se grisait à un tel point, qu'un jour, à souper, le maréchal comte Flemming prit sur ses genoux la comtesse Doenhoff, maîtresse du roi, en présence de ce prince, et se mit à l'embrasser, la comtesse riant aux éclats et faisant tomber la perruque du maréchal! Ce même roi de Prusse s'étant rendu à Dresde avec son fils le prince royal (depuis Frédéric II, alors âgé de 17 ans), pour y faire une visite à Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, celui-ci, après souper, invita la Formera, danseuse italienne du théâtre de Dresde, à entrer dans la chambre dans l'état où Eve se promenait en paradis, et sans la feuille de vigne; le roi de Prusse, pour éviter à son fils d'admirer la Formera sous cet aspect, lui mit son chapeau devant les yeux!!!

* George-Guillaume, de son mariage avec une Française, la fille du marquis d'Olbreuse, eut une seule fille. Sophie-Dorothée, mariée au duc de Brunswick-Lunebourg, deuxième électeur de Hanovre, et plus tard roi d'Angleterre sous le nom de George I.

Lestocq n'avait ni foi ni loi; il était capable de toutes les bassesses, de toutes les perfidies, de toutes les noirceurs; pour lui, calomnier, desservir les gens, c'étaient péchés véniels. Méchant, dur, vindicatif, il poussait la vengeance jusqu'à la cruauté, et jamais la pitié n'approcha de son cœur.

Il avait été le médecin d'Anna Krahmer (voyez page 10), et s'était brouillé avec elle. Dans une scène qu'ils eurent ensemble, en 1717, il commit l'imprudence de la menacer de plusieurs révélations. La Krahmer, laquelle ne le cédait à personne en fait d'intrigues, informa Pierre I que Lestocq lui avait raconté avoir été le témoin invisible et involontaire d'une..... *conversation* dégoûtante entre le czar et son aide-de-camp (*denstchik*) Boutourline (depuis maréchal et comte), et lui répéta les lazzis de Lestocq à ce sujet. Lestocq fut immédiatement exilé à Kazan, où il resta jusqu'à l'avénement au trône de Catherine I, laquelle le fit revenir à la cour, et nomma cet homme si profondément immoral — chirurgien de sa fille Élisabeth, pour lors âgée de seize ans!

Lestocq, devenu veuf de sa première femme (dont j'ignore le nom), épousa une certaine Alida Müller, d'une basse extraction, dénuée d'esprit, aux manières communes et vulgaires. Lui-même, d'ailleurs, avait l'habitude de la mauvaise compagnie, des goûts fort vulgaires, un langage trivial et cynique, mais très-spirituel. Alida Müller mourut en novembre 1743, au plus fort du crédit et de la puissance de son mari, crédit et puissance qu'elle exploitait largement, ainsi que lui, en se faisant payer de tous les côtés; elle mourut peu de mois avant la nomination de son époux comme comte du saint-empire. Après quatre années de veuvage, Lestocq convola en troisièmes noces : il épousa la baronne Aurore de Mengden, laquelle accepta sa main, dans l'espérance d'adoucir le sort de ses trois soeurs et de son cousin-germain *. Au lieu de cela, la destinée la réservait à partager le long exil de Lestocq, exil succédant à une faveur de cour telle, que le vieux maréchal Dolgoroukow, président du collége de la guerre, avait l'habitude de répondre aux officiers d'origine allemande venant solliciter une faveur quelconque : *allez donc vous adresser à Lestocq, c'est le Dieu des Allemands en Russie!*.....

Dans le second volume de ces Mémoires, je parlerai de la puissance de Lestocq à la cour, de son exil, de son retour; ici je dirai seulement qu'il mourut le 12 juin 1767, à l'âge de 75 ans, sans laisser d'enfans, et il fut inhumé dans le caveau de famille des Mengden, à Zernikau, en Livonie. Sa veuve lui survécut de près d'un demi-siècle

* Dorothée de Mengden, comtesse de Münich, belle-fille du maréchal, partageait l'exil de son époux, Jacobine partageait celui de la famille de Brunswick, Julie se trouvait exilée en province, et le baron Charles-Louis de Mengden gémissait en Sibérie.

et mourut à peu près nonagénaire en 1811. Catherine II conféra à la comtesse Lestocq la jouissance viagère des terres, viagèrement données à son mari en Livonie, après son retour de l'exil, et lui accorda, également à titre de jouissance viagère, une terre de 1,184 serfs en Russie-Blanche.

Les neveux du comte Lestocq héritèrent, après lui, d'une somme de dix mille roubles. Il était le puîné de deux frères : Jean-Paul et Louis; ce dernier, lieutenant-colonel dans l'armée prussienne, mourut pendant la guerre de sept ans, laissant un fils, Guillaume, officier-général prussien très-connu dans les premières années de ce siècle. Jean-Paul, le frère aîné du comte, laissa trois fils : Jean-Louis, conseiller d'état prussien; Auguste, colonel saxon, dans la maison duquel fut élevé le célèbre général polonais Dombrowski, et Christian-Werner-Théodore, colonel au service de Russie.

Maintenant je parlerai d'Alexis Razoumovski, devenu plus tard le mari d'Élisabeth.

Au village de Léméschi, non loin de la ville de Kozéletz, dans la province actuelle de Tchernigow, habitait un cosaque, Grégoire Iakovlew Rozoum, dont la femme, Natalie Démianovna, était la fille d'un paysan voisin. Leur fils puîné, Alexis, né le 17 mars 1709, ayant une belle voix, se trouvait attaché, en qualité de chantre, à l'église du village voisin de Tchéméry. Le colonel Vichnevski, chef de la chapelle de la cour, se trouvant de passage à Tchéméry, ayant remarqué la belle voix du jeune homme, le prit avec soi, l'amena à Pétersbourg, et le plaça, en qualité de chantre, à la chapelle de la cour. C'était un grand et beau garçon, robuste et bien bâti; la grande-duchesse Élisabeth, dont l'amant Schoubine avait été envoyé en Sibérie; un autre amant, Simon Narychkine, se trouvait obligé de résider à l'étranger, où il se cachait, à Paris et à Londres, sous le nom de Tenkin, et dont la liaison passagère avec le comte Platon Moussine-Pouchkine avait éveillé la colère de l'impératrice Anne, se décida à choisir ses amans dans les positions sociales les plus modestes, et trouvant Alexis Rozoum fort à son goût, elle pria le grand-maréchal du palais, comte Reinhold Loewenwolde, de lui accorder sa démission de chantre. Ayant obtenu ceci, elle le prit dans son palais, où, sous le nom de *Razoumovski*, il fut soi-disant l'intendant de l'une des terres de la grande-duchesse, mais, en réalité, son amant préféré et bien-aimé. Élisabeth ne se piquait guère de constance charnelle : elle aimait la variété et ne se la refusa jamais; seulement, son coeur appartint sans partage à Razoumovski, jusqu'au moment où, plus tard, Ivan Schouvalow devint le maître absolu de ses affections.

Après l'avénement d'Élisabeth au trône, le 25 novembre 1741, Razoumovski fut nommé chambellan et lieutenant de la compagnie des gardes-du-corps, avec le rang de général-major; le 31 décembre il fut

avancé comme lieutenant-général; le 5 février il reçut l'ordre holsteinois de Sainte-Anne; le 25 avril, jour du sacre de l'impératrice, il fut nommé grand-veneur, général en chef et chevalier de Saint-André; peu de temps après l'impératrice l'épousa; en 1744 il fut créé comte du saint-empire, et en 1756 nommé feld-maréchal. A cette occasion, il dit à l'impératrice : *Lise, tu peux me nommer feld-maréchal, mais tu ne pourras jamais faire de moi ne fût-ce qu'un simple colonel que l'on puisse prendre au sérieux* *.

Immédiatement après l'avénement d'Élisabeth au trône, un officier aux gardes fut envoyé, avec des voitures, de beaux habits et des pelisses de martre pour amener à Pétersbourg la mère du favori, son jeune frère Cyrille, sa nièce Eudoxie, fille de son frère aîné Daniel, le jeune fils de son cousin-germain Ivan Rozoum, et les soeurs du favori, mariées aux cosaques Daragane et Zakrevski, avec leurs familles.

L'officier aux gardes, arrivé à Léméschi, demanda : *où demeurait madame Razoumovski?* On lui répondit : *nous n'avons jamais eu chez nous une dame de ce nom : peut-être cherchez-vous la veuve Rozoumiha? Voilà sa cabane* **. Natalie Démianovna, après avoir entendu le récit de l'officier, lui dit : *Monsieur, vous êtes un brave homme; que vous ai-je fait pour que vous vous moquiez de moi* ***?* S'étant enfin convaincue de la réalité de son changement de position, elle fit venir tous ses voisins pour prendre congé d'eux de la façon la plus amicale. L'un d'eux, un vieux cosaque, lui dit : *Oh! Rozoumiha, que tu es heureuse! Quelle belle existence tu vas mener! Tu n'auras plus besoin de soigner toi-même tes boeufs; tu pourras avoir tous les jours, et à volonté, du horstch, du suif et de l'eau-de-vie (gorélka)* ****.

L'on partit pour Pétersbourg; à la dernière station, Alexis Razoumovski vint au-devant de sa mère, laquelle ne le reconnut point au premier moment. La bonne vieille fut lavée, peignée, poudrée, on lui mit du blanc et du rouge; on la revêtit d'une superbe toilette de cour, et, dans ce costume, on la conduisit directement au palais, en la prévenant qu'au moment où elle verrait entrer l'impératrice, elle devait s'agenouiller. La vieille, qui n'avait peut-être de sa vie jamais vu un miroir, s'apercevant dans l'une des grandes glaces du palais, ne se reconnut point elle-même sous le splendide costume dont elle se trouvait habillée : elle se prit pour l'impératrice et tomba à genoux devant la glace.....

Élisabeth lui fit l'accueil le plus tendre, et lui dit, entre autres : *que*

* Лизанька, ты можешь меня назвать фельдмаршаломъ, но никогда не сдѣлаешь изъ меня даже порядочнаго полковника! Смѣхъ, да и только!

** Въ насъ въ роду не було такой пани, а э, коли божаете, хата Розумихи-вдовы.

*** Панъ ясновельможный, ты хлопецъ добре, не глузуй зъ мене : що я тобі подіяла?

**** Le peuple petit-russien aime à mettre du suif dans son potage favori, le *horstch*, fait avec de la betterave et de la viande.

tes entrailles soient bénies * ! Elle voulut la nommer dame à portrait; mais Natalie Démianovna, qui avait beaucoup d'esprit naturel, comprit à quel point elle se trouverait déplacée parmi ses nouveaux collègues: elle refusa. Malgré les soins et les marques de tendresse dont l'accablaient et son fils et l'impératrice, elle ne voulut point rester à la cour, où elle se sentait si complétement dépaysée : elle voulut retourner dans son cher pays natal, en Petite-Russie, manger son borstch et son gruau sarrazin, qu'elle préférait aux meilleurs plats de la cuisine française. Plus tard, en 1750, lors de sa nomination aux fonctions de hetman de la Petite-Russie, le comte Cyrille obtint de sa mère d'accepter un appartement dans son palais de hetman; mais toute la tendresse de son fils, les soins qu'il lui témoignait, ne parvinrent jamais à vaincre l'aversion de la bonne vieille pour le luxe; elle quitta bientôt le palais du hetman pour vivre dans une petite maison bien modeste.

Elle disait de ses fils : « je ne m'étonne point de leur bonheur : ils » sont nés heureux; imaginez-vous que lorsqu'Alëscha (c'est-à-dire le » comte Alexis) allait, avec les autres garçons du village, cueillir des » noix et ramasser des champignons dans la forêt voisine, il en rap- » portait toujours plus que ses compagnons; et les boeufs que soignait » Kirioucha (c'est-à-dire le comte Cyrille) n'étaient jamais malades, ni » ne s'égaraient jamais! Quelques jours avant que Vichnevski emmenât » Alëscha à Pétersbourg, j'avais vu en rêve le soleil, la lune et les » étoiles venir se placer sur le plafond de ma cabane. »

Ses fils élevèrent à Léméschi, sur la tombe de leur père, une église, et l'humble cabane où ils étaient nés fut soigneusement conservée et garantie contre les intempéries du climat. Cette cabane fut dévorée par les flammes lors d'un incendie qui consuma, en 1847, le village de Léméschi. Ce village appartenait, à cette époque, à un gentilhomme petit-russien de très-bonne maison, Grégoire Pavlovitch Galagane, dont la mère, née comtesse Goudovitch, était une petite-fille du maréchal comte Cyrille Razoumovski.

La soeur aînée des maréchaux Razoumovski, Anna, fut mariée à Efime Fédorovitch Daragane, un simple cosaque, devenu plus tard colonel du régiment petit-russien de Kiew, et la souche de la famille Daragane. Un de leurs fils, Basile, fut lieutenant-général sous le règne de Catherine II, et leur fille, Sophie, épousa un prince Havanski.

La soeur cadette des maréchaux Razoumovski fut aussi mariée à un cosaque, Joseph Loukianovitch Zakrevski †, devenu plus tard officier-général *(ghéneralnyi bountchoujnyi)* en Petite-Russie et conseiller privé

* Благословенно чрево твое.

† Il ne faut point confondre les Zakrevski petits-russiens avec une autre famille de ce nom, issue d'un soldat devenu officier, et établie dans la province de Tver. L'un des petits-fils de ce soldat, devenu comte à force d'intrigues, administra, opprima et vola Moscou pendant onze années consécutives.

russe. Leur fille Marina épousa le grand-écuyer Léon Narychkine; une autre, Sophie, épousa le comte Nicolas Apraxine, et un de leurs fils, André Ossipovitch Zakrevski, épousa une princesse Odoievski. De ce dernier mariage naquirent deux filles : Anna, une méchante folle, mariée à Alexandre Stépanovitch Lavinski *, et Pauline, mariée au comte Paul Potemkine, mère de ce comte Serge Potemkine si connu par ses prodigalités †.

La nièce des maréchaux Razoumovski, Eudoxie Danilovna, épousa le omte André Bestoujew-Rioumine, fils unique du chancelier. Peu de temps après son mariage elle voyagea avec son époux, et à Vienne elle fut comblée d'amabilités et de petites attentions par Marie-Thérèse, laquelle avait besoin de l'alliance russe dans sa guerre contre la France. et, à cet effet, payait des pensions annuelles au chancelier Bestoujew et au vice-chancelier Vorontsow.

Le neveu-germain des maréchaux Razoumovski, Basile Ivanovith Razoumovski, épousa une comtesse Apraxine (soeur de celui qui était marié à sa cousine Zakrevski). Je ne sache point qu'il ait laissé une postérité.

Après l'avénement d'Élisabeth au trône, le chancelier Bestoujew, craignant que l'impératrice ne contractât un mariage quelconque avec un homme d'intelligence, d'énergie, et capable de mener les affaires; connaissant le peu de valeur intellectuelle d'Alexis Razoumovski et l'extrême bonté de son coeur, lui suggéra l'idée d'épouser l'impératrice. L'on gagna, à cet effet, Ambroise Yuschkewicz, archevêque de Novgorod et de Pétersbourg (voyez page 408) et le confesseur d'Élisabeth, Doubianski; ils firent appel à la bigoterie de l'impératrice; j'ignore de quelle façon ils trouvèrent le moyen de concilier ces idées de bigoterie et de sentimens conjugaux avec la dépravation de cette femme, habituée à un continuel changement d'amans, mais enfin ils obtinrent un succès complet, et le mariage de Razoumovski avec l'impératrice fut célébré à l'église du village de Pérovo, près de Moscou, dans l'automne de 1742. De ce mariage naquirent un fils et une fille, appelés Tarakanow; ce nom leur fut donné à cause du village de Tarakanovka, appartenant à leur père en Petite-Russie. Le fils, par son inconduite, obligea Catherine II à le faire enfermer dans un couvent (si je ne me trompe, dans la ville de Péréiaslaw-Zaleski; mais je n'en suis nullement certain), et il y vivait encore dans les premières années de ce siècle. La

* Lavinski, fils naturel d'un comte Golovine, fut gouverneur-général de la Sibérie orientale, où il laissa de fort bons souvenirs.

† Lors du décès du comte Serge Potemkine à Pétersbourg, il y a une dizaine d'années de cela, son cadavre, pendant plusieurs jours, ne manifesta aucun signe de décomposition, ce qui faisait retarder les funérailles. L'on disait que le comte Potemkine, n'ayant jamais payé un seul de ses créanciers, ne voulait point payer non plus sa dette à la nature.

fille prit le voile, à Moscou, au couvent de l'Ascension, au Kremlin; elle y mourut dans les premières années de ce siècle. Pour ce qui en est de la célèbre aventurière, appelée princesse Tarakanow, soi-disant noyée dans la grande inondation pétersbourgeoise de 1777, ce n'était que la fille d'un israélite polonais, mise en avant, à titre de soi-disante fille de l'impératrice Élisabeth, par le prince Charles Radziwill, à cette époque ennemi de Catherine II. Dans le second volume de mes Mémoires j'aurai à parler de cette aventurière, et à raconter comment le comte Alexis Orlow, après avoir eu un instant l'idée de s'en servir contre Catherine II, la livra à celle-ci par la plus infâme et la plus sacrilége des trahisons, avec l'aide du consul d'Angleterre à Livourne, Dick, d'un escroc d'origine espagnole, natif de Naples, nommé Ribas, et de l'amiral Greig l'aïeul du général Greig actuel). Cette aventurière mourut en couches à la forteresse de Pétersbourg, deux ans avant la célèbre inondation.

Le comte Alexis Razoumovski avait peu d'esprit, mais un coeur excellent; il était généreux, désintéressé, bon et humain, il faisait beaucoup de bien aux malheureux, il était prodigue de son argent et jouant gros jeu, il aimait à perdre s'il avait affaire à des partners peu riches. Sa position à la cour était tout-à-fait celle d'un mari de l'impératrice. S'il se trouvait indisposé, il recevait, en robe de chambre, l'impératrice venant dîner chez lui, accompagnée de ses intimes. Plus d'une fois, en hiver, le public voyait Élisabeth boutonnant la pelisse de son époux et lui rajustant sur la tête son bonnet de fourrure. Il aimait la chasse, et les courtisans recherchaient fort l'honneur de l'y accompagner; ses invitations étaient fort briguées et enviées, malgré que dans les repas fort copieux succédant à ces chasses, le comte Alexis, s'il lui arrivait d'être pris de vin, se transformait complétement : l'homme excellent et bon devenait querelleur, taquin et violent jusqu'à rosser ses convives, lesquels supportaient ses coups avec résignation, certains d'en être dédommagés plus tard par les grâces et faveurs de la cour. Lorsque le comte Pierre Schouvalow accompagnait Razoumovski à la chasse, la comtesse Schouvalow plaçait des cierges devant les images des saints, espérant obtenir pour son époux, par leur intercession, une chasse tranquille, sans corrections manuelles de la part de Razoumovski. Ses prières n'étaient pas toujours exaucées, et plus d'une fois Schouvalow, de même que les autres, revenaient passablement étrillés. Mais, à part les orgies à la chasse, le comte Alexis Razoumovski était, je l'ai dit, le meilleur et le plus doux des hommes; ses formes étaient simples, affectueuses, sans morgue ni prétentions, n'ayant rien de ce ton affecté, cachet ordinaire des parvenus. N'ayant reçu aucune éducation et fort peu intelligent de sa nature, il ne pouvait, comme de raison, briller dans la conversation; mais la finesse particulière à la plupart des Petits-Russiens, et dont il n'était nullement dépourvu, donnait à ses pa-

roles un mélange de bonhomie et de bon sens qui le faisait aimer de tous.

En 1749 commença la faveur d'Ivan Schouvalow, mais grâce au lien conjugal qui rattachait l'impératrice à Razoumovski, ce dernier conserva sa haute position de cour. En 1748, l'impératrice fit bâtir, par Rastrelli, sur la Perspective Nevski, un grand hôtel surnommé le palais Anitchkow, parce qu'il fut élevé sur l'emplacement des potagers appartenant à un régiment d'infanterie commandé par le colonel Anitchkow, et appelés *potagers-Anitchkow* *. Élisabeth fit don de ce palais à Razoumovski, lequel, après la mort de l'impératrice, y passa les dix années de son veuvage. Il y mourut le 6 juillet 1771.

Peu de temps avant sa mort, une cargaison de chanvre provenant de ses terres, achetée par un marchand pour la somme de 70,000 roubles (350,000 fr. de monnaie actuelle), vint à brûler avant que le marchand en eût pris livraison. L'intendant du comte arriva chez lui tout éploré, s'écriant : « ah! excellence! quel malheur que nous ayons » retardé la livraison de quelques jours! » — « Pas du tout, répondit » ce noble parvenu, pas le moins du monde! Il est fort heureux que » la livraison ait été retardée : une perte pareille aurait pu déranger » les affaires du marchand, peut-être même le ruiner, et moi, grâce à » Dieu, je n'en serai ni ruiné, ni même dérangé! »

Après l'avénement de Catherine II au trône, l'ex-chancelier Bestoujew et le chancelier Michel Vorontsow, par platitude vis-à-vis du nouveau favori, Grégoire Orlow, poussaient à son mariage avec Catherine II. Cette princesse, dans les premières années de son règne, avait pour principal appui la garde impériale, où les Orlow étaient très-populaires et fort aimés; aussi ce mariage, auquel elle-même d'ailleurs n'était nullement hostile alors, aurait eu lieu probablement sans l'énergique opposition des deux frères Razoumovski, des deux frères Panine, du comte Zahar Tchernychew et du prince Dolgoroukow de la Crimée. Zahar Tchernychew alla jusqu'à déclarer, qu'en cas de mariage, il tuerait Orlow de sa propre main. Un jour, le plat et vénal chancelier Vorontsow vint chez Alexis Razoumovski lui dire, qu'en cas de mariage de l'impératrice avec Orlow, on lui conférerait, à lui, Razoumovski, les titres de grand-duc et d'altesse impériale. « Ce serait une » indignité (*merzoste*), et je ne les accepterais point, répondit le vénérable vieillard. C'est déjà bien assez pour moi, un simple cosaque,

* Après la mort du comte Alexis, Catherine II acheta à son frère le palais Anitchkow, et en fit don au prince Potemkine, en 1776. Potemkine le vendit au marchand Schémiakine, lequel le revendit à l'empereur Paul. En 1809, lors du premier mariage de la grande-duchesse Catherine avec le prince George d'Oldenbourg, ce palais leur fut assigné pour leur résidence. Après le second mariage de la grande-duchesse avec le roi de Würtemberg, en 1816, ce palais fut donné au grand-duc Nicolas, depuis empereur.

» d'être devenu feld-maréchal, comte, cordon-bleu et millionnaire! » — « Mais vous avez été marié avec la feue impératrice, répliqua Voront-» zow. » — « Jamais. » — « Mais vous devez avoir dans vos papiers » la preuve de ce que je dis, et, au besoin, le gouvernement pourrait » mettre la main sur ces papiers. » — « Attendez-moi ici un instant, » répondit Razoumovski. Il passa dans son cabinet; en revint au bout de quelques momens avec une liasse de papiers, les jeta dans le feu de la cheminée, se redressa de toute sa hauteur, et montrant du doigt les papiers qui flambaient, il dit au chancelier : « allez informer ceux qui » vous ont envoyé chez moi, que jamais mon auguste bienfaitrice, l'im-» pératrice Élisabeth Pétrovna, n'a été mariée, et qu'elle ne se serait » jamais oubliée au point d'épouser l'un de ses sujets. »

Catherine II témoignait au comte Alexis les plus grands égards et le traitait tout-à-fait comme un oncle. Lorsqu'il entrait dans la chambre, elle se levait et allait au-devant de lui; elle lui faisait toujours avancer un fauteuil, et lorsqu'il s'en allait, elle le reconduisait jusqu'à la porte du salon.

Cyrille Razoumovski, frère d'Alexis, naquit au village de Léméschi le 18 mars 1728. Il se trouvait dans sa quatorzième année lors de l'avénement d'Élisabeth au trône; amené à Pétersbourg, il fut envoyé en Allemagne pour y faire ses études sous la direction d'un jeune académicien, Grégoire Nicolaïévitch Téplow, fils naturel de l'archevêque Féofane Procopovitch. A l'âge de 15 ans, le jeune cosaque fut nommé gentilhomme de la chambre; à 16 ans, il fut créé comte; à 17 ans, il fut nommé chambellan et cordon de Sainte-Anne; à 18 ans, cordon d'Alexandre-Nevski et président de l'académie des sciences (!!!); la même année il épousa Catherine Ivanovna Narychkine (voyez page 110), cousine issue de germaine de l'impératrice Élisabeth et la plus riche héritière de Russie; à l'âge de 20 ans il fut nommé lieutenant-général, aide-de-camp-général, lieutenant-colonel des gardes Izmaïlovski, sénateur, et reçut du roi de Pologne le cordon de l'aigle-blanc. Il avait 22 ans, en 1750, lorsque la dignité de hetman de la Petite-Russie, vacante depuis 1734, fut rétablie en sa faveur; il obtint le droit de parité de rang avec les feld-maréchaux; l'impératrice lui fit don de tous les revenus attachés aux fonctions de hetman, et accumulés depuis le décès du hetman Apostoll, c'est-à-dire depuis seize ans, et l'année suivante il reçut le cordon de Saint-André.

Dans le deuxième volume de mes Mémoires, je parlerai des événemens de cour auxquels prit part le hetman Razoumovski; ici je raconterai plusieurs anecdotes servant à peindre cet homme vraiment respectable; j'ai eu et j'aurai encore, dans le courant de ces Mémoires, à enregistrer tant de bassesses, tant d'infamies, tant d'ordures, que je suis heureux, en vérité, de pouvoir m'arrêter sur une personnalité aussi sympathique. Je me délecterai à parler de cet homme, que le plus

heureux des hasards porta de la position la plus infime à la plus élevée; de cet homme auquel la tête ne tourna jamais au sein des grandeurs et d'une opulence fabuleuse; de cet homme qui fut constamment bon, humain, charitable, généreux envers les infortunés, ne connut jamais l'orgueil ni la morgue, fut constamment accessible à tous, prévenant envers tous; avec cela rempli d'intelligence, d'un esprit piquant et fin, qui fut, en un mot, la plus belle incarnation du Petit-Russien avec toutes ses bonnes qualités, et sans les petits défauts (quelle nation n'en a point?).

Un serf du comte Cyrille, qui administrait l'une de ses terres, s'étant brouillé avec un pauvre gentilhomme voisin, intenta à celui-ci un procès injuste, paya les tribunaux, gagna le procès, et en enlevant au pauvre homme sa seule et unique propriété, le réduisit à la misère. L'infortuné alla porter plainte au comte Cyrille. Ce dernier s'empressa de faire don au dépouillé, non-seulement de la terre à lui injustement enlevée, mais encore de la terre voisine, propriété du comte. Dans cette terre se trouvait inscrit, à titre de serf, le méchant intendant, lequel, de cette façon, se trouva devenir le serf de celui qu'il avait voulu réduire à la misère, et affranchi quelques jours après, il subit l'humiliation de voir sa lettre d'affranchissement signée par son ennemi.

En 1776, le prince Grégoire Orlow répara ses torts à l'égard de sa cousine-germaine Catherine Nicolaïévna Zinoview, qu'il avait violée deux ans auparavant, en l'épousant *. Le mariage entre cousins-germains étant défendu, et le prince Orlow se trouvant alors en disgrâce, le

* Il existe en Russie plusieurs familles du nom d'Orlow, dont l'une est d'ancienne origine, mais elle n'a rien de commun avec les comtes Orlow. Ceux-ci sont issus d'un soldat strélitz, nommé Ivan Orlow, condamné à être décapité sous Pierre I pour avoir pris part à la fameuse rébellion des strélitz en 1697. Le courage avec lequel il marchait à la mort frappa Pierre I et lui obtint sa grâce. Il devint afficier et laissa deux fils, Nikita et Grégoire. Nikita eut un fils, Grégoire, grand-maréchal du palais sous Catherine II, et une fille, Anissia, mariée à Étienne Fédorovitch Pratassow, sénateur dans les premières années du règne de Catherine II.

Grégoire Ivanovitch Orlow, le second fils du strélitz, genéral-major et gouverneur de Novgorod, épousa Loukéria Ivanovna Zinoview, d'une famille de très-bonne noblesse, connue dès le quinzième siècle. Il en eut cinq fils ; Ivan, Grégoire, tous les deux décédés sans postérité ; Alexis, dont le fils unique mourut en bas-âge ; Fédor, célibataire, et Vladimir, décédé en 1832, après avoir survécu à son fils unique. Tous les cinq furent crées comtes par Catherine II, le jour de son sacre, et Grégoire deviut, en 1772, prince du saint-empire. Le nom des Orlow et leur titre comtal furent transmis, en 1856, à Vladimir Pétrovitch Davydow, le petit-fils du dernier comte.

Le comtb Fédor, de sa liaison avec une dame Popow, née Goussiatnikow, eut trois fils naturels, anoblis, sous le nom d'Orlow, par Catherine II : Alexis, depuis prince (le père du ministre de Russie à Bruxelles), Michel, le respectacle déeambriste, père de M. Nicolas Orlow et de la princesse Iachvill, et Grégoire, père de la comtesse Orsini de Rivalta. D'une autre liaison avec une dame Iaroslavow, le comte Fédor eut deux enfans, également anoblis par Catherine II sous le nom d'Orlow : un fils, Fédor, et une fille, Élisabeth, mariée au sénateur Bézobrazow.

conseil impérial, où l'affaire avait été portée, signa un arrêt condamnant les époux à être séparés et enfermés dans des couvens. Le comte Cyrille ne voulut point signer; il déclara à ses collègues que, dans l'arrêt, l'on avait oublié un article du règlement sur les pugilats publics. « Comment cela? » lui demanda t-on. « *Mais l'article où il est » dit que l'on ne frappe point le lutteur renversé et étendu à terre. Si ce » mariage avait eu lieu il y a dix ans, lors de la faveur d'Orlow, chacun » de nous aurait été heureux de se voir invité à sa noce, et mainte- » nant, parce qu'il est tombé en disgrâce, vous voulez l'enfermer au cou- » vent; jamais je ne signerai une pareille indignité!* » L'arrêt fut soumis à Catherine II, laquelle déclara que sa main ne pouvait signer une sentence contre *son bienfaiteur*, contre l'homme qui l'avait sauvée du couvent et de la prison pour la faire monter sur le trône. Pour couper court à cette affaire, Catherine rendit un oukaze par lequel la jeune princesse Orlow (elle était dans sa dix-neuvième année) fut nommée dame à portrait, et reçut le cordon de Sainte-Catherine. (Cette jeune femme mourut de phthisie, à l'âge de 22 ans, le 27 juin 1781, à Lausanne, où elle est enterrée dans la cathédrale.)

Un jour, au sénat, le comte Cyrille refusait de signer un arrêt injuste. Sur l'observation des sénateurs, que l'impératrice désirait voir rendre cet arrêt, il répondit : » puisque l'impératrice le veut, je vais signer aussi, » et retournant la feuille, il écrivit son nom sur le *verso*, et l'écrivit de travers. Catherine lui en ayant demandé l'explication, il répondit : « *Madame, mes collègues m'ayant dit que V. M. voulait nous voir signer cet arrêt, je n'ai point voulu vous désobéir. Mes collègues ayant jugé l'affaire de travers, je l'ai signée de travers *!* Catherine se fit apporter le dossier de l'affaire, l'examina, annula l'arrêt, et dit au comte Cyrille : *Vous êtes mon véritable ami, puisque vous m'avez empêché de commettre une injustice.*

« Que fait-on chez vous, au conseil impérial? » lui demanda un jour l'un de ses amis. *Je vais vous dire ce que nous faisons*, répondit le comte Cyrille. *L'un des Panine* (le comte Nikita) *parle, l'autre crie* (le comte Pierre); *l'un des Tchernychew* (le comte Zahar) *passe son temps à nous émettre des projets, et l'autre* (le comte Ivan) *à craindre et à trembler. Moi, je garde le silence, et d'autres prononcent des discours bien plus fâcheux que mon silence à moi!*

Un jour, à table, Catherine II lui dit : « maréchal, je vais vous pro- » poser un toast que vous serez heureux de porter : celui des hon- » nêtes gens! » — « Dieu m'en préserve, madame, s'écria le comte Cy- » rille, je ne me soucie nullement de provoquer une épidémie! »

Après la victoire navale de Tchesmé, un *Te Deum* fut chanté à la forteresse de Pétersbourg. Le célèbre Platon prononça un sermon, au milieu duquel il se dirigea vers la tombe de Pierre I, le créateur de

* Товарищи мои покривили душою, потому и я подписалъ криво.

la flotte russe, et fit entendre ces mots : « lève-toi, ô grand homme, et » vois le fruit de tes oeuvres. » Le comte Cyrille dit à demi-voix, de façon à être entendu par tous ses voisins : *Singulière idée de vouloir faire ressusciter Pierre I. S'il ressuscitait, il nous administrerait à chacun une fameuse volée de coups de canne, et nous la méritons!*

Un jour, son principal intendant arrive chez lui tout effaré pour lui annoncer que plusieurs milliers d'entre ses serfs avaient pris la fuite, s'étaient dirigés vers les steppes riveraines de la mer Noire, et il ajouta : « sont-ils ingrats! Votre excellence est le père de ses serfs. » Le comte Cyrille répondit : *le père n'est pas mauvais, mais maman-liberté vaut mille fois mieux; ils ont de l'esprit, à leur place j'aurais fait comme eux * !*

L'un de ses flatteurs eut la platitude de lui dire, qu'il était injuste de donner le commandement de l'armée au comte Roumiantsow (alors général en chef), au lieu de le confier à son excellence, qui avait le rang de feld-maréchal. Le comte Cyrille lui répondit : « l'impératrice » veut voir les Turcs battus par les Russes, et non les Russes battus » par les Turcs : c'est pour cela qu'elle a confié son armée à Rou- » miantsow, et non à moi; elle a parfaitement raison d'en agir ainsi! »

Lorsque le ministre de Russie à Dresde, le comte Keyserlingk, obtint pour Alexis Razoumovski, en 1744, un diplôme de comte du saint-empire, voulant faire sa cour au favori nouveau, il fit insérer dans ce diplôme que les Razoumovski étaient issus du prince Bohdane Rojinski, dont le père, le prince Eustache, fut hetman des cosaques de 1514 à 1534. Les princes Rojinski, issus des grands-ducs de Lithuanie, de la race des Jagellons, se sont éteints au dix-septième siècle. Cyrille Razoumovski, après son élévation au hetmanat, étant venu à Kiew, Michel Kozatchinski, prêtre-moine et professeur à l'académie ecclésiastique de cette ville, lui présenta un volume magnifiquement relié et doré sur tranche, en lui disant : « c'est la généalogie de votre excel- » lence. » — « Ma généalogie ? très-révérend père, mais comment se » fait-il qu'elle soit si volumineuse? » — « La famille de votre excel- » lence descend de l'illustre maison des princes Rojinski. » — « *Bah! bah! révérend père, quelles fables me contez-vous là. Ma généalogie n'est nullement aussi longue. Mon père, un brave cosaque et un honnête homme, fut un simple cosaque de régiment (réghistrovyi kozak); ma respectable mère, à laquelle Dieu donne longue vie et bonne santé, est la fille d'un simple paysan, aussi un brave et honnête homme, et moi, grâce aux bontés de S. M. l'impératrice, notre bienfaitrice, me voilà comte et hetman de la Petite-Russie sur les deux rives du Dniepre, avec rang et honneurs de feld-maréchal russe. Voilà toute ma généalogie : elle est courte, mais je n'en veux point d'autre, car j'aime la vérité avant tout. Adieu, révérend père.* »

* Батько хорошъ, но матушка-свобода въ тысячу разъ лучше. Умные хлопцы : на ихъ мѣстѣ я бы тоже ушелъ!

Ses fils étaient tous fiers et orgueilleux d'une façon incroyable; le vieux comte Cyrille, en les entendant parfois déprécier les prétentions aristocratiques de telle ou telle famille, sonnait son valet de chambre, et lui disait en présence de ses fils : *apporte-moi mes habits de paysan que j'avais sur moi le jour, où l'on arriva de Pétersbourg pour me chercher, et qui se trouvent conservés dans l'armoire que tu sais; je veux me rappeler ce temps où je menais paître les boeufs et courais après eux en criant: tzop! tzop! tzop!*

Au milieu de toutes les saletés de la cour de Pétersbourg et de la société russe, ces deux frères Razoumovski, ces deux cosaques passent sous nos yeux comme de véritables types de noblesse et de pureté morale!

Je parlerai, dans la suite de mes Mémoires, de l'administration du comte Cyrille en Petite-Russie, administration douce, humaine, bienfaisante, toute paternelle, et je dirai comment, ayant voulu rendre le hetmanat héréditaire dans sa famille, il en amena la suppression par Catherine II, en 1764. Il possédait une fortune immense; sa femme avait environ cinquante mille serfs; lui-même reçut de l'impératrice Élisabeth les villes de Batourine, de Potchëp, de Iampol, les vastes cantons *(volosti)* de Scheptakovsk et de Baklansk, avec le bac, très-productif à cette époque, de Pérévolotchna sur le Dnièpre, et un grand nombre d'autres terres. Lors de l'abolition du hetmanat, Catherine II lui fit don de la ville de Gadiatch, des cantons (*volosti*) de Bykow et de Tchéhovsk, et du palais hetmanial à Batourine. Il hérita également de la fortune très-considérable de son frère. Lui et sa femme, d'un an plus jeune que son mari, et morte en 1771, laissèrent à leurs enfans bien plus de cent mille serfs.

Après l'abolition du hetmanat, et surtout après la mort de sa femme, il vint rarement à Pétersbourg : une fois tous les deux ou trois ans. Il passait une partie de ses hivers à Moscou; une partie de ses étés à Pétrovskoié-Razoumovskoié, près de Moscou, où il avait fait creuser des étangs par des travailleurs petits-russiens, sous le prétexte qu'ils remuaient la terre mieux que les autres, mais, en réalité (il l'avoua lui-même plus tard), pour la jouissance qu'il éprouvait à aller s'asseoir parmi eux et causer dans son idiôme natal. Cet homme excellent avait la fibre petite-russienne au plus haut point; ainsi, au sein de toutes les splendeurs d'un luxe oriental, ses mets de préférence étaient le *borstch* et le gruau sarrazin, et il avouait lui-même qu'en entendant jouer de la *bandoura,* il avait besoin de se rappeler qu'il était hetman et feldmaréchal pour ne point sauter de sa place et se mettre à danser.

Dans sa vieillesse, à Moscou, il lui arrivait souvent de paraître à ses dîners, parfois même à ses bals, en robe de chambre, sur laquelle on voyait la plaque de Saint-André. Lors du dernier passage de Potemkine par Moscou, le comte Cyrille étant allé lui rendre la visite que le prince venait de lui faire, Potemkine le reçut en robe de chambre et lui de-

manda de lui donner un bal. Le comte Cyrille le promit et tint sa promesse le lendemain même, mais il parut au bal en robe de chambre, au grand mécontentement de Potemkine.

La résidence favorite, la résidence bien-aimée du comte Cyrille fut Batourine, situé dans son cher pays natal; ce pays qu'il avait gouverné pendant quatorze années, gouverné avec esprit, équité, bonté, où il était aimé et chéri. Durant les sept dernières années de sa vie, il ne quitta plus cette résidence, où il menait une grande existence, ainsi qu'il l'avait fait à Moscou et à Pétrovskoié-Razoumovskoié. Il eut toute sa vie l'habitude de tenir table ouverte tous les jours, et parfois il lui arrivait de ne point connaître un bon tiers des convives, venant manger à sa table. La consommation quotidienne de sa cuisine se composait d'un boeuf, dix moutons, cent poules, et le reste en proportion. Sa domesticité comptait 297 personnes, savoir :

Un intendant, un maître d'hôtel, un premier valet de chambre, 2 nains, 4 valets de chambre coiffeurs, 2 garçons-coiffeurs, un marqueur de billard, un sommelier, 2 serviteurs chargés de verser le café, 5 serviteurs chargés du soin de la vaisselle, un huissier de chambre;

10 valets de pied à livrée, 2 chasseurs à livrée, un cosaque;

4 laquais, deux heyduques, 3 scribes de comptoir, 2 soldats et quatre petits garçons attachés au service du comptoir de la maison, 2 arpenteurs, 4 aides-arpenteurs;

10 chauffeurs de poëles, 3 femmes chargées du ménage de la maison;

Un chef de chasse, 2 premiers chasseurs, 13 chasseurs;

Un chef d'orchestre, 14 musiciens, 18 chantres;

Un premier médecin, 2 seconds-médecins, 7 élèves en médecine et en chirurgie, 3 femmes pour soigner les malades;

Un chef de cuisine, 3 cuisiniers, 11 marmitons, 3 confiseurs, 3 élèves-confiseurs, un pâtissier, 2 boulangers pour le pain de froment, une boulangère pour le pain de seigle;

Un chef d'écurie, 2 sous-chefs d'écurie, 8 cochers, 40 valets d'écurie;

7 ouvrières en linge, 17 blanchisseuses;

4 femmes chargées de soigner et traire les vaches;

Un seiller, 2 faiseurs de harnais, 3 serruriers, 4 maréchaux-ferrants; un étameur, un carrossier, un relieur, deux élèves-relieurs, 2 tailleurs, 5 menuisiers, un argentier, 3 peintres, un serviteur chargé de veiller aux logemens de la domesticité, un faiseur de corbeilles, un colleur de papiers, un graveur, 18 gardiens de nuit et 15 serviteurs sans fonctions spéciales, à la disposition de l'intendant.

Sa nièce, la comtesse Apraxine, lui dit un jour : « mon oncle, vous » avez beaucoup trop de domestiques : vous pourriez parfaitement vous » passer d'une partie de ces gens ». Le comte Cyrille répondit : « ma » chère, je pourrais me passer d'eux; mais allez leur demander s'ils » pourraient se passer de moi? »

Il mourut à Batourine le 9 janvier 1803, à l'âge de 74 ans, et sa mort fut celle du juste : il fermait les yeux avec la conviction d'avoir fait du bien à une masse de gens et de n'avoir jamais causé de mal à personne.

Il avait eu quatre filles * et six fils : Alexis, Pierre, André, Léon, Ivan et Grégoire. Pour faire l'éducation des trois aînés, il avait fait venir d'Allemagne le savant Schlözer, et l'avait logé, avec ses élèves, dans une maison à Vassili-Ostrow, à la 10e ligne. Outre les trois jeunes Razoumovski, il y avait encore, avec eux, trois autres adolescens : le fils du secrétaire d'état Olsoufiew (le père du premier comte de ce nom); Alexis Téplow, fils du gouverneur du comte Cyrille, et Ivan Kozlow **. Ensuite, ces six jeunes gens furent envoyés à l'université de Strasbourg.

Le comte Pierre Razoumovski (né en 1751, mort en 1823), grand-chambellan d'Alexandre I, n'eut point d'enfans de son mariage avec Sophie Stépanovna Ouchakow, veuve Czartoryski (née en 1746, morte en 1803 ***). Le comte Pierre, un fort brave et honnête homme, mais assez nul, a laissé un fils naturel, M. Nicolas Orjitski, lequel prit part à l'illustre et respectable conspiration du 14 décembre 1825.

Le comte, depuis prince, André Razoumovski (né le 22 octobre 1752, mort à Vienne le 23 septembre 1836), fut un homme d'esprit, dont j'aurai plus d'une fois à parler dans mes Mémoires. Il fut pendant treize ans ambassadeur de Russie à Vienne, et vécut ensuite trente années, jusqu'à sa mort, dans cette ville, où le luxe de son existence et ses manières hautaines lui avaient fait donner le sobriquet d'*archiduc André*. Il n'eut point d'enfans de ses deux mariages : avec une comtesse de Thun et une comtesse de Thürheim. Sa veuve, octogénaire, vit encore.

Le comte Léon Razoumovski (né le 21 février 1757, mort le 21 novembre 1818), se retira du service avec le rang de général-major et vécut à Moscou dans son bel hôtel à la Tverskoy (aujourd'hui le club

* Natalie, née en 1747, morte en 1837, mariée au grand-échanson Nicolas Alexandrovitch Zagriajski. C'est de cette femme spirituelle et aimable que Ségur parle dans ses Mémoires, et Alexandre Pouchkine dans ses Souvenirs.

Elisabeth se fit enlever par un homme marié, le comte Pierre Apraxine, qu'elle épousa (voyez page 190).

Anna épousa Basile Vassiltchikow, le frère du favori de Catherine II, et l'oncle-germain du premier prince Vassiltchikow.

Pauline épousa le maréchal comte Goudovitch ; elle a été la bisaïeule maternelle de la princesse Nicolas Orlow.

** Fils d'Ivan Ivanovitch Kozlow, secrétaire d'état de Catherine II, conseiller privé actuel et sénateur, un homme intelligent et probe (né en 1716, mort en 1788). Ivan Kozlow fils (né en 1748, mort en 1808) fut marié deux fois : à Anna Apolonovna Homoutow (tante de l'ataman cosaque de ce nom), et à Elisabeth Vassiliévna Tolstoy. De son premier mariage il eut un fils, le célèbre poète Kozlow.

*** Cette famille Czartoryski, qui existe depuis le dix-septième siècle en Pologne et en Petite-Russie, est issue d'un bâtard de la maison princière des Czartoryski.

anglais). Devenu amoureux de la princesse Alexandre Galitsyne, née princesse Marie Viazemski, dont le mari, après avoir mangé une fortune composée de vingt-trois mille serfs, se trouvait réduit à la misère, il l'acheta pour une pension annuelle de douze mille roubles assurée à son époux, lequel tenait ce marché pour si naturel et si peu inconvenant, qu'on le voyait au théâtre dans la loge de Razoumovski, à côté de son ex-femme! L'empereur Alexandre I ne voulut point reconnaître ce mariage; la comtesse Léon, après la mort de son mari, alla se fixer à Vienne auprès de son beau-frère, le prince André; celui-ci la fit admettre à la cour d'Autriche, ce qui lui créait un précédent pour la cour de Pétersbourg. Après la publication, par l'empereur Nicolas, du sauvage oukaze de 1834, prohibant aux Russes un séjour de plus de cinq ans à l'étranger, la comtesse Léon arriva à Pétersbourg, et des cadeaux, faits par elle au comte et à la comtesse Benckendorff, lui assurèrent, à la cour, un accueil fort gracieux. Nous avons tous connu cette femme étourdie, futile, mais excellente de coeur, laquelle conserva jusqu'à un âge nonagénaire la passion de la toilette, des soirées, des bals, des spectacles; tenant grande maison, accueillante, hospitalière, la bienfaitrice de ses parens et de sa famille. J'en parlerai en son temps. Elle mourut en 1865, à l'âge de 95 ans.

Le comte Léon laissa un fils naturel, le sénateur Hyppolite Ivanovitch Podtchaski, marié, sur ses vieux jours, à la princesse Élisabeth Troubetskoy, veuve du dernier comte Potemkine.

Le comte Ivan Razoumovski quitta le service avec le rang de général-major; il mourut à l'étranger en 1803, sans avoir été marié.

Le comte Grégoire Razoumovski quitta le service avec le rang de brigadier, et s'adonna aux sciences, spécialement à la physique et à la chimie. Il épousa, à l'étranger, une baronne de Maltzahn; j'ignore pour quelle cause ce mariage, reconnu en Autriche, ne fut point reconnu par le synode de Pétersbourg; les fils du comte Grégoire sont restés en Autriche, où ils jouissent du nom et titre de comtes Razoumovski, tandis qu'en Russie ce nom leur a été refusé.

L'aîné des six frères, le comte Alexis (né le 12 septembre 1748, mort le 5 avril 1822), ministre de l'instruction publique sous Alexandre I, s'occupa de sciences naturelles, et spécialement de botanique; il avait des serres et des collections magnifiques dans sa terre de Gorénki, près de Moscou. Il fut un ministre des plus médiocres, mais un homme fort instruit. De son mariage avec une comtesse Schérémetew, il eut deux filles : la première comtesse Ouvarow et la princesse Répnine, et deux fils, tous deux décédés célibataires : Cyrille et Pierre. Celui-ci mourut à Odessa en 1837, et avec sa mort s'éteignit, en Russie, la famille des comtes Razoumovski.

Le comte Alexis Kirilovitch Razoumovski rendit enceinte une Française, femme de chambre de sa soeur la comtesse Apraxine, et la maria

à un petit propriétaire du district de Piriatine (province de Poltava), un certain Ivan Nikititch Pérovski, major en second, retiré du service. Deux ou trois mois après son mariage, elle accoucha d'un fils, qui fut Nicolas Ivanovitch Pérovski, père de M. Pérovski, aujourd'hui membre du conseil du ministère de l'intérieur, et de Pierre Pérovski, consul-général de Russie à Gênes, mort à Genève en 1865.

Ensuite, le comte Alexis Razoumovski prit une maîtresse, la fille d'un paysan, nommée Marie Mihaïlow, dont il eut neuf enfans : quatre garçons et cinq filles *. Il existe, dans les provinces occidentales de l'empire, des ateliers, occultes comme de raison, de fabrication de faux documens en tous genres, ateliers parfaitement montés et organisés, fonctionnant de telle façon que, grâce à eux, plusieurs milliers d'individus d'origine bourgeoise se sont trouvés et se trouvent être des nobles de familles plus ou moins anciennes; c'est grâce à l'un de ces ateliers que le général Kreutz, fils d'un certain Krzyz, israélite polonais baptisé, se trouva être un comte du saint-empire du seizième siècle, et grâce à un riche pot-de-vin donné au comte Benckendorff, il fut reconnu dans son titre de comte du saint-empire par l'empereur Nicolas en 1839 †. Le comte Alexis Razoumovski avait d'abord voulu donner son nom à ses enfans : son père s'y opposa; il avait encore la chance de pouvoir solliciter de l'empereur d'anoblir ses bâtards; mais il préféra s'adresser à l'un des ateliers de faux documens dont je viens de parler, et il y obtint, pour Mlle Mihaïlow et ses enfans, un diplôme constatant leur extraction légitime (!!!) d'une famille nommée Pérovski. Le major Ivan Pérovski devint furieux et se mit à crier sur les toits.... L'on trouva, après la mort d'Alexis Razoumovski, dans son livre des comptes, la note suivante : *donné soixante mille roubles à ce vieux fou de Pérovski pour le faire taire.*

Les quatre fils de Mlle Mihaïlow étaient :

Léon Pérovski, ministre de l'intérieur et des apanages, créé comte en 1849, mort en 1856, sans avoir eu d'enfans de son mariage avec une princesse Gortchakow, veuve Ouvarow;

Alexis Pérovski, curateur de l'université de Harkow, mort célibataire; connu dans la littérature russe sous le pseudonyme de Pogorélski;

Basile Pérovski, gouverneur-général d'Orenbourg, créé comte en 1855, mort célibataire en 1857; il laissa un fils naturel, Alexis, anobli par l'empereur Nicolas sous le nom de Pérovski;

* Anna, mariée au comte Constantin Tolstoy, la mère du littérateur comte Alexis Tolstoy; Elisabeth, mariée à Kourbatow; Marie, aujourd'hui la veuve du général Kryjanovski, ancien commandant de la forteresse de Pétersbourg; Olga, mariée au sénateur Jemtchoujnikow, mère des deux littérateurs de ce nom, et Sophie, aujourd'hui la veuve du prince Vladimir Lvow.

† Le fils de ce Kreutz a été grand-maître de police à Moscou. Il existe en Finlande une autre famille Creutz, dont le titre comtal est parfaitement régulier, puisqu'il a été conféré par la reine de Suède Ulrique-Eléonore, le 31 décembre 1719.

Boris Pérovski, créé comte en 1856, dix jours après le décès de son frère aîné; il se trouve aujourd'hui placé à la tête de la cour du grand-duc héritier; il est marié à M^lle^ Boulgakow.

Je vais parler maintenant des Vorontsow.

Il y avait jadis en Russie une ancienne et illustre famille de ce nom, issue d'un Variague (Normand), fils d'un chef variague appelé Afrek, et neveu d'un autre illustre chef variague, Iakoune *l'aveugle.* Il vint en 1027 en Russie, où il se fit baptiser sous le nom de Simon, et fit, à ses frais, bâtir l'église de l'Assomption dans le grand couvent *(lavra)* de Kiew. Ses descendans occupèrent les plus hautes fonctions dans le grand-duché de Moscou depuis le treizième siècle jusqu'au seizième, et donnèrent naissance à plusieurs familles existantes de nos jours : les Aksakow, les Bachmakow, les Isléniew, les Solovtsow, les Véliaminow et les Vorontsow-Véliaminow *. Pour ce qui en est de la famille des boyars Vorontsow, l'une des plus considérables de son temps, elle s'éteignit en 1587. Son extinction, prouvée par le *Livre de Velours,* se trouve encore constatée par ce fait, que sous le règne du czar Michel, au dix-septième siècle, les deux branches aînées de la famille Véliaminow joignirent à leur nom celui de *leurs agnats éteints,* les Vorontsow; l'une de ces deux branches s'éteignit elle-même à la fin du dix-septième siècle; l'autre existe de nos jours.

Dans la seconde moitié du dix-septième siècle l'on voit apparaître un colonel des strélitz, Dmitri Loukianovitch Vorontsow et ses deux cousins-germains, tous les deux centeniers *(sotnik)* dans les troupes des strélitz, Élizar Nikititch et le frère de ce dernier, Gabriel; celui-ci tué au siége de Tchigirine en 1678. Quelle était leur origine? D'où avaient-ils surgi? La tradition raconte que leur grand'-père, simple paysan d'un village appelé Vorontsovo, avait pris le nom de Vorontsow. Le plus jeune des quatre fils de Gabriel, Hilarion, devenu officier dans les troupes de Pierre I, épousa une demoiselle Maslow, dont il eut trois filles et trois fils : Roman, Michel et Ivan. Roman épousa Marfa Ivanovna Sourmine, femme de chambre de la grande-duchesse Élisabeth, et introduisit son frère puîné, Michel, à la cour de cette princesse, avec le rang de gentilhomme de la chambre. Ce Michel, un homme d'un esprit médiocre, mais cauteleux et fourbe, beau de sa personne, fut l'un des nombreux amans passagers d'Élisabeth. Il l'accompagna aux casernes dans la nuit de son avénement au trône; si ce complot eut échoué, cette entreprise nocturne aurait reçu l'épithète de *révolte;* Vorontsow et ses complices eussent été knoutés et envoyés aux travaux

* Il existe encore des Véliaminow-Zernow, d'une autre origine, mais également fort ancienne. Cette famille, de même que celles des Godounow et des Sabourow, est issue d'un mourza tatar nommé Tchett, lequel se fit baptiser en 1330 et fut le fondateur du célèbre couvent de Saint-Hypate à Kostroma. La famille Godounow donna deux czars à la Russie de 1598 à 1606 ; elle s'est éteinte sous le règne de Pierre I.

forcés en Sibérie; mais l'entreprise ayant réussi, elle fut décorée du nom de *révolution*, et Vorontsow devint bientôt un grand seigneur. Le jour même, 25 novembre, il fut nommé chambellan; le 31 décembre il fut promu au rang de lieutenant-général. Dans les premières semaines de 1742, il épousa la comtesse Anna Skavronski, cousine-germaine de l'impératrice; le jour du sacre de celle-ci, 25 avril, sa femme fut nommée dame à portrait; lui-même reçut le cordon d'Alexandre-Nevski, ainsi que son père septuagénaire, retiré du service, auquel l'impératrice conféra ce jour-là le rang de conseiller d'état actuel, et peu de temps après celui de conseiller privé (ce vieillard mourut en 1750, à l'âge de 76 ans).

En 1744, Michel Vorontsow fut créé comte du saint-empire, et, à cette occasion, l'on introduisit, dans son diplôme comtal, la fausse généalogie qui les rattache aux anciens Vorontsow, éteints en 1587, mythologie à laquelle cette famille tient beaucoup, à laquelle tenait surtout le maréchal prince Vorontsow *.

Dans le courant de la même année 1744, Michel Vorontsow, âgé de trente ans seulement, fut nommé conseiller privé actuel et vice-chancelier de Russie, et après la chute de Bestoujew, en 1758, il fut nommé chancelier de l'empire. Deux ans auparavant, sa femme avait été nommée dame d'honneur *(ober-hofmeisterina)*. Ce chancelier de contrebande mourut en 1767, à l'âge de 53 ans, après avoir été, pendant son long ministère, à la solde de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche. C'était l'homme le plus vénal, aussi méprisable que le fut son frère aîné, Roman, ce qui est beaucoup dire. Il déclarait un jour au ministre d'Angleterre qu'ayant commencé la construction de son hôtel † avec de l'or anglais, il devait aussi l'achever avec ce même or. Cet hôtel fut meublé avec des meubles envoyés de France par Louis XV.

Le chancelier comte Michel Vorontsow n'eut point de postérité mâle; sa fille unique, l'une des femmes les plus dissolues de son temps, épousa le comte Alexandre Stroganow. Profitant de la nécessité où se trouvait la cour de Vienne de ménager l'alliance russe pendant la guerre de sept ans, il obtint, en 1760, un diplôme de comtes du saint-empire pour ses deux frères Roman et Ivan. Dans ce diplôme, l'on inséra également la fable généalogique si chère aux Vorontsow.

Le comte Roman, mort en 1783, à l'âge de 76 ans, fut un homme de mérite, mais le plus plat des courtisans et le plus effronté des concussionnaires. J'aurai à raconter, dans le deuxième volume de mes Mémoires, comment cet homme prostitua, à Pierre III, sa propre fille. Il volait à un tel point dans les administrations à lui confiées, qu'il avait reçu le sobriquet de *Roman à la poche large* (*Romane-bolchoy*

* Voyez à ce sujet une brochure publiée à Londres en 1862, intitulée : *La vérité sur le procès du prince Pierre Dolgoroukow*, par un Russe.

† A Pétersbourg, rue des Jardins (*Sadovaia*), aujourd'hui l'hôtel des pages.

karmane), et Catherine II lui envoya un jour, en cadeau, une immense bourse vide, avec l'ordre, donné au courrier, d'arriver chez M. le comte un jour qu'il aurait un grand dîner, et au moment où tous les convives se trouveraient réunis à table. C'est aux exactions, aux vols, aux infamies de cet homme, ainsi que de son frère le chancelier, que la branche princière des Vorontsow se trouve redevable de son immense fortune.

Le comte Roman laissa deux fils. L'aîné, le comte Alexandre, président du collége du commerce sous le règne de Catherine II, chancelier de l'empire et ministre des affaires étrangères sous le règne d'Alexandre I, mort célibataire en 1805, à l'âge de 64 ans, fut un homme de mérite, de probité, d'un caractère loyal et ferme à la fois. Son frère, le comte Simon, doué de grands talens, mais un homme du caractère le plus fourbe, après avoir fait le plat-pied devant les Orlow au temps de leur faveur, une fois Potemkine ayant pris le pouvoir en main, voulut capter les bonnes grâces du nouveau favori, et obtenir, par son entremise, un poste diplomatique. M^lle^ Catherine Séniavine, demoiselle d'honneur et amie de Catherine II, avait entamé une liaison avec Potemkine; l'impératrice voulut la marier pour l'éloigner; le comte Simon se présenta : il l'épousa; obtint le poste de ministre de Russie à Venise, et peu de temps après celui d'ambassadeur à Londres. Il y représenta la Russie pendant un quart de siècle, et il y vécut ensuite, pendant un autre quart de siècle, à titre de simple particulier, jusqu'à sa mort, arrivée en 1832, à l'âge de 88 ans.

Son fils unique, le maréchal comte Michel, créé prince en 1845, hérita des grands talens et de la fourberie de son père. Il mourut en 1856, à l'âge de 75 ans, laissant un fils, le prince Simon, aujourd'hui maire d'Odessa, et l'unique représentant de cette branche. Il paraît que le comte Roman, son fils le comte Simon et son petit-fils le maréchal prince Michel ont épuisé, et complétement, à eux trois, la somme d'esprit et de mérite départie par la Providence à la famille Vorontsow : en disant du prince Simon qu'il est un homme fort médiocre, l'on pourrait encore se trouver accusé de flatterie audacieuse.....

Le frère cadet du comte Roman et du chancelier comte Michel, le comte Ivan Vorontsow fut marié, je l'ai dit, à la fille du célèbre Volynski; il a été le bisaïeul du comte Vorontsow-Dachkow actuel, unique représentant de cette branche, chez laquelle la nullité intellectuelle a toujours formé le trait distinctif. J'ai parlé, à la page 227, de l'origine de leur immense fortune, héritage de l'aïeule du comte actuel : la digne femme, à part son avarice crasse, s'occupait encore d'usure et faisait *la traile des blancs*.....

La famille Schouvalow date du seizième siècle; elle possédait des propriétés, en 1561, dans le district de Kostroma, mais elle resta dans l'obscurité jusqu'au dix-huitième siècle. Sous l[illegible]

y eut, parmi les officiers de sa garde, trois fils de Maxime Schouvalow: Ivan l'aîné, George, mort sans avoir laissé de postérité, et Ivan le jeune; ce dernier eut un fils, Ivan Schouvalow, l'amant de l'impératrice Élisabeth, le fondateur de l'université de Moscou et de l'académie des beaux-arts à Pétersbourg, et deux filles, Anastasie, mariée au comte Serge Iagoujinski, et Pauline, qui épousa le prince Nicolas Galitsyne; celle-ci a été l'aïeule du prince Michel Galitsyne, marié à la soeur des comtes Baranow.

Ivan Maximovitch Schouvalow l'aîné, général-major et commandant de Vyborg, plus tard devenu gouverneur de la province d'Arhangelsk, mort en 1736, fut un ami du célèbre Ostermann. Lorsque ce dernier fut envoyé, avec le maréchal Bruce, au congrès de Nystadt, en 1721, sachant que ce poste de négociateur se trouvait brigué par son ennemi Iagoujinski, il pria Schouvalow, si Iagoujinski passait par Vyborg pour se rendre à Nystadt, de l'y retenir pendant quelques heures au moins, en le grisant à un repas copieux, chose facile à faire avec un buveur passionné comme l'était Iagoujinski, et d'en informer Ostermann par un courrier expédié en toute diligence. En effet, Pierre I, impatient de voir la paix signée, fit partir Iagoujinski pour dire aux négociateurs de ne point insister sur la cession de la Livonie. Iagoujinski, arrivé à Vyborg, fut invité à dîner par Schouvalow, lequel le fit boire et le grisa complétement, et pendant ce temps un courrier était expédié à Ostermann. Celui-ci se hâta de se rendre à l'appartement des plénipotentiaires suédois, et leur annonça qu'un ordre du czar venait de lui arriver pour rompre les négociations si la paix n'était point signée immédiatement. Les Suédois cédèrent, et Iagoujinski, à son arrivée, trouva la paix signée. La Livonie échut à la Russie....

Ivan Maximovitch Schouvalow laissa deux filles, mariées, l'une au général-major Ivan Ivanovitch Olénine, l'autre au lieutenant-général Alexis Andréiévitch Hitrovo (l'aïeul du contrôleur-général de ce nom), et deux fils, Alexandre et Pierre, tous deux ensuite feld-maréchaux, créés comtes en 1746.

Le comte Alexandre Schouvalow, chef de la chancellerie secrète sous le règne d'Élisabeth, était un esprit médiocre, un homme d'un caractère dur et méchant. Grand de taille, sec, raide, le regard revêche, avec ceci ayant un tic qui lui défigurait son visage, déjà fort désagréable sans cela, la parole brève, les manières anguleuses, il avait l'air effrayant; c'était bien le type de l'inquisiteur sous sa forme la plus repoussante. Il mourut en 1771, à l'âge de 61 ans, laissant une seule fille, mariée au comte Golovkine, petit-fils du chancelier de ce nom et frère de la princesse Pierre Répnine. Cette comtesse Golovkine vécut fort longtemps; elle mourut nonagénaire dans les dernières années du règne d'Alexandre I.

Le comte Pierre a été le bisaïeul des comtes Schouvalow actuels.

En parlant, à la page 210, de sa femme, Mavra Iégorovna Schépélew, d'abord femme de chambre de la duchesse de Holstein, et après la mort de celle-ci, de la grande-duchesse Élisabeth; ensuite la demoiselle d'honneur et la confidente intime de cette dernière, j'ai dit que Schouvalow l'épousa après l'avénement d'Élisabeth au trône. J'ai commis là une erreur : ce mariage eut lieu sous le règne d'Anne; ce jeune homme, beau de sa personne, épousa cette femme de trois années plus âgée que lui, laide, repoussante par certains détails de son individu, mais remplie d'esprit et douée d'une grande énergie de caractère. A ce mariage, la famille Schouvalow se trouve redevable de son élévation et de sa fortune. Après son mariage, Pierre Schouvalow fut nommé gentilhomme de la chambre d'Élisabeth, et après l'avénement au trône de celle-ci, il fit une carrière rapide. Sa femme, nommée dame à portrait, se trouvait, avec l'impératrice, sur le pied de la plus grande intimité. L'influence des Schouvalow devint plus tard prépondérante, après l'avénement du jeune Ivan Ivanovitch Schouvalow, le cousin-germain des deux comtes, au poste de favori, et cet avénement fut le fruit d'une sale intrigue de Mavra Iégorovna. L'impératrice avait pris pour amant un beau jeune homme appelé Nikita Afanassiévitch Békétow : la comtesse Mavra se posa en amie intime du nouveau favori; elle lui donna une pommade à employer pour le visage, dans le but, disait-elle, de maintenir son teint frais et rose; après quelques jours, le visage se trouva tout couvert de pustules; la comtesse Mavra dit à l'impératrice que le jeune homme tenait la conduite la plus dépravée; Békétow fut envoyé comme officier dans un régiment de ligne, et la comtesse Mavra présenta à l'impératrice le jeune cousin de son mari, dont Élisabeth ne tarda point à s'éprendre d'une manière folle.

Le comte Pierre et son cousin Ivan étaient tous deux des hommes de beaucoup d'esprit, tous deux fort intrigans, mais complétement dissemblables sous le rapport de la probité pécuniaire. Impossible d'être plus désintéressé, plus étranger aux préoccupations d'argent que le fut Ivan Schouvalow; avec cela il était amoureux de la vraie gloire, celle qui consiste à faire le bien, à être utile à son pays, à se créer un beau nom dans l'histoire. Cette noble passion pour la gloire le domina et l'illustra au point de faire oublier à ses compatriotes le prix, auquel il avait acheté et maintenu sa haute position de cour : amant d'une femme, belle il est vrai, mais de dix-huit années plus âgée que lui, d'une femme adonnée à l'ivrognerie et au libertinage le plus crapuleux, puisque, dans sa passion pour la variété des plaisirs, elle faisait venir et des soldats aux gardes et des laquais de la cour!..... Néanmoins, le nom d'Ivan Schouvalow restera à jamais, dans les annales de la Russie, comme celui du champion de la civilisation, du protecteur des lettres, des sciences, des arts, de l'ami de Lomonossow, du fondateur de la première université russe.....

Il en sera autrement de la mémoire de son cousin le comte Pierre Schouvalow. Celui-ci employa toutes les ressources d'un esprit remarquable, fin et délié, au service des passions les plus égoïstes, d'une inextinguible soif d'argent et d'une cupidité, ignoble et odieuse à la fois, poussée jusqu'à la tyrannie la plus dure. Ce que cet homme commit d'injustices et d'oppressions pour arriver à s'enrichir est vraiment effrayant, et sa mémoire restera exécrée à juste titre. Dans le deuxième volume de cet ouvrage, j'aurai souvent à parler de lui et de son célèbre cousin.

L'impératrice Élisabeth était, je l'ai dit déjà, fort superstitieuse : avec cela, ayant à se faire pardonner bien des péchés, péchés mignons et autres, elle se montra constamment fort large et généreuse envers son confesseur, qu'elle combla de dons. Cet ecclésiastique, lequel fut en même temps le confesseur de la grande-duchesse (depuis Catherine II), un homme fin, rusé et fort intrigant, Fédor Iacovlévitch Doubianski *, archi-prêtre de la cathédrale de l'Annonciation à Moscou, mourut en 1761. Il avait été marié à Marie Constantinovna Scharogorodski (née en 1714, morte en 1769), dont il avait placé le frère, à titre de valet de chambre, auprès de la grande-duchesse (depuis Catherine II), et la femme de ce frère, Catherine Ivanovna, en qualité de femme de chambre auprès de cette princesse, dont elle fut la confidente *intime* (après sa mort, cette place, plus lucrative qu'honorable, échut à la fameuse Marie Savichna Pérékousihine).

Le père Doubianski eut quatre fils : Michel, Fédor, Zahar et Jacques, et une fille, Élisabeth; tous furent anoblis le 10 avril 1761. Élisabeth Doubianski épousa mon grand-oncle, le prince Jacques Pétrovitch Dolgoroukow, frère aîné de mon aïeul, mais ne lui ressemblant guère. Mon aïeul était un homme d'une vaste intelligence, d'un savoir encyclopédique, son caractère était noble et élevé; mon grand-oncle était un homme nul, étourdi et inconséquent. Ayant épousé sa femme pour sa riche dot, il mangea le tout. Sous le règne de Catherine II, il fut chambellan et gouverneur de Péterhoff; il mourut en 1797, à l'âge de 56 ans. Il eut une fille, mariée à un petit Allemand nommé Hirschfeldt, et deux fils : le prince Alexandre, un jeune homme fort distingué, tué en 1788 dans un combat naval contre les Suédois, près de l'île de Hochland, et le prince Pierre, mort octogénaire en 1854. Ce prince Pierre était encore plus bête que son père; durant une existence d'un demi-siècle, j'ai vu bien des imbéciles : j'en ai rarement rencontré un de cette force. Il passa les quarante dernières années de sa vie dans une petite terre, à une vingtaine de verstes de Péterhoff;

* Il ne faut point confondre la famille Doubianski avec la famille *Doubenski*, issue de Fédor Doubenski, envoyé par Basile l'Aveugle, grand-duc de Moscou, en ambassade près du khan tatar Oulou-Mahmet, en l'an 1445. Madame de Lagrené est une Doubenski.

il en sortait rarement, et cette longue solitude, jointe à une oisiveté complète, avait fini par l'idiotiser. Dans sa jeunesse, il avait enlevé une bohémienne et l'avait épousée, au grand scandale de la famille; fort heureusement, il n'en eut point d'enfans. Il eut un fils naturel, Alexandre, auquel, avec l'autorisation de mon père, il donna notre nom. M. Alexandre Dolgoroukow entra comme volontaire dans l'artillerie, devint officier, par conséquent noble (c'était bien avant la loi de 1845), et il se retira du service avec le rang de lieutenant-colonel. Il est marié à une princesse Mestcherski, et il est père d'une nombreuse famille.

Je reviens aux quatre fils de l'archi-prêtre Doubianski.

L'aîné, Michel, prit une part active à l'avénement de Catherine II au trône; il devint brigadier, sous-écuyer à la cour, et mourut en 1776, après avoir été marié à une Natalie Fédorovna, dont j'ignore le nom de famille. Ils eurent un fils, Fédor, lequel se trouvait brigadier lorsqu'il se noya en se baignant dans la Néva, au mois d'août 1796, et une fille, Barbe, demoiselle d'honneur de Catherine II, mariée au sénateur Basile Zinoview, et morte en 1803, à l'âge de 40 ans. De ce mariage naquirent trois filles et un fils, le général Nicolas Zinoview, ancien gouverneur de feu le grand-duc héritier; il est marié à une Batuchkow, et il a hérité de la fortune considérable de la famille Doubianski *.

Fédor Doubianski, capitaine à la garde à cheval, mourut en 1774, à l'âge de 35 ans. Son fils unique, Dmitri, mourut célibataire en 1781.

Zahar Doubianski, page de la chambre de l'impératrice Élisabeth, ensuite lieutenant-capitaine aux gardes Préobrajenski, prit une part active à l'avénement de Catherine II au trône. Il mourut célibataire en 1765, à l'âge de 22 ans.

Jacques Doubianski, page de la chambre de l'impératrice Élisabeth, ensuite major, laissa une fille, Véra, morte en 1840 sans avoir été mariée, et un fils, Pierre, mort célibataire en 1822.

La famille Sievers est originaire du Holstein, et l'un de ses membres, officier de la marine danoise, un marin fort distingué, un homme ho-

* Les Zinoview sont issus de Romodane Zinoview, *votévode* (général) en 1450 dans les troupes de Basile l'Aveugle, grand-duc de Moscou. Ivan Nikititch Zinoview, *stolnik* à la cour de Pierre I, ensuite lieutenant-colonel, épousa une princesse Kozlovski; il en eut une fille, mariée au général Grégoire Orlow (voyez page 492), et un fils, Nicolas, général-major et commandant de la forteresse de Pétersbourg. Celui-ci épousa une Séniavine (voyez page 215): il en eut une fille, la princesse Orlow, et trois fils: l'aîné, Alexandre, fut marié à une Dolgoroukow, nièce du prince de la Crimée; le plus jeune, Basile, eut dix-sept enfans: sept fils et dix filles. Devenu veuf de la Doubianski, il épousa Oustiniia Fédorovna Breitkopf, dont il eut six filles et quatre fils: Etienne, marié à une Jomini; Pierre, marié à une Ieltchaninow; Basile, marié à une Svertchkow (ci-devant madame Guerreiro), et Paul, marié à une princesse Troubetskoy. De sa troisième femme, Catherine Pétrovna Rozanow, le sénateur Zinoview eut deux fils: Dmitri, marié à une Weymarn, et André, et une fille, mariée à un prince Ouroussow.

norable et probe, entré au service russe sous le règne de Pierre I, était devenu amiral et présidait le collége de l'amirauté après la mort du grand-amiral Apraxine. Il s'était brouillé avec le très-vindicatif maréchal Münich, lequel lui joua un fort mauvais et vilain tour. Lors de la proclamation de l'impératrice Anne comme souveraine absolue, il y eut ordre de faire chanter un *Te Deum* dans toutes les villes. Münich, gouverneur-général de Pétersbourg, ayant reçu de Moscou le courrier qui apportait la grande nouvelle, n'en fit point part à Sievers, de façon que celui-ci et ses subordonnés n'assistèrent point au *Te Deum*. Münich représenta cette absence comme une désapprobation du nouvel ordre de choses. Sievers fut renvoyé du service; on lui ôta le cordon d'Alexandre-Nevski, et il reçut l'ordre de quitter Pétersbourg dans l'espace de quatre heures, pour se rendre dans une petite terre qu'il possédait dans la Finlande russe. Il y mourut après dix années d'exil, en 1740. Ses deux fils, officiers, l'un dans l'armée, l'autre dans la flotte, furent renvoyés du service le même jour que leur père.

Chrétien Sievers, officier danois, entra au service de Suède sous le règne du grand Gustave-Adolphe. Son petit-fils, Joachim-Jean, épousa une demoiselle Eckermann, qui lui apporta en dot la petite terre de Satzo, en Esthonie, sur le bord de la mer. Lors de l'invasion russe, cette terre fut ravagée, et Sievers obligé, avec sa famille, de se sauver dans un bateau de pêcheur pour gagner la côte finlandaise. Il servit dans l'armée suédoise avec le rang de capitaine, et après la conclusion de la paix de Nystadt il revint se fixer en Esthonie avec ses deux fils, Joachim-Jean et Charles. Complétement ruinés par la guerre, les deux jeunes gens entrèrent au service d'un riche gentilhomme esthonien, le baron, depuis comte, de Tiesenhausen*. Joachim Sievers devint son intendant, et Charles Sievers devint son valet de pied, le servant à table.

* Cette famille est issue d'Engelbrecht de Tiesenhausen, venu d'Allemagne en Livonie en l'an 1199, et marié à la soeur de Buxhoevden, fondateur de Riga et premier évêque de cette ville. Lors de la prise de Riga par les Russes, en 1710, George-Reinhold de Tiesenhausen, landrath de Livonie, se trouvait à la tête des nobles qui prêtèrent serment de fidélité à Pierre I. Le général-major suédois Hans-Henri de Tiesenhausen fut créé baron par la reine Christine, en 1654 ; son arrière-petit-fils, le baron Berendt-Henri, dans la maison duquel le comte Charles Sievers avait servi comme valet de pied, acheta à Vienne, en 1759, le titre de comte du saint-empire. Son fils, le comte Ivan Andréiévitch, fut grand-maître de la cour de l'empereur Paul. Il eut deux fils : Paul et Frédéric ; celui-ci, aide-de-camp de l'empereur Alexandre I, tué à la bataille d'Austerlitz, fut marié à l'une des filles du maréchal Koutouzow, cette célèbre Élisabeth Mihaïlovna, depuis remariée au général Hitrovo, laquelle fut si connue pour son exquise amabilité, sa finesse, son grand usage du monde et son colossal esprit d'intrigues. Le comte Frédéric Tiesenhausen a eu deux filles : la comtesse Catherine, aujourd'hui demoiselle d'honneur à portrait à la cour de Russie, et la comtesse de Ficquelmont, morte en 1863. Son frère aîné, le comte Paul, mort nonagénaire en 1864, a laissé, de son mariage avec l'une des filles du célèbre comte Palhen, trois fils et quatre filles, entre autres madame Zaharjevski, grande-maîtresse de la cour de la grande-duchesse Marie, et la comtesse Victor Panine.

Au bout de quelques années, Joachim Sievers prit à ferme les propriétés du général Roumiantsow, en Livonie, sur le bord du lac de Burteneck. Cela déplut au baron Tiesenhausen : il se montra moins bienveillant envers Charles Sievers, et celui-ci quitta la domesticité du baron. Il vint à Pétersbourg, où il commença par devenir joueur de violon chez un bourgeois allemand qui faisait parfois danser ses connaissances; des femmes de chambre et des femmes de charge de la grande-duchesse Élisabeth venaient s'amuser et danser chez cet Allemand; Sievers était un jeune homme fort beau de sa personne; les femmes de la grande-duchesse en parlèrent à celle-ci : Élisabeth le prit à son service comme postillon. Après avoir, plus d'une fois, joui des faveurs *intimes* de la grande-duchesse, il fut nommé garçon de buffet *(tafeldecker)* et ensuite promu au poste de domestique chargé de servir le café *(koféschenck)*. Sous la régence de la princesse de Brunswick, il fut envoyé, par Lestocq, dans les provinces baltiques, soi-disant pour faire une visite à son frère aîné, mais en réalité pour tâcher d'emprunter aux capitalistes des provinces baltiques, au baron Tiesenhausen surtout, l'argent nécessaire pour travailler à la propagande au profit de la cause d'Élisabeth. La mission de Sievers échoua complétement : tous ces capitalistes refusèrent net, et après l'avénement d'Élisabeth au trône, ils regrettèrent amèrement leur refus; ceux d'entre eux qui auraient prêté l'argent demandé auraient pu arriver, ensuite, à une richesse fabuleuse. Tiesenhausen refusa également, et le regretta plus que les autres, ayant été obligé, plus tard, pour acquérir le titre de comte du saint-empire, de faire à Vienne la dépense d'une somme très-considérable.

Après l'avénement d'Élisabeth au trône, Charles Sievers fut nommé gentilhomme de la chambre du jeune duc de Holstein, nouvel héritier du trône de Russie, et envoyé à Berlin avec une double mission : l'une ostensible, celle de porter à Frédéric II le cordon de Saint-André; l'autre secrète, celle de voir la jeune princesse d'Anhalt-Zerbst (depuis Catherine II). Son rapport à l'égard de cette jeune personne fut très-favorable, et Catherine II n'oublia jamais le service, à elle rendu par Sievers. En 1745, celui-ci fut créé baron par le roi de Suède, et la même année il épousa M^lle^ Kruse, dont la tante maternelle, Élisabeth Frantzen, ancienne gouvernante de l'impératrice Élisabeth, jouissait de l'affection de cette dernière *. En 1751, le baron Sievers fut nommé chambellan et chevalier d'Alexandre-Nevski, et quelques années après,

* Les Kruse sont originaires du Holstein; le frère de la comtesse Charles Sievers fut ensuite conseiller privé et médecin de Catherine II.

Il existe dans les provinces baltiques encore une famille Kruse, issue de Christian Kruse, ministre de l'empereur d'Allemagne à la cour de Stockholm, et dont les fils furent anoblis par l'empereur Léopold I en 1664. A cette famille appartenait l'amiral russe Kruse, un marin distingué, mort en 1799.

maréchal de la cour. Après la mort, en 1759, du grand-maréchal Schépélew, il remplit ses fonctions *par interim*, et sous sa direction fut achevée la construction du palais d'hiver. En 1760, le besoin qu'avait la cour de Vienne de ménager celle de Pétersbourg pour continuer la guerre contre le roi de Prusse, la porta à offrir le titre de comte du saint-empire au favori Ivan Schouvalow; celui-ci, fort peu sensible aux titres et à l'argent, refusa, et demanda que ce titre fût conféré à son ami Sievers, ce qui eut lieu immédiatement. Pierre III, qui n'aimait point le comte Sievers, lui témoigna une grande froideur, et amoindrit sa position de cour en nommant grand-maréchal Alexandre Narychkine, le fils aîné du cousin-germain de Pierre I, un fort brave et digne homme, mais un panier percé. Catherine II, connaissant l'esprit d'ordre et la parfaite probité du comte Charles, le nomma grand-maréchal, en appelant Narychkine aux fonctions de grand-échanson. Sievers resta grand-maréchal jusqu'en 1773, époque où ses infirmités, sa surdité surtout, l'obligèrent à donner sa démission et à se retirer dans ses terres de Livonie, où il mourut à la fin de l'année suivante. C'était un homme d'un esprit médiocre, mais fin et perspicace, doué d'un bon coeur, exact et ponctuel comme un véritable Allemand; probe et honnête dans ses relations de cour, ainsi que dans la vie privée.

Son frère aîné, Joachim, fermier des propriétés livoniennes du premier comte Roumiantsow, acheta à celui-ci la terre de Bauenhoff, où il passa le reste de ses jours. Son fils, Jacques Sievers, fut l'un des hommes d'état les plus remarquables de son temps; il administra plusieurs provinces, fut ambassadeur en Pologne, et en même temps le conseiller le plus écouté de Catherine dans ses grandes réformes administratives, lesquelles, pour leur temps, constituaient un véritable progrès. Il unissait de grands talens à de vastes connaissances, à une parfaite probité et à un ardent amour pour l'humanité. J'aurai plus d'une fois à parler, dans la suite de ces Mémoires, de cet homme illustre et vraiment respectable, lequel mourut en 1808, à l'âge de 77 ans, sans laisser d'enfans de son mariage avec sa cousine-germaine, la comtesse Élisabeth Sievers, fille du comte Charles. L'empereur Paul, en 1798, avait conféré à Jacques Sievers, ainsi qu'à ses deux frères Pierre et Charles, le titre de comtes. Le comte Pierre fut la souche de la branche comtale aînée; son petit-fils, le comte Léon, est aujourd'hui secrétaire de la légation russe à la Haye. Le comte Charles fut la souche de la branche puînée, et la branche comtale cadette est issue de leur oncle, le grand-maréchal de la cour de Catherine II.

Pimène Vassiliévitch Lialine appartenait à une famille noble, mais complétement pauvre. Il entra au service dans la flotte comme simple matelot, et fut placé, en cette qualité, sur la barque servant aux promenades d'Élisabeth sur la Néva. Sa bonne mine, son air robuste frappèrent cette princesse : elle admit plusieurs fois Lialine à jouir de ses faveurs *intimes;* une fois devenue impératrice, elle le nomma chambel-

lan, lui fit conférer le cordon holsteinois de Sainte-Anne, et, quelques années après, lui donna le cordon d'Alexandre-Nevski. Il mourut en 1754.

Adrien Vojtchinski, d'abord palefrenier, ensuite postillon, et enfin cocher de Catherine I, fut anobli par cette princesse le 19 avril 1725. Il laissa deux fils, tous les deux devenus cochers de la grande-duchesse Élisabeth. Le plus jeune, Ivan, fut ensuite officier de bouche à la cour *(mundschenck)*; l'aîné, Nikita, fut admis, étant encore cocher, à jouir des faveurs *intimes* de la grande-duchesse, laquelle, une fois montée sur le trône, le nomma chambellan, et lui fit conférer le cordon holsteinois de Sainte-Anne. Il devint ensuite lieutenant-général et chevalier d'Alexandre-Nevski, et mourut en 1764.

J'ai parlé de la liaison passagère de la grande-duchesse Élisabeth avec le comte Platon Moussine-Pouchkine, lequel était, en réalité, son cousin-germain. De cette liaison était né un fils, baptisé sous le nom d'Alexis Fédorow, et élevé à la campagne, chez son père, près de Simbirsk, soi-disant comme le fils d'un marchand. Devenu majeur, il arriva à Perm, et il y demanda en mariage Fédossia Mihaïlovna Tourtchaninow, fille d'un petit propriétaire de l'endroit. Le père jeta les hauts cris; mais le voïévode de Perm, qui avait ses instructions, fit venir le père, causa avec lui en tête-à-tête, le mariage fut décidé, et les parens de la fiancée se montraient tout joyeux. Quelques semaines après, arriva de Pétersbourg un oukaze enjoignant à Alexis Fédorow de prendre le nom de Tourtchaninow, lui conférant la noblesse et lui faisant don d'usines et de vastes terres, peuplées de dix mille serfs! Il laissa plusieurs fils et cinq filles; l'une épousa Alexandre Fédorovitch Kokochkine : elle a été la mère de l'ancien ministre de Russie à Naples et à Dresde, ainsi que du général Kokochkine, grand-maître de police à Pétersbourg, surnommé *cache-coquin*, et de M^me^ Bouldakow (laquelle, en premières noces, fut mariée au comte Kleinmichel). Une autre des filles de ce Tourtchaninow d'occasion épousa un Koltovskoy; une troisième, un Titow; une quatrième, un Zoubow; elle a été l'aïeule de M. Zoubow, marié à M^lle^ Kokochkine; enfin, une cinquième épousa un Monténégrin venu en Russie pour y chercher fortune.

Ce Monténégrin, Marc Constantinovitch Grafivelitch, entra comme officier au service russe en 1770, et se mit à écrire son nom *Graf* (c'est-à-dire comte) *Ivelitch*. C'était un homme d'une grande finesse et un habile négociateur, surtout avec les populations slaves de Turquie; il rendit des services réels pendant les guerres de Catherine II et d'Alexandre I contre la Porte-Ottomane. A la mort de Catherine II il était encore colonel, quoiqu'il fût âgé de 56 ans; mais pendant le règne si court de Paul, il devint lieutenant-général, et sous Alexandre I il fut nommé sénateur. Il mourut en 1825, à l'âge de 85 ans, laissant à ses fils le titre comtal par lui usurpé d'une façon si originale *.

* L'exemple de l'usurpation du titre de comte est bien fréquent en Russie; quelques-uns de ces titres usurpés ont été légalisés ensuite : ceux des Balmaine, des Santi,

Il existe en Russie encore deux autres familles du nom de Tourtchaninow. L'une est issue d'Alexandre Tourtchaninow, premier valet de chambre de Pierre III, anobli le 22 janvier 1762; l'autre, d'Ivan Tourtchaninow, un israélite venu de Turquie et baptisé en Russie. Son fils Pierre, un homme fort intelligent et très-capable, devint secrétaire du prince Potemkine; il fut ensuite secrétaire du cabinet impérial, directeur des bâtimens et jardins de la cour, et lieutenant-général. Il épousa la comtesse Sophie Elmpt, demoiselle d'honneur de Catherine II, privée de ce titre, fouettée et chassée de la cour pour avoir fait courir de sales caricatures sur Potemkine et les autres favoris de l'impératrice*.

Dans la petite ville *(possad)* de Poutchéje, sur le Volga (province de Kostroma), mourut le 22 janvier 1839, et fut enterrée sous le nom de la nonne Arcadie, une femme nonagénaire, laquelle avait vécu à Poutchéje pendant un demi-siècle sous le nom de Barbe Mironovna Nazariéw, habitant une maison où elle menait une existence claustrale, mais sans porter l'habit ecclésiastique, entourée du respect et de l'affection universelles pour ses vertus, sa douceur et sa bienfaisance. Elle recevait parfois des cadeaux de l'impératrice, veuve de l'empereur Paul. Le prince George Alexandrovitch Grouzinski, mort nonagénaire en 1852, venait la voir, lui témoignait une grande affection et présida à son enterrement. L'on racontait que, par son intervention, le prince George avait échappé à l'exil en Sibérie, que lui auraient mérités les actes d'audacieuse et odieuse violence, par lui fréquemment commis à l'égard de ses voisins et des autorités locales. L'on dit que cette dame était une fille naturelle de l'impératrice Élisabeth et du czarévitch de Géorgie Alexandre Bakarovitch, le père du prince George Grouzinski. Narrateur fidèle et consciencieux, je me borne à mentionner ce bruit sans pouvoir *ni l'affirmer, ni le démentir.*

Dans le deuxième volume de ces Mémoires, je parlerai des deux régences, celle de Bieren et celle de la princesse de Brunswick, ainsi que des règnes d'Élisabeth, de Pierre III et de Catherine II.

des Sollohub, des Podgoritchani-Pétrovitch. Il y a également une masse de titres princiers usurpés par des familles d'origine tatare; avec de l'argent, en Russie, on peut tout faire et tout se permettre!

* Le père de cette dame, le baron Jean-Martin d'Elmpt, d'une ancienne famille westphalienne, dans sa jeunesse officier français, entra au service russe en 1749, et mourut feld-maréchal en 1802, à l'âge de 76 ans. Catherine, pour le consoler de la catastrophe de sa fille, lui obtint, en 1790, le titre de comte du saint-empire. Il eut deux fils : Eugène, mort célibataire, et Philippe, lequel n'eut point de postérité mâle. Le gendre du comte Philippe, le brave et loyal général Joseph Anrep, obtint de l'empereur Nicolas, en 1853, l'autorisation de relever le nom et le titre des comtes d'Elmpt. Les Anrep sont issus de Goswin d'Anrep, gentilhomme westphalien émigré en Livonie, où il reçut, en 1470, du grand-maître des chevaliers porte-glaives, la terre de Kübbesche. Il existe aussi en Suède des branches de cette famille, issues de Hermann Anrep, maréchal des armées suédoises au seizième siècle, et de Reinhold Anrep, maréchal de la cour du grand Gustave-Adolphe.

ANNONCE

Prenant en considération, qu'après ma mort, mon fils et héritier unique, le prince Vladimir Pétrovitch Dolgoroukow, se trouvera dans l'impossibilité, pour ne point s'attirer le courroux du gouvernement russe, d'autoriser la réimpression de ce que j'ai publié hors de mon pays natal, je déclare :

1° Qu'après ma mort, tout ce que j'ai publié hors de mon pays natal, en langue russe comme en langue française (à l'exception du livre *Des Réformes en Russie* *), tombera dans le domaine public;

2° Qu'après ma mort chacun pourra réimprimer, éditer et publier tout ce que j'ai imprimé hors de mon pays natal, en langue russe comme en langue française (à l'exception seule du livre *Des Réformes en Russie*), sans que mon fils, ni ses héritiers puissent y faire opposition, ni réclamer aucune indemnité.

Prince PIERRE DOLGOROUKOW.

21 novembre 1866.
Genève,
Saint-Jean, campagne Raisin.

* Mon livre : *Des Réformes en Russie*, publié à Bruxelles en 1862, est la propriété de la librairie A. Lacroix, Verboeckhoeven et C°.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Pages

Nécessité, pour les Russes, d'enregistrer et de conserver les souvenirs légués par les générations précédentes. — Ma famille. — Les mariages de ce temps-là. — Ma trisaïeule embrasse le catholicisme à l'étranger et retourne en Russie en 1728. — La cour de Russie à cette époque.—Le duc de Liria.—Pierre II.— Comment il était arrivé au trône.—Menchikow.—Mlle Krahmer. — Les comtes Apraxine. — Origine de leur nom et de leur titre. — Les comtes Golovkine. — Le célèbre Ostermann. — Le premier comte Tolstoy. — Les Galitsyne et les Dolgoroukow de cette époque.—La famille impériale.—La vieille czarine Eudoxie. — La grande-duchesse Natalie.—Les duchesses de Mecklembourg et de Courlande. — La czarine Prascovia. — La duchesse de Holstein. — Origine de sa mère Catherine I. — Origines des Skavronski, Iefimovski et Hendrikow. — La czarine (depuis impératrice) Elisabeth.—Infortunes de son amant Schoubine.— Le prince Louis de Hesse-Hombourg 1

CHAPITRE II

Les princes Romodanovski, inquisiteurs de père en fils. — Les princes Troubetskoy; vicissitudes de cette famille. — L'élection des Romanow au trône de Russie; abolition du pouvoir absolu et sa restauration.—La noblesse russe vendant sa liberté pour pouvoir posséder des serfs. — Le maréchal prince Nikita

Pages

Troubetskoy; ses vices, ses crimes, son agonie. — Les princes Kourakine; la famille des comtes Panine leur est en partie redevable de son élévation.—Les princes Répnine.—Pour quels motifs l'annexion de la Livonie et de l'Esthonie à la Russie a-t-elle pu s'accomplir avec tant de facilité; histoire des *priviléges* des provinces baltiques.— Origine des Répninski.— Les princes Cantémir; liaison de Pierre I avec la princesse Marie Cantémir. —Les princes Tcherkaski.—Quelques mots au sujet des princes Pojarski.—Les princes Ioussoupow; le patriarche et l'oie malencontreuse; origine des richesses de cette famille.— Les princes Ouroussow, Troïékourow, Bariatinski. — En saluant bas, l'on monte haut.—Les princes Stcherbatow, Shahovskoy, Havanski, Odoïevski, Gagarine; puissance et catastrophe du prince Mathieu Gagarine.— Les princes Koltsow-Massalski.— Comment de nos jours deux messieurs usurpent le titre de princes.—Les princes Gortchakow.—Les princes Obolenski; les quarante ont de l'esprit comme quatre.—Les princes Tufiakine; leur bêtise héréditaire. —Les princes Viazemski, Lvow, Labanow-Rostovski; un calmouk empêchant l'extinction d'une race antique.—Les princes Kozlovski, Dachkow, Stchépine-Rostovski, Hilkow.—Les princes Bélosselski; origine de leurs richesses; Miasnikow et les frères Tverdychew. —Les princes Eletski, Zvénigorodski, Schéhonskoy, Stchétinine, Zassékine, Sontsow, Sontsow-Zassékine, Mortkine, Doulow, Krapotkine, Kassatkine-Rostovski, Vadbolski, Schéleschpanski, Ouhtomski, Goundorow. — Les princes Babitchew, Poutiatine, Druçki, Druçki-Sokolinski, Druçki-Lubeçki, Sviatopolk-Czetvertinski, Sviatopolk-Mirski.—Les princes Volkonski; leur origine; leurs longues luttes généalogiques. — Les princes Grouzinski, Bagratione, Dadianow, Dadiane-Mingrelski, Sibirski, Bolhovskoy, Mestcherski, Nesvitski, Tenichew, Mychetski; causes de la ruine de ces derniers 51

CHAPITRE III

Les Stréchnew; noble conduite de cette famille après son élévation subite.—Les Miloslavski; un médecin anglais exilé en Sibérie; vengeance de Pierre I sur un cadavre enterré depuis douze ans; une princesse aux trois quarts folle. — Les Matvéiew; origine des Homoutow; le célèbre boyar Matvéiew; son fils le comte; les immunités diplomatiques à Londres en 1708; un sénateur faisant pendre un fonctionnaire sur la place publique. — Les Narychkine; leur origine; leur rapide fortune; la catastrophe

Pages

du 15 mai 1682; haute position des Narychkine à la cour de Pierre I; tentatives infructueuses d'alliances avec des maisons régnantes d'Allemagne; refus de porter le titre de comtes; hauteur d'Alexandre Narychkine vis-à-vis de Pierre II; luxe de cette famille. — Les trois fils du chancelier Golovkine. — Conduite sublime de la comtesse Michel Golovkine. — Les Golovkine restent en Hollande; leur retour en Russie; le comte George parlant le russe comme un étranger. — Les Saltykow; émigration en Pologne de deux branches de cette famille, dont l'une y reste définitivement. — Les deux Basile Fédorovitch; le comte Simon; services rendus par lui à l'impératrice Anne. — Deux demoiselles d'honneur battues, fouettées et envoyées à la buanderie de la cour. — Les Lapouhine; leur grande position à la cour de Pierre II. — La belle M^me^ Lapouhine et sa liaison avec Reinhold de Loewenwolde. — Le mariage de la czarine Prascovia avec Mamonow; origine des Mamonow. — Les Schérémétew; illustration de cette famille; le maréchal; son genre de vie; son testament qui ruina la branche aînée de sa postérité. — Le comte Pierre Schérémétew; sa bêtise; son égoïsme; sa conduite indigne envers sa soeur; histoire du saumon. — Les Rjevski. — Les Tatistchew. — Origine des princes Dondoukow. — L'historien Tatistchew; sa fin étrange; ses travaux historiques. — Les Iéropkine. — Liste des familles issues des *opritchniki* d'Ivan-le-Terrible. — Les Golovine; leur origine; le premier comte Golovine; ses fils; ses deux cousins-germains. — Férocité de Pierre I à l'égard du vieux Mathieu Golovine. — Destinée bizarre de la famille Aminow. — Les Boutourline; le général Ivan Boutourline, le maréchal comte Boutourline; sa nullité; le prince-pape Boutourline. — Les orgies de Pierre I. — Le conclave, ou concile étranger à toute tristesse. — Les princesses-abbesses. — Les princes-papes. — Le premier comte Zotow; son mariage. — Le confesseur Nadarjinski. 101

CHAPITRE IV

Les Sakovnine; leur origine livonienne; leur dévouement aux principes des dissidens religieux russes, ainsi qu'à la czarine Sophie; leur supplice et leur ruine sous Pierre I. — Ancienneté et illustration historique des Pouchkine; leur supplice et leur exil sous Pierre I pour les mêmes causes que les Sakovnine. — Les Moussine-Pouchkine; la cause de l'élévation de cette famille, long-temps restée obscure; le premier comte Moussine-

Pages

Pouchkine; son fils le comte Platon. — Les Volynski; leur illustration; Artémius Volynski; son caractère si peu estimable. — Les Ouchakow; le comte Ouchakow, un vrai monstre; sa carrière, sa cruauté. — Les Bestoujew; une branche de cette famille ajoutant à son nom celui de Rioumine; le comte Pierre; son fils le chancelier; le fils de celui-ci; le comte Michel, frère aîné du chancelier. — Les Matiouchkine; leurs liens de parenté avec la famille impériale; Athanase, l'ami du czar Alexis; son fils Michel, l'ami de Pierre I. — Les Izmailow. — Les Lévachow; le premier général de ce nom; origine des comtes Lévachow. — Les Novossiltsow; madame Stroganow, née Novossiltsow, maîtresse et compagne des orgies de Pierre I; son frère Basile. — Les Stroganow; noble origine de l'immense richesse de cette famille; les priviléges exclusifs dont ils ont joui jusqu'à l'époque de Pierre I. — De quelle façon les Stroganow deviennent barons. — Les Loewenwolde; le baron Jean-Gerhard; ses trois fils: les comtes Frédéric, Reinhold et Charles-Gustave; vicissitudes de la destinée de Reinhold. — Les comtes Roumiantsow; origine première de leur élévation; liaison de Pierre I avec la comtesse Roumiantsow; son mariage; son mari. — Les comtes Tchernychew; origine première de leur élévation; la comtesse et sa liaison avec Pierre I; le comte Pierre; l'illustre et respectable maréchal comte Zahar; l'aimable et excellent comte Ivan, marin d'eau douce et maréchal d'eau salée. — Les comtes Bruce; le célèbre maréchal, ami et confident politique de Pierre I, réputé sorcier dans le peuple russe; son frère Robert Bruce et le fils de celui-ci, le comte Alexandre; mariage de ce dernier avec la fiancée de Pierre II. — Le comte et la comtesse Jacques Bruce et leur fille unique 144

CHAPITRE V

Le premier comte Iagoujinski; origine de son élévation; ses vices odieux et ses grandes qualités. — Affreuse destinée de sa veuve. — Sottise de sa belle-fille. — Les comtes Ragouzinski; leur origine. — Le vice-chancelier baron Schafirow; vicissitudes de son existence. — Les Vessélovski; leurs vicissitudes. — Le maréchal Münich; ses grands talens, ses vices, les services importans rendus par lui à la Russie. — Son fils le comte Jean-Ernest. — Le baron de Münich, frère du maréchal. — Le maréchal Lascy. — Le famille Balk. — Les Balk-Polew. — Les Glück. — Les Schépélew; Dmitri Andréiévitch, grand-maréchal de la cour;

Pages

il protège sa famille; les comtes Schouvalow sont redevables aux Schépélew du commencement de leur élévation et de leurs richesses. — Les Kochélew. — Les Villebois; l'amiral-aventurier; son fils le grand-maître de l'artillerie. — Les Léontiew, redevables de leur fortune à leur parenté avec les Narychkine et les Golovkine. — Les Olsoufiew, *opritchniki* d'origine; le crédit de cour et les concussions de Mathieu Olsoufiew. — Les Séniavine. — Les Ivanow; le fils d'un concussionnaire dépouillé par un autre concussionnaire. — Makarow. — Le premier baron Tcherkassow; son courage civil. — Le baron Pospélow. — Les barons Soloview; leur immense fortune; la façon odieuse dont on amena leur ruine. 183

CHAPITRE VI

Le hetman Apostoll, sa famille. — Les Mouraview-Apostoll. — Les Grouchetski; leur alliance avec la famille des czars. — Causes de leur disgrâce et de la prospérité des Apraxine. — Les Pachkow; double origine de leur fortune, due, en partie à de loyales occupations industrielles, et en partie à l'espionnage. — Le *village du sang*. — Le sort tragique de ses propriétaires. — La famille Poltavtsow. — Les Démidow; origine honorable de leur immense fortune; opinion de Pierre I au sujet du fondateur de cette famille. — Trois autres familles de Toula élevées et enrichies par des travaux industriels aussi probes qu'honorables: les Batachow, les Louginine, les Massalow. — Etrangers au service de la Russie. — Keith; ses grands talens et ses vertus éminentes. — Il introduit la franc-maçonnerie en Russie. — Un coup d'oeil sur la renaissance de la franc-maçonnerie au dix-huitième siècle. — Départ de Keith pour la Prusse. — Le général Henning; sa probité et sa droiture. — Le comte de Weisbach. — Le général de Günther. — Les frères de Brigny. — Gannibal, le nègre de Pierre I; son existence agitée; ses talens; ses qualités; son caractère fougueux. — Les fils de Gannibal. — Origine des comtes de Vier. — Le premier comte Santi et son existence orageuse. — Le métropolitain Étienne Iavorski. — L'archevêque Théodose Ianovski. — Le célèbre archevêque Féofane Prokopovitch. — Luttes pour le patriarcat. — Intrigues des jésuites. — L'évêque Léon Iourlow; son existence agitée. — Les archevêques George Dachkow et Féofilakte Lopatinski; les malheurs de celui-ci 221

CHAPITRE VII

Pages

La Russie après la mort de Pierre I. — Le joug terrible qui pesait sur toutes les classes de la société. — La classe rurale. — Le brigandage dans les provinces. — Les dissidens religieux; causes de la puissance de leur propagande. — Le clergé orthodoxe; son ignorance; ses richesses d'alors, sa position d'esclave. — La noblesse au service. — La noblesse en province. — Les nobles, chefs de brigands : Iorjinski, Schenschine, les Dérévitski; le prince Kozlovski. — La dame Dourow à cheval à la tête des brigands. — La dame Bazilevski, dite Baziliha. — Histoire odieuse de deux frères brigands, les deux comtes de Vier. — Histoire tragique de Voropanow. — Le comte Hendrikow faisant raser et brûler un village. — Un gentilhomme en plaçant un autre dans un sac et le jetant à la rivière. — Les faussaires d'assignats. — La noblesse à Moscou. — La noblesse de cour à Pétersbourg . 260

CHAPITRE VIII

L'exil de Menchikow; sa grande existence à Pétersbourg; les infamies commises par lui au pouvoir; son admirable courage dans le malheur; sa mort chrétienne. — Rappel de ses enfans; mariage de sa fille avec le frère de Bieren. — Le fils et les petits-fils de Menchikow. — Le parti allemand. — Le parti russe. — Les aspirations constitutionnelles à la mode suédoise. — Ce qu'était la constitution suédoise à cette époque. — Erreur du parti russe, voulant la liberté pour la noblesse avec le maintien du peuple sous le joug du servage. — Influence des Dolgoroukow et leur égoïsme. — Genre de vie de Pierre II à Moscou. — Ses fiançailles avec la princesse Catherine Dolgoroukow. — Tristesse du jeune empereur. — Les Dolgoroukow perdent la tête de joie et d'orgueil. — Maladie de l'empereur, d'abord bénigne, puis incurable. — Tristesse du peuple; anxiété de la noblesse. — Folles visées des Dolgoroukow; ils ne veulent point écouter les sages conseils du vieux maréchal. — Ils confectionnent un testament impérial, et commettent un faux. — Mort de Pierre II. . . . 281

CHAPITRE IX

Agitation au palais après la mort de Pierre II. — Le conseil intime

Pages

suprême.—Le prince Dmitri Galitsyne parvient à faire décider l'élection de la duchesse de Courlande et la limitation du pouvoir impérial.—Réunion du *ghénéralitett.*—Liste de ces fonctionnaires en 1730 (tirée des papiers de M. Karabanow).— Les membres du conseil suprême rédigent un projet oligarchique, et l'envoient à la duchesse.—Irritation générale et fort légitime.—Les divers partis; négociations entre eux. — Projet Saltykow-Tatistchew. —Retour de Léontiew à Moscou. — Les *suprêmiers* se croient sûrs de la victoire.—Leur refus d'accepter le projet Tatistchew et même un autre, bien plus modéré encore. — Indignation générale.— Les *suprêmiers* offrent des concessions insuffisantes. —Arrivée de l'impératrice à Moscou.—Elle est tenue en charte privée par le prince Basile Loukitch Dolgoroukow; néanmoins, ses partisans trouvent le moyen de correspondre avec elle. — Mesures prises par la noblesse.— Journée du 25 février; péripéties successives et dénouement complétement inattendu. — Restauration du pouvoir absolu 304

CHAPITRE X

Exil du prince Basile Loukitch, du prince Alexis Dolgoroukow, de ses fils et frères; confiscation de leurs biens. — Mariage du jeune prince Ivan. — La princesse Natalie Borissovna. — Son enfance; son mariage; bassesse de ses parens, qui l'abandonnent complétement —Les courtisans russes de cette époque, de même que ceux d'aujourd'hui, se distinguent par une bassesse mongole doublée de lâcheté byzantine 331

Souvenirs de la princesse Natalie Borissovna Dolgoroukow, née comtesse Schérémétew 338

CHAPITRE XI

Les Dolgoroukow à Bérëzow. — Leur dure captivité. —L'excellent Bobrovski. — Mort de la princesse Alexis. — Méchanceté de son mari et sa mort. — Exil du maréchal, de son frère et de ses neveux. — Supplice de Stolétow; emprisonnement de Iélaghine; exil du prince Bélosselski. — Réclusion et mort du prince Dmitri Galitsyne. — Exil du prince Alexandre Tcherkaski. — Exil de mon trisaïeul et de sa femme; expulsion de l'abbé Jubé et départ du duc de Liria. — Audience de ma trisaïeule chez l'im-

Pages

pératrice Anne; soufflet et injures. — Rappel du prince Serge. — Machinations des ennemis de la famille Dolgoroukow. — Existence de la famille exilée à Bérëzow. — Embûches à eux tendues. — Arrestation du prince Ivan et de trente personnes avec lui. — Exils et supplices. — Les Dolgoroukow sont amenés à Novgorod. — Leur procès. — Supplices et exils. — Rappel de l'exil. — Le maréchal et son frère. — La princesse Natalie. — Ses fils. — La princesse Catherine, l'ex-fiancée impériale. — Sa dure prison et le caractère altier dont elle y fait preuve. — Son mariage; sa mort. — Le prince Nicolas. — Le prince Alexis; circonstances de son troisième mariage. — Le prince Alexandre; la *vendetta* de famille. — Ma trisaïeule; sa ruine par le clergé catholique; sa pseudo-abjuration. — Mon trisaïeul. — Mon bisaïeul; il est ruiné par sa tante. — Les frères de mon bisaïeul; le prince Alexandre. — Anecdote qui se rattache à sa mort. — Le prince Vladimir Serghéiévitch, ministre à Berlin. — Le prince Vladimir Pétrovitch, gouverneur des provinces baltiques . . . 359

CHAPITRE XII

L'impératrice Anne; son caractère, ses habitudes; son genre de vie. — L'*istopnik* Milutine. — Les six bouffons de cour: Balakirew, Lacosta, Pedrillo, le prince Nikita Volkonski, le prince Michel Galitsyne, le comte Alexis Apraxine. — Mariage de Pedrillo avec une chèvre. — Cruelle destinée de Galitsyne; son mariage avec une femme sauvage. — La maison de glace sur la Néva. — La position de ces malheureux bouffons de cour. — La princesse Anne de Brunswick, nièce de l'impératrice. — Son mari le prince Antoine-Ulric. — Bieren, sa naissance, sa carrière, son mariage. — De quelle façon il est élu duc de Courlande. — Sottise et hauteur de sa femme. — Mauvaise éducation de ses enfans, qui sont les enfans de l'impératrice Anne. — Sa lettre au maréchal duc de Biron et réponse de celui-ci. — Le caractère de Bieren, sa rapacité, les adulations dont il est entouré. — Les frères de Bieren. — Son fils aîné; le troisième mariage de celui-ci. — La descendance de Bieren. 377

CHAPITRE XIII

Etat épouvantable de la Russie sous le régime de Bieren. —

Pages

La rentrée des arrérages d'impôts. — La Russie mise au pillage. — Les *exécutions*. — Les férocités administratives. — Exils, brigandages, émigration en Lithuanie. — Espionnage. — Terreur générale. — Le poêle et l'aigle à deux têtes. — Exil d'un numismate. — Supplices; des hommes noyés et enterrés vivans. — Flagorneries de cour. — Cruautés envers les classes inférieures. — Le comte Douglas. — Familles allemandes influentes à Pétersbourg. — Les Mengden. — Les Keyserlingk; le comte Charles-Hermann. — Les Korff; les barons Jean-Albert, Jean-Nicolas et George-Fromhold. — Les Lieven; le château de Cremonen; le baron George-Reinhold. — Les Brevern. — Le comte de Balmaine. — Le comte Lœwendahl. — Le comte Browne. — Le baron de Schoënberg. — Le comte Fermor. — Le baron de Lübberas. — Le prince Basile Répnine. — Le maréchal Apraxine. — Volynski et ses amis: le comte Platon Moussine-Pouchkine, Soïmonow, Iéropkine, Hroustchow, Eichler et de La Suda. — Népluiew, l'ennemi de Volynski. 401

CHAPITRE XIV

Volynski devient ministre du cabinet. — Sa lutte avec Ostermann; ses imprudences. — Sa lettre à l'impératrice et ses propos sur le compte de Bieren. — L'affaire de Trédiakovski. — Mise de Volynski aux arrêts dans sa maison. — Son procès. — Sa translation à la forteresse. — Horribles tortures auxquelles lui et ses co-accusés se trouvent soumis. — Inanité des charges de l'accusation de lèse-majesté et cruauté épouvantable des juges. — Partialité de l'impératrice. — Composition du tribunal. — Il prononce une sentence atroce. — L'impératrice hésite; Bieren l'emporte. — Arrêt terrible. — Supplice de Volynski, Iéropkine et Hroustchow. — Belles et magnifiques paroles tracées par Catherine II sur le dossier de l'affaire Volynski. — Destinée des enfans de Volynski; destinée de Moussine-Pouchkine, d'Eichler, de La Suda et de Soïmonow. 441

CHAPITRE XV

Rondeau, ministre d'Angleterre et sa femme. — Madame Iouchkow, première femme de chambre de l'impératrice. — Finch, le successeur de Rondeau. — Le marquis de Botta, ministre d'Autriche. — De Suhm, ministre de Saxe. — Le comte Charles-

Pages

Maurice de Lynar. — Un condottieri du moyen-âge. — Le comte Roch de Lynar, frère aîné de Charles-Maurice. — Le marquis de La Chétardie. — La grande-duchesse Élisabeth, son caractère, ses moeurs, son genre de vie. — Le comte Lestocq. — Origine des Razoumovski, des Daragane, des Zakrevski petits-russiens. — Noble conduite des deux frères, maréchaux comtes Razoumovski. — Les Tarakanow. — Origine des comtes et princes Orlow. — Grande existence du comte Cyrille Razoumovski. — Ses descendans. — Origine des Pérovski. — Origine des princes Vorontsow et leurs ridicules prétentions généalogiques. — Origine des comtes Schouvalow. — Les Doubianski. — Origine des comtes Sievers. — Lialine. — Vojtchinski. — Tourtchaninow, fils naturel de l'impératrice Élisabeth. — Une dame à laquelle on attribuait la même origine 467

Annonce. 512

ERRATUM

Pages.

5. La première feuille de ces Mémoires venait d'être imprimée, lorsque le prince Basile Dolgoroukow cessa d'être le chef de la police secrète ; il est aujourd'hui grand-chambellan.

15, ligne 5, *au lieu de :* fille du célèbre maréchal prince Michel, *lisez :* la petite-fille du célèbre prince Basile Galitsyne, le ministre et l'amant de la czarine Sophie.

32. Étienne Glébow fut empalé à Moscou, sur la Place Rouge, devant le Kremlin, non au mois de décembre, ainsi qu'il est dit par erreur, mais le 15 (26) mars 1718; il expira le lendemain, non à 6 heures, mais à 7 ¼ heures du matin, après *seize heures de pal.* Il faisait ce jour-là un froid assez vif.

112, ligne 5, *au lieu de :* contemporainsi, *lisez :* contemporains.

147. Le premier comte Moussine-Pouchkine mourut en 1730, et non en 1729.

158, ligne 5, *au lieu de :* Zinkler, *lisez :* Malcolm Sinclair.

198. Immédiatement après la mort de Catherine I, au moment de la toute-puissance de Menchikow, Fédor Vésselovski adressa, en juin 1727, de Londres, une requête au conseil intime suprême pour solliciter une amnistie et l'autorisation de rentrer en Russie. Il eut un refus.

232. M. Jérébtsow, marié à mademoiselle Poltavtsow, se nomme André, et non pas Nicolas.

246. La deuxième femme du général Gannibal était une Schaesberg, et non une Sahaesberg, comme il a été imprimé par erreur.

250, ligne 7, *au lieu de :* Il laissa deux fils, Antoine et Michel, devenus des brigands célèbres, *lisez :* Il laissa quatre fils, dont deux, Antoine et Michel, devinrent des brigands célèbres.

P.-S. Une particularité caractéristique à ajouter à ces détails au sujet de ces deux comtes de Vier, c'est que leurs brigandages se trouvaient couverts, et par conséquent protégés, par la femme du procureur-général de l'empire, c'est-à-dire de celui-là même qui était le chef supérieur de tous les tribunaux de l'empire, par la princesse Hélène Nikitichna Viazemski!!! Elle était l'une des filles du second lit de cet affreux maréchal et procureur-général prince Nikita Troubetskoy, cet homme épouvantable (voyez pages 60 et 456). Elle était une concussionnaire effrénée, et son frère utérin, Pierre Héraskow (voyez page 456) se trouvait marié à la comtesse Élisabeth de Vier, la propre soeur des deux brigands!

398, ligne 13, *ajoutez :* Catherine II, en échange de l'abdication de Pierre Bieren du trône de Courlande, lui fit don d'une somme de cinq cent mille ducats, et lui assura, de plus, une pension viagère de cent mille thalers.

408, ligne 21, *au lieu de :* Anné, *lisez :* Anne.

440, ligne 18, au lieu de : *ober-sékréter*, lisez : *ober-sékrétar.*

451, ligne 20, *au lieu de :* cabine, *lisez :* cabinet.

Au sixième alinéa de la page 4, j'exprimai tous mes regrets de voir le jeune prince Michel Dolgoroukow attaché à l'administration de la police secrète. Je viens d'apprendre sa retraite de ce fâcheux emploi et sa nomination comme écuyer de la cour impériale. J'en suis fort aise : l'écurie, après tout, est encore préférable à la police.

Genève.— Impr. Russe, 40, Pré-l'Évêque.

MÉMOIRES

DE FEU LE PRINCE

PIERRE DOLGOROUKOW

TOME II

PREMIÈRE LIVRAISON

Publiés après la mort de l'auteur

PAR UN RUSSE

BALE ET GENÈVE

LIBRAIRIE H. GEORG, 10, CORRATERIE

1871.

GENÈVE. — IMPRIMERIE CZERNIECKI.

TABLE DES MATIÈRES

Page

AVANT-PROPOS. v

L'impératrice Anne. — Le procès de Volynski 1

Une voix de Sibérie, par Bieren 52

Mémoires de Stellin 62

L'époque de Catherine II (d'après les mémoires du grand-père du prince Pierre Dolgoroukow. 87

Les principaux favoris de Catherine II. 99

Ayant entrepris l'édition de la suite des Mémoires de feu le prince Pierre Dolgoroukow dont nous possédons les écrits inédits aussi bien que les divers documents historiques qu'il avait recueillis, nous croyons de notre devoir de prévenir nos lecteurs dès le début même de notre œuvre, de ce que la présente livraison ne correspond pas entièrement au premier volume, paru du vivant du prince, en ce qui concerne la forme et le caractère essentiel même de cette publication.

Malheureusement nous ne serons que trop souvent peut-être obligés d'y laisser des lacunes plus ou moins vastes que tous les écrits préparatoires et les annotations du prince que nous eussions pu nous procurer, ne suffisent pas pour combler. La mort a surpris notre auteur avant qu'il ait achevé la livraison que nous publions et dont le contenu sans doute lui aurait servi pour deux ou trois livraisons successives.

La vérité et rien que la vérité, tel sera notre devise, et nous laissons aux amis de la libre parole le soin de juger si nous nous sommes maintenus dignes d'elle.

En tête de notre livraison, nous dédions quelques pages à la mémoire de Pierre Dolgoroukow.

Le prince Pierre Dolgoroukow est né le 8 janvier 1817. Il appartenait par sa naissance à l'une des plus anciennes familles de Russie, une des plus illustres. En effet, il descend en ligne directe, masculine et légitime de la maison souveraine qui régna en Russie depuis le neuvième siècle jusqu'au seizième. Avec un grand nom, un esprit élevé, une raison forte, un caractère résolu, avec toutes ces qualités de cœur et d'esprit, rehaussées par un vieux et illustre nom, il pouvait prétendre aux carrières les plus honorables, les plus brillantes, les plus lucratives.

Ces carrières lui étaient d'autant plus largement ouvertes, que ses qualités naturelles, celles qu'il devait à ses ancêtres, il ne les avait pas affaiblies ni souillées aux tristes égarements d'une folle jeunesse. Toutes les passions qui brisent si douloureusement dans le cœur de l'homme les sentiments les plus hauts, les traditions les plus saintes, on ne peut pas les lui reprocher.

Mais qu'a fait le prince Dolgoroukow, alors qu'il lui était si facile de parvenir et aux honneurs et à

la richesse? Ce qu'il a fait: il a choisi modestement la carrière des lettres, et il a consacré sa vie à l'histoire et à la politique.

Comme écrivain jusqu'en 1843 cependant il n'avait rien produit encore. Ce n'est pas étonnant : à cette époque de 1843, il arrivait à 26 ans, l'âge des sérieuses études où commencent ces recherches, ces inéditions que plus tard l'intelligence pourra recueillir et condenser dans les productions utiles et dignes.

En 1843, il publiait sa première brochure: « Notice généalogique sur les principales familles de Russie. »

Après avoir quitté son pays, le prince Pierre Dolgoroukow vint s'installer à l'étranger pour suivre la carrière modeste d'un homme de lettres.

Voilà ce que nous trouvons dans les écrits inédits du prince :

« En 1859, j'émigrais. Mon émigration a été préparée de longue main : la première idée m'en était venue en 1852. J'avais d'abord formé le projet de passer à tour de rôle une année à l'étranger et une année entre Moscou et mes terres. En 1851, je demandais un passeport pour un voyage à l'étranger; le prince Orloff, chef supérieur de la police, me fit répondre qu'il ne croyait même point devoir en parler à l'empereur, étant sûr d'un refus. En mars

1852, l'empereur me permit d'habiter Pétersbourg dont le séjour m'avait été interdit depuis 1844.

En 1853, la guerre éclata : je ne voulus point émigrer pendant la guerre, c'eût été inconvenant.

L'empereur Alexandre II, en 1859, m'accorda la permission de me rendre à l'étranger.

En avril 1860, je fis paraître à Paris : « La vérité sur la Russie. » . . . . . .

. . . . . .

L'impératrice Anne.— Le parti allemand.—Encore une fois Bieren. —Ses intrigues.—Ses amis.—Le prince Ulric de Brunswick.— Bieren régent.—La conspiration de Golovkine.—Anna Léopoldovna et le grand duc Jean.— Bestoujeff.— Tcherkasski.— Münich.— Ostermann.— Arrestation de Bieren et sa chute.— Son exil.—Elisabeth.—Lestocq.—L'exil de la famille de Brunswick.—La chute de Lestocq et Bestoujeff.—Mort d'Elisabeth. — Le procès de Volynski. — Mémoires de Bieren ecrits en Sibérie (original).

L'empereur Pierre II attaqué de la petite vérole, mourut en 1730.

Si l'on avait suivi le testament de Catherine, le droit de succession n'était pas douteux; mais rien n'était stable depuis que Pierre I^er^ n'avait rien respecté. Suivant ce testament, la princesse Anne, épouse du duc de Holstein, et sa postérité, succédaient aux droits de Pierre II. Elle venait de mourir; mais elle laissait un fils, qui règna plus tard sous le nom de Pierre III. Personne alors ne parut songer à ce prince. Elisabeth était nommée après Anne; elle fut exclue. Vassili-Loukitch Dolgorouki représenta que le sceptre, passant entre les mains des femmes par le défaut de princes de la maison impériale, devait retourner à la branche aînée et être offert à l'une des filles d'Ivan, frère de Pierre I^er^. L'aînée de ces deux princesses, Cathérine, mariée au duc de Mecklembourg, avait quitté son époux en 1719, et se trouvait à Moscou. C'est ce qui lui fit donner l'exclusion, parce qu'on voulait

gagner du temps pour établir le nouveau système d'administration qu'on méditait. On prétexta que cette princesse engagerait la Russie dans des guerres ruineuses pour soumettre les droits de son époux, et on lui préféra sa sœur puînée, Anne, duchesse douairière de Courlande.

Mais avant de lui déclarer son élection, l'assemblée dressa plusieurs articles, dont on résolut de lui faire promettre l'observation. Il fut arrêté que la nouvelle impératrice ne pourrait sans l'agrément du haut conseil faire la paix, ni déclarer la guerre; mettre aucun impôt, ni disposer d'aucune charge; punir aucun gentilhomme, à moins qu'il n'eût été bien convaincu de crime; confisquer les biens de personne; disposer des terres de la couronne, ni les aliéner; se choisir un époux ou un successeur: c'est-à-dire qu'avec le titre de souveraine il ne devait lui rester aucun pouvoir, et qu'un empire longtemps despotique allait devenir une aristocratie.

Trois députés de l'assemblée, à la tête desquels était Vassili-Loukitch Dolgorouki, portèrent en Courlande ces articles à la duchesse, lui firent promettre de les observer, et de ne point mener en Russie Bieren, son favori et gentilhomme de sa chambre: elle promit tout ce qu'on voulut, bien résolue à ne rien tenir. En effet, Bieren arriva en Russie peu de jours après l'impératrice (1730): nous verrons quel rôle important il fut appelé à remplir.

«Diviser pour règner», telle fut la devise d'Anne: conseillée par Ostermann, elle en fit la règle de sa conduite. Elle sèma la mésintelligence dans le haut conseil, et sut y rendre suspects les Dolgorouki, en insinuant qu'ils n'avaient borné le pouvoir de la souveraine que pour exercer eux-mêmes une puissance illimitée. L'intrigue qui, en faisant annuler la convention signée par

Anne à Mittau et rendit l'impératrice absolue, avait été dirigée par Ostermann, fils d'un pasteur luthérien, et dévenu par ses talents chancelier de l'empire. Personne n'avait contribué plus que les Dolgorouki à limiter la puissance de la souveraine : ils furent arrêtés, et dispersés dans plusieurs endroits de la Sibérie. Catherine Dolgorouki, la fiancée de Pierre II, fut enfermée dans un couvent. Les princes Golitzine, qui avaient tenu les premières places dans le haut conseil, furent éloignés de la cour, et ne se relevèrent de leur disgrâce que sous un autre règne. Après avoir langui huit ans dans l'exil, la maison des Dolgorouki croyait toucher à la fin de ses malheurs, mais un ennemi secret forma une stupide accusation contre toute cette famille; les princes Vassili et Ivan périssent par le supplice de la roue, deux autres sont coupés en cinq quartiers, d'autres ont la tête tranchée.

Tant de cruautés furent l'ouvrage du sanguinaire Bieren.

A l'avènement d'Anne au trône, tous les principaux postes du gouvernement russe étaient occupés par des allemands, qui acquirent une influence de plus en plus grande sur les affaires de l'Empire.

Le chancellier Ostermann, si connu par ses intrigues, sous prétexte de maladie, ne voulait plus assister aux conseils de l'Empire et feignait de se cloîtrer dans la vie privée. Mais après l'arrivée de l'impératrice dans le village de Wseswiatskoïe, du fond de sa chambre à coucher Ostermann se mit à diriger les affaires et conserva une grande influence. Créé comte, il reprit toute son autorité du moment où l'autocratie fut sanctionnée. Au même rang avec lui marchaient Lœvenvolde, le gouverneur de St-Pétersbourg, Münich, Kaiserling, Korff, mais le plus

fort et le plus puissant fût Bieren, qui exerçait une grande influence sur l'impératrice.

Jean Ernest Bieren qui se faisait appeler Biron, né le 12 novembre 1690, avait eu pour grand-père un palefrenier de Jacques III, duc de Courlande.

Il avait été envoyé par son père à l'université de Kœnigsberg; au lieu d'étudier, il faisait le vaurien. Ayant triché au jeu, il fut rossé par ses camarades et obligé de fuir. En 1714 il se rendit à Pétersbourg pour y solliciter une place de gentilhomme de la chambre à la cour de la princesse héréditaire, femme du czarevitch Alexis.

Ayant essuyé un refus brutal, il en conçut pour la Russie et pour les Russes une haine sans pareille et qu'il lui fut donné plus tard d'assouvir de la façon la plus atroce. De retour à Mittau il se constitua le flatteur de Pierre Michaïlovitch Bestoujeff-Rioumine, grand-maître de la cour de la duchesse douairière Anna Ivanovna.

Le premier acte de la vie de cour de Bieren fut d'intriguer contre son bienfaiteur Bestoujeff: il le brouilla avec la duchesse sur l'esprit de laquelle le nouveau favori avait acquis, dès le premier moment, un empire extraordinaire. La duchesse envoya le baron Korff à Pétersbourg porter plainte, à son oncle Pierre Ier, contre Bestoujeff et confia à Bieren avec le titre de sécretaire et le rang de chambellan l'administration de sa cour et de ses affaires privées. Lorsqu'elle vint à Moscou en 1724 pour assister au sacre de l'impératrice, Bieren l'accompagnait et ce fut lui encore qui se trouva chargé en 1725 de la mission d'aller complimenter l'impératrice Cathérine sur son avènement au trône.

En 1737 s'éteignait la branche de la maison Kettler qui règnait sur la Courlande depuis l'érection de ce pays

en duché vassal de la Pologne en 1562. Pour les princes, besogneux et affamés, si nombreux en Allemagne où véritablement ils pullulaient, le petit trône de Courlande constituait un véritable paradis, aussi les prétendants y étaient-ils nombreux, et d'ailleurs chaque grande puissance avait le sien. L'électeur de Saxe, roi de Pologne Auguste III, voulait y placer son frère naturel, le célèbre comte Maurice de Saxe, maréchal au service de France, et il fut appuyé par la cour de Versailles. L'empereur Charles VI aurait eu envie d'y mettre l'un des princes de Brunswick-Bevern, neveu de sa femme, et ce choix se trouvait également appuyé par l'Angleterre, où règnait la branche cadette de la maison de Brunswick; enfin le roi de Prusse Frédéric-Guillaume postulait la couronne de Courlande soit pour son neveu le margrave de Brandebourg-Schwedt, soit pour l'un des margraves de la branche cadette de la maison de Brandebourg celle de Bayreuth. Mais Bieren trancha la question au moyen de troupes russes qui entrèrent en Courlande et occupèrent Mittau; le comandement de ces troupes se trouvait confié au beau frère de Bieren le général-major Auguste de Bismark, prussien d'origine, appartenant à une famille d'Allemagne très-ancienne, mais très-nombreuse et par conséquent fort pauvre. Il avait cherché fortune dans un mariage avec une sœur de M^me^ Bieren et grâce à la protection de son beau-frère, il fut admis au service de la Russie, où il devint général en chef.

Bieren n'avait guère beaucoup d'esprit, mais doué d'une immence finesse, très-habile à s'insinuer, consommé dans l'art des intrigues, ils avait parfaitement plaire à ceux qu'il ne pouvait terrifier. Son éducation avait été fort négligée, mais une heureuse mémoire lui permettait de se rappeller

de ce qu'il avait lu; il est d'ailleurs si aisé aux souverains et aux ministres, de ne point être pris pour des ignorants : ils peuvent toujours donner à la conversation l'impulsion qui leur covient. Bieren avait la passion des cheveaux : il passait des heures entières dans son manège et lorsque dans une conversation avec un diplomate étranger ou un grand personnage il se trouvait embarrassé de répondre à une question à lui adressée, il se mettait à parler des cheveaux.

Un ministre de l'empereur d'Allemagne à la cour de Russie le comte Ostein, lequel avait eu plusieurs démêlés avec le favori, avait essuyé des rudesses de sa part et ne pouvait le souffrir, disait : « lorsque le comte Bieren parle des cheveaux ou avec les chevaux, il parle comme un homme, mais dès qu'il se met à causer avec les hommes il parle comme un cheval ».

Bieren dans ses moments de gaieté, aimait à plaisanter; mais ses plaisanteries étaient généralement du plus mauvais goût et éminemment désagréables à ceux à qui elles s'adressaient. Ainsi un jour qu'il était de bonne humeur, ayant appris par la perquisition des lettres qu'un courlandais, un baron Sacken, avait écrit à l'un de ses amis en exprimant son étonnement de ce que le duc se permettait d'envoyer en Sibérie sans jugement des gentilshommes courlandais, il donna ses ordres : Sacken fut saisi et apprît qu'on allait le conduire en Sibérie. On lui banda les yeux, on le plaça dans une kibitka (trainaux) couverte, et l'on se mit en route. L'on voyagea pendant trois semaines; Sacken avait toujours les yeux bandés; enfin un matin en se réveillant, il sentit son véhicule immobile sur place; il appela, personne ne répondit. Il ôta son bandeau : point de gardien, point de postillon, point de

chevaux; en jettant les yeux autour de lui, il s'aperçut se trouver à deux pas de sa maison. Il se hâta d'y courrir et il prit connaissance d'une lettre envoyée par le secrétaire du duc. Cette lettre lui annonçait que si, à l'avenir il exprimerait son étonnement sur l'envoi sans jugement des Courlandais en Siberie, il y serait expédié lui-même pour leur tenir compagnie.

Sa dûreté, sa cruauté n'etaient égalées que par son extrême avidité; il aimait le luxe et disposant à sont gré de la caisse d'état en Russie, il lui était facile de satisfaire ce goût. Mais sa cruauté, le mépris de l'humanité inné en lui, le portèrent à avoir recours pour satisfaire son avidité aux moyens les plus dures, les plus affreux. La nation russe fut litteralement pillée par lui. Son homme de confiance l'israélite Lippmann qu'il avait fait nommer banquier de la cour, vendait ouvertement au profit de Bieren les places et les grâces, et faisait également de l'usure, de compte à demi, avec lui. La position interieure de la Russie était affreuse sous le régime de Bieren : à la cour et dans les deux capitales l'on tremblait au seul nom de ce tyran; dans les provinces les habitants étaient ruinés, la classe rurale surtout; l'espionage se trouvait porté à un degré de développement jusque-là inouï.

Tant que Bieren ne fut qu'un simple attaché à la cour de la duchesse de Courlande son ambition se bornait à désirer d'être inscrit sur les listes de la noblesse courlandaise, mais ses démarches restèrent sans succès. Une fois Anna Ioanovna montée sur le trône, les prétentions de Bieren devinrent plus hautes et il réussit dans toutes ses entreprises. Toutes les cours amies de celle de Russie se presssèrent de lui envoyer des décorations, des pensions, de l'argent. Il était naturel que Bieren reprit son ancienne idée de devenir duc de Courlande.

Il profita surtout de son l'influence sur l'impératrice, qui pendant son séjour en Courlande ne se mêlait en rien des affaires de cette province, ce qui lui gagnait beaucoup d'amis dans la noblesse. Après son avènement au trône, elle employa encore des moyens plus efficaces de s'attacher les courlandais, en partageant ses terres et ses propriétés entre ses favoris. Quelques uns, comme par exemple, les Korffs et Kaiserling furent appelés aux postes les plus importants de l'empire. Toutes ces grâces se faisaient par l'intermédiaire de Bieren et servaient ses intérêts personels. Malgré son premier refus, le congrés de Mittau, consentit à nommer Bieren noble courlandais. Ce titre procurait à Bieren le moyen d'acheter en Courlande des terres et de gagner des amis. Puis, quand Auguste III chercha la protection de la Russie pour monter sur le trône de Pologne, il brigua les faveurs de Bieren, qui les lui accorda entièrement à la condition qu'Auguste l'aiderait à dévenir duc de Courlande.

La vérité historique nous oblige de faire remarquer que les prétentions de Bieren sous ce dernier rapport, étaient tout-a-fait d'accord avec celles du gouvernement, qui désirait absolûment dans la personne du duc de Courlande voir un homme fidèle à la Russie et dépendant d'elle. De ce coté Bieren était justement l'homme qui offrait le plus de garanties : il était par ses fonctions de chambellan, tout-à-fait dépendant du gouvernement russe. Les évènements le favorisèrent : le vieux duc de Courlande mourût sans laisser d'enfants, Bieren le remplaca. Son ambition personnelle était satisfaite c'est bien vrai; mais en même temps il faut avoûer que le premier pas pour annexer la Courlande au gouvernement russe était fait également.

Pendant que Bieren dévenu de plus en plus puissant,

en 1732, arrivait à St-Pétersbourg le duc Antoine Ulric de Brunswick en qualité de fiancé d'Anna Léopoldovna, nièce de l'impératrice. Ce prince qui n'était pas beau et qui avait un caractère très-timide, ne plaisait ni à l'impératrice, ni à sa fiancée. Mais pour être agréable à la cour d'Autriche, avec laquelle le prince était lié, on le retint en Russie jusqu'à la majorité de sa fiancée.

La position de ce malheureux prince était des plus pénibles : la somme qui était mise à sa disposition était suffisante pour un homme dans la vie privée, mais elle ne lui permettait point de se montrer en qualité de membre de la famille impériale. Il voyait partout autour de lui des jeunes gens qui le dépassaient par leur qualités personnelles et par leur position. Entre eux brillait surtout le jeune et beau comte Lynar, ambassadeur de Saxe, aux sentiments duquel Anna Léopoldovna était très-sensible. Malgré cela le mariage du prince Ulric avec Anna Léopoldovna fut célebré en 1739 et de ce mariage naquit le prince Jean, connu sous le nom de Jean III. Le prince-père se croyait au comble de la félicité, d'après toutes les prévisions le scèptre de Russie devait tomber entre les mains de sa femme ou de son fils.

La santé de l'impératrice inspirait tous les jours de plus en plus d'inquiétude, elle s'installa pour la saison d'été de 1740 à Peterhoff et ne quitta plus la chambre.

L'impératrice n'était pas décidée encore au sujet de l'héritage au trône, mais Ostermann pressait la souveraine de hâter cette décision, en disant qu'il fallait immédiatement désigner l'héritier et il dirigeit les idées de l'impératrice dans le sens du jeune prince Jean. Anna Ioanovna donna son consentement, et par un manifeste, ce prince fut déclaré héritiér du trône. Le parti allemand célébrait

son influence sur les affaires et Bieren se croyait déjà bien avancé dans ses prétentions ambitieuses. On se mit ensuite à examiner la question de savoir qui dirigerait les affaires de l'empire pendant la minorité de Jean. La princesse Anna Léopoldovna était convaincue que ces fonctions lui seraient confiées, comme mère et tutrice naturelle de l'empereur, mais en même temps Bieren espérait que le titre de régent ne lui échapperait pas. Dans ses aspirations il était aidé par le nouveau ministre du cabinet Bestoujeff-Rioumine et son associé le prince Tcherkasski.

Pour en finir au plutôt, Bieren invita chez lui quelques gens connus par leur importance. Bestoujeff prévint chacun des invités de quoi il s'agissait et à quelle réponse s'attendait le duc. On arriva aux appartements occupés par Bieren et on joua une infâme et répugnante comédie, hors la présence du public bien entendu. Il n'y avait là que de lâches comédiens. Les premiers rôles dans cette comédie étaient remplis par Bieren et Bestoujeff. Ce dernier dit à Bieren : « il n'y a que V. A. qui puisse et doive être régent de l'empire ». Bieren fit mine de refuser le titre, tant convoité par lui. Tcherkasski, Münich, Lœvenvolde, se mirent à supplier le duc de donner son consentement, disant que c'était le désir le plus sincère de la Russie toute entière. Bieren gardait encore son masque et refusait; alors Bestoujeff et Münich imaginèrent une proclamation qui exprimait le prétendu vœu de toute la Russie de voir Bieren élevé au poste de régent de l'empire. Cette proclamation était présentée à l'impératrice, qui après l'avoir lue, l'a placée sous son coussin en disant : « c'est bien, nous verrons ».

Le temps s'écoulait, et avec lui l'impératrice s'éteï-

gnait visiblement; elle semblait avoir oublié la proclamation. En craignant, que l'impératrice ne mourût avant d'avoir signé le manifeste, Bieren, cet audacieux intrigant, avait l'impudeur de se rendre auprès de la souveraine mourante et de lui demander une signature approbative sur la proclamation, la trompant comme il trompait le peuple. Elle signât, en disant à Bieren : « je te plains, tu précipites toi-même ta chute ». Nous verrons plus tard avec quelle promptitude ces paroles se sont réalisées.

Quelques heures après (17 octobre 1740) l'impératrice mourut et Bieren fut proclamé régent de l'empire.

Pendant les 10 années du règne d'Anne il n'y eût qu'une mesure gouvernementale digne d'approbation : la création par le soin du feldmarechal Münich d'un corps de cadets ce qui en ce temps-là constituait un veritable service rendu à la civilisation.

Le lendemain la Russie était effrayée de savoir qu'elle allait être gouvernée par un homme, accusé par la voix populaire d'être la cause de toutes les oppressions et de tous les malheurs intérieurs. Bieren de son côté savait parfaitement bien de quels sentiments était animée pour lui la nation russe et c'est pour cela qu'il se hâta de faire paraître un manifeste par lequel les serfs étaient affranchis du payement des impôts pendant 4 mois.

Pendant la régence de Bieren la fuite des paysans était fort habituelle en Russie; même sous le règne le plus doux de cette époque celui de Pierre II, nous voyons les propriétaires des districts de Penza, Simbirsk, Arsamas, Alatyr, Saransk et autres porter plainte à l'empereur en 1728 de ce que dans les propriétés ci-devant au prince Menchikoff, au district de Samara, et dans les propriétés de Narychkine au district de Penza, vivait un grand nom-

bre de fugitifs, ayant fuit leurs seigneurs; l'on peut juger à quel point l'usage de s'enfuir, vagabonder et brigander se développa sous le joug atroce du regime-Bieren.

L'aide de camp du feldmaréchal Münich, Manstein, celui qui avait arrêté Bieren, dit dans ses mémoires: «les anciens Russes avaient trouvé en Pierre II un prince tel qu'ils le souhaitaient, puisqu'il avait quitté Pétersbourg et les avait ramenés à Moscou; toute la Russie nomme encore à présent ce règne l'époque la plus heureuse qu'elle ait eu depuis un siècle. L'empire était en paix avec tous ses voisins; l'on ne forçait personne de servir dans les troupes, chacun pouvait jouir tranquillement de son bien et même l'augmenter. A l'exception de quelques grands qui étaient jaloux de la puissance des Dolgoroukoff, tout le reste de la nation se trouvait contente. La joie règnait sur tous les visages; le trésor se remplissait, et la ville de Moscou commençait à se relèver de l'état de décadence où Pierre I^er^ l'avait réduite par le goût qu'il avait pour Pétersbourg. Il n'y avait que l'armée et la marine qui dépérissaient et auraient été entièrement ruinées, si ce règne avait duré encore quelques années sur le même pied».

Manstein habitant la capitale, voyait les choses trop en beau, et ignorait les souffrances des serfs dans les provinces. Néanmoins, le règne de Pierre II fut incontestablement le plus doux de tous ceux du XVIII siècle en Russie, celui de Cathérine II excepté.

Le clergé humilié et écrasé se trouvait prosterné aux pieds du gouvernement. Les prélats flagornaient Bieren et prononçaient des sermons respirant la platitude la plus abjecte. Parmi ces prélats flagorneurs se distinguait Ambroise Juschkiewitch, lequel plus tard, sous le règne d'Elisabeth, en chaire, en pleine chapelle de cour fit une

sortie des plus virulentes contre ces Allemands par lui encensés sous le règne d'Anne.

L'ignorance profonde où se trouvait plongé le clergé à cette époque obligeait le gouvernement à choisir les prélats parmi les Petits-Russiens et même parmi les sujets polonais orthodoxes. Ambroise Juschkiewitch était moine-prêtre au couvent orthodoxe du Saint-Esprit à Vilna; appelé en Russie en 1734, il fut nommé abbé du couvent de Simonovsk à Moscou; sacré 18 mois après comme évêque de Vologda et de Béléozersk et ensuite nommé membre du synode. Fin, rusé, insinuant et plat, aprés avoir flagorné Bieren, il trouva le moyen après l'avènement d'Elisabeth au trône, de se faire nommer archevêque de Novgorod et de St Pétersbourg, il mourut en 1745.

En même temps quelques régiments d'infanterie, en garnison dans les environs de la capitale furent appelés à Pétersbourg. Les régiments de la garde Préobrajenski et Semenovski furent réorganisés. Des simples soldats passèrent dans les régiments de la ligne avec les grades d'officiers.

Plus suspect que jamais, Bieren avait recours à l'espionage. Ses plus dévoués complices, Bestoujeff, Bismark Albrecht, étaient obligés de lui rapporter tout ce qui se passait et se disait dans la societé. Les agents de Bieren étaient répandus partout, et il n'y avait pas un homme en Russie, qui ne tremblât devant la perspective de son courroux. Dans les provinces un seul mot de blâme suffisait pour être arrêté, ou même envoyé à Pétersbourg.

La méfiance de Bieren n'était pas sans fondement. Il pouvait sans doute gagner ou duper l'esprit de quelques gens, mais cela ne suffisait pas pour le sauver du péril

d'être renversé. L'expérience ne tarda pas à se réaliser. Le prince Golovkine, fils de l'ancien chancelier, était un homme plus indépendant que son père qui ne se cachait point pour exprimer son mécontentement au sujet de Bieren; toute autre personne peut-être n'aurait pas échappée au bras de Bieren, mais Golovkine avait épousé la princesse Ramodanowski sœur-germaine de l'impératrice.

Dans les salons de Golovkine on parlait souvent de l'infâme comédie, qui avait été jouée par Bieren et ses complices pour placer entre les mains de ce dernier la régence de l'empire. Les amis de Golovkine tombèrent d'accord de protester contre la nomination de Bieren et de remettre les fonctions de la régence de l'empire à la princesse Anne.

Mais pour réussir dans cette entreprise, il fallait le concours de quelques personnes puissantes. Golovkine lui-même étant malade ne pouvait servir ses amis par ses actes, mais il leurs a conseillé de se confier à Tcherkasski, sans savoir probablement que celui-ci était le plus plat valet de Bieren. On choisit comme intermédiaire un certain lieutenant-colonel Poustoschkine, qui se rendit immédiatement chez Tcherkasski, lui expliqua sa mission et le pria d'aider cette entreprise; mais ce dernier, le plus habile espion de Bieren lui repeta les paroles de Poustoschkine, après quoi le colonel fut arrêté et enfermé dans la forteresse, où il dévoila le complot et ses complices à l'exception de Golovkine, fait digne de remarque.

La commission d'enquête découvrit que Poustoschkine avait des complices parmi les officiers du régiment de Semenovski, qu'il avait des fréquents rapports avec leur colonel - lieutenant, le prince Antoine, aussi l'un des

ennemis de Bieren. Ce dernier après avoir obtenu ce renseignement, eut un entretien très-violent avec le prince, qui tout étourdi, grace à la faiblesse de son caractère voulait quitter le commandement du régiment et même la Russie. Toujours poussé par la méchanceté et l'infâmie de son caractère, Bieren conseilla au prince de ne pas sortir de chez lui, lui alléguant le danger de devenir victime de la colère du peuple.

Le besoin de dominer de Bieren était exalté, au point d'intriguer pour faire monter sur le trône le duc de Holstein fils de la cesarevna Anna Petrovna, qui inspirait des inquiétudes à Münich. Pour connaître plus sûrement le véritable plan de Bieren, Münich lui disait un jour que la cesarevna avait souvent des entretiens secrets avec l'ambassadeur de France. Bieren l'écoutait avec indifférence et cette indifférence confirmait Münich dans ses soupçons. Le vieux maréchal n'était pas vu avec faveur par Anna Léopoldovna : elle ne pouvait lui pardonner l'appui qu'il avait prêté à Bieren. Mais sa finesse trouva bien vite les moyens de modifier les idées de la princesse à l'aide de son frère, maréchal de la cour de Brunswick et de son fils, qui était marié à Julie Mengden, l'amie la plus intime et la favorite de la duchesse.

Trois semaines environ après la mort de l'impératrice, Münich se trouvant un jour chez la duchesse, démontrait jusqu'à l'évidence, que ni elle, ni son mari ne seraient jamais hors de danger, tant que durerait la régence de Bieren.

— « Mais que faut-il faire? » — demanda la duchesse.

— « Il faut arrêter le régent; dites un seul mot et je l'amène à vos pieds »—repliqua Münich.

La duchesse répondit que ce serait la réalisation de son vœu le plus ardent et qu'elle était prête à faire tout ce qui dépendrait d'elle.

— « Alors je vous donnerai quelques officiers et soldats de confiance, mettez-vous à leur tête et faites arrêter Bieren dans sa demeure ». — Mais la duchesse était trop faible pour une action si résolue : elle conçut bientôt des hésitations et finit par confier l'exécution à Münich. On décida d'agir la nuit suivante.

Münich dînait chez Bieren, il passa toute la journée chez lui. On dit que Bieren était très-pensif et distrait. Le moment approchait . . . . . .

. . . . . .

A deux heures, après minuit, il fait venir son aide de camp Manstein et se rend avec lui au palais d'hiver, où il entre par une porte, qu'on avait laissé ouverte exprès pour la circonstance. Il passa immédiatement dans la chambre de Julie Mengden et demanda à être annoncé à la duchesse. En même temps les officiers de service du palais étaient invités par Manstein à se présenter dans les appartements de la duchesse.

Quand tout fut préparé, la duchesse sortit de sa chambre et dit aux officiers qu'ils devaient suivre le feldmaréchal pour arrêter le régent Bieren, cet objet de la haine de tous, qui habitait dans ce moment le palais d'été.

S'arrêtant à quelque distance, Münich envoya chercher les officiers qui étaient de service auprès de Bieren, et dès la première parole, ils déclarèrent consentir à ne pas s'opposer à l'arrestation du duc. Ensuite Manstein avec 12 grénadiers entra dans les appartements de Bieren et l'arrêta sans aucun obstacle. Les sentinelles

restèrent immobiles. La même nuit Bieren fut conduit à la forteresse de Schlüsselbourg, et enfermé ainsi que Bestoujeff, arrêté en même temps.

La princesse Anna Léopoldovna fut proclamée régente.

Après avoir fini avec le régent et le chancellier, on s'occupa des affaires du gouvernement. Il s'accomplit alors un fait très-hardi. Rentré chez lui le feldmaréchal envoya chercher le baron Mengden et son fils et ces trois personnes se mirent à décider du sort de l'empire.

Il fut convenu que l'on décorerait la duchesse du cordon bleu, et que l'on donnerait à Münich le titre de généralissime. Mais le fils de Münich fit remarquer qu'il était plus convenable de laisser ce titre pour le père de l'empereur, et de confier au feldmaréchal le poste de premier ministre, suivant l'exemple de Richelieu et de Mazarin. Münich, quoique cette décision le contrariât au point d'appeler son fils imbécile, fut obligé de donner son consentement, mais ensuite s'élèva la question de savoir ce qu'on devait faire d'Ostermann et du prince Tcherkaski. Après de longues combinaisons et de longues discussions, on promut le premier au rang du grand-amiral, tandis que l'on conservait au dernier le titre du premier chancellier. Münich et Mengden agissaient tous deux en tout cela comme s'il s'était agi de leurs propres affaires.

Après avoir recompensé les personnages les plus importants, le nouveau gouvernement se mit à punir ses ennemis, et commença par nommer une commission d'enquête destinée à agir selon sa volonté. Entre autres, Bieren fut accusé de ne pas avoir fréquenté souvent l'église. Après avoir maltraité et torturé les complices de Bieren, la commission rendit une sentence, qui condam-

nait le duc à être exilé à Pelym ; les autres accusés furent absous.

Cependant la régence d'Anne Léopoldovna n'était pas dans une situation bien assurée. Dès les premiers jours recommencèrent les intrigues entre les représentants de différentes branches du gouvernement. Münich intriguait contre le duc Antoine. D'un autre côté les aveux de Bieren et de Bestoujeff devant la commission d'enquête compromettaient beaucoup Münich, en fournissant les preuves, que le feldmaréchal, peu de temps avant l'arrestation de Bieren, avait fait des démarches pour renverser la famille de Brunswick. Enfin Ostermann ne voulait point accepter la position de subordonné du premier ministre. Ce courtisan très-habile et rusé parvint à balancer le crédit de Münich, qui fut bientôt disgracié et reçut son congé, sans qu'il lui fut conservé le moindre droit à se mêler aux affaires du gouvernement.

La régente était très-contente de se débarasser du feldmaréchal, qui possédait un caractère extremment faux et qui était l'agent constant de toutes les intrigues de la cour. Malheureusement la disgrâce de Münich fut accompagnée, pour ainsi dire, d'un nouveau mal.

Ostermann dévenu dès lors tout puissant, abusa du caractère faible de la régente. Anna Léopoldovna n'aimait point le travail ; elle était paresseuse et n'aimait à se livrer qu'au plaisir. Elle passait tout son temps dans les appartements du palais d'hiver dans la société de la famille Mengden, du comte Lynar, du marquis Botta et celle de l'ambassadeur anglais Fintsch.

L'exemple suivant nous donne une preuve éclatante de la façon dont usait Anna Léopoldovna dans la direction des affaires de l'empire : un certain conseiller d'état

Timiriaseff, un individu tout-à-fait inconnu, se présenta un jour chez Julie Mengden et lui dit que le manifeste, sanctionnant la régence d'Anna Léopoldovna, blessait beaucoup la susceptibilité de la duchesse, car il donnait à celle-ci les mêmes droits qu'à Bieren. C'était une intrigue visiblement dirigée contre Ostermann, l'auteur du manifeste. Ces paroles furent repetées à la régente.

Sans connaître Timiriaseff, sans avoir même entendu jamais parler de lui, la régente le reçut en audience et lui parla tout amicalement de son mécontentement à l'égard d'Ostermann.

« Allez, disait Anne à Timiriaseff, comme à un homme digne de la plus grande confiance, et composez deux manifestes dans la manière dont on les rédige d'ordinaire. Dans le premier vous direz, que les duchesses, aussitôt leur majorité, doivent monter sur le trône, quand l'empereur meurt, sans laisser de frères héritiers; quand au deuxième manifeste, rédigé dans le même sens, il doit me proclamer impératrice en cas de mort de l'empereur.

On ne peut pas voir cette manière de gouverner, sans que l'attention ne soit éveillée. Nous ne croyons point qu'il y ait jamais eu un exemple, que des manifestes, sanctionnant la loi d'héritage du trône, soient écrits par des gens incapables et surtout complètement inconnus. Quelle fut la fin de cette affaire ? Il arriva que Timiriaseff n'ayant jamais rien écrit de sa vie, s'adressa à un simple copiste qu'il chargea de la rédaction. Les deux documents en questions sont donc les chefs-d'œuvre d'un copiste!!!

Pendant qn'on était en train de suivre les bons conseils d'un individu tel que Timiriaseff, on ne remarquait point que l'orage approchait rapidement d'un autre côté.

L'homme le plus influent de la petite cour d'Elisabeth

était son chirurgien, un aventurier d'origine française. Son père un champenois, se prétendant gentilhomme, nommé Lestocq d'Helvêque, abandonna la France après la révolution de l'édit de Nantes. Il vint se fixer en Allemagne à Zelle, où il fut barbier d'abord, chirurgien ensuite, à la cour de Georges-Guillaume, dernier duc de Brunswick-Zelle. Ce fut à Zelle que vint au monde, le 29 avril 1692 Jean Hermann Lestocq dont il est question ici. Après avoir fait des études et y avoir acquis des connaissances sérieuses, il vint en 1713 chercher fortune à Pétersbourg, où Pierre Ier le nomma chirurgien de sa cour.

Lestocq était un homme d'infiniment d'esprit, d'une grande fécondité de paroles, fin, rusé, insinuant, intrigant au plus haut degrés, d'un applomb imperturbable, blagant de façon à en remontrer à une demie douzaine de Gascons, mentant comme un arracheur de dents; avec cela gai, plaisant, bouffon, contrefaisant les gens à merveille, le compagnon de table le plus amusant que l'on puisse voir, aimant la bonne chère, passionné pour le vin.

Le goût de Lestocq pour la bouteille devait le faire apprécier par un grand nombre de ses contemporains et non point en Russie seulement. A cette époque l'on buvait beaucoup en Allemagne. Ainsi à la cour du roi de Prusse Frédéric Guillaume Ier l'on se grisait à un tel point qu'un jour à souper le maréchal comte Flemming prit sur ses genoux la comtesse Dœnhoff, maîtresse du roi, en présence de ce prince et se mit à l'embrasser, la comtesse riant aux éclats et faisant tomber la perruque du maréchal! Ce même roi de Prusse s'étant rendu à Dresde avec son fils le prince royal pour y faire une visite à Auguste II roi de Pologne et électeur de Saxe,

celui-ci après souper invita la Formera, danseuse italienne du théâtre de Dresde, à entrer dans la chambre dans l'état où Eve se promenait en Paradis et sans la feuille de vigne, le roi de Prusse pour éviter à son fils d'admirer la Formera sous cet aspect lui mit son chapeau devant les yeux!

Lestocq n'avait, ni foi, ni loi; il était capable de toutes les bassesses, de toutes les perfidies, de toutes les noirceurs; pour lui, calomnier, desservir les gens, c'étaient des pêchés véniels. Méchant, dur, vindicatif, il poussait la vengeance jusqu'à la cruauté et jamais la pitié n'approcha de son cœur.

Lestocq dévenu veuf de sa première femme, épousa une certaine Alida Müller d'une basse extraction, dénuée d'esprit, aux manières communes et vulgaires. Lui-même d'ailleurs, avait l'habitude de la mauvaise compagnie, des goûts fort vulgaires, un langage trivial et cynique, mais très-spirituel. Alida Müller mourut en 1743, au plus fort du crédit et de la puissance de son mari, crédit et puissance qu'elle exploitait largement ainsi que lui, en se faisant payer de tous les côtés; elle mourut peu de mois avant la nomination de son époux comte du saint-empire. Après 4 années de veuvage, Lestocq convola en troisièmes noces : il épousa la baronne Auror Mengden, laquelle accepta sa main dans l'espérance d'adoucir le sort de ses trois sœurs et de son cousin germain. Dorothée de Mengden, comtesse de Münich, belle fille du feldmaréchal partageait l'exil de son époux, Jacobine partageait celui de la famille de Brunswick, Julie se trouvait exilée en province et le baron Charles Louis de Mengden gémissait en Sibérie.

Au lieu de réussir, la destinée reservée à la femme de

Lestocq fut celle de partager le long exil de son mari, exil succédant à une faveur de la cour telle, que le vieux maréchal Dolgoroukoff, président du collège de la guerre, avait l'habitude de répondre aux officiers d'origine allemande venant solliciter une faveur quelconque : « allez donc vous adresser à Lestocq, c'est le Dieu des Allemands en Russie ».

Dévenu médecin de la grande duchesse Elisabeth, Lestocq, avait très-souvent des entrétiens intimes avec les ambassadeurs de France et de Suède. Le tout puissant Ostermann et le comte Lynar, qui voulait dévenir tout puissant, recevaient bientôt des renseignements sur ces entretiens. Ils se rendirent alors chez la régente, en exposant la nécessité d'enfermer la grande duchesse Elisabeth dans un couvent, mais Anna Léopoldovna n'acceillit pas cette proposition et promit toutefois d'avoir une explication avec Elisabeth. Cette explication eut lieu le 23 novembre, lors d'une réunion tenue au palais d'hiver. Anna Léopoldovna, causant avec Elisabeth, lui dit qu'elle était très-bien informée au sujet d'entretiens secrets entre Lestocq, de Chetardie et Nolcken.

« Prévenez le (Lestocq) disait Anne, que si ses intrigues ne finissent pas, je le ferais arrêter ».

Après être rentrée chez elle, Elisabeth fût très-agitée et émue ; elle envoya chercher en hâte son médecin et lui répèta les parolles d'Anne. Il était près de minuit quand on vint annoncer l'arrivée de 7 grenadiers du régiment Préobrajenski, qui demandaient à être presentés à la grande duchesse.

« Nous nous mettons demain en marche pour la guèrre (contre la Suède). V. A. reste entre les mains de ses ennemis. Il n'y a pas une minute à perdre », disaient les soldats.

Le matin s'approchait et la grande duchesse ne savait encore que faire. Lestocq ne tarda pas à arriver, mais au lieu de demander comme d'habitude à Elisabeth des nouvelles de sa santé, il appella son attention sur le danger qu'elle courait ainsi que lui même.

Lestocq trouve sur la table une carte, y dessine une roue et une couronne et présentant cette carte à la princesse : «point de milieu, Madame, dit-il : l'une pour vous et l'autre pour moi». Cette brusque sortie fixa les irrésolutions d'Elisabeth. Elle se decida. Il fut convenu qu'on agirait dans la nuit du 24 novembre. Quand tout fut prêt Lestocq se présenta de nouveau.

Deux traineaux stationnaient devant la porte. Dans le premier traineau montèrent Elisabeth, les deux gentilshommes Schouwaloff, le chambellan Worontzoff, puis Lestocq; l'autre était occupé par des gens choisis parmi les plus fidèles. Le cortège arrivé bientot à la caserne du régiment Preobrajenski, se dirigea de là vers le palais d'hiver et au bout d'une heure environ, tout était fini. Anna Léopoldovna, le duc Antoine, le jeune duc Jean, ainsi que Münich, Ostermann, Lœvenvolde, Mengden et le malheureux auteur des manifestes Timiriaseff furent arrêtés et Elisabeth fût proclamée impératrice.

Le parti allemand déjà bien amoindri par la disgrâce de Bieren, fût complètement ruiné par la chute de Münich et d'Ostermann. Le trône ne fut plus entouré que par des russes : Worontzoff, Schouvaloff, Iefimowski, Apraksine, Narychkine... Le vieux feldmarchal Dolgoroukoff fût rappelé de son exil pour occuper le poste de président du collège militaire. Mais celui qui devint tout puissant fût Bestoujeff-Rioumine, homme très-capable, mais dont les principes de morale éloignaient la confiance,

comme nous le verrons tout-à-l'heure aussitôt l'avènement d'Elisabeth au trône, Alexis Bestoujeff-Rioumine fut nommé ministre du cabinet. Auparavant il avait été des longues années comme un étranger, attaché tantôt à l'une, tantôt à l'autre ambassade. Ce qui lui avait fourni le moyen d'acquérir quelques notions de politique européenne. Appelé par Bieren en Russie, Bestoujeff fût son plus fidèle serviteur tant que le régent conserva sa toute-puissance; mais dès qu'il tomba dans la disgrâce, et qu'il fut arrêté, Bestoujeff commença à faire des aveux contre lui. Un seul exemple nous montre déjà suffisament les principes moraux du caractère de Bestoujeff. Etant encore tout jeune homme et se trouvant attaché à la cour de Hanovre, il avait des rélations sécrètes avec le czarevitch Alexis et voulait le servir contre son père. L'élévation d'un individu pareil est presque incompréhensible. Divers historiens russes veulent nous prouver à tout prix, que le gouvernement avait besoin de Bestoujeff, mais nous ne sommes pas du même avis. Cependant Bestoujeff pendant une longue serie d'années dirigea le soit disant ministère des affaires etrangères et exerça une grande influence sur la politique russe.

Parlons maintenant des personnes qui furent arretées dans la nuit du 24 novembre. Pour les juger on a formé une commission d'enquête, qui decouvrit que Münich et Ostermann avaient conseillé l'un à Bieren et l'autre à la régente d'enfermer Elisabeth dans un couvent; entre autres choses, on accusa aussi Münich d'avoir perdu beaucoup de troupes pendant l'attaque d'Otschakoff. Sur cette inculpation, qui du reste n'avait le moindre fondement, le vieux feldmaréchal s'adressant à un de ses inquisiteurs le prince Troubetskoy lui dit: «Oui! ma

seul faute était de ne pas t'avoir pendu comme le plus grand voleur de l'armée»(*).

Une sentence de cette commission a condamné à mort Münich, Lœvenvolde, Mengden et Timiriaseff et le 18 janvier 1742 ils furent tous, avec une escorte militaire, conduits sur la place publique pour être exécutés. Ostermann fût placé sur une charette, car la goutte ne lui permettait pas de marcher; il était enveloppé dans une robe de chambre rouge, probablement la même qu'il portait au moment de son arrestation. Il avait tellement changé de figure et vieilli qu'il n'était plus réconaissable; Lœvenvolde était à moitié mort. Münich seul conservait son courage et marchait comme à une parade, la tête levée.

Sur la place publique l'auditeur (juge) leur rélut encore une fois la sentence, qui était déjà bien changée : au lieu d'être emprisonnés Münich et Ostermann furent exilés, le premier à Beresoff et le dernier à Pelym. Le reste des accusés furent envoyés dans les districts les plus éloignés.

Il est remarquable q'Ostermann souffrant depuis de longues années de la goutte, guérit tout-à-fait à Beresoff; tandis que Münich, bien avancé en âge, mais resté toujours robuste, obtint sa grâce sous le règne de Pierre III et figura à la cour presqu'au 1766, où il mourût. Ne trouvant point à Pelym d'occupation et poussé par le besoin d'activité, il se mit à cultiver son jardin et à enseigner la grammaire aux enfants pauvres de la ville. En secrèt il se procurait souvent du papier et de l'encre (ce qui était défendu) et ecrivait des traités militaires, des

(*) Troubetzkoy occupait le poste de général-intendant dans l'armée de Münich et commit de grands vols.

projets sur l'expulsion des Turcs etc. Malheureusement il fût obligé de brûler tout son travail, car un des gardiens voulait le dénoncer.

Le premier soin de la nouvelle impératrice fût de faire venir de l'étranger son neveu le prince de Holstein—plus tard empereur Pierre III. Il arriva en Russie en 1742 à l'âge de 14 ans.

Après son avènement au trône, Elisabeth était devenue très craintive et soupçonneuse. Il lui restait un nombre assez considérable d'anciens ennemis, qui en secret intriguaient contre elle dans un but d'interêt personel.

L'impératrice voyait dans la famille de Brunswick la principale cause de danger. Lestocq partageait ces idées et insistait absolûment pour faire enfermer la famille toute entière de façon qu'il ne reste pas la moindre trace de son existence, car Jean Antonovitch dévenu majeur et protegé par la cour d'Autriche pouvait révendiquer ses droits au trône de Russie. Toujours suivant les conseils de son favori, Elisabeth donna l'ordre d'enfermer les membres de la famille de Brunswick dans un cachot de la ville de Holmogory (district d'Archangelsk) à l'exception de Jean qui fut incarceré dans la forteresse de Schlüsselbourg, où il mourût après 20 ans de détention. Mais cette mauvaise action n'apporta pas la paix à la cour, car il restait toujours à Anna Léopoldovna quelques personnes devouées et la preuve en vint bientôt au jour: en 1742 le sous-lieutenant Ivaschkine, le sergeant Snovidoff et la page Tourtchaninoff organisèrent un complot ayant pour but d'assasiner l'impératrice; mais ils ne réussirent pas dans leur entreprise et la payerent de leur vie.

L'ambassadeur d'Autriche Botta, qui n'etait pas bien vu par le nouveau gouvernement, quitta son poste pour

se rendre à Berlin en formant aussi un genre de complot, mais on parvint bientôt aussi à découvrir cette intrigue par l'effet d'un hasard que voici : un certain lieutenant Becker devait se rendre en Sibérie pour surveiller le comte Lœvenvolde. La femme du lieutenant-général Lopouchine, attachée de cœur à Lœvenvolde, chargea Becker de dire à Lœvenvolde, qu'il s'efforce de supporter patiemment sa position, qui va bientôt être changée pour une meilleure. Becker au lieu de garder le secret, le répèta à Lestocq qui profita de cette occasion pour prouver à l'impératrice son dévouement et impliquer dans cette affaire le vice-chancellier; car la Lopouchine était très-intime avec la femme du frère Bestoujeff.

Lestocq ordonna ensuite à Becker de chercher le moyen de faire parler quelqu'un en présence de temoins, ce qui n'était pas difficile : la Lopouchine avait un fils, mauvais sujet et ivrogne. Ce dernier fut invité par Becker chez un traîteur où sous l'influence du vin, il devint très-bavard et répèta sans cesse, que les temps étaient très-mauvais, que l'impératrice était montée sur le tróne sans y avoir le moindre droit, ce qui pouvait amèner bientôt un changement de gouvernement. Cette scène fournit à l'instant un prétexte à de nombreuses arrestations et à un procès qui fit decouvrir que Botta racontait la même chose à M^me^ Bestoujeff et à quelques autres dames. La Lopouchine, son mari et son fils furent condamnés à la prison, mais Elisabeth ordonna de leurs couper la langue et de leur appliquer le knout; après quoi ils furent exilés, malgré cela cependant les intrigues ne cessèrent point.

Les intrigues se succédaient rapidement, comme nous allons le voir tout-à-l'heure.

Dans la suite du duc de Holstein étaient arrivés avec

lui son grand-marechal Brümer et le célèbre Bergholz, qui nous a laissé le recit de son voyage en Russie. Le premier voulait absolûment jouer un rôle important en Russie, il s'allia avec Lestocq et lui prêta son appui dans ses intrigues contre Bestoujeff. A cette coalition vint se joindre aussi un peu plus tard Chetardie, qui était revenu en Russie avec une mission secrète et dans l'intention de renverser Bestoujeff. Ces trois hommes croyaient voir dans le mariage du jeune grand duc le moyen de faire triompher leur entreprise. Lestocq et Brümer chargés de choisir la fiancée, s'adressèrent à la cour de Prusse. Le roi Fréderick-le-Grand désigna la duchesse de Cersbs, Sophie d'ont le père était général prussien. Cette princesse arrivée en Russie en qualité de fiancée du grand duc, avait été baptisée sous le nom de Cathérina Alexieïevna et en 1745 avait épousé Pierre III. Nous parlerons encore une fois de ce mariage dans les mémoires de Stelline, professeur-instructeur du grand duc.

Bestoujeff fût très blessé de la manière dont on avait procédé dans le choix de la fiancée, sans lui demander conseil. Il voyait bien nettement que cette affaire était arrangée par ses ennemis. En réalité le parti de Brümer, Lestocq et Chetardie, parti franco-prussien, gagnait beaucoup en force; mais en même temps le chancellier tenait encore entre ses mains de nombreux moyens pour renverser ses adversaires; ces moyens étaient d'autant plus éfficaces, que Bestoujeff n'était point d'ifficile dans leur choix. Il recourut à un moyen très-simple, mais infâme. Il décacheta les lettres de Chetardie, pour en rédire le contenu à Elisabeth.

Dans sa correspondance Chetardie critiquait l'impératrice et se moquait d'elle, ce qui fut cause que Chetardie fût

expulsé comme étranger. Après cela le credit de Lestocq et celui de Brümer fut perdu. Bestoujeff fit célébrer une victoire, grâce au moyen, qui maintenant encore est appliqué avec beaucoup de succès non seulement en Russie, mais dans beaucoup d'autres pays de l'Europe.

Dans la correspondance de Chetardie on découvrit les intrigues de Lestocq, qui était payé presque par toutes les cours; accusé d'avoir reçu 10,000 roubles du roi de Prusse, il fût arrêté, jugé, knouté et envoyé en exil à Oustioug, d'où il revint à Pétersbourg, après avoir obtenu sa grâce de Pierre III. Pendant sa détention à la fortresse, il voulait se laisser mourir de faim. On le fit manger de forçe.

Mais le moment de la chute de Bestoujeff était proche, il fût accusé non seulement d'avoir été payé par les cours étrangères, mais encore d'avoir volé aussi son gouvernement propre. Tout le monde fût bien étonné d'apprendre que Bestoujeff était seulement chassé de la capitale pour aller habiter une de ses campagnes.

Pendant que tout cela se passait, Elisabeth presque mourante revint de Peterhoff à Pétersbourg où elle finit ses jours le 25 decembre 1761.

Avant de terminer cette époque nous croyons interresser le lecteur en lui parlant du célèbre procès de Volynski. En même temps nous ajoutons ici la traduction littérale d'un original, écrit par Bieren lui même lors de son exil et qui porte le titre: « Une voix de Sibérie » (justification de Bieren).

L'un des épisodes les plus caractéristiques de la triste époque dont nous parlons en ce moment fut le procès de Volynski, dans lequel, comme dans une photographie

se fait voir l'exact tableau de la cour et de la societé de Pétersbourg sous le règne de l'impératrice Anne. Voilà ce que nous trouvons dans les Mémoires du prince Dolgoroukoff à ce sujet.

Artémieff Petrovitch Volynski né en 1689, malgré la position brillante où se trouvait sa famille, reçut une éducation fort négligée, puisqu'on ne lui apprit aucune langue étrangère. Après le départ de Pétersbourg du duc et de la duchesse de Holstein, Volynski fut envoyé auprès d'eux à Kiel en qualité de ministre de la Russie. Après la mort de la duchesse de Holstein il avait quitté son poste diplomatique et il avait repris ses fonctions de gouverneur de la province de Kazan. En 1737 Volynski fut envoyé avec le vieux baron Schafiroff et Népluiéff au congrès de Némiroff, où les plénipotentiaires russes, autrichiens et turcs s'étaient réunis pour débattre les conditions de la paix et les débattre sur un sol neutre dans le château du plus riche d'entre les magnats de la grande famille polonaise des Potocki. Après ce congrès, Volynski fut nommé ministre du cabinet au grand mécontentement d'Ostermann.

Celui-ci ayant fait à Bieren quelques objections avec ce ton humble et cet air si profondement dévoué, dont le vice chancelier avait l'habitude de ne jamais se départir dans ses relations avec le favoris de la cour, le duc de Courlande, lequel, à cette époque, croyait voir dans le nouveau ministre par lui nommé un homme tout dévoué à sa personne, répondit à Ostermann: mon cher comte, Volynski m'est redevable de n'avoir point été pendu lorsque la cour habitait encore Moscou; je sais tout ce qu'on peut dire à son sujet; je connais ses défauts, je connais ses vices; mais que voulez vous y faire? Qui

trouver parmi ces Russes? Ils ne sont bons à rien; il n'y a point de choix possible parmi eux; il faut les prendre tels qu'ils sont.

Telle était l'intime conviction de ce miserable Bieren, escroc et tyran à la fois, et l'on peut comprendre maintenant la haine si légitime et si méritée, à lui vouée par toute la nation russe.

Plus Volynski s'élevait en rang et en credit, plus sa position de cour dévenait glissante et difficile. De ses trois collègues au ministère du cabinet imperial, l'un, le maréchal Münich, se trouvait absent de Pétersbourg, faisant la guerre aux Turcs; un autre, le prince Alexis Tcherkaski, esprit médiocre, caractère timide jusqu'à la lâcheté, était un homme complétement nul.

Mais le plus actif et le plus remuant parmi les ministres du cabinet sous une apparance de tranquille candeur et malgré ses frequentes attaques de goutte, le vice-chancellier Ostermann se trouvait tout naturellement dévenu un ennemi de Volynski.

La lutte entre les nouveaux collègues ne tarda point à s'engager, mais elle était fort inégale. Volynski, vif, pétulant, emporté, souvent fort intempérant dans ses propos, et se laissant parfois aller jusqu'à oublier les règles de la prudence la plus vulgaire; se trouvait sans cesse joué sous jambe par le vice-chancelier, toujours calme, mesuré, prudant, pesant toutes ses paroles, ne se laissant jamais aller jusqu'à un moment de vivacité.

L'impératrice Anne témoignait au reste à Volynski une grande bienveillance et disait de son nouveau ministre: «impossible de trouver un meilleur rapporteur d'affaires».

Pour peindre Volynski, il faut dire un mot de son début dans son nouveau poste. La première fois qu'il

vint y siéger, le secrétaire du cabinet, Iakovleff, lui présenta, suivant l'usage, à signer la formule du serment, dans laquelle, en ce temps, il était dit que la violation du serment entraîne la peine capitale. Volynski sécria : «comment? L'impératrice m'accorde gracieusement le rang de ministre, et toi tu m'accordes le droit au billot et à la hâche?» Il se mit à persécuter Iakovleff, et n'eût ni paix, ni trève qu'il ne l'eût fait destituer et exiler à Vyborg!

Parmi les prétendants à la place obtenue par Volynski, se trouvait l'amiral comte Nicolas Golovine, plus ancien de rang que le nouveau ministre. Il tint des propos blessants sur celui-ci, qui, l'ayant appris, informa l'impératrice des conclusions de Golovine dans l'administration du collège de l'armirauté par lui présidé, où il avait pris 25,000 roubles dans la caisse de l'amirauté et s'était fait donner, par un étranger un pot de vin de 7000 roubles sans parler d'autres prévarications plus difficilles à prouver; mais Golovine, connaissant le terrain sur lequel l'on marchait à Pétersbourg, fit un large cadeau à Bieren, et conserva sa place; l'affaire tomba à l'eau, seulement l'amiral dévint comme on peut bien le penser, un ennemi juré du nouveau ministre.

La lutte entre Ostermann et Volynski allait en s'aggravant; celui-ci disait à ses amis : «je ne sais que faire, en vérité! J'ai deux collègues, dont l'un ne fait que se taire (Tcherkaski) et l'autre ne parle que pour tromper! (Ostermann).

Dans l'été de 1739, trois fonctionnaires des écuries, les deux Kischkell, père et fils, et un nommé Ludewig, mis à la retraite par Volynski et instigués par le prince Kourakine, présentèrent à l'impératrice une plainte

contre le grand-veneur l'accusant en même temps de prévarications dans l'administration des haras. L'impératrice fit démander des explications à son grand-veneur, lequel lui adressa une lettre où, après avoir longuement parlé de ses services, de son dévouement, de sa pauvreté!!! de la haine à lui vouée par beaucoup de monde, il disait que des flatteurs dénués de toute conscience, des hommes portés au mal et complètement inutiles, vivaient mieux et plus à leur aise que lui, l'esclave si fidèle et si dévoué de S. M. I. A. Dans cette lettre il ajouta, dans un long post-scriptum, des réflexions sur la perfidie des hommes de cour, sur les calomniateurs, qui ne se décidaient point à accusser ouvertement, mais procédaient par insinuations, par demis mots, à paroles voilées, en se grimant le visage pour avoir l'air inquiets et effrayés, cherchant à indisposer les souverains contre leurs fidèles sujets; il disait que les individus habitués à procéder par ces voies diaboliques étaient de veritables fripons.

Avant d'envoyer à l'impératrice cette lettre qui décida de son sort, Volynski en donna connaissance à plusieurs personnes, entre autres à son collegue Tcherkaski, lequel lui dit à ce sujet: c'est écrit d'une façon tranchée; si Ostermann l'apprend, il s'y réconnaitra sur le champ. Volynski fit traduire cette lettre en allemand par l'academicien Adaduroff, et présenta cette traduction à Bieren, auquel, comme de raison, elle ne pouvait qu'inspirer un sentiment d'irritation. Cette lettre fut également communiquée par l'auteur à Schoenberg, à Lestocq; tous après l'avoir lue, s'écriaient: «c'est le portrait d'Ostermann».

Plusieurs mois s'écoulèrent encore sans entamer en rien, en apparence, la haute position de cour du grand-

veneur. Il prit une part active à la catastrophe de Dolgoroukoff, ne se doutant nullement que huit mois après il monterait lui aussi, sur l'échafaud. Pendant ce temps, Ostermann, Kourakine, Golovine, tâchaient de monter Bieren contre lui ; à eux se joignit le puissant chef de la police secrète, Ouchakoff, blessé par les airs hautains du grand-veneur.

Ostermann, lequel avait considérablement contribué à faire échouer le mariage de Pierre Bieren avec la nièce de l'impératrice, et à marier celle-ci avec le prince de Brunswick, représentait au duc de Courlande que le véritable auteur de ce dernier mariage était Volynski, lequel l'insinuait dans la confiance de la princesse Anne, et lui faisait passer par le canal de Barbe Dmitrieff, l'une des femmes de chambre de la princesse, des avis et des conseils hostiles au duc de Courlande et à sa famille.

L'on apprit aussi que Volynski avait écrit au prince Grégoire Ouroussoff : « que les temps étaient plus mauvais que jamais ; que la vie de cour offrait dix fois plus de dangers qu'auparavant ; que Bieren était dévenu encore plus emporté de caractère ; qu'il était impossible de parvenir à se rendre agréable à cet homme dévenu soupçonneux à l'égard de tous, et instigué par Ostermann.

Lors de la guerre avec les Turcs, les troupes russes avaient souvent traversé le territoire polonais et ils y avaient commis des dégâts. La Pologne exigeait une indemnité pour les personnes ayant souffert du passage des troupes. Le cabinet russe admettait l'indemnité en principe, mais trouvait exageré et avec raison, le chiffre de la somme reclamée. Bieren, vassal de la Pologne en sa qualité de duc de Courlande tenant beaucoup à ménager le roi Auguste III en présence de la santé déclinante

de l'impératrice et des éventualités de l'avenir, soutenait, sous main, les exigences polonaises et le chiffre de la somme reclamée. Volynski, dans une séance du cabinet, se prononça avec énergie contre le chiffre de la somme; Ostermann ayant, suivant son habitude, prononcé de son air doux et patelin, de sa voix confite, quelques paroles de nature à jeter l'huile sur le feu, le pétulant grand-veneur se laissa emporter, et dans une vive sortie s'écria: «je ne suis point moi, un vassal de la Pologne!»

Ces paroles funestes produisirent l'effet de la goutte d'eau faisant déborder le vase. Ne pouvant s'en servir pour un prétexte de déclaration d'hostilités, Bieren s'appuya sur un fait de violence exercé par le grand-veneur sur la personne d'un académicien, violence hideuse à nos yeux à nous, hommes du XIX siècle, mais si ordinaire et si habituelle au temps dont nous parlons, que l'on n'y avait fait aucune attention durant six semaines consécutives.

Après la séance du cabinet où le grand-veneur s'était écrié qu'il n'était point, lui, un vassal de la Pologne, le jour même Bieren déclara à l'impératrice qu'elle eut à choisir entre lui et Volynski, et à faire juger et condamner l'un des deux, ajoutant: ou lui, ou moi. L'un de nous deux doit périr! Le lendemain il présenta à l'impératrice une requette, dans laquelle, après avoir parlé de ses services (!!) et de son dévoûment, après avoir exprimé à quel point il était affecté de voir attaquées par le grand-veneur les personnes de cet entourage impérial dont lui, le duc de Courlande, faisait partie, il ajoutait avec une effronterie sans pareille: « depuis que je me trouve en Russie, je n'ai témoigné de mécontentement à qui que ce fut, je n'ai porté de plainte contre personne, mais au contraire, je puis me vanter surtout de me voir dévenu-

l'objet de l'amitié et de l'affection générales (!!), de même que je porte au fond de ma conscience la conviction de n'avoir jamais donné, à personne la moindre cause légitime pour se poser en hostilité à mon égard ». Plus loin recourant à la flatterie la plus grossière et la plus vulgaire capable d'agir seulement sur une femme à demie sauvage, comme l'était l'impératrice, Anne, Bieren dit, en parlant des conseils donnés par le grand-veneur dans sa lettre : « de pareils conseils auraient été de mise à l'égard d'un souverain en bas âge ou à l'intelligence peu développée, et non vis-à-vis d'une aussi grande impératrice pleine d'esprit et de sagesse, dont l'univers entier admire et exalte des grandes qualités et vertus, sans parler déjà de l'audace d'un sujet, osant se permettre de vouloir tenir et mettre en suspicion des personnages, que sa souveraine autocratice a daigné elle même choisir et honorer de sa confiance ».

En même temps, Ostermann, auquel l'impératrice avait fait transmettre la lettre de Volynski en intimant l'ordre de présenter ses observations, adressa à la souveraine une lettre où il disait ne point pouvoir comprendre la cause de la haine et de citer les preuves à l'appui de ses attestations.

Cependant, l'impératrice hésitait encore dans la matinée du vendredi-saint, 4 avril 1780, Bieren se jeta à ses pieds pour obtenir l'ordre de faire procéder à une enquête. Anne fondit en larmes; le duc de Courlande, ne recévant point de réponse affirmative, se relèva, se redressa de sa hauteur et annonça vouloir quitter la Russie immédiatement . . .

Anne n'y tint point . . . . . Le même jour, le général Ouchakoff vint signifier au grand-veneur la défense de se présenter à la cour.

Volynski, si hautain et si outrecuidant dans ses jours de prospérité, fut saisi d'une terreur inexprimable. Il courût chez Bieren, et ne fut point reçu ; de là il courût chez Münich, dont il connaissait l'inimitié pour Ostermann; mais il trouva également la porte fermée pour lui. La semaine des Pâques, la plus solennelle des fêtes en Russie, fut, cette année-là pour le grand-veneur et sa famille, une semaine de morne tristesse, de cruelle attente, d'angoisses mortelles. Le petit nombre d'amis qui osaient se présenter pour visiter et consoler le ministre disgrâcié étaient eux-mêmes frappés de terreur et en proie aux angoisses; à l'un d'eux, de la Suda, le grand-veneur disait : je vois que Dieu veut me punir de mes anciens pêchés; cette affaire n'en est que le prétexte.

Les ennemis du grand-veneur, et ils étaient nombreux, s'agitaient et travaillaient avec ardeur à sa perte. Le grand-écuyer Kurakine, en petit cercle chez l'impératrice, après avoir porté Anne aux nues et l'avoir déclarée la digne héritière de Pierre I^er^, ajouta : sur un seul point, V. M. I. est restée en arrière de son immortel oncle».— «Sur quel point?»—demanda Anne, prenant ces plates flagorneries pour de l'argent comptant. Kourakine répondit : «l'empereur Pierre-le-grand a trouvé Volynski marchant dans une si vilaine voie, qu'il lui avait passé la corde au cou; mais il n'a point eu le temps de le faire pendre. Depuis, cet homme est devenu encore pire, et si V. M. I. ne donnez point l'ordre de lui serrer cette corde et de le faire hisser sur un gibet, alors vous n'aurez point achévé l'œuvre de votre immortel oncle». Tous les assistans partirent d'une éclat de rire; Bieren riait à se tenir les côtes, et l'impératrice partagea l'hilarité générale. Le grand-veneur était perdu.....

Le jour même, le samedi de la semaine de Pâques, 12 avril, le général Ouchakoff arriva chez Volynski accompagné du sous-lieutenant aux gardes Kokowinski et d'une escouade de soldats et lui signifia les arrêts à subir avec toute la rigueur possible sous la garde et surveillance de l'officier.

Le lendemain fut nommée une commission d'enquête, composée de neuf membres; l'on eût soin de n'y faire entrer aucun allemand, pour en imposer au public par une apparance, d'impartialité. C'étaient: les généraux en chef Thernycheff, Ouchakoff, Roumiantzoff. Les lieutenants généraux: prince Nikita Troubetskoy récemment nommé procureur général de l'empire et l'un des commensaux de Volynski, Michel Hrustchoff et le prince Basile Répnine; les conseillers privés Basile Novosiltsoff et Ivan Népluïeff, et le général-major Pierre Schipoff. A l'exception du seul Répnine, huit autres étaient des plats valets de la cour, rampant devant Bieren et capables de toutes les bassesses.

La commission d'enquête ouvrit ses séances le mardi 15 avril, et le jour même elle fit arrêter le secrétaire du grand-veneur, Basile Gladkoff, son aide de camp Ivan Rodionoff et son maître-d'hôtel Basil Koubanetz; le lendemain, elle fit arrêter Iéropkine et Hrustchoff, et le 20 avril l'assesseur du comptoir de la cour Smirnoff; l'on envoya aussi un courrier à Nijni pour y arrêter le vice-gouverneur Ivan Volynski, frère de l'accusé, et l'amener à Pétersbourg.

La commission tenait ses séances tous les jours, depuis sept heures du matin, jusqu'à deux heurs de l'après-midi sauf une demi-heure pour laisser le temps de faire servir un dejeûner à ses membres, mais pendant ces sept

heures consécutives l'on ne donnait rien à manger à l'accusé, dans le bût d'affaiblir ses forces.

Volynski avait déjà avoué, dans ses interrogatoires, que les insinuations contenues, dans sa lettre à l'impératrice avaient en vue le grand-écuyer, prince Kourakine, l'amiral comte Nicolas Golovine, et surtout de préférance, le vice-chancellier, comte Ostermann, avec sa femme.

On accusait également le grand-veneur d'avoir cherché à indisposer l'impératrice contre Bieren par l'intermédiaire de la princesse Agrippine Scherbatoff.

Après les délations de Koubanetz, l'affaire du grand-veneur prît une autre tournure. Cet homme nomma toutes les personnes qui venaient le soir chez son maître assister aux entrétiens politiques, à la lécture des projets de réforme dont la rédaction lui avait été confiée par l'impératrice, enfin à la lecture des commentaires de Juste Lipsé sur Tacite, ce livre qui joua un si grande role dans cette affaire. Placé entre les promesses de récompences et les menaces de tortures, le maître-d'hôtel raconta les propos que Volynski avait tenu en sa présence; comment il s'applaudissait, de l'echec essuyé par Bieren dans son projet favori de faire épouser, à son fils aîné, la nièce de l'impératrice; à la suite des dénonciations de Koubanetz, Volynski et ses coaccusés furent transférés dans les prisons de l'amirauté, dans la nuit du 24 au 25 avril, Volynski se trouvant accosté par vingt quatre soldats de Préobrajenski, armés de fusils chargés... La commission d'enquête fut déclarée dissoute et remplacée par une nouvelle, composée de deux membres seulement : Ouchakoff, l'ennemi de Volynski et Népluïeff, la créature d'Ostermann, cet ennemi juré du grand-ve-

neur. Deux jours après, celui-ci et ses coaccusés furent incarcérés à la forteresse de Pierre et Paul.

De nouvelles accusations surgissaient tous les jours, les unes plus absurdes que les autres; l'on imputait un crime au grand-veneur d'avoir outragé la majesté souveraine en se permettant de donner l'épithète de tyran à Ivan-le-Terrible; on l'accusait de projets d'usurpation au trône de Russie et l'on basait l'accusation sur un arbre généalogique de sa famille, trouvé chez lui, dans lequel il aurait fait peindre, avec des couronnes princières sur la tête, son aïeul, Dmitri Michaïlovitch Volynski, et la femme de celui-ci la princesse Anne de Moscou, sœur du grand duc Dmitri Donskoy!!!

Le 30 mai, les deux inquisiteurs, Ouchakoff, et Népluïeff, se rendirent chez le comte Platon Moussine-Pouchkine, indisposé et gardant la chambre; ils avaient reçu l'ordre de lui faire subir un interrogatoire. Le comte, un homme riche, haut placé par ses alliances, ses relations, ses fonctions de senateur et de président du collége de commerce, se distinguait, je l'ai dit, par son aversion profonde pour les Allemands et une franchise de langage, nullement usuelle à la cour de Russie. La position élevé du comte avait donné lieu, jusque-là, à des ménagements de la part des inquisiteurs; mais, dans cet interrogatoire, il exprima franchement sa désapprobation au sujet de l'influence prédominente des Allemands. Invité à raconter ce qui se passait chez Volynski, il répondit qu'un Pouchkine n'était point un délateur! Les deux inquisiteurs s'empressèrent de faire le rapport à l'impératrice au sujet de ses paroles; le lendemain même l'infortuné comte fut conduit à la forteresse; sa femme et ses enfants furent mis aux arrêts dans leur maison et des sentinelles furent placées aux portes.

Koubanetz, instigué par les ennemis du grand-veneur, fit encore une nouvelle délation; il affirma que son maître aurait souvent consulté l'almanach pour y voir l'âge du jeune duc de Holstein. C'était verser de l'huile sur le feu. Ordre fut donné de redoubler de rigueurs dans les tortures auxquelles l'on soumettait les malheureux accusés.

Le 19 juin, un tribunal fut chargé de juger le grand-veneur, et ses coaccusés. Ce tribunal dévait se composer des senateurs et de quinze personnes, nominallement désignées par l'impératrice (c'est-à-dire par Bieren et Ostermann). Le sénat comptait alors douze membres (nous imprimons en lettres italiques les noms des neuf sénateurs qui siégerent dans ce tribunal de sang): les généraux en chef *Tchernycheff* et *Ouchakoff*; le conseiller privé actuel comte *Michel Golovkine*; les conseillers privés *Basile Novosiltsoff*, *Alexandre Narychkine* (le beau-frère de Volynski) et le comte *Platon Moussine-Pouchkine;* le lieutenant-général *Michel Hroustchoff;* les généraux-majors : *Alexis Tarakanoff*, *Ivan Bahmeteff*, *Nikita Roumiantsoff*, (l'oncle du maréchal), *Michel Filozofoff* et *Pierre Schipoff*.

Tarakanoff, pour son bonheur, se trouvait absent; le comte Michel Golovkine, fort sujet aux attaques de goutte, en avait prétexté une pour ne point siéger dans ce tribunal de sang, il s'était retiré à Ropcha une terre de sa femme, à 36 verstes de Pétersbourg.

Les quinze personnages désignés pour siéger dans cet odieux tribunal étaient: le maréchal prince Ivan Troubetskoy, le prince Alexis Tcherkaski (par sa première femme il était le beau-frère de Volynski, et, de plus, la comtesse Platon Moussine-Pouchkine était sa propre

nièce) le procureur-général, prince Nikita Troubetskoy, néveu du maréchal; les conseillers privés Fédor Naumoff et Ivan Népluieff; le lieutenant-général Etienne Ignatieff; le général-major Pierre Izmaïloff, tous le deux membres du collége de l'amirauté ; Job Mikouline, lequel venait de remplacer l'infortuné Soïmonoff dans les fonctions de commissaire - général de la flotte; trois majors aux gardes : Nicolas Stréchneff, beau-frère d'Ostermann, le prince Pierre Tcherkaski, jusque-là l'ami de Volynski, empressé de tourner le dos à celui-ci le jour de son désastre, et Dmitri Tchentsoff; le vice-président du collége de la justice, prince Ivan Troubetskoy frère du procureur-général et néveu du maréchal; Pierre Kvachnine-Samarine, conseiller au collége de la justice, et le brigadier Ivan Ounkovski maître de police à Pétersbourg.

La composition de ce tribunal offre la preuve évidente à quel point les notions les plus simples, les plus élémentaires de justice, d'équité, enfin d'humanité et de convenances sociales, se trouvaient être complétement étrangères au gouvernement.

L'on voit figurer dans ce tribunal le vieux maréchal Troubetskoy avec deux néveux, tandis qu'un troisième était le beau-frère du principal accusé; l'on y voit encore deux beaux-frères de ce dernier; ensuite deux de ses amis, Novossiltsoff et Pierre Tcherkaski, tous les deux arrêtés, interrogés, mis en libérté et siègeant maintenant parmi les juges! L'on y voyait également un beau-frère d'Ostermann, la haine pour lequel avait été l'un des griefs de l'accusation. Enfin, Ouchakoff et Népluieff, qui avaient, à eux deux mené l'enquête, interrogé et torturé les accusés, siègeaient également parmis les juges!

Pendant ce temps, pour en imposer au public et surtout au corps diplomatique, Bieren, Ostermann, et les Allemands en général faisaient courir le bruit de la découverte d'une vaste conspiration, dont Volynski aurait été le chef. La terreur planait sur Pétersbourg; l'on osait à peine, en se rencontrant, même dans les salons, faire une vague allussion au procès, objét des préoccupations générales du public.

Le vendredi, 20 juin, le tribunal tînt sa seule et unique séance. Les fonctions de secrétaire étaient remplies par un parent de l'un des accusés, Hroustchoff, assesseur à la terrible chancellerie secréte. Le procureur-général, prince Nikita Troubestkoy proposa, contre ses anciens coaccusés, une sentance épouvantable : il proposa de condamner de la Suda à être décapité; Eichler—roué, Moussine-Pouchkine, Soïmonoff, Ieropkine et Hrouschoff écartélés. Volynski empalé vivant, après avoir eu préalablement la langue coupée; enfin, les enfants de Volynski (si complètement innocents en cette affaire) à être exilés en Sibérie pour leur vie durant, et la confiscation en masse de tous les biens des accusés, ainsi que de ceux appartenant à leurs fammilles.

Le tribunal, à l'unanimité, prononça cette sentence atroce..... Il y avait là des parents, des amis des accusés, il y avait deux beau-frères de Volynski; mais la terreur qui planait sur la société russe était si intense, que non seulement pas une voix ne s'éleva, mais personne n'osa même témoigner la moindre hésitation! Cette séance rappela les plus mauvais jours du bas-empire à Byzance et du joug mongol en Russie. Alexandre Narychkine, le beau-frère de Volynski, le même qui sous le règne plein de mansuédute de Pierre II, avait fait

preuves de tant d'indépendance et d'une dignité poussée jusqu'à l'orgueil le plus hautain — vota avec les autres! Son petit fils racontait, un demi-siècle plus tard, a mon aïeul (*), que son grand-père en sortant de la séance, après être monté en voiture s'évanouït : on le ramena à la maison sans connaissance; on fut obligé de le saigner ce jour là et le jour suivant; la nuit il eut le délire, pendant lequel il répétait : Je suis un scélérat, j'ai condamné des innocents, j'ai condamné mon frère!

Bieren, pour compromettre dans ces intérêts le plus grand nombre possible des Russes haut placés, fit communiquer cet arrêt à quatre personnages retenus, par leurs fonctions de cour à Péterhoff, auprès de l'impératrice, en les faisant inviter à donner leur opinion à cet égard.

C'étaient : le grand-écuyer prince Kourakine, le maréchal de la cour Schépéleff, l'aide-de-camp général de service Basile Saltykoff et le chambellan de service Etienne Lopouhine; tous les quatre donnèrent leur adhésion à cet arrêt. Kourakine avec jubilation, les trois autres avec un sentiment de répugnance qu'ils prenaient bien soin de dissimuler.....

L'impératrice ne voulait point signer l'arrêt de mort; il y eut deux jours de lutte et de scènes d'une grande vivacité entre elle et son favori.

Anne, si dure de cœur, alla pourtant, en cette ocasion jusqu'à verser des larmes; Bieren la menaça de s'éloigner : elle céda, l'arrêt fut quelque peu modifié, mais pourtant sa teneur resta atroce. Cet arrêt signé par Anne le 23 juin, condamna :

(*) Dolgoroukoff.

Volynski à être décapité, après avoir eu préablement la langue et la main droite coupées, et ses biens confisqués;

Ses deux filles à être enfermées dans des couvents, en Sibérie;

Son fils, à être envoyé en Sibérie pour y être détenu, jusqu'à l'âge de quinze ans, sans pouvoir communiquer avec personne, et une fois arrivé à ses quinze ans, à être inscrit comme soldat pour sa vie durant;

Le comte Moussine-Pouchkine à avoir la langue coupée et à être envoyé au couvent de Solovetsky sur la mer Blanche, pour y être tenu dans la détention la plus rigoureuse et nourri comme un simple moine; la fortune par lui acquise et celle acquise par son père devant être confisquées de façon que ses enfants de ses deux mariages hériteraient seulement de la fortune de leur bisaïeul, ainsi que le celles de leurs mères.

Iéropkine et Hroustchoff à être décapités et leurs biens confisqués, sauf quarante cerfs laissés à chacun des enfants de Hroustchoff, lesquels concervaient leurs droits à l'héritage de leur mère;

Soïmonoff, et Eichler à être knoutés sur l'échafaud en place publique et envoyés aux travaux forcés en Sibérie; la fortune de Soïmonoff devant être confisquée, à l'exception de quarante cerfs à laisser à chacun de ses enfants, qui conservaient leurs droits à l'héritage de leur mère (elle était une Otiaseff, d'une très-ancienne famille); de la Suda à être fouetté sur l'échafaud en place publique et exilé à Kamchatka.

Le jour même, le lundi 23 juin, fut signifié aux condamnés et l'exécution en fut fixée à vendredi. Volynski se montra triste et abattu, préoccupé surtout de la malheureux destinée de ses enfants. Le prêtre de la Ca-

thédrale de la forteresse, qu'il n'avait jamais vu jusque-là, s'étant présenté pour lui offrir des consolations religieuses, il poussa à son aspect un cri d'étonnement et lui dit l'avoir vu en rêve, pendant son sommeil de la nuit précédente, le trouvant d'une ressemblance frappante avec l'homme aperçu par lui en rêve!

La journée du jeudi fut employée à dresser l'échafaud, non loin de la forteresse (na Sytnom rynke) et vendredi le 27 juin, à 7 heure du matin, les deux juges-bourreaux, Ouchakoff et Népluieff, arrivèrent à la forteresse. Volynski achevait d'entendre la messe et allait communier; les deux juges se rendirent dans la prison.

Dans cet état, à demi-évanouï, soutenu sous les bras par deux valets du bourreau, il fut conduit ou plutôt traîné à l'échafaud, qu'entourait une foule du peuple. Après la lecture de la sentance, Volynski, eut la main droite coupée, puis la tête tranchée; Iéropkine et Hrouschoff furent décapités; Soïmonoff et Eichler furent cruellement knoutés, et de la Suda horriblement fouetté. Les trois cadavres restèrent exposés sur l'échafaud, pendant une heure environ; ensuite on les chargea sur une charrette, on les emmena à l'église de Saint-Samson, l'on y dit les prières des morts et les trois cadavres furent ensevelis dans la même fosse, que l'on recouvrit d'une pierre tumulaire. Sur cette pierre fut placée une petite colonne de granit, sur un piédestal, surmonté d'une petite urne en marbre blanc. Ce monument existe encore, menacé de la ruine, et les descendants de Volynski, des gens riches d'ailleurs, ne s'en occupent nullement : aucun d'eux ne s'est donné la peine de faire placer un monument solide sur la tombe de leur aïeul, et depuis près d'un siècle aucun d'eux, ne l'a seulement pas visité!!!

Cathérine II se fit présenter en 1765, le dossier du procès Volynski, après l'avoir lu, elle écrivit ces belles et sages paroles annexées depuis à ce dossier et portant témoignage du profond esprit politique de cette femme :

« Je conseille et je prescris à mon fils et à tous mes descendants de prendre lecture du procès Volynski, d'un bout à l'autre, afin qu'ils puissent se mettre en garde contre un cas de procédure aussi illégale. L'impératrice Anne, avait donné à Volynski, ministre de son cabinet, l'ordre de rédiger un projet de réformes intérieures, projet qu'il rédigea et lui présenta; il lui seyait de tirer de ce manuscrit ce qu'il y avait là d'utile et à laisser le reste. Au contraire, les ennemis de Volynski, auquel son projet déplaisait attirèrent par les cheveux, pour ainsi dire, une accusation de haute trahison et d'aspiration à usurper le pouvoir impérial, ce qui n'était nullement prouvé. L'on y voit de plus le peu de foi que l'on peut ajouter aux paroles prononcées dans les tortures, puisque auparavant tous ces malheureux affirmaient l'innocence de Volynski et une fois mis à la torture, ils déclarèrent tous ce qu'il plût à leurs ennemis de leurs suggerer. L'on ne saurait assez s'étonner que le genre humain ait pu ajouter plus de foi à des paroles proférées dans un accès de fièvre chaude, qu'à celles prononcées dans un moment de sang froid.

« Tous les hommes soumis à la torture se trouvent en proie, à ce moment-là, à un accès de fièvre chaude. Je le demande à tout homme raisonnable, est-il permis en bonne conscience de croire aux paroles prononcées dans la torture et d'y ajouter foi? Volynski orgueilleux et audacieux dans ses procédés, ne fut cependant nullement un traître; au contraire, il fut un bon et zelé patriote,

formant de vœux ardents pour l'accomplissement, en son pays, des réformes utiles. Ainsi, innocent, il fut livré au dernier supplice. Et s'il avait même réellement tenu sur le compte de l'impératrice Anne les propos consignés au procès, elle, qui était une souveraine vertueuse, avait l'occasion de faire voir combien peu lui importaient ces bagatelles, qui ne pouvaient rien diminuer de sa majesté et rien enlever à ses qualités personnelles. Tout souverain s'est trouvé avoir à sa disposition un nombre incalculable de moyens de tenir en respect ses sujets par la voie de la douceur. Si Volynski avait vécu de mon temps, si j'avais rémarqué en lui à la fois des talents d'homme d'état et un certain manque de respect à mon égard, j'aurais taché, par toutes sortes de moyens non-blessants pour lui, de le ramener dans le droit chemin, et si j'avais rémarqué en lui peu de capacité, je lui aurais dit, ou fait comprendre sans l'offencer toute fois : « Soyez heureux et content! vous ne m'étes point n'écesaire ». C'est toujours la faute au souverain si les sujets sont mécontents de lui. Appliquez, vous, ce principe à vous mêmes, et si l'un de vous, mes très-chers descendants venait à lire ces lignes avec dédain, il serait plus aisé de former, à son égard, des vœux plutôt, que des espérances, de le voir heureux en ce monde, en Russie surtout ». Signé : CATHERINE.

Les terres et maisons confisquées furent distribuées à plusieurs personnes, la maison de Volynski, sur la Maïka (près de l'hôtel Demuth) fut donné au baron Charles Louis de Mengden, qui remplaça le malheureux comte Pouchkine dans la Présidence du Collége du commerce; une autre maison, située sur le quai anglais actuel, fut donnée à Basile Strechneff, le beau frère d'Ostermann,

enfin sa maison de campagne, sur la Fontanka, près du pont d'Obouchoff, fut destinée à loger la vennerie impériale, et porte jusqu'à ce jour le nom de son ancien propriétaire. L'une des villas du comte Pouchkine, située entre Strelna et Péterhoff, fut donnée au maréchal de Münich, une autre dans le district de Koporié, à Gustave Bieren. Mais, ce qu'il y eut de plus fort, ce fut la requête présentée à l'impératrice par l'un des amis et des coaccusés de ces malheureux, le procureur-général prince Nikita Troubetzkoy : ce misérable sollicita et obtint, le don d'un magnifique hôtel sur la Moïka confisqué à son ami le comte Moussine-Pouchkine!!!

Ivan Volynski, frère du supplicié, accusé d'avoir été le confident de son frère et d'avoir lui-même, commis des prévaricatations; et le moine Gérasme, l'économe de l'hôtel archi-épiscopal à Pétersbourg, accusé d'avoir fourni gratuitement à feu Volynski, du foin pour ses chevaux, furent détenus jusqu'au 2 décembre, jour où la régente les fit élargir. Le foin avait bien été fourni par ordre de l'archevêque, à titre de pot de vin; mais l'archevêque, avec une fourberie et une lâcheté tout-à-fait russes, telles qu'un régime despotique est seul capable d'engendrer, avait rejeté la faute sur son économe, l'accusant d'avoir agi de sa propre initiative.....

Trois jours après le supplice de Volynski, le lundi 30 juin, à 11 heures du soir, l'on fit partir pour la Sibérie, son fils et ses deux filles, séparément chacun dans une calèche, accompagnés d'un sous-officier aux gardes, et les demoiselles ayant chacune avec elle une servante destinée à rester auprès d'elles en Sibérie. Du riche et magnifique hôtel paternel, on leur permit à peine d'emporter avec soi un peu de linge et quelques vieux habits, le tout en

quantité complètement insuffisante. Marie Volynski, amenée à Eniseisk, le 3 novembre, fut contrainte d'y prendre le voile, le lendemain même, au couvent de la nativité de la Sainte-Vierge, sous le nom de Marianne. Pour ce qui fut de sa sœur Anne, on lui avait désigné pour le lieu d'exil la petite ville de Iakoutsk, et l'on l'y conduisait, lorsqu'un courrier la réjoignit en route : le gouvernement, avait appris du synod qu'il n'existait point, à Iakoutsk, un couvent de femmes.

Le gouvernement avait tant d'ordre dans son administration, qu'il ignorait les lieux d'existance des couvents de femmes ! Anne Volynski fut amenée à Irkoutsk dans la matinée du 26 novembre, et forcée de prendre le voile le jour même, sous le nom « d'Anisa » dans le couvent de Znamenskoy.

Le jeune Pierre Volynski, fut amené à Sélenginsk, le 12 janvier 1741, et remis au commandant de la forteresse, le brigadier Bucholtz. On lui assigna, pour sa nourriture dix copeks par jour.

La régente, princesse de Brunswick, par un oukase du 31 janvier 1741, déclara nuls et non-avenus les vœux forcés prononcés par les deux filles de Volynski, ordonna leur mise en liberté immédiate, ainsi que celle de leur frère, et leur prescrivit de vivre, les demoiselles jusqu'à leur mariage, et les fils jusqu'à son entrée au service, à Moscou, dans la maison de leur oncle maternel, Alexandre Lvovitsch Narychkine.

Partis des lieux de leur exil, ils se réunirent à Tobolsk en juillet, et continuèrent ensemble leur voyage jusqu'à Moscou, où ils arrivèrent en septembre, deux mois avant la chute de la maison de Brunswick et l'avènement au trône de leur cousine germaine, l'impératrice Elisabeth.

Pierre Volynski, mourût jeune, mais ses deux sœurs occupèrent des positions élevées dans la société de leur temps. Anne Volynski, immédiatement après l'avènement d'Elisabeth au trône, épousa André Simonovitch Hendrikoff, cousin germain de l'impératrice. Le jour du sacre d'Elisabeth, les Hendrikoff furent créés comtes, et la comtesse André Hendrikoff fut nommée dame à portrait, elle n'eût point d'enfants.

Marie Volynski, épouse d'Ivan Hilarionovitsch Vorontsoff, frère cadet du chancellier, lequel obtint pour ses deux frères, en 1760, le titre de comtes du saint-empire); elle a été la bisaïeule du comte Hilarion Vorontsoff-Daschkoff et de la princesse Pashkévitch actuelle.

UNE VOIX DE SIBÉRIE

par BIEREN.

Ce fut en 1730, qu'Emmanuel duc de Portugal vint à Moscou. Le but de son voyage était d'offrir sa main à l'impératrice Anne, mais il changea bien vite d'intention, il tourna ses pensées vers la duchesse de Meklembourg, quoiqu'on le détournât de cette union. Le vice-chancellier comte Ostermann et le grand-écuyer, comte Lœvenvolde, soulevaient fréquemment devant l'impératrice la question de l'héritage au trône.

Persuadée par les raisons de ces deux courtisans, l'impératrice leur ordonna de rédiger un manifeste, qui parut quelques jours après et qui contenait les paragraphes suivants :

I. Comme S. M. l'Impératrice ne veut point se marier, alors il dévient nécessaire de marier la duchesse Anne à un prince étranger.

II. Il serait désirable que l'impératrice déclarât héritier du trône le prince qui va naître de ce mariage.

III. Il est nécessaire d'obliger toutes les classes du peuple et du monde russe à prêter serment à l'héritier du trône, choisi par l'impératrice.

IV. Si l'impératrice consent ces trois paragraphes, alors on devra envoyer une personne de confiance à l'étranger pour choisir le fiancé en question.

Après avoir lu ce prétendu manifeste, l'impératrice ne voulant pas le signer, répondit à Ostermann et à Lœvenvolde, que la duchesse était encore trop jeune pour se marier.

Quoique l'impératrice n'ait jamais confié cette affaire à sa sœur la duchesse de Méklembourg, il faut croire que celle-ci était bien renseignée, car elle priait sans cesse l'impératrice de prendre soin de l'éducation de sa fille et de lui permettre de se présenter à la cour. La duchesse protégée par le confesseur de l'impératrice l'archevêque Troïcki, réussit dans ses demarches.

Fatiguée des demandes d'Ostermann et de Lœvenvolde, l'impératrice pour en finir, ordonna d'organiser un cabinet dans lequel figuraient en qualité des ministres le grand-chancellier comte Golovkine, Ostermann et le prince Tcherkasski; mais on n'était pas encore arrivé au but des désirs d'Ostermann, c'est-à-dire à proclamer l'héritier du trône.

Il avait eu alors recours à la protection de l'archevêque de Novgorod, qui enfin parvint à réussir.

Deux ou trois jours après le conseil des ministres, tenu dans le cabinet, le comte Ostermann, présenta à l'impératrice le projet d'un serment au sujet de l'héritage à la couronne, qui fut signé immédiatement par S. M. Ensuite tous les ministres et les personnes qui occupaient des postes importants reçurent l'ordre de se présenter à la cour, où d'après la volonté de l'impératrice ils prêtèrent serment. Pendant qu'Ostermann ne pouvait dissimuler sa satisfaction, Lœvenvolde s'occupait de choisir la personne capable d'être envoyée à l'étranger à la recherche d'un mari pour la princesse de Meklembourg.

Après de longues débats, l'aide de camp de S. M. Lœvenvolde, fut chargé de cette mission.

A peine avait-il quitté Moscou, l'on s'aperçut que tous les ambassadeurs connaissaient déjà le secret. Pour commencer Lœvenvolde s'adressa à la cour de Vienne et à son retour en Russie, il parla avec un grand estime du duc de Bevern et du margraf Charles. L'impératrice choisit le duc Antoine. Le duc invité à venir en Russie, où l'impératrice lui accorda le grade de colonel du régiment des cuirassiers, avec des appointements assez considérables. Quoique ce prince ne pût arriver à gagner les faveurs de l'impératrice, on fut obligé de le garder en Russie, pour ne pas s'attirer le mécontentement de la cour de Vienne. Le pauvre prince faisait tous les sacrifices possibles afin de se faire agréer à la cour, mais il ne pouvait pas réussir; on l'accueillait toujours avec froideur. Plusieurs années, s'écoulèrent sans que le prince fit le moindre progrès auprès de la fiancée et qu'il put se flatter de lui inspirer la moindre sympathie.

Après la mort de Lœvenvolde, Ostermann atteint d'une grave maladie, n'étant plus capable de mener cette affaire, on commença peu à peu oublier le mariage projeté. Mais la cour de Vienne tenait beaucoup à ce que le prince Antoine, obtienne la main de la duchesse de Méklembourg. L'impératrice d'Autriche, par l'entremise de ses ambassadeurs, Ostein et le résident Hohenzollern, m'a prié souvent de penser à cette affaire, en me promettant d'aranger le mariage de mon fils, avec une princesse de Wolfenbuttel, avec une rente de 100,000 roubles par an.

Quoique j'eusse décliné cette proposition, en m'excusant sur la jeunesse de mon fils, on voulait toujours que

j'eusse l'intention de marier à toutes forces mon fils à la duchesse Anne, ce qui n'était point l'objet de mes pensées.

L'impératrice était souvent souffrante et ne pouvait plus se flatter de jouir d'une bonne santé; elle me disait un jour : « personne ne pense plus maintenant qu'il faille marier la duchesse, elle vieillit tous les jours, il est bien temps. Je sais parfaitement bien que la duchesse n'a pas de sympathie pour le prince, mais les personnes de la haute société se marient très-rarement, suivant le vœu de leur cœur. En tous cas il ne prendra aucune part au gouvernement de l'empire. Enfin il me semble que le prince est d'un caractère tranquille. A présent il faut savoir l'opinion d'Ostermann ».

On envoya chercher le ministre qui, donnant son approbation, disait qu'on ne pouvait pas agir plus sagement et que l'empereur romain serait très-content. Le mariage fut célébré et un an plus tard, naquit le duc Jean. S. M. après avoir consulté Ostermann, ordonna de baptiser le nouveau-né et de lui donner le titre de grand-duc.

Pendant son séjour à Péterhoff, l'impératrice fut très-souffrante et aprés son retour à Pétersbourg, elle fut obligée de garder le lit, atteinte qu'elle était d'attaques très-graves. Un jour, le premier médécin de S. M. me dit que la faiblesse de l'impératrice inspirait de grandes inquiétudes, et que, si un pareil état se prolongeait, toute la Russie serait bientôt en deuil. Quoique le deuxième médecin, Schanko, dît le contraire, j'envoyai mon fils prévénir la grande-duchesse Anne, qui était aussi indisposée. Elle ne voulût pas recevoir mon fils.

En même temps étaient venus chez moi, le prince Tcherkasski, MM. Bestoujeff et le feldmaréchal Münich

qui avaient également entendu la déclaration des médecins. Je me rendis dans la chambre de S. M. qui me dit : « je me sens très-mal, je meurs avec le remords de laisser mon royaume dans une position pitoyable ». Je rassurais la malade autant que je le pouvais. Après quelques instants elle me dit : « allez prévenir de ma mort la duchesse et revenez bientôt me rendre compte de ce que disent les ministres ». Après avoir exécuté les ordres de S. M., je rentrai dans sa chambre, en disant que la duchesse était malade aussi et que les ministres étaient attristés au plus haut degrés par les souffrances de S. M.

Le comte Lœvenvolde, qui était revenu, après avoir parlé à Ostermann, apporta la nouvelle, que d'après l'avis du ministre, il fallait absolument regler le droit à l'héritage de la couronne et qu'il fallait suivre l'exemple de Pierre I^er^. Cette proposition fut acceptée par l'impératrice, qui me dit : « je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir, je sais que le grand-duc héritier, ce pauvre enfant, reste sans appui, car il ne peut être aidé, ni par son père, ni par sa mère ». Après avoir écouté ces paroles et reçu les ordres de S. M., je m'éloignai pour faire connaître aux ministres la volonté de l'impératrice. Je rencontrai sur ma route Münich qui me dit, que le duc de Meklembourg, après la mort de l'impératrice ferait tout son possible pour s'emparer du comandement de l'armée. Au bout de quelques instants, l'impératrice m'envoya chercher. Je suis resté chez elle assez longtemps. En rentrant chez moi j'y trouvai beaucoup de monde, parmi lequel, Münich. J'etais un peu étonné et saisi de cette visite inattendue, mais bientôt Münich pour couper court à mes suppositions, me dit : « L'impératrice va bientôt quitter le trône et ce monde, l'héritier est trop jeune

pour règner; dans ces circonstances nous nous sommes réunis en qualité de patriotes fidèles et nous vous prions au nom du bonheur du peuple, d'accepter le titre de régent de l'empire, pendant la minorité de l'empereur. Vous méritez bien ce titre, car vous êtes instruit dans les affaires du gouvernement. Je répondis :

« Messieurs, si je n'étais pas assuré de votre amitié, je n'oserais jamais vous parler franchement. Je ne crois pas que votre amitié voudrait que j'occupasse un poste, que je me sens tout-à-fait incapable de tenir, car la faiblesse de ma santé, et le peu de temps que j'ai encore à vivre, exigent que je passe le restant de plus mes jours dans la tranquillité. Si, S. M. par la volonté divine quitte ce monde, vous me permettrez, messieurs, de me retirer dans la vie privée, en conservant le seul titre de votre ami. Je vous remercie profondément, mais je ne peux pas profiter de votre confiance ». Mon refus resta sans succès et Münich reprit la parole : « Dans l'intérêt d'un grand royaume, dans l'intérêt de son peuple, vous n'avez point le droit de refuser ». Ensuite je fus appelé de nouveau chez l'impératrice ; notre conversation fut entre-coupée. Elle me questionna au sujet des personnes qui je venais de quitter. Je répondis que c'étaient : Münich, le prince Tcherkasski, le ministre Bestoujeff, le général Ouchakoff, le grand-écuyer prince Kourakine, le prince Troubetzkoy, l'amiral Golovine, le grand-maréchal Lœvenvolde et Brevern.

Le lendemain, me trouvant chez l'impératrice, je lui annonçai, que le feldmaréchal Münich et les deux ministres du cabinet demandaient à être reçus en audience. Ils remirent entre les mains de l'impératrice une supplique dont le but était de me faire nommer régent. L'im-

pératrice garda le silence. Après que ces messieurs fussent partis, elle me questionna sur la longueur du temps de mon service. Apprenant que j'avais déjà passé 22 années au service du gouvernement, elle me dit : « Je me sens incapable de vous recompenser, mais je suis sûre que vous aurez la recompense du bon Dieu. Le feldmaréchal m'a dit aujourd'hui quelque chose et j'y ai songé toute la nuit ». Il ne m'était pas difficile de déviner le secret.

Puis, après de longues conférences, l'impératrice signa la supplique, qui m'appelait alors au poste de régent. La supplique était signée aussi par 1) le feldmaréchal Troubetzkoy, 2) le feldmaréchal Münich, 3) le comte Ostermann, 4) le ministre du cabinet prince Tcherkasski, 5) le général d'artillerie, prince Hessen-Hombourg, 6) le prince Tchernycheff, 7) le général Ouchakoff, 8) le grand maréchal comte Lœvenvolde, 9) l' amiral Golovine, 10) le conseiller d'état actuel Golovkine, 11) le ministre du cabinet Bestoujeff, 12) le prince Kourakine et 13) le procureur-général prince Troubetzkoy.

Le comte Ostermann, après avoir reçu ce manifeste, le plaça dans une enveloppe cachetée et la dame d'honneur Zouchkoff, l'enferma dans l'armoire aux diamants de S. M. Malgré ses souffrances, l'impératrice conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la présence d'esprit et mourut dans le plus grand calme.

Le testament fut levé du secrétaire en présence du duc de Brunswick. Sans savoir au juste le désir de la duchesse Anne et de son mari, sur leur manière de vivre j'envoyai chercher Lœvenvolde. On me rapporta cette réponse, qu'ils désiraient 200 milles roubles par an, lesquels furent mis immédiatement à leur disposition.

Le même soir Bestoujeff, vint me voir et me dit, que

deux lieutenants du régiment Préobrajenski avaient organisé un complot. Je repetais cette nouvelle au feldmaréchal Münich, qui ayant trouvé les deux accusés les mit aux arrêts. En même temps Tcherkasski vint m'annoncer qu'un capitaine en retraite avait eu un entretien avec le prince Golovkine et lui parlait beaucoup du droit des parents de l'empereur au poste de régent. Ce capitaine était envoyé par Golovkine chez le duc de Brunswick pour lui exprimer le mécontentement de toutes les classes au sujet du gouvernement d'un régent. Le duc vint en personne chez moi et me repèta la même chose. Le capitaine fut arrêté. Je m'étais rendu chez le duc de Brunswick pour lui dire, que je connaissais quelques personnes très-dangéreuses pour le gouvernement et que si nous ne tranchions pas immédiatement le mal, les suites de notre faiblesse, pourraient être bien tristes.

Le duc me répondit : « Il est impossible d'éviter une révolution ». Le grand calme avec lequel le duc prononça ces paroles m'étonna beaucoup. Je lui demandai : « Est ce possible que V. M. prenne part à une révolution ? » sur quoi il me répondit : « en tous cas je ne serai pas le premier qui commencerai, mais je dois vous dire que je n'ai pas de confiance dans la signature de l'impératrice ».

. . . . . .

Le duc me quitta.

Après dîner, j'invitai à venir chez moi les deux ministres de cabinet, le prince Tcherkasski et le comte Bestoujeff pour leur repeter ma conversation avec le duc. Après quelques instants, M. Mengden se présenta chez moi en me disant que sur l'ordre de la duchesse, il m'amène son secrétaire pour l'interroger au sujet des actes qui d'après les apparences doivent être suspects.

Le secrétaire m'avoua que le duc de Brunswick voulait organiser une révolte et que son aide-de-camp Iakowleff était chargé de préparer un soulèvement dans le peuple et dans l'armée. Ce dernier, mis au arrêt, avait fait les aveux les plus amples, lesquels accusaient le duc de Brunswick d'avoir trahit le gouvernement.

On jugea nécessaire une convocation des ministres, qui eût lieu le même soir et qui se composa du feldmaréchal Troubetzkoy, feldmaréchal Münich, tous les trois ministres de cabinet, du duc Hessen-Hombourg, des généraux Ouchakoff et Tchernycheff, de l'amiral Golovine, du conseiller d'état Golovkine, du prince Kourakine, du conseiller d'état actuel prince Troubetzkoy. Je racontai tout ce que je venais d'apprendre au sujet du duc de Brunswick. La duchesse Anne se trouvait à cette réunion. Elle avait l'air d'être très-abattue de la conduite de son mari, elle repètait sans cesse qu'elle ne savait rien de ce qui allait se passer et quitta bientôt la salle du conseil, où se présenta sans y être invité, le duc de Brunswick, qui venait annoncer qu'il renonçait à tous ses titres et fonctions. Je lui fis observer qu'il n'était point ici question des titres, qu'il s'agissait de la tranquillité du royaume. Il se passa une scène que voici : Le général Ouchakoff, dans un accès de colère dit au duc : «personne ne s'imaginait que V. M. pût cultiver l'intrigue et la révolte, et quoique vous soyez le père de l'empereur, vous devez savoir en même temps que je suis le plus ancien officier de la garde. Ne pensez point que je cesserai d'être honnête, je vous jure que je le resterai toujours ».

Le duc se mit à pleurer et prêta serment de ne point se révolter contre le gouvernement. Tous les assistants étaient touchés.

Quelques jours après, la baronne Mengden me dit, que la duchesse Elisabeth, lui avait montré le portrait du duc de Holstein, en lui faisant de grands éloges. Le feldmaréchal me dit la même chose. Je ne trouvai rien de ridicule dans cette affaire, car chacun a le droit de garder le portrait de son parent.

Quelques jours après se présenta chez moi le feldmaréchal Münich, qui me raconta que quelques personnes de la cour de la grande-duchesse Elisabeth fréquentaient souvent l'ambassadeur de France, ce qui lui semblait très-dangereux. Je répondis que des visites pareilles ne pouvaient point être d'une grande importance, mais qu'il faut avouer que la duchesse exerce une grande influence sur le peuple, par lequel elle est aimée. Münich disait que cet amour est très-douteux et que nous pouvions bien compter sur les troupes. J'attirai son attention sur ce que la duchesse était également aimée par les troupes. Ennuyé par mes réponses, Münich finit par me dire tout bonnement qu'il fallait renfermer la duchesse dans un couvent. J'étais tout-à-fait étonné de cette proposition et je repliquai : « général, vous conseillez de faire ce qu'il faut justement éviter ».

Münich sortit de chez moi sans succès sur son espoir de m'attraper. Ayant appris que je ne partageais pas ses idées, il craignit que je ne profitasse de son bavardage, alors il prît vite son parti, afin de me faire tomber.

Dans la nuit de 8 novembre je fus arrêté et tout le monde sait que par une sentence d'une commission d'enquête je fus exilé en Sibérie.

BIEREN.

MÉMOIRES DE STELLIN

Charles-Pierre-Ulric, duc de Schleswig-Holstein

(Devenu empereur sous le nom de Pierre III).

Il nâquit à Kiehl, le 10/22 fevrièr 1728. Sa mère, Anna Pétrovna, fille ainée de Pierre le Grand, avait alors vingt et un ans à peine et avait la reputation d'être la plus belle femme de toutes les Russie.

Durant les fêtes qui eurent lieu à cette occasion, on brula un feu d'artifice devant le palais quelques jours après que le prince fut baptisé par le pasteur du culte évangélique, docteur Hosemann. Un caisson de poudre de munition éclata lors de cette rejouissance. Il y eut des morts et des blessés, et certaines personnes crurent voir dans ce triste incident de funestes presages pour le nouveau né. Un malheur plus grave suivit de près ce désastre. La duchesse, désireuse de voir les feux de joie et l'illumination, quitta son lit pour se mettre devant une fenêtre ouverte, malgré le froid et l'humidité de la saison. Les dames de sa suite la supliaient en vain d'avoir plus d'égards à sa santé. Elle leur repondait en riant : «nous autres russes, nous ne sommes pas douillettes à ce point et ne voulons rien savoir de vos précaution d'allemands». Néanmoins, elle en fut prise de fièvre chaude, dont elle mourut au bout de dix jours.

Après sa mort, son veuf inconsolable fut en proie à toute sorte de persécutions, de la part surtout de l'impératrice Anna Ioanovna qui le haïssait du fond de son âme. La cour impériale, pour complaire à sa maitresse, ne lui laissait trève ni repos. Au milieu de ses embaras, le duc, un jour, dit aux officiers de sa suite, en leur indiquant le petit prince endormi dans son berceau : « c'est lui qui nous sauvera de cette misère et changera notre sort pour le mieu ». En 1736, suivant les instigations de l'impératrice Anna, l'empereur romain envoya à Kiehl une commission chargée d'obtenir du duc l'abandon volontaire de ses états dont il était déjà depouillé de fait. Le comte Wrotislav du Saint-Empire et le baron de Brokkel, natif de Courlande et embassadeur de Russie à Berlin, étaient les principaux membres de cette commission. Le duc repondit qu'il ne pouvait en conscience rien enlever à son fils mineur et il protesta vivement contre la violence dont il était victime. Les commissairs de l'Empire germanique le quittèrent sans pouvoir riens obtenir de lui.

Lorsque le prince avait atteint l'âge de sept ans, on lui donna pour gouverneurs des gentilhommes et des chambellans de la cour de Russie, qui furent changés à plusieures reprises; c'etaient Adlerfeld, auteur d'une histoire de Charles XII, Bremsen et autres. Tous les gentilshommes de la suite du duc avaient aussi des grades d'officiers de la garde ducale. Quant aux officiers des autres petits corps de son armée, il les avait choisis parmi les démissionnaires de l'armée prussienne. Ainsi la cour du duc ne se composait que de militaires qui ne prenaient interêt à rien en dehors de leur service. Le prince héritier fut aussitôt affublé de grade de sous-

officier; on lui enseigna le maniement des armes et on lui fit porter toutes les charges de son grade comme aux autres jeunes gens de sa suite, inscrits dès le berceau au service militaire et ne revant que discipline, armes et autres futilités soldatesqus. C'est ainsi que, dans sa plus tendre enfance, on inculqua au jeune prince la manie militaire dont il se laissa absorber avec passion. Il s'extasiait en parlent des hauts-faits de son service et il était tout fièr de la discipline qu'on lui faisait subir avec sévérité. Lorsque, à l'âge de neuf ans, il fut promu au grade de sous-lieutenant, ce fut pour lui un jour plein d'allegresse.

Le bon duc, pour sa part, était charmé de voir son fils se passionner au metier des armes. Peut-être voyait il un Charles XII en gerbe dans la petite personne de son héritier.

Le duc-père était fort dévot et très-versé dans le latin; il tenait beaucoup à ce que son fils reçut une bonne éducation chrétienne et classique; d'autant plus que Charles XII, son héros de predilection, avait été, lui aussi, profond connaisseur en matière de théologie et de langue latine. Aussi, le docteur en théologie et pasteur de la cour, Hosemann, fut-il chargé d'enseigner au prince la réligion.

Quant au latin, vers lequel le prince n'avait que très-peu de penchant, on choisit, pour le lui apprendre, un certain M. Jul, recteur de l'école latine de Kiehl, homme sec et maigre, long outre mesure, et pedant par dessus le marché. L'exterieur même et la méthode de se pédagogue paraissaient être faits à l'envie pour faire perdre au prince le peu de goût qu'il avait pour l'instruction classique. En fait, il conçut depuis lors pour le latin une aversion

telle, que, quand, en 1746 on reçut à S.-Pétersbourg la bibliothèque du duc, venant de Kiehl et que le prince confia à la garde de *Stellin*, son ancien précepteur; il lui ordonna de ranger tous ses livres dans de riches armoires qui garnissaient plusieurs chambres de son palais : « les livres latins exceptés », lui disait-il : « ceux là vous pouvez les garder pour vous ou faire ce qui bon vous en semble ».

Cette haine du latin, le prince la conserva même étant monté sur le trône imperial. Il possédait alors une belle collection de livres nouveaux, allemands et français. Il ordonna à Stellin de lui organiser une bibliothèque complète à l'entre-sol du nouveau palais d'hiver; plusieurs mille roubles furent assignés à ce sujet; mais l'empereur y avait joint un ordre tout spécial de ne faire jamais entrer un livre latin quelconque dans cette belle collection.

La haine que l'impératrice Anne nourrissait envers l'époux de la fille de Pierre le Grand, s'étendait aussi sur sa progéniture. Cette terrible souveraine devant qui tous tremblaient, mais qui avait aussi, pour sa part, peur de tout le monde, soupçonnant tantôt la princesse Elisabeth, fille puis née de Pierre I^er^, tantôt l'heritier du duc de Holstein, de vouloir lui enlever sa couronne, ne parlait jamais du petit prince qu'en termes outrageants. « Le petit diablotin de Holstein vit donc toujours », avait elle dit plus d'une fois en faisant entrevoir fort clairement qu'elle serait enchantée de pouvoir s'en de faire.

En 1738 le duc-père mourut. Son heritier eut alors pour tuteur l'administrateur prince Adolphe de Holstein-Hottorp, evèque d'Entin, par la suite roi de Suède.

On expédia à S.-Pétersbourg le grand-veneur de feu le duc, le baron de Bredal, pour informer la cour

imperiale de sa mort. Cet ambassadeur fut accueilli très-froidement par l'impératrice Anne; mais Elisabeth Petrovna le reçut assez amicalement, et il lui remit un portrait de son neveu, le jeune duc Charles-Pierre-Ulric, peint à Hambourg par Denner, à l'huile et une reproduction en même portrait en miniature, faite à Kiehl par Trunnich.

A la cour de Kiehl on avait perdu tout éspoir d'heriter un jour du trône de Russie, et, comme le prince avait des droits aussi à la couronne de Suède, on se mit avec beaucoup d'ardeur à lui faire étudier la langue suèdoise et le cathéchisme luthérien.

En 1741, au mois de décembre, c'est-à-dire peu de temps après qu'Elisabeth monta au trône de Russie, elle envoya à Kiehl le major de Korff (mari de la comtesse Skavronski, cousine germaine de l'impératrice), accompagné d'un autre M. de Korff, ambassadeur de Russie auprès de la cour de Dannemark, pour amener le jeune prince en Russie.

A Kiehl on n'apprit le depart du jeune duc que trois jours après qu'il en fut loin: il voyagea incognito, sous le nom du jeune comte Duker; sa suite se composait du major de Korff susmentionné, de M. de Korff, du grand-maître de la cour ducale de Holstein, de Brummer, du grand - chambellan Bergholz et de l'intendant de la chambre, Gustave Kramer; il avait pour valet Rumberg et Bastien pour veneur.

A Keslin en Poméranie, le chef de poste reconnut le jeune duc, et celui-ci dut voyager pendant la nuit pour sortir au plus vite possible des frontières de la Prusse.

En janvier 1742 le duc arriva à S.-Pétersbourg, au Palais d'Hiver, où il fut acueilli par de vives manife-

stations de joie de l'impératrice Elisabeth. Une foule nombreuse se pressait à l'entrée du palais, désireuse de voir le petit fils de Pierre le Grand. Il avait l'air pâle et faible.

Le 28 du même mois, l'impératrice l'emmena à sa suite à Moscou, où elle allait pour célèbrer la cerémonie de son couronnement. Il assista à cette cérémonie et eut une place d'honneur à coté de l'impératrice dans la cathédrale de l'Assomption (Ousspenski Sobor).

Après le couronnement il fut nommé lieutenant-colonel du regiment Préobrajenski (dont il porta l'uniforme) et colonel des cuirassiers de la garde; ainsi que le feld-maréchal Lassy, qui avait le titre du lieutenant-colonel de ce dernier regiment, devait presenter tout les mois au jeune duc le rapport officiel sur l'état de son regiment.

L'impératrice, voulant que son neveu eut une bonne éducation, demanda à ses representants auprès de diverses cours de l'Europe de lui envoyer leurs projets d'instruction pour le jeune duc. On fit aussi quelques projets ou plans semblables à S.-Pétersbourg même. L'un d'eux appartenait au conceiller d'état, de Goldbach, ci devant precepteur de Pierre II; un autre fut presenté par le professeur Stellin. Ce dernier plut surtout à l'impératrice parce qu'il paraissait convenir tout particulièrement au caractère et à l'esprit du jeune prince.

Le 1er juin de cette même année, le professeur Stellin entra dans sa qualité de precepteur auprès du jeune duc, et l'impératrice lui dit à cette occasion : «je vois que son altesse s'ennuie souvent et qu'elle a encore beaucoup de bonnes choses à apprendre; et à cette fin je lui donne la société d'un homme, lequel, j'en suis sûre, saura occuper ses loisirs d'une façon utile et agréable».

Les etudes de son altesse, sous la direction du profes-

seur Stellin, lequel devait rester avec elle tout le temps, avant et après le diner, cheminèrent d'abord bon train, et le duc fit preuve de beaucoup de bonne volonté. En dehors du français le jeune prince n'apprenait aucune langue étrangère. Quant au français il s'était mis à l'étude de cette langue encore à Kiehl, avec l'aide d'un precepteur du collège de cette ville; mais ces études lui avaient profité très-peu parce qu'il manquait trop d'exercice. Il possédait donc fort peu cette langue à son arrivée en Russie, et l'impératrice eut plus d'une fois l'occasion de s'etonner de la negligeance que l'on avait mise à son éducation.

Le nouveau professeur sut se rendre un compte exact des aptitudes et des dispositions de son élève, et il chercha un plan d'instruction primaire qui leur fût tout particulièrement approprié. Il lisait ensemble avec le jeune duc les livres ornés de gravures, et surtout de dessins de forteresses, d'armes et d'outils de guerre et de siège, il faisait pour son pupil des modèles de diverses machines et d'appareils de physique, qu'il faisait manœuvrer ensuite aux yeux du prince sur une grande table. De temps à outre il lui apportait d'ancienne, pièces de monnaie russe, et, à titre d'explication, il lui donnait quelques leçons de l'histoire ancienne de la Russie. Les médailles lui servaient de même pour interesser son élève à l'histoire plus récente de l'empire depuis Pierre I^er^.

Deux fois par semaine il lui lisait les journaux, et, sous forme de conversation familière, il lui inculquait les principes fondamentaux de l'histoire des Etats de l'Europe; en même temps il lui faisait examiner les cartes géographiques des pays en question ou bien il lui indiquait leur situation respective sur le globe; il lui enseignait les

principes de l'art topographique, dressait pour lui et avec lui les plans des chambres du duc, puis de tout le palais avec ses adhérences, enfin de la ville de Moscou en général et du Kremlin en particulier.

Quand le duc ne voulait pas rester tranquille, son precepteur arpentait avec lui la chambre en cherchant de lier une conversation sur un sujet d'une utilité quelconque. De cette manière il parvint à s'acquérir l'amour et la confiance de son élève, lequel faisait bien plus de cas de ses remontrances, que de celles de n'importe quelle autre personne de son entourage.

Ainsi, les etudes qui furent faites durant le premier semestre du séjour du duc à Moscou avaient un caractère purement préparatoir. Des distractions de tout genre et divers empêchements, provenant de l'etiquette, ne permettaient pas de s'appliquer assiduement au travail et de fixer les heures des études. Une semaine ne s'écoulait pas sans que le prince dût prendre part à un réjouissance quelconque. Quand le temps était beau, c'étaient des promenades dans la banlieue ou dans la ville même. Ces parties de plaisir dépendaient uniquement du bon plaisir du grand-maître, de Brummer, et il aimait à parader et à étaler aux yeux de tout le monde sa splendeur. Stellin lui dit un jour, en accompagnant le duc dans une de ses promenades habituelles qu'il aurait mieux valu peut-être d'assigner à ses excursions un but raisonable, de visiter quelque fabrique, etc. On approuva beaucoup l'idée du professeur, mais elle ne fut jamais mise en execution. Le prince continuait de faire le tour de la ville ou de la banlieu en voiture, et puis retournait paisiblement au palais, comme d'habitude.

Quand Brummer était occupé de sa correspondence

avec la Suède, le temps avait beau être admirable, on ne songeait pas à la promenade. Ce point fut par la suite la cause de fortes altercations entre le prince et son despotique grand-maître de cour.

En automne, les etudes serieuses du prince trouvaient un empéchement, non moindre, dans la personne de M. Laudé, français et maître de danse. L'impératrice elle même excellait dans cet art, ce qui faisait que tout le monde voulait l'imiter. Le prince dut aussi exercer ses jambes pour suivre la mode du temps, bien qu'il y mit de la mauvaise volonté autant que possible. Laudé le tourmentait quatre fois par semaine de ses leçons de danse; et son altesse, dès qu'il voyait apparaitre le français, accompagné de son premier violon, M. Gaya, dans l'après diner devait abandonner toutes ses autres occupations pour aller à cet exercice qui n'était nullement de son goût. Parfois on representait tout un ballet. Tout autant contre son gré, le prince devait faire danser les demoiselles d'honneur aux bals masqués de la cour. Il avouait plus d'une fois à Stellin dans ces circonstances, qu'une revue de troupes lui faisait beaucoup plus de plaisir que tous ces ballets et tous ces bals masqués et parés dont il se serait passé à merveille.

En déhors de ces distractions forcées, le prince en avait bien d'autres, de son propre choix. Il aimait jouer avec des soldats decoupés en fer blanc, qu'il rangeait sur la table et faisait manœuvrer avec un vrai plaisir. Il ne s'amusait pas moins de la société de ses valets, de son nain André, de son veneur Bastien qui jouait du violon et dont il avait appris à jouer tant soit peu de cet instrument lui même.

Le professeur, n'ayant pas la faculté de s'opposer aux

passe-temps, entreprit de les ridiculiser aux yeux du prince lui même. Dans cette intention il en dressa une liste detaillée et, à la fin du premier semestre, après l'avoir lue à son élève, il lui demanda : « quelle opinion le monde aurait-il de votre altesse si jamais cette liste de vos passe-temps favoris parviendrait à sa connaissance?» — Mais cette mesure n'eut auccun éffèt; le duc n'en discontinua pas pour cela ses jeux de predilection qu'il variait à l'infini. Stellin put obtenir non sans peine qu'un petit nombre d'heures chaque matin et chaque soir fûssent dediées à l'étude. Le prince était d'une inégalité d'humeur que rien ne pouvait vaincre : assidu ou paresseux, appliqué et attentif ou distrait à l'impossible. Il avait une certaine predilection pour les leçons de mathématiques appliquées aux arts de la guerre, et il y mettait un peu d'ordre dans ses occupations. On en profita pour lui faire digerer les éléments de la géometrie, qui l'auraient rebuté sans cela par leur secheresse. Quant aux autres branches de son instruction, à savoir : l'histoire, la morale, et la statistique, son altesse se montrait d'une extrême indifférence. Il pria souvent le professeur de remplacer ces leçons par une heure de mathématiques, et, pour ne pas lui faire perdre le peu de goût, qui lui restait pour les études, on obtemperait de temps en temps à sa demande.

Afin de tenir en eveil l'attention de l'élève, le professeur, en commençant sa leçon, posait sur la table le journal des études, dans lequel il avait l'habitude d'enregistrer tous les jours un resumé de ce qu'il avait enseigné au prince, aussi bien que le degré d'application que son altesse avait apportée à ses occupations. On assura au jeune prince que telle avait été le bon plaisir de l'impératrice, et qu'elle se faisait rendre à la fin de chaque mois

un compte exact de tout ce qui concernait l'instruction de son pupil, et de progrès qu'il y avait fait. L'on parvint par ces moyens de forcer tant soit peu ses aptitudes.

En même temps on avait donné au prince un professeur de religion, le moine-prêtre de Todor, qui devint par la suite évèque de Pskov et de Liflande. Il lui donnait quatre fois par semaine des leçons de religion et de langue russe. Quand le jeune duc eut appris le cathéchisme greco-russe, vint la nouvelle de la mort du roi de Suède; alors on fit tous les éfforts pour amener le prince dans le giron de l'eglise orthodoxe orientale. Il y consentit enfin et la céremonie eut lieu avec beaucoup d'éclat, dans la chapelle du palais d'été, le 17 novembre. A cette même occasion on lui decerna les titres de prince de l'empire et d'heritier au trone de sa majesté. Le duc se comporta assez bien dans cette circonstance. L'impératrice veilla à son maintient durant toute la cérémonie; elle l'avertissait quand le moment était venu pour faire les signes de la croix, elle prenait soin des moindres détails de la solennité, et fit preuve d'une grande devotion. Elle avait plus d'une fois embrassé le prince, et les seigneurs et les dames de sa suite en firent au tant. A la fin de la cérémonie, pendant que l'on chantait les dernières prières et le concert religieux, l'impératrice sortit de l'église pour se rendre dans les appartements du duc, dorénavant grand-duc héritièr de son trône; elle en fit emporter tout ce qui s'y trouvait, y fit apporter de nouveaux meubles et objèts de toilette d'un grand luxe; entre autres, un vase d'or au fond du quel se trouvait écrite par la propre main de sa majesté, une assignation à l'adresse du presidant des fonds écheants, conseiller intime M. Volkoff, lui enjoignant de verser entre les mains de nouveau grand-duc

la somme de trois cent mille roubles, argent comptant. Ensuite cette tendre mère revint à l'eglise, prit le grand-duc avec elle, et, après lui avait fait visité son appartement nouvellement décoré, elle l'emmena avec toute la cour dans ses appartements à elle, où elle le fit dîner à coté d'elle, à la grande table(*).

Un manifeste fut adressé au peuple russe, pour lui apprendre que le petit fils de Pierre le Grand rentrait ainsi dans ses droits du succésseur au trône de l'empire.

Vers la moitié du mois de décembre arrivèrent à Moscou trois deputès des états de la Suède pour offrir au grand-duc la couronne de leur pays! Mais c'était déjà trop-tard, puisque le prince avait changé de religion. Alors la couronne de Suède fut offerte à son oncle, évèque d'Eutin et administrateur du Holstein.

Vers la fin de 1743 la cour partit pour S.-Pétersbourg. Dans cette capitale les études du princes prirent un caractère plus sérieux. On lui enseigna la géographie, mathématique avec l'aide des sphères celestes et terrestres, l'histoire pragmatique des Etats voisins; et sur un ordre exprès de l'impératrice, on y avait joint deux heures par semaine de chronologie detaillée et autant d'explication des affaires d'état (au sujèt de ces dernières leçons, les professeurs avaient eu des conférences particulières avec le chancellier, comte Bestoujeff). Les études favorites du

(*) Brummer qui reçut à cette occasion la dignité de comte de l'empire romain, comme Aléxis Razoumoffski et le docteur Lestocq, reglait les depenses du grand-duc et disposait de tout son argent. Entre ses mains la somme susmentionnée ne suffit pas seulement pour deux ans, bien que l'impératrice maintenait de sa propre bourse toute la cour du prince et subministrait à toutes ses dépenses ordinaires.

prince ne furent pas abandonnées : il se perfectionna en fortification et apprit les premières notions d'artillerie, on lui fit connaître les principales œuvres de fortifications, alors éxistant en Europe (d'après le livre intitulé *Les forces de l'Europe).* A cette époque le professeur commença aussi la réalisation de la promesse qu'il avait faite au prince du temps de leur séjour à Moscou; de fonder, c'est-à-dire, un cabinet de fortification; celui-ci se composa par la suite de 24 caisses, contenant des modèles en bas-reliefs de tous les genres et de toutes les méthodes de fortifications, usitès depuis les anciens romains et jusqu'aux temps modernes.

Pour apprendre à connaitre l'état de fortification dans l'empire russe, le grand-duc reçut du commandant général de l'artillérie, prince de Hesse-Hombourg, sur l'ordre de l'impératrice (laquelle, une fois pour toutes, avait ordonné qu'on donna au prince tout ce qui pourrait être utile à son instruction), un grand livre secrèt, format infolio impérial, intitulé: *La force de l'empire* et contenant la description et les images de toutes les œuvres de fortifications, existant en Russie, depuis Riga et jusqu'aux frontières de la Turquie, de la Perse, et de la Chine; leurs plans, leurs profils etc. Le prince ne s'endéposseda pas durant six mois entiers, et il l'examina plus d'une fois avec un vif interêt. Comme le livre secrèt, à la déscription de chaque forteresse, parlait aussi de causes politiques et autres de leur construction, l'on profita de cette occasion pour faire apprendre au prince l'histoire et la géographie spéciale de la Russie.

Son grand-maître de cour, Brummer, était toujours occupé des affaires de la Suède et de l'installation de l'évèque d'Eutin au trône de ce pays. Il avait une grande

correspondance à faire; mais surtout, sa fièrté innée le portaità se donner des airs affairés et importants; ce qui choquait beaucoup le grand-duc et les seigneurs russes de sa suite. Brummer traitait le prince avec dédain et d'une façon despotique, et ceci fut cause de plusieurs altercations fort vives entre ces deux personnages. Le grand-duc fut forcé par les injustes remontrances et les chicanes de son grand-maître des se tenir toujours sur ses gardes. Cette guerre perpetuelle developa en lui la vivacité de la repartie, mais elle aigrit aussi son caractère au detriment de sa santé.

Durant le séjour du grand-duc à Péterhoff, il eut un jour une scène violante avec Brummer, dans la présence du chambellan Bergholz et du professeur Stellin. Le nouveau comte s'emporta à tel point qu'il se jetta sur le prince les poings fermés et avec l'intention de le frapper. Stellin reussit à les séparer; mais le grand-duc, neanmoins, courut à la fenètre pour appeler à son aide les grenadiers de service. Son précepteur parvint encore à le dissuader de cette intention. Le jeune prince sortit de sa chambre et y revint bientot armé de son epée. «L'acte indécent que vous venez de commettre», dit-il à Brummer : «doit être le dernier dans ce genre de votre part. Si jamais vous osez lever la main sur moi, je vous traverserai de part en part avec cette epée. Notez bien ceci et parlez en à Sa Majesté, si vous le jugez convenable; autrement moi-même je lui en parlerai». Ce fait ne parvint pas, cependant, à la connaissance de l'impératrice.

Depuis lors le prince se montra toujours très-reservé et très-peu amical en vers tous ses instituteurs jusqu'à ce que, à sa plus grande satisfaction, arriva l'ambassadeur de l'empereur romain, le baron de Hersdorf, accompagné de

M. de Pezzoldt, son secrétaire, porteur d'un acte de la part de Sa Majesté le roi de Pologne et élécteur de Saxe, par lequel ce dernier, en sa qualité de vicaire de l'empéreur romain, accordait au duc de Holstein le diplome *venia actatis* ou de majorité.

Tout content de cet acte, le grand-duc en s'adressant à Brummer et Bergholz, disait: «voyez messieurs, mes voeux se sont réalisés, je suis prince règnant, votre souverain, c'est à mon tour de commander! Adieu! Je n'ai plus besoin de vous et je fairai tout mon possible pour que vous regagnez le Holstein».

Malgré ces paroles Brummer et Bergholz restaient encore plus d'un an attachés à la cour du grand-duc et ce n'est qu'en 1745 qu'ils quittaient la Russie. Ils étaient remplacés par le chancellier comte Bestoujeff et le vice-chancellier comte Vorontzoff.

MÉMORANDUM

Une grande faiblesse se fit remarquer dans le corps du grand-duc: il était privé tout à fait de someil et d'apetit. J'avais raconté cela toute de suite à Brummer qui pour toute reponse me disait que c'était une maladie imaginaire pour se débarasser du travail. Le lendemain le medecin de la cour Strouve lui prescrit des goûttes, mais c'était pour rien, car le grand-duc s'affaiblit d'une telle manière, qu'il tomba presque sans connaissance sur un fauteuil en disant: «vraiment je ne peux plus». J'ai prevenu à l'instant le medecin de l'impératrice Bœrgrave qui venait à l'instant avec un autre medecin, Soucher,

pour consulter sur la santé de S. A. En même temps l'impératrice accourut auprès du grand-duc et ordonna aux medecins de soigner le malade, qui était atteint d'une fièvre. J'étais obligé de rester auprès du lit du grand-duc jour et nuit. Vers la fin du mois d'octobre il ne restait plus aucun espoir sur la guerison de S. A. Il s'affaiblit visiblement et perdit le gout pour tout ce que lui était avant agréable, même pour la musique, qu'il aimait beaucoup. Le docteur Bœrgrave disait que c'est un mauvais signe. L'impératrice qui se trouvait aussi indisposée, était tellement touchée de cette nouvelle, qu'elle ne cessait de pleurer à chaudes larmes. Je me rendis chez Bœrgrave en attendant des nouvelles sur la santé de S. A. A chaque instant arrivait un courier, envoyé par le chirurgien de la cour Guyon, qui nous en donnait des nouvelles. On annonçait que le grand-duc reste dans la même position sans se mouvoir. Vers les 5 heurs le même courier venait nous apprendre qu'on a aperçu la sueur sur le front du malade. Apprenant cette nouvelle Bœrgrave sotta de son fauteuil et me dit en allemand: « Lasst uns Gott danken, der Grosfürst soll genesen ». Dès ce moment-là il allait tous les jours mieux. A la mi-novembre le grand-duc quittait pour la première fois le lit, mais il était obligé de garder toujours la chambre jusqu'au mois de décembre. Après notre arrivée à Moscou, tout notre temps passait dans une grande oisivité, nous montames souvent à cheval. Au mois du mars arrivait à Moscou le prince de Holstein. S. A. apportait à l'impératrice comme cadeau le portrait de la princesse de Cerbst, fait par le fameux peintre Recher. Le prince fut logé au palais avec ses aides-de-camp les colonels Schilde et Haère.

Peu de temps après, arrivait aussi la princesse de

Cerbst. Au premier moment l'impératrice était toute enchantée d'elle et lui fit cadeau d'une bague richement ornée de diamants. Au mois de novembre on celebrait les fiançailles du grand-duc avec la princesse. Le grand-duc était tellement tombé dans l'oisiveté, qu'il chercha à se divertir même avec les domestiques. J'ai eu bien de la peine pour l'éloigner de cet amusement.

L'impératrice fit cadeau au grand-duc de la ville d'Oranienbaum. Au mois de février de 1745 le grand-duc vient d'être atteint de la variole, et il était obligé de s'arrêter à Hotilovo (village). Il guerrit bientôt. L'impératrice, ainsi que la fiancée, étaient restées auprès du malade pendant deux mois.

Le même mois la cour revint à S.-Pétersbourg, où l'on fêtait par un grand bal et un feu d'artifice le jour du sacre du grand-duc.

L'impératrice m'avançaît (Stellin) au grade de conseiller de la cour et m'acorda le titre du bibliothèquaire du grand-duc avec l'ordre de me trouver toujours auprès de S. A., même tous les matins, pendant que le grand-duc faisait sa toilette, afin d'empecher les domestiques de causer avec le prince, car leurs conversations étaient toujours de mauvais goût.

L'impératrice se pressa à mariér le grand-duc et le 25 août on célébrait les noces de S. A. La mère de la grande duchesse repartit bientôt pour l'étranger. Le chancellier supposait cette princesse dangereuse, car elle s'attachait beaucoup à Lestocq et Brummer. Ce dernier reçut bientôt son congé, ainsi que Bergholz, avec une pension annuelle—le premier de 3000 roubles et le dernier de 2000 roubles. Brummer s'installa à Weimar où il mourut en 177.....

1745. Avant de se marier le grand-duc était tombé tout-a-fait dans le nid d'amusements(?).

Le grand-duc avait parmi ses attachés son oncle le prince Auguste de Holstein, son aide-de-camp le colonel Schilde, les gentilshommes de la cour Wileboi et Tchernycheff et le chambellan Dükker. Brummer était remplacé par le grand-maître d'artillerie Repnine.

Tous les matins, pendant que le grand-duc faisait sa toilette, on lui racontait ce qu'il y avait de nouveau dans les journaux.

1747. La femme du chambellan Tchoglokoff, née comtesse Hendrikoff fut nommée dame d'honneur de la grande-duchesse et de son mari. L'ancien élève d'un maître de danse—Laude, fut appelé à occuper le poste de Repnine. Tout s'ameliorait à la cour. J'ai pris mon congé (Stellin) et la bibliothèque resta sous la surveillance des M^rs^ les domestiques de la cour.

1748. Le grand-duc néglige son éducation et passe tout son temps dans la societé de Tchoglokoff.

1749. La cour se rendit à Moscou où le grand-duc habita son palais d'été, situé dans les environs de cette ville, et l'hiver il revint à Moscou pour assister tous les soirs au bal masqué. En 1753 Tchoglokoff mourut. Il fut remplacé par le comte Alexandre Ivanovitch Schouvaloff, en 1754. Au commencement de cette année la cour revint à S.-Pétersbourg et à cette époque on vit que la grande-duchesse était enceinte.

En été le grand-duc fit venir de Holstein une compagnie de grenadiers, dans laquelle se trouvaient les officiers : Zweifel, Steffens et le capitaine Ferster. Le grand-duc dévient tout-à-fait militaire et aprend à fumer le tabac. Avec l'aide du capitaine Dedekoff, il fait construire à Oranienbaum une petite fortresse.

Sur la proposition du grand-duc je suis entré de nouveau au service en qualité de bibliothèquaire. La bibliothèque fut transferée à Oranienbaum.

Le 20 septembre, la grande-duchesse acoucha d'un prince. De grandes fêtes et bals à cette ocasion.

Pendant la guèrre de Prusse en 1757, le grand-duc assistait constamment au Conseil de la cour, et en été dès qu'il habitait Péterhoff ou Oranienbaum, le secrétaire du Conceil avait l'ordre de presenter chaque semaine à S. A. les comptes rendus des séances; le grand-duc y faisait ses observations; mais après quelque temps en s'apercevant que les resolutions du Conseil étaient dirigées contre le roi de Prusse, il ne voulut plus signer le protocole, en disant qu'on trompe l'impératrice à l'égard du roi de Prusse, et que les Autrichiens ne meritaient point la confiance de S. M.

Le grand-duc recevait, je ne sais d'où, des renseignement les plus detaillés de tout ce qui se passait sur le théatre de la guèrre. Dans les journaux de S.-Pétersbourg on lisait souvent des articles qui parlaient de batailles gagnées par les russes et les autrichiens; alors le grand-duc en riant, disait ordinairement: «tout cela n'est qu'un mensonge, je suis renseigné du contraire».

Un soir il vint à S.-Pétersbourg un courier autrichien portant la nouvelle, que le maréchal Daun venait de gagner à Torgau une grande bataille contre le roi de Prusse. Le comte Schouvaloff d'après l'ordre de l'impératrice communiqua au grand-duc la nouvelle qui venait directement du champ de bataille. Le grand-duc envoya remercier Schouvaloff, mais en même temps lui faire l'observation que lui-même n'avait pas encore reçu des renseignements plus précis. Nous étions beaucoup étonnés des paroles du grand-duc, car la nouvelle, adressée

par le maréchal à la cour, devait être exacte. Sur cela le grand-duc répliqua: «Je sais très-bien que les Autrichiens aiment à mentir et à se donner des éloges, attendez jusqu'à demain et je vous dirais la vérité sur cette affaire». Le lendemain à 9 heurs du matin le grand-duc envoya me chercher et dès que je me présentai, il m'a dit: «Eh bien maintenant vous ne direz pas que je n'ai pas eu raison, en vous parlant hier de la bataille de Torgau. Ce matin je viens de recevoir des nouvelles, qui m'annoncent que pendant la bataille vers le soir l'armée prussienne se trouvait dans une mauvaise position, mais une attaque des hussards du général Zieten à décidé la bataille en faveur des prussiens. Daun se retira et perdit pendant sa fuite tout son bagage militaire. Le même soir cette nouvelle était apportée non seulement par le courier prussien, mais aussi par celui de l'Autriche.

Le 25 décembre à 4 heurs de l'après midi mourut l'impératrice Elisabeth et le grand-duc héritier monta sur le trône sous le nom de Pierre III. Après avoir reçu les felicitations des differents dignitaires de l'empire, il passa en revue la garde, vers le soir du même jour. Au moment où l'impératrice venait de mourir, près de son lit de mort, se trouvaient le confesseur Doubianski et l'archevêque de Novgorod Demetrius Sétchenoff. Le premier n'était jadis qu'un simple prêtre; mais appelé à la cour pour remplir les fonctions du confesseur de l'impératrice, il sut trouver le moyen de s'enrichir. Tandis que le dernier, ex-professeur de l'Academie de Kieff était un homme honnête sous tous les raports et doué d'un grand esprit. L'impératrice Catherine II plus-tard tenait beaucoup à lui et quand Sétchenoff fut atteint d'une grave maladie, l'impératrice lui envoya son médecin de la cour Schilling, qui parvint à le guèrir.

Le procureur-général Ivan Ivanovitch Mélissino, en parlant de Sétchenoff, disait souvent, que c'est le seul membre du Synode, qui soit privé de tout pedantisme et doué d'une pensée liberale et que, s'il y siégeaient seulement 3 personnes comme Sétchenoff, il serait bien facile à détruire tout le mal qui règne dans le Synode. Cet archevêque mourut à Moscou en 1767, après avoir exercé une grande influence sur les affaires du gouvernement.

Le lendemain de la mort de l'impératrice, l'empereur envoya 100,000 roubles à la commission spéciale chargée d'arranger la ceremonie des funérailles.

Pendant ce temps l'empereur vint un jour à la fortresse et en visitant le palais de la monnaie, il dit: «cette fabrique me plait beaucoup, si elle était à moi, j'aurai su bien profiter d'elle».

Tous les jours l'empereur se levait à 7 heurs du matin et en faisant sa toilette, il donnait à ses aides-de-camp divers ordres. A 8 heures il était déjà dans son cabinet de travail, où venaient l'un après l'autre le général-procureur, le président du collège militaire et beaucoup d'autres personnes qui avaient les principales fonctions de l'état. A 11 heures l'empereur passait en revue la garde et puis il dînait à 1 heure.

Presque tous les jours l'impératrice venait le voir, mais jamais elle ne dînait avec lui. Chaque jour étaient invités à la table de S. M. tantôt général, tantôt le président.

Un jour le chambellan Ivan Ivanovitch Schouvaloff versait des larmes, en parlant de la défunte impératrice. L'empereur se mit à consoler Schouvaloff, en lui disant: «il faut oublier le chagrin et en souvenir de l'impératrice, tu me trouveras toujours ton plus fidèle ami».

L'empereur, je ne me souviens plus, à quelle occasion me disait une fois : «je sais parfaitement bien que dans l'Academie des Sciences règne un grand désordre, maintenant j'ai beaucoup d'autres affaires plus importantes, mais sitôt que je serai un peu plus libre, je m'occuperais de votre Academie. Dès les premiers jours de son règne l'empereur fait revenir de leurs exile : le feldmarechal Münich, le duc de Courlande, le comte Lestocq et beaucoup d'autres, à l'exception du comte Bestoujeff, car il l'accusait d'avoir des rélations secrètes avec l'impératrice.

Avant tous revient le duc de Courlande avec toute sa famille et s'installe chez son gendre le baron Tcherkasski.

L'empereur, qui avait gardé la Courlande pour son oncle le prince George, recevant Bieren en audience lui disait : «Consolez vous et soyez sûr que vous serez content de moi—vous serez bien placé».

Münich revint en avril et occupa la maison de son neveu le baron Fitinghoff. Beaucoup de monde vint lui faire visite. Un jour Münich voyant un batallion de la garde qui faisait les exercices selon un système nouveau, disait : «quel ordre magnifique, je n'y pus jamais parvenir». Depuis ce temps Münich était obligé d'acompagner l'empereur à chaque revue.

Du premier jour de reception à la cour l'empereur invita le duc de Courlande et Münich de s'embrasser et de lui promettre d'oublier tout ce qui s'était passé entre ces deux adversaires.

L'empereur s'occupe beaucoup de toutes les classes de la population, surtout il veut élever la classe bourgeoise au même niveau qu'elle est à l'étranger. Il trouve beaucoup de plaisir par rapport au projet que je lui ai fait pour envoyer dans toutes les villes du royaume des ouvriers

allemands qui devaient instruire les ouvriers russes quant à leurs métiers. L'industrie commence à prosperer, ainsi que le commerce. Des jeunes gens bien capables sont envoyés en Allemagne, en Hollande et en Angleterre pour apprendre la tenue des livres et le commerce et pour créer en Russie des comptoires de banque.

La chancellerie secrète (de la police) fût abandonnée; la noblesse reçoit la liberté de ne pas être obligée d'entrer au service et le droit de se rendre à l'étranger. Du moment qu'on s'était aperçu que le jeune empereur était si infatigable dans les traveaux pour le bien de son pays, il a acquis l'amour général. Malheureusement les espoirs placés sur lui se sont dispercés bien vite. Après l'arrivée de son oncle le prince Georges, l'empereur avait tout-a-fait changé; il ne s'occupait que de ses troupes et oubliait les affaires les plus importantes du gouvernement. Il commença une réorganisation des regiments de la garde, ce qui lui fit beaucoup d'ennemis, surtout quand le bruit courût que la garde serait abandonnée et remplacée par des regimens de la ligne. L'empereur disait souvent que la garde n'est bonne que pour faire la parade, mais que pour livrer des batailles elle ne serait pas capable.

Tous les jours à 11 heures comme je l'avais déjà dit l'empereur passait la revue de la garde devant son palais. Les régimens de la ligne, au lieu de leurs anciens noms de differentes provinces et villes, avaient reçu les noms de leurs colonels. Chaque colonel inventait l'uniforme de son regiment, ce qui donnait un drole d'aspect aux troupiers. Les maréchaux et les généraux, qui étaient obligés de figurer aux revues, ne connaissaient point le nouveau système de service militaire et c'est pour cela que chacun d'eux avait attaché à sa personne un officier de la ligne, pour s'instruire des details de ce service.

Le fait suivant mérite bien d'être mentionné.

Un jour on présenta à l'empereur la liste des colonels qui devaient être promus au grade de général. Sur chaque nom S. M. faisait ses observations bien justes. Quand on arriva au nom du colonel Orloff, l'empereur s'ecria : «éffassez, éffassez! Je ne veux pas avoir au service un général, que les paysans avaient batonné». Et Orloff reçut son congé.

Le colonel Orloff sous le règne d'Elisabeth fut envoyé avec son régiment dans les environs de Moscou pour calmer les paysans d'une campagne, qui s'étaient insurgés. Arrivé à la campagne, Orloff appela à l'ordre et ayant reçu un refus, il tira des coups de fusil sur les paysans, après quoi ces derniers se jetèrent sur Orloff et après lui avoir donné des coups des baton, ils l'enfermèrent dans une cave. Orloff mourut en 1771

Le 10 février l'empereur célébra à Tzarskoé-Selo le jour de son aniversaire par un grand bal et un feux d'artifice. Ce jour-là il y avait beaucoup d'avancements en grade. Les deux frères Alexandre et Léon (Левъ) Naryschkine étaient nommés—le premier grand-chambelan de la cour et le dernier grand-ecuyer. Tous les deux étaient décorés du cordon bleu. Le général Wileboa était promu au grade de général-feldzehmeistre, etc. etc.

Lors des fêtes de pâques l'empereur s'installa au nouveau Palais-d'Hiver. L'architecte italien Rastrelli lui présenta à cette occasion un grand plan du palais. Après avoir bien examiné le plan, l'empereur dit à son entourage : «Il faut que je recompense Rastrelli, mais je ne veux pas dépenser l'argent dont nous avons besoin. Je lui ferais un cadeau qui lui sera plus agréable que l'argent. Je connais bien son caractère ambitieux. Je lui

donnerais une décoration de Holstein et de cette manière, sans avoir depensé de l'argent, je serai honnête à son égard». Le même soir Rastrelli était décoré et invité à souper à la cour. Et vraiment l'architecte était parfaitement satisfait. Depuis que l'empereur habita le Palais-d'Hiver il ne fit que passer toute la journée avec des militaires, en négligeant les affaires importantes de l'Etat.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le 28 juin. La garde voulut revenir.

Le général Wolkonski persuada l'impératrice de monter à cheval et de se mettre en tête des troupes.

Le 29 juin à 4 heurs du matin le lieutenant Alexis Orloff arriva à Péterhoff avec un détachement de hussards du regiment Miloradovitch pour arrêter les officiers et les soldats Holsteiniens . . . . . .

. . . . . .

Remarques sur Pierre III.

Depuis son enfance Pierre III était très-faible et délicat. Sa figure était pâle. Il portait la chevelure à la manière italienne. Il était doué d'un esprit assez vif et aimait beaucoup à disputer.

Il savait parfaitement bien juger les affaires, mais son attachement aux plaisirs porta beaucoup de mal à son esprit et à son caractère. Il ne put jamais s'arreter longtemps sur une pensée fixe. Il possedait une mémoire excellente, il aimait beaucoup à lire des traités militaires.

L'EPOQUE DE CATHERINE II.

(D'après les mémoires du grand-père du prince Pierre Dolgoroukoff).

Le caractère de l'impératrice.—L'influence sur les mœurs du peuple. —Le grand-duc Paul.—Razoumovski.—Les demoiselles d'honneur Nelidoff et Verigine.—Le prince Nikita Troubetzkoy.—L'ambassadeur de Naples Serra-Capriola. — Les principaux favoris de Catherine II.—Le celèbre Potemkine et les Orloff. —La malheureuse princesse Tarakanoff.

Il n'y avait en 17..... à S.-Pétersbourg que deux hôtels : celui de Demouth et celui de Londres; ce dernier situé sur la place de l'Amirauté. Mon grand-père descendit à l'hôtel Demouth. A cette époque le prix d'un appartement de trois chambres, salon, chambre à coucher et une chambre pour le domestique était de dix roubles par semaine; le dîner composé de 5 plats coutait 1 rouble par tête —un domestique de place un rouble et demi par jour —une voiture à quatre cheveaux 35 roubles par semaine. Pendant son séjour dans la capitale mon grand-père allait assez souvent au club anglais qui occupait sur la Moïka, la maison aujourd'hui appartenant au prince Orloff. Ce club fondé en 1770 et composé de 300 membres recevait comme membres à cette époque seulement les personnes de rang du brigadier et au-dessous; les officiers, généraux et les fonctionnaires civils des quatre premières classes étaient admis seulement à titre de visiteurs.

Après avoir fait la visite officielle au procureur-général, mon grand-père eut une audience de l'impératrice. Elle avait l'habitude de recevoir les gouverneurs de province dans son cabinet de travail et de causer assez longuement avec eux, faisant preuve d'une connaissance des intérêts locaux assez rémarquables chez une personne qui avait toujours habité S.-Pétersbourg. Elle s'informait des besoins de la province et s'enquérait surtout avec beaucoup de sollicitude de la disposition des ésprits parmi la noblesse, la seule classe qui ait fait et défait des souverains en Russie. Catherine à cette époque avait déjà 60 ans; elle était d'une taille moyenne, mais portant la tête haute avec une petite couronne sur les cheveux, ayant des talons élevés, elle paraissait plus grande qu'elle ne l'était en réalité; sa taille jadis si élégante disparaissait déjà sous l'embonpoint de l'âge, mais le regard conservait un feu magique. Tant qu'elle ne parlait point, elle était imposante et encore assez belle, mais dès qu'elle ouvrait la bouche l'on voyait la disparition d'une partie de sa denture.

Catherine à son avénèment au trône n'était guère populaire; les russes étaient fatigués d'une serie presque non-interrompue de règnes de femmes. Mais en quelques années la grande habileté de Catherine amena un changement d'opinion; la convocation en 1767 de la fameuse assemblée de notables lui rallia les esprits; la jacquerie de Pougatscheff en terrifiant la noblesse, porta celle-ci à se rallier autour du trône. A mesure que Paul grandit, l'on en vint à connaitre son caractère fantasque et bizarre, et tout le monde se mit à former les voeux les plus sincères pour la prolongation de la vie et du règne de Catherine. Jamais l'on ne vit une personne d'un caractère plus égal, plus facile à vivre dans l'intimité et en politique

même, elle ne pouvait souffrir les cruautés inutiles. Par calcul et pour ne point se faire trop d'ennemis elle se montrait assez indulgente.

Son éllegance personnelle, son goût pour la vie civilisée, pour les plaisirs de l'ésprit adoucirent les mœurs de la noblesse; d'ailleurs sous son règne, à l'éxception des dernières années passées sous la funeste influence de Zouboff l'on n'entend point retentir, ni la torture, ni la chancellerie secrète si terrible sous les règnes précédens et c'est ce qui rendit la mémoire de Catherine si chère à ses contemporains et, elle reste dans l'histoire de Russie avec une auréole brillante en partie meritée.

Mon grand-père eut aussi une audience du grand-duc Paul et de la grande-duchesse et fut invité à dîner chez eux. Paul vivait dans la pénible position d'un héritier du trône vu avec mefiance et antipathie à peu-près par tout le monde. Les courtisans s'eloignaient de lui, les favoris, Mamonoff seul excepté, l'avaient toujours traité avec hauteur. Potemkine pendant les 17 années de sa toute-puissance, avait constamment témoigné un dedain indescriptible pour «ce petit Paul», comme il l'appelait et ne dissimulait point à ses plus intimes son projet de contraindre le grand-duc à renoncer à ses droits au trône en faveur du grand-duc Alexandre. Zouboff ne faisait nulle attention à lui: lorsque Paul voulait obtenir de l'avancement pour les officiers de sa petite troupe de Gatchina ou bien des canons, de la poudre, des munitions, il était obligé de recourir en solliciteur, dans le premier cas au comte Nicolas Saltykoff qui dirigeait le collège de la guerre; dans le dernier cas à Pierre Mélissino le plus ancien des lieutenant-generaux d'artillerie.

Paul avait beaucoup d'esprit naturel, mais un malheu-

reux penchant pour le service militaire. Cette passion empechâ Paul de profiter des leçons de ses nombreux professeurs et impressionna son ésprit, d'ailleurs remarquablement brillant. Il avait un cœur excellent et un sincère amour du bien, mais il se trouvait doué d'une vivacité nerveuse. Dans ses moments de calme il se distinguait par la grâce parfaite de ses manières et par l'exquise amabilité de sa conversation.

Catherine avait marié Paul en 1773 à une princesse de Hesse-Darmstadt. Cette grande-duchesse Natalie Alexievna était une femme d'un esprit remarquable et d'une grande ambition, elle travailla à se créer un parti et devint par l'habileté de ses intrigues la terreur de Catherine et de son nouveau favori Potemkine.

Parmi les compagnons d'enfance de Paul se trouvait le comte André Razoumovski de deux années plus âgé que lui, jeune homme beau, élégant, aimable et d'un caractère le plus entreprenant. Paul le traitait en frère exigeant qu'il vint le voir, lui et la grande-duchesse, le plus souvent possible et qu'il dînât chez eux sans façon et sans invitation.

L'impératrice, après la mort de la première épouse de Paul, tint beaucoup à le remarier promptement pour avoir le plus vite possible des heritiers du trône. Paul consentit à se remarier, et épousa la princesse Dorothée de Würtemberg, si aimée et si respectée plus-tard sous le nom d'impératrice Marie Fédorovna.

En même temps Catherine envoya Razoumovski comme ministre à Venise et quelques années plus-tard il se trouvait en qualité de ministre à Naples, et puis à Stockholm. Après la déclaration de guerre de la Suède à la Russie en 1788 il fut envoyé à Vienne en qualité d'aide du vieux

ambassadeur prince Dmitri Michaïlovitch Galitzyne, fondateur du magnifique hôpital «Galitzyne» à Moscou. Ancien ministre de Russie à Paris, fils et frère de deux marechaux Galitzyne, le prince Dmitri, homme d'esprit, de science et de goût, mourut à Vienne en 1793 à l'âge de 72 ans sans avoir eu d'enfants de sa femme la princesse Catherine Cantémir, l'une des personnes les plus spirituelles et les plus distinguées de son temps, sœur du poéte prince Antiochus Cantémir.

A l'avénement de Paul au trône, Razoumovski était ambassadeur à Vienne et il occupa ce poste jusqu'au traité de Tilsit, époque où la Russie fut obligée par les circonstances de faire semblant d'entrer dans l'alliance napoléoniene, alors il quitta le service et n'y rentra qu'en 1814 pour siéger au congrès de Vienne où il fut l'un des trois representans de la Russie dans la conference générale. Alexandre I^er^ le créa prince à cette occasion et après la cloture du congrés il rentra pour toujours dans la vie privée. Il mourut en 1826, à l'àge de 84 ans, après avoir passé à Vienne près d'un demi-siècle.

Parmi les personnes de la petite cour de Gatschina, on remarquait deux demoiselles d'honneur de la grande-duchesse, mesdemoiselles Catherine Nélidoff et Natalie Verigine. Catherine Nélidoff était d'une très-ancienne famille; son aïeul, le lithuanien Nélidovski avait accompagné le prince de Lithuanie fils du grand-duc Olgierd lorsqu'il vint avec ses troupes préter aide et secours au grand-duc Dmitri Donskoy contre l'invasion de Mamay et prit sa part de gloire à la grande bataille de Koulikovo le 8 septembre 1380. Nélidovski resta en Russie où sa descendance forma deux branches : les Nélidoff et les Otrépieff. Après le triste éclat jeté sur ce dernier à

l'époque du faux Dmitri, les Otrépieff reprirent leur ancien nom de Nélidoff et le portent depuis; c'est à cette branche des ci-devant Otrépieff, qu'appartiennent les deux demoiselles Nélidoff qui toutes les deux, l'une sous le règne de Paul, l'autre sous celui de Nicolas ont su se faire respecter par le noble désinteressement de leur caractère et se faire aimer et cherir pour la bonté de leur cœur, qui les a portées toujours à proteger et secourir les malheureux et les opprimés.

M^lle^ Nélidoff mourut en 1832; j'ai vu chez sa petite nièce et fille adoptive la princesse Troubetzkoy sa correspondance avec Paul qui avait mérité d'être publiée; impossible de voir des sentiments plus nobles et plus élevés, ni une amitié plus digne et plus sérieuse.

M^lle^ Natalie Verigine était une personne d'un tout autre genre.

D'une bonne famille, mais assez peu fortunée, animée d'un grand désir de jouer un rôle à la cour, elle unissait une imagination vive et exaltée à un grand esprit d'intrigue. Elle entra très-avant dans la franc-maçonnerie et dans le martinisme, elle épousa l'un des chefs de la franc-maçonnerie russe le vice-amiral Serge Ivanovitch Plestcheieff issu d'une famille ancienne et illustre, homme d'esprit et de science, et de finesse, favori de Paul qui en fit l'un de ses secrétaires d'état. Plestcheieff survecut peu de temps à son protecteur, il mourut à Montpellier en 1802. Lui et sa femme avaient beaucoup protégé à la cour un intriguant appelé à faire une grande carrière, le prince Alexandre Galitzyne, depuis ministre de l'instruction publique et des cultes, l'un des courtisans les plus méprisables, même parmi les méprisables courtisans de S.-Pétersbourg.

Le poste du procureur-général était le plus important de l'empire, et à l'avénement de Catherine au trône, ce poste se trouvait occupé par Alexandre Gleboff. C'était un très-mauvais sujet. Catherine a voulu le remplacer par un autre, mais les Orloff qui dominaient à cette époque ne voulaient point voir appeler à ces fonctions si importantes un homme de mérite dont la rivalité aurait pu devenir dangereuse pour leur incapacité, ils jetèrent les yeux sur le prince Alexandre Viazemski d'une très-grande et très-ancienne famille, mais d'une branche tombée dans la pauvreté. C'était non seulement un homme médiocre, mais encore il tenait à se poser pour un tel. Il sut persuader à Catherine qu'il était son élève et qu'une heure de travail avec elle lui donnait à lui des idées pour une semaine entière. Il fit le chien couchant devant tous les favoris et se montra le plus plat valet de Potemkine lequel le traitait avec un dedain inexprimable.

Viazemski avait près de 40 ans lors de son arrivée au poste de procureur-général; il épousa une personne, qui avait 18 ans de moins que lui et lui apportait en dot precisement ce qui lui faisait défaut: de la protection à la cour. C'était la princesse Hélène Troubetzkoy, fille du maréchal et procureur-général prince Nikita Iourievitch Troubetzkoy, un homme dont il faut dire quelques mots; sa biographie offre un reflet fidèle des mœurs russes au XVIII siècle.

Le prince Nikita Troubetzkoy né en 1700 épousa jeune encore la comtesse Natalie Golovkine, il en eut trois fils l'un desquels fut la souche des deux branches ainées de la famille Troubetzkoy. Sa femme eut une liaison avec le prince Ivan Dolgoroukoff, favori de l'empereur Pierre II, et Troubetzkoy voyait cette liaison avec indifference,

afin de profiter du credit de ce favori. Un jour que le prince Ivan avait trop copieusement dîné, il s'emporta contre Troubetzkoy dans la propre maison de celui-ci; il voulut le jeter par la fenètre et l'aurait fait sans l'intervention du chambellan Etienne Lopouchine.

Devenu veuf en 1735, Troubetzkoy épousa un an plus tard, la princesse Anne Droutzkoy, veuve Héraskoff, et il eut de ce mariage 4 fils et 3 filles dont une épousa Viazemski. La cinquième branche de la famille Troubetzkoy celle de M^me^ de Morny porte en Russie le sobriquet de *Troubetzkoy de la corde* en souvenir de ce que la grand-mère maternelle du père de M^me^ de Morny, la dame Weiss, avait dans sa jeunesse dansé sur la corde dans les foires publiques et fait partie d'une troupe de bouffons ambulans.

Viazemski fut intendant-général dans l'armée du maréchal Münich lors de la guerre contre les Turcs, et il vola à un tel point que Münich l'eloigna de l'armée, mais ayant partagé les fruits de ses rapines avec Bieren, le favori tout-puissant de l'impératrice Anne, il fut nommé procureur-général de l'empire. Volynski ennemi de Bieren avait voulu essayer de renverser celui-ci; Troubetzkoy voulant avoir un pied par tout, avait lié intimité avec Volynski, mais dès que ce dernier fut condamné à mort et executé, ses biens ayant été confisqués, Troubetzkoy sollicita et obtint de l'impératrice une maison ayant appartenu à Volynski. Lors de l'avénement d'Elisabeth au trône, il présida la commission chargée de juger les anciens ministres parmi lesquels se trouvait son ancien chef Münich et son beau-frère le vice-chancellier comte Michel Golovkine. Il les fit condamner à l'éxil en Siberie et à la confiscation de leurs biens. Dans l'un de ses inter-

rogatoires, le maréchal Münich dit que le seul tort qu'il se reconnaissait est de n'avoir pas fait pendre le plus grand voleur qu'il eut jamais rencontré, l'intendant-général de son armée prince Troubetzkoy. Dix-huit mois après il inventa une soi-disante conspiration, dans la quelle il impliqua avec madame Etienne Lopouchine, son fils ainé et son mari, ce même Lopouchine, le quel 15 années auparavant l'avait sauvé de l'outrage d'être jeté par la fenètre de sa propre maison. Il impliqua également dans cette conspiration prétendue la propre sœur de sa première femme la comtesse Michel Bestoujeff, née comtesse Golovkine. Il les condamna tous les quatre à recevoir le knout sur la place publique et à être exilés en Siberie avec confiscafut des biens.

Troubetzkoy pendant les vingt années qu'il occupa le poste de procureur-général ne changeait point son système d'administrer. Enfin, en 1760 on se décida à l'eloigner de ce poste, et on lui donna pour successeur le prince Jacque Schachovskoy, type d'honneur et de probité qui fut remplacé par Gleboff.

En 1767 Troubetzkoy se trouvait à Moscou sur son lit de mort tourmenté par les rémords. Il fit dire à sa belle sœur la comtesse Michel Golovkine qu'il était bien coupable envers elle, ayant été la principale cause des malheurs de son époux et qu'il ne pouvait fermer les yeux tranquillement, si elle ne venait lui déclarer son pardon. La vertueuse comtesse se transporta auprès du lit de mort de l'ancien bourreau de son mari et à peine fut elle entrée dans la chambre, que Troubetzkoy se précipitant hors du lit, se jeta à ses pieds et ne voulut point se relever avant d'avoir reçu son pardon, se traitant soi-même de misérable et de scélérat : Il mourut quelques jours après.

La princesse Viazemski mourut en 1832 à l'âge de 87 ans. Elle n'avait jamais eu de fils; ses quatre filles épousèrent: l'ainée Catherine, le comte Dmitri Tolstoy, la seconde Anne, le duc de Serra-Capriola, ministre de Naples à S.-Pétersbourg, la troisième Pauline le comte Dmitri Zouboff et la plus jeune, Barbe, le baron de Rosenkrantz, ministre de Danemarck à S.-Pétersbourg. Rosenkrantz sous le règne de Paul ayant eu l'imprudence de faire partir par la poste une dépêche, dans la quelle il parlait mal de l'empereur, reçut immediatement ses passeports avec la défense de jamais remettre les pieds en Russie.

Antonio Marresco d'Onnorso, duc de Serra-Capriola, était un vrai type de napolitain non-méchant, bon-enfant; il y avait en lui un mélange indescriptible de grand seigneur et de lazzarone, de gentilhomme et de bouffon.

Pendant les 40 années qu'il résida à S.-Pétersbourg il fut toujours et constamment de tous les diplomates le mieux informé de ce qui se passait à la cour et ailleurs. Tantot serieux, tantot bouffon, mais toujours rusé, fin, insinuant au possible, personne ne savait mieux soutirer les secrèts et cacher les siens d'une manière plus impenetrable; si on le préssait de questions auxquelles il ne voulut point repondre, il lançait une bouffonnerie, faisait rire son interlocuteur, pirouettait sur les talons, s'en allait et tout était fini. Ses plaisanteries étaient loin d'être toujours d'un goût parfait, elles étaient le plus souvent napolitaines, mais elles faisaient toujours rire. Avant de venir en Russie où il arriva en 1782, il avait été faire un voyage à Londres; presenté à Georges III par une chaude journée d'été, ce prince lui dit que le soleil de ce jour-là devait lui rappeler celui de son pays, Serra-

Capriola répliqua avec son accent napolitain : « Sire, la *loune* du roi mon maître est encore *plous* brillante *quoe* le soleil de V. M. »

En ce temps à S.-Pétersbourg l'on était dans l'usage de tirer le canon chaque fois que l'impératrice rentrait de Tzarskoïé en ville. Une fois elle rentra la nuit, je ne sais plus à quelle occasion. Le lendemain soir le duc, dans le salon de sa belle-mère, rempli de monde, racontait : « nous étions déjà couchés, nous entendons tirer le canon—un-coup; un-deuxième coup; un-troisième coup; je dis à la duchesse : « ma femme encore un-coup ! ».

Serra-Capriola était rétrograde d'opinion; un ennemi déclaré de la révolution française et des idées libérales; mais son caractère était des plus honorables; lors des neuf années de l'occupation de Naples par les Français, il refusa de prêter serment à Joseph Bonaparte et à Murat; se laissa sequestrer toute sa fortune en Italie et repoussa avec une invincible fermeté toutes les propositions les plus avantageuses à lui, faites par l'ambassadeur de Napoléon à Pétersbourg, Caulaincourt, propositions d'autant plus empressées que Caulaincourt se trouvait en liaison avec la nièce du duc, M^me^ Vladeck, née comtesse Tolstoy : liaison qui donna le jour à la belle et bonne comtesse Hélène Zavadovski. Vladeck était un petit gentilhomme polonais, devenu aide de camp de l'empereur Alexandre et qui avait épousé la comtesse Tolstoy. Une sœur de Vladeck épousa le secrètaire de l'ambassade française à S.-Pétersbourg M. de Rayneval qui fut depuis ambassadeur à Vienne.

Ce qui mettait surtout Caulaincourt en colère, c'était de voir Serra-Capriola ayant cessé de figurer dans le corps diplomatique, non reçu à la cour les jours de gala,

être invité cependant à dîner une fois par semaine chez l'empereur en petit comité et deux fois par semaine à dîner chez l'impératrice-mère. Serra-Capriola mourut à S.-Pétersbourg en 1822, à l'âge de 70 ans. Sa femme vécut jusqu'en 1839.

A la mort du prince Viazemski, l'impératrice songea un instant, à ce que l'on dit, à élever au poste de procureur-général Basile Popoff, qui avait été le chef de chancellerie et le bras droit de Potemkine, un homme de beaucoup d'esprit, de grands talens administratifs et d'une expérience consommée dans les affaires. C'était au reste un concussionnaire célèbre et qui avait adopté un moyen original d'amélioration de la race des paysans dans les terres dont l'impératrice lui avait fait don en Petite-Russie: il y faisait placer en garnison des regiments de cavalerie, composés de beaux gaillards. Disgracié sous le règne de Paul, il fut appelé par Alexandre Ier au conseil de l'empire dès la création de celui-ci et il y siégea jusqu'a sa mort, arrivée en 1822 à l'âge de 77 ans. Mais la nomination de Popoff comme procureur-général fut écartée par l'influence de Zouboff, lequel voulait avoir le monopole de l'influence dans les affaires, redoutait les talens et l'expérience de Popoff. Le poste du procureur-général échut à Samoyloff, fils d'une sœur de Potemkine très-aimé et fort protégé par son oncle, mais devenu depuis la mort de celui-ci le plus plat des valets de Zouboff. C'était un brave militaire, mais un homme sans esprit, sans talens; il prit l'engagement de se soumettre en tout aux caprices et aux fantaisies de Zouboff; d'ailleurs l'incapacité de Samoyloff était si bien reconnue de Catherine elle-même, qu'elle plaça auprès de lui un homme fort intelligent et capable, Pierre Aléxéiévitch Iermoloff, père du celèbre général de ce nom.

Les principaux favoris de Catherine II.

Nous ne croyons point inutile de placer ici une courte notice chronologique et biographique sur les favoris de Catherine II.

Le premier d'entre eux fut *Serge Saltykoff.* Il était beau, séduisant, rempli d'esprit, très-aimable et entreprenant.

L'impératrice Elisabeth pour l'eloigner l'envoya en qualité de ministre de Russie à Hambourg près des princes allemands du cercle de la Basse-Saxe; au commencement du règne de Catherine, il remplit pendant quelques années les fonctions de ministre de Russie à Paris. Il n'eut point d'enfants de son mariage avec mademoiselle Balk petite-fille de cette Balk née Maens qui avait été dame du palais de Catherine, confidente des amours de cette princesse avec son frère Maens et que Pierre I^er^ avait fait knouter en 1724. Le petit-neveu de Serge Soltykoff vécut longtemps à S.-Pétersbourg, il donnait des soirées dansantes tous les mardis, dans sa maison de la petite Morskoy maison à la quelle la bizarrerie de l'ameublement de plusieurs de ses chambres avait fait donner le surnom de café chinois.

Sous le règne de Paul ce prince apprit un jour que le jeune Serge Soltykoff affirmait être le neveu de l'empereur; il fit venir son aide-de-camp le prince Nicolas Volkonski et dit: « Serge Soltykoff raconte que je suis le fils de son grand oncle; prenez quatre hommes et plusieurs poignées de verges; allez chez ce polisson, dites

lui qu'il avait mérité d'être envoyé en Siberie; mais je vais agir envers lui en oncle : fouettez-le sans pitié, et revenez me rendre compte de votre expedition». Ainsi fut fait.

Le comte *Stanislas Poniatovski*, dont elle a fait depuis un roi de Pologne, sa biographie est très-connue.

Alexandre Séménowitch Wassiltchikoff, officier aux gardes d'une famille ancienne, vu qu'elle est une branche de la maison Tolstoy, dont l'origine remonte au XIV^me^ siècle, mais jusque la peu connue. Le comte Nikita Panine, le gouverneur de Paul, voyant l'influence des Orloff peser à Catherine, profita d'un moment d'absence d'Orloff, envoyé aux congrès de Fokschany pour placer auprès de l'impératrice l'un de ses protegés par le moyen du quel il espérait la gouverner. Mais Wassiltchikoff excellent homme d'ailleurs, était d'une complete nullité et Potemkine n'eut la moindre peine à le renverser, une belle terre, la clef de chambellan et le cordon de S^t^ Alexandre lui furent accordés à titre de consolation. Il profita de sa faveur passagère pour introduire à la cour en qualité de chambellan son frère Basile, qu'il maria avec une fille du hetman Razoumovski.

Le celèbre prince *Potemkine.*

Le père du celèbre favori de Catherine II, le prince Alexandre Wassilievitch Potemkine, lieutenant-colonel en retraite et propriétaire à Smolensk et à Toula, était un grand original. Agé de plus de 50 ans, marié, ayant été visiter sa petite terre de Manchina, province de Toula, il se rendit dans cette derniere ville et il y rencontra une

jeune femme, veuve après peu d'années de mariage, Daria Vassilievna Skouratoff, née Kondyreff, laquelle habitait d'ordinaire depuis son veuvage chez les parents de son mari dans la terre de Grand-Skouratoff. Potemkine lui cacha qu'il était marié, qu'il avait une femme légitime à Smolensk, et il épousa madame. Skouratoff, laquelle apprit cette infamie quand elle se trouvait déjà à l'état de pleine grossesse. Elle courut se jeter aux pieds de la véritable madame Potemkine et à force de supplications et de larmes obtint que celle-ci se retira dans un couvent. De ce mariage naquirent quatre filles, mariées plus tard à Samoïloff, Vysotski, Engelhardt et Lihatscheff, enfin, en 1739 vint au monde un fils, appelé Grégoire, devenu depuis le célèbre prince de la Tauride. Le vieux Potemkine n'aimait point cet enfant et le soupçonnait d'être batard. Le nom de Grégoire lui avait été donné en l'honneur du cousin-germain de son père, le conseiller privé, Grégoire Matveievitsch Kislovski, président du collège de la chambre (l'administration des revenus de l'état) à Moscou. L'enfant dès l'âge de 4 ans fut élevé chez son oncle Kislovski, avec le fils de celui-ci Serge; ils firent leurs études ensemble et entrèrent à l'université de Moscou, d'où Potemkine fut exclu en 1760 pour sa paresse et la non-fréquentation des cours. Gritz, comme l'appelait son oncle, fit preuve d'une remarquable intelligence, d'un caractère entreprenant, ambitieux du pouvoir, et Kislovski disait souvent : « Gritz, ou bien jouera un jour un grand rôle, ou bien il ne conservera point sa tête sur ses épaules ».

Madame Potemkine menait la plus triste existence qu'il soit possible de s'imaginer. Son mari vieux, jaloux, violent, tyran, ne lui permettait point de causer avec des

hommes, et au moindre mécontentement, il l'enfermait sous clef dans une chambre rétirée de la maison ou elle passait des heures entières à verser des larmes.

Aprés son expulsion de l'université, le jeune Potemkine partit pour Pétersbourg, et grâce à la pension à lui faite par son oncle, il entra à la garde à cheval, en disant : « si le service militaire ne me réussit point, je me ferais moine et je deviendrais metropolitain ».

Le jour de l'avènement de Catherine au trône, Potemkine, alors sergent-major (vachmistre), ayant remarqué l'absence à l'epée portée par Catherine du cordon d'argent (temliak) exigé par le règlement, il lui offrit le sien. Peu de temps après il fut avancé comme sous-lieutenant, reçut une terre de 400 paysans et fut ensuite nommé gentilhomme de la chambre. Il tâchait d'attirer en toute occasion les regards de l'impératrice, il se posait en homme amoureux, préoccupé; il cherchait à rencontrer Catherine dans les corridors du palais et plus d'une fois il eut l'audace en la retenant sur son passage, de tomber à genoux et de lui baiser la main.

Ce manège fut remarqué par les Orloff, lesquels firent suivre et espionner Potemkine. Alexis Orloff lui chercha un jour querelle au jeu de billard, et d'un coup de queue de billard lui créva un œil. Potemkine au dèsespoir se retira de la cour et mena une vie solitaire dans son appartement des casernes dè la garde. L'impératrice fit plus d'une fois demander des nouvelles de sa santé, et exprimer son désir de le revoir à la cour; il obéit, et les Orloff pour entraver ses projets, lui proposèrent de lui arranger un mariage avec la comtesse Elisabeth Razoumovski. Lui ne voulait point se marier et n'osait prononcer un refus formel, il sut trainer les choses en

longueur, jusqu'au moment ou éclata la guerre avec les Turcs. En sa qualité de chambellan, il fut nommé général-major et partit pour les rives de Danube, mais il entretint une correspodance incessante avec deux hommes de la plus grande intimité de Catherine, son bibliothécaire Pétroff et Ivan Yelagine, ce dernier à cette époque senateur et secrétaire d'état, avait été jadis le principal intermédiaire entre Catherine et Poniatovski, et l'impératrice n'avait point de secrèts pour lui dans la vie intime. Potemkine promu au grade de lieutenant-général, écrivait à sa souveraine pour solliciter le titre d'aide-de-camp-général si rare et si recherché à cette époque. Non seulement il l'obtint, mais avec le grade très-recherché également de lieutenant- colonel du régiment de Préobrajenski.

Potemkine ne pouvait souffrir les Zouboff et prévoyait que sa perte viendrait de ce côté. Lorsqu'en 1790 Catherine envoya à l'armée Valérien Zouboff en écrivant à Potemkine de procurer à ce jeune homme de 19 ans l'occasion de se distinguer, il le fit aller dans tous les lieux, ou il aurait pu trouver la mort, à laquelle le jeune homme échappa par un vrai miracle. De retour à Pétersbourg, Zouboff raconta à Catherine que Potemkine renforçait au delà de toute mesure les régiments commandés par les chefs à lui spécialement dévoués, qu'il avait porté par exemple le régiment de son neveu Engelhardt au chiffre de 10,000 hommes, qu'il employait tous les moyens en son pouvoir pour gagner l'affection des soldats de son armée et celle des habitants des provinces danubiennes. L'impératrice, qui vieillissait et que l'agitation révolutionnaire en France effrayait beaucoup, prit ombrage et Potemkine reçut l'ordre de venir achever l'hiver à Pétersbourg. Accueilli avec les plus brillantes distinc-

tions honorifiques, il sentait cependant son crédit ébranlé, il ne pouvait voir de sang-froid la faveur croissante de Zouboff, et pour se distraire, il se jeta dans les plaisirs. Alors il donna à l'impératrice au palais de Tauride la fête fabuleusement magnifique, dont l'éclat éblouit ses contemporains eux-mêmes si habitués pourtant aux magnificences splendides de cet homme extraordinaire.

Un jour il apprit une intrigue à la cour pour le renverser et le faire remplacer par le prince Pierre Michaïlovitsch Galitzyne, fils du grand-amiral de ce nom et vice-chancellier, grand-chambellan, prince Galitzyne. — Le prince Pierre était aussi intelligent, spirituel, sympathique au plus haut degré; il venait de se couvrir de gloire dans les combats contre Pougatcheff et il était adoré de ses subordonnés officiers et soldats. Il se trouvait à Moscou où il attendait l'arrivée de Catherine qui allait passer quelques temps dans la vieille capitale et y célèbrer la paix conclue avec les Turcs.

Potemkine résolut de se défaire de ce rival dangereux et d'effrayer ceux qui penseraient à l'avenir essayer à lui disputer sa position. Il paya l'un des anciens subordonnés de Galitzyne, un certain major Lavroff, ivrogne que le prince Pierre était obligé de renvoyer du service. Ce Lavroff se présenta chez le prince Pierre, le provoqua en duel, et sur son refus, se mit à lui adresser les plus grossières injures jusqu'à ce que Galitzyne eût ordonné à ses gens de le pousser dehors par les épaules. A la suite de cet épisode le général-major Schepeleff ayant rencontré le prince Pierre, dit à celui-ci qu'il fallait être un drôle ou un lâche pour refuser de se battre en duel et pour souffrir des injures. Galitzyne provoqua Schepeleff (ce fut le premier duel en Russie, il eut lieu en 1775).

Ils devaient se battre à l'epée, mais à peine placés sur le terrain, avant que les témoins eussent donné le signal du combat, Schepeleff se précipita sur son adversaire et lui passa l'epée à travers le corps, en disant aux témoins qu'il agissait ainsi sur l'ordre de Potemkine.

Ce lâche assassin épousa la nièce de Potemkine, Nadine Engelhardt. L'exemple funestre de Galitzyne terrifia les ennemis de Potemkine. Ayant appris que le prince Repnine, chef de l'armée, en son absence, avait reçu de l'impératrice l'ordre de conclure la paix, il repartit pour l'armée. En route il rencontra le courrier de Repnine, portant à l'impératrice les préliminaires du traité de paix; il décacheta le paquet, en prit connaissance, devint furieux, remit au courrier une lettre pour Catherine et continua sa route, en envoyant au contre-amiral Ribas, commandant la flotille de la mer Noire, l'ordre de ne point obéir à Repnine et de continuer les hostilités contre les Turcs. Arrivé au quartier-général, il apostropha ainsi Repnine : «Comment as-tu osé négocier la paix, petit Martin que tu es?» Repnine, sachant que le sol commençait à trembler sous les pieds de Potemkine à la cour, lui répondit : «J'ai agi d'après l'ordre de l'impératrice, et je ne te crains point si même tu étais le diable en personne!» Et il sortit de la chambre en jetant la porte avec bruit. Potemkine voulant continuer la guerre et recevant de Catherine l'ordre de faire la paix, devint triste et mourut peu de temps après, probablement d'un poison à lui administré par ordre de Platon Zouboff.

Pierre Wasilievitsch Zawadowski, petit-russien, âgé de 38 ans, d'une origine très-modeste, mais un homme instruit, intelligent et fièr. La famille possedait une petite

propriété foncière depuis trois générations; son père prêtre et marié, comme tous les prêtres de l'église d'Orient, avait épousé une demoiselle Schirkoff. Le favori avait commencé sa carrière sous les ordres du dernier-hetman comte Razoumowski; après l'abolition du hetmanat, il fut attaché à la personne du général-gouverneur de la petite Russie, maréchal comte Roumianzoff, lequel l'avait recommandé à Catherine pour le poste de secrétaire d'état. Il remplit ces fonctions pendant 13 mois et se retira avec une fortune considérable. Malgré toute sa finesse, il accepta du maréchal Roumianzoff la mission de ruiner Potemkine dans l'esprit de Catherine. Potemkine le fit éloigner en juin 1777, mais le poste de secrétaire d'état lui fut conservé. Eclairé par la leçon qu'il avait reçue, il revint à sa prudence habituelle.

A la fin du règne de Catherine il était conseiller privé actuel, sénateur, l'un des dix membres du conseil privé de l'impératrice et comte du Saint-empire. L'empereur Paul le jour de son sacre lui conféra le titre de comte russe et le cordon bleu. Alexandre I^er^ l'an de l'institution des ministères, le nomma ministre de l'instruction publique, et l'an de la création du conseil de l'empire en 1810, il fut nommé président du département législatif. Il mourut à l'âge de 74 ans. Il avait épousé à l'âge d'environ 50 ans une jeune personne d'une famille illustre, mais pauvre, la comtesse Vera Apraxine.

Potemkine en faisant éloigner Zawadowski, le remplaça par son neveu Wysotski, fils de sa propre sœur, mais sa faveur fut très-courte.

Simon Gavrilowitch Zoritch, serbe d'origine, sans aucune éducation. Il fit un noble usage de sa grande

fortune en créant un établissement d'éducation pour les jeunes nobles, établissement qui devint plus tard le noyau du premier corps des cadets de Moscou. Il disait avec beaucoup de sens et de loyauté qu'il avait appris par sa propre expérience ce que valait le malheur de manquer d'éducation, et qu'il voulait procurer aux autres ce dont l'absence avait pesé sur toute sa carrière. Il est à citer que Catherine ne lui permit point d'accepter le diplome de comte du Saint-empire, à lui envoyé par Joseph II, diplome arrivé à Pétersbourg après la disgrâce de Zoritch. Il ne fut point marié.

Ivan Nikolaïevitch Korsakoff. C'était un petit-maitre bête, mais Catherine était déjà accoutumée à la société des gens sans intelligence, et Potemkine lui ne tenait nullement à voir ce poste occupé par un homme distingué dont l'influence aurait pu entraver la sienne. Catherine ordonna à Korsakoff de former une bibliothèque. Il fit venir le libraire de la cour et lui demanda des livres pour composer une bibliothèque. « Quels ouvrages votre excellence veut-il avoir?»—dit le libraire.—«Mais vous devez savoir cela mieux que moi, répliqua Korsakoff, je veux avoir une bibliothèque pareille à celle de l'impératrice : des grands volumes en bas, des petits livres en haut et les rayons intermédiaires remplis de volumes de dimension moyenne».

Mais Korsakoff fut bientôt renvoyé de la cour. Il se rendit à Moscou, où sa vanité faisait rire tout le monde. Il dinait un jour chez le gouverneur-général, maréchal comte Tchernyscheff, dont la femme était célèbre pour ses caprices et son insolence. A table au moment où on servait du vin de Mozelle, Korsakoff s'adressant à la

maréchale, dit : « je suis bien content de voir qu'on sert du mozelvein, je ne saurais diner sans prendre un verre de ce vin-là, à tel point j'avais l'habitude ». La maréchale lui répondit : « je suppose, Ivan Nikolaïevitch, que c'est à la cour que vous avez pris l'habitude de mozelwein, jusque-là le vin dont vous deviez faire usage le plus fréquemment était sans doute le wasserwein ». Korsakoff ne fut point marié.

Le successeur de Korsakoff fut *Alexandre Lanskoy* qui par sa faveur inspira à Potemkine une grande terreur et il le fit empoisonner en 1784. Le fait de l'empoisonnement m'a été certifié par le comte Michel Wielhorski qui le tenait de sa grande mère, la comtesse Matiouschkine, amie de Catherine et une de ses dames à portrait.

Lanskoy était remplacé par un homme robuste, mais qui n'était ni spirituel, ni aimable, ni même beau. Potemkine l'appelait « le nègre blanc ». Ce nègre blanc se nommait *Alexandre Petrovitch Yermoloff*, officier presque sans fortune, mais de bonne maison, son aïeul Arslane Yermola Mourza, tartare, s'était fait sujet russe et avait embrassé la religion chrétienne en 1506. Le nouveau favori né en 1754 avait 25 ans de moins. Instigué par les ennemis de Potemkine il engagea contre cet homme tout-puissant une lutte sur la quelle on peut lire quelques détails dans les mémoires de Ségur. Il succomba après un an et demi de favoritisme et reçut l'ordre d'aller voyager, après avoir été comblé de richesses. Il épousa ensuite la princesse Elisabeth Galitzyne, petite fillle du grand amiral de ce nom, qui lui apporta en dot une grande fortune; il se fixa en Autriche et mourut en 1836 à l'âge de 82 ans dans sa

terre Frolsdorf, illustrée depuis par le séjour du chef de la maison de Bourbon.

Alexandre Matveïewitch Dmitrieff-Mamonoff, parent éloigné de Potemkine et qui resta toujours son plus fidèle ami. Il avait 28 ans, étant né en 1758, il était beau, rempli d'intelligence et doué des talens d'un homme d'état. Sa famille était illustre et riche, elle était issue des premiers souverains de Smolensk de la maison de Rurrik. Outre, les Dmitrieff-Mamonoff issus de Rurrik, il y a encore une famille Dmitrieff, qui prétend, mais à tort, à la même origine. Elle a pris naissance au seizième siècle et l'un de ses membres, le poète Dmitrieff, fut ministre de la justice sous Alexandre Ier. C'est pour se distinguer de ce Dmitrieff que la famille issue de Rurrik obtint de Pierre Ier en 1690 l'autorisation d'ajouter à son nom celui de Mamonoff, nom de l'une de ses branches éteinte au seizième siècle. Le père de Mamonoff était senateur à Moscou et président du collège de biens-fonds (Votchinnaïa kollegia); un cousin-germain de son grand père, Ivan Ilitsch, général en chef et sénateur sous le règne d'Elisabeth, avait été sécrètement marié a la sœur cadette de cette princesse.

Le favori Mamonoff acquit bientôt une influence justifiée par ses talens, nommé lieutenant-général et membre du conseil privé de l'impératrice, il se fit remarquer par la sûreté de son jugement, la pénétration de son esprit et la facilité de son travail. Intimement lié avec Potemkine, ils se soutenaient l'un l'autre et se prêtèrent un mutuel appui contre leurs nombreux ennemis.

Potemkine appelait Mamonoff son «fils politique adoptif». Tout présageait à Mamonoff un avenir de pouvoir et de puissance.

Les Orloff. Il y a en Russie plusieurs familles de ce nom et l'une d'elles appartient à la très-ancienne noblesse. Pour ce qui est des comtes et des princes Orloff, leur aïeul fut un strélitz nommé Jean Orloff. L'on sait que les strélitz profitèrent de l'absence de Pierre Ier, de son voyage à l'étranger pour s'insurger contre lui.

Le soulèvement fut dompté par les troupes regulières quelques jours avant l'arrivée de Pierre, dont le retour fut signalé par les supplices les plus affreux (on peut en lire dans la relation de voyage de Korb, diplomate autrichien). Parmi les condamnés se trouvait Jean Orloff, lequel voyant la tête de son camarade rouler à ses pieds, l'écarta en disant: «il faut que je fasse place pour ma tête à moi». Ce courage frappa Pierre Ier, il lui fit grâce de la vie, à la condition d'être fidèle et Orloff, ayant fait cette promesse, fut placé dans les troupes de ligne. Il servit avec zèle, devint officier, acquit la noblesse et laissa deux fils : 1) Nikita, dont le fils Grégoire fut grand-maréchal du palais sous le règne de Catherine II et 2) Grégoire qui fut général-major et gouverneur de Novgorod. Ce dernier, de son mariage avec Loukeria Ivanovna Zinovièff laissa cinq fils : Jean, Grégoire, Aléxis, Théodor et Vladimir, crées comtes, le jour du sacre de Catherine en 1762.

Le comte Jean, malgré son ignorance de la grammaire et de l'orthographe, il fut un philosophe dans le vrai sens de ce mot; peu sensible aux avantages de la fortune et à la faveur de cour. Lors de l'élévation de sa famille, on le fit chambellan, il dit à ses frères : «mes chèrs amis, vous êtes des imbeciles : comment peut-on faire nommer chambellan un homme qui ne parle aucune langue étrangère? Vous voulez donc me rendre ridicule?» Et il ne voulut point mettre le pied à la cour dans les jours de

cérémonies et de réceptions. Compris le jour du sacre de Catherine dans la promotion de ses frères, au titre de comte, il leur dit, en haussant les épaules : « à quoi me sert à moi ce titre de comte, je lui aurais préféré quelques belles paires de pigeons », (il avait de même que ses frères la passion de nourrir et d'élever les pigeons et il entretenait un magnifique colombier).

Il épousa Elisabeth Fédorovna Rtischtscheff et mourut en 1791 sans avoir eu d'enfants. Sa femme lui survécut de près d'un demi-siècle et mourut en 1834 à l'âge de 84 ans. Elle habitait Moscou, où elle avait acquis l'affection générale de la société par le moyen suivant : elle avait un domestique spécialement chargé de tenir la liste des jours de fête et des anniversaires de naissance de toutes les personnes qui lui étaient connues et d'aller les féliciter ces jours-là au nom de la comtesse.

Orloff fut disgracié en 1773; l'année suivante après le scandale de son procédé avec sa cousine-germaine, Catherine Nicolaïevna Zinovièff, le favori disgracié alla voyager et parcourut l'Europe en étonnant par son luxe sauvage le monde civilisé. De retour en Russie il épousa cette cousine, alors âgée de 18 ans. Le mariage entre cousins-germains n'est point permis par l'église russe; à cette époque la prohibition s'étendait même jusqu'aux issus de germain. Aussi le synode cassa le mariage et renvoya l'affaire devant le conseil privé de l'impératrice, lequel condamna les époux à être enfermés chacun dans un couvent.

L'arrêt fut soumis à la sanction de Catherine en juin 1777. Elle comprit que les anciens services d'Orloff ne pouvaient être oubliés et déclara que sa main ne signerait point l'arrêt de son bienfaiteur. Quelques jours après

le 28 anniversaire de son avènement au trône, elle nomma la princesse Orloff dame à portrait et le 22 septembre anniversaire de son sacre, elle lui envoya le cordon de Sainte-Catherine. Mais la jeune femme portait dans son sein un germe de phthisie; son mari qui l'adorait eut beau la conduire dans des climats plus doux; elle mourut à Lausanne le 27 juin 1781, à l'âge de 22 ans. Un beau mausolée de marbre placé dans la cathédrale de Lausanne indique la place où reposent les restes de cette interressante femme qui a passé si rapidement à travers les grandeurs et les splendeurs de ce monde et à travers les félicités d'un amour heureux. Orloff revint en Russie en donnant des preuves d'aliénation mentale et s'installa à Moscou. On se décida à enfermer le pauvre malade, lequel finit ses jours dans des accès de rage le 13 avril 1783 dans la 49^{me} année de son âge.

Aléxis, le troisième des frères Orloff était un homme d'esprit, sans éducation aucune. C'était un colosse de taille et un hercule par la force. Il commence son service comme soldat aux gardes, et l'on sait qu'en Russie jusqu'à l'oukaze rendu par Pierre III, le 18 février 1762, les nobles étaient soumis aux châtiments corporels. Un jour Aléxis Orloff se prit de querelle avec un de ses camarades et lui donna une bonne volée de coups. En ce moment survint le capitaine de la compagnie, Pierre Michaïlovitsch Rimski-Korsakoff, lequel voyant cette rixe, fit administrer à Orloff des coups de bâton. C'était dans la dernière année du règne d'Elisabeth; un an après Catherine montait sur le trône, Aléxis en un jour devenait major aux gardes avec le rang de brigadier; trois mois après, le jour du sacre, il était avancé comme général-major et créé comte. Sous le règne de Paul, Orloff vieux et dis-

gracié vivait à Dresde, tenait grande maison et reçevait avec beaucoup de cordialité les russes qui venaient en Saxe. Un jour on lui annonça le colonel Nicolas Rimski-Korsakoff. Il lui demanda s'il était le fils de l'ancien officier aux gardes du règne d'Elisabeth, et sur sa reponse affirmative, il lui dit: «oh! que je suis heureux de vous voir! Votre père a été mon chef et un jour que j'avais rixé de coups un camarade, ce qui m'arrivait parfois dans ma jeuneusse, votre père m'a fait donner deux cents coups de bâtons; la leçon était dure, mais elle était méritée et votre père a très-bien fait».

Alexis Orloff avait bien plus d'esprit que son frère; aussi avait-il beaucoup plus d'influence sur les gardes. Peut-être l'une des raisons qui engagèrent Catherine à confier une flotte dans l'Archipel à un homme qui n'avait jamais été marin. Le comte Aléxis excessivement brâve et énergique de sa personne, mais dénué de talens militaires, ne voulait point donner la bataille de Tchesma, redoutant un échec; le chef de la flotte, l'amiral Spiridoff, marin loyal et personnellement très-courageux, ne se distinguait point par un caractère entreprenant; les chefs des troupes de descente le comte Théodore Orloff et le brave et intelligent prince George Dolgoroukow n'étaient point marins et le prince George n'avait nulle prétention à l'être, mais le prince George lui-même l'a répété toute sa vie: ce furent deux marins étrangers au service de la Russie: l'écossais Elphinstone et surtout l'anglais Samuel Greig qui décidèrent Aléxis Orloff à livrer le combat. Les dispositions émouèrent de Greig qui fut le véritable vainqueur de Tchesma, ainsi que le prince George l'a consigné dans ses mémoires, mais Alexis Orloff devenu un héros malgré soi, reçut le grand cordon de S^{t} George

et le titre de Thesmenski. De là il se rendit à Livorne, où l'on connait son infâme procédé envers la soi-disante princesse Tarakanoff. Cette aventurière, fille dit—on d'un israélite polonais, avait été choisie par le prince Charles Radzivill si célèbre par ses richesses et ses bizarreries pour servir d'arme de guerre contre Catherine; il la faisait passer pour une fille issue du mariage de l'impératrice Elisabeth avec le maréchal comte Alexis Razumovski. Charles Radzivill après avoir fait sa paix avec Catherine II et obtenu d'elle la restitution de ses immenses propriétés, abandonna sans pudeur aucune cette pauvre fille qu'il avait arrachée à une existence modeste mais tranquille, pour la jeter dans les aventures. Après une existence de luxe et les promesses de l'avenir les plus éblouissantes, elle se trouva en Italie sans le *sou* et entourée de créanciers. C'était l'époque de la disgrâce du prince Orloff et de l'élévation subite de Potemkine : le comte Alexis était furieux et même un peu inquiet pour son avenir. Catherine avait à cette époque sur les bras la guerre avec les Turcs; le mécontentement de la Pologne dont le premier partage venait d'être opéré et à l'intérieur la terrible insurrection de Pougatscheff.

Si Pougatscheff au lieu d'être un sauvage et un barbare, avait eu une intelligence un peu éclairée, si au lieu de mettre tout à feu et à sang et de massacrer les nobles, il eut adopté pour système l'émancipation calme et paisible des serfs et accordé publiquement la tolérance aux sectaires, sans attaquer la noblesse, il y a peu à douter qu'il eut renversé Catherine de son trône. Pendant que l'orage grondait, Aléxis Orloff resta à l'étranger, attendant venir les événements : rempli de soins pour la soi-disante princesse Tarakanoff et lui fournissant les moyens de vivre. Il était aidé dans cette sale intrigue par Greig.

Une fois la révolte de Pougatscheff écrasée, lui-même fait prisonnier et la paix avec la Turquie signée, Orloff voulut essayer de reconquérir la faveur de Catherine en lui livrant cette pauvre intrigante. Avec l'aide de Greig et de Dick consul anglais à Livorne et un drôle de première espèce, Orloff proposa à la malheureuse de l'épouser; ayant obtenu son consentement, il fit déguiser en prêtre un des officiers de l'escadre de Greig et il lui fit commettre le sacrilége de célébrer une cérémonie nuptiale. Pendant plusieurs jours, il vécut en époux avec sa malheureuse victime, enfin le 12 février 1775 il lui proposa à elle et à madame Dick d'aller faire une partie de plaisir sur le vaisseau amiral de Greig. Une fois arrivés au pont du batiment, on proposa à la pauvre femme de descendre dans la cabine et une fois dans la cabine, elle fut chargée de chaines et enfermée sous les verroux. Greig accepta aussi la mission de conduire la victime à S.-Pétersbourg, ou elle fut amenée au mois de mai et fut jetée dans un cachot de la fortresse. Orloff revint en Russie et passa par S.-Pétersbourg pour se rendre à Moscou, où Catherine, après avoir célébré la fête de la paix avec les Turcs, séjourna pendant une année, et à son passage par S.-Pétersbourg il eut la barbarie de se rendre à la fortresse pour faire une visite à sa malheureuse victime qui portait dans son sein le fruit de leurs relations. Le bruit public raconta que la pauvre femme avait péri dans son cachot lors de la grande inondation de 1777, mais c'est là une erreur; sa captivité ne fut guère longue, la mort à la suite de couches malheureuses vint la délivrer de ses souffrances le 14 décembre de la même année de 1775, ce qui résulte de la correspondance de l'impératrice avec le gouverneur-général de S.-Pétersbourg, le maréchal prince Alexandre Galitzine.

En présence de la fureur toujours croissante de Potemkine l'amour-propre blessé d'Orloff ne lui permit point de rester à S.-Pétersbourg; il vint se fixer à Moscou, et là il mena une large existence dans sa maison, située moitié en ville, moitié à la campagne à côté de la barrière de Serpouchoff, sur les rives de la Moskva et entourée d'un grand jardin. Là il tenait table ouverte; il donnait des fêtes splendides auxquelles la meilleure compagnie de Moscou s'empressait d'accourir.

Aléxis Orloff se maria à Moscou : il épousa la fille de l'un de ses amis Nicolas Lapouchine, Eudoxie, de 25 années plus jeune que lui. Elle mourut en 1786 à l'âge de 25 ans, laissant un fils, Jean, mort en bas âge et une fille, Anne, héritière de l'immence fortune de son père. Aléxis Orloff laissa également un fils naturel, auquel il donna le nom de Tschesmenski—ce fils a servi dans le rang de général-major; — il n'a jamais été marié. Orloff venait parfois à S.-Pétersbourg où il avait sa maison à Wassili Ostrov, il n'avait plus auccun crédit et n'était jamais consulté; mais Catherine pour ne point pousser à bout cet homme si entreprenant et si énergique l'accueillait toujours avec les façons les plus gracieuses.

Il se trouvait par hasard à S.-Pétersbourg lors de la mort de Catherine; l'on peut voir dans les mémoires de Rostopchine que dans ce moment si critique pour lui, lorsque sa destinée allait se trouver à la merci de son ennemi Paul, il ne perdit point un seul instant, ni son courage, ni sa présence d'esprit. Il sollicita la permission de se rendre à l'étranger, et l'obtint avec peine. Son frère Vladimir continua à habiter Moscou et les deux frères convinrent de ne parler dans les lettres qu'ils s'écrivaient par la poste que de chasse et de chevaux. Dans les premiers mois, Paul se faisait régulièrement

remettre les copies de leurs lettres perlustrées, mais ensuite il cessa de se les faire apporter en disant: «Les Orloff ne sont plus dangereux, ils ne s'occupent aujourd'hui que de leur écurie». (Cette anecdote fut racontée au prince Dolgoroukow par Mme Novosiltzoff fille du comte Vladimir Orloff). Le comte Aléxis vécut à Dresde faisant en été des voyages à différentes eaux d'Allemagne et stupéfiant les Allemands par son luxe sauvage. Il voyageait suivi d'une masse de serviteurs, il tenait table ouverte; l'abondance des mets étonnait tout le monde, mais ce qui étonnait encore plus c'était la saleté des nappes que l'on renouvelait seulement une fois par semaine, la saleté des serviettes et les habits usés de sa nombreuse valetaille. En été lorsqu'il faisait chaud et qu'il dînait en petit comité, c'est-à-dire avec 10 à 12 personnes seulement, les garçons qui apportaient de la cuisine les mets pour les remettre aux valets de pied servant à table, arrivaient parfois pieds nus. En un mot Orloff vécut à Dresde de la même façon dont les nobles de province vivaient en Russie il y a encore un demi-siècle. Lorsque Orloff se trouvait dans une ville d'eaux d'Allemagne, il donnait parfois des fêtes populaires où faisaient apparition des pyramides de saucissons et des fontaines de bière. On l'appelait *der reiche graf* pour le distinguer des *reichsgrafen* allemands, lesquels, on le sait, n'ont point le goût des dépenses inutiles.

Après l'avènement d'Alexandre I, Orloff revint en Russie, se rendit à la cour, et après avoir reçu l'accueil le plus froid, se retira définitivement à Moscou, où il reprit son existence fastueuse et demi-sauvage et où il mourut le 24 décembre 1807 à l'âge de 72 ans. Son lit de mort fut, dit-on, troublé par les remords et par des visions. Il est certain qu'en mourant il recommanda à sa fille de bien

prier pour le repos de son âme, lui disant que nul plus que lui n'aurait besoin d'implorer la miséricorde divine et qu'il frémissait à l'idée de tout ce qu'il avait commis sa vie durant.

Le quatrième des frères Orloff, le comte Théodore, fut, après l'élévation de sa famille, nommé chambellan et procureur au Sénat. Lors de l'expédition de l'Archipel il fut nommé général-major et commandant des troupes de descente. Après la victoire de Tschesma, dont il fut complétement innocent, il reçut le grade de lieutenant-général et la grande croix de St-Georges, et après la conclusion de la paix, il eut sa démission avec le rang de général en chef. Il mourut le 17 mai 1796, à l'âge de 55 ans, sans avoir été marié et après avoir obtenu de Catherine, pour ses enfants naturels, des lettres patentes de noblesse avec le nom d'Orloff. Il eut d'une dame Popoff, née Goussiatnikoff, trois fils : Alexis, Michel et Grégoire, et d'une dame Jaroslavoff un fils appelé Théodore et une fille mariée au sénateur Bezobrasoff. Il fut également en liaison avec la femme de Pierre Demidoff et il en eut un fils, Nicolas, mais celui-ci porta le nom de Demidoff. Il fut marié à Véra Panine, dont il eut un fils, Eugène Demidoff, excellent homme, veuf de mademoiselle Zadimirovski, — et trois filles, dont l'aînée, Alexandrine, a épousé le comte Armfelt, et la seconde, Sophie, a épousé Alexandre Kazakoff. Des quatre fils du comte Théodore Orloff, l'aîné, Alexis, devint comte et plus tard prince; le second, Michel, le décembriste, fut célèbre par sa haute intelligence, par son patriotisme et ses malheurs; le troisième, Grégoire, retiré du service avec le grade de général-major, se fixa à Florence où il épousa une actrice, et leur fille est mariée au comte Orsini.

Le plus jeune des cinq frères Orloff, le comte Vladimir,

digne et respectable homme, avait seulement dix-neuf ans lors de l'élévation de sa famille; il étudia, acquit des connaissances et conserva durant toute sa vie un noble amour pour la science et pour les études. Lors de la puissance de sa famille, il fut nommé à vingt et quelques années, directeur de l'Académie des sciences de Pétersbourg, fonction qui lui fut retirée après la disgrâce de ses frères. Il se retira à Moscou, où il mena une grande existence dans sa maison à la Nikitskaja, qui appartient aujourd'hui à son arrière-petite-fille, la princesse Meschtcherski, née comtesse Panine. Il y mourut le 28 février 1831 dans la 88e année de son âge. Le comte Vladimir fut un homme de bien dans toute l'acception de ce mot, et l'on peut en dire autant de quatre enfants qu'il eût de son mariage avec Elisabeth de Stakelberg. Un jour Alexandre I dit au comte Vladimir : « Monsieur le comte, je viens de traverser vos terres, j'ai causé avec vos paysans et j'ai été touché de l'affection qu'ils vous portent. Je regrette qu'il y ait des serfs en Russie, mais puisqu'il y en a, je regrette que vous n'en ayez point encore plus, à tel point les vôtres sont heureux. »

Le comte Vladimir avait près de 50,000 serfs. Sa maison, suivant l'ancien usage russe, était remplie d'un grand nombre de familles de serviteurs, qui adoraient le comte comme un père. Voilà ce que dit le prince Pierre Dolgoroukow à ce sujet : « Je n'oublierais jamais que me trouvant à Moscou en 1849, à l'enterrement de sa vénérable fille, madame Novosiltzoff, j'entendais de vieux serviteurs pleurant à chaudes larmes, se dire entre eux : « elle a été bien la fille de son père, puisse Dieu les récompenser tous les deux dans l'autre monde. »

Le comte Vladimir eut un fils, Grégoire, et trois filles. Le comte Grégoire, mort le 23 juin 1826, à l'âge de 48

ans, subitement d'un coup d'apoplexie, pendant qu'il se promenait sur le boulevard de l'Amirauté à Pétersbourg, n'eut point d'enfants de son mariage avec la comtesse Anne Soltykoff. Veuf, il allait épouser la comtesse Elisabeth Tchernycheff, depuis madame Tchertkoff, lorsque la mort vint le surprendre. Il était comme son père, un excellent homme et un ami des lettres. Sa bonté, son obligeance n'avaient point de pareils, mais le devoir de chroniqueur fidèle nous oblige à narrer une petite anecdote qui lui arriva à Paris. Il voulut à tout prix se poser en écrivain, et comme à cette époque la littérature russe n'avait à peu d'exception près point d'accès dans les salons, il voulut se poser en écrivain français. Dans ce but il paya un individu qui avait écrit une histoire de Naples et ne trouvait point d'éditeur. Le comte Orloff imprima ce livre à ses frais et il y mit son nom comme auteur. Mais il avait négligé de lire le manuscrit ni même les épreuves et l'on y trouve cette phrase: « notre bon roi Henri IV » qui décéla le bout de l'oreille et amusa beaucoup les lecteurs d'ailleurs peu nombreux de cet ouvrage. Le prince Pierre Dolgoroukow nous dit, que de trois sœurs du prince Vladimir, il a connu les deux aînées, madame Novosiltzoff et la comtesse Panine; la troisième, Natalie, mourut en 1819 laissant de son mariage avec Pierre Dawydoff un fils, le comte Orloff-Dawydoff actuel, et trois filles, toutes les trois d'un esprit distingué : Catherine, contrefaite et bossue, morte sans avoir été mariée ; la princesse Elisabeth Dolgoroukow et la comtesse Alexandrine d'Eglofstein.

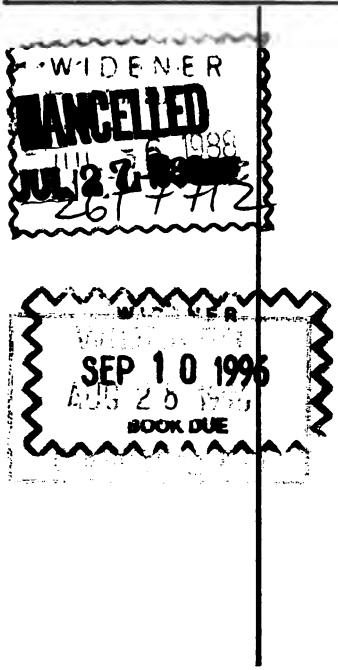
Genève.— Impr. Czerniecki.

ERRATA

Page	ligne	Imprimé :	Lisez :
6	4, 9 et 14	cheveaux	chevaux.
„	4	covient	convient.
7	5	exprimerait	exprimait.
8	1	l'influence	influence.
„	33	devenu	devenait.
12	15	contente	content.
13	19	Des	De.
14	19	leurs	leur.
19	14	dans	de.
22	23	ferais	ferai.
„	26	parolles	paroles.
25	1	seul	seule.
26	27	sergeant	sergent.
36	13	des	les.
37	30	d'une	d'un.
43	22	fammilles	familles.
45	19	concervaient	conservaient.
„	18 et 24	cerfs	serfs.
54	8	invité	fut invité.
63	19	riens	rien.
64	6	sa	son.
„	8	parlent	parlant.
„	28	se	ce.
69	18	un	une.
73	17	princes	prince.

0445 032

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.



ACME
BOOKBINDING CO., INC.
APR 1 7 1984
100 CAMBRIDGE STREET
CHARLESTOWN, MASS.